

Intégrale Hercule Poïrot volume 2

Agatha Christie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'INTÉGRALE

- V -

Agatha Christie

HERCULE POIROT

- volume 2 -

Le Train Bleu

La Maison du péril

Le Couteau sur la nuque

Le Crime de l'Orient-Express

Drame en trois actes



L'INTEGRALE
AGATHA CHRISTIE
HERCULE POIROT
VOLUME 2



Éditions du Masque
17, rue Jacob 75006 Paris



Agatha Christie

LE TRAIN
BLEU



Agatha Christie

LE TRAIN BLEU

Traduction d'Étienne Lethel entièrement révisée



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob, 75006 PARIS

Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse

Titre de l'édition originale :
The Mystery of the Blue Train
publiée par HarperCollins

AGATHA CHRISTIE® POIROT®

© 2009 Agatha Christie Limited, a Chorion company.

All rights reserved.

The Mystery of the Blue Train © 1928 Agatha Christie Limited.

All rights reserved.

© 1947, Librairie des Champs-Élysées.

© 2012, éditions du Masque,
un département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE.

ISBN : 978-2-7024-3663-9

L'HOMME AUX CHEVEUX BLANCS

Il était presque minuit lorsqu'un homme traversa la place de la Concorde. Malgré son superbe manteau de fourrure, il paraissait chétif et misérable.

Un petit homme à face de rat, incapable sans doute d'occuper jamais des fonctions importantes au sein de la société. Pourtant, il ne fallait pas s'y fier. Car cet homme, aussi insignifiant qu'il parût, jouait un rôle considérable dans la destinée du monde. Dans un empire dirigé par des rats, il était le roi des rats.

En ce moment même, une ambassade attendait son retour. Mais il avait d'abord une mission à accomplir, dont même l'ambassade n'avait pas connaissance officielle. Son visage brillait, pâle et anguleux, à la lumière de la lune. Son nez fin était légèrement recourbé. C'était le fils d'un tailleur juif polonais qui aurait volontiers pris sa place cette nuit-là pour se charger d'une telle mission.

L'homme traversa la Seine puis s'enfonça dans l'un des quartiers les plus malfamés de la capitale. Il s'arrêta devant une grande maison délabrée et monta au quatrième étage. Il avait à peine frappé qu'une femme lui ouvrait la porte. De toute évidence, elle l'attendait. Elle lui ôta son manteau, sans cérémonie, puis le conduisit dans un salon au mobilier criard. La lumière électrique, atténuée par un abat-jour rose et poussiéreux, adoucissait mais ne corrigeait pas le visage lourdement fardé de la jeune femme. Ni ne masquait son origine mongole. La profession d'Olga Demiroff ne faisait aucun doute, pas plus que sa nationalité.

— Tout va bien, mon petit ?

— Oui, tout va bien, Boris Ivanovitch.

— Je ne pense pas avoir été suivi, murmura-t-il, inquiet.

Il s'approcha de la fenêtre, écarta très légèrement les rideaux et regarda attentivement dans la rue. Il recula aussitôt.

— Il y a deux hommes, sur le trottoir d'en face. Il me semble bien que...

Il se tut et commença à se ronger les ongles, comme toujours lorsqu'il était nerveux.

— Ils étaient là avant votre arrivée, dit la jeune femme russe en hochant la tête de façon rassurante.

— Peu importe. Ils surveillent la maison.

— C'est possible, reconnut-elle avec indifférence.

— Mais alors ?

— Alors quoi ? Même s'ils savent, ce n'est pas forcément vous qu'ils suivront.

Il eut un sourire cruel.

— Oui, vous avez raison.

Après un instant de réflexion il ajouta :

— Après tout, cet imbécile d'Américain n'a qu'à se débrouiller tout seul.

— Sans doute.

Il s'approcha à nouveau de la fenêtre.

— Des types plutôt coriaces, marmonna-t-il avec un petit rire. Certainement fichés par la police. Eh bien, je souhaite bonne chance à notre frère l'Apache.

Olga Demiroff secoua la tête.

— Si cet Américain est à la hauteur de sa réputation, il faudra plus que deux misérables voyous pour en venir à bout. Je me demande...

— Quoi donc ?

— Rien. C'est seulement que quelqu'un est passé deux fois dans la rue ce soir. Un homme aux cheveux blancs.

— Et alors ?

— Eh bien, il a laissé tomber son gant devant ces deux types. L'un d'eux l'a ramassé, puis le lui a rendu. Le truc classique.

— Vous voulez dire que cet homme aux cheveux blancs est leur

patron ?

— Quelque chose de ce genre.

Le Russe paraissait inquiet et agité.

— Êtes-vous bien sûre que le colis est à l'abri ? Qu'on n'y a pas touché ? On a tellement raconté d'histoires à ce propos. Beaucoup trop d'ailleurs.

Il se rongea à nouveau les ongles.

— Jugez-en vous-même.

Elle se pencha vers l'âtre et écarta prestement les morceaux de charbon. Dessous, au milieu de boules de papier froissé, se trouvait un paquet rectangulaire, enveloppé d'un vieux journal souillé. Elle le prit et le lui tendit.

— Ingénieux, admit-il.

— L'appartement a été fouillé deux fois et mon matelas éventré.

— C'est bien ce que je disais. On a trop parlé. Ce marchandage a été une erreur.

Il ôta le papier journal. À l'intérieur, il trouva un petit colis enveloppé de papier brun. Il en vérifia le contenu, puis refit le paquet à la hâte. Au même moment, on sonna.

— L'Américain est ponctuel, dit Olga en jetant un coup d'œil à la pendule.

Elle sortit et revint, suivie d'un inconnu imposant, aux larges épaules, dont il était aisé de deviner l'origine outre-Atlantique. Il examina les deux autres d'un œil perçant.

— Monsieur Krassnine ? demanda-t-il poliment.

— Lui-même, répondit Boris. Vous voudrez bien m'excuser de l'incongruité de ce lieu de rendez-vous. Mais la discrétion est indispensable. On ne doit à aucun prix pouvoir établir un lien entre cette affaire et moi.

— Vraiment ?

— Vous m'avez donné votre parole qu'aucun détail de la transaction ne serait divulgué, n'est-ce pas ? C'est une des conditions de la vente.

L'Américain fit un signe de tête affirmatif.

— Nous nous étions déjà entendus sur ce point, dit-il froidement. Si vous me montriez la marchandise maintenant ?

— Vous avez l'argent ? En espèces ?

— Oui, dit l'Américain sans pour autant le lui remettre.

Après un moment d'hésitation, Krassnine lui montra le petit paquet posé sur la table.

L'Américain s'en empara et l'ouvrit. Il en examina le contenu avec la plus grande minutie, à la lumière d'une lampe électrique. Satisfait, il tira de sa poche un épais portefeuille de cuir, dont il sortit une liasse de billets, qu'il tendit au Russe. Celui-ci les compta soigneusement.

— C'est exact ?

— C'est parfait. Je vous remercie, monsieur.

— Très bien ! dit l'autre en fourrant négligemment le paquet dans sa poche. Bonsoir, mademoiselle. Bonsoir, monsieur Krassnine.

Lorsqu'il eut refermé la porte, Olga et le Russe échangèrent un regard.

— Je me demande s'il pourra atteindre son hôtel, murmura Krassnine en passant sa langue sur ses lèvres desséchées.

D'un même mouvement, ils se dirigèrent vers la fenêtre. Ils arrivèrent juste à temps pour voir l'Américain sortir de l'immeuble, tourner à gauche et s'éloigner d'un bon pas sans se retourner. D'une porte cochère, deux ombres surgirent et le suivirent en silence. Poursuivants et poursuivi s'évanouirent dans la nuit.

— Il arrivera sans encombre, dit Olga. Ne craignez – ou n'espérez – rien : tout dépend de ce que vous désirez.

— Pourquoi pensez-vous qu'il ne court aucun risque ? demanda Krassnine, étonné.

— Un homme qui a réussi à gagner autant d'argent n'est certainement pas un imbécile. Et à propos d'argent...

Elle regarda Krassnine d'un air éloquent.

— Eh bien ?

— Ma part, Boris Ivanovitch.

À contrecœur, Krassnine lui tendit deux billets. Elle le remercia d'un signe de tête inexpressif puis les glissa sous son bas.

— Bon, dit-elle, satisfaite.

— Vous ne regrettez rien, Olga Vassilovna ? demanda-t-il, étonné.

— Par exemple ?

— De ce qui vous avait été confié. La plupart des femmes sont folles de ces choses-là.

— Vous avez raison, fit-elle après un temps de réflexion. Les femmes en sont folles, d'habitude. Pas moi. Mais je me demande maintenant...

Elle s'interrompit brusquement.

— Eh bien ? insista-t-il, curieux.

— L'Américain arrivera sain et sauf, j'en suis sûre. Mais après...

— Eh bien ? Après ?

— Il les donnera à une femme, évidemment, dit Olga, pensive. Et je me demande ce qui se passera ensuite.

Impatiente, elle s'approcha de la fenêtre. Soudain, elle poussa un cri.

— Regardez ! Il descend la rue. C'est l'homme dont je vous ai parlé.

Ils l'observèrent tous les deux. Élégant et svelte, avançant d'un pas tranquille, il était vêtu d'un haut-de-forme et d'un pardessus. Comme il passait devant un réverbère, une mèche d'épaisse chevelure blanche brilla dans la lumière.

MONSIEUR LE MARQUIS

Indifférent à ce qui l'entourait, l'homme aux cheveux blancs poursuivait son chemin sans hâte. Il prit une rue à droite, puis une autre à gauche. De temps à autre, il fredonnait un petit air.

Soudain, il s'arrêta net. Il avait entendu un bruit. L'éclatement d'un pneu ou un coup de revolver ? Il eut un curieux sourire et reprit sa marche.

Au coin de la rue, il rencontra une certaine animation. Deux ou trois passants regardaient un policier qui prenait des notes sur son calepin.

— Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-il poliment.

— Oui, monsieur. Deux voyous ont attaqué un vieux monsieur américain.

— Il a été blessé ?

— Non, répondit l'autre en riant. L'Américain avait un revolver dans sa poche, et avant même qu'ils aient pu l'attaquer, il a tiré plusieurs coups si près d'eux qu'ils ont pris peur et se sont enfuis. La police, comme d'habitude, est arrivée trop tard.

— Ah ! fit l'homme aux cheveux blancs.

Il reprit sa flânerie nocturne et traversa bientôt la Seine en direction des quartiers cossus de Paris. Vingt minutes plus tard, il s'arrêtait devant une maison, dans une rue tranquille et aristocratique.

La boutique, car il s'agissait d'une boutique, était petite et modeste. D. Papopolous, antiquaire, était si connu qu'il n'avait besoin d'aucune publicité, et l'essentiel de ses affaires se traitait ailleurs. Il possédait un superbe appartement sur les Champs-Élysées, et à cette heure tardive, il eût paru plus logique de le chercher là-bas. Mais l'homme aux

cheveux blancs semblait sûr de son fait. Il sonna, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui.

Son attente ne fut pas déçue. La porte s'ouvrit et un homme apparut. Il avait le teint basané et portait des anneaux d'or aux oreilles.

— Bonsoir, dit l'inconnu. Votre maître est là ?

— Mon maître est là, mais il ne reçoit pas à cette heure de la nuit, grommela l'autre.

— Moi, il me recevra. Dites-lui que son ami le Marquis est ici.

L'homme écarta un peu le battant de façon à laisser entrer le visiteur.

Celui qui s'était présenté comme le Marquis se cachait le visage derrière sa main. Lorsque le domestique revint pour lui dire que M. Papopolous serait ravi de le recevoir, l'homme avait changé. Le domestique devait être soit très peu observateur, soit très au courant des bonnes manières, car il ne manifesta aucune surprise en apercevant le petit masque de satin noir que portait maintenant le visiteur. Il le conduisit au fond du vestibule, ouvrit une porte et annonça respectueusement :

— Monsieur le Marquis.

Celui qui se leva pour accueillir cet étonnant personnage ne manquait pas de prestance. Le front haut, une magnifique barbe blanche et des manières d'ecclésiastique donnaient à M. Papopolous une allure à la fois vénérable et patriarcale.

— Mon cher ami, dit M. Papopolous, en français d'une voix profonde et suave.

— Je vous prie d'excuser une visite si tardive, dit l'étrange visiteur.

— Ne vous excusez pas. Cette nuit est particulièrement fascinante. Vous avez dû avoir également une soirée très intéressante, non ?

— Pas moi, répondit M. le Marquis.

— Pas vous, répéta M. Papopolous. Bien sûr, cela va sans dire. Il y a du nouveau ?

Il lui lança un coup d'œil pénétrant, un coup d'œil qui n'avait plus rien de bienveillant ni de patriarcal.

— Non. L'attentat a échoué. Mais je ne m'attendais pas à autre chose.

— Bien entendu. Toute cette grossièreté...

De la main il exprima son profond mépris. M. Papopolous et son commerce d'antiquités n'avaient en effet rien de vulgaire. Il était connu de la plupart des cours européennes, et les rois l'appelaient amicalement par son prénom, Demetrius. Il était réputé pour son absolue discrétion. Celle-ci, ajoutée à la noblesse de ses manières, lui avait procuré la faveur de participer à diverses transactions douteuses.

— L'agression directe, observa M. Papopolous en hochant la tête, est rarement la bonne solution.

Son visiteur haussa les épaules.

— Cela fait gagner du temps, fit-il remarquer, et l'échec ne coûte rien, ou quasiment rien. L'autre plan n'échouera pas.

— Ah ! dit M. Papopolous en le regardant de ses yeux perçants.

Le Marquis hocha la tête.

— J'ai la plus grande confiance dans votre... euh... réputation, reprit l'antiquaire.

Le Marquis sourit gentiment.

— Je pense pouvoir vous dire que vous ne serez pas déçu.

— Vous disposez d'atouts essentiels, dit l'antiquaire avec une pointe de jalousie.

— Je les ai forgés moi-même.

Il se leva et prit le manteau qu'il avait négligemment posé sur une chaise.

— Vous serez tenu au courant, monsieur Papopolous, par les réseaux habituels, mais il ne doit pas y avoir la moindre faille dans vos plans.

M. Papopolous eut l'air peiné.

— Il n'y a *jamais* de faille dans mes plans.

L'autre se contenta de sourire, et, sans un mot d'adieu, il sortit.

M. Papopolous demeura un instant songeur, à caresser sa barbe blanche, puis se dirigea vers une porte qui ouvrait vers l'intérieur. Quand il tourna la poignée, une jeune femme, qui de toute évidence avait écouté, l'oreille collée à la serrure, fut projetée dans la pièce. Papopolous ne manifesta ni surprise ni irritation.

— Eh bien, Zia ?

— Je ne l'ai pas entendu partir, expliqua-t-elle.

C'était une belle jeune fille, une Junon aux yeux noirs étincelants, qui ressemblait tellement à M. Papopolous qu'il eût été difficile de ne pas reconnaître en elle sa fille.

— C'est bien ennuyeux, continua-t-elle, dépitée, qu'on ne puisse pas à la fois regarder et entendre par un trou de serrure.

— Cela m'a souvent gêné, reconnut M. Papopolous.

— Voilà donc M. le Marquis, déclara doucement Zia. Porte-t-il toujours un masque, père ?

— Toujours.

Ils demeurèrent silencieux un instant.

— Il s'agit sans doute des rubis ?

Son père acquiesça.

— Qu'en penses-tu, ma chérie ? demanda-t-il avec amusement.

— De M. le Marquis ?

— Oui.

— Je pense, dit-elle lentement, qu'il est très rare de rencontrer un Anglais de la bonne société parlant aussi bien le français.

— Tu crois ?

Selon son habitude, il ne discuta pas et se contenta de la regarder avec bienveillance.

— Je pense aussi que sa tête a une drôle de forme, ajouta Zia.

— Un peu grosse, en effet. Mais les perruques font toujours cette impression-là.

Ils se regardèrent et échangèrent un sourire.

COEUR DE FEU

Rufus Van Aldin franchit la porte tournante du Savoy. Le réceptionniste lui adressa un sourire respectueux.

— Je suis heureux de vous revoir, monsieur Van Aldin.

Le millionnaire américain lui adressa un petit salut de la tête.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. M. Knighton vous attend en haut.

Van Aldin hocha de nouveau la tête.

— Du courrier ? demanda-t-il d'un ton condescendant.

— Tout a été monté, monsieur Van Aldin. Oh ! attendez un instant.

Il plongea la main dans un casier et en retira une lettre.

— Elle vient d'arriver, expliqua-t-il.

En voyant l'écriture – une gracieuse écriture de femme –, Rufus Van Aldin changea soudain d'expression. Ses traits sévères s'adoucirent et sa bouche crispée se détendit. Il était devenu un autre homme. Il se dirigea vers l'ascenseur la lettre à la main et le sourire toujours aux lèvres.

Dans le salon de sa suite, un jeune homme, assis devant un bureau, dépouillait le courrier avec une aisance qui dénotait une longue pratique. Il bondit lorsque Van Aldin entra.

— Bonjour, Knighton !

— Ravi de vous revoir, monsieur. Tout s'est bien passé ?

— Plus ou moins, répondit Van Aldin. Paris est aujourd'hui un trou

perdu. Cependant j'y ai trouvé ce que j'étais allé chercher.

Il sourit étrangement.

— Le contraire m'eût étonné, répliqua en riant le secrétaire.

— Effectivement, répondit l'autre d'un ton neutre, comme s'il énonçait une évidence.

Il se débarrassa de son manteau et s'approcha du bureau.

— Rien d'urgent ?

— Je ne crois pas, monsieur. Le courrier habituel, pour l'essentiel. Mais je n'ai pas encore tout ouvert.

Van Aldin fit un bref signe de tête. C'était un homme qui exprimait rarement un reproche ou un compliment. Il usait envers ses employés d'une méthode fort simple : il les mettait honnêtement à l'essai et renvoyait sans tarder ceux qui ne se montraient pas à la hauteur de leur tâche. Il avait une façon assez peu conventionnelle de les choisir. Knighton, par exemple, il l'avait rencontré par hasard deux mois auparavant, dans une station hivernale suisse. L'homme lui avait plu. Il avait jeté un coup d'œil sur son livret militaire et compris ainsi pourquoi il boitait. Knighton n'avait pas caché qu'il cherchait du travail et, d'un air embarrassé, avait demandé à Van Aldin s'il pouvait l'aider à en trouver. Celui-ci se souvenait avec un certain amusement de la surprise du jeune homme quand il lui avait offert de devenir son propre secrétaire.

« Mais je n'ai aucune expérience des affaires, avait balbutié Knighton.

— Cela n'a pas d'importance, avait répondu Van Aldin. J'ai déjà trois secrétaires qui s'occupent de cela. Mais je serai probablement en Angleterre les six prochains mois et j'ai besoin d'un Anglais qui connaisse les usages de ce pays et puisse s'occuper de l'aspect social des choses. »

Jusqu'à présent, Van Aldin ne pouvait que se féliciter de son choix. Knighton s'était montré efficace, intelligent, plein de ressources et, de plus, il était charmant.

Le secrétaire signala trois ou quatre lettres mises à part sur un coin du bureau.

— Peut-être feriez-vous bien de jeter un coup d'œil sur celles-ci, monsieur. Celle du dessus concerne le contrat Colton.

Rufus Van Aldin l'arrêta d'un geste.

— Je n'ai pas l'intention de regarder quoi que ce soit ce soir, déclara-t-il. Ces lettres peuvent toutes attendre demain matin. Sauf celle-ci, ajouta-t-il en désignant l'enveloppe qu'il tenait à la main.

La même expression étrange transforma ses traits.

Richard Knighton lui renvoya un sourire plein de compréhension.

— Mme Kettering ? murmura-t-il. Elle a téléphoné hier et encore aujourd'hui. Elle a l'air très impatiente de vous voir, monsieur.

— Vraiment ?

Son sourire s'effaça. Il déchira l'enveloppe et en sortit la lettre. Son visage s'assombrit, sa bouche reprit le pli dur et sinistre qu'on lui connaissait si bien à Wall Street, et ses sourcils se rejoignirent d'un air menaçant. Knighton se détourna avec tact et se remit à dépouiller le courrier. Van Aldin laissa échapper un juron et frappa du poing sur la table.

— Je ne tolérerai pas cela, dit-il entre ses dents. Pauvre petite ! Heureusement que son vieux père est encore là pour l'aider.

Il arpenta la pièce, l'air soucieux. Knighton semblait toujours absorbé par son travail. Soudain, Van Aldin s'arrêta net et saisit son pardessus.

— Vous sortez, monsieur ?

— Oui, je vais voir ma fille.

— Si on téléphone de chez Colton ?

— Envoyez-les au diable !

— Très bien, répondit le secrétaire sans s'émouvoir.

Van Aldin avait déjà mis son pardessus et enfoncé son chapeau sur sa tête. À la porte, il s'arrêta.

— Vous êtes un bon garçon, Knighton. Vous me laissez tranquille lorsque je suis énervé.

Knighton esquissa un petit sourire, mais ne répondit rien.

— Ruth est mon unique enfant, reprit Van Aldin, et personne ne peut comprendre ce qu'elle représente pour moi.

Son visage s'adoucit et il glissa la main dans sa poche.

— Voulez-vous voir quelque chose, Knighton ? dit-il en revenant vers lui.

Il tira de sa poche un paquet grossièrement enveloppé de papier d'emballage. Il en sortit un grand coffret à bijoux de velours rouge

élimé dont le couvercle portait en son milieu des initiales entrelacées, surmontées d'une couronne. Van Aldin l'ouvrit et le secrétaire en eut le souffle coupé. Sur un fond blanc défraîchi, les pierres précieuses flamboyaient telles des gouttes de sang.

— Mon Dieu ! monsieur. Est-ce qu'elles sont vraies ?

Van Aldin émit un petit gloussement amusé.

— Cela ne m'étonne pas que vous me posiez la question. Les trois plus gros rubis du monde se trouvent là. Catherine de Russie les a portés, Knighton. Celui-ci, au milieu, est connu sous le nom de Cœur de feu. Il est absolument parfait.

— Ils doivent valoir une fortune, murmura le secrétaire.

— Quatre ou cinq cent mille dollars, répondit Van Aldin, si l'on ne tient pas compte de leur valeur historique.

— Et vous les transportez comme ça, dans votre poche ?

Van Aldin ne put s'empêcher de rire.

— Bien sûr. Voyez-vous, c'est un cadeau pour ma petite Ruth.

— Je comprends maintenant l'inquiétude de Mme Kettering au téléphone, murmura le secrétaire avec un sourire.

Mais Van Aldin secoua la tête et reprit son air sévère.

— Vous vous trompez. Elle ne sait rien de tout ça. C'est une surprise.

Il referma le coffret et commença lentement à refaire le paquet.

— On peut faire si peu de chose pour ceux qu'on aime, Knighton. Je pourrais acheter pour Ruth une bonne partie de la terre... mais cela ne lui servirait à rien. Je peux lui passer ces bijoux autour du cou, je lui procurerai ainsi quelques moments de bonheur, mais... lorsqu'une femme n'est pas heureuse dans son foyer.

La phrase resta inachevée. Le secrétaire approuva d'un signe de tête discret. Il connaissait, mieux que personne, la réputation de l'honorable M. Derek Kettering. Avec un soupir, Van Aldin glissa le paquet dans sa poche et sortit.

CURZON STREET

L'honorable Mme Kettering habitait Curzon Street. Le domestique qui ouvrit la porte reconnut Rufus Van Aldin et le salua d'un petit sourire. Il le conduisit au premier étage dans le salon. La femme qui était assise près de la fenêtre se leva avec un cri de surprise.

— Oh, papa ! Quelle chance ! J'ai passé ma journée à téléphoner à Knighton pour essayer de te joindre, mais il ne savait pas exactement quand tu devais rentrer.

Ruth Kettering avait vingt-huit ans. Sans être belle, ni même jolie au sens propre du terme, elle avait des couleurs admirables. Dans sa jeunesse, on avait surnommé Van Aldin « Poil-de-Carotte », et sa fille avait les cheveux franchement auburn. Avec cela des yeux et des cils très noirs, dont l'effet était encore accentué par le maquillage. Elle était grande, élancée, et se déplaçait avec grâce. Pour un regard superficiel, elle ressemblait à une Madone de Raphaël. Mais si on l'examinait avec plus d'attention, on remarquait qu'elle avait la mâchoire et le menton de Van Aldin. Ils trahissaient une même dureté et une même détermination. Cependant, ce qui était bien chez un homme l'était beaucoup moins chez une femme. Depuis sa plus tendre enfance, Ruth Van Aldin n'en faisait qu'à sa tête et quiconque aurait essayé de s'opposer à ses projets se serait vite aperçu que la fille de Van Aldin ne cédait jamais.

— Knighton m'a dit que tu avais téléphoné. Je suis arrivé de Paris il y a à peine une demi-heure. Que signifie cette histoire à propos de Derek ?

Le visage de Ruth Kettering s'empourpra.

— C'est insensé ! Il dépasse les bornes. Il n'écoute rien de ce que je

lui dis ! s'écria-t-elle, à la fois stupéfaite et furieuse.

— Moi, il m'écouterà ! décréta sévèrement son père.

— Je l'ai à peine vu ce mois-ci, reprit Ruth. Il s'affiche partout avec cette femme.

— Quelle femme ?

— Mireille. Tu sais bien, cette danseuse du Parthénon.

D'un hochement de tête, Van Aldin l'encouragea à poursuivre.

— Je suis allée à Leconbury la semaine dernière et j'ai parlé à lord Leconbury. Il s'est montré très gentil et m'a promis de parler sérieusement à Derek.

— Ah !

— Que veut dire ce « Ah ! », papa ?

— Tu sais très bien ce qu'il signifie, ma petite Ruth. Ce pauvre Leconbury est un incapable. Bien sûr, il t'a témoigné de la sympathie et a cherché à te consoler. Mais son héritier de fils a épousé la fille de l'un des hommes les plus riches d'Amérique et il ne tient pas à faire des remous. Tout le monde sait qu'il a déjà un pied dans la tombe. Tout ce qu'il pourra dire sera sans effet sur Derek.

— Et toi, papa, tu ne peux rien faire ? demanda soudain Ruth après un silence.

— Si. Je peux faire des tas de choses, mais il n'y en a qu'une qui serait efficace. Jusqu'où va ton courage, ma petite Ruth ?

Ruth le regarda, interdite.

— Je répète ma question. As-tu le courage d'admettre devant le monde entier que tu as commis une erreur ? Il n'existe qu'un seul moyen pour te sortir de là, ma petite Ruth. Il faut faire la part des choses et recommencer.

— Tu veux dire...

— Divorcer.

— Divorcer !

— Tu prononces ce mot comme si tu ne l'avais jamais entendu, ironisa Van Aldin. Et pourtant tu as des amies qui divorcent tous les jours autour de toi.

— Oh ! je sais, mais...

Elle se tut et se mordit la lèvre.

— Je sais, Ruth, dit son père, plein de compréhension. Tu es comme moi, tu supportes mal l'idée d'abandonner. Mais j'ai appris, et tu apprendras aussi, que c'est quelquefois la seule solution. Je pourrais trouver un moyen de rappeler Derek auprès de toi, mais le résultat serait le même. Il ne vaut rien, Ruth. Il est pourri jusqu'à la moelle. Je me repens d'avoir consenti à ce mariage. Mais tu semblais tellement tenir à lui et il paraissait si bien disposé ; et puis, je t'avais déjà contrariée une fois, ma chérie.

Il détourna le regard. Sinon, il aurait vu sa fille rougir soudain.

— C'est exact, dit-elle d'une voix dure.

— Je ne me sentais pas la force de m'opposer une seconde fois à tes désirs. Pourtant, je le regrette amèrement. Tu as beaucoup souffert ces dernières années.

— Cela n'a pas été très agréable, reconnut Mme Kettering.

— C'est pourquoi il faut mettre un terme à cette histoire ! dit son père en frappant du poing sur la table. Même si tu es encore attachée à cet homme, il faut arrêter tout ça. Rends-toi à l'évidence. Derek Kettering t'a épousée uniquement pour ton argent. Débarrasse-toi de lui, Ruth.

Ruth Kettering baissa les yeux un instant, puis demanda sans relever la tête :

— Et s'il s'y oppose ?

Van Aldin parut étonné.

— Il n'aura pas son mot à dire dans cette affaire.

La jeune femme rougit et se mordit la lèvre.

— Oui, bien sûr. Je voulais seulement dire...

— Que voulais-tu dire ? insista Van Aldin sans la quitter des yeux.

— Je...

Ruth prit le temps de choisir ses mots avec soin :

— Il ne l'acceptera peut-être pas sans bouger.

Van Aldin redressa la tête.

— Tu veux dire qu'il se battra ? Eh bien, qu'à cela ne tienne ! Mais tu te trompes. Il n'en fera rien. N'importe quel avocat lui dira qu'il n'a aucune chance.

— Tu ne penses pas... – elle hésita – tu ne crois pas que par pure méchanceté... il pourrait vouloir me rendre les choses difficiles ?

Son père la regarda, plutôt surpris.

— Tu veux dire se battre, refuser le divorce ? s'étonna-t-il. Non, cela me semble peu probable. Vois-tu, il faudrait une raison valable.

Comme sa fille ne répondait pas, Van Aldin la regarda plus attentivement.

— Allons, Ruth, parle. Tu me caches quelque chose. De quoi s'agit-il ?

— Mais non ; il n'y a rien du tout, dit-elle sans conviction.

— Tu redoutes la publicité, c'est cela ? Laisse-moi faire. Je m'arrangerai pour que tout se passe en douceur.

— Très bien, papa, si tu penses que c'est la meilleure solution.

— Tu l'aimes toujours, hein ?

— Non, répondit-elle.

Satisfait, Van Aldin lui tapota l'épaule.

— Tout se passera bien, ma petite fille. Ne te tourmente plus. Et maintenant, oublions tout ceci. Je t'ai rapporté un cadeau de Paris.

— Pour moi ? quelque chose de joli ?

— J'espère qu'il sera à ton goût, dit Van Aldin en souriant.

Il sortit le paquet de sa poche et le lui tendit. Elle l'ouvrit et ne put réprimer un cri d'admiration. Ruth Kettering adorait les bijoux – elle les avait toujours adorés.

— Oh papa, c'est merveilleux !

— Plutôt unique, non ? dit Van Aldin, assez content de lui. Il te plaît ?

— S'il me plaît ? Papa, c'est merveilleux. Où as-tu trouvé ce collier ?

— Ah ! C'est mon secret, dit Van Aldin. C'est un achat non officiel. Ces pierres sont très connues. Tu vois celle qui se trouve au centre ? Tu en as peut-être entendu parler. C'est le fameux Cœur de feu. Le vrai.

— Cœur de feu ! répéta Ruth.

Elle avait sorti le collier du coffret et le tenait contre sa poitrine. Van Aldin ne pouvait s'empêcher de penser à toutes les femmes qui avaient porté ce bijou. Cœurs brisés, jalousie, désespoir... Comme tous les bijoux célèbres, il traînait derrière lui son cortège de tragédies et de violence. Pourtant, entre les mains assurées de Ruth Kettering, il

semblait perdre son pouvoir maléfique. Rien n'était plus étranger à cette Occidentale calme et équilibrée que les drames passionnels. Ruth replaça le collier dans le coffret et sauta au cou de son père.

— Merci ! Merci mille fois ! Ce bijou est superbe. Tu m'offres toujours des cadeaux merveilleux.

— Bien, bien, dit Van Aldin en lui tapotant l'épaule. Je n'ai que toi, tu sais, ma petite Ruth.

— Tu restes dîner, n'est-ce pas, père ?

— Je ne pense pas. Tu allais sortir, je crois.

— Oui, mais je peux très bien annuler. Rien de bien excitant, d'ailleurs.

— Non. Ne change rien à tes plans, j'ai beaucoup à faire. À demain, ma chérie. Je te téléphonerai et nous pourrons peut-être nous retrouver chez Galbraith. Qu'en dis-tu ?

MM. Galbraith, Galbraith, Cuthbertson et Galbraith étaient les avocats de Van Aldin à Londres.

— Très bien, papa. Je pense que tout cela ne m'empêchera pas d'aller sur la Riviera ? ajouta-t-elle après une courte hésitation.

— Quand pars-tu ?

— Le 14.

— Oh, ça ira. Ces choses-là prennent beaucoup de temps. À propos, Ruth, à ta place je n'emporterais pas ces rubis en voyage. Laisse-les à la banque. Il ne faudrait pas que tu sois volée ou assassinée pour ce Cœur de feu, dit Van Aldin d'un ton jovial.

— Tu l'as bien apporté dans ta poche, rétorqua Ruth, amusée.

— Oui...

Quelque chose, une hésitation peut-être, attira son attention.

— Qu'y a-t-il, papa ?

— Rien. Je pense à une petite aventure qui m'est arrivée à Paris.

— Une aventure ?

— Oui, la nuit où j'ai acheté ces rubis.

— Oh ! Raconte-moi.

— Il n'y a rien à raconter, ma petite Ruth. Des voyous ont tenté de m'attaquer. J'ai tiré sur eux et ils ont pris la fuite. C'est tout.

— Tu es redoutable, papa ! fit-elle d'un ton admiratif.

— Bien sûr, ma petite Ruth !

Il l'embrassa tendrement et partit. De retour à l'hôtel Savoy, Van Aldin donna ses instructions :

— Knighton, tâchez de joindre un dénommé Goby : son adresse figure dans mon carnet personnel. Je veux qu'il soit ici demain matin à 9 h 30.

— Bien, monsieur.

— Je souhaite aussi voir M. Kettering. Débrouillez-vous pour le trouver. Essayez à son club. Arrangez-vous en tout cas pour qu'il vienne ici demain matin. Pas trop tôt, vers midi. Les gens de son espèce ne se lèvent pas de bonne heure.

Le secrétaire alla exécuter ces ordres, tandis que Van Aldin se remettait entre les mains de son valet de chambre. Son bain était prêt. Une fois allongé dans l'eau chaude, il se remémora la conversation qu'il avait eue avec sa fille. Dans l'ensemble, il était plutôt satisfait. Il pensait depuis longtemps qu'un divorce était la seule issue possible, et Ruth avait accepté cette solution plus vite qu'il ne l'avait espéré. Pourtant, malgré son accord, il éprouvait une vague sensation de malaise. Quelque chose dans l'attitude de sa fille ne lui semblait pas tout à fait normal.

— Je me fais peut-être des idées, murmura-t-il en fronçant les sourcils. Et pourtant, je parierais bien qu'elle me cache quelque chose.

UN HOMME DE RESSOURCES

Lorsque Knighton entra, Rufus Van Aldin venait de terminer son petit déjeuner. Du café et des biscottes. C'était tout ce qu'il se permettait.

— M. Goby est en bas, monsieur. Il vous attend.

La pendule marquait exactement 9 h 30.

— Très bien. Faites-le monter.

M. Goby ne tarda pas à arriver. C'était un petit vieillard aux vêtements fripés et dont les yeux se promenaient partout, sans jamais se poser sur son interlocuteur.

— Bonjour, Goby, dit Van Aldin. Asseyez-vous.

— Merci, monsieur.

L'homme s'assit, les mains sur les genoux et les yeux rivés sur le radiateur.

— J'ai un travail à vous confier.

— Oui, monsieur ?

— Comme vous le savez peut-être, ma fille est mariée à l'honorable Derek Kettering.

Goby déplaça son regard du radiateur au tiroir gauche du bureau et sourit d'un air d'excuse. Il savait quantité de choses, mais se refusait toujours à l'admettre.

— Sur mon conseil, elle est sur le point d'entamer une procédure de divorce. C'est l'affaire d'un avocat, bien sûr. Mais pour des raisons personnelles, je veux des renseignements complets.

— Sur M. Kettering ? murmura Goby, les yeux levés au plafond.

— Précisément.

— Très bien, monsieur, dit Goby en se levant.

— Pour quand ?

— Vous êtes pressé, monsieur ?

— Je le suis toujours.

Goby sourit d'un air entendu à la cheminée.

— 14 heures, monsieur ?

— Parfait. Au revoir, Goby.

— Au revoir, monsieur.

— Quel homme précieux ! déclara Van Aldin lorsque, Goby sorti, le secrétaire refit son entrée. C'est un spécialiste dans sa branche.

— Laquelle ?

— Le renseignement. Donnez-lui vingt-quatre heures, et il vous dévoilera toute la vie privée de l'archevêque de Canterbury.

— En effet, c'est un homme utile, reconnu Knighton avec un sourire.

— Il m'a rendu service une ou deux fois, dit Van Aldin. Et maintenant, Knighton, au travail.

Dans les heures qui suivirent, une quantité impressionnante d'affaires se trouva résolue. Il était midi et demi lorsque le téléphone sonna pour annoncer M. Kettering. Knighton regarda Van Aldin et interpréta son signe de tête.

— Dites-lui de monter, s'il vous plaît.

Le secrétaire rassembla ses papiers. Sur le seuil de la porte, il croisa le visiteur. Celui-ci le laissa passer, entra et referma la porte derrière lui.

— Bonjour, monsieur. Vous êtes impatient de me voir, m'a-t-on dit ?

Cette voix nonchalante empreinte d'ironie réveilla une foule de souvenirs chez Van Aldin. Comme toujours, elle n'était pas dépourvue de charme. Van Aldin examina son gendre. Derek Kettering avait trente-quatre ans, il était grand, mince, et son visage allongé et bronzé avait quelque chose de juvénile.

— Entrez et asseyez-vous, dit Van Aldin sèchement.

Kettering se laissa choir dans un fauteuil. Il regardait son beau-père avec une espèce d'indulgence amusée.

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas vus, remarqua-t-il d'un ton aimable. Deux ans au moins. Et Ruth ?

— Je l'ai vue hier soir, répondit Van Aldin.

— Elle a l'air très en forme, n'est-ce pas ?

— Je ne pensais pas que vous aviez eu l'occasion d'en juger, répliqua Van Aldin rudement.

Derek Kettering leva les sourcils.

— Oh ! Vous savez, nous nous rencontrons quelquefois dans la même boîte de nuit, dit-il avec légèreté.

— Je ne tournerai pas autour du pot, dit Van Aldin. J'ai conseillé à Ruth d'entamer une procédure de divorce.

Derek resta impassible.

— Voilà qui est radical ! murmura-t-il. Je peux fumer ?

Il alluma une cigarette, souffla un nuage de fumée et poursuivit d'un ton nonchalant :

— Et qu'en pense Ruth ?

— Ruth est décidée à suivre mon conseil.

— Vraiment ?

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ? demanda Van Aldin, acerbe.

Kettering fit tomber sa cendre dans la cheminée.

— Vous savez, je pense, dit-il d'un air détaché, qu'elle commet là une lourde erreur.

— De votre point de vue, sans aucun doute.

— Allons, allons. Évitions les remarques désobligeantes. Je ne pensais pas à moi, mais à Ruth. Vous savez que mon vieux père n'en a plus pour longtemps ; tous ses médecins le disent. Qu'elle patiente encore quelques années, je serai lord Leconbury, et elle sera châtelaine de Leconbury, ce pour quoi elle m'a épousé.

— Je ne tolérerai pas votre insolence, rugit Van Aldin.

Derek Kettering sourit, imperturbable.

— Je suis d'accord avec vous. C'est une ambition désuète. Les titres

ne signifient plus rien de nos jours. Cependant, Leconbury est un domaine charmant et, après tout, nous sommes l'une des plus anciennes familles d'Angleterre. Ruth regretterait de divorcer et de me retrouver marié à quelqu'un qui régnerait à sa place sur les propriétés.

— Je ne plaisante pas, jeune homme.

— Moi non plus, riposta Kettering. Ma situation financière est au plus bas et un divorce m'enfoncerait dans le trou. Après tout, si Ruth a tenu pendant dix ans, pourquoi ne tiendrait-elle pas un an de plus ? Je vous donne ma parole d'honneur que le vieil homme ne durera pas plus de dix-huit mois et, comme je vous l'ai déjà dit, il serait dommage que Ruth n'obtienne pas ce qu'elle cherchait en m'épousant.

— Vous prétendez que ma fille vous a épousé pour votre titre et votre rang ?

Kettering eut un rire ironique.

— Vous ne pensez tout de même pas que nous avons fait un mariage d'amour ?

— À Paris, il y a dix ans, vous teniez un tout autre discours, dit lentement Van Aldin.

— Vraiment ? C'est possible. Ruth était très belle. Elle ressemblait à un ange ou à une sainte descendue de sa niche à l'église. Je me souviens, j'étais plein de bonnes intentions, décidé à tourner la page, à m'installer et à vivre selon les plus nobles traditions anglaises avec une épouse délicieuse et qui m'aimerait.

Il rit de nouveau, d'un rire encore plus discordant.

— Vous ne me croyez pas, j'imagine ?

— Je ne doute pas un instant que vous ayez épousé Ruth pour son argent, répliqua Van Aldin tranquillement.

— Et elle m'aurait épousé par amour ? demanda l'autre, sarcastique.

— Bien entendu.

Derek Kettering observa Van Aldin en silence, puis hocha la tête pensivement.

— Je vois que vous le croyez vraiment. Moi aussi je l'ai cru à l'époque. Mais je vous assure, cher beau-père, que j'ai été très vite désabusé.

— Je ne sais pas où vous voulez en venir et je ne veux pas le savoir, dit Van Aldin. Vous avez traité Ruth de façon indigne.

— Effectivement, reconnut Kettering d'un ton léger. Mais elle n'est pas tendre, vous savez. Elle a de qui tenir. Sous son apparente douceur, elle est dure comme le granite. Vous êtes connu pour votre dureté, c'est du moins ce que l'on m'a dit, mais votre fille l'est encore plus que vous. Vous, au moins, vous aimez quelqu'un plus que vous-même. Ce qui n'est pas et ne sera jamais le cas de Ruth.

— En voilà assez, dit Van Aldin. J'ai demandé à vous voir pour vous faire connaître mes projets sans ambiguïté. Ma fille a droit au bonheur, et n'oubliez jamais qu'elle a quelqu'un sur qui s'appuyer.

Derek Kettering se leva et alla jeter sa cigarette dans la cheminée.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda-t-il, très calmement.

— Que vous feriez bien de ne pas vous y opposer.

— Oh ! C'est une menace ?

— Prenez-le comme vous voudrez.

Kettering approcha une chaise de la table et s'assit en face de lui.

— Et si, juste par esprit de contradiction, je refusais le divorce ?

Van Aldin haussa les épaules.

— Vous n'avez aucune chance, petit imbécile ! Demandez à vos avocats, ils vous le diront. Votre conduite est notoirement connue, tout Londres en parle.

— Oh, je vois ! Ruth a dû vous raconter des histoires à propos de Mireille. Ce n'est pas très intelligent de sa part. Je ne m'occupe pas de ses amis, moi !

— Que voulez-vous dire ? demanda sèchement Van Aldin.

Derek Kettering se mit à rire.

— Je vois que vous ne savez rien, monsieur. Et, bien sûr, vous avez toutes sortes d'idées préconçues.

Il prit son chapeau, sa canne et se dirigea vers la porte.

— Je n'ai pas l'habitude de donner des conseils. Mais, dit-il, lançant sa dernière pique, dans ce cas, je serais plutôt favorable à une parfaite franchise entre le père et la fille.

Il sortit très vite et avait déjà refermé la porte quand Van Aldin sauta sur ses pieds.

« Que diable a-t-il voulu dire ? » se demanda-t-il en se laissant retomber dans son fauteuil.

Il eut de nouveau une impression de malaise. Il y avait dans cette affaire un point non élucidé. Le téléphone était à portée de sa main ; il saisit le combiné et demanda le numéro de sa fille :

— Allô ! Allô ! Mayfair 81907 ? Mme Kettering est-elle là ? Ah ! elle est sortie ? Elle déjeune en ville ? Savez-vous quand elle rentrera ? Non ? Très bien. Non, il n'y a pas de message.

Il raccrocha, excédé. À 14 heures, il arpentait sa chambre en attendant Goby. Celui-ci arriva à 14 h 10.

— Eh bien ? vociféra Van Aldin.

Mais le petit M. Goby n'aimait pas qu'on le bouscule. Il s'assit, sortit de sa poche un vieux calepin, puis se mit à lire d'une voix monotone. Van Aldin l'écoutait attentivement, avec une satisfaction croissante. Goby se tut et chercha des yeux la corbeille à papiers.

— Hum ! Cela me semble clair. L'affaire sera réglée en un clin d'œil. L'hôtel est une preuve suffisante, j'imagine ?

— Du solide, répondit M. Goby en fixant d'un œil malveillant le bois doré d'un fauteuil.

— Il est dans une situation financière difficile et tente d'obtenir un emprunt, dites-vous ? Il a pratiquement déjà engagé la totalité de son futur héritage. Lorsque la nouvelle du divorce se répandra, il ne trouvera plus un sou, on pourra racheter ses obligations et il sera facile alors de faire pression sur lui. Nous le tenons, Goby ; il ne peut plus nous échapper.

Il frappa du poing sur la table d'un air menaçant.

— Tout cela, dit M. Goby d'une petite voix, me paraît satisfaisant.

— Il faut que j'aille à Curzon Street, maintenant. Merci, Goby. Vous avez fait du bon travail.

Un pâle sourire de gratitude éclaira la figure du petit bonhomme.

— Merci, monsieur ; j'essaie de faire de mon mieux.

Van Aldin n'alla pas directement à Curzon Street. Il se rendit d'abord dans la City, où il eut deux entrevues qui ajoutèrent encore à sa satisfaction. Puis il prit le métro jusqu'à Down Street. Comme il marchait dans Curzon Street, il croisa un homme qui sortait du n° 160. Tout d'abord, Van Aldin avait cru reconnaître Derek Kettering ; il avait à peu près la même taille et la même allure. Mais il s'aperçut vite que cet homme lui était inconnu. Pas tout à fait cependant, car ce visage lui rappelait vaguement quelque chose, quelque chose de désagréable. En vain fouilla-t-il dans sa mémoire. Il

poursuivit son chemin en secouant la tête d'un air mécontent. Il n'aimait pas être mis en échec.

Manifestement, Ruth Kettering l'attendait. Elle se jeta dans ses bras et l'embrassa.

— Eh bien, papa, quoi de neuf ?

— Tout va très bien ; mais il faut que je te parle.

Il sentit qu'un changement s'opérait en elle : une certaine méfiance avait fait place à la spontanéité de sa voix.

— Qu'y a-t-il, papa ? demanda-t-elle en s'asseyant dans un grand fauteuil.

— J'ai vu ton mari ce matin.

— Tu as vu Derek ?

— Oui. Il a beaucoup parlé, il s'est surtout montré insolent. Mais au moment de partir, il a ajouté quelque chose que je n'ai pas compris. Il m'a conseillé la franchise, entre toi et moi. Qu'a-t-il voulu dire, ma petite Ruth ?

Mme Kettering s'agita quelque peu dans son fauteuil.

— Je ne sais pas, papa. Comment le saurais-je ?

— Mais si, tu le sais. Il a également dit qu'il avait ses amis et qu'il ne s'occupait pas des tiens. Qu'entendait-il par là ?

— Je ne sais pas, répéta Ruth Kettering.

Van Aldin s'assit, la bouche crispée.

— Écoute-moi bien, Ruth. Je ne vais pas me lancer dans cette affaire au hasard. Je ne suis pas sûr que ton mari ne cherchera pas le scandale. Pour l'instant, il ne peut rien faire. J'en suis certain et j'ai les moyens de le faire taire une fois pour toutes si je le veux, mais il faut que je sache s'il est nécessaire que j'emploie cette solution. Que signifie cette allusion à tes amis ?

Mme Kettering haussa les épaules.

— J'ai beaucoup d'amis, dit-elle d'une voix un peu hésitante. Je ne vois pas de quoi il veut parler.

— Mais si, tu vois, insista Van Aldin.

Il s'adressait à elle maintenant comme à un concurrent en affaires.

— Je vais être plus clair encore. Qui est cet homme ?

— Quel homme ?

— *L'homme*. Celui auquel pensait Derek. Un de tes amis. Ne t'inquiète pas, ma chérie, je sais bien qu'il s'agit d'une accusation sans fondement, mais il faut examiner l'affaire sous tous les angles qu'elle pourra prendre devant le tribunal. Ils peuvent fouiller partout, tu sais. Je veux savoir qui est cet homme, et jusqu'où va ton amitié avec lui.

Ruth ne répondit pas mais ses mains trahissaient sa nervosité.

— Allons, ma chérie, fit Van Aldin d'une voix plus douce. N'aie pas peur de ton vieux père. Je n'ai jamais été bien sévère, même cette fois, à Paris. Mon Dieu !

Il s'arrêta net, pétrifié.

— C'était lui ! murmura-t-il pour lui-même. Je savais bien que je le connaissais !

— De qui parles-tu, papa ? Je ne comprends pas.

Il s'approcha d'elle à grands pas et lui saisit le poignet.

— Dis-moi, Ruth, pourquoi as-tu revu cet individu ?

— Qui donc ?

— Celui qui a fait tant d'histoires il y a quelques années. Tu sais très bien de qui je parle.

— Tu veux dire... Tu penses au comte de la Roche ?

— Le comte de la Roche ! ricana Van Aldin. À l'époque, je t'avais expliqué que cet individu était un escroc. Tu t'étais mise dans une situation impossible, mais j'avais réussi à te sortir de ses griffes.

— Oui, tu as réussi, dit-elle avec amertume. Et j'ai épousé Derek Kettering.

— C'est toi qui l'as voulu, dit Van Aldin sèchement.

Elle haussa les épaules.

— Et maintenant, reprit-il lentement, tu le vois de nouveau, malgré tout ce que j'ai pu dire. Il est venu ici aujourd'hui. Je l'ai rencontré en arrivant mais, sur le moment, je ne l'avais pas reconnu.

Ruth Kettering avait retrouvé son calme.

— Il faut que je te dise quelque chose, papa. Tu as une fausse opinion d'Armand... du comte de la Roche. Oh ! je sais bien que de regrettables incidents ont marqué sa jeunesse. Il m'a tout raconté. Mais il tient à moi depuis toujours. Il a eu le cœur brisé lorsque tu nous as séparés à Paris, et maintenant...

Un cri d'indignation l'interrompt :

— Alors tu aimes cet escroc ! Toi, ma propre fille ! Seigneur Dieu !

Il leva les bras au ciel.

— Les femmes sont folles !

MIREILLE

Derek Kettering sortit si précipitamment de chez Van Aldin qu'il bouscula une femme dans le couloir. Elle accepta ses excuses avec un sourire, puis continua son chemin, lui laissant une impression de douceur et le souvenir de jolis yeux gris.

Malgré les apparences, l'entrevue avec son beau-père l'avait affecté plus qu'il ne voulait se l'avouer. Il déjeuna seul puis, fâché contre lui-même, se rendit chez la dénommée Mireille. Une gracieuse domestique française l'introduisit dans un somptueux appartement.

— Entrez, monsieur. Madame se repose.

Il pénétra dans le grand salon aux meubles orientaux qu'il connaissait si bien. Mireille était étendue sur le divan garni d'un nombre incroyable de coussins, tous de nuance ambrée, en harmonie avec son teint doré. La danseuse était une fort belle femme. Malgré l'épaisse couche de fard, le visage, un peu inexpressif, exerçait néanmoins un charme étrange. Elle adressa un sourire engageant à Derek Kettering.

Celui-ci l'embrassa et se laissa choir dans un fauteuil.

— Qu'est-ce que tu as fait ce matin ? Tu viens de te lever, je suppose ?

Ses lèvres orange s'écartèrent dans un sourire.

— Non, j'ai travaillé, répondit-elle.

De sa main blanche, elle lui montra le piano, couvert de partitions en désordre.

— Ambroise est venu et m'a joué son nouvel opéra.

Kettering hochacha machinalement la tête. Claude Ambroise et son adaptation de la pièce d'Ibsen, *Peer Gynt*, ne l'intéressaient pas du tout. Mireille non plus, d'ailleurs, qui ne voyait là qu'une occasion d'interpréter le rôle d'Anita.

— C'est une danse merveilleuse, murmura-t-elle. Je veux y mettre toute la passion du désert. Je danserai couverte de bijoux. Ah ! à propos, mon ami, j'ai vu hier une perle dans Bond Street, une perle noire.

Sans en dire davantage, elle le regarda d'un air interrogateur.

— Ma chère, il est tout à fait inutile de me parler de perles noires. En ce qui me concerne, il y a le feu aux poudres.

Rapide à réagir elle se redressa, les yeux grands ouverts.

— Qu'est-ce que cela signifie, Derek ? Que s'est-il passé ?

— Mon estimé beau-père est sur le point de se fâcher.

— Comment ?

— Pour tout vous dire, il veut que Ruth divorce.

— C'est idiot ! Pourquoi divorcerait-elle ?

Derek Kettering sourit.

— À cause de toi, chérie !

Mireille haussa les épaules.

— Ridicule, fit-elle.

— Tout à fait ridicule, reconnut Derek.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ma chère amie, que puis-je faire ? D'un côté, un millionnaire, de l'autre, un homme criblé de dettes. L'issue ne fait aucun doute.

— Ils sont extraordinaires, ces Américains ! Ce n'est pas comme si ta femme était amoureuse de toi !

— Eh bien, dit Derek, qu'allons-nous faire ?

Il s'approcha d'elle et lui prit les deux mains.

— Tu vas rester avec moi ?

— Tu veux dire... après ?

— Oui, dit Kettering. Lorsque les créanciers fondront sur moi comme des loups. Je t'aime, Mireille. Tu ne vas pas me laisser tomber.

Elle lui retira ses mains.

— Tu sais bien que je t'adore, Derek.

Elle se dérobait.

— Alors, c'est comme ça ? Les rats quittent le navire ?

— Oh, Derek !

— C'est fini, tu vas me flanquer dehors, c'est ça ?

Elle haussa les épaules.

— Je t'aime beaucoup, mon ami – je t'aime vraiment beaucoup. Tu es charmant, beau garçon, mais ça ne suffit pas pour vivre.

— Tu es un luxe que seuls les riches peuvent s'offrir ?

— Si c'est ainsi que tu le vois.

Elle s'allongea de nouveau, la tête sur les coussins.

— Je t'aime quand même, Derek.

Il s'approcha de la fenêtre et resta là un instant, le dos tourné. La danseuse se redressa sur un coude.

— À quoi penses-tu, mon ami ?

Il se retourna et lui adressa un sourire étrange qui lui donna un vague sentiment de malaise.

— Je pensais justement à une femme, ma chère.

— À une femme, vraiment ? (Elle bondit sur le sujet.) À une autre femme ?

— Oh ! Ne t'inquiète pas. Ce n'est qu'une vision. « Vision d'une femme aux yeux gris. »

— Quand l'as-tu rencontrée ? demanda Mireille sèchement.

Derek Kettering se mit à rire, d'un rire ironique et moqueur.

— Je l'ai bousculée dans le couloir de l'hôtel Savoy.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Autant que je me le rappelle, j'ai dit : « Je vous demande pardon » et elle m'a répondu : « Ce n'est pas grave » ou quelque chose de ce genre.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, rien. L'incident était clos, dit-il en haussant les épaules.

— Je ne comprends pas un traître mot à ce que tu me racontes.

— Vision d'une femme aux yeux gris, murmura Derek. Il vaut peut-être mieux que je ne la revoie jamais.

— Pourquoi ?

— Elle pourrait me porter malheur. Comme toutes les femmes.

Mireille se leva lentement, s'approcha de lui et glissa autour de son cou un bras pareil à un serpent.

— Tu es stupide, Derek, murmura-t-elle. Tu es vraiment stupide. Tu es un beau garçon et je t'adore, mais je ne suis pas faite pour la pauvreté. Non, décidément, je ne tiens pas à mener une existence misérable. Et maintenant, écoute-moi. C'est très simple. Il faut que tu arranges les choses avec ta femme.

— J'ai bien peur que cela ne soit pas la meilleure politique à suivre, répliqua sèchement Derek.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Van Aldin, ma chère, ne fait pas de concessions. Sa décision prise, c'est le genre d'homme qui ne change pas de cap.

— J'ai entendu parler de lui. Il est très riche, non ? L'homme le plus riche d'Amérique ou à peu près. Il y a quelques jours, à Paris, il a acheté le plus beau rubis du monde : le Cœur de feu.

Comme Kettering ne répondait pas, la danseuse poursuivit, d'un air songeur :

— C'est une pierre magnifique. Une pierre qui devrait appartenir à une femme comme moi. J'adore les bijoux, Derek. Ils me parlent. Ah ! porter un rubis comme le Cœur de feu !

Elle poussa un petit soupir, puis redevint pratique.

— Tu ne comprends rien à ces choses-là, Derek. Tu n'es qu'un homme. Van Aldin offrira sans doute ces rubis à sa fille. C'est son unique enfant ?

— Oui.

— Alors, lorsqu'il mourra, elle héritera de toute sa fortune. Elle sera riche.

— Elle l'est déjà, dit sèchement Kettering. Il lui a offert deux millions pour son mariage.

— Deux millions ! Mais c'est énorme. Si elle mourait soudainement, tout cela te reviendrait ?

— Dans la situation actuelle, dit lentement Kettering, oui. Pour autant que je le sache, elle n'a pas fait de testament.

— Mon Dieu ! s'écria la danseuse. Si elle mourait, cela arrangerait tout.

Derek Kettering éclata de rire.

— J'apprécie ton esprit pratique, Mireille, mais tu prends tes désirs pour des réalités. Ma femme est en excellente santé.

— Eh bien ! s'exclama Mireille, les accidents, ça existe.

Derek la regarda froidement mais ne répondit pas.

— Tu as raison, mon ami. Nous ne devons pas tabler sur des rêves. Et maintenant, mon petit Derek, il ne doit plus être question de divorce. Il faut que ta femme abandonne cette idée.

— Et si elle refuse ?

— Elle acceptera. Elle est de celles qui doivent craindre le scandale. Il y a une ou deux petites histoires qu'elle préférerait ne pas lire dans les journaux.

— Que veux-tu dire ?

Mireille éclata de rire.

— Enfin ! Je parle du monsieur qui se fait appeler le comte de la Roche. Je sais tout de lui. N'oublie pas que je suis parisienne. C'était son amant avant qu'elle ne t'épouse, non ?

Kettering la saisit brusquement par les épaules.

— C'est un mensonge éhonté ! Quand même, tu parles de ma femme.

— Vous êtes extraordinaires, vous autres les Anglais, dit Mireille en changeant de ton. Mais tu as peut-être raison. Les Américains sont si froids. En tout cas, permets-moi de dire, mon ami, qu'elle était amoureuse de lui avant de t'épouser, et que son père est intervenu pour renvoyer le comte à ses affaires. La petite demoiselle a beaucoup pleuré, mais elle a obéi. Cependant tu dois savoir comme moi, Derek, que la situation a beaucoup changé depuis. Elle le voit presque tous les jours maintenant, et le 14, elle part le rejoindre à Paris.

— D'où tiens-tu tout ça ?

— Moi ? J'ai des amis à Paris qui connaissent le comte intimement. Tout est arrangé. Elle va dire qu'elle part pour la Riviera, mais en fait elle va retrouver le comte à Paris et... qui sait ? Oui, oui, tu peux me

croire, tout est arrangé.

Derek Kettering était pétrifié.

— Si tu sais y faire, tu l'auras dans le creux de la main. Tu peux lui rendre la vie très difficile.

— Oh ! Pour l'amour de Dieu, tais-toi. Langue de vipère !

Mireille se jeta sur le divan en riant. Kettering ramassa au passage son chapeau et son pardessus, et sortit en claquant la porte. Assise sur son divan, la danseuse souriait. Elle n'était pas mécontente de son œuvre.

DES LETTRES

Madame Samuel Harfield présente ses compliments à Mademoiselle Katherine Grey et tient à préciser qu'étant donné les circonstances, Mademoiselle Grey ne sait peut-être pas que...

Mme Harfield, ayant écrit ces quelques mots d'une seule traite, s'arrêta soudain, face à un obstacle qui aurait été également insurmontable pour beaucoup d'autres – en l'occurrence la difficulté de s'exprimer à la troisième personne.

Elle hésita, déchira la feuille et recommença.

Chère mademoiselle Grey, tout en appréciant la façon dont vous vous êtes acquittée de votre tâche auprès de ma cousine Emma (dont la mort récente nous a tous cruellement frappés), je ne puis que...

Une fois de plus, Mme Harfield s'arrêta et jeta la feuille à la poubelle. Ce fut seulement après quatre tentatives maladroites qu'elle s'estima satisfaite du résultat. Dûment cachetée et affranchie, la lettre fut adressée à Mlle Katherine Grey, Little Crampton, St. Mary Mead, Kent.

Le lendemain matin, elle se trouvait sur la table du petit déjeuner de Mlle Grey, en même temps qu'une missive à l'aspect beaucoup plus important, enfermée dans une longue enveloppe bleue.

Katherine Grey lut d'abord celle de Mme Harfield, rédigée en ces termes :

Chère mademoiselle Grey,

Mon mari et moi souhaitons vous exprimer notre gratitude pour votre dévouement auprès de notre pauvre cousine Emma. Sa mort nous a cruellement frappés, même si nous savions, bien sûr, qu'elle n'avait plus

toute sa tête depuis bien longtemps. Je crois savoir que ses dernières dispositions testamentaires sont tout à fait particulières et n'auraient aucune valeur devant n'importe quel tribunal. Je ne doute point qu'avec votre bon sens habituel, vous ne vous en soyez déjà rendu compte. Un accord à l'amiable est, selon mon mari, la solution la plus simple. Nous serons heureux de vous fournir les meilleures références pour vous permettre de trouver un emploi équivalent, et espérons que vous accepterez de notre part un modeste cadeau.

Croyez, chère mademoiselle Grey, à mes meilleurs sentiments.

Mary Anne Harfield

Katherine Grey lut la lettre jusqu'au bout, sourit, puis la relut. Elle la reposa avec une expression amusée. Puis elle prit l'autre lettre et l'ouvrit. Après y avoir jeté un coup d'œil, elle la reposa sur la table, le regard fixé droit devant elle. Cette fois-ci, elle ne souriait pas. Il aurait été difficile à un observateur de deviner les émotions qui se cachaient derrière ce regard calme et pensif.

Katherine Grey avait trente-trois ans. Elle était issue d'une bonne famille, mais son père avait perdu toute sa fortune, et très tôt elle avait dû travailler pour gagner sa vie. Elle avait à peine vingt-trois ans lorsqu'elle était devenue dame de compagnie de Mme Harfield, une vieille femme réputée « difficile ». Chez elle, les dames de compagnie se succédaient à une vitesse surprenante. Elles arrivaient pleines d'espoir et repartaient le plus souvent en larmes. Mais après l'arrivée de Katherine Grey à Little Crampton, dix ans auparavant, la paix avait régné dans la maison. Personne n'avait pu expliquer ce changement soudain. On naît charmeur de serpents, on ne le devient pas. Katherine Grey était née avec le pouvoir d'apprivoiser les vieilles dames, les chiens et les petits garçons.

À vingt-trois ans, c'était une jeune fille tranquille aux yeux superbes. À trente-trois, une femme paisible, avec les mêmes yeux gris, regardant le monde avec une sorte de sérénité que rien ne semblait pouvoir troubler. En outre, elle était née avec un sens de l'humour qu'elle n'avait toujours pas perdu.

Rêveuse, elle prenait son petit déjeuner lorsque la sonnette résonna, accompagnée d'un coup vigoureux sur la porte d'entrée. La petite bonne arriva tout essoufflée et annonça :

— Le Dr Harrison.

Un homme corpulent, dans la force de l'âge, entra avec une énergie et une vivacité non sans rapport avec le coup qu'il avait frappé sur la porte.

— Bonjour, mademoiselle Grey.

— Bonjour, docteur Harrison.

— Je suis venu de bonne heure pour le cas où vous auriez reçu des nouvelles des cousins Harfield, notamment d'une dénommée Mme Samuel, une véritable peste.

Sans un mot, Katherine saisit la lettre de Mme Harfield et la lui tendit. Elle le regarda lire avec un certain amusement. Il fronça les sourcils, poussa quelques grognements pour exprimer sa désapprobation et finit par jeter la lettre sur la table.

— C'est monstrueux ! fulmina-t-il. Ils racontent n'importe quoi. Mme Harfield était aussi saine d'esprit que vous ou moi, et personne ne pourra dire le contraire. Ils n'ont pas la moindre preuve, et ils le savent très bien. Toute cette histoire de tribunal n'est qu'un bluff. Ils essayent de vous intimider, mais ne vous laissez pas prendre à leurs paroles mielleuses. Par scrupule, n'allez pas vous mettre dans la tête qu'il est de votre devoir de rendre l'argent, ou quelque autre ânerie de ce genre.

— Je n'ai pas le moindre scrupule, dit Katherine. Ces gens-là sont de lointains parents du mari de Mme Harfield, et ils ne sont jamais venus la voir ni prendre de ses nouvelles de son vivant.

— Vous êtes une personne sensée. Mieux que personne, je sais ce que vous avez souffert ces dix dernières années. Vous avez le droit maintenant de profiter des économies de la vieille dame, quel qu'en soit le montant.

— Quel qu'en soit le montant, répéta-t-elle, songeuse. Docteur, avez-vous une idée du chiffre de sa fortune ?

— Eh bien, suffisant pour rapporter cinq cents livres par an, j'imagine.

— C'est ce que je pensais aussi. Mais lisez ça.

Elle lui tendit la lettre qu'elle avait sortie de la grande enveloppe bleue. Il la parcourut et poussa une exclamation de stupeur.

— C'est impossible, murmura-t-il, impossible.

— Elle a été l'une des premières actionnaires de Mortauld. Il y a quarante ans, elle devait toucher une rente de huit ou dix mille livres par an. Elle n'a jamais dépensé plus de quatre cents livres par an, j'en suis sûre. Elle surveillait ses dépenses de près. J'ai toujours cru qu'elle était obligée de compter chaque centime.

— Et pendant ce temps-là, ses revenus se sont accrus en intérêts

composés. Ma chère, vous allez devenir une femme très riche.

— En effet, répondit-elle d'un ton indifférent, comme si l'histoire ne la concernait pas.

— Eh bien, toutes mes félicitations, dit le docteur qui s'apprêtait à partir. Et ne tenez aucun compte de cette femme et de sa détestable lettre, ajouta-t-il en donnant une chiquenaude à la lettre de Mme Samuel Harfield.

— Sa lettre n'a rien de détestable, répliqua Mlle Grey avec indulgence. Étant donné les circonstances, sa démarche me semble tout à fait naturelle.

— Vous m'inspirez parfois les plus vives inquiétudes, dit le docteur.

— Pourquoi donc ?

— À cause de toutes ces choses que vous trouvez parfaitement naturelles.

Katherine Grey se mit à rire.

Le Dr Harrison annonça la grande nouvelle à sa femme à l'heure du déjeuner. Elle en fut tout excitée.

— Cette brave Mme Harfield avait donc tant d'argent ? Je suis heureuse qu'elle l'ait laissé à Katherine Grey. Cette fille est une sainte.

— J'ai toujours pensé que les saints devaient avoir très mauvais caractère, dit le docteur avec une grimace. Katherine Grey est trop humaine pour une sainte.

— C'est une sainte avec le sens de l'humour, répliqua sa femme. Et, bien que tu ne l'aies sans doute jamais remarqué, elle est très jolie.

— Katherine Grey ? fit le docteur, sincèrement surpris. Elle a de très beaux yeux, ça oui.

— Oh ! Vous les hommes ! Tous myopes comme des taupes ! Katherine a tout ce qu'il faut pour faire une jolie femme. Il ne lui manque que l'habit.

— L'habit ? Mais elle est toujours très bien habillée.

Mme Harrison poussa un soupir, exaspérée. Avant de partir faire sa tournée, le docteur lui dit :

— Tu devrais aller la voir, Polly.

— Certainement, répondit Mme Harrison sans hésiter.

Vers 15 heures, elle arriva chez Katherine Grey.

— Je suis très heureuse, mon petit, dit-elle en lui serrant chaleureusement la main. Et tout le village le sera également.

— C'est très gentil à vous de venir me dire cela. J'espérais bien vous voir pour vous demander des nouvelles de Johnnie.

— Oh ! Johnnie. Eh bien...

Johnnie était le fils cadet de Mme Harrison. Elle partit aussitôt dans une longue histoire sur les amygdales et les végétations de Johnnie. Katherine écoutait patiemment. Les habitudes ne se perdent pas si facilement. Écouter, tel avait été son rôle au cours de ces dix dernières années. « Je vous ai déjà raconté le bal des officiers de marine à Portsmouth, quand lord Charles m'a fait des compliments sur ma robe ? » demandait Mme Harfield. Et Katherine, aimable, répondait : « Il me semble que oui, mais j'ai oublié. Pouvez-vous me la raconter encore une fois ? » Alors, la vieille dame repartait dans son histoire, apportant force modifications, faisant des pauses, ajoutant des détails supplémentaires. Katherine n'écoutait qu'à moitié, répondait machinalement lorsque la vieille dame s'interrompait.

C'est avec le même sentiment curieux de dualité qu'elle écoutait à présent Mme Harrison.

Au bout d'une demi-heure, celle-ci se ressaisit soudain.

— Je n'ai pas cessé de parler de moi ! s'exclama-t-elle. Alors que j'étais venue ici pour m'intéresser à vous et à vos projets.

— Pour l'instant, je n'en ai aucun.

— Vous n'allez quand même pas rester ici, mon enfant ?

Katherine ne put s'empêcher de sourire de son ton horrifié.

— Non. J'ai envie de voyager. Je ne connais presque rien du monde, vous savez.

— En effet. Quelle vie vous avez dû avoir, cloîtrée ainsi pendant des années !

— Je ne sais pas, dit Katherine. Cela me donnait beaucoup de liberté.

Devant la stupeur de son interlocutrice, elle rougit.

— Bien sûr, cela doit vous paraître stupide. J'avais évidemment peu de liberté de mouvement.

— C'est bien ce qu'il me semble, dit Mme Harrison qui savait que Katherine avait rarement eu l'occasion de connaître ce qu'on appelle un jour de congé.

— Pourtant, cette contrainte physique procure une certaine liberté d'esprit. On est toujours libre de penser. C'est une sensation délicieuse...

— Je vous comprends mal.

— Oh ! Si vous aviez été à ma place, vous comprendriez. Mais maintenant, j'ai envie de changement. Je voudrais qu'il arrive quelque chose. Oh ! pas à moi, je n'y pensais pas. Mais je voudrais participer – ne serait-ce qu'en spectatrice – à quelque chose de passionnant. Et à St. Mary Mead, il ne se passe jamais rien.

— C'est bien vrai, reconnu Mme Harrison avec conviction.

— Je me rendrai d'abord à Londres. Je dois de toute façon entrer en rapport avec les avocats. Ensuite, je pense que je partirai pour l'étranger.

— Très bonne idée.

— Mais bien sûr, avant tout, il faut que...

— Oui ?

— Il faut que je m'achète de quoi m'habiller.

— C'est exactement ce que je disais à Arthur ce matin ! À mon avis, Katherine, vous seriez remarquablement belle si vous faisiez ce qu'il faut pour ça.

Katherine se mit à rire.

— Oh ! Vous ne ferez jamais de moi une beauté, dit-elle, sincèrement convaincue. Mais j'aimerais posséder quelques jolies choses. Enfin... Je parle beaucoup trop de moi, c'est horrible !

Mme Harrison la regarda attentivement.

— Quelle aventure pour vous, n'est-ce pas ?

Avant de quitter le village, Katherine alla faire ses adieux à la vieille Mlle Viner. De deux ans l'aînée de Mme Harfield, elle était surtout étonnée de lui avoir survécu.

— Vous n'auriez jamais cru que je vivrais plus longtemps que Jane Harfield, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec un accent de triomphe. Nous avons été ensemble à l'école. Et voilà ! Elle est partie et je suis là. Qui aurait pu le deviner ?

— C'est sans doute parce que vous avez toujours mangé du pain noir pour votre dîner, murmura Katherine machinalement.

— Vous ne l'avez pas oublié ? Oui, si Jane Harfield avait pris une tranche de pain noir chaque soir accompagnée d'un petit stimulant, elle serait peut-être encore là aujourd'hui.

La vieille dame s'arrêta et hocha la tête. Puis elle ajouta, comme si elle s'en souvenait soudain :

— J'ai entendu dire que vous aviez hérité d'une grosse fortune. C'est bien. Prenez-en soin. Alors, vous allez à Londres pour prendre un peu de bon temps ? Ne songez pas à vous marier, surtout, vous n'y arriveriez pas. Vous n'êtes pas du genre qui attire les hommes. Et puis, vous n'êtes plus de la première jeunesse. Quel âge avez-vous maintenant ?

— Trente-trois ans.

— Enfin... cela n'est pas encore si terrible. Évidemment, vous avez perdu votre première fraîcheur.

— J'en ai bien peur, répondit Katherine, très amusée.

— Mais vous êtes très gentille, dit aimablement Mlle Viner. Et les hommes feraient bien de vous prendre pour femme, plutôt que l'une de ces écervelées qui exhibent leurs jambes au-delà de ce que Dieu a jamais permis. Au revoir, mon enfant, je vous souhaite beaucoup de bonheur. Malheureusement, dans la vie, les choses tournent rarement comme on le voudrait.

Encouragée par toutes ces prophéties, Katherine partit enfin. La moitié du village vint lui dire au revoir à la gare, y compris Alice, la bonne à tout faire, qui lui remit un petit bouquet en pleurant à chaudes larmes.

— Il n'y en a pas beaucoup comme elle, sanglotait Alice lorsque le train s'ébranla. Quand Charles m'a laissé tomber pour cette fille de la laiterie, elle a été tellement gentille, et même si elle était un peu maniaque pour les cuivres et la poussière, elle remarquait toujours lorsqu'on faisait des efforts. Je me serais laissée couper en morceaux pour elle, à coup sûr. Une vraie dame, voilà ce qu'elle était.

C'est ainsi que Katherine quitta St. Mary Mead.

LA LETTRE DE LADY TAMPLIN

— Ah ! ça par exemple ! s'exclama lady Tamplin.

Elle posa le *Daily Mail* et contempla les eaux bleues de la Méditerranée. Une branche de mimosa en fleur, qui tombait juste au-dessus de sa tête, formait comme un cadre pour un tableau des plus charmants : une femme aux cheveux d'or et aux yeux bleus, vêtue d'un élégant déshabillé. Les cheveux et le teint devaient beaucoup à l'artifice, mais les yeux bleus, en revanche, étaient un don de la nature, et à quarante-quatre ans, lady Tamplin pouvait encore être considérée comme une beauté.

Toute charmante qu'elle était, elle ne pensait pas à elle pour une fois. Ou plutôt, elle ne pensait pas à son apparence physique. Des problèmes plus graves la préoccupaient.

Lady Tamplin était une personnalité célèbre sur la Riviera, et on vantait à juste titre ses soirées de la villa Marguerite. C'était une femme de grande expérience qui avait été mariée quatre fois. Son premier mari n'avait été qu'un péché de jeunesse, et elle évitait d'en parler. Il avait eu le bon goût de mourir rapidement et elle s'était remariée avec un riche fabricant de boutons. Au bout de trois ans de mariage – après, racontait-on, une sympathique soirée avec de joyeux compagnons –, il l'avait quittée, lui aussi, pour l'autre monde. Après lui, le vicomte Tamplin avait solidement installé Rosalie sur les hauteurs où elle désirait évoluer. Elle avait conservé son titre lorsqu'elle s'était mariée pour la quatrième fois. Elle s'était lancée dans cette quatrième aventure par pur plaisir. M. Charles Evans, un très élégant jeune homme de vingt-sept ans, aux manières raffinées, passionné de sport et amateur des biens de ce monde, n'avait pas un sou en poche.

Lady Tamplin se montrait en général satisfaite de la vie, mais elle avait de temps en temps quelques soucis d'argent. Le fabricant de boutons lui avait laissé une fortune considérable, mais elle avait coutume de déplorer certaines « circonstances malheureuses » (la dévaluation des actions entraînée par la guerre, et les extravagances de feu lord Tamplin). Malgré tout, lady Tamplin vivait dans une confortable aisance. Mais une confortable aisance n'était pas suffisante pour quelqu'un comme Rosalie Tamplin.

Aussi, l'entrefilet qu'elle lut dans le journal un matin de janvier lui fit écarquiller les yeux et prononcer cette monosyllabe : « Ah ! » La seule autre personne présente sur la terrasse était sa fille, Lenox Tamplin. Une fille comme Lenox était une véritable épine dans le pied de lady Tamplin : sans tact, avec l'air plus vieille que son âge, elle faisait montre d'un humour sardonique tout à fait déroutant.

— Ma chérie, dit lady Tamplin. Tu ne devineras jamais...

— Quoi donc ?

Lady Tamplin lui tendit le journal et agita le doigt sur le paragraphe intéressant.

Lenox lut l'article sans le moindre émoi apparent et lui rendit le journal.

— Eh bien ? dit-elle. Ces choses-là arrivent tous les jours. Dans les villages, les vieilles grippe-sous meurent toujours en laissant des millions à leurs humbles dames de compagnie.

— Oui, ma chérie, je sais bien. Et je dirai même que cette fortune n'est sans doute pas aussi importante qu'ils le prétendent ; les journalistes écrivent souvent n'importe quoi. Mais même en divisant par deux...

— De toute façon, cela ne nous concerne pas.

— Pas directement, ma chérie. Mais cette Katherine Grey est une cousine à moi. Une Grey du Worcestershire, de la branche d'Edgeworth. Ma propre cousine ! Te rends-tu compte ?

— Ah ! Ah !

— Et je me demandais...

— Ce que nous pourrions en tirer, acheva Lenox, avec ce sourire en coin que sa mère n'avait jamais su interpréter.

— Oh ! ma chérie ! s'écria lady Tamplin, sur un ton de léger reproche.

Léger, parce que Rosalie Tamplin était habituée à la franchise de sa

filles et à ce qu'elle appelait sa façon embarrassante de présenter les choses.

— Je me demandais si..., reprit lady Tamplin en fronçant ses sourcils artistiquement dessinés. Oh ! bonjour, mon gros Loulou ! Vous allez jouer au tennis ? Quelle charmante idée !

Le « gros Loulou » lui sourit gentiment, remarqua en passant : « Ce déshabillé couleur pêche vous va à ravir », et poursuivit son chemin.

— Quel amour ! dit lady Tamplin en regardant son mari avec attendrissement. Voyons... où en étais-je ? Ah ! oui. Je me demandais...

— Oh ! Pour l'amour de Dieu, achevez ! Voilà trois fois que vous répétez la même chose.

— Eh bien, ma chérie, je pense que ce serait gentil d'écrire à cette chère Katherine pour lui suggérer de nous rendre une petite visite. Elle doit être coupée de la société, et ce serait plus agréable pour elle d'y être introduite par sa propre famille. Ce serait un avantage à la fois pour nous et pour elle.

— Combien pensez-vous lui soutirer ? demanda Lenox.

Sa mère lui adressa un regard de reproche et murmura :

— Il faudra que nous trouvions un arrangement financier, bien sûr. Avec la guerre... et ton pauvre père...

— Et maintenant Loulou, dit Lenox. C'est un luxe qui revient cher.

— J'ai le souvenir d'une gentille fille, poursuivit lady Tamplin, tranquille et réservée, pas spécialement belle, et qui ne cherche pas à mettre le grappin sur les hommes.

— Elle ne se jettera pas sur Loulou, alors.

— Loulou ne ferait jamais..., commença lady Tamplin.

— Non, dit Lenox, je ne pense pas. Il sait trop bien de quel côté sa tartine est beurrée.

— Ma chérie, tu as une façon si vulgaire de dire les choses !

— Désolée, répondit Lenox.

Lady Tamplin ramassa le *Daily Mail*, son déshabillé, son sac et quelques lettres.

— Je vais écrire à cette chère Katherine immédiatement, dit-elle. Je lui rappellerai le bon vieux temps à Edgeworth.

L'air résolu, elle rentra dans la maison.

À la différence de Mme Samuel Harfield, elle avait la plume facile. Elle écrivit quatre pages d'un seul jet, et ne modifia pas un mot à la relecture.

Katherine reçut la lettre le matin de son arrivée à Londres. Qu'elle ait su lire ou pas entre les lignes, toujours est-il qu'elle glissa l'enveloppe dans son sac et se rendit à son rendez-vous avec les avocats de Mme Harfield.

C'était un cabinet établi de longue date à Lincoln's Inn Fields. Au bout de quelques minutes, Katherine fut introduite dans le bureau du directeur, un aimable vieillard aux yeux bleus perçants et aux manières paternelles.

Ils discutèrent une vingtaine de minutes du testament et de diverses questions de droit, puis Katherine lui tendit la lettre de Mme Samuel.

— J'aimerais que vous en preniez connaissance, bien qu'elle soit plutôt ridicule.

L'avocat la lut en souriant.

— Une tentative bien maladroite, mademoiselle Grey. Inutile de vous dire que ces gens n'ont aucun droit à l'héritage, et que s'ils essayent de contester le testament, aucun tribunal ne leur donnera raison.

— C'est bien ce que je pensais.

— La nature humaine n'est pas toujours très sage. À la place de Mme Harfield, je me serais plutôt adressé à votre générosité.

— Je tenais justement à vous parler de cela. J'aimerais leur donner une certaine somme d'argent.

— Vous n'y êtes pas du tout obligée.

— Je sais.

— Et ils interpréteront mal votre geste. Ils ne refuseront pas, mais ils penseront que vous voulez les acheter pour leur faire renoncer au reste.

— J'en suis consciente, mais je n'ai pas d'autre solution.

— Je vous conseille, mademoiselle Grey, d'abandonner cette idée.

Katherine secoua la tête.

— Vous avez sûrement raison, mais j'y tiens.

— Ils se jetteront sur l'argent, ce qui ne les empêchera pas de vous injurier ensuite.

— Eh bien ! dit Katherine, laissons-les faire si cela leur chante. Chacun s’amuse comme il peut. Après tout, ils sont les seuls parents de Mme Harfield, et même s’ils l’ont méprisée et traitée en parente pauvre de son vivant, il me semblerait injuste qu’ils n’aient droit à rien de son héritage.

Elle finit par avoir raison de l’obstination de l’avocat et se retrouva bientôt dans la rue avec le sentiment fort agréable de pouvoir dépenser sans compter et échafauder tous les projets qu’elle voudrait. Elle décida d’aller tout d’abord chez un tailleur renommé.

Elle fut reçue par une vieille dame française qui ressemblait plutôt à une duchesse, telle qu’on se les imagine.

— Je me remets entre vos mains, déclara naïvement Katherine. J’ai été très pauvre toute ma vie. Je ne connais rien à la mode, mais j’ai un peu d’argent maintenant et je voudrais me sentir élégante.

La Française fut charmée par cette candeur. Son tempérament d’artiste avait été mis à rude épreuve, le matin même, par la femme d’un des plus gros éleveurs d’Argentine, qui tenait absolument à acheter les modèles les moins adaptés à son type de beauté tapageuse. Elle examina Katherine d’un œil expert.

— Bien... bien. Cela va être un plaisir. Mademoiselle est très bien faite et les lignes simples sont celles qui lui conviendront le mieux. Mademoiselle a aussi un type très anglais. Cette remarque déplairait à certaines personnes, mais pas à Mademoiselle. Une belle Anglaise, rien n’est plus délicieux.

Ses manières de duchesse l’abandonnèrent soudain. Elle se mit à crier :

— Clothilde, Virginie, vite, mes petites, le tailleur gris clair et la robe de soirée « soupir d’automne » ! Marcelle, mon enfant, le costume mimosa en crêpe de Chine !

Ce fut une matinée délicieuse. Marcelle, Clothilde et Virginie, toutes trois d’humeur assez boudeuse, défilaient lentement, en se tortillant comme il est de mise pour un mannequin. La duchesse prenait des notes sur un petit carnet.

— Un excellent choix. Mademoiselle a très bon goût. Mademoiselle ne trouvera pas mieux que ces petits ensembles si, comme je l’imagine, elle se rend cet hiver sur la Riviera.

— Montrez-moi encore une fois cette robe du soir, demanda Katherine. La rose mauve.

Virginie revint en tournant lentement sur elle-même.

— C'est la plus jolie de toutes, dit Katherine en examinant les ravissants drapés mauves, gris et bleus. Comment l'appellez-vous ?

— Soupir d'automne. Oui, oui, c'est la robe qu'il faut à Mademoiselle.

Qu'y avait-il donc dans ces mots qui l'avait attristée ? se demanda Katherine lorsqu'elle se retrouva dans la rue. *Soupir d'automne ; c'est exactement ce qu'il faut à Mademoiselle...* L'automne, oui, c'était l'automne pour elle. Elle n'avait connu ni le printemps ni l'été, et ne les connaîtrait jamais. Ce qu'elle avait perdu ne pourrait jamais lui être rendu. Des années de servitude à St. Mary Mead, tandis que la vie passait.

« Quelle idiote je suis, se dit Katherine. Que me faut-il donc ? J'étais plus heureuse il y a un mois qu'aujourd'hui ! »

Elle tira de son sac la lettre de lady Tamplin reçue le matin même. Katherine n'était pas stupide. Elle saisissait très bien les sous-entendus de cette lettre, et les raisons de cette soudaine manifestation d'affection pour une cousine depuis longtemps oubliée ne lui échappaient pas. C'était l'intérêt et non le plaisir qui rendait lady Tamplin si désireuse d'avoir la compagnie de sa chère cousine. Eh bien, pourquoi pas ? L'intérêt serait des deux côtés.

« Allons-y », se dit Katherine.

Elle descendit Piccadilly, entra chez Cook pour régler les formalités de son voyage et attendit son tour. L'homme qui était devant elle se rendait lui aussi sur la Riviera. Tout le monde y allait, semblait-il. Pour la première fois de sa vie, elle allait faire comme « tout le monde ».

L'homme s'écarta brusquement et elle prit sa place. Elle expliqua ce qu'elle voulait à l'employé, l'esprit occupé par autre chose : cet homme... il lui semblait vaguement familier. Où l'avait-elle donc déjà vu ? Soudain, elle se souvint. En sortant de sa chambre à l'hôtel Savoy, elle l'avait bousculé dans le couloir. Étrange coïncidence que ces deux rencontres dans la même journée. Elle jeta un coup d'œil en arrière, mal à l'aise, sans raison. L'homme était à la porte et la regardait. Un frisson glacial la parcourut. Une sensation de drame, de menace imminente...

Puis son bon sens reprit le dessus, elle se secoua et se montra enfin attentive à ce que lui disait l'employé.

UNE PROPOSITION REPOUSSÉE

Derek Kettering s'emportait rarement. Son naturel insouciant et tranquille lui avait permis de tenir bon dans les moments les plus difficiles. Même maintenant : il venait à peine de quitter Mireille qu'il avait déjà retrouvé son calme. Il en avait besoin. La situation était plus grave que jamais, des événements inattendus s'étaient produits, et pour l'instant il ne voyait pas la solution.

Il marchait les sourcils froncés, perdu dans ses pensées. Sa désinvolture habituelle avait disparu. Plusieurs possibilités lui traversèrent l'esprit. On aurait pu dire de Derek Kettering qu'il était moins stupide qu'il n'en avait l'air. Plusieurs chemins s'ouvraient à lui – dont un en particulier. Provisoirement, il reculait encore. Mais aux grands maux les grands remèdes. Il appréciait son beau-père à sa juste valeur. Une lutte entre Derek Kettering et Rufus Van Aldin ne pouvait avoir qu'une seule issue. Derek maudit en lui-même l'argent et le pouvoir de l'argent. Il remonta St. Jame's Street jusqu'à Piccadilly et se dirigea d'un pas tranquille vers Piccadilly Circus. En passant devant les bureaux de M. Thomas Cook Sons, il ralentit l'allure, sans s'arrêter cependant, absorbé dans ses pensées. Finalement, il hocha la tête et fit demi-tour si brusquement qu'il heurta le couple juste derrière lui. Il revint sur ses pas et, cette fois-ci, entra chez Cook. Il n'y avait pas beaucoup de monde et on s'occupa de lui tout de suite.

— Je voudrais me rendre à Nice la semaine prochaine. Pourriez-vous me renseigner ?

— Quel jour exactement, monsieur ?

— Le 14. Quel est le meilleur train ?

— Eh bien, le meilleur train, c'est bien entendu le Train bleu. Il

vous évite les pénibles formalités de douane à Calais.

Derek acquiesça d'un signe de tête. Il savait cela mieux que personne.

— Le 14, murmura l'employé. C'est un peu juste. Le Train bleu est en général déjà complet.

— Voyez s'il vous reste une couchette, sinon...

Il ne termina pas sa phrase et eut un curieux sourire.

L'employé revint au bout de quelques minutes.

— Tout va bien, monsieur : il reste encore trois couchettes. Je vais vous en réserver une. À quel nom ?

— Pavett, dit Derek, qui donna son adresse de Jermyn Street.

L'employé prit note et, après l'avoir poliment salué, s'adressa à la personne suivante.

— Je voudrais partir pour Nice, le 14. Il y a bien un train qu'on appelle le Train bleu ?

Derek se retourna brusquement. Quelle étrange coïncidence ! Il se souvint des paroles curieuses qu'il avait prononcées devant Mireille. « Vision d'une femme aux yeux gris. Je ne la reverrai sans doute jamais. » Et non seulement il la revoyait, mais de plus, elle partait pour la Riviera le même jour que lui.

Il frissonna. Dans un sens, il était superstitieux. N'avait-il pas dit, plaisantant à demi, que cette femme lui porterait malheur ? Et si c'était vrai ? De la porte, il la regarda parler avec l'employé. Pour une fois, sa mémoire ne l'avait pas trahi. C'était une dame, dans tous les sens du mot. Pas très jeune, pas particulièrement belle. Mais elle avait quelque chose – ces yeux gris, qui voyaient peut-être trop loin. Il sortit de chez Cook avec le sentiment que cette femme lui serait fatale. D'une certaine façon, elle lui faisait peur.

De retour dans son appartement de Jermyn Street, il appela son valet de chambre.

— Prenez ce chèque, Pavett. Allez chez Cook à Piccadilly chercher les billets réservés à votre nom et apportez-les-moi.

— Bien, monsieur, fit Pavett en se retirant.

Sur une petite table se trouvait une pile de lettres dont l'aspect ne lui était que trop familier. Des factures, petites et grosses, demandant toutes à être réglées d'urgence. Le ton demeura courtois. Mais Derek savait que ce ton ne tarderait pas à changer si certaines nouvelles

s'ébruitaient.

Il se laissa tomber dans un grand fauteuil de cuir. Il était dans un sacré pétrin, dont il allait avoir du mal à se sortir !

Pavett entra et toussota discrètement.

— Un monsieur désire vous voir, monsieur : M. Knighton.

— Knighton ?

Derek se redressa, fronça les sourcils, puis soudain son visage s'éclaira. D'un ton plus doux, presque pour lui-même, il murmura :

— Knighton... Je me demande bien ce qu'il y a dans l'air.

— Faut-il le faire entrer, monsieur ?

Derek hocha la tête.

Knighton fut accueilli par le plus charmant des hôtes.

— C'est très aimable à vous de venir me voir, dit Derek.

Knighton semblait nerveux. Derek s'en aperçut immédiatement. La mission dont le secrétaire était chargé lui déplaisait manifestement au plus haut point. Il répondait presque machinalement aux paroles de Derek. Il refusa un verre et, si possible, parut encore plus mal à l'aise. Derek finit par lui dire carrément, d'un ton jovial :

— Eh bien, que me veut donc mon estimé beau-père ? C'est bien lui qui vous envoie, j'imagine ?

— En effet, répondit Knighton prudemment, sans se déridier. Je... j'aurais préféré que M. Van Aldin choisisse quelqu'un d'autre.

Derek affecta un étonnement quelque peu moqueur.

— C'est si terrible que ça ? J'ai la peau plus dure que vous ne pensez, Knighton.

— Non... mais c'est que..., commença Knighton.

Il s'arrêta. Derek lui lança un regard perçant.

— Allez-y, parlez, lui dit-il gentiment. Je me doute bien que les missions de mon cher beau-père ne sont pas toujours agréables à remplir.

Knighton s'éclaircit la voix :

— M. Van Aldin m'a chargé de vous faire une proposition précise, déclara-t-il sur un ton officiel, destiné à masquer son embarras.

— Une proposition ?

Derek trahit sa surprise. Cela ne commençait pas comme il s'y attendait. Il offrit une cigarette à Knighton, en prit une autre et se renfonça dans son fauteuil en murmurant non sans ironie :

— Une proposition ? Voilà qui semble intéressant.

— Puis-je poursuivre ?

— Je vous en prie. Excusez mon étonnement, mais on dirait que mon beau-père en a rabattu depuis notre petite conversation de ce matin. Et se modérer, ce n'est pas à quoi on s'attend de la part des hommes forts, Napoléons de la finance et autres. Il trouve sans doute que sa position n'est pas aussi solide qu'il le pensait.

Knighton écouta poliment ce commentaire moqueur sans rien laisser paraître de ses sentiments. Il attendit que Derek eût terminé et poursuivit tranquillement :

— Je formulerai cette proposition le plus simplement possible.

— Allez-y.

Sans le regarder, Knighton reprit du même ton officiel :

— La proposition est la suivante. Mme Kettering, comme vous le savez, est sur le point d'entamer une procédure de divorce. Si vous laissez la procédure suivre son cours, vous recevrez cent mille le jour où le divorce sera prononcé.

Derek, qui était en train d'allumer sa cigarette, s'arrêta net.

— Cent mille ! s'exclama-t-il. Dollars ?

— Livres.

Un silence de mort suivit, et se prolongea pendant deux minutes. Kettering réfléchissait. Cent mille livres ! Cela signifiait Mireille et la poursuite d'une vie agréable et insouciant. Cela signifiait aussi que Van Aldin savait quelque chose. Van Aldin n'avait pas l'habitude de payer pour rien. Derek se leva et s'approcha de la cheminée.

— Et si je refuse cette offre alléchante ? demanda-t-il d'un ton poliment froid et ironique.

Knighton fit un geste d'excuse.

— Je vous assure, monsieur Kettering, que c'est bien à contrecœur que je vous ai délivré ce message.

— Bon. Calmez-vous. Ce n'est pas votre faute. À présent, répondrez-vous à ma question ?

Knighton se leva à son tour et déclara avec une encore plus grande

mauvaise volonté :

— Si vous refusez cette proposition, M. Van Aldin m'a chargé de vous dire en ces termes qu'il vous brisera. C'est tout.

Kettering leva les sourcils mais conserva son attitude enjouée.

— Ah ! Ah ! Je l'en crois fort capable ! Je ne suis certainement pas en mesure de lutter contre un archimillionnaire américain. Cent mille livres ! Si l'on veut corrompre un homme, il faut aller jusqu'au bout. Si je vous disais que pour deux cent mille livres, je serais d'accord, que se passerait-il ?

— Je transmettrais votre message à M. Van Aldin, répondit Knighton, imperturbable. Est-ce là votre réponse ?

— Non, dit Derek. Ce ne serait pas assez drôle. Vous pouvez aller dire à mon beau-père que je les envoie au diable, lui et son pot-de-vin !

— Très bien.

Knighton se leva, hésita, puis rougit.

— Me permettez-vous de vous dire, monsieur, que je suis content que vous ayez répondu de cette façon ?

Derek ne répliqua pas. Après que son visiteur eut quitté la pièce, il demeura une ou deux minutes plongé dans ses pensées, un étrange sourire aux lèvres.

— Et voilà ! murmura-t-il.

DANS LE TRAIN BLEU

— Papa !

Ruth Kettering sursauta. Elle était nerveuse ce matin. Très élégamment vêtue d'un long manteau de vison et d'un petit chapeau rouge laqué, elle marchait, perdue dans ses pensées, sur un quai bondé de la gare Victoria, quand son père était apparu à l'improviste.

— Eh bien, Ruth ! Tu en as fait un bond !

— Je ne m'attendais pas à te voir, papa. En partant, hier soir, tu m'as dit que tu avais une réunion ce matin.

— C'est exact. Mais tu comptes plus pour moi que toutes ces satanées réunions. Comme je vais rester longtemps sans te voir, je suis venu jeter un dernier coup d'œil sur toi !

— C'est très gentil de ta part, papa. Si seulement tu pouvais venir avec moi.

— Et si je te prenais au mot ?

C'était une simple plaisanterie. Aussi fut-il très surpris de voir les joues de sa fille s'empourprer. Il eut même un instant l'impression d'apercevoir du désarroi dans son regard. Elle rit, d'un petit rire nerveux.

— J'ai cru un moment que tu parlais sérieusement.

— Cela t'aurait fait plaisir ?

— Bien sûr ! dit-elle avec un peu trop d'enthousiasme.

— C'est bien, dit Van Aldin.

— Ce ne sera pas très long, papa. Le mois prochain, tu viendras me

rejoindre.

— Ah ! dit Van Aldin. Il me prend parfois l'envie d'aller chez un de ces grands médecins de Harley Street pour qu'il me dise que j'ai besoin de soleil et qu'il m'ordonne un changement d'air sur l'heure !

— Ne sois pas si paresseux. La côte d'Azur sera tellement plus agréable le mois prochain ! Et puis, tu ne peux pas tout laisser tomber comme ça !

— C'est sans doute vrai, dit Van Aldin en soupirant. Tu ferais bien de monter dans le train maintenant. Où est ton compartiment ?

Ruth Kettering jeta un vague coup d'œil sur le train.

À la porte d'une des voitures Pullman, sa femme de chambre, une grande femme mince, toute de noir vêtue, l'attendait. Elle s'effaça pour laisser monter sa maîtresse.

— J'ai placé la valise de toilette de Madame sous la banquette, au cas où elle en aurait besoin. Dois-je aller chercher des couvertures ? En voudrez-vous une ?

— Non, non, je n'en aurai pas besoin. Vous devriez plutôt regagner votre place, maintenant, Mason.

— Bien, madame.

La femme de chambre s'en alla.

Van Aldin monta dans le wagon avec Ruth. Elle trouva sa place, et Van Aldin déposa devant elle, sur la tablette, divers journaux et magazines. Le siège opposé était déjà occupé par quelqu'un dont il conserva l'impression fugitive de beaux yeux gris et d'un élégant costume de voyage. Il échangea encore quelques mots avec Ruth, de ces propos décousus que l'on tient généralement à ceux qui partent.

Au premier coup de sifflet, Van Aldin regarda sa montre.

— Il faut que je descende. Au revoir, ma chérie. Ne t'inquiète pas. Je m'occupe de tout.

— Oh papa !

Il se retourna vivement, stupéfait par l'accent inhabituel de sa voix. Presque un cri de désespoir. Mais après avoir esquissé un mouvement vers lui, elle s'était déjà reprise.

— Au mois prochain ! dit-elle gaiement.

Deux minutes plus tard, le train s'ébranlait.

Ruth resta sans bouger dans son coin, retenant ses larmes et se

mordant la lèvre. Elle se sentait soudain au bord du désespoir. Elle avait une envie folle de sauter du train et de revenir en arrière avant qu'il ne soit trop tard. Elle, toujours si calme, si sûre d'elle, se sentait tout à coup comme une feuille balayée par le vent. Si son père savait... que dirait-il ?

C'était de la folie ! De la folie pure ! Pour la première fois de sa vie, elle s'était laissé dominer par le sentiment au point de faire quelque chose d'incroyablement stupide et risqué. En digne fille de Van Aldin, elle se rendait compte de sa propre folie et possédait assez de bon sens pour juger sa propre conduite. Mais elle était aussi sa fille en ce sens qu'elle avait la même volonté de fer. Décidée à obtenir ce qu'elle voulait, une fois sa décision prise, rien ne pouvait plus l'arrêter. Elle était ainsi depuis sa plus tendre enfance et la vie n'avait fait qu'accentuer ce trait de caractère. C'était ce qui la soutenait maintenant. Après tout, le sort en était jeté. Elle irait jusqu'au bout.

Elle leva les yeux et rencontra ceux de la voyageuse assise en face d'elle. Elle eut brusquement l'impression que celle-ci lisait en elle. Son regard exprimait la sympathie et aussi, mais oui, la pitié.

Ce ne fut qu'une impression passagère. Elles se recomposèrent bien vite toutes les deux des visages impassibles. Mme Kettering prit un magazine et Katherine Grey se mit à contempler par la fenêtre le paysage sans fin composé de rues déprimantes et de maisons de banlieue.

Ruth ne parvenait pas à se concentrer sur sa lecture. Malgré elle, de multiples craintes l'assaillaient. Quelle idiote elle avait été ! Quelle idiote elle était ! Elle était comme tous les gens froids et maîtres d'eux-mêmes qui, quand ils perdaient la tête, la perdaient tout à fait. Et il était trop tard maintenant. Était-il trop tard ? Ah ! Si seulement elle pouvait parler, demander conseil à quelqu'un. Elle n'avait encore jamais ressenti ce besoin. Elle n'aurait pas supporté l'idée de faire confiance à un autre jugement que le sien. Que lui arrivait-il donc ? C'était la panique. Oui, le mot panique était celui qui convenait. Elle, Ruth Kettering, était prise de panique.

Elle jeta un coup d'œil à la personne assise en face d'elle.

Si seulement elle connaissait quelqu'un comme ça, gentil, calme, compatissant. Elle avait l'air d'une personne à qui on peut parler. Mais on ne se confie pas, naturellement, à une inconnue. Ruth sourit à cette idée et retourna à sa lecture. Il fallait qu'elle retrouve son sang-froid. Après tout, elle avait longtemps réfléchi et avait pris sa décision toute seule. Quel bonheur avait-elle connu jusqu'à présent dans la vie ? « Pourquoi ne serais-je pas heureuse ? » se demanda-t-elle. Personne

n'en saura rien.

Ils arrivèrent à Douvres en un rien de temps. Ruth avait le pied marin, mais elle détestait le froid et fut heureuse de gagner la cabine privée qu'elle avait réservée. Sans se l'avouer, elle était superstitieuse et faisait partie de ces gens pour qui les coïncidences ont un sens. Après avoir débarqué à Calais, elle s'installa avec sa femme de chambre dans son double compartiment du Train bleu, puis se rendit au wagon-restaurant. Là, elle éprouva un petit choc en se retrouvant assise à table en face de la personne avec qui elle avait voyagé dans le Pullman. Elles esquissèrent toutes les deux un vague sourire.

— Étrange coïncidence, dit Mme Kettering.

— Les effets du hasard sont en effet bien curieux, répondit Katherine Grey.

Un garçon s'approcha avec ce zèle propre à la Compagnie internationale des wagons-lits et déposa devant elles deux bols de soupe. Quand l'omelette qui suivit arriva, elles bavardaient déjà amicalement.

— Ce sera paradisiaque de se retrouver au soleil, soupira Ruth.

— Ce sera certainement merveilleux.

— Vous connaissez bien la Riviera ?

— Non, c'est la première fois que j'y vais.

— Imaginez-vous ça !

— Vous y allez tous les ans, sans doute ?

— Pour ainsi dire, oui. Janvier et février sont insupportables à Londres.

— J'ai toujours vécu à la campagne. Là non plus, l'hiver n'est pas très excitant. Il est plutôt fait de boue.

— Quelle raison vous a poussée soudain à voyager ?

— L'argent, dit Katherine. Pendant dix ans, j'ai été dame de compagnie et j'avais tout juste de quoi m'acheter de solides chaussures de marche. Mais je viens d'hériter de ce qui me semble être une fortune, même si pour vous cela ne représente pas grand-chose.

— Je me demande ce qui vous fait dire cela.

— Je ne sais pas, dit Katherine en riant. On doit se faire inconsciemment des idées. J'ai tout de suite pensé que vous deviez faire partie des gens très riches, mais ce n'est qu'une impression. Je

me trompe peut-être.

— Non. Vous ne vous trompez pas. J'aimerais beaucoup que vous me disiez ce que vous avez encore pensé de moi, dit Ruth, soudain très sérieuse.

— Je...

— Oh ! Je vous en prie, ne soyez pas si conventionnelle, ajouta Ruth tandis que Katherine semblait gênée. J'ai besoin de savoir. À la façon dont vous me regardiez, j'ai eu l'impression que vous... eh bien, que vous saviez ce qui se passait en moi.

— Je vous assure que je ne suis pas voyante, affirma Katherine avec un sourire.

— Me direz-vous quand même ce que vous pensez ?

Ruth insistait avec une telle sincérité que sa compagne finit par céder.

— Je veux bien vous le dire, mais vous allez me trouver impertinente. Je me suis figuré que, pour une raison quelconque, vous étiez en proie à une grande détresse et je vous plaignais.

— Vous avez raison. Vous avez tout à fait raison. Je suis dans une situation terrible. J'aimerais vous en parler, si cela ne vous importune pas trop.

« Mon Dieu, songea Katherine, c'est extraordinaire, le monde est le même partout ! À St. Mary Mead, chacun me racontait ses histoires, et c'est la même chose ici. Je ne tiens absolument pas à connaître les ennuis des autres ! »

Toutefois, elle répondit poliment :

— Je vous en prie.

Le repas touchait à sa fin. Ruth but son café, se leva, et sans même remarquer que Katherine n'avait pas commencé à boire le sien, elle l'entraîna :

— Venez dans mon compartiment.

Il s'agissait en fait de deux compartiments communiquant entre eux. Dans le second, la femme de chambre que Katherine avait déjà remarquée à Victoria se tenait assise toute droite, serrant contre elle un sac de maroquin rouge portant les initiales R.V.K. Mme Kettering ferma la porte de communication et s'assit sur la banquette. Katherine prit place à côté d'elle.

— J'ai des ennuis, je ne sais pas quoi faire. Il y a un homme qui me

plaît... qui me plaît même beaucoup depuis l'enfance. Nous avons été séparés de la façon la plus injuste et la plus brutale. Mais à présent, nous nous sommes retrouvés.

— Vraiment ?

— Je vais le rejoindre. Oh ! Vous me jugez mal sans doute, mais vous ne connaissez pas la situation. Mon mari est odieux. Il me traite de façon honteuse.

— Vraiment ? dit une nouvelle fois Katherine.

— Ce qui me rend le plus malheureuse, c'est d'avoir menti à mon père. C'est lui qui est venu me dire au revoir à la gare aujourd'hui. Il veut que je divorce et ne sait pas... que je vais rejoindre cet homme. Il trouverait cela totalement stupide.

— Eh bien, ce n'est pas aussi votre opinion ?

— Si, sans doute.

Ruth Kettering regarda ses mains. Elles tremblaient.

— Mais je ne peux plus reculer, maintenant.

— Pourquoi pas ?

— Tout est... déjà arrangé, et je lui briserais le cœur.

— N'en croyez rien, dit Katherine sans s'émouvoir. Les cœurs sont joliment solides.

— Il pensera que je n'ai ni courage ni volonté.

— Il me semble que vous allez commettre une grosse bêtise, reprit Katherine. Et que vous vous en rendez parfaitement compte.

Ruth Kettering enfouit son visage dans ses mains.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. Depuis que nous avons quitté Victoria, j'ai un horrible pressentiment. J'ai l'impression qu'il va bientôt m'arriver quelque chose... quelque chose que je ne pourrai pas éviter.

Elle serra convulsivement la main de Katherine.

— Vous allez penser que je suis folle, mais je suis sûre qu'il va se produire quelque chose de terrible.

— Ne croyez pas ça, protesta Katherine. Remettez-vous et, si vous voulez, envoyez un câble à votre père en arrivant à Paris. Il viendra vous chercher tout de suite.

Le visage de Ruth Kettering s'éclaira.

— Oui, je pourrais faire ça. Cher vieux papa. C'est étrange, je ne m'étais jamais rendu compte à quel point je l'aimais. (Elle se redressa et s'essuya les yeux.) J'ai été stupide. Je vous remercie de m'avoir écoutée. Je ne comprends pas comment j'ai pu me mettre dans un état pareil.

Katherine se leva.

— Je suis contente que vous vous sentiez mieux, dit-elle d'un ton aussi naturel que possible.

Elle ne connaissait que trop bien la gêne qui suit généralement les confidences. Elle ajouta avec tact :

— Je dois regagner mon compartiment.

Elle sortit dans le couloir au moment même où la femme de chambre sortait du compartiment voisin. Celle-ci regarda par-dessus sa tête, avec un tel étonnement que Katherine se retourna. Mais le couloir était vide et celui ou celle qui lui avait causé une pareille surprise était déjà rentré dans son compartiment. Katherine regagna sa place dans la voiture suivante. Lorsqu'elle passa devant le dernier compartiment, la porte s'ouvrit, une femme jeta un coup d'œil dans le couloir et referma vivement la porte. C'était un visage qu'on n'oubliait pas facilement, comme Katherine allait le constater lorsqu'elle le reverrait : un ovale ravissant au teint mat, très maquillé mais d'étrange façon. Katherine eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part.

Elle regagna son compartiment sans autre incident et resta assise un moment en pensant aux confidences qu'elle venait de recevoir et en se demandant, mais sans passion, qui était cette femme au vison et comment se terminerait son histoire.

« Si je l'ai empêchée de se ridiculiser, j'ai sans doute bien fait, se dit Katherine. Mais qui sait ? Pour ce genre de femme dure et égoïste, c'est peut-être bon de se conduire comme ça pour une fois. Oh ! Et puis je ne la reverrai probablement jamais. En tout cas elle n'aura sûrement pas envie de me revoir. Voilà où mènent les confidences ! »

Elle espérait qu'elle ne la retrouverait pas à la même place au dîner. « Ce serait gênant pour toutes les deux », pensa-t-elle non sans humour. Fatiguée et vaguement déprimée, elle s'installa sur un coussin. Le train arriva à Paris, et le trajet par la Ceinture, avec ses arrêts et ses attentes interminables, se révéla extrêmement fastidieux. À la gare de Lyon, Katherine fut heureuse de descendre et d'aller et venir sur le quai. L'air était vivifiant, après l'atmosphère surchauffée du wagon. Elle remarqua non sans amusement que son amie au vison avait résolu le problème de l'éventuel dîner gênant à sa façon : la

femme de chambre prenait livraison d'un panier-repas par la fenêtre.

Lorsque le train repartit, la cloche du dîner retentit dans le couloir et Katherine se rendit au wagon-restaurant très soulagée. Son voisin d'en face ce soir-là fut un personnage totalement différent : un homme de petite taille, visiblement un étranger, avec une moustache cirée et une tête en forme d'œuf, qu'il tenait légèrement penchée. Il la regardait, les yeux brillant de curiosité.

— Je vois, madame, que vous lisez un roman policier. Vous aimez ce genre de choses ?

— Oui, c'est très amusant, reconnut Katherine.

Le petit bonhomme hocha la tête.

— D'après ce qu'on dit, ces livres ont beaucoup de succès. En connaissez-vous la raison ? J'étudie la nature humaine, et en conséquence, je serais curieux de savoir pourquoi.

L'amusement de Katherine allait croissant.

— Peut-être est-ce parce qu'ils donnent l'illusion de vivre une existence passionnante ? suggéra-t-elle.

Il acquiesça gravement.

— Oui, c'est une idée.

— Bien sûr, chacun sait que ces choses-là n'arrivent pas, en réalité, poursuivit Katherine.

Il l'interrompit vivement :

— Mais si, mademoiselle, mais si ! Cela arrive parfois. Moi qui vous parle... j'ai connu ça.

Elle lui jeta un regard intéressé.

— Un jour, peut-être, vous vous trouverez en plein cœur d'une affaire. Le hasard est seul maître.

— C'est très peu probable, dit Katherine. Il ne m'arrive jamais rien de ce genre.

Il se pencha vers elle.

— Vous le regrettez ?

Surprise par la question, elle resta bouche bée.

— Je me trompe peut-être, reprit le petit homme en essuyant sa fourchette avec dextérité, mais je crois que vous rêvez d'événements intéressants. Voyez-vous, mademoiselle, au cours de ma vie j'ai

remarqué que ce qu'on veut, on l'obtient. Qui sait ? (Il fit une grimace plutôt comique.) Vos vœux seront peut-être comblés au-delà de vos espérances.

— C'est une prophétie ? demanda Katherine avec un sourire en se levant de table.

Le petit homme hocha la tête.

— Je ne présage jamais de rien, déclara-t-il d'un ton solennel. J'ai toujours raison, c'est vrai, mais je n'en tire aucun orgueil. Bonne nuit, mademoiselle, et puissiez-vous bien dormir.

Katherine retourna à sa chambre, fort amusée par les propos de son voisin de table. Elle passa devant le compartiment de la femme au vison. Elle regardait par la fenêtre tandis qu'un employé était en train de faire son lit. Le compartiment communicant était vide : des couvertures et des sacs de voyage s'entassaient sur la banquette, mais la femme de chambre n'était pas là.

Katherine trouva son lit déjà fait. Fatiguée, elle se coucha, et éteignit la lumière vers 21 h 30.

Elle se réveilla en sursaut. Combien de temps avait-elle dormi ? Elle regarda sa montre : elle était arrêtée. Un malaise croissant s'empara d'elle. Elle finit par se lever, enfila sa robe de chambre et sortit dans le couloir. Le train entier semblait plongé dans le sommeil. Katherine baissa la vitre et respira quelques instants l'air frais de la nuit, essayant en vain de faire taire ses appréhensions. Puis elle décida d'aller au bout du couloir pour demander l'heure exacte au contrôleur. Mais sa petite chaise était vide. Elle hésita un instant, puis continua son chemin et pénétra dans la voiture suivante. À sa grande surprise, elle vit un homme devant le compartiment de la femme au vison, une main sur la poignée de la porte. C'est du moins ce qu'elle pensa d'abord. Mais sans doute faisait-elle erreur, il s'agissait peut-être d'un autre compartiment. L'homme, qui lui tournait le dos, sembla hésiter puis se retourna lentement, et Katherine reconnut en lui, non sans en éprouver une étrange et funeste impression, l'homme qu'elle avait déjà rencontré deux fois : une fois à l'hôtel Savoy, une autre à l'agence Cook. Il ouvrit enfin la porte, entra, et la referma derrière lui.

Une idée traversa l'esprit de Katherine. Et si c'était l'homme dont cette femme lui avait parlé ? Celui qu'elle allait rejoindre ? Non, elle avait une imagination débordante. Il s'agissait, selon toutes probabilités, d'un autre compartiment.

Katherine regagna sa place. Cinq minutes plus tard, le train ralentissait. Les freins grincèrent et, quelques minutes plus tard, le train s'arrêtait à Lyon.

UN CRIME

Le soleil était éclatant lorsque Katherine se réveilla le lendemain matin. Elle alla prendre son petit déjeuner de bonne heure, mais ne croisa aucune de ses connaissances de la veille. Lorsqu'elle regagna son compartiment, l'employé achevait juste de le remettre en ordre. C'était un homme au teint sombre, avec une moustache tombante et un visage mélancolique.

— Madame a de la chance, dit-il. Le soleil brille. Les voyageurs sont toujours très déçus quand ils arrivent par un jour gris.

— Cela aurait été mon cas, sans aucun doute.

— Nous sommes un peu en retard, madame, dit-il en partant. Je vous préviendrai juste avant d'arriver à Nice.

Katherine remercia d'un signe de tête. Elle était assise près de la fenêtre, fascinée par la beauté du paysage. Les palmiers, le bleu profond de la mer, le jaune vif des mimosas offraient tout le charme de la nouveauté pour elle qui, depuis quatorze ans, n'avait connu que les mornes hivers anglais.

À Cannes, Katherine descendit du train et se promena quelques instants sur le quai. Curieuse de savoir ce que devenait la femme au vison, elle chercha des yeux son compartiment. Seuls ses stores étaient encore baissés. Katherine s'en étonna et, une fois remontée dans le train, longea le couloir et remarqua que les portes de ses deux compartiments étaient encore closes. La femme au vison n'était décidément pas matinale.

Le contrôleur vint lui annoncer qu'ils allaient arriver à Nice dans peu de temps. Katherine lui glissa un pourboire. Il la remercia mais ne s'éloigna pas. Son comportement était un peu bizarre. Katherine, qui

avait d'abord pensé qu'il trouvait son pourboire insuffisant, commença à se demander s'il ne s'agissait pas de quelque chose de beaucoup plus sérieux. Il était blême, il tremblait, paraissait terrifié, et il la regardait de curieuse façon. Tout à coup, il lui dit :

— Je vous prie de m'excuser, madame. Mais êtes-vous attendue par des amis à Nice ?

— Sans doute, répondit Katherine. Pourquoi ?

L'homme se contenta de hocher la tête. Il murmura quelque chose que Katherine ne put comprendre et s'éloigna. Il ne reparut qu'une fois le train arrêté en gare, pour lui passer ses bagages par la fenêtre.

Katherine attendait sur le quai, un peu perdue, lorsqu'un jeune homme blond au visage accueillant s'approcha d'elle et lui demanda d'un ton hésitant :

— Mademoiselle Grey ?

Comme Katherine acquiesçait, le jeune homme murmura avec un sourire angélique :

— Je suis Loulou, le mari de lady Tamplin. J'espère qu'elle vous a parlé de moi, mais elle a peut-être oublié. Vous avez votre reçu de bagages ? J'ai perdu le mien lorsque je suis arrivé cette année et vous n' imaginez pas les histoires qu'on m'a faites. Ah, l'administration française !

Katherine sortit son reçu et s'apprêtait à partir avec lui, lorsqu'une voix douce et insidieuse lui murmura à l'oreille :

— Un instant, madame, s'il vous plaît.

Katherine se retourna et aperçut un individu en uniforme qui compensait sa petite taille par une impressionnante quantité de galons dorés.

— Il y a certaines formalités à remplir, madame. Si vous voulez bien me suivre. Les règlements sont absurdes, sans doute, mais ils existent, dit-il en levant les bras au ciel.

Sa connaissance du français étant très limitée, M. Evans comprit de travers cette déclaration.

— C'est tellement français ! murmura-t-il.

Il appartenait à cette classe de patriotes britanniques qui, ayant fait leur un coin de terre étrangère, ne supportent pas les manières de leurs prédécesseurs.

— Quelle histoire ! Ils ne s'en étaient pourtant jamais pris aux

voyageurs sur le quai jusqu'ici. C'est nouveau, ça ! Il va falloir obéir, j'imagine.

Katherine suivit son guide. À sa grande surprise, il la conduisit vers une voie de garage où stationnait une voiture du Train bleu. Il l'invita à y monter, la précéda dans le couloir et lui ouvrit la porte d'un compartiment. À l'intérieur se tenait un personnage officiel à l'allure pompeuse, accompagné d'un individu insignifiant, un employé quelconque. Le personnage à l'allure pompeuse se leva poliment et salua Katherine :

— Je vous prie de m'excuser, madame, mais nous devons accomplir quelques formalités. Vous parlez français, sans doute ?

— Je me débrouille, je pense, répondit-elle dans cette langue.

— C'est parfait. Asseyez-vous, je vous prie. Je suis M. Caux, commissaire de police.

Il bomba le torse, et Katherine tenta de paraître impressionnée en conséquence.

— Vous voulez voir mon passeport ? demanda-t-elle. Le voici.

Le commissaire la regarda attentivement, grommela quelque chose, le lui prit des mains et s'éclaircit la voix :

— Merci, madame. Mais ce que je désire, en réalité, ce sont des renseignements.

— Des renseignements ?

Le commissaire hocha la tête.

— Au sujet d'une femme qui a été votre compagne de voyage. Vous avez déjeuné avec elle hier.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous apprendre grand-chose. Nous avons entamé une conversation au cours du repas, mais c'était une inconnue pour moi. Je ne l'avais jamais vue auparavant.

— Et pourtant, dit vivement le commissaire, vous l'avez suivie dans son compartiment après le déjeuner et vous êtes restée à bavarder avec elle un certain temps.

— En effet, c'est exact.

Le commissaire attendait la suite. Il la regarda d'un air encourageant.

— Eh bien, madame ?

— Quoi donc, monsieur ?

— Vous pourriez peut-être me donner une idée du sujet de votre conversation ?

— Je pourrais, en effet. Mais pour l'instant, je n'ai aucune raison de le faire.

En bonne Anglaise, elle était un peu agacée. Ce fonctionnaire étranger lui semblait bien impertinent.

— Aucune raison ? s'exclama le commissaire. Oh ! mais si madame, il y a une très bonne raison de le faire.

— Peut-être pourriez-vous me la donner ?

Le commissaire se caressa pensivement le menton sans répondre.

— Madame, dit-il enfin, c'est une raison bien simple. La dame en question a été retrouvée morte ce matin dans son compartiment.

— Morte ! s'écria Katherine. Mais... de quoi ? D'une crise cardiaque ?

— Non, répliqua le commissaire d'une voix rêveuse. Non. Elle a été assassinée.

— Assassinée !

— Vous comprendrez à présent, madame, pourquoi nous cherchons à obtenir toute sorte de renseignements.

— Mais sa femme de chambre...

— La femme de chambre a disparu.

— Oh !

Katherine s'arrêta, essayant de rassembler ses idées.

— Comme le contrôleur vous a vue en conversation avec elle, il a tout naturellement signalé ce fait à la police. C'est pourquoi nous vous avons retenue, espérant obtenir quelques informations.

— Je suis désolée, dit Katherine. Je ne connais même pas son nom.

— Elle s'appelle Kettering. C'est ce que nous ont appris son passeport et les étiquettes de ses bagages. Si nous...

On frappa à la porte. M. Caux l'entrouvrit, les sourcils froncés, et demanda d'un ton bourru :

— Qu'est-ce que c'est ? Je ne veux pas être dérangé.

La tête en forme d'œuf du petit bonhomme avec lequel Katherine avait dîné la veille apparut. Un large sourire éclairait son visage.

— Je m'appelle Hercule Poirot.

— Hercule Poirot ? balbutia le commissaire. Le vrai ?

— Lui-même. Nous nous sommes rencontrés une fois à la Sûreté, à Paris, monsieur Caux, mais vous l'avez sans doute oublié.

— Pas le moins du monde, monsieur, déclara le commissaire d'un ton chaleureux. Entrez, je vous en prie. Vous êtes au courant de cette...

— Oui, justement. Je suis venu voir si je pouvais vous être d'un quelconque secours.

— Nous en serions très honorés, répondit le commissaire. Permettez-moi de vous présenter, monsieur Poirot, à – il consulta le passeport qu'il tenait encore en main – madame, euh ! mademoiselle Grey.

Poirot adressa un sourire à Katherine.

— C'est étrange, non, murmura-t-il, que mes prédictions se soient réalisées aussi vite ?

— Hélas ! Mademoiselle ne sait que peu de chose, dit le commissaire.

— J'expliquais à ces messieurs que cette malheureuse jeune femme m'était totalement inconnue.

Poirot hocha la tête.

— Mais elle vous a parlé, dit-il gentiment. Vous vous en êtes fait une idée, non ?

— Oui, reconnut Katherine, songeuse. Probablement.

— Laquelle ?

— Oui, mademoiselle, intervint le commissaire, faites-nous part de vos impressions.

Katherine réfléchit. Elle avait le sentiment de trahir une confiance, mais le mot horrible de « meurtre » qui résonnait à ses oreilles lui interdisait de cacher quoi que ce soit. Trop de choses pouvaient en dépendre. Elle répéta donc mot pour mot, aussi fidèlement que possible, la conversation qu'elle avait eue avec la défunte.

— C'est intéressant, dit le commissaire en jetant un coup d'œil à son collègue. N'est-ce pas, monsieur Poirot ? Je ne sais si cela a un rapport avec le crime...

Il ne termina pas sa phrase.

— Ça ne peut pas être un suicide ? demanda Katherine.

— Non, dit le commissaire. C'est impossible. Elle a été étranglée. Avec une cordelette noire.

— Oh ! s'écria Katherine en frissonnant.

M. Caux eut un geste d'excuse.

— Ce n'est pas très joli, en effet. Nos pirates du rail sont sans doute plus brutaux que les vôtres.

— C'est horrible.

— Oui, oui, dit-il d'un ton apaisant, mais vous avez beaucoup de courage, mademoiselle. Dès que je vous ai vue, je me suis dit : « Cette demoiselle a beaucoup de courage. » C'est pourquoi je vais vous demander de faire encore quelque chose... quelque chose de très pénible, mais d'absolument nécessaire.

Katherine le regarda avec appréhension.

Il eut un geste d'excuse.

— Je vais vous demander, mademoiselle, de bien vouloir m'accompagner dans le compartiment voisin.

— Est-ce vraiment indispensable ? demanda Katherine à voix basse.

— Il faut l'identifier, dit le commissaire, et comme la femme de chambre a disparu – il toussa de façon significative –, vous êtes la personne qui a passé le plus de temps avec elle dans ce train.

— Très bien, dit calmement Katherine. S'il le faut...

Elle se leva. Poirot lui adressa un petit signe de tête approuvateur.

— Mademoiselle est raisonnable, dit-il. Puis-je vous accompagner, monsieur Caux ?

— Avec plaisir, mon cher Poirot.

M. Caux déverrouilla la porte du compartiment où se trouvait le cadavre. Les stores avaient été relevés à moitié pour laisser entrer un peu de lumière. La victime était étendue sur la couchette de gauche, dans une posture si naturelle qu'on aurait pu la croire endormie. Les couvertures remontées jusqu'au menton, elle avait la tête tournée vers la paroi, de sorte qu'on ne voyait que sa chevelure auburn et bouclée. M. Caux lui posa une main sur l'épaule et la retourna de façon à faire apparaître le visage. Katherine eut un mouvement de recul et enfonça ses ongles dans la paume de ses mains. Un coup violent l'avait défigurée au point de la rendre presque méconnaissable.

Poirot s'exclama :

— Quand ce coup a-t-il été porté ? Avant ou après la mort ?

— Après, selon le docteur, répondit M. Caux.

— Étrange, déclara Poirot en fronçant les sourcils. (Il se tourna vers Katherine.) Soyez courageuse, mademoiselle. Regardez-la attentivement. Vous êtes sûre que c'est bien avec cette femme-là que vous avez eu une conversation hier ?

Katherine avait les nerfs solides. Elle s'arma de courage et l'examina longuement et attentivement. Puis elle se pencha et lui prit la main.

— J'en suis tout à fait sûre, dit-elle enfin. Le visage est trop défiguré pour que je puisse le reconnaître, mais sa carrure et sa chevelure sont identiques. De plus, en parlant avec elle, j'avais remarqué ça, dit-elle en montrant le minuscule grain de beauté qu'elle avait sur le poignet.

— Bon, approuva Poirot. Vous faites un excellent témoin, mademoiselle. L'identité ne fait donc aucun doute, c'est tout de même étrange.

Il regarda la victime, les sourcils froncés. M. Caux haussa les épaules.

— Le meurtrier a dû être emporté par la rage, suggéra-t-il.

— Si elle avait été assommée, ce serait compréhensible, dit Poirot. Mais celui qui l'a étranglée s'est glissé derrière elle, à l'improviste. Une plainte étouffée, un petit gémissement, c'est probablement tout ce qu'elle a pu faire entendre. Et après ça, ce coup terrible sur le visage. Pourquoi ? Espérait-il la rendre méconnaissable afin qu'on ne puisse pas l'identifier ? Ou la haïssait-il au point de ne pouvoir résister à l'envie de lui assener ce coup, même après sa mort ?

Katherine frémit. Poirot la regarda gentiment.

— Pardonnez-moi, mademoiselle. Pour vous, tout ceci est nouveau et abominable. Pour moi, hélas ! c'est une vieille chanson. Attendez encore un instant, s'il vous plaît.

Mlle Grey et le commissaire regardèrent Poirot faire rapidement le tour du compartiment. Il prit note des vêtements de la morte soigneusement pliés au bout de la couchette, du grand manteau de vison accroché à une patère, et du petit chapeau rouge posé sur le filet. Puis il passa dans le compartiment contigu, celui où Katherine avait vu la femme de chambre assise. Là, le lit n'avait pas été fait. Trois ou quatre couvertures étaient empilées sur la couchette. Il y avait aussi un carton à chapeau et deux valises. Poirot se tourna soudain vers Katherine.

— Vous étiez là hier soir, dit-il. Voyez-vous quelque chose de changé ? Ou quelque chose qui manque ?

Katherine inspecta soigneusement les deux compartiments.

— Oui, dit-elle. Il manque quelque chose. Une mallette en maroquin rouge, portant les initiales « R.V.K. ». Cela ressemblait à une petite valise de toilette ou à un grand coffret à bijoux. Quand je l'ai vu, la femme de chambre le serrait contre elle.

— Ah ! dit Poirot.

— Mais alors, dit Katherine. Je... évidemment, je ne connais rien à ces histoires, mais cela paraît plutôt clair. S'il manque à la fois la femme de chambre et le coffret à bijoux...

— Vous pensez que c'est la femme de chambre qui a commis le vol ? Non, mademoiselle. Une sérieuse raison s'y oppose.

— Laquelle ?

— La femme de chambre est restée à Paris, dit M. Caux. (Puis, s'adressant à Poirot :) Je voudrais que vous entendiez vous-même le récit du contrôleur, murmura-t-il sur un ton confidentiel. C'est tout à fait intéressant.

— Mademoiselle voudra l'entendre aussi, sans doute, dit Poirot. Vous n'y voyez pas d'objection, monsieur le commissaire ?

— Non, répondit le commissaire, qui y voyait visiblement de nombreuses objections. Certainement pas, monsieur Poirot, si vous pensez que c'est nécessaire. Vous en avez fini, ici ?

— Je pense. Oh ! Une petite minute.

Il avait retourné les couvertures et en examinait une près de la fenêtre. Il en retira quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda M. Caux.

— Quatre cheveux auburn. (Il se pencha au-dessus de la morte et déclara :) Oui, ils lui appartiennent.

— Et alors ? Vous pensez que c'est important ?

Poirot reposa la couverture sur la banquette.

— Qu'est-ce qui est important ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Au stade où nous en sommes, nous l'ignorons mais nous devons noter soigneusement chaque détail.

Ils retournèrent dans le premier compartiment et firent appeler le contrôleur.

— Vous vous nommez bien Pierre Michel ? demanda le commissaire.

— Oui, monsieur.

— J'aimerais que vous répétiez à ce monsieur – il indiqua Poirot – ce qui s'est passé à Paris.

— Très bien, monsieur le commissaire. Après avoir quitté la gare de Lyon je suis venu faire les lits, pensant que Madame se trouvait au wagon-restaurant. Mais elle s'était procuré un panier-repas. Elle m'expliqua qu'elle avait été obligée de laisser sa femme de chambre à Paris, que je n'avais donc qu'un seul lit à faire. Elle a emporté son panier-repas dans l'autre compartiment pendant que je préparais sa couchette. Puis elle m'a demandé de ne pas la réveiller de bonne heure le lendemain, car elle voulait dormir. Je lui ai dit que je comprenais très bien et je lui ai souhaité une bonne nuit.

— Vous n'êtes donc pas entré dans le compartiment voisin ?

— Non, monsieur.

— Par conséquent, vous n'avez pas remarqué un petit sac de maroquin rouge parmi les bagages ?

— Non, monsieur.

— Un homme aurait-il pu se cacher dans ce compartiment ?

— La porte était entrouverte, dit le contrôleur après avoir réfléchi. Si quelqu'un s'était trouvé derrière, je n'aurais pas pu le voir, mais Madame l'aurait vu quand elle est rentrée.

— Naturellement, dit Poirot. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Je ne crois pas, monsieur. Je ne me rappelle rien d'autre.

— Et ce matin ? demanda vivement Poirot.

— Comme Madame me l'avait ordonné, je ne l'ai pas dérangée. C'est seulement en arrivant à Cannes que je me suis risqué à frapper à sa porte. N'obtenant pas de réponse, j'ai ouvert. La dame avait l'air de dormir. Je l'ai prise par l'épaule pour la réveiller, et alors...

— Et alors vous avez vu ce qui s'était passé, acheva Poirot. Très bien. Je pense que vous m'avez dit tout ce que je voulais savoir.

— J'espère, monsieur le commissaire, n'avoir commis aucune faute, dit le contrôleur, effondré. Une pareille histoire dans le Train bleu ! C'est horrible.

— Tranquillisez-vous, dit le commissaire. Tout sera fait pour ne pas

ébruiter l'affaire, ne serait-ce que dans l'intérêt de la justice. Mais je ne pense pas que vous ayez commis la moindre faute.

— C'est ce que monsieur le commissaire dira à la Compagnie ?

— Certainement, certainement, dit le commissaire, agacé. Vous pouvez disposer à présent.

Le contrôleur s'en alla.

— Selon le rapport du médecin, dit le commissaire, cette femme était probablement morte avant l'arrivée à Lyon. Qui l'a tuée ? D'après la déposition de mademoiselle, il semble clair qu'elle devait rencontrer l'homme dont elle avait parlé au cours du voyage. Sa volonté de se débarrasser de sa femme de chambre semble à cet égard significative. L'homme est-il monté à Paris et l'a-t-elle caché dans le compartiment voisin ? Dans ce cas, ils se seraient peut-être querellés, et il aurait pu la tuer dans un accès de rage. C'est une première hypothèse. La seconde, qui me semble plus vraisemblable, est la suivante : son agresseur était un voleur voyageant dans ce train. Il aura pénétré dans le compartiment à l'insu du contrôleur, aura tué la voyageuse et se sera enfui avec la mallette en maroquin rouge qui contenait certainement des bijoux de valeur. Selon toute vraisemblance, il sera descendu à Lyon. Nous avons déjà télégraphié à la gare pour avoir des détails sur tous ceux qu'on aura vus quitter le train.

— L'assassin a pu continuer jusqu'à Nice, suggéra Poirot.

— C'est possible, reconnut le commissaire. Mais cela aurait été très risqué !

Poirot réfléchit.

— Vous pensez donc que nous avons affaire à un vulgaire pirate du rail ?

Le commissaire haussa les épaules.

— Cela dépend. Nous devons retrouver la femme de chambre. Elle a peut-être toujours la mallette de maroquin rouge ? Dans ce cas, il s'agirait d'un crime passionnel. Mais l'hypothèse du voleur me paraît la plus vraisemblable. Ces bandits se sont montrés particulièrement audacieux ces derniers temps.

— Et vous, mademoiselle ? Vous n'avez rien vu ni entendu d'anormal la nuit dernière ? demanda Poirot.

— Non.

— Je pense que nous n'avons pas besoin de retenir mademoiselle plus longtemps.

Le commissaire hocha la tête.

— Elle va quand même nous laisser son adresse ?

Katherine lui donna le nom de la villa de lady Tamplin. Poirot lui fit un petit salut.

— Me permettrez-vous de vous revoir, mademoiselle ? Ou avez-vous tant d'amis que votre temps sera entièrement occupé ?

— Au contraire, dit Katherine. J'aurai beaucoup de temps libre et je serai très heureuse de vous revoir.

— Parfait, dit Poirot en lui adressant un petit signe de tête amical. Ce sera notre roman policier à nous. Nous enquêterons ensemble sur cette affaire.

LA VILLA MARGUERITE

— Ainsi vous étiez au cœur de l'affaire ! s'exclama lady Tamplin avec envie. Ma chère, comme cela a dû être passionnant !

Elle ouvrit tout grands ses yeux bleu porcelaine et poussa un soupir.

— Un véritable assassinat, jubila M. Evans.

— Bien entendu, Loulou n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait, poursuivit lady Tamplin. Il ne pouvait tout simplement pas s'imaginer ce que voulait la police. Quelle chance, ma chère ! Vous savez, je pense que... oui, je crois que l'on devrait pouvoir tirer quelque chose de cette aventure.

Une lueur calculatrice vint ternir ses yeux candides.

Katherine se sentit légèrement mal à l'aise. Ils venaient de finir de déjeuner. Elle regarda chacune des trois personnes assises à table : lady Tamplin toute à ses combines, M. Evans l'admirant naïvement, et Lenox avec son étrange sourire.

— Quelle chance inouïe, murmura Loulou. Je regrette de n'avoir pas pu vous accompagner et assister avec vous à tout ça.

Katherine ne répondit pas. La police ne lui avait pas imposé le silence, et il était clair qu'elle ne pouvait pas cacher les faits à son hôtesse. Mais elle le regrettait.

— Oui, dit lady Tamplin, sortant soudain de sa rêverie, on doit pouvoir en faire quelque chose. Une sorte de petit reportage, adroitement tourné. Un témoignage oculaire, avec une touche de féminité : *Comment j'ai parlé avec la morte, loin de me douter...*, quelque chose de ce genre, vous voyez.

— Balivernes ! dit Lenox.

— Vous n'avez aucune idée, dit lady Tamplin, de ce que les journaux paieraient pour un petit entrefilet de ce genre. Rédigé, bien sûr, par une personnalité à la position sociale irréprochable. Vous ne voudrez sans doute pas le faire vous-même, ma chère Katherine, mais donnez-moi les grandes lignes, et je me charge de tout. M. de Haviland est un de mes bons amis. Nous avons passé un petit accord. Un homme délicieux, qui n'a rien de ces horribles journalistes. Que pensez-vous de mon idée, Katherine ?

— Je préférerais ne rien faire de tout cela, répondit-elle franchement.

Plutôt déconcertée par ce refus catégorique, lady Tamplin soupira et s'intéressa à d'autres détails.

— Une très belle femme, dites-vous ? Je me demande qui c'était. Vous n'avez pas entendu son nom ?

— Si, mais je ne me le rappelle pas. J'étais trop émue.

— Évidemment, dit M. Evans. Cela a dû vous causer un choc terrible.

Si Katherine s'était rappelé le nom, cela n'aurait sans doute rien changé. L'interrogatoire éhonté de lady Tamplin l'irritait au plus haut point. Lenox, qui était observatrice, l'ayant remarqué, proposa à Katherine de lui montrer sa chambre. Après quoi, elle la quitta en lui disant gentiment :

— Ne soyez pas choquée de ce que dit ma mère. Si elle pouvait tirer quatre sous de l'agonie de sa grand-mère, elle le ferait.

Quand Lenox redescendit, sa mère et son beau-père parlaient de la nouvelle venue.

— Présentable, tout à fait présentable, disait lady Tamplin. Et ses vêtements sont très convenables. Cet ensemble gris est le même que celui que portait Gladys Cooper dans *Palm Trees in Egypt*.

— Avez-vous remarqué ses yeux ? demanda M. Evans.

— Qu'important ses yeux ! répliqua lady Tamplin d'un ton acerbe. Nous parlons de ce qui compte vraiment.

— Oh ! Bien sûr, dit M. Evans en rentrant dans sa coquille.

— Elle ne me semble pas très malléable, reprit lady Tamplin après avoir hésité pour trouver le mot juste.

— Elle a toutes les qualités d'une grande dame, comme on dit dans

les livres, intervint Lenox avec un sourire.

— Esprit étroit, murmura lady Tamplin. Inévitable, sans doute, étant donné les circonstances.

— Je pense que vous ferez votre possible pour le lui élargir, répliqua Lenox, mais vous aurez du pain sur la planche. Vous avez dû remarquer qu'elle se bouchait les oreilles et freinait déjà des quatre fers.

— En tout cas, dit lady Tamplin, elle n'a pas du tout l'air avare. Pas comme certaines personnes qui semblent attacher à l'argent une importance ridicule.

— Oh ! Vous lui soutirez ce que vous voudrez, dit Lenox. Après tout, c'est le principal. C'est bien pour cela qu'elle est ici, non ?

— Il s'agit de ma propre cousine, fit remarquer dignement lady Tamplin.

— Cousine, hein ? fit M. Evans, de nouveau réveillé. Il faudra que je l'appelle Katherine ?

— Appelez-la comme vous voudrez, Loulou. Cela n'a aucune importance.

— Bien, dit M. Evans. Dans ce cas, c'est ce que je ferai. Vous pensez qu'elle joue au tennis ? demanda-t-il plein d'espoir.

— Bien sûr que non. Je vous ai dit qu'elle était dame de compagnie. Et les dames de compagnie ne jouent ni au tennis, ni au golf. Elles peuvent à la rigueur jouer au croquet, mais d'après ce que j'ai compris elles passent le plus clair de leur temps à filer la laine et à faire la toilette des chiens.

— Mon Dieu ! s'exclama M. Evans. Vraiment ?

Lenox remonta chez Katherine et, par politesse, lui proposa son aide. Katherine ayant refusé, elle s'assit sur le bord de son lit, pensive.

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-elle enfin. Chez nous, je veux dire. Nous ne sommes pas votre genre.

— Oh, j'étais désireuse d'entrer dans la bonne société.

— Ne faites pas l'idiote, répliqua promptement Lenox qui avait remarqué chez Katherine l'ombre d'un sourire. Vous savez très bien ce que je veux dire. Vous ne ressemblez pas du tout à ce que je pensais. Vous êtes très bien habillée. (Elle soupira.) Les toilettes ne me vont pas. Je n'ai aucune allure. C'est dommage, j'adore les vêtements.

— Moi aussi, dit Katherine, mais jusqu'ici je n'avais guère eu

l'occasion de le manifester. Vous trouvez celui-là joli ?

Elles se mirent à discuter chaque modèle avec l'enthousiasme du connaisseur.

— Vous me plaisez, dit soudain Lenox. Je venais vous mettre en garde contre ma mère, mais je me rends compte que cela n'est pas nécessaire. Vous êtes terriblement honnête, droite et plein d'autres choses aussi étranges. Mais vous n'êtes pas stupide. Oh ! Mais que me veut-on encore ?

La voix plaintive de lady Tamplin montait du vestibule :

— Lenox, Derek vient de téléphoner. Il veut venir dîner ce soir. C'est possible ? Je veux dire... nous n'avons rien d'extravagant, des cailles par exemple ?

Lenox la rassura et retourna dans la chambre de Katherine, l'air plus gaie.

— Je suis contente que ce vieux Derek vienne nous voir, dit-elle. Il vous plaira.

— Qui est Derek ?

— C'est le fils de lord Leconbury. Il a épousé une riche Américaine. Toutes les femmes sont folles de lui.

— Pourquoi ?

— Oh, comme d'habitude : le mauvais sujet mais très beau garçon. Tout le monde en est toqué.

— Vous aussi ?

— Parfois. Et parfois je pense que j'aimerais épouser un gentil vicaire, vivre à la campagne et faire pousser des légumes dans des serres. (Après avoir réfléchi un instant, elle ajouta :) Un vicaire irlandais, c'est ce qui me conviendrait le mieux. Je pourrais chasser...

Mais elle revint aussitôt au sujet de conversation précédent :

— Derek a quelque chose de bizarre. Toute la famille est un peu cinglée. Tous joueurs invétérés. Jadis ils jouaient leurs femmes et leurs domaines, et se lançaient dans les aventures les plus insensées, juste pour le plaisir. Derek aurait fait un parfait bandit de grand chemin : joyeux et désinvolte, tout ce qu'il faut. (Elle se dirigea vers la porte.) Bon. Descendez quand vous voudrez.

Restée seule, Katherine se plongea dans ses pensées. Elle se sentait très mal à l'aise et choquée par ce qui l'entourait. La tragédie du train et la façon dont ses nouveaux amis avaient accueilli la nouvelle

l'avaient profondément irritée. Elle pensa longuement à la femme assassinée. Elle la plaignait mais, en toute honnêteté, elle ne pouvait pas dire qu'elle lui avait plu. L'impitoyable égoïsme qu'elle avait senti chez elle, et qui était la clef de sa personnalité, lui faisait horreur.

Elle avait été à la fois amusée et un peu vexée que Ruth, après s'être servie d'elle, l'ait tranquillement congédiée. Elle avait pris une décision, Katherine en était certaine, mais maintenant elle se demandait bien laquelle. En tout cas, quelle qu'elle ait été, la mort l'avait rendue caduque. Bizarre que ce voyage se soit terminé de façon aussi funeste, par un crime odieux.

Soudain, Katherine se souvint d'un petit fait, dont elle aurait peut-être dû informer la police ; un fait qui lui avait échappé au cours de l'interrogatoire. Était-ce important ? Il lui semblait bien avoir vu un homme entrer dans le compartiment de la victime, mais elle avait pu se tromper. Il s'agissait peut-être du compartiment voisin, et de toute façon l'homme en question ne pouvait pas être un pirate du rail. Elle se le rappelait très distinctement, puisqu'elle l'avait déjà vu deux fois – au Savoy et chez Cook. Non, elle se trompait sûrement. Il n'avait pas pénétré dans le compartiment de la victime, et il valait sans doute mieux qu'elle n'ait rien dit à la police. Elle aurait pu causer des dommages irréparables.

Elle descendit et rejoignit les autres sur la terrasse. À travers les mimosas, on voyait les eaux bleues de la Méditerranée, et tandis qu'elle écoutait d'une oreille distraite le bavardage de lady Tamplin, elle se félicita d'être venue. On était mieux là qu'à St. Mary Mead.

Ce soir-là, elle revêtit la robe mauve « soupir d'automne ». Après s'être regardée dans le miroir en souriant, elle descendit, se sentant, pour la première fois de sa vie, un peu embarrassée.

La plupart des invités de lady Tamplin se trouvaient déjà là et, comme le bruit était la principale attraction des soirées à la villa Marguerite, le vacarme était déjà terrifiant. Loulou se précipita sur Katherine avec un cocktail et la prit sous son aile.

— Oh ! Vous voilà, Derek ! s'écria lady Tamplin comme la porte s'ouvrait pour laisser entrer le dernier invité. Nous allons enfin pouvoir manger. Je meurs de faim.

Katherine sursauta. Ainsi c'était lui, Derek. Elle n'en était pas vraiment surprise. Elle avait toujours su qu'elle reverrait cet homme, qu'elle avait déjà rencontré trois fois, par une étrange série de coïncidences. Il lui sembla que lui aussi l'avait reconnue. Il s'arrêta brusquement de parler et reprit non sans effort sa conversation avec lady Tamplin. Ils se rendirent tous à table, et Katherine se trouva

assise à côté de lui. Il se tourna immédiatement vers elle avec un grand sourire.

— J'étais sûr que je vous reverrais bientôt, s'exclama-t-il, mais je n'aurais jamais supposé que ce serait ici ! C'était inévitable, vous savez. Une fois au Savoy et une fois chez Cook... jamais deux sans trois. Ne me dites pas que vous ne vous souvenez pas de moi ou que vous ne m'aviez pas remarqué. De toute façon, je vous obligerai à me dire que vous m'aviez remarqué.

— Oh ! Je le reconnais. Mais ce n'est pas la troisième, c'est la quatrième fois que nous nous rencontrons. Je vous ai vu dans le Train bleu.

— Dans le Train bleu ! s'exclama-t-il avec quelque chose d'indéfinissable dans le ton. Elle ne pouvait quand même pas savoir qui il était.

Mais il enchaîna aussitôt avec légèreté :

— Pourquoi tout ce remue-ménage, ce matin ? Quelqu'un est mort, paraît-il ?

— Oui, dit Katherine, quelqu'un est mort.

— On ne devrait pas mourir dans les trains, remarqua Derek avec désinvolture. Cela entraîne toutes sortes de complications légales et internationales, et cela justifie des retards encore plus importants que d'habitude.

— Monsieur Kettering ?

Une Américaine assise en face de Derek, une forte femme, s'adressait à lui, sur ce ton décidé propre à ses compatriotes.

— Vous semblez m'avoir oubliée, monsieur Kettering. Moi qui vous trouvais si charmant !

Derek se pencha vers elle pour lui répondre. Quant à Katherine, elle était abasourdie.

Kettering ! Bien sûr ! C'était le nom ! Elle s'en souvenait à présent. Mais quelle étrange situation ! Cet homme, qu'elle avait vu entrer dans le compartiment de sa femme la nuit dernière et qui l'avait quittée vivante et bien portante, dînait maintenant tranquillement, sans se douter le moins du monde de son tragique destin. Aucun doute là-dessus : il n'était au courant de rien.

Un domestique s'approcha de Derek, lui tendit un billet et lui murmura quelques mots à l'oreille. Derek pria son hôtesse de l'excuser et ouvrit la lettre. Son visage exprima le plus profond étonnement.

— Voilà qui est extraordinaire. Rosalie, je suis navré de devoir vous quitter. Le préfet de police veut me voir immédiatement. Je me demande bien pourquoi.

— Vos péchés vous auront rejoint, suggéra Lenox.

— Sûrement, dit Derek. Une idiotie quelconque, sans doute, mais il faut que je file à la préfecture. Comment ce brave vieux ose-t-il m'arracher à mon dîner ? L'affaire doit être bigrement sérieuse.

Il se leva et sortit en riant.

VAN ALDIN REÇOIT UN TÉLÉGRAMME

L'après-midi du 15 février, un épais brouillard jaune s'abattit sur Londres. Dans sa suite de l'hôtel Savoy, Rufus Van Aldin tirait le meilleur parti du mauvais temps en travaillant deux fois plus qu'à l'ordinaire. Knighton s'en réjouissait. Il avait été difficile, ces derniers temps, d'obtenir l'attention de son patron. Lorsqu'il lui signalait quelque urgence, celui-ci le rabrouait sèchement. Mais à présent, Van Aldin était plongé dans le travail avec une énergie redoublée, et son secrétaire exploitait au maximum cette situation. Avec son tact habituel, il éperonnait Van Aldin si discrètement que celui-ci ne s'en rendait même pas compte.

Pourtant, aussi absorbé qu'il fût par ses affaires, quelque chose le taraudait. Quelque chose qu'avait éveillé une remarque faite en toute innocence par son secrétaire. D'abord inconsciente, l'idée avait fini par grandir au point d'occuper maintenant tout son esprit.

Il paraissait écouter Knighton avec la même attention qu'auparavant, mais en réalité n'entendait rien de ce qu'il lui disait. Comme il hochait machinalement la tête, le secrétaire se mit à chercher un document.

— Pourriez-vous me répéter ce que vous me disiez tout à l'heure ? demanda soudain Van Aldin.

— Au sujet de ce rapport, monsieur ? demanda finalement Knighton qui n'avait pas compris la question, tout en lui montrant les papiers qu'il tenait en main.

— Non, non. À propos de la femme de chambre de Ruth que vous auriez vue à Paris, la nuit dernière. C'est impossible. Vous avez dû

faire erreur.

— Je ne peux pas m'être trompé, monsieur. Je lui ai même parlé.

— Dans ce cas, racontez-moi de nouveau tout, depuis le début.

— J'avais conclu l'accord avec Barthheimers, commença Knighton, et j'étais retourné au Ritz pour prendre mes affaires avant de dîner et d'attraper ensuite le train de 9 heures à la gare du Nord. À la réception de l'hôtel, j'ai cru reconnaître la femme de chambre de Mme Kettering. Je me suis approché d'elle et je lui ai demandé si Mme Kettering était descendue au Ritz.

— Oui, oui, dit Van Aldin. Bien sûr, je sais. Et elle vous a répondu que Ruth était partie pour la Riviera et l'avait envoyée au Ritz en attendant de nouvelles instructions ?

— Exactement, monsieur.

— C'est étrange, fit remarquer Van Aldin. Très étrange. À moins qu'elle se soit montrée impertinente ou qu'elle ait fait quelque chose.

— Dans ce cas, objecta Knighton, Mme Kettering lui aurait donné de quoi rentrer en Angleterre. Elle ne l'aurait pas installée au Ritz.

— En effet, murmura Van Aldin. Vous avez raison.

Il allait ajouter quelque chose, mais il s'arrêta. Il aimait beaucoup Knighton et lui accordait toute sa confiance, mais il ne pouvait se permettre de discuter avec lui de la conduite de sa fille. Il s'était déjà senti blessé par le manque de franchise de Ruth, et cette information fortuite n'était pas faite pour atténuer ses soupçons.

Pourquoi Ruth s'était-elle débarrassée de sa femme de chambre à Paris ? Quel mobile avait bien pu l'y pousser ?

Il songea un instant à ce curieux hasard. Comment Ruth aurait-elle pu penser, sauf coïncidence extraordinaire, que la première personne que rencontrerait sa femme de chambre à Paris serait le secrétaire de son père ? Ah ! Mais c'était ainsi que les choses arrivaient, que les secrets se découvraient.

Cette dernière phrase le fit tressaillir. Elle lui était venue à l'esprit tout naturellement. Y avait-il donc un secret à découvrir ? Il répugnait à se poser la question, mais il ne doutait pas de la réponse. La réponse, c'était – il en était sûr – Armand de la Roche.

Que sa propre fille se laisse duper par un individu pareil, voilà qui était dur à avaler ! Cependant, il fallait admettre qu'elle se trouvait en bonne compagnie : bien d'autres femmes, toutes plus intelligentes et distinguées les unes que les autres, avaient succombé à la fascination

du comte. Les hommes le perçaient à jour, pas les femmes.

Il chercha quelque chose de nature à apaiser les soupçons que son secrétaire aurait pu concevoir.

— Ruth change d'avis à tout bout de champ. (Feignant l'indifférence, il ajouta :) La femme de chambre ne vous a donné aucune explication pour ce revirement soudain ?

D'une voix qu'il s'appliqua à rendre naturelle, Knighton répondit :

— D'après elle, Mme Kettering aurait rencontré par hasard une de ses connaissances.

— Vraiment ?

La note d'inquiétude qui perçait sous ce bref commentaire n'échappa pas à l'oreille exercée de Knighton.

— Je comprends. Un homme ou une femme ?

— Je crois qu'elle a parlé d'un homme, monsieur.

Van Aldin hocha la tête. Ses pires craintes se confirmaient. Il se leva et commença à arpenter la pièce. Incapable de se contenir davantage, il explosa :

— Il y a une chose que l'homme ne pourra jamais obtenir de la femme : c'est qu'elle écoute la raison. D'une façon ou d'une autre, les femmes semblent dénuées de tout bon sens. Ne me parlez pas de l'intuition féminine ! Tout le monde sait que la femme est une proie tout indiquée pour le premier vaurien venu. Pas une sur dix n'est capable de déceler un escroc. Elles se laissent envoûter par n'importe quel beau parleur bien bâti. Si je pouvais...

Il fut interrompu par un groom, porteur d'un télégramme qu'il ouvrit. Il devint soudain livide, agrippa une chaise pour ne pas tomber, et fit signe au groom de sortir.

— Qu'y a-t-il, monsieur ?

Knighton s'était levé, inquiet.

— Ruth ! dit Van Aldin d'une voix rauque.

— Mme Kettering ?

— Morte !

— Le train a eu un accident ?

Van Aldin secoua la tête.

— Non. On l'a volée aussi. Ils n'emploient pas le mot, Knighton,

mais ma pauvre fille a été assassinée !

— Oh, mon Dieu, monsieur !

— Ce télégramme a été envoyé par la police de Nice. Je dois m'y rendre par le premier train.

Toujours efficace, Knighton jeta un coup d'œil à la pendule.

— Il part à 17 heures de Victoria, monsieur.

— Très bien. Vous m'accompagnerez, Knighton. Prévenez mon domestique, Archer, et préparez votre valise. Occupez-vous de tout. Je dois faire un saut à Curzon Street.

La sonnerie du téléphone retentit. Le secrétaire décrocha le combiné.

— Allô ! De la part de qui ? (Puis s'adressant à Van Aldin :) M. Goby, monsieur.

— Goby ? Je ne peux pas le recevoir maintenant. Non, attendez. J'ai tout mon temps. Qu'on le fasse monter.

Van Aldin était un homme d'acier. Il avait déjà retrouvé un calme apparent. Rares sont ceux qui auraient remarqué quoi que ce soit d'anormal chez lui quand il reçut M. Goby.

— Je suis pressé, Goby. Vous avez quelque chose d'important à m'apprendre ?

M. Goby toussota.

— Les allées et venues de M. Kettering, monsieur. Vous m'aviez demandé de vous les rapporter.

— Eh bien ?

— M. Kettering, monsieur, a quitté Londres pour la Riviera hier matin.

— Quoi ?

L'intonation fit sursauter M. Goby. Ce digne gentleman se départit pour une fois de son habitude de ne jamais regarder son interlocuteur : il jeta un coup d'œil sur Van Aldin.

— Par quel train ? demanda Van Aldin.

— Le Train bleu, monsieur.

M. Goby toussota encore et, s'adressant à la pendule au-dessus de la cheminée, déclara :

— Mlle Mireille, la danseuse du Parthénon, a pris le même train.

LA DÉPOSITION D'ADA MASON

— Je ne saurais trop vous dire, monsieur, les sentiments d'horreur, de consternation, de profonde compassion que nous ressentons.

C'est en ces termes que M. Carrège, juge d'instruction, s'adressa à Van Aldin. Le commissaire, M. Caux, émit quelques grognements de sympathie. D'un geste, Van Aldin repoussa l'horreur, la consternation et la sympathie. Cela se passait dans le bureau du juge d'instruction à Nice. Outre M. Carrège, le commissaire et Van Aldin, un autre personnage se trouvait là. Celui-ci prit la parole :

— M. Van Aldin veut des actes. Et vite.

— Ah ! s'écria le commissaire. Je ne vous ai pas présenté. Monsieur Van Aldin, voici M. Hercule Poirot, dont vous avez certainement entendu parler. Il a pris sa retraite depuis quelques années déjà, mais son nom est toujours synonyme du plus grand détective de ce temps.

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Poirot, dit Van Aldin en utilisant machinalement une formule à laquelle il avait renoncé depuis longtemps. Ainsi, vous n'exercez plus votre profession ?

— En effet, monsieur. Je goûte maintenant les joies de l'existence.

Le petit homme fit un geste grandiloquent.

— Il se trouve que M. Poirot voyageait justement dans le Train bleu, expliqua le commissaire. Il a bien voulu nous faire profiter de son immense expérience.

Van Aldin l'examina d'un regard perçant. Puis, subitement, il déclara :

— Je suis très riche, monsieur Poirot. On dit souvent que les

hommes riches s'imaginent pouvoir acheter tout ce qu'ils désirent. Ce n'est pas vrai. Mais je suis un homme puissant dans mon genre, et un homme puissant peut demander une faveur à son pareil.

Poirot hocha vivement la tête.

— C'est très joliment exprimé, monsieur Van Aldin. Je me mets à votre entière disposition.

— Merci, dit Van Aldin. Demandez-moi ce que vous voudrez, vous ne serez jamais déçu. Et maintenant, messieurs, au travail !

— Je propose d'interroger d'abord la femme de chambre, Ada Mason, dit M. Carrège. Elle est ici, si j'ai bien compris ?

— Oui, dit Van Aldin. Nous l'avons prise à Paris, en passant. Elle est très bouleversée par la mort de sa maîtresse, mais son histoire est assez cohérente.

— Nous allons la faire entrer, dit M. Carrège en agitant une clochette.

Quelques minutes plus tard, Ada Mason se présentait, très strictement vêtue de noir et le bout du nez rouge. Elle avait troqué ses gants gris de voyage contre des gants noirs en peau retournée. Elle jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle et sembla soulagée par la présence du père de sa maîtresse. Le juge d'instruction, fier de son amabilité, fit de son mieux pour la mettre à l'aise, aidé en cela par Poirot, qui servait d'interprète, et dont l'attitude cordiale rassura l'Anglaise.

— Vous vous appelez bien Ada Mason ?

— Ada Beatrice sont mes noms de baptême, répondit-elle d'un air guindé.

— Bon. Nous comprenons très bien, Mason, que ce drame vous bouleverse.

— Oh, oui ! monsieur. J'ai servi beaucoup de dames et j'ai toujours donné satisfaction, j'espère, mais je n'aurais jamais pensé qu'une chose pareille arriverait dans une de mes places.

— Bien sûr, dit M. Carrège.

— Bien entendu, j'ai déjà lu des histoires de ce genre dans les journaux du dimanche. Je savais que ces trains étrangers...

Elle s'arrêta net, se rappelant soudain que les messieurs qui lui faisaient face étaient de la même nationalité que ces trains.

— Reprenons à présent l'affaire à son début, dit M. Carrège. Si j'ai bien compris, il n'était pas question que vous restiez à Paris lorsque vous avez quitté Londres ?

— Oh ! non, monsieur. Nous devions aller directement à Nice.

— Aviez-vous déjà accompagné votre maîtresse à l'étranger auparavant ?

— Non, monsieur. Je n'étais à son service que depuis deux mois, voyez-vous.

— Semblait-elle dans son état normal au début du voyage ?

— Elle était comme inquiète et un peu contrariée. Elle était aussi irritable et difficile à contenter. M. Carrège hocha la tête.

— Et maintenant, Mason, quand a-t-il été question pour la première fois que vous restiez à Paris ?

— À cet endroit qu'ils appellent la gare de Lyon, monsieur. Ma maîtresse voulait descendre du train pour se promener un peu sur le quai. Au moment où elle est sortie dans le couloir, elle a poussé un cri et elle est rentrée dans son compartiment avec un homme. Elle a fermé la porte de communication entre nos deux compartiments, ce qui fait que je n'ai rien vu ni entendu. Soudain, elle a rouvert la porte et m'a annoncé qu'elle avait changé d'avis. Elle m'a donné de l'argent en me disant de descendre du train et d'aller au Ritz. Elle m'a dit qu'ils la connaissaient bien là-bas et qu'ils me donneraient une chambre. Ensuite, je devais attendre ses instructions. Elle devait me télégraphier pour me dire ce que je devais faire. J'ai juste eu le temps de rassembler mes affaires et de sauter du train avant qu'il reparte. Ça a été la course.

— Pendant que Mme Kettering vous donnait ces instructions, où se trouvait le gentleman ?

— Dans l'autre compartiment, monsieur. Il regardait par la fenêtre.

— Pouvez-vous nous le décrire ?

— Eh bien, monsieur, je l'ai à peine vu. Il m'a tourné le dos presque tout le temps. Il était grand et brun, c'est tout ce que je peux dire. Il était habillé comme tout le monde. Il avait un pardessus bleu foncé et un chapeau gris.

— Voyageait-il dans le même train ?

— Je ne crois pas, monsieur. Pour moi, il était venu voir Mme Kettering au passage. Mais bien sûr, il aurait aussi pu être dans le train. Je n'y avais pas pensé.

Mason semblait quelque peu troublée par cette suggestion.

Sans insister, M. Carrège passa à un autre sujet :

— Votre maîtresse a demandé au contrôleur de ne pas la réveiller de bonne heure le lendemain. Cela vous paraît-il normal de sa part ?

— Oh ! oui, monsieur. Ma maîtresse ne prenait jamais de petit déjeuner et comme elle dormait mal la nuit, elle dormait tard le matin.

M. Carrège changea une fois encore de sujet :

— Parmi les bagages se trouvait une mallette de maroquin rouge, n'est-ce pas ? C'était le coffret à bijoux de votre maîtresse ?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous emporté au Ritz ?

— Moi, monsieur ? Emporter le coffret à bijoux de madame au Ritz ? Oh ! non, monsieur, s'exclama Mason, horrifiée.

— Vous l'avez laissé dans le train ?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous si votre maîtresse avait emporté beaucoup de bijoux ?

— Oui, monsieur, un certain nombre. Cela m'inquiétait d'ailleurs, avec toutes les histoires de vol qu'on raconte dans les pays étrangers. Ils étaient assurés, bien sûr, mais n'empêche, c'était un risque terrible. D'après ce qu'elle m'avait dit, rien que les rubis valaient plusieurs centaines de milliers de livres.

— Les rubis ! Quels rubis ? vociféra Van Aldin.

Mason se tourna vers lui.

— Il me semble que c'est vous qui les lui avez offerts, monsieur, il n'y a pas longtemps.

— Mon dieu ! s'écria Van Aldin. Ne me dites pas qu'elle avait emporté ces rubis ? Je lui avais dit de les déposer à la banque !

Mason fit de nouveau entendre le toussotement discret qui paraissait faire partie de son personnage de femme de chambre. Mais cette fois-ci, il était plein de sens. Il exprimait bien mieux que des paroles le fait que sa maîtresse n'en faisait jamais qu'à sa tête.

— Il fallait que Ruth soit devenue folle, marmonna Van Aldin. Qu'est-ce qui lui a pris ?

M. Carrège émit à son tour une petite toux pleine de signification,

pour attirer l'attention de Van Aldin.

— Ce sera tout pour le moment, dit M. Carrège à Mason. Si vous voulez bien passer dans la pièce à côté, mademoiselle, on va vous lire votre témoignage, et vous donnerez votre accord.

Mason sortit, accompagnée de l'employé.

— Eh bien ? demanda aussitôt Van Aldin.

M. Carrège ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une lettre qu'il tendit à Van Aldin.

— Elle a été trouvée dans le sac à main de Madame.

Chère amie. Je vous obéirai. Je me montrerai prudent, discret – toutes choses haïssables pour un amant. Paris aurait sans doute été imprudent, mais les îles d'Or sont retirées du monde, et soyez certaine que rien ne transpirera. C'est bien de vous et de votre divine sensibilité de vous intéresser ainsi au livre que j'écris sur les bijoux célèbres. Ce sera pour moi un extraordinaire privilège de voir et de toucher ces rubis historiques. Je consacre un chapitre spécial au « Cœur de feu ». Mon unique aimée ! Je vous ferai bientôt oublier toutes ces longues années de tristesse et de séparation. Votre adorateur pour l'éternité.

Armand

LE COMTE DE LA ROCHE

Van Aldin lut la lettre en silence, mais devint rouge de colère. Les veines saillirent sur son front et, inconsciemment, il serra les poings. Il rendit la lettre sans un mot. M. Carrège fixait attentivement son bureau, M. Caux regardait le plafond et M. Hercule Poirot ôtait avec une extrême concentration un grain de poussière sur la manche de son pardessus. Pleins de tact, aucun d'eux ne regardait Van Aldin.

Ce fut M. Carrège, conscient des devoirs de sa charge, qui relança la conversation.

— Peut-être savez-vous, monsieur, qui a écrit cette lettre ? murmura-t-il.

— Oui, je le sais, répondit Van Aldin, accablé.

— Ah ? fit le juge d'un ton interrogateur.

— Un escroc, qui se fait appeler le comte de la Roche.

Le silence se fit. Puis Poirot se pencha, redressa une règle sur le bureau du juge et s'adressa à Van Aldin :

— Nous comprenons tous très bien qu'il vous soit douloureux d'aborder ces questions, mais croyez-moi, monsieur, les cachotteries ne sont plus de mise. Si justice doit être faite, il faut que nous sachions toute la vérité. Si vous voulez bien réfléchir une minute, vous en serez vite convaincu.

Van Aldin resta d'abord silencieux puis, comme à contrecœur, il hocha la tête.

— Vous avez raison, monsieur Poirot. Aussi pénible que cela soit pour moi, je n'ai pas le droit de soustraire les faits à la justice.

Le commissaire poussa un soupir de soulagement et le juge d'instruction se cala de nouveau sur son siège. Il rajusta son monocle sur son nez pointu.

— Pourriez-vous nous raconter à votre manière, monsieur Van Aldin, tout ce que vous savez sur ce gentleman ?

— Tout a commencé il y a une douzaine d'années, à Paris. Ma fille était alors très jeune, pleine d'idées folles et romantiques, comme toutes les jeunes filles. À mon insu, elle a fait la connaissance de ce comte de la Roche. Peut-être avez-vous entendu parler de lui ?

Ensemble, le commissaire et Poirot firent un signe affirmatif.

— Il se fait appeler le comte de la Roche, poursuivit Van Aldin, mais je doute fort qu'il ait droit à ce titre.

— Vous ne trouveriez pas son nom dans le Gotha, reconnut le commissaire.

— Je l'ai compris très vite, reprit Van Aldin. C'est un bel homme, une crapule très convaincante, qui exerce une véritable fascination sur les femmes. Ruth en est tombée amoureuse, mais j'ai immédiatement fait cesser cette affaire. Cet homme n'est en effet qu'un vulgaire vaurien.

— Vous avez raison, dit le commissaire. Le comte de la Roche est connu de nos services. Si cela était possible, nous l'aurions déjà mis sous les verrous, mais, ma foi, ce n'est pas facile. Il est rusé, il s'arrange toujours pour se lier avec des femmes de la haute société. S'il obtient d'elles de l'argent – pour une affaire imaginaire ou en les faisant chanter –, elles ne portent évidemment pas plainte. Elles ne veulent pas se ridiculiser aux yeux du monde. Sans compter qu'il exerce sur elles un extraordinaire pouvoir.

— C'est un fait, reprit Van Aldin, accablé. Ainsi, comme je vous l'ai dit, j'ai très vite mis un terme à cette affaire. J'ai expliqué à Ruth qu'il était réellement et il a bien fallu qu'elle me croie. Un an plus tard environ, elle a rencontré son mari actuel. Je pensais que toute cette affaire était terminée, mais à mon grand étonnement, j'ai découvert, il y a une semaine, que ma fille avait renoué des relations avec le comte de la Roche. Ils s'étaient rencontrés à maintes reprises à Londres et à Paris. Je lui ai reproché son imprudence, car il faut que je vous dise, messieurs, que, sur mon insistance, ma fille s'était décidée à entamer une procédure de divorce.

— Voilà qui est intéressant, murmura doucement Poirot, les yeux au plafond.

Van Aldin lui jeta un regard incisif et poursuivit :

— Je lui ai fait remarquer qu'elle commettait une folie en continuant de voir le comte dans ces circonstances. Je pensais l'avoir convaincue.

Le juge toussota avec délicatesse.

— À en croire cette lettre..., commença-t-il.

Van Aldin serra les mâchoires.

— Je sais. Aussi déplaisantes qu'elles soient, il faut regarder les choses en face. Il me paraît clair que Ruth avait prévu de se rendre à Paris et d'y rencontrer le comte de la Roche. À la suite de mes avertissements, elle lui a sans doute écrit pour lui proposer un autre lieu de rendez-vous.

— Les îles d'Or, lieu retiré et idyllique, dit rêveusement le commissaire, juste en face de Hyères.

Van Aldin fit un signe de tête affirmatif.

— Mon Dieu ! Comment Ruth a-t-elle pu se comporter de façon si stupide ? s'exclama-t-il avec amertume. Et cette histoire de livre sur les bijoux ! Il avait certainement les rubis en tête depuis le début.

— Il existe des rubis très célèbres, dit Poirot, qui faisaient partie à l'origine des bijoux de la Couronne de Russie. Ils sont uniques et ont une valeur colossale. Le bruit a couru récemment qu'ils auraient été cédés à un Américain. Devons-nous en conclure, monsieur, que vous en êtes l'acquéreur ?

— Oui, répondit Van Aldin. Je les ai achetés il y a une dizaine de jours à Paris.

— Excusez-moi, monsieur, mais depuis combien de temps étiez-vous en négociation pour l'achat de ces rubis ?

— Depuis un peu plus de deux mois. Pourquoi ?

— Ce type de transaction ne passe pas inaperçu. Il y a toujours du monde sur la piste de bijoux pareils.

Une grimace défigura Van Aldin.

— Je me souviens d'une plaisanterie que j'ai faite quand je les ai donnés à ma fille. Je lui ai demandé de ne pas les emporter avec elle sur la Riviera, car je ne tenais pas à ce qu'elle soit volée ou assassinée pour ces rubis. Mon Dieu ! Ces choses qu'on dit, sans penser qu'elles peuvent se réaliser !

Un silence compatissant suivit. Puis Poirot déclara posément :

— Reprenons les faits dans l'ordre. D'après ce que nous savons, voici comment les choses se sont passées. Le comte de la Roche sait que vous avez acheté ces bijoux. Par un habile stratagème, il pousse Mme Kettering à les lui apporter. Ce serait donc lui l'homme que Mason a vu dans le train à Paris.

Les trois autres approuvèrent.

— Madame est d'abord surprise de le voir, mais il se rend rapidement maître de la situation. On congédie Mason et on fait venir un panier-repas. Nous savons par le contrôleur qu'il a préparé la couchette du premier compartiment ; mais il n'est pas entré dans l'autre, et quelqu'un pouvait très bien s'y cacher. Jusque-là, le comte est passé inaperçu. Personne n'est au courant de sa présence dans le train, excepté Madame. Il a fait en sorte que la femme de chambre ne puisse pas voir son visage. Tout ce qu'elle a pu dire, c'est qu'il était grand et brun. Une description, vous en conviendrez, des plus vagues. Ils sont donc seuls, et le train fonce dans la nuit. Il n'y aura ni cris, ni lutte, car elle croit que cet homme l'aime.

Plein de sympathie, il se tourna vers Van Aldin.

— La mort, monsieur, a dû être presque instantanée. Nous n'insisterons pas sur ce point. Le comte s'empare du coffret à bijoux qui se trouve à portée de sa main. Peu après, le train arrive à Lyon.

M. Carrège hocha la tête.

— Précisément. Le contrôleur descend. Notre homme peut facilement s'échapper sans se faire remarquer et monter dans un train pour Paris ou toute autre destination de son choix. Le crime sera imputé à un vulgaire voleur. Sans cette lettre retrouvée dans le sac à main de Madame, nous aurions ignoré l'existence du comte.

— C'est une erreur de sa part de ne pas avoir fouillé son sac, déclara le commissaire.

— Il a sans doute pensé qu'elle l'avait détruite. La garder, c'était... excusez-moi, monsieur, une bêtise monumentale.

— Et pourtant, murmura Poirot, le comte aurait dû y penser.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes tous d'accord sur un point : s'il y a un sujet que le comte de la Roche connaît à fond, c'est bien les femmes. Et les connaissant comme il les connaît, il n'a pas prévu que Mme Kettering conserverait cette lettre ?

— Oui, oui, reconnut le juge, dubitatif, il y a du vrai dans ce que vous dites. Mais dans des moments pareils, vous comprenez, un

homme n'est plus maître de lui. Il ne raisonne pas froidement. Seigneur ! s'exclama-t-il avec conviction, si nos criminels agissaient tous avec sang-froid et intelligence, comment pourrions-nous les capturer ?

Poirot sourit.

— L'affaire me semble claire, reprit le juge, mais difficile à prouver. Le comte a l'habitude de nous filer entre les doigts, et à moins que la femme de chambre ne puisse l'identifier...

— Ce qui est peu probable, dit Poirot.

— En effet. (Le juge se caressa le menton.) Cela ne va pas être facile.

— Si c'est lui qui a commis le crime..., commença Poirot.

M. Caux l'interrompit :

— Si..., vous avez dit *si* ?

— Oui, monsieur le commissaire, j'ai dit *si*.

L'autre le dévisagea.

— Vous avez raison, dit-il enfin, nous brûlons les étapes. Le comte a peut-être un alibi, auquel cas nous aurions l'air d'imbéciles.

— Ah, ça ! c'est sans importance, répliqua Poirot. Il est bien évident que, s'il a commis le crime, il a un alibi. J'ai dit *si* pour une raison bien précise.

— Laquelle ?

— La psychologie, dit Poirot en agitant énergiquement son index.

— Pardon ? dit le commissaire.

— La psychologie n'est pas respectée. Le comte est un escroc, oui. Le comte s'attaque aux femmes... Il se proposait de voler les bijoux de Madame ? Oui. Les hommes de ce genre sont tous des lâches. Ils ne prennent pas de risques. Ils jouent la sécurité, préparent des coups bas, honteux. Mais le meurtre ! Mille fois non !

Et il secoua la tête pour manifester sa désapprobation.

Le juge d'instruction ne semblait pas disposé à partager son opinion.

— Et puis un beau jour, ces gens-là perdent la tête et vont trop loin, observa-t-il avec sagesse. C'est sans doute ce qui s'est passé. Sans vouloir vous contredire, monsieur Poirot...

— C'est mon point de vue, se hâta de préciser Poirot. Mais bien

entendu l'affaire est entre vos mains. Vous ferez comme bon vous semblera.

— Pour ma part, je suis d'accord : le comte de la Roche est bien l'homme que nous cherchons, dit M. Carrège. Vous êtes de mon avis, monsieur le commissaire ?

— Tout à fait.

— Et vous, monsieur Van Aldin ?

— Oui. Cet homme est un parfait bandit, sans aucun doute.

— Il ne sera pas simple de lui mettre la main dessus, dit le juge, mais nous ferons de notre mieux. Nous allons télégraphier des ordres immédiatement.

— Permettez-moi de vous offrir mes services, dit Poirot. Cela ne devrait soulever aucune difficulté.

— Hein ?

Les autres le dévisagèrent. Le petit bonhomme leur adressa un sourire radieux.

— Mon métier consiste à savoir ce qui se passe, expliqua-t-il. Le comte est un homme intelligent. Il se trouve actuellement dans une villa qu'il a louée, la villa Marina à Antibes.

POIROT DISCUTE L'AFFAIRE

Ils considérèrent tous Poirot avec respect. Celui-ci marquait indubitablement un point. Le commissaire se mit à rire, d'un rire un peu jaune.

— Vous nous apprenez notre métier ! s'exclama-t-il. M. Poirot en sait davantage que la police.

Poirot contemplait le plafond avec une feinte modestie.

— Que voulez-vous ? Tout savoir, c'est ma lubie. Il faut dire que j'ai tout mon temps. Je ne suis pas débordé de travail.

— Ah ! soupira le commissaire en secouant la tête avec conviction, en ce qui me concerne...

Et il fit un geste grandiloquent pour évoquer les charges qui pesaient sur ses épaules.

Poirot se tourna soudain vers Van Aldin.

— Partagez-vous cette opinion, monsieur ? Êtes-vous certain que le comte de la Roche est le meurtrier ?

— Eh bien, il me semble que oui. Oui, certainement.

Cette réponse quelque peu hésitante provoqua l'étonnement du juge. Conscient d'être observé, Van Aldin demanda, comme pour chasser une idée importune :

— Et mon gendre ? Lui avez-vous annoncé la nouvelle ? Je crois savoir qu'il est à Nice actuellement.

— Bien sûr, monsieur. (Le commissaire hésita, puis murmura très discrètement :) Vous savez sans doute, monsieur Van Aldin, que M.

Kettering voyageait également dans le Train bleu la nuit dernière ?

— Oui, je l'ai appris juste avant de quitter Londres, reconnut-il.

— Il prétend, poursuit le commissaire, qu'il ignorait la présence de sa femme dans le train.

— En effet ! répondit Van Aldin d'un air sombre. Cela lui aurait fait un sacré choc de la rencontrer là.

Les trois hommes le regardèrent d'un air interrogateur.

— Je n'irai pas par quatre chemins, messieurs. Personne ne sait ce que ma pauvre enfant a dû endurer. Derek Kettering ne voyageait pas seul. Il était avec une femme.

— Ah ?

— Avec Mireille, la danseuse.

M. Carrège et le commissaire échangèrent un regard et hochèrent la tête, comme si ces propos venaient confirmer une de leurs conversations. M. Carrège se renversa dans son fauteuil, joignit les mains et leva les yeux au plafond.

— Ah ! murmura-t-il de nouveau. Nous nous demandions... Le bruit courait...

— Cette dame est très connue, remarqua M. Caux.

— Et très chère, compléta doucement Poirot.

Van Aldin était devenu tout rouge. Il se pencha en avant et frappa du poing sur la table.

— Écoutez ! Mon gendre est un manipulateur ! hurla-t-il, le regard furieux. Oh ! et puis je ne sais pas. Il est beau et charmant. Je m'y suis parfois laissé prendre. Il a dû faire semblant d'avoir le cœur brisé lorsque vous lui avez appris la nouvelle. S'il ne la connaissait pas déjà, bien sûr.

— Oh ! il a paru stupéfait. Et bouleversé.

— Quel petit hypocrite ! dit Van Aldin. Il a simulé une grande douleur, j'imagine ?

— Non, répondit le commissaire prudemment. Je ne dirais pas ça. Qu'en pensez-vous, monsieur Carrège ?

Le juge joignit les mains et ferma à demi les yeux.

— Horrifié, choqué, stupéfait, sans aucun doute, déclara-t-il, objectif. Mais une grande douleur... non, il n'en a pas manifesté.

— Permettez-moi de vous demander, monsieur, intervint Poirot, si

M. Kettering tire profit de la mort de sa femme ?

— Il hérite de deux millions, dit Van Aldin.

— De dollars ?

— De livres. J'ai donné cette somme à Ruth le jour de son mariage. Puisqu'elle n'a pas fait de testament et qu'elle ne laisse pas d'enfants, cet argent revient à son mari.

— Dont elle était sur le point de divorcer, murmura Poirot. Précisément !

Le commissaire se tourna vivement vers lui.

— Voulez-vous dire..., commença-t-il.

— Je ne veux rien dire, répondit Poirot. J'ordonne les faits, c'est tout.

Il se leva. Van Aldin le regardait avec de plus en plus d'intérêt.

— Je ne pense pas pouvoir vous être encore utile, monsieur le juge, dit poliment Poirot en saluant M. Carrège. Vous me tiendrez au courant de la suite des événements. Je vous en serais reconnaissant.

— Mais certainement.

Van Aldin se leva également.

— Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Non, monsieur. Nous avons tous les renseignements nécessaires pour l'instant.

— Dans ce cas, je vais faire quelques pas avec M. Poirot. S'il n'y voit pas d'inconvénient, bien entendu.

— J'en serai enchanté, monsieur, dit celui-ci en s'inclinant.

Van Aldin alluma un gros cigare, après en avoir offert un à Poirot, qui l'avait refusé et fumait une de ses minuscules cigarettes. Doué d'une étonnante force de caractère, Van Aldin semblait avoir retrouvé son attitude habituelle. Ils marchèrent quelque temps en silence.

— J'ai cru comprendre, monsieur Poirot, que vous n'exercez plus votre profession ? dit-il enfin.

— C'est exact, monsieur. Je profite de la vie.

— Et pourtant, vous aidez la police dans cette affaire ?

— Monsieur, si un docteur passe dans la rue au moment où se produit un accident, continuera-t-il son chemin en déclarant : « Je suis à la retraite, je poursuis ma promenade », alors qu'un homme saigne à

ses pieds ? Si je m'étais déjà trouvé à Nice et que la police m'ait demandé de participer aux recherches, j'aurais refusé. Mais cette affaire, c'est le bon Dieu qui me l'a envoyée.

— Vous étiez sur les lieux du crime, dit Van Aldin pensivement. Vous avez examiné le compartiment ?

Poirot hocha la tête.

— Vous y avez sans doute découvert, disons, des indices révélateurs ?

— Peut-être.

— J'espère que vous voyez où je veux en venir ? La culpabilité du comte de la Roche me semble établie, mais je ne suis pas un imbécile. Je vous observe depuis plus d'une heure, et j'ai compris que, pour une raison quelconque, vous n'êtes pas d'accord avec cette théorie.

— Je peux me tromper.

— Venons-en à la faveur que je réclame. Accepteriez-vous de travailler pour moi ?

— Pour vous, personnellement ?

— C'est comme ça que je l'entends.

Poirot demeura silencieux quelques instants.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ?

— Oui, je crois.

— Très bien. J'accepte. Mais dans ce cas, j'exige des réponses franches à toutes mes questions.

— Certainement. Cela va de soi.

Poirot changea aussitôt de manières. Il se fit soudain brusque et méthodique.

— Cette histoire de divorce, dit-il. C'est vous qui avez conseillé à votre fille d'entamer la procédure ?

— Oui.

— Quand ?

— Il y a environ dix jours. Elle m'avait envoyé une lettre où elle se plaignait de la conduite de son mari et je lui ai expliqué que le divorce était la seule solution.

— De quoi se plaignait-elle exactement ?

— De ce qu'il entretenait des relations avec une femme trop connue, celle dont nous parlions tout à l'heure, cette Mireille.

— La danseuse ? Ah ! Et Mme Kettering y voyait une objection ? Elle était très attachée à son mari ?

— Pas vraiment, dit Van Aldin d'une voix un peu hésitante.

— Elle en souffrait moins dans son cœur que dans son amour-propre. C'est ce que vous vouliez dire ?

— Oui, on pourrait le formuler de cette façon.

— J'imagine que ce mariage a été un échec dès le début ?

— Derek Kettering est pourri jusqu'à la moelle, dit Van Aldin. Il est incapable de rendre une femme heureuse.

— Vous le considérez comme un vaurien ? C'est bien cela ?

Van Aldin acquiesça.

— Très bien ! Vous conseillez donc à votre fille d'entamer une procédure de divorce, elle accepte et vous consultez vos avocats. Quand M. Kettering a-t-il eu vent de la chose ?

— Je l'ai convoqué personnellement et je l'ai mis au courant de ce que je comptais faire.

— Et qu'a-t-il dit ? murmura doucement Poirot.

— Il s'est montré d'une odieuse insolence, répondit Van Aldin en se rembrunissant à ce souvenir.

— Excusez ma question, monsieur, mais a-t-il fait allusion au comte de la Roche ?

— Il ne l'a pas nommé, répondit Van Aldin avec un grognement involontaire, mais il m'a fait comprendre qu'il connaissait son existence.

— Puis-je vous demander quelle était la situation financière de M. Kettering à ce moment-là ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit Van Aldin après une brève hésitation.

— Je pensais que vous vous seriez renseigné.

— Eh bien, vous avez raison. Je l'ai fait. J'ai découvert que Kettering était sur la paille.

— Et il hérite à présent de deux millions de livres ! La vie est une chose étrange, non ?

Van Aldin lui lança un regard scrutateur.

— Que voulez-vous dire ?

— Je moralise, je réfléchis, je philosophe... Mais reprenons là où nous en étions. M. Kettering n'a pas décidé d'accepter sans lutte ce divorce ?

Van Aldin ne répondit pas tout de suite.

— Je ne sais pas exactement quelles étaient ses intentions.

— Avez-vous eu d'autres entrevues avec lui ?

— Non, finit-il par dire après un court silence.

Poirot s'arrêta net, souleva son chapeau et lui tendit la main.

— Au revoir, monsieur. Je ne peux rien pour vous.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Van Aldin, furieux.

— Si vous ne me dites pas la vérité, je ne peux pas vous aider.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je pense que si. Vous pouvez compter, monsieur Van Aldin, sur mon entière discrétion.

— Très bien, dans ce cas... J'admets ne pas vous avoir dit la vérité à l'instant. J'ai effectivement communiqué encore une fois avec mon gendre.

— Et alors ?

— Pour être exact, je lui ai envoyé mon secrétaire, le major Knighton, pour lui proposer cent mille livres en liquide s'il ne faisait pas obstacle au divorce.

— Une coquette somme, dit Poirot. Et quelle a été la réponse de monsieur votre gendre ?

— Il m'a fait dire que je pouvais aller au diable.

— Ah ! dit Poirot sans la moindre émotion.

Pour l'instant, il ne faisait qu'enregistrer les faits, méthodiquement.

— M. Kettering a déclaré à la police n'avoir ni vu ni parlé à sa femme pendant le voyage. Êtes-vous enclin à le croire, monsieur ?

— Je dirais même qu'il a dû prendre particulièrement soin de l'éviter.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était en compagnie de cette femme.

— Mireille ?

— Oui.

— Comment le savez-vous ?

— J'avais chargé quelqu'un de le surveiller. C'est comme ça que j'ai appris qu'ils avaient pris ce train tous les deux.

— Je vois. Dans ce cas, comme vous me l'avez déjà dit, il n'a certainement pas cherché à voir Mme Kettering.

Poirot se tut et Van Aldin le laissa à ses méditations.

UN ARISTOCRATE

— Vous êtes déjà venu sur la Riviera, George ? demanda Poirot à son valet de chambre, le lendemain matin.

George était un personnage au visage de marbre, plus anglais que nature.

— Oui, monsieur. Je suis venu ici il y a deux ans, lorsque j'étais au service de lord Edward Frampton.

— Et aujourd'hui, vous êtes ici avec Hercule Poirot. Quelle promotion !

Le valet ne répondit pas. Après un silence de rigueur, il demanda :

— Le costume marron, monsieur ? Le vent est un peu frais aujourd'hui.

— Il y a une tache de graisse sur le gilet, objecta Poirot. Un morceau de filet de sole à la Jeannette a atterri à cet endroit au cours de mon déjeuner au Ritz mardi dernier.

— La tache ne s'y trouve plus, monsieur, déclara George d'un ton de reproche. Je l'ai fait partir.

— Très bien ! Je suis content de vous, George.

— Merci, monsieur.

Après un silence, Poirot murmura rêveusement :

— Supposons, mon bon George, que vous soyez né dans le même monde que votre dernier maître, lord Edward Frampton, que sans un sou vous ayez épousé une femme extrêmement riche, mais que cette femme vous demande le divorce, pour d'excellentes raisons. Que feriez-vous ?

— Je m'efforcerais, monsieur, de la faire changer d'avis.

— Utiliserez-vous la force ou la persuasion ?

George parut choqué.

— Excusez-moi, monsieur, mais un gentleman ne se conduit pas comme un boutiquier de Whitechapel. Il ne s'abaisserait à aucune bassesse.

— Croyez-vous, George ? Je me le demande. Après tout, vous avez peut-être raison.

On frappa à la porte. George l'entrebâilla. Après quelques mots échangés à voix basse, le valet revint vers Poirot.

— Un billet, monsieur.

Envoyé par M. Caux, le commissaire de police :

Nous allons procéder à l'interrogatoire du comte de la Roche. Le juge d'instruction souhaite votre présence.

— Vite, mon costume, George ! je suis très pressé.

Un quart d'heure plus tard, tiré à quatre épingles dans son costume marron, Poirot pénétrait dans le bureau du juge. M. Caux était déjà là, et l'accueillit avec empressement.

— L'affaire est assez déconcertante, murmura M. Caux.

— Le comte semble être arrivé à Nice le jour qui a précédé le crime.

— Si c'est vrai, la question est réglée, commenta Poirot.

M. Carrège s'éclaircit la voix.

— Nous n'accepterons cet alibi qu'après une sérieuse enquête, déclara-t-il.

Il agita sa clochette. Dans la minute qui suivit, on vit entrer un homme brun, de grande taille, habillé avec un goût exquis et assez hautain. Le comte avait un air si aristocratique qu'il eût semblé pure hérésie d'insinuer que son père n'était qu'un obscur grainetier de Nantes. Ce qui était le cas. À le voir, on eût juré que tous ses ancêtres avaient péri sous la guillotine pendant la Révolution.

— Me voici, messieurs, dit le comte avec arrogance. Puis-je connaître la raison de cette convocation ?

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur le comte, dit poliment le juge d'instruction. Nous enquêtons sur la mort de Mme Kettering.

— La mort de Mme Kettering ? Je ne comprends pas.

— Vous la connaissiez, je crois ?

— En effet. Mais quel rapport cela a-t-il avec cette affaire ?

Ajustant son monocle, il se mit à regarder froidement autour de lui en s'attardant sur Poirot qui le contemplait avec une sorte d'admiration si naïve que sa vanité en fut flattée. M. Carrège se renversa dans son fauteuil et s'éclaircit la voix :

— Vous ne savez peut-être pas, monsieur le comte, que Mme Kettering a été assassinée ?

— Assassinée ? Mon Dieu, mais c'est horrible !

La surprise et la douleur étaient si parfaitement imitées qu'elles auraient pu passer pour authentiques.

— Mme Kettering a été étranglée entre Paris et Lyon, poursuivit M. Carrège, et on lui a volé ses bijoux.

— C'est monstrueux ! s'écria le comte. La police devrait faire quelque chose contre ces bandits. Personne n'est plus en sécurité aujourd'hui.

— Nous avons trouvé une de vos lettres dans le sac à main de cette dame, continua le juge. Elle allait à votre rencontre, semble-t-il.

Le comte haussa les épaules.

— À quoi bon vous le cacher ? Nous sommes entre gens du monde. En privé et entre nous, je l'avoue.

— Vous l'avez donc rejointe à Paris, puis vous avez poursuivi le voyage avec elle, n'est-ce pas ?

— C'était le plan initial, mais il a été modifié selon son désir. Je devais la retrouver à Hyères.

— Vous ne l'avez pas rejointe dans le train à la gare de Lyon, le 14 au soir ?

— Pas du tout. Je suis justement arrivé à Nice ce matin-là. Cela m'aurait été tout à fait impossible.

— C'est juste, dit M. Carrège. Mais, pour la forme, pourriez-vous me donner une idée de votre emploi du temps pendant la soirée et la nuit du 14 ?

Le comte réfléchit un instant.

— J'ai dîné à Monte-Carlo au Café de Paris. Je me suis ensuite rendu au Sporting, où j'ai gagné quelques milliers de francs, dit-il avec un haussement d'épaules. Je suis rentré chez moi vers 1 heure du

matin.

— Pardonnez-moi, monsieur, comment êtes-vous rentré ?

— Dans mon cabriolet deux places.

— Personne ne vous accompagnait ?

— Personne.

— Quelqu'un pourrait-il confirmer vos dires ?

— Je doute que beaucoup de mes amis m'aient vu ce soir-là. J'ai dîné seul.

— C'est un domestique qui vous a ouvert quand vous êtes rentré ?

— J'ai ouvert la porte avec ma propre clef.

— Ah ! murmura le juge.

Il agita de nouveau sa clochette. Un garçon de bureau fit son apparition.

— Faites entrer Mason, la femme de chambre, dit M. Carrège.

— Très bien, monsieur le juge.

On introduisit Ada Mason.

— Mademoiselle, voulez-vous avoir l'obligeance de regarder attentivement cet homme ? Essayez de vous rappeler. Est-ce l'homme qui a pénétré dans le compartiment de votre maîtresse à Paris ?

La femme de chambre examina longuement et attentivement le comte qui, comme le nota Poirot, paraissait plutôt gêné.

— Je ne peux pas dire que j'en sois sûre, monsieur, dit enfin Mason. Ça pourrait être oui et ça pourrait être non. Comme je ne l'ai vu que de dos, c'est difficile à dire. Je pense quand même que c'est plutôt lui.

— Mais vous n'en êtes pas sûre ?

— Non dit Mason d'une voix hésitante. Non, je n'en suis pas sûre.

— Avez-vous déjà vu cet homme auparavant, à Curzon Street ?

Mason secoua la tête.

— Je ne voyais généralement pas les visiteurs, sauf quand ils séjournaient à la maison.

— Très bien, cela suffira, dit vivement le juge.

De toute évidence, il était déçu.

— Un instant, dit Poirot. Puis-je poser une question à

mademoiselle ?

— Certainement, monsieur Poirot, je vous en prie.

— Que sont devenus les billets ?

— Les billets, monsieur ?

— Oui, les billets de Londres à Nice. Était-ce vous ou votre maîtresse qui les conservait ?

— Madame avait son billet de Pullman, et j'avais les autres.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Je les ai remis au contrôleur du train français, monsieur. Il m'a assuré que c'était l'usage. J'espère que j'ai bien fait ?

— Très bien, très bien. C'est juste un petit détail.

M. Caux et le juge le regardèrent avec curiosité. Mason se retira sur un bref signe du juge. Poirot griffonna quelque chose sur un bout de papier et le tendit à M. Carrège. Celui-ci en prit connaissance et son visage s'éclaira subitement.

— Eh bien, messieurs, demanda le comte d'un air hautain, allez-vous me retenir encore longtemps ?

— Assurément non, s'empressa de répondre M. Carrège, très aimable. Votre position dans cette affaire est très claire, maintenant. Après avoir lu votre lettre à cette dame, vous comprendrez que nous étions tenus de vous interroger.

Le comte se leva, prit sa jolie canne et, sur un salut assez bref, sortit.

— Eh bien voilà, dit M. Carrège. Vous aviez raison, monsieur Poirot : il vaut mieux qu'il ne se croie pas soupçonné. Deux de mes hommes le surveilleront nuit et jour, et nous contrôlerons en même temps son alibi, qui me semble plutôt flou.

— Peut-être, dit Poirot, pensif.

— J'ai prié M. Kettering de passer ici ce matin, poursuivit le juge, bien que nous n'ayons pas réellement de questions à lui poser. Il y a cependant un ou deux points suspects.

Il s'arrêta et se frotta le nez.

— Tels que ? demanda Poirot.

— Eh bien – le juge toussota –, cette femme avec qui il dit avoir voyagé, Mlle Mireille. Elle est descendue dans un hôtel et lui dans un autre. Cela me paraît plutôt bizarre.

— Comme s'ils cherchaient à se montrer prudents, suggéra M. Caux.

— Exactement ! s'exclama M. Carrège sur un ton triomphant. Et pourquoi auraient-ils à se montrer prudents ?

— Un excès de prudence éveille forcément les soupçons, remarqua Poirot.

— Précisément.

— Nous pourrions poser une ou deux questions à M. Kettering, murmura Poirot.

Le juge donna des ordres et, au bout de quelques minutes, Derek Kettering entra, toujours aussi charmant.

— Bonjour, monsieur, dit poliment le juge.

— Bonjour, dit Derek d'un ton sec. Vous m'avez fait venir. Il y a du nouveau ?

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Derek s'assit et jeta son chapeau et sa canne sur la table.

— Eh bien ? demanda-t-il avec impatience.

— Nous n'avons jusqu'ici aucun élément nouveau, dit M. Carrège prudemment.

— Voilà qui est intéressant. Et c'est pour m'apprendre ça que vous m'avez convoqué ?

— Nous avons pensé, monsieur, que vous souhaiteriez être informé des progrès de l'enquête, dit le juge d'un ton sévère.

— Même si ces progrès n'existent pas ?

— Nous désirons également vous poser quelques questions.

— Faites.

— Vous êtes sûr de n'avoir ni vu ni parlé à votre femme dans le train ?

— J'ai déjà répondu à cette question. J'en suis sûr.

— Vous aviez sans doute vos raisons pour ça.

Derek le regarda d'un air soupçonneux.

— Je ne savais pas qu'elle se trouvait dans ce train, dit-il en détachant chaque syllabe, comme s'il s'adressait à un faible d'esprit.

— C'est ce que vous dites, murmura M. Carrège.

Derek fronça les sourcils.

— J'aimerais comprendre où vous voulez en venir. Savez-vous ce que je pense, monsieur Carrège ?

— Que pensez-vous, monsieur ?

— Je pense que la réputation de la police française est très surfaite. Vous devez avoir des informations sur ces bandits. Il est honteux qu'un tel événement puisse se produire dans un train de luxe comme celui-là, et que la police française se révèle incapable d'y faire face.

— N'ayez crainte, monsieur, nous nous en occupons.

— Je crois savoir que Mme Kettering n'a pas laissé de testament ? intervint soudain Poirot, les mains jointes et les yeux au plafond.

— Je pense en effet qu'elle n'en a pas fait, dit Kettering. Pourquoi ?

— Vous héritez là d'une jolie somme, dit Poirot. D'une petite fortune.

Sans quitter le plafond des yeux, il trouva le moyen de voir que Derek Kettering était rouge de colère.

— Que voulez-vous dire, et d'ailleurs qui êtes-vous ?

Poirot décroisa les jambes et abandonna le plafond pour le regarder droit dans les yeux.

— Je m'appelle Hercule Poirot, dit-il posément, et je suis probablement le plus grand détective du monde. Êtes-vous bien sûr de n'avoir ni vu ni parlé à votre femme dans ce train ?

— Où voulez-vous en venir ? Vous pensez... vous voulez insinuer que je l'ai tuée ? (Soudain, il éclata de rire.) Il faut que je reste calme. C'est trop absurde. Enfin, si je l'avais assassinée, aurais-je eu besoin de lui voler ses bijoux ?

— C'est juste, murmura Poirot, l'air déconfit. Je n'y avais pas pensé.

— Si un meurtre a jamais eu de façon incontestable le vol pour mobile, c'est bien celui-ci, déclara Derek Kettering. Pauvre Ruth, ces maudits rubis lui auront été fatals. On a dû savoir qu'elle les transportait avec elle. Ce n'est pas la première fois que ces pierres sèment la mort.

Poirot se redressa soudain. Une petite lueur verte brillait dans ses yeux. Il ressemblait de façon extraordinaire à un chat au poil luisant et bien nourri.

— Encore une question, monsieur Kettering, dit-il. Quand avez-vous

vu votre femme pour la dernière fois ?

— Attendez. Ce devait être... oui, il y a plus de trois semaines. J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous donner de date exacte.

— Cela n'a pas d'importance. C'est tout ce que je voulais savoir, dit Poirot.

— Vous avez encore des questions ? demanda Derek Kettering avec impatience.

Il regardait M. Carrège, qui chercha l'approbation de Poirot. Celui-ci lui répondit par un léger hochement de tête.

— Non, monsieur Kettering, dit le juge poliment. Nous ne vous ennuiers pas plus longtemps. Au revoir, monsieur.

— Au revoir, répondit Kettering, qui sortit en claquant la porte derrière lui.

Dès qu'il fut parti, Poirot demanda vivement :

— Quand avez-vous parlé de ces rubis à M. Kettering ?

— Je ne lui en ai pas parlé, répondit M. Carrège. C'est hier après-midi que M. Van Aldin nous en a appris l'existence.

— Oui. Mais le comte en parlait dans sa lettre.

M. Carrège eut l'air peiné.

— Je n'ai évidemment pas parlé de cette lettre à M. Kettering, dit-il, vexé. Cela aurait été de l'indiscrétion à ce stade de l'affaire.

Poirot tambourina sur la table.

— Mais alors, comment connaissait-il leur existence ? demanda-t-il doucement. Sa femme ne pouvait pas lui en avoir parlé, puisqu'il ne l'avait pas vue depuis trois semaines. Il semble peu probable que M. Van Aldin ou son secrétaire y aient fait allusion. Leurs entretiens portaient sur tout autre chose. De leur côté, les journaux n'en ont pas parlé.

Il se leva et prit sa canne et son chapeau.

— Et pourtant, murmura-t-il, notre homme connaît tout de leur existence. Bizarre ! Très bizarre.

LE DÉJEUNER DE KETTERING

Derek Kettering se rendit directement au Negresco, où il commanda un double cocktail qu'il avala aussitôt. Puis il resta à contempler l'éblouissante mer bleue. Il jetait machinalement un œil sur les passants – une foule terne, sans élégance, dramatiquement dépourvue d'intérêt. Ah, une bien triste époque ! Il changea brusquement d'avis : une femme venait de s'asseoir à une table voisine, vêtue d'un ravissant tailleur orange et noir et d'un petit chapeau qui jetait une ombre sur son visage. Derek commanda encore un cocktail, les yeux de nouveau tournés vers la mer. Soudain, il sursauta, assailli par un parfum familier. La dame au costume orange et noir était à côté de lui maintenant, avec ce sourire insolent et séducteur qu'il connaissait si bien, Mireille !

— Derek ! murmura-t-elle. Cela te fait plaisir de me voir, non ?

Elle s'assit en face de lui.

— Voyons, dis-moi au moins bonjour, grosse bête !

— C'est un plaisir pour le moins inattendu. Quand as-tu quitté Londres ?

Elle haussa les épaules.

— Il y a un ou deux jours.

— Et le Parthénon ?

— Je les ai... Comment dit-on ça ?... envoyés balader !

— Vraiment ?

— Tu n'es pas très aimable, Derek.

— Tu en demandes beaucoup.

Mireille alluma une cigarette et en tira quelques bouffées.

— Tu penses peut-être que ce n'est pas prudent que je sois venue si vite ?

Derek la regarda, haussa les épaules et demanda pour la forme :

— Tu déjeunes ici ?

— Mais oui. Avec toi.

— Je suis désolé, mais j'ai un rendez-vous très important.

— Mon Dieu ! Vous, les hommes, vous êtes comme des enfants ! s'exclama la danseuse. Mais oui, tu te conduis en enfant gâté comme le jour où tu es parti brusquement de chez moi, à Londres. Ah ! mais c'est inouï !

— Ma chère enfant, je ne vois vraiment pas de quoi tu veux parler. Nous avons constaté à Londres que les rats quittent le navire lorsqu'il est sur le point de sombrer. Il n'y a rien à ajouter.

Sa désinvolture était démentie par son air hagard et tendu. Elle se pencha soudain vers lui.

— Tu ne peux pas me tromper, moi, murmura-t-elle. Je sais... je sais ce que tu as fait pour moi.

Il lui jeta un regard aigu, mis en éveil par son ton plein de sous-entendus. Elle lui fit un petit signe de tête.

— Ah ! n'aie pas peur. Je suis la discrétion même. Tu es admirable ! Quel courage ! N'empêche que c'est moi qui t'ai donné cette idée lorsque je t'ai fait remarquer qu'il arrivait parfois des accidents. Tu n'es pas en danger ? La police ne te soupçonne pas ?

— Par tous les diables !

— Chut !

Elle leva une longue main fine, au petit doigt orné d'une énorme émeraude.

— Tu as raison, je ne devrais pas parler comme ça dans un lieu public. Mais nous ne reviendrons plus sur cette histoire, car nos ennuis sont terminés ; nous allons mener ensemble une vie... une vie merveilleuse !

Derek éclata soudain d'un rire cruel.

— Ainsi les rats regagnent le navire ? Deux millions, cela fait une sacrée différence. J'aurais dû m'en douter. Tu veux sans doute m'aider

à les dépenser, n'est-ce pas, Mireille ? Il est vrai que personne ne s'y entend mieux que toi, ajouta-t-il en éclatant de rire de nouveau.

— Chut ! fit la danseuse. Qu'est-ce qui te prend, Derek ? Tout le monde te regarde.

— Je vais te dire ce qui me prend ! J'en ai fini avec toi. Tu as compris ? C'est fini.

Mireille ne réagit pas comme il s'y attendait. Elle le regarda et sourit gentiment.

— Quel enfant tu fais ! Tu es en colère, tu es vexé, tout ça parce que je suis réaliste. Est-ce que je ne t'ai pas toujours dit que je t'adorais ?

Elle se pencha vers lui.

— Mais je te connais, Derek. Regarde-moi. Tu vois, c'est Mireille qui te parle. Tu ne peux pas vivre sans elle, tu le sais bien. Je t'ai aimé avant, je t'aimerai cent fois plus maintenant. Je te rendrai la vie tout simplement merveilleuse. Mireille est unique au monde.

Elle avait le regard brûlant. Elle le vit pâlir, retenir son souffle et, ravie, sourit intérieurement. Elle ne doutait pas de son pouvoir magique sur les hommes.

— La question est réglée, dit-elle doucement avec un petit rire. Et maintenant Derek, tu m'invites à déjeuner ?

— Non.

Il reprit son souffle et se leva.

— Je suis désolé, je t'ai déjà dit que j'avais un rendez-vous.

— Tu déjeunes avec quelqu'un d'autre ? Allons donc ! Je ne te crois pas.

— Je déjeune avec cette femme, là-bas.

Il se dirigea brusquement vers une femme vêtue de blanc qui venait d'arriver, à qui il demanda, encore un peu essoufflé :

— Mademoiselle Grey, voulez-vous... accepteriez-vous de déjeuner avec moi ? Nous nous sommes rencontrés chez lady Tamplin, si vous ne l'avez pas oublié.

Katherine le considéra un instant de ses yeux gris si expressifs.

— Merci, répondit-elle. J'accepte avec plaisir.

UNE VISITE INATTENDUE

Le comte de la Roche venait de terminer son déjeuner, composé d'une omelette aux fines herbes, d'une entrecôte béarnaise et d'un savarin au rhum. Du coin de sa serviette il s'essuya délicatement la moustache, et se leva de table. Il regarda avec une certaine fierté les quelques objets d'art disposés çà et là dans son salon : une tabatière Louis XV, un soulier de satin porté par Marie-Antoinette et d'autres bibelots historiques faisaient partie de sa mise en scène. Ils provenaient tous, expliquait-il à ses visiteuses, de l'héritage de ses ancêtres.

Arrivé sur la terrasse, son œil se posa sur la Méditerranée sans la voir. Il n'était pas d'humeur à goûter les beautés du paysage. Son plan si habilement conçu avait été réduit à néant, et il lui fallait maintenant en imaginer un autre. Il s'allongea dans un fauteuil en osier et, une cigarette à la main, se mit à réfléchir profondément.

Hippolyte, son valet de chambre, apporta le café et des liqueurs. Le comte se fit servir un très vieux cognac.

Le domestique allait se retirer, quand il l'arrêta d'un geste. Hippolyte se mit au garde-à-vous. Son air peu avenant était compensé par la correction de son maintien.

— Il est probable, dit le comte, que nous recevrons de nombreuses visites à la villa pendant les jours à venir. Ces personnes s'efforceront de faire connaissance avec vous et avec Marie. Elles vous poseront sans doute beaucoup de questions à mon sujet.

— Oui, monsieur le comte.

— Cela s'est peut-être déjà produit ?

— Non, monsieur le comte.

— Personne n'est venu ! Vous en êtes certain ?

— Personne, monsieur le comte.

— Très bien. Néanmoins, on viendra, j'en suis sûr, et on vous posera des questions.

Hippolyte regarda son maître sachant déjà ce que celui-ci allait dire. Le comte poursuivit lentement, les yeux au loin :

— Comme vous le savez, je suis arrivé ici mardi matin. Si la police ou toute autre personne venait à vous le demander, ne l'oubliez pas. Je suis arrivé le mardi 14, pas le mercredi 15. Vous avez compris ?

— Parfaitement, monsieur le comte.

— Quand l'honneur d'une femme est en jeu, il faut savoir être discret. Je suis certain, Hippolyte, que vous en êtes capable.

— J'en suis capable, monsieur.

— Et Marie ?

— Marie également. Je réponds d'elle.

— Alors, tout va bien, murmura le comte.

Lorsque Hippolyte se fut retiré, le comte sirota son café, l'air pensif. De temps à autre il fronçait les sourcils, secouait la tête, la hochait.

Hippolyte vint interrompre ses cogitations :

— Une dame, monsieur.

— Une dame ? répéta le comte, très surpris.

Non que la visite d'une dame à la villa Marina fût chose extraordinaire, mais à ce moment précis, il ne voyait pas qui cela pouvait être.

— Je crois que Monsieur ne la connaît pas, murmura le valet de chambre obligeamment.

Le comte était de plus en plus intrigué.

— Faites-la entrer, Hippolyte.

Une éblouissante apparition, vêtue d'orange et de noir, se matérialisa sur la terrasse, accompagnée d'un violent parfum exotique.

— Monsieur le comte de la Roche ?

— Pour vous servir, mademoiselle, dit le comte en s'inclinant.

— Je m'appelle Mireille. Vous avez peut-être entendu parler de moi ?

— Ah ! Mais bien sûr, mademoiselle ! Qui n'a pas été envoûté par les danses de Mlle Mireille ? Un enchantement !

La danseuse reçut le compliment avec un sourire machinal.

— Excusez cette irruption bien peu protocolaire, commença-t-elle.

— Asseyez-vous, je vous en prie, mademoiselle ! s'écria le comte en lui avançant un siège.

Toutes courtoises que fussent ses manières, il ne l'en examinait pas moins attentivement. Des femmes, il ignorait peu de chose. Cependant, il n'avait pas l'expérience des dames qui faisaient partie, comme lui, des prédateurs. En un sens, ils étaient tous deux des oiseaux de proie. Il aurait perdu son temps à user envers elle de ses procédés habituels. Mireille était une Parisienne, et une Parisienne coriace. Mais il avait compris tout de suite qu'il se trouvait aussi face à une femme en colère. Et une femme en colère parle toujours trop. Un homme avisé pouvait trouver le moyen d'en tirer avantage.

— C'est très aimable à vous, mademoiselle, de me faire l'honneur de votre visite.

— Nous avons des amis communs à Paris, dit Mireille, qui m'ont parlé de vous ; mais si je suis là aujourd'hui, c'est pour une tout autre raison. Ici, à Nice, on m'a encore parlé de vous... mais d'une façon très différente, vous comprenez ?

— Ah ? fit doucement le comte.

— Je vais être brutale, poursuivit la danseuse, mais croyez bien, monsieur, que j'ai vos intérêts à cœur. À Nice, monsieur le comte, on raconte que vous êtes l'assassin de la dame anglaise, Mme Kettering.

— Moi ! L'assassin de Mme Kettering ? Mais c'est absurde !

Il avait adopté un ton plus nonchalant qu'indigné pour l'encourager à continuer.

— Et pourtant, c'est vrai, insista-t-elle.

— Les gens adorent potiner, rétorqua le comte avec indifférence. Je ne m'abaisserai pas à prendre ces accusations au sérieux.

— Vous ne comprenez pas, dit Mireille, l'œil brillant. Ce ne sont pas des racontars colportés par la rue. Cela vient directement de la police.

— De la police ? Ah !

Le comte se redressa, soudain vigilant.

Mireille hocha vigoureusement la tête à plusieurs reprises.

— Oui, oui. Vous me comprenez à présent. J'ai des amis partout. Le préfet lui-même...

Elle laissa sa phrase en suspens, en la faisant suivre d'un mouvement d'épaules éloquent.

— Qui sait rester discret face à une jolie femme ? murmura galamment le comte.

— La police pense que vous avez tué Mme Kettering. Mais elle se trompe.

— Elle se trompe évidemment, répliqua le comte.

— Vous dites ça mais vous ignorez la vérité. Moi, je la connais.

Le comte la regarda avec curiosité.

— Vous savez qui a tué Mme Kettering ? C'est bien ce que vous avez dit, mademoiselle ?

— Oui.

— Et qui est-ce ? demanda-t-il vivement.

— Son mari. (Elle se pencha vers lui et, d'une voix vibrante de colère et d'excitation, répéta :) C'est son mari qui l'a tuée.

Le comte se laissa aller dans son fauteuil, le visage de marbre.

— Puis-je vous demander, mademoiselle, comment vous le savez ?

— Comment je le sais ? (Mireille se redressa avec un grand rire.) Il s'en est vanté devant moi avant son départ. Il était ruiné, au bord de la faillite, déshonoré. Seule la mort de sa femme pouvait le sauver. Il me l'a dit. Il voyageait dans le même train qu'elle, mais il ne voulait pas qu'elle le sache. Pourquoi, je vous le demande ? Pour pouvoir se glisser jusqu'à elle dans la nuit. Ah ! Je le vois comme si j'y étais, s'écria-t-elle en fermant les yeux.

— Peut-être, murmura le comte. Peut-être. Mais dans ce cas, il n'aurait pas volé les bijoux ?

— Les bijoux ! s'exclama Mireille. Les bijoux ! Ah, ces rubis !

Ses yeux s'embuèrent. Le comte l'observait avec curiosité, étonné comme toujours par l'effet magique qu'exerçaient les pierres précieuses sur le sexe féminin. Il la rappela à des considérations plus terre à terre.

— Que voulez-vous de moi, mademoiselle ?

Mireille redevint aussitôt présente et efficace.

— C'est très simple. Vous irez voir la police et vous leur direz que c'est M. Kettering qui a commis ce crime.

— Et s'ils ne me croient pas ? S'ils m'en demandent une preuve ? fit-il sans la quitter des yeux.

Mireille se mit à rire et serra autour d'elle son manteau orange et noir.

— Envoyez-les-moi, monsieur le comte. Je la leur fournirai, cette preuve.

Sa mission était accomplie. Dans un grand tourbillon, elle s'en alla. Le comte la regarda s'éloigner, les sourcils délicatement levés.

— Elle est folle de rage, murmura-t-il. Qu'est-ce qui a pu la mettre dans cet état ? Elle dévoile trop clairement son jeu. Croit-elle réellement que M. Kettering a tué sa femme ? En tout cas, elle espère me le faire croire. Et le faire croire également à la police.

Il sourit. Quoi qu'il en soit, il n'irait certainement pas voir la police. Bien d'autres possibilités s'offraient à lui, qui, à en juger par son sourire, semblaient prometteuses.

Il se rembrunit, cependant. À en croire Mireille, la police le soupçonnait. C'était peut-être vrai, c'était peut-être faux ? Une femme en colère comme elle ne se souciait guère de véracité. En revanche, elle pouvait avoir eu accès à des informations confidentielles. Dans ce cas, il devait prendre certaines précautions.

Il rentra dans la maison et demanda de nouveau à Hippolyte si des inconnus s'étaient présentés chez lui.

Le valet de chambre lui affirma que non. Le comte monta dans sa chambre et alla relever le rouleau d'un vieux secrétaire qui s'y trouvait. Puis il fit délicatement jouer le ressort dissimulé au fond d'un des casiers. D'un tiroir secret, il sortit un petit paquet enveloppé de papier brun qu'il soupesa. Avec une petite grimace, il s'arracha un cheveu, le plaça sur le bord du tiroir qu'il referma soigneusement. Le petit paquet en main, il descendit l'escalier, sortit de la maison et se dirigea vers le garage où l'attendait son cabriolet rouge. Dix minutes plus tard, il filait en direction de Monte-Carlo.

Il passa quelques heures au casino, flâna un peu en ville, puis reprit sa voiture et roula jusqu'à Menton. Dans l'après-midi, il avait déjà remarqué qu'une voiture grise le suivait discrètement. Elle était de nouveau là. Il sourit. La route était escarpée. Le comte appuya à fond

sur l'accélérateur. La petite voiture rouge avait été spécialement construite pour lui et son moteur était beaucoup plus puissant que son apparence ne le laissait supposer. Elle bondit en avant.

Il se retourna. La voiture grise suivait. Enveloppée de poussière, la petite voiture rouge avalait la route et roulait maintenant à une allure dangereuse, mais le comte était un excellent conducteur. Il redescendit la colline, tournant et virant sans cesse, puis il ralentit et freina devant un bureau de poste. Sautant de son siège, il souleva le couvercle de son coffre à outils, en sortit le petit paquet enveloppé de papier brun et se précipita dans le bâtiment de la poste. Deux minutes plus tard, il roulait à nouveau en direction de Menton. Lorsque la voiture grise arriva, le comte prenait tranquillement son thé à une terrasse.

Il regagna ensuite Monte-Carlo, y dîna, et rentra chez lui à 23 heures. Hippolyte vint à sa rencontre, l'air très ennuyé.

— Ah ! Monsieur le comte est arrivé. Monsieur le comte ne m'aurait pas téléphoné, par hasard ?

Le comte secoua la tête.

— Et pourtant, à 15 heures, j'ai reçu un message de monsieur le comte, me demandant de venir le rejoindre à Nice, au Negresco.

— Vraiment ? Et vous y êtes allé ?

— Bien sûr, monsieur. Mais au Negresco, personne n'a pu me renseigner. Monsieur le comte n'était pas venu.

— Ah ! Et à la même heure, Marie faisait sans doute les courses pour le dîner ?

— C'est exact, monsieur le comte.

— Eh bien, cela n'a aucune importance. Il s'agit probablement d'une erreur.

Il monta au premier étage en souriant.

Il verrouilla la porte de sa chambre et inspecta minutieusement la pièce. Tout semblait en ordre. Il ouvrit les tiroirs et les placards. Enfin, il hocha la tête. Tout avait été remis à sa place, mais pas tout à fait exactement. De toute évidence, la pièce avait été fouillée de fond en comble.

Il s'approcha du bureau et déclencha le mécanisme secret. Le tiroir s'ouvrit, mais le cheveu n'était plus là.

— La police française est remarquable, murmura-t-il. Remarquable. Rien ne lui échappe.

KATHERINE SE FAIT UN AMI

Le lendemain matin, Katherine et Lenox étaient assises sur la terrasse de la villa Marguerite. Malgré la différence d'âge, une sorte d'amitié naissait entre elles. Sans la présence de Lenox, Katherine aurait trouvé l'existence presque intolérable à la villa Marguerite. L'affaire Kettering était le principal sujet de conversation. Lady Tamplin exploitait au mieux son invitée, et les réticences de Katherine ne la désarmaient guère. Lenox avait adopté une attitude détachée et semblait s'amuser des manœuvres de sa mère, tout en sympathisant avec Katherine. Loulou, dans sa naïveté et son enthousiasme sans limites, n'arrangeait pas les choses. Il présentait la jeune femme à tout un chacun en ces termes :

« Voici Mlle Grey. Vous êtes au courant de l'affaire du Train bleu ? Eh bien, elle était au cœur de l'histoire. Elle a eu une longue conversation avec Ruth Kettering quelques heures avant le meurtre ! Quelle chance, hein ? »

Quelques phrases de ce genre avaient poussé Katherine, ce matin-là, à lancer, contrairement à son habitude, quelques remarques bien senties. Lorsque les deux jeunes femmes se retrouvèrent seules, Lenox lui fit observer de sa voix traînante :

— Vous n'avez encore jamais été exploitée, sans doute. Vous avez beaucoup à apprendre, Katherine.

— J'ai perdu mon sang-froid, je suis désolée. Cela m'arrive rarement.

— Il est grand temps de commencer à vous défouler. Loulou est un âne, mais il n'est pas méchant. En revanche avec maman, vous perdrez votre temps jusqu'à ce qu'elle nous quitte pour un autre monde. Elle

ouvrira ses grands yeux bleus mélancoliques et continuera de plus belle.

Katherine ne releva pas cette observation filiale, et Lenox poursuivit :

— Je ressemble plutôt à Loulou. J'adore les histoires de meurtre, et puis le fait de connaître Derek, cela change les choses.

Katherine approuva d'un signe de tête.

— Ainsi, vous avez déjeuné avec lui hier ? continua Lenox. Est-ce qu'il vous plaît ?

— Je ne sais pas, répondit Katherine après un temps de réflexion.

— Il est très séduisant.

— Oui, il est séduisant.

— Qu'est-ce que vous n'aimez pas chez lui ?

Katherine ne répondit pas, du moins pas directement.

— Il m'a parlé de la mort de sa femme et déclaré qu'il pouvait difficilement y voir autre chose qu'un fameux coup de chance.

— Et j'imagine que cela vous a choquée. (Lenox marqua une pause, puis ajouta d'une voix étrange :) Vous lui plaisez, Katherine.

— Il m'a offert un très bon déjeuner, dit Katherine en souriant.

Mais Lenox ne se laissa pas détourner de son sujet.

— Je m'en suis aperçue dès qu'il est arrivé, dit-elle, pensive. À sa façon de vous regarder. Pourtant vous n'êtes pas son genre, ce serait plutôt le contraire. Cela doit être comme la foi : elle vous frappe à un certain âge.

— On demande Mademoiselle au téléphone, annonça Marie de la fenêtre du salon. M. Hercule Poirot désire vous parler.

— Le drame continue ! Vite, Katherine, allez badiner avec votre détective.

La voix d'Hercule Poirot parvint nette et précise à l'oreille de Katherine :

— Mademoiselle Grey ? Bon. Mademoiselle, j'ai un message pour vous de la part de M. Van Aldin, le père de Mme Kettering. Il souhaiterait vous rencontrer, soit à la villa Marguerite soit à son hôtel, comme vous voudrez.

Katherine réfléchit un instant : la visite de Van Aldin à la villa

Marguerite serait à la fois pénible et inutile. Et lady Tamplin afficherait une joie excessive, elle qui ne perdait jamais une occasion de fréquenter des millionnaires. Elle répondit donc qu'elle préférerait se rendre à Nice.

— Parfait, mademoiselle. Je viendrai moi-même vous chercher en voiture. Disons dans trois quarts d'heure ?

Poirot arriva à l'heure dite, et comme Katherine l'attendait, ils partirent aussitôt.

— Eh bien, mademoiselle, comment allez-vous ?

Ses petits yeux brillants la confortèrent dans sa première impression : M. Poirot avait quelque chose de fort séduisant.

— C'est notre roman policier, n'est-ce pas ? reprit Poirot. Je vous avais promis que nous mènerions l'enquête ensemble. Et moi, je tiens toujours mes promesses.

— Vous êtes très gentil, murmura Katherine.

— Ah ! vous vous moquez de moi. Vous voulez savoir où en est l'enquête, oui ou non ?

Katherine ayant reconnu qu'elle le désirait, Poirot se mit à lui brosser un portrait du comte de la Roche.

— Vous pensez que c'est lui l'assassin ?

— C'est l'hypothèse qui prévaut, dit Poirot.

— Et vous, vous le croyez ?

— Je n'ai pas dit cela. Et vous, mademoiselle, qu'en pensez-vous ?

Katherine hocha la tête.

— Que voulez-vous que j'en pense ? Je ne connais rien à ces choses-là, mais je dirais que...

— Oui ? fit Poirot d'un ton encourageant.

— Eh bien, à en juger par ce que vous dites, le comte ne semble pas homme à tuer qui que ce soit.

— Ah ! très bien, s'écria Poirot. Vous êtes d'accord avec moi. C'est exactement mon point de vue. (Il la regarda attentivement.) Dites-moi, vous avez rencontré M. Kettering ?

— Oui, une fois chez lady Tamplin, et j'ai déjeuné avec lui hier.

— Un mauvais sujet, déclara Poirot en secouant la tête. Mais les femmes aiment ça, non ?

Ses yeux brillaient. Katherine se mit à rire.

— C'est un homme qui ne passe certes pas inaperçu, poursuivit Poirot. Vous l'avez certainement remarqué dans le Train bleu ?

— Oui.

— Dans le wagon-restaurant ?

— Non, je ne l'ai pas vu aux repas. Je ne l'ai vu qu'une fois, au moment où il entrait dans le compartiment de sa femme.

Poirot hocha la tête.

— C'est curieux, murmura-t-il. Je me souviens vous avoir entendue dire, mademoiselle, que vous étiez réveillée et que vous aviez regardé par la fenêtre à Lyon. Vous n'avez pas aperçu un homme grand et brun comme le comte de la Roche quitter le train ?

Katherine secoua la tête.

— Je ne crois pas avoir vu qui que ce soit. Il y avait un jeune garçon en casquette et en pardessus qui allait et venait sur le quai, mais je ne pense pas qu'il était descendu du train. Il y avait aussi un gros Français barbu, avec un pardessus sur son pyjama, qui voulait un café. Sinon, je n'ai vu que des employés du train.

Poirot hochait la tête.

— Voyez-vous, lui confia-t-il, le comte de la Roche a un alibi. Et un alibi, ça sent toujours très mauvais. C'est la porte ouverte à tous les soupçons. Mais nous voici arrivés.

Ils montèrent aussitôt chez Van Aldin, où ils furent accueillis par Knighton. Poirot le présenta à Katherine. Après quelques politesses d'usage, Knighton alla prévenir M. Van Aldin que Mlle Grey était arrivée.

Un murmure de voix leur parvint de la pièce voisine. Puis Van Aldin entra et tendit la main à Katherine, tout en l'examinant d'un regard pénétrant.

— Enchanté de faire votre connaissance, mademoiselle Grey, dit-il avec simplicité. Je tenais absolument à ce que vous me racontiez tout ce que vous savez à propos de Ruth.

Les manières sans affectation de Van Aldin plurent beaucoup à Katherine. Elle sentait chez lui une douleur profonde, qui n'avait pas besoin de se manifester par des signes extérieurs.

Il approcha une chaise à son intention.

— Asseyez-vous et racontez-moi ce que vous savez.

Poirot et Knighton se retirèrent discrètement, les laissant seuls. Katherine s'acquitta de sa tâche sans difficulté. Avec naturel et simplicité, elle fit du mieux qu'elle put le récit de sa conversation avec Ruth Kettering. Van Aldin l'écoutait en silence, enfoncé dans son fauteuil, une main sur les yeux. Quand elle eut terminé, il dit seulement :

— Merci, mon enfant.

Puis ils demeurèrent silencieux. Katherine avait conscience que toute parole de sympathie aurait été déplacée. Van Aldin reprit ensuite, sur un autre ton :

— Je vous suis très reconnaissant, mademoiselle Grey. Je pense que vous avez contribué à apaiser les dernières heures de la vie de ma pauvre Ruth. Maintenant, je voudrais vous demander quelque chose. M. Poirot vous a sans doute parlé de cet escroc dont ma pauvre petite fille s'était entichée. C'est l'homme qu'elle allait rejoindre. À votre avis, pensez-vous qu'elle avait décidé de revenir sur sa décision ?

— Honnêtement, je ne sais pas. Mais elle avait certainement pris une décision et semblait plus gaie.

— Elle ne vous a pas dit où elle devait rencontrer ce bandit ? À Paris ou à Hyères ?

Katherine secoua la tête.

— Elle ne m'a rien dit à ce sujet.

— Ah ! c'est là un point essentiel, déclara Van Aldin, songeur. Bah ! Nous finirons bien par le savoir.

Il se leva, ouvrit une porte et laissa entrer Poirot et Knighton.

Katherine déclina l'invitation à déjeuner de Van Aldin, et Knighton l'accompagna jusqu'à la voiture qui l'attendait devant l'hôtel. Quand il remonta, Poirot et Van Aldin étaient en conversation animée.

— Si seulement nous savions quelle décision Ruth avait prise ! dit Van Aldin. Elle avait peut-être l'intention de quitter le train à Paris et de me télégraphier. Ou de se rendre dans le Midi pour avoir une explication avec le comte ? Nous sommes dans les ténèbres les plus complètes. Mais nous savons au moins par la femme de chambre que Ruth a été à la fois surprise et consternée par l'arrivée inopinée du comte à la gare de Lyon, à Paris. De toute évidence, cette rencontre n'était pas prévue. Vous êtes d'accord avec moi, Knighton ?

Le secrétaire sursauta.

— Excusez-moi, monsieur. Je n'écoutais pas.

— Vous rêviez ? Ce n'est guère dans vos habitudes. Cette jeune personne vous a sans doute tourné la tête.

Knighton rougit.

— Elle est absolument charmante, ajouta Van Aldin, songeur. Avez-vous remarqué ses yeux ?

— Qui est l'homme qui pourrait ne pas les remarquer ? demanda Knighton.

AU TENNIS

Plusieurs jours s'écoulèrent. Un matin, en revenant de promenade, Katherine trouva Lenox qui l'attendait, avec un grand sourire aux lèvres.

— Votre jeune homme a téléphoné, Katherine !

— Qui appelez-vous mon jeune homme ?

— Un nouveau. Le secrétaire de Rufus Van Aldin. Vous semblez avoir fait sur lui une très forte impression. Vous brisez tous les cœurs, Katherine. D'abord Derek Kettering, et maintenant le jeune Knighton. Le plus curieux, c'est que je me souviens très bien de lui. Pendant la guerre, il a été soigné à l'hôpital que dirigeait maman. À l'époque, j'avais à peine huit ans.

— Il était sérieusement blessé ?

— Une balle dans la jambe, si ma mémoire est bonne, une assez mauvaise blessure. Je pense que les médecins l'ont mal soigné. Ils lui avaient assuré que tout rentrerait dans l'ordre, mais lorsqu'il a quitté l'hôpital, il boitait toujours.

— Tu as dit à Katherine que le jeune Knighton l'avait appelée ? demanda lady Tamplin qui arrivait. Quel charmant garçon ! Je ne me suis pas tout de suite souvenue de lui – ils étaient si nombreux ! –, mais après, tout m'est revenu.

— Il était trop insignifiant pour que tu t'en souviennes, dit Lenox. Mais maintenant qu'il est le secrétaire d'un millionnaire, cela change tout !

— Ma chérie ! dit lady Tamplin d'un ton de vague reproche.

— Pourquoi a-t-il appelé ? demanda Katherine.

— Il voulait savoir si vous seriez disposée à faire du tennis cet après-midi. Si oui, il viendrait vous chercher en voiture. Maman et moi, nous avons accepté pour vous avec empressement ! Pendant que vous batifolerez avec le secrétaire d'un millionnaire, vous me donnerez l'occasion de tenter ma chance avec le millionnaire lui-même. Il doit avoir la soixantaine et être certainement à la recherche d'une gentille petite fille comme moi.

— J'aimerais beaucoup rencontrer M. Van Aldin ! dit lady Tamplin sérieusement. J'ai tellement entendu parler de lui. Ces fameuses brutes de l'Ouest sont si fascinantes, ajouta-t-elle dans un murmure.

— L'invitation venait de M. Van Aldin, précisa Lenox, M. Knighton a beaucoup insisté là-dessus. Il l'a tellement répété que je commence à croire qu'il y a anguille sous roche. Vous et Knighton formeriez un joli couple, Katherine. Vous avez ma bénédiction, mes enfants.

Katherine se mit à rire et monta se changer.

Knighton arriva peu après le déjeuner et supporta vaillamment les effusions de lady Tamplin.

— Lady Tamplin a bien peu changé, dit-il à Katherine tandis qu'ils roulaient vers Cannes.

— Physiquement ou moralement ?

— Les deux. J'imagine qu'elle doit avoir plus de quarante ans, et elle est encore très belle.

— C'est vrai, reconnut Katherine.

— Je suis heureux que vous soyez venue aujourd'hui, continua Knighton. M. Poirot sera là lui aussi. Quel petit homme extraordinaire. Vous le connaissez bien, mademoiselle Grey ?

Katherine secoua la tête.

— Je l'ai rencontré dans le train. Je lisais un roman policier, et j'ai trouvé le moyen de lui dire que des choses pareilles, ça ne se produisait pas dans la réalité. Bien sûr, j'ignorais à qui j'avais affaire.

— C'est un homme peu banal, qui a fait beaucoup de choses remarquables. Il va au cœur du problème avec une espèce de génie, mais jusqu'à la fin, personne ne sait vraiment ce qu'il pense. Je me souviens de la disparition des bijoux de lady Clanravin dans un manoir du Yorkshire où je séjournais. Ce n'était pas un simple vol, et la police locale fut mise en échec. Je leur avais suggéré de faire appel à Hercule Poirot, je leur avais dit qu'il était le seul à pouvoir les aider,

mais ils avaient préféré faire confiance à Scotland Yard.

— Et que s'est-il passé ? demanda Katherine, curieuse.

— Les bijoux n'ont jamais été retrouvés.

— Vous faites une entière confiance à Poirot ?

— Absolument. Le comte de la Roche est un vieux renard qui s'est toujours arrangé pour se tirer d'affaire. Mais il a trouvé maintenant un adversaire à sa taille en la personne d'Hercule Poirot.

— Le comte de la Roche, dit pensivement Katherine. Vous pensez vraiment que c'est lui l'assassin ?

— Bien sûr, répondit Knighton en la regardant d'un air étonné. Pas vous ?

— Oh si, dit Katherine vivement. C'est-à-dire... s'il ne s'agit pas d'un simple vol qui a mal tourné.

— Ce n'est pas impossible, évidemment. Mais le comte de la Roche me paraît tellement bien à sa place dans cette affaire.

— Et pourtant, il a un alibi.

— Oh ! les alibis ! s'exclama Knighton avec un charmant sourire de gamin. Vous qui lisez des romans policiers, mademoiselle Grey, vous devriez savoir qu'un alibi parfait soulève toujours les plus graves soupçons.

— Et vous pensez qu'il en va de même dans la réalité ?

— Pourquoi pas ? La fiction est basée sur la réalité.

— Mais elle la dépasse souvent, fit remarquer Katherine.

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, si j'étais un criminel, je n'aimerais pas avoir Hercule Poirot à mes trousses.

— Moi non plus, dit Katherine en riant.

À leur arrivée, ils trouvèrent Poirot qui les attendait. Comme il faisait chaud, il était vêtu d'un costume de toile blanche, et il portait un camélia à sa boutonnière.

— Bonjour, mademoiselle. J'ai l'air très anglais comme ça, vous ne trouvez pas ?

— Vous êtes très élégant, répondit Katherine avec tact.

— Vous vous moquez de moi, dit Poirot gaiement. Mais cela n'a pas d'importance. Papa Poirot rit toujours le dernier.

— Où est M. Van Aldin ? demanda Knighton.

— Il nous rejoindra plus tard. Pour parler vrai, mon ami, M. Van Aldin n'est pas content de moi. Ah, ces Américains ! Le calme, le repos, ils ne savent pas ce que c'est. M. Van Aldin voudrait me voir voler à la poursuite des criminels à travers toutes les ruelles de Nice.

— Pour ma part, j'aurais tendance à trouver que ce n'est pas une mauvaise idée, fit observer Knighton.

— Vous faites erreur, lui dit Poirot. Ces problèmes exigent de la finesse plutôt que de l'énergie. Sur un court de tennis, on rencontre à peu près tout le monde. C'est très important. Ah, voici M. Kettering.

Derek vint brusquement à eux. Il avait l'air sombre et inquiet, comme si quelque chose l'avait soudain contrarié. Lui et Knighton se saluèrent avec une certaine froideur. Seul Poirot, qui semblait ne pas remarquer cette atmosphère tendue, bavardait aimablement, dans un louable effort pour mettre chacun à l'aise.

— Vous parlez le français de façon étonnante, monsieur Kettering. Vous pourriez presque passer pour un Français. C'est assez rare, chez les Anglais.

— J'aimerais en être capable. Malheureusement mon français est douloureusement britannique.

Ils avaient à peine rejoint leurs sièges que Knighton apercevait son patron qui lui faisait des signes de l'autre bout du court.

— Moi, je trouve ce jeune homme très bien, dit Poirot en suivant des yeux, avec un grand sourire, le secrétaire qui s'éloignait. Et vous, mademoiselle ?

— Il me plaît beaucoup.

— Et vous, monsieur Kettering ?

Mis en alerte par le regard malicieux du petit Belge, Derek choisit prudemment ses mots :

— Knighton est un très gentil garçon.

Katherine eut l'impression que Poirot était un peu déçu.

— Il vous admire beaucoup, monsieur Poirot, dit-elle.

Elle lui rapporta quelques-unes des choses que Knighton lui avait dites et s'amusa beaucoup de le voir gonfler la poitrine comme un oiseau, avec un air de fausse modestie qui ne pouvait tromper personne.

— Cela me rappelle, mademoiselle, dit-il soudain, que j'ai une question à vous poser. Lorsque vous étiez assise dans le train à côté de cette pauvre dame, vous avez dû laisser tomber votre étui à cigarettes.

Katherine parut surprise.

— Je ne crois pas, dit-elle.

Poirot tira de sa poche un étui de cuir bleu, marqué d'un « K » doré.

— Non, ce n'est pas à moi.

— Ah ! mille excuses. C'est sans doute le sien. « K » doit être là pour Kettering. Nous hésitions, car elle avait un autre étui à cigarettes dans son sac, et il semblait curieux qu'elle en ait deux. (Puis, se tournant brusquement vers Derek :) Vous ne savez pas, par hasard, si cet étui appartenait ou non à votre femme ?

Pris de court, Derek balbutia :

— Je... je ne sais pas. Sans doute, oui.

— Ce ne serait pas le vôtre, par hasard ?

— Si c'était le mien, vous ne l'auriez certainement pas trouvé chez ma femme.

— J'ai pensé que vous l'aviez peut-être laissé tomber lorsque vous étiez dans son compartiment, expliqua-t-il, l'œil candide.

— Je n'y suis jamais allé. Je l'ai déjà répété cent fois à la police.

— Mille excuses, dit Poirot, l'air navré. C'est mademoiselle, ici présente, qui prétend vous avoir vu y entrer.

Il se tut, feignant le plus grand embarras.

Katherine regarda Derek. Il avait pâli, mais peut-être se faisait-elle des idées. Son rire en tout cas sonna très juste.

— Vous faites erreur, mademoiselle Grey, dit-il, très à l'aise. D'après ce qu'on m'a dit, mon compartiment était soit juste à côté de celui de ma femme, soit une porte plus loin. Vous m'avez sûrement vu entrer dans mon propre compartiment.

Il se leva brusquement en voyant Van Aldin et Knighton approcher.

— Il faut que je vous quitte maintenant. Je ne peux pas supporter mon beau-père.

Van Aldin salua Katherine très poliment, mais il paraissait de mauvaise humeur,

— Vous avez l'air d'aimer regarder le tennis, monsieur Poirot,

grommela-t-il.

— Oui, j'y prends beaucoup de plaisir, répondit tranquillement Poirot.

— Vous avez de la chance d'être en France. En Amérique, nous sommes d'une autre trempe. Les affaires passent avant le plaisir.

Loin de se sentir offensé, Poirot sourit gentiment à l'irascible millionnaire.

— Ne vous fâchez pas. À chacun ses méthodes. Pour ma part, j'ai toujours pensé qu'il valait mieux joindre l'utile à l'agréable.

Il jeta un coup d'œil aux deux autres. Ils étaient absorbés par leur conversation. Rassuré, il glissa à l'oreille de Van Aldin :

— Je ne suis pas ici seulement pour mon plaisir, monsieur. Regardez ce grand vieillard, juste en face de nous, avec son teint jaune et sa barbe vénérable.

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, c'est M. Papopolous.

— Un Grec, c'est ça ?

— Un Grec, oui. Un antiquaire de réputation mondiale. Il a une petite boutique à Paris, mais la police le soupçonne de tout autre chose.

— De quoi donc ?

— De prendre livraison d'objets volés, et en particulier de bijoux. La taille et le sertissage des pierres précieuses n'ont aucun secret pour lui. Il traite avec les plus grands d'Europe comme avec le bas-fond.

Van Aldin regarda Poirot, son attention soudain éveillée.

— Eh bien ? demanda-t-il d'un ton complètement changé.

— Moi, Hercule Poirot, je me demande, dit-il en se frappant la poitrine de façon théâtrale, pourquoi M. Papopolous est-il soudainement venu à Nice ?

Van Aldin parut impressionné. S'il avait douté des compétences de Poirot, s'il l'avait pris un moment pour un amateur, à la seconde, il lui rendit toute sa confiance. Il le regarda droit dans les yeux.

— Je vous dois des excuses, monsieur Poirot.

— Bah ! s'écria celui-ci avec un grand geste de la main, cela n'a aucune importance. À présent, écoutez-moi, monsieur Van Aldin. J'ai

du nouveau. Cela va vous intéresser. Comme vous le savez, le comte de la Roche est sous surveillance depuis son entretien avec le juge d'instruction. Le lendemain, la villa Marina a été fouillée par la police en son absence.

— Eh bien, dit Van Aldin, on a trouvé quelque chose ? Je parie que non.

Poirot lui fit un petit salut.

— Je rends hommage à votre perspicacité, monsieur Van Aldin. Comme il fallait s'y attendre, on n'a rien découvert de suspect. Le comte de la Roche n'est pas né d'hier. C'est un homme astucieux et qui a beaucoup d'expérience.

— Poursuivez, grommela Van Aldin, très intéressé.

— Il pouvait, bien sûr, n'avoir rien eu à cacher. Mais nous devons également envisager l'autre hypothèse. Si le comte dissimulait quelque chose, où l'avait-il mis ? Pas dans sa maison, qui avait été entièrement fouillée. Pas sur lui non plus, puisqu'il savait qu'il pouvait être arrêté à tout moment. Restait sa voiture. Comme je vous l'ai déjà dit, il était surveillé. Il a été suivi le jour où il s'est rendu à Monte-Carlo. De là, il a pris la direction de Menton. Sa voiture est puissante et il a réussi à semer ses poursuivants. Pendant environ un quart d'heure, ils l'ont complètement perdu de vue.

— Et pendant ce temps, vous croyez qu'il a caché quelque chose sur le bord de la route ? demanda Van Aldin.

— Sur le bord de la route, non. Mais voilà, j'avais fait une petite proposition à M. Carrège, qui avait bien voulu l'approuver. Dans chaque bureau de poste de la région, nous avons placé une personne connaissant bien le comte de la Roche de vue. Parce que, voyez-vous, monsieur, le meilleur moyen de cacher quelque chose, c'est de l'expédier quelque part par la poste.

— Et ensuite ? demanda Van Aldin, de plus en plus intéressé.

— Ensuite... voilà !

D'un geste théâtral, il tira de sa poche un paquet non ficelé et mal enveloppé dans du papier marron.

— Pendant ledit quart d'heure, notre gentleman a posté ce colis.

— À quelle adresse ? demanda vivement Van Aldin.

Poirot hocha la tête.

— Le destinataire aurait pu nous apprendre quelque chose, mais ce n'est, hélas, pas le cas. Le colis a été envoyé à l'une de ces boîtes

postales de Paris qui conservent lettres et paquets et les restituent moyennant une petite commission.

— Bon, mais qu'y a-t-il dedans ? demanda Van Aldin avec impatience.

Poirot défit l'emballage et découvrit une petite boîte carrée en carton. Il regarda autour de lui.

— C'est le moment, dit-il tranquillement. Tous les yeux sont tournés vers les joueurs. Regardez, monsieur !

Il souleva le couvercle de la boîte pendant une fraction de seconde.

Van Aldin poussa une exclamation de stupeur. Il devint tout pâle.

— Mon Dieu, les rubis !

Il resta une minute comme hébété. Poirot remit la boîte dans sa poche et sourit. Sortant soudain de sa transe, Van Aldin se pencha vers Poirot et lui serra la main si énergiquement que le petit homme grimaça de douleur.

— Fantastique ! s'exclama Van Aldin, fantastique ! Vous êtes quelqu'un, monsieur Poirot. Oui, vous êtes vraiment quelqu'un.

— Oh, ce n'est rien, dit Poirot avec modestie. De l'ordre, de la méthode et se préparer à toutes éventualités, il n'y a rien là de bien sorcier.

— J'imagine que le comte de la Roche a été arrêté ? poursuivit Van Aldin, très excité.

— Non, répondit Poirot.

Van Aldin le regarda, stupéfait.

— Mais pourquoi ? Que vous faut-il de plus ?

— Son alibi est inattaquable.

— C'est ridicule !

— Oui, c'est ridicule, mais malheureusement, il faut le prouver.

— Pendant ce temps, il vous filera entre les doigts.

Poirot secoua énergiquement la tête.

— Non. Le comte ne peut pas se permettre de sacrifier son rang social. Il doit rester à tout prix et faire preuve de culot.

Van Aldin n'était pas convaincu.

— Mais je ne vois pas.

— Accordez-moi un peu de temps, monsieur, dit Poirot avec un geste apaisant. J'ai ma petite idée. Beaucoup de gens se sont moqués des petites idées d'Hercule Poirot, et ils ont eu tort.

— Bon. Allez-y. Quelle est cette petite idée ?

Poirot réfléchit un instant.

— Je viendrai vous voir à votre hôtel à 11 heures demain matin. D'ici là, pas un mot à qui que ce soit.

UNE VISITE MATINALE

M. Papopolous prenait son petit déjeuner en compagnie de sa fille Zia, lorsqu'on frappa à la porte. C'était un chasseur, avec une carte. Il y jeta un coup d'œil, leva les sourcils et la tendit à sa fille.

— Hercule Poirot, murmura M. Papopolous en se grattant pensivement l'oreille gauche. Hercule Poirot ! Je me demande bien...

Le père et la fille se regardèrent.

— Je l'ai aperçu hier au tennis, dit M. Papopolous. Je n'aime pas ça, Zia.

— Il t'a rendu de grands services, lui rappela sa fille.

— C'est vrai, reconnut M. Papopolous. Et j'ai entendu dire qu'il était à la retraite maintenant.

Le père et sa fille avaient parlé en grec.

M. Papopolous ordonna au chasseur en français :

— Faites monter ce monsieur.

Très élégamment vêtu et balançant sa canne d'un air désinvolte, Hercule Poirot fit son entrée.

— Cher monsieur Papopolous.

— Cher monsieur Poirot.

— Mademoiselle Zia, fit Poirot avec une petite courbette.

— Vous nous excuserez de poursuivre notre petit déjeuner, dit M. Papopolous en se versant une autre tasse de café. Vous êtes bien matinale !

— C'est honteux de ma part, dit Poirot, mais voyez-vous, je suis très pressé.

— Ah ! murmura M. Papopolous, vous êtes sur une affaire ?

— Une affaire très sérieuse, dit Poirot. Le meurtre de Mme Kettering.

— Attendez, dit M. Papopolous en regardant innocemment le plafond, n'est-ce pas cette femme qui est morte dans le Train bleu ? J'ai lu cette histoire dans les journaux, mais il n'y était pas question de meurtre.

— Dans l'intérêt de la justice, on a préféré le passer sous silence.

Ils se turent un moment.

— Et en quoi puis-je vous être utile, monsieur Poirot ? demanda poliment l'antiquaire.

— Voilà, dit Poirot, j'irai droit au but.

Il tira de sa poche la petite boîte qu'il avait montrée à M. Van Aldin à Cannes, l'ouvrit et poussa les rubis devant M. Papopolous.

Bien que Poirot l'observât de près, pas un muscle du visage du vieillard ne bougea. Il examina les bijoux avec un intérêt professionnel, puis regarda le détective d'un air interrogateur.

— Magnifiques, non ? demanda Poirot.

— Superbes, en effet, dit M. Papopolous.

— À combien les évalueriez-vous ?

Un léger frémissement agita le visage du Grec.

— Suis-je obligé de vous le dire, monsieur Poirot ?

— Vous êtes très habile, monsieur Papopolous. Non, ce ne sera pas nécessaire. Ils ne valent sans doute pas cinq cent mille dollars.

Papopolous se mit à rire, et Poirot fit de même.

— Pour des copies, dit Papopolous en remettant les rubis à Poirot, comme je vous l'ai dit, ils sont absolument superbes. Serait-il indiscret, monsieur Poirot, de vous demander d'où vous les tenez ?

— Pas du tout. Je peux bien le dire à un vieil ami comme vous. Ils étaient en possession du comte de la Roche.

M. Papopolous leva les sourcils de manière éloquente.

— Vraiment ? murmura-t-il.

Poirot prit son air le plus innocent.

— Monsieur Papopolous, je vais jouer cartes sur table. Les véritables bijoux ont été volés à Mme Kettering dans le Train bleu. Maintenant, je vais vous préciser d'abord ceci : je ne cherche pas à retrouver ces bijoux. C'est l'affaire de la police. Et je ne travaille pas pour la police, mais pour M. Van Aldin. Je veux mettre la main sur l'assassin de Mme Kettering. Je ne m'intéresse aux bijoux que dans la mesure où ils me permettront de mettre la main sur le coupable. Vous comprenez ?

Il insista sur les deux derniers mots.

— Poursuivez, riposta M. Papopolous, toujours impassible.

— Je pense que les bijoux changeront de main à Nice, si ce n'est déjà fait.

— Ah ! dit M. Papopolous en buvant son café à petites gorgées, se donnant un air plus noble et patriarcal que jamais.

— En vous voyant, continua Poirot avec entrain, je me suis dit : quelle chance ! Mon vieil ami, M. Papopolous, se trouve justement à Nice. Il va pouvoir m'aider.

— Et comment imaginez-vous que je puisse vous aider ? demanda froidement l'antiquaire.

— J'ai tout de suite pensé que vous étiez à Nice pour affaires.

— Pas du tout. Je suis ici pour raison de santé, sur ordre du médecin.

Il émit une toux caverneuse.

— Je suis navré de l'apprendre, répondit Poirot avec une feinte sympathie. Mais continuons. Lorsqu'un grand-duc russe, une archiduchesse autrichienne ou un prince italien souhaite se défaire de bijoux de famille, à qui s'adresse-t-il ? À M. Papopolous, n'est-ce pas ? Réputé dans le monde entier pour sa discrétion dans ce type de transactions.

L'autre s'inclina.

— Vous me flattez.

— La discrétion est une qualité inestimable, dit Poirot d'un air songeur. (Il fut récompensé par le sourire furtif qui éclaira le visage du Grec.) Mais moi aussi je sais me montrer discret.

Leurs regards se croisèrent.

Poirot continua, parlant très lentement, pesant visiblement ses mots avec soin :

— Je me suis dit encore ceci : si ces rubis ont changé de main à Nice, M. Papopolous en aura entendu parler. Il sait tout ce qui se passe dans le monde des bijoux.

— Ah ! dit M. Papopolous en prenant un croissant.

— La police, comprenez-vous, n'a rien à voir là-dedans. C'est une affaire strictement personnelle.

— Certains bruits ont couru, dit prudemment M. Papopolous.

— Lesquels ? demanda Poirot.

— Pour quelle raison devrais-je vous les communiquer ?

— J'en vois au moins une. Souvenez-vous, il y a dix-sept ans, un personnage très important vous avait confié des bijoux, et ceux-ci avaient disparu de façon inexplicable. Vous étiez, comme on dit, dans de mauvais draps.

Poirot regarda la jeune femme. Elle avait repoussé sa tasse et son assiette et, les coudes sur la table, le menton dans les mains, elle l'écoutait attentivement. Ne la quittant pas des yeux, il poursuivit :

— À cette époque, je me trouvais à Paris. Vous m'avez fait appeler et vous m'avez promis une reconnaissance éternelle si je retrouvais le bijou perdu. Eh bien ! Je l'ai retrouvé.

M. Papopolous poussa un long soupir.

— Ce fut le moment le plus pénible de ma carrière, murmura-t-il.

— Dix-sept ans, c'est long, dit Poirot, songeur, mais je ne crois pas me tromper, monsieur, en affirmant que vous faites partie d'une race qui n'oublie jamais.

— Les Grecs ? murmura Papopolous, avec un sourire ironique.

— Je ne pensais pas aux Grecs.

Il y eut un silence, puis le vieillard se redressa fièrement.

— Vous avez raison, monsieur Poirot. Je suis juif. Et, comme vous venez de le dire, nous avons de la mémoire.

— Vous acceptez donc de m'aider ?

— En ce qui concerne les bijoux, monsieur, je ne peux rien faire.

Comme Poirot auparavant, le vieil homme choisissait ses mots avec soin.

— Je ne sais rien. Je n'ai rien entendu dire. Mais je peux peut-être vous donner un bon tuyau. Si vous vous intéressez aux courses, bien sûr.

— Cela peut m'arriver, c'est selon, répondit Poirot sans le quitter des yeux.

— Il y a un cheval qui court à Longchamp en ce moment et qui paraît intéressant. Je ne peux rien affirmer, bien sûr. Le renseignement m'est parvenu si indirectement.

Il s'interrompit et fixa Poirot comme pour s'assurer qu'il le comprenait bien.

— Parfaitement, parfaitement, dit Poirot.

— Le cheval, dit M. Papopolous en s'enfonçant dans son siège et en joignant les doigts, s'appelle le Marquis. Je crois savoir qu'il s'agit d'un cheval anglais. N'est-ce pas, Zia ?

— Oui, je le pense aussi.

Poirot se leva vivement.

— Je vous remercie, monsieur. Rien ne vaut ce que les Anglais appellent un « tuyau d'écurie ». Au revoir, monsieur, et mille fois merci.

Il se tourna vers Zia.

— Au revoir, mademoiselle. Il me semble que notre dernière rencontre date d'hier, disons de deux ans, tout au plus.

— Il y a une grande différence entre seize ans et trente-trois, répliqua Zia d'un air triste.

— Pas dans votre cas, déclara Poirot galamment. Vous accepteriez peut-être de dîner avec moi un soir, avec votre père ?

— J'en serai enchantée, répondit Zia.

— Alors je vais arranger ça. Et maintenant, il faut que je me sauve.

Poirot sortit en fredonnant. Faisant tournoyer sa canne et souriant, il entra dans le premier bureau de poste venu pour expédier un télégramme. Il lui fallut quelque temps pour le rédiger, car il utilisait un code qui exigeait de lui des efforts de mémoire. Il y était question de la disparition d'une épingle de cravate, et le message était adressé à l'inspecteur Japp, à Scotland Yard.

Décodé, on pouvait lire : *Télégraphiez-moi tout ce que vous savez sur un homme se faisant appeler le Marquis.*

UNE NOUVELLE HYPOTHÈSE

Il était 11 heures précises lorsque Poirot se présenta chez Van Aldin. Il le trouva seul.

— Vous êtes ponctuel, monsieur Poirot, dit celui-ci avec un sourire, en se levant pour l'accueillir.

— Je suis toujours ponctuel, répondit Poirot. Sans ordre ni méthode... (Il s'interrompit.) Ah, mais j'ai déjà dû vous dire ça. Allons droit au but concernant ma visite.

— Votre petite idée ?

— Oui, ma petite idée. (Poirot sourit.) Avant tout, monsieur, je voudrais interroger une nouvelle fois la femme de chambre, Ada Mason. Elle est ici ?

— Oui.

— Bon.

Van Aldin le regarda avec curiosité. Il sonna et dépêcha un groom à la recherche de Mason.

Poirot la reçut avec son habituelle courtoisie, ce qui ne manquait jamais de faire son petit effet sur les gens de sa condition.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il gaiement. Asseyez-vous, je vous prie, si monsieur le permet.

— Oui, oui, asseyez-vous, mon enfant, dit Van Aldin.

— Merci, monsieur, dit Mason, guindée, en s'asseyant au bord d'une chaise.

Elle paraissait plus maigre et plus sèche que jamais.

— Je suis venu vous poser encore quelques petites questions, dit Poirot. Nous devons aller au fond de cette affaire. Je reviens une fois de plus à l'homme du train. On vous a montré le comte de la Roche. Vous avez déclaré que c'était peut-être lui mais que vous n'en étiez pas sûre.

— Comme je vous l'ai dit, monsieur, je n'ai pas pu voir son visage. C'est ça le problème.

Poirot sourit et hocha la tête.

— Précisément. Exactement. Je comprends bien votre problème. Maintenant, mademoiselle, vous étiez au service de Mme Kettering depuis deux mois. Au cours de ces deux mois, combien de fois avez-vous vu votre maître ?

Mason réfléchit un instant.

— Deux fois seulement, monsieur, dit-elle finalement.

— De près ou de loin ?

— Eh bien, monsieur, il est venu une fois à Curzon Street. J'étais au premier étage. Je me suis penchée par-dessus la rampe de l'escalier et l'ai aperçu dans le vestibule. J'étais un peu curieuse, voyez-vous, étant donné les circonstances.

Elle termina sa phrase par un toussotement discret.

— Et la seconde ?

— J'étais dans le parc, monsieur, avec Annie, une autre femme de chambre. Elle me l'a montré qui se promenait en compagnie d'une étrangère.

Poirot approuva de nouveau.

— À présent, écoutez-moi bien, Mason. Cet homme que vous avez vu à la gare de Lyon parler avec votre maîtresse, comment savez-vous que ce n'était pas votre maître ?

— Mon maître, monsieur ? Oh, je ne crois pas.

— Mais vous n'en êtes pas sûre ? insista Poirot.

— Ma foi, je n'y ai jamais pensé, monsieur.

Mason semblait visiblement troublée par cette idée.

— Vous savez maintenant que votre maître était également dans ce train. Il n'y aurait rien eu d'étrange à ce qu'il passe dans le couloir.

— Mais le gentleman qui parlait avec ma maîtresse devait venir de dehors. Il était vêtu d'un pardessus et d'un chapeau mou.

— Oui, mademoiselle, mais réfléchissez une minute. Le train venait d'arriver en gare de Lyon et quelques voyageurs se promenaient sur le quai. Votre maîtresse s'apprêtait à en faire autant, c'est pourquoi elle avait mis son vison, non ?

— Oui, monsieur, reconnut Mason.

— Eh bien, votre maître fait de même. Le train est chauffé, mais, dans la gare, il fait froid. Il met son pardessus et son chapeau, et marche le long du train en regardant les fenêtres éclairées des compartiments quand soudain, il aperçoit Mme Kettering. Tout naturellement, il monte dans son wagon et se rend dans son compartiment. En le voyant, elle pousse un cri de surprise et s'empresse de fermer la porte entre vos deux compartiments pour qu'on n'entende pas leur conversation.

S'enfonçant dans son fauteuil, Poirot observa l'effet produit sur Mason par son raisonnement. Personne ne savait mieux que lui qu'on ne devait pas brusquer les gens de sa classe. Il fallait lui donner le temps de se débarrasser de ses idées préconçues. Au bout d'un instant, elle déclara :

— Ma foi, bien sûr, monsieur, les choses ont pu se passer ainsi. Je n'y avais pas pensé. Le maître est grand et brun et il a presque la même taille que l'homme que j'ai aperçu. C'est le chapeau et le pardessus qui m'ont fait croire qu'il venait de l'extérieur. Oui, c'était peut-être le maître, mais je n'en jurerais pas.

— Merci beaucoup, mademoiselle. Vous pouvez vous retirer. Oh ! encore un petit détail. (Il tira de sa poche l'étui à cigarettes qu'il avait déjà montré à Katherine.) Ce porte-cigarettes appartenait à votre maîtresse ?

— Non, monsieur. Du moins...

Elle parut soudain surprise. De toute évidence, une idée essayait de faire son chemin jusqu'à sa conscience.

— Oui ? dit Poirot d'un ton encourageant.

— Je crois, monsieur, sans pouvoir l'affirmer, que ma maîtresse l'avait acheté pour l'offrir à mon maître.

— Ah, dit Poirot.

— Mais je ne saurais dire si elle le lui avait finalement offert.

— Bien entendu. Je crois que c'est tout ce que j'avais à vous demander, mademoiselle. Je vous souhaite un bon après-midi.

Ada Mason se retira discrètement et referma la porte sans bruit.

Poirot regarda Van Aldin avec un petit sourire. Celui-ci paraissait frappé de stupeur.

— Vous pensez que c'était Derek ? Pourtant, tout semble désigner l'autre : le comte a bien été pris sur le fait en possession des bijoux ?

— Non.

— Mais vous m'avez dit...

— Qu'est-ce que je vous ai dit ?

— Cette histoire à propos des bijoux... Vous me les avez montrés.

— Non.

Van Aldin le dévisagea.

— Êtes-vous en train de me dire que vous ne m'avez pas montré les bijoux ?

— Exactement.

— Hier, au tennis ?

— Non.

— Qui est fou, monsieur Poirot, vous ou moi ?

— Ni l'un ni l'autre. Vous m'avez posé une question, je vous ai répondu. Vous m'avez demandé si je vous ai montré les bijoux hier ? J'ai dit : non. Ce que je vous ai montré, monsieur Van Aldin, était une excellente copie. Seul un expert pourrait la distinguer des véritables bijoux.

POIROT DONNE UN CONSEIL

Il fallut quelques minutes avant que Van Aldin retrouve ses esprits. Il regardait Poirot d'un air ahuri. Celui-ci hocha gentiment la tête.

— Eh oui. Cela change tout, n'est-ce pas ?

— Une copie ! s'exclama Van Aldin. C'est là que vous vouliez en venir ? Vous n'avez jamais cru à la culpabilité du comte de la Roche ?

— J'avais des doutes, dit tranquillement Poirot. Je vous en avais d'ailleurs fait part. Un vol avec violence et meurtre... non, non, c'était difficile à imaginer. Cela ne correspondait pas à la personnalité du comte de la Roche.

— Vous croyez cependant qu'il avait l'intention de voler les rubis ?

— Cela ne fait aucun doute. Je vais vous exposer l'affaire comme je la vois. Le comte était au courant de l'existence des rubis et avait préparé un plan. Il a prétendu qu'il écrivait un livre pour inciter votre fille à les lui montrer. Puis il s'en est procuré une copie exacte. Il est clair qu'il avait l'intention de dérober les véritables bijoux et de les remplacer par cette imitation. Votre fille n'avait rien d'une experte en bijoux. Il lui aurait sans doute fallu longtemps pour se rendre compte de la substitution. Et à ce moment-là, eh bien ! je ne pense pas qu'elle aurait intenté un procès au comte. Elle avait trop à perdre. Il possédait de nombreuses lettres d'elle. Eh oui, un plan sans faille, qu'il avait certainement déjà mis en œuvre auparavant.

— Cela semble très clair, en effet, dit Van Aldin d'un air songeur.

— Et parfaitement conforme à la personnalité du comte de la Roche, dit Poirot.

— Oui, mais alors... (Van Aldin lui jeta un regard interrogateur.)

Que s'est-il passé ? Racontez-moi cela, monsieur Poirot.

— C'est simple, dit Poirot avec un haussement d'épaules. Quelqu'un lui a coupé l'herbe sous le pied.

Un long silence suivit.

Van Aldin semblait réfléchir. Il demanda enfin, sans tourner autour du pot :

— Depuis combien de temps soupçonnez-vous mon gendre, monsieur Poirot ?

— Depuis la première minute. Il avait un mobile et avait eu la possibilité de le faire. Tout le monde était convaincu que l'homme qui était entré dans le compartiment de Mme Kettering à Paris était le comte de la Roche. Moi-même je l'ai cru. Puis un jour, vous m'avez raconté qu'il vous était arrivé de confondre le comte avec votre gendre. J'en ai déduit qu'ils devaient avoir la même taille et la même couleur de cheveux. Alors d'étranges idées me sont venues. La femme de chambre n'était au service de votre fille que depuis peu. Comme M. Kettering ne vivait pas à Curzon Street, elle n'était peut-être pas capable de le reconnaître, d'autant plus que l'homme du compartiment avait pris soin de dissimuler son visage.

— Vous pensez qu'il l'a tuée ? demanda Van Aldin d'une voix rauque.

Poirot eut un geste de protestation.

— Non, non, je n'ai pas dit cela. Mais c'est une possibilité, une sérieuse possibilité. Il était acculé, menacé de ruine. C'était le moyen de se tirer d'embarras.

— Mais pourquoi prendre les bijoux ?

— Pour faire croire à un crime banal commis par des bandits. Sinon, on l'aurait immédiatement soupçonné.

— Dans ce cas, qu'aurait-il fait des rubis ?

— Cela reste à découvrir. Il y a plusieurs solutions. Je connais quelqu'un à Nice qui peut nous aider : l'homme que je vous ai montré hier au tennis.

Poirot se leva. Van Aldin l'imita et lui posa une main sur l'épaule. D'une voix étranglée par l'émotion, il lui dit :

— Retrouvez le meurtrier de ma fille, c'est tout ce que je vous demande.

Poirot se redressa.

— Laissez faire Hercule Poirot, déclara-t-il avec fierté. N'ayez crainte, je découvrirai la vérité.

D'une chiquenaude, il retira un grain de poussière de son chapeau, adressa un sourire rassurant à Van Aldin et s'en alla. Néanmoins, aussitôt dans l'escalier, sa belle assurance le quitta.

« Tout cela est très bien, se dit-il, mais il reste des difficultés à résoudre. De grandes difficultés. »

Il allait sortir de l'hôtel quand il s'arrêta : une voiture était devant la porte. Debout près de la portière, Derek Kettering bavardait avec Katherine Grey, assise à l'intérieur. Puis la voiture démarra et Derek resta immobile à la regarder s'éloigner. Il haussa soudain les épaules dans un mouvement d'impatience, poussa un profond soupir, se retourna et se trouva nez à nez avec Hercule Poirot. Il sursauta malgré lui. Ils se regardèrent, Poirot impassible, Derek avec une espèce de désinvolture méfiante.

— C'est un amour, vous ne trouvez pas ? remarqua celui-ci d'un ton de vague raillerie.

— Oui, répondit Poirot, pensif. C'est en effet le mot qui lui convient. Adorable et très anglaise.

Et comme Derek ne répondait pas, il ajouta :

— Et malgré tout cela, également sympathique, non ?

— Oui, on en rencontre peu comme elle, dit Derek à voix basse, comme pour lui-même.

Poirot acquiesça et répliqua, d'une voix calme et grave que Derek Kettering ne lui connaissait pas :

— Vous pardonnerez à un vieil homme, monsieur, s'il s'adresse à vous avec ce que vous pouvez considérer comme de l'impertinence, mais j'aimerais vous citer un de vos proverbes anglais : « La sagesse exige qu'on se débarrasse d'un amour avant de s'engager dans le suivant. »

— Que diable voulez-vous dire ? s'écria Kettering, furieux.

— Vous êtes en colère contre moi ? répondit Poirot sans s'émouvoir. Je m'y attendais. Quant à ce que je voulais dire... Je voulais dire, monsieur, qu'il y a ici une deuxième voiture avec une dame à l'intérieur. Si vous tournez la tête, vous la verrez.

Derek se retourna et son regard devint noir de colère.

— Mireille ! s'écria-t-il. Je vais la...

Poirot l'arrêta du geste.

— Êtes-vous sûr que ce que vous allez faire soit bien raisonnable ? demanda-t-il.

Une lueur verte brillait dans son regard, mais dans sa colère, Derek n'était plus en état de comprendre l'avertissement.

— J'ai rompu avec elle, et elle le sait ! vociféra-t-il.

— Oui, mais elle ? Est-ce qu'elle a aussi rompu avec vous ?

Derek éclata d'un rire cassant.

— Elle ne rompra pas de plein gré avec deux millions de livres, faites-lui confiance.

Poirot leva les sourcils.

— Vous voyez les choses de façon plutôt cynique, murmura-t-il.

— Vous trouvez ? fit Derek avec un sourire sans joie. J'ai vécu assez longtemps dans le monde, monsieur Poirot, pour savoir que toutes les femmes se ressemblent. Toutes, sauf une, ajouta-t-il d'un ton soudain plus doux.

Il lança à Poirot un regard provocant.

— Celle-là, dit-il en indiquant d'un signe de tête la direction du Cap-Martin.

— Ah ! fit Poirot.

Sa passivité était bien calculée pour exciter la nature impulsive de l'autre.

— Je sais ce que vous allez dire, déclara-t-il vivement : étant donné la vie que j'ai vécue, je ne suis pas digne d'elle. Je suis même indigne d'y songer. Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. Je sais qu'il est indécent de parler ainsi, alors que ma femme n'est morte que depuis quelques jours, assassinée qui plus est.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Poirot en profita pour lui faire remarquer d'une voix plaintive :

— Je n'ai rien dit de tel.

— Non, mais vous allez le faire.

— Ah ?

— Vous allez dire que je n'ai aucune chance d'épouser Katherine.

— Non, dit Poirot, je ne dirai pas ça. Vous avez mauvaise réputation, certes, mais cela ne décourage jamais les femmes. Si vous

étiez un homme honorable, à la moralité irréprochable, n'ayant rien fait de ce qu'il ne devait pas faire, ayant même peut-être fait tout ce qu'il devait faire, eh bien ! dans ce cas, je douterais fort de votre réussite. Les qualités morales, voyez-vous, ne sont guère romantiques. Néanmoins, les veuves les apprécient.

Derek Kettering le foudroya du regard, lui tourna le dos et se dirigea vers la voiture.

Poirot le regarda faire avec intérêt. Une délicieuse apparition se pencha par la portière et se mit à parler. Mais Derek Kettering ne s'arrêta pas. Il souleva son chapeau et poursuivit son chemin.

— Bon. Ça y est ! dit Hercule Poirot. Le moment est venu de rentrer chez moi.

Il trouva l'imperturbable George en train de donner un coup de fer à son pantalon.

— La journée s'annonce agréable, George ! Un peu fatigante, mais pleine d'enseignement, dit-il.

George accueillit ces remarques avec son flegme habituel.

— Oui, monsieur.

— La personnalité d'un criminel, George, est une chose passionnante. Les meurtriers sont souvent des gens charmants.

— J'ai entendu dire que la compagnie du Dr Crippen était très recherchée. Et pourtant, il a coupé sa femme en petits morceaux.

— Vos observations sont toujours pertinentes, George.

La sonnerie du téléphone retentit. Poirot décrocha.

— Allô, allô... oui ! Hercule Poirot à l'appareil.

— Ici Knighton. Ne quittez pas, monsieur Poirot, M. Van Aldin désire vous parler.

La voix de celui-ci se fit bientôt entendre :

— Monsieur Poirot ? Je voulais juste vous dire que Mason est venue me voir de son propre chef. Réflexion faite, elle est presque certaine que l'homme entrevu à Paris est bien Derek Kettering. Sur le moment, il lui avait paru vaguement familier, mais elle n'arrivait pas à le situer. À présent, elle n'a pour ainsi dire plus de doutes.

— Ah ! dit Poirot, merci, monsieur Van Aldin. Voilà un point d'acquis.

Après avoir raccroché, il resta immobile une minute, un étrange

sourire aux lèvres. George dut répéter deux fois sa question avant d'obtenir une réponse.

— Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Monsieur déjeunera-t-il ici ou va-t-il sortir ?

— Ni l'un ni l'autre. Je vais aller m'allonger avec une tisane. Ce que j'attendais est arrivé, et quand cela arrive je suis toujours un peu ému.

MÉFIANCE

Au moment où Derek Kettering avait croisé la voiture, Mireille s'était penchée à la portière.

— Derek, il faut que je te parle !

Mais il s'était contenté de la saluer et avait poursuivi son chemin.

À l'hôtel, le concierge l'arrêta :

— Un homme veut vous voir, monsieur.

— Qui ça ?

— Il n'a pas donné son nom, mais il a dit qu'il s'agissait d'une affaire importante et qu'il vous attendrait.

— Où est-il ?

— Il s'est installé dans le petit salon. Il trouvait le hall trop passant.

Il n'y avait qu'une personne dans le petit salon, qui se leva à l'entrée de Derek et s'inclina avec grâce. Derek n'avait vu le comte de la Roche qu'une fois, mais il n'eut aucun mal à le reconnaître. Son œil devint noir. « Voyez-vous ça ! De tous les culots... » se dit-il.

— Le comte de la Roche, sans doute ? Je crains que vous n'ayez perdu votre temps en venant ici.

— J'espère que non, répondit le comte avec amabilité en découvrant des dents blanches éclatantes.

Le charme de ses manières était en général sans effet sur les hommes. Ils le détestaient tous, sans exception. Derek Kettering ressentait déjà l'impérieux désir d'envoyer promener le comte hors du petit salon d'un bon coup de pied. Mais le moment était malvenu pour

déclencher un scandale. Comment Ruth avait-elle pu s'éprendre d'un tel individu ? Un goujat, pire qu'un goujat. Il regarda avec dégoût ses doigts manucurés.

— Je suis venu à propos d'une petite affaire. Je pense qu'il serait sage de m'écouter.

Le ton légèrement menaçant du comte ne lui échappa pas, mais il l'interpréta à sa façon. Une fois de plus, il se sentit démangé par le désir de le jeter dehors. Mais différentes raisons lui conseillaient d'écouter ce que le comte avait à lui dire.

Il s'assit et se mit à pianoter avec impatience sur la table.

— Eh bien, demanda-t-il sèchement, de quoi s'agit-il ?

Il n'était pas dans les habitudes du comte d'aller droit au but.

— Permettez-moi, monsieur, de vous présenter mes condoléances pour le deuil qui vous a récemment frappé.

— Si vous vous permettez d'être insolent, je vous passe par la fenêtre, déclara Derek posément, en lui montrant de la tête celle qui se trouvait juste derrière lui.

Le comte, mal à l'aise, changea de place.

— Je vous enverrai mes témoins, monsieur, si c'est ce que vous désirez, dit-il avec hauteur.

Derek éclata de rire.

— Un duel, hein ? Mon cher comte, je ne vous prends pas assez au sérieux pour en arriver là. En revanche, j'aurais plaisir à vous faire descendre la Promenade des Anglais à coups de pied dans le derrière.

Le comte ne supportait pas de se sentir offensé. Il leva tout doucement les sourcils et murmura :

— Les Anglais sont des barbares !

— Eh bien, dit Derek, je vous écoute ?

— Je vais être franc, dit le comte, aller droit au but. C'est ce que nous souhaitons tous les deux, n'est-ce pas ?

Une fois encore, il sourit aimablement.

— Poursuivez, lui dit sèchement Derek.

Le comte leva les yeux au plafond, joignit les doigts et murmura :

— Vous venez d'hériter d'une somme considérable, monsieur.

— En quoi diable cela vous regarde-t-il ?

Le comte se redressa.

— Monsieur ! Mon nom est terni ! On m'accuse d'un crime abominable.

— L'accusation ne vient pas de moi, lui répondit froidement Derek. On ne peut être juge et partie. Je n'ai exprimé aucune opinion.

— Je suis innocent, déclara le comte. Je le jure devant Dieu, ajouta-t-il en levant la main.

— Le juge d'instruction chargé de l'affaire s'appelle M. Carrège, lui signala Derek poliment.

Mais le comte ne parut pas l'entendre.

— Non seulement je suis injustement soupçonné d'un crime que je n'ai pas commis, mais j'ai également un terrible besoin d'argent, dit-il en toussotant d'une manière significative.

Derek se leva.

— Je l'attendais, dit-il doucement. Vous êtes un ignoble maître chanteur ! Je ne vous donnerai pas un sou. Ma femme est morte et aucun scandale ne saurait plus l'atteindre. Elle vous a sans doute écrit quelques lettres stupides. Mais si je vous les rachetais aujourd'hui pour une somme rondelette, je suis presque certain que vous en conserveriez encore une ou deux sur vous. Et laissez-moi vous dire, monsieur de la Roche, que le mot chantage est aussi méprisable en Angleterre qu'en France. C'est ma réponse. Au revoir !

— Un instant !

Derek s'apprêtait à quitter la pièce, le comte l'arrêta d'un geste.

— Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez complètement. Je suis, je l'espère, un gentleman. (Derek lui rit au nez.) Une lettre de femme est sacrée pour moi. (Il rejeta la tête en arrière d'un mouvement plein de noblesse.) La proposition que je comptais vous faire était d'une tout autre nature. Je suis, je vous l'ai dit, à court d'argent, et ma conscience pourrait m'obliger à fournir à la police certains renseignements.

Derek retourna lentement sur ses pas.

— Que voulez-vous dire ?

Le comte lui adressa de nouveau son charmant sourire.

— Je pense qu'il est inutile d'entrer dans les détails. Ne dit-on pas : cherchez à qui profite le crime ? Comme je vous l'ai fait remarquer à l'instant, vous venez d'hériter d'une jolie fortune.

Derek se mit à rire.

— Si c'est tout, dit-il d'un ton méprisant.

Le comte secoua la tête.

— Mais non, ce n'est pas tout, mon cher monsieur. Je ne serais pas venu vous voir si je n'avais pas en ma possession des renseignements beaucoup plus précis. Il est très déplaisant, monsieur, d'être arrêté et jugé pour meurtre.

Derek s'approcha. Son visage exprimait une telle fureur que le comte recula involontairement.

— Seriez-vous en train de me menacer ?

— Je m'arrêterai là, lui assura le comte.

— Voilà bien le bluff le plus monstrueux que j'aie jamais...

Le comte leva sa jolie main.

— Vous faites erreur. Il ne s'agit pas d'un bluff. Pour vous convaincre, j'ajouterai ceci : je tiens mes renseignements d'une dame. C'est elle qui a entre les mains la preuve de votre culpabilité.

— Elle ? Mais qui ?

— Mlle Mireille.

Derek recula, comme frappé d'un coup de massue.

— Mireille, marmonna-t-il.

Le comte s'empressa de profiter de son avantage.

— Une bagatelle de cent mille francs, dit-il. Je n'en demande pas plus.

— Hein ? fit Derek d'un air absent.

— Je disais, monsieur, que la bagatelle de cent mille francs suffirait à apaiser ma conscience.

Derek sembla se ressaisir. Il regarda gravement le comte.

— Vous voulez ma réponse maintenant ?

— S'il vous plaît, monsieur.

— Eh bien, la voici : allez au diable ! Vous comprenez ?

Laissant le comte trop interloqué pour répondre, Derek fit demi-tour et quitta la pièce.

Il sortit, héla un taxi et se rendit chez Mireille. La danseuse venait

de rentrer à l'hôtel. Derek remit sa carte au concierge.

— Portez ceci à Mademoiselle et demandez-lui si elle peut me recevoir.

Très peu de temps après, un chasseur invita Derek à le suivre.

Des effluves de parfum exotique l'assaillirent dès la porte franchie. L'appartement de la danseuse était rempli d'œILLETS, d'orchidées et de mimosas. Mireille se tenait près de la fenêtre, en peignoir de dentelle. Elle vint à lui, bras tendus.

— Derek ! Tu es revenu. J'en étais sûre.

Il la repoussa et la regarda gravement.

— Pourquoi m'as-tu envoyé le comte de la Roche ?

Son étonnement lui parut sincère.

— Moi ? Je t'ai envoyé le comte de la Roche ? Mais pour quoi faire ?

— Pour me faire chanter, apparemment, répondit Derek, l'air sombre.

Elle le dévisagea un instant. Puis soudain, elle sourit et hocha la tête.

— Bien sûr. De la part de ce type-là, il fallait s'y attendre. J'aurais dû m'en douter. Non, Derek, je ne te l'ai pas envoyé.

Il la scruta comme pour lire dans ses pensées.

— Je vais tout te raconter, avoua Mireille. J'en ai honte, mais il faut que je te le dise. L'autre jour, tu comprends, j'étais folle de rage. (Elle fit un geste éloquent.) Je ne suis pas d'un naturel patient. Je voulais me venger. Je suis allée trouver le comte de la Roche. Je lui ai demandé d'aller à la police, de leur raconter ça et ça, et ça... Mais rassure-toi, Derek, je n'ai pas totalement perdu l'esprit : la preuve, c'est moi qui la détiens. La police ne peut rien sans moi, tu comprends ? Et maintenant...

Elle vint se blottir contre lui, le regard tendre.

Derek la repoussa brutalement. Debout, la poitrine haletante, les yeux mi-clos comme ceux d'un chat, elle le menaça :

— Prends garde, Derek ! Prends garde... tu m'es revenu, n'est-ce pas ?

— Je ne te reviendrai jamais, répondit-il d'un ton ferme.

— Ah !

Elle avait plus que jamais l'air d'un chat.

— Alors il y a une autre femme ? Celle avec qui tu as déjeuné hier ? C'est ça ? J'ai raison ?

— Je compte lui demander de m'épouser. Autant que tu le saches.

— Cette espèce d'Anglaise guindée ? Et tu crois que je vais accepter cela ? Ah ! non, s'écria-t-elle en frémissant de tout son être. Écoute-moi bien, Derek. Tu te rappelles cette conversation que nous avons eue à Londres ? Tu disais que seule la mort de ta femme pouvait te tirer d'embarras. Tu déplorais son éblouissante santé. C'est alors que tu as pensé à un accident. Et même à quelque chose de plus qu'un accident.

— J'imagine que c'est cette conversation que tu as rapportée au comte de la Roche ? dit-il d'un ton méprisant.

Mireille se mit à rire.

— Tu me prends pour une idiote ? Que ferait la police d'une histoire aussi vague ? Je vais te donner une dernière chance. Renonce à cette Anglaise. Reviens-moi. Et alors, chéri, jamais je ne soufflerai mot de...

— De quoi ?

Elle rit doucement.

— Tu crois sans doute que personne ne t'a vu ?

— Que veux-tu dire ?

— Je te répète : tu crois sans doute que personne ne t'a vu, mais moi, je t'ai vu, Derek mon ami. Je t'ai vu sortir du compartiment de ta femme juste avant l'arrivée du train en gare de Lyon. Et j'en sais davantage. Je sais que lorsque tu as quitté son compartiment, elle était morte.

Il la regarda, les yeux écarquillés. Puis, comme en rêve, il fit demi-tour et sortit lentement d'un pas chancelant.

UN AVERTISSEMENT

— Ainsi, dit Poirot, nous sommes amis, et nous n'avons aucun secret l'un pour l'autre.

Katherine le regarda fixement. Elle avait cru déceler dans sa voix une note tout à fait inhabituelle de sérieux.

Ils étaient assis dans les jardins de Monte-Carlo. En arrivant, Katherine et ses amis étaient tombés sur Poirot et Knighton. Lady Tamplin avait aussitôt accaparé Knighton et l'abreuvait de souvenirs, dont Katherine aurait juré qu'ils étaient, pour la plupart, inventés. Ils s'étaient un peu éloignés. Lady Tamplin avait la main posée sur le bras de Knighton, lequel se retournait de temps en temps pour jeter un coup d'œil derrière lui. Poirot les observait, les yeux pétillant de malice.

— Bien sûr que nous sommes amis, dit Katherine.

— Nous avons sympathisé dès le début, dit Poirot, l'air songeur.

— Quand vous m'avez déclaré qu'un roman policier pouvait être une réalité.

— N'avais-je pas raison ? lança-t-il d'un ton de défi, l'index brandi. Nous voici plongés en plein cœur de celui-là. C'est normal pour moi, c'est mon métier. Mais pour vous, c'est autre chose. Oui, répéta-t-il, c'est autre chose.

Elle lui jeta un coup d'œil. On aurait dit que Poirot voulait lui faire prendre conscience d'une menace.

— Pourquoi dites-vous que je suis au cœur de cette histoire ? Il est vrai que j'ai eu une conversation avec Mme Kettering juste avant sa mort, mais à présent, tout cela est fini. Je n'ai plus de rapport avec

l'affaire.

— Ah, mademoiselle, peut-on jamais affirmer : « J'en ai fini avec ceci ou cela » ?

— Qu'y a-t-il ? Vous essayez de me dire quelque chose. Mais les allusions m'échappent. Je préférerais que vous me disiez franchement ce que vous avez à me dire.

— Voilà qui est bien anglais, murmura-t-il en la regardant avec tristesse : tout est noir et blanc, clair et bien défini. Mais la vie n'est pas comme cela, mademoiselle. Il est des événements qui projettent avant l'heure des ombres annonciatrices. (Il s'épongea le front avec un grand mouchoir de soie et murmura :) Ah ! Mais je deviens poète. Tenons-nous-en aux faits, comme vous dites. Et à propos, que pensez-vous de Richard Knighton ?

— Il me plaît beaucoup, dit Katherine avec chaleur. Il est charmant. Poirot soupira.

— Qu'avez-vous ?

— Vous avez répondu avec tant d'ardeur ! Si vous m'aviez dit d'un ton indifférent : « Oh, il est tout à fait charmant », eh bien j'aurais été plus content.

Gênée, Katherine ne répondit pas. Poirot poursuivit d'une voix rêveuse :

— Qui sait ? Avec les femmes... Elles ont tellement de façons de dissimuler leurs sentiments. Après tout, l'ardeur en vaut peut-être bien une autre.

Il soupira de nouveau.

— Je ne comprends pas..., commença Katherine.

— Vous ne comprenez pas pourquoi je me montre si indiscret ? Je suis un vieil homme et de temps en temps, rarement, je rencontre sur ma route une personne dont le bonheur m'est cher. Nous sommes amis, mademoiselle. Vous l'avez dit vous-même. C'est juste que j'aimerais vous voir heureuse.

Katherine regardait droit devant elle. De la pointe de son ombrelle, elle traçait des dessins dans le sable.

— Je vous ai posé une question sur le jeune Knighton. À présent, je voudrais vous en poser une autre. Comment trouvez-vous Derek Kettering ?

— Je le connais à peine.

— Ce n'est pas une réponse.

— Pour moi, c'en est une.

Il la regarda, frappé par son intonation. Puis il hocha gravement la tête.

— Vous avez peut-être raison. Voyez-vous, mademoiselle, moi qui ai vu beaucoup de choses, j'ai ma théorie. Un homme honnête peut se perdre par amour pour une mauvaise femme, mais la réciproque est également vraie. Un vaurien pourra détruire sa vie par amour pour une honnête femme.

Katherine leva soudain les yeux.

— Lorsque vous parlez de se détruire...

— Je l'entends de son point de vue. Le crime exige qu'on s'y consacre sans réserve, comme à n'importe quelle autre activité.

— Vous essayez de me mettre en garde, dit Katherine à voix basse. Contre qui ?

— Je ne peux lire dans votre cœur, mademoiselle, et je ne pense pas que vous me laisseriez faire si j'en avais la possibilité. Je vous dirai juste ceci : certains hommes exercent sur les femmes une étrange fascination.

— Le comte de la Roche, par exemple, dit Katherine en souriant.

— Il en existe d'autres, beaucoup plus dangereux que le comte de la Roche. Ils ont des côtés séduisants : l'insouciance, la témérité, l'audace. Vous êtes sous le charme, mademoiselle, je le vois bien, mais je pense que cela ne va pas plus loin. Je l'espère, du moins. Les sentiments de l'homme auquel je fais allusion sont sincères. Néanmoins...

— Néanmoins ?

Il se leva, la regarda, puis à voix basse mais distincte, il lui dit :

— Vous pourriez peut-être aimer un voleur, mademoiselle, mais pas un assassin.

Là-dessus, il tourna les talons et s'éloigna. Il fit semblant de n'avoir pas entendu l'exclamation sourde qu'elle poussa. Il avait dit ce qu'il avait à dire. À elle maintenant de déchiffrer sa dernière phrase, qui ne souffrait pas deux interprétations.

Derek Kettering, qui sortait du casino, l'aperçut seule sur le banc et la rejoignit.

— J'ai joué, lui annonça-t-il avec un rire léger, et j'ai perdu. Tout perdu... du moins tout ce que j'avais sur moi.

Katherine le regarda avec inquiétude. Elle avait tout de suite senti chez lui quelque chose d'inhabituel, une émotion contenue que mille petits signes trahissaient.

— J'imagine que vous avez toujours été joueur. Le risque vous fascine.

— Joueur, toujours et dans tous les domaines ? Vous n'avez pas tort. Vous ne trouvez pas cela grisant ? Tout risquer sur une seule mise.

Elle qui se croyait si paisible, si flegmatique, ne put s'empêcher de ressentir un petit frisson d'excitation.

— Je veux vous parler, poursuivit Derek. Qui sait si j'en retrouverai jamais l'occasion ? Le bruit court que j'ai assassiné ma femme... non, je vous en prie, ne m'interrompez pas. L'accusation est absurde, bien sûr.

Il s'arrêta une minute et reprit, plus posément :

— Devant la police et les autorités locales, j'ai dû faire semblant et afficher, je dirais, une attitude décente. Avec vous, je ne veux pas faire semblant. Je cherchais une fortune à épouser. J'étais en quête d'argent lorsque j'ai rencontré Ruth Van Aldin. Elle avait l'air d'une madone et j'ai... eh bien, j'ai pris toutes sortes de bonnes résolutions, mais j'ai été amèrement déçu. Ma femme aimait un autre homme au moment où elle m'a épousé. Elle ne s'est jamais intéressée à moi le moins du monde. Oh, je ne me plains pas : nous avons fait un marché. Elle voulait Leconbury et je voulais l'argent. Mais le malheur a voulu que Ruth fût américaine. Elle se souciait de moi comme d'une guigne, mais elle aurait voulu que je sois son chevalier servant. Elle prétendait même parfois qu'elle m'avait acheté et que je lui appartenais. En conséquence, je me suis conduit envers elle de façon abominable. Mon beau-père vous le dira et il n'aura pas tort. Au moment de la mort de Ruth, j'étais dans une situation désastreuse. (Soudain, il se mit à rire.) On se trouve toujours dans une situation désastreuse lorsqu'on se heurte à quelqu'un comme Rufus Van Aldin.

— Et ? demanda Katherine à voix basse.

— Alors, dit Derek avec un haussement d'épaules, alors Ruth a été très providentiellement assassinée.

Son rire choqua Katherine qui tressaillit.

— En effet, dit Derek, ce n'est pas du meilleur goût. Mais c'est la vérité. Maintenant, je dois ajouter quelque chose. À l'instant même où

je vous ai vue, j'ai su que vous étiez la seule femme au monde qui comptait pour moi. Vous m'avez fait peur. J'ai pensé que vous alliez me porter malheur.

— Vous porter malheur ? s'écria vivement Katherine.

Frappé par son intonation, Derek la dévisagea.

— Pourquoi répétez-vous ça sur ce ton ?

— Cela me rappelle des choses qu'on m'a dites.

Derek sourit brusquement.

— Vous en entendrez encore beaucoup sur mon compte, et presque tout sera vrai. Et il y a pire, des choses que je ne vous dirai jamais. J'ai joué toute ma vie, et parfois en ayant l'avantage. Mais je n'ai pas l'intention de me confesser à vous maintenant – ni d'ailleurs une autre fois. Le passé est le passé. Cependant il y a une chose dont je veux que vous soyez certaine : je vous jure solennellement que je n'ai pas tué ma femme.

Sa déclaration, faite avec conviction, avait quand même un côté théâtral. Il rencontra le regard inquiet de Katherine et continua :

— Je sais. Je vous ai menti l'autre jour. C'est bien dans le compartiment de ma femme que je suis entré.

— Ah !

— Cela ne sera pas facile de vous faire comprendre pourquoi je l'ai fait, mais je vais essayer. Je l'ai fait sur une impulsion. Voyez-vous, j'espionnais plus ou moins ma femme, et j'ai fait en sorte qu'elle ne m'aperçoive pas dans le train. Mireille m'avait dit qu'elle devait rencontrer le comte de la Roche à Paris. Eh bien, autant que j'aie pu voir, cela n'a pas été le cas. J'ai eu honte et soudain j'ai pensé qu'il serait bon que nous nous expliquions une fois pour toutes. Alors j'ai ouvert la porte et je suis entré.

— Et ensuite ? demanda doucement Katherine.

— Ruth était endormie, le visage tourné vers la paroi. Je ne voyais que ses cheveux. J'aurais pu la réveiller, bien sûr. Mais je me suis ravisé. Après tout, qu'avions-nous à nous dire que nous n'eussions déjà répété cent fois ? Et elle semblait dormir si paisiblement. J'ai quitté le compartiment en faisant le moins de bruit possible.

— Pourquoi avoir menti à la police ?

— Parce que je ne suis pas totalement stupide. Pour ce qui est du mobile, j'ai compris tout de suite que j'étais l'assassin idéal. Si j'avais

avoué être entré dans son compartiment juste avant qu'elle ne soit assassinée, mon compte était bon.

— Je comprends.

Comprenait-elle vraiment ? Elle n'aurait pu l'affirmer. Elle était attirée par la personnalité magnétique de Derek, et cependant quelque chose en elle résistait, la retenait.

— Katherine...

— Je...

— Vous savez que je tiens beaucoup à vous. Et vous, tenez-vous à moi ?

— Je... je ne sais pas.

Là, elle était prise en défaut. Ou elle savait, ou elle ne savait pas. Si... si seulement...

Elle jeta un regard désespéré autour d'elle, comme pour trouver de l'aide. Ses joues se colorèrent légèrement lorsqu'elle aperçut un grand jeune homme blond qui venait rapidement vers eux en boitant : Richard Knighton.

Elle l'accueillit avec chaleur et soulagement.

Quant à Derek, il se leva, le visage sombre comme un ciel d'orage.

— Lady Tamplin est allée tenter sa chance au jeu ? Je vais la rejoindre pour la faire profiter de ma martingale, déclara-t-il.

Il tourna les talons et les laissa ensemble. Katherine se rassit. Son cœur battait à un rythme rapide et irrégulier, mais après quelques banalités échangées avec le paisible et plutôt timide Knighton, elle était redevenue elle-même.

Soudain, elle éprouva un choc : tout comme Derek, Knighton était en train de lui ouvrir son cœur. Mais à sa manière, gêné, balbutiant, sans flots d'éloquence :

— Dès que je vous ai vue... je ne devrais pas vous le dire déjà, mais M. Van Aldin peut partir d'un jour à l'autre, et je n'aurai peut-être pas d'autre occasion. Vous ne pouvez pas m'aimer déjà... je sais... c'est impossible. J'ai quelques économies... pas beaucoup... Non, s'il vous plaît, ne me répondez pas tout de suite. Je connais votre réponse. Mais pour le cas où je serais obligé de partir subitement, je voulais que vous sachiez ce que vous représentez pour moi.

Il était si gentil, si attendrissant... Katherine se sentit profondément touchée.

— Une chose encore... Je voulais vous dire... si jamais vous aviez des ennuis... tout ce que je pourrai faire...

Il lui prit la main, la tint serrée un instant dans la sienne, puis s'en alla rapidement, sans se retourner.

Immobile, Katherine le regarda s'éloigner. Derek Kettering... Richard Knighton... deux hommes si différents. Knighton semblait bon et digne de confiance. Quant à Derek...

Soudain, Katherine éprouva une curieuse sensation. Elle avait l'impression de n'être plus seule, que quelqu'un était debout à côté d'elle et que ce quelqu'un, c'était Ruth Kettering, la femme morte. Il lui semblait que Ruth voulait absolument lui parler. Cette impression était si étrange, si vive qu'elle ne pouvait la chasser. C'était l'esprit de Ruth Kettering, elle en était certaine, qui essayait de lui transmettre un message d'une importance vitale. Puis, l'impression s'évanouit. Katherine se leva, un peu tremblante. Qu'est-ce que Ruth Kettering tenait donc tant à lui dire ?

ENTRETIEN AVEC MIREILLE

En quittant Katherine, Knighton s'était mis à la recherche d'Hercule Poirot qu'il trouva dans une des salles du casino, misant superbement l'enjeu minimum sur les nombres pairs. Quand Knighton s'approcha, le nombre trente-trois sortit et l'enjeu de Poirot fut ratissé.

— Pas de chance ! dit Knighton. Allez-vous miser encore une fois ?

— Pas pour le moment.

— Êtes-vous fasciné par le jeu ?

— Pas à la roulette.

Knighton lui jeta un bref regard. Puis il se troubla, et d'un ton hésitant, avec une note de respect dans la voix, il demanda :

— Vous avez un instant, monsieur Poirot ? J'aimerais vous dire un mot.

— Je suis à votre disposition. Si nous sortions ? Il fait bon au soleil.

Dehors, Knighton respira profondément.

— J'adore la Riviera, dit-il. Je suis venu ici pour la première fois il y a douze ans, pendant la guerre, lorsque j'ai été envoyé à l'hôpital de lady Tamplin. Venant des Flandres, c'était le paradis.

— J'imagine, en effet.

— Comme la guerre semble loin ! dit Knighton d'un air songeur.

Ils marchèrent un moment en silence.

— Quelque chose vous préoccupe, n'est-ce pas ? dit Poirot.

Knighton le regarda, un peu étonné.

— Vous avez raison, avoua-t-il. Mais comment le savez-vous ?

— Cela ne se voit que trop clairement, répliqua Poirot, ironique.

— Je ne me savais pas si transparent.

— La physionomie, c'est mon métier, expliqua le petit homme avec dignité.

— Voici, monsieur Poirot. Vous avez entendu parler de Mireille, la danseuse ?

— La très chère amie de Derek Kettering ?

— Oui. Sachant cela, vous comprendrez donc que M. Van Aldin soit prévenu contre elle. Elle lui a écrit pour lui demander un entretien. Il m'a chargé de lui répondre par un refus très net, ce que j'ai fait, évidemment. Elle est venue ce matin à l'hôtel et a fait passer sa carte à M. Van Aldin, en lui faisant dire qu'il était urgent et vital qu'elle le voie immédiatement.

— Vous m'intéressez, dit Poirot.

— M. Van Aldin était furieux. Il m'a donné un message pour elle, mais il se trouve que je n'étais pas d'accord avec lui. Il me semblait à la fois probable et vraisemblable qu'elle ait à nous transmettre de précieux renseignements. Nous savons qu'elle voyageait dans le Train bleu. Elle avait pu voir ou entendre quelque chose qu'il était important que nous sachions. N'est-ce pas votre avis, monsieur Poirot ?

— Bien sûr, dit Poirot. Si je peux me permettre, l'attitude de M. Van Aldin est tout à fait stupide.

— Je me réjouis que ce soit votre point de vue, monsieur Poirot. À présent, je vais vous avouer quelque chose. J'étais si profondément convaincu que M. Van Aldin se conduisait de façon déraisonnable que je suis descendu voir cette dame et que je me suis entretenu personnellement avec elle.

— Et alors ?

— L'ennui, c'est qu'elle a insisté pour rencontrer M. Van Aldin en personne. Je lui ai transmis son message en l'adoucissant comme je l'ai pu. Pour être franc, je le lui ai présenté sous une tout autre forme. Je lui ai dit que M. Van Aldin était trop occupé actuellement pour la recevoir, mais qu'elle pouvait me charger de n'importe quelle commission pour lui. Elle s'y est refusée et m'a quitté sans rien ajouter. J'ai pourtant la très nette impression que cette femme sait quelque chose.

— Cela me semble sérieux, dit Poirot. Savez-vous où elle habite ?

— Oui.

Knighton lui donna le nom de l'hôtel.

— Bien, dit Poirot, allons-y immédiatement.

Le secrétaire hésita.

— Et M. Van Aldin ?

— M. Van Aldin est un homme obstiné, répondit Poirot. Je ne discute jamais avec les obstinés. J'agis sans les consulter. Nous allons de ce pas voir cette femme. Je lui dirai que M. Van Aldin vous a donné pleins pouvoirs, et vous tâcherez de ne pas me contredire.

Knighton ne semblait pas entièrement convaincu, mais Poirot ne tint pas compte de ses hésitations.

À l'hôtel, ayant eu confirmation que Mademoiselle était chez elle, Poirot lui fit monter sa carte et celle de Knighton sur lesquelles il avait ajouté au crayon : « de la part de M. Van Aldin ».

On vint leur annoncer que Mlle Mireille les attendait.

Dès qu'ils furent introduits dans l'appartement de la danseuse, Poirot prit la direction des opérations :

— Mademoiselle, murmura-t-il en s'inclinant, nous venons de la part de M. Van Aldin.

— Ah ! Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Il est souffrant, dit Poirot en mentant effrontément. L'angine de la Riviera l'a pris dans ses griffes, mais il a donné tous pouvoirs d'agir en son nom à moi-même, ainsi qu'à son secrétaire, M. Knighton. À moins, bien sûr, que Mademoiselle ne préfère attendre une quinzaine de jours.

Poirot avait la quasi-certitude que pour un tempérament comme celui de Mireille, le mot « attendre » était synonyme d'abomination.

— Eh bien, messieurs, je parlerai ! s'écria-t-elle. Je me suis montrée patiente. J'ai tenu ma langue. Et résultat ? Je me fais insulter ! Oui, insulter ! Ah ! Il s'imagine pouvoir traiter Mireille comme ça ? S'en débarrasser comme d'un vieux gant ? Jamais un homme ne s'est lassé de moi. C'est toujours moi qui me suis lassée d'eux.

Elle marchait de long en large, frémissante de rage. Comme une petite table se trouvait sur son chemin, elle l'envoya se fracasser contre le mur.

— Voilà ce que je lui ferai, moi ! cria-t-elle. Et encore ça !

Elle s'empara d'un vase en cristal rempli de lis et le jeta dans la cheminée où il se brisa en mille morceaux.

Géné, Knighton la regardait avec une froide réprobation, typiquement anglaise. Poirot, en revanche, l'œil brillant, s'amusait franchement.

— Ah, magnifique ! s'écria-t-il. On voit que Mademoiselle a du tempérament.

— Je suis une artiste, dit Mireille. Tous les artistes ont du tempérament. J'avais pourtant dit à Derek de se méfier, mais il n'a pas voulu m'écouter. C'est vrai ou c'est faux qu'il a l'intention d'épouser cette demoiselle anglaise ? demanda-t-elle soudain à Poirot.

Celui-ci toussota.

— On m'a dit, murmura-t-il, qu'il en est passionnément amoureux.

Mireille s'approcha d'eux.

— Il a assassiné sa femme ! hurla-t-elle. Voilà ! c'est dit maintenant ! Il me l'avait annoncé à l'avance. Il se trouvait dans une impasse, et il a choisi le moyen le plus facile d'en sortir.

— Vous dites que M. Kettering a assassiné sa femme ?

— Oui, oui et oui. N'est-ce pas ce que je viens de vous dire ?

— La police, murmura Poirot, demandera des preuves de cette déclaration.

— Je l'ai vu sortir du compartiment de sa femme cette nuit-là, dans le Train bleu.

— Quand ? demanda vivement Poirot.

— Juste avant d'arriver à Lyon.

— Êtes-vous prête à le jurer ?

Un autre Poirot, vif et précis, venait d'apparaître.

— Oui.

Il y eut un moment de silence. Mireille haletait et regardait tour à tour les deux hommes, d'un air mi-provocant, mi-terrifié.

— Il s'agit d'une affaire grave, mademoiselle, dit le détective. En êtes-vous consciente ?

— Parfaitement.

— Dans ce cas, vous comprendrez que nous ne devons pas perdre une minute. Voulez-vous venir immédiatement chez le juge d'instruction avec nous ?

Prise de court, Mireille hésita. Mais, comme Poirot l'avait prévu, elle n'avait pas d'échappatoire.

— Très bien, marmonna-t-elle. Je vais chercher mon manteau.

Restés seuls, Poirot et Knighton échangèrent un regard.

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, murmura Poirot. C'est une impulsive. Dans une heure, elle se repentira peut-être d'avoir parlé et se rétractera. Nous devons éviter ça à tout prix.

Mireille reparut, enveloppée dans un manteau de velours beige, au col de léopard. Elle avait d'ailleurs l'air elle-même d'un fauve redoutable. Ses yeux brillaient de colère et de résolution.

Ils trouvèrent M. Caux et le juge d'instruction ensemble. Après quelques mots d'introduction de Poirot, Mlle Mireille fut poliment invitée à raconter son histoire. Elle répéta à peu près la même chose que ce qu'elle avait dit à Knighton et Poirot, mais elle le fit avec infiniment plus de sobriété.

— Votre histoire est bien extraordinaire, mademoiselle, dit lentement M. Carrège. (Il se laissa aller en arrière dans son fauteuil, ajusta son monocle et examina attentivement la danseuse.) Vous voudriez nous faire croire que M. Kettering s'est vanté devant vous à l'avance de commettre un crime ?

— Oui, oui. Il affirmait que sa femme était en excellente santé, que si elle devait mourir, ce ne pouvait être que par accident, et qu'il y veillerait.

— Vous rendez-vous compte, mademoiselle, dit sévèrement M. Carrège, que vous devenez par là même complice du crime ?

— Moi ? pas le moins du monde, monsieur. Je n'ai pas cru un instant qu'il parlait sérieusement. Bien sûr que non ! Je connais les hommes, monsieur ; ils tiennent les propos les plus insensés. Où irions-nous, s'il fallait prendre au pied de la lettre tout ce qu'ils disent ?

Le juge d'instruction prit l'air étonné.

— Devons-nous donc comprendre que vous considériez les menaces de M. Kettering comme des paroles en l'air ? Puis-je vous demander, mademoiselle, pourquoi vous avez rompu vos engagements à Londres pour venir sur la Riviera ?

Mireille le regarda de ses grands yeux noirs attendrissants.

— Pour être avec l'homme que j'aimais, répondit-elle avec simplicité. Est-ce si anormal ?

— M. Kettering vous avait donc priée de l'accompagner à Nice ? demanda Poirot gentiment.

Mireille sembla éprouver quelque difficulté à répondre. Elle hésita et déclara enfin, avec une indifférence hautaine :

— Dans ce genre d'affaire, je n'obéis qu'à moi-même, monsieur.

Que cette réponse n'en soit pas une, ils en furent conscients tous les trois. Mais ils ne le relevèrent pas.

— À quel moment avez-vous eu la certitude que M. Kettering avait assassiné sa femme ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur, j'ai vu M. Kettering sortir du compartiment de sa femme juste avant l'arrivée du train à Lyon. Il avait une expression. Oh ! sur le moment, je n'ai pas su l'interpréter. L'air hagard, épouvantable. Je ne pourrai jamais l'oublier.

Sa voix avait grimpé. Elle acheva sa phrase d'un ton perçant et avec une gesticulation excessive.

— Je vois, dit M. Carrège.

— Après, quand j'ai appris que Mme Kettering était morte lorsque le train a quitté Lyon, alors... alors, j'ai compris !

— Et pourtant, vous n'êtes pas allée trouver la police, mademoiselle, dit le commissaire doucement.

Mireille le toisa, superbe. Elle prenait un plaisir manifeste à son rôle.

— Devais-je trahir mon amant ? Ah non, ne demandez pas cela à une femme.

— Pourtant, maintenant..., insinua M. Caux.

— Maintenant, c'est différent. C'est lui qui m'a trahie ! Dois-je supporter ça en silence ?

Le juge d'instruction l'arrêta.

— Bien sûr, bien sûr, murmura-t-il d'un ton apaisant. Et maintenant, mademoiselle, veuillez, je vous prie, lire le texte de votre déposition, vérifier son exactitude, et le signer.

Mireille ne s'attarda pas sur le document.

— Oui, c'est exact, dit-elle. (Elle se leva.) Vous n'avez plus besoin de moi, messieurs ?

— Pas pour le moment, mademoiselle.

— Vous allez arrêter Derek ?

— À l'instant, mademoiselle.

Mireille éclata d'un rire cruel et se drapa dans son manteau de velours.

— Il aurait dû y penser avant de m'insulter ! s'écria-t-elle.

— Encore une petite chose, mademoiselle, dit Poirot en toussotant, juste un petit détail.

— Oui ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser que Mme Kettering était morte lorsque le train a quitté Lyon ?

Mireille lui jeta un regard interloqué.

— Mais elle *était* morte.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Je...

Elle s'arrêta net. Poirot, qui la regardait attentivement, vit passer dans ses yeux une lueur de méfiance.

— On me l'a dit. Tout le monde le dit.

— Oh, dit Poirot, je ne savais pas qu'il en avait été question hors du bureau du juge d'instruction.

Mireille parut quelque peu décontenancée.

— Tout finit par se savoir, dit-elle d'un ton vague. Ces choses circulent. Quelqu'un me l'a dit. Je ne me rappelle plus qui.

Elle se dirigea vers la porte. Comme M. Caux se précipitait pour la lui ouvrir, Poirot demanda encore aimablement :

— Et les bijoux ? Excusez-moi, mademoiselle ? mais pouvez-vous nous apprendre quelque chose à ce propos ?

— Les bijoux ? Quels bijoux ?

— Les rubis de la Grande Catherine. Puisque vous avez entendu dire tant de choses, vous avez dû aussi en entendre parler.

— Je n'ai jamais entendu parler de bijoux, répliqua-t-elle sèchement.

Elle sortit. M. Caux regagna son siège et le juge d'instruction soupira.

— Une vraie furie ! s'exclama-t-il. Mais quelle allure ! Je me demande si elle dit la vérité. Je pense que oui.

— Il y a certainement une part de vérité dans son histoire, dit Poirot. Nous en avons la confirmation par Mlle Grey. Peu avant d'arriver à Lyon, elle a vu M. Kettering entrer dans le compartiment de sa femme.

— Sa culpabilité semble clairement établie, dit le commissaire en soupirant. Quel dommage ! murmura-t-il.

— Que voulez-vous dire ? demanda Poirot.

— J'ai rêvé toute ma vie de mettre la main sur le comte de la Roche. Cette fois, j'ai bien cru que nous le tenions. L'autre n'est pas aussi satisfaisant.

M. Carrège se frotta le nez.

— Si nous commettons une erreur, observa-t-il prudemment, nous aurons de sérieux ennuis. M. Kettering fait partie de l'aristocratie. Les journaux se saisiront de l'affaire.

Il haussa les épaules, prévoyant le pire.

— Les bijoux à présent, dit le commissaire. Que pensez-vous qu'il ait fait des bijoux ?

— Il les a pris conformément à un plan préétabli. Cela ne fait aucun doute, dit M. Carrège. Il a d'ailleurs dû en être bien embarrassé.

— J'ai ma propre idée sur ces bijoux, fit Poirot avec un sourire. Dites-moi, messieurs, que savez-vous d'un homme qui se fait appeler le Marquis ?

Le commissaire se pencha vers lui, vivement intéressé.

— Le Marquis ? Pensez-vous que le Marquis est mêlé à cette affaire, monsieur Poirot ?

— Je vous ai demandé ce que vous saviez de lui.

Le commissaire fit une grimace expressive.

— Je n'en sais pas autant que je le souhaiterais, observa-t-il avec regret. Il n'apparaît jamais, voyez-vous. Il fait exécuter par d'autres les basses besognes. Mais il appartient à la haute société. De cela nous sommes certains. Il ne vient pas d'un milieu du crime.

— Un Français ?

— Euh... oui. Du moins, nous le supposons. Il a opéré en France, en Angleterre et en Amérique. On lui attribue également toute une série de vols perpétrés en Suisse l'automne dernier. C'est de toute façon un grand seigneur, qui parle le français et l'anglais avec la même aisance, mais son origine demeure mystérieuse.

Poirot hocha la tête et se leva.

— Vous ne pouvez pas nous en dire plus, monsieur Poirot ? insista le commissaire.

— Pas pour l'instant, mais des nouvelles m'attendent peut-être à l'hôtel.

M. Carrège paraissait mal à l'aise.

— Si le Marquis est impliqué dans cette affaire..., commença-t-il, s'interrompant aussitôt.

— Cela bouleverserait toutes nos idées, gémit M. Caux.

— Pas les miennes, dit Poirot. Au contraire. Au revoir, messieurs. Si des nouvelles importantes me parviennent, je vous les transmettrai aussitôt.

Il regagna son hôtel, l'air grave. Un télégramme l'attendait. Il tira un coupe-papier de sa poche, et l'ouvrit. C'était un long message. Il le lut deux fois, le glissa dans sa poche et monta.

— Je suis épuisé, George, dit-il en arrivant. Voulez-vous me commander une tasse de chocolat, je vous prie ?

On apporta le chocolat et George le plaça sur une petite table à côté de son maître. Il allait se retirer, quand Poirot l'arrêta :

— Je crois savoir, George, que vous connaissez bien l'aristocratie anglaise ?

George répondit avec un sourire d'excuse :

— Il me semble pouvoir l'affirmer en effet, monsieur.

— Vous pensez sans doute, George, que les criminels sont tous issus des classes inférieures ?

— Pas toujours, monsieur. Le duc de Devize a eu beaucoup d'ennuis avec son plus jeune fils. Celui-ci a quitté Eton en raison de graves suspicions et a causé de grandes inquiétudes ensuite. La police refusait de croire à la kleptomanie. Un jeune homme très intelligent, monsieur, mais corrompu des pieds à la tête. Le duc l'a expédié en Australie, et j'ai entendu dire qu'il a été condamné là-bas sous un autre nom. C'est étrange, monsieur, mais c'est ainsi. Inutile de dire que ce jeune

homme n'était pas dans le besoin.

Poirot hocha la tête.

— L'amour de l'aventure, sans doute, murmura-t-il. Et peut-être aussi une petite fêlure dans le crâne. Je me demande maintenant...

Il tira le télégramme de sa poche et le relut.

— Il y a aussi eu la fille de lady Mary Fox, poursuivit le valet tout à ses souvenirs. Elle escroquait les commerçants de façon éhontée, paraît-il. C'est très préoccupant, pour ces grandes familles. Et je pourrais citer bien d'autres cas.

— Vous possédez une vaste expérience, George, murmura Poirot. Je me demande souvent comment, après avoir vécu presque exclusivement avec des gens titrés, vous avez pu vous abaisser à entrer à mon service. L'amour des émotions fortes, sans doute.

— Pas exactement, monsieur, dit George. À l'époque où je cherchais une place, j'ai lu dans le journal que vous aviez été reçu à Buckingham Palace. Sa Majesté, disait-on, s'était comportée envers vous avec beaucoup d'amabilité et avait la plus haute opinion de vos talents.

— Ah ! dit Poirot, on aime toujours connaître le pourquoi des choses.

Il demeura un instant pensif, puis demanda :

— Vous avez téléphoné à Mlle Papopolous ?

— Oui, monsieur. Elle et son père seront enchantés de dîner avec vous ce soir.

— Bien, dit Poirot, l'air rêveur. (Il but le reste de son chocolat, replaça la tasse bien au milieu du plateau puis continua, comme s'adressant à lui-même :) L'écureuil, mon bon George, ramasse des noisettes. Il les accumule à l'automne afin d'en profiter plus tard. L'humanité, George, devrait tirer des leçons du comportement de ses frères inférieurs. C'est ce que j'ai toujours fait. J'ai été le chat, guettant la souris, le bon chien flairant sa piste sans jamais la quitter. Et l'écureuil aussi, mon bon George. J'ai ajouté un petit fait par-ci à un petit fait par-là. Et à présent, je vais dans ma réserve chercher une certaine noisette, une noisette que j'ai mise de côté il y a, voyons... dix-sept ans. Vous me suivez, George ?

— J'étais loin de penser, monsieur, qu'on puisse garder des noisettes aussi longtemps, mais je sais qu'à présent, on fait des merveilles avec les bocaux à conserves.

Poirot le regarda et sourit.

POIROT JOUE À L'ÉCUREUIL

Poirot partit dîner avec trois quarts d'heure d'avance, pour la bonne raison qu'il ne se rendit pas directement à Monte-Carlo. Il se fit conduire d'abord chez lady Tamplin, au Cap-Martin, où il demanda à voir Mlle Grey. Ces dames étaient en train de s'habiller. On introduisit Poirot dans un petit salon où, après quelques minutes d'attente, Lenox Tamplin vint le retrouver.

— Katherine n'est pas tout à fait prête, dit-elle. Voulez-vous que je lui transmette un message ou préférez-vous l'attendre ?

Poirot la regarda d'un air pensif. Il mit un moment à répondre, comme si sa décision allait peser d'un grand poids. Apparemment, la réponse à cette simple question revêtait une importance considérable.

— Non, dit-il enfin. Non, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je l'attende. Je crois même qu'il vaut mieux que je ne l'attende pas. Ces choses-là sont souvent bien difficiles...

Lenox attendit poliment, un peu étonnée.

— J'ai une nouvelle à lui apprendre, poursuivit Poirot. Peut-être pourrez-vous le lui dire ? M. Kettering a été arrêté ce soir pour le meurtre de sa femme.

— Et vous me demandez d'annoncer cela à Katherine ? demanda Lenox qui reprit son souffle, comme si elle venait de courir.

Poirot lui trouva soudain l'air pâle, les traits tirés.

— S'il vous plaît, mademoiselle.

— Pourquoi ? demanda Lenox. Vous pensez qu'elle en sera bouleversée ? Vous croyez qu'elle tient à lui ?

— Je ne sais pas, mademoiselle, dit Poirot. Je vous l'avoue franchement. D'habitude, je sais tout, mais cette fois... eh bien ! ce n'est pas le cas. Vous le savez peut-être mieux que moi.

— Oui, je le sais. Mais je ne vous le dirai pas.

Elle demeura silencieuse un instant, les sourcils froncés.

— Vous le croyez coupable ? demanda-t-elle brusquement.

Poirot eut un vague haussement d'épaules.

— La police le croit.

— Ah ! dit Lenox, vous ne répondez pas clairement. C'est donc que tout n'est pas clair.

Elle se tut de nouveau, la mine toujours renfrognée.

— Vous connaissez Derek Kettering depuis longtemps ? demanda Poirot gentiment.

— Depuis l'enfance, répondit-elle d'un ton bourru.

Poirot hocha la tête plusieurs fois sans rien dire.

Brusquement, Lenox attrapa une chaise et s'assit, les coudes sur la table et la tête dans les mains, face à Poirot.

— Sur quoi repose l'accusation ? demanda-t-elle. Le mobile, sans doute. La mort de sa femme doit lui rapporter de l'argent.

— Deux millions.

— Et si elle n'était pas morte, il aurait été ruiné ?

— Exactement.

— Mais cela ne suffit pas, insista Lenox. Il voyageait dans le même train, je sais, mais cela ne constitue pas une preuve en soi-même.

— Un étui à cigarettes portant l'initiale « K » et n'appartenant pas à Mme Kettering a été trouvé dans le compartiment de la victime, et deux personnes ont vu Derek Kettering entrer et sortir de ce compartiment juste avant l'arrivée du train à Lyon.

— Qui sont ces deux personnes ?

— Votre amie Mlle Grey, d'une part. Et Mlle Mireille, la danseuse, de l'autre.

— Et lui, Derek, qu'est-ce qu'il dit ? demanda vivement Lenox ?

— Il nie fermement être entré dans le compartiment de sa femme.

— Quel idiot ! dit Lenox d'un ton cassant. Juste avant Lyon, dites-

vous ? Sait-on quand elle est morte ?

— Les médecins ne peuvent rien affirmer, dit Poirot. D'après eux, il est peu probable que la mort se soit produite après Lyon. En tout cas, nous savons avec certitude que Mme Kettering était déjà morte peu de temps après avoir quitté Lyon.

— Comment le savez-vous ?

Poirot eut un sourire étrange.

— Quelqu'un d'autre est entré dans son compartiment et l'a trouvée morte.

— Et il n'a pas donné l'alarme ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il avait sans doute ses raisons.

Lenox le regarda de ses yeux perçants.

— Lesquelles ? Vous les connaissez ?

— Je crois, oui.

Tandis que Lenox tournait et retournait ces informations dans sa tête, Poirot l'observait en silence. Soudain, elle redressa la tête. Elle avait retrouvé des couleurs et ses yeux brillaient.

— Vous pensez qu'elle a été tuée par un voyageur, mais il peut très bien en être autrement. Quelqu'un a pu monter dans le train à Lyon, se rendre directement dans le compartiment de Mme Kettering, la tuer, voler les rubis et repartir sans être vu. Si elle a été tuée pendant l'arrêt du train à Lyon, elle était vivante lorsque Derek est entré dans son compartiment, et morte lorsque l'autre personne l'a trouvée.

Poirot se renversa dans son fauteuil, respira profondément, hocha trois fois la tête, et soupira.

— Mademoiselle, ce que vous venez de dire est très juste, très vrai. Je me débattais dans les ténèbres et vous m'avez montré la lumière ! Il y avait un point qui m'intriguait, et vous l'avez résolu.

Il se leva.

— Et Derek ? demanda Lenox.

— Qui sait ? dit Poirot en haussant les épaules. Mais laissez-moi vous dire, mademoiselle, que je ne suis pas satisfait. Non, moi, Hercule Poirot, je ne suis pas encore satisfait. J'aurai peut-être du nouveau dès ce soir. En tout cas, je vais essayer.

— Vous devez rencontrer quelqu'un ?

— Oui.

— Quelqu'un qui sait quelque chose ?

— Quelqu'un qui pourrait savoir quelque chose. Dans les affaires de ce genre, il faut retourner chaque pouce de terrain. Au revoir, mademoiselle.

Lenox l'accompagna à la porte.

— Est-ce que je vous ai aidé ? demanda-t-elle.

Poirot la regarda avec douceur.

— Oui, mademoiselle, vous m'avez aidé. Quoi qu'il arrive, ne l'oubliez pas.

Dans la voiture, Poirot reprit son expression de concentration soucieuse mais il avait dans l'œil cette petite lueur verte, toujours annonciatrice de triomphe.

Il arriva à son rendez-vous avec quelques minutes de retard. M. Papopolous et sa fille étaient déjà là. Il se confondit en excuses et se surpassa en politesses et attentions diverses. Ce soir-là, le Grec avait l'air particulièrement noble et bienfaisant, patriarche mélancolique à la vie irréprochable. Zia était très belle et d'excellente humeur. Le dîner fut des plus agréables. Poirot se montra sous son meilleur jour. Il fut étincelant, plein d'histoires drôles et de mots d'esprit, fit maints gracieux compliments à Zia Papopolous, et leur raconta ses plus intéressantes aventures. Le menu avait été soigneusement étudié et le vin était excellent.

Au terme du dîner, M. Papopolous demanda poliment :

— Et le tuyau que je vous avais donné ? Avez-vous misé sur ce cheval ?

— Je suis en rapport avec... euh... mon bookmaker, répondit Poirot.

Ils se regardèrent.

— Un cheval célèbre, n'est-ce pas ?

— Non, dit Poirot. C'est plutôt ce que nos amis anglais appellent un « cheval noir », un candidat inattendu.

— Ah ! fit M. Papopolous, pensif.

— Et maintenant, allons en face, miser à la roulette, dit Poirot joyeusement.

Au casino, ils se séparèrent, Poirot se consacrant tout entier à Zia, tandis que Papopolous partait de son côté.

Poirot n'eut pas de chance, mais Zia, qui était en veine, eut bientôt gagné quelques milliers de francs.

— Je crois que je ferais bien de m'arrêter, fit-elle remarquer à Poirot d'un ton plaisant.

Poirot la regarda, les yeux brillants.

— Magnifique ! s'exclama-t-il. Vous êtes bien la fille de votre père, mademoiselle Zia. Savoir s'arrêter, c'est tout le problème !

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

— Je ne vois pas votre père, dit-il. Je vais aller chercher votre manteau et nous sortirons dans le jardin.

Toutefois, Poirot ne se rendit pas directement au vestiaire. Le regard toujours en éveil, il avait remarqué, peu de temps auparavant, que M. Papopolous avait disparu et il était curieux de savoir ce qu'était devenu ce rusé personnage. Soudain, il l'aperçut dans le grand hall d'entrée. Debout près d'un pilier, il était en conversation avec une femme qui venait d'arriver. Et cette femme, c'était Mireille.

Poirot fit discrètement le tour du hall et, sans se faire remarquer, alla se placer juste derrière le pilier. Papopolous et la danseuse parlaient avec animation, ou plutôt la danseuse parlait, et la contribution de Papopolous se bornait à quelques rares monosyllabes ponctuées de gestes expressifs.

— Je vous dis qu'il me faut du temps, disait la danseuse. Accordez-moi du temps et j'obtiendrai l'argent.

— Attendre, répondit le Grec en haussant les épaules, c'est trop risqué.

— Un tout petit peu seulement. Il le faut ! Une semaine, dix jours, c'est tout ce que je demande. Soyez tranquille, vous aurez l'argent.

Papopolous bougea un peu. Et comme il regardait avec inquiétude autour de lui, il aperçut soudain Poirot, souriant, juste à côté de lui.

— Ah ! vous voilà, monsieur Papopolous. Je vous cherchais. Me permettez-vous d'emmener votre fille faire une petite promenade dans les jardins ? Bonsoir, mademoiselle, dit-il en s'inclinant devant Mireille. Mille excuses ! Je ne vous avais pas vue.

La danseuse se montra visiblement irritée de voir son tête-à-tête interrompu. Poirot ne fut pas long à s'en apercevoir. Il s'esquiva

aussitôt, Papopolous ayant déjà murmuré : « Certainement, mais certainement » en réponse à sa question.

Il alla chercher le manteau de Zia, et ils sortirent dans le jardin.

— C'est ici qu'ont lieu tous les suicides, dit Zia.

Poirot haussa les épaules.

— C'est ce qu'on dit. Les hommes sont stupides, n'est-ce pas, mademoiselle ? Manger, boire, respirer le bon air, c'est merveilleux. Il faut être fou pour quitter tout cela parce qu'on n'a pas d'argent ou qu'on a des peines de cœur. L'amour, c'est la source de bien des drames, n'est-ce pas ?

Zia se mit à rire.

— Vous ne devriez pas vous moquer de l'amour, mademoiselle, dit Poirot en la menaçant du doigt. Vous qui êtes jeune et belle.

— Pas vraiment. Vous oubliez que j'ai trente-trois ans, monsieur Poirot. Avec vous, mentir ne servirait à rien. Comme vous le rappeliez à mon père, dix-sept ans ont passé depuis que vous nous avez rendu ce service à Paris.

— Beaucoup moins, me semble-t-il, lorsque je vous regarde, dit Poirot galamment. Vous avez si peu changé, mademoiselle. À l'époque, vous étiez un peu plus mince, un peu plus pâle et un peu plus sérieuse. Seize ans, et tout juste sortie de votre pension : pas tout à fait une petite pensionnaire, pas tout à fait une femme. Vous étiez délicieuse, charmante, mademoiselle Zia ; et je n'étais pas le seul à le penser.

— À seize ans, on est simple et même un peu simplette.

— Peut-être, dit Poirot. C'est fort possible. À seize ans, on est crédule, n'est-ce pas ? On croit tout ce que l'on vous dit.

S'il vit le rapide coup d'œil que lui jeta la jeune femme, il n'en laissa rien paraître. Il poursuivit d'un air rêveur :

— Ce fut une curieuse affaire, tout de même. Votre père, mademoiselle, n'a jamais su le fin mot de l'histoire.

— Vraiment ?

— Lorsqu'il m'a demandé des explications, je lui ai simplement dit : « Je vous ai rendu ce que vous aviez perdu en évitant le scandale. Ne me posez pas d'autres questions. » Savez-vous pourquoi je lui ai parlé de la sorte, mademoiselle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit la jeune femme

froidement.

— Parce que j'avais un faible pour une petite pensionnaire, toute pâle, toute mince, et très sérieuse.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez ! s'écria Zia, furieuse.

— Vous ne voyez pas, mademoiselle ? Vous avez oublié Antonio Pirezzio ?

Zia poussa une exclamation sourde.

— Il était venu travailler comme assistant dans la boutique, mais ce n'est pas ainsi qu'il pouvait obtenir ce qu'il voulait. Un assistant peut se permettre de lever les yeux sur la fille du patron, n'est-ce pas ? Surtout s'il est jeune, séduisant et beau parleur. Et les amoureux ne peuvent pas passer leur temps à s'aimer. Il leur arrivait donc de parler d'un sujet qui les intéressait tous les deux, comme de cet objet passionnant qui se trouvait momentanément entre les mains de Monsieur votre père. Comme vous le dites, mademoiselle, la jeunesse est bête et crédule. Vous avez donc cru ce jeune homme et vous lui avez montré où se trouvait ce fameux objet. Lorsque celui-ci disparut, que l'incroyable catastrophe se fut produite... Oh ! là ! là ! Malheureuse petite pensionnaire... Quelle horrible situation ! Elle avait peur, la pauvre petite. Fallait-il qu'elle parle ou qu'elle se taise ? Le cher Hercule Poirot entre en scène à ce moment-là. Un vrai miracle, la façon dont les choses s'arrangent alors. L'incalculable objet est restitué et aucune question indiscrete n'est posée.

Zia répliqua, l'air farouche :

— Vous étiez donc au courant ? Qui vous l'a dit ? Antonio ?

Poirot secoua la tête.

— Personne ne m'a rien dit, dit-il d'un ton paisible. C'était une simple conjecture. Ma conjecture était juste, n'est-ce pas, mademoiselle ? Voyez-vous, si l'on n'est pas doué pour la conjecture, mieux vaut ne pas se faire détective.

Pendant quelques minutes, la jeune femme marcha à côté de lui en silence. Puis elle demanda d'une voix dure :

— Eh bien, que comptez-vous faire ? Le dire à mon père ?

— Non. Certainement pas.

Elle le regarda, intriguée.

— Vous attendez quelque chose de moi ?

— J'ai besoin de votre aide, mademoiselle.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je pourrais vous aider ?

— Je ne le pense pas. Je l'espère seulement.

— Et si je refuse, vous direz la vérité à mon père ?

— Mais non, bien sûr que non ! Ôtez-vous cette idée de la tête, mademoiselle. Je ne suis pas un maître chanteur. Je ne tiens pas ce secret au-dessus de votre tête pour vous en menacer.

— Donc, si je refuse de vous aider..., commença la jeune femme.

— Vous refusez, et tout est dit.

— Alors pourquoi ?

Elle s'interrompit.

— Je vais vous dire pourquoi. Les femmes, mademoiselle, sont généreuses. Si elles peuvent rendre service à ceux qui les ont aidées, elles le font. Je me suis montré généreux envers vous, mademoiselle. J'aurais pu parler, mais j'ai tenu ma langue.

Il y eut un autre silence. La jeune femme dit enfin :

— Mon père vous a mis sur la voie l'autre jour.

— C'était très aimable de sa part.

— Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter.

Si Poirot était déçu, il n'en laissa rien paraître. Pas un muscle de son visage ne bougea.

— Eh bien, dit-il joyeusement, parlons d'autre chose.

Et il se mit à bavarder gaiement. Zia, cependant, était distraite, répondait machinalement et pas toujours à propos. Ils retournaient vers le casino quand elle parut prendre une décision.

— Monsieur Poirot ?

— Mademoiselle ?

— Je... j'aimerais... vous aider si je le pouvais.

— C'est très aimable à vous, mademoiselle, très aimable.

Le silence se fit de nouveau. Poirot n'essaya pas de la brusquer. Il attendait, la laissait prendre son temps.

— Bah ! dit Zia, après tout, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Mon père est prudent, il pèse chaque mot. Mais je sais qu'avec vous, ce n'est pas nécessaire. Vous nous avez dit que vous cherchiez uniquement le meurtrier, pas les bijoux. Je vous crois. Vous avez eu

raison de supposer que nous nous trouvions à Nice à cause des rubis. Ils ont été transférés ici conformément au plan. Mon père les a actuellement en sa possession. Il vous a donné une indication, l'autre jour, sur notre mystérieux client.

— Le Marquis ? murmura Poirot.

— Oui, le Marquis.

— Avez-vous déjà vu le Marquis, mademoiselle Zia ?

— Une fois. Mais pas très bien, ajouta-t-elle. À travers un trou de serrure.

— Cela complique évidemment les choses, dit Poirot avec bienveillance. Mais vous l'avez quand même vu. Sauriez-vous le reconnaître ?

Zia secoua la tête.

— Il portait un masque, expliqua-t-elle.

— Jeune ou vieux ?

— Il avait les cheveux blancs. Mais c'était peut-être une perruque. Dans ce cas, elle lui allait fort bien. Mais je ne crois pas qu'il soit vieux. Sa démarche et sa voix étaient jeunes.

— Sa voix, répéta Poirot, pensif. Ah, sa voix ! La reconnaîtriez-vous, mademoiselle Zia ?

— Peut-être.

— Il vous intéressait, hein ? C'est ce qui vous a poussée à regarder par le trou de la serrure ?

Zia acquiesça.

— Oui, c'est exact. J'étais curieuse. J'avais tellement entendu parler de lui. Pas comme d'un voleur ordinaire, plutôt comme d'un personnage historique ou de roman.

— Oui, oui, c'est peut-être ça.

— Mais ce n'est pas ce que je voulais vous dire. Je voulais vous signaler un petit fait qui peut, éventuellement, vous être utile.

— Oui ? fit Poirot d'un ton encourageant.

— Comme je vous ai dit, mon père a pris livraison des rubis ici, à Nice. Je n'ai pas vu la personne qui les lui a remis, mais...

— Eh bien ?

— Je suis sûre d'une chose. *C'était une femme.*

UNE LETTRE DE ST. MARY MEAD

Chère Katherine, vivant à présent parmi les grands de ce monde, je ne pense pas que vous attacherez beaucoup d'importance à ces quelques nouvelles. Mais comme je vous ai toujours considérée comme une fille raisonnable, vous n'êtes peut-être pas devenue aussi bêcheuse que ça. Ici, c'est toujours la routine. L'arrivée du nouveau vicaire a fait beaucoup de bruit. Il n'est à mon avis ni plus ni moins qu'un adepte du rite romain et de ses célébrations. Tout le monde s'en est plaint auprès du pasteur, mais vous le connaissez : tout charité chrétienne et pas très courageux. Ces derniers temps, mes bonnes m'ont donné bien du souci. La petite Annie était impossible : jupe au-dessus du genou et impossible de lui faire porter de bonnes chaussettes de laine. Toutes autant qu'elles sont ne supportent pas la moindre remarque. Par ailleurs, j'ai beaucoup souffert de rhumatismes d'un côté ou de l'autre, et le Dr Harris m'a persuadée d'aller voir un spécialiste à Londres – une dépense de trois livres, sans compter le prix du billet, comme je le lui ai fait remarquer. Mais en attendant jusqu'au mercredi, j'ai pu obtenir un tarif réduit pour le retour. Le spécialiste en question a fait la grimace et n'a pas arrêté de tourner autour du pot, jusqu'au moment où je lui ai dit : « Docteur, je suis une femme franche et j'aime qu'on me parle franchement : c'est un cancer, oui ou non ? » Alors là, évidemment, il a dû me dire que c'en était un. Il me donne un an, avec des soins et sans trop de douleurs, bien que je sois sûrement capable de supporter la douleur aussi bien que n'importe quelle autre chrétienne. La solitude me pèse parfois, la plupart de mes amies sont mortes ou parties. J'aimerais que vous soyez à St. Mary Mead, ma chère petite, ça, c'est bien vrai. Si vous n'aviez pas hérité de cet argent et n'étiez pas entrée dans la haute société, je vous aurais offert le double des gages que vous donnait la pauvre Jane pour que vous preniez soin de moi. Mais enfin, il ne faut pas désirer ce qu'on ne peut pas obtenir. Néanmoins, si les choses tournaient mal pour

vous... c'est toujours possible. J'ai entendu des centaines d'histoires de pseudo-aristocrates qui épousent des filles riches et les abandonnent après s'être emparés de leur argent... Vous êtes trop raisonnable pour qu'une chose pareille vous arrive. Mais sait-on jamais ? N'ayant jamais été particulièrement gâtée jusqu'à présent, cela pourrait vous monter à la tête. Dans ce cas, souvenez-vous que vous aurez toujours un foyer ici. Et sachez que mon franc-parler ne m'empêche pas d'avoir bon cœur.

Votre vieille amie affectionnée.

Amelia VINER

PS. J'ai vu dans le journal qu'on parlait de vous et de votre cousine, la vicomtesse Tamplin. J'ai découpé le passage et je l'ai rangé dans mon album. Je prie Dieu le dimanche pour qu'il vous garde de la vanité et de l'orgueil.

Katherine lut deux fois cette épître exemplaire, la posa sur la table, et contempla par la fenêtre de sa chambre les eaux bleues de la Méditerranée. La gorge serrée, elle fut soudain submergée par une vague de nostalgie. St. Mary Mead, c'était des petits événements familiaux, quotidiens, insignifiants, stupides, oui, mais c'était son village. Elle se sentait prête à pleurer, la tête dans les bras.

En entrant à ce moment-là, Lenox la sauva.

— Hello, Katherine ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, dit Katherine en rangeant la lettre de Mlle Viner dans son sac.

— Vous avez un drôle d'air. Écoutez, j'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient, mais je me suis permis de téléphoner à votre ami détective, M. Poirot, pour lui demander de venir déjeuner avec nous à Nice. J'ai prétendu que l'invitation venait de vous parce que j'ai pensé que, pour moi, il ne viendrait peut-être pas.

— Vous aviez envie de le voir ? demanda Katherine.

— Oui. Je me suis amourachée de lui. Je n'avais jamais rencontré un homme aux yeux verts, comme ceux d'un chat.

— Ah, bon, dit Katherine d'un ton las.

Ces derniers jours avaient été éprouvants. On ne parlait que de l'arrestation de Derek Kettering et on avait débattu sur le mystère du Train bleu de tous les points de vue possibles et imaginables.

— J'ai demandé une voiture en racontant un mensonge à maman, dit Lenox. Malheureusement, j'ai oublié lequel. Mais c'est sans

importance, elle ne se souvient jamais de rien. Si elle savait où nous allons, elle voudrait nous accompagner, pour cuisiner M. Poirot.

Quand elles arrivèrent au Negresco, Poirot les attendait déjà.

Il se montra si plein de galanterie française, et les combla de tant de compliments qu'elles ne purent retenir leur hilarité. Pourtant, le repas fut loin d'être gai. Katherine était rêveuse et distraite ; quant à Lenox, entre deux accès de bavardage, elle semblait dans de grands silences. Comme ils prenaient le café sur la terrasse, elle demanda brusquement à Poirot :

— Où en sont les choses ? Vous savez de quoi je parle.

Poirot haussa les épaules.

— Elles suivent leur cours.

— Et vous les laissez simplement suivre leur cours ?

Il regarda Lenox d'un air un peu triste.

— Vous êtes trop jeune, mademoiselle, pour savoir qu'il existe trois choses impossibles à brusquer : le bon Dieu, la Nature et les vieillards.

— Sottises ! s'exclama Lenox. Vous n'êtes pas vieux.

— Ah ! C'est charmant ce que vous venez de dire là.

— Tiens ! Voilà M. Knighton, annonça Lenox.

Katherine jeta un rapide coup d'œil derrière elle.

— Il est avec M. Van Aldin, ajouta Lenox. J'ai un mot à lui dire. Je reviens dans une minute.

Seul maintenant avec Katherine, Poirot se pencha vers elle et murmura :

— Vous êtes distraite, mademoiselle. Vos pensées sont bien loin d'ici, n'est-ce pas ?

— Aussi loin que l'Angleterre, pas au-delà.

Sur une impulsion, elle prit la lettre qu'elle venait de recevoir et la tendit à Poirot.

— Ce sont les premiers mots qui me parviennent de mon ancienne vie. D'une certaine façon, ça fait mal.

Il lut la lettre et la lui rendit.

— Alors, vous allez retourner à St. Mary Mead ?

— Mais non ! Pourquoi ça ?

— Ah ! dit Poirot, je me suis trompé. Excusez-moi une minute.

Il alla vivement rejoindre Lenox Tamplin, qui était en conversation avec Van Aldin et Knighton. L'Américain paraissait vieilli et hagard. Il salua Poirot d'un bref signe de tête.

Comme il se tournait pour répondre à une remarque de Lenox, Poirot tira Knighton à l'écart.

— M. Van Aldin a l'air malade, dit-il.

— Cela vous étonne ? Le scandale causé par l'arrestation de Derek Kettering l'a achevé. Il regrette même de vous avoir demandé de trouver la vérité.

— Il devrait rentrer en Angleterre, dit Poirot.

— Nous partons après-demain.

— Je suis heureux de l'apprendre.

Il hésita, le regard tourné vers la terrasse où Katherine était assise.

— J'aimerais que vous disiez cela à Mlle Grey, murmura-t-il.

— Que je lui dise quoi ?

— Que vous... enfin, que M. Van Aldin rentre en Angleterre.

Knighton parut un peu surpris, mais il alla aussitôt rejoindre Katherine.

Satisfait, Poirot le regarda s'éloigner et se dirigea vers Lenox et l'Américain. Ils allèrent ensuite tous les trois retrouver les deux autres. La conversation devint générale, puis Van Aldin et son secrétaire les quittèrent. Poirot, lui aussi, s'apprêta à partir.

— Mille mercis pour votre invitation, mesdemoiselles. Ce déjeuner a été un vrai plaisir. Ma foi, j'en avais besoin ! (Il se frappa la poitrine.) À présent je suis un lion, un géant ! Ah, mademoiselle Katherine, vous ne savez pas de quoi je suis capable ! Vous ne connaissez que le doux et gentil Hercule Poirot, mais il en existe un autre. Je vais maintenant persécuter, menacer, semer la terreur dans les cœurs.

Il les regarda, très content de lui-même. Elles prirent l'air terriblement impressionné, mais Lenox se mordait la lèvre et Katherine avait les coins de la bouche curieusement tordus.

— Je vais le faire, dit-il gravement. Oh ! oui, je réussirai !

Il partait quand Katherine le rappela :

— Monsieur Poirot, je... je voulais vous dire... vous aviez raison tout à l'heure. Je retourne en Angleterre.

Sous le regard perçant de Poirot, elle rougit.

— Je comprends, dit-il d'un ton grave.

— Non, je ne crois pas, dit Katherine.

— Je comprends plus de choses que vous n'imaginez, répliqua-t-il tranquillement.

Il la quitta, un étrange petit sourire aux lèvres, monta en voiture et se fit conduire à Antibes.

Hippolyte, le valet de chambre du comte de la Roche au visage de marbre, était occupé à nettoyer la magnifique table en cristal taillé de son maître. Le comte de la Roche était parti pour la journée à Monte-Carlo. Regardant par hasard par la fenêtre, Hippolyte aperçut un visiteur qui se dirigeait à grands pas vers la porte d'entrée. Ce visiteur était d'un genre si peu commun qu'Hippolyte, malgré sa grande expérience, ne parvint pas à le situer. Il prévint sa femme, Marie, occupée à la cuisine, de l'arrivée de « ce type-là », comme il l'appela.

— C'est encore la police ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Regarde toi-même.

Marie regarda.

— Ce n'est certainement pas la police, dit-elle. Tant mieux.

— Ils ne nous ont pas beaucoup inquiétés, remarqua Hippolyte. En fait, sans l'avertissement de Monsieur le comte, jamais je n'aurais deviné que cet individu, chez le marchand de vin, était ce qu'il était.

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Hippolyte prit un air grave et cérémonieux, pour aller ouvrir.

— Je suis désolé, Monsieur le comte est absent, dit-il.

Le petit homme aux moustaches lui sourit.

— Je sais. Vous êtes bien Hippolyte Flavelle, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, c'est mon nom.

— Et vous avez une femme, Marie Flavelle ?

— Oui, monsieur, mais...

— Je désire vous voir tous les deux, dit l'inconnu en pénétrant prestement dans le vestibule. Votre femme est sans doute dans la cuisine. Je vais y aller.

Avant qu'Hippolyte soit revenu de sa surprise, le visiteur avait déjà trouvé la bonne porte au fond du vestibule et enfilé le couloir jusqu'à la cuisine. Marie le vit entrer, bouche bée.

— Voilà, dit l'inconnu en se laissant tomber dans un fauteuil en bois. Je suis Hercule Poirot.

— Monsieur ?

— Vous ne connaissez pas ce nom ?

— Je ne l'ai jamais entendu, dit Hippolyte.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez reçu une mauvaise éducation. C'est celui d'un des grands hommes de ce siècle.

Il soupira et croisa les mains sur sa poitrine.

Hippolyte et Marie le regardaient, gênés. Ils ne savaient que faire de ce personnage étrange et inattendu.

— Monsieur désire ? murmura Hippolyte machinalement.

— Je désire savoir pourquoi vous avez menti à la police.

— Moi ? J'ai menti à la police ? Je n'aurais jamais fait une chose pareille ! s'écria Hippolyte.

Poirot hocha la tête.

— C'est faux. Vous avez menti à plusieurs reprises. Attendez. (Il tira un petit calepin de sa poche et le consulta.) Ah, oui ! au moins à sept occasions. Je vais vous en donner la liste.

D'une voix posée, il les énuméra toutes.

Hippolyte n'en revenait pas.

— Ce n'est pas de ces défaillances passées que je veux vous parler, poursuivit Poirot. Mais vous vous êtes cru sans doute très malin et j'ai d'abord voulu vous faire passer ça. Aujourd'hui, je m'intéresse à un mensonge très précis, à votre déclaration concernant l'arrivée du comte de la Roche dans cette maison le 14 janvier au matin.

— Mais ce n'est pas un mensonge, monsieur. C'est la pure vérité. Monsieur le comte est arrivé ici le mardi 14 janvier, au matin. N'est-ce pas, Marie ?

Marie approuva vivement.

— Oui, c'est exact. Je m'en souviens parfaitement.

— Oh, et qu'avez-vous servi à votre maître comme déjeuner ce jour-là ?

— Je...

Marie s'arrêta, essayant de reprendre ses esprits.

— C'est curieux, dit Poirot, comme on peut se rappeler certaines choses et en oublier d'autres.

Il donna un grand coup de poing sur la table. Ses yeux brillaient de colère.

— Eh oui ! c'est bien ce que je disais ! Vous mentez, et vous pensez que personne ne s'en aperçoit. Mais ils sont deux à être au courant. Oui, deux : le bon Dieu d'abord, dit-il en levant une main vers le ciel, et Hercule Poirot, acheva-t-il en se renversant dans son fauteuil et en fermant les yeux.

— Je vous assure, monsieur, que vous faites erreur. Monsieur le comte a quitté Paris lundi soir.

— Exact, dit Poirot. Par le rapide. Je ne sais pas où il a interrompu son voyage. Peut-être l'ignorez-vous aussi ? Mais ce que je sais, c'est qu'il est arrivé ici mercredi matin et non mardi matin.

— Monsieur se trompe, dit Marie, imperturbable.

Poirot se leva.

— Dans ce cas, la justice va suivre son cours, murmura-t-il. Dommage.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda Marie, mal à l'aise.

— Vous serez arrêtés et considérés comme complices du meurtre de Mme Kettering, la dame anglaise qui a été assassinée.

— Assassinée !

Hippolyte était devenu blême et ses genoux tremblaient. Marie laissa tomber son rouleau à pâtisserie et commença à pleurer.

— C'est impossible, impossible. Je croyais...

— Puisque vous ne démordez pas de votre histoire, je n'ai plus rien à ajouter. Mais je pense que vous êtes aussi stupides l'un que l'autre.

Poirot se dirigeait vers la porte lorsqu'une voix émue l'arrêta :

— Monsieur, monsieur, un instant. Je... je ne pensais pas qu'il s'agissait d'une affaire pareille. Je croyais que c'était juste une histoire de femme. Monsieur le comte a déjà eu quelques démêlés avec la police à propos de femmes. Mais un meurtre... c'est très différent.

— Ma patience est à bout ! s'écria Poirot. (Il fit demi-tour et menaça Hippolyte du poing.) Vais-je passer ma journée ici à discuter avec deux imbéciles ? C'est la vérité que je veux. Si vous refusez de me la donner, cela vous regarde ! Pour la dernière fois, quand Monsieur le

comte est-il arrivé à la villa Marina : mardi matin ou mercredi matin ?

— Mercredi, dit le valet d'une voix sourde, et Marie l'approuva.

Poirot les considéra un instant, puis inclina gravement la tête.

— Voilà qui est raisonnable, mes enfants, dit-il posément. Vous avez failli vous trouver dans de sales draps.

Il quitta la villa Marina en se souriant à lui-même.

— Voilà une hypothèse confirmée. Vais-je mettre l'autre à l'épreuve ?

Il était 18 heures lorsqu'on remit à Mireille la carte de M. Hercule Poirot. Elle la regarda fixement un moment, puis hocha la tête. Quand Poirot entra, elle marchait fiévreusement de long en large. Elle l'attaqua aussitôt avec fureur.

— Eh bien ? s'écria-t-elle. Que me voulez-vous encore ? Vous ne m'avez pas déjà assez torturée ? Vous m'avez déjà forcée à trahir mon pauvre Derek. Que voulez-vous de plus ?

— Juste une petite question, mademoiselle. Lorsque le train a quitté Lyon et que vous êtes entrée dans le compartiment de Mme Kettering...

— Que dites-vous ?

Poirot la regarda avec un air de léger reproche et recommença :

— Lorsque vous êtes entrée dans le compartiment de Mme Kettering...

— Je n'y suis jamais entrée !

— Et que vous l'avez trouvée...

— Je n'y suis jamais entrée !

— Ah ! Sacré... !

Pris de rage, il se mit à crier si fort qu'elle recula, effrayée :

— Vous tenez à mentir ? Prenez garde, mademoiselle, c'est dangereux. Je peux vous raconter ce qui s'est passé comme si j'y étais. Vous êtes entrée dans son compartiment et vous l'avez trouvée morte. Je le sais.

Elle baissa les yeux, ne pouvant plus soutenir son regard.

— Je ne suis pas..., commença-t-elle, et elle s'arrêta.

— Il n'y a qu'une seule chose que j'ignore, reprit Poirot. Je me demande, mademoiselle, si vous avez trouvé ce que vous cherchiez ou

si...

— Ou si quoi ?

— Ou si on vous avait devancée.

— Je ne répondrai plus à vos questions ! hurla-t-elle.

Elle s'arracha à la poigne de fer de Poirot et se jeta par terre en criant et en sanglotant. Une femme de chambre accourut, épouvantée.

Hercule Poirot haussa les épaules, leva les sourcils et quitta tranquillement la pièce.

Mais il avait l'air satisfait.

MADemoiselle VINER DONNE SON AVIS

Katherine regardait par la fenêtre de la chambre de Mlle Viner la pluie qui tombait sans violence, mais avec une tranquille et courtoise obstination. La fenêtre donnait sur un petit jardin. Une allée bordée de plates-bandes soignées, où fleuriraient plus tard des roses et des jacinthes bleues, menait à la grille d'entrée.

Mlle Viner était allongée dans un grand lit d'époque victorienne. Elle avait poussé de côté le plateau avec les restes de son petit déjeuner et était occupée à ouvrir sa correspondance, en faisant des remarques caustiques à son sujet.

Katherine relisait pour la deuxième fois la lettre qu'elle tenait à la main. Celle-ci portait l'en-tête de l'hôtel Ritz, à Paris.

Chère mademoiselle Katherine,

J'espère que vous êtes en bonne santé et que votre retour dans l'hiver anglais ne vous a pas trop déprimée. Moi, je poursuis mon enquête avec le plus grand zèle. Ne croyez surtout pas que je sois ici en vacances. D'ici peu, je vais me rendre en Angleterre et j'espère avoir le plaisir de vous revoir. C'est entendu, n'est-ce pas ? Dès mon arrivée à Londres, je vous écrirai. Vous n'avez pas oublié que nous sommes collègues dans cette affaire ? Non, sûrement pas ! Croyez, mademoiselle, à mes sentiments dévoués et respectueux.

Hercule Poirot

Katherine fronça légèrement les sourcils. Comme si quelque chose, dans cette lettre, l'étonnait et l'intriguait.

— Un pique-nique pour la chorale des garçons ! s'exclama Mlle Viner. Je ne souscris qu'à condition que Tommy Saunders et Albert Dykes en soient exclus. Je me demande ce que ces deux garçons viennent faire à l'église le dimanche. Tommy a chanté un jour : « Plus vite que ça, bon Dieu ! » et il n'a pas ouvert la bouche depuis. Quant à Albert Dykes, s'il ne suce pas des bonbons à la menthe, c'est que mon nez n'est plus ce qu'il était.

— Oui, ils sont insupportables, reconnut Katherine.

Elle ouvrit sa seconde lettre et ses joues s'empourprèrent soudain. La voix de Mlle Viner ne lui parvenait plus que de très loin.

Lorsque Katherine revint à ce qui l'entourait, Mlle Viner achevait triomphalement une longue histoire :

— ... Et je lui ai répondu : « Pas du tout, il se trouve que Mlle Grey est la propre cousine de lady Tamplin. » Que pensez-vous de ça ?

— Vous preniez ma défense ? C'est très gentil de votre part.

— On peut voir les choses comme ça. Pour moi, un titre n'a aucune valeur. Épouse de pasteur ou non, cette femme est une vipère. Insinuer que vous auriez acheté votre droit d'entrée dans la haute société !

— Elle n'avait peut-être pas entièrement tort.

— Mais regardez-vous, continua Mlle Viner. Êtes-vous revenue parmi nous avec des allures de grande dame ? Non. Vous êtes toujours aussi raisonnable, avec vos bonnes chaussettes de laine et vos chaussures de marche. Hier encore, je disais à Ellen : « Ellen, regardez Mlle Grey. Elle a frayed avec les plus grands de ce pays, et Mademoiselle se promène-t-elle pour autant comme vous, avec des jupes au-dessus des genoux, des bas de soie qui filent sur un regard, et les chaussures les plus ridicules que j'aie jamais vues ? »

Katherine sourit. Elle avait bien fait de tenir compte des préjugés de Mlle Viner. La vieille demoiselle continua, de plus en plus enthousiaste :

— Quel soulagement de voir que cet argent ne vous a pas tourné la tête ! J'ai cherché l'autre jour dans mes coupures de presse. J'en ai plusieurs sur lady Tamplin, son hôpital militaire et tout ça, mais impossible de remettre la main dessus. Je voudrais que vous y jetiez un coup d'œil, mon petit. Vous avez meilleure vue que moi. Elles sont toutes dans une boîte dans le tiroir du bureau.

Katherine regarda la lettre qu'elle tenait à la main et faillit dire quelque chose, mais se ravisa. Elle alla chercher les coupures de presse

dans le bureau et se mit à les parcourir. Elle éprouvait maintenant une vive admiration pour le courage et le stoïcisme de Mlle Viner. Elle ne pouvait pas faire grand-chose pour sa vieille amie, mais savait par expérience combien les personnes âgées attachaient d'importance à des petites attentions apparemment insignifiantes.

— En voici une, annonça-t-elle. « La vicomtesse Tamplin, qui a transformé sa villa de Nice en hôpital militaire, vient d'être victime d'un vol sensationnel : ses bijoux ont disparu. Parmi eux se trouvaient de très célèbres émeraudes, un héritage de famille. »

— Probablement de la pâte de verre, dit Mlle Viner, comme la plupart des bijoux des femmes de la haute société.

— En voici une autre, avec son portrait : « Une charmante photographie de la vicomtesse Tamplin et de sa fille, Lenox. »

— Montrez-moi cela. On ne voit pas la figure de la petite, n'est-ce pas ? Cela vaut sans doute mieux. C'est la loi des contrastes qui régit ce bas monde. Les choses vont généralement de travers et les très jolies mères ont en général des enfants hideux. Le photographe a sans doute compris qu'il avait intérêt à montrer la fille de dos.

Katherine se mit à rire.

— « L'une des plus élégantes hôtesse de la Riviera cette année : la vicomtesse Tamplin, qui possède une villa au Cap-Martin. Elle reçoit sa cousine, Mlle Grey, qui vient d'hériter, de façon tout à fait romanesque, d'une immense fortune. »

— C'est celle que je cherchais, dit Mlle Viner. Votre photo a dû paraître une autre fois ; elle m'a échappé. Vous voyez le genre : Mme Unetelle ou Machin Chouette, à Trou-sur-Mer ou ailleurs, jambe levée et portant une canne de golf. Quelle épreuve cela doit être pour certains de se voir comme ça.

Katherine ne répondit pas. Elle défroissait machinalement de l'ongle le papier, l'air intrigué et inquiet. Elle tira de son enveloppe une des deux lettres qu'elle avait reçues, la parcourut encore, et se décida :

— Mademoiselle Viner. Je me demandais... Une de mes connaissances, quelqu'un que j'ai rencontré sur la Riviera, aimerait beaucoup venir me voir ici.

— Un homme ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Le secrétaire de M. Van Aldin, le millionnaire américain.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Knighton. Richard Knighton.

— Hum... secrétaire d'un millionnaire. Et il veut vous rendre visite. Écoutez Katherine, je le dis pour votre bien. Vous êtes une fille gentille et raisonnable, et même si vous avez la tête bien vissée sur les épaules, il n'y a pas de femme qui ne commette au moins une bêtise dans sa vie. Dix contre un que cet homme en veut à votre argent.

D'un geste, elle empêcha Katherine de répondre.

— Je m'attendais à quelque chose de ce genre, continua-t-elle. Qu'est-ce qu'un secrétaire de millionnaire ? Neuf fois sur dix, un jeune homme qui aime la vie facile. Avec des goûts de luxe, sans cervelle et sans esprit d'initiative. Et s'il existe une vie plus facile encore que celle de secrétaire de millionnaire, c'est bien celle de mari d'une femme riche. Je ne dis pas que vous ne puissiez plaire à un homme. Mais vous n'êtes plus jeune et malgré votre joli teint vous n'êtes pas une beauté. Si je dis ça, c'est pour vous éviter de vous rendre ridicule. Mais si vous y êtes décidée, veillez à ce que votre fortune reste à votre nom. Voilà, j'ai fini. Qu'avez-vous à répondre ?

— Rien, dit Katherine. Verriez-vous un inconvénient à ce qu'il vienne ?

— Je m'en lave les mains, répliqua Mlle Viner. J'ai fait mon devoir, et quoi qu'il arrive maintenant vous en serez seule responsable. Voulez-vous l'inviter à déjeuner ou à dîner ? Ellen pourrait préparer un dîner, si elle ne perd pas la tête.

— Un déjeuner serait parfait. C'est extrêmement gentil de votre part, mademoiselle Viner. Je vais lui téléphoner comme il me l'a demandé pour lui dire que nous serons enchantées de l'avoir à déjeuner. Il viendra de Londres en voiture.

— Ellen pourra faire un steak et des tomates grillées. Elle les fait mal, mais mieux que le reste. Pas de tarte, elle a la main trop lourde pour la pâtisserie, mais ses puddings ne sont pas mauvais. Et vous trouverez un bon Stilton chez Abbot. J'ai toujours entendu dire que les hommes aimaient le Stilton. Et mon père a laissé beaucoup de vin à la cave. Une bouteille de moselle mousseux, peut-être ?

— Oh non ! mademoiselle Viner, ce n'est pas nécessaire.

— Allons donc ! mon enfant. Un homme n'est heureux que s'il boit quelque chose en mangeant. Il y a aussi un bon whisky d'avant-guerre, si vous pensez qu'il préférera ça. Faites ce que je vous dis et ne discutez pas. La clé de la cave se trouve dans le troisième tiroir de la commode, dans la seconde paire de chaussettes, du côté gauche.

Katherine obéit.

— Dans la seconde paire, faites attention. La première contient mes boucles d'oreilles en diamants et ma broche en filigrane.

— Oh ! s'exclama Katherine, plutôt surprise, ne vaudrait-il pas mieux les mettre dans votre coffret à bijoux ?

Mlle Viner émit un ricanement prolongé et terrifiant.

— Certainement pas ! J'ai bien trop de bon sens pour ça, merci. Ma chère petite, je me rappelle très bien mon pauvre père faisant construire un coffre-fort au sous-sol. Aux anges, il dit à ma mère : « À partir d'aujourd'hui, Mary, tu me remettras ton coffret à bijoux tous les soirs, et je l'enfermerai dans ce coffre-fort. » Ma mère était une femme pleine de tact qui savait que les hommes aiment imposer leur volonté. Elle lui apporta donc le coffret comme il le voulait.

» Mais une nuit, des cambrioleurs pénétrèrent dans la maison et allèrent tout naturellement droit au coffre ! Mon père avait si bien entretenu tout le village de son coffre-fort qu'on aurait pu croire qu'il contenait tous les trésors du roi Salomon. Ils emportèrent tout : les chopes et les tasses en argent, un plat en or qu'on lui avait offert et, naturellement, le coffret à bijoux.

Mlle Viner soupira.

— Mon père était accablé par la disparition des bijoux : des pierres de Venise, de très jolis camées, des coraux et deux bagues avec de gros diamants. Bien sûr, ma mère lui avoua alors que, en femme avisée, elle avait roulé ses bijoux dans un corset, où ils étaient toujours en sécurité.

— Le coffret à bijoux était vide ?

— Oh, non ! mon petit. Il aurait été trop léger. Ma mère était une femme très intelligente. Elle gardait là ses boutons. Ce qui était très pratique : les boutons de bottine dans le compartiment supérieur, les boutons de pantalon dans celui du milieu, et en bas, les boutons divers. Curieusement, mon père lui en voulut. Il déclara qu'il détestait les tromperies. Mais il faut que je m'arrête. Vous devez téléphoner à votre ami. Rapportez-moi un beau morceau de viande et dites à Ellen de veiller à ce que ses bas n'aient pas de trous lorsqu'elle servira à table.

— Elle s'appelle Ellen ou Helen ? Je croyais...

Mlle Viner ferma les yeux.

— Ma chère, je sais prononcer les *h* comme tout un chacun, mais

Helen n'est pas un nom pour une domestique. Je me demande ce que les mères ont dans la tête, aujourd'hui, dans les classes inférieures.

La pluie avait cessé lorsque Knighton arriva. Katherine l'attendait à la porte sous un pâle soleil qui éclairait sa chevelure. Il alla vers elle avec un empressement juvénile.

— J'espère que je ne vous dérange pas, mais il fallait absolument que je vous retrouve. Votre amie n'y a pas vu d'inconvénient ?

— Venez faire sa connaissance. Elle peut être terrible, mais vous vous rendrez vite compte qu'elle possède un cœur en or.

Mlle Viner trônait dans le salon, majestueuse, couverte de tous les camées de la famille qui avaient été si providentiellement sauvés par sa mère. Elle accueillit Knighton avec une politesse sévère et digne qui en aurait refroidi plus d'un. Toutefois, au bout de dix minutes, les manières charmantes de Knighton l'avaient déjà dégelée. Le repas fut très gai et Ellen, ou Helen, avec sa nouvelle paire de bas de soie, réalisa de véritables prodiges. Katherine et Knighton partirent ensuite en promenade et revinrent prendre le thé en tête à tête. Mlle Viner était allée se reposer.

Après le départ de Knighton, Katherine remonta lentement chez elle. Elle entendit Mlle Viner l'appeler et se rendit dans sa chambre.

— Votre ami est parti ?

— Oui. Merci de m'avoir permis de le recevoir ici.

— Inutile de me remercier. Me prenez-vous pour une vieille grincheuse qui ne veut jamais rien faire pour personne ?

— Vous êtes un amour, lui dit Katherine d'un ton affectueux.

— Hum..., fit Mlle Viner, toute radoucie.

Comme Katherine s'en allait, elle la rappela :

— Katherine !

— Oui ?

— Je me suis trompée à propos de votre ami. Lorsqu'un homme veut se faire bien voir, il peut se montrer cordial, galant, plein de charmantes attentions. Mais quand il est réellement amoureux, il a toujours des airs d'agneau bêlant. Et celui-là vous regardait tout le temps avec des airs d'agneau bêlant. Je retire tout ce que je vous ai dit ce matin. Il est tout à fait sincère.

LE DÉJEUNER DE MONSIEUR AARON

— Ah ! s'exclama M. Joseph Aaron, avec un accent de profonde satisfaction.

Il but une longue gorgée de bière, reposa sa chope en soupirant, s'essuya les lèvres et sourit à son hôte, M. Hercule Poirot.

— Donnez-moi un bon steak et une chope de quelque chose qui en vaut la peine, et je laisse à d'autres vos délicatesses françaises, vos hors-d'œuvre, vos omelettes et vos petites cailles. Un bon steak, voilà ce qu'il me faut, répéta-t-il.

Poirot, qui venait de passer la commande, sourit avec bienveillance.

— Je n'ai d'ailleurs rien contre le pudding aux rognons. De la tarte aux pommes ? Oui, je prendrai de la tarte, dit M. Aaron. Merci, mademoiselle. Avec un pot de crème.

Le repas terminé, M. Aaron posa sa cuillère et sa fourchette, et tout en grignotant un peu de fromage, changea de sujet.

— Il me semble, monsieur Poirot, que vous désiriez m'entretenir d'une petite affaire. Si je peux vous aider, j'en serai très heureux.

— C'est très gentil à vous, répondit Poirot. Je me suis dit : si tu veux un renseignement, quel qu'il soit, en rapport avec le monde du théâtre, il n'y a qu'une personne qui sait tout sur tout, c'est ton vieil ami, M. Joseph Aaron.

— Vous ne vous trompez pas beaucoup, remarqua celui-ci avec suffisance. Qu'il s'agisse du passé, du présent ou du futur, Joe Aaron est l'homme qu'il vous faut.

— Précisément. C'est pourquoi j'aimerais vous demander, monsieur Aaron, ce que vous savez d'une jeune personne dénommée Kidd.

— Kidd ? Kitty Kidd ?

— Kitty Kidd.

— Épatante. Se déguisait en homme, chantait, dansait. Celle-là ?

— Oui, celle-là.

— Absolument épatante. Elle gagnait très bien sa vie et ne manquait jamais d'engagements. Elle incarnait surtout des hommes, mais curieusement, elle n'était pas faite pour des rôles de composition.

— C'est ce que j'ai entendu dire, dit Poirot. Elle ne se produit plus depuis quelque temps, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle a tout laissé tomber. Elle est partie en France avec un riche aristocrate. Je crois qu'elle a quitté la scène pour de bon.

— Quand ça ?

— Attendez... Il y a trois ans. Une grande perte, je peux vous le dire.

— Elle était intelligente ?

— Maligne comme une portée de singes – si tant est que les singes aient des portées !

— Connaissez-vous le nom de l'homme qu'elle est allée rejoindre à Paris ?

— Quelqu'un de la haute... ça, j'en suis sûr. Un comte peut-être, ou un marquis ? Maintenant que j'y pense, je crois bien que c'était un marquis.

— Et vous n'avez aucune idée de ce qu'elle est devenue ?

— Aucune. Je ne l'ai même pas rencontrée par hasard. Je suis prêt à parier qu'elle se la coule douce dans une station étrangère. Marquise jusqu'à la mort. On ne la lui fait pas, à Kitty. Quoi qu'il arrive, elle tiendra toujours le bon bout.

— Je vois, dit Poirot, songeur.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous en apprendre davantage. Vous m'avez rendu un fier service autrefois et j'aimerais pouvoir vous être utile.

— Oh ! mais nous sommes quittes. Vous m'avez rendu un grand service, vous aussi.

— Un prêté pour un rendu, ha ! ha ! dit M. Aaron.

— Votre profession doit être passionnante.

— Plus ou moins, cela dépend. Mais l'un dans l'autre, ça peut aller. Tout bien considéré, je ne me débrouille pas trop mal, mais il faut garder l'œil ouvert. Impossible de prévoir de quoi le public va s'enticher demain.

— La danse est très en vogue depuis quelques années, murmura pensivement Poirot.

— Pour ma part, ces ballets russes ne m'ont jamais plu, mais le public les apprécie. Trop intellectuel pour moi.

— J'ai fait la connaissance d'une danseuse sur la Riviera : Mlle Mireille.

— Mireille ? Elle est sensationnelle ! Elle trouve toujours de l'argent pour la financer – mais elle connaît son métier, la danse. Je l'ai vue et je sais de quoi je parle. Je n'ai jamais beaucoup travaillé avec elle, mais il paraît que c'est une terreur. Elle pique des crises sans arrêt.

— Oui, dit Poirot, songeur. Je peux me l'imaginer.

— Le tempérament ! s'exclama M. Aaron. Ils appellent ça du tempérament. Ma bourgeoise était danseuse avant de m'épouser, mais par bonheur elle n'a jamais eu de tempérament. On n'a pas besoin de tempérament chez soi, monsieur Poirot.

— Je suis d'accord avec vous, mon ami. Ce n'est pas l'endroit.

— Une femme doit être douce, attentionnée et bonne cuisinière.

— Mireille n'a pas exercé très longtemps, non ? demanda Poirot.

— Deux ans et demi environ, pas davantage. C'est un duc français qui l'a lancée. J'ai entendu dire qu'elle est maintenant l'amie de l'ex-Premier ministre de Grèce. Ces gens-là s'arrangent pour s'enrichir sans bruit.

— Je l'ignorais, dit Poirot.

— Oh, elle n'est pas du genre à laisser passer une occasion. On raconte que c'est pour elle que le jeune Kettering a assassiné sa femme. Je n'en suis pas sûr mais, quoi qu'il en soit, elle s'en est rudement bien tirée et il est en prison. Elle a dû se débrouiller toute seule. On dit qu'elle se promène avec un rubis de la taille d'un œuf de pigeon – non que j'aie jamais vu un œuf de pigeon, mais c'est l'expression qu'on emploie dans les romans.

— Un rubis de la taille d'un œuf de pigeon ! s'exclama Poirot, les

yeux brillants. Comme c'est intéressant !

— J'ai appris cela par un ami. Mais pour ce que j'en sais, cela pourrait aussi bien être du verre teinté. Les femmes sont toutes les mêmes : elles passent leur temps à raconter des histoires sur leurs bijoux. Mireille va se vanter partout de ce que ce rubis serait maudit. Je crois qu'elle l'appelle Cœur de feu.

— Si ma mémoire est bonne, ce Cœur de feu est la pièce centrale d'un collier.

— Et voilà ! Ne vous l'avais-je pas dit ? Il n'y a pas de limite aux mensonges que les femmes sont capables d'inventer à propos de leurs bijoux. Celui-là, c'est une pierre unique, suspendue autour de son cou par une chaîne de platine ; comme je vous le disais tout à l'heure, dix contre un qu'il s'agit d'un morceau de verre coloré.

— Non, dit doucement Poirot. Non, je ne sais pas pourquoi mais je ne pense pas que ce soit un morceau de verre coloré.

KATHERINE ET POIROT ÉCHANGENT LEURS IMPRESSIONS

— Vous avez changé, mademoiselle, observa soudain Poirot.

Katherine et lui étaient assis l'un en face de l'autre à une petite table de l'hôtel Savoy.

— Oui, vous avez changé, dit-il à nouveau.

— En quoi ai-je changé ?

— Mademoiselle, ces nuances sont difficiles à exprimer.

— J'ai vieilli.

— Oui, vous avez vieilli. Je ne veux pas dire par là que vous auriez maintenant des rides ou des pattes d'oie. Mais lorsque je vous ai rencontrée pour la première fois, vous viviez en spectatrice. Vous aviez l'œil calme et amusé d'une personne assistant à une représentation théâtrale.

— Et à présent ?

— À présent, vous n'observez plus. Cela va peut-être vous paraître absurde, mais vous avez le regard inquiet d'un lutteur engagé dans un jeu difficile.

— Ma vieille amie est en effet parfois un peu difficile, dit Katherine en souriant, mais je peux vous assurer que cela ne donne pas lieu à des combats mortels. Venez la voir un jour, monsieur Poirot. Je suis certaine que vous apprécierez son courage et sa force de caractère.

Ils restèrent silencieux tandis que le garçon leur servait avec art un poulet à la casserole. Lorsqu'il fut parti, Poirot reprit :

— Je vous ai déjà parlé de mon ami Hastings ? Celui qui prétend que je suis une huître humaine ? Eh bien, mademoiselle, je crois que j'ai rencontré mon maître. Vous faites cavalier seul encore plus que moi.

— Balivernes, dit Katherine d'un ton léger.

— Hercule Poirot ne parle jamais pour dire des balivernes. C'est la vérité.

Il y eut un nouveau silence. Puis Poirot demanda :

— Avez-vous revu certains de nos amis de la Riviera depuis votre retour ?

— J'ai reçu la visite de Richard Knighton.

— Ah ! Tiens, tiens !

Quelque chose dans le regard pétillant de Poirot obligea Katherine à baisser les yeux.

— Ainsi, M. Van Aldin est à Londres ?

— Oui.

— J'essayerai de le voir demain ou après-demain.

— Vous avez du nouveau ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je me posais la question, c'est tout.

Poirot la regarda de ses yeux perçants.

— Je vois bien, mademoiselle, que vous brûlez de me poser des questions. Pourquoi pas ? L'affaire du Train bleu, c'est notre « roman policier », non ?

— Oui, j'aimerais vous demander certaines choses.

— Eh bien ?

Katherine le regarda soudain, l'air décidé.

— Qu'êtes-vous allé faire à Paris, monsieur Poirot ?

Poirot esquissa un sourire.

— Je suis passé à l'ambassade de Russie.

— Oh !

— Je vois que cela ne vous apprend rien. Mais je ne vais pas faire l'huître humaine. Je vais jouer cartes sur table, ce que ne font

assurément jamais les huîtres. Vous vous doutez, n'est-ce pas, que je ne suis pas convaincu de la culpabilité de Derek Kettering ?

— Je me suis posé la question. À Nice, j'ai cru que vous considériez l'affaire comme résolue.

— Vous ne parlez pas en toute franchise, mademoiselle. Mais je reconnais tout. C'est moi – mes investigations – qui ont amené Derek Kettering là où il est maintenant. Sans moi, le juge d'instruction tenterait encore vainement d'imputer le crime au comte de la Roche. Eh bien, mademoiselle, ce que j'ai fait, je ne le regrette pas. Je n'ai qu'un seul devoir : découvrir la vérité, et cela m'a mené droit à Derek Kettering. Mais l'enquête est-elle pour autant terminée ? C'est l'opinion de la police, mais moi, Hercule Poirot, je ne suis pas satisfait. (Il changea de sujet brusquement :) Dites-moi, mademoiselle, avez-vous eu des nouvelles de Mlle Lenox récemment ?

— Juste une courte lettre, très décousue. Je crois qu'elle m'en veut d'être rentrée en Angleterre.

Poirot hocha la tête.

— Le soir de l'arrestation de M. Kettering, j'ai eu une conversation intéressante avec elle à plus d'un titre.

Il se tut de nouveau, et Katherine ne chercha pas à interrompre ses réflexions.

— Mademoiselle, dit-il enfin, j'en arrive à présent à un point délicat. Je vous dirai néanmoins ceci : il existe, je crois, une jeune personne qui aime M. Kettering – reprenez-moi si je me trompe – et pour elle,... pour son bien, j'espère que j'ai raison et que la police a tort. Vous savez de qui je veux parler !

— Oui, je crois.

Poirot se pencha vers elle.

— Je ne suis pas satisfait, mademoiselle, non, pas du tout satisfait. Les faits, tous les faits essentiels mènent droit à M. Kettering. Mais il y a une chose que nous avons oublié de prendre en compte.

— Laquelle ?

— Le visage défiguré de la victime. Je me suis demandé cent fois si Derek Kettering était homme à se livrer à un acte pareil après avoir commis son meurtre ? Pour quoi faire ? Dans quel but ? Est-ce compatible avec le tempérament de M. Kettering ? Et je ne trouve aucune réponse satisfaisante à toutes ces questions, mademoiselle. Si bien que je reviens sans cesse au même point : pourquoi ? Et voici les seules choses dont je dispose pour m'aider à trouver la solution.

Il sortit son calepin et en tira quelques cheveux qu'il tint entre le pouce et l'index.

— Vous vous en souvenez, mademoiselle ? Vous m'avez vu retirer ces cheveux d'une couverture dans le train.

Katherine les examina avec la plus grande attention.

Poirot hochait la tête.

— Je vois que cela ne vous évoque rien, mademoiselle. Et pourtant, il me semble que, d'une certaine façon, vous en savez beaucoup.

— Il m'est venu des idées, dit Katherine, des idées bizarres. C'est pourquoi je vous ai demandé ce que vous faisiez à Paris, monsieur Poirot.

— Quand je vous ai écrit...

— Du Ritz ?

Poirot sourit.

— Oui, du Ritz. J'ai des goûts de luxe parfois... lorsqu'ils me sont payés par un millionnaire.

— Mais l'ambassade de Russie, dit Katherine en fronçant les sourcils. Non, je ne vois pas ce qu'elle vient faire là-dedans.

— Il n'y a pas de rapport direct, mademoiselle. Je suis allé y chercher une information précise. J'y ai rencontré quelqu'un et je l'ai menacé ; parfaitement, mademoiselle, moi, Hercule Poirot, je l'ai menacé.

— Menacé de la police ?

— Non, de la presse, une arme beaucoup plus redoutable.

Il regarda Katherine. Elle lui sourit en secouant la tête.

— N'êtes-vous pas en train de rentrer dans votre coquille d'huître, monsieur Poirot ?

— Non, non ! Je ne tiens pas à faire des mystères. Écoutez, je vais tout vous dire. Je soupçonnais cet homme d'avoir joué un rôle capital dans la vente des bijoux à M. Van Aldin. Je l'ai accusé et j'ai fini par lui soutirer toute l'histoire. J'ai appris où avait eu lieu la transaction et aussi beaucoup de choses sur l'homme qui faisait les cent pas dans la rue, un homme aux vénérables cheveux blancs, mais qui marchait du pas léger d'un jeune homme. Et cet homme, je l'ai nommé pour moi-même « Monsieur le Marquis ».

— Et maintenant, vous êtes venu à Londres pour voir M. Van

Aldin ?

— Pas seulement. J'avais encore d'autres choses à faire. Depuis que je suis ici, j'ai déjà vu deux personnes : un agent théâtral et un médecin de Harley Street. Chacun d'eux m'a donné une information. Faites l'addition de tout ça, mademoiselle, et voyons si nous arrivons à la même conclusion.

— Moi ?

— Oui, vous. Je vais vous dire une chose, mademoiselle. Tout au long de l'enquête, je me suis demandé si le vol et le meurtre avaient été commis par la même personne. Je n'en étais pas sûr.

— Et à présent ?

— À présent, je sais.

Il y eut un silence. Puis Katherine leva la tête, les yeux brillants.

— Je ne suis pas aussi intelligente que vous, monsieur Poirot. Je ne comprends pas où mènent la plupart des choses que vous me racontez. Les idées me sont venues à partir d'un angle tout différent.

— Oh, mais c'est toujours comme ça, dit Poirot. Un miroir reflète la vérité, mais chacun la regarde de sa place.

— Mes idées vous sembleront peut-être absurdes, mais...

— Oui ?

— Tenez, cela peut-il vous aider ?

Elle lui tendit une coupure de journal. Poirot la lut, et acquiesça gravement.

— Comme je vous le disais, mademoiselle, chacun regarde de sa place le miroir, mais le miroir est le même, ainsi que les choses qu'il reflète.

— Je dois partir, dit Katherine en se levant. J'ai juste le temps d'attraper mon train. Monsieur Poirot...

— Oui, mademoiselle ?

— Ça... Ça ne peut pas durer, vous comprenez. Je... je ne pourrais pas le supporter plus longtemps.

Sa voix se brisa.

Il lui tapota la main d'un geste rassurant.

— Courage, mademoiselle, ce n'est pas le moment de flancher. Nous sommes tout près du but.

UNE NOUVELLE HYPOTHÈSE

— M. Poirot demande à vous voir, monsieur.

— Qu'il aille au diable ! s'écria Van Aldin.

Knighon garda un silence bienveillant.

Van Aldin se leva et se mit à arpenter la pièce de long en large.

— Vous avez sans doute vu ces maudits journaux ce matin.

— Oui, monsieur, j'y ai jeté un coup d'œil.

— Ils lui tombent encore dessus à bras raccourcis ?

— J'en ai bien peur, monsieur.

Van Aldin se rassit, la main sur le front.

— Si j'avais pu prévoir, grogna-t-il. Je regrette amèrement d'avoir chargé ce petit Belge de découvrir la vérité. Mais je ne songeais qu'à une chose : retrouver l'assassin de Ruth.

— Vous n'auriez quand même pas voulu que votre gendre échappe à la justice ?

— J'aurais préféré faire justice moi-même, fit Van Aldin en poussant un soupir.

— Je ne pense pas que cela aurait été sage, monsieur.

— Quoi qu'il en soit, vous êtes sûr que ce type veut me voir ?

— Oui, monsieur. Il a beaucoup insisté.

— Dans ce cas, il faudra en passer par là. Qu'il vienne ce matin, s'il veut.

Poirot arriva, plus pimpant et joyeux que jamais. L'absence de cordialité de Van Aldin ne parut pas le frapper ; il bavarda gaiement de tout et de rien. Il était venu à Londres, expliqua-t-il, pour voir son médecin et mentionna le nom d'un éminent chirurgien.

— Non, non, il ne s'agit pas d'une blessure de guerre, mais d'un souvenir du temps où j'étais dans la police. La balle d'un affreux voyou.

Il montra son épaule gauche et fit une grimace expressive.

— J'ai toujours trouvé que vous aviez de la chance, monsieur Van Aldin. Vous ne correspondez pas à l'idée que nous nous faisons des millionnaires américains.

— Je suis plutôt solide, dit Van Aldin. Je mène une vie simple, voyez-vous. Nourriture saine, en quantité raisonnable.

— Vous avez revu Mlle Grey, n'est-ce pas ? demanda Poirot à Knighton d'un air innocent.

— Euh... oui, une ou deux fois, répondit-il.

Il rougit. Van Aldin s'exclama, surpris :

— C'est bizarre que vous ne m'en ayez rien dit, Knighton !

— Je ne pensais pas que cela pouvait vous intéresser, monsieur.

— J'aime beaucoup cette petite, déclara Van Aldin.

— C'est vraiment dommage qu'elle soit retournée s'enterrer à St. Mary Mead, fit remarquer Poirot.

— C'est très bien de sa part, riposta Knighton avec chaleur. Il existe peu de gens qui iraient s'enterrer là-bas pour s'occuper d'une vieille femme acariâtre, qui ne lui est rien.

— Bon, je me tais, dit Poirot, l'œil pétillant. Mais quand même, c'est bien dommage. À présent, messieurs, venons-en aux choses sérieuses.

Ils le regardèrent tous les deux, étonnés.

— Je ne veux ni vous causer un choc, ni vous inquiéter. Mais supposons, monsieur Van Aldin, qu'en fin de compte, Derek Kettering n'ait pas tué sa femme.

— Comment ?

Ils étaient frappés de stupeur.

— Supposons, comme je viens de vous le dire, que Derek Kettering n'ait pas tué sa femme ?

— Êtes-vous fou, monsieur Poirot ? demanda Van Aldin.

— Non, répondit Poirot, je ne suis pas fou. Excentrique, peut-être... du moins certains le pensent. Mais en ce qui concerne ma profession, j'ai la tête bien vissée sur les épaules, comme on dit. Monsieur Van Aldin, seriez-vous content ou déçu que ma supposition soit exacte ?

Van Aldin le regarda fixement.

— Naturellement, je serais content, dit-il enfin. S'agit-il d'un jeu de devinettes, monsieur Poirot, ou bien cela repose-t-il sur des faits ?

Poirot regarda le plafond.

— Il existe une possibilité pour que le comte de la Roche soit le meurtrier, dit-il tranquillement. Du moins, j'ai réussi à réfuter son alibi.

— Comment y êtes-vous parvenu ?

Poirot haussa modestement les épaules.

— J'ai mes propres méthodes. Un peu de tact, un peu d'intelligence et le tour est joué.

— Mais les rubis, dit Van Aldin. Les rubis que le comte avait en sa possession étaient faux.

— Et de toute évidence, il n'aurait commis le crime que pour s'en emparer. Mais vous oubliez une chose, monsieur Van Aldin. Pour ce qui est des bijoux, il aurait très bien pu être devancé.

— Mais c'est une théorie entièrement nouvelle ! s'écria Knighton.

— Croyez-vous vraiment toutes ces sornettes, monsieur Poirot ? demanda Van Aldin.

— Je n'ai aucune preuve, répondit Poirot sans s'émouvoir. Ce n'est pour l'instant qu'une hypothèse, mais laissez-moi vous dire, monsieur Van Aldin, que les faits valent la peine d'être vérifiés. Vous devriez m'accompagner sur la Riviera pour étudier l'affaire sur place.

— Vous pensez vraiment que c'est nécessaire – que j'y aille, j'entends ?

— Faites comme bon vous semblera, répondit Poirot avec une note de reproche qui n'échappa pas à Van Aldin.

— Bon, bon, très bien. Quand voulez-vous partir, monsieur Poirot ?

— Vous êtes très occupé en ce moment, monsieur, murmura Knighton.

Mais Van Aldin avait pris sa décision. Il écarta de la main toutes les

objections.

— Cette affaire est de toutes la plus urgente. Très bien, monsieur Poirot, demain. Par quel train ?

— Nous prendrons le Train bleu, je pense, dit Poirot avec un sourire.

ENCORE LE TRAIN BLEU

« Le train des millionnaires », comme on le désignait parfois, épousa une courbe à une vitesse qui semblait dangereuse. Van Aldin, Knighton et Poirot étaient assis, silencieux. Knighton et Van Aldin occupaient deux compartiments communicants, comme Mme Kettering et sa femme de chambre en ce jour funeste. Le compartiment de Poirot se trouvait un peu plus loin, dans la même voiture.

Ce voyage, qui lui rappelait les plus douloureux souvenirs, était très pénible pour Van Aldin. Poirot et Knighton échangeaient de temps en temps quelques propos à voix basse afin de ne pas le déranger.

Cependant, lorsque le train eut achevé son lent parcours autour de la Ceinture et arriva gare de Lyon, Poirot déploya soudain une activité surprenante. Van Aldin comprit alors qu'un des objectifs de ce voyage, c'était de reconstituer la scène du crime. Poirot jouait à lui seul tous les rôles. Il fut tour à tour la femme de chambre, brusquement cloîtrée dans son compartiment, Mme Kettering, surprise et inquiète de reconnaître son mari, et enfin Derek Kettering, découvrant que sa femme voyageait dans ce train. Il fit plusieurs essais, destinés à trouver la meilleure façon de se cacher dans le second compartiment.

Enfin, saisi d'une soudaine inspiration, il empoigna Van Aldin par le bras.

— Mon Dieu ! mais je n'avais pas pensé à cela ! Nous devons interrompre notre voyage à Paris. Vite, vite, il faut descendre.

Il s'empara des valises et se précipita hors du train, suivi de Van Aldin et Knighton, déconcertés mais obéissants. Van Aldin, ayant une fois de plus accordé sa confiance à Poirot, ne pouvait pas la lui retirer si vite. Ils furent arrêtés à la sortie. Leurs billets étaient restés entre les

main du contrôleur, un détail qu'ils avaient oublié tous les trois.

Les explications claires et rapides de Poirot furent sans effet sur l'employé impassible.

— Finissons-en ! dit brusquement Van Aldin. J'imagine que vous êtes pressé, monsieur Poirot. Pour l'amour du ciel, payez-lui le trajet depuis Calais et occupons-nous de ce que vous avez en tête !

Mais le flot de paroles de Poirot s'était soudain tari ; il paraissait changé en pierre, le bras en l'air comme frappé de paralysie.

— Je suis un imbécile, dit-il simplement. Ma foi, je perds la tête ces temps-ci. Retournons au train et poursuivons tranquillement notre voyage. Avec un peu de chance, il ne sera pas encore parti.

Il était moins une. Le train se mit en branle au moment où Knighton, le dernier des trois, se précipitait à bord avec sa valise.

Le contrôleur leur fit de sérieuses remontrances et les aida à porter leurs bagages jusqu'à leurs compartiments. Van Aldin ne fit pas de commentaires, mais il était visiblement écœuré par la conduite extravagante de Poirot. Quand il se trouva seul quelques minutes avec Knighton, il remarqua :

— Ce voyage ne mène à rien. Notre homme n'est plus maître de la situation. Il est intelligent jusqu'à un certain point, mais quelqu'un qui perd la tête et se met à courir de tous les côtés comme un lapin affolé n'est plus bon à rien.

Poirot les rejoignit au bout d'un moment et leur présenta ses plus plates excuses. Il semblait si accablé que des reproches auraient été superflus. Van Aldin accepta gravement ses excuses et s'abstint de tout commentaire désobligeant.

Après le dîner, à leur grande surprise, Poirot leur proposa de s'installer tous les trois dans le compartiment de Van Aldin.

Van Aldin le regarda avec curiosité.

— Est-ce que vous nous cachez quelque chose, monsieur Poirot ? demanda-t-il.

— Moi ? s'écria Poirot en écarquillant les yeux d'un air d'innocente surprise. Quelle idée !

Van Aldin ne dit rien, mais cette réponse ne l'avait pas satisfait. Le contrôleur reçut l'ordre de ne pas préparer les lits. La générosité du pourboire que lui remit Van Aldin l'empêcha de manifester sa surprise. Ils restèrent donc assis tous les trois, mais Poirot, très agité, n'arrêta pas de gigoter sur son siège. Il demanda soudain au

secrétaire :

— Monsieur Knighton, avez-vous verrouillé la porte de votre compartiment ? Je veux parler de la porte qui donne sur le couloir.

— Oui, je viens de le faire.

— Vous en êtes sûr ?

— Je peux aller vérifier, si vous voulez, dit Knighton en souriant.

— Non, non, ne vous dérangez pas. Je vais y aller moi-même.

Il passa par la porte de communication entre les deux compartiments et revint quelques secondes plus tard en hochant la tête.

— Oui, oui, c'est bien ce que vous aviez dit. Veuillez pardonner à un vieillard tatillon.

Il referma la porte de communication et reprit sa place dans le coin à droite.

Les heures passèrent. Ils somnolaient tous les trois par intermittence et se réveillaient en sursaut. C'était sans doute la première fois que des voyageurs ayant réservé des lits dans le train le plus luxueux du monde refusaient ensuite le confort pour lequel ils avaient payé. De temps à autre, Poirot consultait sa montre, hochait la tête et se rendormait. À un moment donné, il se leva, ouvrit la porte de communication, jeta un regard attentif dans le compartiment voisin, et retourna s'asseoir en secouant la tête.

— Que se passe-t-il ? murmura Knighton. Vous vous attendez à ce que quelque chose se produise, n'est-ce pas ?

— Je suis sur les nerfs, avoua Poirot. Sur des charbons ardents. Le moindre bruit me fait sursauter.

Knighton bâilla.

— Quel épouvantable voyage ! murmura-t-il. J'imagine que vous savez à quoi vous jouez, monsieur Poirot.

Il s'installa du mieux qu'il put pour dormir. Lui et son patron avaient enfin succombé au sommeil lorsque Poirot, qui venait de regarder sa montre pour la quatorzième fois, tapa sur l'épaule de Van Aldin.

— Hein ? Quoi ?

— Nous arrivons à Lyon dans cinq ou dix minutes, monsieur.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il. (Dans la semi-obscurité, il paraissait

blême et hagard.) Alors il devait être à peu près cette heure-ci lorsque ma pauvre petite Ruth a été assassinée.

Il regardait droit devant lui, la bouche crispée, revivant en pensée la terrible tragédie qui avait endeuillé sa vie.

Les freins poussèrent leur gémissement habituel, le train ralentit et entra en gare. Van Aldin baissa la vitre et se pencha par la fenêtre.

— Si ce n'est pas Derek, si votre nouvelle théorie est juste, alors c'est ici que l'homme aurait quitté le train ? demanda-t-il en se tournant vers Poirot.

À sa surprise, Poirot secoua la tête.

— Non, dit-il d'un air pensif, aucun *homme* n'a quitté le train. À mon avis – oui, à mon avis, il s'agirait plutôt d'une *femme*.

Knighton poussa une exclamation sourde.

— Une femme ? demanda vivement Van Aldin.

— Oui, une femme, répéta Poirot en hochant la tête. Vous ne vous rappelez peut-être pas, monsieur Van Aldin, que Mlle Grey a déclaré dans sa déposition avoir vu un jeune garçon, vêtu d'une casquette et d'un pardessus, descendre sur le quai pour se dégourdir ostensiblement les jambes. Ce jeune garçon était très probablement une femme.

— Mais qui ? demanda Van Aldin, sceptique.

Poirot répondit avec beaucoup de sérieux et sans la moindre hésitation :

— Son nom – du moins celui sous lequel elle a été connue durant de nombreuses années –, c'est Kitty Kidd. Mais vous, monsieur Van Aldin, vous la connaissez sous un autre nom, celui d'Ada Mason.

Knighton se leva d'un bond.

— Quoi ?

Poirot se tourna brusquement vers lui.

— Ah ! pendant que j'y pense ! dit-il en sortant quelque chose de sa poche. Permettez-moi de vous offrir une cigarette tirée de votre propre étui. Vous avez commis une imprudence en le laissant tomber lorsque vous êtes monté dans le train, sur la Ceinture de Paris.

Knighton le regarda, pétrifié. Puis il esquissa un mouvement, mais Poirot l'arrêta d'un geste.

— Non, ne bougez pas, dit-il d'une voix douce. La police vous

surveillance du compartiment voisin. La porte de communication est ouverte. Quant à celle qui donne sur le couloir, je l'ai déverrouillée moi-même au départ de Paris, pour permettre justement à la police de prendre position à côté. Comme vous ne l'ignorez sans doute pas, la police française vous recherche, monsieur Knighton – ou, si vous préférez, monsieur le Marquis !

EXPLICATIONS

Des explications ?

Poirot sourit. Il déjeunait avec Van Aldin, dans son appartement privé de l'hôtel Negresco. L'homme qu'il avait en face de lui avait l'air aussi soulagé qu'intrigué. Poirot se cala dans son siège, alluma une de ses minuscules cigarettes et, pensif, fixa le plafond.

— Oui, je vais vous donner des explications. Je commencerai par le point qui m'avait paru le plus curieux. Vous savez lequel : le visage défiguré de la victime. C'est quelque chose qu'on rencontre assez fréquemment dans les affaires criminelles, et qui soulève aussitôt le problème de l'identité de la victime. C'est donc la première question que je me suis posée. La femme morte était-elle vraiment Mme Kettering ? Mais cette piste ne menait nulle part, car le témoignage de Mlle Grey était formel et digne de foi. J'abandonnai donc cette idée. La morte était bien Ruth Kettering.

— Quand avez-vous commencé à soupçonner la femme de chambre ?

— Assez longtemps après. C'est un petit détail qui a attiré mon attention sur elle : l'étui à cigarettes découvert dans le compartiment, et qui, d'après elle, était un cadeau de Mme Kettering à son mari. Étant donné les relations qui existaient entre les deux époux, cela paraissait fort improbable. Je me suis mis à douter de son témoignage. Il ne fallait pas oublier qu'elle était au service de sa maîtresse depuis deux mois seulement, ce qui était plutôt suspect. Il semblait impossible qu'elle fût mêlée au crime, puisqu'elle était restée à Paris et que, plus tard, plusieurs personnes avaient vu Mme Kettering vivante. Toutefois...

Poirot leva un doigt et l'agita énergiquement sous le nez de Van Aldin.

— Toutefois, je suis un bon détective. Je suis soupçonneux. Je soupçonne tout et tout le monde. Je ne crois rien de ce que l'on me raconte. Je me suis dit : qu'est-ce qui nous prouve qu'Ada Mason est bien restée à Paris ? Au premier abord, il semblait qu'on pouvait répondre à la question de façon tout à fait satisfaisante. Il y avait le témoignage de votre secrétaire, M. Knighton, personnalité absolument étrangère à l'affaire et que l'on pouvait considérer comme étant d'une totale impartialité. Il y avait aussi les propres paroles de la victime, ce qu'elle avait dit au contrôleur. Cependant, j'écartai provisoirement ce dernier point, car une idée étrange – peut-être folle, impossible – venait de germer dans mon esprit. Et si par hasard elle se révélait vraie, ce témoignage perdait toute sa valeur.

» Je me concentrai donc sur le principal obstacle à ma théorie : la déclaration de Richard Knighton, selon laquelle il avait vu Ada Mason au Ritz, après le départ de Paris du Train bleu. Cela semblait concluant et pourtant, en examinant les faits attentivement, je notai deux choses. La première, c'est que, par une curieuse coïncidence, il était également à votre service depuis deux mois. La deuxième, que son nom commençait aussi par un K. Admettons – simple supposition – que l'étui à cigarettes retrouvé dans le compartiment ait été le sien. Si Ada Mason et lui travaillaient ensemble et si elle l'avait reconnu quand on le lui avait montré, ne devait-elle pas réagir précisément comme elle l'avait fait ? Tout d'abord prise de court, elle avait rapidement inventé une histoire qui pouvait étayer la culpabilité de M. Kettering. Bien entendu, cela ne faisait pas partie du plan d'origine. C'est le comte de la Roche qui devait servir de bouc émissaire, bien qu'Ada Mason se soit gardée de le reconnaître de façon trop catégorique pour le cas où il aurait disposé d'un sérieux alibi. À présent, si vous voulez bien vous reporter à ce moment-là, vous vous rappellerez un fait significatif. J'avais suggéré à Ada Mason que l'homme qu'elle avait cru reconnaître n'était pas le comte de la Roche, mais Derek Kettering. Sur le moment, elle avait hésité. Mais ensuite, vous m'avez appelé à l'hôtel pour me raconter qu'elle était venue vous dire qu'après avoir réfléchi, elle était convaincue maintenant que l'homme en question était bien Derek Kettering. Je m'attendais à quelque chose de ce genre. Il ne pouvait y avoir qu'une explication à cette soudaine certitude. Après avoir quitté votre hôtel, elle avait eu le temps de consulter quelqu'un et de recevoir de nouvelles instructions. Qui lui avait donné ces instructions ? Richard Knighton. Il y avait encore un petit détail, qui pouvait n'avoir aucune signification, mais qui pouvait se révéler très important. Au cours d'une conversation,

Knighton avait évoqué un vol de bijoux qui s'était produit dans une demeure du Yorkshire où il se trouvait. Peut-être une simple coïncidence, peut-être un nouveau maillon de la chaîne.

— Cependant, il y a une chose que je ne comprends toujours pas, monsieur Poirot. Je suis sans doute bouché. Qui est monté dans le train à Paris, le comte de la Roche ou Derek Kettering ?

— C'est là l'extraordinaire simplicité de la chose. *Personne n'est monté.* Ah ! mille tonnerres, quelle habileté ! Vous saisissez ? D'où tenons-nous qu'un homme est venu ? Uniquement de la bouche d'Ada Mason. Et si nous lui faisons confiance, c'est parce que Knighton prétend l'avoir vue à Paris.

— Mais Ruth elle-même a dit à l'employé du train qu'elle avait laissé sa femme de chambre à Paris, objecta Van Aldin.

— Ah ! J'y viens. Nous avons ici le témoignage de Mme Kettering, mais d'un autre côté, nous n'avons pas de témoignage du tout car un mort, monsieur Van Aldin, ne peut pas témoigner. Ce n'est pas *son* témoignage, c'est celui de l'employé du train – ce qui est bien différent.

— Vous pensez qu'il a menti ?

— Non, non, pas du tout. Il a dit ce qu'il croyait être la vérité. Mais ce n'est pas Mme Kettering qui lui a dit avoir laissé sa femme de chambre à Paris.

Van Aldin ouvrit de grands yeux.

— Monsieur Van Aldin, Ruth Kettering était morte avant l'arrivée du train en gare de Lyon. C'est Ada Mason qui a acheté le panier-repas, habillée des vêtements très reconnaissables de sa maîtresse, et c'est elle qui a fait cette déclaration capitale à l'employé.

— Impossible !

— Mais si, monsieur Van Aldin, c'est possible. Chez les femmes, on remarque davantage la toilette que le visage. Ada Mason avait la même taille que votre fille. Vêtue de ce somptueux vison et du petit chapeau rouge laqué enfoncé jusqu'aux yeux, avec juste quelques boucles de cheveux auburn dépassant sur chaque oreille, rien d'étonnant à ce que le contrôleur s'y soit trompé. Il n'avait encore jamais parlé à Mme Kettering. Il avait bien aperçu la femme de chambre lorsqu'elle lui avait remis les billets, mais son impression devait se résumer à une grande femme maigre, toute de noir vêtue. S'il avait été particulièrement intelligent, il serait peut-être allé jusqu'à remarquer que la maîtresse et la femme de chambre se ressemblaient

vaguement, mais l'idée ne lui est sans doute même pas venue. Et n'oubliez pas qu'Ada Mason, ou Kitty Kidd, était une actrice, capable de changer de voix et d'apparence sur l'instant. Non, non, il n'y avait aucun danger qu'il reconnaisse la femme de chambre sous ce costume d'emprunt ; en revanche, lorsqu'il découvrirait la victime, il risquait de s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas de la femme à qui il avait parlé la veille. Et maintenant nous comprenons la nécessité de la défigurer. Le principal danger auquel s'exposait Ada Mason était une éventuelle visite de Mlle Grey après le départ de Paris. Elle résolut le problème en commandant un panier-repas et en s'enfermant dans son compartiment.

— Mais qui a tué Ruth ? Et à quel moment ?

— Tout d'abord, ne perdez pas de vue que le crime a été conçu puis commis par les deux complices, Knighton et Ada Mason. Knighton se trouvait ce jour-là à Paris sur votre ordre. Il est monté dans le train quelque part, sur la Ceinture. Mme Kettering a dû être surprise de le voir, mais n'a rien soupçonné. Peut-être a-t-il attiré son attention sur le paysage et, comme elle regardait par la fenêtre, il lui a glissé une corde autour du cou. Une seconde plus tard, tout était terminé. La porte du compartiment verrouillée, lui et Ada Mason se mettent à l'œuvre. Ils déshabillent la victime, enroulent le corps dans une couverture et le déposent sur la banquette du compartiment voisin, parmi les valises et les sacs de voyage. Knighton descend du train, emportant avec lui le coffret à bijoux contenant les rubis. Puisque le crime sera censé avoir été commis environ douze heures plus tard, il ne court aucun risque. En outre, son témoignage ainsi que les propos de la pseudo Mme Kettering fourniront à sa complice un alibi parfait.

» À la gare de Lyon, Ada Mason se procure un panier-repas, s'enferme dans le cabinet de toilette et revêt à la hâte les vêtements de sa maîtresse. Elle ajuste également deux fausses boucles de cheveux auburn sous le petit chapeau rouge et s'arrange pour ressembler le plus possible à sa maîtresse. Lorsque l'employé se présente pour faire les lits, elle lui raconte qu'elle a dû laisser sa femme de chambre à Paris. Et pendant qu'il prépare sa couchette, elle regarde par la fenêtre, tournant ainsi le dos au couloir et aux voyageurs qui circulent. Sage précaution, car comme nous le savons, Mlle Grey passe justement dans le couloir et fera partie de ceux qui, plus tard, seront prêts à jurer que Mme Kettering était en vie à cette heure-là.

— Poursuivez, dit Van Aldin.

— Avant que le train n'arrive à Lyon, Ada Mason installe le cadavre de sa maîtresse sur la couchette, y dépose ses vêtements soigneusement pliés, s'habille elle-même en homme et se prépare à

quitter le train. Lorsque Derek Kettering entre dans le compartiment de sa femme et la croit endormie sur sa couchette, le décor est planté. En attendant le moment propice pour descendre du train sans se faire remarquer, Ada Mason se cache dans le compartiment voisin. Dès que le contrôleur saute sur le quai à Lyon, elle le suit d'un pas de promenade, comme si elle prenait l'air. Puis elle profite d'un moment où personne ne l'observe pour changer de quai ; elle prend un train qui retourne à Paris et va au Ritz où une autre complice de Knighton a retenu, la veille, une chambre à son nom. Il ne lui reste plus qu'à attendre tranquillement votre arrivée. Les bijoux ne sont pas et n'ont jamais été en sa possession. Aucun soupçon ne pèse sur Knighton qui les apporte à Nice sans la moindre crainte d'être découvert. La livraison à M. Papopolous est déjà organisée, et à la dernière minute, c'est à Mason qu'on les confie pour les lui remettre. Un plan parfaitement conçu, digne d'un stratège de génie comme le Marquis.

— Vous pensez vraiment que Richard Knighton est un criminel bien connu, qui opère depuis des années ?

Poirot hocha la tête.

— L'un des principaux atouts de ce monsieur qu'on appelle le Marquis, ce sont ses manières insinuanes et convaincantes. Vous avez été victime de son charme, monsieur Van Aldin, lorsque vous l'avez engagé comme secrétaire alors que vous le connaissiez à peine.

— J'aurais juré qu'il ne cherchait pas à obtenir le poste ! s'écria Van Aldin.

— Il a été très astucieux – si astucieux qu'il a réussi à tromper un homme tel que vous, qui connaissez vos semblables !

— J'avais également examiné ses références. Elles étaient excellentes.

— Oui, oui, cela faisait partie de sa stratégie. En tant que Richard Knighton, sa vie était au-dessus de tout soupçon : bien né, avec des relations et de bons états de service pendant la guerre. Mais quand je me suis mis à chercher des renseignements sur le mystérieux Marquis, j'ai découvert de nombreux points communs entre les deux personnages. Knighton parlait français comme un Français, il avait vécu en Amérique, en France et en Angleterre quand le Marquis opérait dans ces pays. La dernière fois que le Marquis a fait parler de lui, c'est à propos d'une série de vols de bijoux organisés en Suisse, et c'est justement en Suisse que vous avez rencontré Richard Knighton. Et c'est précisément à ce moment-là que les premières rumeurs sur vos tractations en vue de l'achat des rubis ont commencé à circuler.

— Mais pourquoi tuer ? murmura Van Aldin, accablé. Un voleur habile pouvait s'emparer des bijoux sans risquer de passer sa tête dans un nœud coulant.

— Ce n'est pas le premier meurtre qu'il a à son actif, répliqua Poirot. C'est un tueur né. Et il pense aussi qu'il vaut mieux ne pas laisser de témoins derrière soi. Les morts ne parlent pas.

» Le Marquis éprouve une passion dévorante pour les bijoux historiques célèbres. Il avait tout prévu longtemps à l'avance en s'installant chez vous en qualité de secrétaire et en faisant engager sa complice comme femme de chambre chez votre fille à qui, pensait-il, étaient destinés les bijoux. Ce plan mûrement réfléchi, le Marquis n'a pas hésité à le court-circuiter en payant les services des deux vauriens qui vous ont attaqué à Paris, la nuit où vous avez acheté les bijoux. Il n'a sans doute pas été surpris de voir ce plan-là échouer. De toute façon, il était sans risque. Rien ne pouvait le rattacher à Richard Knighton. Mais comme tous les grands hommes – et le Marquis est un grand homme –, il a ses faiblesses. Il est tombé sincèrement amoureux de Mlle Grey et, comme il la soupçonnait d'aimer Derek Kettering, il n'a pu résister à la tentation de lui faire endosser le crime quand l'occasion s'en est présentée. Et maintenant, monsieur Van Aldin, je vais vous raconter quelque chose de très étrange. Mlle Grey n'a pas une imagination débordante, et pourtant elle est persuadée d'avoir senti un jour, à côté d'elle, la présence de votre fille dans les jardins du casino à Monte-Carlo, juste après une longue conversation qu'elle avait eue avec Knighton. Il lui a semblé que la morte tentait à tout prix de lui dire quelque chose et, tout à coup, l'idée lui est venue qu'elle essayait de lui faire comprendre que Knighton était son meurtrier ! Cette idée lui a paru si extravagante qu'elle n'en a parlé à personne. Mais elle en était néanmoins convaincue et, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, elle a agi en conséquence. Elle n'a pas repoussé les avances de Knighton et a fait semblant de croire, devant lui, à la culpabilité de Derek Kettering.

— Incroyable, dit Van Aldin.

— Oui, c'est très étrange. Ce sont des choses inexplicables. Oh, à propos, il y a un détail qui m'avait intrigué au plus haut point. Votre secrétaire boitait ostensiblement des suites d'une blessure de guerre. Non moins ostensiblement, le Marquis ne boitait pas. C'était une pierre d'achoppement. Mais un jour, Mlle Lenox Tamplin a raconté que le chirurgien qui avait soigné Knighton à l'hôpital avait été très étonné d'apprendre qu'il boitait. J'ai aussitôt pensé à une simulation. À Londres, je suis allé voir ce chirurgien ; il m'a donné un certain nombre de précisions techniques qui ont confirmé mes soupçons.

Avant-hier, j'ai mentionné le nom de ce chirurgien devant Knighton. Normalement, il aurait dû me dire qu'il avait été soigné par lui pendant la guerre, mais il n'en a rien fait. Et c'est le petit détail qui a apporté la dernière touche à ma théorie. Mlle Grey m'avait également montré une coupure de journal où il était question d'un vol commis à l'hôpital de lady Tamplin, au moment où Knighton s'y trouvait. Elle s'est rendu compte que nous suivions tous les deux la même piste lorsque je lui ai écrit du Ritz à Paris.

» J'ai eu du mal à mener mon enquête à l'hôtel, mais j'ai fini par obtenir ce que je désirais : la preuve qu'Ada Mason était arrivée au Ritz le lendemain du crime, et non la veille.

Il y eut un long silence, puis Van Aldin tendit la main à Poirot par-dessus la table.

— Vous savez ce que tout ceci représente pour moi, dit-il d'une voix rauque. Je vous enverrai un chèque dès demain matin, mais aucun chèque au monde ne saurait vous exprimer ce que je ressens. Vous êtes un homme formidable, monsieur Poirot.

Poirot se leva et bomba le torse.

— Je ne suis qu'Hercule Poirot, fit-il modestement. Pourtant, comme vous l'avez dit, je suis un grand homme moi aussi, à ma façon. Je suis très heureux de vous avoir rendu service. À présent, je vais réparer les dommages causés par le voyage. Hélas ! mon bon George n'est pas là.

Dans le hall de l'hôtel, il rencontra un ami, le vénérable M. Papopolous, accompagné de sa fille Zia.

— Je pensais que vous aviez quitté Nice, monsieur Poirot, murmura le Grec en serrant la main que lui tendait affectueusement le détective.

— Les affaires m'ont obligé à revenir, mon cher monsieur Papopolous.

— Les affaires ?

— Oui, les affaires. Et à propos d'affaire, j'espère, mon cher ami, que vous êtes en meilleure santé.

— Bien meilleure. En fait, nous retournons à Paris demain.

— Je suis ravi de ces bonnes nouvelles. J'espère que vous n'avez pas complètement ruiné l'ex-Premier ministre grec.

— Moi ?

— J'ai cru comprendre que vous lui aviez vendu un magnifique rubis que porte – tout à fait entre nous – Mlle Mireille, la danseuse.

— Oui, murmura M. Papopolous, oui, c'est exact.

— Un rubis qui n'est pas sans faire penser au célèbre Cœur de feu.

— Ils offrent, en effet, quelques points de ressemblance, dit le Grec d'un ton détaché.

— Vous avez la main heureuse avec les bijoux, monsieur Papopolous. Je vous félicite. Mademoiselle Zia, je suis désolé de vous voir regagner Paris si vite. J'aurais aimé vous rencontrer plus souvent maintenant que j'ai terminé mon travail.

— Serait-ce indiscret de vous demander en quoi consistait ce travail ? demanda M. Papopolous.

— Pas du tout, pas du tout. Je viens de réussir à mettre la main sur le Marquis.

Une expression rêveuse apparut sur le noble visage de M. Papopolous.

— Le Marquis ? murmura-t-il. Pourquoi ce nom me semble-t-il familier ? Non... je ne vois pas.

— Je suis bien sûr que vous ne pouvez pas le connaître, dit Poirot. L'homme dont je parle est un éminent criminel et voleur de bijoux. Il vient d'être arrêté pour le meurtre de Mme Kettering, une dame anglaise.

— Ah, oui ? Ces histoires sont vraiment passionnantes !

Ils échangèrent des adieux polis, et quand Poirot fut hors de portée de voix, M. Papopolous déclara à sa fille, d'un ton pénétré :

— Zia, cet homme est le diable !

— Moi, il me plaît.

— À moi aussi, reconnut M. Papopolous. Mais tout de même, c'est le diable.

AU BORD DE LA MER

C'était la fin de la saison des mimosas qui répandaient dans l'air une odeur légèrement désagréable. Des géraniums roses s'enroulaient autour de la balustrade de la villa de lady Tamplin, et dessous, dans les plates-bandes, une multitude d'œillets exhalaient un parfum doux et pénétrant. La Méditerranée était plus bleue que jamais. Poirot était assis sur la terrasse en compagnie de Lenox Tamplin. Il avait juste fini de lui raconter la même histoire que celle qu'il avait racontée deux jours plus tôt à Van Aldin. Lenox l'avait écouté avec beaucoup d'attention, les sourcils froncés, le regard sombre.

Quand il eut terminé, elle demanda simplement :

— Et Derek ?

— Il a été relâché hier.

— Et où est-il allé ?

— Il a quitté Nice hier soir.

— Pour St. Mary Mead ?

— Oui, pour St. Mary Mead.

Il y eut un silence.

— Je me suis trompée sur Katherine, dit Lenox. Je ne pensais pas qu'elle tenait à lui.

— Elle est très réservée. Elle ne fait confiance à personne.

— Elle aurait pu me faire confiance à moi, remarqua Lenox avec un soupçon d'amertume.

— Oui, mademoiselle, dit Poirot gravement, elle aurait pu vous faire

confiance. Mais Katherine a passé une bonne partie de sa vie à écouter, et ceux qui ont l'habitude d'écouter ont du mal à parler. Ils gardent pour eux leurs peines et leurs joies.

— J'ai été stupide. Je pensais qu'elle s'intéressait à Knighton. J'aurais dû réfléchir. Si j'ai cru ça, c'est peut-être parce que cela m'arrangeait.

Poirot lui prit la main et la serra.

— Courage, mademoiselle, dit-il avec gentillesse.

Lenox avait le regard fixé au loin, sur la mer, et son visage, dans son inquiétante rigidité, n'était pas dépourvu d'une sorte de beauté tragique.

— Oh, de toute façon, cela n'aurait rien donné. Je suis trop jeune pour Derek ; il est comme un gosse qui n'a jamais grandi. Il a besoin d'une vraie femme.

Il y eut un long silence, puis Lenox se tourna brusquement vers Poirot.

— Mais je vous ai aidé, monsieur Poirot, je vous ai tout de même aidé ?

— Oui, mademoiselle. C'est vous qui la première m'avez mis sur la voie de la vérité lorsque vous m'avez dit que le meurtrier n'était pas nécessairement dans le train. Jusque-là, je ne voyais pas comment le crime avait pu être commis.

Lenox poussa un profond soupir.

— Je suis contente ! dit-elle. C'est au moins quelque chose.

Ils entendirent dans le lointain le sifflet strident d'un train.

— C'est ce maudit Train bleu ! s'exclama Lenox. Les trains sont impitoyables, vous ne trouvez pas, monsieur Poirot ? Les gens meurent, sont assassinés, mais ils continuent comme si de rien n'était. Je dis des sottises, mais vous comprenez.

— Oui, oui. Je sais. La vie est comme un train, mademoiselle. Elle continue. Et c'est une bonne chose qu'il en soit ainsi.

— Pourquoi ?

— Parce que le train arrive toujours à destination et il existe un proverbe anglais, mademoiselle, qui dit...

— « Les amoureux se rencontrent au terme du voyage », récita Lenox en riant. Mais ce n'est pas le cas pour moi.

— Mais si ! mais si ! Vous êtes jeune, plus jeune que vous ne le croyez. Ayez confiance dans le train, mademoiselle, car c'est le bon Dieu lui-même qui le conduit.

Le sifflet de la locomotive retentit de nouveau.

— Ayez confiance dans le train, mademoiselle, murmura à nouveau Poirot. Et faites confiance à Hercule Poirot. *Il sait.*



Agatha Christie

LA MAISON
DU PÉRIL



*Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse*

Agatha Christie

LA MAISON DU PÉRIL

Traduction révisée de Robert Nobret



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob, 75006 PARIS

Titre de l'édition originale :

PERIL AT END HOUSE

Publiée par HarperCollins

ISBN : 978-2-7024-4216-6

© 1931, 1932, Agatha Christie.

© 1934, Librairie des Champs-Élysées.

© 2002, Agatha Christie Limited, a Chorion company.

All rights reserved.

© 1991, Librairie des Champs-Élysées, pour la nouvelle traduction.

© 2015, éditions du Masque,
un département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE

*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation,
réservés pour tous pays.*

*À Eden Philpotts,
à qui je voue une reconnaissance éternelle
pour son amitié et les encouragements
qu'il m'a prodigués voici de nombreuses années.*

1

L'Hôtel Majestic

De toutes les stations balnéaires du sud de l'Angleterre, St Loo est, si vous voulez mon avis, la plus agréable. Surnommée à juste titre la Reine des plages, elle évoque irrésistiblement la Riviera. Pour moi, la côte de Cornouailles est tout aussi prodigue en séductions variées que la Côte d'Azur – sinon plus. Je fis soudain part de cette intéressante réflexion à mon ami Hercule Poirot.

— Vous manquez d'originalité, mon bon ami, rétorqua-t-il dans son anglais bancal qu'une fois de plus je renonce à transcrire. J'ai lu hier le même genre de slogan sur le menu du wagon-restaurant.

— Et vous ne partagez pas ce point de vue ?

Il souriait aux anges et ne répondit pas à ma question. Je la réitérai donc.

— Mille pardons, Hastings. Mes pensées vagabondaient. Vagabondaient précisément dans ces contrées que vous venez d'évoquer.

— La Côte d'Azur ?

— Oui. Je me remémorais le dernier hiver que j'y ai passé et les événements qui s'y sont déroulés.

Je me souvenais d'en avoir entendu parler. Un meurtre avait été commis dans le Train bleu, et le mystère, particulièrement compliqué et déroutant, avait été élucidé par Poirot avec sa perspicacité habituelle.

— Comme j'aurais aimé être auprès de vous, soupirai-je.

— J'aurais moi aussi été heureux que vous soyez là ! Votre expérience s'y serait révélée inappréciable.

Je lui jetai un regard en coin. J'avais fini par ne plus me fier aux compliments du petit Belge, mais pour une fois il avait l'air sincère. Et pourquoi pas, après tout ? Je connaissais ses méthodes depuis des années.

— Ce qui m'a le plus manqué, Hastings, poursuivit-il rêveusement, c'est votre imagination débridée. On a souvent besoin de retomber de ses hauteurs. Et mon valet, Georges, garçon admirable avec lequel je m'autorise parfois à discuter d'un point de détail, ne possède pas le quart de votre esprit chimérique.

Cette réflexion me parut tout à fait déplacée.

— Dites-moi, Poirot, demandai-je néanmoins, n'êtes-vous jamais tenté de reprendre vos activités ? Cette vie oisive...

— ... me convient à merveille, mon bon ami. Se prélasser au soleil, connaissez-vous rien de plus agréable ? Descendre de son piédestal au comble de la gloire, est-il geste plus sublime ? Les foules disent de moi : « Cet homme, là, c'est Hercule Poirot ! Le grand... l'unique ! Il n'y en avait jamais eu un comme lui, et il n'y en aura jamais plus ! » Voilà qui me suffit. Je ne demande rien de plus. Je suis modeste.

Modeste n'était pas le mot que j'aurais employé. J'eus l'impression que la vanité de mon compagnon n'avait pas diminué avec les années, bien au contraire. Ronronnant presque d'autosatisfaction béate, il se renversa dans son fauteuil tout en caressant sa moustache.

Nous prenions l'air à l'une des terrasses du *Majestic*, le plus grand hôtel de St Loo. Bâti sur un promontoire, il domine la mer. À nos pieds s'étendaient les jardins de l'hôtel avec leurs palmiers qui frémissaient dans la brise. La mer était d'un bleu intense, sublime, et, dans le ciel dégagé, le soleil brillait avec toute la ferveur qu'on est en droit d'en attendre au mois d'août... mais qu'il manifeste si rarement dans le ciel anglais. Des abeilles affairées bourdonnaient à qui mieux mieux dans cette atmosphère divine.

Nous n'étions arrivés que la veille au soir et savourions là le prélude à un séjour d'une semaine. Si le temps restait au beau, nous allions passer des vacances de rêve.

Je ramassai le journal que j'avais laissé tomber et repris ma lecture des nouvelles du jour. La situation politique, mauvaise au demeurant, manquait d'intérêt ; des troubles avaient éclaté en Chine et une rumeur d'escroquerie financière faisait la une. Dans l'ensemble, rien de bien passionnant.

— Curieux, cette épidémie de psittacose, dis-je en feuilletant le reste de l'actualité.

— Très.

— On signale deux nouveaux décès à Leeds.

— Vous m'en voyez navré. Je tournai une page.

— Toujours pas de nouvelles de Seton, ce type fantastique, cet

aviateur qui fait le tour du monde. Ces gaillards-là ont du cran. Son appareil amphibie, *L'Albatros*, doit être une sacrée invention. Ce serait dommage qu'il disparaisse. Non pas que tout espoir soit perdu, non, rassurez-vous. Il a peut-être réussi à atteindre une des îles du Pacifique.

— Il reste bien des cannibales dans les îles Salomon, ou je me trompe ? hasarda Poirot, pince-sans-rire.

— Ce doit être un garçon formidable, poursuivis-je sans me laisser démonter. C'est le genre d'individu qui vous rend, après tout, fier d'être anglais.

— Cela doit vous consoler des dernières défaites à Wimbledon, glissa Poirot.

— Euh, je ne voulais pas...

Mon ami belge balaya d'un geste mes piètres bafouillis.

— Moi, je ne suis pas amphibie, comme l'engin volant de ce pauvre capitaine Seton, mais je suis cosmopolite. Et j'ai toujours eu une grande admiration pour les Anglais, vous le savez bien. Notamment pour leur façon de lire en profondeur la presse quotidienne.

Mon attention s'était tournée vers les rubriques politiques.

— On dirait que le ministre de l'Intérieur est en difficulté, gloussai-je.

— Le pauvre homme ! En voilà un qui a bien des ennuis. À tel point qu'il ne sait plus à quel saint se vouer.

Je le regardai sans comprendre.

Avec un petit sourire, Poirot sortit de sa poche son courrier du matin, bien attaché par un élastique. Il retira du paquet une lettre qu'il me lança.

— On me l'a fait suivre après notre départ. Je la lus dans un état de délicieuse excitation.

— Poirot ! Mais il vous couvre d'éloges !

— Vous trouvez, mon bon ami ?

— Il évoque votre compétence dans les termes les plus chaleureux.

— Il a raison, admit Poirot en baissant les yeux avec modestie.

— Il vous supplie de vous occuper de cette affaire... il vous le demande comme une faveur personnelle.

— Exact. Inutile de me répéter tout cela, mon cher Hastings : j'ai lu cette lettre avant vous.

— Quel dommage ! me lamentai-je. Nos vacances sont fichues !

— Mais non, mais non, calmez-vous. Il n'en est pas question.

— Le ministre de l'Intérieur précise bien qu'il s'agit d'un problème qui ne saurait attendre.

— Il peut être dans le vrai... comme il peut se tromper. Ces hommes politiques s'emballent pour des riens. Tenez, j'ai vu un jour à Paris, à la Chambre des députés...

— Mais oui, mais oui... Mais, Poirot, vous ne croyez pas que nous devrions nous préparer ? Nous avons déjà manqué l'express de midi pour Londres. Le prochain...

— Du calme, Hastings, du calme, je vous en conjure ! Vous êtes toujours si fougueux, si exalté ! Nous n'irons pas à Londres aujourd'hui... pas plus que nous n'irons demain.

— Mais cet ordre...

— Ne me concerne pas. Je ne fais pas partie de la police britannique, Hastings. On me propose une affaire en tant que détective privé. Et je la refuse.

— Vous la *refusez* ?

— Bien sûr. Je lui écrirai très poliment, à votre ministre, je lui exprimerai mes regrets, je lui présenterai mes plus plates excuses, et je lui dirai que je suis navré... mais – que voulez-vous ? – j'ai pris ma retraite, et je suis fini.

— Mais vous n'êtes pas fini ! protestai-je avec véhémence.

Poirot me tapota le genou.

— C'est le vieil ami qui parle, le chien fidèle. Et vous n'avez pas tort. Mes petites cellules grises fonctionnent toujours avec ordre et méthode. Mais j'ai décidé de prendre ma retraite, mon bon ami, et c'est ter-mi-né ! Je ne suis pas comme ces vedettes qui n'en finissent plus de faire leurs adieux. En toute générosité je dis : laissons leur chance aux jeunes. Il n'est pas exclu qu'ils parviennent à faire du travail convenable, Au fond de moi-même, je n'y crois pas un instant, mais accordons-leur cependant le bénéfice du doute. Dans tous les cas, ils se débrouilleront très bien dans cette affaire – sûrement assommante – du ministère de l'Intérieur.

— Mais, Poirot, l'honneur qu'il vous fait !...

— Je suis au-dessus de cela. Si j'accepte, le ministre de l'Intérieur sait très bien, car il n'est pas stupide, que je réglerai ses problèmes. Que voulez-vous, il n'a pas de chance, un point c'est tout. Hercule Poirot a résolu sa dernière énigme.

Désolé, je déplorais du fond de mon cœur son obstination. À éclaircir une telle affaire, sa réputation, qui avait déjà franchi les frontières, y aurait encore gagné. Néanmoins sa détermination m'impressionnait.

Une pensée me vint soudain et j'insinuai en souriant :

— En vous montrant aussi péremptoire, n'avez-vous pas peur de tenter le diable ?

— Faire changer d'avis Hercule Poirot ? À l'impossible, nul n'est tenu, fût-ce le diable ! C'est impossible, vous dis-je !

— Impossible ?

— Vous avez raison, mon bon ami, personne ne devrait jamais employer ce mot. Car il est vrai que si une balle venait se loger dans le

mur sous mon nez, je mènerais sans doute ma petite enquête ! C'est humain, après tout !

Je souris. Un petit caillou venait de tomber sur la terrasse à nos pieds et l'analogie avec la dernière réplique de Poirot m'amusait. Il alla ramasser le caillou.

— Oui, c'est humain. On est comme l'eau qui dort, et gare à son réveil. Il y a dans votre langue un proverbe qui dit cela beaucoup mieux que moi.

— En fait, répliquai-je, si vous trouviez un poignard planté dans votre oreiller demain matin, l'assassin n'aurait qu'à bien se tenir.

Il acquiesça, mais d'un air distrait.

Soudain, à ma surprise, il se leva et descendit les quelques marches menant de la terrasse aux jardins. Avec une simultanéité troublante, une jeune fille apparut, qui se hâtait dans notre direction.

J'avais à peine eu le temps de noter que c'était vraiment une très jolie fille que mon attention se reporta sur Poirot qui, sans prendre garde où il mettait les pieds, avait trébuché sur une racine et s'était étalé de tout son long. La jeune fille venait d'arriver à sa hauteur et nous l'aidâmes tous deux à se relever. Tout en accordant bien entendu mes soins les plus empressés à mon ami, j'avais l'esprit accaparé par un visage espiègle encadré de cheveux bruns et éclairé de grands yeux bleus.

— Mille pardons, bégaya Poirot avec un accent particulièrement épouvantable. Vous êtes trop aimable, mademoiselle. Je suis confus... aïe ! mon pied me fait très mal. Non, non, ce n'est rien, je me suis juste tordu la cheville. Dans quelques instants, cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Hastings, donnez-moi un coup de main, et vous aussi, mademoiselle, si vous voulez bien être assez gentille. Je suis honteux de vous mettre ainsi à contribution.

À nous deux, nous eûmes tôt fait d'installer Poirot dans un fauteuil sur la terrasse. Je suggérai que l'on appelle un médecin, mais mon ami s'y opposa avec vigueur.

— Je vous répète que ce n'est rien. Rien qu'une légère entorse. C'est douloureux sur le moment, mais cela passe vite. (Il fit une grimace.) Dans deux minutes, je n'y penserai même plus. Mademoiselle, je ne sais comment vous remercier. Vous êtes un ange. Asseyez-vous, je vous en conjure.

Elle prit un siège.

— Il n'y a pas de quoi, dit-elle. Mais vous devriez vous faire examiner.

— Mademoiselle, je vous assure que ce n'est qu'une bagatelle ! Au seul plaisir de votre présence, la douleur s'estompe déjà.

Elle se mit à rire.

— Eh bien, tant mieux !

- Vous prendrez bien un cocktail, proposai-je. Il doit être l'heure.
- Je... oh ! volontiers, dit-elle après une hésitation.
- Un Martini ?
- S'il vous plaît. Sec.

Je m'éloignai pour commander les boissons. À mon retour, je trouvai Poirot et la jeune fille engagés dans une conversation animée.

— Figurez-vous, Hastings, que cette maison là-bas sur la pointe, que nous avons tant admirée, appartient à Mlle Buckley.

— Vraiment ? fis-je.

À la vérité, cette maison ne m'avait pas frappé et je ne me souvenais pas d'avoir exprimé une telle admiration. En fait, je l'avais à peine remarquée.

— Elle a un air à la fois grandiose et inquiétant, perchée comme ça, loin de tout.

— On l'appelle la « Maison du Péril », précisa la jeune fille. Cette vieille bicoque tombe en ruine, mais je l'adore.

— Vous êtes le dernier représentant d'une vieille famille, mademoiselle Buckley ? s'enquit Poirot.

— Oh ! une famille sans grande importance ! Mais voici quand même deux ou trois cents ans que les Buckley sont venus s'établir à St Loo. Mon frère est mort il y a trois ans, ce qui fait de moi la dernière survivante.

— Comme c'est triste. Vous vivez seule ici ?

— Je voyage beaucoup et quand je regagne mes pénates, je suis généralement accaparée par une bande de joyeux drilles qui débarquent chez moi sans crier gare.

— Ah ! la vie moderne... Et moi qui vous imaginai vivant dans un manoir sombre et mystérieux, hanté par une malédiction familiale.

— Mais c'est merveilleux ! Quelle imagination fertile ! Non, la maison n'est pas hantée. Ou si elle l'est, c'est par un fantôme bienveillant. En trois jours, j'ai échappé à la mort à trois reprises. Je dois être née sous une bonne étoile.

Poirot se redressa, tout ouïe.

— Échappé à la mort ? Comme c'est intéressant !

— Oh ! Ça n'avait rien de bien passionnant. C'étaient de simples accidents. (Elle fit un brusque mouvement de tête pour éviter une guêpe.) Quelles sales bestioles ! Il doit y avoir un nid dans le coin.

— Vous n'aimez pas les abeilles ni les guêpes, mademoiselle Buckley ? Vous avez déjà été piquée ?

— Non, mais je ne supporte pas de les voir me tournicoter autour comme ça.

— À tout prendre, mieux vaut une abeille sous le bonnet – comme vous dites en Angleterre – qu'une araignée au plafond, comme nous disons en Belgique, décréta Poirot, sentencieux. Les deux choses n'ont

rien à voir, mais la première est souvent beaucoup moins grave que la seconde.

Ce cher vieux Poirot déraillait manifestement. Mais qu'importe ! Les boissons arrivaient. Nous trinquâmes en portant les toasts d'usage.

— Des amis m'attendent à l'hôtel pour y prendre un verre, dit Mlle Buckley. Ils doivent se demander ce que je deviens.

Poirot s'éclaircit la gorge et reposa son verre.

— Ah ! Que ne donnerais-je pas pour un bon chocolat chaud ! murmura-t-il. Mais vous n'en faites pas, en Angleterre. En revanche, vous avez d'excellentes... euh... spécialités. Tenez par exemple, les chapeaux des jeunes filles, ils se mettent et s'enlèvent si joliment... si facilement. La jeune fille écarquilla les yeux.

— Que voulez-vous dire ? Qu'y a-t-il de si extraordinaire à ça ?

— Vous êtes jeune, ma chère mademoiselle... si jeune. C'est pourquoi vous posez la question. De mon temps, les femmes portaient des chapeaux aux dimensions impressionnantes, et elles les fixaient avec tout un tas d'épingles comme ça... comme ça et comme ça !

Il avait fait mine de planter férocement quatre épingles dans un chapeau imaginaire.

— Mais ça devait être affreusement désagréable !

— Je crois bien ! renchérit Poirot avec la véhémence d'une de ces femmes martyrisées. Quand le vent soufflait, c'était un calvaire, c'était à vous donner la migraine.

Mlle Buckley ôta son feutre à large bord et le lança sur la chaise voisine.

— Et maintenant, voilà ce que nous portons, dit-elle en riant.

— C'est charmant et bien plus pratique, approuva Poirot en s'inclinant.

Pour ma part, je continuais d'observer Mlle Buckley. Ses cheveux bruns ébouriffés lui donnaient l'air d'un petit lutin. Une impression d'espièglerie se dégageait de toute sa personne. Le petit visage était vif et plein, éclairé d'immenses yeux bleus, mais il y avait autre chose... quelque chose qui retenait l'attention. Était-ce de l'anxiété ? Des cernes se dessinaient sous ses yeux.

La terrasse où nous nous trouvions était peu fréquentée. La plupart des estivants se tenaient plus loin, juste à l'endroit où la falaise plongeait à pic dans la mer.

Un homme déboucha de cette direction. Le visage buriné, il marchait en chaloupant. Il apportait avec lui un souffle d'air frais et de nonchalance : c'était l'image même du marin.

— Où diable cette fille peut-elle avoir disparu ? grondait-il d'une voix qui portait jusqu'à nous. Nick ! Nick !

Mlle Buckley se leva.

— J'étais sûre qu'ils seraient dans tous leurs états. Ohé ! George ! Je

suis là.

— Freddie meurt d'envie de boire un verre ! Venez, bon sang !

Il jeta un coup d'œil ébahi à Hercule Poirot qui tranchait sans doute sur les amis habituels de Nick.

La jeune fille le présenta :

— Voici le capitaine de frégate Challenger et... euh...

À mon grand étonnement, Poirot ne lui fournit pas le nom qu'elle attendait. Il se leva et s'inclina avec cérémonie en murmurant :

— ... de la Marine anglaise. J'éprouve la plus vive admiration pour la Marine anglaise.

Ce n'est pas le genre de remarque qu'accueille un sujet de Sa Majesté sans perdre ses moyens. Aussi le capitaine Challenger rougit-il jusqu'aux oreilles. Et Nick Buckley prit la direction des opérations.

— Voyons, George ! Ne restez pas bouche bée. Filons retrouver Jim et Freddie.

Elle sourit à Poirot.

— Merci pour le Martini. J'espère que votre cheville ira mieux.

Avec un petit geste d'adieu dans ma direction, elle glissa son bras sous celui du marin et ils quittèrent la terrasse.

— Voici donc l'un des amis de Mlle Nick, murmura Poirot, pensif. De sa bande de « joyeux drilles ». Qu'en pensez-vous, Hastings ? Confiez-moi votre avis d'expert en la matière. C'est ce qu'il est convenu d'appeler un type bien, non ?

Pendant quelques instants, j'essayai de comprendre ce que Poirot classait sous l'étiquette de « type bien ».

— Oui, il m'a fait plutôt bonne impression. Pour autant qu'on puisse juger quelqu'un en trente secondes...

— Je me demande..., murmura Poirot.

La jeune fille avait oublié son chapeau. Mon ami le ramassa et se mit à jouer avec d'un air absent.

— Vous ne croyez pas qu'il a un petit faible pour elle, Hastings ?

— Mon cher Poirot ! Comment diantre voulez-vous que je le sache ! Donnez-moi donc ce chapeau. Elle va en avoir besoin. Je vais le lui rapporter.

Ignorant ma demande, Poirot faisait lentement tourner le chapeau sur son doigt.

— Pas encore... Je m'amuse.

— Poirot, voyons !

— Eh oui, mon bon ami, je deviens sénile et je retombe en enfance, n'est-ce pas ?

C'était si précisément le fond de ma pensée que j'en restai déconcerté. Il se mit à rire et se pencha vers moi.

— Pourtant non, je ne suis pas aussi gâteux que vous le pensez ! Nous rapporterons le chapeau, certes, mais plus tard. Nous le

rapporterons à la Maison du Péril et aurons ainsi le plaisir de revoir la charmante Mlle Nick.

— Poirot, balbutiai-je, vous êtes tombé amoureux.

— Elle est jolie fille, non ?

— Vous l'avez vue comme moi, alors pourquoi me posez-vous la question ?

— Parce que, hélas ! mon jugement se trouble. Aujourd'hui tout ce qui est jeune me semble beau. Ah ! jeunesse, jeunesse... C'est la tragédie des gens de mon âge. Aussi fais-je appel à vous ! Vous êtes un peu vieux jeu, certes, avec toutes ces années passées en Argentine. Vous en êtes encore à admirer la mode d'il y a cinq ans. Vous êtes pourtant plus moderne que je ne le suis. Alors, est-elle jolie ? Est-elle capable d'éveiller le... euh... le désir sexuel ?

— Vous êtes aussi bon juge que moi, Poirot. La réponse est oui, bien sûr. Mais pourquoi vous intéresse-t-elle à ce point ?

— J'ai l'air intéressé ?

— Il n'y a qu'à écouter ce que vous venez de dire.

— Vous vous méprenez, mon bon ami. Cette jeune fille m'intéresse peut-être, je n'en disconviens pas. Mais c'est encore son chapeau qui me fascine le plus.

Je le dévisageai. Il avait l'air sérieux comme un pape.

— Oui, Hastings, son chapeau. (Il me le tendit.) Et savez-vous pourquoi ?

— Il est élégant mais plutôt banal, dis-je, au comble de la perplexité. Des tas de jeunes femmes en portent de semblables.

— Pas d'exactement semblables.

Je l'examinai de plus près.

— Eh bien, Hastings ?

— C'est un feutre tout ce qu'il y a de classique. Il semble de bonne qualité...

— Je ne vous ai pas demandé de me décrire ce chapeau. Il est évident que vous êtes incapable de voir ce qui vous crève les yeux. C'est incroyable, mon pauvre Hastings, à quel point vous ne voyez jamais rien ! Cela me sidère toujours ! Mais enfin regardez, cher vieil imbécile, inutile de faire appel à vos cellules grises, vos yeux suffiront. Regardez... mais regardez donc !

Enfin je vis ce qu'il voulait me faire remarquer. Le chapeau tournait lentement au bout de son index et ce doigt passait à travers le bord. Quand il vit que j'avais compris, il ôta son doigt et me tendit le chapeau. C'était un petit trou net et bien rond dont je n'arrivais pas à déterminer l'origine.

— Avez-vous remarqué comme Mlle Nick a tressailli quand une abeille l'a frôlée.

L'abeille sous son bonnet, le trou dans son chapeau.

— Mais ce n'est pas une abeille qui a pu faire un trou pareil.
— Exact. C'est impossible. Quelle perspicacité, Hastings ! Mais une balle, en revanche, oui, mon bon.

— Une balle ?

— Mais oui, une balle comme celle-ci.

Il tendit la main : sur sa paume ouverte reposait un petit objet rond.

— Une balle perdue, mon bon ami. C'est elle qui est tombée sur la terrasse pendant que nous parlions. Une balle perdue !

— Vous voulez dire que...

— Je veux dire qu'à un millimètre près, cette balle ne traversait pas ce chapeau mais la tête de notre jeune amie. Maintenant, vous comprenez mon intérêt, Hastings ? Comme vous aviez raison quand vous me disiez de ne pas employer le mot « impossible » ! Eh oui, je ne suis qu'un homme. Mais ce candidat au meurtre a fait une grossière erreur en tirant sur sa victime à quelques mètres d'Hercule Poirot ! Pas de chance ! Vous saisissez maintenant pourquoi il faut que nous allions à la Maison du Péril et que nous parlions à cette jeune personne ?

« En trois jours, j'ai échappé à la mort à trois reprises. » N'est-ce pas ce qu'elle nous a dit ? Il faut nous dépêcher, Hastings. Le danger n'est pas loin.

2

La Maison du Péril

— Poirot, j'ai réfléchi.

— Excellent exercice, mon bon ami. Poursuivez sur cette voie.

Nous déjeunions l'un en face de l'autre à une petite table près de la fenêtre.

— Le coup a dû être tiré tout près de nous. Et pourtant, nous n'avons rien entendu.

— Or, vous estimez que, dans la quiétude matinale troublée par le seul clapotis des vagues, nous aurions dû l'entendre ?

— Oui, c'est bizarre.

— Mais non. L'oreille s'habitue vite à certains bruits. Toute la matinée, des hors-bord ont croisé dans la baie. Vous vous êtes plaint au début, et puis vous n'y avez plus prêté attention. Pourtant, quand un de ces bateaux passe, on n'entendrait pas crépiter une mitrailleuse.

— C'est vrai.

— Tiens, murmura Poirot, voici notre jeune beauté et ses amis. Il semble qu'ils viennent déjeuner. Il va falloir que je lui rende tout de suite son chapeau. Bah ! je n'en ai plus vraiment besoin. Et puis cette affaire est assez grave pour justifier que nous nous rendions quand même chez elle sans tarder.

Se levant d'un bond, il traversa le hall avec agilité et, après une courbette, tendit son chapeau à Mlle Buckley alors qu'elle se mettait à table avec ses compagnons.

Ils étaient quatre : Nick Buckley, le capitaine Challenger et un autre couple. De là où nous étions, nous les voyions mal. On entendait fuser de temps à autre le grand rire du marin. Il avait l'air d'un garçon

simple et gentil et je le trouvais déjà sympathique.

Pendant le repas, mon ami fut distrait et parla peu. Il émiettait son pain, parlait tout seul et ne cessait de remettre de l'ordre sur la table. J'essayai d'engager la conversation puis finis par abandonner, las de discourir dans le vide.

Tant que les autres n'eurent pas terminé leur repas, il s'éternisa à table. Puis il se leva en même temps qu'eux. Ils s'installaient en cercle au salon quand Poirot se dirigea vers eux de son pas le plus martial et, s'adressant à Nick :

— Chère mademoiselle, j'ai l'honneur de solliciter une brève entrevue avec vous.

Je la devinai aussi surprise par la requête que par le langage pompeux du petit Belge. Elle devait craindre que cet étranger bizarre et cérémonieux ne devînt encombrant. Je comprenais – oh combien ! – sa réaction. Elle s'écarta du groupe d'assez mauvaise grâce.

Poirot prononça quelques mots rapides à voix basse et une expression de surprise se peignit sur le visage de la jeune fille.

Abandonné à moi-même, je me sentais assez mal à l'aise. Challenger eut le bon goût de venir à mon secours : il m'offrit une cigarette et se mit à parler de la pluie et du beau temps. Après nous être mutuellement observés, nous nous sentions des affinités. J'avais l'impression qu'il me trouvait plus sympathique que l'homme avec lequel il avait déjeuné et que je pouvais d'ailleurs étudier à loisir.

C'était un grand jeune homme blond au nez proéminent, hautain, très raffiné, encore que d'une élégance un peu trop recherchée. Il parlait en traînant sur les syllabes et il émanait de toute sa personne une onctuosité qui me déplaisait souverainement.

La femme, assise en face de moi dans un gros fauteuil, venait de retirer son chapeau. Son visage, peu banal, avec ses cheveux d'un blond très clair, coiffés en bandeaux lisses et noués sur la nuque, rappelait celui d'une madone diaphane. Malgré des traits émaciés et un teint d'une pâleur impressionnante, elle était la séduction même. Ses grands yeux gris aux pupilles dilatées me fixaient d'un air distrait. Soudain, elle m'adressa la parole :

— Asseyez-vous donc avec nous, le temps que votre ami en ait terminé avec Nick.

Sa voix, affectée, était fascinante et s'alliait à merveille avec sa beauté évanescence : on ne pouvait imaginer créature plus nonchalante. Non pas physiquement, moralement plutôt, comme désabusée, revenue de tout.

— Ce matin, Mlle Buckley a très aimablement secouru mon ami qui s'était tordu la cheville, expliquai-je tout en acceptant son invitation.

— C'est ce que nous a raconté Nick.

Son regard me jaugait, toujours avec le même détachement.

— J'espère que sa cheville va mieux.
— Ce n'était qu'une entorse bénigne, précisai-je en me sentant rougir.

— Tant mieux. Je suis ravie que Nick n'ait pas tout inventé. Voyez-vous, c'est la plus exquise petite menteuse que la terre ait jamais portée. À ce point, c'est phénoménal, quasiment un don !

Je ne savais plus quoi dire et mon embarras l'amusa.

— Nick est l'une de mes plus vieilles amies, ajouta-t-elle. Mais j'ai toujours trouvé que la loyauté était une vertu assommante, pas vous ? Elle est l'apanage des Écossais, tout comme le sens de l'économie et le respect du jour du Seigneur. Nick ment comme elle respire, n'est-ce pas, Jim ? Cette histoire rocambolesque avec les freins de sa voiture ! Jim affirme qu'ils étaient en parfait état.

L'homme aux cheveux blonds répondit d'une voix aux chaudes intonations :

— Et je m'y connais en bagnoles !

Il tourna la tête à demi. Dehors, une longue torpédo rouge – plus longue et plus rouge qu'il n'était vraisemblable – faisait pâlir les autres véhicules en stationnement. Dotée d'un interminable capot étincelant, c'était une voiture de grand luxe.

— C'est la vôtre ? demandai-je, pris d'une inspiration subite.

Il acquiesça.

Je me retins de dire que je l'aurais parié.

C'est alors que Poirot nous rejoignit. Je me levai, il me prit par le bras, salua à la ronde et m'entraîna au-dehors.

— Tout est arrangé, mon bon ami. Nous irons chez Mlle Buckley à six heures et demie. Elle sera là. Oui, elle sera sûrement rentrée... saine et sauve.

Il semblait préoccupé.

— Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai demandé de m'accorder un entretien le plus tôt possible. Elle était un peu réticente, bien sûr. Elle doit se demander qui je suis : un goujat, un parvenu, un metteur en scène ? Elle était libre de refuser, mais comme je l'ai prise au dépourvu, elle m'a laissé entendre qu'elle serait de retour à six heures et demie. Ouf !

Je lui fis remarquer que dans ce cas tout allait pour le mieux, mais il ne m'écoutait pas. En fait, Poirot sautait du coq à l'âne avec une facilité déconcertante. Tout l'après-midi, il fit les cent pas dans notre suite, à l'hôtel. Il parlait tout seul et ne cessait de déplacer les bibelots pour les remettre aussitôt en place, d'en corriger l'angle, voire l'inclinaison.

Et, quand j'essayais de lui parler, il se contentait de gesticuler et de secouer la tête. Nous finîmes par quitter l'hôtel vers 6 heures.

— Cela paraît incroyable, fis-je remarquer en descendant les

marches de la terrasse. Essayer de tuer quelqu'un dans le jardin d'un hôtel ! Seul un fou ferait une chose pareille.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Vu sous un certain angle, ce serait même un procédé quasiment sans risque. D'abord, le jardin est désert. Dans les hôtels, les gens se comportent comme des moutons : une terrasse surplombe la baie, et tout le monde s'y installe ! Moi qui suis un excentrique, je vais m'asseoir à une terrasse qui donne sur le jardin. Et même de cet endroit, je n'ai rien vu. Il y a beaucoup d'endroits où se mettre à couvert. Voyez vous-même : des arbres, des touffes de palmiers, des buissons en fleur. Idéal pour se dissimuler confortablement et, à l'abri des regards, attendre que Mlle Buckley passe dans le coin. Venir de la Maison du Péril par la route est beaucoup plus long. Nick est du genre à être toujours en retard et à prendre les raccourcis !

— Il n'empêche que le risque était gros. Il pouvait se faire voir, et un coup de feu passe difficilement pour un accident.

— Pas pour un accident... non.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, j'ai ma petite idée. Elle se vérifiera peut-être. Je laisse ça de côté pour le moment. Revenons plutôt à ce que je disais : vu sous un certain angle...

— Lequel ?

— Vous devriez certainement pouvoir me le dire, Hastings.

— Je ne voudrais pas vous priver du plaisir de briller à mes dépens !

— Vous maniez à ravir le sarcasme et l'ironie ! Eh bien, mon cher, un détail me saute aux yeux : le mobile doit être bien caché. Sinon, le risque serait effectivement considérable ! Les gens se demanderaient : « Est-ce Untel ou Untel ? Où se trouvaient-ils quand le coup est parti ? » Non, le meurtrier, le meurtrier en puissance, devrais-je dire, est difficile à démasquer. Et c'est ce qui me fait peur, Hastings ! Oui, en cet instant, j'ai peur. Je tente de me rassurer en me disant : « Ils sont quatre. Rien ne peut se produire tant qu'ils sont ensemble. Ce serait de la folie ! » Et néanmoins, je suis inquiet. J'aimerais en savoir plus sur ces prétendus accidents !

Tout à coup il fit demi-tour.

— Il est encore tôt. Passons par la route. Le jardin ne nous révélera rien. Allons plutôt inspecter la voie la plus orthodoxe pour se rendre à la Maison du Péril.

Nous empruntâmes un chemin qui partait de l'entrée principale de l'hôtel et grimpait à flanc de coteau à main droite. En haut, un écriteau *propriété privée* barrait une petite allée.

Nous suivîmes le raidillon et, cent mètres plus loin, un tournant abrupt se terminait sur les deux battants délabrés d'un portail auquel une bonne couche de peinture n'aurait pas fait de mal. Sur la droite, à

l'intérieur de la propriété, se dressait une maisonnette en contraste saisissant avec le portail et l'allée envahie par les mauvaises herbes. Le petit jardin qui la ceinturait semblait soigné avec amour et de coquets rideaux encadraient les fenêtres fraîchement repeintes.

Un homme vêtu d'un vieux veston défraîchi jardinait une plate-bande. Il se releva en entendant grincer le portail et se tourna vers nous. Un mètre quatre-vingts, la soixantaine, un visage buriné par le vent. Pratiquement chauve, les yeux bleus brillant d'un éclat malicieux, il avait l'air d'un très brave type.

Il nous salua au passage.

Je lui répondis aimablement et, tout en montant l'allée, je sentis dans notre dos son regard curieux.

— Je me demande..., murmura Poirot qui n'alla pas jusqu'à préciser sa pensée.

La maison proprement dite était immense et plutôt sinistre. Des arbres l'entouraient jusqu'à hauteur du toit. Elle avait grand besoin de réparations. Rien de tout cela n'échappa à Poirot tandis qu'il tirait la sonnette – une de ces sonnettes archaïques que seule une force de titan pouvait mettre en branle et dont l'écho lugubre résonna à l'infini.

Une femme d'un certain âge vint nous ouvrir, tout de noir vêtue, le visage inexpressif, plutôt rébarbative.

Mlle Buckley n'était, semblait-il, pas rentrée. Poirot expliqua que nous avions rendez-vous. Il eut quelque mal à convaincre la digne personne, qui était du genre à se méfier des étrangers. Je me plus à imaginer que si elle accepta de nous faire entrer, ce fut surtout sur ma bonne mine. Nous fûmes invités à pénétrer dans le salon pour y attendre Mlle Buckley.

Rien de lugubre dans cette pièce baignée de soleil et qui donnait sur la mer. Plutôt quelconque, le mobilier offrait un saisissant mélange de styles – l'ultra-moderne de médiocre qualité y côtoyait de bons gros vieux meubles victoriens. Les rideaux étaient de brocart fané, mais les housses étaient neuves et de couleurs vives, et les coussins, bariolés. Au mur, des portraits de famille de qualité inégale. Par terre dans un coin, un gramophone et des disques épars, un poste de radio. Pas ou peu de livres. Un journal grand ouvert sur le canapé. Poirot s'en empara, puis le reposa avec une grimace : c'était le *Weekly Herald and Directory* – édition de St Loo, s'entend. Puis, saisi d'une inspiration, il changea d'avis et se plongea dans la lecture d'un entrefilet. C'est alors que la porte s'ouvrit sur Nick Buckley.

— Ellen, apportez-nous de la glace ! lança-t-elle avant de s'adresser à nous. Eh bien, me voici. Je me suis débarrassée de la bande et je meurs de curiosité. Suis-je l'héroïne que recherchent désespérément les metteurs en scène ? Vous aviez l'air si solennel tout à l'heure, ajouta-t-elle à l'intention de Poirot, que c'est à cela que j'ai tout de

suite pensé. Offrez-moi un pont d'or !

— Hélas ! chère mademoiselle Buckley..., commença mon ami.

— Oh, ne me détrompez pas ! supplia-t-elle. Ne me dites pas que vous peignez des miniatures et que vous voulez m'en vendre une. Mais non... Pas avec cette moustache-là. Pas si vous résidez au *Majestic*, où la cuisine est la plus mauvaise et les prix les plus exorbitants de toute l'Angleterre. C'est impossible !

La femme qui nous avait ouvert la porte apportait maintenant un plateau avec des bouteilles et de la glace. Tout en parlant, Nick nous préparait des cocktails avec dextérité. Ce fut le silence de Poirot – tellement inhabituel – qui finit par l'impressionner. Elle s'interrompit tout à coup et demanda :

— Eh bien ?

— Eh bien, voici ce que je vous souhaite, mademoiselle. (Et il prit le verre qu'elle lui tendait.) À votre santé, mademoiselle, et qu'elle se maintienne le plus longtemps possible !

La jeune fille n'était pas sotte. Et elle ne manqua pas de réagir à cette déclaration.

— Est-ce que... Euh... Y a-t-il un... problème ?

— Oui, chère mademoiselle. Regardez ceci... Poirot ouvrit la main et montra la balle dont elle s'empara non sans étonnement.

— Savez-vous ce que c'est ?

— Oui, bien sûr. C'est une balle.

— Exactement, chère mademoiselle. Ce n'est pas une abeille qui vous a frôlée ce matin, c'est cette balle.

— Vous... vous voulez dire qu'un fou dangereux s'amuse à tirer à balles dans le jardin de l'hôtel ?

— À ce qu'il paraît.

— Ça, par exemple ! s'exclama Nick sans chercher à masquer son étonnement. On peut dire que je suis née sous une bonne étoile ! C'est la quatrième fois...

— Oui, enchaîna Poirot, la quatrième. Et j'aimerais que vous me racontiez vos trois premiers « accidents ».

Et, comme elle le regardait avec de plus en plus de stupéfaction :

— Je voudrais m'assurer que c'étaient bien des accidents.

— Mais bien sûr ! À quoi pensez-vous donc ?

— Préparez-vous à un gros choc, chère mademoiselle : je crois que quelqu'un veut vous tuer.

Nick se contenta d'éclater de rire. Cette idée semblait l'amuser follement.

— Mais c'est merveilleux ! Cher monsieur, qui pourrait bien en vouloir à ma vie ? Je ne suis pas la belle héritière richissime que vous croyez. Comme j'aimerais que l'on essaie de me supprimer, cela mettrait du piment dans ma vie ! Je suis désolée de vous décevoir,

mais cela paraît hors de question !

— Décrivez-moi ces accidents, s'il vous plaît.

— Si vous voulez, mais cela n'a rien de passionnant. Au contraire. J'ai un grand cadre accroché au-dessus de mon lit. Le cordon a lâché et il est tombé pendant la nuit. Comme une porte claquait dans la maison, je me suis levée pour aller la fermer et c'est grâce à ça que j'en ai réchappé. Sinon, j'aurais eu le crâne réduit en bouillie. Voilà pour le numéro 1.

— Poursuivez, chère mademoiselle, dit Poirot sans l'ombre d'un sourire. Passons au numéro 2.

— Oh ! c'est encore plus insignifiant. Il y a un chemin qui serpente le long de la falaise et descend vers la mer. C'est par là que je passe pour aller me baigner. On peut plonger des rochers. Un bloc de pierre a dû se détacher. Il a dévalé la pente et ne m'a évitée que de justesse.

» Le troisième accident n'a rien de commun avec les deux premiers. Cette fois, ce sont les freins de ma voiture qui ont fonctionné de travers, ou n'ont pas fonctionné du tout, je n'en sais rien, je ne connais rien à la mécanique. Le garagiste me l'a expliqué, mais pour moi c'est du chinois. Bref, si, passé le portail, je m'étais engagée dans la côte, j'aurais terminé ma course au beau milieu de la mairie. Ça aurait fait du joli ! Légère modification du profil de la mairie et disparition totale de votre servante ! Mais comme j'oublie toujours quelque chose, il a fallu que je rebrousse chemin. Du coup, j'ai atterri dans la haie de lauriers.

— Vous ignorez l'origine de cette panne ?

— Allez interroger le patron du garage Mott. Il vous le dira. C'était mécanique : un boulon dévissé ou un truc dans ce genre-là. Je me suis demandé si ça n'était pas le fils d'Ellen, la domestique qui vous a ouvert, qui avait bricolé les freins. Les gamins adorent traîner autour des voitures. Bien sûr, Ellen m'a juré qu'il ne l'avait pas approchée. Quoi qu'en dise Mott, je crois qu'un boulon quelconque a dû se dévisser à la longue.

— Où garez-vous votre voiture ?

— Derrière la maison.

— Dans une remise fermée à clé ?

Les yeux de Nick s'arrondirent de surprise.

— Non ! Bien sûr que non !

— N'importe qui pourrait la saboter sans se faire remarquer ?

— Euh... oui, sans doute. Mais c'est stupide.

— Non, ma chère mademoiselle, ça n'est pas stupide. Vous ne comprenez pas que vous courez un danger. Un grave danger. C'est moi qui vous le dis ! Savez-vous qui je suis ?

— Non, souffla Nick.

— Je suis Hercule Poirot.

— Ah ! fit-elle d'une voix morne. Ah bon.

— Mon nom vous dit quelque chose ?

— Euh... oui. Oui, bien sûr.

Elle s'agita sur sa chaise et son regard ressembla à celui d'un animal traqué. Poirot la dévisagea avec attention.

— Vous avez l'air embarrassé. Ainsi donc vous n'avez pas lu mes livres ?

— Non. Enfin pas tous. Mais votre nom m'est familier, bien sûr.

— Vous savez très bien mentir, chère petite mademoiselle. (Je tressaillis, me souvenant de la conversation au *Majestic*.) J'avais oublié, vous êtes si jeune qu'il est normal que vous n'ayez jamais entendu parler de moi. La célébrité n'a qu'un temps. Mon ami va vous dire qui je suis.

Nick se tourna vers moi et, un peu gêné, je m'éclaircis la voix.

— M. Poirot est... euh... était un grand détective.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire, mon bon ami ! s'exclama Poirot. Mais voyons donc ! Expliquez à mademoiselle que je suis l'unique, le meilleur, le plus grand détective qui ait jamais existé !

— Ça n'est plus nécessaire, répliquai-je froidement, puisque vous venez de le lui dire.

— Oui, mais c'est quand même plus agréable de ne pas mettre sa modestie à rude épreuve et il n'est jamais bon de trop chanter ses propres louanges.

— À quoi bon posséder un chien s'il faut aboyer à sa place ? ironisa Nick. Au fait, comment s'appelle le chien ? Dr Watson, bien sûr.

— Je m'appelle Hastings, répondis-je du bout des lèvres.

— Hastings, 1066, récita Nick, moqueuse. Qui prétend que je ne sais rien ? Tout cela est vraiment formidable ! Croyez-vous que quelqu'un veuille réellement se débarrasser de moi ? Ce serait palpitant.

Mais cela n'arrive que dans les livres, jamais dans la réalité. Monsieur Poirot, vous êtes comme le chirurgien qui a inventé une opération, ou le médecin qui a découvert une nouvelle maladie et qui veut que tout le monde en souffre.

— Sacré tonnerre, tempêta Poirot, soyez sérieuse ! Vous, les jeunes d'aujourd'hui, vous ne prenez jamais rien au sérieux. Vous auriez trouvé drôle, ma chère mademoiselle, que l'on retrouve ce matin dans les jardins de l'hôtel votre charmant cadavre avec un joli petit trou dans la tête plutôt que dans votre chapeau ? Cela ne vous aurait pas fait rire, hein ?

— Un rire d'outre-tombe, au-dessus d'une table tournante... Non, sérieusement, monsieur Poirot, vous êtes très gentil et je vous remercie de tout le mal que vous vous donnez, mais c'était sûrement un accident.

— Vous êtes têtue en diable !

— C'est de là que vient mon surnom. Dans le pays, on racontait que mon grand-père avait vendu son âme au diable et tout le monde l'appelait le vieux Nick. Vous savez que c'est l'un des surnoms que l'on donne au Malin par ici. C'était un vieil homme insupportable, mais très drôle, et je l'adorais. Comme je ne le quittais jamais d'une semelle, on nous appelait le vieux Nick et la petite Nick. En fait je m'appelle Magdala.

— Prénom peu répandu.

— C'est un prénom traditionnel dans ma famille. Il y a eu beaucoup de Magdala Buckley. Tenez, en voilà une là-haut.

Elle désigna du menton un tableau au mur.

— Ah ! dit Poirot.

Après avoir jeté un coup d'œil à un autre portrait accroché au-dessus de la cheminée, il demanda :

— C'est votre grand-père ?

— Oui. Vous ne trouvez pas ce portrait saisissant ? Jim Lazarus voulait me l'acheter, mais je ne veux pas le vendre. C'est que je l'aime beaucoup, ce vieux Nick.

Il y eut un silence puis Poirot reprit avec le plus grand sérieux :

— Revenons à nos moutons, ma chère petite. Et je vous en conjure, ne plaisantez pas. Vous êtes en danger. Aujourd'hui quelqu'un vous a tiré dessus avec un Mauser.

— Un Mauser ? répéta-t-elle, troublée.

— Oui, pourquoi ? Vous connaissez quelqu'un qui en possède un ?

— Moi, répondit-elle avec un sourire.

— Vous ?

— Il appartenait à mon père. C'était son arme pendant la guerre et, depuis, il n'a jamais quitté la maison. Je l'ai encore vu traîner l'autre jour, dans ce tiroir.

Elle montrait du doigt un vieux bureau. Puis, saisie d'une inspiration subite, elle traversa la pièce. Elle ouvrit le tiroir et se retourna, interdite.

— Il... il a disparu !

3

Des accidents ?

À partir de cet instant, la conversation prit une autre tournure. Jusqu'alors, Poirot et la jeune fille avaient été à deux doigts du malentendu. Tout les séparait : la barrière de l'âge, ainsi que la réputation et la renommée de Poirot dont la jeune fille n'avait pas la moindre idée. Les gens de sa génération ne connaissaient que les héros de l'actualité immédiate, les avertissements du célèbre détective ne lui faisaient donc pas beaucoup d'effet. Pour elle, il n'était qu'un étranger d'un certain âge, plutôt ridicule et dont la tendance à tout exagérer était un tantinet grotesque.

Cette attitude consternait Poirot et portait un rude coup à son amour-propre. Car si le monde entier se devait de connaître le prestigieux Hercule Poirot, ne voilà-t-il pas qu'il était un parfait inconnu pour cette gamine ! Ça lui servira de leçon, pensai-je en mon for intérieur. Mais en l'occurrence, ça n'en était pas moins fâcheux !

Pourtant l'affaire prenait un nouveau tournant avec la disparition du pistolet, et Nick cessa de considérer tout cela comme une plaisanterie de mauvais goût. Elle changea donc d'attitude, même s'il était dans son caractère de traiter les choses à la légère.

— Voilà qui est bizarre, concéda-t-elle en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil.

— Vous souvenez-vous de ma petite idée, Hastings ? me lança Poirot. J'avais raison ! Si Mlle Nick avait été tuée dans le jardin de l'hôtel, il se serait écoulé plusieurs heures avant qu'on ne découvre son cadavre. Il y a très peu de passage. Et à côté d'elle, comme par hasard, on aurait trouvé un pistolet qui lui appartient ! Cette bonne

Mme Ellen l'aurait identifié sans problème. On aurait parlé alors de soucis, d'insomnies...

Nick s'agita.

— C'est vrai, reconnu-elle. J'ai beaucoup de soucis en ce moment. Tout le monde me reproche ma nervosité.

— Ce qui fait que l'on aurait conclu à un suicide. Il n'y aurait naturellement eu que vos empreintes sur le pistolet, cela aurait été très simple et très convaincant.

— C'est follement drôle, approuva Nick d'une voix qui, à ma grande satisfaction, laissait plutôt entendre le contraire.

— N'est-ce pas ? dit Poirot en la prenant au mot. Vous comprenez désormais pourquoi il ne faut pas que cela se reproduise. Quatre tentatives, mais peut-être que la cinquième sera la bonne.

— Faites avancer le corbillard, murmura Nick.

— Mais nous sommes là avec mon ami. L'emploi du « nous » me fit plaisir, car Poirot avait parfois tendance à ignorer mon existence.

— Mademoiselle Buckley, ne craignez rien, ajoutai-je, nous vous protégerons.

— C'est vraiment trop gentil de votre part, ironisa Nick, tout ceci est tellement palpitant.

En dépit de ses manières détachées et de son ton désinvolte, je notai une lueur d'inquiétude dans ses yeux.

— Faisons d'abord le point de la situation, reprit Poirot d'un ton amical en s'installant en face d'elle. Commençons par la question rituelle : avez-vous des ennemis ?

— Non, je ne crois pas, répondit-elle presque à regret.

— Bien. Écartons cette possibilité et passons aux questions qu'on pose au cinéma ou dans les romans policiers. À qui profiterait votre mort ?

— Alors là, je ne vois personne. C'est pour ça que je ne comprends pas à quoi peut rimer toute cette histoire. Il y a bien cette vieille bicoque, mais elle est pourrie d'hypothèques, le toit fuit et il n'y a ni mine d'or ni quoi que ce soit d'intéressant enterré sous la falaise.

— Elle est hypothéquée ?

— Oui, il a bien fallu que je m'y résigne. J'ai eu à régler deux successions coup sur coup avec tous les frais que cela entraîne : d'abord celle de mon grand-père, il y a six ans, puis celle de mon frère. Voilà qui a grevé mes finances.

— Et votre père ?

— Il a été blessé pendant la guerre et rapatrié, puis il a attrapé une pneumonie dont il est mort en 1919. Maman est morte quand j'étais bébé. J'ai vécu ici avec mon grand-père. Papa et lui ne s'entendaient pas, ce qui ne m'étonne pas. Du coup, mon père s'est toujours débrouillé pour me laisser ici pendant qu'il parcourait le monde. Mon

frère, Gerald, n'était pas non plus en très bons termes avec grand-père. Je pense qu'il en aurait été de même pour moi si j'avais été un garçon. J'ai eu de la chance d'être une fille – grand-père aimait dire que j'étais son portrait tout craché et que j'étais aussi maligne que lui. (Elle ajouta en riant :) Je pense que c'était un sacré numéro. Et il a toujours eu une chance incroyable. On disait de lui que tout ce qu'il touchait se transformait en or. Mais il était joueur et tout ce qu'il gagnait, il le remettait en jeu. À sa mort, excepté la maison et le terrain, il n'a rien laissé. J'avais seize ans et mon frère, vingt-deux. Gerald s'est tué dans un accident de voiture il y a trois ans, et voilà comment j'ai hérité de la propriété.

— Quel est votre parent le plus proche, chère mademoiselle ?

— Charles, mon cousin. Charles Vyse. Il est avocat en ville. C'est un brave garçon, pour lequel j'ai beaucoup d'estime, mais qui m'ennuie à mourir. Il me donne toujours des bons conseils et essaie de m'empêcher de faire des bêtises.

— Il gère vos affaires ?

— C'est un bien grand mot, compte tenu de l'importance de mon patrimoine ! Il s'est occupé de l'hypothèque et m'a conseillé de louer le pavillon.

— Ah oui, le pavillon. J'allais vous en parler. Vous le louez ?

— À des Australiens qui s'appellent Croft. Le cœur sur la main, si vous voyez ce que je veux dire. Mais un peu envahissants : ils m'inondent de branches de céleri et de petits pois. Ils sont très perturbés qu'on n'entretienne pas le jardin. Je les trouve en fait assez casse-pieds, surtout lui. Son amitié est vraiment débordante. Quant à Mme Croft, la pauvre femme est infirme et passe ses journées allongée. Enfin, ils paient leur loyer et c'est l'essentiel.

— Depuis combien de temps sont-ils là ?

— Six mois.

— Je vois. Et ce cousin ? Du côté de votre père ou de votre mère ?

— De ma mère. Elle était née Amy Vyse.

— À part ce cousin, vous n'avez pas d'autres parents ?

— J'ai des cousins très éloignés dans le Yorkshire. Des Buckley.

— C'est tout ?

— Oui.

— Vous êtes très seule.

Nick le regarda, étonnée.

— Seule ? Quelle drôle d'idée ! Vous savez, je ne viens pas souvent ici. La plupart du temps, je vis à Londres. J'ai toujours pensé qu'une famille, c'était plutôt encombrant. Quand vous en avez une, elle se mêle de tout et, en ce qui me concerne, je m'en passe très bien.

— Dans ce cas, ma chère mademoiselle, vous n'êtes donc pas à plaindre. Je vois que vous professez des idées modernes. Passons à

votre maisonnée.

— Ma « maisonnée » ! Oh ! C'est un bien grand mot ! Elle se réduit à Ellen. Et à son mari qui me sert aussi de jardinier – pas très doué d'ailleurs. Ils ne me coûtent presque rien car je les loge avec leur fils. Pour moi seule, Ellen suffit amplement, et lorsque je reçois, on trouve toujours un extra à engager. Je donne une soirée lundi. C'est la semaine des régates.

— Lundi... et nous sommes samedi. Tiens, tiens... Maintenant, parlez-moi de vos amis, ma chère mademoiselle, ceux avec qui vous déjeuniez aujourd'hui, par exemple ?

— Eh bien, la jeune femme blonde s'appelle Freddie Rice, c'est ma meilleure amie. Elle a complètement raté sa vie. Elle a épousé une brute ; c'était non seulement un ivrogne et un drogué, mais en plus un cinglé de première catégorie. Elle a fini par le quitter il y a un an ou deux. Depuis, elle se laisse porter par les événements. Fasse le ciel qu'elle obtienne le divorce et qu'elle épouse Jim Lazarus.

— Lazarus ? L'antiquaire de Bond Street ?

— Oui. Jim est fils unique. Il roule sur l'or. Vous avez vu sa voiture ? Il est juif, bien sûr, mais plus que convenable. Il est follement épris de Freddie et on les voit partout ensemble. Ils sont au *Majestic* pour le week-end et s'installent lundi à la maison.

— Qu'en est-il du mari de Mme Rice ?

— Cette loque ? Il a disparu de la circulation et personne ne sait ce qu'il est devenu. Cela complique terriblement la vie de Freddie. Comment voulez-vous qu'elle divorce si elle ignore où se trouve son mari ?

— Évidemment !

— Pauvre Freddie, dit Nick, pensive, elle n'a pas eu de chance. Un jour, ils avaient réussi à mettre leur affaire au point. Elle l'avait repêché je ne sais où et lui avait mis le marché en main. Seul problème, il n'avait pas un sou pour emmener une femme à l'hôtel afin de faire le constat d'adultère. Fair-play, elle lui a alors remis le pactole... qu'il s'est empressé d'empocher avant de s'évanouir dans la nature. Depuis, elle n'a plus jamais entendu parler de lui. Que dites-vous de cette muflerie ?

— Seigneur ! m'exclamai-je, horrifié.

— Mon ami est choqué, dit Poirot. Faites attention, mademoiselle, il est un peu vieux jeu. Il revient tout juste de la pampa argentine et il n'est pas encore habitué au langage des jeunes d'aujourd'hui.

— Il n'y a pas de quoi être choqué, dit Nick en ouvrant des yeux étonnés. Tout le monde sait bien que des gens pareils existent. Il n'empêche que je trouve cette façon d'agir dégoûtante. À cette époque-là, la pauvre Freddie était tellement fauchée qu'elle ne savait plus vers qui se tourner.

— Oui, ça n'est pas joli-joli. Et votre autre ami, ma chère petite mademoiselle ? Ce brave capitaine Challenger ?

— George ? Je le connais depuis toujours – enfin, depuis cinq ans. Il a un cœur d'or.

— Il souhaite vous épouser, n'est-ce pas ?

— Il aborde le sujet de temps en temps. Au petit matin, après une réception, ou quand il en est à son deuxième porto.

— Mais cela vous laisse de marbre ?

— À quoi bon nous marier, George et moi ? Nous n'avons pas un radis, ni l'un ni l'autre. Et puis je crois que je m'ennuierais beaucoup avec lui, il est trop boy-scout, trop bien élevé. En plus, il aura bientôt quarante ans !

Je tiquai légèrement à cette remarque.

— C'est vrai qu'il a déjà un pied dans la tombe, approuva Poirot. Ne vous excusez pas, chère petite mademoiselle. Je ne suis qu'un vieux grand-père. Maintenant dites-m'en plus sur ces accidents. Le tableau par exemple ...

— On l'a raccroché avec un cordon neuf. Venez voir par vous-mêmes.

Elle nous conduisit dans sa chambre. Il s'agissait d'une peinture à l'huile dont le cadre était lourdement tarabiscoté. Elle était accrochée juste au-dessus de la tête de lit.

— Vous permettez ? murmura Poirot.

Ôtant ses souliers, il grimpa sur le lit. Il examina le tableau et le cordon électrique tressé, puis il soupesa l'ensemble avec précaution. Il redescendit en faisant une petite grimace.

— Ça ne doit pas être très agréable de recevoir ça sur le crâne. Il était accroché avec un cordon électrique comme celui-là ?

— Oui, mais moins solide. Cette fois-ci, j'en ai choisi un plus costaud.

— Je vous comprends. Avez-vous examiné l'ancien cordon ? Est-ce qu'il était effiloché à l'endroit de la cassure ?

— Il me semble que oui. Mais je n'ai pas fait très attention. Je n'avais aucune raison de m'y intéresser.

— C'est juste. J'aimerais pourtant voir ce bout de cordon. L'a-t-on conservé quelque part ?

— Ça m'étonnerait. Les deux bouts pendouillaient de chaque côté du cadre. Je suppose que le domestique qui a raccroché le tableau a jeté le vieux cordon.

— Dommage ! J'aurais aimé l'examiner.

— Vous ne croyez donc pas qu'il s'agissait d'un simple accident ?

— Peut-être qu'il ne s'agissait, en l'occurrence, que d'un accident. C'est impossible à dire. Mais ce qui est arrivé aux freins de votre voiture, je suis sûr que ça n'en est pas un. Quant au rocher qui vous a

manqué de peu sur la corniche... pouvez-vous me montrer où cela s'est passé ?

Par le jardin, Nick nous mena jusqu'au bord de la falaise. La mer scintillait à nos pieds. Un chemin rocailleux y descendait à pic. Nick nous désigna l'endroit et Poirot hocha pensivement la tête.

— Combien y a-t-il de portes pour pénétrer dans votre jardin ?

— L'entrée principale, à côté du pavillon, et une entrée de service à mi-chemin de l'allée. Il y a aussi une barrière du côté de la falaise. Elle donne sur le sentier qui zigzague de la plage jusqu'au *Majestic*. On peut même couper jusqu'aux jardins de l'hôtel par un trou dans la haie. C'est par là que je suis passée ce matin. Je prends toujours le raccourci par les jardins du *Majestic* pour aller en ville.

— Où travaille votre jardinier ?

— En général, il se la coule douce dans le potager, ou bien il ne bouge pas de l'atelier où il reste soi-disant à aiguiser de vagues cisaillles.

— De l'autre côté de la maison ? N'importe qui peut donc entrer par ici et faire basculer un rocher sans se faire remarquer.

Nick frissonna brusquement.

— Vous... vous croyez vraiment que c'est ce qui s'est passé ? Je n'arrive pas à l'admettre. Ça me semble tellement ridicule.

Poirot sortit la balle de sa poche.

— Ceci n'est pas ridicule, chère petite mademoiselle, objecta-t-il doucement.

— Il s'agissait sûrement d'un fou.

— Peut-être. C'est sûrement un sujet de conversation fascinant pour les dîners en ville que de se demander si tous les criminels sont des fous. Qui sait s'ils ne souffraient pas d'une malformation de leurs petites cellules grises. Il doit y avoir du vrai là-dedans. Mais alors c'est du ressort du médecin. Mon travail à moi est différent. Je me préoccupe de l'innocent, non du coupable ; de la victime, non du criminel. C'est à vous que je pense pour l'instant, chère mademoiselle, et non pas à l'inconnu qui vous a attaquée. Vous êtes jeune et belle, le soleil brille, le monde vous sourit, la vie et l'amour vous tendent les bras. C'est à tout cela que je pense, très chère mademoiselle Buckley. Dites-moi, depuis combien de temps vos amis, Mme Rice et M. Lazarus, sont-ils là ?

— Freddie est dans la région depuis mercredi. Elle a passé deux jours chez des amis du côté de Tavistock et elle est arrivée ici hier. Quant à Jim, je crois qu'il se baladait dans le coin.

— Et le capitaine Challenger ?

— Il habite Devonport. Il vient en voiture chaque fois qu'il le peut, les week-ends la plupart du temps.

Poirot opina du chef. Nous remontions vers la maison en silence

quand il demanda soudain :

— Avez-vous une amie à qui vous pouvez faire confiance ?

— Oui, Freddie.

— Et à part elle ?

— Je ne sais pas. J'en ai sans doute. Pourquoi ?

— Je désirerais qu'une de vos amies vienne ici le plus tôt possible.

— Pardon ?

Déconcertée, Nick réfléchit un instant. Puis elle hasarda :

— Il y aurait bien Maggie.

— Qui est-ce ?

— Une de mes cousines, qui vit dans le Yorkshire. Elle est d'une famille nombreuse, son père est pasteur. Maggie et moi avons presque le même âge et, l'été, elle vient parfois passer quelques jours à la maison. Elle est ennuyeuse comme la pluie, parfaite comme ça ne devrait pas être permis, et pas coquette pour deux sous. J'avais d'ailleurs envie de ne pas l'inviter, cette année.

— Au contraire. Votre cousine fera idéalement l'affaire. C'est exactement ce qu'il me faut.

— D'accord, soupira Nick, je vais lui envoyer un télégramme. Je ne vois pas à qui d'autre je pourrais m'adresser. Tout le monde a déjà dû s'organiser. Enfin, si elle n'a rien de fracassant à faire dans le genre amicale des chorales paroissiales ou kermesse des rosières repenties, elle accourra ventre à terre. Qu'est-ce que vous espérez d'elle ?

— Pourrez-vous la faire dormir dans votre chambre ?

— Bien sûr.

— Elle ne trouvera pas cela bizarre ?

— Maggie ne pose jamais de questions à quiconque et ne s'en pose jamais à elle-même. Le croiriez-vous ? C'est une bonne chrétienne, pieuse et honnête. Je vais lui demander de venir lundi.

— Pourquoi pas demain ?

— Un dimanche ? Elle va croire que je suis mourante ! Non, lundi. Vous allez lui parler du sort funeste auquel je suis destinée ?

— Nous verrons. Vous avez encore le cœur à plaisanter ? Vous êtes bien courageuse.

— Bah ! ça change du train-train quotidien. Le ton de cette dernière remarque m'intrigua et je regardai Mlle Buckley à la dérobée. J'eus l'impression qu'elle nous cachait encore quelque chose. Nous étions retournés au salon et Poirot, assis sur le sofa, feuilletait le journal d'un geste machinal.

— Vous lisez ceci, mademoiselle ? demanda-t-il soudain.

— Le *Herald St Loo* ? Oh ! je ne le lis qu'une fois par semaine, pour avoir l'horaire des marées.

— Je vois. Au fait, mademoiselle, avez-vous déjà fait un testament ?

— Oui, il y a six mois, juste avant mon opération.

— Votre opération ?

— Oui, je me suis fait opérer de l'appendicite et on m'a conseillé de rédiger mon testament. Je me suis donc exécutée. Ça m'a donné l'impression divine d'être quelqu'un d'important !

— Et quels en sont les termes ?

— Je lègue la propriété à Charles et le reste, c'est-à-dire pas grand-chose, à Freddie. D'ailleurs, je pense que, selon toute probabilité, ce qu'il est convenu d'appeler le passif risque d'excéder l'actif.

Poirot approuva d'un air absent.

— Maintenant, il faut que nous partions. Au revoir, mademoiselle Buckley. Faites bien attention.

— À quoi ?

— Bonne question. C'est là que le bât blesse : à quoi faut-il faire attention ? Qui sait ? Mais faites-moi confiance, mademoiselle. Dans quelques jours, j'aurai découvert la vérité.

— En attendant, gare au poison, aux bombes, aux coups de revolver, aux accidents de voiture et aux fléchettes empoisonnées des Indiens Jivaro ! compléta Nick avec désinvolture.

— Ne vous moquez pas, mademoiselle, protesta Poirot d'un ton grave.

Au moment de franchir la porte, il ajouta :

— Au fait, combien M. Lazarus vous a-t-il offert pour le portrait de votre grand-père ?

— Cinquante livres.

— Tiens donc, constata Poirot en se retournant vers le visage grave et austère qui trônait au-dessus de la cheminée.

— Mais je vous l'ai dit, je ne veux pas me séparer de mon vieux Nick.

— Non, bien sûr, murmura Poirot, pensif. Non, je comprends ça très bien.

Il y a Quelque Chose de Louche !

— Poirot, j'ai oublié de vous raconter quelque chose, dis-je dès que nous nous trouvâmes sur la route.

— Quoi donc, mon bon ami ?

Je lui racontai la version de Freddie Rice au sujet de l'accident de voiture de Nick.

— Tiens ! Comme c'est intéressant ! C'est vrai, certains individus égocentriques et hystériques essaient d'attirer l'attention sur eux en racontant qu'ils ont échappé à la mort par miracle. Ils vont jusqu'à débiter des histoires rocambolesques montées de toutes pièces. Oui, cela existe. Il y en a même qui n'hésitent pas à se mutiler pour qu'on les prenne au sérieux.

— Vous ne pensez pas que...

— ... que Mlle Nick soit du genre à faire ça ? Non. Vous avez remarqué, Hastings, le mal que nous avons eu à la convaincre du danger qui la menace. Elle n'est qu'à moitié persuadée du sérieux de l'affaire. Cette petite est bien de son temps. Néanmoins la réflexion de Mme Rice est intéressante. Pourquoi a-t-elle dit cela ? Même si c'était vrai, je n'en vois pas la nécessité, c'est plutôt maladroit, si vous voulez mon avis.

— Vous avez encore une fois raison. C'est venu dans la conversation comme un cheveu sur la soupe, pour parler vulgairement, et je n'ai pas vraiment compris pourquoi.

— Curieux... J'aime voir apparaître ce genre de petits détails. Ils ont toujours une signification et me montrent la voie à suivre.

— Laquelle ?

— Vous avez mis le doigt sur une faille, mon bon ami. Mais laquelle ? Hélas, nous n'en saurons rien tant que nous n'aurons pas progressé.

— Pourquoi avez-vous insisté pour que sa cousine vienne s'installer ici ?

Poirot s'arrêta en agitant son doigt sous mon nez.

— Réfléchissez une seconde, Hastings ! s'exclama-t-il avec véhémence. Nous sommes paralysés, pieds et poings liés ! C'est tout simple de poursuivre un assassin quand le crime a été commis. Pour quelqu'un de ma trempe, du moins, c'est un jeu d'enfant. Le meurtrier a pour ainsi dire signé son forfait. Mais il n'y a pas eu ici de meurtre, et nous ne voulons précisément pas qu'il y en ait un. Débusquer un criminel avant qu'il ne passe à l'action, voilà un problème beaucoup plus difficile à résoudre.

» Notre but immédiat est d'assurer la sécurité de notre jeune amie. Et la tâche n'est pas aisée du tout, Hastings. Nous ne pouvons la surveiller jour et nuit, ni lui envoyer un policier comme ange gardien. Vous vous voyez passer la nuit dans la chambre d'une jeune fille ? Oh, cette affaire est hérissée d'embûches !

» En revanche nous pouvons compliquer la tâche de notre assassin. Non seulement nous prévenons Mlle Nick mais, en plus, nous la flanquons d'un témoin, impartial de surcroît. Il faudra que notre homme soit particulièrement habile pour surmonter ces deux obstacles.

Changeant de ton, il me confia tout à coup :

— Mais je crains qu'il ne soit très fort, justement. Et cela m'inquiète.

— Vous me faites peur, Poirot.

— Moi aussi, j'ai peur. Écoutez-moi, mon bon ami, ce journal, le *St Loo Herald*, il avait été ouvert et on l'avait replié de manière à mettre en évidence un entrefilet qui disait : « *Parmi les hôtes résidant au Majestic, on remarque la présence de M. Hercule Poirot et du capitaine Hastings.* » Imaginez que quelqu'un ait lu ces lignes. Tout le monde me connaît...

— Sauf Mlle Nick, rappelai-je avec malice.

— C'est une tête de linotte ! Elle ne compte pas. Mais un homme sérieux, un criminel, lui, connaîtrait mon nom. Et il aurait peur ! Il hésiterait ! « Comment ? J'ai essayé trois fois de la tuer et voilà qu'Hercule Poirot arrive. Est-ce une coïncidence ? » Mais il tremblerait que ce n'en soit pas une. Que feriez-vous à sa place ?

— Je me cacherais en effaçant mes traces, suggérai-je.

— Oui, oui... ou alors, s'il est vraiment audacieux, il frappera vite, sans perdre de temps... Avant que je n'aie commencé mon enquête. Pouf ! Mlle Nick sera morte. Voilà ce qu'il fera, cet homme résolu.

— Pourquoi voulez-vous que quelqu'un d'autre que Mlle Buckley ait lu cette annonce ?

— Mlle Buckley n'a pas lu cette annonce. Mon nom ne lui disait rien. En l'entendant, son visage est resté impassible. D'ailleurs, elle n'ouvre ce journal que pour consulter l'horaire des marées. Et ce n'était pas la bonne page.

— Vous pensez que quelqu'un de la maison...

— De la maison ou de l'extérieur. C'est si facile d'entrer, les fenêtres sont toujours grandes ouvertes. Tous les amis de Mlle Buckley doivent aller et venir à leur gré.

— Vous avez une idée ? des soupçons ?

Poirot haussa les épaules.

— Pas le moins du monde. Le problème, c'est que je n'arrive pas à déceler le mobile. C'est ce qui fait la force du meurtrier, et cela explique qu'il ait agi avec une telle audace. À première vue, personne ne semble avoir la moindre raison de souhaiter la mort de la petite Nick. La propriété ? Le cousin en hérite, mais quel besoin a-t-il d'une maison hypothéquée, et qui tombe en ruine par-dessus le marché ? L'argument affectif ne tient pas puisqu'il n'est pas un Buckley. Nous rendrons bien sûr visite à ce Charles Vyse, mais cela me semble tiré par les cheveux. Pour ce qui est de la jeune femme, l'amie de cœur, avec son regard étrange et son air de madone alanguie...

— Cela vous a frappé, vous aussi ? demandai-je, stupéfait.

— Que vient-elle faire ici, et pourquoi raconte-t-elle que son amie est une menteuse ? C'est gentil, ça ! C'est amical ! Craint-elle une révélation de Nick ? Cela a-t-il un rapport avec la voiture ? Est-ce un avertissement ? La voiture a-t-elle été sabotée et par qui ? Le sait-elle ?

Quant à ce beau jeune homme blond, M. Lazarus, avec sa superbe automobile et son argent, quel rôle joue-t-il ?

Le capitaine Challenger, lui...

— Il est en dehors de tout cela, répliquai-je avec vivacité. C'est un gentleman, j'en suis certain.

— Il doit sortir de l'une de vos fameuses écoles. Heureusement, en tant qu'étranger, de pareils préjugés ne m'encombrent pas. Et rien ne m'empêche donc de mener mon enquête. Mais j'admets cependant qu'il est difficile de penser que le capitaine Challenger a quelque chose à voir avec cette affaire. D'ailleurs je ne vois pas par quel biais.

Comme je renchérisais avec chaleur, Poirot me regarda d'un air méfiant.

— Vous savez que vous produisez sur moi un effet extraordinaire, Hastings. Vous avez un tel flair pour vous tromper régulièrement du tout au tout que j'en ai presque envie de soupçonner ce garçon ! Vous faites partie de cette catégorie admirable d'hommes honnêtes, crédules et respectables qui sont la proie des gredins. Vous seriez du style à investir dans les champs pétrolifères ou dans les mines d'or à sec. Vous et vos semblables êtes le pain quotidien des escrocs de tout poil.

Parfait, je vais avoir le capitaine à l'œil. Vous avez éveillé mes doutes.

— Poirot, m'écriai-je, très contrarié, ce que vous dites là est absurde ! Un homme qui a bourlingué comme moi...

— ... n'apprend jamais, acheva Poirot, fataliste. C'est incroyable mais c'est comme ça.

— Vous croyez que j'aurais aussi bien réussi en Argentine si j'étais le pauvre naïf que vous venez de décrire ?

— Ne vous fâchez donc pas, mon bon ami. Vous et votre femme avez parfaitement réussi.

— Bella se rallie toujours à mes opinions, insistai-je.

— Elle est aussi belle que sage, approuva Poirot. Ne nous disputons pas, mon ami, et regardez plutôt devant vous : c'est le garage de Mott. Je crois que c'est celui dont nous a parlé Mlle Buckley. Une petite enquête nous éclairera vite sur cette histoire de freins.

D'emblée, Poirot expliqua qu'il venait de la part de Mlle Buckley et qu'il voulait se renseigner sur les conditions de location d'une voiture. Il dévia ensuite très habilement sur les petits problèmes que Mlle Buckley avait eus récemment avec son propre véhicule.

Le propriétaire du garage devint immédiatement volubile : il n'avait jamais vu une chose pareille. Il avait beau employer des termes techniques qui n'évoquaient rien à Poirot ni à moi, il n'en restait pas moins que la voiture avait bel et bien été sabotée. Entreprise longue et difficile ? Même pas : un petit bricolage rapide, à la portée de tout un chacun, et le tour avait été joué.

— Eh bien voilà, conclut Poirot tandis que nous nous éloignons. La petite Nick avait raison et le richissime M. Lazarus se trompait. Hastings, tout cela devient passionnant.

— Où allons-nous à présent ?

— À la poste, envoyer un télégramme avant qu'il ne soit trop tard.

— Un télégramme ? interrogeai-je.

— Parfaitement, confirma Poirot, songeur. Un télégramme.

La poste était encore ouverte. Poirot rédigea son télégramme et l'envoya sans daigner m'éclairer sur son contenu. Comme je savais qu'il attendait que je l'interroge, je restai muet.

— C'est bien ennuyeux que demain soit un dimanche, remarqua-t-il sur le chemin de l'hôtel. Nous ne pourrions pas rendre visite à M. Vyse avant lundi matin.

— Nous pourrions tâcher de découvrir où il habite.

— Certes, mais je n'en ai pas envie. Je préférerais dans un premier temps le consulter sur un plan professionnel afin de pouvoir évaluer ses compétences.

— Vous avez sans doute raison, dis-je après réflexion.

— La réponse à une petite question toute simple pourrait changer beaucoup de choses. Si M. Charles Vyse était dans son bureau ce

matin à midi et demi, alors ça n'est pas lui qui a tiré dans le jardin de *l'Hôtel Majestic*.

— Est-ce que nous ne devrions pas aussi vérifier les alibis des trois amis de Nick qui se trouvent à l'hôtel ?

— Ce sera plus difficile, et beaucoup moins probant. ç'aurait été l'enfance de l'art, pour n'importe lequel d'entre eux, de quitter les deux autres pendant quelques secondes en sortant par l'une de ces innombrables fenêtres du salon, du fumoir ou du hall ; il pouvait se cacher à proximité de l'endroit où elle devait passer, tirer et revenir rapidement. Pour l'instant, mon ami, nous ne sommes même pas sûrs d'avoir repéré tous les acteurs du drame. Nous n'avons pas encore vu cette brave Ellen et son mari. Ces deux-là habitent la Maison du Péril et pourraient fort bien nourrir un petit ressentiment à l'encontre de notre jeune amie. Il y a aussi ces Australiens du pavillon. Et d'autres encore, simples relations ou amis intimes, que Mlle Buckley n'a pas mentionnés, car elle ne voit aucune raison de les soupçonner. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose de louche derrière tout cela. J'ai comme une petite idée que Mlle Buckley ne nous a pas tout dit.

— Vous croyez qu'elle nous cache quelque chose ?

— Oui.

— Pour protéger quelqu'un ?

Poirot secoua la tête avec la plus grande énergie.

— Non, non. Elle m'a donné l'impression d'une totale franchise et je suis convaincu qu'elle nous a dit tout ce qu'elle savait sur ces attentats dont elle a été victime. Mais il y a autre chose, qu'elle estime n'avoir aucun rapport avec cette affaire. Et c'est cela qui m'intéresse. En toute modestie, je pense être beaucoup plus intelligent que cette petite, et moi, Hercule Poirot, je me flatte de pouvoir découvrir un lien là où elle ne voit rien. Cela me servirait de fil conducteur. Car je dois vous confesser, Hastings, très franchement et en toute humilité : je suis dans le brouillard le plus complet. Tant que je n'aurai pas mis au jour le mobile qui existe derrière tout cela, je resterai dans le noir absolu. Il y a forcément quelque chose, un élément dans cette affaire que je ne saisis pas. Mais lequel ? Cette question me taraude.

— Vous finirez bien par le découvrir, dis-je pour l'apaiser.

— Bien entendu, conclut-il d'un air sombre. J'espère seulement qu'il ne sera pas trop tard.

5

Les Croft

Il y avait bal à l'hôtel ce soir-là. Nick, qui soupait en compagnie de ses amis, nous salua gaiement de la main.

Elle était vêtue d'une longue robe vaporeuse en mousseline qui faisait ressortir la blancheur de son cou et ses épaules tout en mettant en valeur son visage mutin.

— Une bien séduisante diablesse, fis-je observer.

— Quel contraste avec son amie !

Frederica Rice était tout de blanc vêtue. Elle dansait avec une grâce langoureuse, à mille lieues de l'impétuosité de Nick.

— Elle est vraiment très belle, reconnut Poirot.

— Qui donc ? Notre petite Nick ?

— Non, l'autre. Est-elle ange ou démon ? Peut-être est-elle simplement malheureuse ? Qui sait ? Cette femme est un mystère. Elle n'est sans doute rien de tout cela. En tout cas, je peux vous dire que c'est une allumeuse.

— Qu'entendez-vous par là ? demandai-je, intrigué.

Il secoua la tête en souriant.

— Vous le découvrirez tôt ou tard. Mais n'oubliez pas ce que je viens de vous dire.

Il se leva tout à coup. Nick dansait avec George Challenger. Frederica et Lazarus étaient retournés à leur table. Et le jeune homme s'était éloigné un instant. Profitant de ce que Mme Rice se trouvait seule, Poirot se dirigea vers elle, et je lui emboîtai le pas. Il ne s'embarrassa pas de préliminaires.

— Vous permettez ? demanda-t-il.

Et sans attendre sa réponse, il s'assit en face d'elle.

— J'aimerais beaucoup bavarder avec vous pendant que votre amie danse.

— Oui ? répondit-elle d'une voix lointaine et indifférente.

— Madame, je ne sais pas si votre amie vous a mise au courant, mais aujourd'hui quelqu'un a essayé de la tuer.

Les grands yeux gris, aux pupilles noires et dilatées, s'écarquillèrent. Elle avait l'air aussi étonnée que terrifiée.

— Que voulez-vous dire ?

— Quelqu'un a tiré sur Mlle Buckley dans le jardin de l'hôtel.

Elle eut soudain un sourire incrédule et, d'une voix douce et pleine de compassion, elle murmura :

— C'est Nick qui vous a raconté ça ?

— Non, madame, je l'ai vu de mes propres yeux. Voici la balle.

Elle eut un mouvement de recul.

— Mais alors...

— Je vous garantis que l'imagination de Mlle Buckley n'est pas en cause. D'autant que ce n'est pas la première fois : il y a eu d'autres accidents bizarres ces derniers jours. Vous en avez peut-être entendu parler, mais j'oubliais : vous n'êtes arrivée qu'hier...

— Euh... oui, hier.

— On m'a dit que vous étiez chez des amis, du côté de Tavistock.

— C'est exact.

— Puis-je vous demander le nom de vos amis, madame ?

— Ai-je des comptes à vous rendre, monsieur ? demanda-t-elle sèchement non sans cacher son étonnement.

Poirot se confondit immédiatement en excuses.

— Veuillez me pardonner mon impolitesse, madame, je me suis mal exprimé. J'ai moi aussi des amis à Tavistock, et je me demandais si vous les connaissiez : ils s'appellent Buchanan.

Mme Rice secoua la tête.

— Ce nom ne me dit rien. Je ne pense pas les avoir rencontrés. (Le ton était redevenu cordial.) Mais laissons de côté les gens sans intérêt et parlons plutôt de Nick. Qui lui a tiré dessus, et pourquoi ?

— Je l'ignore, pour le moment. Mais je trouverai. Ça oui ! Je suis détective, vous savez. Je m'appelle Hercule Poirot.

— C'est un nom célèbre.

— Vous êtes trop aimable.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda calmement la jeune femme.

Nous fûmes aussi surpris l'un que l'autre, car nous ne nous attendions pas à cette question.

— Que vous surveilliez votre amie, madame.

— Je le ferai.

Poirot se leva, s'inclina et nous regagnâmes notre table.

— Vous ne pensez pas que vous dévoilez un peu trop vos batteries ?
— Que puis-je faire d'autre, mon bon ami ? Mon jeu manque de nuances, mais cette méthode est sans doute la plus sûre. Il m'est interdit de prendre des risques. Et puis au moins, cette conversation a permis de clarifier un point de l'histoire.

— Lequel ?

— *Mme Rice n'était pas à Tavistock.* Je ne sais pas d'où elle vient, mais je m'arrangerai pour le savoir. On ne peut rien cacher à Hercule Poirot. Tiens, le beau Lazarus est de retour. Elle lui raconte tout et il nous observe. Il est loin d'être sot, celui-là. Regardez la forme de son crâne. J'ai hâte de savoir...

— Quoi donc ? le pressai-je en le voyant s'interrompre.

— Nous le saurons lundi.

Devant cette réponse sibylline, je n'insistai pas.

— Vous manquez de curiosité, soupira Poirot. Autrefois...

— Il y a certains plaisirs dont il est bon que vous soyez privé, répliquai-je froidement.

— Lesquels ?

— Le plaisir que vous prenez à ne pas répondre à mes questions, par exemple.

— Ah, c'est malin !

— C'est comme ça !

— Oui, je vois. L'homme fort et taciturne cher à notre littérature romantique.

Une bonne vieille lueur de malice brilla furtivement dans ses yeux.

Quelques instants plus tard, Nick passa près de notre table. Elle abandonna un instant son partenaire et s'approcha, gaie comme un pinson.

— Le chant du cygne, glissa-t-elle, désinvolte.

— C'est une sensation nouvelle, chère mademoiselle ?

— Oui, c'est très amusant. Elle s'éloigna sur une pirouette.

— Elle n'aurait pas dû dire cela, dis-je lentement. Le chant du cygne... ça ne me plaît pas.

— Parce que c'est la vérité. Cette enfant a du cran. Elle est courageuse. Mais ça n'est malheureusement pas ce dont nous avons besoin pour le moment. La prudence serait préférable !

Le lendemain était un dimanche. Nous nous prélassions sur la terrasse de l'hôtel quand, vers 11 h 30, Poirot se leva brusquement.

— Venez, mon bon ami. Nous allons tenter une petite expérience. M. Lazarus et Mme Rice sont partis en voiture avec Nick. La voie est libre.

— Pour quoi faire ?

— Vous verrez bien.

Coupant à travers la pelouse, nous descendîmes les marches qui

menaient à la mer. Nous croisâmes deux baigneurs qui bavardaient en riant.

Quand ils eurent disparu, Poirot se dirigea vers un portillon aux gonds rouillés que je n'avais pas remarqué, et sur lequel on lisait encore, à moitié effacé, MAISON DU PÉRIL. PROPRIÉTÉ PRIVÉE.

Personne ne nous vit passer de l'autre côté et, une minute plus tard, nous arrivions devant la maison. Il n'y avait pas âme qui vive. Poirot marcha tranquillement jusqu'au bord de la falaise pour y jeter un coup d'œil. Puis il revint vers la maison. Nous traversâmes la véranda dont les fenêtres étaient ouvertes et nous arrivâmes dans le salon. Poirot ne s'y attarda pas. Il ouvrit la porte qui donnait sur le hall et monta l'escalier. Je le suivis jusqu'à la chambre de Nick. Il s'assit au bord du lit et me fit un clin d'œil.

— Vous avez vu comme c'était facile ! Personne ne nous a vus entrer et personne ne nous verra sortir. Nous aurions pu faire notre petit travail en toute sécurité. Effiloche par exemple le fil d'un tableau de manière à ce qu'il cède quelques heures plus tard. Même si quelqu'un nous avait vus entrer, nous aurions une excuse toute trouvée, puisque nous sommes des amis de la maison.

— Nous pouvons donc éliminer les étrangers ?

— Précisément, Hastings. Nous n'avons pas affaire à un vagabond à l'esprit dérangé. Le coupable est bien plus proche de nous.

Nous quittâmes la pièce en silence, aussi troublés l'un que l'autre.

Tout à coup, nous dûmes nous arrêter au milieu de l'escalier : un homme montait.

Lui aussi s'arrêta. Son visage était dans l'ombre, mais son attitude trahissait sa stupeur. Il parla le premier, d'une voix forte, intimidante.

— Par tous les diables, pouvez-vous me dire ce que vous faites ici ?

— Ah ! fit Poirot, monsieur Croft, je présume ?

— En effet, mais qu'est-ce... ?

— Allons dans le salon, nous y serons plus à l'aise pour parler.

L'autre accepta et fit demi-tour. Nous le suivîmes jusqu'au salon. Poirot ferma la porte avec précaution, puis s'inclinant :

— Je me présente : Hercule Poirot. Enchanté de faire votre connaissance.

Le visage de son interlocuteur devint plus amène.

— Mais vous êtes ce détective... j'ai lu votre nom quelque part.

— Dans le *St Loo Herald* ?

— Comment ? Non, en Australie. Vous êtes français, je crois ?

— Belge. Ça n'a pas d'importance. Et voici mon ami, le capitaine Hastings.

— Enchanté. Mais que se passe-t-il ? Qu'est-ce que vous faites dans cette maison ? Il y a un problème ?

— Cela dépend de ce que l'on appelle un problème.

L'Australien hocha la tête. Doté d'une carrure impressionnante et d'un visage assez court, un tantinet prognathe, il avait encore de l'allure malgré son âge et sa calvitie. Je le trouvais un peu rustre pour ma part, mais le bleu intense de ses yeux me frappa.

— Vous voyez, commença-t-il, j'étais venu porter à la petite Mlle Buckley un panier de tomates et un concombre. Son homme à tout faire n'est qu'un bon à rien. Il ne s'occupe pas du tout du potager et baye aux corneilles toute la journée. Ça nous fait enrager, maman et moi ! Alors on se dit que ce sont des relations de bon voisinage de faire ça pour elle. De toute façon, on ne peut pas manger toutes ces tomates à nous deux ! Entre voisins il faut bien s'entraider, pas vrai ? Je suis entré par la porte-fenêtre pour déposer le panier, comme d'habitude. J'allais repartir quand j'ai entendu des pas et des voix d'hommes au premier étage. J'ai trouvé ça bizarre, il n'y a pas beaucoup de voleurs dans le coin, mais après tout, ça pourrait arriver. J'ai pensé qu'il valait mieux que j'aille voir si tout était en ordre. Et puis voilà que je me trouve nez à nez avec vous deux dans l'escalier. Ça m'a fait un drôle de choc ! Maintenant vous me dites que vous êtes détective. Que se passe-t-il donc ?

— Oh ! c'est très simple, sourit Poirot. Mlle Nick s'est fait une belle frayeur l'autre nuit. Un tableau s'est décroché au-dessus de son lit. Elle vous l'a peut-être raconté.

— Oui, elle a eu une sacrée veine.

— Pour plus de sécurité, je lui ai promis de lui apporter une chaîne spéciale, parce qu'il ne faudrait pas que cela se reproduise ! Elle sortait ce matin, mais elle m'a dit que je pouvais venir en son absence prendre les mesures. Voilà tout, conclut le petit Belge avec un sourire destiné à convaincre Croft de la simplicité enfantine de son explication.

Celui-ci poussa un soupir de soulagement.

— Vous vous êtes inquiété pour rien, reprit Poirot. Mon ami et moi-même sommes très respectueux des lois.

— Je ne vous ai pas déjà vus, hier après-midi ? Vous êtes passés devant chez nous ?

— Mais si ! Vous étiez en train de travailler dans le jardin et vous nous avez même très aimablement salués.

— Oui, c'est vrai. Bon, bon. Et vous êtes ce M. Hercule Poirot dont j'ai tellement entendu parler. Vous êtes pressé, monsieur Poirot ? Parce que je vous aurais bien invités à venir prendre une tasse de thé, à la mode australienne, et je vous aurais présentés à ma dame. Elle lit tout ce qui vous concerne dans les journaux.

— C'est très gentil à vous, monsieur Croft. Nous n'avons rien de spécial à faire et nous serions ravis.

— Eh bien allons-y.

— Vous avez bien noté les mesures, Hastings ? me demanda Poirot.
Je le rassurai à ce sujet et nous emboîtâmes le pas à notre nouvel ami.

Nous comprîmes très vite que Croft était un bavard invétéré. Il nous parla de sa maison à côté de Melbourne, de sa jeunesse difficile, de la rencontre avec sa femme, de leurs efforts et, pour finir, de la chance qui s'était enfin décidée à leur sourire et de leur réussite.

— Nous avons tout de suite entrepris de voyager, racontait-il, inlassable ; nous rêvions depuis toujours de venir en Europe. C'est ce que nous avons fait. Nous avons débarqué ici, à la recherche de la famille de ma femme, ils étaient de la région, vous comprenez. Mais nous n'avons retrouvé personne. Alors nous avons fait l'Europe : Paris, Rome, les lacs italiens, Florence, le grand tour... C'est en Italie que nous avons eu cet accident de train. Ma pauvre femme a été gravement blessée. Comme la vie est cruelle ! Nous avons vu les meilleurs spécialistes et tous disent la même chose : il n'y a que le temps qui puisse y faire, le temps et le repos. La colonne vertébrale a été touchée.

— C'est bien malheureux !

— Oui, c'est vraiment de la malchance. Enfin c'est comme ça et elle, tout ce qu'elle voulait, c'était revenir ici. Elle avait l'impression qu'avec une petite maison à nous – oh, toute petite ! –, tout irait mieux. Nous en avons visité des taudis ! Et puis nous sommes tombés sur celle-ci, toute mignonne, bien calme, loin des bruits de voitures et des voisins bruyants. Nous l'avons prise tout de suite.

Nous étions arrivés. Il lança à pleine voix un « ohé » retentissant auquel un cri similaire répondit en écho.

— Entrez, dit M. Croft en nous précédant.

Il grimpa quelques marches qui menaient à une pièce accueillante. Une femme d'un certain âge, un peu forte, avec de beaux cheveux argentés et un sourire très doux, était allongée sur un canapé.

— Devine qui je t'amène, maman ? lui dit l'homme. Hercule Poirot le superdétective, connu dans le monde entier. Je l'ai invité pour que vous bavardiez ensemble.

Mme Croft serra la main de Poirot avec chaleur et s'exclama :

— Je suis si émue que je ne sais quoi dire. J'ai tout lu sur l'affaire du Train bleu, et sur beaucoup d'autres dans lesquelles vous êtes également intervenu. Depuis mon accident, j'ai dû dévorer tous les romans policiers qui existent. C'est ce qu'il y a de mieux pour passer le temps. Chéri, demande à Edith de préparer du thé.

— Tout de suite, maman.

— Edith, c'est une infirmière, nous expliqua Mme Croft. Elle vient m'aider à m'habiller tous les matins. Mais nous n'avons pas de domestiques, Bert n'a pas son pareil pour faire la cuisine et s'occuper

du ménage, et puis entre ça et le jardin, il ne s'ennuie pas.

— Voilà le thé, annonça M. Croft en apportant un plateau. Aujourd'hui est un grand jour pour nous, maman.

— Vous êtes ici pour un petit moment ? interrogea Mme Croft en se penchant pour prendre la théière.

— Oui, madame, je suis en vacances.

— Mais oui, bien sûr, j'ai lu dans le journal que vous aviez décidé de prendre votre retraite pour vous octroyer un repos bien mérité !

— Ah ! madame, il ne faut pas croire tout ce que disent les journaux.

— Vous avez bien raison. Mais alors, cela veut-il dire que vous êtes toujours en activité ?

— Quand une affaire m'intéresse, oui.

— Mais vous n'êtes pas venu ici pour cela ? demanda M. Croft d'un air intéressé. Ces vacances ne seraient alors qu'un prétexte...

— Bert, ne pose pas de questions indiscrètes, ou M. Poirot ne voudra plus revenir chez nous, le gronda gentiment sa femme. Nous sommes des gens simples, monsieur Poirot, et c'est un grand honneur que vous nous faites de venir chez nous, vous et votre ami. Vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que cela représente pour nous.

Ses remerciements dénotaient une franchise et une simplicité telles que mon cœur fondait d'attendrissement.

— Cette histoire de tableau est bien regrettable, dit M. Croft.

— La pauvre fille aurait pu être tuée ! s'écria Mme Croft d'un air navré. C'est du vif-argent, cette enfant. Elle redonne vie à la maison dès qu'elle arrive. Pourtant on ne l'apprécie guère, dans les parages, d'après ce que je me suis laissé dire. Mais dans ces trous perdus de la campagne, les gens n'aiment pas qu'une jeune fille soit gaie et vivante. Ça ne m'étonne pas qu'elle ne vienne pas souvent, et son cousin au grand nez aura du mal à la persuader de s'installer ici pour de bon, ça je vous le dis...

— Allons, Milly, pas de cancan...

— Tiens donc ! fit Poirot, intéressé. On dirait qu'il y a anguille sous roche, si j'en crois le flair de madame ! Ainsi, M. Charles Vyse serait amoureux de notre petite amie ?

— Dites plutôt qu'il en est fou, répliqua Mme Croft. Mais elle n'épousera jamais un avocat de province et je la comprends. Celui-là a avalé son parapluie. Non, j'aimerais bien qu'elle se marie avec ce gentil marin, comment s'appelle-t-il, déjà ? Challenger. Elle pourrait faire pire, vous savez, d'accord il est plus âgé qu'elle, mais après tout ? Elle a besoin de se fixer, voilà mon avis. Elle est toujours par monts et par vaux, elle se balade même à l'étranger, toute seule ou alors avec cette drôle de Mme Rice. C'est une gentille fille, monsieur Poirot, ça je le sais bien, mais je m'inquiète pour elle, elle n'a pas l'air heureuse en

ce moment. Je la trouve même préoccupée et je me fais du souci ! Et j'ai de bonnes raisons pour m'intéresser à cette jeune fille, n'est-ce pas, Bert ?

M. Croft se leva brusquement de sa chaise.

— Ne commençons pas, Milly. (Et se tournant vers Poirot :) Ça vous dirait, monsieur Poirot, de regarder quelques photos d'Australie ?

Notre visite s'acheva sur des banalités. Dix minutes plus tard, nous partions.

— Ils sont gentils, commentai-je, ce sont vraiment les Australiens typiques, simples et sans prétention.

— Vous les avez trouvés sympathiques ?

— Pas vous ?

— Ils sont charmants... très accueillants.

— Eh bien alors ? Vous, vous me cachez quelque chose...

— Ils sont peut-être un tout petit peu trop « typiquement australiens », objecta Poirot, songeur. Leur accent, cette insistance à nous montrer des photos de là-bas. Vous ne trouvez pas qu'ils jouaient leur rôle de façon un peu trop appliquée ?

— Vous êtes vraiment aussi méfiant qu'un vieux paysan !

— Vous avez raison, mon bon ami. J'en viens à me méfier de tout et de tous. J'ai peur, Hastings, j'ai très peur.

6

La Visite à Charles Vyse

Poirot restait un fidèle adepte du petit déjeuner continental. Il supportait très mal de me voir prendre des œufs au bacon le matin. Aussi se faisait-il servir au lit une tasse de café et des brioches, tandis que je débute tranquillement la journée par les œufs au bacon et la marmelade, obligatoires au menu du petit déjeuner de tout Anglais qui se respecte. Ce lundi-là, je passai devant sa chambre en descendant les escaliers. Il était assis dans son lit, drapé dans une somptueuse robe de chambre.

— Bonjour, Hastings. J'étais sur le point de sonner. Pourriez-vous avoir la gentillesse de faire porter le petit mot que je viens d'écrire à la Maison du Péril, à l'intention de Mlle Buckley. C'est urgent. (Puis d'un air navré :) Hastings ! Cette raie sur le côté est affreuse ! Si seulement vous vouliez bien vous faire la raie au milieu ! Vous n'imaginez pas comme cette symétrie améliorerait votre aspect. Quant à votre moustache, si cela vous est absolument indispensable, arrangez-vous pour qu'elle ressemble à quelque chose ! Comme la mienne !

Je réprimai un frisson à la pensée d'avoir une moustache comme celle de Poirot et, m'emparant de son message, je quittai la pièce.

Nous étions tous les deux installés dans notre salon quand on annonça Mlle Buckley. Poirot demanda qu'on la fasse entrer. Elle était d'humeur plutôt joyeuse, mais ses cernes s'étaient accentués. Elle tendit à Poirot un télégramme.

— Tenez, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir.

— « Arrive aujourd'hui à 17 h 30. Maggie », lut Poirot à voix haute.

— Mon infirmière et mon ange gardien ! ironisa Nick. Mais je ne crois pas que vous ayez fait un très bon choix. Maggie n'est pas très futée. Elle est consciencieuse, c'est tout. Une autre de ses particularités, c'est qu'elle n'a aucun sens de l'humour. Freddie serait mille fois plus douée qu'elle pour dénicher un assassin. Et Jim Lazarus serait encore mieux. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui arrive à la cheville de ce garçon.

— Et le capitaine Challenger ?

— George ! Il ne voit rien tant que ça n'est pas sous son nez. Par contre, ensuite... il ne lâche pas le morceau. Il est très pratique dans les grands moments, George. (Elle ôta son chapeau et poursuivit :) J'ai obéi à votre petit mot et j'ai laissé ce monsieur entrer dans la maison. Tout cela semblait bien mystérieux. Est-ce qu'il était là pour installer un dictaphone ou un truc de ce genre ?

— Non, rien d'aussi scientifique. Je voulais simplement avoir son avis sur un détail.

— Ah ! fit Nick, tout cela est très amusant.

— Vraiment ? demanda Poirot doucement.

Elle nous tourna le dos quelques instants, affectant de regarder par la fenêtre. Quand elle pivota sur ses talons, elle avait complètement perdu son expression provocante et courageuse. Elle ressemblait à une enfant désespérée qui fait tout ce qu'elle peut pour retenir ses larmes.

— Non, avoua-t-elle, pas du tout. J'ai peur... je suis terrifiée. Moi qui me croyais si brave.

— Mais vous l'êtes, mon enfant. Hastings tout comme moi admirons votre courage depuis le début.

— C'est vrai, appuyai-je avec chaleur.

— Mais non, dit Nick en secouant la tête. Je ne suis pas brave du tout. C'est tellement minant d'attendre, de se demander sans cesse s'il va encore se passer quelque chose, et quoi ? Et puis la certitude que cela va arriver.

— Oui, c'est une tension de tous les instants.

— La nuit dernière, j'ai tiré mon lit au milieu de la chambre. J'ai fermé la fenêtre et verrouillé la porte. Et ce matin, je suis passée par la route. Je n'ai pas... je n'ai pu me résoudre à prendre le raccourci par le jardin. Mes nerfs sont en train de craquer. Et cette tension vient s'ajouter au reste...

— Ce « reste », de quoi s'agit-il au juste ?

Elle resta silencieuse un instant, puis :

— Rien de particulier. Sans doute ce que les journaux appellent « le stress de la vie moderne ». Trop de cocktails, de cigarettes et tout ce qui s'ensuit. Je me sens dans un état lamentable, c'est ridicule...

Elle s'était effondrée dans un fauteuil et restait assise là, croisant et décroisant les doigts avec nervosité.

— Vous ne me dites pas toute la vérité, chère petite.

— Si, je vous assure.

— Vous me cachez quelque chose.

— Je vous ai tout dit.

Sa voix était vibrante de sincérité.

— Au sujet des accidents et des attaques dont vous avez fait l'objet, oui.

— Eh bien alors ?

— Vous ne m'avez pas confié ce qu'il y a dans votre cœur, dans votre vie...

Lentement elle répondit :

— Croyez-vous que ce soit possible ?

— Vous voyez, triompha Poirot. Vous l'admettez !

Elle acquiesça. Il ne la quittait pas des yeux et suggéra finement :

— Peut-être n'est-ce pas *votre* secret ?

Je crus voir ciller ses paupières, mais elle sauta immédiatement sur ses pieds.

— Très franchement, je vous ai dit tout ce que je savais sur cette stupide affaire. Si vous pensez que j'en sais plus sur quelqu'un ou que je nourris des soupçons sur Dieu sait qui, vous vous trompez. Je ne sais rien ! Je ne soupçonne personne ! Et c'est ce qui me rend folle. Je ne suis pas idiote. Si ces prétendus accidents n'en sont pas, ils ont été manigancés par quelqu'un de très proche, quelqu'un qui... qui me connaît. Et ça, c'est terrible. Car je n'ai pas la moindre idée de qui cela peut être.

Elle s'éloigna à nouveau vers la fenêtre et regarda au-dehors.

Poirot me fit signe de me taire. Il espérait qu'elle ferait de nouvelles révélations, maintenant qu'elle avait commencé à perdre son sang-froid.

Quand elle reprit la parole, le timbre de sa voix était différent, lointain et rêveur.

— Savez-vous quel a toujours été mon rêve le plus cher ? J'adore ma maison et j'aurais voulu y monter une pièce de théâtre. Je trouve qu'il y règne une atmosphère dramatique. J'ai échafaudé mille scénarios dans ma tête et voilà maintenant qu'un véritable drame semble s'y dérouler. Avec une seule différence : je n'en suis pas l'auteur, je... je joue le rôle principal ! C'est peut-être moi qui dois... qui dois mourir à la fin du premier acte !

Sa voix se brisa.

— Allons, allons, chère mademoiselle, protesta Poirot sur un ton résolument vif et enjoué. Reprenez-vous ! Sinon vous allez nous faire une petite crise d'hystérie.

Elle lui jeta un regard inquisiteur.

— C'est Freddie qui vous a dit que j'étais hystérique ? Elle prétend

que ça m'arrive parfois, continua-t-elle. Mais il ne faut pas toujours croire ce qu'elle raconte. Il lui arrive de ne pas être... dans son état normal.

Il y eut un silence. Puis Poirot sauta du coq à âne :

— Dites-moi, vous a-t-on déjà offert d'acheter votre maison ?

— Non.

— Envisageriez-vous de la vendre si on vous faisait une proposition intéressante ?

Nick réfléchit un moment.

— Non, je ne crois pas. Sauf peut-être si c'était l'offre du siècle – ce dont je doute – et alors ce serait fou de refuser.

— Précisément.

— Voyez-vous, je n'ai pas envie de la vendre. J'y suis très attachée.

— Je vous comprends tout à fait. Nick se dirigea lentement vers la porte.

— À propos, il y a un feu d'artifice ce soir. Voulez-vous venir ? Nous dînerons à 8 heures. Le feu d'artifice commence à 9 h 30. Le jardin surplombe la baie et nous serons aux premières loges.

— J'accepte avec plaisir.

— Vous êtes invités tous les deux, bien sûr, ajouta Nick.

Je la remerciai.

— Il n'y a rien de tel qu'une soirée pour remonter un moral déprimé, fit-elle remarquer avec un petit rire en nous quittant.

— Pauvre enfant, soupira Poirot.

Il épousseta avec un soin maniaque une poussière microscopique sur son chapeau.

— Nous sortons ? demandai-je.

— Mais oui, nous devons nous occuper d'un petit problème juridique, mon bon ami.

— Ah oui ! j'ai compris.

— C'est bien ce que j'espérais d'une intelligence aussi brillante que la vôtre, Hastings.

Les bureaux de MM. Vyse, Trevannion & Wynnard se trouvaient dans la rue principale. Nous montâmes au premier étage. Dans une pièce, trois clerks paraissaient fort affairés. Poirot demanda à voir Charles Vyse.

L'un des clerks murmura quelques mots au téléphone et nous invita à le suivre. Il frappa à une porte, puis s'effaça pour nous laisser entrer.

Charles Vyse, assis derrière un vaste bureau recouvert de papiers, se leva pour nous accueillir.

C'était un grand jeune homme pâle, au visage dénué d'expression. Ses tempes commençaient à se dégarnir et il portait des lunettes. Il n'y avait rien dans sa physionomie qui retînt l'attention.

Poirot avait préparé sa visite : il était sur le point de signer un

contrat qu'il avait apporté avec lui, et il avait auparavant besoin des conseils de M. Vyse sur certains détails techniques.

Dans un style clair et concis, M. Vyse ne tarda pas à éliminer les prétendus doutes de Poirot et élucida les derniers points obscurs du contrat.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, murmura mon ami, je suis étranger, savez-vous, et j'ai parfois du mal à comprendre les subtilités de votre jargon juridique.

C'est alors que M. Vyse lui demanda qui l'avait envoyé chez lui.

— Mlle Buckley, répondit Poirot avec empressement. C'est votre cousine, je crois ? Une jeune fille charmante. J'ai fait état de ma perplexité en sa présence et elle m'a conseillé de venir vous consulter. J'ai essayé de vous voir samedi matin, vers midi et demi, mais vous étiez sorti.

— C'est exact. Je suis parti de bonne heure samedi.

— Votre jeune cousine doit trouver cette grande maison bien vide. Elle y vit seule, d'après ce que j'ai compris.

— Oui.

— Dites-moi, monsieur Vyse, y aurait-il une chance pour que cette propriété soit mise en vente un jour ?

— Pas la moindre, si vous voulez mon avis.

— Je ne pose pas cette question en l'air. Je suis sérieux ! Je recherche une propriété de ce style. Le climat de St Loo me convient à ravir. Certes, la maison est en mauvais état et j'ai l'impression qu'il y aurait beaucoup de travaux à faire. Dans ces conditions, vous ne croyez pas qu'une offre d'achat pourrait intéresser votre jeune cousine ?

— Vous n'avez pas l'ombre d'une chance, répéta Charles Vyse en appuyant sa réponse d'un mouvement de tête énergique. Ma cousine a une véritable adoration pour cette propriété et rien ne pourrait l'amener à la vendre, je vous l'affirme. C'est une maison de famille, comprenez-vous.

— J'entends bien, mais...

— C'est absolument hors de question. Je connais ma cousine et je sais qu'elle est fanatiquement attachée à sa maison.

Quelques minutes plus tard, comme nous marchions dans la rue, Poirot me demanda :

— Alors, quelle impression vous a faite ce M. Charles Vyse ?

— Très négative, d'une manière générale.

— Il manque de personnalité, selon vous ?

— Oui. C'est le genre d'individu dont on ne se souvient pas. Il est sans intérêt.

— Certes, il n'a rien d'extraordinaire. Avez-vous remarqué une fausse note pendant notre discussion ?

- Oui, dis-je lentement, quand vous avez parlé d'acheter la propriété.
- Tout à fait. Qualifieriez-vous de fanatique l'attachement de notre jeune demoiselle à la Maison du Péril ?
- C'est un peu exagéré.
- Pourtant l'exagération ne semble pas être le fort de M. Vyse. De par sa profession, il devrait avoir plutôt tendance à minimiser les faits, n'est-ce pas ? Il affirme pourtant que Mlle Buckley est fanatiquement attachée au berceau de sa famille.
- Ce n'est pas l'impression qu'elle m'a donnée ce matin. J'ai trouvé qu'elle faisait preuve de beaucoup de bon sens. Bien sûr, elle aime cette maison, ce qui est tout à fait logique, mais sans plus.
- Alors l'un des deux ment, conclut Poirot, songeur.
- Charles Vyse n'a pas du tout la tête d'un menteur.
- C'est un bon atout si l'on est obligé de mentir, fit remarquer Poirot. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Vous n'avez rien relevé d'autre, Hastings ?
- Quoi donc ?
- Il n'était pas dans son bureau samedi à midi et demi.

Tragédie

Nick fut la première personne que nous aperçûmes, en arrivant à la Maison du Péril ce soir-là. Elle dansait dans le hall, enveloppée dans un superbe kimono brodé de dragons.

— Oh zut, alors ! Ce n'est que vous !

— Je suis désolé de vous décevoir, ma chère mademoiselle !

— Je suis bien mal élevée, mais j'attends ma robe. Ces monstres m'avaient juré qu'elle serait prête à temps !

— Ouf ! si votre déception n'est qu'affaire de fanfreluches, je me sens hors de cause ! Il y aura donc bal, ce soir ?

— Oui. Après le feu d'artifice. Enfin, c'est ce que nous avons prévu.

Sa voix se fêla, mais la minute d'après elle éclatait de rire.

— Tenir bon ! Telle est ma devise. Conjurons le sort ! J'ai retrouvé le moral, ce soir. Et j'ai décidé d'être gaie comme un pinson et de bien m'amuser.

On entendit un bruit de pas dans l'escalier. Nick se retourna.

— Je vous présente ma cousine. Maggie, voici les fins limiers qui me protègent du mystérieux assassin. Accompagne-les au salon, ils t'expliqueront tout.

Chacun à notre tour, nous échangeâmes une poignée de main avec Maggie Buckley. Puis, comme prévu, elle nous escorta au salon. Tout de suite elle me fit une impression favorable, probablement à cause de son air de solide bon sens. C'était une jeune fille du genre calme et placide, beauté d'hier plutôt que d'aujourd'hui et qui se souciait peu de coquetterie. Pas du tout maquillée, elle portait une robe noire toute simple, qui avait connu des jours meilleurs. Elle nous dévisagea de son

regard direct et, d'une voix bien timbrée, entra tout de suite dans le vif du sujet :

— Nick m'a raconté une histoire incroyable. Elle doit exagérer. Qui pourrait lui vouloir du mal ? Je suis sûre qu'elle n'a pas un seul ennemi sur terre.

L'incrédulité perçait dans sa voix et elle toisait Poirot sans la moindre bienveillance. Manifestement, Maggie Buckley était de ceux pour qui tout étranger est *a priori* suspect...

— Pourtant, mademoiselle Buckley, je vous assure que c'est la stricte vérité, répondit calmement Poirot.

Elle n'ajouta rien, mais elle semblait sceptique.

— Nick est bizarre ce soir, remarqua-t-elle, je ne sais pas ce qui lui prend, mais elle est déchaînée.

Je fus parcouru d'un frisson. Une particularité dans son accent m'intriguait.

— Vous êtes écossaise, mademoiselle Buckley ? lui demandai-je tout à trac.

— Ma mère l'était, expliqua-t-elle.

Comme elle semblait m'accorder plus de confiance qu'à Poirot, je crus bon de lui expliquer les faits.

— Votre cousine fait preuve de beaucoup de courage, et elle a décidé de se comporter comme si de rien n'était, achevai-je.

— Que pourrait-elle faire d'autre ? constata Maggie. Quels que soient nos états d'âme, à quoi

bon les monter en épingle ? Ça ne peut qu'importuner autrui. (Puis elle ajouta d'une voix douce :) J'aime beaucoup Nick. Elle a toujours été très bonne avec moi.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de Freddie Rice. Vêtue d'une robe d'un bleu céleste, elle semblait plus fragile et plus éthérée que jamais. Lazarus nous rejoignit bientôt, puis Nick entra dans la pièce en dansant. Elle portait, drapé sur une robe noire, un somptueux châle en cachemire d'un rouge profond.

— Bonsoir, tout le monde ! Qui veut un cocktail ?

Nous trinquâmes et Lazarus leva son verre.

— Ce châle est une merveille, Nick. Il doit être très ancien.

— Oui, c'est mon arrière-arrière-grand-oncle Timothy qui l'a rapporté de l'un de ses voyages.

— Il est superbe, vraiment magnifique. Je n'en ai jamais vu d'aussi beau.

— Il est très chaud, ajouta Nick, et ce sera idéal pour regarder le feu d'artifice. En plus il est gai. Je... j'ai horreur du noir.

— C'est vrai, remarqua Frederica, je crois que c'est la première fois que je te vois porter une robe noire, Nick. Comment cela se fait-il ?

— Bah ! A-t-on toujours besoin d'une raison ?

La jeune fille s'envola sur une pirouette, mais je crus discerner un petit rictus de souffrance sur ses lèvres.

Nous passâmes à table. Un serveur silencieux, engagé sans doute pour la soirée, passait les plats. Si le repas n'avait rien d'extraordinaire, le champagne en revanche était bon.

— George a été retardé, nous prévint Nick. C'est idiot qu'il lui ait fallu retourner à Plymouth hier soir. Mais il montrera le bout de son nez à un moment quelconque de la soirée. J'espère qu'il arrivera à temps pour le bal. J'ai trouvé un cavalier pour Maggie. Présentable, sinon passionnant.

Le bruit d'un moteur se fit entendre par la fenêtre.

— Ces hors-bord sont horripilants, dit Lazarus, je commence à en avoir assez.

— Ce n'est pas un bateau, c'est un avion, corrigea Nick.

— Oui, vous avez peut-être raison.

— Bien sûr que j'ai raison ! Le bruit n'a rien à voir.

— Nick, quand vas-tu acheter ton Moth ?

— Dès que j'aurai assez d'argent, plaisanta-t-elle.

— Ensuite tu iras en Australie, comme cette bonne femme... comment s'appelle-t-elle, au fait ?

— J'adorerais ça.

— J'ai beaucoup d'admiration pour elle, dit Mme Rice de sa voix désabusée. Quel cran ! Et toute seule !

— J'admire tous ces as de l'aviation, renchérit Lazarus. Si Michael Seton avait réussi à boucler son tour du monde, il aurait été considéré comme un héros, et à juste titre. Cet accident, quelle tragédie ! Et pour l'Angleterre, c'est une perte irréparable.

— Il est peut-être encore en vie, suggéra Nick.

— Ça m'étonnerait. Les parieurs le donnent mort à mille contre un. Pauvre Seton l'Excentrique !

— On l'a toujours appelé Seton l'Excen-trique ? demanda Frederica.

— Oui, dit Lazarus. Il est issu d'une famille de cinglés. Son oncle, le vieux Matthew Seton, qui est mort la semaine dernière, était fou à lier.

— Vous parlez du milliardaire qui n'avait qu'une marotte dans l'existence : s'occuper de réserves d'oiseaux ?

— Oui. Il achetait des îles en pagaille. C'était un misogyne convaincu. À mon avis, il a dû se faire plaquer jadis par une bonne femme et depuis, il s'est consolé en se passionnant pour l'histoire naturelle.

— Pourquoi dites-vous que Michael Seton est mort ? insista Nick. Il n'y a aucune raison de désespérer pour le moment.

— C'est vrai, j'avais oublié que tu le connaissais, dit Lazarus.

— Nous l'avons rencontré l'an dernier au Touquet avec Freddie, continua Nick. Un homme charmant, n'est-ce pas, Freddie ?

— Il n'y a que toi qui puisses répondre, ma chérie. C'était ta conquête, pas la mienne. D'ailleurs il t'a fait faire un tour dans son avion, non ?

— Oui, à Scarborough. C'était merveilleux.

— Vous avez déjà volé, capitaine Hastings ? me demanda Maggie pour dire quelque chose.

Je dus lui avouer que ma seule expérience dans ce domaine se résumait à un aller-retour à Paris. Tout à coup, Nick bondit de sa chaise.

— Le téléphone ! Ne vous occupez pas de moi, il se fait tard et j'ai invité beaucoup de monde.

Elle quitta la pièce. Jetant un coup d'œil à ma montre, je vis qu'il était juste 9 heures. On apporta le dessert, puis l'on servit le porto. Poirot et Lazarus parlaient art. Lazarus expliquait à mon ami que le marché des tableaux était en pleine expansion. Puis leur discussion embraya sur les nouvelles tendances en matière de mobilier et de décoration.

Je m'acquittais de mon devoir en bavardant avec Maggie Buckley, mais il fallait bien reconnaître que cette fille manquait de repartie. Elle répondait aimablement, mais sans relancer la conversation. C'était assez fastidieux.

Frederica Rice ne disait pas un mot et rêvait, les coudes posés sur la table, la fumée de sa cigarette tournoyant autour de sa tête blonde. Elle ressemblait à un ange en méditation.

Il était 9 h 20 quand le visage de Nick apparut dans l'embrasure de la porte.

— Dépêchez-vous, tout le monde ! Les invités arrivent en rangs serrés.

Nous obéîmes tous. Nick s'affairait au milieu des nouveaux arrivants. Elle avait convié une douzaine de personnes qui n'avaient rien de passionnant pour la plupart. Nick était une excellente hôtesse qui, oubliant ses théories modernistes, accueillait chacun suivant les règles traditionnelles de la bienséance. Parmi les hôtes, je reconnus Charles Vyse.

Quand tout le monde fut arrivé, nous nous rassemblâmes dans le jardin sur une esplanade qui dominait la baie. Des chaises avaient été disposées pour les plus âgés, mais nous restâmes presque tous debout. La première fusée s'élança dans le ciel.

C'est alors que je reconnus une voix forte et familière, celle de M. Croft.

— Quel dommage que Mme Croft n'ait pu se joindre à nous, disait Nick. Nous aurions dû la porter jusqu'ici sur un brancard.

— Oui, pauvre maman ! Mais elle ne se plaint jamais, c'est vraiment la crème des femmes, ah ! elle a un caractère d'ange... Oh, regardez !

Une pluie d'or retombait du ciel. Il faisait nuit noire, la nouvelle lune ne devait apparaître que trois jours plus tard. Comme souvent en ces soirées d'été, la température était plutôt fraîche. À côté de moi, Maggie Buckley frissonnait.

— Je cours chercher un manteau, me chuchota-t-elle.

— Permettez-moi d'y aller à votre place.

— Non, vous ne le trouveriez pas.

Comme elle se dirigeait vers la maison, on entendit la voix de Frederica Rice :

— Oh, Maggie, pouvez-vous aussi prendre le mien ? Il est dans ma chambre.

— Elle n'a pas entendu, dit Nick. J'y cours, Freddie. Je vais mettre ma fourrure, ce châle n'est pas assez chaud. Le vent est plutôt frisquet.

Une petite brise aigre montait en effet de la mer.

En bas, sur un des quais du port, girandoles et serpenteaux crépitaient à qui mieux mieux. J'avais engagé la conversation avec ma voisine, une dame âgée qui me soumettait à un interrogatoire serré sur ma vie, ma carrière, mes goûts et la durée de mon séjour ici.

Pan ! Une constellation d'étoiles vertes emplît le firmament. Elles devinrent bleues, puis rouges et enfin argent. D'autres suivirent.

— On n'entend que des oh ! et des ah ! grommela Poirot qui avait surgi près de moi. Ça devient monotone, à la fin ! *Brrr !* l'herbe est trempée. Et je vais attraper un refroidissement. Avec ça, je ne vois pas où on pourrait bien se faire servir une tisane convenable !

— Un refroidissement ? Par une belle nuit comme celle-ci !

— Une belle nuit ! En bon Anglais, vous dites ça parce que, pour une fois, la pluie ne tombe pas à verse ! Pour vous, dès qu'il ne pleut pas, cela devient une belle nuit ! Mon bon ami, si j'avais un thermomètre sous la main, vous verriez !

— C'est vrai que je mettrais bien un manteau, dus-je reconnaître.

— Ça me paraîtrait raisonnable. Après tout, vous débarquez des pays chauds.

— Je vous apporte le vôtre.

Comme un gros chat, Poirot souleva un pied, puis l'autre.

— Ce que je crains, ce sont les pieds mouillés. Croyez-vous que vous pourriez mettre la main sur une paire de caoutchoucs ?

Je réprimai un sourire.

— Cela m'étonnerait. Vous savez, Poirot, ça ne se fait plus du tout, les caoutchoucs.

— Alors je vais aller m'asseoir à l'intérieur, décida-t-il. Je ne vais quand même pas m'enrhumer – et même, qui sait, attraper une fluxion de poitrine – pour un simple feu d'artifice !

Il continua à grommeler, indigné, et nous retournâmes vers la maison. Du quai, des applaudissements frénétiques montaient vers

nous tandis qu'une pièce d'artifice particulièrement élaborée – un bateau levant l'ancre et portant une grande banderole : « Bienvenue à nos visiteurs » – était tirée.

— Nous sommes tous restés des enfants, commenta Poirot. Nous aimons les feux d'artifice, les fêtes, les jeux de ballon, et les prestidigitateurs qui trompent même les plus avertis... Mais... mais qu'avez-vous, mon bon ami ?

D'une main, j'avais empoigné son bras que je serrais de toutes mes forces tandis que de l'autre, je lui montrais quelque chose.

À cent mètres de la maison, juste en face de nous, devant la porte-fenêtre ouverte, gisait une forme recroquevillée, enveloppée dans un châle écarlate.

— Mon Dieu ! murmura Poirot d'une voix étranglée. Mon Dieu...

Le châle fatal

Pendant trente secondes qui semblèrent durer une éternité, nous restâmes immobiles, incapables de réagir, pétrifiés d'horreur. Puis Poirot repoussa ma main d'une secousse et s'avança d'un pas raide comme celui d'un automate.

— C'est quand même arrivé, murmura-t-il, et sa voix était pleine d'une amertume et d'une angoisse impossibles à rendre. Malgré toutes mes précautions, c'est quand même arrivé ! Je suis un misérable criminel ! Que ne l'ai-je mieux surveillée ! J'aurais dû le prévoir. Ne pas la quitter d'une semelle.

— Ça n'est pas votre faute, bredouillai-je. J'étais si ému que ma langue refusait de m'obéir et que j'avais du mal à articuler.

Lugubre, Poirot se contenta de secouer la tête en s'agenouillant près du corps.

Ce fut alors que survint le second choc de la soirée. La voix claire et enjouée de Nick se fit entendre et sa silhouette se profila dans l'embrasure de la fenêtre illuminée.

— Désolée de t'avoir fait attendre, Maggie, mais j'ai...

Elle s'interrompt net devant le spectacle que nous offrions.

Avec un juron, Poirot retourna le corps étendu face contre terre et je me jetai à genoux pour mieux voir.

Je reconnus alors le visage inanimé de Maggie Buckley.

En une seconde, Nick nous avait rejoints. Elle poussa un cri strident :

— Maggie ! Oh, Maggie, Maggie... ce n'est pas possible...

Poirot continua d'examiner le cadavre de la jeune fille. Puis, très

lentement, il se releva.

— Elle n'est pas... ? Dites-moi qu'elle n'est pas..., balbutia Nick dont la voix se brisa.

— Si, mademoiselle. Elle est morte.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? Qui aurait pu vouloir la tuer, elle ?

Ce fut sans l'ombre d'une hésitation que Poirot répondit.

— Ce n'était pas elle qui était visée, ma chère petite. C'était vous ! Le châle les a trompés.

Nick laissa échapper un sanglot désespéré.

— Pourquoi est-ce que ça n'a pas été moi ? Pourquoi est-ce que ça n'a pas été moi ? Ça aurait été tellement mieux... tellement plus simple. Je ne veux pas vivre... plus comme ça... plus maintenant. Je serais si heureuse... oh oui ! si heureuse d'en finir et de mourir... mourir... mourir !

Égarée, elle battit l'air de ses mains et tituba. Je passai un bras autour de ses épaules pour l'empêcher de tomber.

— Emmenez-la à l'intérieur, Hastings, ordonna Poirot, et prévenez la police.

— La police ?

— Évidemment ! Dites-leur qu'un coup de feu a été tiré, que quelqu'un a été assassiné. Ensuite, restez avec Mlle Nick. *Ne la quittez sous aucun prétexte.*

J'acquiesçai et, soutenant la jeune fille à moitié évanouie, je franchis la porte-fenêtre du salon. Je l'installai sur le sofa, un coussin sous la tête, puis me précipitai dans le vestibule à la recherche du téléphone.

J'évitai de justesse Ellen qui passait par là. Sur son visage humble et honnête se lisait une expression étrange. Ses yeux brillaient et elle ne cessait de passer sa langue sur ses lèvres trop sèches. Ses mains tremblaient, comme si elle avait du mal à cacher son agitation. Dès qu'elle me vit, elle me demanda :

— Il s'est passé quelque chose, monsieur ?

— Oui, répondis-je brièvement, où est le téléphone ?

— Mais ça... ça n'est rien de grave, monsieur ?

— Un accident, dis-je d'un ton évasif, quelqu'un est blessé. Il faut que je passe un coup de fil.

— Qui a été blessé, monsieur ?

Elle attendait ma réponse avec une impatience non déguisée.

— Mlle Buckley, Mlle Maggie Buckley.

— Mlle Maggie ? Mlle Maggie ? Vous en êtes sûr, monsieur ? Je veux dire... Vous êtes certain qu'il s'agit de Mlle Maggie Buckley ?

— Sûr et certain, répondis-je. Pourquoi ?

— Oh, pour rien ! Je... je pensais qu'il s'agissait peut-être d'une des autres dames. Je pensais que ça pouvait être... Mme Rice.

— Écoutez, est-ce que vous allez me dire où se trouve le téléphone ?

— Dans cette petite pièce.

Elle ouvrit la porte et me montra l'appareil.

— Merci. (Voyant qu'elle s'attardait, je répétais :) Merci. Vous pouvez disposer.

— Voulez-vous que le Dr Graham...

— Non, non. C'est tout. Laissez-moi, je vous prie.

Elle se retira de mauvaise grâce et aussi lentement que possible. J'étais sûr qu'elle allait écouter à la porte, mais comment faire pour l'en empêcher ? Bah ! de toute façon, elle apprendrait vite ce qui s'était passé.

J'appelai le poste de police et les mis au courant des événements. Puis je pris sur moi de téléphoner au Dr Graham, celui-là même dont avait parlé Ellen. Je trouvais son numéro dans l'annuaire. Il pourrait au moins s'occuper de Nick, car, pour la pauvre gosse qui gisait dehors, un médecin ne pouvait plus être d'aucune utilité. Il me promit d'arriver tout de suite, je raccrochai et retournai dans le hall.

Si Ellen avait écouté à la porte, elle avait réussi à s'éclipser, car je ne vis personne. Lorsque je retournai dans le salon, Nick tentait de se lever.

— Pourriez-vous me donner un cognac ?

— Bien sûr.

Je me précipitai dans la salle à manger et revins très vite. L'alcool ranima la jeune fille et ses joues reprirent quelques couleurs. J'arrangeai le coussin sous sa tête.

— C'est... c'est terrible, frissonna-t-elle. Tout... partout...

— Je sais, mon petit. Je sais...

— Mais non, vous ne savez pas. Comment sauriez-vous ? Quel gâchis ! Si seulement c'était moi ! J'en aurais fini...

— Ne dites pas des choses aussi atroces, la grondai-je gentiment.

Mais elle continuait de secouer la tête en répétant :

— Vous ne savez pas ! Vous ne pouvez pas comprendre !

Puis elle se mit à pleurer, des sanglots d'enfant, réguliers et désespérés. Cette crise de larmes ne pouvait que la soulager et je n'essayai pas de la consoler.

Quand elle se fut un peu calmée, je me faufilai près de la fenêtre pour jeter un coup d'œil au-dehors. J'avais entendu des exclamations. Tout le monde était rassemblé, en demi-cercle, sur les lieux du drame, et Poirot, telle une sentinelle fantastique, les empêchait d'approcher.

Puis je vis deux silhouettes en uniforme traverser la pelouse à grandes enjambées. La police était là.

Je revins d'un pas lent vers le sofa. Et Nick leva vers moi son petit visage noyé de larmes.

— Que faut-il que je fasse ?

— Rien, mon enfant. Poirot s'en occupe. Laissez-le agir.

Nick demeura silencieuse un instant puis elle gémit :

— Pauvre Maggie. Pauvre vieille Maggie. Une si brave fille, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. Et il a fallu que cela lui arrive à elle. En la faisant venir, c'est moi qui l'ai tuée.

Je hochai tristement la tête. Comme il est difficile de prévoir l'avenir ! Lorsque Poirot avait insisté pour que Nick invite une amie, il était loin de se douter qu'il signait l'arrêt de mort d'une jeune fille inconnue.

Nous restâmes assis en silence. J'avais hâte de savoir ce qui se passait à l'extérieur mais, fidèle aux instructions de Poirot, je demeurai à mon poste.

Il me parut s'écouler des heures avant que la porte ne s'ouvre sur Poirot, accompagné d'un inspecteur de police. Une troisième personne les escortait, le Dr Graham sans doute. Il s'approcha tout de suite de Nick.

— Comment allez-vous, mademoiselle Buckley ? Ça a dû être un choc affreux. (Il lui tâta le pouls.) C'est bon. (Puis, se retournant vers moi :) A-t-elle pris quelque chose ?

— Oui, un peu de cognac, répondis-je.

— Ça va mieux, dit-elle bravement.

— Vous sentez-vous capable de répondre à quelques questions ?

— Bien sûr.

L'inspecteur de police fit un pas en avant et toussota. Ils devaient se connaître, car Nick grimaça un pauvre sourire.

— Cette fois-ci, je ne suis pas en train d'entraver la circulation.

— C'est une bien triste affaire, mademoiselle Buckley, dit l'inspecteur, je suis désolé. M. Poirot, dont je connais bien la réputation et avec lequel je suis fier de collaborer, m'apprend que l'on a tiré sur vous l'autre matin dans les jardins de *l'Hôtel Majestic*. Il en a été le témoin.

Nick acquiesça.

— Sur le moment, j'ai cru qu'il s'agissait d'une guêpe, expliqua-t-elle.

— D'autres accidents inexplicables s'étaient produits les jours précédents ?

— Oui. En fait, ce qui est bizarre, c'est la vitesse à laquelle ils se sont succédé.

Elle narra brièvement les faits.

— Je vois. Maintenant, pourquoi votre cousine portait-elle votre châle ce soir ?

— Nous sommes rentrées prendre un manteau... Il faisait si froid à regarder le feu d'artifice. J'ai jeté mon châle là, sur ce canapé. Puis je suis montée mettre une fourrure légère, celle que j'ai sur moi. J'ai

aussi pris une pèlerine pour mon amie Mme Rice, dans sa chambre. Elle est encore par terre près de la fenêtre. Maggie m'a crié qu'elle ne trouvait pas son manteau et j'ai répondu qu'il devait être en bas. Elle est descendue le chercher. Mais elle ne le trouvait toujours pas. Elle l'avait probablement oublié dans la voiture. Elle cherchait un manteau en tweed, car elle n'avait pas apporté de manteau de fourrure pour le soir. J'ai voulu lui proposer un des miens, mais elle m'a dit que c'était inutile, qu'elle serait contente de prendre mon châle puisque je n'en avais pas besoin. « Mais il ne sera pas assez chaud », ai-je dit. En plaisantant, elle a prétendu qu'à côté du Yorkshire, ici il ne faisait vraiment pas très froid. Je suis descendue tout de suite après, et quand je suis arrivée...

Sa voix se brisa.

— Là... remettez-vous, mademoiselle Buckley. Une dernière question. Avez-vous entendu un ou deux coups de feu ?

— Non, rien du tout, les fusées et les pétards couvraient tous les autres bruits.

— C'est juste, remarqua l'inspecteur, il aurait été impossible d'entendre un coup de feu au milieu de ce vacarme. Je suppose qu'il est inutile de vous demander si vous avez le moindre soupçon sur ces accidents à répétition ?

— Pas le moindre, répondit Nick.

— Ça ne m'étonne pas, fit le policier. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un fou dangereux. Sale affaire. C'est bon, je n'ai pas d'autres questions à vous poser ce soir, mademoiselle. Vous me voyez navré de toute cette affaire.

— Mademoiselle Buckley, je suggère que vous ne restiez pas ici, intervint le Dr Graham. Nous en parlions à l'instant avec M. Poirot. Je connais un excellent établissement où vous pourrez vous reposer, vous en avez besoin. Vous avez subi un gros choc.

— Est-ce la véritable raison ? demanda Nick en se tournant vers Poirot.

— Non seulement il vous faut de la sécurité, mais moi, j'ai besoin de vous savoir en sécurité, mon enfant. Vous aurez une infirmière auprès de vous, gentille, simple et efficace, qui vous veillera toute la nuit. Si vous vous réveillez en larmes, elle sera à vos côtés. Comprenez-vous ?

— Oui, moi j'ai compris, mais pas vous, se rebella Nick. Je n'ai plus peur, moi, je me moque de tout ce qui peut bien m'arriver maintenant. Après tout, qu'ils me tuent s'ils en ont envie.

— Chut ! lui dis-je avec douceur. Vous êtes à bout de nerfs.

— Mais vous ne vous rendez pas compte. Personne ici ne se rend compte !

— Je pense réellement que la solution de M. Poirot est la meilleure, lui dit le docteur d'une voix apaisante. Je vous emmène dans ma

voiture et je vous donnerai un léger calmant qui vous permettra de passer une bonne nuit. Qu'en dites-vous ?

— Ça m'est égal, dit-elle. Comme vous voulez. Plus rien n'a d'importance.

Poirot lui prit les mains.

— Chère mademoiselle, je comprends ce que vous éprouvez. Vous me voyez devant vous honteux et anéanti. J'avais promis de vous protéger et je n'ai pas su tenir ma promesse. J'ai échoué. Je suis un misérable. Mais croyez bien que je souffre l'agonie. Si vous saviez mon tourment, vous me pardonneriez, j'en suis sûr.

— Allons, répondit Nick sur un ton monocorde, vous n'avez pas de reproches à vous faire. Je suis sûre que vous avez agi au mieux. Personne n'aurait rien pu faire de plus. Ne vous rendez pas malheureux.

— Vous êtes très généreuse, ma chère petite.

— Non, je...

L'irruption brutale de George Challenger l'interrompt au milieu de sa phrase.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama-t-il. J'arrive et je trouve un policier à la porte ! On me raconte que quelqu'un est mort ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Bon Dieu, répondez ! Est-ce que... est-ce qu'il s'agirait de... de Nick ?

J'avais rarement entendu une voix aussi angoissée. Je compris tout à coup que Poirot et le médecin lui cachaient la jeune fille.

Avant que personne n'ait eu le temps de répondre, il répéta :

— Dites-moi que ça n'est pas vrai !... Dites-moi que Nick n'est pas morte !

— Non, mon ami, répondit Poirot avec douceur. Elle est vivante.

Et il s'écarta pour permettre à Challenger de voir la petite silhouette étendue sur le sofa.

Incrédule, il dévisagea la jeune fille pendant quelques secondes, puis, titubant comme un homme ivre, il murmura :

— Nick, Nick...

Tombant à genoux près du canapé, il enfouit son visage dans ses mains et sanglota d'une voix étouffée :

— Nick, ma chérie... j'ai cru que vous étiez morte. La jeune fille essaya de se redresser.

— Allons, allons, George. Ne soyez pas stupide. Je vais bien.

Il releva la tête et regarda autour de lui d'un air égaré.

— Mais quelqu'un est mort, non ? Le policier m'a dit...

— Oui, répondit Nick. Maggie. Cette pauvre vieille Maggie. Oh !...

Les traits de son visage se contractèrent. Le médecin et Poirot se précipitèrent pour l'aider à se mettre debout. Et, la soutenant chacun de son côté, ils la firent marcher en direction de la porte.

— Plus vite vous serez au lit, mieux ça vaudra, insista le médecin. Je vous emmène sur-le-champ. J'ai demandé à Mme Rice de vous préparer une petite valise.

Quand ils eurent quitté la pièce, Challenger me saisit par le bras.

— Je n'y comprends rien. Où l'emmènent-ils ? Je le mis au courant.

— Ah bon ! je vois. Maintenant, Hastings, pour l'amour du ciel, racontez-moi ce qui s'est passé. Quelle horrible tragédie ! Cette pauvre fille.

— Venez donc prendre un verre, proposai-je, vous êtes dans tous vos états.

— Ce n'est pas de refus !

Nous passâmes dans la salle à manger. Tout en avalant un whisky-soda bien tassé, il jugea bon de m'expliquer :

— J'ai cru que c'était Nick, vous comprenez.

Les sentiments du capitaine George Challenger n'étaient plus un secret pour personne. Jamais on ne vit cœur d'amoureux plus transparent.

De « A » à « j »

Je n'oublierai jamais la nuit qui suivit le drame. Poirot était en proie à un tel sentiment de culpabilité que je me sentais très inquiet pour lui. Totalelement sourd à mes protestations pleines de bonnes intentions, il arpentait sa chambre à grandes enjambées en jetant l'anathème sur sa propre tête.

— Voilà ce que c'est que d'avoir une trop bonne opinion de soi. J'ai été bien puni. Moi, Hercule Poirot, j'étais trop sûr de moi.

— Mais non, m'interposai-je.

— Aussi, qui pouvait imaginer pareille audace ? J'avais cru prendre toutes les précautions nécessaires. J'avais mis en garde le meurtrier...

— Que voulez-vous dire ?

— Mais oui ! J'avais attiré l'attention sur moi. Je lui avais laissé entendre que j'avais des soupçons, et je pensais avoir tout fait pour l'empêcher de recommencer en lui donnant l'impression qu'il allait se jeter dans la gueule du loup. J'avais tissé un filet autour de Mlle Buckley. Mais il s'est glissé à travers les mailles ! Avec audace, presque sous nos yeux. Nous avons beau être tous sur nos gardes, il a quand même réussi à atteindre son objectif.

— Pas exactement, lui rappelai-je.

— Pur hasard ! Pour moi, c'est du pareil au même. Quelqu'un est mort qui ne devait pas mourir, Hastings !

— Évidemment. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Mais d'un autre côté, vous avez raison. Et c'est ce qu'il y a de pire. Car l'assassin n'a toujours pas atteint son but. Comprenez-vous, mon bon ami ? La situation ne peut que s'aggraver. Nous allons peut-

être assister au sacrifice de deux vies, au lieu d'une.

— Pas tant que vous serez là, dis-je avec fermeté. Il s'arrêta pour me prendre les mains.

— Merci, mon bon ami ! Merci ! Vous avez encore confiance en votre vieux camarade, vous avez toujours la foi. Vous m'insufflez un regain de courage. Hercule Poirot ne se trompera plus. Il n'y aura pas de seconde victime. Je vais rectifier le tir car il est évident que j'ai dû commettre une erreur quelque part ! Il y a eu un manque d'ordre et de méthode dans mes idées habituellement si claires et organisées. Je vais tout reprendre de zéro. Et, cette fois-ci, je ne me tromperai pas.

— La vie de Nick Buckley est donc toujours en danger ?

— Sinon, pourquoi l'aurais-je fait transporter dans une clinique ?

— Ce n'était pas à cause du choc...

— Le choc ! *Pfuitt* ! On se remet aussi bien d'un choc chez soi, mieux parfois. D'autant qu'il n'y a vraiment rien d'amusant dans ces cliniques : le linoléum vert, le bavardage des infirmières, les repas sur un plateau, l'obsession de l'hygiène... Non, c'est uniquement dans un souci de sécurité. J'ai mis le médecin dans le secret et il est d'accord avec moi. Il va donner toutes les consignes nécessaires. Personne, pas même sa meilleure amie, n'aura la permission de voir Mlle Buckley. Il n'y aura que vous et moi. Pour les autres, eh bien ! on leur répondra que ce sont les ordres du médecin. C'est une petite phrase bien pratique qui n'admet pas de réplique.

— Simplement...

— Quoi, Hastings ?

— Cela ne pourra pas durer indéfiniment.

— Très juste. Mais cela nous laisse un peu de temps devant nous. Vous vous rendez bien compte que notre tâche a beaucoup évolué ? Dans un premier temps, nous devions assurer la sécurité de Mlle Buckley. À présent, notre nouvelle mission est plus facile et en plus, il s'agit d'un travail qui nous est familier : nous recherchons un meurtrier.

— Vous trouvez cela plus facile ?

— Bien sûr. C'est ce que je vous disais l'autre jour : l'assassin a signé son crime. Il s'est découvert.

— Vous ne croyez pas... (J'hésitai.) Vous ne croyez pas que la police a raison et qu'il s'agit d'un fou, d'un vagabond à l'esprit dérangé ?

— Je suis de plus en plus convaincu du contraire.

— Vous pensez vraiment que...

Je m'interrompis et Poirot termina gravement la phrase que j'avais commencée :

— ... que l'assassin est un proche de Mlle Nick ? Oui, mon bon ami.

— Pourtant, ce qui s'est passé cette nuit a quasiment écarté cette hypothèse. Nous étions tous réunis et...

Il m'interrompit.

— Hastings, pourriez-vous jurer que personne ne nous a jamais faussé compagnie pendant que nous nous trouvions au bord de la falaise ? Que vous n'avez pas quitté des yeux qui que ce soit de toute la soirée ?

— Non, dis-je lentement, frappé par ses propos. Il faisait sombre, nous nous sommes tous déplacés. J'ai aperçu à diverses reprises Mme Rice, Lazarus, vous, Croft, Vyse... mais toute la soirée... non.

— Et voilà. C'était l'affaire de quelques minutes. Les deux jeunes filles gagnent la maison ; l'assassin s'esquive discrètement pour aller se cacher au milieu de la pelouse derrière le sycomore. Nick

Buckley, ou celle qu'il prend pour Nick, passe tout près de lui, il tire trois coups de feu rapides...

— Trois ? m'écriai-je.

— Oui. Il ne voulait rien laisser au hasard cette fois-là. Nous avons retrouvé trois balles dans le corps.

— Mais c'était risqué !

— Moins risqué, selon toutes probabilités, que ne l'aurait été un seul coup de feu. Un pistolet Mauser ne fait pas beaucoup de bruit. Cela ressemble assez aux pétards qui éclatent pendant un feu d'artifice et se confond très bien dans ce vacarme.

— Vous avez retrouvé le pistolet ?

— Non. Et c'est bien là la preuve, indiscutable à mes yeux, que nous n'avons pas affaire à un étranger. Nous sommes d'accord pour dire que l'arme de Mlle Buckley n'a été volée que pour une seule raison, tenter de maquiller son meurtre en suicide.

— Oui.

— C'est bien la seule raison possible. Mais vous constatez que maintenant on ne simule plus un suicide. *Le meurtrier sait qu'il ne peut plus nous tromper.* En réalité, il sait ce que nous savons !

Après réflexion, j'admis en moi-même la logique de ces déductions.

— Et à votre avis, qu'a-t-il fait de l'arme du crime ?

Il haussa les épaules.

— C'est difficile à dire. Le mieux était de la jeter à la mer. Pour peu qu'on l'ait envoyé au large, le pistolet a coulé sans que l'on puisse jamais le retrouver. Nous ne pouvons en être certains, mais c'est ce que moi j'aurais fait.

Cette vue objective des choses me fit frissonner.

— Pensez-vous... pensez-vous qu'il se soit rendu immédiatement compte qu'il s'était trompé de personne ?

— Je suis presque sûr du contraire. Il a dû être désagréablement surpris en apprenant la vérité. Ne pas se trahir et garder un visage impassible, cela n'a pas dû être facile.

L'attitude équivoque d'Ellen, la domestique, me revint à l'esprit.

Poirot sembla très intéressé par le récit que je lui fis de son comportement pour le moins particulier.

— D'après vous, elle a paru étonnée que la victime soit Maggie ?

— Oui.

— C'est curieux. Par contre la tragédie en elle-même ne l'a pas vraiment surprise. Il va falloir suivre cette piste. Qui est donc cette Ellen ? Tellement tranquille, tellement comme il faut, tellement conforme au modèle anglais de la domestique... Se pourrait-il qu'elle soit...

— Si vous songez aussi aux accidents, seul un homme aurait pu faire basculer cet énorme rocher du haut de la falaise.

— Pas forcément. Ce n'est qu'une question de levier, fit-il en poursuivant son lent va-et-vient dans la pièce. Tous ceux qui étaient à la Maison du Péril hier soir sont suspects. Sauf les derniers invités que l'on peut écarter. La plupart sont de simples connaissances et il n'y a aucune intimité réelle entre eux et la jeune maîtresse de maison.

— Charles Vyse était là, fis-je remarquer.

— C'est vrai, ne l'oublions pas. Il est en toute logique notre suspect numéro un. (Désespéré, il s'effondra dans un fauteuil.) Le mobile ! Nous y revenons toujours. Pour comprendre ce crime, il nous faut trouver le mobile. C'est toujours l'obstacle contre lequel je me heurte. Quel peut être le mobile du meurtrier ? Pourquoi veut-il se débarrasser de Mlle Nick ? Moi, Hercule Poirot, je me suis laissé aller aux suppositions les plus extravagantes, abaissé aux élucubrations les plus ignominieuses. J'ai raisonné comme dans les romans à quatre sous. Le « Vieux Nick » par exemple, ce grand-père qui aurait perdu toute sa fortune au jeu, eh bien je me suis demandé si c'était vrai ! Ne l'aurait-il pas au contraire cachée ? Enterrée dans un coin de la propriété ? C'est dans cet esprit, j'ai honte de vous l'avouer, que j'ai demandé à Mlle Nick si on lui avait fait des propositions pour lui acheter la maison.

— Mais, Poirot ! C'est peut-être une excellente idée.

— Ça ne m'étonne pas que cela séduise votre esprit romanesque et quelque peu vulgaire ! grogna Poirot. Un trésor enfoui ! J'étais sûr que cela vous plairait !

— Je ne vois pas pourquoi...

— Parce que les explications les plus simples, mon bon ami, sont en général les plus proches de la vérité. J'ai échafaudé des suppositions encore plus infamantes au sujet du père de Mlle Nick. Ce voyageur aurait pu dérober un joyau rare, une pierre sacrée, et être poursuivi par des prêtres fanatiques. Ah, je suis tombé bien bas !

» J'ai pensé à autre chose au sujet de son père, poursuivit-il. À quelque chose de plus sensé. Aurait-il, lors de ses pérégrinations, contracté un second mariage ? Y aurait-il un héritier plus proche que

ne l'est Charles Vyse ? Mais, là encore, la piste ne mène à rien et nous nous retrouvons confrontés au même problème : il n'y a rien à hériter – rien qui justifie un crime, j'entends.

» Je n'ai rien négligé. Même lorsque Nick a mentionné l'offre faite par M. Lazarus de lui acheter le portrait de son grand-père. Vous vous souvenez ? Le samedi même, j'ai envoyé un télégramme à un expert pour qu'il vienne examiner le tableau. C'était de lui que je parlais dans le mot que j'ai fait porter à Nick ce matin. Et si la toile valait des milliers de livres sterling ?

— Mais un homme richissime comme Lazarus n'a certainement pas...

— Est-il si riche ? L'habit ne fait pas le moine. Même une vieille maison ayant pignon sur rue, avec des salles d'exposition prestigieuses et toutes les apparences de la prospérité, peut être très proche de la faillite. Que fait-on dans ce cas ? Crie-t-on sur les toits que les temps sont durs ? Que non ! on achète une voiture de grand luxe et on dépense encore plus d'argent qu'à l'accoutumée, avec ostentation. Parce que ce qui compte, c'est d'avoir du crédit, mon bon ami ! Et parfois une de ces grosses entreprises s'effondre faute de quelques milliers de livres disponibles.

» Oh ! je sais bien, ajouta-t-il en coupant court à mes protestations, j'extrapole, mais c'est déjà mieux que les prêtres ivres de vengeance ou le trésor enfoui. Au moins cette hypothèse donne un sens à tous ces événements, tels qu'ils se sont déroulés. Il ne faut rien laisser de côté. Tout peut nous rapprocher de la vérité.

Il redressait chaque objet posé sur la table avec des gestes méticuleux. Quand il reprit la parole, sa voix était grave et, pour la première fois, apaisée.

— Le mobile ! Revenons-y et examinons le problème avec calme et méthode. Quels sont les mobiles qui peuvent conduire un être humain à ôter la vie à l'un de ses semblables ?

» Nous excluons pour l'instant la pulsion homicide du maniaque. Car je suis absolument convaincu que la solution de notre problème ne réside pas là. Excluons aussi le meurtre commis dans le feu de l'action par un tempérament impulsif. Nous sommes devant un assassinat perpétré de sang-froid. Quels mobiles peuvent engendrer un tel crime ?

» Il y a d'abord *l'appât du gain*. Qui peut gagner à la mort de Mlle Buckley, directement ou indirectement ? Charles Vyse. Il hérite d'une propriété qui, sur le plan financier, ne vaut pas grand-chose. Peut-être pourrait-il lever l'hypothèque, transformer le terrain en lotissement et en tirer finalement un petit bénéfice. C'est possible. La propriété pourrait avoir également quelque valeur à ses yeux s'il y était profondément attaché, par des liens familiaux par exemple. C'est sans

aucun doute un instinct profondément enraciné dans le cœur de certaines personnes, et j'ai vu, au cours d'affaires dont je me suis occupé, des gens amenés à tuer pour ce motif. Mais ce n'est pas le cas de M. Vyse.

» Mme Rice bénéficierait elle aussi de la mort de Nick. Mais elle hériterait d'une bagatelle. Je ne vois personne d'autre qui puisse avoir avantage à la mort de Mlle Buckley.

» À part l'appât du gain, qu'avons-nous encore ? La haine... ou l'amour transformé en haine : *le crime passionnel*. Or, Mme Croft, qui n'a pas les yeux dans sa poche, affirme que Charles Vyse et le capitaine Challenger sont tous les deux amoureux de la jeune fille.

— Nous avons d'ailleurs pu constater par nous-mêmes la passion de ce dernier, fis-je remarquer en souriant.

— Oui, ce brave marin ne cache pas ses sentiments. Quant à l'autre, nous devons nous contenter de croire Mme Croft. Charles Vyse, se voyant supplanté, pourrait-il en être si violemment affecté qu'il préférerait tuer sa cousine plutôt que de la voir épouser un autre homme ?

— C'est un peu trop mélodramatique, objectai-je.

— Et très contraire au tempérament britannique, je suis d'accord. Pourtant les Anglais eux-mêmes peuvent éprouver des émotions. C'est sans doute le cas de Charles Vyse. Un jeune homme refoulé, qui ne doit pas souvent laisser voir ses sentiments. Ce sont souvent des êtres passionnés. En revanche, je ne soupçonnerais jamais le capitaine Challenger de tuer pour des raisons émotionnelles. Non, ça n'est pas son genre. Mais Charles Vyse... pourtant cela ne me satisfait pas entièrement.

» Autre mobile : *la jalousie*. Je la distingue de ce qui précède parce que ce n'est pas une émotion nécessairement liée à l'amour. Il s'agit d'une envie de posséder, de dominer. C'est bien la jalousie qui pousse le Iago de votre grand Shakespeare à commettre l'un des crimes les plus subtils – si on se place d'un point de vue professionnel – qui aient jamais été commis.

— Pourquoi était-ce si subtil ? demandai-je, m'écartant momentanément de notre sujet.

— Parbleu ! Il le fait exécuter par un autre. Imaginez de nos jours un meurtrier auquel on ne peut passer les menottes, car il n'a jamais rien fait de mal lui-même. Mais nous nous égarons. La jalousie, de quelque nature qu'elle soit, a-t-elle pu être le mobile de ce crime-ci ? Qui avait des raisons d'envier Mlle Nick ? Une autre femme ? Il n'y a que Mme Rice et, pour ce que j'ai pu voir, il n'existe pas de rivalité entre les deux femmes. Encore faudra-t-il approfondir cet aspect des choses.

» En dernier lieu, nous avons *la peur*. Mlle Nick tient-elle entre ses

maines le secret inavouable de quelqu'un ? Suffirait-il qu'elle commette une indiscretion pour que l'existence même d'un de ses proches soit menacée ? Si c'est le cas, je suis quasiment certain qu'elle n'en est pas consciente. Mais c'est possible. Et si tel est le cas, elle ignore qu'elle est dépositaire de la clé de l'énigme, elle refuse involontairement de nous la livrer et elle est donc incapable de nous aider à la découvrir, ce qui complique bien les choses.

— Vous y croyez vraiment ?

— C'est une hypothèse. J'y suis amené parce que je ne vois pas d'autre explication. Une fois éliminées toutes les possibilités, celle qui reste doit être la bonne.

Il resta longtemps silencieux. Émergeant enfin de ses pensées, il saisit une feuille de papier et se mit à écrire.

— Que faites-vous ? demandai-je.

— Je compose la liste des gens qui constituent l'entourage de Mlle Buckley. Si mes présomptions sont justes, le nom du meurtrier figure sur cette liste.

Il écrivit encore vingt bonnes minutes et me tendit les feuilles de papier.

— Tenez, mon bon ami. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Je lus :

a) Ellen.

- b) Son mari, le jardinier.
- c) Leur fils.
- d) M. Croft.
- e) Mme Croft.
- f) Mme Rice.
- g) M. Lazarus.
- h) Le capitaine Challenger.
- i) Charles Vyse.
- j)

Commentaires :

a) *Ellen*. Soupçons : Son attitude et ses paroles à l'annonce du crime. Bien placée pour organiser les accidents et pour connaître l'existence du pistolet, mais n'a probablement pas saboté la voiture. Agencement du crime au-dessus de son niveau.

Mobile : Aucun. Ou alors haine pour une raison inconnue.

Note : Enquêter sur ses antécédents et sur ses relations avec N.B.

b) *Son mari* : Voir ci-dessus. Plus susceptible d'avoir saboté la voiture.

Note : L'interroger.

c) *Le fils* : Peut être écarté.

Note : L'interroger. Peut livrer des informations intéressantes.

d) *M. Croft*. Seul soupçon : le fait que nous l'ayons rencontré dans l'escalier qui mène à la chambre de Nick. L'explication qu'il a avancée est peut-être vraie, comme elle peut tout aussi bien être fausse ! Antécédents inconnus.

Mobile : Aucun.

e) *Mme Croft* : Aucun soupçon.

Mobile : Aucun.

f) *Mme Rice*. Soupçons : Elle a eu la possibilité d'agir. A demandé à N.B. de lui apporter une pèlerine. A délibérément tenté de faire passer N.B. pour une menteuse en disant qu'il ne fallait pas croire à ces histoires d'« accidents ». N'était pas à Tavistock lorsqu'ils se sont produits. Où était-elle ?

Mobile : Appât du gain ? Peu probable. Jalousie ? Peut-être, mais on ne sait rien. Peur ? Encore possible, mais toujours pas de raison en vue.

Note : En parler avec N.B. et voir si ces points peuvent être éclaircis. Corrélation possible avec le mariage de F.R.

g) *M. Lazarus*. Soupçons : A eu la possibilité d'agir en toute quiétude. A proposé d'acheter le tableau. A prétendu que les freins de la voiture n'avaient rien (selon F.R.). Se trouvait peut-être dans les parages avant vendredi.

Mobile : Aucun, sauf bénéfice en vue sur le tableau. Peur ? Peu probable.

Note : Chercher où se trouvait J.L. avant de se rendre à St Loo. Enquêter sur la situation financière de Aaron Lazarus & Fils.

h) *Le capitaine Challenger* : Soupçons : Aucun. Se trouvait dans la région toute la semaine et, de ce fait, susceptible d'avoir trempé dans les « accidents ». Est arrivé une demi-heure après le meurtre.

Mobile : Aucun.

i) *M. Vyse*. Soupçons : N'était pas dans son bureau quand le coup de feu a été tiré dans le jardin de l'hôtel. Pourrait être notre suspect. Prétend que N.B. refuserait de vendre la maison. Caractère refoulé. Probablement au courant de l'existence du pistolet.

Mobile : Appât du gain ? Douteux. Haine ou amour ? Possible, vu son tempérament. Peur ? Peu vraisemblable.

Note : Rechercher qui détient l'hypothèque. Se renseigner sur la situation financière de Vyse.

j) ? Il pourrait y avoir une dixième personne, c'est-à-dire un tiers en contact étroit avec l'une des précédentes. Peut-être a, d, e ou f. L'existence de j expliquerait

1) L'absence de surprise d'Ellen face au meurtre et le plaisir que la nouvelle semblait lui procurer. (Sa satisfaction pourrait se justifier par l'excitation malsaine devant la mort qu'éprouvent parfois les gens de son milieu.)

2) La raison pour laquelle Croft et sa femme ont choisi de s'installer dans le pavillon.

3) Pourrait fournir un mobile à F.R., soit par crainte de voir un secret dévoilé, soit par jalousie.

Pendant que je lisais, Poirot m'observait.

— Mon anglais est impeccable, vous ne trouvez pas ? me fit-il remarquer avec fierté. Je m'exprime mieux par écrit qu'oralement.

— Voilà du beau travail, le félicitai-je. Les diverses possibilités sont très clairement établies.

Il me reprit les papiers et, réfléchissant tout haut :

— Un nom saute aux yeux, mon bon ami : Charles Vyse ! C'est lui qui réunit toutes les conditions. Nous lui avons laissé le choix entre deux mobiles. S'il s'agissait d'une course de chevaux, nous pourrions dire qu'il part favori.

— C'est notre suspect numéro un.

— Mais vous avez une fâcheuse tendance à préférer le moins suspect, Hastings. Vous avez lu trop de romans policiers. Dites-vous

bien que dans la réalité, neuf fois sur dix, c'est le suspect le plus évident qui a effectivement commis le crime.

— Vous ne pensez tout de même pas que ce soit le cas ?

— Un seul détail rend la chose improbable :

l'audace du crime ! Cela m'a frappé depuis le début. Parce que cette audace nous empêche de discerner clairement le mobile.

D'un geste brusque, il froissa les feuilles de papier et les jeta par terre. Il m'interrompit quand je tentai de protester.

— Non, cette liste n'a servi qu'à m'éclaircir les idées. L'ordre et la méthode ! La première démarche consiste à classer les faits avec clarté et précision. La deuxième...

— Oui ?

— La deuxième étape est d'ordre plus psychologique. L'utilisation à bon escient des petites cellules grises. Vous feriez mieux d'aller vous coucher, Hastings.

— Non, je reste avec vous ! protestai-je.

— Le bon chien fidèle ! Mais voyez-vous, Hastings, vous ne pouvez pas m'aider à réfléchir. Or, c'est ce que je vais faire à présent.

J'insistai :

— Vous aurez peut-être besoin de discuter certains points essentiels avec moi.

— Bon, bon, quel ami loyal ! Installez-vous au moins, je vous en conjure, sur la chaise longue.

J'acceptai son offre. Peu après, la chambre se mit à rouler et à tanguer. La dernière chose dont je me souviens, ce fut Poirot récupérant soigneusement les feuilles de papier froissées sur le sol et les jetant dans la corbeille.

Puis, je dus sombrer dans le sommeil.

Le secret de nick

Quand je me réveillai, il faisait grand jour.

Poirot était encore assis dans le fauteuil qu'il occupait la veille au soir. Son attitude était identique, mais son expression avait changé. Dans ses yeux, pareils à ceux d'un chat, brillait l'étrange petite lueur verte que je connaissais bien.

Encore ensommeillé, je me redressai tant bien que mal, me sentant tout courbatu. À mon âge, il n'est plus très recommandé de dormir sur une chaise longue. En revanche, au lieu d'être dans un état de somnolence bienheureuse, je me sentais les idées claires et l'esprit vif, exactement comme quand je m'étais endormi.

— Poirot, m'exclamai-je, vous avez fait une découverte !

Il acquiesça et tambourina sur la table.

— Hastings, veuillez répondre à ces trois questions. Pourquoi Mlle Nick dormait-elle mal ces derniers temps ? Pourquoi s'est-elle achetée une robe noire pour la soirée alors qu'elle n'aime pas cette couleur ? Pourquoi a-t-elle dit hier soir : « Je ne peux pas vivre... plus comme ça... plus maintenant » ?

Je le dévisageai, interloqué. Ces questions me semblaient totalement étrangères à notre affaire.

— Répondez-moi, Hastings !

— Euh... en ce qui concerne la première, elle a dit qu'elle avait eu des soucis.

— Très juste. Mais lesquels ?

— Quant à la robe noire... eh bien, j'imagine que tout le monde un jour a envie de changement.

— Pour un homme marié, vous ne vous y connaissez guère en psychologie féminine. Si une femme estime qu'une couleur ne lui sied pas, elle ne la portera pas, un point c'est tout !

— Enfin, votre dernière question, je crois que c'était une réaction assez normale après ce choc affreux.

— Absolument pas. Il était naturel qu'elle soit horrifiée par la mort de sa cousine, qu'elle se la reproche, mais pas qu'elle ait perdu sa raison de vivre. Ce brusque dégoût de la vie, comme si plus rien ne lui était cher... jamais elle ne s'était montrée aussi abattue auparavant. Elle avait joué les incrédules, les insouciantes, et quand elle a compris le danger, elle a eu peur... parce que la vie était belle et qu'elle ne voulait pas mourir. Mais elle n'en a jamais eu assez de vivre. Jamais ! Jusqu'à notre souper d'hier soir où il s'est opéré un changement psychologique. Il serait intéressant d'en connaître l'origine.

— La mort de sa cousine.

— Peut-être. Cela, c'est le choc qui lui a délié la langue. Mais à mon avis, il faut remonter plus loin. Qu'y a-t-il eu d'autre ?

— Je ne vois rien.

— Réfléchissez, Hastings, utilisez vos petites cellules grises.

— Non, vraiment...

— Quel a été le dernier moment où nous avons eu l'occasion de l'observer ?

— Pendant le dîner.

— Exact. Ensuite nous l'avons seulement vue recevoir ses invités, les accueillir, dans une attitude purement conventionnelle. Que s'est-il passé à la fin du repas, Hastings ?

— Elle est allée téléphoner, dis-je lentement.

— À la bonne heure. Nous y sommes enfin. Elle est allée téléphoner et elle est restée longtemps absente. Vingt bonnes minutes. C'est bien long pour un coup de téléphone. Avec qui parlait-elle et que se sont-ils dit ? D'ailleurs a-t-elle vraiment téléphoné ? Hastings, il faut trouver ce qui s'est passé pendant ces vingt minutes. Car je crois fermement que c'est là que nous trouverons l'indice que nous cherchons.

— Vraiment ?

— Mais oui ! Hastings, je n'ai cessé de vous répéter que Mlle Nick nous cachait quelque chose. Elle s'imagine que cela n'a rien à voir avec le meurtre, mais moi Hercule Poirot, je suis convaincu du contraire. Depuis le début, je sais qu'il me manque un élément du puzzle. Si cet élément ne m'avait pas fait défaut, tout serait clair ! Eh bien, ce facteur manquant est la clé du mystère ! Je sais que j'ai raison, Hastings !

» Il faut que j'obtienne la réponse à ces trois questions. Alors, et alors seulement, je commencerai à y voir clair.

— S'il en ainsi, dis-je en bâillant et en m'étirant, je crois que je ne

faisais pas mal de prendre un bon bain et de me raser...

Après m'être changé, je me sentis nettement mieux. La fatigue et la raideur causées par cette nuit inconfortable avaient disparu. Je m'installai devant mon petit déjeuner et une bonne tasse de café chaud acheva de me remettre d'aplomb.

Je parcourus le journal distraitement. À part la confirmation de la mort de Michael Seton, il n'y avait pas grand-chose.

L'aviateur intrépide avait péri. Je me demandais si le lendemain, on verrait en gros titre : MYSTÉRIEUSE TRAGÉDIE. MEURTRE D'UNE JEUNE FILLE PENDANT UN FEU D'ARTIFICE. Ou quelque chose d'approchant.

Je venais de terminer mon petit déjeuner quand Frederica Rice s'approcha de ma table. Plus ravissante que jamais, elle portait une petite robe unie en lainage noir bordée d'un col blanc plissé.

— Bonjour, capitaine Hastings, je voudrais voir M. Poirot. Savez-vous s'il est levé ?

— Venez avec moi, lui répondis-je, nous le trouverons sûrement dans le salon.

— Merci.

— Vous n'avez pas trop mal dormi ? m'informai-je alors que nous quittions la salle à manger.

— J'ai eu un choc, certes, répondit-elle d'une voix pensive. Mais je ne connaissais pas cette pauvre gosse. Ce n'est pas comme s'il s'était agi de Nick.

— Vous ne l'aviez jamais rencontrée ?

— Si, une fois à Scarborough. Elle était venue déjeuner avec Nick.

— Quel coup terrible pour ses parents ! soupirai-je.

— Épouvantable.

Elle avait dit cela sans grande conviction. C'était, à mon humble avis, une créature très égocentrique. Rien ne devait guère compter pour elle en dehors de ce qui la touchait personnellement.

Poirot avait fini son petit déjeuner et lisait le journal. Il se leva pour accueillir Frederica avec sa politesse coutumière.

— Enchanté, madame ! Et il lui offrit un siège.

Elle le remercia d'un pâle sourire et s'assit. Très droite, les mains reposant sur les accoudoirs, elle regardait devant elle, sans paraître pressée de parler. Son calme et sa réserve étaient impressionnants.

— Monsieur Poirot, dit-elle enfin, il n'y a pas de doute que ce... que cette pénible affaire de la nuit passée faisait partie d'un tout, et que Nick était en réalité la victime désignée.

— Pas l'ombre d'un doute, madame. Frederica fronça les sourcils.

— Décidément, Nick est née sous une bonne étoile.

Je perçus dans sa voix une intonation curieuse et dont je ne saisis pas le sens.

— La roue de la chance, dit-on, ne cesse de tourner, remarqua

Poirot.

— Oui, et on n'y peut rien.

Il n'y avait plus que de la lassitude dans sa voix à présent. Puis elle reprit :

— Je dois vous demander pardon, monsieur Poirot, ainsi qu'à Nick. Jusqu'à hier soir, je n'y croyais pas. Je n'ai jamais envisagé que le danger soit... sérieux.

— Vraiment, madame ?

— Désormais, il va falloir tout passer au crible. Et j'imagine qu'aucun proche de Nick ne sera à l'abri des soupçons. C'est ridicule bien sûr, mais c'est comme ça. Ai-je tort, monsieur Poirot ?

— Vous êtes très intelligente, madame.

— Vous m'avez posé des questions sur Tavistock, l'autre jour, cher monsieur. Vous apprendrez tôt ou tard la vérité, alors je préfère vous la dire moi-même : je n'étais pas à Tavistock.

— Je le savais, madame.

— Je suis descendue en voiture dans la région avec M. Lazarus au début de la semaine dernière. Nous ne souhaitons pas que la terre entière soit au courant. Nous avons séjourné dans un endroit qui s'appelle Shellacombe.

— C'est à environ dix kilomètres d'ici ?

— Oui.

Elle continuait de parler avec détachement, d'une voix calme et lasse.

— Puis-je me permettre une question indiscrete, madame ?

— Existe-t-il encore des questions indiscrettes de nos jours ?

— Vous avez sans doute raison, madame. Depuis quand connaissez-vous M. Lazarus ?

— Nous nous sommes rencontrés il y a six mois.

— Et vous... euh... vous éprouvez des sentiments pour lui, madame ?

Frederica haussa les épaules.

— Il est... très riche.

— Oh ! là, là ! s'écria Poirot. Ce n'est pas bien joli de dire cela !

Elle parut vaguement amusée.

— Je préfère le dire moi-même avant de l'entendre dans votre bouche.

— Oui, c'est une bonne raison en effet. Je répète, madame, que vous êtes très intelligente.

— Vous allez bientôt me décerner un diplôme, ironisa Frederica en se levant.

— Vous n'aviez rien d'autre à me dire ?

— Non, c'est tout. Je vais porter des fleurs à Nick et prendre de ses nouvelles.

— C'est très gentil de votre part. Et merci pour votre franchise, madame.

Elle lui jeta un regard scrutateur et sembla sur le point de parler, puis elle se reprit et quitta la pièce, m'adressant un léger sourire tandis que je lui tenais la porte.

— Elle est très intelligente, répéta Poirot. Mais Hercule Poirot aussi !

— Que voulez-vous dire ?

— C'était fort habile et rusé d'étaler sous mon nez la richesse de M. Lazarus...

— J'ai trouvé ça plutôt répugnant.

— Mon cher, votre réaction est saine mais, en l'occurrence, parfaitement déplacée. Il ne s'agit pas d'une question de bon ou de mauvais goût. Si Mme Rice a un chevalier servant richissime qui lui offre tout ce qu'elle désire, il est évident qu'elle n'a aucun besoin d'assassiner sa meilleure amie pour un petit héritage insignifiant !

— Oh !

— Et voilà ! Vous avez tout compris !

— Pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée d'aller voir Nick ?

— Pourquoi dévoiler mon jeu ? Serait-ce Hercule Poirot qui empêche Mlle Nick de recevoir ses amis ? Quelle idée ! Ce sont le médecin et les infirmières. Ces empêcheuses de tourner en rond ! Avec leurs règlements et leurs consignes : « Ordre du médecin ».

— Vous ne craignez pas qu'on la laisse entrer, tout de même ? Nick pourrait insister pour la voir ...

— Personne n'entrera, Hastings, sauf vous et moi. Et en parlant de cela, plus tôt nous y serons, mieux cela vaudra.

La porte du salon s'ouvrit à toute volée et George Challenger fit brusquement irruption. Son visage hâlé était rouge d'indignation.

— Dites-moi, monsieur Poirot, commença-t-il, qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai appelé cette fichue maison de repos pour prendre des nouvelles de Nick et demander à quelle heure je pourrais passer la voir. Et voilà qu'on me répond que le médecin n'autorise aucune visite. J'aimerais bien que l'on me dise de quoi il retourne. En d'autres termes, est-ce que l'ordre vient de vous ? Ou Nick est-elle vraiment tombée malade à la suite du choc ?

— Je vous promets, monsieur, que ça n'est pas moi qui fixe le règlement des cliniques. Je ne me le permettrais pas. Pourquoi n'avez-vous pas appelé ce bon docteur... comment s'appelle-t-il donc... Ah ! le Dr Graham.

— C'est ce que j'ai fait. Il m'a répondu qu'elle allait aussi bien que possible, le baratin habituel. Mais je connais leur rengaine, mon oncle est médecin à Harley Street. Il est spécialiste des nerfs, enfin psychanalyste, vous voyez... et il se débarrasse des amis et de la

famille avec ce genre de paroles lénifiantes. Je suis au courant de ce coup-là. Je ne peux pas croire que Nick ne puisse recevoir personne et je suis sûr que c'est vous qui êtes à l'origine de cette décision.

Poirot lui sourit très gentiment : il a toujours eu un faible pour les amoureux.

— Bon, écoutez-moi, mon ami. Si on autorise un proche à entrer, pourquoi laisser les autres dehors ? Vous comprenez ? C'est tout le monde ou personne. Vous désirez tout comme moi qu'elle soit en sécurité, non ? Alors soyez compréhensif, et admettez qu'on ne la laisse voir à *personne*.

— Je vous suis, dit Challenger avec lenteur, mais alors...

— Chut ! N'ajoutons rien et oublions même cette conversation. Il nous faut agir avec une extrême prudence à présent.

— Je sais tenir ma langue, répliqua le marin.

Il se dirigea vers la porte et demanda avant de sortir :

— Il y a embargo sur les fleurs ou bien elles sont autorisées ? À condition qu'elles ne soient pas blanches, cela va de soi !

Poirot se contenta d'un sourire.

— Maintenant, poursuivit-il après que la porte se fut refermée derrière l'impétueux capitaine, pendant que M. Challenger, Mme Rice et, pourquoi pas ?, M. Lazarus se retrouvent tous chez le fleuriste, nous allons tranquillement nous rendre là-bas.

— Et lui demander de répondre à vos trois questions ?

— Exactement. Bien que je connaisse les réponses.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— Parfaitement.

— Depuis quand... ?

— Depuis ce matin, Hastings. Cela m'a sauté aux yeux alors que je prenais mon petit déjeuner.

— Dites-moi tout.

— Non, je laisserai à Mlle Nick le soin de vous répondre.

Puis, pour me faire penser à autre chose, il me tendit une lettre décachetée.

C'était le compte rendu de l'expert qui avait examiné le portrait du vieux Nicholas Buckley. La peinture ne valait pas plus de vingt livres sterling.

— Voilà un point d'éclairci.

— Il n'y a pas de souris dans cette souricière, dis-je en reprenant une expression qu'avait employée un jour Poirot.

— Tiens ! vous vous en souvenez ? Vous avez tout à fait raison. Vingt livres alors que M. Lazarus en proposait cinquante. Une belle erreur d'appréciation pour un jeune homme aussi futé. Bon, occupons-nous de nos affaires.

La clinique était perchée sur une colline dominant la baie. La blouse

blanche de service qui nous reçut nous fit entrer dans une petite salle d'attente où une infirmière à l'œil vif vint nous retrouver.

Un coup d'œil à Poirot lui suffit : elle avait apparemment reçu des instructions du Dr Graham, assorties d'une description détaillée du détective. Elle dissimula même un sourire.

— Mlle Buckley a passé une bonne nuit. Suivez-moi, je vous prie.

Nous trouvâmes Nick dans une chambre baignée de soleil. Dans son étroit lit en fer, elle ressemblait à une petite fille. Très pâle et les yeux rouges, elle avait l'air fatigué et apathique.

— C'est gentil d'être venu, dit-elle d'une voix faible.

Poirot lui prit la main.

— Du courage, chère petite mademoiselle. La vie vaut toujours la peine d'être vécue.

Ces paroles la firent sursauter et elle le regarda droit dans les yeux.

— Oh ! dit-elle simplement.

— Vous ne pouvez pas me confier à présent ce qui vous tourmentait si fort ces derniers jours ? Faudra-t-il que je devine ? Je vous présente toutes mes condoléances, mademoiselle. Elle devint écarlate.

— Alors vous savez. Bah ! ça n'a plus d'importance désormais, puisque tout est fini. Puisque je ne le reverrai jamais.

Sa voix se brisa.

— Du courage, mademoiselle.

— Je n'en ai plus. J'ai épuisé toutes mes réserves ces dernières semaines. J'espérais, je ne faisais qu'espérer jusqu'à l'ultime instant, contre tout espoir.

Interloqué, je les regardais sans rien comprendre.

— Regardez ce pauvre Hastings, ajouta Poirot. Il ne sait pas de quoi nous parlons.

Son regard malheureux rencontra le mien et elle m'expliqua :

— Michael Seton, l'aviateur. Nous étions fiancés et il est mort.

Le mobile

Je restai confondu. Puis je me tournai vers Poirot.

— Vous le saviez ?

— Oui, mon bon ami, depuis ce matin.

— Mais comment l'avez-vous découvert ? Vous avez deviné ? Vous m'avez dit que cela vous avait sauté aux yeux pendant votre petit déjeuner.

— Exactement, mon bon ami. C'était sur la première page du journal. Je me suis souvenu de notre conversation pendant le dîner et j'ai fait le rapprochement.

Il revint à Nick.

— Vous avez appris la nouvelle hier soir ? lui demanda-t-il.

— Oui, à la radio. J'ai prétexté un coup de téléphone. Je voulais être seule, au cas où... (Elle étouffa un sanglot.) Et je l'ai entendue...

— Calmez-vous, mon petit, je sais... Il lui reprit la main.

— C'était affreux. Tous les invités arrivaient et je ne sais pas comment j'ai pu tenir. J'avais l'impression d'être dans un rêve, d'être... comment dire ?... d'être dédoublée. Je me voyais en train de les accueillir et de me comporter comme si de rien n'était. C'était très bizarre.

— Oui, je comprends.

— Ensuite, quand je suis partie chercher la pèlerine de Freddie, je me suis effondrée. J'ai réussi à me ressaisir rapidement, Maggie m'appelait parce qu'elle ne trouvait pas son manteau. C'est alors qu'elle a pris mon châle et qu'elle est sortie. Avant de la rejoindre, je me suis repoudrée, j'ai mis un peu de rouge et puis je l'ai trouvée...

morte...

— Oui, quel choc terrible !

— Mais non ! Vous ne comprenez pas. J'étais furieuse ! J'aurais voulu que ce soit moi ! J'aurais voulu mourir ! J'avais envie de mourir... et j'étais là, à devoir vivre encore des années ! Alors que Michael est mort, noyé là-bas dans le Pacifique.

— Pauvre enfant.

— Je ne veux plus vivre. Je vous dis que je veux mourir ! criait-elle, au désespoir.

— Je sais... Pour chacun d'entre nous, il y a un moment où la mort nous semble meilleure que la vie, chère et jeune mademoiselle. Et puis cela passe, le chagrin et la douleur s'atténuent. Vous ne pouvez pas me croire à présent, bien sûr, et le vieil homme que je suis parle dans le vide. Ce ne sont que des mots... C'est ce que vous pensez, rien que des mots.

— Vous vous imaginez que je vais oublier ! Et que j'en épouserai un autre ! Jamais !

Assise dans son lit, les mains jointes et les joues en feu, elle était d'une beauté émouvante.

— Mais non, je ne pense rien de tout cela, reprit Poirot avec douceur. Vous avez beaucoup de chance. Vous avez été aimée par un homme exceptionnel, un héros. Comment l'avez-vous connu ?

— Au Touquet, en septembre de l'année dernière. Il y a presque un an.

— Quand vous êtes-vous fiancés ?

— Juste après Noël. Mais il ne fallait pas que ça se sache.

— Pourquoi ?

— À cause de l'oncle de Michael, le vieux sir

Matthew Seton. Il raffolait des oiseaux et haïssait les femmes.

— Ah ! ce n'est pas raisonnable !

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. C'était un homme complètement excentrique. À ses yeux, toutes les femmes étaient nuisibles. Michael dépendait entièrement de ses subsides. Sir Matthew était terriblement fier de son neveu, et c'est lui qui a financé la construction de *L'Albatros*, ainsi que tous les frais de cette expédition autour du monde. C'était le rêve de leur vie, à Michael et à lui. Si Michael avait réussi, il aurait pu demander n'importe quoi à son oncle. Et même si le vieux sir Matthew avait persisté dans son attitude intransigeante, ça n'aurait pas été grave. Une fois que Michael serait devenu un héros – un genre de héros mondial –, son oncle aurait bien fini par céder.

— Oui, oui, je vois.

— Michael m'avait dit que si la nouvelle filtrait, ce serait le drame. Nous ne devons révéler notre secret à personne. Je lui ai obéi et

personne ne l'a su... pas même Freddie.

— Si seulement vous me l'aviez dit à moi, grommela Poirot.

Elle le dévisagea.

— Quelle différence cela aurait-il fait ? Cela n'a rien à voir avec ces mystérieuses agressions dont je suis l'objet ! Non, j'avais donné ma parole à Michael. Mais cela a été affreux, j'avais si peur, je me demandais toujours ce qu'il allait arriver. J'étais dans tous mes états... Les autres me trouvaient nerveuse et je ne pouvais pas leur expliquer.

— Maintenant, tout devient clair.

— Il avait déjà disparu une fois, vous savez. Quand il a survolé le désert avant d'arriver aux Indes. Ça été épouvantable, et puis finalement tout s'est arrangé. Son appareil était endommagé, mais on l'a réparé et il est reparti. Et je n'ai pas arrêté de me dire que, cette fois, ce serait pareil. C'est pour cela que je gardais espoir. Tout le monde le croyait perdu et moi, je me forçais à penser le contraire... Jusqu'à la nuit dernière... Sa voix se perdit dans un murmure.

— Jusqu'à quand avez-vous conservé de l'espoir ?

— Je ne sais plus. C'était davantage un refus de croire à l'évidence. Le plus terrible était de ne pouvoir me confier à personne.

— Oui, je peux facilement le concevoir. Vous n'avez jamais été tentée de tout raconter à Mme Rice, par exemple ?

— Parfois, j'ai été sur le point de le faire.

— Elle n'avait rien deviné ?

— Je ne le pense pas, répondit Nick après réflexion. Elle n'en a jamais rien dit. Bien sûr, de temps en temps, elle glisse quelques allusions. Elle parle de notre grande amitié, et tout cela...

— Et vous n'avez pas eu envie de tout lui raconter après la mort de l'oncle de votre fiancé ? Vous savez qu'il est décédé la semaine dernière ?

— Oui. Des suites d'une opération, je crois. À ce moment-là, j'aurais pu le crier sur les toits. Mais cela aurait manqué d'élégance, non ? Ça aurait été un peu prétentieux de ma part d'annoncer cette nouvelle alors que tous les journaux parlaient de Michael. Les journalistes seraient venus me poser des questions. J'aurais trouvé cela plutôt mesquin et Michael aurait été furieux.

— Je suis parfaitement d'accord avec vous, chère mademoiselle. Il n'était pas question de l'annoncer officiellement. Mais plus rien ne vous empêchait de vous confier à une amie.

— Je l'ai laissé entendre à quelqu'un, reconnut Nick. Je trouvais que c'était plus correct de ma part. Mais j'ignore comment il... comment cette personne a pris la nouvelle.

Poirot acquiesça puis, brusquement, changea de sujet.

— Êtes-vous en bons termes avec votre cousin, M. Vyse ?

— Charles ? Pourquoi me parlez-vous de lui ?

— C'était juste une question que je me posais.

— Charles est un brave garçon, mais on jurerait qu'il a avalé son parapluie. Il est raide comme la justice. En plus, il ne bouge jamais d'ici ! Je crois que je le scandalise.

— Chère petite mademoiselle ! J'ai entendu dire qu'il vous était dévoué corps et âme.

— Vous pouvez très bien avoir un béguin pour quelqu'un dont vous désapprouvez hautement le mode de vie. C'est le cas de Charles, il est choqué que je boive des cocktails et que je me maquille, il n'aime ni mes amis ni nos conversations. Mais j'exerce quand même sur lui une attraction irrésistible ! Il se figure sans doute qu'il peut me changer.

D'un air vaguement enjoué, elle ajouta :

— D'où tenez-vous ce ragot ?

— Ne me dénoncez pas, mademoiselle. J'ai bavardé avec cette dame australienne, Mme Croft.

— Elle est charmante quand on a le temps de s'arrêter pour lui faire la conversation, mais elle est terriblement sentimentale. L'amour, le foyer et les enfants... vous voyez le genre.

— Moi aussi, je suis sentimental et démodé, mademoiselle.

— Ah bon ? J'aurais plutôt pensé que le capitaine Hastings était le plus sentimental de vous deux.

Vexé, je rougis.

— Il est outré, renchérit Poirot qui se délectait de mon embarras. Mais vous avez vu juste, mademoiselle. C'est vrai.

— Pas du tout, grognai-je d'un air renfrogné.

— Hastings est un homme d'un naturel profondément bon. Dans certaines circonstances, cela m'a déjà posé des problèmes.

— Vous êtes absurde, Poirot.

— Pour commencer, il se refuse à voir le mal où qu'il soit, et quand il ne peut plus nier l'évidence, son indignation – légitime – est telle qu'il est incapable de faire la part des choses. Une telle nature ne se rencontre que rarement. Non, mon bon ami, ne me contredisez pas. C'est comme je le dis.

— Vous avez tous les deux été très bons pour moi, dit Nick gentiment.

— Là, là, ma chère petite mademoiselle. Ce n'est rien. Nous avons encore du pain sur la planche. Tout d'abord, vous allez rester ici et suivre mes instructions. Au point où nous en sommes, je ne veux pas de fausse manœuvre.

Nick poussa un soupir, découragée.

— Je ferai tout ce que vous voudrez. Plus rien ne m'importe.

— Vous ne verrez personne jusqu'à nouvel ordre.

— Cela m'est égal. Je n'ai envie de voir personne.

— Ne faites rien et laissez-nous agir. Maintenant, chère, chère petite

mademoiselle, je ne veux plus vous importuner dans votre chagrin et je vous laisse.

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte quand il demanda, par-dessus son épaule :

— Au fait, vous avez parlé d'un testament. Où se trouve-t-il ?

— Bah ! il doit traîner quelque part.

— À la Maison du Péril ?

— Oui.

— Dans un coffre ? Ou dans un tiroir de votre bureau ?

— Je ne sais plus très bien. (Elle réfléchit.) Je suis terriblement désordonnée. Je pense que tous mes papiers et autres documents de ce genre doivent se trouver dans le tiroir de la table de la bibliothèque. C'est là que je mets les factures, vous trouverez sans doute le testament au milieu. Ou dans ma chambre, peut-être.

— M'autorisez-vous à le rechercher ?

— Bien sûr. Vous pouvez fouiller partout.

— Merci, mademoiselle. Je me prévaudrai de votre permission.

12

Ellen

Poirot resta silencieux jusqu'à ce que nous soyons sortis de la maison de repos. Puis il me saisit par le bras.

— Vous voyez, Hastings ? Ah, sacré tonnerre ! J'avais bien raison ! J'ai toujours su qu'il manquait un élément, une des pièces du puzzle. Sans cette pièce, l'ensemble ne tenait pas debout.

L'accent quasi triomphant de Poirot me semblait bien déplacé étant donné la situation. Non seulement nous venions d'apprendre une triste nouvelle mais, en plus, l'enquête n'avait pas progressé d'un pouce.

— Cet élément de l'histoire est là depuis le début, et je ne le voyais pas. Mais comment l'aurais-je pu ? Je subodorais quelque chose, bien sûr, mais il fallait découvrir au juste quoi, ce qui est toujours une autre paire de manches.

— Vous voulez dire que la mort de Seton a un rapport direct avec notre crime ?

— Ma foi, vous êtes aveugle ?

— Eh bien, peut-être.

— Parbleu ! Nous tenons enfin ce que nous cherchions : le mobile, le mobile caché !

— Je dois être vraiment obtus, mais je ne vois pas. Vous voulez parler de jalousie ?

— De jalousie ? Mais non, mon cher. Le mobile habituel, classique, incontournable : l'appât du gain, mon bon ami ! L'argent !

Comme je restais bouche bée, il poursuivit posément :

— Écoutez-moi, mon bon ami. La semaine dernière, sir Matthew Seton meurt. Il était millionnaire, l'un des hommes les plus riches

d'Angleterre.

— Oui, et alors ?

— Attendez... Chaque chose en son temps. Il idolâtrait son neveu et il y a tout lieu de croire qu'il lui a légué son immense fortune.

— Mais...

— Mais oui ! Je vous accorde des legs ou même une dotation en faveur de son passe-temps favori, mais le plus gros de son bien reviendra à Michael Seton. Mardi dernier, le bruit court que l'aviateur a disparu et, dès le mercredi, les attentats contre la vie de Mlle Buckley commencent. Hastings, imaginez que Michael Seton ait fait un testament *avant* de commencer son périple aérien autour du monde, et qu'il ait légué tout ce qu'il possédait à sa fiancée ?

— Ce n'est qu'une supposition.

— C'est exact, mais c'est sûrement la vérité. Sinon, rien de tout ce qui s'est passé n'aurait de sens. Nous ne nous occupons pas d'un héritage de trois sous, mon bon. Une fortune considérable est en jeu.

Je méditai un instant sur cette hypothèse. Je trouvais les conclusions de Poirot un peu précipitées et pourtant, dans mon for intérieur, quelque chose me disait qu'il avait raison. Il avait un tel flair pour découvrir la vérité que j'inclinai toujours à le croire. Néanmoins, il me semblait qu'il restait encore pas mal de preuves à établir.

— Mais personne n'était au courant de leurs fiançailles, objectai-je.

— *Pfuiit !* Quelqu'un savait. Dans ces cas-là, il y a toujours une personne qui sait. Ou alors, qui devine.

Mme Rice avait des soupçons, Nick elle-même l'a admis. Elle avait probablement trouvé le moyen de changer ses soupçons en certitude.

— Comment ?

— D'abord, Michael Seton a dû écrire régulièrement à Mlle Nick. Ils sont tout de même fiancés depuis un certain temps. Et quand on est la meilleure amie de Nick, on sait qu'elle vit dans un désordre épouvantable... et qu'elle laisse traîner ses affaires n'importe où. Je me demande si elle a jamais mis quoi que ce soit sous clé. Ça oui, avec elle, ce n'est pas très difficile de vérifier ce dont on n'est pas sûr.

— Frederica Rice aurait eu connaissance du testament rédigé par son amie ?

— Sans aucun doute. Nous touchons au but, maintenant. Vous vous souvenez de ma petite liste qui allait de *a* à *j*. Elle se réduit désormais à deux personnes. Je laisse tomber les domestiques. Le capitaine Challenger aussi, bien qu'il ait mis une heure et demie à venir de Plymouth... qui ne se trouve qu'à cinquante kilomètres. J'écarte même ce M. Lazarus au long nez qui a offert cinquante livres pour un tableau qui n'en valait que vingt – chose étrange quand on y pense, surtout étant donné ses origines. J'abandonne enfin les deux Australiens, si

affables et chaleureux. Il n'en reste plus que deux.

— L'un est Frederica Rice, dis-je lentement.

Je revis son visage pâle, ses cheveux dorés, ses traits délicats.

— Oui. Elle semble la coupable toute désignée. Même si Mlle Buckley a rédigé son testament à la va-vite, elle l'a néanmoins clairement désignée comme sa légataire universelle. La Maison du Péril mise à part, tout doit lui revenir. Si Nick avait été tuée la nuit dernière à la place de sa cousine, Mme Rice serait aujourd'hui une femme riche.

— J'ai de la peine à vous croire !

— Vous avez du mal à croire qu'une femme ravissante puisse être une meurtrière ? Les membres d'un jury se heurtent parfois au même problème que vous. Mais vous avez raison, qui sait ? Il reste un autre suspect.

— Lequel ?

— Charles Vyse.

— Il n'hérite que de la propriété.

— Oui, mais il l'ignore peut-être. A-t-il établi le testament de Nick ? Je ne le pense pas. S'il l'avait rédigé, c'est lui qui le détiendrait et il ne « traînerait pas quelque part », selon les propres paroles de la jeune fille. C'est pourquoi, Hastings, il y a de fortes chances pour qu'il en ignore la teneur. Il est peut-être même persuadé qu'elle n'a jamais eu l'idée de rédiger ses dernières volontés, et il peut donc croire qu'il hérite en tant que parent le plus proche.

— Cette seconde hypothèse me semble beaucoup plus vraisemblable, approuvai-je.

— Voilà encore votre esprit romanesque, Hastings. Le cliché de l'avocat véreux. Et si, de surcroît, son visage impassible vous est antipathique, vous êtes alors convaincu de sa culpabilité. C'est vrai que dans une certaine mesure, il ferait mieux l'affaire que Mme Rice. Il est mieux placé pour connaître l'existence du pistolet, et il devrait mieux savoir s'en servir.

— Et il est plus à même de précipiter un rocher du haut d'une falaise.

— Bien sûr. Pourtant, comme je vous l'ai dit, il suffisait de faire levier. En revanche, le rocher, qui n'a pas été déplacé au bon moment, a manqué Mlle Nick, et cette erreur d'appréciation relèverait plutôt d'un esprit féminin. Trafiquer les entrailles d'une voiture semble plutôt du ressort d'un homme, encore que, de nos jours, bien des femmes s'y connaissent autant que les hommes en mécanique. Il y a néanmoins une ou deux incohérences dans l'hypothèse selon laquelle Charles Vyse serait le coupable.

— Ah ?

— Il avait beaucoup moins de chances que Frederica Rice d'être au

courant des fiançailles. Autre détail : son action aurait été un peu précipitée.

— Que voulez-vous dire ?

— Jusqu'à hier soir, la mort de Seton n'était pas une certitude. Et sans cette certitude, tuer Nick était une imprudence qui ne me semble pas compatible avec la mentalité d'un homme de loi.

— Alors qu'une femme serait plus prompte à passer à l'action.

— Exactement. « Ce que femme veut, Dieu le veut », dit le proverbe.

— La façon dont Nick s'en est tirée est incroyable. C'est presque miraculeux.

Je me souvins tout à coup de la remarque de Frederica : « Décidément, Nick est née sous une bonne étoile ! » Et un frisson me parcourut.

— Tout à fait exact, dit Poirot pensivement. Et je n'y suis pour rien, ce qui est vexant.

— La providence, murmurai-je.

— Ah, mon bon ami ! Ne rendez pas le bon Dieu responsable des mauvaises actions des hommes. Vous le louez comme si vous étiez à l'office du dimanche, sans comprendre que cela implique que c'est le même bon Dieu qui a tué Maggie Buckley !

— Poirot, voyons !

— Mais oui, mon bon ami ! Eh bien moi, je refuse de rester assis en disant : ce brave bon Dieu s'occupe de tout, laissons-le faire. Et je suis convaincu qu'Il a créé Hercule Poirot pour qu'il se mêle de ces affaires ! C'est mon métier, voyez-vous.

Nous avons emprunté le chemin en zigzag qui grimpait vers la falaise et nous franchîmes la petite porte qui conduisait à la Maison du Péril.

— Ouf ! souffla Poirot, ce que ça monte ! Je suis en nage ! Ma moustache en est toute ramollie... Comme je vous le disais, moi, je prends le parti de

l'innocent. Je défends Mlle Nick parce qu'elle a été attaquée, je veux venger Mlle Maggie parce qu'elle a été tuée.

— Et vous êtes contre Frederica Rice et Charles Vyse.

— Non, Hastings, non. Je reste impartial. J'ai simplement dit que tous deux sont suspects. Chut !

À l'autre extrémité de la pelouse, un homme tondait le gazon. Long visage inexpressif, regard amorphe, il ne semblait pas avoir inventé la poudre. Un garçon âgé d'une dizaine d'années se tenait à côté de lui – laid, certes, mais qui semblait nettement plus éveillé.

Il me vint à l'esprit que nous n'avions pas entendu le bruit de la tondeuse et j'en déduisis que le jardinier ne devait pas s'épuiser au travail. Il était probablement en train de se reposer et, en nous entendant arriver, il s'était précipité sur son engin.

— Bonjour ! lui cria Poirot.
— Bonjour, monsieur.
— Vous devez être le jardinier. Le mari de Mme Ellen qui travaille ici ?

— C'est mon papa, dit le petit garçon.
— Oui, monsieur, ajouta l'homme. Et vous, vous êtes ce monsieur étranger ? Et vous êtes détective ? Vous avez des nouvelles de notre jeune maîtresse, monsieur ?

— Nous venons de la voir à l'instant. Elle a passé une bonne nuit.
— Les policiers sont venus, intervint le petit garçon. Parce que c'est ici que la dame a été tuée. Là, près des marches. Moi, j'ai déjà vu tuer un cochon, hein, papa ?

— M'ouais, fit son père sans s'émouvoir.
— Papa tuait les cochons quand il travaillait à la ferme. Pas vrai, papa ? J'ai vu égorger un cochon. C'était chouette.

— Les enfants adorent regarder quand on tue le cochon, expliqua son père comme s'il énonçait une vérité première.

— On l'a tuée avec un pistolet, la dame ! continua le gamin. À elle, on ne lui a pas coupé la gorge. Non !

Nous passâmes notre chemin à mon grand soulagement. Ce gosse me mettait mal à l'aise avec son goût du macabre.

Poirot pénétra dans le salon dont les fenêtres étaient restées ouvertes et sonna la domestique. Ellen arriva, dans une tenue noire impeccable. À notre vue, elle ne montra aucune surprise. Poirot lui expliqua que Mlle Buckley nous avait autorisés à effectuer des recherches dans la maison.

— Très bien, monsieur.
— La police en a-t-elle terminé ?
— Ils ont dit qu'ils avaient vu tout ce qu'ils désiraient voir, monsieur. Ils ont commencé à fouiller le jardin très tôt ce matin. Je ne sais pas s'ils ont trouvé quelque chose.

Elle allait quitter la pièce quand Poirot lui demanda :
— Avez-vous été surprise hier soir, quand vous avez su que Mlle Buckley avait été tuée ?

— Oui, monsieur, très surprise. Mlle Maggie était une jeune demoiselle très gentille, monsieur. Je n'arrive pas à imaginer que quelqu'un ait pu lui vouloir du mal.

— Vous n'auriez pas été si étonnée s'il s'était agi de quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur.
— Quand nous nous sommes rencontrés hier soir dans le hall, vous m'avez tout de suite demandé si quelqu'un avait été blessé. Est-ce que vous vous attendiez à ce genre d'accident ?

Elle resta muette, à tripoter un coin de son tablier. Puis elle secoua

la tête et murmura :

— Ces messieurs ne comprendraient pas.

— Mais si, l'encouragea Poirot, nous comprendrons. Même si ce que vous me dites paraît incroyable.

Elle le regarda d'un air dubitatif, puis parut se décider à lui faire confiance.

— Vous voyez, il y a quelque chose de mauvais dans cette maison.

Cette remarque m'étonna et je décidai de la prendre de haut, mais Poirot sembla la trouver tout à fait normale.

— Vous voulez dire que c'est une vieille maison.

— C'est cela, monsieur, et malsaine !

— Vous êtes employée ici depuis longtemps ?

— Six ans. Mais j'ai aussi travaillé ici dans ma jeunesse. J'aidais aux cuisines. À l'époque du vieux sir Nicholas. Et c'était déjà la même chose.

Poirot la regardait attentivement.

— Sur ces vieilles maisons pèse parfois comme une malédiction, observa-t-il.

— Oui, monsieur, c'est le mot, une malédiction, approuva Ellen non sans exaltation. Le mal rôde, tout comme les mauvaises pensées et les mauvaises actions. C'est comme la moisissure dans les maisons, ça ne part pas. Ça flotte, comme une odeur. On la sent et j'ai toujours su qu'un jour il y aurait un drame ici.

— Vous aviez raison.

— Oui, monsieur.

On percevait une très légère satisfaction dans sa voix. La satisfaction de ceux dont les prédictions catastrophiques se sont vérifiées.

— Mais vous ne songiez pas à Mlle Maggie.

— Non, pas du tout, monsieur. Personne ne la haïssait, elle, j'en suis certaine.

Il me sembla que ces paroles recelaient un indice et je m'attendais à ce que Poirot saisisse la balle au bond, mais à mon étonnement, il détourna la conversation.

— Vous n'avez pas entendu les coups de feu, hier soir ?

— C'était impossible, avec le feu d'artifice. Ça en faisait du bruit !

— Vous n'êtes pas sortie pour le regarder ?

— Non, je n'avais pas fini de débarrasser.

— L'extra vous a donné un coup de main ?

— Non, monsieur, il regardait les fusées dans le jardin.

— Et vous, non ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?

— Je voulais terminer mon travail.

— Vous n'aimez pas les feux d'artifice ?

— Oh si ! Mais il y en a deux soirs de suite. William et moi, nous avons notre soirée libre demain et nous devons descendre en ville pour le voir de plus près.

— Je comprends. Avez-vous entendu Mlle Maggie chercher en vain son manteau ?

— Mlle Nick a grimpé les escaliers en courant, et dans l'entrée, Mlle Buckley l'a appelée pour lui dire qu'elle ne trouvait pas quelque chose. Je l'ai entendue dire : « Tant pis, je prends le châle. »

Poirot l'interrompt :

— Excusez-moi. Vous n'avez pas proposé de chercher le manteau à sa place ou de le récupérer dans la voiture où elle l'avait oublié ?

— J'avais mon travail, monsieur.

— Bien sûr, d'ailleurs aucune des deux jeunes filles n'a dû vous appeler, puisqu'elles étaient persuadées que vous étiez dehors en train de regarder le feu d'artifice, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Cela veut-il dire que les années précédentes, vous le regardiez ?

Le rouge lui monta soudain aux joues.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, monsieur. Nous avons toujours eu la permission de sortir dans le jardin. Cela ne regarde que moi si cette fois-ci je n'en ai pas eu envie. Je n'avais qu'une hâte, finir mon travail et aller me coucher.

— Mais oui, mais oui. Je n'avais pas l'intention de vous offenser. Chacun est libre de faire ce qui lui plaît. Il faut savoir changer ses habitudes.

Poirot se tut un instant, puis il ajouta :

— J'aurais besoin d'un autre petit renseignement. Avez-vous déjà entendu parler d'une cachette secrète dans cette vieille maison ?

— Ma foi, je sais qu'il existe un panneau coulissant... peut-être dans cette pièce. On me l'avait montré dans ma jeunesse. Mais je ne sais plus très bien où il est : ici ou dans la bibliothèque ?

— Assez grand pour qu'une personne s'y cache ?

— Oh non, monsieur ! Pas du tout ! C'est plutôt une espèce de placard. Trente centimètres de large, pas plus grand que ça !

— Ah ! ça n'est pas du tout ce dont je parlais.

Le visage de la domestique s'empourpra à nouveau.

— Vous êtes en train d'insinuer que je me cachais ? Non, je ne me cachais pas ! J'ai entendu Mlle Nick dégringoler les escaliers et sortir. Et puis elle a crié. C'est à ce moment-là que je suis venue dans le hall pour voir ce qui se passait. Je vous le jure sur les Évangiles, monsieur. C'est la vérité vraie !

13

Les lettres

Après avoir eu toutes les peines du monde à se débarrasser d'Ellen, Poirot se tourna vers moi, l'air songeur.

— Je me demande si on peut ajouter foi à ce qu'elle raconte. En fait, elle a dû ouvrir la porte de la cuisine après avoir entendu les coups de feu. Quand Nick a dévalé les escaliers et s'est précipitée dehors en courant, elle est allée dans l'entrée pour essayer de savoir ce qui s'était passé. C'est bien naturel. Mais je me demande quand même pourquoi elle n'est pas sortie regarder le feu d'artifice précisément ce soir-là. J'aimerais comprendre.

— Qu'aviez-vous derrière la tête avec cette histoire de cachette secrète ?

— Avec cette hypothèse, j'espérais pouvoir faire l'économie de *j*.

— De *j* ?

— Oui, la dernière personne sur ma liste. Cet étranger problématique. Imaginez, mon bon, que, pour une raison quelconque mais en rapport étroit avec Ellen, notre fameux *j* soit venu hier soir à la Maison du Péril. Il se dissimule – supposons que ce soit un homme – ici, où existe une cachette. Une jeune fille traverse la pièce et il la prend pour Nick. Il la suit et lui tire dessus. Non, c'est idiot ! En

plus, nous sommes sûrs qu'il n'existe aucun moyen de se cacher ici. Qu'Ellen soit restée dans sa cuisine au lieu d'aller jouer les badauds devant le feu d'artifice n'est qu'un hasard. Lançons-nous plutôt à la recherche du testament de Mlle Nick.

N'ayant rien trouvé dans le salon, nous passâmes dans la bibliothèque. C'était une pièce assez sombre où trônait un grand

bureau ancien en noyer. Il y régnait un désordre indescriptible et il nous fallut du temps pour en venir à bout ; les reçus et les factures étaient mélangés avec les cartons d'invitation, les lettres de relance et diverses correspondances.

— Commençons par mettre de l'ordre dans tout cela, décida Poirot d'un air sévère.

Sitôt dit sitôt fait, et une demi-heure plus tard il s'assit, non sans afficher sa satisfaction. Tout avait été trié avec soin, étiqueté, classé.

— Très bien. Cette corvée a eu au moins cet avantage : nous avons dû tout regarder si attentivement que rien n'a pu nous échapper.

— En effet. Et il n'y avait pas grand-chose d'intéressant.

— Sauf ça, à la rigueur.

Il me tendit une lettre. J'eus du mal à déchiffrer la grande écriture penchée.

Chérie.

Cette soirée était fa-bu-leu-se. Aujourd'hui, je me sens moulue. Tu as eu raison de ne pas toucher à ce truc, ma chérie. Ne t'avise jamais de commencer – c'est vraiment trop difficile de s'arrêter. J'écris à notre ami pour qu'il se dépêche de m'approvisionner. Quel enfer que la vie ! Baisers.

FREDDIE

— C'est daté de février dernier, constata Poirot, songeur. Elle se drogue, je l'ai su dès que je l'ai vue.

— Allons bon ! Je ne me serais jamais douté d'une chose pareille.

— Pourtant, c'est l'évidence. Il suffit de regarder ses yeux et de constater ses étranges variations d'humeur. Elle est parfois tendue à se rompre, et à d'autres moments, elle paraît sans vie, inerte.

— Quand on se drogue, on perd un peu son sens moral, non ?

— C'est inévitable. Mais je ne pense pas que Mme Rice soit déjà très accrochée. À mon avis, elle ne se drogue que depuis peu de temps.

— Et Nick ?

— Je ne crois pas. Elle est peut-être allée à une ou deux de ces soirées pour s'amuser, mais elle ne se drogue pas.

— Tant mieux.

Tout à coup, je me souvins de ce que Nick nous avait dit au sujet de Frederica : elle n'était pas toujours dans son état normal. Poirot acquiesça et replia la lettre.

— C'est sûrement ce qu'elle voulait dire. Bon, nous avons fait chou blanc, comme on dit chez nous. Allons voir dans la chambre de Mlle Nick.

Il y avait un autre bureau dans sa chambre, mais il ne contenait pas grand-chose. Là encore, aucune trace de testament. Nous tombâmes sur les papiers de sa voiture, et sur un récépissé de mandat en bonne

et due forme qui datait du mois dernier. Rien d'autre.

Poirot eut un soupir excédé.

— On ne sait plus éduquer les jeunes filles, de nos jours. On oublie de leur apprendre l'ordre et la méthode. Mlle Buckley est charmante, mais c'est une écervelée. Une vraie tête de linotte !

Il était en train de fouiller dans le tiroir d'une commode.

— Poirot, lui fis-je remarquer, gêné, c'est de la lingerie.

Surpris, il s'arrêta.

— Et alors, mon bon ami ?

— Vous ne croyez pas ? Enfin... pouvons-nous... ?

Il partit d'un grand éclat de rire.

— Décidément, mon pauvre Hastings, vous appartenez à l'époque victorienne. C'est ce que vous dirait Mlle Nick si elle était là. Ou alors elle vous sortirait que vous avez l'esprit mal tourné ! Aujourd'hui, les jeunes femmes n'ont plus honte de montrer leurs dessous. Parler chemises ou petites culottes n'offense plus leur pudeur ! Vous les voyez, sur la plage, ôter leurs vêtements à quelques pas de vous ! Et après tout, pourquoi pas ?

— Je ne discerne pas pour autant l'utilité de fouiller ce tiroir.

— Écoutez, mon bon ami. De toute évidence, Mlle Nick ne boucle pas ses trésors sous clé. Si elle avait voulu dissimuler un objet aux regards indiscrets, où l'aurait-elle mis ? Sous ses bas et ses jupons ! Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Il sortit un paquet de lettres entouré d'un ruban rose pâle.

— Les lettres d'amour de M. Michael Seton, si je ne m'abuse.

Très calme, il dénoua le ruban et commença à déplier les feuillets.

— Poirot ! m'insurgeai-je, scandalisé. Vous ne pouvez quand même pas vous livrer à ce genre de... Ça n'est pas de jeu.

— Mais je ne joue pas, mon bon ami. (Sa voix résonna, soudain dure et grave.) Je traque un assassin.

— D'accord, mais cette correspondance intime...

— ... ne m'apprendra peut-être rien, ou m'apprendra beaucoup, au contraire. Je dois saisir toutes les occasions qui se présentent, mon bon ami. Allons, venez, et lisons-les ensemble. Au point où nous en sommes, deux paires d'yeux ne sont pas plus coupables qu'une seule. Et consolez-vous en pensant que cette brave Ellen connaît sans doute toutes ces lettres par cœur.

Cela ne me plaisait pas du tout, mais je comprenais bien que, dans l'exercice de son art, Poirot ne pouvait se permettre de faire le délicat. J'achevai de me réconforter en me rappelant les dernières paroles de Nick : « Vous pouvez fouiller partout. » Les lettres s'échelonnaient sur plusieurs mois et la première remontait à l'hiver précédent.

Chérie.

C'est la nouvelle année et je prends de bonnes résolutions. Vous dites que vous m'aimez... C'est trop beau pour être vrai. Ma vie en est transformée. Je crois que nous l'avons su tous les deux... dès le premier instant. Bonne année, mon amour.

À vous pour toujours,

MICHAEL

8 février

Mon tendre amour,

Comme j'aimerais vous voir plus souvent. Fichue situation, n'est-ce pas ? Je hais ces cachotteries sordides, mais je vous ai tout expliqué. Je sais que vous détestez comme moi les mensonges et la dissimulation. Mais nous risquerions de tout faire rater. L'oncle Matthew a une idée fixe : un garçon qui se marie trop jeune ruine définitivement sa carrière. Comme si vous pouviez ruiner la mienne, mon cher ange !

Courage, chérie. Tout va s'arranger.

VOTRE MICHAEL

2 mars

Je ne devrais pas vous écrire deux jours de suite, je le sais, mais je ne peux m'en empêcher. Hier, je pensais à vous car j'ai survolé Scarborough. Béni, béni soit Scarborough, l'endroit le plus merveilleux au monde. Chérie, vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous aime !

VOTRE MICHAEL

18 avril

Chérie,

J'ai pris une grande résolution. C'est décidé. Si je réussis (et je réussirai !) je tiendrai tête à oncle Matthew, et si ça ne lui plaît pas, eh bien tant pis ! Vous êtes vraiment adorable de vous intéresser à mes longues descriptions techniques de L'Albatros. J'ai hâte de vous emmener avec moi. Un jour ! Surtout, pour l'amour du ciel, ne vous inquiétez pas ! Toute cette aventure n'est pas aussi dangereuse qu'on le dit. De toutes les manières, je ne peux pas mourir, maintenant que je sais que vous m'aimez. Tout va bien se passer, mon cœur. Faites confiance à

VOTRE MICHAEL

20 avril

Mon ange,

Chacun des mots de votre lettre est vrai et je la garderai toujours sur moi comme un trésor. Je ne vous arrive pas à la cheville. Vous êtes unique. Je

vous adore.

VOTRE MICHAEL

La dernière lettre n'était pas datée.

Mon amour,

Je pars demain. Je me sens en pleine forme et je suis sûr de réussir. Ce bon vieil Albatros est réglé au millimètre près. Il ne me lâchera pas.

Courage, mon cœur, et ne vous faites pas de souci. Il y a des risques, bien sûr, mais la vie elle-même est un vaste pari. Au fait, quelqu'un m'a dit qu'il fallait que je fasse un testament (un ami dépourvu de tact mais plein de bonnes intentions). Je l'ai rédigé sur une feuille de brouillon et je l'ai envoyé à ce vieux Whitfield. Je n'avais pas le temps d'aller jusqu'à son étude. Un jour on m'a raconté qu'un homme avait fait un testament qui se réduisait à trois mots : « Tout à maman », et c'était parfaitement légal. Le mien ressemble un peu à cela, je me suis souvenu que votre vrai nom était Magdala, heureusement ! Deux camarades m'ont servi de témoins.

Mon cœur, ne prenez pas trop à cœur ce discours solennel sur les testaments ! Tout va se passer comme sur des roulettes. Je vous enverrai des télégrammes des Indes et d'Australie et tout au long de ma route. Haut les cœurs ! Tout va marcher. D'accord ?

Bonne nuit et que Dieu vous bénisse.

MICHAEL

Poirot refit le paquet.

— Alors, Hastings ? Il fallait bien que je les lise, pour dissiper mes doutes. C'est ce que je vous avais dit.

— Il existait sûrement un autre moyen.

— Non, mon cher, il m'était impossible de faire autrement. Il fallait en passer par là. Nous avons désormais la preuve écrite que Michael avait fait un testament en faveur de Mlle Nick. Quiconque a lu ces lettres le sait aussi. Et vu le désordre qui règne ici, n'importe qui a pu les lire.

— Ellen ?

— Je suis prêt à l'affirmer. Nous allons la soumettre à une petite expérience avant de partir.

— Pas de trace du testament.

— Non, c'est curieux. Il y a de fortes chances pour qu'il se trouve en haut d'une étagère ou à l'intérieur d'une potiche. Il va falloir essayer de rafraîchir la mémoire de Mlle Buckley. Dans tous les cas, je crois que nous avons fait le tour de ce qu'il y avait à voir ici.

Ellen époussetait dans l'entrée. Poirot la salua poliment au passage. Avant de franchir le seuil, il lui demanda :

— Vous saviez sans doute que Mlle Buckley était fiancée à Michael Seton, l'aviateur ?

Elle le regarda avec stupéfaction.

— Comment ? Celui dont on fait tant de bruit dans tous les journaux ?

— Oui.

— Mais non ! Ça alors, si je m'en doutais ! Ce type fiancé à Mlle Nick... ça par exemple !

— Surprise totale et absolue, et très convaincante par-dessus le marché, fis-je remarquer en sortant.

— Oui, elle avait vraiment l'air sincère.

— Elle l'était peut-être, suggérai-je.

— Avec ce paquet de lettres caché depuis des mois sous la lingerie ? Non, mon bon ami.

Tout ça est bel et bon, pensai-je en mon for intérieur. Seulement tout un chacun ne s'appelle pas Hercule Poirot et ne se croit pas obligé de fourrer son nez partout.

Mais je ne pipai mot.

— Cette Ellen, c'est une énigme, murmura Poirot. Il y a un point que je ne comprends pas. Et cette seule idée ne me plaît pas du tout. Mais alors pas du tout.

Mystérieuse disparition du testament

Nous retournâmes immédiatement à la clinique. Nick sembla surprise de nous revoir.

— Eh oui, mademoiselle, plaisanta Poirot devant son regard étonné, je ressurgis comme un diable hors de sa boîte ! Il faut d'abord que je vous prévienne que j'ai remis de l'ordre dans vos affaires. Tout est bien rangé à présent.

— J'imagine qu'il était temps, remarqua Nick sans pouvoir réprimer un sourire. Vous êtes très méticuleux, monsieur Poirot ?

— Demandez donc à mon ami Hastings. Elle se tourna vers moi, l'air interrogateur.

Je lui brossai un tableau succinct des mille et une petites manies de Poirot, depuis le toast matinal coupé dans une niche rigoureusement carrée, en passant par les œufs coque de taille identique, et jusqu'à son aversion pour le golf – jeu, selon lui, de pur hasard, dépourvu de règles et racheté seulement par ces ingénieux petits casiers où les joueurs maniaques peuvent ranger leurs *tees*. Pour finir, je lui racontai la célèbre affaire que Poirot avait résolue uniquement grâce à sa manie de remettre en place les bibelots sur les cheminées.

— La description est un peu exagérée, dit Poirot en souriant une fois que j'en eus terminé. Mais dans l'ensemble, c'est exact. Imaginez-vous, mademoiselle, que j'essaie de convaincre Hastings depuis des années de se faire la raie au milieu. Vous ne trouvez pas que la raie sur le côté lui donne un air asymétrique, pour ne pas dire de guingois ?

— Alors je ne dois pas vous plaire, monsieur Poirot, dit Nick. Je porte la raie sur le côté. En revanche, vous devez adorer Freddie qui

se la fait toujours au milieu.

— Il était effectivement sous le charme, l'autre soir, glissai-je avec malice. Et maintenant, je sais pourquoi.

— Assez bavardé, gronda soudain Poirot. Mademoiselle, je suis ici pour des affaires sérieuses. Votre testament est introuvable.

— Bah ! quelle importance ? répondit-elle en fronçant les sourcils. Après tout, je suis toujours vivante. Les testaments n'ont d'intérêt que lorsque l'on est mort.

— C'est exact. Je voudrais néanmoins voir le vôtre. J'ai ma petite idée à ce sujet. Réfléchissez, mademoiselle. Et essayez de vous rappeler où vous l'avez mis. Où l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Je ne pense pas l'avoir mis dans un endroit particulier. Je ne range jamais rien. J'ai dû le glisser dans un tiroir.

— Vous ne l'auriez pas dissimulé derrière le panneau coulissant, par hasard ?

— Derrière le *quoi* ?

— Ellen, votre domestique, nous a parlé d'un panneau secret dans la salle à manger ou dans la bibliothèque.

— Quelle ânerie ! Je n'ai jamais été au courant de cette histoire. C'est Ellen qui prétend cela ?

— Mais oui. D'après ce qu'elle raconte, la cuisinière le lui aurait montré quand elle travaillait à la Maison du Péril dans sa jeunesse.

— C'est la première fois que j'en entends parler. Si c'était vrai, grand-père devait en connaître l'existence. Mais dans ce cas, je suis sûre qu'il m'en aurait fait profiter. Monsieur Poirot, vous ne croyez pas que ce sont des inventions d'Ellen ?

— Je suis dans le flou complet, mademoiselle ! Cette Ellen a quelque chose de bizarre.

— Oh ! Je ne dirais pas ça d'elle. William est un demeuré et le gamin une petite brute malfaisante, mais Ellen est une femme bien. C'est la respectabilité incarnée.

— Vous lui aviez donné la permission de sortir pour regarder le feu d'artifice, la nuit dernière ?

— Bien sûr. Ils y assistent toujours, et ils débarrassent la table plus tard.

— Pourtant elle n'est pas sortie.

— Mais si !

— Comment le savez-vous ?

— Eh bien... en fait, je n'en sais rien. Je lui ai donné la permission et elle m'a remerciée. C'est pourquoi j'ai supposé qu'elle était sortie.

— Au contraire, elle est restée dans la maison.

— Tiens, comme c'est bizarre !

— Vous trouvez ça bizarre ?

— Mais oui. C'est la première fois. Vous a-t-elle expliqué pourquoi ?

— Non. Ou du moins, elle ne m'a pas donné la véritable raison, ça, j'en suis sûr.

Nick lui jeta un regard interrogateur.

— C'est important ?

Poirot écarta les bras en signe d'ignorance.

— C'est ce que je me demande, mademoiselle. Restons-en là pour le moment. Mais c'est curieux.

— Cette histoire de panneau coulissant aussi, reprit Nick, songeuse. Je ne peux m'empêcher de trouver cela terriblement tiré par les cheveux... et aussi peu convaincant que possible. Vous a-t-elle montré l'endroit ?

— Elle dit ne pas s'en souvenir.

— Pour moi, ce panneau n'existe que dans son imagination.

— Ça en a tout l'air.

— Elle a perdu la boule, la malheureuse.

— Elle raconte probablement des histoires. Elle prétend aussi que la Maison du Péril est maléfique.

Nick frissonna.

— Là, elle a peut-être raison, murmura-t-elle. Je pense parfois la même chose. L'ambiance de cette maison a quelque chose de...

Ses yeux s'agrandirent et son visage s'assombrit. Devant son air tragique, Poirot se dépêcha de changer de sujet de conversation.

— Nous nous écartons de notre propos, mademoiselle. Revenons à votre testament. Où est ce fameux « Je soussigné Magdala Buckley, saine de corps et d'esprit... » ?

— C'est ce que j'ai écrit, dit Nick non sans fierté. Je m'en souviens, et j'ai demandé que l'on paie toutes mes dettes et les frais de succession. J'avais lu cela dans un livre.

— Vous n'avez donc pas utilisé un formulaire spécial ?

— Non, je n'en avais plus le temps. Je partais pour la clinique et en plus, selon M. Croft, ces formulaires contiennent des clauses dangereuses. D'après lui, il valait mieux rédiger un testament en termes très simples et ne pas tomber dans le jargon juridique.

— M. Croft était présent ?

— Oui. C'est lui qui m'a demandé si j'avais pensé à en faire un. Je n'aurais jamais eu l'idée toute seule. Il m'avait dit que si je mourais in... in...

Je vins à son secours :

— Intestat.

— Oui, c'est cela. Que si je décédais intestat, la Couronne se servait au passage et que c'était vraiment trop bête.

— Cet excellent M. Croft est bien serviable !

— Oh oui ! approuva Nick, sincère. Il a appelé Ellen et son mari pour qu'ils servent de témoins. Oh ! Mais bien sûr, ce que je peux être

bête !

Nous attendions la suite avec impatience.

— J'ai été idiot de vous faire chercher dans toute la maison. C'est Charles qui a le testament, évidemment ! Mon cousin, Charles Vyse.

— Voici donc l'explication.

— Selon M. Croft, il fallait le confier à un homme de loi.

— Très correct, ce bon M. Croft.

— Les hommes sont parfois de bon conseil, approuva Nick. Il m'avait suggéré un avocat ou une banque. J'ai pensé que Charles était le mieux placé. Nous avons mis le document sous enveloppe et le lui avons immédiatement adressé.

Elle s'adossa à son oreiller avec un soupir.

— Suis-je sotte ! Tout s'arrange à présent. Charles a le testament et, si vous voulez toujours le voir, il vous le montrera volontiers.

— Il nous faut une autorisation de votre part, dit Poirot en souriant.

— C'est stupide !

— Mais non, mademoiselle, simplement prudent.

— Eh bien, moi, je trouve cela absurde. (Elle prit une feuille de papier d'un bloc sur sa table de chevet.) Que dois-je écrire ? Que je lâche mes limiers ?

— Comment ?

J'éclatai de rire devant la mine décontenancée de mon ami.

Il dicta à Nick une formule qu'elle transcrivit docilement.

— Merci, chère petite mademoiselle, dit Poirot en s'en saisissant.

— Je suis désolée de vous avoir causé tout ce tracass, mais je suis tellement étourdie. J'oublie tout au fur et à mesure.

— Avec un esprit ordonné et méthodique, on n'oublie jamais rien.

— Il faudra que je prenne des leçons. Parce que je sens qu'à cause de vous, je vais faire un complexe d'infériorité.

— Mais non, voyons. Au revoir, mademoiselle. Ces fleurs sont ravissantes, ajouta Poirot.

— N'est-ce pas ? Freddie m'a envoyé les œillets, George, les roses, et les lys viennent de Jim Lazarus. Et regardez... Elle montra une corbeille de raisins de serre qui se trouvait à côté de son lit.

Poirot changea de visage et fit un pas en avant.

— En avez-vous mangé ?

— Non, pas encore.

— N'y touchez pas ! Ne mangez rien qui vienne de l'extérieur. Rien. Vous m'avez bien compris ?

— Oh !

Elle le dévisagea, soudain toute pâle.

— Je vois. Vous pensez que ça n'est pas encore fini. Vous croyez qu'ils vont essayer à nouveau ? chuchota-t-elle.

Il lui prit la main.

— N'y pensez pas. Ici, vous êtes en sécurité. Mais souvenez-vous de ma recommandation.

En quittant la pièce, je notai la pâleur du petit visage décomposé sur l'oreiller. Poirot regarda sa montre.

— Bon. Nous avons juste le temps d'attraper Charles Vyse à son cabinet avant qu'il ne sorte pour déjeuner.

Dès notre arrivée, l'avocat nous reçut dans son bureau sans nous faire attendre. Il se leva pour nous accueillir, plus conventionnel et impassible que jamais.

— Bonjour, monsieur Poirot. Que puis-je faire pour vous ?

Sans autre préambule, Poirot lui tendit le petit mot de Nick. Après en avoir pris connaissance, Charles Vyse nous regarda d'un air perplexe.

— Je vous demande pardon, mais je n'y comprends rien.

— Le mot de Mlle Buckley n'est-il pas suffisamment explicite ?

— Dans cette lettre, Nick me prie de vous remettre un testament qu'elle aurait rédigé et confié à ma garde en février dernier.

— Oui, monsieur.

— Mais, cher monsieur, aucun document de ce genre ne m'a été confié !

— Comment ?

— À ma connaissance, jamais ma cousine n'a fait de testament. En tout cas, moi, je ne me suis jamais occupé de cela pour elle.

— Elle l'a rédigé elle-même sur une feuille de papier et vous l'a posté.

L'avocat secoua la tête.

— Dans ce cas, je puis vous affirmer que je ne l'ai jamais reçu.

— Vraiment, monsieur Vyse...

— Je n'ai rien reçu de tel, monsieur Poirot. Il y eut un silence, puis le détective se leva.

— Eh bien, monsieur Vyse, je ne vois rien à ajouter. Il doit y avoir une erreur.

— Certainement, fit-il en se levant à son tour.

— Au revoir, monsieur Vyse.

— Au revoir, monsieur Poirot.

— C'est sans discussion ! fis-je remarquer une fois que nous fûmes dehors.

— Précisément.

— À votre avis, il ment ?

— Impossible à dire. Ce Vyse a avalé non seulement son parapluie, mais en plus, on dirait qu'une baleine lui est restée coincée dans le gosier. Il n'est pas bavard ! Une chose est claire, il ne reviendra jamais sur sa déclaration. Il n'a jamais reçu de testament. Il n'en démordra pas.

— Nick a certainement un récépissé de la poste.

— Cette petite n'a pas dû s'en soucier. Elle a envoyé la lettre et puis c'est sorti de son esprit. Voilà tout. En outre, elle rentrait le jour même dans une clinique pour se faire opérer de l'appendicite et elle devait avoir d'autres sujets de préoccupation.

— Alors que faisons-nous à présent ?

— Parbleu, nous filons chez M. Croft. Voyons ce dont il se souvient. Il a été la cheville ouvrière de toute cette affaire, après tout.

— On ne peut pas dire que cela lui ait rapporté grand-chose, dans tous les cas.

— Non, non. Je ne crois pas qu'il soit concerné d'une manière quelconque. Il s'est probablement contenté de faire la mouche du coche, c'est tout à fait le genre d'individu qui adore se mêler des histoires de son voisin.

Cette remarque me semblait particulièrement adaptée à M. Croft. Un de ces braves monsieur-je-sais-tout qui finissent par exaspérer leur entourage.

Nous le trouvâmes dans sa cuisine en bras de chemise, affairé au-dessus d'une marmite fumante. Une odeur délicieuse flottait dans le pavillon.

Il délaissa sa cuisine avec enthousiasme. Visiblement, il mourait d'envie de parler du meurtre.

— Une seconde, dit-il. Allons là-haut rejoindre maman, elle ne voudra pas manquer cette occasion. Jamais elle ne me le pardonnera si nous bavardons ici. Ohé, Milly ! Je t'envoie deux amis !

Mme Croft nous accueillit chaleureusement et s'empressa de demander des nouvelles de Nick. Je la trouvais beaucoup plus sympathique que son mari.

— Pauvre petite ! s'écria-t-elle. Elle est dans une maison de repos ? Ça ne m'étonne pas que ses nerfs aient lâché. C'est un drame affreux, monsieur Poirot, épouvantable. Tuer une pauvre innocente. J'en ai froid dans le dos rien que d'y penser ! Vraiment. Nous ne sommes pourtant pas chez les sauvages, mais ici, au cœur même de notre vieux pays ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Maintenant j'ai peur de sortir et de te laisser toute seule, maman, renchérit son mari qui nous avait rejoints après avoir enfilé une veste. Quand je pense que je t'avais abandonnée hier soir, j'en ai des frissons.

— Cela ne se reproduira plus, je te le garantis, le prévint Mme Croft. Du moins, pas à la nuit tombée. Et j'ai bien envie de partir d'ici le plus tôt possible. Ça ne sera plus jamais la même chose. Ça m'étonnerait que cette pauvre Nick Buckley accepte jamais de passer ne serait-ce qu'une nuit dans cette maison.

Il ne fut pas très facile d'orienter la conversation vers le sujet qui

nous intéressait. Intarissables, ils voulaient connaître tous les détails. La famille de la pauvre jeune fille allait-elle venir ? Quand l'enterrement aurait-il lieu ? Allait-il y avoir une enquête ? Qu'en pensait la police ? Avaient-ils déjà des indices ? Était-il vrai que l'on avait arrêté un suspect à Plymouth ?

Une fois leur curiosité satisfaite, ils insistèrent pour nous garder à déjeuner. Heureusement, Poirot eut la bonne idée de prétendre que le chef de la police locale nous attendait pour déjeuner...

Profitant d'une minute de répit, Poirot réussit enfin à leur poser la question qui nous amenait.

— Mais oui, dit M. Croft. (Il tirait distraitement sur le cordon du rideau en le regardant d'un air préoccupé.) Je m'en souviens très bien. Nous venions de nous installer. C'est bien ça, l'appendicite, c'est ce qu'avait dit le docteur...

— D'ailleurs, ça n'était sûrement pas l'appendicite, l'interrompit sa femme. Les médecins adorent vous découper. Pour moi, ça ne nécessitait pas une opération. Elle avait dû avoir une indigestion ou quelque chose de ce genre. Ils lui ont fait une radio et lui ont dit qu'elle ferait mieux de se faire opérer. Et ils ont embarqué cette pauvre gosse dans un de leurs horribles hôpitaux.

— Je lui ai demandé si elle avait fait son testament. C'était plutôt pour plaisanter, ajouta M. Croft.

— Et alors ?

— Elle l'a rédigé séance tenante. Au début, elle voulait aller chercher un formulaire à la poste, mais je le lui ai déconseillé. On m'avait raconté que cela pouvait causer beaucoup d'ennuis... De toutes les façons, son cousin est avocat. Il pouvait toujours lui en refaire un autre dans les règles, plus tard, si tout se passait bien, ce dont je ne doutais pas. C'était une simple précaution.

— Qui étaient les témoins ?

— Ellen, la bonne, et son mari.

— Et après, qu'en avez-vous fait ?

— Nous l'avons adressé par la poste à Vyse, l'homme de loi.

— Vous êtes certain qu'il est bien parti ?

— Cher monsieur Poirot, c'est moi qui l'ai mis dans la boîte ! Là-bas, à côté de la barrière.

— Donc, si M. Vyse affirme qu'il ne l'a jamais reçu...

Croft le regarda, incrédule.

— Vous voulez dire qu'il se serait égaré ? Mais c'est impossible !

— Vous êtes certain de l'avoir posté ?

— Catégorique, renchérit M. Croft. Vous avez ma parole.

— Bah ! fit Poirot. Heureusement, cela n'a pas d'importance. Mlle Nick ne mourra pas de sitôt.

— Et voilà ! me dit mon vieil ami quand nous nous retrouvâmes sur

le chemin de l'hôtel à l'abri des oreilles indiscrètes. Lequel des deux ment ? M. Croft ou Charles Vyse ? Je dois reconnaître que je ne vois pas pourquoi M. Croft mentirait. Il n'avait aucun intérêt à supprimer le testament, d'autant plus que c'est lui qui en a été l'instigateur. Sa déclaration est cohérente et correspond à celle de Nick. Quoi qu'il en soit...

— Oui ?

— Je suis ravi d'avoir surpris M. Croft alors qu'il faisait la cuisine, à notre arrivée. Il a laissé une magnifique empreinte grasseuse de son pouce et de son index sur le coin du journal qui recouvrait la table de la cuisine. J'ai réussi à en déchirer un bout

sans me faire voir et je vais l'envoyer à notre bon ami l'inspecteur Japp, de Scotland Yard. Avec un peu de chance, il pourra nous apprendre quelque chose.

— Vous croyez ?

— Hastings, je ne peux pas m'empêcher de trouver que notre sympathique M. Croft est un peu trop poli pour être honnête. Et maintenant, allons déjeuner. Je meurs de faim.

L'étrange Comportement de Frederica

En fin de compte, les déclarations de Poirot à propos de notre déjeuner avec le chef de la police locale se révélèrent moins mensongères qu'elles n'en avaient l'air. Le colonel Weston vint en effet nous rendre visite juste après le repas.

Cet homme de haute stature, d'allure très militaire, ne manquait pas d'une certaine prestance. Il manifestait à l'égard de Poirot le respect qui lui était dû, et il semblait connaître tous ses exploits dans les moindres détails.

« Quelle chance de vous avoir parmi nous, monsieur Poirot » répétait-il sans cesse.

Sa seule hantise était de devoir faire appel à Scotland Yard. Il était bien déterminé à résoudre le mystère et à attraper le criminel sans leur aide. Il était donc comblé par la présence de Poirot dans le voisinage.

Si j'en juge par ce que je savais moi-même, Poirot lui fit un récit complet de toute l'histoire.

— Sale affaire, constata le colonel. Je n'ai jamais rien entendu de tel. La jeune fille devrait être en sécurité dans cette clinique. Mais on ne peut l'y garder *ad vitam aeternam* !

— C'est bien là le problème, colonel. Et il n'y a qu'une seule façon de le résoudre.

— Laquelle ?

— Mettre la main sur le coupable.

— Si vos soupçons se vérifient, cela ne va pas être facile.

— Hélas non !

— Il nous faut des preuves ! Nous allons avoir un mal fou à les réunir. (Il fronça les sourcils d'un air préoccupé.) Ces affaires où on ne peut procéder à aucune enquête de routine sont toujours compliquées. Si nous pouvions mettre la main sur le pistolet...

— Il y a de grandes chances pour qu'il repose au fond de la mer. Si le meurtrier n'est pas complètement idiot...

— Ah ! mais ils le sont parfois, objecta le colonel Weston. Leur stupidité est parfois surprenante. Je ne parle pas des meurtres – je suis assez heureux, ma foi, de pouvoir vous dire qu'ils sont assez rares par ici – mais des délits courants que traite la police. La sottise de ces gens-là est ahurissante.

— Ils n'ont pas la mentalité de tout un chacun.

— Peut-être. Si Vyse est notre homme, il va nous donner du fil à retordre. Il est prudent et c'est un excellent juriste. Il ne se trahira pas. Ce serait plus facile avec Mme Rice. Je parie dix contre un qu'elle va recommencer. Les femmes ne brillent pas par leur patience. (Il se leva.) L'enquête judiciaire a lieu demain matin. J'ai mis le coroner au courant, il laissera filtrer le minimum d'informations. Ne dévoilons rien pour l'instant.

Il se dirigeait vers la porte lorsqu'il fit volte-face.

— Dieu me pardonne ! J'allais oublier ce qui vous intéresse le plus ! Que pensez-vous de ceci ?

Se rasseyant, il sortit de sa poche un bout de papier griffonné et tout froissé qu'il tendit à Poirot.

— Mes hommes l'ont trouvé en fouillant systématiquement le terrain. Pas très loin de l'endroit où vous regardiez tous le feu d'artifice. C'est la seule pièce à conviction que nous possédions.

Poirot défroissa le papier. Il était recouvert d'une grande écriture irrégulière :

... faut de l'argent tout de suite. Sinon, vous savez ce qui se passera... Ceci est un avertissement.

Poirot fronça les sourcils. Il le lut et le relut.

— Très intéressant, marmonna-t-il. Puis-je le garder ?

— Certainement. Il ne portait aucune empreinte digitale. J'espère que vous pourrez en tirer quelque chose. (Le colonel Weston se prépara à nouveau à sortir.) Il faut que j'y aille maintenant. C'est demain l'enquête, comme je vous l'ai dit. À propos, seul le capitaine Hastings sera convoqué à la barre des témoins. Nous ne voulions pas mettre la puce à l'oreille des journalistes en citant votre nom.

— Vous avez bien fait. A-t-on prévenu la famille de cette pauvre jeune fille ?

— Le père et la mère arrivent aujourd'hui du Yorkshire. Ils seront là à cinq heures et demie. Les pauvres gens. Je les plains de tout mon cœur. Ils emporteront le corps chez eux demain. Quelle histoire lamentable ! ajouta-t-il en hochant la tête. Je céderais volontiers ma place à un autre, monsieur Poirot.

— Hélas ! colonel. Comme vous le dites, c'est une tâche bien ingrate.

Après son départ, Poirot examina à nouveau le bout de papier.

— Est-ce un indice important ? demandai-je. Il haussa les épaules.

— Qui sait ? Il y a du chantage dans l'air. L'un des invités de la soirée d'hier s'est fait extorquer de l'argent d'une façon très désagréable. Mais il peut très bien s'agir de quelqu'un qui n'a rien à voir avec notre affaire.

Il regarda l'écriture à la loupe.

— Hastings, cette écriture ne vous dit rien ?

— Elle me rappelle... Ça y est ! Le petit mot de Mme Rice.

— Exact, approuva lentement Poirot. Elles se ressemblent. Il est indéniable qu'elles se ressemblent. C'est curieux. Et pourtant, je ne crois pas que ce soit l'écriture de Mme Rice.

On frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-il.

C'était le capitaine Challenger.

— Je ne faisais que passer, expliqua ce dernier. Vous avez du nouveau ?

— Parbleu, lui dit Poirot. Pour l'instant, je me sens plutôt revenu à mon point de départ. J'ai l'impression de progresser à reculons !

— C'est bien embêtant ! Mais j'ai peine à vous croire, monsieur Poirot. J'ai tellement entendu parler de vous et tout le monde s'accorde à dire que vous êtes un type extraordinaire. Vous n'avez jamais échoué, paraît-il.

— C'est faux, contesta Poirot. J'ai subi un cuisant échec en Belgique en 1893. Vous vous souvenez que je vous l'ai raconté, Hastings ? L'histoire de la boîte de chocolats.

Je hochai la tête en souriant, car après m'avoir narré l'affaire, Poirot m'avait enjoint de lui dire « Boîte de chocolats » chaque fois que je trouverais qu'il se laissait emporter par la vanité. Ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de se sentir abominablement humilié quand je le rappelai à l'ordre avec les mots magiques à peine une minute et demie plus tard...

— Bah ! fit Challenger, cela fait si longtemps. Ça ne compte plus. Vous allez découvrir le fond de l'affaire, n'est-ce pas ?

— Ça, je vous le jure. Vous avez la parole d'Hercule Poirot. Je serai comme le limier qui, une fois qu'il a repéré une piste, ne la quitte plus.

— Bravo. Vous en avez repéré une ?
— Il y a deux suspects possibles.
— Je suppose qu'il est inutile de vous demander leurs noms ?
— Exact. Je ne vous les dirais pas. Voyez-vous, je n'ai pas la prétention de ne pas commettre d'erreurs.

— J'espère que mon alibi est convaincant, ajouta Challenger avec un petit clin d'œil.

Poirot sourit avec indulgence au grand gaillard bronzé.

— Vous avez quitté Devonport quelques minutes après 20 h 30 et vous n'êtes arrivé ici qu'à 22 h 05, soit vingt minutes après le crime. Devonport n'est pourtant qu'à une cinquantaine de kilomètres. Vous avez souvent fait le trajet en une heure, car la route est excellente. Vous voyez que votre alibi n'est pas si bon.

— Eh bien, je...

— Vous comprenez donc que je dois enquêter dans toutes les directions. Je viens de vous démontrer que vous n'aviez pas un excellent alibi, mais il y a encore autre chose. Je ne crois pas me tromper en disant que vous désirez épouser Mlle Nick ?

Le marin devint écarlate.

— J'ai toujours souhaité en faire ma femme, avoua-t-il d'une voix rauque.

— C'est bien ce que je pensais. Eh bien, Mlle Nick était fiancée à un autre. Vous aviez une bonne raison de vouloir supprimer cet homme. Inutile pourtant, car il vient de mourir en héros.

— C'était donc vrai... les fiançailles de Nick avec Michael Seton ? C'était le bruit qui courait en ville ce matin.

— Tiens, comme les nouvelles se propagent vite ! Vous l'ignoriez ?

— Je savais qu'elle était fiancée, elle me l'avait dit il y a deux jours. Mais elle n'avait pas voulu me laisser deviner avec qui.

— Il s'agissait de Michael Seton. Entre nous, je crois qu'il lui lègue une jolie petite fortune. Ah ! ce ne serait pas le moment que quelqu'un tue Mlle

Nick, particulièrement en ce qui vous concerne. Elle pleure l'homme de sa vie à présent, mais le cœur se console vite et elle est jeune. Je crois en outre qu'elle vous aime beaucoup... Challenger resta silencieux quelques instants.

— Si cela se pouvait..., murmura-t-il.

On frappa à la porte. C'était Frederica Rice.

— Je vous cherchais, dit-elle à Challenger. On m'a dit que vous étiez ici. Vous m'avez rapporté ma montre ?

— La voici, je suis allé la chercher ce matin.

Il la sortit de sa poche et la lui tendit. Elle avait une drôle de forme : c'était un petit globe arrondi attaché à un ruban de soie noire. Je me souvins que Nick portait la même à son poignet.

— J'espère qu'elle donnera l'heure exacte à présent.
— Oui, c'est ennuyeux. Elle se dérègle sans cesse.
— Elle est là pour flatter votre beauté plus que pour donner l'heure, dit Poirot.

— Ne peut-on concilier l'utile et l'agréable ? (Elle nous dévisagea l'un après l'autre.) J'interromps une conversation importante ?

— Pas du tout, madame. Nous ne parlions pas crime, nous discussions ragots. Nous disions que les nouvelles se répandent comme la poudre et que tout le monde sait aujourd'hui que Nick était fiancée à ce valeureux aviateur disparu.

— Elle était donc bien fiancée à Michael Seton ! s'exclama Frederica.

— Cela vous étonne, madame ?

— Un peu. Je ne sais pas pourquoi. Je me suis bien doutée qu'il avait un faible pour elle l'automne dernier. Ils sont sortis souvent ensemble. Mais après Noël, ça a eu l'air de se refroidir et, d'après ce que je savais, ils ne se voyaient pratiquement plus.

— Ils ont bien gardé leur secret.

— Ce devait être à cause du vieux sir Matthew. Je crois qu'il était un peu dérangé.

— Vous ne vous doutiez de rien, madame ? Vous êtes pourtant très intime avec Nick.

— Nick est une petite cachottière à ses moments, murmura Frederica. Maintenant je comprends sa nervosité. Oh ! j'aurais dû tout deviner après ce qu'elle m'a dit l'autre jour.

— Votre jeune amie est ravissante, madame.

— C'est ce que pensait aussi ce bon Jim Lazarus à une époque, fit remarquer sans tact Challenger avec un grand rire.

— Oh ! Jim, vous savez...

Elle eut beau hausser les épaules, elle accusa quand même le coup.

— Dites-moi, monsieur Poirot, avez-vous...

Elle s'arrêta net, blêmit et chancela. Ses yeux étaient fixés sur la table.

— Vous ne vous sentez pas bien, madame ?

Elle s'effondra sur la chaise que je lui tendais. Tout en secouant la tête, elle murmura « ça va ». Prostrée, elle gardait le visage enfoui dans ses mains.

Nous la regardions, embarrassés.

Au bout d'une minute, elle se redressa.

— C'est ridicule ! George chéri, ne me regardez pas avec cet air affligé. Parlons plutôt du meurtre ou de quelque chose d'intéressant ! J'aimerais savoir si M. Poirot est sur une piste.

— Il est encore trop tôt pour le dire, madame, répondit prudemment Poirot.

— Enfin, vous devez bien avoir votre petite idée ?
— Oui, mais il me manque des preuves.
— Oh ! fit-elle, incrédule. Tout d'un coup, elle se leva.
— J'ai la migraine, déclara-t-elle. Je vais aller m'étendre. J'espère qu'ils me laisseront voir Nick demain.

Elle quitta brusquement la pièce. Challenger fronça les sourcils.

— Ah, les femmes ! Avec celle-là, on ne sait jamais sur quel pied danser. Nick l'aime beaucoup, mais je me demande si c'est réciproque. Quand elles se parlent, elles se donnent du « chérie » par-ci, « chérie » par-là, alors qu'en fait elles pensent plutôt « va au diable ! ». Vous sortez, monsieur Poirot ?

Le petit détective s'était levé et époussetait son chapeau avec soin.

— Oui, je descends en ville.

— Puis-je vous accompagner ? Je n'ai rien de spécial à faire.

— Mais bien sûr, avec plaisir.

Nous quittâmes la pièce. Soudain Poirot rebroussa chemin en marmonnant une excuse. Il nous rejoignit ensuite rapidement en brandissant sa canne qu'il avait oubliée.

Challenger cligna des paupières, un tantinet médusé ! La canne en question, avec son pommeau incrusté, ne passait pas inaperçue.

Poirot se rendit d'abord chez le fleuriste.

— Je voudrais envoyer des fleurs à Mlle Nick, nous expliqua-t-il.

C'était un client difficile à satisfaire. Son choix finit par se porter sur un panier – aussi doré que tarabiscoté – qu'il fit remplir d'œillet orange. Le tout était retenu par un gros nœud bleu.

La commerçante lui donna une carte sur laquelle il inscrivit avec des pleins et des déliés : *Avec les compliments d'Hercule Poirot.*

— Je lui ai fait porter des fleurs ce matin, nous confia Challenger. Croyez-vous que des fruits lui feraient plaisir ?

— Inutile, répliqua Poirot.

— Comment ?

— J'ai dit que ça n'était pas la peine. Elle n'a pas le droit d'accepter des cadeaux qui se mangent.

— Qui a dit cela ?

— Moi. C'est une consigne que j'ai donnée. J'ai déjà averti Mlle Buckley. Elle est d'accord.

— Grands dieux ! s'exclama Challenger. Il avait l'air profondément troublé et regarda Poirot avec attention.

— Alors c'est donc ça ? Vous craignez toujours quelque chose ?

Un entretien avec M. Whitfield

L'enquête fut des plus sommaires : on n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. On procéda à l'identification du corps puis je racontai comment j'avais découvert le cadavre. Ce fut ensuite la déposition du médecin.

Les conclusions furent remises à la semaine suivante.

Le meurtre de St Loo avait accédé à la notoriété et faisait la une des journaux. Il succédait bel et bien, en fait, à « Disparition de Seton : on ignore ce qu'il est advenu de l'aviateur ».

Maintenant que Seton était mort et que la nation tout entière avait rendu hommage à sa mémoire, il fallait un nouveau sujet d'émotion. Le mystère de St Loo était une bénédiction pour la presse en manque de sujets à sensation pendant ce mois d'août.

Après ma déposition, esquivant les journalistes, je rejoignis Poirot et nous parlâmes un moment avec le révérend Giles Buckley et son épouse, Jane.

Les parents de Maggie formaient un couple totalement hors du temps et d'une simplicité touchante.

Mme Buckley, une grande femme blonde à l'air décidé, pouvait difficilement renier ses origines écossaises. Son mari, en revanche, était un petit homme grisonnant que son air mal assuré rendait assez attirant.

Ces pauvres gens étaient complètement hébétés par le malheur qui leur tombait dessus et leur ravissait leur fille chérie. « Notre Maggie », ne cessaient-ils de répéter.

— Je n'ai pas encore réalisé ce qui s'est passé, disait M. Buckley.

Une enfant si charmante, monsieur Poirot. Si douce et désintéressée, entièrement dévouée à autrui. Qui pouvait lui vouloir du mal ?

— Je n'y croyais pas en lisant le télégramme, continua Mme Buckley. Nous l'avions quittée la veille.

— Au cœur de la vie, nous sommes toujours au seuil de la mort, murmura son époux.

— Le colonel Weston a été très bon, dit Mme Buckley. Il nous a promis de faire tout son possible pour découvrir le coupable. Ce ne peut être que l'œuvre d'un fou. Je ne vois pas d'autre explication.

— Madame, je ne puis vous dire à quel point je compatis à votre douleur et combien j'admire votre force d'âme !

— Le désespoir ne nous rendrait pas notre Maggie, constata-t-elle tristement.

— Ma femme est merveilleuse, approuva le pasteur. Sa foi et son courage sont un exemple pour moi. C'est tellement... tellement incompréhensible, monsieur Poirot.

— Hélas ! monsieur.

— J'ai entendu dire que vous étiez un grand détective, monsieur Poirot, dit Mme Buckley.

— C'est ce que l'on dit, madame.

— Oh ! Mais c'est vrai. Même dans notre petit village perdu dans la campagne, nous avons entendu parler de vous. Vous allez découvrir la vérité, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Je ne m'accorderai aucun repos avant de la connaître, madame.

— Elle vous sera révélée, monsieur Poirot, murmura le pasteur d'une voix tremblante. Le mal ne peut rester impuni.

— Le mal ne demeure jamais impuni, monsieur. Mais le châtiment reste parfois secret.

— Qu'entendez-vous par là ? Poirot se contenta de hocher la tête.

— Pauvre petite Nick, soupira Mme Buckley. C'est encore elle qui me fait le plus de peine. Elle m'a écrit une lettre bouleversante où elle s'accusait d'être responsable de la mort de Maggie.

— Ce sont des sentiments morbides, fit M. Buckley.

— Oui, mais je comprends ce qu'elle doit éprouver. J'aimerais tant la voir. Il est invraisemblable que même sa famille ne soit pas admise auprès d'elle.

— Les médecins et les infirmières sont très stricts, dit Poirot d'un air évasif. Ce sont eux qui établissent le règlement et rien ne pourrait le modifier. Ils doivent craindre pour elle l'émotion – bien compréhensible – qu'elle éprouverait en vous voyant.

— C'est possible, admit Mme Buckley sans grande conviction. Mais je suis contre les cliniques et je trouve qu'il serait plus bénéfique pour Nick que nous l'emmenions avec nous... loin d'ici.

— Vous avez sans doute raison, mais je crains qu'ils ne refusent.

Vous ne l'avez pas vue depuis longtemps ?

— Pas depuis l'automne dernier où elle est venue à Scarborough. Maggie est allée passer une journée avec elle, puis elles sont revenues et Nick a dormi une nuit à la maison. C'est une enfant charmante, encore que je n'apprécie pas beaucoup ses amis. Ni la vie qu'elle mène... mais ça n'est pas vraiment sa faute, la pauvre petite. Elle n'a jamais été élevée.

— La Maison du Péril est un drôle d'endroit, dit Poirot, pensif.

— Je ne l'ai jamais aimée, fit Mme Buckley. Quelque chose me met mal à l'aise dans cette maison. Sir Nicholas me déplaisait souverainement, il me donnait des frissons dans le dos.

— Ce n'était pas ce qu'on peut appeler un brave homme, j'en ai peur, approuva son mari, mais il pouvait exercer une certaine séduction.

— Ça ne m'a jamais frappée, répliqua-t-elle. Le mal rôde dans cette demeure et nous n'aurions jamais dû y envoyer notre Maggie !

— Il est trop tard maintenant, soupira M. Buckley en hochant la tête.

— Je ne vous importunerai pas plus longtemps, reprit Poirot. Je voulais simplement vous présenter toutes mes condoléances.

— Vous avez été très bon, monsieur Poirot. Et nous vous sommes très reconnaissants de tout ce que vous faites.

— Quand regagnez-vous le Yorkshire ?

— Demain. Un bien triste voyage. Adieu, monsieur Poirot, et encore merci.

— Comme ils sont simples et charmants, constatai-je après leur départ.

Poirot acquiesça.

— Cela fait mal au cœur. Une tragédie aussi inutile. Cette jeune fille... Ah ! je me le reproche amèrement. Hercule Poirot était là et n'a pas su empêcher ce crime !

— Personne n'aurait pu l'empêcher.

— Vous dites n'importe quoi, Hastings. Un simple quidam ne pouvait rien faire, mais à quoi cela me sert-il d'être Hercule Poirot, avec des petites cellules grises d'une qualité tellement supérieure à la moyenne, si je ne réussis pas là où les autres échouent ?

— Évidemment, présenté ainsi !

— Mais oui. Je suis stupéfait, démoralisé, complètement anéanti.

Il me sembla que l'anéantissement de Poirot ressemblait étrangement à une blessure d'amour-

propre, mais je m'abstins avec prudence de tout commentaire.

— Et maintenant, en route pour Londres.

— Londres ?

— Oui. Nous avons le temps d'attraper le rapide de 14 heures. Tout

est paisible ici. Mlle Nick est à l'abri dans sa clinique. Personne ne peut lui faire de mal. Les chiens de garde peuvent donc s'absenter. J'ai besoin d'une ou deux informations complémentaires.

Notre premier soin en arrivant à Londres fut de rendre visite aux avoués de feu le capitaine Seton, MM. Whitfield, Pargiter & Whitfield.

Poirot avait pris rendez-vous au préalable et, bien qu'il fût 6 heures passées, nous fûmes bientôt introduits chez M. Whitfield, le patron de l'étude.

C'était un homme courtois et imposant. Il avait sur son bureau une lettre du chef de la police de St Loo, ainsi qu'un courrier signé d'un haut fonctionnaire de Scotland Yard.

— Tout ceci me semble très irrégulier et pour le moins inhabituel, monsieur euh... Poirot, commença-t-il en essuyant son lorgnon.

— En effet, monsieur Whitfield. Mais le meurtre est toujours irrégulier... et je suis heureux de le dire, assez peu courant.

— Exact. Tout à fait exact. Mais vous ne croyez pas que vous allez un peu loin en imaginant qu'il existe une relation entre ce meurtre et les dernières volontés de mon défunt client ?

— Non.

— Bien ! Dans ce cas... La lettre de sir Henry est parfaitement explicite. Je serai... hum... heureux de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

— Vous étiez le conseiller juridique de feu le capitaine Seton ?

— Et de toute la famille Seton, cher monsieur, qui nous fait confiance depuis une centaine d'années.

— Parfaitement. Feu sir Matthew Seton avait-il fait un testament ?

— Nous l'avions rédigé nous-mêmes.

— Et comment a-t-il disposé de sa fortune ?

— Il a fait plusieurs legs, dont un au Musée d'histoire naturelle, mais la presque totalité de sa grande... de son immense fortune, dirais-je, a été léguée au capitaine Michael Seton. Il n'avait pas d'autre parent proche.

— Une immense fortune, dites-vous ?

— Feu sir Matthew possédait la seconde fortune d'Angleterre, répliqua posément M. Whitfield.

— Il avait un caractère un peu particulier, m'a-t-on dit ?

M. Whitfield le regarda avec sévérité.

— Monsieur Poirot, un millionnaire peut se permettre d'être excentrique. C'est d'ailleurs même ce que le commun des mortels attend de lui.

Le petit détective reçut la réprimande avec humilité et posa une autre question :

— J'ai cru comprendre qu'il était mort subitement ?

— Oui. Sir Matthew jouissait d'une santé florissante. Il avait

pourtant une tumeur que personne n'avait décelée. Elle a touché un tissu vital et il a fallu opérer d'urgence. L'opération a été, comme d'habitude dans ces cas-là, une réussite. Mais sir Matthew est mort.

— Et toute sa fortune est revenue à Michael Seton ?

— C'est exact.

— Ce dernier avait rédigé un testament avant de quitter l'Angleterre ?

— Oui, si vous appelez cela un testament, répondit M. Whitfield avec une grimace dédaigneuse.

— Est-il légal ?

— Parfaitement légal. Les intentions du signataire sont claires et cela a été fait en présence de témoins. Oui, tout est légal.

— Mais vous n'avez pas l'air d'accord avec les termes de ce testament ?

— Mon cher monsieur, à quoi servons-nous dans ce cas ?

Je m'étais souvent posé la question. J'avais eu moi-même l'occasion de rédiger un testament très simple et j'étais effaré par la longueur du verbiage qu'y avait rajouté mon avoué.

— En vérité, continua M. Whitfield, le capitaine Seton n'avait pratiquement rien à laisser à cette époque. Il vivait d'une pension que lui versait son oncle. Il a dû penser que n'importe quoi ferait l'affaire.

Et il avait bien raison, pensai-je à part moi.

— Et quelle est la teneur de ce testament ? s'enquit Poirot.

— Il lègue la totalité de ce qu'il possède à sa future femme, Mlle Magdala Buckley, et me désigne comme exécuteur testamentaire.

— Mlle Buckley devient donc héritière de droit ?

— Certainement, c'est elle qui hérite.

— Et que se serait-il passé si elle avait été tuée lundi dernier ?

— Le capitaine Seton l'ayant précédée dans la mort, l'argent aurait été à celui ou celle qu'elle aurait institué comme légataire universel... ou en l'absence d'un testament, à son plus proche parent.

Dans ce cas, précisa M. Whitfield avec allégresse, les droits de succession auraient été énormes ! Considérables ! Trois morts successives...

Il secoua la tête et répéta :

— Énormes !

— Mais il serait resté quelque chose de cette fortune ? murmura doucement Poirot.

— Cher monsieur, je vous l'ai dit, sir Matthew était l'un des hommes les plus riches d'Angleterre.

Poirot se leva.

— Merci, monsieur Whitfield. Merci mille fois pour tous ces renseignements.

— Je vous en prie. J'ajoute que je vais me mettre en rapport avec

Mlle Buckley. Je crois d'ailleurs qu'un courrier est déjà parti. Je serai heureux de pouvoir lui rendre service.

— C'est une très jeune femme, le prévint Poirot, et elle aurait besoin des conseils d'un juriste compétent.

— Il est à craindre qu'elle ne devienne la proie des coureurs de dot, commenta M. Whitfield d'un air soucieux.

— Il faut s'y attendre en effet, acquiesça Poirot. Au revoir, monsieur.

— Adieu, monsieur Poirot. Je suis heureux d'avoir pu vous rendre service. Votre nom m'est... hum... familial !

Il avait prononcé ces derniers mots avec une certaine gentillesse, mais tout en laissant clairement entendre qu'il avait fait là un bel effort de courtoisie.

— Tout est exactement comme vous le pensiez, Poirot, le félicitai-je en sortant.

— Forcément, mon bon ami. Cela ne pouvait être autrement. Maintenant, en route pour le *Cheshire Cheese*. Nous y avons rendez-vous pour dîner avec Japp.

Nous trouvâmes l'inspecteur Japp, de Scotland Yard, déjà installé. Il se leva pour accueillir Poirot avec chaleur.

— Cela fait des années que nous ne nous sommes vus, monsieur Poirot. Je pensais que vous ne songiez plus qu'à cultiver votre jardin, à présent.

— J'y songe, Japp, j'y songe. Je me suis même adonné un temps à la culture des cucurbitacées. Mais même en cultivant son jardin, il est impossible d'échapper aux crimes.

Il poussa un soupir. Je savais qu'il évoquait cette étrange affaire de Fernley Park. Mon Dieu, comme je regrettais d'avoir été absent à cette époque.

— Et vous, capitaine Hastings, comment allez-vous ?

— En pleine forme, je vous remercie.

— Alors il s'agit de nouveau de meurtres ? poursuivit Japp de son air facétieux.

— Comme vous le dites. De nouveau.

— Ne soyez pas déprimé, mon vieux, répondit Japp. Même si vous n'y voyez pas très clair... dites-vous qu'à votre âge vous ne pouvez pas espérer remporter les mêmes succès que jadis. On finit tous par se ramollir en vieillissant. Il faut laisser leur chance aux jeunes !

— Pourtant, ce sont les vieux chiens les mieux dressés, murmura Poirot. Ils sont rusés et ne lâchent jamais prise.

— Bah ! nous sommes des êtres humains, pas des chiens.

— Y a-t-il une telle différence ?

— C'est une façon de voir les choses. Mais vous êtes un phénomène, Poirot ! Pas vrai, capitaine ? Il l'a toujours été. D'ailleurs il n'a pas

changé... un peu plus dégarni sur le sommet, mais vos bacchantes sont plus luxuriantes que jamais.

— Hein ? fit Poirot, que...

— Il vous complimente sur votre moustache, intervins-je pour le rassurer.

— C'est vrai qu'elle est belle, répondit Poirot en la caressant d'un air complaisant.

Japp partit d'un éclat de rire retentissant.

— Bon. J'ai fait le petit travail que vous m'aviez confié. Ces empreintes digitales...

— Alors ? demanda Poirot, impatient.

— Rien. Quel que soit l'individu, il n'a jamais eu affaire à nos services. Par ailleurs, j'ai envoyé un télégramme à Melbourne et, que l'on mentionne son nom ou que l'on fournisse son signalement, il est manifestement inconnu là-bas.

— Tiens !

— Il y a peut-être anguille sous roche, mais lui, il n'a jamais été fiché. Quant à l'autre affaire...

— Oui ?

— Lazarus & Fils ont très bonne réputation, reprit Japp. Ils sont réguliers et honnêtes dans leurs tractations, durs en affaires bien sûr, mais c'est autre chose. Il faut être coriace dans ce métier. Bref, ils n'ont rien à se reprocher. En revanche, je crois qu'ils ont des problèmes... d'ordre financier.

— Tiens donc !

— Ils ont été sévèrement touchés par la crise qui sévit en ce moment sur le marché de la peinture, comme d'ailleurs sur celui des meubles anciens. C'est la faute, sans doute, à toutes ces monstruosité modernes qui nous viennent du Continent. Pour couronner le tout, ils se sont fait construire de nouveaux locaux l'an dernier... Et, ma foi, j'ai l'impression qu'ils sont dans une mauvaise passe.

— Merci pour tous ces renseignements.

— De rien. Ça n'est pas vraiment dans mes cordes, comme vous le savez, mais je me suis fait un point d'honneur de trouver ce que vous cherchiez. Nous sommes bien placés pour avoir des informations.

— Mon bon Japp, comment ferais-je sans vous ?

— Bah ! ça n'est rien. Ça me fait plaisir de rendre service à un vieil ami. Je vous avais mis sur pas mal d'affaires tordues dans le bon vieux temps, pas vrai ?

Japp savait tout ce qu'il devait à Poirot qui l'avait maintes fois aidé à résoudre des affaires complexes.

— Oui, c'était le bon vieux temps.

— Maintenant encore, ça ne me déplairait pas que nous puissions collaborer de temps en temps. Vos méthodes sont peut-être un peu

démodées, mais il faut reconnaître que vous avez la tête bien faite, mon cher Poirot.

— Et ma dernière question concernant le Dr MacAllister ?

— Alors lui, c'est le prototype du toubib pour dames ! Non ! pas un gynécologue, mais un de ces médecins pour les nerfs, qui vous conseillent de dormir dans une pièce aux murs violets et au plafond orange, et qui vous parlent de votre libido ou de ce genre de choses en vous disant de céder à vos instincts. Un charlatan, si vous voulez mon avis, mais les femmes en sont folles. Elles se précipitent toutes chez lui. Il voyage beaucoup, je crois qu'il travaille aussi à Paris.

— Qui est ce Dr MacAllister ? demandai-je, surpris. Ce nom ne me dit rien. D'où sort-il ?

— C'est l'oncle du capitaine Challenger, m'expliqua Poirot. Vous vous souvenez qu'il avait mentionné un oncle médecin ?

— Vous poussez loin les recherches ! Vous pensiez qu'il avait pu opérer sir Matthew ?

— Il n'est pas chirurgien, précisa Japp.

— Mon bon ami, dit Poirot, j'aime mettre mon nez dans tout ce qui se présente. Hercule Poirot est un fin limier. Il ne décolle pas de sa piste. Si hélas il n'y a pas de traces, il flaire partout, et avec une prédilection marquée pour tout ce qui ne sent pas très bon. Voilà comment je procède. Et souvent... si souvent, je trouve !

— Ah ! c'est bien vrai que parfois ça ne sent pas la rose ! remarqua Japp. Certes, notre métier n'est pas toujours joli-joli. Le vôtre est même pire car, n'agissant pas à titre officiel, vous êtes toujours obligé de ruser pour vous faufiler jusqu'à votre proie...

— Je ne ruse pas, Japp. Je ne me suis jamais déguisé.

— Ce serait impossible, constata celui-ci. Vous êtes unique et quand on vous a vu une fois, on ne peut pas vous oublier.

Poirot le dévisagea d'un air sceptique.

— Je plaisante ! Ne faites pas attention. Un porto ? Ça me semble une excellente idée.

La soirée continua dans une atmosphère détendue. Nous nous retrouvâmes bientôt plongés dans l'évocation des souvenirs de telle ou telle affaire. J'avoue que, moi aussi, j'aimais à évoquer le passé. Quels bons moments nous avions vécus. Je me sentais vieux et plein d'expérience !

Ce pauvre vieux Poirot. Notre affaire le déroutait, je le voyais bien. Ses capacités n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Je pressentais un échec... jamais nous n'allions mettre la main sur le meurtrier de Maggie Buckley.

— Courage, mon bon ami, dit Poirot en me tapant sur l'épaule. Tout n'est pas perdu. Épargnez-nous donc cette tête d'enterrement !

— Quelle tête d'enterrement ? Moi, je vais très bien.

— Mais moi aussi, tout comme Japp.

— Nous allons tous bien, déclara Japp, hilare. Et sur cette note optimiste, nous nous quit-tâmes. Le lendemain matin, nous revînmes à St Loo. Dès

son arrivée à l'hôtel, Poirot appela la clinique et demanda à parler à Nick. Je vis soudain son visage se transformer et il faillit lâcher l'appareil.

— Comment ? Quoi ? Répétez, s'il vous plaît. Il écouta encore un instant puis s'écria :

— Oui, oui, j'arrive immédiatement !

Il tourna vers moi un visage décomposé.

— Pourquoi suis-je parti, Hastings ? Mon Dieu ! Mais pourquoi ?

— Que s'est-il passé ?

— Mlle Nick est au plus mal. Empoisonnée à la cocaïne. Ils l'ont eue finalement. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi suis-je parti ?

La boîte de chocolats

Pendant tout le trajet, Poirot marmonna dans sa moustache. Il se sentait atrocement coupable.

— J'aurais dû m'en douter. J'aurais dû m'en douter ! Mais que pouvais-je faire ? J'avais pris toutes les précautions. C'est impossible, impossible ! Personne n'a pu l'approcher ! Qui a désobéi à mes ordres ?

À la clinique, on nous fit attendre dans une petite salle du rez-de-chaussée. Quelques instants plus tard, le Dr Graham arriva. Il était pâle et paraissait épuisé.

— Elle s'en tirera, nous rassura-t-il. Elle va mieux à présent. Le problème était de savoir quelle quantité de ce maudit produit elle avait avalée.

— Quel produit ?

— Cocaïne.

— Elle s'en sortira ?

— Oui, oui, elle s'en sortira.

— Mais comment cela a-t-il pu se produire ? Comment des gens sont-ils arrivés jusqu'à elle ? Qui est entré ?

Poirot ne tenait pas en place.

— Personne n'est entré.

— Mais c'est impossible !

— C'est la vérité.

— Mais alors...

— C'est cette boîte de chocolats.

— Sacré nom... Je lui avais dit de ne rien manger ! Rien qui vienne

de l'extérieur !

— Je l'ignorais. Essayez donc d'empêcher une jeune fille de s'intéresser à une boîte de chocolats. Elle n'en a mangé qu'un, Dieu merci.

— Il y avait de la cocaïne dans tous les chocolats ?

— Non. Elle en a pris un et il y en avait deux autres dans la rangée du haut. Le reste n'était pas empoisonné.

— Comment avait-on procédé ?

— C'est tout bête. On avait coupé le chocolat en deux : on avait mélangé la cocaïne à la pâte fourrée et il ne restait plus qu'à recoller le chocolat. Du bricolage. C'est ce que l'on appelle un travail d'amateur.

— Ah si j'avais su ! gémit Poirot. Si je m'étais douté un seul instant ! Puis-je la voir ?

— Dans une heure peut-être, lui répondit le médecin. Remettez-vous, mon cher, elle ne va pas mourir.

Pendant une heure nous déambulâmes dans les rues de St Loo. Je fis de mon mieux pour distraire Poirot de ses idées noires. Je n'arrêtais pas de lui répéter que tout allait bien et qu'en fin de compte il n'y avait pas de dégâts.

Mais il secouait la tête et se contentait de répondre :

— J'ai peur, Hastings, j'ai peur...

Ses manières étranges finirent par m'effrayer moi aussi. À un moment il m'agrippa le bras.

— Écoutez. Je me trompe complètement. Je me trompe depuis le début.

— Vous voulez dire que ce n'est pas à cause de l'héritage...

— Non, non, pour cela j'ai raison. Oh oui ! Mais ces deux-là... c'est trop simple... trop facile. Ce doit être plus compliqué. Oui, il y a quelque chose.

Il s'écria dans un accès d'indignation :

— Ah ! cette petite ! C'était pourtant une interdiction formelle. Ne lui avais-je pas dit : « Ne touchez à rien qui vienne de l'extérieur » ? Elle a désobéi à Hercule Poirot ! Ne lui suffisait-il pas d'avoir échappé à la mort à quatre reprises ? Fallait-il prendre un cinquième risque ? Ah, c'est inouï !

Nous rebroussâmes enfin chemin. Après une brève attente, on nous conduisit au premier étage.

Nick était assise dans son lit, les pupilles démesurément dilatées. Elle était fébrile et ne cessait de se tordre nerveusement les mains.

— Ça recommence, murmura-t-elle.

À la voir ainsi, Poirot fut réellement bouleversé. S'éclaircissant la voix, il lui saisit la main.

— Ah, mademoiselle !... Mademoiselle...

— Ça me serait égal qu'ils m'aient eue cette fois, dit-elle d'un air de défi. J'en ai assez ! Assez de tout.

— Pauvre petite !

— Pourtant, tout au fond de moi, je refuse de les laisser gagner.

— C'est votre force d'âme, mademoiselle. Vous jouez le jeu, vous relevez le défi.

— Votre bonne vieille clinique n'était pas si sûre, après tout, lui fit-elle remarquer.

— Si vous aviez obéi à mes ordres, mademoiselle... Elle le regarda, un peu étonnée.

— Mais c'est ce que j'ai fait.

— Je vous avais pourtant dit clairement que vous ne deviez rien manger qui vienne de l'extérieur !

— Mais je vous ai obéi.

— Et ces chocolats...

— Mais... C'est vous qui me les avez envoyés !

— Comment ?

— Ils venaient de vous !

— De moi ? Jamais de la vie !

— Mais si ! Il y avait votre carte dans la boîte !

— Quoi ?

Nick fit un geste égaré vers sa table de chevet. L'infirmière s'avança.

— Vous cherchez la carte qui était dans la boîte ?

— Oui, s'il vous plaît.

L'infirmière revint quelques minutes plus tard, la carte à la main.

— La voici.

Nous restâmes bouche bée. Sur la carte, je voyais les mots mêmes que Poirot avait tracés d'une écriture alambiquée sur le bristol qui accompagnait le panier de fleurs : *Avec les compliments d'Hercule Poirot*.

— Sacré tonnerre !

— Vous voyez ! s'écria Nick.

— Ce n'est pas moi qui ai écrit cela !

— Quoi ?

— Et pourtant, murmura le détective, c'est mon écriture.

— Je le sais bien. Une carte identique accompagnait les œillets orange. Je ne me suis pas méfiée une seconde des chocolats.

— Comment l'auriez-vous pu ? Le monstre ! Le monstre rusé et vicieux ! Il a du génie, cet homme-là ! « *Avec les compliments d'Hercule Poirot* . » Tellement simple ! Oui, mais il fallait y penser. Moi, je n'y avais pas pensé. Je n'avais pas prévu ce coup-là.

Nick s'agita dans son lit.

— Calmez-vous, mademoiselle. Vous n'êtes pas à blâmer, au contraire. C'est moi le fautif, misérable imbécile que je suis ! J'aurais

dû prévoir cette manœuvre. Oh oui ! j'aurais dû m'en douter.

Son menton s'affaissa sur sa poitrine, image vivante de la désolation.

L'infirmière tournait autour de nous d'un air réprobateur. Elle finit par dire :

— Et maintenant...

— Comment ? Oui, oui, je m'en vais. Courage, mademoiselle. Je vous jure que ce sera ma dernière erreur. Je suis honteux et confus, mais ils se sont joués de moi, ils ont été les plus malins et m'ont eu comme un bleu. Cela ne se reproduira pas. Je vous le promets. Venez, Hastings.

Le premier geste de Poirot fut d'aller interroger l'infirmière en chef. Elle était naturellement toute retournée par cette affaire.

— Ce n'est pas croyable, monsieur Poirot, pas croyable. Qu'une chose pareille puisse se passer dans notre établissement !

Poirot fit preuve de tact et de compréhension. Après avoir prononcé quelques paroles apaisantes, il s'enquit des circonstances dans lesquelles le paquet fatal était arrivé. L'infirmière l'arrêta et lui suggéra qu'il valait mieux interroger le garçon de salle qui était de garde à ce moment-là.

L'homme en question s'appelait Hood. Âgé d'une vingtaine d'années, il avait tout du brave garçon pas très malin. Comme il semblait nerveux et mal à l'aise, Poirot prit le temps de le rassurer.

— Nous n'avons aucun reproche à vous adresser, lui dit-il gentiment. Mais j'aimerais que vous me racontiez exactement quand et comment ce paquet est arrivé.

— C'est difficile à préciser, monsieur, fit le garçon de salle d'un air embarrassé. Il y a beaucoup de passage, les gens vont et viennent, demandent des renseignements ou déposent des paquets pour les malades.

— L'infirmière dit que celui-là est arrivé hier soir, précisai-je. Aux alentours de 6 heures.

Le visage du garçon s'illumina.

— Maintenant je m'en souviens. C'est un monsieur qui l'a amené.

— Un monsieur au visage mince... blond ?

— Blond, oui... mais je ne me souviens pas de son visage.

— Charles Vyse l'aurait-il apporté en personne ? murmurai-je à l'intention de Poirot.

Il ne m'était pas venu à l'esprit que Vyse pût être un nom familier au garçon de salle.

— Non, ça n'était pas M. Vyse, dit-il. Je le connais. Il était plus grand, un beau monsieur... dans une grosse voiture.

— Lazarus ! m'exclamai-je.

Poirot me foudroya du regard et je regrettai ma précipitation.

— Il avait une belle voiture et il a laissé un paquet. — À l'intention de Mlle Buckley ?

— Oui, monsieur.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Je n'y ai pas touché, monsieur. C'est l'infirmière qui l'a pris.

— Très juste. Mais vous l'avez eu entre les mains lorsque cet homme vous l'a remis, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, bien sûr, monsieur. Il me l'a donné et je l'ai posé sur la table.

— Quelle table ? Montrez-la-moi, s'il vous plaît.

Il nous conduisit dans le vestibule. La porte d'entrée était ouverte. À côté, sur une console à dessus de marbre, s'empilaient des lettres et des paquets.

— Tout est déposé là, monsieur. Ce sont les infirmières qui distribuent ensuite les objets aux patients.

— Vous souvenez-vous de l'heure exacte à laquelle ce paquet a été apporté ?

— Il devait être cinq heures et demie, ou même un peu plus tard. Le facteur venait de passer, et c'est son heure. On n'avait pas arrêté de l'après-midi. Beaucoup de gens étaient venus apporter des fleurs ou rendre visite à des malades.

— Je vous remercie. Maintenant je voudrais voir l'infirmière qui a apporté le paquet.

Il se trouvait que c'était une stagiaire, petite personne ébouriffée, tout en émoi. Elle se souvenait d'avoir monté le paquet à 6 heures quand elle avait pris son tour de garde.

— 6 heures, murmura Poirot. Ce paquet est donc resté en bas sur la table pendant une bonne vingtaine de minutes.

— Pardon ?

— Rien, mademoiselle. Poursuivez. Vous avez donc apporté ce colis à Mlle Buckley ?

— Oui. Il y avait plusieurs choses pour elle. Cette boîte et aussi des fleurs, des pois de senteur envoyés par M. et Mme Croft, je crois. Je les lui ai apportés en même temps. Il y avait aussi un paquet qui était arrivé par la poste... et fait curieux, c'était aussi une boîte de chocolats de chez Fuller.

— Comment ? Une seconde boîte ?

— Oui. Drôle de coïncidence ! Mlle Buckley a ouvert les deux et elle a dit : « Comme c'est dommage ! Je n'ai pas le droit d'en manger. » Ensuite elle a soulevé les couvercles pour regarder à l'intérieur si c'était vraiment les mêmes et elle a vu votre carte dans l'une d'elles. Alors elle m'a dit : « Mademoiselle, prenez la boîte qui m'est interdite. Sinon, je vais les confondre. » Mon Dieu, qui aurait pu imaginer une chose pareille ? On se croirait dans un roman d'Edgar Wallace.

Poirot interrompit son flot de paroles.

— Deux boîtes, avez-vous dit ? De qui venait la seconde ?

— Il n'y avait pas de carte à l'intérieur.

— De ces deux boîtes, laquelle est arrivée par la poste ? Celle qui était censée être la mienne ou l'autre ?

— Je ne m'en souviens plus. Voulez-vous que je le demande à Mlle Buckley ?

— Vous seriez bien aimable. Elle se précipita à l'étage.

— Deux boîtes, murmura Poirot. Voilà qui est troublant.

L'infirmière réapparut, hors d'haleine.

— Mlle Buckley n'en sait rien. Elle les avait déballées toutes les deux avant de regarder à l'intérieur. Mais elle croit se souvenir que ce n'était pas celle envoyée par la poste.

— Quoi ? fit Poirot qui s'y perdait.

— Votre paquet n'était pas celui qui est arrivé par la poste. Mais elle n'en est pas certaine.

— Diable ! grommela Poirot, tandis que nous repartions. Peut-on jamais être certain de rien ? Dans les romans policiers, oui. Mais dans la réalité, c'est toujours la pagaille. Moi-même, ai-je des certitudes ? Non, non et encore non !

— Lazarus...

— Oui, voilà qui est étonnant.

— Allez-vous lui en toucher un mot ?

— Mais bien sûr. Je serais curieux de voir sa réaction. À ce propos, nous ferions bien d'exagérer l'état de Mlle Nick. Il n'y a rien de mal à laisser courir le bruit qu'elle se trouve à l'article de la mort. Vous saisissez ? Prenez un visage solennel... oui, parfait. Vous avez l'air d'un croque-mort.

Nous eûmes la chance de tomber sur Lazarus, la tête sous le capot de son automobile juste devant le *Majestic*.

Poirot se dirigea droit vers lui.

— Monsieur Lazarus, hier en fin d'après-midi, vous avez déposé une boîte de chocolats pour Mlle Buckley, commença-t-il sans préambule.

Lazarus se redressa, surpris.

— Oui.

— C'était très gentil de votre part.

— En réalité, c'était de la part de Freddie... euh... de Mme Rice. Elle m'avait demandé de les lui apporter.

— Ah ! je vois.

— J'y suis allé d'un coup de volant.

— Je comprends.

Mon ami resta silencieux quelques instants puis il reprit :

— Où se trouve Mme Rice ?

— Dans le hall de l'hôtel, sans doute.

Elle était en train d'y prendre le thé et nous regarda avec une expression inquiète.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Nick est souffrante ?

— Il y a du mystère dans l'air, madame. Dites-moi, lui avez-vous envoyé une boîte de chocolats, hier ?

— Oui. Ou plus exactement, elle m'a demandé de lui en envoyer.

— C'est elle qui vous l'a demandé ?

— Oui.

— Mais elle ne devait voir personne ! Quand l'avez-vous vue ?

— Elle m'a téléphoné.

— Que vous a-t-elle dit ?

— « Peux-tu me faire porter un kilo de chocolats de chez Fuller. »

— Sa voix vous a-t-elle paru... faible ?

— Non. Pas du tout, plutôt ferme au contraire mais un peu différente. Au début, je ne l'ai pas reconnue.

— Jusqu'à ce qu'elle vous ait dit son nom.

— C'est cela.

— Êtes-vous bien sûre, madame, qu'il s'agissait de votre amie ?

Frederica le regarda, interloquée.

— Mais... mais oui, bien sûr, c'était elle. Qui d'autre voulez-vous que ce soit ?

— Excellente question, madame.

— Vous ne voulez pas dire...

— Sans tenir compte de ce qu'elle a pu dire, pourriez-vous jurer que c'était bien la voix de votre amie ?

— Non, répondit lentement Frederica, je ne le peux pas. Sa voix était différente, j'en suis sûre. J'ai cru que c'était le téléphone... ou qu'elle était peut-être souffrante...

— Si elle n'avait pas dit qui elle était, vous ne l'auriez pas reconnue ?

— Non, non je ne crois pas. Qui était-ce, monsieur Poirot ?

— J'aimerais bien le savoir, madame.

Le visage de Poirot était si grave qu'elle se sentit tout de suite alarmée.

— Il est arrivé quelque chose à Nick ?

— Oui. Elle est très malade. Sa vie est en danger. Ces chocolats étaient empoisonnés, madame.

— Les chocolats que moi, je lui ai envoyés ? Mais c'est impossible... impossible !

— Hélas non ! madame, je vous dis que Mlle Buckley est à l'article de la mort.

— Oh, mon Dieu ! dit-elle en se cachant le visage dans les mains.

Elle était devenue toute pâle et tremblait comme une feuille.

— Je ne comprends pas... je ne comprends pas. L'autre, oui, mais

pas celle-là. Ils ne pouvaient pas être empoisonnés. Personne n'y a touché, sauf Jim et moi. Vous faites une terrible erreur, monsieur Poirot.

— Ce n'est pas moi qui ai fait l'erreur... même si ma carte se trouvait dans la boîte.

Elle le dévisagea sans comprendre.

— Si Mlle Nick meurt..., gronda-t-il en faisant un geste menaçant de la main.

Elle poussa un cri étouffé.

Faisant demi-tour, il me prit par le bras et nous gagnâmes le salon du premier étage. Là, il jeta son chapeau sur la table.

— Je n'y comprends rien, rien ! Je suis dans le noir total ! Je suis désarmé comme un enfant. Qui a intérêt à voir Nick disparaître ? Mme Rice ! Or, qui admet avoir acheté les chocolats en racontant une histoire abracadabrante d'appel téléphonique ? Mme Rice ! C'est trop simple, trop évident. Et elle est loin d'être sotte...

— Mais alors...

— Mais c'est une cocaïnomane, Hastings. J'en suis certain. Il n'y a pas d'erreur possible. Et il y avait de la cocaïne dans ces chocolats. Qu'a-t-elle voulu dire par : « L'autre, oui, mais pas celle-là » ? Cela nécessite des explications. Et ce bellâtre de Lazarus... que vient-il faire là ? Que sait Mme Rice ? Elle sait quelque chose, mais je ne parviens pas à la faire parler. Elle n'est pas du genre à se laisser impressionner. Elle sait quelque chose, Hastings. Son histoire de téléphone est-elle vraie ou l'a-t-elle inventée ? Sinon, à qui appartenait cette voix ? Je vous l'affirme, Hastings. Je suis dans le noir ! Le noir le plus complet.

— La nuit précède le jour, dis-je pour le rassurer. Il secoua la tête, perplexe.

— Cette seconde boîte, arrivée par la poste. Pouvons-nous l'éliminer ? Non, c'est impossible, car Mlle Nick n'est pas formelle. Tout cela est bien fâcheux ! gémit-il.

J'allais dire quelque chose quand il me coupa net.

— Non, non. Arrêtez avec vos proverbes. J'en ai assez. Si vous voulez vous montrer un bon ami, un ami fidèle...

— Oui, dites.

— Allez m'acheter un jeu de cartes, s'il vous plaît. Je restai bouche bée.

— Très bien, répondis-je froidement.

Que pouvais-je penser, sinon qu'il cherchait à se débarrasser de moi ? Pourtant, je me trompais. Ce soir-là, lorsque je pénétrai vers 10 heures dans le salon, je trouvai mon cher Poirot en train de construire avec mille précautions des châteaux de cartes et, d'un seul coup, je me souvins !

C'était un de ses vieux trucs, pour se calmer les nerfs. Il me fit un

grand sourire.

— Ça ne vous rappelle rien ? La précision, on en a toujours besoin. On pose une carte sur l'autre, comme ça, exactement ; il n'y a qu'un seul endroit possible pour qu'une carte tienne sous le poids d'une autre carte... Allez vous coucher, Hastings, et laissez-moi avec mon château de cartes. Je m'éclaircis les idées.

Il était 5 heures du matin quand une main me secoua.

Poirot était debout, tout heureux, au chevet de mon lit. Il paraissait avoir retrouvé dynamisme et bonne humeur.

— Vous disiez juste, mon bon ami. Vous disiez tout à fait juste ! En outre, c'était très spirituel !

Je clignai des yeux, à moitié endormi.

— La nuit précède le jour, c'est le proverbe que vous m'avez assené. Il faisait très noir, n'est-ce pas, et maintenant l'aube se lève.

Je regardai par la fenêtre. Il avait raison.

— Mais non, Hastings. Dans ma tête ! Mon cerveau ! Les petites cellules grises !

Il s'interrompit, puis ajouta d'une voix calme :

— Hastings, Mlle Buckley est morte.

— Quoi ? m'écriai-je, brutalement réveillé tout à coup.

— Chut ! Calmez-vous. C'est moi qui le dis. Bien entendu, c'est faux... mais il faut que ce soit vrai pendant vingt-quatre heures. Je vais mettre ce petit stratagème au point avec le médecin et les infirmières.

» Comme ça, vous comprenez, Hastings ? Le meurtrier a réussi. Il a échoué quatre fois, mais la cinquième a été la bonne. Et nous allons bien voir ce qui va se passer... Ça va être passionnant.

Le visage à la fenêtre

Les événements de la journée du lendemain ne me laissèrent qu'un souvenir flou car, par malchance, je me réveillai fiévreux. Depuis que j'avais contracté la malaria, j'étais sujet à ces poussées de température qui tombaient toujours aux moments les plus inopportuns.

Ce qui me reste de cette journée-là ressemble plutôt à un cauchemar – un cauchemar ponctué par les apparitions de Poirot, qui avait l'air d'un clown fantastique en train de faire son numéro. En fait, je crois qu'il s'amusait beaucoup. Son prétendu désespoir était imité à la perfection. J'ignore comment il avait réussi à mener à bien son projet, dont il m'avait exposé les grandes lignes au petit matin. Mais, en tout cas, cela marchait à merveille.

Pourtant, ça n'avait sans doute pas été facile. Il avait dû user de quantité de ruses et de subterfuges. Or, les Anglais n'apprécient guère, en général, le mensonge à l'échelle industrielle, et c'était bien de cela, ni plus ni moins, qu'il s'agissait. Il avait d'abord fallu convaincre le Dr Graham. Puis, avec l'aide du bon docteur, il ne s'était agi de rien de moins que de persuader l'infirmière en chef et le personnel de la clinique de se conformer à ses indications. Là encore, les difficultés avaient dû être de taille. Sans nul doute l'influence du Dr Graham avait-elle eu raison des dernières hésitations.

Ç'avait été ensuite le tour du chef de la police locale. Là, Poirot se dressait contre l'administration. Il avait fini par arracher son consentement au colonel Weston. Néanmoins, ce dernier lui avait clairement précisé qu'il ne cautionnait pas ce mensonge. Poirot, et Poirot seul, prenait la responsabilité de répandre cette nouvelle

mensongère. Le détective avait accepté cette condition. Il aurait tout accepté pour ne pas se laisser détourner de son projet.

Je passai la majeure partie de la journée à somnoler dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées dans une couverture. Toutes les deux ou trois heures, Poirot faisait irruption pour me tenir au courant de la marche des opérations.

— Comment allez-vous, mon bon ami ? Comme je vous plains ! Mais cela vaut peut-être mieux ainsi. Vous ne joueriez pas le jeu aussi bien que moi. Je viens de commander une couronne, une immense couronne... superbe. Des lys, mon bon ami... des lys en quantité ! « Avec mes regrets les plus sincères. Hercule Poirot. » Quelle comédie !

Et il repartait.

— Je viens d'avoir une conversation pathétique avec Mme Rice, me rapporta-t-il quelques heures plus tard. Toute de noir vêtue. « Ma pauvre amie ! Quelle tragédie ! Nick était si gaie, si débordante de vie ! Je n'arrive pas à l'imaginer morte. » J'émetts quelques grognements compatissants, j'approuve et je renchéris : « La mort choisit toujours les jeunes êtres aimés, de préférence aux vieux inutiles. » Oh ! là, là ! et je gémis de plus belle !

— Comme vous avez l'air de vous amuser, murmurai-je faiblement.

— Du tout. Cela fait partie de mon plan. Quand on veut jouer la comédie, il faut y mettre tout son cœur. Bref, une fois passées les manifestations de regret conventionnelles, Mme Rice est revenue à un sujet plus terre à terre et m'a dit qu'elle avait passé la nuit à réfléchir à ces chocolats. Elle était arrivée à la conclusion que c'était impossible. « Mais non, madame, ai-je répondu, vous n'avez qu'à regarder les résultats des analyses du laboratoire. » Alors elle m'a répondu d'une voix mal assurée : « C'était... vous m'avez dit que c'était de la cocaïne ? » J'ai acquiescé et elle s'est exclamée : « Mon Dieu ! Je n'y comprends rien. »

— C'est peut-être vrai.

— Elle a tout à fait conscience du danger qui la menace. Je vous rappelle que c'est une femme intelligente. Oui, elle se sent en danger et elle n'a pas tort.

— Pourtant, il me semble que pour la première fois depuis le début, vous ne croyez plus à sa culpabilité.

Poirot fronça les sourcils et perdit de sa superbe.

— Vous venez de dire là quelque chose de profond, Hastings. Non, en effet, il me semble que... quelque part, ça ne colle plus. Ces crimes s'étaient jusqu'à présent caractérisés par leur subtilité. Or, la subtilité a désormais disparu... les ficelles sont devenues énormes. Tout est facile, trop simple. Non, ça ne colle plus.

Il s'assit devant la table.

— Voilà, examinons les faits. Il y a trois possibilités. Nous avons les

chocolats achetés par Mme Rice et apportés par Lazarus. Dans ce cas nos soupçons portent sur l'un ou l'autre, ou sur les deux. Et le présumé appel téléphonique de Nick est inventé de toutes pièces. C'est la solution évidente, celle qui saute aux yeux.

» Deuxième solution : l'autre boîte de chocolats arrivée par le courrier. N'importe qui parmi notre liste de suspects de *a* à *j* a pu les envoyer. Souvenez-vous que nous avons le choix. Mais si c'était celle-là la boîte meurtrière, pourquoi ce coup de téléphone ? Et pourquoi compliquer les choses avec une seconde boîte ?

Je hochai faiblement la tête. Avec 39,5° de fièvre, toute complication me paraissait parfaitement absurde et inutile.

— Troisième solution : on a remplacé la boîte de Mme Rice par une boîte empoisonnée. Dans cette optique, le coup de fil est plausible, et même ingénieux. On s'est servi de Mme Rice et c'est elle qui devra tirer les marrons du feu. Cette solution est la plus logique, mais hélas ! aussi la plus difficile à admettre. Comment être sûr d'échanger les boîtes au moment propice ? Le garçon de salle aurait pu la porter tout de suite à l'étage... mille et un obstacles risquaient d'empêcher cette opération. Non, ça n'est pas vraisemblable.

— À moins qu'il ne s'agisse de Lazarus, objectai-je.

Poirot me contempla attentivement.

— Vous avez de la fièvre, mon ami. J'ai l'impression que votre température augmente.

J'acquiesçai.

— C'est étrange comme quelques petits degrés supplémentaires peuvent vous stimuler l'intellect ! Vous avez émis une remarque d'une profonde simplicité. Si simple d'ailleurs que je n'y avais pas songé. Mais cela donne un aperçu des choses pour le moins curieux : M. Lazarus, le tendre ami de Mme Rice, s'efforce de la faire pendre. Cela ouvre des horizons nouveaux, mais complexes... très complexes.

Je fermai les yeux. J'étais heureux de mon éclair de génie mais je ne voulais plus penser à rien. Je n'avais qu'une envie : dormir.

Je crois que Poirot continua à parler, mais je ne l'écoutais plus. Sa voix avait un effet vaguement soporifique...

Il réapparut en fin d'après-midi.

— Ma petite mise en scène fait la fortune des fleuristes, annonça-t-il. Tout le monde commande des couronnes. M. Croft, M. Vyse, le capitaine Challenger...

Ce dernier nom fit résonner en moi la corde de la pitié.

— Dites, Poirot, vous auriez dû le mettre dans le coup. Le pauvre garçon doit être anéanti. Ça n'est pas bien.

— Vous avez toujours eu un faible pour lui, Hastings.

— Il me plaît. C'est un type tout à fait bien. Il faut le mettre dans le secret.

— Non, mon bon ami. Je ne peux faire aucune exception.
— Mais vous ne le soupçonnez pas d'être mêlé à cette affaire ?
— Je ne ferai aucune exception.
— Songez comme il doit souffrir !
— Au contraire, je préfère penser à l'heureuse surprise que je lui prépare. Il croit que celle qu'il aime est morte et il va découvrir qu'elle est vivante ! C'est une sensation unique ! formidable !

— Quelle tête de mule vous faites ! Je suis sûr qu'il tiendrait sa langue.

— Pas moi.
— C'est un homme d'honneur, je vous l'affirme.
— Un homme d'honneur a beaucoup de mal à garder un secret, car c'est un art qui nécessite de bien savoir mentir. Il faut aimer jouer la comédie et être doué pour cela. Pensez-vous que le capitaine Challenger sache feindre ? S'il est tel que vous le dépeignez, cela me surprendrait.

— Alors, vous ne lui direz rien ?
— Je ne vais certainement pas mettre ma petite mise en scène en péril pour ses beaux yeux. Nous jouons avec la vie et la mort, mon cher. De toutes les manières, la souffrance forge le caractère. Nombre de vos pasteurs l'ont dit... même un évêque, si je ne m'abuse.

Je n'insistai pas. De toute évidence, sa décision était prise et rien ne pourrait le faire changer d'avis.

— Je ne m'habillerai pas pour le dîner, murmura-t-il. Je suis un vieil homme trop anéanti. Tel est le rôle que je dois jouer. Toute mon assurance s'est envolée. Je suis brisé... j'ai échoué. Je vais manger du bout des lèvres... en laissant mes assiettes pleines. Je crois que c'est l'attitude qui convient. Mais dans mes appartements, je mangerai des brioches et des éclairs au chocolat que j'ai eu la prévoyance d'acheter chez un traiteur. Et vous ?

— Un peu de quinine, dis-je d'un air lugubre.
— Mon pauvre Hastings ! Courage, vous irez mieux demain.
— Je l'espère bien. Ces accès ne durent que vingt-quatre heures.

Je ne l'entendis pas revenir, j'avais dû m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, il était assis à la table et écrivait. Il avait devant lui une feuille de papier défroissée. Je reconnus celle sur laquelle il avait inscrit la liste de *a* à *j* et dont il avait fait une boulette avant de la jeter à la corbeille. Il fit un geste affirmatif devant mon interrogation muette.

— Oui, mon ami. Je l'ai ressortie des oubliettes et j'y travaille sous un nouvel angle. Je prépare une liste de questions concernant chacun de ces noms. Des questions qui n'ont pas forcément de rapport avec le crime... ce sont simplement des éléments qui me manquent, des détails qui demeurent inexpliqués. J'essaie de sortir les réponses de

ma petite cervelle.

— Où en êtes-vous ?

— J'ai terminé. Puis-je vous la lire ? Vous sentez-vous suffisamment en forme ?

— Je vais beaucoup mieux à présent.

— À la bonne heure ! Bon, allons-y. Vous trouverez sans doute que certaines de ces questions sont puérides.

Il s'éclaircit la gorge.

— a) Ellen. *Pourquoi est-elle restée dans la maison pendant le feu d'artifice ? (Inhabituel, comme en témoignent les dires et la surprise de Mlle Nick.) Quel événement subodorait-elle ? A-t-elle fait entrer quelqu'un (par exemple) dans la maison ? Dit-elle la vérité au sujet du panneau secret ? S'il existe, pourquoi ne se souvient-elle pas de son emplacement ? (Mlle Nick est certaine qu'il n'existe pas... et elle serait au courant.) Pourquoi Ellen aurait-elle inventé cela ? Avait-elle lu les lettres d'amour de Michael Seton, ou sa surprise à l'annonce des fiançailles de Nick est-elle sincère ?*

» b) Son mari. *Est-il aussi stupide qu'il le paraît ? En sait-il autant que sa femme ? Peut-on le considérer comme un détraqué ?*

» c) L'enfant. *Son attirance pour tout ce qui est sanglant est-elle naturelle, étant donné son âge et son niveau de développement, ou bien est-ce la preuve d'un tempérament morbide hérité d'un de ses parents ? A-t-il déjà joué avec un pistolet ?*

» d) Qui est M. Croft ? *D'où vient-il en réalité ? A-t-il posté le testament comme il l'affirme ? Pour quelle raison ne l'aurait-il pas fait ?*

» e) Mme Croft. *Voir ci-dessus. Qui sont M. et Mme Croft ? Se cachent-ils ? Si oui, pour quelle raison ? Ont-ils des liens avec la famille Buckley ?*

» f) Mme Rice. *Était-elle au courant des fiançailles de Nick et de Michael Seton ? Les a-t-elle simplement devinées ou avait-elle lu les lettres qu'ils échangeaient ? (Dans ce cas-là, elle aurait su que Mlle Buckley était l'héritière de Michael.) Savait-elle qu'elle-même était la légataire universelle de Nick ? (C'est probable. Son amie avait dû le lui dire, en ajoutant sans doute que ça ne la mènerait pas loin.) Y a-t-il une part de vérité dans la réflexion de Challenger sur l'attirance qu'aurait éprouvée Lazarus pour Nick ? (Cela pourrait expliquer un rafraîchissement des relations entre les deux amies, qui semble s'être produit au cours de ces derniers mois.) Quel est l'ami, mentionné dans son petit mot, qui lui fournit la drogue ? Pourrait-il s'agir de j ? Pourquoi son évanouissement l'autre jour dans cette pièce ? Était-ce quelque chose qui avait été dit ou quelque chose qu'elle avait vu ? À-t-elle vraiment reçu un coup de téléphone lui demandant d'acheter des chocolats ? Ou bien a-t-elle menti délibérément ? Que signifie sa phrase "L'autre, oui, mais pas celle-là" ? Si elle est innocente, que sait-elle qu'elle ne veuille pas révéler ?*

» Vous saisissez, s'interrompt brusquement Poirot, qu'en ce qui

concerne Mme Rice, les questions sont inépuisables. Cette femme est une énigme. D'où ma conclusion : ou Mme Rice est coupable, ou alors elle sait – mieux, elle pense savoir – qui est le meurtrier. Mais a-t-elle raison ? Est-ce de sa part une certitude ou un soupçon ? Et comment la faire parler ? (Il soupira.) Bon, je continue : *M. Lazarus*. C'est curieux, je n'ai pratiquement pas de questions sur lui, sauf une, de taille : a-t-il opéré la substitution des boîtes ? Sinon, j'ai un autre point d'interrogation, mais qui n'a rien à voir avec le reste. Pourquoi a-t-il offert cinquante livres sterling pour un tableau qui n'en valait que vingt ?

— Une manière de faire une fleur à Nick, suggèrai-je.

— Il ne s'y serait pas pris ainsi. Vous semblez oublier que c'est un commerçant qui n'achète pas pour vendre à perte. S'il voulait lui rendre service, il lui aurait prêté de l'argent à titre personnel.

— En tout cas, cela ne semble avoir aucune incidence sur le crime.

— Eh effet. J'aimerais néanmoins savoir pourquoi. Question de psychologie. Nous arrivons à *h*.

» *h)* Le capitaine Challenger. *Pourquoi Mlle Nick lui a-t-elle révélé qu'elle était fiancée à un autre ? Qu'est-ce qui l'a poussée à le faire ? Elle n'en avait parlé à personne. L'avait-il demandée en mariage ? Quelles sont ses relations avec son oncle ?*

— Son oncle ?

— Oui, le médecin. Cette personnalité plutôt discutable. La nouvelle de la mort de Seton est-elle parvenue à l'Amirauté avant d'être rendue publique ?

— Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, Poirot. Même si Challenger a su que Seton était mort avant tout le monde, cela ne nous amène rien de plus. Ça ne lui fournit aucun mobile valable pour tuer celle qu'il aime.

— Tout à fait d'accord. Vous avez parfaitement raison. Mais pour l'instant, tout ce que je cherche, c'est comprendre tout cela. Je suis toujours comme le chien qui n'hésite pas à mettre son nez dans ce qui ne sent pas très bon !

» *i)* M. Vyse. *Pourquoi a-t-il dit que sa cousine était fanatiquement attachée à la Maison du Péril ? Dans quel but ? A-t-il oui ou non reçu le testament ? En définitive, est-il oui ou non honnête ?*

» Et maintenant *j*. Eh bien, je mets en face de *j* un grand point d'interrogation. Existe-t-il...

» Mon Dieu, que vous arrive-t-il, mon bon ami ?

Un cri perçant m'avait échappé tandis que je sursautais sur ma chaise. Je tendis une main tremblante vers la fenêtre.

— Un visage, Poirot ! criai-je, un visage écrasé là contre la vitre. Une vision d'horreur ! Il est parti maintenant... mais je l'ai vu.

D'une enjambée, Poirot gagna la fenêtre, l'ouvrit et se pencha au-

dehors.

— Il n'y a plus personne, dit-il pensivement. Vous êtes sûr que vous n'avez pas rêvé ?

— Sûr et certain. C'était un visage abominable.

— Il y a un balcon et il est très facile de grimper jusqu'ici pour écouter notre conversation. Quand vous parlez d'un visage abominable, que voulez-vous dire au juste, Hastings ?

— Une tête livide, avec des yeux fixes, presque inhumaine.

— C'est la fièvre, mon bon ami. Un visage, oui.

Désagréable, d'accord. Mais inhumain, non ! C'est parce que ce visage était écrasé contre la vitre... et en plus, cette vision vous a causé un choc. Mais je m'obstinaï.

— C'était un visage horrible.

— Le connaissez-vous ?

— Non.

— Hum... c'était peut-être... quoique... je ne crois pas que vous le reconnaîtriez dans ces circonstances. Je me demande à présent, oui, je me demande vraiment...

Il rassembla ses papiers, plongé dans ses réflexions.

— Il y a au moins une chose positive. En admettant que cet individu nous espionnait, nous n'avons pas mentionné que Mlle Nick était en vie. Quoi qu'ait pu entendre notre mystérieux visiteur, cela, il l'ignore.

— Dans tous les cas, le résultat de vos... euh... brillantes manœuvres est un peu décevant à l'heure qu'il est. Nick est morte sans qu'aucun rebondissement ne se produise ! persiflai-je.

— Je n'attendais rien dans l'immédiat. J'ai dit vingt-quatre heures. Mon bon ami, sauf erreur de ma part, des événements se produiront demain. Sinon, je me trompe du tout au tout. Il y a le courrier, voyez-vous. Je fonde de grands espoirs sur le courrier de demain.

Le lendemain matin, je me réveillai assez affaibli, mais la fièvre était tombée et j'avais faim. Nous nous fîmes servir le petit déjeuner dans notre suite.

— Alors, lui demandai-je avec malice en le voyant trier son courrier. La poste a-t-elle fait son travail ?

Poirot, qui venait d'ouvrir deux enveloppes contenant de toute évidence des factures, ne répondit pas. Je le trouvais un peu déprimé et son petit air triomphant s'était évanoui.

À mon tour, j'ouvris mon courrier. La première lettre me conviait à une réunion de spiritisme.

— Si rien ne marche, nous pouvons toujours aller à une séance de spiritisme, dis-je en plaisantant. Je me suis souvent demandé pourquoi on ne fait pas plus souvent appel à ce genre de technique. L'esprit de la victime revient et désigne son assassin. Nous tiendrions là une preuve irréfutable !

— Cela ne nous serait pas d'un grand secours, répondit Poirot, l'air absent. Je me demande même si Maggie Buckley a vu son meurtrier. En supposant qu'elle puisse parler, elle ne nous révélerait rien de précieux. Tiens, c'est bizarre !

— Quoi donc ?

— Vous évoquiez la parole des morts et, à cet instant précis, j'ouvre cette lettre.

Il me la tendit. Elle venait de Mme Buckley.

Presbytère de Langley

Cher Monsieur Poirot.

À mon retour, j'ai trouvé une lettre que ma pauvre enfant m'avait envoyée dès son arrivée à St Loo. Je crains qu'elle n'ait pas grand intérêt pour vous, mais je me suis dit que vous aimeriez peut-être en prendre connaissance.

Merci encore de votre gentillesse.

Avec mes meilleurs sentiments.

JANE BUCKLEY

Le petit mot qui était joint me serra la gorge. Il était si banal et témoignait d'une telle inconscience du drame qui se tramait.

Chère maman,

Je suis bien arrivée. Le voyage a été agréable, il n'y avait que deux voyageurs dans le compartiment jusqu'à Exeter. Il fait un temps superbe ici. Nick a l'air en forme et très gaie, un peu agitée pourtant, mais je me demande bien pourquoi elle m'a envoyé ce télégramme. Mardi aurait été aussi bien. Sinon, rien d'autre. Nous allons prendre le thé chez les voisins. Ce sont des Australiens qui louent le pavillon. Nick les trouve gentils mais terriblement embêtants. Mme Rice et M. Lazarus, l'antiquaire, vont venir passer quelques jours ici. Je vais me dépêcher de mettre cette lettre dans la boîte qui est près de la barrière pour attraper la levée. Je te réécrirai demain. Ta fille qui t'aime,

MAGGIE

P. S. Nick dit que son télégramme était justifié. Elle me racontera tout après le thé. Elle a l'air bizarre et nerveuse.

— La voix d'une morte, conclut Poirot calmement. Mais qui ne nous apprend rien.

— La boîte près de la barrière, soulignai-je machinalement. Là où Croft dit qu'il a posté le testament.

— Enfin, c'est ce qu'il prétend. Ah ! je me demande...

— Rien d'autre d'intéressant dans votre courrier ?

— Rien, Hastings. Je suis très déçu. Me voilà dans le noir à nouveau. Je ne comprends plus rien.

À cet instant le téléphone sonna et Poirot alla répondre. Je vis immédiatement un changement s'opérer sur son visage. Il essayait de se maîtriser sans pouvoir cacher son agitation. Il répondait par monosyllabes et je ne pus deviner ce dont il s'agissait.

Sur un « Très bien, je vous remercie », il raccrocha et revint vers moi, les yeux brillant d'excitation.

— Que vous avais-je dit, mon bon ami ? dit-il, triomphant. Le compte à rebours a commencé.

— Qui était-ce ?

— Charles Vyse. Il a reçu par le courrier de ce matin un testament signé de sa cousine, Mlle Buckley, et daté du 25 février !

— Quoi ? *Le* testament ?

— Évidemment.

— Il a ressurgi ?

— Très opportunément.

— Pensez-vous qu'il dise la vérité ?

— Suggérez-vous par là qu'il a toujours eu le testament ? Tout cela est très curieux. Mais une chose est certaine. Je vous avais prédit qu'en faisant courir le bruit de la mort de Mlle Nick, nous aurions du nouveau... et en voici !

— C'est extraordinaire. Vous aviez raison. Je suppose que c'est le testament qui désigne Frederica Rice comme légataire universelle ?

— M. Vyse ne m'a rien révélé de son contenu. Il est bien trop respectueux des formes. Mais il s'agit sûrement de celui-là. Les témoins, m'a-t-il dit, sont Ellen Wilson et son mari.

— Nous voilà ramenés à notre problème initial : Frederica Rice.

— L'énigme !

— Frederica Rice, répétais-je distraitemment. Quel joli nom !

— Plus joli que son surnom. Freddie... (Il esquissa une grimace.) Ça manque de féminité.

— Vous n'avez guère le choix avec Frederica. Ça n'est pas comme pour Margaret où il en existe une demi-douzaine : Maggie, Margot, Madge, Peggie...

— C'est vrai. Alors, Hastings, vous êtes rasséréiné ? La situation se débloque ?

— Oui. Dites-moi, vous attendiez-vous à cela ?

— Non, pas vraiment. Pour dire la vérité, je n'avais rien prévu de précis. J'avais simplement dit qu'en créant un certain effet, nous en verrions apparaître les causes.

J'approuvai, impressionné.

— Qu'allais-je vous dire lorsque le téléphone a sonné ? demanda Poirot. Ah oui ! Cette lettre de Mlle Maggie. Je voudrais y jeter encore

un coup d'œil. Un détail bizarre me trotte dans la tête.

Je la lui tendis et il la relut tout bas. J'allais et venais dans la pièce, en regardant par la fenêtre les bateaux qui naviguaient dans la baie.

Une exclamation me fit sursauter. Je me retournai : Poirot se tenait la tête dans les mains et se balançait convulsivement comme s'il souffrait le martyre.

— J'ai été aveugle, gémissait-il, aveugle !

— Que se passe-t-il ?

— Je trouvais cela compliqué ? Complexe ? Mais non. C'est d'une extrême simplicité, au contraire. Et moi ! misérable que je suis ! Je n'ai rien vu ! Rien !

— Bonté divine, Poirot, quelle lumière vous a soudain illuminé ?

— Attendez... attendez... Taisez-vous ! Je dois remettre mes idées en place. Les revoir sous ce nouvel éclairage aveuglant.

Il relut en silence sa liste de questions. Je voyais ses lèvres remuer. De temps en temps, il hochait vigoureusement la tête.

Puis il lâcha le papier et s'allongea dans son fauteuil en fermant les yeux. Je le crus endormi, mais brusquement il soupira et ouvrit les yeux.

— Oui. Tout concorde ! Tout ce qui m'intriguait. Tous ces détails qui me semblaient anormaux. Chacun trouve sa place.

— Comment... Vous savez tout ?

— Presque tout ce qui importe. Certaines de mes déductions sont avérées. Mais j'ai été parfois si loin de la vérité que c'en est ridicule. Tout est enfin clair. Je vais envoyer aujourd'hui un télégramme avec deux questions, mais je connais déjà les réponses. Elles sont là-dedans ! dit-il en se frappant le front.

— Et que ferez-vous quand vous les aurez reçues ?

— Vous souvenez-vous de ce que Mlle Nick nous avait confié ? Elle voulait jouer une pièce de théâtre à la Maison du Péril ? Eh bien, ce soir, nous allons y donner une représentation. Dans une mise en scène d'Hercule Poirot. Mlle Buckley jouera l'un des rôles.

Il eut tout à coup un large sourire.

— Vous comprenez, Hastings, il y aura un revenant dans cette pièce. Un fantôme ! La Maison du

Péril n'a jamais été hantée, mais ce soir elle le sera. Non !

Il fit taire la question sur mes lèvres.

— Je ne dirai rien de plus. Ce soir, Hastings, nous jouerons notre comédie et la vérité jaillira. Mais il y a du pain sur la planche, à présent, beaucoup de pain sur la planche.

Il se précipita dehors.

La mise en scène de Poirot

L'assemblée qui se réunit ce soir-là à la Maison du Péril était bien étrange.

Je n'avais pratiquement pas vu Poirot de la journée. Il ne dîna pas à l'hôtel, mais un message m'enjoignait de le rejoindre à la Maison du Péril à 9 heures. La tenue de soirée n'était pas nécessaire, précisait-il.

On avait l'impression de nager dans une atmosphère de rêve assez grotesque.

À mon arrivée, je fus introduit dans la salle à manger. D'un rapide coup d'œil, je vis que tous les noms énumérés *de a à j* sur la liste de Poirot étaient présents, sauf *j* bien entendu, puisqu'il jouait le rôle de « l'abonné absent ».

Même Mme Croft était là, dans un fauteuil roulant. Elle sourit et m'adressa un petit geste amical.

— Quelle surprise ! me dit-elle d'une voix enjouée. Je dois avouer que ça me change agréablement d'être là ! À partir d'aujourd'hui, j'essaierai de sortir de temps en temps. Tout ça, c'est grâce à M. Poirot. Venez vous asseoir à côté de moi, capitaine Hastings. Cette réunion me paraît plutôt macabre mais M. Vyse a beaucoup insisté pour qu'elle ait lieu.

— M. Vyse ? répétais-je, étonné.

Celui-ci était adossé contre la cheminée. Poirot lui parlait à voix basse, il avait l'air grave.

Je jetai un regard circulaire dans la pièce. Ils étaient tous là. Après m'avoir fait entrer – j'étais un peu en retard –, Ellen avait repris sa place sur une chaise près de la porte. À côté d'elle, son mari essayait

de se tenir droit sur son siège et respirait bruyamment. Alfred, leur fils, se tortillait, mal à l'aise, entre son père et sa mère.

Les autres étaient assis autour de la table : Frederica, habillée de noir, avec Lazarus à ses côtés, George Challenger et Croft en face d'eux. Je me glissai près de Mme Croft. Charles Vyse, après avoir fait un signe de tête, s'installa à une extrémité de la table tandis que Poirot s'asseyait discrètement à côté de Lazarus.

Apparemment, le metteur en scène, puisque c'était le rôle que s'était décerné Poirot, n'avait pas l'intention de jouer un rôle majeur dans la représentation. Charles Vyse semblait prendre les affaires en main. Je me demandai quelle surprise lui réservait Poirot.

Le jeune avocat toussa pour s'éclaircir la voix. Puis il se leva, égal à lui-même, impassible, conventionnel et glacé.

— La réunion de ce soir est assez inhabituelle, mais les circonstances nous y ont poussés. Je veux bien entendu parler des circonstances qui entourent la mort de ma cousine, Mlle Buckley. Une autopsie s'impose, car il ne semble faire aucun doute qu'elle a été empoisonnée avec préméditation. Mais c'est l'affaire de la police et je n'empiéterai pas sur son domaine. D'ailleurs, elle s'y opposerait. D'ordinaire, le testament d'un défunt est lu après ses obsèques, mais à la requête de M. Poirot, je me propose de vous en donner lecture avant la cérémonie.

» En réalité, je vais vous le lire maintenant, ce qui justifie votre présence à tous ce soir. Comme je viens de vous l'expliquer, les circonstances sont exceptionnelles et justifient ce manquement aux usages.

» Le testament lui-même m'est parvenu d'une manière pour le moins inhabituelle. Daté de février dernier, il n'est arrivé que par le courrier de ce matin. Néanmoins, j'ai reconnu sans aucune équivoque l'écriture de ma cousine et, bien que ce soit un document tout à fait informel, il est parfaitement valable.

Il fit une pause et s'éclaircit à nouveau la gorge.

Tous les regards étaient fixés sur lui.

D'une longue enveloppe il sortit une simple feuille de papier à tête de la maison, recouverte de l'écriture de Nick.

— C'est assez bref, fit remarquer Vyse.

Il observa un silence pour ménager ses effets, puis commença à lire :

— *Je soussignée Magdala Buckley, saine de corps et d'esprit, déclare prendre à ma charge tous les frais d'enterrement et je nomme Charles Vyse mon exécuteur testamentaire. Je lègue tout ce que je possède à Mildred Croft en témoignage de ma reconnaissance pour les services qu'elle a rendus à mon père, Philip Buckley, services qui ne seront jamais assez récompensés.*

Signé :

MAGDALA BUCKLEY.

Témoins : ELLEN WILSON, WILLIAM WILSON.

Je n'en croyais pas mes oreilles ! Les autres non plus, d'ailleurs. Seule Mme Croft, très calme, approuvait.

— C'est vrai, déclara-t-elle tranquillement. Je ne pensais pas que cela se saurait un jour. Philip Buckley avait séjourné en Australie, et sans moi... enfin je ne rentrerai pas dans les détails... C'était un secret et cela doit le rester. Elle seule était au courant. Je veux dire... Nick le savait. Son père avait dû tout lui raconter. Nous sommes venus ici parce que nous voulions connaître cet endroit. J'avais toujours été curieuse de voir cette Maison du Péril dont parlait Philip Buckley. Cette chère enfant savait tout et s'est ingéniée à nous rendre la vie agréable. Elle tenait absolument à ce que nous venions vivre avec elle. Mais nous avons refusé. Alors elle a insisté pour que nous prenions le pavillon, sans nous demander un sou de loyer. Nous faisons semblant de le lui payer, bien sûr, pour ne pas faire jaser, mais elle nous rendait l'argent. Et voilà qu'à présent... Que quelqu'un ose me dire que la gratitude n'existe pas ! Je lui déclarerai qu'il se trompe. D'ailleurs en voici la preuve !

Un silence stupéfait continuait de planer sur la pièce. Poirot regarda Vyse.

— Vous doutiez-vous de cela ? Vyse secoua la tête.

— Je savais que Philip Buckley était allé en Australie, mais je n'ai jamais entendu parler du moindre scandale.

Il dévisagea Mme Croft d'un air inquisiteur. Elle fit un geste de dénégation.

— Non, vous ne tirerez rien de moi. Je n'ai jamais parlé et je ne le ferai jamais. J'emporterai ce secret avec moi dans la tombe.

Vyse ne broncha pas. Il s'était rassis et tapotait doucement avec son crayon sur la table. Poirot se pencha en avant.

— Monsieur Vyse, sans doute pourriez-vous, en tant que parent le plus proche, contester ce testament. D'après ce que j'ai pu comprendre, il y a une immense fortune en jeu, ce qui n'était pas le cas au moment où ce document a été rédigé.

Vyse le regarda avec froideur.

— Ce testament est parfaitement valide. Je n'ai jamais songé à contester la façon dont ma cousine avait disposé de ses biens.

— Vous êtes un honnête homme, approuva Mme Croft. Et je veillerai à ce que vous ne regrettiez rien.

Charles tiqua un peu devant cette remarque probablement bien intentionnée, mais quelque peu déplacée.

— Dis donc, maman, s'exclama M. Croft sans pouvoir dissimuler sa joie. Quelle surprise ! Nick ne m'avait rien dit de tout cela.

— La pauvre petite chérie, murmura Mme Croft en se tamponnant les yeux. Je voudrais qu'elle puisse nous voir à présent. C'est peut-être le cas après tout, qui sait ?

— Peut-être, renchérit Poirot.

Une illumination sembla soudain le frapper et il regarda l'assistance.

— J'ai une idée ! Nous sommes tous assis autour de cette table. Faisons une séance de spiritisme.

— Une séance de spiritisme ? répéta Mme Croft, choquée. Mais nous ne...

— Si, si, ce sera passionnant. Mon ami Hastings ici présent possède un talent de médium incontestable. (Pourquoi moi ? je me le demandais.) C'est le moment ou jamais de recevoir un message de l'autre monde ! Je sens que nous sommes dans les conditions idéales. Vous aussi, Hastings.

— Tout à fait, répondis-je résolument en jouant le jeu.

— À la bonne heure ! Je le savais. Vite. Éteignons les lumières.

La minute d'après, nous étions dans le noir. Tout le monde se retrouvait devant le fait accompli sans avoir eu le temps ni l'énergie de protester. En réalité, ils étaient encore sous le choc que leur avait causé la lecture du testament.

La pièce n'était pas complètement obscure. En dépit des rideaux tirés, une lueur diffuse pénétrait en effet par la fenêtre restée grande ouverte à cause de la chaleur. Nous demeurâmes silencieux, et au bout de quelques minutes je commençai à distinguer le contour des meubles. Je me creusais la tête pour savoir ce que j'étais supposé faire, en maudissant de tout mon cœur Poirot qui ne m'avait laissé aucune instruction.

Je fermai néanmoins les yeux et me mis à respirer bruyamment. Poirot se leva et avança sur la pointe des pieds jusqu'à ma chaise. Puis il revint à sa place en murmurant :

— Ça y est, il entre déjà en transe. Il va bientôt se produire quelque chose.

Il est particulièrement désagréable et angoissant de rester assis à attendre dans la pénombre. Cela me rendait nerveux, et j'étais sûr que toute la compagnie ressentait le même trouble que moi. Pourtant, je pressentais plus ou moins ce qui allait se passer. Seul avec Poirot, je connaissais un élément capital ignoré de tous.

Et malgré tout, mon cœur bondit dans ma poitrine lorsque je vis la porte de la salle à manger s'ouvrir tout doucement. Il n'y eut aucun bruit (on avait dû graisser les gonds) et l'effet fut horriblement effrayant. Le battant s'ouvrit lentement et ce fut tout pendant quelques instants. Il nous sembla qu'un courant d'air froid s'engouffrait dans la pièce. Il venait sans doute tout simplement du jardin puisque la fenêtre était ouverte, mais cela ressemblait vraiment au frisson glacial

dont parlent toutes les histoires de fantômes que j'ai pu lire.

Tout à coup, nous vîmes tous la même chose ! Une silhouette blanche et floue apparut dans l'encadrement de la porte : Nick Buckley...

Elle avançait lentement, sans bruit, d'un mouvement flottant et presque aérien qui lui conférait un aspect surnaturel.

Elle aurait pu faire une grande carrière au théâtre. Nick avait souhaité jouer une pièce à la Maison du Péril, eh bien, l'occasion lui était donnée à présent, et j'étais convaincu qu'elle s'en donnait à cœur joie. Elle était parfaite.

Elle avançait toujours de sa démarche aérienne quand le silence fut rompu.

À côté de moi, l'occupante de la chaise roulante poussa un cri étouffé. M. Croft émit un son étranglé et Challenger lâcha un juron de stupéfaction. Charles Vyse repoussa son fauteuil tandis que Lazarus se penchait en avant. Seule Frederica demeura immobile et muette.

Un hurlement strident déchira l'air. Ellen bondit de sa chaise.

— C'est elle ! cria-t-elle d'une voix perçante. Elle est revenue. Elle marche ! Ceux qu'on assassine se remettent toujours à marcher. C'est elle, c'est elle !

Avec un petit déclic, la lumière revint.

Debout près de l'interrupteur, Poirot arborait le sourire du magicien. Drapée d'un voile blanc, Nick se tenait au milieu de la pièce.

Frederica parla la première. Elle tendit une main incrédule et effleura son amie.

— Nick, chuchota-t-elle. Mais tu es... réelle. Nick se mit à rire et s'approcha.

— Oui, bien réelle, la rassura-t-elle. Merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait pour mon père, madame Croft. Mais je crains fort que vous ne puissiez pas encore toucher votre héritage.

— Oh, mon Dieu ! bégaya Mme Croft. Mon Dieu ! (Elle se tordait convulsivement dans son fauteuil.) Bert, emmène-moi. Emmène-moi ! C'était une plaisanterie, ma petite, rien qu'une plaisanterie, je vous le jure.

— Drôle de plaisanterie, répliqua Nick.

La porte s'était ouverte à nouveau et un homme était entré, si discrètement que je ne l'avais pas entendu. À ma stupéfaction, je reconnus Japp. Il échangea un signe avec Poirot comme s'il confirmait quelque chose. Puis son visage s'illumina et il fit un pas vers la silhouette recroquevillée dans la chaise roulante.

— Bonjour, bonjour, dit-il gaiement. Qui est là ? Ma vieille amie Milly Merton ! Eh bien, ça, pour une surprise, c'est une surprise ! Encore en train de nous jouer un de vos tours, ma chère vieille

fripouille !

Puis sans tenir compte des cris de protestation de Mme Croft, il se tourna vers nous pour nous fournir quelques explications.

— Je vous présente Milly Merton, l'un des faussaires les plus doués que nous ayons jamais connus. Nous savions qu'elle avait eu un accident de voiture lors de sa dernière évasion. Mais regardez ! Même une colonne vertébrale en compote n'empêche pas Milly de repiquer au jeu. Ça, c'est une artiste !

— Ce testament est un faux ? demanda Vyse, stupéfait.

— Évidemment qu'il est faux, jeta Nick avec le plus grand mépris. Vous ne pensez tout de même pas que j'aurais fait un testament aussi grotesque ? Je vous avais légué la maison, Charles, et tout le reste à Frederica.

Tout en parlant, elle se dirigeait vers son amie, et c'est à cet instant que la chose se produisit.

Un éclair jaillit de la fenêtre et une balle siffla. Puis une deuxième... On entendit ensuite un gémissement et le bruit d'une chute au-dehors.

Debout, Frederica tenait son bras d'où coulait un mince filet de sang...

20

« J »

Tout se passa si vite que, sur le moment, personne ne comprit la situation.

Puis, avec une exclamation véhémence, Poirot se précipita à la fenêtre, suivi par Challenger.

Ils réapparurent un moment plus tard, portant le corps inanimé d'un homme, qu'ils déposèrent dans un grand fauteuil de cuir. En découvrant son visage, je ne pus réprimer un cri de stupéfaction.

— Le visage ! Le visage à la fenêtre...

C'était l'individu que j'avais surpris en train de nous espionner la veille. Je le reconnus sur-le-champ. Poirot avait raison, j'avais effectivement exagéré en disant de lui qu'il avait l'air à peine humain.

Toutefois, ma première impression pouvait s'expliquer. C'était le visage d'un homme perdu, de quelqu'un qui n'est déjà plus qu'un déchet de l'humanité. Son visage blafard et mou, marqué par la dépravation, ressemblait à un masque, comme s'il avait été privé d'émotions et de sentiments depuis fort longtemps.

Du sang ruisselait sur sa tempe.

Frederica s'approcha lentement du fauteuil, mais Poirot l'arrêta au passage.

— Vous êtes blessée, madame ?

Elle fit un geste évasif.

— La balle n'a fait que m'égratigner l'épaule.

Et tout en l'écartant d'une main douce, elle se pencha sur l'inconnu.

Celui-ci ouvrit les paupières et la vit penchée sur lui.

— J'espère que je t'ai eue cette fois-ci, gronda-t-il d'un ton

hargneux.

Puis sa voix se transforma et il se mit à geindre comme un enfant :

— Oh ! Freddie, je ne voulais pas te faire de mal. Je ne voulais pas... Tu as toujours été si bonne avec moi...

— Ne t'inquiète pas.

Elle s'agenouilla à ses côtés.

— Je ne voulais pas...

Sa tête bascula sur le côté et il n'acheva pas sa phrase. Frederica interrogea Poirot du regard.

— Oui, madame, il est mort, dit-il d'une voix douce.

Elle se releva lentement et effleura le front de l'homme d'un geste plein de pitié. Puis elle soupira et se tourna vers nous.

— C'était mon mari, dit-elle d'une voix calme.

— J, murmurai-je. Poirot m'avait entendu.

— Oui, confirma-t-il à voix basse. J'ai toujours pressenti que j existait. Je vous l'avais dit dès le début.

— C'était mon mari, répéta Frederica d'une voix terriblement lasse. (Elle s'effondra dans le fauteuil que lui offrait Lazarus.) Je ferais mieux de tout vous dire à présent... Complètement intoxiqué par la drogue, il était devenu une véritable loque. Il m'a entraînée dans son vice. J'essaie de m'en sortir depuis que je l'ai quitté. Je crois que je suis presque guérie. Mais cela a été très difficile. Terriblement difficile. Personne ne peut imaginer à quel point !

» Je ne parvenais pas à me débarrasser de lui. Il revenait sans cesse me demander de l'argent... C'était devenu une espèce de chantage. Si je ne lui donnais pas d'argent, il menaçait de se suicider. Ensuite, il a commencé à vouloir me tuer, moi. Mais ce n'était pas sa faute. Il était devenu fou... C'était un dément...

» C'est sans doute lui qui a tué Maggie Buckley. Ce n'était pas elle qu'il visait, bien sûr. Il a dû la confondre avec moi.

» Je sais que j'aurais dû parler. Mais je n'étais sûre de rien, après tout. Tous ces accidents étranges de Nick m'avaient... m'avaient fait penser que ça n'était peut-être pas lui en fin de compte. Il pouvait très bien s'agir d'une tout autre personne.

» Un jour, j'ai reconnu son écriture sur un bout de papier déchiré sur la table de M. Poirot. C'était un fragment d'une lettre qu'il m'avait écrite. J'ai su à cet instant que M. Poirot était sur la piste. Ce n'était plus qu'une question de temps...

» Mais je ne comprends toujours pas pour les chocolats. Quel besoin avait-il d'empoisonner Nick ? De toutes les manières, je ne vois pas en quoi il est mêlé à tout cela. J'ai cherché en vain, je me suis torturé l'esprit...

Elle se cacha le visage dans les mains puis conclut d'une voix pathétique :

— Voilà, c'est tout...

21

« K »

Lazarus se précipita vers elle.

— Ma chérie, ma pauvre chérie...

Quant à Poirot, il se dirigea vers le buffet et versa un verre de vin qu'il lui apporta. Il resta là à la contempler tandis qu'elle buvait.

Elle le lui rendit avec un pauvre sourire.

— Ça va mieux, maintenant. Qu'allons-nous faire à présent ?

Elle interrogea Japp du regard mais celui-ci secoua la tête.

— Je suis en vacances, madame Rice. Je n'ai fait que rendre service à un vieil ami. Tout ceci concerne la police de St Loo.

Elle se tourna alors vers Poirot.

— Je pense que M. Poirot mène l'enquête pour le compte des policiers de St Loo ?

— Oh, quelle idée, madame ! Je ne fais que les aider dans la mesure de mes modestes moyens.

— Ne peut-on passer l'affaire sous silence, monsieur Poirot ? suggéra Nick.

— C'est ce que vous souhaitez, mademoiselle ?

— Oui. Après tout, j'étais la première concernée et je n'ai plus rien à craindre à présent.

— C'est exact. Vous n'aurez plus à souffrir la moindre attaque.

— Bien sûr, il y a Maggie. Mais, monsieur Poirot, rien ne pourra la ramener à la vie ! Et si vous rendez tout ceci public, pensez à ce que Frederica devra encore endurer... et elle ne l'a pas mérité.

— Vraiment, elle ne l'a pas mérité ?

— Bien sûr que non ! Dès le début je vous ai prévenu qu'elle avait

épousé une brute infâme. Vous avez vu ce soir à quoi il ressemblait. Eh bien, il est mort. Finissons-en là ! Laissons la police continuer à chercher le meurtrier de Maggie, ils ne le trouveront jamais, voilà tout.

— Vous souhaitez donc, mademoiselle, que nous étouffions cette affaire.

— Oh oui ! S'il vous plaît. Je vous en prie, cher monsieur Poirot !

Poirot promena un regard circulaire sur l'assemblée.

— Et vous autres, qu'en dites-vous ? Nous répondîmes chacun à notre tour.

— Je suis d'accord, dis-je fermement.

— Moi aussi, approuva Lazarus.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, renchérit Challenger.

— Oublions tout ce qui s'est passé ici ce soir ! C'était Croft qui venait de prononcer cette phrase avec détermination.

— Ce n'est sûrement pas à vous de dire ça ! s'insurgea Japp.

— Ne me jugez pas trop sévèrement, ma petite, supplia sa femme en reniflant.

Nick se contenta de lui jeter un regard méprisant.

— Ellen ?

— William et moi resterons muets comme des tombes, monsieur. Moins on en parlera, mieux cela vaudra.

— Et vous, monsieur Vyse ?

— On ne peut passer sous silence une telle affaire, déclara ce dernier. Les faits doivent être rapportés à la police.

— Charles ! s'exclama Nick.

— Je suis désolé, ma chère. Mais je considère l'aspect légal du problème.

Poirot émit un petit rire.

— Cela fait sept contre un. Ce bon Japp reste neutre.

— Je suis en vacances, répéta ce dernier avec un grand sourire. Je ne compte pas.

— Sept contre un. Il n'y a que M. Vyse qui se tienne du côté de l'ordre et de la loi ! Vous avez du caractère, monsieur Vyse !

Celui-ci haussa les épaules.

— La situation est claire, et la voie toute tracée.

— Oui, vous êtes un honnête homme. Eh bien, je me range moi aussi du côté de la minorité. Je suis pour que la vérité éclate au grand jour.

— Monsieur Poirot ! cria Nick sur un ton de reproche.

— Mademoiselle, vous m'avez entraîné dans cette affaire. Je m'en suis occupé parce que vous me l'avez demandé. Il est trop tard pour me faire taire à présent.

D'un geste que je lui connaissais bien, il agita un index menaçant.

— Asseyez-vous tous, et je vais vous révéler... la vérité.

Impressionnés par son attitude autoritaire, nous nous assîmes sagement pour lui prêter une oreille attentive.

— Écoutez-moi bien ! J'ai ici une liste, la liste de ceux qui auraient pu avoir un lien avec le crime. Je leur ai donné à chacun une lettre de l'alphabet de *a* à *j*, *j* étant un inconnu relié au crime par l'un ou par l'autre. Jusqu'à tout à l'heure, j'ignorais qui était *j*, mais je savais qu'il existait. Les événements de ce soir ont prouvé que j'avais raison. Or, hier, j'ai tout à coup compris que j'avais commis une grossière erreur. J'avais oublié quelqu'un et j'ai rajouté la lettre *k* sur ma liste.

— Un nouvel inconnu ? ironisa Vyse en sourdine.

— Pas exactement. *J* représentait un inconnu. Un second inconnu se serait simplement appelé *j*, lui aussi. *K* avait une signification différente. Cette lettre représentait une personne qui aurait dû faire partie de ma liste initiale, mais que j'avais négligé de prendre en compte.

Il se pencha vers Frederica.

— Rassurez-vous, madame. Votre époux n'était pas un meurtrier. Mlle Maggie a été tuée par *k*.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Mais qui est-ce donc ?

Poirot fit un signe à Japp. Celui-ci s'avança d'un pas et, comme s'il était à la barre des témoins, déclara d'une voix solennelle :

— Agissant sur la base des informations reçues, je me suis posté ici en début de soirée, M. Poirot m'ayant secrètement fait entrer dans la maison. J'étais caché derrière les rideaux du salon. Quand tout le monde a été réuni dans cette pièce, une jeune femme est entrée dans le salon et a allumé la lumière. Elle s'est dirigée vers la cheminée et a fait pivoter un panneau en actionnant un ressort. Une petite cachette est apparue d'où elle a sorti un pistolet. L'arme à la main, elle a quitté la pièce. Je l'ai suivie. J'ai à peine entrouvert la porte, mais j'ai pu observer ses mouvements à loisir. Les invités avaient laissé leurs manteaux dans l'entrée en arrivant. La jeune femme a essuyé soigneusement le pistolet avec un mouchoir, puis elle l'a glissé dans la poche d'un manteau gris, appartenant à Mme Rice...

Nick poussa un cri.

— C'est faux... archifaux !

Poirot la désigna d'un doigt vengeur.

— Le voilà ! accusa-t-il. Voilà *k* ! Mlle Nick, qui a tué sa cousine, Maggie Buckley.

— Vous êtes devenu fou ? riposta Nick. Pourquoi aurais-je tué Maggie ?

— Pour hériter de la fortune que lui avait laissée

Michael Seton ! Elle aussi s'appelait Magdala Buckley, et c'était à

elle qu'il était fiancé, non à vous !

— Vous... vous...

Elle se tenait là, tremblante, incapable de proférer un son. Poirot se tourna vers Japp.

— Vous avez appelé la police ?

— Oui, ils attendent dans l'entrée avec le mandat d'arrêt.

— Vous êtes fous à lier ! s'écria Nick sans se démonter.

Elle se précipita vers Frederica.

— Freddie, donne-moi ta montre en... en souvenir, s'il te plaît.

Lentement, Frederica détacha le bracelet-montre de son poignet et le lui tendit.

— Merci. Et maintenant subissons jusqu'au bout cette ridicule comédie.

— Cette comédie que vous avez imaginée et mise en scène à la Maison du Péril. Oui. Mais vous n'auriez jamais dû confier le premier rôle à Hercule Poirot. Vous avez commis là une erreur, mademoiselle, une erreur capitale.

Le Fin Mot de L'histoire

— Et maintenant, vous voulez des explications ?

Poirot regarda autour de lui avec un sourire satisfait et son petit air modeste que je ne connaissais que trop.

Nous nous étions repliés dans le salon en comité restreint : les domestiques s'étaient retirés discrètement et les Croft avaient été emmenés par la police. Il ne restait plus que Frederica, Lazarus, Challenger, Vyse et moi-même.

— Eh bien, je le confesse, j'ai été trompé, bel et bien trompé. Cette petite Nick m'a mené par le bout du nez. Ah, madame ! Si je vous avais écoutée lorsque vous m'avez dit que votre amie était une sacrée petite menteuse ! Comme vous aviez raison !

— Nick a toujours raconté des mensonges, répondit posément Frederica. C'est pour cela que je n'arrivais pas à croire à ses accidents rocambolesques.

— Et moi, imbécile, je l'ai crue !

— Se sont-ils réellement produits, ces accidents ? demandai-je, l'esprit encore embrouillé.

— Ils ont été inventés, très intelligemment, pour donner l'impression que la vie de Mlle Nick était en danger. Mais je vais remonter plus loin et vous raconter l'histoire telle que j'ai fini par la reconstituer. Car moi, je ne l'ai comprise que par bribes, très lentement.

» Au tout début de notre histoire, nous avons cette demoiselle, Nick Buckley, jeune, ravissante et sans scrupules. Elle est en outre fanatiquement attachée à sa maison.

Charles opina du chef.

— Je vous l'avais bien dit.

— Et vous aviez raison. Mlle Nick adorait la Maison du Péril. Mais elle n'avait pas d'argent. La propriété était hypothéquée et elle avait un besoin urgent de trouver des fonds. Un beau jour donc, elle fait la connaissance au Touquet du jeune Seton, à qui elle plaît. Elle sait que selon toutes probabilités, il héritera de son oncle, dont la fortune est colossale. C'est une chance à ne pas laisser passer. Mais l'aviateur n'est pas vraiment attiré par elle. Il la trouve amusante, un point c'est tout. Ils se retrouvent à Scarborough et il l'emmène faire un tour dans son avion et... c'est alors que la catastrophe se produit. Il rencontre Maggie et c'est le coup de foudre.

» Mlle Nick n'en revient pas. Sa cousine Maggie, qu'elle a toujours trouvée si terne ! Mais pour le jeune Seton, elle est "différente" des autres. C'est la femme de sa vie. Ils se fiancent en cachette. Une seule personne est mise au courant : Mlle Nick. Cette pauvre Maggie est heureuse de pouvoir en parler avec quelqu'un. Elle lit certainement à sa cousine certains passages des lettres que lui écrit son fiancé. C'est ainsi que Nick entend parler du testament. Au début, elle n'y prête pas attention, mais cela lui reste en mémoire.

» Puis arrive la nouvelle de la mort brutale et inattendue de sir Matthew Seton. Et, juste après, des rumeurs commencent à circuler sur la disparition de son neveu. Immédiatement, un plan audacieux s'échafaude dans la tête de notre jeune demoiselle. Seton ignore qu'elle aussi se prénomme

Magdala. Il ne la connaît que sous le surnom de Nick. Manifestement, son testament a été rédigé d'une façon fort peu conventionnelle, il se contente de mentionner le nom de son héritière. Or, aux yeux de tous, Seton est son ami ! C'est donc à elle que l'on associe son nom et personne ne sera surpris si elle raconte qu'ils étaient fiancés. Mais pour réussir, il lui faut éliminer Maggie.

» Et pour cela il faut agir vite. Elle s'arrange donc pour l'inviter à venir passer quelques jours. C'est alors que les fameux accidents se produisent : le tableau dont elle coupe la corde, les freins de sa voiture qu'elle trafique, le rocher qui tombe de la falaise – cela, c'est peut-être vrai, après tout, elle s'est contentée d'inventer qu'elle se promenait par là à ce moment-là.

» Ensuite, elle voit mon nom dans le journal – je vous l'avais dit, Hastings, tout le monde connaît Hercule Poirot ! Elle a alors le culot de faire de moi son complice. La balle qui traverse son chapeau et tombe à mes pieds ! Quelle merveilleuse mise en scène ! Je tombe dans le panneau ! Je crois au danger qui la menace. Bravo ! Elle a trouvé un témoin de choix. Je rentre dans son jeu en lui demandant de faire venir une amie. Elle saute sur l'occasion et convoque Maggie un

jour plus tôt. Comme son crime est facile ! Elle nous abandonne pendant le dîner et, dès qu'elle a entendu la confirmation de la mort de Seton à la radio, elle met son plan en action. Elle a tout le temps de prendre les lettres de l'aviateur dans la chambre de Maggie et de choisir celles qui servent ses desseins. Elle les cache dans sa propre chambre. Plus tard, Maggie et elle quittent le feu d'artifice et retournent dans la maison. Elle dit à sa cousine de prendre son châte. Quand Maggie ressort, elle la suit furtivement et elle la tue. Elle revient vite sur ses pas, elle cache le pistolet dans le panneau secret (elle croit que personne n'en connaît l'existence) et remonte à l'étage jusqu'à ce qu'elle entende des voix. Le cadavre est découvert : c'est le signal. Elle dévale alors les escaliers et sort par la porte-fenêtre. Comme elle a bien joué son rôle ! Magnifique ! Ça oui ! elle a monté ici une superbe tragédie. Ellen, la bonne, a dit que cette maison est maudite. Je suis assez de son avis. C'est dans cette maison que Nick a puisé son inspiration.

— Mais ces chocolats empoisonnés ? interrogea Frederica. Je ne me l'explique toujours pas.

— Cela faisait partie du même scénario. Vous ne comprenez donc pas que si l'on attentait à la vie de Nick après la mort de Maggie, il devenait évident que la mort de celle-ci avait été une erreur.

» Quand elle juge le moment venu, elle appelle Mme Rice au téléphone et lui demande de lui envoyer une boîte de chocolats.

— C'était donc bien sa voix ?

— Bien sûr ! L'explication la plus simple est souvent la bonne ! Elle modifie juste un peu sa voix. Simplement pour que vous soyez prise de doute quand on vous posera la question, voyez-vous. Puis la boîte arrive et là encore tout est simple. Elle remplit trois chocolats de cocaïne qu'elle a cachée sur elle, en mange un et tombe malade... mais pas trop. Elle sait très bien jusqu'où elle peut aller et quels sont les symptômes à feindre.

» La carte... ma carte ! Ah sapristi ! Elle a un de ces toupets ! C'était bien la mienne, celle que j'avais envoyée avec les fleurs. Facile, non ? Mais il fallait y penser, n'est-ce pas ?

Un silence s'établit puis Frederica demanda :

— Pourquoi a-t-elle mis le pistolet dans ma poche ?

— J'attendais que vous me posiez la question, madame. Dites-moi, vous est-il jamais venu à l'esprit que Nick ne vous aimait plus ? N'avez-vous jamais eu l'impression qu'elle pouvait même vous haïr ?

— C'est difficile à dire, répondit lentement Frederica. Nous n'étions pas très sincères l'une avec l'autre. Elle m'aimait bien, avant.

— Monsieur Lazarus, vous comprenez aisément que toute manifestation d'amour-propre serait ici déplacée. Y a-t-il eu quelque chose entre Nick et vous ?

Lazarus secoua la tête.

— Je me suis senti attiré par elle à une époque, et puis je ne sais pas pourquoi, je me suis détaché d'elle.

Poirot approuva d'un air sentencieux.

— C'était là son drame, voyez-vous. Elle attirait les gens, et puis ils « se détachaient d'elle ». Au lieu de l'aimer chaque jour davantage, vous vous êtes épris de son amie. Et elle a commencé à haïr Mme Rice qui, elle, avait un ami riche pour la soutenir dans la vie. Quand l'hiver dernier elle a rédigé son testament, elle vous aimait beaucoup, madame. Ensuite les choses ont changé.

» Elle s'est souvenue de ce testament. Elle ignorait qu'il avait été intercepté par Croft et qu'il n'était jamais arrivé à bon port. Mme Rice – c'est ce que tout le monde aurait dit – avait un mobile pour souhaiter sa mort. C'est pourquoi elle lui a téléphoné pour lui demander des chocolats. Ce soir, on devait lire le testament qui faisait de vous sa légataire universelle, et on aurait ensuite trouvé le pistolet dans la poche de votre manteau... l'arme avec laquelle Maggie a été tuée. Si Mme Rice avait découvert l'arme du crime, elle se serait sûrement trahie en essayant de s'en débarrasser.

— Comme elle devait me haïr..., murmura Frederica.

— Oui, madame. Vous aviez ce qui lui manquait : le privilège de conquérir l'amour et de le conserver.

— Je suis peut-être un peu obtus, intervint Challenger, mais je n'ai pas encore compris le mystère du testament.

— C'est une autre affaire, elle est très simple : les Croft sont cachés dans la région en attendant des jours meilleurs. Nick doit subir une opération et elle n'a pas fait de testament. Les Croft se disent qu'il y a peut-être là une occasion à saisir. Ils la persuadent d'en rédiger un et s'offrent à le mettre à la poste. Si quelque chose lui arrive, si elle meurt, ils exhiberont un testament habilement falsifié, n'est-ce pas, qui laisse tout l'argent à Mme Croft avec une allusion à l'Australie et à Philip Buckley dont ils savent qu'il a visité ce pays. Mais l'appendice de Mlle Nick est ôté sans le moindre problème et le faux testament ne sert pas. Pour le moment du moins.

» Lorsque les tentatives de meurtre se succèdent, les Croft reprennent espoir. Je finis par annoncer son décès. Quelle aubaine ! L'affaire est trop belle ! Le faux document est envoyé illico à M. Vyse. Bien sûr, quand ils l'ont rencontrée, ils la croyaient bien plus riche qu'elle ne l'était et ne savaient rien de l'hypothèque.

— Monsieur Poirot, demanda alors Lazarus, j'aimerais savoir comment vous avez pu découvrir toutes ces manigances ? Quand avez-vous commencé à les soupçonner ?

— Ah ! il n'y a pas si longtemps, à ma grande honte ! J'étais tourmenté par certains détails qui ne collaient pas. Des divergences

entre ce que Nick me disait et ce que me racontaient les autres, voyez-vous. Malheureusement, c'était toujours Mlle Buckley que je croyais.

» Soudain j'ai eu une révélation. Nick a commis une seule erreur. Elle a voulu trop bien faire. Quand je lui ai vivement conseillé de faire venir une amie, elle a promis de m'obéir, sans me préciser qu'en fait elle avait déjà invité Mlle Maggie. Cela a dû lui paraître plus discret, mais en réalité ce fut une erreur.

» Maggie Buckley a écrit chez elle dès son arrivée, et dans cette lettre une petite phrase bien innocente m'a mis la puce à l'oreille : "Je me demande bien pourquoi Nick m'a envoyé ce télégramme. Mardi aurait été aussi bien." Que signifiait cette allusion au mardi ? Une seule chose : Maggie devait arriver de toutes les manières le mardi. Et Nick m'avait menti, ou tout au moins, elle m'avait caché la vérité.

» Alors pour la première fois, j'ai commencé à la regarder d'un autre œil. J'ai examiné ses déclarations avec un esprit critique. Au lieu d'y croire, je me suis dit : "Supposons que cela soit faux." Je me suis souvenu des contradictions entre elle et les autres. "Qu'en serait-il si, à chaque fois, c'était Nick qui m'avait menti et non pas l'autre ?"

» Alors je me suis dit : "Allons au plus simple : que s'est-il vraiment passé ?"

» Or, l'assassinat de Maggie Buckley était le seul fait concret. C'était tout ! Mais qui pouvait souhaiter la mort de Maggie Buckley ?

» J'ai ensuite pensé à autre chose : une remarque anodine faite par Hastings cinq minutes plus tôt. Il venait de me dire qu'il existait pléthore de surnoms pour Margaret : Maggie, Margot, etc. Alors je me suis soudain demandé quel était le vrai nom de Mlle Maggie ? Et j'ai eu une illumination ! Si c'était Magdala ! Nick m'avait dit que c'était un prénom courant dans leur famille. Imaginons qu'il y ait eu deux Magdala Buckley...

» Je me repassais mentalement en mémoire les lettres de Michael Seton. Non, ça n'était pas impossible. Il évoquait Scarborough, mais Maggie s'y trouvait en même temps que Nick, sa mère me l'avait dit.

» Cela expliquait en outre un détail qui me chiffonnait. Pourquoi y avait-il si peu de lettres ? Quand une jeune fille garde les lettres de son amoureux, elle les garde toutes. Pourquoi n'en avoir choisi que quelques-unes ? Avaient-elles une particularité ?

» Je me souvins alors qu'aucun nom n'y était mentionné. Elles commençaient toutes différemment, avec un petit nom tendre. Dans aucune d'entre elles ne figurait le prénom de Nick. Enfin, un autre détail, qui aurait dû me sauter aux yeux, proclamait à lui seul la vérité.

— Lequel ?

— Voici : cette année, Mlle Nick a été opérée de l'appendicite le 27 février. Or, il y a une lettre de Michael Seton datée du 2 mars dans

laquelle il ne fait pas la moindre allusion à cette opération : aucune inquiétude, rien d'extraordinaire. Cela aurait dû me prouver que ces lettres étaient en réalité destinées à une autre.

» J'ai repris une liste de questions que je m'étais déjà posées et j'y ai répondu à la lumière de cette nouvelle interprétation. Dans presque tous les cas, la réponse était devenue simple et convaincante. Un détail, parmi d'autres, me rendait perplexe depuis le début : pourquoi Mlle Nick s'était-elle achetée une robe noire ? Pour qu'elle et sa cousine fussent habillées de la même façon, le châle rouge devant apporter la note finale. C'était là la vraie raison ; l'autre réponse était fausse. Jamais une jeune fille n'achèterait un vêtement de deuil avant d'être sûre de la mort de son amoureux. Ce serait peu crédible, peu naturel.

» C'est alors qu'à mon tour, j'ai élaboré mon petit scénario. Et ce que j'espérais s'est produit ! Nick Buckley avait été trop véhémement quand je lui avais parlé du panneau secret. Elle avait affirmé qu'il n'existait pas. Si c'était faux (car je ne vois pas pourquoi Ellen aurait inventé cette histoire), Nick était forcément au courant de son existence et me mentait. Pourquoi était-elle si catégorique ? Avait-elle caché le pistolet ? Dans l'intention de s'en servir plus tard pour jeter les soupçons sur quelqu'un d'autre ? Je lui fis comprendre que Mme Rice était en très mauvaise posture. C'était ce qu'elle avait prévu. J'étais certain qu'elle ne pourrait pas résister à mettre en place cette ultime preuve contre son amie. En outre c'était plus sûr pour elle, car Ellen pouvait découvrir le panneau secret et le pistolet à l'intérieur !

» Nous étions tous rassemblés dans cette pièce et Nick attendait dehors qu'on lui donnât le signal. Elle a pensé qu'elle ne risquait rien en allant récupérer le pistolet dans sa cachette pour le glisser dans le manteau de Mme Rice...

» Et au dernier moment... elle a échoué... Frederica frissonna.

— C'est égal, chuchota-t-elle, je suis contente de lui avoir donné ma montre.

— En effet, madame. Elle leva les yeux vers lui.

— Vous êtes également au courant de cela ? Mais je l'interrompis :

— Et Ellen ? Savait-elle quelque chose, en fin de compte ?

— Non. Je le lui ai demandé et elle m'a répondu qu'elle avait décidé de rester dans la maison ce soir-là parce que – ce sont ses propres mots – elle pensait qu'il « se tramait quelque chose ». Mlle Buckley avait dû beaucoup trop insister pour qu'elle sorte voir le feu d'artifice. Elle avait deviné l'animosité de Nick pour Mme Rice. Elle pressentait qu'un drame allait se produire, mais elle pensait que la victime serait Madame. Elle connaissait bien le caractère de sa patronne et, d'après elle, Nick avait toujours été une petite fille étrange.

— Oui, murmura Frederica. Oui, il vaut mieux penser à elle ainsi. Une petite fille étrange. Une petite fille étrange qui ne pouvait pas

s'empêcher... Mais je...

Poirot lui prit la main et la porta à ses lèvres. Charles Vyse, mal à l'aise, observa d'un ton calme :

— Ce sera une tâche fort désagréable, mais il va falloir que je songe à un système de défense pour Nick.

— Je ne pense pas que ce soit la peine, le rassura

Poirot d'une voix douce. Pas si mes suppositions sont exactes. Il fit volte-face et apostropha Challenger :

— C'est bien là que vous cachez la « marchandise », n'est-ce pas ? Dans ces montres-bracelets ?

— Je... je..., balbutia le marin, pris de court.

— N'essayez pas de me berner avec vos airs de brave garçon au grand cœur. Vous avez pu tromper Hastings, pas moi. C'est une affaire juteuse, n'est-ce pas ? Le trafic de drogue que vous avez monté avec votre oncle de Harley Street ?

— Monsieur Poirot..., s'écria Challenger en se levant.

Mon compagnon le dévisagea sans se troubler.

— Vous êtes « l'ami » utile. Vous aurez beau le nier ! Mais je vous préviens, si vous ne voulez pas que je raconte tout à la police, disparaïssez !

À ma stupéfaction, Challenger fila sans demander son reste. Je demeurai abasourdi. Poirot se mit à rire.

— Je vous l'avais bien dit, mon bon ami. Vos intuitions sont toujours fausses. C'est épatant !

— La cocaïne se trouvait dans les montres...

— Eh oui. Ce qui explique pourquoi Mlle Nick en avait si providentiellement avec elle à la clinique. Comme elle a utilisé tout ce qu'elle avait en réserve pour farcir les chocolats, elle vient de demander à Mme Rice la sienne, qui était pleine.

— Elle ne peut donc pas s'en passer ?

— Non, non. Mlle Nick ne s'y adonne pas régulièrement. Seulement de temps en temps pour s'amuser. Mais ce soir, elle en avait besoin pour une tout autre raison. Et elle en prendra une dose entière.

— Vous voulez dire qu'elle...

— C'est la meilleure solution. Cela vaut mieux que l'infamie de la pendaison. Mais taisons-nous ! Ne parlons pas de cela devant M. Vyse qui représente l'ordre et la loi. Officiellement, je ne sais rien.

Cette histoire de montre-bracelet n'est qu'une simple supposition de ma part.

— Vos suppositions se vérifient toujours, monsieur Poirot, constata Frederica.

— Il faut que je m'en aille, murmura Charles Vyse.

Il quitta la pièce avec raideur, l'image même de la désapprobation. Le regard de Poirot allait de Frederica à Lazarus.

— Vous allez vous marier, à présent ?
— Le plus tôt possible, sourit la jeune femme.
— Vous savez, monsieur Poirot, je ne suis pas la cocaïnomane que vous croyez. J'ai réussi à me restreindre et je pense que le bonheur aidant, je n'aurai bientôt plus besoin de ces montres...

— Je vous en souhaite beaucoup, de bonheur, madame, lui dit gentiment Poirot. Vous avez énormément souffert et, malgré cela, votre cœur est toujours capable de pardonner...

— Je saurai m'occuper d'elle, dit Lazarus. Mes affaires ne sont pas brillantes, mais je crois que je m'en sortirai. Dans le cas contraire je pense que Frederica ne craindra pas de partager ma pauvreté.

Elle acquiesça en souriant.

— Il se fait tard, remarqua Poirot en regardant la pendule.

Nous nous levâmes tous.

— Nous venons de passer une soirée étrange dans cette étrange demeure, poursuivit-il. Je crois qu'Ellen avait raison de dire qu'elle est habitée par de mauvais esprits...

Il leva les yeux vers le portrait du vieux sir Nicholas. Puis d'un geste soudain, il prit Lazarus à part.

— Je vous demande pardon, mais j'ai encore une question qui me trotte dans la tête. Expliquez-moi pourquoi vous avez offert cinquante livres à Nick pour ce tableau ? Je voudrais le savoir, car je n'aime pas laisser la moindre chose dans l'ombre.

Lazarus demeura impassible quelques instants. Puis il sourit.

— Voyez-vous, monsieur Poirot, je suis marchand de tableaux.

— Justement.

— Ce tableau vaut au maximum vingt livres. Je savais que si j'en proposais cinquante à Nick, elle soupçonnerait immédiatement qu'il en valait davantage et le ferait expertiser. Elle aurait vu que je lui en avais offert une somme bien au-delà de sa valeur. La prochaine fois que je lui aurais proposé d'acheter un tableau, elle n'aurait pas demandé d'expertise.

— Oui, et alors ?

— Le tableau que vous voyez là-bas doit valoir au bas mot cinq mille livres, se contenta de dire Lazarus.

— Ah ! siffla Poirot, admiratif. Je sais tout maintenant.

Son visage reflétait la plus franche gaieté.



Agatha Christie

LE COUTEAU
SUR LA NUQUE



Agatha Christie

LE COUTEAU SUR LA NUQUE

*Traduit de l'anglais par Pascale Guinard
entièrement révisée*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale :
LORD EDGWARE DIES
Publiée par HarperCollins

ISBN : 978-2-7024-4119-0

AGATHA CHRISTIE® and POIROT® are registered trademark of
Agatha Christie Limited in the UK and/or elsewhere.

Lord Edgware Dies © 1933

Agatha Christie Limited. All rights reserved.

© 1936, Librairie des Champs-Élysées.

© 2014, éditions du Masque,
un département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation,
de représentation réservés pour tous pays.

*Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse*

*Au docteur
et à Mme Campbell Thompson.*

AU THÉÂTRE

Le public a la mémoire courte. L'indignation et l'intérêt passionnés soulevés par le meurtre de George Alfred St Vincent Marsh, quatrième baron Edgware, font déjà partie du passé. Oubliés au profit d'autres événements sensationnels.

Le nom de mon ami Hercule Poirot ne fut jamais cité à propos de cette affaire. Cela, dois-je ajouter, conformément à son désir. Si les honneurs sont échus à d'autres, c'est parce qu'il l'a voulu. Bien plus, Poirot tient cette affaire pour un de ses échecs. Il jure que c'est une remarque entendue dans la rue, tout à fait par hasard, qui l'a mis sur la bonne piste.

Quoi qu'il en soit, ce fut bel et bien son génie qui permit de découvrir la vérité. Sans Hercule Poirot, le crime n'aurait sans doute jamais été imputé à celui qui l'avait perpétré.

Je pense donc qu'il est temps de mettre noir sur blanc tout ce que je sais de l'affaire. J'en connais les tenants et les aboutissants, et je me permets de signaler que je ne fais qu'accéder ainsi aux désirs d'une dame absolument fascinante.

Je me souviens très bien de ce jour où, dans son impeccable petit salon, allant et venant sur une certaine bande du tapis, Poirot nous avait fait un magistral et stupéfiant résumé du crime.

Tout avait commencé dans un théâtre londonien, au mois de juin de l'année précédente.

Carlotta Adams faisait fureur à Londres à ce moment-là. Elle avait donné deux matinées triomphales l'année d'avant, et cette fois les représentations avaient duré trois semaines. On en était à l'avant-dernière.

Carlotta Adams était une Américaine douée d'un talent remarquable pour tenir seule la scène, sans aucun artifice, costume ou décor. Elle s'exprimait aisément, semble-t-il, dans toutes les langues. Le sketch de sa soirée dans un hôtel à l'étranger était vraiment extraordinaire. Touristes américains, touristes allemands, familles bourgeoises anglaises, femmes de petite vertu, aristocrates russes ruinés, valets de chambre stylés... elle était tout cela tour à tour.

Ses numéros allaient du sérieux au comique et vice versa. Sa Tchécoslovaque mourante, sur un lit d'hôpital, vous serrait la gorge. Une minute plus tard, vous riez aux éclats tandis qu'un dentiste exerçait son métier en devisant aimablement avec ses victimes.

Pour finir, elle annonçait « quelques imitations ».

Là encore, elle faisait merveille. Sans aucun maquillage, ses traits semblaient soudain se dissoudre et se remodeler à l'image d'un homme politique connu, d'une actrice en vogue ou d'une beauté célèbre. Chacun de ses personnages prononçait quelques phrases typiques. Le texte était remarquablement intelligent. Il paraissait saisir toutes les faiblesses du sujet.

L'une de ses dernières imitations était celle de Jane Wilkinson, une jeune actrice new-yorkaise de talent, fort connue à Londres. C'était vraiment très au point. Les inepties lui tombaient de la bouche, chargées d'un tel pouvoir émotionnel que, en dépit de vous, chaque mot vous paraissait rempli de sens. Elle avait une voix prenante, au timbre exquis, aux modulations profondes. Ses gestes mesurés et étrangement expressifs, son imperceptible balancement du corps, et jusqu'à l'impression de solide beauté physique qu'elle donnait... Je ne comprends pas comment elle arrivait à ça !

J'avais toujours été un admirateur de la belle Jane Wilkinson. Elle m'émouvait dans ses rôles sentimentaux et je n'ai jamais manqué de soutenir, face à ceux qui lui reconnaissaient de la beauté mais niaient son talent, qu'elle était douée d'un extraordinaire pouvoir dramatique.

C'était assez troublant d'entendre cette voix familière, légèrement rauque, aux accents tragiques, qui m'avait si souvent fait frissonner, de voir ce geste poignant de la main qui s'ouvre et se referme, ces cheveux rejetés brusquement en arrière comme elle le faisait, je m'en aperçus là, à la fin de chaque scène dramatique.

Jane Wilkinson était une de ces actrices qui quittent la scène pour se marier mais qu'on y retrouve deux ans plus tard.

Trois ans auparavant, elle avait épousé le riche et quelque peu excentrique lord Edgware. On chuchotait qu'elle l'avait quitté à peine plus tard. Toujours est-il qu'un an et demi après leur mariage, elle

était repartie tourner des films en Amérique et qu'elle venait de jouer à Londres cet hiver-là dans une pièce à succès.

En regardant les imitations étonnantes, mais peut-être un peu cruelles, de Carlotta Adams, je me demandais ce qu'en pensaient les personnes concernées. Étaient-elles heureuses de la publicité qu'elles en tiraient ? Ou ennuyées de ce qui, en fait, révélait au grand jour les ficelles de leur métier ? Carlotta Adams ne jouait-elle pas le rôle du prestidigitateur qui explique, à propos de son rival : « Oh ! C'est un vieux truc ! C'est très facile. Je vais vous montrer comment on fait ! »

En tout cas, il me semblait que si je faisais, moi, l'objet d'une telle imitation, j'en serais certainement vexé. Bien sûr, je m'en cacherais, mais cela ne me plairait pas. Il fallait être diablement large d'esprit et doté d'un solide sens de l'humour pour goûter une mise à nu aussi impitoyable.

J'en étais arrivé à cette conclusion lorsque le délicieux rire de gorge qui venait de la scène trouva un écho derrière moi.

Je tournai vivement la tête. La jeune femme assise là était l'objet même de l'imitation : lady Edgware, plus connue sous le nom de Jane Wilkinson.

Je compris instantanément que mes déductions étaient fausses. Penchée en avant, lèvres entrouvertes, elle avait les yeux brillants, l'air ravi.

L'« imitation » terminée, elle applaudit bruyamment, tout en riant et en prenant à témoin son compagnon, un grand et bel homme, au profil de dieu grec, plus connu à l'écran qu'à la scène : Bryan Martin, la vedette de cinéma la plus populaire du moment. Jane Wilkinson et lui avaient plusieurs fois tourné ensemble.

— Elle est merveilleuse, n'est-ce pas ? s'exclama lady Edgware.

Il rit.

— Jane ! On dirait que cela t'amuse !

— Elle est vraiment extraordinaire ! Mille fois plus que je ne le pensais.

Je ne saisis pas la réplique de Bryan Martin : Carlotta Adams s'était lancée dans une nouvelle improvisation.

On ne m'enlèvera pas de l'idée que ce qui se passa ensuite fut une bien curieuse coïncidence.

En quittant le théâtre, Poirot et moi allâmes souper au Savoy.

Lady Edgware et Bryan Martin étaient assis à la table voisine de la

nôtre, en compagnie de deux personnes que je ne connaissais pas. Comme je les désignai à Poirot, un autre couple entra et s'assit derrière eux. Le visage de la femme m'était familier, mais, curieusement, je n'arrivais pas à la situer. Je ne connaissais pas l'homme qui l'accompagnait. Vêtu avec recherche, il avait un visage avenant, bien qu'inexpressif. Un genre auquel je ne suis pas sensible.

Soudain, je compris que la jeune femme n'était autre que Carlotta Adams ! Elle portait une robe noire très sobre. Son visage n'était pas de ceux qui forcent l'attention. Ses traits mobiles, qui se prêtaient si bien à l'art de la mimique, étaient en eux-mêmes dépourvus de personnalité.

Je crus bon de faire part de mes réflexions à Poirot. Il m'écouta attentivement, sa tête en forme d'œuf légèrement penchée de côté, tout en jetant un regard acéré vers les deux tables en question.

— Ainsi, c'est lady Edgware ? Je l'ai déjà vue jouer. C'est une belle femme.

— Et une excellente actrice aussi.

— C'est possible.

— Vous n'avez pas l'air convaincu.

— Cela dépend sans doute de la distribution, mon ami. Si elle est au centre de la pièce, si tout tourne autour d'elle, alors, oui, elle tiendra son rôle. Mais je doute qu'elle puisse jouer un second rôle, ou ce qu'on appelle un rôle de composition. Il faut que la pièce ait été écrite *sur* elle et *pour* elle. C'est le genre de femme qui ne s'intéresse qu'à elle-même. (Il marqua une pause, puis ajouta de façon inattendue :) Ces gens-là s'exposent à de graves dangers.

— Des dangers ? répétai-je, surpris.

— Cela vous étonne, mon ami. Des dangers oui. Parce qu'une femme comme celle-là ne voit qu'une chose : elle-même. Elle ignore tout des risques et des pièges qui l'entourent, des millions d'intérêts contradictoires, des intrigues de la vie. Non, elle suit son propre chemin. Et alors, tôt ou tard, c'est le désastre.

L'idée me parut intéressante. Je reconnais qu'elle ne me serait jamais venue.

— Et l'autre ? demandai-je.

— Mlle Adams ?

Il glissa un œil de son côté.

— Eh bien ? Que voulez-vous que je vous dise, me répondit-il en

souriant.

— Ce qu'elle vous inspire.

— Mon cher, me prenez-vous ce soir pour un diseur de bonne aventure qui lit le caractère dans les lignes de la main ?

— Vous pourriez faire mieux que beaucoup d'entre eux !

— Vous avez une grande confiance en moi, Hastings. J'en suis touché. Ne savez-vous pas, mon ami, que chacun de nous est un profond mystère, un labyrinthe de désirs, de passions et d'attitudes conflictuelles ? Mais oui, c'est vrai. On se forme ses petits jugements... Malheureusement, neuf fois sur dix, on se trompe.

— Pas Hercule Poirot, dis-je en souriant.

— Même Hercule Poirot ! Oh ! Je sais très bien que vous me trouvez prétentieux, mais je vous assure qu'en vérité je suis plein d'humilité.

— Vous, plein d'humilité !

— Parfaitement. Sauf, je l'avoue, que je suis fier de ma moustache ! Je n'ai rien trouvé de comparable dans tout Londres.

— Vous ne risquez rien, répliquai-je, vous ne trouverez pas. Alors, vous ne vous aventurez pas à porter un jugement sur Carlotta Adams ?

— C'est une artiste, répondit Poirot simplement. Cela veut tout dire, n'est-ce pas ?

— Cependant, n'est-elle pas en péril, elle aussi ?

— Comme nous tous, mon cher, déclara gravement Poirot. Le malheur peut toujours nous guetter et se précipiter sur nous. Mais, pour répondre à votre question, je pense que Mlle Adams réussira. Elle est astucieuse, et elle est encore quelque chose d'autre. Vous avez certainement remarqué qu'elle est juive ?

Je ne l'avais pas remarqué. Mais, maintenant qu'il me l'avait dit, je distinguais de vagues traits de ses ancêtres sémites. Poirot hocha la tête.

— Cela prédispose au succès. Mais il reste encore un danger — puisque c'est de danger que nous parlons.

— C'est-à-dire ?

— L'amour de l'argent. L'appât du gain peut faire oublier toute prudence.

— Il peut le faire oublier à chacun de nous, observai-je.

— C'est exact, mais nous serions conscients du danger, vous et moi. Nous pèserions le pour et le contre. Mais quand on aime trop l'argent, si on ne voit que l'argent, tout le reste est dans l'ombre.

Sa gravité me fit rire.

— Esmeralda, la reine des voyantes, est en grande forme ! remarquai-je en plaisantant.

— La psychologie est une chose très intéressante, reprit Poirot sans s'émouvoir. On ne peut pas s'intéresser au crime sans s'intéresser à la psychologie. Ce n'est pas l'acte de tuer en lui-même qui attire l'expert, mais ce qu'il y a *derrière*. Vous me suivez, Hastings ?

Je le suivais parfaitement.

— J'ai remarqué que, lorsque nous travaillons ensemble sur une affaire, Hastings, vous me pressez toujours de me mettre physiquement en action. Vous voudriez que je mesure des empreintes de pas, que j'analyse des cendres de cigarette, que je me mette à plat ventre pour examiner des petits détails. Vous ne comprenez pas qu'en fermant les yeux, confortablement installé dans un fauteuil, on peut s'approcher plus près de la solution d'un problème. On voit alors avec les yeux de l'esprit.

— Pas moi, dis-je. Lorsque je m'enfonce dans un fauteuil en fermant les yeux, il m'arrive une chose et une seule...

— Je l'ai remarqué ! dit Poirot. C'est étrange... Dans ces moments-là, le cerveau devrait travailler fiévreusement, ne pas tomber dans un repos léthargique. L'activité mentale est si intéressante, si excitante ! C'est un plaisir que de faire fonctionner ses petites cellules grises. C'est à elles et à elles seules que l'on peut faire confiance pour vous guider vers la vérité, à travers le brouillard...

J'avoue que j'ai pris l'habitude de détourner mon attention lorsque Poirot se met à évoquer ses petites cellules grises. J'ai entendu ça si souvent...

Cette fois-là, mon attention se porta sur les quatre personnes assises à la table voisine. Lorsque le monologue de Poirot tira à sa fin, je constatai en riant :

— Vous avez fait une conquête, Poirot. La belle lady Edgware ne vous quitte pas des yeux.

— On l'aura renseignée sur mon identité, dit Poirot en essayant, sans succès, de prendre l'air modeste.

— Ce doit être votre fameuse moustache, dis-je. Elle est séduite par

sa beauté.

Poirot la caressa subrepticement.

— Il est vrai qu'elle est unique, admit-il. Oh ! mon ami, la « brosse à dents » que vous portez, comme vous l'appellez, c'est une horreur. Une atrocité. Une mutilation volontaire des libéralités de la nature... Renoncez-y, mon ami, je vous en prie.

— Sapristi ! m'écriai-je sans prendre sa prière en considération. La dame se lève. Je crois qu'elle vient nous parler. Bryan Martin proteste, mais elle ne l'écoute pas.

En effet, Jane Wilkinson s'avavançait vers nous, d'une démarche décidée. Nous nous levâmes, et Poirot s'inclina.

— Monsieur Hercule Poirot, n'est-ce pas ? dit doucement la voix rauque.

— Pour vous servir, madame.

— Monsieur Poirot, je voudrais vous parler. Il faut que je vous parle.

— Mais certainement, madame. Voulez-vous vous asseoir ?

— Non, non, pas ici. En privé. Montons dans ma chambre.

Bryan Martin, qui l'avait rejointe, eut un petit rire gêné :

— Attends un peu, Jane. Nous n'avons pas fini de dîner. M. Poirot non plus.

Mais Jane Wilkinson ne se laissait pas si facilement détourner de ce qu'elle avait décidé.

— Eh bien, Bryan ! Quelle importance ? Nous ferons monter notre souper. Occupe-t'en, tu veux ? Et, Bryan...

Elle le rattrapa et parut lui donner de nouvelles instructions. Je le vis secouer la tête d'un air mécontent. Mais elle devint encore plus véhémence, si bien qu'il céda en haussant les épaules.

Tout en parlant, elle avait jeté une ou deux fois un coup d'œil sur Carlotta Adams et je me demandai si ce qu'elle disait avait quelque chose à voir avec l'Américaine.

Lorsqu'elle eut obtenu gain de cause, Jane revint, radieuse.

— Nous allons monter tout de suite, dit-elle en nous gratifiant de son éblouissant sourire.

Il ne parut pas lui venir à l'esprit de nous demander notre avis. Sans

l'ombre d'une excuse, elle nous entraîna vers l'ascenseur.

— J'ai une chance folle de vous rencontrer ici ce soir, monsieur Poirot, dit-elle. C'est extraordinaire comme tout s'arrange bien pour moi. J'étais en train de me demander ce que diable j'allais bien pouvoir faire quand je lève les yeux, et vous voilà juste à la table à côté ! J'ai pensé aussitôt : « M. Poirot va me dire ce que je dois faire. »

Elle s'interrompit pour indiquer « deuxième étage » au liftier.

— Si je peux vous être utile..., commença Poirot.

— Je suis sûre que vous pouvez. On dit que vous êtes l'homme le plus merveilleux qui ait jamais existé. Il faut que quelqu'un m'aide à me sortir de l'embrouillamini où je suis, et je sens que vous êtes l'homme qu'il me faut.

Nous sortîmes au deuxième étage et elle nous conduisit dans le couloir jusqu'à la porte d'une des suites les plus luxueuses du Savoy.

Elle nous fit entrer, jeta son étole de fourrure blanche sur une chaise et sa minaudière sertie de pierreries sur la table, s'écroula dans un fauteuil et s'exclama :

— Monsieur Poirot, d'une manière ou d'une autre, il faut absolument que je me débarrasse de mon mari !

LE SOUPER

Après un instant de stupeur, Poirot reprit ses esprits.

— Mais, madame, dit-il, l'œil brillant, débarrasser les femmes de leur mari n'est pas ma spécialité !

— Bien sûr, je le sais.

— C'est un avocat qu'il vous faut !

— C'est ce qui vous trompe. Je suis écœurée, fatiguée des avocats. J'en ai eu d'honnêtes, j'en ai eu qui étaient des escrocs, mais aucun ne m'a jamais été d'une quelconque utilité. Ils connaissent la loi, mais ils n'ont pas le moindre sens commun.

— Et vous pensez que j'en ai ?

Elle se mit à rire.

— Il paraît que vous êtes malin comme un singe, monsieur Poirot.

— Madame, que j'aie ou non de la cervelle – en fait, j'en ai, pourquoi faire semblant ? – votre petite affaire n'est pas mon genre !

— Je ne vois pas pourquoi. C'est un problème à résoudre.

— Oh, un problème !

— Et difficile, poursuivit Jane Wilkinson. J'aurais cru que vous n'étiez pas homme à fuir la difficulté.

— Laissez-moi vous complimenter pour votre intuition, madame. Mais je vous le répète, je ne m'occupe pas d'enquêtes en vue d'un divorce. Ce métier-là n'est pas joli.

— Mon cher monsieur, je ne vous demande pas d'espionner mon mari ! Cela ne servirait à rien. Il faut simplement que je m'en

débarrasse, et je suis sûre que vous pourrez me dire comment.

Poirot ne répondit pas tout de suite. Quand il reprit la parole, il avait changé de ton.

— D'abord, madame, dites-moi pourquoi vous êtes tellement désireuse de vous « débarrasser » de lord Edgware ?

Elle répliqua vivement, sans la moindre hésitation :

— Mais parce que je veux me remarier, bien sûr ! Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

Elle écarquilla ingénument ses grands yeux bleus.

— Ne pourriez-vous pas tout simplement obtenir le divorce ?

— Vous ne connaissez pas mon mari, monsieur Poirot. Il est... Il est... (Elle frissonna.) Je ne sais comment vous dire... C'est un homme étrange. Il n'est pas comme les autres. (Puis, après un silence :) Il n'aurait jamais dû épouser qui que ce soit. Et je sais de quoi je parle. Je ne peux pas vous le décrire, mais il est... bizarre. Sa première femme s'est enfuie en abandonnant derrière elle un bébé de trois mois. Il n'a jamais divorcé, et elle est morte misérablement quelque part à l'étranger. Puis, il m'a épousée. Et... je n'ai pas pu le supporter. Il me faisait peur. Je l'ai quitté et je suis partie aux États-Unis. Je n'ai aucun motif de divorce, et si je lui en ai fourni de mon côté, il n'en tiendra pas compte. C'est... une sorte de fou.

— En Amérique, il y a des États où vous pourriez obtenir un divorce.

— Cela ne me servirait à rien si je dois vivre en Angleterre.

— Vous voulez vivre en Angleterre ?

— Oui.

— Qui voulez-vous épouser ?

— Le duc de Merton.

Je retins une exclamation. Le duc de Merton faisait le désespoir de toutes les mères ayant une fille à marier. Jeune homme aux goûts ascétiques, anglican fanatique, on le disait totalement sous la coupe de sa mère, la redoutable duchesse douairière. Sa vie était des plus austères. Il collectionnait les porcelaines chinoises et avait la réputation de s'intéresser à l'art. Mais il n'était pas censé s'intéresser aux femmes.

— Je suis folle de lui, nous confia Jane. Il ne ressemble à personne d'autre, et le château de Merton est si merveilleux ! C'est l'affaire la

plus romantique qui soit. Et il est tellement séduisant... une sorte de moine de rêve ! (Elle marqua une pause.) Une fois mariée, j'abandonnerai le théâtre. La scène ne présente plus d'attraits pour moi.

— En attendant, répliqua Poirot, ironique, lord Edgware s'interpose entre vous et ces rêves romanesques.

— Oui, et cela me rend folle. (Elle s'adossa d'un air songeur.) Bien sûr, si nous étions à Chicago, je pourrais le faire éliminer aisément, mais ici, j'ai l'impression qu'on ne fait pas appel à des tueurs à gages.

— Ici, déclara Poirot en souriant, nous estimons que tout individu a le droit de vivre.

— Ma foi, je n'en sais rien. À mon avis, vous ne vous porteriez pas plus mal sans certains de vos hommes politiques. Et sachant ce que je sais de lord Edgware, sa disparition ne serait pas non plus une perte, bien au contraire.

On frappa à la porte et un garçon entra avec le souper. Jane Wilkinson poursuivit l'exposé de son problème sans se soucier de sa présence.

— Mais je ne vous demande pas de le tuer pour moi, monsieur Poirot.

— Merci, madame.

— J'ai pensé que vous sauriez peut-être le convaincre. Lui faire admettre l'idée d'un divorce. Je suis sûre que vous le pourriez.

— Je crois que vous surestimez mon pouvoir de persuasion, madame.

— Oh ! mais vous pouvez sûrement trouver quelque chose, monsieur Poirot !

Elle se pencha en avant, ses yeux bleus tout grands ouverts de nouveau, et elle acheva d'une voix douce, grave et pleine de séduction :

— Vous voudriez me voir heureuse, n'est-ce pas ?

— J'aimerais que tout le monde soit heureux, répondit prudemment Poirot.

— Oui, mais je ne pensais pas à « tout le monde ». Seulement à moi.

— C'est ce que vous faites toujours, madame, dit-il en souriant.

— Vous me jugez égoïste ?

— Oh ! Je n'ai pas dit ça, madame !

— C'est vrai. Je le suis. Mais, voyez-vous, je déteste être malheureuse. Cela affecte même mon jeu. Et je serai toujours malheureuse, à moins qu'il divorce... ou qu'il meure. Tout bien réfléchi, poursuivit-elle, songeuse, il vaudrait mieux qu'il meure, je veux dire, je me sentirais définitivement libérée. (Elle leva les yeux vers Poirot pour faire appel à sa sympathie.) Vous m'aidez, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

Elle se leva, prit son étole blanche et lui lança un regard interrogateur. J'entendais des voix dans le couloir, par la porte entrouverte.

— Sinon..., poursuivit-elle.

— Sinon, madame ?

Elle éclata de rire.

— Je serai obligé de sauter dans un taxi et d'aller le liquider moi-même.

Sans cesser de rire, elle disparut dans une autre pièce juste au moment où Bryan Martin entra avec les deux personnes qui avaient soupé à leur table – on nous les présenta comme M. et Mme Widburn –, l'Américaine Carlotta Adams et son cavalier.

— Hello ! dit Bryan. Où est Jane ? Je viens lui annoncer que j'ai accompli la mission dont elle m'avait chargé.

Jane apparut sur le seuil de la chambre, un bâton de rouge à lèvres à la main.

— Elle est là ! s'exclama-t-elle. Magnifique ! Mademoiselle Adams, j'ai beaucoup admiré votre spectacle ! Je tenais à vous connaître. Venez bavarder avec moi pendant que je m'arrange un peu. Je suis horrible à voir !

Carlotta Adams la suivit, tandis que Bryan Martin s'effondrait dans un fauteuil.

— Eh bien, monsieur Poirot, vous avez bel et bien été capturé ! Notre Jane vous a-t-elle convaincu de vous ranger sous sa bannière ? De toute façon, vous finirez par céder. Elle ne sait pas ce que signifie le mot « non ».

— Peut-être ne le lui a-t-on jamais dit ?

— Jane a une personnalité fort intéressante, dit Bryan Martin en envoyant des ronds de fumée au plafond. Les tabous ne signifient rien pour elle. Elle n'a aucun sens moral. Ce qui ne signifie pas qu'elle soit

immorale, non elle ne l'est pas. Amoralité doit être le mot juste, j'imagine. Elle ne voit qu'une chose dans la vie : ce que Jane veut.

Il se mit à rire.

— Je crois qu'elle pourrait tuer quelqu'un d'un cœur léger et serait indignée si on l'attrapait et si on voulait la pendre. L'ennui, c'est qu'on l'attraperait sûrement. Elle n'a pas une once de cervelle. Pour elle, un meurtre consiste à sauter dans un taxi, à voler sur les lieux sous son propre nom, et à tirer.

— Je me demande ce qui vous fait dire ça, murmura Poirot.

— Pardon ?

— Vous la connaissez bien, monsieur ?

— Je peux dire que oui.

Il rit de nouveau, d'un rire amer qui me frappa.

— Vous n'êtes pas de mon avis ? demanda-t-il aux autres.

— Oh ! Jane est égoïste ! reconnut Mme Widburn. Mais une actrice doit l'être si elle veut affirmer sa personnalité.

Poirot ne répondit pas. Il avait les yeux fixés sur Bryan Martin et le regardait avec une curieuse expression, dont je ne comprenais pas la signification.

À cet instant, Jane revint, suivie de Carlotta Adams. Jane était sans doute satisfaite de son « arrangement », quel que soit le sens qu'elle donnait à ce mot. Pour moi, elle était toujours la même, une perfection.

Le souper qui suivit fut fort joyeux, mais j'avais parfois l'impression que certains sous-entendus m'échappaient.

Jane Wilkinson ne pouvait être à l'origine de ces subtilités. De toute évidence, cette jeune femme ne voyait qu'une chose à la fois. Elle avait voulu rencontrer Poirot, avait obtenu immédiatement satisfaction, et elle se montrait de fort bonne humeur. Son désir de convier Carlotta Adams avait été, à mon avis, pur caprice. Elle s'était amusée comme un enfant de cette imitation d'elle-même.

Non, les courants sous-jacents n'avaient rien à voir avec elle. Dans quelle direction chercher ?

J'étudiai les invités tour à tour. Bryan Martin ? Il ne se conduisait pas de manière très naturelle. Mais c'était peut-être tout simplement l'attitude caractéristique d'une vedette de cinéma. La gaucherie de quelqu'un trop habitué à jouer un rôle pour l'abandonner facilement.

Carlotta Adams, quant à elle, se comportait avec un parfait naturel. C'était une jeune personne calme, à la voix basse et agréable. Je profitai de l'occasion pour l'observer attentivement. Je lui trouvai un certain charme, mais un charme en quelque sorte négatif. Il consistait en une absence de toute note aiguë. Elle incarnait une douce harmonie. Même son aspect physique avait quelque chose de négatif. De doux cheveux noirs, des yeux d'un bleu pâle presque délavé, un teint clair, une bouche mobile. Un visage plaisant, mais difficile à reconnaître si on était amené à la rencontrer, disons, vêtue différemment.

Elle paraissait heureuse de la gentillesse et des compliments de Jane. Qui ne l'eût été ? songeais-je, quand, juste à cet instant, il se passa quelque chose qui m'amena à réviser cette opinion hâtive.

Jane était à ce moment-là tournée vers Poirot, et Carlotta la dévisageait d'une façon étrangement pénétrante... comme si elle la jugeait. Et je fus frappé par l'hostilité marquée que je lus dans ses yeux bleus.

Pure imagination, peut-être. Ou jalousie professionnelle ? Jane était une actrice renommée, au faite de la gloire. Carlotta, elle, en était encore à grimper les échelons...

J'observai ensuite les autres membres du groupe. Que dire de M. et Mme Widburn ? Lui était grand et cadavérique, elle, blonde, replète et suffisante. Ils étaient riches et se passionnaient pour tout ce qui touchait au théâtre. Ils refusaient de parler d'autre chose. Et comme je rentrais d'un séjour à l'étranger, ils furent déçus de me trouver si mal informé. Mme Widburn finit par me tourner le dos, ou plutôt une épaule dodue, et par oublier mon existence.

Le dernier membre du groupe était le jeune homme brun à la face ronde et joviale qui accompagnait Carlotta Adams. Je le soupçonnais depuis le début de ne pas être aussi sobre qu'il aurait dû. À mesure qu'il buvait du champagne, cela devint plus flagrant.

Il avait l'air d'avoir été profondément offensé.

Pendant toute la première moitié du repas, il garda un silence morose. Ensuite, il se confia à moi comme si j'étais son meilleur ami :

— Ce que je veux dire, ce n'est pas... Non, mon vieux, ce n'est pas...

Je passe sous silence son articulation déficiente.

— Je veux dire, continua-t-il. Je vous le demande... Vous prenez une fille – hein, je veux dire, vous la sortez. Et tout va de travers. C'est pas comme si je lui avais dit un mot que j'aurais pas dû. C'est pas le genre, vous savez. Descendance puritaine. Le *Mayflower*... tout ça.

Pardieu ! La fille est très bien ! Ce que je veux dire, c'est... qu'est-ce que je disais ?

— Que vous n'aviez pas eu de chance, dis-je d'un ton apaisant.

— Ben tiens, c'est ça. Pardieu ! J'ai dû emprunter de l'argent à mon tailleur pour le gueuleton. Un type très obligeant, mon tailleur. Je lui dois de l'argent depuis des années. Ça crée des liens entre nous. Rien de tel que des liens, mon vieux. Vous et moi... mais qui diable êtes-vous, à propos ?

— Je m'appelle Hastings.

— Sans blague ! Ça alors ! J'aurais juré que vous étiez mon vieux copain Spencer Jones ! Cher vieux Spencer Jones. La dernière fois que je l'ai rencontré, je l'ai tapé d'un billet de cinq. Moi, ce que j'en dis, c'est qu'une tête ou une autre... ça se ressemble, voilà ce que j'en dis. Si on était un tas de Chinois, on ne se distinguerait pas les uns des autres.

Il secoua tristement la tête, puis soudain ragaillardit, but encore un peu de champagne.

— Au moins, dit-il, je ne suis pas un bon Dieu de nègre.

Cette réflexion sembla le plonger dans une telle allégresse qu'il se mit à tenir des propos pleins d'optimisme :

— Voyez le bon côté des choses, mon vieux, m'adjura-t-il. C'est ce que je dis toujours, il faut voir le bon côté. Un de ces jours, quand j'aurai autour de soixante-quinze ans, je serai un homme riche. Quand mon oncle sera mort. Alors, je pourrai payer mon tailleur.

Il sourit à cette idée.

Ce garçon avait quelque chose d'étrangement sympathique. Il avait un visage tout rond et une ridicule petite moustache noire qui donnait l'impression d'avoir été abandonnée là, en plein milieu du désert.

Je remarquai que Carlotta Adams le surveillait du coin de l'œil, et c'est après avoir jeté un regard dans sa direction qu'elle se leva et mit fin à la soirée.

— Comme c'est gentil à vous d'être venue, dit Jane. J'adore ces choses improvisées, pas vous ?

— Non, répondit Mlle Adams. Je prévois toujours avec soin ce que je fais. Cela m'évite des soucis...

Le ton avait quelque chose de désobligeant.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, cela vous réussit, répliqua Jane en

riant. Je ne me suis jamais autant amusée que ce soir pendant votre spectacle.

Carlotta se détendit.

— Vous êtes très aimable, répondit-elle avec chaleur. Et je suis contente de l'entendre dire. J'ai besoin d'encouragements. Nous en avons tous besoin.

— Carlotta, dit le jeune homme à la moustache noire, faites vos adieux, remerciez tante Jane pour la soirée et venez.

Il réussit à franchir la porte par un miracle de concentration. Carlotta le suivit rapidement.

— Mais quel est cet énergumène qui m'appelle tante Jane ? Je ne l'avais pas remarqué avant.

— Ma chère, déclara Mme Widburn, ne faites pas attention à lui. Il a été un acteur en herbe très brillant. Incroyable, non ? J'ai horreur de voir tant de promesses réduites à néant. Mais nous devons nous sauver, Charles et moi.

Les Widburn se sauvèrent, accompagnés par Bryan Martin.

— Eh bien, monsieur Poirot ?

Il lui sourit.

— Eh bien, lady Edgware ?

— Pour l'amour du ciel, cessez de m'appeler ainsi. Laissez-moi l'oublier ! Vous êtes l'homme au cœur le plus dur d'Europe !

— Mais non, mais non, je n'ai pas le cœur dur.

Poirot avait bu une honorable quantité de champagne, peut-être un verre de trop.

— Alors, vous irez voir mon mari ? Vous lui ferez faire ce que je veux ?

— J'irai le voir, promit prudemment Poirot.

— Et s'il refuse – ce qu'il fera sûrement – vous mettrez au point un brillant plan d'attaque. On dit que vous êtes l'homme le plus brillant d'Angleterre, monsieur Poirot.

— Madame, pour mon cœur dur, vous évoquez l'Europe... mais quand il s'agit de mon intelligence, vous vous limitez à l'Angleterre.

— Si vous réussissez, ce sera l'univers.

Poirot leva la main pour protester.

— Madame, je ne vous promets rien. Toutefois, dans l'intérêt de la psychologie, je m'efforcerai d'obtenir un entretien avec votre mari.

— Psychanalysez-le tant que vous voudrez. Cela lui fera peut-être du bien. Mais pour mon bien à moi, vous devez y arriver. Il faut que je vive cette aventure romanesque, monsieur Poirot.

Et elle ajouta, rêveuse :

— Vous voyez d'ici la sensation !

L'HOMME À LA DENT EN OR

Quelques jours plus tard, au petit déjeuner, Poirot me tendit une lettre qu'il venait de décacheter.

— Regardez, cher ami, dit-il. Que dites-vous de cela ?

Le mot émanait de lord Edgware. Dans un langage très officiel, il lui fixait rendez-vous le lendemain matin à 11 heures.

J'avoue que je fus fort surpris. J'avais pris à la légère les paroles de Poirot prononcées dans un moment de convivialité, et je ne savais pas qu'il avait déjà entrepris de tenir sa promesse.

Poirot, l'esprit toujours vif, lut dans mes pensées et ses yeux se mirent à briller un peu.

— Mais oui, mon ami, ce n'était pas seulement le champagne...

— Je ne pensais pas ça.

— Mais si, mais si. Vous vous êtes dit, ce pauvre vieux, il était d'humeur particulièrement cordiale, il a fait des promesses qu'il ne tiendra pas, qu'il n'a pas l'intention de tenir. Mais, mon ami, les promesses d'Hercule Poirot sont sacrées ! dit-il en se redressant majestueusement.

— Bien sûr, bien sûr, je le sais, répondis-je vivement. Mais il m'avait semblé que votre jugement avait pu être... comment dirais-je... influencé.

— Je n'ai pas l'habitude de me laisser « influencer » dans mes jugements, Hastings. Le meilleur et le plus brut des champagnes, les femmes les plus blondes et les plus séduisantes, rien ne peut influencer les jugements d'Hercule Poirot. Non, mon ami, je suis intéressé, voilà

tout.

— Par le roman d'amour de Jane Wilkinson ?

— Pas exactement. Son roman d'amour, comme vous l'appeler, est une affaire très banale. C'est un échelon de plus dans la carrière d'une très belle femme. Si le duc de Merton n'avait ni titre ni fortune, sa romantique ressemblance avec un moine de rêve resterait sans effet sur la dame. Non, Hastings, ce qui m'intrigue, c'est le côté psychologique de l'histoire. L'interaction entre les personnages. Je profite de l'occasion qui m'est donnée d'observer lord Edgware de près.

— Vous ne pensez pas réussir à le convaincre ?

— Pourquoi pas ? Tous les hommes ont leur point faible. N'allez pas croire, Hastings, que sous prétexte que je m'intéresse à la psychologie, je ne mettrai pas tout en œuvre pour exécuter la mission qui m'a été confiée. Je suis toujours heureux d'exercer mon ingéniosité.

J'avais craint une allusion aux petites cellules grises et je fus soulagé d'y avoir échappé.

— Ainsi, nous allons à Regent Gate demain, à 11 heures ? demandai-je.

— Nous ? fit Poirot en levant un sourcil interrogateur.

— Poirot ! m'écriai-je. Vous n'allez pas me laisser derrière. Je viens toujours avec vous.

— S'il s'agissait d'un meurtre, d'un empoisonnement mystérieux, d'un assassinat... ah ! voilà des choses qui vous réjouissent l'âme ! Mais une simple question de statut social ?

— Plus un mot, dis-je avec détermination. Je viens.

Poirot eut un petit rire et, à cet instant, on vint nous annoncer qu'un gentleman demandait à être reçu.

À notre grande surprise, il s'agissait de Bryan Martin.

À la lumière du jour, l'acteur paraissait plus âgé. Il était toujours beau, mais d'une beauté un peu ravagée. J'eus l'impression fugitive, devant sa nervosité, qu'il s'adonnait peut-être aux stupéfiants.

— Bonjour, monsieur Poirot, dit-il gaiement. Je constate avec plaisir que vous prenez votre petit déjeuner à des heures raisonnables. À propos, vous êtes très occupé en ce moment ?

Poirot lui sourit aimablement.

— Non. Je n'ai aucune affaire importante en train.

— Allons donc ! Scotland Yard n'a pas besoin de vous ? Pas d'enquête délicate à mener pour la couronne ? J'ai peine à vous croire.

— Ne confondez pas fiction et réalité, mon cher, répondit Poirot en souriant. Je vous assure que je suis en ce moment tout à fait disponible... mais pas encore au chômage, Dieu merci !

— Eh bien, j'ai de la chance, dit Bryan en riant. Accepteriez-vous que je vous confie un travail ?

Poirot le considéra d'un air songeur.

— Vous avez un problème pour moi, c'est cela ? dit-il enfin.

— C'est-à-dire... oui et non.

Cette fois, son rire fut plutôt nerveux. Sans cesser de le considérer d'un air songeur, Poirot lui fit signe de s'asseoir et le jeune homme s'installa en face de nous.

— Et maintenant, dit Poirot, nous vous écoutons.

Bryan Martin semblait avoir quelques difficultés à se décider.

— Malheureusement, je ne peux pas vous en dire autant que je le voudrais. (Il hésita.) C'est difficile, voyez-vous. Tout a commencé en Amérique.

— En Amérique ?

— Mon attention a été attirée par pur hasard. Je me rendais à New York, en train, lorsque j'ai remarqué quelqu'un. Un petit bonhomme affreux, rasé de près, portant des lunettes, avec une dent en or.

— Ah ! Une dent en or !

— Précisément. C'est là le cœur du problème.

Poirot hocha plusieurs fois la tête.

— Je commence à comprendre. Continuez.

— Bon, comme je vous l'ai dit, j'avais remarqué ce type. Six mois plus tard, je l'ai revu, à Los Angeles. Je ne sais pourquoi j'y ai fait attention, mais c'est comme ça. Cependant, jusque-là, rien d'anormal.

— Poursuivez.

— Un mois plus tard, je me suis rendu à Seattle, et peu après, qui je vois ? Mon bonhomme. Mais cette fois, il portait une barbe.

— Résolument étrange.

— N'est-ce pas ? Bien sûr, je ne me suis pas senti concerné à ce moment-là, mais lorsque je l'ai retrouvé à Los Angeles, sans sa barbe,

puis à Chicago, avec une moustache et des sourcils différents, puis dans un village de montagne, déguisé en clochard... eh bien, j'ai commencé à m'interroger.

— Évidemment.

— Enfin... ma foi cela peut paraître étrange, mais je n'en ai plus douté : on me filait.

— Très étonnant !

— N'est-ce pas ? Je m'en suis assuré. Où que j'aie, je retrouvais cet homme à proximité, comme mon ombre, sous divers accoutrements. Heureusement, grâce à cette dent en or, je parvenais toujours à le repérer.

— Ah ! Cette dent en or, quelle aubaine !

— En effet.

— Je vous demande pardon, monsieur Martin, mais lui avez-vous jamais parlé ? Lui avez-vous demandé la raison de cette filature ?

— Non. (L'acteur hésita.) J'y ai songé une ou deux fois, mais j'y ai toujours renoncé. J'ai pensé que cela ne ferait que le mettre sur ses gardes et ne mènerait à rien. En voyant que je l'avais repéré, peut-être mettraient-ils quelqu'un d'autre sur ma trace ? Quelqu'un que je ne verrais pas.

— En effet... Quelqu'un qui n'aurait pas cette précieuse dent en or.

— Exactement. J'ai peut-être eu tort, mais c'est comme ça que je me suis imaginé les choses.

— Monsieur Martin, vous avez dit « ils » tout à l'heure. Qui entendez-vous par « ils » ?

— Oh ! C'était juste une façon de parler ! J'imagine, Dieu sait pourquoi, des « ils » nébuleux derrière tout ça.

— Avez-vous des raisons de penser ça ?

— Non.

— Vous ne voyez pas du tout qui pourrait vouloir vous faire suivre, et pourquoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. À moins que...

— Continuez, dit Poirot d'un ton encourageant.

— En fait, j'ai une idée, dit lentement Bryan Martin. Remarquez, ce n'est qu'une simple hypothèse.

— Les hypothèses deviennent parfois des certitudes, monsieur.

— Elle se rapporte à un incident qui s'est produit à Londres il y a environ deux ans. Un incident sans gravité, mais inexplicable et inoubliable. J'y ai souvent réfléchi depuis. Et comme je n'ai jamais pu lui trouver une explication, je suis enclin à me demander si cette histoire de filature ne serait pas en quelque sorte liée à ça. Mais qu'on me pendre si je comprends pourquoi ou comment.

— J'y parviendrai peut-être.

— Oui, mais, voyez-vous... (Bryan Martin parut de nouveau embarrassé.) Ce qui m'ennuie, c'est qu'il m'est impossible de vous en parler, en tout cas pour l'instant. D'ici un jour ou deux, peut-être.

Pour répondre au regard de Poirot, il poursuivit désespérément :

— C'est que, voyez-vous... une jeune fille est impliquée.

— Ah ! Parfaitement ! Une Anglaise ?

— Oui. Du moins... pourquoi ?

— C'est très simple. Vous ne pouvez pas m'en parler maintenant, mais vous espérez pouvoir le faire d'ici un jour ou deux. C'est que vous désirez obtenir le consentement de la dame. Donc, elle est en Angleterre. Elle devait également être en Angleterre lorsqu'on vous filait, car si elle avait été en Amérique, vous seriez alors parti à sa recherche là-bas. Donc, puisqu'elle a passé ces dix-huit derniers mois en Angleterre, elle est probablement, mais ce n'est pas certain, de nationalité anglaise. Le raisonnement se tient, non ?

— Tout à fait. Alors, monsieur Poirot, si j'obtiens sa permission, vous occuperez-vous de cette affaire ?

Il y eut une pause. Poirot parut réfléchir. Il finit par demander :

— Pourquoi êtes-vous venu me voir, moi, d'abord, et non pas elle ?

— Eh bien, j'ai pensé... (Il hésita.) Je voulais la convaincre de... d'éclaircir certaines choses, je veux dire de vous charger de les éclaircir. Bref, si c'est vous qui vous occupez de l'affaire, rien ne sera rendu public, n'est-ce pas ?

— Cela dépend, répondit calmement Poirot.

— Que voulez-vous dire ?

— S'il y a un crime en question...

— Oh non ! Il ne s'agit pas d'un crime !

— Vous n'en savez rien. Tout est possible.

— Mais vous ferez de votre mieux pour elle... Pour nous ?

— Bien entendu.

Il marqua une pause, puis reprit :

— Dites-moi, cet homme qui vous suit, cette ombre, quel âge a-t-il ?

— Oh, plutôt jeune ! La trentaine.

— Ah ! dit Poirot. Voilà qui est étonnant. Cela rend la chose beaucoup plus intéressante.

Je le regardai fixement. Bryan Martin aussi. Cette remarque nous paraissait aussi incompréhensible à l'un qu'à l'autre. Bryan me jeta un regard interrogateur. Je secouai la tête.

— Oui, murmura Poirot. Cela rend toute l'histoire très intéressante.

— Il pourrait être plus âgé, reprit Bryan, pensif. Mais je ne pense pas.

— Non, non. Je suis certain que vous avez vu juste, monsieur Martin. Très intéressant. Extraordinairement intéressant.

Désarçonné par ces paroles énigmatiques, Bryan Martin ne savait plus que dire ni que faire. Il se lança dans une conversation à bâtons rompus.

— Amusante soirée, l'autre jour, dit-il. Jane Wilkinson est la femme la plus tyrannique qui ait jamais existé.

— Elle a une monovision, dit Poirot en souriant. Une chose à la fois.

— Et elle s'en tire toujours à bon compte, ajouta Martin. Je me demande comment les gens la supportent.

— On supporte un tas de choses de la part d'une jolie femme, cher ami, dit Poirot. Avec un nez en pied de marmite, un teint brouillé et des cheveux gras... ah ! elle ne s'en tirerait pas à bon compte, comme vous dites.

— Sans doute, concéda Bryan. Mais cela me rend fou parfois ! Bien que je lui sois tout dévoué, j'ai quelquefois l'impression qu'elle n'est pas tout à fait là.

— Au contraire, je dirais qu'elle est tout à fait là où il faut.

— Je ne pensais pas à ça. Elle sait défendre ses intérêts. Je suis d'accord. Elle a un grand sens des affaires. Non, j'entendais : moralement.

— Ah ! Moralement.

— Elle est ce qu'on appelle amoral. Le bien et le mal n'existent pas pour elle.

— Ah ! fit Poirot. Je me rappelle vous avoir entendu dire quelque chose comme cela l'autre jour.

— Nous parlions de meurtre, tout à l'heure...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne serais pas surpris si Jane commettait un crime.

— Et vous la connaissez certainement très bien, murmura Poirot, songeur. Vous avez souvent tourné ensemble, je crois ?

— Oui. Je la connais des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Je l'imagine très bien en train de tuer.

— Elle s'emporte facilement ?

— Non, non, pas du tout. Elle est parfaitement impassible. Je veux dire que si quelqu'un se met sur sa route, elle l'éliminera sans hésiter. Et on ne pourrait pas vraiment lui en vouloir. Moralement, j'entends. Quiconque entrave la marche de Jane Wilkinson doit disparaître.

Il prononça ces derniers mots avec une amertume particulière. Cela évoquait-il pour lui un souvenir ?

— Vous pensez qu'elle pourrait commettre... un meurtre ?

Poirot l'observait attentivement.

Bryan prit une profonde inspiration.

— Sur mon âme, je le crois. Un de ces jours, vous vous souviendrez peut-être de mes paroles... Je la connais, vous savez. Elle tuerait aussi facilement qu'elle boit une tasse de thé. Je ne plaisante pas, monsieur Poirot.

Il s'était levé.

— Oui, dit Poirot tranquillement, je vois que vous ne plaisantez pas.

— Je la connais, répéta Bryan Martin. Comme ma poche.

Il resta un instant silencieux, puis déclara sur un autre ton :

— Quant à l'affaire dont je vous ai parlé, je vous ferai savoir ce qu'il en est d'ici quelques jours. Vous vous en occuperez, n'est-ce pas ?

Poirot le regarda un instant sans répondre.

— Oui, dit-il enfin, j'accepte. Je trouve cela... intéressant.

Il y avait quelque chose de bizarre dans la façon dont il prononça le

dernier mot. Je descendis avec Bryan Martin. À la porte, il me demanda :

— Savez-vous à quoi il faisait allusion lorsque je lui ai annoncé l'âge de ce type ? Je veux dire, en quoi est-ce intéressant qu'il ait trente ans ? Je n'ai rien compris.

— Moi non plus, reconnus-je.

— Cela n'a aucun sens. Poirot a peut-être simplement voulu me faire marcher.

— Non, dis-je. Ce n'est pas son genre. Soyez sûr que s'il trouve ce détail significatif, c'est qu'il l'est.

— Eh bien, du diable si je vois en quoi. Je suis content que vous n'ayez rien compris non plus. Je me sens moins idiot.

Il prit congé et je rejoignis mon ami.

— Poirot, dis-je. Où vouliez-vous en venir à propos de l'âge de l'individu qui suivait Bryan Martin ?

— Vous ne voyez pas ? Mon pauvre Hastings ! (Il sourit et secoua la tête.) Qu'avez-vous pensé de notre entretien ?

— Il y a si peu de chose sur quoi s'appuyer... C'est difficile à dire. Si on en savait davantage...

— Mais cela ne vous a pas donné déjà quelques petites idées ?

À cet instant, le téléphone sonna, m'épargnant la honte de reconnaître qu'aucune idée ne m'était venue. Je décrochai le combiné.

Une voix de femme retentit, claire, précise, efficace.

— Ici la secrétaire de lord Edgware. Lord Edgware vous prie de l'excuser, un déplacement imprévu à Paris l'oblige à annuler son rendez-vous avec M. Poirot demain matin. Il pourra rencontrer M. Poirot quelques minutes aujourd'hui, à 12 h 15, si cela lui convient.

Je consultai Poirot.

— Entendu, allons-y ce matin, dit-il.

Je transmis le message.

— Parfait. À 12 h 15 ce matin.

Et elle raccrocha.

UN ENTRETIEN

Lorsque nous arrivâmes chez lord Edgware à Regent Gate, j'étais en proie à une vive curiosité. Je ne partageais pas l'engouement de Poirot pour la psychologie, mais les propos de lady Edgware sur son mari m'avaient fortement intrigué. J'avais hâte de me former ma propre opinion.

La demeure était imposante, d'une architecture sobre et même un peu sévère, sans jardinières aux fenêtres ni aucune de ces superfluités.

Contre toute attente, ce ne fut pas un vieux majordome aux cheveux blancs, en accord avec l'aspect de la maison, qui vint nous ouvrir, mais un des jeunes gens les plus beaux que j'eusse jamais vus. Grand, blond, il aurait pu poser pour une sculpture d'Hermès ou d'Apollon. Malgré son remarquable physique, il y avait quelque chose de vaguement efféminé dans sa voix, qui me déplut. Curieusement, il me rappelait quelqu'un... une personne que j'avais rencontrée récemment... mais impossible de me souvenir de qui.

Nous demandâmes lord Edgware.

— Par ici, messieurs.

Il nous conduisit à l'autre bout du vestibule, après l'escalier. Il ouvrit une porte et nous annonça de cette même voix douce qui m'inspirait une méfiance instinctive. La pièce dans laquelle il nous fit entrer était une sorte de bibliothèque. Les murs étaient tapissés de livres, le mobilier sombre mais beau, les chaises austères et plutôt inconfortables.

Lord Edgware, qui se leva pour nous accueillir, était grand et paraissait avoir une cinquantaine d'années. Il avait des cheveux noirs légèrement grisonnants, un visage étroit, une bouche sarcastique. Il

avait l'air amer et de mauvaise humeur. Son regard avait quelque chose de bizarre, de secret. Oui, incontestablement, il avait un regard étrange.

Il nous accueillit de façon froide et protocolaire :

— Monsieur Hercule Poirot ? Capitaine Hastings ? Veuillez vous asseoir.

Nous nous assîmes. Il faisait froid. La pièce n'était éclairée que par un rai de lumière venant de l'unique fenêtre, et la pénombre rendait l'atmosphère encore plus froide.

Lord Edgware avait à la main une lettre, sur laquelle je reconnus l'écriture de mon ami.

— J'ai entendu parler de vous, bien sûr, monsieur Poirot. Qui ne vous connaît pas ? (Poirot s'inclina devant le compliment.) Mais je ne comprends pas bien votre position, en l'occurrence. Vous dites que vous demandez à me voir de la part de... ma femme ?

Il prononça ces deux derniers mots d'une étrange façon, comme s'ils exigeaient un effort.

— C'est cela même, répondit mon ami.

— J'avais cru comprendre que vous vous occupiez de... crimes, monsieur Poirot ?

— De toutes sortes de problèmes, lord Edgware. Le crime en est un, mais il y en a d'autres.

— Sans doute. Et celui-là, en quoi consiste-t-il ?

Le sarcasme n'était même plus voilé. Poirot ne le releva pas.

— J'ai l'honneur de m'adresser à vous de la part de lady Edgware, dit-il. Lady Edgware, comme vous le savez sans doute, désire divorcer.

— Je suis au courant, répondit lord Edgware froidement.

— Elle voudrait que nous en discussions tous les deux.

— Il n'y a pas matière à discussion.

— Ainsi, vous refusez ?

— Moi ? Certainement pas.

Poirot ne s'attendait pas à ça. J'ai rarement eu l'occasion de voir mon ami aussi stupéfait. C'en était cocasse : la bouche ouverte, les mains écartées, les sourcils remontés sur le front... Il avait l'air d'un personnage de bande dessinée.

— Comment ? s'écria-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous ne refusez pas ?

— J'ai beaucoup de mal à comprendre votre étonnement, monsieur Poirot.

— Vous consentez à accorder le divorce à votre épouse ?

— Mais certainement. Elle le sait très bien. Je le lui ai écrit.

— Vous le lui avez écrit ?

— Oui. Il y a six mois.

— Je ne comprends pas. Je ne comprends rien du tout. Je vous croyais hostile au divorce, par principe.

Lord Edgware resta silencieux.

— Je ne vois pas en quoi mes principes vous regardent, monsieur Poirot. Il est vrai que je n'ai pas divorcé d'avec ma première femme. Ma conscience ne me le permettait pas. Mon deuxième mariage, je le reconnais en toute franchise, a été une erreur. Lorsque ma femme m'a parlé de divorce, j'ai refusé net. Il y a six mois, elle m'a écrit, revenant à la charge. Je crois qu'elle désire se remarier... avec un acteur ou un type du même genre. Entre-temps, mes idées avaient changé. Je lui ai écrit à Hollywood pour le lui dire. Je ne comprends pas pourquoi elle s'est adressée à vous. Pour une question d'argent, sans doute.

Il avait de nouveau accompagné ses paroles d'un rictus méprisant.

— C'est très curieux, marmonna Poirot. Extrêmement curieux. Il y a là quelque chose qui m'échappe.

— Pour ce qui est de l'argent, poursuivit lord Edgware, ma femme m'a quitté de son plein gré. Si elle veut épouser quelqu'un d'autre, je peux lui rendre sa liberté, mais il n'y a aucune raison pour qu'elle reçoive de moi le moindre centime, et elle ne recevra rien.

— Il n'a pas été question d'arrangement financier.

Lord Edgware leva un sourcil étonné.

— Jane doit épouser quelqu'un de très riche, murmura-t-il avec cynisme.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, reprit Poirot, l'air perplexe, le visage ridé à force de réfléchir. Lady Edgware m'a dit qu'elle s'était adressée à vous à plusieurs reprises par l'intermédiaire d'avocats.

— C'est exact, fit sèchement lord Edgware. Avocats anglais, avocats

américains, toutes sortes d'avocats, jusqu'aux plus fieffés filous. Finalement, comme je vous l'ai dit, elle m'a écrit elle-même.

— Vous avez d'abord refusé ?

— C'est exact.

— Mais en recevant sa lettre, vous avez changé d'avis. Pourquoi avez-vous changé d'avis, lord Edgware ?

— Sa lettre n'y a été pour rien, répondit-il vivement. J'avais changé d'idée, c'est tout.

— Ce changement a été bien soudain.

Lord Edgware ne répondit pas.

— Quelles sont les circonstances qui vous ont amené à changer d'avis, lord Edgware ?

— Cela ne vous regarde pas, monsieur Poirot. Je n'ai pas l'intention de vous en parler. Disons que j'ai fini petit à petit par comprendre l'avantage que j'aurais à mettre fin – vous excuserez mon franc-parler – à ce que je considérais comme une association dégradante. Ce second mariage a été une erreur.

— C'est aussi l'avis de votre femme, dit Poirot doucement.

— Vraiment ?

Une étrange lueur brilla un instant dans son regard.

Il se leva, coupant court à l'entretien. Comme nous prenions congé, il se radoucit un peu.

— Je suis désolé d'avoir dû déplacer notre rendez-vous. Je dois partir pour Paris demain.

— Oui, bien sûr.

— Il y a une vente d'œuvres d'art, en fait. J'ai l'œil sur une petite statuette, un objet parfait dans son genre... un genre *macabre*, peut-être. Mais j'aime le macabre. Je l'ai toujours aimé. J'ai des goûts spéciaux.

Il eut un curieux sourire. J'avais remarqué les livres qui se trouvaient près de moi, sur les étagères : les *Mémoires* de Casanova, le marquis de Sade, les tortures médiévales...

Je me souvins du petit frisson qu'avait eu Jane Wilkinson en parlant de son mari. Ce n'était pas de la comédie. Je me demandai quel homme était exactement George Alfred St Vincent Marsh, quatrième baron Edgware.

Il sonna, tout en nous faisant très aimablement ses adieux. Son dieu grec de valet nous attendait dans le vestibule. En refermant la porte de la bibliothèque derrière moi, je jetai un coup d'œil dans la pièce et faillis laisser échapper une exclamation.

Le sourire suave avait disparu. Lord Edgware avait les lèvres pincées en un rictus mauvais, ses yeux brillaient de fureur, d'une rage proche de la démence.

Je ne m'étonnai plus que deux épouses l'aient quitté. Ce qui m'émerveillait, c'était la maîtrise de soi qu'il possédait. Avoir réussi à garder un tel sang-froid pendant toute l'entrevue, à rester d'une politesse aussi distante !

Nous allions sortir quand une porte latérale s'ouvrit et une jeune fille apparut. Elle eut un léger mouvement de recul en nous voyant.

Grande et mince, elle avait les cheveux noirs et le teint pâle. Ses yeux sombres, étonnés, croisèrent les miens un instant. Puis, comme une ombre, elle rentra dans la pièce et referma la porte.

Une fois dans la rue, Poirot héla un taxi et demanda au chauffeur de nous conduire au Savoy.

— Eh bien, Hastings, dit-il l'œil brillant, cet entretien ne s'est pas du tout déroulé comme je l'attendais.

— Quel homme extraordinaire, ce lord Edgware !

Je lui racontai ce que j'avais vu en refermant la porte de la bibliothèque. Mon ami hochait lentement la tête, pensif.

— Je crois qu'il frise la folie, Hastings. Je suis presque certain qu'il s'adonne à toutes sortes de vices étranges, et qu'il dissimule sous son apparente froideur une profonde cruauté.

— Pas étonnant que ses deux femmes l'aient quitté.

— En effet.

— Poirot, avez-vous remarqué une jeune fille au moment où nous sortions ? Une brune au teint pâle ?

— Oui, je l'ai vue, mon ami. Une jeune fille terrifiée et profondément malheureuse.

Sa voix était grave.

— Qui est-ce, à votre avis ?

— Sa fille, probablement. Il en a une.

— C'est vrai qu'elle avait l'air terrifiée, dis-je lentement. Cette

maison doit être bien sinistre, pour une jeune fille !

— Sans doute. Ah ! Nous y sommes, mon ami ! Allons annoncer la bonne nouvelle à lady Edgware.

Jane était là. Après l'avoir prévenue par téléphone, l'employé de la réception nous pria de monter. Un groom nous mena jusqu'à sa porte.

Une femme entre deux âges vint nous ouvrir, soignée, avec des lunettes et des cheveux gris, coiffés bien serrés. De la chambre, la voix rauque de Jane l'interpella :

— C'est M. Poirot, Ellis ? Priez-le de s'asseoir. J'enfile un vêtement et j'arrive.

En entrant, elle demanda :

— Eh bien ?

Le vêtement en question était un déshabillé vapoureux qui en révélait plus qu'il n'en cachait.

Poirot se leva et lui baisa la main.

— C'est le mot, madame. Tout est bien.

— Que voulez-vous dire ?

— Lord Edgware est tout à fait disposé à accepter le divorce.

— Quoi ?

Sa stupéfaction était sincère, ou alors Jane Wilkinson était une extraordinaire comédienne.

— Monsieur Poirot, vous avez réussi ! Du premier coup ! Mais vous êtes un véritable génie ! Comment diable vous y êtes-vous pris ?

— Je ne peux pas accepter des compliments que je n'ai pas mérités, madame. Votre mari vous a écrit voilà six mois pour vous signifier son consentement.

— Que dites-vous ? *Il m'a écrit* ? Où cela ?

— Lorsque vous étiez à Hollywood, si j'ai bien compris.

— Je n'ai jamais reçu cette lettre. Elle a dû s'égarer. Quand je pense que j'ai passé des mois à réfléchir, à tirer des plans, à m'énerver, à devenir presque folle !

— Lord Edgware semblait croire que vous aviez l'intention d'épouser un acteur.

— Bien sûr. C'est ce que je lui ai dit. (Elle sourit, ravie. Soudain, comme une enfant, l'inquiétude la prit.) Dites-moi, monsieur Poirot,

vous ne lui avez pas parlé du duc, j'espère ?

— Non, non, rassurez-vous. Je suis discret. Cela n'aurait pas arrangé vos affaires, hein ?

— Ma foi, vous savez, il est étrangement mesquin de nature ! Dans mon mariage avec Merton, il verrait une sorte de promotion sociale, et il s'empresserait de me mettre des bâtons dans les roues. Tandis qu'un acteur de cinéma, c'est différent. Mais, tout de même, je n'en reviens pas. Je suis très surprise. Vous n'êtes pas surprise, Ellis ?

J'avais remarqué que la femme de chambre allait et venait dans la chambre en rangeant divers vêtements qui traînaient. À mon avis, elle écoutait la conversation. Maintenant, il apparaissait que Jane ne lui cachait rien.

— Sans aucun doute, milady. Sa Seigneurie a dû beaucoup changer, dit-elle d'un ton plein de mépris.

— Oui, en effet, fit Jane, songeuse.

— Vous ne comprenez pas son attitude ? Elle vous étonne ? demanda Poirot.

— Oh oui ! Mais qu'importe, après tout. L'essentiel c'est qu'il ait changé d'avis, quelles qu'en soient les raisons.

— Cela ne vous intéresse peut-être pas, madame, mais cela m'intéresse, moi.

Jane ne lui prêta pas attention.

— Ce qui compte, c'est que je suis libre... enfin !

— Pas encore, madame.

Elle lui lança un regard agacé.

— Disons que je vais être libre, cela revient au même !

Poirot n'avait pas l'air de penser que c'était la même chose.

— Le duc est à Paris, reprit Jane. Je vais lui envoyer une dépêche sur-le-champ. Seigneur, sa vieille mère va être folle !

Poirot se leva.

— Je me réjouis, madame, que tout s'arrange conformément à vos vœux.

— Au revoir, monsieur Poirot, et merci mille fois.

— Je n'ai rien fait.

— Vous m'avez au moins fait part de la bonne nouvelle, monsieur

Poirot, et je vous en suis très reconnaissante. Vraiment.

— Et voilà, me dit Poirot tandis que nous quitions l'hôtel. Une seule idée : elle-même ! Elle ne se pose aucune question, elle n'est pas curieuse de savoir pourquoi cette lettre ne lui est jamais parvenue. Vous avez remarqué, Hastings, cette femme est d'une habileté peu commune en affaires, mais elle n'a aucune intelligence. Eh bien, le bon Dieu ne peut pas tout donner.

— Sauf à Hercule Poirot, dis-je ironiquement.

— Vous vous moquez de moi, mon ami, répondit-il d'un air serein. Venez, allons nous promener sur les quais. J'ai besoin de mettre mes idées en ordre.

J'observai un silence discret en attendant que l'oracle daignât se prononcer.

— Cette lettre m'intrigue, dit-il enfin. Je vois quatre solutions à ce problème, mon cher.

— Quatre ?

— Oui. Premièrement, elle peut avoir été égarée par la poste. Cela arrive, vous savez. Mais rarement. Oui, rarement. Avec une adresse erronée, elle serait revenue à lord Edgware depuis longtemps. Non, je suis enclin à rayer cette solution – bien que ce soit peut-être la bonne.

» Deuxième solution : notre ravissante dame ment lorsqu'elle déclare ne pas l'avoir reçue. C'est évidemment possible. Cette charmante dame est capable de raconter n'importe quoi avec la plus parfaite candeur si elle y trouve un avantage. Mais je ne vois pas, Hastings, où serait son avantage. Si elle sait qu'il accepte de divorcer, pourquoi m'envoyer le lui demander ? Cela n'a pas de sens.

» Troisième solution : lord Edgware ment. Et si quelqu'un ne dit pas la vérité, c'est probablement lui. Mais je n'en vois pas le motif. Pourquoi inventer une histoire de lettre envoyée il y six mois ? Au lieu d'accepter simplement ma proposition ? Non, je pense qu'il a en effet envoyé cette lettre. Mais je n'arrive pas à comprendre ce qui a pu le faire changer d'idée.

» Nous en arrivons à la quatrième solution : quelqu'un a escamoté la lettre. Et là, Hastings, nous entrons dans un champ de spéculation fort intéressant, car cette lettre a pu être interceptée aux deux bouts : en Amérique ou en Angleterre.

» La personne qui l'a fait disparaître ne voulait pas voir ce mariage dissous. Je donnerais cher pour connaître le fin mot de l'énigme, Hastings. Il y a là quelque chose... Je jurerais qu'il y a quelque

chose...

Il marqua une pause et ajouta lentement :

— Quelque chose que pour l'instant je ne fais qu'entrevoir.

LE MEURTRE

Le lendemain était le 30 juin. Il était 9 h 30 lorsqu'on nous annonça que l'inspecteur Japp nous attendait en bas avec impatience.

Cela faisait des années que nous n'avions pas vu l'inspecteur de Scotland Yard.

— Ah, ce bon Japp ! dit Poirot. Je me demande ce qu'il veut.

— De l'aide, rétorquai-je. Il est sur une affaire où il nage, et il vient faire appel à vous.

Je n'avais pas pour Japp l'indulgence de Poirot. Ce n'était pas tant cette manie qu'il avait de profiter de son cerveau que je lui reprochais – après tout, Poirot s'en amusait et s'en trouvait flatté. Ce qui m'irritait, c'était son hypocrisie, sa manière de faire semblant qu'il n'en était rien. J'aime que les gens soient francs. Je fis part de mes sentiments à Poirot, qui éclata de rire.

— Vous n'en démordez pas, hein, Hastings ? Mais n'oubliez pas que ce pauvre Japp doit sauver la face. C'est pour cela qu'il joue sa petite comédie. C'est bien naturel !

Je trouvais cela tout simplement ridicule et je le lui dis. Poirot n'était pas de cet avis.

— L'apparence, cher ami, c'est une bagatelle, mais à laquelle les gens attachent de l'importance. Elle leur permet de sauvegarder leur amour-propre.

Personnellement, j'estimais qu'une petite touche de complexe d'infériorité ne ferait pas de mal à Japp, mais à quoi bon discuter ? D'ailleurs, j'étais curieux d'apprendre ce qui l'amenait.

Il nous salua tous les deux chaleureusement.

— Vous alliez prendre votre petit déjeuner, je vois. Vous n'avez pas encore trouvé les poules qui pondent des œufs carrés, monsieur Poirot ?

C'était une allusion au fait que Poirot avait l'habitude de se plaindre de l'irrégularité de la taille des œufs, ce qui offensait son sens de la symétrie.

— Pas encore, répondit mon ami en souriant. Qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure, mon bon Japp ?

— Il n'est pas si tôt que cela, du moins pour moi. Je suis debout et au travail depuis déjà deux heures. Quant à l'objet de ma visite, eh bien, c'est un meurtre.

— Un meurtre ?

Japp confirma d'un signe de tête.

— Lord Edgware a été assassiné la nuit dernière dans sa résidence de Regent Gate. Poignardé dans le cou par sa femme.

— Par sa femme ? m'exclamai-je.

En un éclair, je me souvins de ce que nous avait dit Bryan Martin la veille. Était-ce de la prescience ? Je me rappelai également la désinvolture avec laquelle Jane parlait de se débarrasser de son mari. Amorale, avait dit Bryan Martin. Oui, c'était bien ça. Insensible, égoïste et idiot. Comme il l'avait bien jugée !

— Oui, poursuivait Japp. Actrice, vous savez. Très connue. Jane Wilkinson. Mariée avec lui depuis trois ans. Ça ne marchait pas. Elle l'avait quitté.

Poirot avait l'air grave et perplexe.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que c'est elle qui l'a tué ?

— Oh ! ce n'est pas une supposition ! On l'a reconnue. Elle n'a rien fait pour se cacher, du reste. Elle a pris un taxi...

— Un taxi..., répétai-je involontairement.

C'était exactement ce qu'elle avait dit, au Savoy.

— ... elle a sonné et a demandé lord Edgware. Il était 22 heures. Le majordome a dit qu'il allait voir. « Oh ! a-t-elle dit, parfaitement calme. Inutile. Je suis lady Edgware. Je suppose qu'il est dans la bibliothèque. » Sur ce, elle ouvre la porte, entre et referme derrière elle.

» Le majordome a trouvé cela étrange, mais après tout... Il est redescendu. Environ dix minutes plus tard, il a entendu la porte d'entrée se refermer. Donc, elle n'était pas restée longtemps. Il a verrouillé la porte pour la nuit vers 23 heures. Il a ouvert celle de la bibliothèque, mais il faisait noir, alors il a pensé que son maître était allé se coucher. Ce matin, une femme de chambre a découvert le corps. Poignardé dans la nuque, à la racine des cheveux.

— Il n'y a pas eu de cris ? On n'a rien entendu ?

— Ils disent que non. Les portes de la bibliothèque sont bien capitonnées, vous savez. Et il y avait le bruit de la rue. Poignardé de cette façon, la mort survient à une vitesse stupéfiante. Droit dans le bulbe rachidien a dit le docteur. Si on frappe au bon endroit, on tue son homme sur le coup.

— Cela implique qu'on sache où frapper. Et qu'on ait certaines connaissances médicales, remarqua Poirot.

— C'est vrai. Un point à sa décharge pour l'instant. Mais neuf contre un que c'est un hasard. Elle a eu de la chance. Il y a des gens qui ont une chance incroyable, vous savez.

— Une chance qui la mènera au bout d'une corde, mon ami.

— Bien sûr, c'était stupide. Débarquer comme ça en donnant son nom et tout.

— En effet, c'est curieux.

— Elle n'avait peut-être pas de mauvaises intentions. Ils se sont disputés, elle a sorti un canif et lui a donné un coup.

— C'était un canif ?

— Quelque chose de ce genre, d'après le docteur. En tout cas, elle l'a emporté. On ne l'a pas retrouvé dans la blessure.

Poirot secoua la tête.

— Non, non, mon ami, ce n'est pas ça. Je connais la dame. Elle serait tout à fait incapable de commettre un acte aussi impulsif. Par ailleurs, elle n'aurait sans doute pas eu de canif sur elle. Rares sont les femmes qui en ont, et certainement pas Jane Wilkinson.

— Vous dites que vous la connaissez, monsieur Poirot ?

— Oui, je la connais.

Il n'en dit pas plus. Japp l'observait d'un œil inquisiteur.

— Vous avez une petite idée en tête, monsieur Poirot ? demanda-t-il

enfin.

— Ah ! s'écria Poirot, j'y pense : pourquoi êtes-vous venu à moi, hein ? Pas pour le simple plaisir de passer un moment avec un vieux camarade. Assurément pas. Vous avez là un beau crime bien clair. Vous avez l'assassin. Vous avez le mobile – au fait, quel est le mobile exact ?

— Elle voulait en épouser un autre. On l'a entendue le dire pas plus tard que la semaine dernière. On l'a aussi entendue proférer des menaces. Affirmer qu'elle allait prendre un taxi et l'éliminer.

— Ah ! fit Poirot. Vous êtes bien renseigné, très bien renseigné. Quelqu'un s'est montré très obligeant.

Son regard appelait une réponse, mais Japp resta silencieux.

— Il y a toujours des bruits qui circulent, monsieur Poirot, dit-il enfin, impassible.

Poirot hocha la tête et prit le journal. Japp avait dû l'ouvrir en nous attendant, et le mettre brusquement de côté en nous voyant arriver. Machinalement, Poirot le remit dans ses plis. Si ses yeux étaient fixés sur le journal, son esprit était occupé ailleurs.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit-il. Puisque tout coule de source, pourquoi êtes-vous venu me voir ?

— Parce que je sais que vous étiez à Regent Gate hier matin.

— Je vois.

— Quand j'ai appris ça, je me suis dit : Tiens, tiens ! Lord Edgware convoque Hercule Poirot. Pourquoi ? Que soupçonne-t-il ? Que craint-il ? Avant de prendre une décision, je ferais bien d'aller lui en toucher un mot.

— Que voulez-vous dire par « prendre une décision » ? Arrêter cette dame, je suppose ?

— Précisément.

— Vous ne l'avez pas encore vue ?

— Oh ! si, je l'ai vue ! Je me suis rendu immédiatement au Savoy. Je n'allais pas risquer de la laisser filer.

— Ah ! Et vous...

Il s'interrompit. Son regard, qui fixait jusqu'à présent le journal, sans le voir, changea soudain d'expression. Il leva la tête et demanda, d'un ton complètement différent.

— Alors, qu'a-t-elle dit ? Eh bien, mon ami, qu'a-t-elle dit ?

— Je lui ai expliqué que nous avons besoin de sa déposition, je l'ai informée de ses droits – le discours habituel, quoi. Vous ne pourrez pas dire que la justice anglaise n'est pas régulière.

— De façon ridicule, à mon avis. Mais continuez. Qu'a fait la dame ?

— Elle a piqué une crise de nerfs, voilà ce qu'elle a fait. Elle s'est roulée par terre, a levé les bras au ciel, et finalement s'est effondrée. Oh ! elle a été parfaite ! Il faut lui rendre cette justice. Un joli numéro !

— Ah ! fit Poirot, légèrement narquois. Vous avez donc eu l'impression qu'elle jouait la comédie ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? rétorqua Japp avec un clin d'œil vulgaire. On ne me la fait pas. Elle ne s'est pas évanouie, non, pas elle. Juste un petit coup d'essai. Elle s'amusait beaucoup. J'en suis sûr, cette petite comédie l'amusait.

— Oui, fit Poirot, songeur. C'est parfaitement possible. Ensuite ?

— Oh ! Elle est revenue à elle – du moins elle a fait semblant. Elle a gémi, grogné, fait tant d'histoires que sa revêche femme de chambre lui a apporté des sels ; elle a fini par récupérer assez pour réclamer son avocat. Elle ne voulait plus rien dire sans son avocat. D'abord l'hystérie, et tout de suite après l'avocat, vous trouvez ça normal ?

— Tout à fait normal dans ce cas, répondit calmement Poirot.

— Vous voulez dire, parce qu'elle est coupable et qu'elle le sait ?

— Pas du tout, je veux dire étant donné son tempérament. D'abord, elle vous offre sa conception du rôle de l'épouse qui apprend soudain la mort de son mari. Ensuite, après avoir satisfait son talent dramatique, sa sagacité naturelle la pousse à réclamer son avocat. Qu'elle éprouve du plaisir à monter une mise en scène ne prouve pas qu'elle soit coupable. Cela signifie simplement qu'elle est une actrice née.

— Elle ne peut pas être innocente. C'est évident.

— Vous êtes bien catégorique, dit Poirot. Vous dites qu'elle n'a pas fait de déclaration ? Aucune espèce de déclaration ?

— Elle ne voulait pas dire un mot sans son avocat. La femme de chambre lui a téléphoné. J'ai laissé deux de mes hommes là-bas et je suis venu vous voir. J'ai pensé qu'il valait mieux que je m'informe avant de prendre d'autres mesures.

— Et pourtant, vous êtes sûr de votre affaire ?

— Naturellement, j'en suis sûr. Mais j'aime autant réunir le plus d'éléments possibles. Vous savez, ce meurtre va faire beaucoup de bruit. Ce n'est pas une petite affaire. Tous les journaux en seront pleins. Et vous connaissez la presse.

— À propos de presse, dit Poirot. Comment expliquez-vous ceci, cher ami ? Vous n'avez pas bien lu votre journal ce matin.

Il lui indiqua du doigt un paragraphe à la rubrique des mondanités. Japp le lut à voix haute :

Sir Montagu Corner a donné une grande soirée hier, dans son hôtel de Chiswick, au bord de la Tamise. Parmi les personnalités présentes, on a pu remarquer sir George et lady du Fisse, M. James Blunt, le célèbre critique dramatique, sir Oscar Hammerfeldt, des studios cinématographiques Overton, Mlle Jane Wilkinson (lady Edgware), et beaucoup d'autres.

Un instant, Japp parut démonté. Mais il se reprit rapidement.

— Et alors ? Ce communiqué a été envoyé à la presse avant la soirée. Vous verrez que notre petite dame n'y était pas, ou qu'elle est arrivée en retard, vers 23 heures, par exemple. Allons, monsieur, il ne faut pas prendre tout ce que l'on raconte dans la presse pour parole d'évangile. Vous devriez le savoir mieux que personne.

— Oh ! je sais, je sais ! J'ai trouvé ça curieux, c'est tout.

— C'est une coïncidence, comme il en arrive parfois. Cela dit, monsieur Poirot, je sais d'amère expérience que vous êtes aussi fermé qu'une huître. Mais vous allez me dire ce que vous savez, n'est-ce pas ? Vous allez me dire pourquoi lord Edgware vous a fait appeler ?

Poirot secoua la tête.

— Lord Edgware ne m'a pas fait appeler. C'est moi qui ai sollicité un rendez-vous.

— Vraiment ? Et pour quelle raison ?

Poirot hésita un instant.

— Je vais répondre à votre question, dit-il lentement. Mais j'aimerais le faire à ma façon.

Japp poussa un grognement. Je sympathisai secrètement avec lui.

Poirot est prodigieusement exaspérant, parfois.

— Je vous demanderai, poursuivit-il, de me laisser téléphoner à quelqu'un pour le prier de venir.

— À qui ?

— À M. Bryan Martin.

— La vedette de cinéma ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec tout ça ?

— Je crois que ce qu'il a à dire vous paraîtra intéressant, et peut-être utile, déclara Poirot. Hastings, vous voulez bien... ?

Je pris l'annuaire. Bryan Martin habitait dans un des grands immeubles avoisinant St James' Park.

— Victoria 49499.

— Allô ! Qui est à l'appareil ? demanda la voix quelque peu endormie de l'acteur.

— Que dois-je lui dire ? demandai-je en couvrant le combiné de ma main.

— Dites-lui, répondit Poirot, que lord Edgware a été assassiné, et que je lui serais très obligé de bien vouloir venir me voir tout de suite.

Je répétais scrupuleusement ces paroles. À l'autre bout du fil, j'entendis une exclamation de surprise.

— Mon Dieu ! fit Martin. Alors, elle l'a fait ! J'arrive immédiatement.

— Qu'a-t-il dit ? s'enquit Poirot.

Je le lui répétais.

— Ah ! fit-il. (Il paraissait satisfait.) « Alors, elle l'a fait ! » C'est ce qu'il a dit ? C'est bien ce que je pensais. C'est exactement ce que je pensais.

Japp lui lança un regard curieux.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Poirot. D'abord, vous semblez croire que cette femme n'a rien fait. Et maintenant, vous prétendez que vous le saviez depuis le début !

Poirot se contenta de sourire.

LA VEUVE

Tandis que nous attendions Bryan Martin, Poirot aborda uniquement des sujets étrangers à l'affaire et se refusa résolument à satisfaire la curiosité de Japp. Dix minutes plus tard, le jeune acteur était là.

Manifestement, la nouvelle l'avait bouleversé. Il avait le visage livide et les traits tirés.

— Mon Dieu ! monsieur Poirot, dit-il en lui serrant la main. Quelle horrible histoire ! J'en suis tout secoué. Et pourtant, je ne peux pas dire que cela m'étonne. J'ai toujours pensé qu'une chose pareille pourrait survenir. Vous vous souvenez peut-être de ce que je vous ai dit hier ?

— Mais oui, mais oui, dit Poirot. Je me souviens parfaitement de ce que vous m'avez dit hier. Laissez-moi vous présenter à l'inspecteur Japp, qui est chargé de l'enquête.

Bryan Martin lui lança un regard de reproche.

— Je ne savais pas, murmura-t-il. Vous auriez dû me prévenir.

Il salua froidement l'inspecteur et s'assit, les lèvres serrées.

— Je ne vois pas pourquoi vous m'avez convoqué, objecta-t-il. Tout cela ne me regarde pas.

— Je pense que si, dit Poirot aimablement. Quand il s'agit de meurtre, on doit passer outre ses répugnances personnelles.

— Mais non. J'ai joué avec Jane. Je la connais bien. C'est une amie, nom de Dieu !

— Et pourtant, remarqua Poirot d'un ton ironique, en apprenant

que lord Edgware avait été tué, vous avez conclu aussitôt que c'était elle l'assassin.

L'acteur tressaillit.

— Vous voulez dire... (Les yeux lui sortaient de la tête.) Vous voulez dire qu'elle n'y est pour rien ? Que je me suis trompé ?

— Non, non, monsieur Martin, intervint Japp. C'est bien elle.

Le jeune homme se renfonça dans son fauteuil.

— J'ai cru, un instant, avoir commis la plus épouvantable des méprises, murmura-t-il.

— Dans une affaire comme celle-ci, il ne faut pas céder à ses sympathies personnelles, déclara fermement Poirot.

— Oui, mais...

— Mon jeune ami, voulez-vous sérieusement vous ranger du côté d'une femme qui a commis un meurtre ? Un meurtre, le plus répugnant des crimes humains.

— Vous ne comprenez pas, fit Bryan Martin en soupirant. Jane n'est pas une meurtrière ordinaire. Elle... elle n'a aucune notion du bien et du mal. Sincèrement, elle n'est pas responsable.

— Ce sera aux jurés d'en décider, trancha Japp.

— Allons, allons, dit gentiment Poirot. Ce n'est pas comme si vous l'accusiez. Elle l'est déjà. Vous ne pouvez pas refuser de nous dire ce que vous savez. Vous avez un devoir envers la société, jeune homme.

— Vous avez sans doute raison, soupira Martin. Que voulez-vous que je vous raconte ?

Poirot regarda Japp, qui demanda :

— Avez-vous jamais entendu lady Edgware, ou si vous préférez Mlle Wilkinson, proférer des menaces contre son mari ?

— Oui, plusieurs fois.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Que s'il ne lui rendait pas sa liberté, elle serait obligée de s'en débarrasser.

— Ce n'était pas une plaisanterie, hein ?

— Non. Je pense qu'elle parlait sérieusement. Un jour, elle a dit qu'elle prendrait un taxi et qu'elle irait le tuer. Vous l'avez entendu vous-même, monsieur Poirot ?

Il en appelait désespérément à mon ami. Poirot acquiesça.

Japp poursuivit son interrogatoire :

— Monsieur Martin, on nous a dit qu'elle voulait retrouver sa liberté pour épouser quelqu'un d'autre. Savez-vous de qui il s'agit ?

— Oui... du duc de Merton.

— Le duc de Merton ! Fichtre ! dit l'inspecteur avec un petit sifflement. Elle vise haut, hein ? Il paraît que c'est un des hommes les plus riches d'Angleterre.

Bryan hocha la tête, plus abattu que jamais.

Je ne comprenais pas l'attitude de Poirot. Il restait carré au fond de son fauteuil, les doigts croisés, hochant la tête en cadence, comme quelqu'un qui écoute, satisfait, le disque qu'il vient de poser sur le Gramophone.

— Son mari ne voulait pas divorcer ?

— Non. Il s'y refusait catégoriquement.

— Vous en êtes certain ?

— Oui.

— Et maintenant, déclara Poirot, reprenant part soudain à l'interrogatoire, c'est là que j'interviens, mon bon Japp. Lady Edgware m'a elle-même demandé d'aller trouver son mari pour obtenir de lui qu'il accepte le divorce. J'avais rendez-vous avec lui ce matin.

Bryan Martin secoua la tête.

— Cela n'aurait servi à rien, assura-t-il. Edgware n'aurait jamais voulu.

— Vous croyez ? fit Poirot en lui lançant un regard aimable.

— J'en suis certain. Jane le savait bien. Au fin fond d'elle-même. Elle n'avait guère d'espoir en votre succès. Elle avait renoncé. L'homme était un monomane au sujet du divorce.

Poirot sourit. Ses yeux devinrent soudain très verts.

— Vous vous trompez, mon cher ami, dit-il doucement. J'ai vu lord Edgware hier, *et il était prêt à divorcer*.

De toute évidence, Bryan fut totalement ahuri par la nouvelle. Il regarda Poirot, les yeux hors de la tête.

— Vous... vous l'avez vu hier ? bredouilla-t-il.

— À 12 h 15, répondit Poirot avec son habituelle précision.

— Et il a accepté de divorcer ?

— Il a accepté de divorcer.

— Vous auriez dû prévenir Jane immédiatement ! s'écria le jeune homme d'un ton réprobateur.

— C'est ce que j'ai fait, monsieur Martin.

— Vous l'avez fait ? s'exclamèrent ensemble Martin et Japp.

Poirot sourit.

— Voilà qui altère un peu le mobile, n'est-ce pas ? murmura-t-il. À présent, monsieur Martin, veuillez regarder ceci.

Il lui montra l'article du journal. Bryan le lut sans manifester un grand intérêt.

— Vous voulez dire que cela constitue un alibi ? J'imagine que c'est à un moment donné de la soirée d'hier qu'on a tiré sur lord Edgware ?

— Qu'on l'a poignardé, oui.

Martin reposa lentement le journal.

— Je crains que cela ne serve à rien, dit-il à regret. Jane n'a pas assisté à ce dîner.

— Comment le savez-vous ?

— Je ne sais plus. Quelqu'un me l'a dit.

— C'est dommage, fit Poirot, songeur.

Japp le regarda d'un air curieux.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. On dirait maintenant que vous ne voulez pas qu'elle soit coupable.

— Non, non, mon bon Japp. Je n'ai aucun parti pris. Mais, sincèrement, telle que vous la présentez, cette affaire révolte l'intelligence.

— Comment ça, révolte l'intelligence ? Elle ne révolte pas la mienne.

Je vis les mots trembler au bord des lèvres de Poirot. Mais il les retint.

— Voilà une jeune femme qui, selon vous, veut se débarrasser de son mari. Je suis d'accord sur ce point. Elle me l'a avoué elle-même. Eh bien, comment va-t-elle s'y prendre ? Elle répète haut et fort devant témoins qu'elle envisage de le tuer. Puis, un soir, elle se rend

chez lui, se fait annoncer, le poignarde et s'en va. Comment appelez-vous ça, mon ami ? Est-ce que ça a le moindre sens commun ?

— C'est un peu idiot, évidemment.

— Un peu idiot ? Mais c'est l'imbécillité même !

— Eh bien, dit Japp en se levant, c'est tout bénéfice pour la police si les criminels perdent la tête. Il faut que je retourne au Savoy, maintenant.

— Me permettez-vous de vous accompagner ?

Japp n'y vit pas d'objection et nous nous mîmes en route. Bryan Martin nous quitta à contrecœur. Il semblait dans un état de nervosité extrême. Il nous pria instamment de lui communiquer les développements ultérieurs de l'enquête.

— Ce jeune homme a les nerfs à fleur de peau, remarqua Japp.

Poirot opina.

Un monsieur aux allures d'homme de loi arriva en même temps que nous au Savoy. Nous montâmes ensemble dans les appartements de Jane. Japp demanda à l'un de ses hommes s'il y avait du nouveau.

— Elle a voulu téléphoner.

— Où ça ? demanda vivement l'inspecteur.

— Chez Jay. Pour sa tenue de deuil.

Japp poussa un juron étouffé, et nous entrâmes dans l'appartement.

La veuve de lord Edgware essayait des chapeaux devant sa coiffeuse. Elle était vêtue d'un ensemble vapoureux noir et blanc, et nous accueillit avec un sourire éblouissant.

— Oh ! monsieur Poirot, comme c'est gentil à vous d'être venu ! Monsieur Moxon, poursuivit-elle à l'intention de l'homme de loi, je suis si heureuse de vous voir. Asseyez-vous près de moi et dites-moi à quelles questions je dois répondre. L'homme ici présent semble croire que je suis sortie pour aller tuer George ce matin.

— Hier soir, madame, corrigea Japp.

— Vous avez dit ce matin. 10 heures.

— J'ai dit 10 heures du soir.

— Ah ! Eh bien, j'ai confondu 10 heures du soir et 10 heures du matin.

— Il est à peine 10 heures, maintenant, remarqua sévèrement l'inspecteur.

Jane ouvrit de grands yeux.

— Seigneur, murmura-t-elle, cela fait des années que je ne me suis pas réveillée si tôt. L'aube devait être tout juste levée lorsque vous êtes venu.

— Un moment, inspecteur, dit M. Moxon, de sa voix posée d'homme de loi. Quand ce regrettable... heu... cet affreux événement s'est-il produit ?

— Hier soir, monsieur, vers 22 heures.

— Eh bien, dit Jane vivement, c'est parfait ! Je dînais en ville. Oh ! (Elle se couvrit soudain la bouche.) Je n'aurais peut-être pas dû dire cela !

Des yeux, elle appela timidement l'avocat à l'aide.

— Si hier soir à 22 heures, vous étiez... heu... en train de dîner, lady Edgware, eh bien... euh... je ne vois aucune objection à ce que vous en informiez l'inspecteur. Aucune objection.

— C'est cela, dit Japp. Je vous ai justement demandé un compte rendu de vos faits et gestes hier soir.

— Non. Vous avez seulement dit à 10 heures. De toute façon, vous m'avez causé un choc terrible. Je suis tombée raide évanouie, monsieur Moxon.

— Et ce dîner, lady Edgware ?

— Il a eu lieu chez sir Montagu Corner, à Chiswick.

— À quelle heure y êtes-vous allée ?

— Nous étions conviés à 20 h 30.

— Quand êtes-vous partie d'ici ?

— Vers 20 heures. Je suis passée au Piccadilly Palace dire au revoir à une amie américaine qui retourne aux États-Unis, Mme Van Dusen. Je suis arrivée à Chiswick à 20 h 45.

— À quelle heure en êtes-vous partie ?

— Vers 11 h 30.

— Êtes-vous revenue ici directement ?

— Oui.

— En taxi ?

— Non, dans ma propre voiture. Je l'ai louée chez Daimler.

— Et vous n'avez pas quitté la table pendant tout le dîner ?

— Eh bien, je...

— Ainsi, vous l'avez quittée ?

Il fonçait comme un terrier sur sa proie.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. On m'a appelée au téléphone.

— Qui ça ?

— Ce devait être une blague. Une voix a demandé « Êtes-vous lady Edgware ? » J'ai répondu « oui, c'est moi », alors on a ri et on a raccroché.

— Êtes-vous sortie de la maison, pour ça ?

— Bien sûr que non, répliqua Jane en écarquillant les yeux.

— Combien de temps avez-vous quitté la table ?

— Une minute et demie, à peu près.

Japp s'effondra. J'étais convaincu qu'il ne croyait pas un mot de son histoire. Mais il ne pouvait rien faire tant qu'il ne l'aurait pas confirmée ou infirmée.

Il la remercia froidement et se retira.

Nous prîmes également congé mais elle rappela Poirot.

— Monsieur Poirot. Voulez-vous me rendre un service ?

— Certainement, madame.

— Envoyez un télégramme pour moi au duc de Merton à Paris. Il est au Crillon. Il faut qu'il sache ce qui s'est passé. Je ne veux pas m'en charger. Je dois me comporter en veuve éplorée pendant une semaine ou deux, je pense.

— Il est inutile d'envoyer un télégramme, madame, fit doucement observer Poirot. La nouvelle paraîtra dans les journaux.

— Mais bien sûr ! Quelle tête vous avez ! Autant se tenir tranquille. Je dois me montrer à la hauteur de ma position, maintenant que les choses sont arrangées. Je veux me conduire comme une veuve doit le faire. Avec dignité, vous voyez. Je vais faire envoyer une couronne d'orchidées, c'est à peu près ce qu'on trouve de plus cher. Il va falloir que j'assiste aux funérailles, j'imagine. Qu'en pensez-vous ?

— Il faudra d'abord que vous assistiez à l'enquête, madame.

— Ah oui, sans doute ! (Elle réfléchit un instant.) Cet inspecteur de

Scotland Yard ne me plaît pas du tout. Il me terrorise. Monsieur Poirot ?

— Oui ?

— On dirait que j'ai eu de la chance de changer d'avis et d'aller à ce dîner, après tout.

Poirot, qui se dirigeait vers la porte, se retourna.

— Vous dites, madame, que vous avez changé d'avis ?

— Oui. Je voulais me décommander. J'avais une horrible migraine hier après-midi.

Poirot déglutit. Il semblait avoir du mal à parler.

— L'avez-vous dit à quelqu'un ?

— Oh oui ! Nous étions nombreux à prendre le thé, et ils voulaient que je les accompagne ensuite à je ne sais quel cocktail, et j'ai dit non, j'ai dit que ma tête allait éclater et que je rentrais à la maison, et que je n'irais pas non plus à ce dîner.

— Et qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis, madame ?

— Ellis m'est tombée dessus. Elle m'a dit que je ne pouvais pas me permettre de refuser. Le vieux Montagu tire beaucoup de ficelles, vous savez, et c'est un grincheux, il se vexe facilement. Moi, ça m'est égal. Quand j'aurai épousé Merton, je n'aurai plus besoin de faire attention à tout ça. Mais Ellis, elle est toujours pour la prudence. Elle dit qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et, après tout, elle a peut-être raison. Quoi qu'il en soit, j'y suis allée.

— Vous lui devez une fière chandelle, madame, dit Poirot.

— Sans doute. Pour l'inspecteur tout était réglé, hein ?

Elle éclata de rire mais Poirot ne rit pas. Il dit à voix basse :

— Tout de même... Voilà qui donne bigrement à réfléchir... oui, bigrement à réfléchir...

— Ellis ! appela Jane.

La femme de chambre apparut.

— M. Poirot dit que j'ai bien de la chance que vous m'ayez fait aller à ce dîner, hier soir.

Ellis jeta à peine un coup d'œil à Poirot. Elle avait l'air sombre et réprobateur.

— Cela ne se fait pas, de décommander ses engagements, milady.

Vous le faites trop souvent. Les gens ne pardonnent pas toujours. Ils deviennent mauvais.

Jane prit le chapeau qu'elle essayait lorsque nous étions entrés. Elle l'essaya de nouveau.

— J'ai horreur du noir, se plaignit-elle. Je n'en porte jamais. Mais si je veux avoir l'air d'une veuve respectable, je vais bien être obligée de le faire. Tous ces chapeaux sont affreux ! Ellis, appelez l'autre modiste. Je ne veux pas qu'on me voie comme ça.

Poirot et moi, nous nous éclipsâmes.

LA SECRÉTAIRE

Nous n'en avons pas fini avec Japp. Il reparut une heure plus tard, jeta son chapeau sur la table et déclara que le sort s'acharnait contre lui.

— Vous avez terminé vos interrogatoires ? lui demanda Poirot avec sympathie.

— À moins que quatorze personnes ne mentent, ce n'est pas elle, grogna-t-il d'un air sombre. Je dois vous dire, monsieur Poirot, que je m'attendais à un coup monté. À première vue, personne d'autre n'avait pu tuer lord Edgware. Jane Wilkinson était la seule à avoir l'ombre d'un mobile !

— Je ne dirais pas cela. Mais continuez.

— Eh bien, comme je vous le disais, je m'attendais à un coup monté ! Vous connaissez ces gens du spectacle – tous solidaires pour protéger un copain. Mais cette fois, c'est différent. Les invités du dîner d'hier sont d'éminentes personnalités, aucun n'est un intime de Jane Wilkinson, et ils ne se connaissaient pas tous entre eux. Leurs témoignages n'ont pas été influencés et sont dignes de foi.

» J'ai alors espéré découvrir qu'elle s'était absentée une demi-heure. Elle aurait pu, sous prétexte de se repoudrer le nez ou quelque chose comme ça. Mais non. Elle a effectivement quitté la table pour répondre à un coup de fil, mais le valet de chambre était avec elle et tout s'est passé exactement comme elle l'a raconté. Il a entendu ce qu'elle disait. « Oui, je suis bien lady Edgware », puis l'interlocuteur a raccroché. C'est bizarre, ça, vous savez. Mais cela n'a rien à voir avec notre affaire.

— Peut-être, mais c'est intéressant. Est-ce un homme ou une femme

qui a appelé ?

— Je crois qu'elle a dit une femme.

— Curieux, fit Poirot, songeur.

— Peu importe, répliqua Japp avec impatience. Revenons aux choses sérieuses. La soirée s'est déroulée exactement comme elle l'a dit. Elle est arrivée à 20 h 45, repartie à 23 h 30, et rentrée ici à 23 h 45. J'ai parlé au chauffeur qui l'a raccompagnée. C'est une cliente habituelle de Daimler. Le personnel du Savoy l'a vue rentrer aussi et a confirmé l'heure.

— Eh bien, voilà qui paraît concluant.

— Mais alors, sa présence à Regent Gate ? Et il n'y a pas que le majordome. La secrétaire de lord Edgware l'a vue aussi. Ils jurent tous les deux par tous les saints que c'est bien lady Edgware qui est venue à 22 heures.

— Depuis quand le majordome est-il dans la maison ?

— Six mois. Bel homme, d'ailleurs.

— En effet. Eh bien, mon ami, s'il n'est là que depuis six mois, il n'a pas pu reconnaître lady Edgware, puisqu'il ne l'avait encore jamais vue.

— Il avait vu sa photo dans les journaux. Et de toute façon la secrétaire la connaissait, elle. Cela fait cinq ou six ans qu'elle travaille chez lord Edgware, et elle est absolument formelle.

— Ah ! fit Poirot. J'aimerais la rencontrer.

— Si vous veniez avec moi maintenant ?

— Merci, mon ami. Avec plaisir. Votre proposition vaut aussi pour Hastings, j'espère ?

Japp sourit.

— Mais bien sûr. Le chien doit toujours suivre son maître, ajouta-t-il, ce que je ne trouvais pas du meilleur goût.

» Cela me rappelle l'affaire Elizabeth Canning, reprit Japp. Vous vous en souvenez ? Au moins une vingtaine de témoins de part et d'autre juraient avoir vu la romanichelle, Mary Squires, en deux endroits différents du pays. Et des témoins tout à fait respectables. Ce mystère n'a jamais été élucidé. Et en plus elle était si laide qu'on ne pouvait pas la confondre avec une autre. C'est la même chose, ici. Nous avons deux groupes de gens disposés à jurer qu'une certaine femme se trouvait au même moment en deux endroits différents. Qui

dit la vérité ?

— Cela ne devrait pas être trop difficile à déterminer ?

— C'est ce que vous croyez. Mais cette femme, Mlle Carroll, elle, connaît vraiment lady Edgware. Elle a vécu avec elle, dans la même maison, jour après jour. Elle ne peut pas s'être trompée.

— Nous serons bientôt fixés.

— Qui est l'héritier du titre ? demandai-je.

— Un neveu, le capitaine Ronald Marsh. Un panier percé, si j'ai bien compris.

— D'après le médecin, quelle serait l'heure du crime ? s'enquit Poirot.

— Nous devons attendre l'autopsie pour plus de précisions. Il faut voir où en était son dîner. (Japp, j'ai le regret de le dire, n'a pas une façon très raffinée de présenter les choses.) Mais 22 heures paraît assez vraisemblable. On l'a vu vivant quelques minutes après 21 heures, lorsqu'il a quitté la table et que le majordome lui a apporté un verre de whisky-soda dans la bibliothèque. À 23 heures, lorsque le majordome est monté se coucher, la lumière était éteinte. Lord Edgware devait donc être mort. Il ne serait pas resté assis dans le noir.

Poirot hocha la tête d'un air pensif. Quelques instants plus tard, nous nous arrêtions devant la maison. Tous les volets étaient fermés, maintenant.

Le beau majordome nous fit entrer, Japp en tête. La porte s'ouvrait sur la gauche, si bien que le majordome se tenait le dos au mur de ce côté. Poirot était à ma droite, et comme il est plus petit que moi, c'est seulement lorsque nous pénétrâmes dans le vestibule que le majordome l'aperçut. Étant tout proche de lui, j'entendis son exclamation étouffée. Je le regardai vivement et le vis qui fixait Poirot avec surprise et une espèce de frayeur visible. Je gardai l'incident en mémoire pour ce qu'il pouvait valoir.

Japp entra à droite, dans la salle à manger, et appela le majordome :

— Reprenons soigneusement depuis le début, Alton. Il était 22 heures, n'est-ce pas, lorsque cette dame est arrivée ?

— Lady Edgware ? Oui, monsieur.

— Comment l'avez-vous reconnue ? s'enquit Poirot.

— Elle m'a dit son nom, et d'ailleurs j'avais déjà vu sa photo dans les journaux. Et je l'avais vue jouer aussi.

Poirot hochâ la tête.

— Comment était-elle vêtue ?

— En noir, monsieur. Une robe de ville noire, et un petit chapeau noir. Avec un collier de perles et des gants gris.

Poirot leva vers Japp des yeux interrogateurs.

— Robe du soir en taffetas blanc et cape d'hermine, répondit brièvement ce dernier.

Le maître d'hôtel poursuivit son récit. Il concordait en tous points avec ce que Japp nous avait déjà raconté.

— Personne d'autre n'est venu rendre visite à votre maître, ce soir-là ? demanda Poirot.

— Non, monsieur.

— Comment la porte d'entrée était-elle fermée ?

— Elle a une serrure Yale, monsieur. Habituellement, je tire les verrous en allant me coucher. C'est-à-dire à 23 heures. Mais hier soir, Mlle Geraldine était à l'opéra, je ne l'ai pas verrouillée.

— Et ce matin ?

— Elle était verrouillée, monsieur. Mlle Geraldine l'avait verrouillée en rentrant.

— Savez-vous à quelle heure elle est rentrée ?

— Je pense qu'il devait être 23 h 45, monsieur.

— Donc, jusqu'à 23 h 45, on ne pouvait ouvrir la porte de l'extérieur qu'avec une clef. Et de l'intérieur, il suffisait de tirer la poignée ?

— C'est cela, monsieur.

— Combien existe-t-il de clefs de la porte d'entrée ?

— Lord Edgware avait la sienne, monsieur, et il y en a une deuxième dans le vestibule, dans le tiroir de la commode, celle que Mlle Geraldine a prise hier soir. J'ignore s'il en existe d'autres.

— Personne d'autre n'a la clef de la maison ?

— Non, monsieur. Mlle Carroll sonne toujours.

Poirot n'ayant pas d'autres questions à lui poser, nous partîmes à la recherche de la secrétaire.

Nous la trouvâmes devant un large bureau, occupée à écrire.

Mlle Carroll était une femme d'une quarantaine d'années, à l'air aimable et compétent. Ses cheveux blonds commençaient à grisonner et deux yeux bleus intelligents brillaient derrière son pince-nez. Lorsqu'elle prit la parole, je reconnus la voix claire et nette que j'avais entendue au téléphone.

— Ah ! monsieur Poirot, dit-elle quand Japp nous eut présentés. Oui. C'est avec vous que j'avais convenu d'un rendez-vous pour hier matin.

— Exactement, mademoiselle.

Poirot devait être favorablement impressionné par elle. Elle était l'ordre et la précision personnifiés.

— Eh bien, inspecteur Japp ? demanda-t-elle. Que puis je faire de plus pour vous ?

— Simplement ceci. Êtes-vous absolument certaine que c'est bien lady Edgware qui est venue ici hier soir ?

— C'est la troisième fois que vous me le demandez. Bien sûr, que j'en suis certaine. Je l'ai vue.

— Où l'avez-vous vue, mademoiselle ?

— En bas, dans l'entrée. Elle a dit quelques mots au majordome, puis a traversé le vestibule et est entrée dans la bibliothèque.

— Où étiez-vous ?

— Ici, au premier étage.

— Et vous êtes sûre de ne pas vous tromper ?

— Absolument. J'ai vu distinctement son visage.

— Vous n'auriez pas pu être trompée par une ressemblance ?

— Certainement pas. Les traits de Jane Wilkinson sont uniques. C'était bien elle.

Japp jeta un regard à Poirot qui signifiait : « Vous voyez ? »

— Lord Edgware avait-il des ennemis ? demanda soudain Poirot.

— Absurde ! lâcha Mlle Carroll.

— Qu'entendez-vous par absurde, mademoiselle ?

— Des ennemis ! Les gens n'ont plus d'*ennemis*, de nos jours. En tout cas pas les Anglais !

— Et pourtant, lord Edgware a été assassiné.

— Par sa femme, dit Mlle Carroll.

— Une épouse ne peut pas être un ennemi... ?

— Cette histoire est tout à fait extraordinaire. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille – j'entends dans notre classe sociale.

Pour Mlle Carroll, les crimes étaient manifestement toujours commis par les ivrognes des basses classes.

— Combien existe-t-il de clefs de la porte d'entrée ? reprit Poirot.

— Deux, répondit Mlle Carroll sans hésiter. Lord Edgware en avait toujours une avec lui. L'autre était dans le tiroir de la commode du vestibule, de façon que celui qui devait rentrer tard puisse la prendre. Il y en avait une troisième, mais le capitaine Marsh l'a perdue. Il est très négligent.

— Le capitaine Marsh venait souvent ?

— Il habitait ici il y a trois ans.

— Pourquoi est-il parti ?

— Je l'ignore. Il ne s'entendait pas avec son oncle, sans doute.

— Il me semble que vous en savez un peu plus que cela, mademoiselle, dit Poirot avec amabilité.

Elle lui jeta un bref coup d'œil.

— Je n'aime pas les commérages, monsieur Poirot.

— Mais vous pouvez nous dire la vérité à propos des rumeurs qui circulent. On dit que lord Edgware et son neveu ont eu un sérieux différend.

— Oh ! ce n'était pas si grave que cela ! Il était difficile de s'entendre avec lord Edgware, vous savez.

— Pour vous aussi ?

— Je ne parle pas de moi. Je n'ai jamais eu de désaccord avec lord Edgware. Il a toujours pu compter sur moi.

— Mais le capitaine Marsh...

Poirot insistait, continuait gentiment à la talonner.

Mlle Carroll haussa les épaules.

— Il était dépensier. Il a fait des dettes. Et puis il y a eu autre chose. Je ne sais pas exactement quoi. Ils se sont disputés. Lord Edgware lui a

interdit sa porte. C'est tout.

Elle serra fermement les lèvres. De toute évidence, elle ne comptait pas en dire davantage.

La pièce où nous étions se trouvait au premier étage. En sortant, Poirot me prit par le bras.

— Une petite minute. Restez ici, Hastings. Je descends avec Japp. Attendez que nous soyons entrés dans la bibliothèque et venez nous rejoindre.

J'avais cessé depuis longtemps de poser à Poirot des questions commençant par « pourquoi ». J'avais fait mienne la devise de la brigade légère : « Il ne m'appartient pas de me demander pourquoi. Il m'appartient seulement d'agir ou de mourir », bien que fort heureusement il n'ait pas été question de mourir jusqu'à présent ! Je pensai que Poirot soupçonnait peut-être le maître d'hôtel de nous espionner, et qu'il voulait s'en assurer.

Je pris donc position et regardai par-dessus la rampe. Poirot et Japp se dirigèrent d'abord vers la porte d'entrée, hors de mon champ de vision. Puis, ils réapparurent, traversant lentement le vestibule. Je les voyais de dos et les suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils entrent dans la bibliothèque. J'attendis une minute ou deux au cas où le majordome se montrerait, mais, ne voyant personne, je descendis les rejoindre.

On avait bien sûr enlevé le corps. Les rideaux étaient tirés et la lumière électrique allumée. Debout au milieu de la pièce, Poirot et Japp regardaient autour d'eux.

— Il n'y a rien ici, dit Japp.

— Hélas ! répondit Poirot en souriant. Ni cendres de cigarette, ni traces de pas, ni gant de femme, pas même une trace de parfum... Rien de ce que le policier trouve si opportunément dans les romans !

— Dans les romans, la police est toujours aveugle comme une chauve-souris, fit Japp avec une grimace.

— Un jour, j'ai trouvé un indice, dit Poirot d'un ton rêveur. Mais comme il mesurait quatre *pieds* de long au lieu de quatre *centimètres*, personne n'a voulu me croire !

Je ris en me rappelant cette histoire. Puis, je revins à ma mission :

— Rien à signaler, Poirot, dis-je. J'ai bien regardé, personne ne vous espionnait.

— Les yeux de mon ami Hastings..., fit Poirot d'un air légèrement moqueur. Dites-moi, mon ami, avez-vous remarqué la rose, entre mes

lèvres ?

— Une rose... entre vos lèvres ? répétai-je, ahuri.

Japp éclata de rire.

— Vous me ferez mourir, monsieur Poirot. Vraiment mourir ! Une rose. Et quoi encore ?

— Je voulais me faire passer pour Carmen, déclara Poirot imperturbable.

Qui devenait fou ? Eux ou moi ?

— Vous ne l'avez pas remarquée, Hastings ? reprit Poirot d'un ton de reproche.

— Non, dis-je. Mais je ne voyais pas votre visage.

— Peu importe, dit-il en secouant la tête.

Ils se moquaient de moi, on dirait.

— Bon, dit Japp. Nous n'avons plus rien à faire ici, il me semble. J'aimerais revoir la fille de lord Edgware maintenant. Elle était trop bouleversée jusqu'à présent pour que je puisse en tirer quelque chose.

Il sonna le majordome :

— Voulez-vous demander à Mlle Marsh si elle peut venir un moment ?

Ce fut non pas lui mais Mlle Carroll qui entra dans la pièce quelques minutes plus tard.

— Geraldine se repose, dit-elle. Cela a été un choc terrible pour la pauvre enfant. Après votre départ, ce matin, je lui ai donné quelque chose pour dormir et maintenant elle est plongée dans un profond sommeil. D'ici une heure ou deux, peut-être.

Japp acquiesça.

— Quoi qu'il en soit, elle ne pourra rien vous dire de plus que moi, ajouta fermement Mlle Carroll.

— Que pensez-vous du maître d'hôtel ? demanda Poirot.

— J'avoue qu'il ne me plaît guère, répondit-elle. Mais je ne saurais vous dire pourquoi.

Nous étions arrivés devant la porte d'entrée.

— Vous vous teniez là-haut, hier soir, n'est-ce pas, mademoiselle ? demanda brusquement Poirot en indiquant le premier étage.

— En effet. Pourquoi ?

— Vous avez vu lady Edgware traverser le vestibule et entrer dans la bibliothèque ?

— Oui.

— Et vous avez vu distinctement son visage ?

— Certainement.

— Vous n'avez pas pu voir son visage, mademoiselle. De là où vous étiez, vous ne pouviez voir que l'arrière de sa tête.

Mlle Carroll rougit de colère. Elle paraissait décontenancée.

— L'arrière de sa tête, sa voix, sa démarche ! C'est la même chose. On ne peut pas s'y tromper. Je sais que c'était Jane Wilkinson. La femme la plus détestable qui soit !

Là-dessus elle tourna les talons et s'élança dans l'escalier.

LES POSSIBILITÉS

Japp fut obligé de nous quitter. Poirot et moi, nous nous assîmes sur un banc, dans un endroit tranquille de Regent's Park.

— Je comprends l'histoire de la rose entre vos lèvres maintenant, dis-je en riant. Sur le moment, j'ai cru que vous étiez devenu fou.

Il hocha la tête sans sourire.

— Vous constaterez, Hastings, que la secrétaire est un témoin dangereux, dangereux parce qu'inexact. Vous avez remarqué qu'elle affirmait avoir vu le visage de la visiteuse. J'ai pensé que c'était impossible. Si celle-ci était *sortie* de la bibliothèque, alors oui. Mais pas si elle allait *vers* la bibliothèque. Je me suis donc livré à cette petite expérience, d'où il est résulté que j'avais raison, et j'ai refermé mon piège sur la secrétaire. Elle a fait aussitôt machine arrière.

— Mais sa conviction demeure inébranlable, remarquai-je. Après tout, une voix et une démarche sont tout aussi inimitables.

— Non, non.

— Enfin, Poirot, la voix et l'allure générale sont bien ce qu'il y a de plus caractéristique chez quelqu'un.

— C'est vrai. Et c'est justement la raison pour laquelle elles sont si faciles à contrefaire.

— Vous pensez...

— Retournez quelques jours en arrière. Rappelez-vous cette soirée au théâtre...

— Carlotta Adams ? Oh ! mais elle a du génie !

— Une personnalité célèbre n'est pas si difficile à imiter. Je

reconnais cependant qu'elle est particulièrement douée. Elle saurait tromper son monde même sans l'aide des éclairages et de la distance.

Une idée soudaine me traversa l'esprit.

— Poirot ! m'écriai-je. Vous ne pensez tout de même pas... Non, ce serait une coïncidence trop extraordinaire !

— Cela dépend, Hastings. D'un certain point de vue, cela ne serait même pas une coïncidence.

— Mais pourquoi Carlotta Adams aurait-elle voulu tuer lord Edgware ? Elle ne le connaissait même pas !

— Comment savez-vous qu'elle ne le connaissait pas ? Vous n'avez pas le droit de faire des suppositions, Hastings. Il existait peut-être un lien entre eux, dont nous ignorons tout. Non que ce soit là ma théorie.

— Parce que vous avez une théorie ?

— Oui. J'ai envisagé depuis le début la possibilité que Carlotta Adams soit mêlée à cette affaire.

— Mais, Poirot...

— Attendez, Hastings. Laissez-moi rassembler quelques faits. Lady Edgware parle sans la moindre réticence de ses relations avec son mari, et va même jusqu'à dire qu'elle veut le tuer. Nous ne sommes pas les seuls à entendre ça. Un domestique l'a entendu, sa femme de chambre l'a probablement entendu très souvent. Bryan Martin l'a entendu et j'imagine que Carlotta Adams elle-même l'a entendu. Sans compter tous ceux à qui ces personnes ont pu le raconter. Le même soir, on vante la magnifique imitation de Jane par Carlotta Adams. Bien. Qui avait un mobile pour tuer lord Edgware ? Sa femme.

» À présent, supposez que quelqu'un d'autre souhaite se débarrasser de lord Edgware. Il a un bouc émissaire à portée de la main. Le jour où Jane Wilkinson annonce qu'elle souffre de migraine et passera la soirée tranquille, on met le plan à exécution !

» Il faut que l'on voie lady Edgware entrer dans la maison de Regent Gate. Eh bien, on la voit... elle va même jusqu'à décliner son identité ! C'est un peu trop, non ? Cela éveillerait des soupçons, même chez une huître.

» Autre détail, tout petit détail, je le reconnais. La femme qui est allée à Regent Gate hier soir était vêtue de noir. Or, Jane Wilkinson ne porte jamais de noir. Nous l'avons entendue le dire. Supposons donc que la personne qui est venue chez lord Edgware hier soir n'était pas Jane Wilkinson, mais une femme qui se faisait passer pour elle.

» Est-ce elle qui a tué lord Edgware ? Est-ce qu'une troisième personne est entrée dans la maison et a tué lord Edgware ? Dans ce cas, cette personne est-elle entrée avant ou après la visite de la prétendue lady Edgware ? Si elle est arrivée après, qu'a-t-elle dit à lord Edgware ? Comment a-t-elle justifié sa présence ? Elle a pu abuser le majordome, qui ne la connaissait pas, et la secrétaire, qui ne l'a pas vue de près, mais elle ne pouvait pas espérer abuser son mari. Ou n'a-t-elle trouvé qu'un cadavre ? Lord Edgware a-t-il été tué *avant* qu'elle n'entre dans la maison ? À un moment donné entre 21 heures et 22 heures ?

— Stop, Poirot ! m'écriai-je. J'ai la tête qui tourne !

— Mais non, mon ami. Nous ne faisons qu'envisager des possibilités. Comme on essaye un habit. Celui-ci vous va ? Non, il fait des plis aux épaules. Celui-là ? Oui, c'est mieux, mais il n'est pas tout à fait assez grand. Cet autre ? Non, trop petit. Et ainsi de suite. Jusqu'à ce que nous trouvions le costume sur mesure... la vérité !

— Mais qui aurait pu mettre sur pied un complot aussi diabolique ?

— Ah ! Il est trop tôt pour le dire ! Nous devons d'abord nous demander qui pouvait avoir une raison de souhaiter la mort de lord Edgware ? Le neveu, bien sûr, l'héritier. Un peu trop évident peut-être. Ensuite, malgré la déclaration de principe de Mlle Carroll, nous avons l'éventualité d'un ennemi. Lord Edgware m'est apparu comme un homme qui pouvait aisément se faire des ennemis.

— Incontestablement, approuvai-je.

— Quel qu'il soit, l'assassin devait se sentir en parfaite sécurité. Souvenez-vous, Hastings. Si elle n'avait pas changé d'avis à la dernière minute, Jane Wilkinson n'aurait pas eu d'alibi. Si elle était restée seule dans sa chambre au Savoy, comment le prouver ? On l'aurait arrêtée, jugée... et probablement pendue.

Je frissonnai.

— Il y a pourtant une chose qui m'intrigue, poursuivit Poirot. Il est clair qu'on a voulu l'incriminer. Mais alors, que signifie le coup de téléphone ? Pourquoi l'a-t-on appelée à Chiswick et a-t-on raccroché aussitôt après avoir constaté qu'elle était bien là ? Comme si quelqu'un avait voulu s'assurer de sa présence là-bas avant de... faire quoi ? L'appel est survenu à 21 h 30, très probablement avant le meurtre. L'intention semble avoir été – je ne vois pas d'autre mot – *salutaire*. Ça ne peut pas être l'assassin qui a appelé – il a tout fait pour qu'on accuse Jane. Mais alors, qui ? On dirait que nous avons affaire à deux jeux de circonstances entièrement différentes.

Je secouai la tête, complètement perdu.

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, avançai-je.

— Non. Tout ne peut pas être coïncidences. Il y a six mois, une lettre disparaît. Pourquoi ? Trop de choses demeurent inexplicables. Il doit exister un lien entre elles.

Il soupira.

— Et cette histoire que Bryan Martin est venu nous raconter...

— Cela n'a certainement rien à voir avec l'affaire, Poirot.

— Vous êtes aveugle, Hastings, aveugle et délibérément obtus. Ne comprenez-vous pas que tout cela forme un scénario ? Un scénario plutôt confus pour l'instant, mais qui s'éclaircira peu à peu...

Poirot me parut bien optimiste. Je n'avais pas l'impression que les choses pourraient jamais s'éclaircir. La tête me tournait.

— C'est impossible, dis-je soudain. Je ne peux pas le croire, Carlotta Adams n'est pas capable de ça. Elle a l'air de... eh bien, d'une fille tellement gentille !

Cependant, tout en parlant, je me souvins des paroles de Poirot à propos de l'amour de l'argent. L'amour de l'argent... Était-ce là le ressort de ce qui paraissait incompréhensible ? Poirot avait été prophétique, ce soir-là. Il avait vu Jane menacée par son étrange tempérament narcissique. Il avait vu Carlotta menée par l'avarice...

— Je ne crois pas qu'elle ait commis ce meurtre, Hastings. Elle est trop raisonnable et trop équilibrée pour cela. Peut-être ne lui a-t-on même pas dit qu'un crime allait être commis. Elle a pu être utilisée sans le savoir. Mais dans ce cas...

Il s'interrompt et fronça les sourcils.

— Même comme ça, elle est un élément de l'affaire. Je veux dire, elle va lire la nouvelle dans les journaux ce matin. Elle va comprendre...

Un son rauque s'échappa de sa gorge.

— Vite, Hastings. Vite ! J'ai été aveugle, je suis un imbécile ! Un taxi. Tout de suite !

Je le contemplai fixement.

Il agita les bras.

— Un taxi ! Vite !

Il en arrêta un qui passait et nous nous engouffrâmes dedans.

— Vous connaissez son adresse ?

— Celle de Carlotta Adams ?

— Mais oui, mais oui ! Vite, Hastings, vite, chaque minute compte, vous ne comprenez pas ?

— Non, dis-je. Je ne comprends pas.

Poirot jura entre ses dents.

— L'annuaire ? Non, elle n'y figurera pas. Au théâtre.

Au théâtre, on ne voulut pas d'abord nous donner l'adresse de Carlotta, mais Poirot arriva à ses fins. Elle habitait un appartement dans une résidence, près de Sloane Square. Le taxi nous y conduisit. Poirot bouillait d'impatience.

— S'il n'est pas trop tard, Hastings, s'il n'est pas trop tard...

— Pourquoi cette hâte ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que j'ai été lent. Terriblement lent à voir ce qui saute aux yeux ! Ah ! Mon Dieu, si seulement nous pouvions arriver à temps !

LE SECOND CADAVRE

Je ne comprenais pas l'agitation de Poirot, mais je le connaissais assez bien pour être sûr qu'il avait une bonne raison de se tourmenter.

Nous nous arrê tâmes devant Rosedew Mansion. Poirot jaillit du taxi, paya le chauffeur et entra précipitamment dans l'immeuble.

L'appartement de Mlle Adams était au premier étage. Sans attendre l'ascenseur, Poirot grimpa l'escalier quatre à quatre.

Il frappa et sonna. Après un court moment, une femme d'âge moyen, très soignée, vint nous ouvrir. Ses paupières étaient rougies comme si elle venait de pleurer.

— Mlle Adams ? demanda vivement Poirot.

La femme de chambre le dévisagea.

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

Il était devenu mortellement pâle, et je compris que ce qu'il redoutait s'était produit.

La femme secouait lentement la tête.

— Elle est morte. Dans son sommeil. C'est terrible.

— Trop tard, murmura Poirot en s'adossant au chambranle de la porte.

En le voyant si ému, la femme l'observa avec plus d'attention.

— Excusez-moi, monsieur, vous êtes un de ses amis ? Je ne me souviens pas de vous avoir déjà vu.

Poirot ne répondit pas directement.

— Avez-vous fait venir un médecin ? Qu'a-t-il dit ?

— Elle a pris une trop forte dose de somnifère. Si ce n'est pas malheureux ! Une dame si jeune et si gentille. Un vrai danger, ces médicaments ! Du véronal, paraît-il.

Poirot se redressa, soudain plein d'autorité.

— Il faut que j'entre.

La femme de chambre le considéra d'un air à la fois sceptique et soupçonneux.

— Je ne crois pas..., commença-t-elle.

Mais Poirot était bien décidé à obtenir ce qu'il voulait.

— Vous devez me laisser entrer, dit-il. Je suis de la police et je dois enquêter sur les circonstances de la mort de votre maîtresse.

La femme de chambre en eut le souffle coupé. Elle s'écarta pour nous laisser passer.

À partir de là, Poirot prit la situation en main.

— Ce que je vous ai dit, déclara-t-il, impérieux, est strictement confidentiel. Vous ne devez le répéter à personne. Tout le monde doit continuer à penser que la mort de Mlle Adams est accidentelle. Veuillez nous donner le nom et l'adresse du médecin que vous avez appelé.

— Dr Heath, 17, Carlisle Street.

— Et votre nom ?

— Bennett. Alice Bennett.

— Je vois que vous étiez très attachée à votre maîtresse, madame Bennett.

— Oh, oui, monsieur ! Mlle Adams était charmante ! J'ai travaillé pour elle l'année dernière, quand elle était ici. Elle n'était pas comme les autres actrices. C'était une vraie dame. Élégante dans ses manières et dans tout.

Poirot l'écoutait avec attention et sympathie. Sans un signe d'impatience. Je compris que c'était le seul moyen d'obtenir d'elle les renseignements qu'il désirait.

— Cela a dû vous faire un choc, dit-il doucement.

— Oh, oui, monsieur ! Je lui ai apporté son thé... à 9 h 30, comme

d'habitude... et elle était allongée, j'ai pensé qu'elle dormait. J'ai posé le plateau. J'ai tiré les rideaux et un anneau s'est coincé, monsieur, j'ai dû le secouer très fort. Ça a fait un de ces bruits ! Quand je me suis retournée, j'ai été surprise de voir que ça ne l'avait pas réveillée. Et tout d'un coup, quelque chose m'a frappée. Ce n'était pas naturel, la façon dont elle était couchée. Je me suis approchée, je lui ai pris la main... Elle était froide comme la glace, monsieur, et j'ai poussé un cri.

Elle s'interrompt, les larmes aux yeux.

— Oui, oui, fit Poirot gentiment. Cela a dû être terrible, pour vous. Est-ce que Mlle Adams prenait souvent des comprimés pour dormir ?

— Elle en prenait parfois quand elle avait mal à la tête, monsieur. Mais ce ne sont pas les mêmes qu'elle a avalés hier soir, en tout cas c'est ce que le docteur a dit.

— Est-ce que quelqu'un est venu la voir, hier soir ? Un visiteur ?

— Non, monsieur. Hier soir, elle est sortie.

— Vous a-t-elle dit où elle allait ?

— Non, monsieur. Elle est sortie vers 19 heures.

— Ah ! Et comment était-elle habillée ?

— Elle portait une robe noire, monsieur. Une robe noire et un chapeau noir.

Poirot me regarda.

— Portait-elle des bijoux ?

— Juste le collier de perles qu'elle porte toujours, monsieur.

— Et des gants ? Des gants gris ?

— Oui, monsieur. Elle avait des gants gris.

— Ah ! Et maintenant, si vous voulez bien, décrivez-moi son humeur. Elle était gaie ? Excitée ? Triste ? Nerveuse ?

— Il me semble qu'elle s'amusait de quelque chose, monsieur. Elle souriait tout le temps, comme si elle faisait une farce à quelqu'un.

— À quelle heure est-elle rentrée ?

— Un peu après minuit, monsieur.

— Et quelle était son attitude alors ? La même ?

— Elle était terriblement fatiguée, monsieur.

— Mais pas bouleversée, pas déprimée ?

— Oh non, monsieur ! Elle avait l'air contente mais à bout, si vous voyez ce que je veux dire. Elle a voulu téléphoner à quelqu'un, puis elle a déclaré qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle le ferait demain.

— Ah ! fit Poirot, les yeux brillants d'excitation.

Il se pencha vers elle et demanda d'une voix qu'il voulait indifférente :

— Avez-vous entendu le nom de la personne qu'elle a appelée ?

— Non, monsieur. Elle a simplement prié l'opératrice de composer le numéro, et a attendu. Au bout d'un petit moment, on a dû lui dire « je cherche votre correspondant », comme ils font, monsieur, et elle a répondu « très bien », et puis tout à coup elle a bâillé et elle a dit : « Oh ! Je n'en peux plus ! Je suis trop fatiguée », elle a raccroché et s'est déshabillée.

— Et le numéro qu'elle a demandé ? Vous vous en souvenez ? Essayez de réfléchir. Cela peut être important.

— Je regrette, monsieur. C'était Victoria quelque chose, c'est tout ce que je me rappelle. Je ne faisais pas particulièrement attention, vous savez.

— A-t-elle mangé ou bu quelque chose avant de se coucher ?

— Un verre de lait chaud, comme chaque soir.

— Qui l'a préparé ?

— Moi, monsieur.

— Et aucun visiteur n'est venu dans la soirée ?

— Aucun, monsieur.

— Ni un peu plus tôt dans la journée ?

— Pas que je sache, monsieur. Mlle Adams a déjeuné et a pris le thé en ville. Elle est rentrée à 18 heures.

— De quand datait le lait ? Celui qu'elle a bu hier soir ?

— Le lait était frais. C'était celui qu'on livre l'après-midi, monsieur. Le livreur le laisse devant la porte à 16 heures. Mais je suis sûre qu'il n'y avait rien dans ce lait, monsieur. J'en ai pris moi-même avec mon thé ce matin. Et le docteur affirme qu'elle a pris elle-même ces saletés de comprimés.

— Je me trompe peut-être, dit Poirot. Oui, il est possible que je me trompe complètement. Je verrai le médecin. Mais Mlle Adams avait

des ennemis, vous savez. Les choses sont très différentes en Amérique.

Il hésita, mais la brave Alice sautait déjà sur l'hameçon.

— Oh ! je sais, monsieur. J'ai entendu parler de Chicago, des gangsters et de tout ça. Ce doit être un pays épouvantable, et ce que fait la police américaine, je me le demande... Ce n'est pas comme la nôtre.

Poirot n'insista pas, le patriotisme insulaire d'Alice Bennett lui évitait bien des explications.

Ses yeux tombèrent sur une petite valise – un genre d'attaché-case – posée sur une chaise.

— Mlle Adams a-t-elle pris ça avec elle lorsqu'elle est sortie, hier soir ?

— Elle l'avait emportée le matin, monsieur. Elle ne l'avait pas en revenant après le thé, mais elle l'a rapportée le soir.

— Ah ! Me permettez-vous de l'ouvrir ?

Alice Bennett aurait permis n'importe quoi. Comme la plupart des femmes prudentes et soupçonneuses, une fois surmontée sa méfiance, la manipuler était un jeu d'enfant.

La mallette n'était pas fermée à clef et Poirot l'ouvrit. Je m'approchai et regardai par-dessus son épaule.

— Vous voyez, Hastings, vous voyez ? murmura-t-il, surexcité.

Le contenu était certainement révélateur.

Il y avait là un coffret à maquillage, deux objets que j'identifiai comme étant de ces talonnettes qu'on met dans les chaussures pour se grandir de deux ou trois centimètres, une paire de gants gris et, enveloppée dans du papier de soie, une perruque de cheveux blonds très joliment faite, rigoureusement du même blond que celui de Jane Wilkinson, et coiffée comme elle avec une raie au milieu et des boucles sur la nuque.

— Doutez-vous toujours, Hastings ?

Jusque-là je doutais encore. Mais maintenant je ne doutais plus. Poirot referma la valise et se tourna vers la femme de chambre.

— Savez-vous avec qui Mlle Adams a dîné hier soir ?

— Non, monsieur.

— Avec qui elle a déjeuné, ou pris le thé ?

— Pour le thé, je ne sais rien, monsieur. Mais je crois qu'elle a

déjeuné avec Mlle Driver.

— Mlle Driver ?

— Oui, sa grande amie. Elle a une boutique de chapeaux sur Moffat Street. Ça s'appelle « Chez Geneviève ».

Poirot nota l'adresse dans son calepin, sous celle du médecin.

— Une dernière chose, madame. Vous rappelez-vous quelque chose, *n'importe quoi*, que Mlle Adams aurait dit ou fait en rentrant, à 18 heures, et qui vous aurait frappée comme étant inhabituel ou significatif ?

La femme de chambre réfléchit un instant.

— Je ne peux vraiment pas dire, monsieur. Je lui ai proposé du thé et elle m'a répondu qu'elle l'avait déjà pris.

— Ah ! Elle a dit qu'elle l'avait pris ! fit Poirot, l'interrompant. Pardon, continuez.

— Après ça elle a écrit des lettres jusqu'au moment de sortir.

— Des lettres, hein ? Vous ne savez pas à qui ?

— Si, monsieur. C'était juste une lettre, à sa sœur, à Washington. Elle lui écrivait régulièrement, deux fois par semaine. Elle a pris la lettre avec elle pour la mettre au dernier courrier, mais elle a oublié de la poster.

— Alors, elle est toujours là ?

— Non, monsieur. Je l'ai postée. Elle s'en est souvenue hier soir juste avant de se coucher. Je lui ai dit que j'allais vite la mettre. Avec un supplément de timbre, en la mettant dans la boîte urgente, elle pourrait encore partir.

— Ah ! Et c'est loin d'ici ?

— Non, monsieur. Au coin de la rue.

— Avez-vous fermé la porte de l'appartement à clef derrière vous ?

Mme Bennett le contempla fixement.

— Non, monsieur. Je la laisse toujours comme ça quand je vais à la poste.

Poirot sembla sur le point de dire quelque chose, puis il se ravisa.

— Voulez-vous la voir ? demanda la domestique, les larmes aux yeux. Elle est très belle.

Nous la suivîmes dans la chambre.

Carlotta Adams avait l'air étrangement sereine et beaucoup plus jeune que le fameux soir au Savoy. On aurait dit une enfant endormie, épuisée.

Poirot la regardait avec une bizarre expression. Je le vis faire un signe de croix.

— J'ai fait un serment, Hastings, déclara-t-il, tandis que nous redescendions l'escalier.

Je ne lui demandai pas lequel. C'était facile à deviner.

Quelques minutes plus tard, il ajouta :

— Il y a au moins une chose qui me soulage. Je n'aurais pas pu la sauver. Lorsque j'ai appris le meurtre de lord Edgware, elle était déjà morte. Cela me réconforte. Oui, cela me réconforte beaucoup.

JENNY DRIVER

Notre visite suivante fut pour le médecin dont la femme de chambre nous avait donné l'adresse.

C'était un homme assez âgé, agité et distrait. Il connaissait Poirot de réputation et ne cacha pas sa joie de le rencontrer en chair et en os.

— Que puis-je pour vous, monsieur Poirot ?

— Vous avez été appelé ce matin, docteur, au chevet de Mlle Carlotta Adams.

— Ah oui ! la pauvre petite ! Une comédienne de talent. J'ai vu son spectacle deux fois. Quelle misère de finir ainsi ! Pourquoi ces filles avalent-elles ces drogues, je ne comprends pas.

— Vous croyez donc qu'elle était toxicomane ?

— Professionnellement parlant, je ne dirais pas ça. En tout cas pas par injections hypodermiques. Aucune trace d'aiguille. Elle les prenait de toute évidence par voie orale. La femme de chambre prétend qu'elle avait un sommeil naturel, mais ces gens-là ne savent pas tout. Je ne pense pas qu'elle prenait du véronal tous les soirs, mais elle en avalait depuis quelque temps déjà.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Ceci... sapristi, où l'ai-je donc fourré ? (Il cherchait quelque chose au fond d'une sacoche.) Ah ! Voilà.

Il en sortit un petit sac à main en cuir noir.

— Il y aura une enquête, naturellement, poursuivit-il. J'ai emporté ça avec moi pour que la femme de chambre n'y touche pas.

Il ouvrit la pochette et en sortit une petite boîte en or. Les initiales C.A. y étaient incrustées avec des rubis. C'était un bibelot de grande valeur. Le médecin l'ouvrit. Il était rempli de poudre blanche.

— Du véronal, dit-il brièvement. Et regardez ce qui est écrit.

Gravé à l'intérieur du couvercle, nous lûmes :

D. à C.A. Paris, 10 nov.

Doux rêves.

— Le 10 novembre, répéta Poirot, songeur.

— Exactement, et nous sommes en juin. Cela semble prouver qu'elle prenait de cette poudre depuis au moins six mois et, l'année n'étant pas précisée, cela fait même peut-être dix-huit mois, ou deux ans et demi, ou davantage... ?

— Paris, D., murmura Poirot en fronçant les sourcils.

— Oui, cela vous dit quelque chose ? À propos, je ne vous ai pas demandé pourquoi vous vous intéressiez à cette affaire. Mais je suppose que vous avez de bonnes raisons. Vous voulez savoir si c'est un suicide ? Eh bien, je ne peux pas vous répondre. Personne ne le pourrait. D'après la bonne, elle était très gaie, hier. Je pencherais plutôt pour la thèse de l'accident. Le véronal n'est pas un produit fiable, vous savez. Vous pouvez en prendre une grande quantité et cela ne vous tuera pas, et vous pouvez en prendre un tout petit peu et adieu. C'est un médicament extrêmement dangereux à cause de ça. L'enquête conclura certainement à une mort accidentelle. J'ai peur de ne rien pouvoir faire de plus pour vous.

— Puis-je examiner le sac de Mlle Adams ?

— Faites, faites.

Poirot vida la pochette. Elle contenait un petit mouchoir en dentelle dans un coin duquel étaient brodées les initiales C.M.A., un poudrier, un bâton de rouge à lèvres, un billet d'une livre, de la menue monnaie et un pince-nez.

Poirot examina celui-ci avec intérêt. C'était un modèle classique, plutôt sévère, avec une monture dorée.

— Curieux. J'ignorais que Mlle Adams portait des verres. Peut-être s'en servait-elle pour lire ?

Le docteur les observa attentivement.

— Non, ce sont des verres pour voir de loin, affirma-t-il. Ils sont même très forts. Leur propriétaire devait être très myope.

— Vous ne savez pas si Mlle Adams... ?

— Je ne l'ai jamais vue. J'ai été appelé une fois pour soigner le doigt de sa femme de chambre, et c'est tout. Mlle Adams, que j'ai aperçue un instant à cette occasion, ne portait pas de lunettes ce jour-là.

Poirot remercia le médecin et nous prîmes congé. Mon ami paraissait perplexe.

— Peut-être me suis-je fourvoyé, admit-il.

— Au sujet de la mystification ?

— Non, non. Cela me paraît acquis. Je veux parler de sa mort. Elle avait bien du véronal en sa possession. Il est possible qu'elle ait été épuisée, hier soir, et qu'elle ait décidé de passer une bonne nuit.

Soudain il s'arrêta net, devant les passants médusés, et se frappa la main du poing.

— Non, non et non ! s'écria-t-il énergiquement. Pourquoi un accident se produirait-il si à propos ? Ce n'est pas un accident. Ce n'est pas un suicide. Non, elle a joué son rôle, et, ce faisant elle a signé son arrêt de mort. On a pu choisir le véronal simplement parce qu'on savait qu'elle en prenait de temps à autre, et qu'elle possédait cette boîte. Mais en ce cas, l'assassin devait bien la connaître. Qui est ce D, Hastings ? Je donnerais cher pour le savoir.

— Poirot, dis-je tandis qu'il restait plongé dans ses pensées, si nous avançons ? Tout le monde nous regarde.

— Hein ? Ah oui ! vous avez peut-être raison ! Bien que cela ne me gêne pas qu'on me regarde. Cela n'entrave en rien le fil de mes pensées.

— Les gens commençaient à rire, murmurai-je.

— Cela n'a aucune importance.

Je n'étais pas tout à fait d'accord. J'ai horreur de me faire remarquer. Poirot, lui, ne craignait qu'une chose : l'humidité ou la chaleur qui affectaient la tenue de sa moustache.

— Prenons un taxi, dit-il en agitant sa canne.

L'un d'eux s'arrêta devant nous et Poirot lui demanda d'aller « Chez

Geneviève », dans Moffat Street.

C'était un de ces établissements où l'on présente un indescriptible chapeau et un châte, en bas, dans une petite vitrine, mais où le véritable centre des opérations se situe au premier étage d'un escalier à l'odeur de moisi.

Nous arrivâmes devant une porte sur laquelle on pouvait lire : « Chez Geneviève. Entrez sans frapper. » Ayant obéi à cette injonction, nous nous trouvâmes dans une petite pièce pleine de chapeaux. Une créature blonde et imposante vint au-devant de nous, non sans jeter un regard soupçonneux à Poirot. Sans doute jugeait-elle son crâne en pain de sucre peu propice au port d'un bibi à plumes.

— Mlle Driver ? demanda Poirot.

— Je ne sais pas si Madame pourra vous recevoir. De quoi s'agit-il ?

— Veuillez dire à Mlle Driver qu'un ami de Mlle Adams voudrait lui parler.

La beauté blonde n'eut pas besoin de porter le message. Un rideau de velours noir s'agita violemment, et une petite créature pétulante, aux cheveux d'un roux flamboyant, en émergea :

— Qu'y a-t-il ?

— Êtes-vous mademoiselle Driver ?

— Oui. Que voulez-vous au sujet de Carlotta ?

— Avez-vous appris la triste nouvelle ?

— Quelle triste nouvelle ?

— Mlle Adams est morte dans son sommeil la nuit dernière. Une trop forte dose de véronal.

La jeune femme écarquilla les yeux.

— Quelle horreur ! s'écria-t-elle. Pauvre Carlotta ! Je n'arrive pas à le croire. Elle était pleine de vie hier encore.

— C'est pourtant vrai, mademoiselle, dit Poirot. Voyons... Il est tout juste 13 heures. Me ferez-vous l'honneur de déjeuner avec mon ami et moi-même ? J'ai quelques questions à vous poser.

Elle le toisa des pieds à la tête. C'était une petite créature fonceuse. Elle me faisait un peu penser à un fox-terrier.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'un ton tranchant.

— Je m'appelle Hercule Poirot. Et voici mon ami, le capitaine Hastings.

Je m'inclinai.

Elle nous dévisagea l'un après l'autre.

— J'ai entendu parler de vous, dit-elle brusquement. Je viens.

Elle appela la blonde :

— Dorothy ? Mme Lester doit venir pour le modèle Rose Descartes que nous avons créé pour elle. Essayez toutes les plumes. À tout à l'heure. Je ne serai pas longue, j'espère.

Elle attrapa un petit chapeau noir, le fixa sur une oreille, se poudra énergiquement le nez et regarda Poirot.

— Prête, dit-elle.

Cinq minutes plus tard, nous étions assis dans un petit restaurant de Dover Street. Poirot avait passé la commande et nous avions des cocktails devant nous.

— Bon, dit Jenny Driver, je veux savoir ce que tout cela signifie. Dans quoi Carlotta est-elle allée se fourrer ?

— Ainsi, elle était allée se fourrer dans quelque chose, mademoiselle ?

— Qui pose les questions, vous ou moi ?

— Il me semblait que ce devait être moi, répondit Poirot en souriant. J'ai cru comprendre que vous et Mlle Adams étiez de grandes amies.

— C'est exact.

— Eh bien, mademoiselle, je vous assure solennellement que tout ce que je fais, je le fais uniquement dans l'intérêt de votre amie défunte. Je vous demande de le croire.

Il y eut un instant de silence pendant lequel Jenny Driver parut réfléchir à la question. Finalement, elle fit un petit signe de tête.

— Je vous crois. Continuez. Que voulez-vous savoir ?

— On m'a dit, mademoiselle, que votre amie a déjeuné avec vous hier ?

— En effet.

— Vous a-t-elle parlé de ses projets pour la soirée ?

— Elle n'a pas parlé précisément de cette soirée-là.

— Mais elle a parlé de quelque chose ?

— Ma foi, elle a bien fait allusion à quelque chose, qui est peut-être ce que vous cherchez à savoir. Mais c'était confidentiel, vous savez.

— Bien entendu.

— Bon, laissez-moi réfléchir. Je ferais mieux de tout vous expliquer à ma façon.

— Comme il vous plaira, mademoiselle.

— Eh bien, Carlotta était très excitée. Cela ne lui arrive pas souvent. Ce n'est pas son genre. Elle ne m'a rien raconté de précis, elle m'a dit qu'elle avait promis le secret, mais qu'il y avait quelque chose en train. Une sorte de gigantesque mystification, ai-je cru comprendre.

— Une mystification ?

— C'est ce qu'elle a dit. Mais elle n'a dit, ni où, ni quand, ni comment. Seulement... (Elle s'interrompt et fronça les sourcils.) Voyez-vous, Carlotta n'était pas de celles qui apprécient les farces et les canulars. Elle était sérieuse, gentille, travailleuse. Je veux dire qu'elle a certainement été entraînée par quelqu'un dans cette histoire. Et j'ai pensé... remarquez, elle n'a rien dit de tel...

— Oui, oui, je comprends très bien. Qu'avez-vous pensé ?

— J'ai pensé – j'en étais même sûre – qu'il y avait de l'argent en jeu. Rien n'avait le don de remuer Carlotta, excepté l'argent. Elle était faite comme ça. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi doué pour les affaires. Elle n'aurait jamais été aussi contente s'il n'avait pas été question d'argent – et de beaucoup d'argent. J'ai eu l'impression qu'elle avait accepté un pari... qu'elle était quasiment certaine de gagner. Et pourtant, ce n'est pas exactement cela. Carlotta n'aurait pas parié. Je ne crois pas qu'elle ait jamais parié. Mais je suis sûre que, d'une manière ou d'une autre, l'argent jouait un rôle.

— Elle ne l'a pas vraiment dit ?

— Heu... non. Elle a seulement déclaré qu'elle allait très bientôt pouvoir faire ceci et encore ça. Faire venir sa sœur d'Amérique pour la rejoindre à Paris. Elle adorait sa petite sœur. Très fragile, je crois, et musicienne. Voilà. C'est tout ce que je sais. C'est ce que vous vouliez ?

Poirot hocha la tête.

— Oui. Cela confirme mon hypothèse. J'espérais plus, je l'avoue. Je m'attendais à ce que Mlle Adams soit liée par le secret. Mais j'espérais qu'en tant que femme, elle n'aurait pas vu d'inconvénients à le confier à sa meilleure amie.

— J'ai bien essayé de la faire parler, reconnu Jenny. Mais elle s'est

contentée de rire et a promis de tout me raconter un jour.

Poirot garda le silence pendant quelques instants.

— Avez-vous entendu parler de lord Edgware ? demanda-t-il enfin.

— L'homme qui a été assassiné ? J'ai vu son nom sur une affiche il y a une demi-heure.

— C'est ça. Savez-vous si Mlle Adams le connaissait ?

— Je ne pense pas. Je suis même sûre que non. Oh ! Attendez une minute.

— Oui, mademoiselle ? fit vivement Poirot.

— Qu'est-ce que c'était donc ?... dit-elle en fronçant les sourcils. Ah oui, ça me revient, elle m'a parlé de lui, une fois. Avec beaucoup d'amertume.

— D'amertume ?

— Oui. Elle disait qu'on ne devrait pas laisser des individus comme lui anéantir la vie des autres avec leur cruauté et leur égoïsme. Elle disait... oui, c'est bien ce qu'elle m'a dit... que la mort d'un homme pareil serait un bienfait pour tout le monde.

— Quand vous a-t-elle dit ça, mademoiselle ?

— Oh ! il y a un mois, à peu près.

— Et comment en êtes-vous venues à aborder ce sujet ?

Jenny Driver fouilla les recoins de sa mémoire pendant quelques minutes et finit par secouer la tête.

— Je ne m'en souviens pas, avoua-t-elle. Son nom a dû venir dans la conversation. Il était peut-être dans les journaux. Quoi qu'il en soit, je me rappelle avoir trouvé étrange que Carlotta se montre si véhémence, tout d'un coup, à propos d'un homme qu'elle ne connaissait même pas.

— C'est curieux, en effet, déclara Poirot d'un air songeur. (Puis il demanda :) Savez-vous si Mlle Adams avait l'habitude de prendre du véronal ?

— Pas à ma connaissance. Je ne l'ai jamais vue en prendre ni entendue dire qu'elle en prenait.

— Avez-vous déjà vu dans son sac une petite boîte en or sur laquelle étaient gravées les initiales C.A., avec des rubis ?

— Une petite boîte en or ? Non, je suis sûre que non.

— Savez-vous où était Mlle Adams en novembre dernier ?

— Voyons... Elle est retournée aux États-Unis en novembre, je crois vers la fin du mois. Et avant cela, elle était à Paris.

— Seule ?

— Seule, bien sûr ! Désolée, vous ne vouliez peut-être pas dire ça ! Je ne sais pas pourquoi, Paris évoque toujours le pire. Alors que c'est un endroit si charmant, si convenable ! Mais Carlotta n'était pas de celles qui cherchent l'aventure pour un week-end, si c'est cela que vous avez en tête.

— À présent, mademoiselle, je vais vous poser une question très importante. Mlle Adams s'intéressait-elle à un homme en particulier ?

— La réponse est non, fit lentement Jenny. Depuis que je la connais, Carlotta se consacre à sa carrière et à sa jeune sœur. Elle avait tout à fait le genre « chef de famille sur les épaules de qui tout repose ». La réponse est donc non, à proprement parler.

— Ah ! Et à parler moins proprement ?

— Je ne serais pas étonnée d'apprendre que Carlotta s'intéressait à quelqu'un, ces derniers temps.

— Ah !

— Ce n'est qu'une supposition de ma part, vous savez. À cause de son comportement. Elle était... différente, pas exactement rêveuse, mais absente. Et son allure, même, était différente. Oh ! c'est difficile à expliquer ! C'est le genre de chose qu'une femme sent – et bien sûr à propos de laquelle elle peut très bien se tromper.

— Merci infiniment, mademoiselle. Une dernière chose. Connaissez-vous, parmi les amis de Mlle Adams, quelqu'un dont le nom commencerait par la lettre D ?

— D ? fit Jenny Driver en réfléchissant. D ? Non, je ne vois pas, je regrette.

L'ÉGOÏSTE

Je ne pense pas que Poirot ait espéré une autre réponse. Néanmoins, il secoua tristement la tête, perdu dans ses pensées. Jenny Driver se pencha et, les coudes sur la table, demanda :

— Et maintenant, va-t-on enfin me dire quelque chose ?

— Mademoiselle, permettez-moi d'abord de vous féliciter, répondit Poirot. Vos réponses à mes questions ont été particulièrement intelligentes. Il est clair que vous avez de la cervelle, mademoiselle. Vous me demandez si je vais vous dire quelque chose ? Je vous réponds : pas grand-chose. Juste quelques faits tout nus, mademoiselle.

Il s'arrêta un instant, puis expliqua posément :

— Lord Edgware a été assassiné la nuit dernière, dans sa bibliothèque. À 22 heures, hier soir, une dame, que je soupçonne être votre amie Mlle Adams, est venue chez lui, a demandé à le voir et s'est présentée sous le nom de lady Edgware. Elle portait une perruque blonde et était maquillée de façon à ressembler à la vraie lady Edgware, qui, comme vous le savez sans doute, est Mlle Jane Wilkinson, l'actrice. Mlle Adams, si c'était bien elle, n'est restée que quelques minutes. Elle a quitté la maison à 22 h 5, mais est rentrée chez elle après minuit. Elle s'est couchée, après avoir absorbé une trop forte dose de véronal. Maintenant, mademoiselle, vous voyez pourquoi je vous ai posé toutes ces questions.

Jenny prit une profonde inspiration.

— Oui, dit-elle. Je vois. Je pense que vous avez raison, monsieur Poirot. Je veux dire, raison de penser qu'il s'agissait de Carlotta. Ne serait-ce que parce qu'elle est venue m'acheter un chapeau, hier.

— Un chapeau ?

— Oui. Elle en voulait un qui lui cache le côté gauche du visage.

Je dois insérer ici quelques mots d'explication, car j'ignore à quelle époque on lira ces lignes. De mon temps, j'ai vu se succéder de nombreuses modes en matière de chapeaux féminins : la cloche qui masquait si complètement le visage qu'on désespérait de reconnaître ses amies ; le chapeau incliné vers l'avant, le bibi délicatement posé sur la nuque, le béret et bien d'autres. En ce mois de juin-là, le chapeau ressemblait à une assiette à soupe renversée, que l'on portait attaché (comme ventousé) sur une oreille, laissant l'autre partie du visage et des cheveux libres à l'examen.

— Ces chapeaux se portent habituellement du côté droit, n'est-ce pas ? demanda Poirot.

La petite modiste acquiesça.

— Mais nous en avons toujours quelques-uns qui se portent sur la gauche, expliqua-t-elle. Certaines personnes préfèrent de beaucoup leur profil droit, d'autres se coiffent avec tous leurs cheveux d'un même côté. Voyons, y a-t-il une raison pour laquelle Carlotta aurait pu vouloir cacher son profil gauche ?

Je me rappelai que la porte d'entrée, à Regent Gate, s'ouvrait vers la gauche, de sorte que quiconque entrait était vu de ce côté par le majordome. Et je me rappelai aussi (je l'avais remarqué l'autre soir) que Jane Wilkinson avait un petit grain de beauté au coin de l'œil gauche.

Tout excité, je fis part de mes réflexions à Poirot. Il approuva énergiquement.

— C'est ça, c'est ça. Vous avez parfaitement raison, Hastings. Oui, cela explique l'achat du chapeau.

— Monsieur Poirot ? (Jenny se redressa soudain.) Vous ne croyez pas... vous ne croyez tout de même pas que c'est Carlotta qui l'a fait ? Je veux dire, qui l'a tué ? Vous ne pouvez pas penser ça. Sous prétexte qu'elle a eu quelques paroles amères à son endroit.

— Non, je ne le crois pas. N'empêche, je trouve curieux qu'elle ait parlé de lord Edgware en ces termes. J'aimerais savoir pourquoi. Qu'avait-il pu faire, que savait-elle pour qu'elle parle de lui de cette façon ?

— Je l'ignore, mais elle ne l'a pas tué. Elle était... oh ! Elle était... eh bien... trop raffinée !

Poirot hocha la tête.

— Oui. Oui. Vous exprimez cela très bien. C'est un point d'ordre psychologique, je suis d'accord. Ce crime est scientifique, mais pas raffiné.

— Scientifique ?

— Oui. L'assassin savait exactement où frapper pour atteindre les centres nerveux vitaux à la base du crâne, là où il se raccorde à la moelle épinière.

— Un médecin, dit Jenny d'un air songeur.

— Mlle Adams connaissait-elle un médecin ? Je veux dire, en comptait-elle un en particulier parmi ses amis ?

— Pas que je sache. Du moins, pas en Angleterre.

— Encore une question. Mlle Adams portait-elle un pince-nez ?

— Des verres ? Jamais !

— Ah ! fit Poirot en fronçant les sourcils.

Une vision me traversa l'esprit. Un médecin sentant l'acide phénique, aux yeux de myope chaussés des verres puissants... Absurde !

— À propos, Mlle Adams connaissait-elle Bryan Martin, l'acteur ? demanda Poirot.

— Oh, oui ! Elle m'a dit qu'elle l'a connu tout enfant. Mais je ne crois pas qu'ils se voyaient beaucoup. De temps en temps, seulement. Elle pensait que le succès lui était monté à la tête.

Elle consulta sa montre et poussa une exclamation.

— Mon Dieu ! Il faut que je file. Vous ai-je été de quelque utilité, monsieur Poirot ?

— Certainement, mademoiselle. Je vous demanderai encore votre aide, à l'occasion.

— Je suis à votre disposition. Il faut trouver celui qui a conçu ce plan diabolique !

Elle nous serra rapidement la main, sourit, découvrant des dents éclatantes, et nous quitta avec sa brusquerie caractéristique.

— Une personnalité intéressante, déclara Poirot en payant la note.

— Elle me plaît, dis-je.

— Il est toujours agréable de rencontrer des gens à l'esprit vif.

— Un peu dure, peut-être ? ajoutai-je après réflexion. La nouvelle de la mort de son amie ne l'a pas bouleversée autant que je l'aurais cru.

— Elle n'est certainement pas du genre à pleurer, reconnut Poirot.

— Avez-vous tiré de cet entretien ce que vous désiriez ?

Il secoua la tête.

— Non. J'espérais... j'espérais beaucoup obtenir un indice conduisant à D, la personne qui a offert à Carlotta la petite boîte en or. J'ai échoué. Malheureusement, Carlotta Adams était une fille réservée. Elle ne racontait rien sur ses amis ou sur ses affaires de cœur. D'ailleurs, la personne qui a eu l'idée de cette mystification n'était peut-être pas du tout de ses amis. Une simple connaissance a pu lui faire cette proposition – sous prétexte de « s'amuser » – moyennant finances. Cette personne aura pu remarquer la boîte en or qu'elle transportait avec elle et avoir eu l'occasion d'en apercevoir le contenu.

» Mais comment diable a-t-on pu lui faire avaler le véronal ? Et quand ? Bien sûr, il y a eu le moment pendant lequel la porte de l'appartement est restée ouverte, lorsque la femme de chambre est sortie poster la lettre. Mais cela ne me satisfait pas. C'est trop compter sur la chance. Et maintenant, au travail. Il nous reste deux pistes possibles.

— Lesquelles ?

— D'abord, l'appel téléphonique au numéro de « Victoria ». Il me paraît tout à fait plausible que Carlotta ait téléphoné en rentrant pour annoncer son succès. D'autre part, où était-elle entre 22 h 5 et minuit ? Elle a pu avoir rendez-vous avec l'instigateur de la supercherie. Dans ce cas, ce coup de téléphone aurait été simplement destiné à un ami.

— Et la seconde piste ?

— Ah ! Je compte beaucoup sur elle ! C'est la lettre, Hastings. La lettre de Carlotta à sa sœur. Il est possible, je dis bien, possible, qu'elle lui ait raconté toute l'affaire. Cela n'était pas trahir son secret, puisqu'on ne devait lire cette lettre qu'une semaine plus tard, et à l'étranger de surcroît.

— Fantastique, si c'est le cas !

— Ne misons pas trop là-dessus, Hastings. C'est une possibilité, voilà tout. Maintenant, prenons les choses par l'autre bout.

— Qu'appellez-vous l'autre bout ?

— Une analyse approfondie de tous ceux à qui profite le moins du monde la mort de lord Edgware.

Je haussai les épaules.

— Hormis son neveu et sa femme...

— Et l'homme que sa femme voulait épouser, ajouta Poirot.

— Le duc de Merton ? Il est à Paris.

— En effet. Mais vous ne pouvez pas nier qu'il soit intéressé à l'affaire. Et puis il y a les domestiques, le majordome. Qui sait quels griefs ils pouvaient nourrir ? Mais je pense que nous devrions attaquer par un nouvel entretien avec Jane Wilkinson. Elle est astucieuse. Elle nous ouvrira peut-être de nouveaux horizons.

Nous retournâmes une fois de plus au Savoy. Nous trouvâmes la dame entourée de cartons et de papiers de soie, d'exquises étoffes noires éparpillées sur tous les dossiers de chaise. Jane, l'air grave et absorbé, était en train d'essayer un autre petit chapeau noir devant le miroir.

— Bonjour, monsieur Poirot. Asseyez-vous. Enfin, si on peut s'asseoir quelque part. Ellis, voulez-vous libérer quelque chose ?

— Madame, vous êtes ravissante.

Jane répondit très sérieusement :

— Je ne veux pas jouer les hypocrites, monsieur Poirot. Mais il faut bien respecter les convenances, n'est-ce pas ? Je pense que je dois être prudente. Oh ! À propos, j'ai reçu un adorable télégramme du duc.

— De Paris ?

— Oui, de Paris. Réservé, naturellement, soi-disant des condoléances... Mais rédigées de façon que je puisse lire entre les lignes.

— Mes félicitations, madame.

— J'ai réfléchi, monsieur Poirot, dit-elle en battant des mains et en baissant le ton. (On aurait dit un ange s'apprêtant à laisser libre cours à des pensées d'une exquise sainteté.) Tout cela est tellement *miraculeux*, si vous voyez ce que je veux dire. Me voici, tous mes soucis envolés. Pas de pénible histoire de divorce. Plus de tracas. Le chemin est libre, tout va comme sur des roulettes. Cela me remplit d'un sentiment presque religieux, si vous voyez ce que je veux dire.

Je retins mon souffle. Poirot la regarda, la tête légèrement penchée de côté. Elle avait l'air tout à fait sérieuse.

— C'est ce qui vous frappe, madame, hein ?

— Les choses tournent très bien pour moi, reprit Jane dans une sorte de chuchotement émerveillé. Ces derniers temps, je n'arrêtais pas de penser : « Si seulement Edgware pouvait mourir. » Et voilà, il est mort ! C'est... C'est presque comme une réponse à une prière.

Poirot s'éclaircit la gorge.

— Je ne peux pas dire que je vois les choses tout à fait de la même façon, madame. Quelqu'un a tué votre mari.

Elle hocha la tête.

— Oui, évidemment.

— Il ne vous est pas venu à l'idée de vous demander qui cela pouvait être ?

Elle le contempla fixement.

— Cela a-t-il de l'importance ? Je veux dire... Quel rapport ? Le duc et moi allons pouvoir nous marier d'ici quatre ou cinq mois.

Poirot eut du mal à se maîtriser.

— Oui, madame. Je le sais. Mais cela mis à part, vous ne vous êtes jamais demandé qui a tué votre mari ?

— Non.

Elle avait l'air toute surprise. Manifestement, l'idée la fit réfléchir.

— Et cela ne vous intéresse pas de le savoir ? demanda Poirot.

— Pas beaucoup, je dois dire, reconnut-elle. Je suppose que la police le trouvera. Ils sont très habiles, non ?

— C'est ce qu'on dit. Mais moi aussi je vais m'efforcer de le trouver.

— Vraiment ? Comme c'est amusant !

— Pourquoi amusant ?

— Eh bien, je ne sais pas.

Elle avait l'œil de nouveau attiré par ses vêtements. Elle enfila un manteau en satin et se regarda dans la glace.

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient ? demanda malicieusement Poirot.

— Bien sûr que non, monsieur Poirot. Je serais ravie que vous fassiez la preuve de votre habileté. Je vous souhaite de réussir.

— Madame, je veux plus que des souhaits. Je veux votre opinion.

— Mon opinion ? répéta Jane d'un air absent en tournant la tête pour s'examiner de dos. À propos de quoi ?

— Qui aurait pu tuer votre mari, selon vous ?

Jane secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée.

Elle remua les épaules et prit sa glace à main.

— Madame ! fit Poirot d'une voix forte et énergique. QUI, À VOTRE AVIS, A TUÉ VOTRE MARI ?

Cette fois-ci, il atteignit son but. Jane lui lança un regard surpris.

— Geraldine, je pense, dit-elle.

— Qui est Geraldine ?

Mais Jane avait déjà l'esprit ailleurs.

— Ellis, remontez un peu l'épaule droite. Voilà. Pardon, monsieur Poirot, Geraldine est sa fille. Non, Ellis, l'épaule droite. C'est mieux. Oh ! vous devez déjà partir, monsieur Poirot ? Je vous suis extrêmement reconnaissante pour tout. Je veux dire, pour le divorce, même si ce n'est plus nécessaire. Je penserai toujours que vous avez été merveilleux.

Je ne revis Jane Wilkinson qu'à deux reprises. Une fois sur scène, et une autre fois, assis en face d'elle lors d'un déjeuner. Mais je la vois toujours comme je l'ai vue ce jour-là, absorbée corps et âme par ses vêtements, ses lèvres laissant négligemment échapper les mots qui devaient influencer la conduite de Poirot, l'esprit fermement et parfaitement concentré sur sa propre personne.

— Épatant, déclara Poirot avec admiration lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue.

LA FILLE

En regagnant nos appartements, nous trouvâmes sur le bureau une lettre qui avait été déposée par un coursier. Poirot l'ouvrit avec soin, comme d'habitude, et se mit à rire.

— Quand on parle du loup... Voyez, Hastings.

Le papier portait l'adresse du 17, Regent Gate et était couvert d'une écriture droite très caractéristique, qui semblait à première vue facile à lire, mais qui, bizarrement, ne l'était pas.

Cher Monsieur,

On m'a dit que vous êtes venu à la maison ce matin, avec l'inspecteur. Je suis désolée de n'avoir pas eu l'occasion de vous parler. Si cela vous convient, je vous serais très obligée de me consacrer quelques minutes cet après-midi.

Bien sincèrement,

Geraldine Marsh.

— Curieux, dis-je. Je me demande pourquoi elle veut vous voir...

— Vous trouvez curieux qu'elle veuille me voir ? Vous n'êtes pas très poli, mon ami.

Poirot avait l'horripilante habitude de plaisanter au moment le moins opportun.

— Nous allons y aller tout de suite, Hastings, dit-il, et il se coiffa de son chapeau après l'avoir amoureusement débarrassé d'un grain de

poussière imaginaire.

L'idée que Geraldine pouvait avoir tué son père, comme l'avait négligemment suggéré Jane Wilkinson, me paraissait particulièrement absurde. Seule une personne dépourvue de cervelle pouvait envisager une chose pareille. C'est ce que je dis à Poirot.

— Cervele, cervelle... Qu'entendez-vous exactement par là ? Dans votre langage, vous diriez que Jane Wilkinson a une cervelle d'oiseau. C'est une expression dépréciative. Mais considérez un instant l'oiseau. Il existe et se multiplie, non ? Dans la nature, c'est un signe de supériorité mentale. La charmante lady Edgware ne connaît ni l'histoire, ni la géographie, ni les classiques, sans doute. Le nom de Lao Tseu évoquera pour elle un pékinois primé, le nom de Molière, une maison de couture. Mais quand il s'agit de choisir des vêtements, de faire des mariages riches et avantageux et d'obtenir ce qu'elle veut, son taux de réussite est phénoménal.

» L'opinion d'un philosophe à propos de qui pourrait être l'assassin de lord Edgware ne me serait d'aucune utilité. Du point de vue d'un philosophe, un meurtre doit avoir pour mobile le plus grand bien du plus grand nombre, et comme il est fort difficile de le déterminer, les philosophes font rarement des meurtriers. En revanche, l'opinion irréfléchie de lady Edgware peut m'être utile, car elle a un point de vue matérialiste fondé sur la connaissance des pires côtés de la nature humaine.

— Il y a peut-être du vrai là-dedans, concédai-je.

— Nous y voici, dit Poirot. Je suis curieux de savoir pourquoi cette jeune personne tient tant à me voir.

— C'est un désir bien naturel, dis-je, en lui renvoyant la balle. Vous l'avez dit vous-même il y a un quart d'heure. Le désir bien naturel de voir de près quelque chose d'unique.

— C'est peut-être vous, mon bon ami, qui avez fait impression sur son cœur l'autre jour, répliqua Poirot en sonnant.

Je me souvins du visage étonné de la jeune fille qui m'était apparue sur le seuil. Je voyais encore ses yeux noirs et ardents dans son visage blême. Ce simple coup d'œil m'avait beaucoup frappé.

On nous fit monter dans un grand salon, où Geraldine Marsh arriva quelques minutes après.

La vive impression qu'elle m'avait faite se trouva renforcée. Cette fille grande et mince, au teint pâle et aux immenses yeux noirs obsédants, était fascinante.

Son maintien très calme, étant donné son âge, était d'autant plus remarquable.

— C'est très gentil à vous d'être venu si vite, monsieur Poirot, dit-elle. Je suis désolée de vous avoir manqué ce matin.

— Vous étiez couchée ?

— Oui. Mlle Carroll – la secrétaire de mon père – m'y avait forcée. Elle a été très gentille.

Elle s'était exprimée avec une étrange réticence qui m'intrigua.

— En quoi puis-je vous être utile, mademoiselle ? demanda Poirot.

— Vous êtes venu voir mon père, hier, juste avant le drame ? demanda-t-elle après un moment d'hésitation.

— Oui, mademoiselle.

— Pourquoi ? Était-ce lui qui vous avait convoqué ?

Poirot ne répondit pas tout de suite. Il semblait réfléchir. Je crois maintenant que c'était savamment calculé de sa part. Il voulait la pousser à parler. Il avait compris qu'elle était du genre impatient. Elle voulait tout, tout de suite.

— Craignait-il quelque chose ? Dites-le-moi, je vous en prie. Il faut que je le sache. De qui avait-il peur ? Pourquoi ? Que vous a-t-il dit ? Oh ! Pourquoi ne dites-vous rien ?

Je me doutais que ce calme qu'elle affichait n'était pas naturel. Il n'avait pas mis longtemps à se rompre. Le buste incliné maintenant, Geraldine se tordait nerveusement les mains sur les genoux.

— Ce qui s'est passé entre lord Edgware et moi était confidentiel, dit lentement Poirot.

Il ne la quittait pas des yeux.

— Alors, il s'agissait de... je veux dire, cela devait avoir un rapport avec... la famille. Oh ! Pourquoi me torturez-vous ? Pourquoi ne voulez-vous pas répondre ? Il faut que je sache. Il le faut, je vous dis.

Une fois de plus, très lentement, Poirot secoua la tête, comme en proie à une profonde perplexité.

Geraldine Marsh se redressa.

— Monsieur Poirot, dit-elle, étant sa fille, je suis en droit de savoir ce que craignait mon père la veille de sa mort. Ce n'est pas juste de me laisser dans l'ignorance. Et ce n'est pas juste envers mon père de ne rien vouloir me dire.

— Aimez-vous donc tant votre père, mademoiselle ? demanda doucement Poirot.

Elle eut un mouvement de recul, comme si on l'avait piquée.

— Si je l'aimais ? murmura-t-elle. Si je l'aimais... Je... je...

Et soudain elle perdit d'un coup son sang-froid. Elle éclata de rire. Renversée dans son fauteuil, elle riait, riait....

— C'est trop drôle ! Quelle question ! C'est trop drôle..., disait-elle, haletante.

Son fou rire hystérique n'était pas passé inaperçu. La porte s'ouvrit et Mlle Carroll entra. Elle se montra ferme et efficace.

— Allons, allons, Geraldine, mon petit, reprenez-vous. Non, non. Cela suffit, maintenant. Calmez-vous. Calmez-vous immédiatement.

Ce ton ferme produisit son effet. Le rire de Geraldine faiblit. Elle s'essuya les yeux et se redressa.

— Je vous demande pardon, dit-elle à voix basse. C'est la première fois que cela m'arrive.

Mlle Carroll continuait à la regarder avec inquiétude.

— Tout va bien à présent, mademoiselle Carroll. C'était stupide.

Et soudain, elle sourit. Un sourire étrange, amer, qui lui déforma les lèvres. Elle se tint bien droite, sans regarder personne.

— Il m'a demandé, dit-elle d'une voix claire et froide, si j'aimais mon père.

Mlle Carroll poussa une espèce de vague gloussement. C'était signe, chez elle, d'indécision. Geraldine poursuivit, la voix haute et méprisante :

— Vaut-il mieux mentir ou dire la vérité ? La vérité, je pense. Je n'aimais pas mon père. Je le haïssais.

— Geraldine, mon petit !

— Pourquoi faire semblant ? Vous ne le détestiez pas, parce qu'il ne pouvait pas vous atteindre. Vous étiez l'une des rares personnes au monde qui lui échappait. Pour vous, il ne représentait rien d'autre qu'un employeur qui vous payait tant par an. Ses accès de rage, ses bizarreries ne vous intéressaient pas ; vous les ignoriez. Je sais ce que vous allez me dire : « Chacun sa croix. » Vous étiez gaie, insouciante. Vous êtes une femme forte. Vous n'êtes pas vraiment humaine. Mais il est vrai que vous pouviez quitter la maison à chaque instant. Pas moi.

Ma place était ici,

— Vraiment, Geraldine, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de raconter tout cela. Pères et filles s'entendent souvent mal. Mais, dans la vie, j'ai constaté que moins on parle, mieux ça vaut.

Geraldine lui tourna le dos et s'adressa à Poirot.

— Monsieur Poirot, je *haïssais* mon père. Je suis contente qu'il soit mort. Pour moi, cela signifie la liberté, la liberté et l'indépendance. Je ne tiens pas du tout à retrouver son assassin. Pour ce que nous en savons, la personne qui l'a tué avait peut-être de bonnes, de très bonnes raisons pour justifier son acte.

Poirot la regarda, pensif.

— Voilà un principe qu'il serait dangereux d'adopter, mademoiselle.

— Si on pend quelqu'un, est-ce que cela fera revivre mon père ?

— Non, répondit Poirot. Mais cela peut empêcher l'assassinat d'autres personnes innocentes.

— Je ne comprends pas.

— Quelqu'un qui a tué une fois recommence presque toujours. Parfois même plusieurs fois.

— Je n'en crois rien. Pas... pas une vraie personne.

— Vous voulez dire, s'il ne s'agit pas d'un fou meurtrier ? Eh bien si ! On a supprimé une vie, peut-être à l'issue d'une lutte terrible avec sa conscience. Ensuite, le danger vous guettant, le second crime est déjà moralement plus facile. À la moindre menace, au premier soupçon, le troisième suit. Et, peu à peu, une sorte d'orgueil de l'artiste s'éveille, tuer devient un *métier*. On finit presque par le faire pour le plaisir.

La jeune fille avait caché son visage entre ses mains.

— C'est horrible ! Horrible ! Ce n'est pas vrai.

— Et si je vous disais que *c'est déjà fait* ? Que déjà, pour se sauver, l'assassin a tué une deuxième fois ?

— Comment, monsieur Poirot ? s'écria Mlle Carroll. Un autre meurtre ? Où ça ? Qui ?

Poirot secoua doucement la tête.

— C'était une simple illustration de mon propos. Je vous demande pardon.

— Oh ! J'ai vraiment cru un instant... Et maintenant Geraldine,

allez-vous cesser ces propos ridicules ?

— Je vois que vous êtes de mon côté, fit Poirot avec un petit salut.

— Je ne suis pas pour la peine capitale, déclara vivement Mlle Carroll. Cela mis à part, je suis certainement de votre côté. La société doit être protégée.

Geraldine se leva. Elle se passa la main dans les cheveux.

— Je suis désolée, dit-elle. Je crois que je me suis conduite comme une idiote. Vous refusez toujours de me dire pourquoi mon père vous a convoqué ?

— Convoqué ? répéta Mlle Carroll, stupéfaite.

— Vous m'avez mal compris, mademoiselle Marsh. Je n'ai jamais refusé de vous le dire.

Poirot était bien obligé maintenant de jouer carte sur table.

— Je me demandais simplement dans quelle mesure notre entrevue devait être considérée comme confidentielle. Votre père ne m'a pas convoqué. J'ai sollicité un entretien avec lui pour le compte d'une de mes clientes. Cette cliente, c'était lady Edgware.

— Oh ! Je vois !

Une curieuse expression passa sur le visage de la jeune fille. Je crus d'abord que c'était de la déception. Puis je compris que c'était du soulagement.

— J'ai été stupide, dit-elle lentement. J'ai cru que mon père s'était peut-être senti menacé par un danger quelconque. C'était idiot.

— Vous savez, monsieur Poirot, intervint Mlle Carroll, vous m'avez causé un vrai choc en suggérant que cette femme avait commis un deuxième meurtre.

Poirot ne lui répondit pas. Il demanda à Geraldine :

— Pensez-vous que lady Edgware a commis ce crime, mademoiselle ?

— Non, je ne crois pas. Je ne l'imagine pas faisant une chose pareille. Elle n'est pas assez... comment dirais-je... pas assez naturelle.

— Je ne vois pas qui d'autre aurait pu le faire, déclara Mlle Carroll. Et je ne crois pas que ce genre de femme ait un quelconque sens moral.

— Ce n'est pas forcément elle, raisonna Geraldine. Elle a pu venir ici, avoir un entretien avec lui et repartir, et le vrai meurtrier peut être

une espèce de fou qui sera venu après.

— Tous les assassins ont des déficiences mentales, c'est bien connu, déclara Mlle Carroll. Des troubles des glandes à sécrétion interne.

À cet instant, la porte s'ouvrit, un jeune homme entra et s'arrêta, embarrassé.

— Pardon, dit-il. J'ignorais qu'il y avait du monde.

Geraldine le présenta.

— Mon cousin, lord Edgware. M. Poirot. Ce n'est pas grave, Ronald. Tu ne nous déranges pas.

— Tu es sûre, Dina ? Comment allez-vous, monsieur Poirot ? Vos petites cellules grises sont-elles en train de fonctionner à propos du mystère qui touche notre famille ?

Je fis un effort de mémoire. Ce visage rond, jovial et sans expression, ces yeux légèrement pochés, cette petite moustache perdue comme une île au milieu de cette étendue...

Bien sûr ! C'était le compagnon de Carlotta Adams le soir du souper chez Jane Wilkinson.

Le capitaine Ronald Marsh. Maintenant, lord Edgware.

LE NEVEU

Le nouveau lord Edgware avait l'œil vif. Il remarqua mon léger mouvement de surprise.

— Ah ! Vous vous souvenez de moi ? dit-il aimablement. La petite soirée chez tante Jane... J'étais légèrement éméché, non ? Mais je m'imaginais que c'était passé inaperçu.

Poirot prenait congé de Geraldine Marsh et de Mlle Carroll.

— Je descends avec vous, dit Ronald.

Dans l'escalier, il poursuivit :

— Drôle de chose, la vie. Chassé à coups de pied un jour, maître du château le lendemain. Feu mon oncle, que je ne pleure pas, m'avait flanqué à la porte, il y a trois ans. Mais vous savez certainement tout ça, monsieur Poirot.

— J'en ai entendu parler, oui, répondit tranquillement Poirot.

— Bien sûr. Une chose pareille, on peut être sûr qu'elle sera déterrée. Le plus grand détective ne risque pas de passer à côté.

Il sourit.

Puis il ouvrit la porte de la salle à manger.

— Vous boirez bien une goutte avant de partir ?

Poirot refusa. Moi aussi. Le jeune homme se fit un mélange qu'il but tout en continuant à parler.

— À la santé du meurtrier ! dit-il gaiement. En l'espace d'une courte nuit, celui qui était le désespoir du créancier tourne à l'espoir du marchand. Hier, j'étais face à la ruine, aujourd'hui tout n'est

qu'abondance. Dieu bénisse tante Jane !

Il vida son verre d'un trait. Puis, changeant de ton, il demanda :

— Sérieusement, monsieur Poirot, que faites-vous ici ? Il y a quelques jours, Jane déclamait sur un ton théâtral : « Qui me débarrassera de cet insolent tyran ? » et voilà qu'elle en est débarrassée ! Pas par votre intermédiaire, j'espère ? Le crime parfait, par Hercule Poirot, ex-fin limier.

— Je suis là, cet après-midi, pour répondre à un message de Mlle Geraldine Marsh, répondit Poirot en souriant.

— Une réponse qui n'en est pas une, hein ? Non, monsieur Poirot, que faites-vous vraiment ici ? Vous vous intéressez à la mort de mon oncle. Pour une raison ou pour une autre.

— Je m'intéresse toujours aux assassinats, lord Edgware.

— Mais vous n'en commettez pas. C'est très prudent. Vous devriez enseigner la prudence à tante Jane. La prudence et les rudiments de l'art du camouflage. Pardonnez-moi de l'appeler tante Jane. Ça m'amuse. Vous avez vu son air ébahi quand je l'ai fait, l'autre jour ? Elle n'avait pas la moindre idée de qui j'étais.

— Vraiment ?

— Non. On m'avait chassé trois mois avant son arrivée.

Son air niais et bon enfant s'évanouit un instant. Puis, il reprit d'un ton léger :

— Superbe femme. Mais sans subtilité. Ses méthodes sont plutôt grossières, hein ?

Poirot haussa les épaules.

— C'est possible.

Ronald le regarda avec curiosité.

— J'ai l'impression que vous ne pensez pas qu'elle l'a fait. Alors, elle vous a entortillé, vous aussi ?

— J'ai beaucoup d'admiration pour la beauté, déclara Poirot d'un ton égal. Mais plus encore pour... les preuves...

Il avait prononcé ce dernier mot très doucement.

— Les preuves ? répéta l'autre vivement.

— Peut-être ignorez-vous, lord Edgware, que lady Edgware se trouvait à une soirée, à Chiswick, à l'heure où l'on prétend l'avoir vue ici ?

Ronald poussa un juron.

— Alors, elle y est quand même allée ! Ah ! Les femmes ! À 18 heures, elle jurait ses grands dieux que rien ne la ferait sortir ce soir-là, et je suppose que dix minutes plus tard, elle avait changé d'avis. Si vous organisez un meurtre, ne comptez jamais sur les femmes. C'est à cause d'elles que les plans les mieux conçus se détraquent. Non, monsieur Poirot, je ne suis pas en train de m'accuser. Oh, oui ! je sais très bien ce qui vous a traversé l'esprit ! Qui est le suspect naturel ? Le célèbre méchant-propre-à-rien de neveu !

Il se renversa en riant dans son fauteuil.

— Je vais faire faire des économies à vos petites cellules grises, monsieur Poirot. Inutile de vous épuiser à chercher quelqu'un qui m'aurait aperçu avec tante Jane hier après-midi, lorsqu'elle a déclaré que jamais, jamais, au grand jamais elle ne sortirait ce soir-là, etc. Vous vous demanderez alors si le méchant neveu n'est pas venu ici la nuit dernière, coiffé d'une perruque blonde et d'un chapeau parisien.

S'amusant visiblement de la situation, Ronald Marsh nous observait tous les deux. Poirot, la tête légèrement inclinée, le regardait attentivement. Je me sentais assez mal à l'aise.

— J'avais un mobile, reprit-il. Oh, oui ! le mobile est connu. Et je vais vous faire cadeau d'un renseignement d'une valeur inestimable. Je suis venu voir mon oncle. Pourquoi ? Pour lui demander de l'argent. Oui – vous vous purléchez les babines : pour lui DEMANDER DE L'ARGENT ! Je suis reparti bredouille. Et le soir même, lord Edgware meurt, le couteau sur la nuque. Un bon titre ça, à propos. *Le Couteau sur la nuque*. Ça ferait bien dans une vitrine.

Il marqua une pause. Poirot gardait obstinément le silence.

— Je suis sincèrement flatté de votre attention, monsieur Poirot. Le capitaine Hastings a l'air de quelqu'un qui a vu un fantôme, ou qui s'attend à en voir un. Ne soyez pas si tendu, mon ami. Attendez la chute. Bon. Où en étions-nous ? Ah oui. Affaire du méchant-neveu qui veut rejeter la faute sur sa détestée tante-par-alliance. Le neveu, autrefois célèbre pour ses incarnations de personnages féminins, dans son plus grand rôle dramatique. D'une voix de petite fille, il s'annonce comme étant lady Edgware et se faufile devant le majordome à petits pas. Il n'éveille aucun soupçon. « Jane », s'écrie mon oncle affectionné. Je glapis. Je lui passe les bras autour du cou et enfonce gentiment le canif. La suite est purement médicale et peut être omise. Exit la soi-disant dame. Et au lit après une bonne journée de travail.

Il éclata de rire, se leva et alla se verser un autre whisky-soda. Puis il retourna lentement s'asseoir.

— Plausible, non ? Mais vient maintenant le point capital. La déception ! L'impression désagréable d'avoir été menés en bateau. Car maintenant, monsieur Poirot, nous arrivons à l'alibi !

Il vida son verre.

— J'ai toujours beaucoup aimé les alibis, remarqua-t-il. Lorsque je lis un roman policier, mon attention se réveille quand on en vient à l'alibi. Le mien est remarquablement bon. Trois personnes de poids, et juives par-dessus le marché. Pour parler clairement, M., Mme et Mlle Dortheimer. Très riches et très musiciens. Ils ont une loge à Covent Garden. Dans cette loge, ils invitent des jeunes gens pleins d'avenir. Je suis, monsieur Poirot, un jeune homme plein d'avenir – disons aussi doué qu'ils peuvent l'espérer. Si j'aime l'opéra ? Franchement, non. Mais j'apprécie l'excellent dîner qui précède, à Grosvenor Square, et j'apprécie aussi l'excellent souper qui suit quelque part ailleurs, même si je dois danser avec Rachel Dortheimer et avoir le bras raide ensuite pendant deux jours. Nous y voilà, monsieur Poirot. Tandis que coule le sang de mon oncle, je chuchote de joyeux riens dans l'oreille incrustée de diamants de la blonde – Oh, non ! qu'elle me pardonne ! –, de la brune Rachel, dans une loge de Covent Garden... Son long nez juif tremble d'émotion. Vous comprenez, monsieur Poirot, pourquoi je peux me permettre d'être si franc. (Il se cala au fond de son siège.) J'espère que je ne vous ai pas ennuyé. Des questions ?

— Je peux vous assurer que vous ne m'avez pas ennuyé, déclara Poirot. Et, puisque vous êtes si obligeant, il y a une petite question que j'aimerais vous poser ?

— Avec joie.

— Depuis quand connaissez-vous Mlle Carlotta Adams, lord Edgware ?

Quelle que soit la question à laquelle il s'attendait, ce n'était certainement pas celle-là.

Il se redressa vivement, ayant complètement changé d'expression.

— Pourquoi diable voulez-vous savoir ça ? Quel rapport avec ce dont nous parlons ?

— Simple curiosité. Pour le reste, vous avez tout expliqué si complètement que je ne vois rien de plus à vous demander.

Ronald lui jeta un rapide coup d'œil. On aurait dit qu'il n'appréciait pas l'aimable assentiment de Poirot. Il me semble qu'il aurait préféré le trouver plus soupçonneux.

— Carlotta Adams ? Attendez... Environ un an. Un petit peu plus.

Je l'ai rencontrée l'année dernière lorsqu'elle a donné son spectacle pour la première fois.

— Vous la connaissiez bien ?

— Assez. Mais c'est le genre de fille qu'on ne connaît jamais très bien. Réservée et tout et tout.

— Mais vous l'aimiez bien ?

Ronald le dévisagea.

— J'aimerais savoir pourquoi vous vous intéressez tant à cette dame. Est-ce parce que j'étais avec elle l'autre soir ? C'est vrai, je l'aime beaucoup. Elle est compréhensive : elle vous écoute et vous donne l'impression que vous êtes quelqu'un, après tout.

Poirot hocha la tête.

— Je vois. Alors vous allez être désolé !

— Désolé ? De quoi ?

— De ce qu'elle soit morte.

— Quoi ?

Ronald bondit de stupeur.

— Carlotta, morte ? (Il avait l'air totalement confondu par la nouvelle.) Vous me faites marcher, monsieur Poirot. Carlotta allait très bien la dernière fois que je l'ai vue !

— Quand ça ? demanda vivement Poirot.

— Avant-hier, je crois. Je ne m'en souviens plus.

— Et pourtant, elle est morte.

— Cela a dû être brutal ? Que s'est-il passé ? Un accident dans la rue ?

Poirot fixa le plafond.

— Non. Elle a absorbé une trop forte dose de véronal.

— Oh, mon Dieu ! La pauvre petite ! C'est très triste...

— N'est-ce pas ?

— Je suis désolé, en effet. Tout allait si bien pour elle ! Elle voulait faire venir sa petite sœur d'Amérique, elle avait toutes sortes de projets. Bon Dieu ! Je suis plus désolé que je ne saurais le dire.

— Oui, dit Poirot. C'est triste de mourir quand on ne veut pas mourir, quand on a toute la vie devant soi et toutes les raisons de

vivre.

Ronald le regarda avec curiosité.

— Je ne suis pas sûr de comprendre où vous voulez en venir, monsieur Poirot.

— Non ?

Poirot se leva et lui tendit la main.

— J'exprime mon sentiment – un peu brutalement, peut-être. Mais je n'aime pas qu'on prive les jeunes de leur droit à la vie, lord Edgware. Cela... m'affecte très profondément. Je vous souhaite le bonjour.

— Oh ! heu... au revoir.

Il paraissait assez abattu.

En ouvrant la porte, je faillis me heurter à Mlle Carroll.

— Ah ! Monsieur Poirot, on m'a dit que vous n'étiez pas encore parti. J'aimerais vous parler une minute. Vous accepterez peut-être de monter dans ma chambre ?

Nous montâmes tous les trois.

— C'est à propos de Geraldine, dit-elle lorsque nous eûmes refermé la porte de son sanctuaire.

— Oui, mademoiselle ?

— Cette enfant vous a raconté un tas d'inepties, tout à l'heure. Non, ne protestez pas. Des inepties. J'appelle ça comme ça et ce n'est pas autre chose. Elle rumine.

— Elle m'a paru en effet extrêmement tendue, dit Poirot.

— Pour dire la vérité, elle n'a pas eu une existence bien heureuse, vous savez. Personne ne pourrait dire le contraire. En toute honnêteté, monsieur Poirot, lord Edgware était très spécial – pas le genre d'homme à s'occuper de l'éducation d'un enfant. Très franchement, il terrorisait Geraldine.

— Oui, j' imagine bien quelque chose comme ça.

— Il était vraiment spécial. Je ne sais pas très bien comment l'exprimer, mais... il aimait qu'on ait peur de lui. On aurait dit qu'il en éprouvait une espèce de plaisir.

— C'est ça.

— C'était un homme très cultivé, d'une intelligence remarquable.

Mais, d'une certaine façon... ma foi, je n'ai jamais eu à en souffrir, mais c'était bien là. Je ne m'étonne pas que sa femme l'ait quitté. Celle-ci, j'entends. Non pas que je l'approuve. Je n'ai absolument aucune estime pour elle. Mais en épousant lord Edgware, elle a eu tout ce qu'elle méritait et davantage. Enfin, elle l'a quitté, et il n'y a rien eu de cassé, comme on dit. Mais Geraldine, elle, ne pouvait pas le quitter. Durant de longues périodes, il paraissait oublier totalement son existence, et soudain, il se souvenait d'elle. Parfois, j'ai pensé... mais je ne devrais peut-être pas dire ça...

— Si, si, mademoiselle, dites-le.

— Eh bien, j'ai pensé parfois qu'il se vengeait sur elle de la mère... sa première femme. C'était une personne aimable, je crois, avec un bon caractère. Je l'ai toujours trouvée bien à plaindre. Je ne vous aurais jamais dit tout cela, monsieur Poirot, sans ce stupide éclat de Geraldine tout à l'heure. Les choses qu'elle a dites, à propos de sa haine pour son père... Cela peut paraître bizarre à quelqu'un qui n'est pas au courant.

— Merci beaucoup, mademoiselle. Lord Edgware, je crois, aurait mieux fait de ne pas se marier.

— En effet.

— Il n'avait jamais songé à se marier une troisième fois ?

— Comment pouvait-il le faire ? Sa femme était en vie.

— En lui rendant sa liberté, il aurait été libre lui-même.

— Je crois qu'il avait déjà eu assez d'ennuis avec deux femmes, dit Mlle Carroll avec conviction.

— Ainsi, vous pensez qu'il n'aurait pas été question d'un troisième mariage ? Il n'y avait personne ? Réfléchissez, mademoiselle. Vraiment personne ?

Mlle Carroll rougit.

— Je ne comprends pas pourquoi vous revenez tout le temps sur ce point. Mais non, il n'y avait personne !

CINQ QUESTIONS

— Pourquoi avez-vous questionné Mlle Carroll pour savoir si lord Edgware avait l'intention de se remarier ? demandai-je avec curiosité sur le chemin du retour.

— C'était une chose possible qui m'était soudain venue à l'esprit, mon ami.

— Pourquoi ?

— Je cherchais à m'expliquer la brusque volte-face de lord Edgware à propos du divorce. Il y a là quelque chose de bizarre.

— Oui, c'est en effet bizarre, répondis-je, songeur.

— Voyez-vous, Hastings, lord Edgware m'a confirmé ce que sa femme nous avait dit. Elle avait fait appel à toutes sortes d'hommes de loi, mais son mari refusait de céder d'un pouce. Et puis, d'un seul coup, il se rend !

— Ou du moins, c'est ce qu'il dit, lui rappelai-je.

— C'est vrai, Hastings. Votre remarque est parfaitement juste. Nous n'avons pas la preuve que cette lettre ait été écrite. Première hypothèse : ce monsieur ment et pour une raison quelconque il a inventé ce conte à notre intention. Mais si ce n'est pas le cas ? Eh bien, nous ne savons pas. Mais, en supposant qu'il ait bien écrit cette lettre, il faut qu'il ait eu pour ça une raison. Et la raison qui se présente le plus naturellement à l'esprit, c'est qu'il avait rencontré quelqu'un qu'il désirait épouser. Ce serait une explication satisfaisante de son soudain revirement. C'est pourquoi j'ai posé ces questions.

— Mlle Carroll a paru bien catégorique.

— Oui. Mlle Carroll..., dit Poirot d'un ton méditatif.

— Où voulez-vous en venir, cette fois ? demandai-je, exaspéré.

Poirot est un expert pour ce qui est de semer le doute grâce à une simple intonation.

— Pour quelle raison mentirait-elle ?

— Aucune, aucune. Mais, voyez-vous, Hastings, on peut difficilement se fier à son témoignage.

— Vous pensez qu'elle ment ? Mais pourquoi ? Elle a l'air parfaitement honnête.

— Justement. Entre le mensonge délibéré et le manque de précision involontaire, il est parfois difficile de faire la différence.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Tromper sciemment est une chose. Mais être certain des faits et des idées que l'on avance, de leur vérité si profonde que les détails n'ont plus aucune importance, cela, mon ami, est caractéristique des personnes particulièrement honnêtes. Souvenez-vous. Mlle Carroll nous a déjà menti une fois. Elle a prétendu avoir vu le visage de Jane Wilkinson, alors que c'était impossible. Que s'est-il passé, en réalité ? Eh bien, elle jette un coup d'œil en bas et aperçoit Jane Wilkinson dans le vestibule. Aucun doute, dans son esprit il s'agit bien de Jane Wilkinson. Elle sait que c'est elle. Elle dit avoir vu son visage distinctement parce que, étant sûre de son affaire, le détail ne compte pas ! Quelle importance qu'elle ait vu son visage ou non, puisque c'était Jane Wilkinson ! Et ainsi pour tout. Elle *sait*. Elle répond aux questions à la lumière de son savoir, et non parce qu'elle se rappelle tel ou tel fait. Le témoin catégorique devrait toujours être traité avec suspicion, mon ami. Le témoin hésitant, qui se souvient mal, qui doute, qui va réfléchir une minute – et... ah, oui, c'est ainsi que cela s'est passé – est infiniment plus fiable !

— Mon Dieu, Poirot, vous bouleversez toutes mes idées sur la valeur des témoignages !

— Lorsque je demande à Mlle Carroll si lord Edgware avait l'intention de se remarier, elle tourne l'idée en ridicule, simplement parce qu'elle ne lui était jamais venue à l'esprit. Elle ne prendra pas la peine de chercher si de minuscules petits signes ne pointent pas dans cette direction. Par conséquent, nous en sommes toujours au même point.

— En tout cas, remarquai-je, songeur, elle ne s'est pas démontée lorsque vous lui avez prouvé qu'elle n'avait pas pu voir le visage de Jane Wilkinson.

— Non. C'est pourquoi j'ai décidé qu'elle était une de ces personnes honnêtes et qui se trompent, plutôt qu'une menteuse délibérée. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi elle mentirait délibérément, à moins que... mais oui, c'est une idée, ça !

— Quoi donc ? demandai-je vivement.

Mais Poirot secoua la tête.

— Il m'est venu une idée. Mais c'est trop improbable. Oui, beaucoup trop improbable.

Et il refusa d'en dire plus.

— Elle semble éprouver beaucoup d'affection pour Geraldine, observai-je.

— Oui. Elle était certainement déterminée à assister à notre entretien. Quelle impression vous a faite la jeune Geraldine Marsh, Hastings ?

— J'étais désolé pour elle. Profondément désolé pour elle.

— Vous avez toujours eu le cœur tendre, Hastings. La beauté en détresse vous bouleverse inmanquablement.

— Pas vous ?

Il opina gravement du chef.

— Si. Elle n'a pas eu une vie très heureuse. C'est écrit sur sa figure.

— En tout cas, dis-je avec chaleur, vous voyez à quel point la suggestion de Jane Wilkinson était grotesque – j'entends, que Géraldine serait mêlée au crime.

— Son alibi est sans doute satisfaisant, mais Japp ne me l'a pas encore communiqué.

— Mon cher Poirot, voulez-vous dire que même après l'avoir vue et lui avoir parlé, il vous faut encore un alibi ?

— Eh bien, mon cher ami, à quoi nous mène de l'avoir vue et de lui avoir parlé ? Nous avons compris qu'elle a été très malheureuse, elle reconnaît qu'elle haïssait son père, qu'elle est contente qu'il soit mort, et elle s'inquiète beaucoup de ce qu'il aurait pu nous dire hier matin. Après tout ça, vous trouvez qu'un alibi serait superflu !

— Sa franchise même prouve son innocence, affirmai-je avec chaleur.

— La franchise semble être une caractéristique de la famille. Le nouveau lord Edgware... avec quelle grandeur il a joué cartes sur

table !

— C'est vrai, dis-je en souriant à cette évocation. Sa méthode est assez originale.

Poirot hocha la tête.

— Il nous a coupé l'herbe sous le pied.

— Oui. Nous avons eu l'air plutôt ridicule.

— Quelle drôle d'idée ! Vous avez peut-être eu l'air ridicule. Moi, je ne me suis pas senti ridicule le moins du monde, et je ne pense pas en avoir eu l'air. Au contraire, mon ami, je l'ai décontenancé.

— Vraiment ? fis-je, sceptique, ne me rappelant pas avoir remarqué quoi que ce soit de ce genre.

— Si, si. J'écoute, j'écoute toujours. Et à la fin, je pose une question à propos de tout autre chose, ce qui a beaucoup déconcerté notre brave monsieur. Vous ne faites pas attention, Hastings.

— Je pensais que son horreur et sa stupéfaction à l'annonce de la mort de Carlotta n'étaient pas feintes. Mais vous allez m'annoncer que c'était merveilleusement bien joué ?

— C'est difficile à dire. Je reconnais qu'il paraissait sincère.

— Pourquoi pensez-vous qu'il nous a envoyé ces faits à la tête de façon si cynique ? Juste pour s'amuser ?

— C'est toujours possible. Vous autres, Anglais, vous avez un sens de l'humour des plus extraordinaires. Mais c'était peut-être une tactique. Les faits que l'on passe sous silence acquièrent une importance suspecte. Ceux que l'on révèle franchement tendent à être jugés moins graves qu'ils ne le sont en réalité.

— La querelle avec son oncle, le matin, par exemple ?

— Précisément. Il sait que nous l'apprendrons tôt ou tard, donc il prend le parti de s'en vanter.

— Il n'est pas si idiot qu'il en a l'air.

— Oh ! il n'est pas idiot du tout ! Il est même très intelligent quand il le veut bien. Il sait exactement où il en est, et comme il dit, il met cartes sur table. Vous jouez au bridge, Hastings. Dites-moi, quand fait-on ça ?

— Vous jouez aussi au bridge, dis-je en riant. Vous le savez aussi bien que moi ! Quand toutes les autres levées sont à vous et que vous voulez obtenir une nouvelle main sans tarder.

— C'est vrai, mon ami. Mais parfois aussi pour une autre raison. Je l'ai constaté une ou deux fois en jouant avec des dames. Il reste peut-être un léger doute. Eh bien, la dame jette ses cartes et dit « le reste est pour moi », ramasse les cartes et coupe le nouveau paquet. Le plus souvent, les autres joueurs ne protestent pas, surtout s'ils n'ont pas beaucoup d'expérience. Ce n'est pas évident, notez bien. Il faut mener la chose jusqu'au bout. Alors qu'on a déjà presque fini de distribuer la donne suivante, l'un des joueurs va penser : « Oui, mais elle aurait été obligée de prendre ce quatre de carreau au mort, qu'elle le veuille ou non, ce qui l'aurait obligée à jouer un petit pique, et mon neuf aurait été maître. »

— C'est ce que vous pensez ?

— Je pense, Hastings, qu'un excès de bravade a son intérêt. Et je pense également qu'il est temps d'aller dîner. Que diriez-vous d'une petite omelette ? Après quoi, vers 21 heures, je voudrais faire encore une visite.

— Où ça ?

— Dînons d'abord, Hastings. Et jusqu'au café, nous ne discuterons plus de l'affaire. Quand on mange, le cerveau doit se mettre au service de l'estomac.

Poirot tint parole. Nous allâmes dans un petit restaurant de Soho où il était connu, et on nous servit une délicieuse omelette, une sole, un poulet et un de ces babas au rhum dont il raffole.

Tandis que nous sirotions notre café, Poirot m'adressa un sourire affectueux.

— Mon cher ami, je dépends de vous beaucoup plus que vous ne l'imaginez.

Ces paroles inattendues m'emplirent de confusion et de joie. Il ne m'avait jamais rien avoué de pareil auparavant. Parfois, j'en étais secrètement blessé. On aurait dit qu'il s'efforçait presque de rabaisser mes capacités intellectuelles.

Bien que ses capacités à lui soient restées intactes, je compris soudain qu'il en était venu à compter sur mon aide plus que je ne pensais.

— Oui, ajouta-t-il d'un ton rêveur. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais c'est souvent vous qui m'indiquez le chemin.

J'en croyais à peine mes oreilles.

— Vraiment, Poirot ! balbutiai-je. J'en suis ravi. J'ai dû finir par

apprendre quelque chose, à votre contact !

Il secoua la tête.

— Mais non, ce n'est pas cela ! Vous n'avez rien appris du tout.

— Oh ! fis-je, désespéré.

— C'est dans l'ordre des choses. Aucun être humain ne devrait apprendre quoi que ce soit d'un autre. Chacun devrait s'efforcer de développer ses propres facultés, sans essayer d'imiter quelqu'un d'autre. Je ne voudrais pas que vous deveniez un Poirot numéro deux inférieur. Je vous souhaite d'être un Hastings suprême. Et vous êtes le Hastings suprême. Je trouve en vous, Hastings, l'illustration quasi parfaite d'un esprit normal.

— Je ne suis pas anormal, je l'espère.

— Non, non. Vous êtes merveilleusement et parfaitement équilibré. Le bon sens incarné. Comprenez-vous ce que cela signifie, pour moi ? Lorsqu'un assassin commet un crime, son premier souci est de tromper. De tromper qui ? Il a dans l'esprit l'image d'un homme normal. Cela n'existe probablement pas, ce n'est qu'une abstraction mathématique. Mais vous, vous vous en approchez autant qu'il est possible. Par moments, des éclairs de génie vous élèvent au-dessus de la moyenne, à d'autres – j'espère que vous me pardonnerez – vous descendez jusqu'à d'étranges profondeurs dans la balourdise, mais dans l'ensemble vous êtes incroyablement normal. En quoi cela peut-il m'aider ? Simplement en ce que je vois se refléter dans votre esprit, exactement comme dans un miroir, ce que le criminel souhaite me faire accroire. C'est d'une aide précieuse.

Je ne comprenais pas très bien. Il me semblait que ce que Poirot disait pouvait difficilement passer pour un compliment. Quoi qu'il en soit, il s'empressa de corriger cette impression.

— Je me suis mal exprimé, dit-il très vite. Vous avez une perception intuitive de l'esprit du criminel qui me fait défaut. Vous me montrez ce que l'assassin désire que je croie. C'est un véritable don.

— Perception intuitive... Oui, j'ai peut-être, dis-je, une perception intuitive...

Je regardai Poirot. Il était en train de fumer l'un de ses minuscules cigarillos et me considérait avec une grande bienveillance.

— Ce cher Hastings, murmura-t-il. J'ai vraiment beaucoup d'affection pour vous.

Heureux, mais gêné, je me hâtai de changer de sujet.

— Allons, dis-je d'un ton net, revenons à notre affaire.

— Eh bien..., commença Poirot. (Il rejeta la tête en arrière, plissa les yeux et, lentement, souffla sa fumée.) Je me pose des questions.

— Ah oui ?

— Vous aussi, sans doute.

— Certainement, dis-je.

M'adossant à mon siège et, fermant à demi les yeux, je lançai :

— Qui a tué lord Edgware ?

Poirot se redressa et secoua vigoureusement la tête.

— Non, non ! Pas du tout. C'est une question, ça ? Vous êtes comme un lecteur de roman policier qui soupçonne tous les personnages à tour de rôle, sans rime ni raison. Je reconnais que je l'ai fait moi-même une fois. Mais il s'agissait d'une affaire très exceptionnelle. Je vous la raconterai un jour. C'est le fleuron de ma couronne. Mais de quoi parlions-nous ?

— Des questions que vous vous posiez, répondis-je d'un ton ironique.

Je brûlais de lui dire que ma véritable utilité auprès de lui était de fournir une oreille complaisante à ses fanfaronnades. Mais je me retins. Si cela pouvait lui faire plaisir de me faire la leçon, qu'il ne se gêne pas.

— Alors, quelles sont ces questions ?

C'était tout ce dont sa vanité avait besoin. Il s'adossa de nouveau et reprit son attitude précédente.

— Nous avons déjà discuté de la première. *Pourquoi lord Edgware a-t-il changé d'avis à propos du divorce ?* Une ou deux idées se présentent d'elles-mêmes. Vous en connaissez déjà une.

» La deuxième question que je me pose c'est : *Qu'est devenue la lettre ?* Qui peut avoir intérêt à ce que lord Edgware et sa femme restent liés ?

» Troisièmement, *que signifiait l'expression que vous avez vue sur son visage lorsque nous avons quitté la bibliothèque hier ?* Avez-vous une réponse à ça, Hastings ?

Je secouai la tête.

— Non, je ne me l'explique pas.

— Vous êtes sûr de ce que vous avez vu ? Vous avez parfois

l'imagination un peu vive, mon ami.

— Ah non ! protestai-je énergiquement. Je suis tout à fait sûr de ne pas m'être trompé.

— Bien. Il nous faut donc trouver une explication à cela. Ma quatrième question concerne ce pince-nez. Ni Jane Wilkinson ni Carlotta Adams ne portent des verres. *Que faisait donc le pince-nez dans le sac de Carlotta Adams ?*

» Et voilà ma cinquième question : *Qui a téléphoné pour s'assurer que Jane Wilkinson était à Chiswick, et pourquoi ?*

» Ce sont là, mon ami, les questions qui me tourmentent. Si je pouvais y répondre, je me sentirais plus heureux. Si je pouvais ne serait-ce qu'échafauder une théorie qui en donne une explication satisfaisante, mon amour-propre ne souffrirait pas autant.

— Il y a plusieurs autres questions, dis-je.

— Par exemple ?

— Qui a poussé Carlotta Adams à cette mystification ? Où était-elle ce soir-là avant et après 22 heures ? Qui est ce « D » qui lui a offert la boîte en or ?

— Ces questions vont de soi, rétorqua Poirot. Elles ne cachent aucune subtilité. Ce sont simplement des choses que nous ignorons. Des questions qui concernent des *faits*. Nous pouvons les apprendre n'importe quand. Mes questions à moi, mon ami, sont d'ordre psychologique. Les petites cellules grises du cerveau...

— Poirot ! m'écriai-je. (Il fallait à tout prix que je l'arrête. Je ne pouvais pas supporter d'entendre tout ça de nouveau.) Vous m'aviez parlé d'une visite, ce soir ?

Poirot consulta sa montre.

— C'est exact, dit-il. Je vais téléphoner pour voir si c'est possible.

Il reparut au bout de quelques minutes.

— Venez, dit-il. Tout va bien.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Chez sir Montagu Corner, à Chiswick. J'aimerais en savoir un peu plus sur ce coup de téléphone.

SIR MONTAGU CORNER

Il était près de 22 heures lorsque nous arrivâmes chez sir Montagu Corner, à Chiswick. Il habitait une grande maison au fond d'un parc. On nous fit entrer dans un vestibule aux splendides lambris. Sur notre droite, par une porte ouverte, nous aperçûmes la salle à manger, avec sa longue table en bois poli, éclairée par des chandeliers.

— Si ces messieurs veulent bien me suivre..., dit le majordome.

Il nous précéda dans un large escalier jusqu'à une grande pièce du premier étage, donnant sur la Tamise.

— M. Hercule Poirot, annonça-t-il.

La salle avait des proportions magnifiques et une atmosphère de l'ancien temps avec sa lumière voilée, soigneusement étudiée. Dans un coin, près de la fenêtre entrouverte, quatre personnes étaient assises autour d'une table de bridge. Un homme se leva et vint vers nous.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, monsieur Poirot.

Je l'observai avec intérêt. Sir Montagu Corner avait un air typiquement juif, des petits yeux noirs intelligents et une perruque bien arrangée. Il était petit – un mètre soixante, tout au plus. Ses manières étaient affectées au dernier degré.

— Je vous présente M. et Mme Widburn.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, dit gaiement Mme Widburn.

— Et M. Ross.

Ross était un jeune homme d'une vingtaine d'années, au visage agréable et aux cheveux blonds.

— J'interromps votre partie. Mille excuses, dit Poirot.

— Pas du tout. Nous n'avons pas encore commencé. Nous avons seulement distribué les cartes. Du café, monsieur Poirot ?

Poirot refusa, mais accepta un vieux cognac. On nous le servit dans d'immenses verres.

Sir Montagu fit la conversation, tandis que nous le dégustions. Il parla d'estampes japonaises, de laques chinoises, de tapis persans, des impressionnistes français, de musique moderne et des théories d'Einstein.

Puis, il se carra dans son fauteuil et nous adressa un sourire. De toute évidence, il avait beaucoup goûté sa prestation. Dans la lumière tamisée, il ressemblait à quelque génie des temps médiévaux. Nous étions entourés d'exquis spécimens de l'art et de la culture.

— Je n'abuserai pas davantage de votre amabilité, sir Montagu, déclara Poirot, et j'en viendrai à l'objet de ma visite.

Sir Montagu agita une main qui ressemblait curieusement à une serre.

— Rien ne presse. Nous avons l'éternité devant nous.

— C'est l'impression que donne cette maison, dit Mme Widburn dans un soupir. C'est merveilleux.

— Je ne vivrais pas à Londres pour un million de livres, déclara sir Montagu. On vit ici dans l'atmosphère de paix du vieux monde, celle qu'en cette époque chaotique nous avons, hélas, laissée derrière nous.

La pensée me vint, malicieuse, que si l'on offrait réellement un million de livres à sir Montagu, la paix du vieux monde pourrait aller au diable, mais je refoulai une opinion aussi hérétique.

— Qu'est-ce que l'argent, après tout ? murmura Mme Widburn.

— Ah ! fit M. Widburn, et, songeur, il remua distraitement quelques pièces de monnaie dans la poche de son pantalon.

— Charles, fit Mme Widburn sur un ton de reproche.

— Pardon, dit-il en cessant.

— Parler crime dans une telle atmosphère est, je le crains, impardonnable, commença Poirot d'un ton d'excuse.

— Pas le moins du monde, fit sir Montagu en agitant gracieusement la main. Un crime peut être une œuvre d'art. Un détective peut être un artiste. Je ne parle pas de la police, bien sûr. Un inspecteur est venu ici, aujourd'hui. Étrange personnage. Il n'avait jamais entendu parler de Benvenuto Cellini, par exemple.

— Il désirait vous voir à propos de Jane Wilkinson, sans doute ? demanda Mme Widburn, sa curiosité immédiatement en éveil.

— Il est fort heureux pour elle qu'elle se soit trouvée chez vous, hier soir, remarqua Poirot.

— C'est ce qu'il semble, répondit sir Montagu. Je l'avais conviée, sachant qu'elle était belle et talentueuse, et j'espérais pouvoir lui être utile. Elle songeait à prendre la direction d'un théâtre. Mais on dirait que j'étais destiné à lui être utile d'une tout autre façon.

— Jane a de la chance, déclara Mme Widburn. Elle mourait d'envie d'être délivrée de lord Edgware, et voilà que quelqu'un se charge de la débarrasser de ses soucis. Elle va pouvoir épouser le duc de Merton, à présent. C'est le bruit qui court, en tout cas. La mère du duc est folle de rage.

— Elle m'a fait très bonne impression, dit courtoisement sir Montagu. Elle a fait quelques remarques tout à fait pertinentes sur l'art grec.

Je souris en mon for intérieur imaginant les « Oui », « Non », « Vraiment ? C'est merveilleux », que Jane Wilkinson avait dû lancer de sa voix rauque et envoûtante. Sir Montagu était le genre d'hommes qui mesurent l'intelligence des autres à la faculté qu'ils ont de les écouter avec attention.

— Edgware était un drôle d'oiseau, d'après ce qu'on dit, déclara M. Widburn. Il devait avoir bon nombre d'ennemis.

— Est-il exact, monsieur Poirot, demanda Mme Widburn, que quelqu'un lui a enfoncé un canif par-derrière, dans le cerveau ?

— Parfaitement exact, madame. Un travail propre et efficace... scientifique, dirais-je.

— Je remarque que vous y prenez un plaisir esthétique, monsieur Poirot, releva sir Montagu.

— Et maintenant, venons-en à l'objet de ma visite, déclara Poirot. On a appelé lady Edgware au téléphone pendant le dîner. C'est à ce propos que je cherche des informations. Peut-être m'autoriserez-vous à interroger vos domestiques ?

— Faites, faites. Voulez-vous sonner, Ross ?

Le majordome répondit à l'appel. C'était un homme entre deux âges, de grande taille, à l'allure ecclésiastique.

Sir Montagu lui expliqua ce que Poirot voulait. Le maître d'hôtel tourna poliment son attention vers lui.

— Qui a répondu au téléphone ? demanda Poirot.

— Moi-même, monsieur. L'appareil se trouve dans un recoin du vestibule.

— L'interlocuteur a-t-il demandé à parler à lady Edgware ou à Jane Wilkinson ?

— À lady Edgware, monsieur.

— Qu'a-t-il dit exactement ?

Le maître d'hôtel réfléchit un instant.

— Si ma mémoire est bonne, monsieur, j'ai dit : « Allô ! ». Une voix m'a alors demandé si le numéro était bien Chiswick 43434 et j'ai répondu que c'était bien ça. On m'a prié de ne pas quitter. Une autre voix m'a alors demandé si c'était bien Chiswick 43434 et quand j'ai répondu « oui », elle m'a dit : « Est-ce que lady Edgware dîne ici ? » J'ai dit qu'en effet, Madame la Baronne dînait ici. La voix a continué : « Je voudrais lui parler, s'il vous plaît. » Je suis allé le dire à Madame la Baronne qui était à table. Elle s'est levée, et je lui ai montré où se trouvait le téléphone.

— Et ensuite ?

— Madame a pris le combiné et a dit : « Allô ! qui est à l'appareil ? » Puis elle a dit : « Oui, c'est moi. Je suis lady Edgware. » J'allais repartir lorsqu'elle m'a rappelé pour me dire que la communication avait été coupée. Elle m'a dit que quelqu'un s'était mis à rire et, de toute évidence, avait raccroché. Elle m'a demandé si la personne avait donné son nom. Non, elle ne l'avait pas fait. C'est tout ce qui s'est passé, monsieur.

Poirot fronça les sourcils.

— Croyez-vous vraiment que ce coup de fil ait un rapport avec le meurtre, monsieur Poirot ? demanda Mme Widburn.

— C'est impossible à dire, madame. Mais c'est une curieuse coïncidence.

— Il y a des gens qui aiment faire des farces au téléphone. J'en ai déjà fait les frais, moi-même.

— Cela arrive, en effet, madame.

Et, s'adressant de nouveau au majordome :

— Était-ce une voix d'homme ou de femme ?

— Une voix de femme, je crois, monsieur.

— Quel genre de voix ? Haute ou basse ?

— Basse, monsieur. Et plutôt nette et distincte. (Il marqua une pause.) C'est peut-être mon imagination, monsieur, mais on aurait dit une étrangère. Surtout à cause de sa façon de prononcer les « r ».

— Pour ce qui est du « r », cela pourrait tout aussi bien être un accent écossais, Donald, dit Mme Widburn en adressant un sourire à Ross.

Celui-ci se mit à rire.

— Je plaide non coupable, dit-il. J'étais à table.

— Croyez-vous, demanda Poirot au domestique, que vous sauriez reconnaître cette voix si vous l'entendiez de nouveau ?

Le majordome hésita.

— C'est difficile à dire, monsieur. Peut-être. Je pense que c'est possible.

— Je vous remercie, mon ami.

Le majordome inclina la tête et se retira, plus pontifical que jamais.

Sir Montagu Corner continua à se montrer amical et à jouer de son charme désuet. Il nous persuada de rester pour un bridge. Je refusai, les enjeux étant trop élevés pour moi. Le jeune Ross aussi parut soulagé à la perspective de céder sa place à quelqu'un. Nous restâmes assis, lui et moi, tandis que les quatre autres jouaient. La soirée se clôtura sur des gains importants pour Poirot et sir Montagu.

Nous remerciâmes notre hôte et prîmes congé. Ross partit avec nous.

— Drôle de petit bonhomme, dit Poirot quand nous nous retrouvâmes dans la rue.

Il faisait doux et nous avions décidé de marcher jusqu'à ce que nous trouvions un taxi, plutôt que d'en appeler un au téléphone.

— Oui, drôle de petit bonhomme, répéta Poirot.

— Très riche petit bonhomme, fit Ross avec conviction.

— Sans doute.

— On dirait qu'il s'est pris d'affection pour moi, dit Ross. J'espère que cela durera. L'appui d'un homme comme lui, c'est énorme.

— Vous êtes comédien, monsieur Ross ?

Il répondit par l'affirmative. Il parut déçu que son nom n'ait pas

suffi à nous le faire savoir. Apparemment, il venait d'obtenir de merveilleuses critiques dans un sombre drame traduit du russe.

Après que nous eûmes réussi à le réconforter, Poirot lui demanda sans avoir l'air d'y toucher :

— Vous connaissiez Carlotta Adams ?

— Non. J'ai appris sa mort ce soir par les journaux. Elle avait pris trop de je ne sais quelle drogue. Ce que les filles peuvent absorber, c'est stupide !

— C'est triste, en effet. Elle était très douée, aussi.

— J'imagine.

Comme tous les comédiens, il était tout à fait indifférent aux performances des autres.

— Avez-vous vu son spectacle ? demandai-je.

— Non. Ce n'est pas tellement mon genre. C'est la mode en ce moment, mais je ne pense pas que cela durera.

— Ah ! Un taxi ! dit Poirot.

Il agita sa canne.

— Je vais continuer à pied, dit Ross. J'ai un métro direct à partir de Hammersmith.

Soudain, il eut un rire nerveux.

— C'est bizarre, dit-il. Ce dîner, hier soir.

— Oui ?

— Nous étions treize. Un invité s'est décommandé à la dernière minute. Nous ne l'avons remarqué qu'à la fin.

— Et qui s'est levé le premier ? demandai-je.

Il eut un petit rire étrange.

— C'est moi.

CONVERSATIONS

En rentrant, nous trouvâmes Japp qui nous attendait.

— J'ai eu envie de bavarder un peu avec vous avant d'aller me coucher, monsieur Poirot, dit-il gaiement.

— Eh bien, cher ami, comment vont les choses ?

— Ma foi, elles ne vont guère. Ça, c'est un fait. (Il semblait un peu déprimé.) Vous n'auriez rien pour moi, monsieur Poirot ?

— J'ai une ou deux petites idées à vous proposer, répondit Poirot.

— Vous et vos idées ! D'une certaine façon, vous savez, vous êtes un phénomène ! Non que je refuse de les entendre. Il y a de bonnes choses parfois dans votre drôle de tête.

Poirot accueillit le compliment quelque peu froidement.

— Avez-vous une idée au sujet du double de la dame ? Voilà ce que j'aimerais savoir. Hein, monsieur Poirot ? Qui était-ce ?

— Je voulais justement vous parler de ça, dit Poirot.

Il demanda à Japp s'il avait entendu parler de Carlotta Adams.

— Son nom me dit quelque chose, mais j'ai du mal à le situer.

Poirot le lui expliqua.

— Celle-là ! Elle fait des imitations, n'est-ce pas ? Pourquoi vous êtes-vous fixé sur elle ? Sur quoi vous appuyez-vous ?

Poirot retraça nos démarches de la journée et les conclusions que nous en avions tirées.

— Par Dieu ! On dirait que vous avez raison ! Les vêtements, le

chapeau, les gants... et la perruque blonde... Oui, c'est certainement cela. Monsieur Poirot, vous êtes sensationnel. C'est du beau travail. Mais rien ne prouve qu'on ait voulu l'écarter. Cela me paraît tiré par les cheveux. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous sur ce point. Votre théorie est un peu trop invraisemblable pour mon goût. J'ai plus d'expérience que vous. Je ne crois pas au méchant qui tire les ficelles en coulisse.

» Carlotta Adams est bien la femme que nous cherchons, c'est entendu, et je vois deux possibilités. Ou bien elle est venue pour un motif personnel, chantage peut-être, puisqu'elle a laissé entendre qu'elle en tirerait de l'argent. Ils ont une dispute. Il devient méchant, elle devient méchante, et elle le liquide. En rentrant chez elle, elle s'effondre. Elle n'avait pas l'intention de tuer. Et, à mon avis, elle a avalé exprès ces comprimés parce que c'était le moyen le plus facile d'en sortir.

— Vous pensez que cela explique tout ?

— Eh bien, il y a un tas de choses que nous ne savons pas encore, bien sûr. Mais c'est une bonne hypothèse de travail. Deuxième possibilité, le meurtre et la mystification n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Il s'agirait d'une extraordinaire coïncidence.

Je savais que Poirot n'était pas de cet avis. Mais il se contenta de dire :

— Oui, c'est possible.

— Ou encore, écoutez, que pensez-vous de ça ? La supercherie n'est qu'une farce innocente. Quelqu'un en entend parler et se dit que cela arrange joliment ses affaires. Ce n'est pas une mauvaise idée, non ? (Il marqua une pause et poursuivit :) Pour ma part, je préfère la théorie numéro un. Nous découvrirons tôt ou tard le lien qui existe entre lord Edgware et Carlotta Adams.

Poirot lui parla de la lettre expédiée en Amérique par la femme de chambre, et Japp reconnut qu'elle pourrait se révéler très utile.

— Je m'en occupe tout de suite, dit-il en le notant dans son calepin. J'aurais tendance à penser que la dame est l'assassin, car je n'en vois pas d'autre, poursuivit-il ensuite en le rangeant. Il y a bien le capitaine Marsh, ou plutôt lord Edgware puisque tel est désormais son titre... Il a un motif qui crève les yeux. Et un passé peu glorieux. Toujours fauché et sans grands scrupules vis-à-vis de l'argent. En outre, il s'est disputé avec son oncle hier matin. Il me l'a dit lui-même, d'ailleurs – ce qui ôte du sel à l'histoire. Il serait quand même un coupable possible. Seulement il a un alibi pour hier soir. Il était au Royal Opera

avec les Dortheimer. Des Juifs riches. Grosvenor Square. J'ai vérifié, ça tient. Il a dîné avec eux, ils sont allés à l'opéra et ils ont ensuite soupé chez Sobranis. Voilà.

— Et mademoiselle ?

— La fille, vous voulez dire ? Sortie, elle aussi. Elle a dîné avec des gens nommés Carthew West. Ils l'ont emmenée à l'opéra, puis raccompagnée à la maison après. Elle est rentrée à minuit moins le quart. Elle est donc hors de cause. Rien à dire sur la secrétaire, une femme honnête et compétente. Enfin, le majordome. Je ne peux pas dire qu'il me plaise beaucoup. Ce n'est pas naturel, pour un homme, d'avoir si bon air. Il a quelque chose de louche – et il y a quelque chose de bizarre dans la façon dont il est entré au service de lord Edgware. Oui, je fais une enquête sur lui. Mais je ne vois pas de mobile.

— Rien n'est survenu de nouveau ?

— Si, une ou deux choses. Difficile de dire si elles ont ou non une signification. D'une part, la clef de lord Edgware a disparu.

— Celle de la porte d'entrée ?

— Oui.

— C'est sans aucun doute intéressant.

— Comme je vous l'ai dit, cela peut signifier beaucoup ou rien. Ça dépend. Ce qui est beaucoup plus intéressant, à mon avis, c'est ceci : lord Edgware a pris de l'argent à la banque, hier. Oh ! pas une grosse somme, cent livres, en fait. Il l'a retiré en billets de banque français parce qu'il devait se rendre à Paris aujourd'hui. Eh bien, cet argent a disparu.

— Qui vous l'a dit ?

— Mlle Carroll. C'est elle qui est allée retirer l'argent, contre un chèque. Elle me l'a signalé, et j'ai constaté que les billets étaient introuvables.

— Où étaient-ils, hier soir ?

— Mlle Carroll n'en sait rien. Elle a donné l'argent dans une enveloppe de la banque à lord Edgware vers 15 h 30. Il se trouvait dans la bibliothèque à ce moment-là. Il l'a posée sur une table, à côté de lui.

— Cela donne certainement à réfléchir. C'est une complication.

— Ou une simplification. À propos, la blessure...

— Oui ?

— Le médecin déclare qu'elle n'a pas été faite par un canif ordinaire. Un objet de ce genre, mais avec une lame de forme différente. Et extraordinairement acérée.

— Un rasoir ?

— Non, non. Beaucoup plus petit.

Poirot fronça les sourcils d'un air songeur.

— Le nouveau lord Edgware, poursuit Japp, a l'air très content de sa plaisanterie. Il trouve très amusant d'être soupçonné de meurtre. Il a d'ailleurs tout fait pour être soupçonné. C'est un peu bizarre, ça.

— C'est peut-être simplement de l'intelligence.

— Je dirais plutôt qu'il n'a pas la conscience tranquille. La mort de son oncle tombe à pic pour lui. Au fait, il s'est installé dans la maison.

— Où habitait-il, avant ?

— Martin Street, St George's Road. Un quartier assez peu recommandable.

— Vous devriez noter cela, Hastings.

J'obéis, un peu surpris. Si Ronald s'était installé à Regent Gate, son ancienne adresse n'aurait guère d'utilité.

— Je crois que c'est cette fille, Adams, qui l'a fait, dit Japp en se levant. Joli travail de votre part, monsieur Poirot, d'avoir pigé ça. Mais il est vrai que vous pouvez vous amuser et aller au théâtre. Vous remarquez des choses que je n'ai pas, moi, l'occasion de remarquer. Dommage qu'elle n'ait pas de mobile apparent, mais après avoir un peu déblayé, on en amènera bientôt un à la lumière, j'espère.

— Vous avez omis une personne qui, elle, a un mobile, déclara Poirot.

— Qui donc, monsieur ?

— Le gentleman connu pour vouloir épouser la femme de lord Edgware. Je veux parler du duc de Merton.

— Oui. Il y a sûrement là un mobile, fit Japp en riant. Mais un homme dans sa position ne commet pas un meurtre ! D'ailleurs, il est à Paris.

— Vous ne le considérez donc pas comme un suspect ?

— Et vous, monsieur Poirot ?

L'idée lui paraissait si absurde que Japp nous quitta en riant.

LE MAJORDOME

Le lendemain fut un jour d'inactivité pour nous, de grande activité pour Japp. Il arriva à l'heure du thé.

Il était rouge et courroucé.

— J'ai fait une gaffe !

— Impossible, mon ami, dit Poirot d'un ton apaisant.

— Si, si. J'ai laissé ce... (ici il se laissa aller à blasphémer) de majordome me glisser entre les doigts.

— Il a disparu ?

— Touché. Ce qui me donne envie de me botter le derrière, c'est que, comme un idiot de la pire espèce, je ne le soupçonnais pas particulièrement.

— Calmez-vous, allons, calmez-vous.

— Facile à dire ! Seriez-vous calme, vous, si on vous avait passé un savon en haut lieu ? Oh ! C'est un spécialiste de la dérobade ! Ce n'est pas la première fois qu'il nous échappe. C'est un vrai cheval de retour.

Japp s'essuya le front, l'image même du malheur. Poirot émit de petits bruits compatissants, qui faisaient penser à une poule en train de pondre un œuf. Mieux placé pour comprendre l'âme britannique, je plaçai un whisky-soda bien tassé dans la main de l'infortuné inspecteur. Son visage s'éclaira un peu.

— Ma foi, dit-il. Ce n'est pas de refus !

Et il se mit à parler aussitôt avec plus d'entrain.

— Je ne suis même pas certain qu'il soit l'assassin ! Bien sûr cela

paraît suspect de prendre la poudre d'escampette comme ça, mais il a peut-être d'autres raisons. J'avais commencé à me renseigner sur lui. Il a l'air d'être en cheville avec des boîtes de nuit mal famées. Pas le genre habituel. Quelque chose de beaucoup plus compliqué et malfaisant. En fait, c'est une vraie crapule.

— Quand même, cela ne signifie pas nécessairement qu'il soit un assassin.

— Exactement. Il est peut-être mêlé à une affaire plus ou moins louche, mais pas forcément au meurtre. Non. Je suis plus que jamais convaincu que c'est la fille Adams. Cependant, je n'en ai pas la preuve jusqu'à présent. J'ai fait fouiller son appartement de fond en comble aujourd'hui, mais on n'a rien déniché. Elle était prudente. Elle n'a gardé que quelques lettres d'affaire concernant ses contrats. Proprement classées et étiquetées. Et deux lettres de sa sœur, de Washington. Tout ce qu'il y a de régulier. À part ça, un peu d'argenterie, rien de neuf ni d'onéreux. Elle ne tenait pas de journal. Son livret bancaire et son chéquier ne nous ont rien appris du tout. Bon sang, cette fille ne semble même pas avoir eu de vie privée !

— Elle était d'un naturel réservé, dit Poirot, songeur. De notre point de vue, c'est bien dommage.

— J'ai parlé à sa femme de chambre. Rien à en tirer. Je suis allé voir cette fille qui tient une boutique de chapeaux et qui, semble-t-il, était une de ses amies.

— Ah ! Et que pensez-vous de Mlle Driver ?

— Elle m'a l'air d'un brin de fille drôlement intelligente et éveillée. Malheureusement, elle n'a pas pu m'aider. Cela ne m'étonne pas. Le nombre de disparues que j'ai pu chercher, et leurs familles et leurs amis qui disaient toujours la même chose : « Elle était gaie et affectueuse, et il n'y avait pas d'homme dans sa vie. » Ce n'est jamais vrai. C'est contraire à la nature. Les filles doivent avoir des hommes dans leur vie. Sinon, c'est qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez elles. C'est la loyauté confuse des parents et des amis qui rend l'existence du policier si difficile.

Tandis qu'il reprenait son souffle, je remplis son verre.

— Merci, capitaine Hastings, ce n'est pas de refus. Eh bien, voilà, c'est tout. Il faut chercher et encore chercher. Il doit y avoir une dizaine de jeunes gens avec lesquels elle est allée au restaurant ou au dancing, mais rien n'indique que l'un ait compté plus que l'autre. Il y a le nouveau lord Edgware, il y a M. Bryan Martin, l'acteur de cinéma, il y a tous les autres... mais rien de précis ni de particulier. Votre idée d'un homme qui tire les ficelles est une erreur complète. Vous en

viendrez à penser, monsieur Poirot, qu'elle a fait cavalier seul. Je cherche maintenant le lien entre elle et l'homme qui a été assassiné. Il y en a forcément un. Je vais sans doute être obligé d'aller à Paris. « Paris » était gravé dans la petite boîte en or, et feu lord Edgware y est allé plusieurs fois l'automne dernier, m'a dit Mlle Carroll, pour assister à des ventes et acheter des bibelots. Oui, je pense que je dois absolument aller à Paris. L'enquête va avoir lieu demain. Elle sera ajournée, bien entendu. Après ça, je prendrai le bateau de l'après-midi.

— Vous débordez d'énergie, Japp. Cela me stupéfie.

— Vous, vous devenez paresseux. Vous restez assis, à réfléchir ! C'est ce que vous appelez faire fonctionner vos petites cellules grises. Ce n'est pas bien. Il faut aller aux choses. Elles ne viennent pas à vous.

La petite servante ouvrit la porte.

— M. Bryan Martin, monsieur. Êtes-vous occupé ou voulez-vous le recevoir ?

— Je file, monsieur Poirot, dit Japp en se levant de son siège. Toutes les vedettes du spectacle vous consultent, ma parole !

Poirot haussa modestement une épaule et Japp se mit à rire.

— Vous devez être millionnaire, maintenant, monsieur Poirot ! Que faites-vous de votre argent ? Vous le mettez de côté ?

— Je pratique l'épargne, bien sûr. Et à propos d'argent, comment lord Edgware a-t-il disposé de sa fortune ?

— Tous les biens inaliénables reviennent à sa fille. Cinq cents livres à Mlle Carroll. C'est tout. Un testament très simple.

— Et rédigé... quand ça ?

— Après que sa femme l'eut quitté, il y a un peu plus de deux ans. Il l'a d'ailleurs expressément exclue de sa succession.

— Un homme vindicatif, murmura Poirot par-devers lui.

Japp s'en alla en leur lançant un joyeux « À bientôt ! ».

Bryan Martin entra. Vêtu sans une faute de goût, il était très beau. Et pourtant, je lui trouvai l'air hagard et plutôt malheureux.

— J'ai mis longtemps à venir, monsieur Poirot, dit-il en manière d'excuse. Et, de plus, je suis coupable de vous avoir fait perdre du temps.

— Vraiment ?

— Oui. J'ai vu la dame en question. J'ai discuté avec elle, plaidé ma cause, mais en vain. Elle refuse que je vous mette dans la confiance. Je crains que nous ne soyons obligés de laisser tomber. Je suis désolé... tout à fait désolé de vous avoir ennuyé.

— Du tout, du tout, répondit gentiment Poirot. Je m'y attendais.

— Hein ? fit le jeune homme, décontenancé. Vous vous y attendiez ? demanda-t-il, stupéfait.

— Mais oui. Lorsque vous avez parlé de consulter votre amie, j'aurais juré que tout se passerait ainsi.

— Vous avez alors une théorie ?

— Un détective, monsieur Martin, a toujours une théorie. C'est ce qu'on attend de lui. Pour ma part, je n'appelle pas cela une théorie. Je dis que j'ai une petite idée. C'est la première étape.

— Et la deuxième étape ?

— Si la petite idée se révèle exacte, alors, je *sais* ! Comme vous voyez, c'est très simple.

— J'aimerais bien connaître votre théorie, ou plutôt, votre petite idée.

Poirot secoua doucement la tête.

— Il y a une autre règle. Le détective ne dévoile jamais rien.

— Pouvez-vous la suggérer, alors ?

— Non. Je vous dirai seulement que j'ai conçu ma théorie au moment où vous avez évoqué une dent en or.

Bryan Martin le regarda fixement.

— Je suis tout à fait perplexe, déclara-t-il. Je ne comprends pas où vous voulez en venir. Vous ne pourriez pas me mettre sur la voie ?

Poirot sourit et secoua la tête.

— Parlons d'autre chose.

— Oui, mais d'abord... vos honoraires. Vous devez me laisser...

Poirot leva une main impérieuse.

— Pas un sou ! Je n'ai rien fait pour vous aider.

— J'ai pris votre temps...

— Lorsqu'une affaire m'intéresse, je ne prends pas d'argent. La vôtre m'intéresse beaucoup.

— J'en suis ravi, dit l'acteur, mal à l'aise.

Il avait l'air profondément malheureux.

— Allons, jeune homme, dit Poirot gentiment, si nous changions de sujet ?

— Ce n'est pas l'homme de Scotland Yard que j'ai rencontré dans l'escalier ?

— Si. L'inspecteur Japp.

— La lumière était si faible, je n'en étais pas sûr. À propos, il est venu me poser quelques questions sur cette pauvre Carlotta Adams, cette fille qui est morte pour avoir pris trop de véronal.

— Vous la connaissiez bien... Mlle Adams ?

— Pas très bien. Je l'ai connue enfant, en Amérique. Nous nous sommes rencontrés une ou deux fois depuis, mais je ne l'ai jamais beaucoup vue. J'ai été désolé d'apprendre sa mort.

— Vous l'aimiez bien ? demanda Poirot.

— Elle était très sociable.

— Et très sympathique. C'est aussi mon avis.

— J'imagine qu'on pense à un suicide ? Je n'ai pas pu aider l'inspecteur. Carlotta était toujours très réservée sur ce qui la concernait.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un suicide, déclara Poirot.

— Plutôt un accident, je suis d'accord.

Il y eut un silence.

Puis Poirot reprit avec un sourire :

— L'assassinat de lord Edgware se révèle assez intrigant, n'est-ce pas ?

— C'est stupéfiant. Savez-vous... a-t-on la moindre idée de qui a fait ça, maintenant que Jane est définitivement hors de cause ?

— Oui, on soupçonne sérieusement quelqu'un.

Bryan Martin parut très excité.

— Vraiment ? Qui ça ?

— Le majordome a disparu. Et comme vous savez... la fuite équivalait à un aveu.

— Le majordome ! Vous me surprenez beaucoup.

— Un homme de belle allure. Il vous ressemble un peu, ajouta-t-il en s'inclinant pour appuyer le compliment.

Bien sûr ! Je compris soudain pourquoi le visage du maître d'hôtel m'avait paru vaguement familier la première fois.

— Vous me flattez, dit Bryan Martin en riant.

— Non, non, non. Les jeunes filles, les servantes, les dactylos, les demoiselles de bonne famille ne sont-elles pas toutes à vos pieds, monsieur Martin ? En est-il une qui puisse vous résister ?

— Il y en a beaucoup, répondit Martin, qui se leva brusquement. Eh bien, merci infiniment, monsieur Poirot. Je vous prie encore une fois de m'excuser d'avoir abusé de votre temps.

Il nous serra la main et soudain, je le trouvai vieilli. Il avait l'air encore plus égaré.

J'étais dévoré de curiosité et, dès que la porte se referma sur lui, je m'exclamai :

— Poirot, vous attendiez-vous vraiment à ce qu'il vienne et renonce à toute idée d'enquête à propos de ces choses étranges qui lui sont arrivées en Amérique ?

— Vous m'avez entendu le dire, Hastings.

— Mais alors... (Je poursuivis mon raisonnement.) mais alors... vous devez savoir qui est cette mystérieuse personne qu'il devait consulter ?

Il sourit.

— J'ai ma petite idée, mon ami. Comme je l'ai dit, elle m'est venue quand il a mentionné la dent en or. Et, si ma petite idée est juste, je sais qui est la fille et pourquoi elle ne veut pas que Bryan Martin me demande d'enquêter. Je connais la vérité sur toute cette affaire. Et vous pourriez la connaître, vous aussi, si vous utilisiez le cerveau que le bon Dieu vous a donné. Parfois, je suis tenté de penser que, par inadvertance, il vous a oublié.

L'ARROGANT

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails de l'enquête concernant lord Edgware ou Carlotta Adams. Pour Carlotta, la conclusion fut : « mort accidentelle ». Pour lord Edgware, après identification et autopsie, l'enquête fut ajournée. À la suite de l'examen médical, il fut établi que le décès était survenu une heure ou, tout au plus, deux heures après la fin du dîner. C'est-à-dire entre 22 et 23 heures, le premier horaire étant le plus probable.

On ne laissa rien transpirer de l'usurpation d'identité de Jane Wilkinson par Carlotta Adams. On publia dans la presse une description du majordome, l'impression générale étant que c'était lui l'homme qu'on recherchait. On l'accusa d'avoir impudemment inventé la visite de Jane Wilkinson à Regent Gate, et on ne fit pas état du témoignage de la secrétaire. Tous les journaux étaient pleins du meurtre, mais on y trouvait très peu de vrais renseignements.

Je savais que, pendant ce temps, Japp s'affairait. J'étais un peu mortifié de voir Poirot adopter une attitude aussi passive. L'idée me traversa l'esprit – pas pour la première fois – que l'âge y était pour quelque chose. Les raisons qu'il invoquait ne me paraissaient pas convaincantes.

— Arrivé à ce stade de la vie, on évite de se déranger.

— Mais, Poirot, mon cher ami, vous ne devez pas vous considérer comme vieux ! protestai-je.

Je sentais qu'il avait besoin d'être remonté. Traiter par la suggestion, c'est l'idée à la mode, aujourd'hui.

— Vous êtes plus vigoureux que jamais, dis-je sérieusement. Vous êtes à la fleur de l'âge, Poirot. Au sommet de vos facultés. Vous

pourriez sortir et résoudre cette affaire avec brio, si vous le vouliez.

Poirot répondit qu'il préférerait la résoudre en restant assis à la maison.

— Mais ce n'est pas possible, Poirot

— Pas entièrement, c'est vrai.

— Je veux dire que nous ne faisons rien ! C'est Japp qui fait tout.

— Ce qui me convient parfaitement.

— Cela ne me convient pas, à moi. Je voudrais que vous fassiez quelque chose.

— C'est ce que je fais.

— Et que faites-vous ?

— J'attends.

— Vous attendez quoi ?

— Que mon chien de chasse me rapporte le gibier, répondit-il avec un clin d'œil.

— À qui faites-vous allusion ?

— À ce brave Japp. À quoi bon avoir un chien si c'est pour aboyer soi-même ? Japp nous apporte ici le résultat de cette énergie physique que vous admirez tant. Il a à sa disposition des moyens qui me font défaut. Il va avoir des nouvelles pour nous très bientôt, j'en suis sûr.

À force de ténacité dans l'enquête, il est vrai que Japp amassait lentement des matériaux. Il avait fait chou blanc à Paris, mais il revint quelques jours après, l'air très content de lui.

— C'est un travail de longue haleine, dit-il. Mais nous tenons enfin quelque chose.

— Félicitations, mon ami. Que s'est-il passé ?

— J'ai découvert que, ce soir-là, une dame blonde a déposé une mallette à la consigne de la gare d'Euston à 21 heures. On leur a montré celle de Mlle Adams, et elle a été formellement reconnue. Elle est de fabrication américaine, donc légèrement différente.

— Ah ! Euston. Oui, des grandes gares, c'est la plus proche de Regent Gate. Elle est allée là-bas sans aucun doute, s'est déguisée dans les toilettes et a laissé la mallette à la consigne. Quand a-t-elle été retirée ?

— À 22 h 30. Par la même dame, d'après le préposé.

Poirot hochait la tête.

— Et j'ai aussi trouvé autre chose, poursuivit Japp. J'ai toutes les raisons de croire que Carlotta Adams se trouvait au Lyons Corner, sur le Strand, à 23 heures.

— Ah ! C'est très bien, ça ! Comment l'avez-vous découvert ?

— Ma foi, plus ou moins par hasard. On a parlé dans les journaux de la petite boîte en or avec des initiales en rubis. Un journaliste l'a évoquée dans un article sur les jeunes actrices qui se droguent. De la copie pour la presse du cœur. La petite boîte fatale, son contenu mortel... le portrait pathétique d'une jeune fille qui avait la vie devant elle ! Comment elle a passé sa dernière soirée, comment elle se sentait, etc.

» Bref, il se trouve qu'une petite serveuse du Lyons Corner a lu cet article et s'est souvenue qu'une jeune femme qu'elle avait servie ce soir-là avait une boîte semblable entre les mains. Elle avait même remarqué les initiales C.A. Tout excitée, elle a raconté cela à ses amis : peut-être qu'un journal lui en donnerait quelque chose ?

» Un jeune reporter a rencontré la serveuse et vous allez trouver un article mélodramatique dans l'édition d'aujourd'hui de *The Evening Shriek*. « Les dernières heures de la talentueuse comédienne. » Attendant... l'homme qui ne vint jamais. Et un passage sur la serveuse qui a eu l'intuition que quelque chose n'allait pas chez sa consœur l'actrice. Des niaiseries de ce genre, vous voyez ?

— Et comment se fait-il que vous soyez déjà au courant ?

— Oh ! Nous sommes en très bons termes avec *The Evening Shriek*. Je tiens cela de la bouche du brillant journaliste qui essayait de m'extorquer des renseignements à propos d'autre chose. J'ai bien sûr couru au Lyons Corner...

Oui, voilà ce qu'il fallait faire. Mon cœur se serra de pitié pour Poirot. Japp obtenait des renseignements de première main, négligeant probablement d'importants détails, tandis que Poirot se contentait placidement de nouvelles éventées.

— J'ai vu la fille et je pense qu'il n'y a pas de doute à avoir. Elle n'a pas reconnu Carlotta Adams sur la photo, mais elle a déclaré n'avoir pas prêté une attention particulière à son visage. Elle était jeune, brune et mince, et très bien habillée, a-t-elle dit. Elle portait un de ces chapeaux à la mode. Ah ! Si seulement les femmes regardaient un peu plus les visages et un peu moins les chapeaux !

— Celui de Mlle Adams n'était pas facile à observer, remarqua Poirot. Il était mobile, sensible... très changeant.

— C'est exact. Je ne suis pas doué pour analyser ces choses-là. La dame était habillée de noir, c'est ce que la fille a dit, et elle avait un attaché-case avec elle. Justement, la fille avait trouvé étrange qu'une dame si élégante se promène avec une mallette.

» Elle a commandé des œufs brouillés et du café, mais la fille pense que c'était pour tuer le temps et qu'elle attendait quelqu'un. Elle avait une montre-bracelet et elle n'arrêtait pas de la regarder. C'est en venant lui apporter l'addition que la fille a remarqué la boîte. La dame l'a sortie de son sac à main et l'a posée sur la table devant elle. Elle a ouvert le couvercle, puis l'a refermé. Elle souriait, comme plongée dans un rêve agréable. La fille avait été frappée par cette boîte qu'elle trouvait particulièrement jolie. « Moi aussi j'aimerais avoir une boîte en or avec mes initiales en rubis gravées dessus ! » a-t-elle dit.

» Apparemment, Mlle Adams est restée encore assise là pendant quelque temps après avoir payé la note. Enfin, elle a jeté un dernier coup d'œil à sa montre, a paru renoncer, puis est sortie.

Poirot fronça les sourcils.

— Elle avait rendez-vous, murmura-t-il. Rendez-vous avec quelqu'un qui n'est pas venu. Carlotta Adams a-t-elle fini par rencontrer cette personne ? Ou bien, ne l'ayant pas rencontrée, est-elle rentrée chez elle pour lui téléphoner ? J'aimerais le savoir. Oh ! comme j'aimerais le savoir...

— Ça, c'est votre théorie, monsieur Poirot. Le mystérieux homme-dans-la-coulisse. Cet homme-dans-la-coulisse est un mythe. Je ne prétends pas qu'il soit faux qu'elle attendait quelqu'un. C'est possible. Elle avait peut-être fixé rendez-vous là après que ce qu'elle avait à faire chez le baron aurait été heureusement accompli. Nous savons ce qui est arrivé. Elle a perdu la tête et l'a poignardé. Mais elle n'est pas femme à perdre la tête longtemps. Elle se change à la gare, récupère la mallette, va au rendez-vous prévu, puis il se produit ce qu'on appelle la « réaction ». L'horreur de ce qu'elle a fait. Et quand elle ne voit pas venir cette personne amie, c'en est trop. C'était peut-être quelqu'un qui savait qu'elle allait à Regent Gate ce soir-là. Elle se sent perdue. Alors, elle sort sa petite boîte. Une dose un peu trop forte de cette drogue et tout sera terminé. Au moins ne sera-t-elle pas pendue. C'est aussi clair que vous avez un nez au milieu de la figure.

Poirot porta machinalement la main à son nez d'un air de doute, puis la laissa tomber sur sa moustache. Il la caressa tendrement, avec orgueil.

— Rien ne prouve l'existence du mystérieux homme-dans-la-coulisse, reprit Japp, poursuivant obstinément son avantage. Je n'ai

pas encore pu établir un rapport entre Carlotta Adams et lord Edgware, mais je le ferai, c'est une simple question de temps. J'avoue que mon voyage à Paris m'a déçu. Mais neuf mois ont passé, c'est beaucoup. Cependant, j'ai quelqu'un sur place qui continue l'enquête. On peut encore découvrir quelque chose. Je sais que vous n'en croyez rien. Vous êtes une vraie tête de mule, vous savez !

— Vous commencez par insulter mon nez, et maintenant vous vous en prenez à ma tête !

— Simple façon de parler, dit Japp d'un ton apaisant. Je n'y voyais pas d'offense.

— Et la réponse à cela, dis-je, est : « Je n'y ai rien vu non plus. »

Poirot nous regarda l'un après l'autre, perplexe.

— Pas d'ordres à me donner ? demanda Japp, de la porte, d'un ton facétieux.

— Un ordre, non. Une suggestion, oui, dit Poirot.

— Ah ? Laquelle ? Parlez !

— Je suggère d'envoyer une circulaire aux taxis. Je voudrais que vous en trouviez un qui aurait fait une course, plus probablement deux courses – oui, deux courses –, du quartier de Covent Garden jusqu'à Regent Gate, la nuit du meurtre. Aux alentours de 22 h 40.

Japp lui glissa un œil soudain en alerte. Il avait l'air d'un malin petit fox-terrier.

— C'est ça l'idée, hein ? Bon, ça ne peut pas faire de mal – et il arrive que vous sachiez de quoi vous parlez.

À peine était-il parti que Poirot se leva et se mit à brosser vigoureusement son chapeau.

— Ne me posez pas de questions, mon ami. Apportez-moi plutôt la benzine. Un morceau d'omelette est tombé sur mon gilet, ce matin.

Je la lui apportai.

— Pour une fois, dis-je, je ne crois pas avoir besoin de poser de questions. Cela me semble assez clair. Vous pensez vraiment que c'est ça ?

— Mon ami, pour l'instant, je ne m'intéresse qu'à votre toilette. Excusez-moi de vous le dire, mais votre cravate ne me plaît pas.

— C'est une très jolie cravate, ripostai-je.

— Elle l'a sans doute été... un jour. Mais elle accuse son âge,

comme vous avez été assez aimable pour me le dire tout à l'heure. Changez-en, je vous en prie, et brossez votre manche droite.

— Nous proposons-nous de rendre visite au roi George ? demandai-je, sarcastique.

— Non. Mais j'ai lu ce matin dans le journal que le duc de Merton est de retour à Londres. J'ai cru comprendre que c'était un membre éminent de l'aristocratie anglaise. Je tiens à lui rendre les honneurs qui lui sont dus.

Poirot n'a jamais rien eu du socialiste.

— Et pourquoi allons-nous chez le duc de Merton ?

— Je désire le voir.

Ce fut tout ce que je pus en tirer. Lorsque ma tenue obtint enfin l'approbation de l'œil critique d'Hercule Poirot, nous nous mîmes en route.

À Merton House, un laquais demanda à Poirot s'il avait rendez-vous. Poirot répondit par la négative. Le laquais emporta sa carte de visite et revint bientôt nous annoncer que Sa Grâce était désolée, mais qu'elle était très occupée ce matin. Poirot s'assit immédiatement sur une chaise.

— Très bien, dit-il. J'attendrai. Plusieurs heures, s'il le faut.

Ce ne fut pas nécessaire. Sans doute pour se débarrasser au plus vite de ce visiteur importun, Poirot fut admis en la présence du gentleman qu'il désirait voir.

Le duc devait avoir environ vingt-sept ans. Maigre et fragile, il n'était pas particulièrement avenant. Il avait des cheveux très fins d'une couleur indéfinissable, les tempes dégarnies, une petite bouche au pli amer, l'air vague et rêveur. Il y avait plusieurs crucifix dans la pièce, ainsi que diverses œuvres d'art religieux. Une grande étagère paraissait ne supporter que des livres de théologie. Ce jeune homme ressemblait plus à un pauvre petit boutiquier qu'à un duc. Je savais que, ayant été un enfant de santé délicate, il avait eu des précepteurs à domicile. C'était là l'homme sur lequel Jane Wilkinson avait jeté son dévolu ! C'était du plus haut comique.

Il avait une attitude suffisante et nous reçut à peine poliment.

— Vous avez peut-être déjà entendu mon nom, commença Poirot.

— Je ne le connais pas.

— J'étudie la psychologie du crime.

Le duc resta silencieux. Assis à son secrétaire, devant une lettre commencée, il tapotait impatiemment le bureau avec son crayon.

— Pour quelle raison désirez-vous me voir ? demanda-t-il avec froideur.

Poirot était assis en face de lui, le dos à la fenêtre.

— J'enquête en ce moment sur les circonstances qui entourent la mort de lord Edgware.

Pas un muscle du visage mou mais obstiné du duc ne bougea.

— Vraiment ? Je ne le connaissais pas.

— Mais vous connaissez sa femme, je pense, Mlle Jane Wilkinson ?

— C'est exact.

— Vous avez conscience, n'est-ce pas, qu'elle avait un mobile sérieux pour désirer la mort de son mari ?

— Je n'ai conscience de rien de pareil.

— J'aimerais vous poser franchement une question, Votre Grâce. Comptez-vous épouser bientôt Mlle Jane Wilkinson ?

— Quand je me déciderai à épouser quelqu'un, les journaux en feront état. Je juge votre question impertinente. (Il se leva.) Adieu.

Poirot se leva également. Il avait l'air embarrassé. Il secoua la tête et balbutia :

— Je ne voulais pas dire... Je... je vous demande pardon...

— Adieu, répéta le duc un peu plus fort.

Cette fois, Poirot abandonna. Il fit un petit signe caractéristique d'impuissance, et nous sortîmes. Nous avions été ignominieusement éconduits.

J'étais désolé pour Poirot. Son style pompeux habituel n'avait rien donné. Pour le duc de Merton, un grand détective se situait plus bas qu'un cafard.

— Cela ne s'est pas très bien passé, dis-je, compatissant. Quelle tête de mule que ce type ! Pourquoi vouliez-vous le voir ?

— Je voulais savoir si lui et Jane Wilkinson allaient vraiment se marier.

— C'est ce qu'elle dit.

— Ah ! C'est ce qu'elle dit... Comprenez bien qu'elle est de celles qui disent n'importe quoi quand ça leur convient. Elle a peut-être

décidé de l'épouser, et lui, le pauvre homme, n'en sait rien.

— Ma foi, il vous a proprement envoyé promener.

— Il m'a donné la réponse qu'il aurait donnée à un journaliste, oui. (Poirot eut un petit gloussement.) Mais je sais ! Je connais exactement l'état de la question.

— Comment l'avez-vous compris ? À son attitude ?

— Pas du tout. Vous avez remarqué qu'il était en train d'écrire une lettre ?

— Oui.

— Eh bien, lors de mes débuts dans la police belge, j'ai appris qu'il était très utile de savoir déchiffrer une écriture à l'envers. Voulez-vous savoir ce qu'il disait dans sa lettre ? *Ma Jane chérie, mon adorée, mon merveilleux petit ange, pourrai-je jamais vous faire comprendre ce que vous représentez pour moi ? Vous qui avez tant souffert ! Votre nature si pure...*

— Poirot ! l'interrompis-je, scandalisé.

— C'est là qu'il s'est arrêté. *Votre nature si pure, moi seul la connais.*

J'étais très fâché. Il était si naïvement content de sa performance !

— Poirot ! m'écriai-je. Vous ne pouvez pas faire ça. Lire une lettre qui ne vous est pas destinée !

— Vous dites des sottises, Hastings. Il est absurde de dire « Vous ne pouvez pas faire » quelque chose que j'ai déjà fait !

— Ce n'est pas... ce n'est pas jouer franc jeu.

— Je ne joue pas. Vous le savez. Le meurtre n'est pas un jeu. C'est une chose sérieuse. Et de toute façon, Hastings, vous ne devriez pas utiliser cette expression « jouer franc jeu ». Cela ne se dit plus. J'ai découvert ça. C'est fini. Les jeunes, ils rient quand ils entendent ça. Mais oui, les jolies filles vous riront au nez si vous dites « jouer franc jeu » ou « cela ne se fait pas ».

Je restai silencieux. Je ne digérais pas cette chose que Poirot avait faite avec tant de légèreté.

— Ce n'était pas nécessaire, repris-je. Si vous lui aviez dit que vous étiez allé chez lord Edgware à la demande de Jane Wilkinson, il vous aurait accueilli différemment.

— Ah ! Mais je ne pouvais pas faire ça ! Je ne peux pas parler d'autres des affaires de mes clients. Mes missions sont confidentielles. Il ne serait pas honorable de les divulguer.

— Honorable !

— Tout juste.

— Mais elle va l'épouser !

— Cela ne signifie nullement qu'elle n'ait pas de secret pour lui. Votre idée du mariage est très dépassée. Non, je n'aurais pas pu faire ce que vous suggérez. Mon honneur de détective est en jeu. L'honneur, c'est une chose très importante.

— Eh bien, j'imagine qu'il faut toutes sortes d'honneur pour faire un monde !

UNE GRANDE DAME

La visite que nous reçûmes le lendemain matin fut, de mon point de vue, l'une des choses les plus surprenantes de toute l'affaire.

J'étais dans mon salon lorsque Poirot, l'œil brillant, passa la tête par la porte.

— Mon ami, nous avons une visite.

— Qui donc ?

— La duchesse douairière de Merton.

— Ça alors ! Que désire-t-elle ?

— Descendez avec moi, mon ami, et vous le saurez.

Je me dépêchai d'obéir et nous entrâmes ensemble dans la pièce.

La duchesse était une petite femme au nez busqué et au regard autoritaire. Malgré sa petite taille, personne n'aurait songé à la qualifier de courtaude. Elle était habillée de vêtements noirs passés de mode, mais chaque pouce de sa personne exprimait cependant la *grande dame*. Elle me frappa aussi par son air presque cruel. Mais tout ce qui était négatif chez son fils était positif chez elle. Sa volonté était terrifiante. Il me semblait presque sentir des ondes d'autorité émaner d'elle. Rien d'étonnant à ce que cette femme ait toujours dominé son entourage.

Elle sortit un face-à-main et nous étudia, moi d'abord, Poirot ensuite. Puis elle s'adressa à lui. Sa voix était claire et impérieuse, une voix habituée à donner des ordres et à être obéie.

— Vous êtes monsieur Hercule Poirot ?

Mon ami s'inclina.

— Pour vous servir, madame la duchesse.

Elle me regarda.

— Mon ami, le capitaine Hastings. Mon assistant.

Elle eut un regard sceptique. Puis, elle inclina la tête en signe d'assentiment et s'assit sur la chaise que lui avança Poirot.

— Je suis venue vous consulter à propos d'une affaire très délicate, monsieur Poirot, et tout ce que je vous dirai doit être considéré comme absolument confidentiel.

— Cela va sans dire, madame.

— C'est lady Yardly qui m'a parlé de vous, en de tels termes et avec tant de gratitude envers vous que j'ai senti que vous étiez la seule personne à pouvoir m'aider.

— Soyez assurée, madame, que je ferai tout mon possible.

Elle hésitait encore. Enfin, au prix d'un évident effort, elle en vint au but, avec une simplicité qui me rappela curieusement Jane Wilkinson ce fameux soir au Savoy.

— Monsieur Poirot, faites en sorte que mon fils n'épouse pas cette actrice, Jane Wilkinson.

Si Poirot fut étonné, il n'en montra rien. Il regarda la duchesse d'un air songeur et prit son temps pour répondre.

— Pourriez-vous être un peu plus précise, madame, quant à ce que vous attendez de moi ? demanda-t-il enfin.

— C'est difficile... Je sens que ce mariage serait un désastre. Il détruirait la vie de mon fils.

— Vous croyez, madame ?

— J'en suis certaine. Mon fils a de grands idéaux. Il ignore tout du monde. Il ne s'est jamais intéressé aux jeunes filles de sa classe. Il les trouvait écervelées et frivoles. Quant à cette femme, eh bien... elle est très belle, je le reconnais. Elle a le pouvoir d'asservir les hommes. Elle a ensorcelé mon fils. J'avais espéré que cette toquade lui passerait. Par bonheur, elle n'était pas libre. Mais, maintenant que son mari est mort...

Elle s'interrompt.

— Ils ont l'intention de se marier dans quelques mois. Le bonheur de mon fils est en jeu. Il faut empêcher ça, monsieur Poirot ! ajouta-t-

elle, plus péremptoire.

Poirot haussa les épaules.

— Je ne prétends pas que vous ayez tort, madame. Je reconnais que cette union est mal assortie. Mais que faire ?

— À vous de faire quelque chose.

Poirot secoua lentement la tête.

— Si, si, monsieur Poirot, il faut que vous m'aidiez.

— J'ai bien peur que cela ne serve à rien, madame. Votre fils, je le crains, refuserait d'écouter ce qu'on pourrait dire contre cette dame. D'ailleurs, je crois qu'il n'y a pas grand-chose non plus à dire contre elle. Je doute que l'on trouve dans son passé quoi que ce soit de déshonorant. Elle a toujours été... disons... prudente ?

— Je sais, dit la duchesse d'un air mécontent.

— Ah ! Vous avez déjà mené votre enquête ?

La duchesse rougit un peu sous son regard pénétrant.

— Je ne reculerai devant rien, monsieur Poirot, pour sauver mon fils de ce mariage. *Devant rien*, répéta-t-elle énergiquement. (Elle marqua une pause, puis reprit :) L'argent n'a aucune importance dans cette histoire. Fixez vous-même vos honoraires. Nous devons empêcher ce mariage. Vous êtes l'homme qu'il faut pour ça.

— Ce n'est pas une question d'argent, dit Poirot en secouant la tête. Je ne peux rien faire, pour une raison que je vous expliquerai. Mais de toute façon je ne vois pas ce qu'on pourrait faire. Il m'est impossible de vous aider, madame la duchesse. Me trouverez-vous impertinent si je me permets de vous donner un conseil ?

— Quel conseil ?

— Ne contrariez pas votre fils ! Il est en âge de prendre ses décisions lui-même. Et si son choix n'est pas le vôtre, n'en concluez pas que c'est vous qui avez raison. Si c'est un malheur, alors acceptez ce malheur. Soyez là pour l'aider quand il aura besoin d'aide. Mais ne le montez pas contre vous.

— Vous ne comprenez pas.

Elle se leva, les lèvres tremblantes.

— Mais si, madame la duchesse, je comprends très bien. Je connais le cœur des mères. Personne ne le connaît mieux que moi, Hercule Poirot. Et je vous le dis en connaissance de cause ! Soyez patiente.

Soyez patiente et calme, et déguisez vos sentiments. Il est encore possible que les choses cassent d'elles-mêmes. En vous opposant à votre fils, vous ne feriez qu'accroître son obstination.

— Au revoir, monsieur Poirot, dit-elle froidement. Vous m'avez déçue.

— Je regrette infiniment, madame, de ne pouvoir vous rendre service. Je me trouve dans une situation délicate. Lady Edgware, voyez-vous, m'a déjà fait l'honneur de venir me consulter.

— Ah, je vois ! (Sa voix était tranchante comme la lame d'un couteau.) Vous êtes dans le camp adverse. C'est sans doute ce qui explique pourquoi lady Edgware n'a pas encore été arrêtée pour le meurtre de son mari !

— Comment, madame la duchesse ?

— Je pense que vous avez entendu ce que j'ai dit. Pourquoi est-elle en liberté ? Elle était là-bas ce soir-là. On l'a vue entrer dans la maison... Entrer dans la bibliothèque... Personne d'autre n'a approché lord Edgware et on l'a retrouvé mort. Et pourtant, elle n'a pas encore été arrêtée ! Notre police doit être corrompue jusqu'à la moelle.

Les mains tremblantes, elle noua son foulard autour du cou puis, avec une infime inclinaison de la tête, elle sortit.

— Ouf ! m'exclamai-je. Quelle mégère ! Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de l'admirer. Pas vous ?

— Parce qu'elle a décidé de plier l'univers à sa façon de penser ?

— Elle ne se soucie que du bonheur de son fils.

— C'est vrai. Et pourtant, Hastings, serait-il si terrible pour le duc d'épouser Jane Wilkinson ?

— Vous ne pensez tout de même pas qu'elle est vraiment amoureuse de lui ?

— Probablement pas. Presque certainement pas. Mais elle est amoureuse de sa situation. Elle jouera son rôle avec prudence. C'est une femme très belle et très ambitieuse. Ce n'est pas une telle catastrophe ! Le duc aurait pu épouser une jeune fille de sa classe qui l'aurait accepté pour les mêmes raisons, et on n'en aurait pas fait toute une histoire.

— C'est vrai, mais...

— Supposons qu'il épouse une fille qui l'aime passionnément, serait-ce un grand avantage ? J'ai remarqué que c'était souvent un grand

malheur pour un homme que d'avoir une épouse qui l'aime. Elle lui fait des scènes de jalousie, le rend ridicule, exige tout son temps et toute son attention... Ah, non ! Ce n'est pas un lit de roses !

— Poirot, vous êtes un incorrigible vieux cynique !

— Mais non, mais non. Je ne fais que réfléchir. En vérité, je suis du côté de la bonne mamma.

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant traiter ainsi l'altière duchesse.

Poirot resta tout à fait sérieux.

— Ne riez pas. Tout cela est très important. Il faut que je réfléchisse. Que je réfléchisse beaucoup.

— Je ne vois pas ce que vous pouvez faire, en l'occurrence, dis-je.

Poirot n'écoutait pas.

— Vous avez remarqué, Hastings, comme la duchesse était bien renseignée ? Et comme elle était vindicative ? Elle connaissait toutes les preuves accumulées contre Jane Wilkinson.

— Les preuves en faveur de l'accusation, pas celles qui sont en faveur de la défense, dis-je en souriant.

— Comment a-t-elle pu apprendre tout cela ?

— Jane l'aura dit au duc. Le duc le lui aura dit, suggérai-je.

— Oui, c'est possible. Et pourtant, j'ai...

Le téléphone sonna. J'allai répondre.

Je n'eus qu'à dire « oui » à intervalles irréguliers. Enfin, je raccrochai et me tournai, tout excité, vers Poirot.

— C'était Japp. D'abord, vous êtes « sensationnel », comme d'habitude. Ensuite, il a reçu un télégramme d'Amérique. Troisièmement, il a retrouvé le chauffeur de taxi. Quatrièmement, voulez-vous venir entendre ce que le chauffeur va dire ? Cinquièmement, vous êtes de nouveau « sensationnel », et il était convaincu depuis le début que vous aviez tapé dans le mille en supposant qu'un homme était caché derrière tout ça. J'ai oublié de lui raconter que nous venions d'avoir la visite de quelqu'un qui pensait que la police était corrompue.

— Alors, Japp est enfin convaincu, murmura Poirot. Curieux que ma théorie de l'homme-dans-la-coulisse se révèle exacte, juste au moment où je commençais à en échafauder une autre...

— Laquelle ?

— Le mobile du meurtre n'aurait rien à voir avec lord Edgware lui-même. Imaginez une personne qui détesterait Jane Wilkinson, qui la détesterait tellement qu'elle aimerait même la voir pendue pour meurtre. C'est une idée, ça !

Il soupira et se leva :

— Venez, Hastings, allons voir ce que Japp a découvert.

LE CHAUFFEUR DE TAXI

Nous trouvâmes Japp en train d'interroger un vieux bonhomme à lunettes et à la moustache en broussaille. Il avait une voix rauque et plaintive.

— Ah ! Vous voilà ! dit Japp. Eh bien, tout marche comme sur des roulettes. Ce monsieur – il s'appelle Jobson – a pris deux personnes en charge à Long Acre, le 29 juin au soir.

— C'est juste, confirma l'homme de sa voix enrouée. Une bien belle nuit. Avec la lune et tout. La jeune dame et le gentleman étaient près de la station de métro et ils m'ont appelé.

— Étaient-ils en tenue de soirée ?

— Oui, lui en gilet blanc et la jeune dame tout en blanc, avec des oiseaux brodés dessus. Ils sortaient du Royal Opera, je pense.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu avant 23 heures.

— Et ensuite ?

— M'ont demandé de les emmener à Regent Gate – ils me diraient quelle maison en arrivant. Et ils m'ont dit de faire vite aussi. Les gens disent toujours ça. Comme si on voulait traîner. Plus vite on arrive et on attrape une autre course, mieux ça vaut. On n'y pense jamais. Et puis s'il y a un accident, c'est vous qui prendrez à cause de votre conduite dangereuse !

— Abrégeons, dit Japp avec impatience. Il n'y a pas eu d'accident, ce jour-là, non ?

— N... non, concéda l'homme, comme s'il regrettait que ce ne soit

pas arrivé. Non, en fait, il n'y en a pas eu. Bon, me voilà à Regent Gate, ça ne m'avait pas pris plus de sept minutes, et alors le gentleman tape sur la vitre et je m'arrête. À peu près au numéro 8. Bon, le gentleman et la dame sont descendus. Le gentleman est resté où il était et il m'a dit de faire la même chose. La dame a traversé la rue et est repartie en arrière, le long des maisons sur l'autre trottoir. Le gentleman est resté près de la voiture, sur le trottoir, il la regardait et me tournait le dos. Il avait les mains dans les poches. Au bout de cinq minutes, je l'entends dire quelque chose – une espèce d'exclamation étouffée – et le voilà qui s'en va lui aussi. Je regarde après lui parce que je n'ai pas l'intention de me laisser filouter. On me l'a déjà fait, alors je garde l'œil sur lui. Il a grimpé les marches du perron d'une maison, de l'autre côté, et il est entré.

— Il a poussé la porte ?

— Non, il avait une clef.

— Quel était le numéro de la maison ?

— Le 17 ou le 19, je pense. Je trouvais drôle qu'on m'ait dit de rester où j'étais. Alors j'ai bien observé. Cinq minutes plus tard, lui et la jeune dame sont sortis ensemble. Ils sont remontés dans le taxi et m'ont dit de retourner à Covent Garden. Ils m'ont arrêté juste avant que j'arrive et ils m'ont payé. Largement, je dois dire. Même si je vais avoir des ennuis à cause de ça ; rien que des ennuis on dirait.

— Vous n'avez rien à craindre, dit Japp. Jetez simplement un œil sur ces photographies, et dites-moi si vous trouvez la dame ?

Il y avait une douzaine de photographies de jeunes femmes, toutes assez semblables. Je me penchai par-dessus son épaule avec intérêt.

— C'est elle, dit Jobson.

Il pointa l'index sur une photo de Geraldine Marsh en robe du soir.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait sûr. Elle était pâle et brune.

— L'homme, à présent.

On lui tendit une autre série de photos. Il les observa attentivement et secoua la tête.

— Je ne saurais pas dire... je ne suis pas sûr. Ça pourrait être un de ces deux-là.

Parmi les photos s'en trouvait une de Ronald Marsh, mais ce n'était pas lui qu'avait désigné Jobson. Il en avait montré deux autres qui lui

ressemblaient.

Jobson s'en alla et Japp jeta les photos sur la table.

— Pas mal. J'aurais préféré une identification plus précise du baron. C'est une vieille photo, prise il y a sept ou huit ans. La seule que j'aie pu trouver. Oui, j'aurais aimé une identification plus précise, bien que l'affaire soit assez claire. Voilà deux alibis qui volent en éclats. Votre idée était bonne, monsieur Poirot.

Poirot répondit avec modestie :

— Lorsque j'ai découvert qu'elle et son cousin avaient été tous les deux à l'opéra, j'ai pensé qu'ils s'étaient peut-être retrouvés pendant un entracte. Et naturellement, les gens qui les accompagnaient devaient être convaincus qu'ils n'avaient pas quitté les lieux. En une demi-heure, on a largement le temps d'aller à Regent Gate et d'en revenir. En voyant lord Edgware insister si lourdement sur son alibi, j'ai flairé quelque chose de louche.

— Vous êtes un type drôlement soupçonneux, hein ? dit Japp affectueusement. Ma foi, vous avez raison. On ne peut être trop soupçonneux dans un monde comme celui-ci. Sa Seigneurie est bien notre homme. Regardez ça.

Il lui tendit un papier.

— Une dépêche de New York. Ils ont pris contact avec Mlle Lucie Adams. La lettre était au courrier qui lui a été remis ce matin. Elle ne voulait pas se défaire de l'original, à moins d'une nécessité impérieuse, mais elle a volontiers accepté que le policier en prenne copie et nous la télégraphie. La voici, et du diable si on pouvait espérer mieux.

Poirot s'empara de la dépêche avec le plus vif intérêt. Je lus par-dessus son épaule.

Ci-dessous le texte de la lettre reçue par Lucie Adams, datée du 29 juin, 8, Rosedew Mansions, Londres, S.W. 3.

Ma chère petite sœur, je suis désolée de t'avoir envoyé un pareil brouillon la semaine dernière, mais j'étais très occupée et n'avais pas une minute à moi. Eh bien, ma chérie, cela a été un vrai succès. Critiques excellentes, on affiche complet, et tout le monde est charmant. J'ai quelques très bons amis ici, et l'année prochaine, j'envisage de louer un théâtre pour deux mois. Le sketch du danseur russe a très bien marché et celui de l'Américaine à Paris aussi, mais le public continue à préférer les Scènes à l'Hôtel Cosmopolite, je crois. Je suis tellement excitée que je sais à peine ce que j'écris, et tu vas comprendre pourquoi dans une minute, mais

d'abord, il faut que je te raconte ce que les gens ont dit. Mme Hergsheimer est toujours aussi attentionnée, et elle va m'inviter à déjeuner avec sir Montagu Corner, qui pourrait faire beaucoup pour moi. L'autre jour, j'ai rencontré Jane Wilkinson, qui m'a complimentée sur mon spectacle et l'imitation que je fais d'elle, ce qui m'amène à ce que je voulais te dire. En réalité, je ne l'aime pas beaucoup, car dernièrement, j'ai entendu dire un tas de choses sur elle par quelqu'un que je connais ; je crois qu'elle s'est montrée cruelle de façon très sournoise, mais passons. Sais-tu qu'en réalité, elle est mariée à lord Edgware ? De lui aussi, j'ai entendu dire beaucoup de choses récemment, et rien de joli joli, crois-moi. Il a traité son neveu, le capitaine Marsh, dont je t'ai parlé, de manière honteuse. Il l'a littéralement chassé de chez lui en lui coupant les vivres. Il m'a raconté tout ça et j'en ai été désolée pour lui. Il a beaucoup aimé mon spectacle ; il m'a dit : "Je suis sûr que lord Edgware lui-même s'y laisserait prendre. Voulez-vous parier ?" J'ai répliqué en riant : "Combien ?" Lucie, ma chérie, sa réponse m'a coupé net la respiration. Dix mille dollars ! Dix mille dollars, tu te rends compte ? Juste pour permettre à quelqu'un de gagner un pari stupide. Je lui ai répondu qu'à ce tarif j'accepterais d'abuser le roi lui-même à Buckingham Palace, au risque de commettre un crime de lèse-majesté ! Alors nous avons joint nos efforts pour mettre au point tous les détails.

Je te raconterai tout la semaine prochaine – si j'ai été démasquée ou non. Quoi qu'il en soit, ma chérie, que je réussisse ou non, j'aurai dix mille dollars. Oh ! Lucie, ma petite sœur, tu sais ce que cela signifie pour nous ? Je n'ai pas le temps d'en dire plus – je vais de ce pas faire mon "canular". Des milliers et des milliers de baisers pour ma petite sœur.

Ta Carlotta.

Poirot reposa la lettre. Elle l'avait touché, c'était visible.

Japp, lui, réagit de tout autre façon. Il exultait :

— Nous le tenons !

— Oui, lâcha Poirot, laconique, d'une voix sans inflexion.

Japp lui lança un regard intrigué.

— Qu'y a-t-il, monsieur Poirot ?

— Rien. Ce n'est pas exactement ce que je pensais, c'est tout. (Il avait l'air profondément attristé.) Et pourtant, ce doit être ça, murmura-t-il. Oui, ça doit être ça.

— Bien sûr que c'est ça. Vous n'avez pas arrêté de le dire.

— Non, non. Vous m'avez mal compris.

— N'avez-vous pas prétendu qu'il y avait quelqu'un derrière tout ça qui avait poussé la fille à le faire en toute innocence ?

— Oui, bien sûr.

— Alors, que désirez-vous de plus ?

Poirot soupira mais ne répondit pas.

— Vous êtes un drôle de type. Vous n'êtes jamais satisfait. C'est une vraie chance que la fille ait écrit cette lettre.

Poirot acquiesça avec plus de vigueur cette fois.

— Oui, le meurtrier n'avait pas prévu ça. En acceptant les dix mille dollars, Mlle Adams a signé son arrêt de mort. L'assassin croyait avoir pris toutes les précautions, mais, en toute innocence également, elle a été plus maligne. Le mort parle, oui, il arrive que le mort parle.

— Je n'ai jamais pensé qu'elle avait agi de sa propre initiative, déclara Japp sans rougir.

— Non, non, dit Poirot, l'esprit ailleurs.

— Bon, il faut que je me remette au travail.

— Vous allez arrêter le capitaine Marsh, je veux dire lord Edgware ?

— Pourquoi pas ? Ce ne sont pas les preuves contre lui qui manquent.

— C'est vrai.

— Vous semblez bien abattu, monsieur Poirot. En réalité, vous aimez la difficulté. Voilà votre propre théorie confirmée, et cela ne vous suffit pas. Voyez-vous quelque chose qui cloche dans toutes ces preuves ?

Poirot secoua la tête.

— Mlle Marsh était-elle complice ou non ? Je l'ignore, dit Japp. Il semblerait qu'elle était au courant, puisqu'elle est sortie de l'opéra avec lui. Sinon, pourquoi l'aurait-il emmenée ? Bon, allons écouter ce qu'ils ont à nous dire, tous les deux.

— Puis-je venir avec vous ? demanda Poirot, presque humblement.

— Vous pouvez, bien sûr ! C'est à vous que je dois l'idée.

Il récupéra le télégramme sur la table.

Je pris Poirot à part.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Poirot ?

— Je suis très malheureux, Hastings. Apparemment, c'est clair comme de l'eau de roche. Mais *il y a quelque chose qui ne va pas*. Là ou ailleurs, quelque chose nous échappe. Tout paraît s'ajuster et correspondre à ce que j'avais imaginé, et cependant, mon ami, quelque chose ne va pas.

Il me regarda d'un air pitoyable.

Je fus bien embarrassé pour lui répondre.

LA VERSION DE RONALD

Je comprenais difficilement l'attitude de Poirot. N'était-ce pas là ce qu'il prévoyait depuis le début ?

Tout le long du chemin jusqu'à Regent Gate, il resta perplexe et renfrogné, ne prêtant pas la moindre attention à Japp et à ses manifestations d'autosatisfaction.

Il sortit enfin de sa rêverie en soupirant.

— Quoi qu'il en soit, murmura-t-il, voyons d'abord ce qu'il a à dire.

— Un peu plus que rien, s'il a le moindre bon sens, répliqua Japp. Combien d'hommes se sont passé eux-mêmes la corde au cou pour avoir été trop pressés de parler ! En tout cas, on ne peut pas nous reprocher de ne pas les avertir. Tout est parfaitement régulier. Mais plus ils sont coupables, plus ils sont impatients de vous raconter les mensonges qu'ils ont concoctés pour leur défense. Ils ne savent pas qu'il faut toujours commencer par soumettre ses mensonges à un homme de loi.

Il soupira encore.

— Les avocats et les coroners sont les pires ennemis de la police. Sans arrêt, des affaires claires comme le jour sont gâchées par des coroners qui nous roulent dans la farine et permettent au coupable de nous échapper. Enfin, on ne peut pas trop leur en vouloir. C'est pour l'art avec lequel ils déforment les faits qu'on les paie, après tout.

Notre gibier était bien à Regent Gate. Nous trouvâmes toute la famille encore à table. Japp demanda à parler à lord Edgware en privé. On nous fit entrer dans la bibliothèque.

Quelques minutes plus tard, le jeune Marsh apparaissait, souriant. Il

changea un peu d'expression après nous avoir jeté un coup d'œil. Il serra les lèvres.

— Bonjour, inspecteur. Que se passe-t-il ?

Japp lui servit sa petite histoire à sa manière habituelle.

— Alors c'est ça ? dit Ronald.

Il approcha une chaise, s'assit, et sortit de sa poche un étui à cigarettes.

— Je pense, inspecteur, que j'aimerais faire une déposition.

— À votre aise, monseigneur.

— C'est complètement idiot de ma part. Mais ça ne fait rien. Je crois que je vais le faire, « n'ayant aucune raison de craindre la vérité », comme disent les héros de romans.

Japp ne répondit pas. Son visage resta inexpressif.

— Vous avez là une table et une chaise à votre disposition, poursuivit le jeune homme. Votre larbin peut s'y asseoir et prendre tout en sténo.

Japp n'avait pas l'habitude qu'on ait pour lui autant d'attentions. La proposition de lord Edgware fut acceptée.

— Pour commencer, déclara ce dernier, comme j'ai quelques lueurs d'intelligence, je soupçonne que mon magnifique alibi est fichu. Parti en fumée. Exit les précieux Dortheimer. Le chauffeur de taxi, sans doute ?

— Nous n'ignorons rien de vos mouvements cette nuit-là, déclara Japp, le visage de bois.

— J'éprouve la plus grande admiration pour Scotland Yard. Quand même, si j'avais réellement prémédité un acte de violence, je n'aurais pas pris un taxi pour aller droit à l'endroit prévu et lui demander de m'attendre. Y aviez-vous pensé ? Ah ! Je vois que cela n'avait pas échappé à monsieur Poirot.

— En effet, cela m'était venu à l'esprit, dit Poirot.

— On ne se conduit pas ainsi pour un crime prémédité, déclara Ronald. On s'affuble d'une moustache rousse, de lunettes à monture d'écaille, on se fait déposer dans une rue voisine et on renvoie le chauffeur. On prend le métro... Bon, je ne vais pas entrer dans tous les détails. Pour quelques milliers de guinées, mon avocat le fera mieux que moi. Bien sûr, j'entends déjà la réponse : le crime a été commis sous l'impulsion du moment. J'étais là, attendant dans le taxi, etc.,

quand je me suis dit brusquement : « Et maintenant, mon garçon, lève-toi et frappe ! »

» La vérité, je vais vous la dire. J'avais des ennuis d'argent. Aucun doute là-dessus. L'affaire était plutôt désespérée. Si je n'en trouvais pas pour le lendemain, il ne me restait plus qu'à tout quitter. J'essayai mon oncle. Il ne m'aimait pas, mais je pensais qu'il attachait du prix à son honneur et à son nom. C'est souvent le cas chez les hommes d'âge mûr. Mais mon oncle fit preuve d'une indifférence cynique et résolument moderne.

» Il ne me restait apparemment plus qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Je voulais encore tenter le coup et emprunter à Dortheimer, mais je savais que c'était sans espoir. Quant à épouser sa fille, je ne pouvais pas. D'ailleurs, elle est de toute façon beaucoup trop raisonnable pour vouloir de moi. Puis, par hasard, j'ai rencontré ma cousine à l'opéra. Nous ne nous voyons guère, mais elle s'est toujours montrée très gentille avec moi, lorsque nous vivions sous le même toit. Je lui ai tout raconté. Son père lui en avait d'ailleurs déjà parlé. Elle m'a montré alors de quoi elle était capable. Elle m'a proposé ses perles. Elles avaient appartenu à sa mère.

Il marqua une pause. Sa voix était empreinte, je crois, d'une vraie émotion. Ou alors c'est que j'étais loin d'imaginer qu'on puisse jouer ça aussi bien.

— Bon. J'ai accepté l'offre de cet ange. Je pouvais obtenir l'argent dont j'avais besoin en donnant les perles en gage, et je jure que je les aurais rachetées et que je les lui aurais rendues, même si j'avais été, pour cela, obligé de travailler. Mais le collier était chez elle, à Regent Gate. Nous avons décidé que la meilleure chose à faire était d'aller le chercher immédiatement. Nous avons sauté dans un taxi, et en route.

» Nous avons demandé au chauffeur de s'arrêter de l'autre côté de la rue, pour éviter qu'on ne l'entende de la maison. Geraldine est sortie et a traversé la rue. Elle avait sa clef. Elle devait entrer doucement, prendre les perles et me les rapporter. Il était peu probable qu'elle rencontre quelqu'un, sinon un domestique. Mlle Carroll, la secrétaire, se couchait habituellement vers 21 h 30. Quant à mon oncle, il était probablement dans la bibliothèque.

» Dina est donc partie. Je suis resté sur le trottoir à fumer une cigarette. De temps à autre, je levais les yeux pour voir si elle revenait. Et maintenant j'en arrive à la partie de mon récit que vous êtes libres de croire ou non. Un homme est passé à côté de moi sur le trottoir. Je me suis retourné pour le suivre des yeux. À mon grand étonnement, il est entré dans la maison qui porte le numéro 17. Du moins, j'ai pensé

que c'était le 17, mais j'étais un peu loin. Cela me surprit beaucoup, pour deux raisons. D'abord parce qu'il avait ouvert la porte avec une clef, et ensuite parce qu'il m'avait semblé reconnaître en lui un acteur en vogue.

» Je fus si étonné que je décidai d'en avoir le cœur net. J'avais justement dans ma poche ma propre clef du numéro 17. Je l'avais perdue, ou croyais l'avoir perdue il y a trois ans. Je l'avais retrouvée par hasard quelques jours plus tôt, et je comptais la rendre à mon oncle ce matin-là. Dans le feu de notre discussion, cela m'était complètement sorti de l'idée. Elle avait suivi le reste du contenu de mes poches quand je m'étais changé.

» Je priai le chauffeur d'attendre, remontai la rue à la hâte, traversai, montai les marches du perron et ouvris la porte du numéro 17 avec ma clef. Il n'y avait personne dans le vestibule. Rien n'indiquait que quelqu'un venait juste d'entrer. Je restai là une minute à regarder autour de moi. Puis je m'approchai de la porte de la bibliothèque. L'homme était peut-être déjà avec mon oncle. Dans ce cas, je devais entendre des voix. Je tendis l'oreille, mais je n'entendis rien.

» Soudain, je me sentis complètement ridicule. Bien sûr l'homme était entré dans une autre maison – la suivante, sans doute. Regent Gate est mal éclairé le soir. Je me sentais tout à fait idiot. Qu'est-ce qui m'avait pris de suivre ce type ? J'aurais l'air malin si mon oncle sortait tout à coup de la bibliothèque et me trouvait là... Cela ne ferait qu'attirer des ennuis à Geraldine et jeter de l'huile sur le feu. Tout cela parce que quelque chose, dans ses manières, m'avait fait penser qu'il ne voulait pas qu'on sache ce qu'il faisait. Heureusement, personne ne m'avait surpris. Il me restait à sortir de là au plus vite.

» Je me dirigeais vers la porte sur la pointe des pieds lorsque Geraldine est redescendue, les perles à la main. Elle a été très étonnée de me voir, bien sûr. Je l'ai entraînée hors de la maison et je lui ai tout expliqué.

Lord Edgware marqua une nouvelle pause, puis reprit :

— Nous sommes retournés en hâte à l'opéra. Nous sommes arrivés juste au moment où le rideau se levait. Personne ne s'était aperçu de notre absence. La nuit était douce, et la plupart des gens étaient sortis prendre l'air dans la rue.

» Je sais ce que vous allez dire : pourquoi n'avoir pas raconté cela tout de suite ? À moi alors de vous poser une question : si vous aviez un mobile qui crève les yeux pour commettre un meurtre, reconnaîtriez-vous d'un cœur léger que vous vous trouviez sur les

lieux du crime le soir où il a été commis ?

» Franchement, j'ai eu la trouille. Même si on nous avait crus, cela ne pouvait qu'entraîner des tas d'ennuis pour Geraldine et moi. Nous étions totalement étrangers au meurtre, nous n'avions rien vu, rien entendu. Il me paraissait évident que c'était l'œuvre de tante Jane. Alors, pourquoi m'impliquer là-dedans ? Je vous ai parlé de ma dispute et de mon manque d'argent parce que je savais que vous le découvririez et que si j'avais cherché à vous le cacher, cela vous aurait rendu soupçonneux ; vous vous seriez penché de plus près sur mon alibi.

» Telles qu'étaient les choses, j'ai pensé que si j'insistais assez là-dessus, j'arriverais à vous empêcher de regarder ailleurs. Les Dorthheimer étaient sincèrement convaincus que je n'avais pas quitté Covent Garden. Ils ne pouvaient pas trouver suspect que je passe un entracte en compagnie de ma cousine. Quant à celle-ci, elle pouvait toujours dire qu'elle était avec moi et que nous n'avions pas quitté les lieux.

— Mlle Marsh a approuvé cette... non-divulgaration ?

— Oui. Dès que j'ai appris la nouvelle, j'ai couru la prévenir et lui demander, sur sa vie, de ne pas parler de notre randonnée nocturne. Elle était avec moi et j'étais avec elle pendant le dernier entracte, à Covent Garden. Nous avons bavardé un peu dans la rue et c'est tout. Elle a compris et elle a été tout à fait d'accord.

Il resta un instant silencieux.

— Je sais que je me suis mis dans un mauvais cas en racontant cela après coup. Mais mon histoire est absolument vraie. Je peux vous donner le nom et l'adresse de l'homme qui a pris les perles de Geraldine en gage ce matin. Et, si vous la questionnez, ma cousine confirmera tout ce que je viens de vous dire.

Il s'enfonça dans son siège et regarda Japp, lequel affichait toujours un visage sans expression.

— Vous avez bien dit que vous soupçonniez Jane Wilkinson d'avoir commis ce crime, lord Edgware ? demanda-t-il.

— Ma foi, n'auriez-vous pas pensé la même chose ? Après ce qu'a raconté le maître d'hôtel ?

— Et votre pari avec Mlle Adams ?

— Mon pari avec Mlle Adams ? Avec Carlotta Adams, vous voulez dire ? Que vient-elle faire là-dedans ?

— Niez-vous lui avoir offert la somme de dix mille dollars pour

venir ici se faire passer pour Jane Wilkinson, cette nuit-là ?

Ronald ouvrit de grands yeux.

— Dix mille dollars ? C'est absurde ! Quelqu'un s'est moqué de vous, inspecteur ! Je n'ai pas dix mille dollars à offrir. C'est une blague ! C'est elle qui vous a dit ça ? Oh ! Bon sang, j'oubliais... elle est morte, non ?

— Oui, dit tranquillement Poirot. Elle est morte.

Ronald nous regarda tour à tour. Il avait pâli. Il avait l'air soudain effrayé.

— Je ne comprends rien à tout ça, dit-il. Je vous ai dit la vérité. Vous ne me croyez sans doute pas, ni les uns ni les autres.

À ma stupéfaction. Poirot fit un pas en avant.

— Si, dit-il. Moi, je vous crois.

L'ÉTRANGE CONDUITE D'HERCULE POIROT

Nous avons regagné nos chambres.

— Mais que diable... ? commençai-je.

Poirot m'interrompit par le geste le plus extravagant que je lui aie jamais vu faire. Les deux bras en l'air, il faisait des moulinets.

— Je vous en supplie, Hastings. Pas maintenant ! Pas maintenant.

Sur ce, il saisit son chapeau, le planta au sommet de son crâne, sans souci d'ordre ni de méthode, et sortit de la pièce en coup de vent. Une heure plus tard, il n'était toujours pas rentré lorsque Japp apparut.

— Le petit homme est sorti ? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

Japp s'effondra dans un fauteuil et s'épongea le front avec un mouchoir. La journée était chaude.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? Vous savez, capitaine Hastings, j'ai failli tomber à la renverse lorsqu'il s'est approché de notre homme pour déclarer : « Moi, je vous crois. » Comme si nous étions en train de jouer dans un mélodrame. Je n'y comprends rien !

— Moi non plus, avouai-je.

— Et là-dessus, le voilà qui s'en va ! Vous a-t-il dit quelque chose à ce sujet ?

— Rien, répondis-je.

— Rien du tout ?

— Rien du tout. Quand j'ai voulu lui parler, il m'a fait signe de me taire. J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas insister. En arrivant ici, j'ai

commencé à le questionner. Il a agité les bras, a saisi son chapeau et il est ressorti en courant.

Nous nous regardâmes. Japp se frappa le front de l'index.

— Il doit être un peu..., dit-il.

Pour une fois, je fus enclin à lui donner raison. Japp avait souvent suggéré que Poirot devait être un peu « toqué » comme il disait. Mais c'était parce qu'il n'avait tout simplement pas compris où Poirot voulait en venir. Cette fois, j'étais obligé de reconnaître que je ne comprenais rien non plus à sa conduite. S'il n'était pas « toqué », il était du moins bizarrement changeant. Alors que sa propre hypothèse se trouvait triomphalement confirmée, il faisait aussitôt marche arrière. Il y avait de quoi désarçonner et affliger ses plus ardents supporters. Je secouai la tête, découragé.

— Je l'ai toujours trouvé un peu bizarre, dit Japp. Il a une façon très particulière et très étrange d'envisager les choses. C'est une espèce de génie, je le reconnais, mais on dit bien que le génie se situe à la frontière de la folie et qu'il est susceptible d'y basculer à tout moment.

» Il a toujours aimé les choses compliquées. Une affaire simple ne le satisfait jamais. Non, il faut qu'elle soit tortueuse. Il n'adhère plus à la réalité. Il joue son propre jeu. Comme une vieille dame qui fait des patiences. Si elle ne réussit pas, elle triche. Lui, il triche au contraire si cela vient trop facilement, pour rendre les choses plus difficiles. C'est ainsi que je le vois.

J'eus du mal à répondre. Je trouvais moi aussi que le comportement de Poirot était inexplicable. Mais, étant très attaché à mon drôle de petit ami, je me faisais plus de soucis que je n'étais prêt à l'avouer.

Poirot entra au milieu d'un sombre silence. Dieu merci, il était tout à fait calme maintenant.

Il ôta son chapeau, très soigneusement, le posa avec sa canne sur la table et s'assit sur son siège habituel.

— Ah ! Vous êtes là, mon bon Japp ! C'est heureux. Je voulais justement vous voir le plus tôt possible.

Japp le regarda sans répondre. Il avait compris que cela ne faisait que commencer et il attendait que Poirot s'explique.

Ce que mon ami fit, lentement et prudemment.

— Écoutez, Japp. Nous nous sommes trompés. Nous nous sommes complètement trompés. C'est affreux d'avoir à le reconnaître, mais nous avons commis une erreur.

— Ça va, dit Japp, avec optimisme.

— Mais non, ça ne va pas. C'est lamentable ! Cela me fait profondément souffrir.

— Vous n'avez pas à souffrir pour ce jeune homme. Il a largement mérité ce qui lui arrive.

— Ce n'est pas pour lui que je souffre. C'est pour vous.

— Pour moi ? Vous n'avez pas besoin de vous faire du souci pour moi.

— Mais si, justement. Qui vous a lancé dans cette direction ? C'est Hercule Poirot. Eh oui, je vous ai mis sur la piste. J'ai attiré votre attention sur Carlotta Adams, je vous ai parlé de la lettre envoyée en Amérique. Je vous ai dirigé pas à pas.

— J'en serais arrivé là de toute façon, dit Japp froidement. Vous avez eu un peu d'avance sur moi, c'est tout.

— Cela se peut. Mais cela ne me console pas. Si vous deviez souffrir d'une perte de prestige pour avoir écouté mes petites idées, je m'en repentirais amèrement.

Japp avait l'air de s'amuser. Je pense qu'il soupçonnait Poirot de mobiles peu honorables. Il s'imaginait que Poirot voulait s'attribuer le crédit d'avoir brillamment élucidé cette affaire.

— Tout va bien, dit-il. Je n'oublierai pas de signaler que je vous dois quelque chose dans cette histoire.

Il m'adressa un clin d'œil.

— Oh ! mais il ne s'agit pas de cela du tout ! s'écria Poirot en faisant claquer sa langue avec impatience. Je ne veux pas de félicitations. D'ailleurs, je vous le dis, il n'y aura pas de félicitations. Vous allez au-devant d'un fiasco, et c'est moi, Hercule Poirot, qui en suis la cause.

Soudain, devant son expression profondément mélancolique, Japp éclata de rire. Poirot parut vexé.

— Désolé, monsieur Poirot, dit Japp en s'essuyant les yeux. C'est votre air de chien battu... Allons, oublions tout cela.

» Je suis disposé à prendre sur moi tout le crédit ou tout le blâme. L'affaire va faire grand bruit, vous avez raison. Eh bien, je vais faire tout mon possible pour obtenir une condamnation. Il se peut qu'un avocat retors tire Sa Seigneurie de là – on ne sait jamais, avec un jury. Mais même comme ça, cela ne pourra me causer aucun tort. Même si nous n'obtenons pas sa condamnation, on saura que nous avons mis la main sur le coupable. Et si, par hasard, la troisième femme de

chambre devient hystérique et avoue avoir commis le meurtre, eh bien, j'avalerai la pilule, je ne me plaindrai pas, je ne viendrai pas dire que c'est vous qui m'avez mené en bateau. Il me semble que c'est honnête.

Poirot le regarda gentiment et tristement.

— Vous êtes sûr de vous – toujours sûr de vous ! Vous ne vous arrêtez jamais pour vous demander : « Est-ce bien ça ? » Vous ne doutez jamais, vous ne vous étonnez jamais. Vous ne vous dites jamais : « C'est trop simple ! »

— Bien sûr que non ! Et c'est justement là, si je peux me permettre, que vous déraillez à chaque fois, monsieur Poirot. Pourquoi n'y aurait-il pas des choses simples ? Quel mal y a-t-il à ce que quelque chose soit facile ?

Poirot le regarda, soupira, leva à moitié les bras au ciel et secoua la tête.

— C'est fini. Je ne dirai plus rien.

— Splendide ! s'écria chaleureusement Japp. Maintenant, revenons aux choses sérieuses. Voulez-vous savoir ce que j'ai fait ?

— Assurément.

— Eh bien, j'ai rendu visite à Mlle Geraldine, et son histoire concorde exactement avec celle de lord Edgware. Peut-être sont-ils complices, mais cela m'étonnerait. À mon avis, il lui a joué la comédie ; de toute façon elle est aux trois quarts amoureuse de lui. Elle a été très secouée en apprenant son arrestation.

— Vraiment ? Et la secrétaire, Mlle Carroll ?

— Elle n'a pas paru très surprise, mais je peux me tromper.

— Et les perles ? demandai-je. Disait-il vrai ?

— Absolument. Il les a mises en gage le lendemain matin. Mais je ne pense pas que cela change grand-chose. À mon avis, il a parfait son plan quand il a rencontré sa cousine à l'opéra. En un éclair. Aux abois, il a entrevu une porte de sortie. Je suppose qu'il méditait quelque chose de ce genre, c'est pourquoi il avait sur lui la clef de la porte d'entrée. Je ne crois pas que ça lui soit venu tout d'un coup. Mais en parlant à sa cousine, il comprend qu'il peut se protéger en l'impliquant dans l'histoire. Il joue de ses sentiments, fait allusion aux perles, elle entre dans son jeu, et les voilà partis. Dès qu'elle a pénétré dans la maison, il la suit, va jusqu'à la bibliothèque. Le baron était peut-être assoupi dans un fauteuil ? Quoi qu'il en soit, en deux secondes,

l'affaire était réglée et il est ressorti. Je ne pense pas qu'il ait tenu à ce que sa cousine le voie dans la maison. Il espérait qu'elle le trouverait allant et venant à côté du taxi. Et je ne pense pas non plus que le chauffeur de taxi était censé le voir entrer dans la maison. Il devait donner l'impression d'avoir marché de long en large en fumant et en attendant la fille. Rappelez-vous que le taxi était tourné dans l'autre direction.

» Bien entendu, le lendemain matin, il a fallu qu'il porte le collier en gage. Il devait toujours faire semblant d'avoir besoin d'argent. Puis, lorsqu'il entend parler du crime, il effraye la fille pour qu'elle ne parle pas de leur expédition. Ils prétendront qu'ils ont passé cet entracte ensemble, à l'opéra.

— Alors pourquoi ne s'en est-il pas tenu à cette version ? demanda vivement Poirot.

Japp haussa les épaules.

— Il a changé d'avis. Ou jugé qu'elle serait incapable de tenir jusqu'au bout. Elle est du genre nerveux.

— Oui, fit Poirot, songeur. Elle est du genre nerveux...

Après un silence, il reprit :

— Ne pensez-vous pas que, pour le capitaine Marsh, il aurait été plus simple et plus facile de quitter l'opéra seul, pendant l'entracte ? D'entrer tranquillement avec sa clef, de tuer son oncle et de retourner à l'opéra, plutôt que d'avoir un taxi dehors et, dedans, une fille très nerveuse qui risque à tout moment de descendre l'escalier, de perdre la tête et de le trahir ?

Japp eut un sourire.

— C'est ce que nous aurions fait, vous ou moi. Mais nous sommes légèrement plus intelligents que le capitaine Ronald Marsh.

— Je n'en suis pas sûr. Je l'ai trouvé très intelligent.

— Mais pas si intelligent que monsieur Hercule Poirot ! Allons ! J'en suis bien certain, dit Japp en riant.

Poirot le regarda froidement.

— S'il n'est pas coupable, pourquoi aurait-il poussé Carlotta Adams à se livrer à cette mascarade ? poursuivit Japp. Je ne vois qu'une réponse : pour protéger le vrai criminel.

— Sur ce point, je suis entièrement d'accord avec vous.

— Eh bien, je suis heureux que nous soyons d'accord sur quelque

chose.

— C'est peut-être lui qui a parlé à Mlle Adams..., murmura Poirot, songeur. Quoi que en réalité... non, c'est idiot.

Puis, levant soudain les yeux vers Japp, il lança une brève question :

— Et quelle est votre théorie à propos de la mort de Carlotta Adams ?

Japp s'éclaircit la gorge.

— Je pencherais pour... l'accident. Un accident qui tombe à pic, je l'admets. Je ne crois pas qu'il ait quelque chose à voir là-dedans. Son alibi après l'opéra est sans faille. Il est resté chez Sobranis avec les Dorthheimer, jusqu'à 1 heure du matin. Elle était au lit et endormie depuis longtemps. Non, je pense que c'est une illustration de la chance infernale qu'ont parfois les criminels. Sans cet accident, son plan était fait. D'abord, il lui aurait fait une peur bleue, lui aurait raconté qu'elle allait être arrêtée pour meurtre si elle avouait la vérité. Puis il l'aurait apaisée avec de l'argent frais.

— Croyez-vous, demanda Poirot en regardant droit devant lui, croyez-vous que Mlle Adams aurait laissé pendre une autre femme alors qu'elle détenait la preuve de son innocence ?

— Jane Wilkinson n'aurait pas été pendue. Les témoignages de ceux qui ont passé la soirée chez sir Montagu Corner sont irréfutables.

— *Mais l'assassin ne le savait pas.* Il pensait que Jane Wilkinson serait pendue et que Carlotta Adams se tairait.

— Vous aimez causer, monsieur Poirot ! Vous voilà maintenant tout à fait convaincu que Ronald Marsh est blanc comme neige et qu'il ne ferait pas de mal à une mouche. Vous croyez qu'il a vu un homme s'introduire subrepticement dans la maison ?

Poirot haussa les épaules.

— Savez-vous qui il a cru reconnaître ?

— Je peux peut-être deviner.

— Bryan Martin, la vedette de cinéma. Qu'est-ce que vous en dites ? Un homme qui ne connaissait même pas lord Edgware !

— Dans ce cas, on doit trouver bizarre, en effet, de voir cet homme entrer dans la maison avec une clef.

— Pfft ! fit Japp, qui exprimait ainsi bruyamment son mépris. Et maintenant, je vais sans doute vous surprendre si je vous dis que Bryan Martin n'était pas à Londres ce soir-là. Il a emmené une

demoiselle dîner à Molesey. Ils ne sont pas rentrés avant minuit.

— Ah ! fit doucement Poirot. Non, cela ne me surprend pas. La jeune femme était-elle également un membre de la profession ?

— Non. Elle tient un magasin de chapeaux. En fait, c'était une amie de Carlotta Adams, Mlle Driver. Vous serez d'accord, je pense, pour ne pas douter de son témoignage ?

— Je ne le conteste pas, mon ami.

— En réalité, vous êtes refait et vous le savez, mon vieux, remarqua Japp en riant. C'est une histoire à dormir debout, inventée sur l'instant, voilà tout. Personne n'est entré au numéro 17 ni dans l'une ou l'autre des maisons voisines. Cela prouve quoi ? Que Sa Seigneurie est un menteur.

Poirot secoua tristement la tête. Japp se leva, ragaillardi.

— Allons, nous avons raison, vous le savez très bien.

— Que signifie « D., Paris, novembre » ?

Japp haussa les épaules.

— Une vieille histoire, j'imagine. Une fille ne peut-elle posséder un souvenir remontant à six mois sans qu'il ait quelque chose à voir avec le crime ? Il ne faut pas perdre le sens des proportions.

— Six mois, murmura Poirot avec un éclair soudain dans le regard. Dieu, que je suis bête !

— Que dit-il ? me demanda Japp.

— Écoutez, dit Poirot.

Il se leva et tapota la poitrine de Japp.

— Pourquoi la femme de chambre de Mlle Adams n'a-t-elle pas reconnu la boîte ? Pourquoi Mlle Driver ne l'a-t-elle pas reconnue non plus ?

— Que voulez-vous dire ?

— C'est parce que cette boîte était neuve ! On venait de la lui donner. Paris, novembre – c'est parfait, c'est sans doute la date qui correspond au souvenir. Mais la boîte lui avait été donnée maintenant, pas à ce moment-là. On venait de l'acheter ! On venait juste de l'acheter ! Faites des recherches, je vous en supplie, mon bon Japp. C'est une possibilité, oui, décidément, c'est une possibilité. Elle n'a pas été achetée ici mais à l'étranger, probablement à Paris. Si on l'avait achetée ici, avec toutes les photos et les descriptions parues dans la

presse, le bijoutier se serait présenté à la police. Oui, oui, Paris. Peut-être dans une autre ville étrangère, mais, à mon avis, à Paris. Trouvez-le, je vous en supplie. Faites une enquête. Je voudrais... Je voudrais tellement savoir qui est ce mystérieux D.

— Cela ne peut pas faire de mal, déclara Japp, bon prince. Je ne peux pas dire que cela m'excite beaucoup, mais je ferai mon possible. Plus nous en savons, mieux ça vaut.

Et sur un joyeux signe de tête, il s'en alla.

LA LETTRE

— Et maintenant, dit Poirot, allons déjeuner.

Il me prit par le bras. Il me souriait.

— J'ai bon espoir, expliqua-t-il.

J'étais heureux de le voir redevenu enfin lui-même, mais je restais néanmoins convaincu de la culpabilité du jeune Ronald. Je me demandais si Poirot lui-même ne s'était pas rallié aux arguments de Japp. La recherche de l'acheteur de la boîte n'était peut-être qu'une dernière tentative pour sauver la face.

Nous partîmes, dans la bonne humeur.

À mon grand amusement, j'aperçus Bryan Martin et Jenny Driver qui déjeunaient ensemble au fond de la salle. Me rappelant ce que Japp avait dit, je soupçonnai aussitôt une aventure amoureuse.

Ils nous aperçurent aussi et Jenny nous fit un signe de la main.

Nous en étions au café, lorsqu'elle quitta son compagnon pour venir vers nous, plus vive et dynamique que jamais.

— Puis-je m'asseoir une minute auprès de vous, monsieur Poirot ?

— Assurément, mademoiselle. Je suis enchanté de vous voir. M. Martin ne se joindra-t-il pas à nous ?

— Je lui ai demandé de n'en rien faire. Je voudrais vous parler de Carlotta.

— Oui, mademoiselle ?

— Vous vouliez savoir s'il n'y avait pas un homme dans sa vie. C'est bien ça ?

— Oui, oui.

— Je n'ai pas cessé de réfléchir. Parfois, cela prend un certain temps, vous savez, pour éclaircir les choses. Il faut retourner en arrière, se rappeler des mots, des phrases auxquelles on n'avait pas nécessairement prêté attention à l'époque. Eh bien, c'est ce que j'ai fait. J'ai réfléchi encore et encore, j'ai essayé de me rappeler ce qu'elle m'avait dit exactement. Et j'ai fini par en tirer une conclusion.

— Oui, mademoiselle ?

— Je crois que l'homme qui l'intéressait... ou auquel elle commençait à s'intéresser, était Ronald Marsh. Vous savez, celui qui vient juste d'hériter du titre.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela, mademoiselle ?

— Eh bien, Carlotta m'a tenu un jour un discours très général à propos de la façon dont les mauvais coups du sort pouvaient affecter le caractère d'un individu. Elle disait qu'un homme pouvait être naturellement honnête et cependant descendre la pente. Plus victime que coupable, vous connaissez ça. Ce qu'une femme se raconte quand elle commence à avoir un faible pour un homme. Je l'ai entendu si souvent ! Et voilà que Carlotta, cette fille pleine de bon sens, me sortait cette histoire comme une parfaite idiote qui ne connaîtrait rien de la vie. « Ho, ho ! me suis-je dit. Il y a anguille sous roche. » Elle n'avait pas prononcé de nom – elle s'exprimait en général. Mais aussitôt après, elle s'était mise à parler de Ronald Marsh que la vie avait maltraité. Elle l'avait fait sans passion et d'un ton détaché. Si bien que je n'avais pas pensé à lier les deux choses, à l'époque. Mais maintenant, je me demande... Il me semble qu'elle faisait allusion à Ronald Marsh. Qu'en pensez-vous, monsieur Poirot ?

Elle le regardait gravement.

— Je pense, mademoiselle, que vous venez peut-être de me donner là de précieux renseignements.

— Tant mieux ! s'écria Jenny en battant des mains.

Poirot la regarda avec gentillesse.

— Vous n'êtes peut-être pas au courant ? Le jeune homme dont vous parlez, Ronald Marsh... lord Edgware, il vient d'être arrêté.

— Oh ! (Sa bouche s'arrondit de surprise.) Alors, mes efforts de réflexion sont venus trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, rétorqua Poirot. Pas avec moi, en tout cas. Je vous remercie, mademoiselle.

Elle nous quitta pour aller retrouver Bryan Martin.

— Alors, Poirot, dis-je. Voilà qui sape sérieusement vos convictions.

— Non, Hastings. Au contraire, cela ne fait que les renforcer.

Mais, malgré cette vaillante assertion, j'avais la certitude qu'il avait été secrètement ébranlé.

Les jours suivants, il ne parla pas une seule fois de l'affaire Edgware. Si j'abordais le sujet, il répondait par monosyllabes et sans manifester le moindre intérêt. En d'autres termes, il s'en lavait les mains. Quoiqu'il ait élaboré dans son fantastique cerveau, il était bien obligé d'admettre maintenant que cela ne s'était pas réalisé, que sa première opinion était la bonne, et que Ronald Marsh n'était que trop justement accusé du crime. Seulement, quand on s'appelle Hercule Poirot, il est difficile de le reconnaître ouvertement. Il faisait donc mine de ne plus s'y attacher.

C'était ainsi du moins que je m'expliquais son attitude. Cela semblait corroboré par les faits. Il ne s'intéressa pas le moins du monde au jugement, une pure formalité d'ailleurs, et s'occupa activement d'autres affaires.

Je compris, seulement quinze jours après les événements que je raconte dans mon précédent chapitre, que je m'étais complètement trompé sur son attitude.

C'était l'heure du petit déjeuner. La pile de courrier habituelle reposait près de l'assiette de Poirot. Il la triait avec dextérité. Tout à coup, il laissa échapper une brève exclamation de plaisir, et saisit une lettre au timbre américain.

Il l'ouvrit avec son petit coupe-papier. Il avait l'air si content que je le regardai faire avec intérêt. L'enveloppe contenait une lettre et une épaisse liasse de papiers.

Poirot lut la lettre deux fois de suite, puis leva les yeux.

— Voulez-vous voir ça, Hastings ?

Je lus à mon tour :

Cher monsieur Poirot,

J'ai été très touchée par votre gentille – votre très gentille lettre. Tout cela est tellement déconcertant... Mis à part mon terrible chagrin, j'ai été choquée par ce qu'on a eu l'air d'insinuer à propos de Carlotta – la plus chérie, la plus adorable des sœurs qu'une fille ait jamais eue. Non, monsieur Poirot, elle ne prenait pas de drogue. J'en suis sûre. Elle avait

horreur de ce genre de choses. Je l'ai souvent entendue le dire. Si Carlotta a joué un rôle dans la mort de ce pauvre homme, c'est en toute innocence – la lettre qu'elle m'a écrite en est la preuve. Je vous envoie l'original puisque vous me le demandez. J'ai beaucoup de peine à me séparer de la dernière lettre qu'elle m'a écrite, mais je sais que vous en prendrez soin et que vous me la rendrez. Si, comme vous le dites, elle peut vous aider à résoudre le mystère qui entoure sa mort, alors, bien sûr, il faut que vous l'ayez.

Vous me demandez si Carlotta faisait allusion dans ses lettres à quelqu'un de spécial. Elle parlait de beaucoup de gens, bien sûr, mais de personne en particulier. Ceux qu'elle fréquentait le plus étaient, je pense, Bryan Martin, que nous connaissions depuis des années, une fille nommée Jenny Driver, et un certain capitaine Ronald Marsh.

J'aimerais pouvoir vous aider davantage. Vous m'avez écrit avec tant de gentillesse et de compréhension, et vous avez l'air de deviner ce que Carlotta et moi étions l'une pour l'autre.

Avec toute ma reconnaissance.

Lucie Adams.

P.S. – Un policier vient juste de me réclamer cette lettre. Je lui ai répondu que je vous l'avais déjà envoyée. Ce n'était pas vrai, bien sûr, mais il m'a paru important que vous la voyiez d'abord. Il semblerait que Scotland Yard en ait besoin comme pièce à conviction contre le meurtrier. Vous la leur communiquerez. Mais, oh ! je vous en prie, assurez-vous qu'ils me la rendront un jour ! Vous comprenez, ce sont les derniers mots que Carlotta m'a adressés.

— Ainsi, vous lui avez écrit vous-même, remarquai-je. Pourquoi avez-vous fait ça, Poirot ? Et pourquoi lui avoir demandé l'original de la lettre de Carlotta ?

Il était en train de tirer de l'enveloppe les papiers dont j'ai parlé.

— En vérité, je ne saurais le dire, Hastings, sinon que j'espérais contre tout espoir que, d'une certaine façon, l'original expliquerait l'inexplicable.

— Je ne vois pas comment vous pourriez écarter les termes de cette lettre. Carlotta Adams l'a remise elle-même à sa femme de chambre pour qu'elle la poste. Il n'y a eu aucun tour de passe-passe. Et elle a tout d'une lettre ordinaire, parfaitement authentique.

— Je sais, je sais, soupira Poirot. Et c'est ce qui rend les choses si difficiles. Voyez-vous, Hastings, telle que se présente la situation, cette lettre est... *impossible*.

— Absurde !

— Si, si, c'est ainsi. Voyez-vous, telles que je conçois les choses, il en est qui *doivent* se produire – qui se suivent les unes les autres avec ordre et logique, de façon compréhensible... Et voilà que survient cette lettre. Elle ne concorde pas avec le reste. Alors, qui se trompe ? Hercule Poirot ou la lettre ?

— Vous ne pensez pas que ce pourrait être Hercule Poirot ? suggérai-je aussi délicatement que je le pus.

Poirot m'adressa un regard réprobateur.

— Il m'est arrivé de commettre des erreurs, mais ce n'est pas le cas ici. Puisque la lettre paraît impossible, c'est qu'elle est impossible. Quelque chose nous échappe à propos de cette lettre. Je cherche à découvrir ce que c'est.

Et là-dessus il se remit à l'examiner avec un petit microscope de poche.

Après une inspection approfondie, il me la tendit. Je n'y vis évidemment rien d'anormal. L'écriture était nette et lisible, et c'était mot pour mot la même que celle qui nous avait été télégraphiée.

Poirot poussa un long soupir.

— Il n'y a là aucune contrefaçon, non, tout est écrit de la même main. Et pourtant, comme je l'ai dit, c'est impossible...

Il s'interrompit et me demanda de lui rendre les feuillets. Il recommença à les parcourir, lentement.

Soudain, il poussa un cri.

J'avais quitté la table et je regardais par la fenêtre. Je me retournai vivement.

Poirot frémissait littéralement d'excitation. Ses yeux étaient verts comme ceux d'un chat. Il pointait un doigt tremblant sur la lettre.

— Vous voyez, Hastings ? Regardez ici, vite, venez voir !

J'accourus. Un feuillet du milieu de la lettre était étalé devant lui. Je ne constatai rien d'anormal.

— Vous ne voyez pas ? Tous les autres feuillets ont les bords proprement coupés. C'étaient des feuilles simples. Mais celle-ci, regardez, elle a été déchirée d'un côté. Vous comprenez ce que je veux

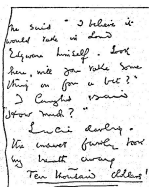
dire ? C'était une double page et, par conséquent, il manque une page à la lettre !

Je le regardai, l'air stupide sans aucun doute.

— Comment est-ce possible ? Le sens y est !

— Oui, oui, le sens y est, justement. C'est là que l'idée est diablement ingénieuse ! Lisez, vous comprendrez.

Je pense que le mieux est de reproduire ici un fac-similé de la page en question.



— Vous voyez, à présent ? La page précédente s'interrompt au moment où Carlotta parle du capitaine Marsh. Elle se déclare désolée pour lui, elle écrit : « Il a beaucoup aimé mon spectacle », et le feuillet suivant reprend avec « Il m'a dit... ». Mais, mon ami, *il manque une page* ! Le « Il » de la nouvelle page peut très bien ne pas être le « il » de la page précédente. En fait, c'est bien d'un autre « il » qu'il s'agit. C'est un autre homme qui a proposé la mystification. Remarquez que son nom n'est mentionné nulle part ensuite. Ah ! C'est épatant ! D'une façon ou d'une autre, le meurtrier parvient à s'emparer de cette lettre. Elle le dénonce. Il envisage sûrement de la supprimer et puis, en la relisant, il trouve un autre moyen de s'en sortir. Il enlève une page et la lettre accuse maintenant un autre homme, un homme qui a aussi des raisons de souhaiter la mort de lord Edgware ! Ah ! quel cadeau ! Il arrache la page et remet la lettre en place.

Je regardai Poirot avec une certaine admiration. Je n'étais cependant pas tout à fait gagné à sa théorie. Il me paraissait parfaitement possible que Carlotta ait utilisé une demi-feuille de papier déjà déchirée. Mais Poirot était si transfiguré par la joie que je n'eus pas le courage de suggérer cette prosaïque éventualité. Et après tout, il n'était pas impossible qu'il ait raison.

Toutefois, je me permis de soulever une ou deux objections à cette théorie.

— Mais comment l'homme, quel qu'il soit, est-il entré en possession

de la lettre ? Mlle Adams l'a sortie directement de son sac et l'a remise elle-même à la femme de chambre, qui l'a postée.

— De deux choses l'une : ou la femme de chambre a menti, ou Carlotta a rencontré l'assassin au cours de la soirée.

J'acquiesçai.

— Il semble que la deuxième solution soit la plus probable, reprit-il. Nous ignorons toujours où était Carlotta Adams entre le moment où elle a quitté son appartement et le moment où elle a laissé sa mallette à la consigne de la gare d'Euston, c'est-à-dire à 21 heures. Je crois, pour ma part, qu'elle avait rendez-vous quelque part avec le meurtrier et ils ont probablement dîné ensemble. Il lui a donné alors ses dernières instructions.

» Qu'est-il arrivé exactement en ce qui concerne la lettre ? Nous n'en savons rien. On ne peut que faire des suppositions. Elle la tenait peut-être à la main pour la poster. Elle l'a peut-être posée sur la table au restaurant. Il voit l'adresse et pressent un danger. Il a pu s'en emparer adroitement, quitter la table sous un prétexte quelconque, l'ouvrir, la lire, déchirer la page et ensuite, soit la replacer sur la table, soit la lui tendre au moment de partir en prétextant qu'elle l'avait laissée tomber.

» Peu importe la façon exacte dont il a procédé, mais deux choses paraissent claires. D'abord que Carlotta Adams a rencontré l'assassin ce soir-là, soit avant le meurtre de lord Edgware, soit après – elle aurait eu assez de temps pour un bref entretien après avoir quitté le Lyons Corner. Ensuite, j'ai dans l'idée, mais je peux me tromper, que c'est l'assassin qui lui a offert la boîte en or, peut-être en souvenir de leur première rencontre. *Si c'est le cas, D. est l'assassin.*

— Je ne vois pas ce que cette boîte vient faire là-dedans.

— Écoutez, Hastings, Carlotta ne s'adonnait pas au véronal. Sa sœur le dit et je crois que c'est vrai. C'était une fille saine et lucide qui n'avait aucun goût pour ce genre de choses. Ni ses amis ni sa femme de chambre n'ont reconnu la boîte. Alors, pourquoi l'a-t-on retrouvée en sa possession après sa mort ? Pour faire croire qu'elle prenait régulièrement du véronal, et depuis longtemps. C'est-à-dire, depuis au moins six mois. Disons qu'elle a vu l'assassin après le meurtre, ne serait-ce que quelques minutes. Ils ont pris un verre, Hastings, pour fêter le succès de leur entreprise. Et, dans la boisson de la jeune fille, il a mis une dose de véronal assez forte pour qu'elle ne risque pas de se réveiller le lendemain matin.

— Quelle horreur ! dis-je en frissonnant.

— Oui, ce n'est pas joli joli, dit Poirot avec ironie.

Il y eut un silence.

— Allez-vous raconter tout ça à Japp ? demandai-je

— Pas pour l'instant. Qu'ai-je à lui raconter ? Il me répondrait, ce bon Japp : « Encore une de vos découvertes ! La fille a simplement utilisé un morceau de papier dépareillé ! » C'est tout.

Je me sentis profondément confus.

— Et que répondre à ça ? poursuivit Poirot. Rien. C'est une chose possible. Mais je sais que cela ne s'est pas passé comme ça parce qu'il est nécessaire que les choses ne se soient pas passées comme ça.

Il marqua une pause. Il avait une expression rêveuse.

— Imaginez, Hastings, que cet homme ait eu de l'ordre et de la méthode ! Il aurait coupé la feuille, au lieu de la déchirer. Et nous n'aurions rien remarqué. Rien !

— Nous en déduisons donc que c'est un individu peu soigneux, dis-je en souriant.

— Non, non. Il était peut-être pressé. Avez-vous remarqué comme le papier est mal déchiré ? Oh ! Cet homme était assurément pressé par le temps.

Il s'arrêta et reprit :

— J'espère que vous avez pensé à ça. Cet homme, ce D, il faut qu'il ait un excellent alibi pour ce soir-là.

— Je ne vois pas comment il peut avoir un alibi quel qu'il soit s'il est allé d'abord à Regent Gate commettre un meurtre et ensuite retrouver Carlotta Adams.

— Précisément, dit Poirot. C'est bien ce que je veux dire. Il a furieusement besoin d'un alibi et il a dû en préparer un. Deuxième point : son nom commence-t-il vraiment par D ? Ou bien D est-il l'initiale d'un surnom sous lequel elle le connaissait ?

Il s'arrêta, puis déclara doucement :

— Un homme dont le nom ou le surnom commence par D. Nous devons le trouver, Hastings. Oui, nous devons le trouver.

DES NOUVELLES DE PARIS

Le lendemain, nous reçûmes une visite inattendue.

On nous annonça Geraldine Marsh.

Comme elle s'asseyait sur le siège que lui présentait Poirot, je ne pus m'empêcher d'éprouver de la pitié pour elle. Ses yeux noirs me parurent plus grands et plus sombres que jamais. Ils étaient cernés, comme si elle n'avait pas dormi. Elle avait le visage étrangement défait et fatigué pour quelqu'un d'aussi jeune... à peine plus qu'une enfant.

— Je suis venue vous voir, monsieur Poirot, parce que je suis à bout. Je suis terriblement inquiète.

— Oui, mademoiselle ? fit Poirot, grave et compatissant.

— Ronald m'a raconté ce que vous lui avez dit l'autre jour. Je veux dire, ce jour affreux où on l'a arrêté. (Elle frissonna.) D'après lui, vous vous seriez soudain approché quand il a déclaré qu'il supposait que personne ne le croirait et vous lui auriez dit : « Moi, je vous crois. » Est-ce vrai, monsieur Poirot ?

— C'est vrai, mademoiselle, c'est ce que j'ai dit.

— Je sais, mais je ne vous demandais pas si c'était vrai que vous l'ayez dit, mais si ce que vous avez dit était vrai. J'entends, croyez-vous à son histoire ?

Comme elle avait l'air angoissée, penchée ainsi en avant, les mains crispées...

— Oui, mademoiselle, répondit tranquillement Poirot. Je ne crois pas que votre cousin ait tué lord Edgware.

— Oh ! (Son visage reprit des couleurs, ses yeux s'ouvrirent tout grands.) Mais alors, vous devez penser... que quelqu'un d'autre l'a fait ?

— Évidemment, mademoiselle, répondit-il en souriant.

— Je suis stupide. Je m'exprime mal ! Je veux dire... Savez-vous qui est ce quelqu'un ? demanda-t-elle vivement.

— J'ai mes petites idées, naturellement ; mes soupçons, dirons-nous ?

— Voulez-vous m'en faire part ? Oh ! je vous en prie !

Poirot secoua la tête.

— Ce serait peut-être... injuste.

— Ainsi, vous soupçonnez précisément quelqu'un ?

Mais Poirot secoua encore la tête, sans se compromettre.

— Si seulement j'en savais davantage, l'implora la jeune fille, les choses seraient tellement plus faciles pour moi ! Et je pourrais peut-être vous aider. Oui, vraiment, je pourrais vous aider !

Elle était désarmante, mais Poirot secouait toujours la tête.

— La duchesse de Merton est toujours convaincue que c'est ma belle-mère, dit-elle, songeuse.

Elle jeta un coup d'œil interrogateur à Poirot qui ne réagit pas.

— Mais je vois mal comment c'est possible.

— Que pensez-vous d'elle ? De votre belle-mère ?

— À dire vrai, je la connais à peine. J'étais étudiante à Paris lorsque mon père l'a épousée. Quand je suis rentrée, elle a été plutôt gentille avec moi. Je veux dire, elle ne remarquait même pas ma présence. Je la trouvais très futile et... ma foi, intéressée.

Poirot opina du chef.

— Vous parliez de la duchesse de Merton. Vous la voyez souvent ?

— Oui. Elle m'a témoigné beaucoup d'amitié. J'ai passé du temps avec elle ces derniers quinze jours. Cela a été terrible avec tous ces interrogatoires, ces journalistes, Ronald en prison et tout... (Elle frissonna.) J'ai l'impression de n'avoir aucun véritable ami. Mais la duchesse a été merveilleuse et lui aussi a été très gentil – je veux dire, son fils.

— Il vous plaît ?

— Il est timide, je pense. Guindé et de rapports plutôt difficiles. Mais sa mère en parle souvent, ce qui fait que j'ai l'impression de le connaître mieux que je ne le connais en réalité.

— Je comprends. Dites-moi, mademoiselle, aimez-vous beaucoup votre cousin ?

— Ronald ? Bien sûr. Il... Je ne l'ai pas vraiment vu depuis deux ans, mais auparavant, il vivait à la maison. Je... je l'ai toujours trouvé merveilleux. Il plaisante, invente les choses les plus insensées. Quelle différence cela faisait, dans cette triste maison qu'est la nôtre !

Poirot hocha la tête avec compassion, mais posa ensuite une question qui me choqua par sa brutalité.

— Donc vous n'aimeriez pas le voir pendu ?

— Non, non ! dit la jeune fille en tressaillant violemment. Pas ça ! Ah ! si seulement c'était elle... ma belle-mère. Ça doit être elle. La duchesse dit que c'est elle.

— Ah ! soupira Poirot. Si seulement le capitaine Marsh était resté dans le taxi, hein ?

— Oui... Du moins, que voulez-vous dire ? (Elle fronça les sourcils.) Je ne comprends pas.

— S'il n'avait pas suivi cet homme dans la maison. Avez-vous entendu quelqu'un entrer, à propos ?

— Non, je n'ai rien entendu.

— Qu'avez-vous fait en entrant dans la maison ?

— Je suis montée directement dans ma chambre chercher les perles, comme vous savez.

— Bien sûr. Et cela vous a pris un certain temps.

— Oui. Je ne suis pas arrivée à trouver tout de suite la clef de mon coffret à bijoux.

— C'est souvent le cas. Plus on se dépêche, moins on va vite. Vous avez mis un certain temps à redescendre et alors... vous avez trouvé votre cousin dans le vestibule.

— Oui, sortant de la bibliothèque.

Elle déglutit.

— Je comprends. Cela vous a fait un choc.

— En effet. (Elle le remercia du regard pour son ton amical.) Cela m'a surprise.

— Bien sûr, bien sûr.

— Ronnie a dit derrière mon dos : « Alors, Dina, tu les as ? » Cela m'a fait sursauter.

— Oui, fit Poirot gentiment. Comme je l'ai déjà dit, c'est bien dommage qu'il ne soit pas resté dehors. Le chauffeur de taxi aurait pu jurer qu'il n'était pas entré dans la maison.

Elle hocha la tête. Ses larmes tombaient, sans qu'elle y prît garde, sur ses genoux. Elle se leva, et Poirot lui prit la main.

— Vous voulez que je vous le sauve, c'est bien ça ?

— Oh, oui ! Je vous en prie. Vous ne savez pas...

Elle serrait les poings, essayant de se maîtriser.

— La vie n'a pas été facile, pour vous, mademoiselle, dit doucement Poirot. Je m'en rends bien compte. Non, elle n'a pas été facile. Hastings, voulez-vous appeler un taxi pour mademoiselle ?

Je descendis avec elle et la mis dans un taxi. Elle s'était ressaisie et me remercia avec grâce.

Je trouvai Poirot en train d'arpenter la pièce, les sourcils froncés. Il avait l'air malheureux.

Le téléphone sonna, et je me réjouis de la diversion.

— Qui est à l'appareil ? Oh, Japp ? Bonjour, mon ami.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demandai-je en m'approchant...

Finalement, après diverses exclamations, Poirot dit :

— Oui, et qui est venu ? Est-ce qu'ils le savent ?

Quelle qu'ait été la réponse, ce n'était pas ce qu'il attendait. Sa mâchoire tomba de façon grotesque.

— Vous en êtes sûr ?

— ...

— Non, c'est un peu contrariant, c'est tout.

— ...

— Oui, il faut que je révise mes idées.

— ...

— Comment ?

— ...

— Quand même, j'avais raison à ce propos... Oui, un détail, comme vous dites.

— ...

— Non, je n'ai pas changé d'avis. Je vous demande de bien vouloir continuer à enquêter dans les restaurants du voisinage de Regent Gate et Euston, Tottenham, Court Road et peut-être Oxford Street ?

— ...

— Oui, un homme et une femme. Et aussi dans les environs du Strand juste avant minuit. Comment ?

— ...

— Mais oui, je sais que le capitaine Marsh était avec les Dortheimer. Mais il n'y a pas que le capitaine Marsh au monde !

— ...

— Ce n'est pas joli de dire que j'ai une tête de cochon. Tout de même, rendez-moi ce service, je vous en prie.

Il remplaça le combiné.

— Eh bien ? demandai-je, impatient.

— La boîte en or a été effectivement achetée à Paris. On l'a commandée par correspondance, chez un joaillier réputé, spécialisé dans ce genre d'objets. La lettre venait d'une certaine lady Ackerley, elle était signée Constance Ackerley. Naturellement, il n'existe personne de ce nom. La lettre est arrivée deux jours avant le meurtre. La commande comprenait des initiales en rubis et une inscription à l'intérieur. Il s'agissait d'une commande urgente, qu'on devait venir chercher le lendemain. C'est-à-dire, la veille du crime.

— Et on est venu la chercher ?

— Oui, et on a payé en espèces.

— Qui est venu la chercher ? demandai-je, surexcité.

J'avais l'impression que nous approchions de la vérité.

— Une femme, Hastings.

— Une femme ? répétai-je, surpris.

— Mais oui. Une femme, petite, entre deux âges, et portant un pince-nez.

Nous nous regardâmes, complètement ahuris.

UN DÉJEUNER

Ce fut le lendemain, je crois, que nous nous rendîmes au déjeuner donné par les Widburn à l'hôtel Claridge.

Poirot n'avait pas plus que moi envie d'y aller. En fait, c'était la sixième invitation que nous recevions. Mme Widburn était une personne obstinée qui aimait les célébrités. Nullement découragée par nos refus répétés, elle avait fini par nous proposer un tel choix de dates que nous dûmes capituler. Dans ces conditions, plus vite nous nous y rendrions, plus vite nous en serions débarrassés.

Depuis que nous avons reçu des nouvelles de Paris, Poirot se montrait très peu communicatif. À toutes mes observations, il répondait :

— Il y a là quelque chose qui m'échappe.

Et, à plusieurs reprises, il murmura :

— Pince-nez. Pince-nez à Paris. Pince-nez dans le sac de Carlotta Adams...

J'étais finalement content que ce déjeuner lui offre une source de distraction.

Le jeune Donald Ross était là, et vint nous accueillir joyeusement. Les hommes étant plus nombreux que les femmes, je me trouvai assis à côté de lui.

Jane Wilkinson était presque en face de nous et, à côté, entre elle et Mme Widburn, se trouvait le jeune duc de Merton.

Il me fit l'impression – mais peut-être était-ce seulement une impression – d'être légèrement mal à l'aise. J'imagine que la

compagnie n'était pas de son goût. C'était un jeune homme résolument conservateur, voire réactionnaire. Le genre de personnage qui a l'air d'être – par une espèce de regrettable erreur – sorti tout droit du Moyen Âge. Son emballement pour la très moderne Jane Wilkinson faisait partie de ces plaisanteries anachroniques que la nature se plaît parfois à inventer.

Devant la beauté de Jane et sensible au charme que sa délicieuse voix rauque conférait à la plus banale de ses interventions, je pouvais difficilement m'étonner de sa reddition. Mais on peut s'habituer à une beauté parfaite et à une voix enivrante. Il me vint à l'esprit qu'un rayon de bon sens était peut-être en train de dissiper les brumes de ce grisant amour. Ce fut une remarque entendue par hasard, ou plus exactement une gaffe humiliante commise par Jane, qui me donna cette impression.

Quelqu'un – je ne me rappelle plus qui – ayant parlé du « jugement de Pâris », la voix délicieuse de Jane s'était élevée aussitôt :

— Paris ? Oh ! Paris ne casse vraiment rien ! Aujourd'hui, ce sont Londres et New York qui comptent !

Comme cela arrive parfois, cette intervention tomba pendant un arrêt de la conversation. Ce fut un moment très gênant. Sur ma droite, j'entendis Donald Ross reprendre sa respiration. Mme Widburn se lança dans une tirade volubile sur l'opéra russe. Chacun se mit en hâte à parler à son voisin. Seule Jane regardait sereinement autour d'elle, pas le moins du monde consciente d'avoir commis un impair.

C'est alors que je remarquai le duc. Les lèvres serrées, il avait rougi, et j'eus la sensation qu'il s'écartait de Jane. Sans doute venait-il d'avoir un avant-goût des situations très gênantes auxquelles pourrait le conduire un mariage avec une Jane Wilkinson.

Saisissant la première idée qui me vint à l'esprit, je m'adressai à ma voisine de gauche, une dame corpulente et titrée qui organisait des matinées enfantines. Je me rappelle lui avoir demandé :

— Qui est cette femme extravagante vêtue de mauve, à l'autre bout de la table ?

Naturellement, c'était la sœur de la dame en question. Après avoir balbutié des excuses je me tournai vers Ross, qui me répondit par monosyllabes.

Ce fut alors que, rebuté de part et d'autre, j'aperçus Bryan Martin. Il avait dû arriver tard, car je ne l'avais pas encore vu.

Il était assis un peu plus loin, de mon côté, et parlait avec animation

à une jolie blonde.

Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu de près, et je fus frappé par son changement. Il n'avait plus l'air défait. Il paraissait plus jeune et en meilleure forme à tous les points de vue. Il riait et plaisantait avec son vis-à-vis et semblait d'excellente humeur.

Je n'eus pas le loisir de l'observer davantage, car à cet instant ma corpulente voisine me pardonna et m'autorisa aimablement à écouter un long monologue sur les merveilles de la matinée enfantine qu'elle organisait pour une œuvre.

Poirot avait rendez-vous et dut partir de bonne heure. Il enquêtait sur l'étrange disparition des bottes d'un ambassadeur et le rendez-vous avait été fixé à 14 h 30. Il m'avait chargé de présenter ses hommages à Mme Widburn. Tandis que j'attendais pour m'acquitter de cette tâche – d'autant plus ardue que notre hôtesse était justement entourée d'amis sur le départ, qui lui soufflaient tous des « Chérie » précipitamment –, quelqu'un me tapa sur l'épaule.

C'était le jeune Ross.

— M. Poirot n'est pas là ? Je voudrais lui parler.

Je lui expliquai que mon ami venait de partir.

Ross sembla consterné. En l'examinant avec plus d'attention, je compris que quelque chose l'avait bouleversé. Il avait l'air pâle, les traits tirés, et quelque chose de bizarre et de mal assuré dans le regard.

— Vous voulez le voir pour quelque chose de particulier ? demandai-je.

— Je... ne sais pas, répondit-il lentement.

La réponse était si bizarre que je le regardai, surpris. Il rougit.

— Je sais, cela paraît étrange. C'est qu'il s'est produit quelque chose d'étrange, en effet. Quelque chose que je n'arrive pas à comprendre. Je... J'aurais aimé avoir l'opinion de M. Poirot. Parce que, voyez-vous, je ne sais pas quoi faire. Je ne voudrais pas l'ennuyer, mais...

Il avait l'air si perplexe et si malheureux que je me hâtai de le rassurer.

— Poirot avait un rendez-vous, dis-je. Mais il sera de retour vers 17 heures. Vous pourriez peut-être lui téléphoner ou passer le voir à ce moment-là ?

— Merci. Je pense que je vais passer. À 17 heures ?

— Téléphonez d'abord, dis-je, pour ne pas vous déranger pour rien.

— Très bien. Je téléphonerai. Merci, Hastings. Je pense que c'est peut-être très important. Oui, peut-être.

Je hochai la tête et me tournai de nouveau du côté où Mme Widburn était en train de distribuer des paroles de politesse et de molles poignées de main.

Mon devoir accompli, je me disposais à partir lorsqu'un bras se glissa sous le mien.

— Ne faites pas semblant de ne pas me reconnaître, fit une voix joyeuse.

C'était Jenny Driver, très élégante d'ailleurs.

— Hello, dis-je. D'où sortez-vous ?

— J'étais à la table voisine.

— Je ne vous avais pas vue. Comment vont les affaires ?

— Ça marche très fort, merci.

— Vos assiettes à soupe ont du succès ?

— Mes assiettes à soupe, comme vous les appelez si aimablement, ont beaucoup de succès. Quand tout le monde aura la sienne, nous allons avoir un sale travail à faire : une espèce de cloche avec une plume qu'il faudra porter au beau milieu du front.

— C'est criminel.

— Pas du tout. Il faut bien que quelqu'un vienne au secours des autruches : elles sont toutes au chômage !

Elle se mit à rire et s'éloigna.

— Au revoir. Je m'accorde l'après-midi. Je vais faire un tour à la campagne.

— Vous avez raison. On étouffe, à Londres aujourd'hui.

Je me promenai moi aussi en rentrant par Hyde Park. Il était 16 heures quand j'arrivai à la maison. Poirot n'était pas encore rentré. Il revint vers 16 h 45. Il avait les yeux brillants et était visiblement d'excellente humeur.

— On dirait, Sherlock Holmes, que vous avez retrouvé les bottes de l'ambassadeur ! remarquai-je.

— C'était une histoire de trafic de cocaïne. Très ingénieuse. Je viens de passer une heure dans un institut de beauté. Il y avait là une jeune

filles aux cheveux auburn qui aurait bouleversé votre cœur sensible.

Poirot est convaincu que je suis particulièrement sensible aux cheveux auburn. Je ne me donnai pas la peine de riposter.

Le téléphone sonna.

— Ce doit être Donald Ross, dis-je en allant répondre.

— Donald Ross ?

— Oui, le jeune homme que nous avons rencontré à Chiswick. Il a quelque chose à vous dire. Allô ! Ici le capitaine Hastings.

C'était bien Ross.

— Ah, c'est vous, Hastings ? M. Poirot est rentré ?

— Oui. Vous voulez lui parler ou vous voulez venir ?

— Oh ! ce n'est pas grand-chose. Je peux aussi bien le lui dire par téléphone.

— Très bien, je vous le passe.

Poirot vint prendre le combiné. J'étais si près que je distinguais la voix de Ross.

— C'est M. Poirot ? demanda-t-il vivement, d'un ton surexcité.

— Lui-même.

— Écoutez, je ne voudrais pas vous ennuyer, mais il y a une chose qui me paraît un peu étrange. C'est en rapport avec la mort de lord Edgware.

Poirot devint très attentif.

— Allez-y, allez-y.

— Vous trouverez peut-être cela idiot...

— Non, non. Allez-y, parlez.

— C'est Paris qui m'a mis la puce à l'oreille. Vous comprenez...

J'entendis une vague sonnerie dans le lointain.

— Une seconde, dit Ross.

On entendit le bruit du combiné qu'il posait. Nous attendîmes. Poirot, le récepteur à l'oreille. Moi debout à côté de lui.

Deux minutes passèrent... trois minutes... quatre minutes... cinq minutes...

Poirot se dandinait d'un pied sur l'autre. Il jeta un coup d'œil sur la

pendule. Puis il manœuvra le crochet pour appeler l'opératrice. Il se tourna vers moi.

— Le combiné est toujours décroché à l'autre bout, mais ça ne répond plus. Vite, Hastings, cherchez l'adresse de Ross dans l'annuaire. Il faut y aller sur-le-champ !

PARIS ?

Quelques minutes plus tard, nous sautions dans un taxi.

Poirot était très grave.

— J'ai peur, Hastings, j'ai peur.

— Vous ne pensez pas..., commençai-je – et je m'arrêtai.

— Nous traquons quelqu'un qui a déjà frappé deux fois, Hastings, et qui n'hésitera pas à frapper encore. Il s'agite et se débat comme un rat, il lutte pour sa vie. Ross représente un danger. Ross doit donc être éliminé !

— Ce qu'il avait à dire était donc si important ? demandai-je, pensif. Il n'avait pas l'air de le penser.

— Alors, il se trompait. De toute évidence, ce qu'il avait à nous dire était d'une importance capitale.

— Mais qui pouvait le savoir ?

— Il vous a parlé là-bas au Claridge. Avec tout le monde autour. C'est de la folie. De la pure folie. Ah ! pourquoi ne l'avez-vous pas ramené avec vous et gardé, sans laisser personne l'approcher jusqu'à ce que j'aie entendu ce qu'il avait à dire !

— Je ne pensais pas... Je ne pouvais pas imaginer..., bredouillai-je.

De la main, Poirot me fit taire.

— Ne vous tenez pas pour responsable, comment auriez-vous pu savoir ? Moi... moi j'aurais su. L'assassin, voyez-vous, Hastings, est aussi fourbe qu'un tigre et aussi impitoyable. Ah ! Mais nous n'arriverons donc jamais !

Nous arrivâmes enfin. Ross habitait un duplex au premier étage d'une maison située sur une grande place, à Kensington. Une carte glissée dans une fente, sous la sonnette, nous l'indiqua. La porte d'entrée était ouverte. À l'intérieur, nous trouvâmes un escalier.

— Entrer là est un jeu d'enfant. Il n'y a personne, murmura Poirot en grimpant les marches quatre à quatre.

Au premier, nous trouvâmes une espèce de cloison et une porte étroite munie d'une serrure Yale. La carte de Ross était collée en plein milieu.

Nous nous arrê tâmes. Il régnait un silence de mort.

Je poussai la porte. À ma surprise, elle céda.

Nous entrâmes.

Il y avait une petite entrée avec une porte ouverte d'un côté et une autre porte ouverte devant nous sur ce qui devait être le salon.

Nous pénétrâmes dans le salon. Il était sobrement mais confortablement meublé, et il était désert. Sur une petite table, le téléphone et le combiné décroché, posé à côté.

Poirot avança d'un pas vif, jeta un regard circulaire et secoua la tête.

— Il n'est pas là. Venez, Hastings.

Nous retournâmes dans l'entrée et franchîmes l'autre porte. Elle conduisait dans une petite salle à manger. Tombé d'un fauteuil sur le côté, affalé sur la table, Ross était là.

Poirot se pencha sur lui.

Il se redressa, livide.

— Il est mort, poignardé, dans la nuque.

Longtemps après, les événements de cet après-midi-là étaient encore gravés dans ma mémoire, comme un cauchemar. Je n'arrivais pas à me débarrasser d'un horrible sentiment de culpabilité.

Beaucoup plus tard dans la soirée, lorsque nous fûmes de nouveau seuls, je fis part à Poirot, d'une voix mal assurée, des reproches amers que je m'adressais. Il me répondit vivement :

— Non, non. Ne vous reprochez rien. Comment auriez-vous pu deviner ? Pour commencer, le bon Dieu ne vous a pas doté d'une nature soupçonneuse.

— Parce que vous, vous auriez eu des soupçons ?

— Moi, c'est différent. J'ai passé ma vie à traquer des criminels. Je sais comment le besoin de tuer devient à chaque fois plus impérieux jusqu'à ce qu'à la fin, au moindre prétexte...

Il s'interrompt.

Il avait été très silencieux depuis notre affreuse découverte. Après l'arrivée de la police, pendant l'interrogatoire des autres locataires de la maison et les mille et un détails de l'horrible routine qui suit toujours un meurtre, il était resté distant, étrangement calme, le regard lointain et pensif. Maintenant, c'était avec ce même regard lointain et pensif qu'il s'était interrompu.

— Nous n'avons pas de temps à perdre en regrets, Hastings. Pas de temps à perdre en « si », déclara-t-il tranquillement. Ce pauvre garçon qui est mort avait quelque chose à nous révéler. Nous savons maintenant que ce quelque chose était de la plus haute importance. Sinon, on ne l'aurait pas tué. Puisqu'il n'est plus là pour nous renseigner, à nous de le deviner. De le deviner avec un seul petit indice pour nous guider.

— Paris ? dis-je.

— Oui, Paris.

Il se leva et se mit à marcher de long en large.

— Il a été plusieurs fois question de Paris, dans cette affaire, malheureusement, dans des contextes différents. Le mot Paris est gravé dans la boîte en or. Paris, en novembre dernier. Mlle Adams y était à cette époque. Ross aussi, peut-être ? Y avait-il encore quelqu'un d'autre que Ross connaissait ? Qu'il aurait vu avec Mlle Adams dans des circonstances un peu particulières ?

— Nous ne pourrions jamais le savoir, soupirai-je.

— Mais si, nous pouvons le savoir. Et nous le saurons ! Le pouvoir du cerveau humain, Hastings, est pratiquement illimité. Où revient encore le nom de Paris, dans cette affaire ? Il y a la petite dame au pince-nez qui est allée retirer la boîte chez le joaillier. Ross la connaissait-il ? Le duc de Merton était à Paris au moment du crime. Paris... Paris... Paris... Lord Edgware devait aller à Paris... Ah ! nous tenons peut-être quelque chose, là. L'aurait-on tué pour l'empêcher de se rendre à Paris ?

Il se rassit, les sourcils froncés. J'avais presque l'impression de sentir les ondes provoquées dans son cerveau par sa concentration forcenée.

— Que s'est-il passé au cours de ce déjeuner ? murmura-t-il. Un simple mot, une phrase prononcée par hasard aura pu révéler à Donald Ross le sens d'un renseignement qu'il détenait et auquel, jusque-là, il n'avait pas attaché d'importance. A-t-on parlé de la France ? De Paris ? De votre côté de la table, j'entends.

— On a prononcé le mot Paris, mais cela n'avait aucun rapport.

Je lui racontai la gaffe commise par Jane Wilkinson.

— C'est probablement l'explication, dit-il, songeur. Le mot Paris a pu suffire, en conjonction avec autre chose. Mais quelle autre chose ? Qu'est-ce que Ross regardait à ce moment-là ? Ou de quoi parlait-il au moment où le mot a été prononcé ?

— Il parlait de superstitions écossaises.

— Et ses yeux étaient posés sur... quoi ?

— Je ne sais plus très bien. Je pense qu'il regardait le bout de la table, là où Mme Widburn était assise.

— Qui était assis près d'elle ?

— Le duc de Merton, puis Jane Wilkinson, puis un inconnu de moi.

— M. le duc... Il est possible qu'il ait eu les yeux posés sur le duc lorsqu'on a prononcé le mot Paris. Souvenez-vous, le duc était à Paris, ou était censé s'y trouver, le soir du crime. Et si Ross s'était soudain souvenu d'un détail prouvant que Merton n'était pas à Paris ?

— Mon cher Poirot !

— Je sais, vous trouvez cela absurde. Comme tout le monde. M. le duc avait-il un mobile ? Oui, et solide. Mais imaginer qu'il a commis le crime, quelle absurdité ! Il est si riche, si assuré de son rang. Si connu pour sa noblesse de caractère ! Personne n'ira se pencher d'un peu près sur son alibi. Et pourtant, ce n'est pas bien difficile de se forger un alibi dans un grand hôtel. On sort par la porte de service... on rentre... c'est faisable. Dites-moi, Hastings, Ross n'a rien dit lorsqu'on a prononcé le mot Paris ? Il n'a manifesté aucune émotion ?

— Je crois me souvenir qu'il a repris sa respiration.

— Et lorsqu'il vous a parlé ensuite, était-il désorienté ? Embarrassé ?

— C'est tout à fait ça.

— Précisément. Une idée lui est venue à l'esprit. Mais ça ne tient pas debout ! se dit-il. C'est absurde ! Et pourtant... il hésite à exprimer sa pensée. Il veut d'abord m'en parler. Mais hélas, une fois qu'il s'est

décidé, je suis déjà parti.

— Si seulement il m'en avait dit davantage, me lamentai-je.

— Oui, si seulement... Qui était à côté de vous à ce moment-là ?

— Oh ! presque tout le monde. Ils prenaient tous congé de Mme Widburn. Je n'ai pas fait attention.

Poirot se leva à nouveau.

— Me serais-je trompé ? murmura-t-il en se remettant à faire les cent pas. Aurais-je eu tort depuis le début ?

Je le regardai avec sympathie. À quoi pensait-il ? Je n'en sais rien. Fermé comme une huître, avait dit Japp et c'était exactement cela. Tout ce que je savais, c'était qu'à cet instant précis, Hercule Poirot luttait avec lui-même.

— En tout état de cause, dis-je, on ne peut imputer ce meurtre à Ronald Marsh.

— C'est un point en sa faveur, dit mon ami, l'esprit ailleurs. Mais c'est sans intérêt pour l'instant.

Brusquement, il se rassit.

— Je ne peux pas m'être trompé complètement. Hastings, vous vous souvenez que je m'étais posé cinq questions ?

— Je me rappelle vaguement quelque chose comme ça.

— Pourquoi lord Edgware a-t-il changé d'avis au sujet de son divorce ? Qu'est devenue la lettre qu'il prétend avoir écrite à sa femme et qu'elle n'a jamais reçue ? Pourquoi avait-il cette expression de rage quand nous l'avons quitté, ce jour-là ? Que faisait ce pince-nez dans le sac à main de Carlotta Adams ? Pourquoi a-t-on téléphoné à lady Edgware chez sir Montagu et raccroché immédiatement ?

— Oui, c'était bien ça. Je m'en souviens, maintenant.

— Hastings, j'ai depuis longtemps une petite idée derrière la tête. Une idée à propos de l'identité de l'homme qui est dans la coulisse. J'ai trouvé la réponse à trois de ces questions, et ces réponses concordent avec ma petite idée. Mais il y a deux questions auxquelles je ne peux pas répondre, Hastings.

» Vous voyez ce que cela signifie ? Ou je me trompe de personne, *ça ne peut pas être cette personne*, ou la réponse aux deux questions que je n'arrive pas à résoudre est là, sous mon nez. Alors, quoi Hastings, quoi ?

Il se leva, alla à son secrétaire, l'ouvrit et en sortit la lettre que Lucie Adams lui avait envoyée d'Amérique. Il avait prié Japp de la lui laisser un jour ou deux. Il l'étala devant lui et se pencha sur elle.

Les minutes passèrent. Je bâillai et ouvris un livre. Je ne pensais pas que Poirot obtienne grand-chose de cet examen. Nous avions déjà étudié cette lettre sous toutes ses coutures. En admettant que Carlotta ne fît pas allusion à Ronald Marsh, il n'y avait rien qui pouvait indiquer de qui d'autre il s'agissait.

Je tournais les pages de mon livre.

Sans doute m'étais-je assoupi...

Soudain, Poirot poussa un cri sourd. Je me redressai brusquement.

Il me regardait avec une expression indescriptible, les yeux verts et brillants.

— Hastings, Hastings !

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Vous rappelez-vous ? Je vous ai dit que si le meurtrier était un homme d'ordre et de méthode, il aurait découpé la page, au lieu de l'arracher.

— Oui.

— J'avais tort. Ce crime a été exécuté de bout en bout avec ordre et méthode. *Il fallait déchirer la page et non la découper.* Regardez vous-même.

Je regardai.

— Eh bien, vous saisissez ? demanda Poirot.

Je secouai la tête.

— Vous voulez dire qu'il était pressé ?

— Pressé ou non, cela ne change rien. Vous ne comprenez pas, mon ami ? *Il fallait la déchirer...*

Je secouai la tête. D'une voix basse, Poirot déclara :

— J'ai été stupide. J'ai été aveugle. Mais maintenant... maintenant... Ça va marcher !

UNE HISTOIRE DE PINCE-NEZ

Une minute plus tard il avait changé d'humeur. Il sauta sur ses pieds.

Je sautai aussi sur les miens, sans rien comprendre, mais prêt à l'aider.

— Nous prendrons un taxi. Il n'est que 21 heures. Ce n'est pas trop tard pour faire une visite.

Je le suivis précipitamment dans l'escalier.

— Une visite à qui ?

— Nous allons à Regent Gate.

Je jugeai plus sage de me tenir coi. Poirot n'était pas disposé à répondre à des questions. Je voyais bien qu'il était extrêmement agité. Dans le taxi, il tambourina sur ses genoux avec impatience et nervosité, attitude qui tranchait avec son calme habituel.

Je repassai en esprit chaque mot de la lettre de Carlotta Adams à sa sœur. J'avais fini par la connaître presque par cœur. Je me répétais encore et encore les paroles de Poirot touchant la page déchirée.

En vain. En ce qui me concernait, ses propos n'avaient aucun sens. Pourquoi une page devait-elle être déchirée ? Non, je n'y comprenais rien.

À Regent Gate, un nouveau majordome vint nous ouvrir. Poirot demanda à voir Mlle Carroll. Comme nous suivions celui-là dans l'escalier, je me posai encore une fois la question de savoir où avait bien pu passer le précédent, le « dieu grec ». Jusqu'à présent, la police n'avait pas réussi à le débusquer. Je frissonnai en songeant qu'il était

peut-être mort, lui aussi.

L'apparition de Mlle Carroll, vive, soignée et parfaitement sensée, me tira de ces invraisemblables spéculations. Elle fut très surprise de voir Poirot.

— Je suis heureux de vous trouver encore ici, mademoiselle, dit celui-ci en s'inclinant. Je craignais que vous ne fissiez plus partie de la maison.

— Geraldine ne veut pas entendre parler de mon départ, expliqua Mlle Carroll. Elle m'a suppliée de rester. Et, en vérité, la pauvre enfant a bien besoin de quelqu'un en ce moment. Ce qu'il lui faut, c'est un pare-chocs. Et je vous assure, monsieur Poirot, que je suis un pare-chocs très efficace quand la nécessité s'en fait sentir.

Elle eut un léger sourire. On sentait qu'elle saurait éconduire reporters et chasseurs de nouvelles.

— Mademoiselle, je vous ai toujours considérée comme un modèle d'efficacité. J'admire beaucoup l'efficacité. C'est une chose très rare. Mlle Marsh, c'est vrai, n'a pas l'esprit pratique.

— C'est une rêveuse, dit Mlle Carroll. Pas réaliste pour deux sous. Elle ne l'a jamais été. Heureusement qu'elle n'a pas besoin de gagner sa vie.

— En effet.

— Mais vous n'êtes sans doute pas venu ici pour parler du sens pratique des uns et des autres. Que puis-je pour vous, monsieur Poirot ?

Poirot n'aimait guère qu'on le ramène ainsi au fait. Il affectionnait les approches indirectes. Mais avec Mlle Carroll, c'était impossible. Elle lui jeta un regard soupçonneux derrière ses verres épais.

— Il y a certains points sur lesquels j'aimerais avoir des informations précises. Je sais que je peux faire confiance à votre mémoire, mademoiselle.

— Si ce n'était pas le cas, je serais une piètre secrétaire, répondit Mlle Carroll.

— Lord Edgware était-il à Paris en novembre dernier ?

— Oui.

— Pourriez-vous me dire à quelle date ?

— Je dois le vérifier.

Elle se leva, ouvrit un tiroir, en sortit un petit registre, tourna les pages et annonça finalement :

— Lord Edgware est parti pour Paris le 3 novembre et est rentré le 7. Il y est retourné le 20 novembre, pour revenir le 4 décembre. Autre chose ?

— Non. Pour quelle raison ces déplacements ?

— La première fois, pour voir des statuettes qu'il avait envie d'acheter et qui devaient être mises aux enchères. La deuxième, sans raison particulière, à ma connaissance.

— Mlle Marsh a-t-elle accompagné son père à l'une de ces occasions ?

— Elle n'accompagnait jamais son père, quelle que soit l'occasion, monsieur Poirot. Cela ne serait pas venu à l'idée de lord Edgware. À l'époque, elle était pensionnaire à Paris, mais je ne pense pas que son père soit allé la voir ou l'ait jamais fait sortir – cela me surprendrait beaucoup en tout cas.

— Et vous, vous ne l'accompagniez jamais ?

— Non.

Elle le regarda avec curiosité et demanda brusquement :

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions, monsieur Poirot ? Où voulez-vous en venir ?

Il ne répondit pas et changea de sujet :

— Mlle Marsh aime beaucoup son cousin, n'est-ce pas ?

— Vraiment, monsieur Poirot, je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

— Elle est venue me voir, l'autre jour. Vous le saviez ?

— Non. (Elle parut stupéfaite.) Que vous a-t-elle dit ?

— Elle m'a dit, mais en d'autres termes, qu'elle aimait beaucoup son cousin.

— Pourquoi me le demander alors ?

— Pour avoir votre opinion.

Cette fois, Mlle Carroll décida de répondre.

— Elle l'aime beaucoup trop, à mon avis. Et ce n'est pas nouveau.

— Le nouveau lord Edgware ne vous plaît pas ?

— Je n'ai pas dit ça. Il m'embête, c'est tout. Il n'est pas sérieux. Je

reconnais qu'il a une espèce de charme. Il sait vous entortiller. Mais je préférerais que Geraldine s'intéresse à un garçon un peu plus énergique.

— Comme le duc de Merton ?

— Je ne connais pas le duc. Au moins, il semble prendre au sérieux les devoirs que lui impose sa situation. Mais il court après cette femme – la chère Jane Wilkinson.

— Sa mère...

— Oh ! je sais, sa mère aimerait mieux le voir marié à Geraldine. Mais que peuvent les mères ? Les fils ne veulent jamais épouser les filles avec lesquelles leur mère voudrait les voir mariés.

— Croyez-vous que le cousin de Mlle Marsh s'intéresse à elle ?

— Étant donné sa situation actuelle, qu'il s'y intéresse ou non n'a aucune importance.

— Vous pensez qu'il va être condamné ?

— Non. Je ne le crois pas coupable.

— Ce qui ne l'empêchera peut-être pas d'être condamné ?

Mlle Carroll ne répondit pas.

— Je ne veux pas vous retenir, dit Poirot en se levant. À propos, connaissiez-vous Carlotta Adams ?

— Je l'ai vue jouer. C'était brillant.

— Oui, elle était brillante. (Poirot sembla plongé dans ses méditations.) Ah ! J'oubliais mes gants !

Comme il se penchait pour les reprendre sur la table où il les avait posés, sa manche se prit dans la chaîne du pince-nez de Mlle Carroll, et le fit tomber. Poirot le ramassa ainsi que ses gants en murmurant des excuses.

— Je vous prie encore de me pardonner de vous avoir dérangée, conclut-il. Je pensais qu'il y avait peut-être une piste à trouver dans le conflit que lord Edgware avait eu avec quelqu'un l'année dernière. D'où mes questions sur Paris. Espoir déçu, je le crains, mais Mlle Marsh semblait tellement convaincue que son cousin n'était pas le coupable. Elle a été tout à fait catégorique. Eh bien, bonsoir, mademoiselle, et encore mille pardons.

Nous étions à la porte lorsque la voix de Mlle Carroll nous rappela.

— Monsieur Poirot, ce ne sont pas mes verres. Je n'y vois rien.

— Comment ?

Poirot la regarda avec stupéfaction. Puis il sourit.

— Quel imbécile je suis ! Ce sont mes verres qui sont tombés de ma poche lorsque je me suis baissé pour ramasser les vôtres. J'ai dû les intervertir. Ils se ressemblent beaucoup, vous voyez !

Ils échangèrent leurs montures en souriant, et nous prîmes congé.

— Poirot, dis-je lorsque nous fûmes dehors, vous ne portez pas de verres !

Il me lança un sourire éblouissant.

— Quelle pénétration ! Vous allez droit au cœur du problème !

— C'est le pince-nez que j'ai trouvé dans le sac à main de Carlotta Adams ?

— Exact.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il pouvait appartenir à Mlle Carroll ?

Poirot haussa les épaules.

— C'est la seule personne en rapport avec l'affaire qui porte des verres.

— Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas les siens, dis-je, songeur.

— C'est ce qu'elle affirme.

— Vous êtes un vieux démon soupçonneux.

— Pas du tout, pas du tout. Elle dit probablement la vérité. Je pense qu'elle dit la vérité. Sinon, elle n'aurait pas remarqué la substitution. Je m'y suis pris très adroitement, mon cher Hastings.

Nous marchions dans la rue sans but précis. Je proposai un taxi, mais Poirot secoua la tête.

— J'ai besoin de réfléchir, mon ami. Cela m'aide, de marcher.

Je me tus. Il faisait très lourd et je n'étais pas pressé de rentrer.

— Vos questions sur Paris n'étaient qu'un camouflage ? demandai-je avec curiosité.

— Pas uniquement.

— Nous n'avons toujours pas résolu le mystère de l'initiale D, dis-je. Bizarre que cela ne corresponde à aucun des noms ou prénoms des personnes impliquées dans cette affaire. À l'exception... – eh oui, c'est plutôt drôle –, à l'exception de Donald Ross. Et il est mort.

— Oui, reprit Poirot d'une voix sombre. Il est mort.

Je me souvins d'une autre soirée où nous avions marché ainsi, à trois... je me souvins aussi de quelque chose d'autre et je m'exclamai :

— Sapristi, Poirot ! Vous rappelez-vous ?

— Quoi donc, mon ami ?

— Ce que Ross a dit, à propos des treize personnes à table. *Et c'est lui qui s'est levé le premier.*

Poirot ne répondit pas. Je me sentais un peu mal à l'aise, comme on l'est toujours quand une superstition se trouve confirmée.

— C'est étrange, dis-je d'une voix sourde. Vous admettez que c'est étrange.

— Hein ?

— Je dis que c'est étrange – à propos de Ross et du treizième. Poirot, à quoi pensez-vous ?

À ma stupéfaction et, je dois l'avouer, non sans un certain écœurement, je vis Poirot se mettre soudain à rire. Il riait, il riait... De toute évidence, quelque chose avait déclenché chez lui la plus franche hilarité.

— De quoi diable riez-vous comme ça ? demandai-je vivement.

— Oh ! Oh ! Oh ! dit Poirot, s'étouffant presque. Ce n'est rien. Je viens de repenser à une devinette que j'ai entendue l'autre jour. Qu'est-ce qui a deux pattes, des plumes, et aboie comme un chien ?

— Un poulet, bien sûr, répondis-je d'un air las. Je la connaissais déjà quand j'étais au jardin d'enfants.

— Vous savez trop de choses, Hastings. Vous auriez dû répondre : « Je ne sais pas », et je vous aurais dit : « Un poulet. » Vous auriez répliqué : « Mais un poulet n'aboie pas comme un chien », et j'aurais rétorqué : « Ah ! Je l'ai ajouté pour que ce soit plus difficile. » Hastings, supposez que nous ayons là l'explication de la lettre D ?

— C'est idiot !

— Oui, pour la plupart des gens, mais pour certaines formes d'esprit... Oh ! si seulement je pouvais interroger quelqu'un...

Nous passions devant un grand cinéma. Les gens en sortaient, discutant de leurs affaires, de leurs domestiques, de leurs amis du sexe opposé et, à l'occasion, du film qu'ils venaient de voir.

Nous traversâmes la rue en même temps qu'un petit groupe d'entre

eux.

— J'ai beaucoup aimé ! disait une jeune fille. Je trouve que Bryan Martin est merveilleux ! Je ne rate pas un seul de ses films. Vous avez vu comment il a dévalé cette falaise et est arrivé à temps pour remettre les papiers ?

Son compagnon était moins enthousiaste.

— L'histoire est stupide. Ils n'avaient qu'à poser la question à Ellis tout de suite. Ce que n'importe quelle personne de bon sens aurait fait.

Le reste nous échappa. En arrivant sur le trottoir, je me retournai. Poirot était debout au milieu de la chaussée, avec des autobus fonçant sur lui des deux côtés. Instinctivement, je me cachai les yeux de la main. J'entendis un violent coup de freins et quelques expressions imagées de chauffeur de bus. Très digne, Poirot marcha jusqu'au trottoir. On aurait dit un somnambule.

— Poirot ! m'écriai-je, vous êtes fou ?

— Non, mon ami. C'est seulement que... il m'est venu une idée. Juste à ce moment-là.

— Un moment drôlement mal choisi ! répliquai-je. Il a bien failli être votre dernier.

— Aucune importance. Ah ! mon ami, j'ai été aveugle, sourd, inconscient. Je connais maintenant toutes les réponses à ces questions... aux cinq questions... Oui, je comprends tout. C'est si simple, c'est d'une simplicité enfantine !

POIROT POSE QUELQUES QUESTIONS

Notre retour fut plutôt bizarre.

De toute évidence, Poirot suivait ses propres pensées. De temps à autre, il murmurait un mot entre ses dents. J'en distinguai quelques-uns. Une fois, il dit « bougies », une autre fois, il dit quelque chose qui sonnait comme « douzaine ». Je pense que si j'avais été vraiment intelligent, j'aurais compris quel cours avaient pris ses idées. Leur cheminement était si évident. Quoi qu'il en soit, ce n'était que du charabia pour moi, à ce moment-là.

À peine étions-nous rentrés qu'il se précipita sur le téléphone. Il appela le Savoyet demanda à parler à lady Edgware.

— Aucune chance, mon vieux ! dis-je, amusé.

Poirot, comme je le lui ai souvent fait remarquer, est un des hommes les plus mal informés du monde.

— Vous n'êtes pas au courant ? Elle joue dans une nouvelle pièce. Elle doit être encore au théâtre. Il n'est que 22 h 30.

Mais Poirot ne me prêtait aucune attention. Il parlait avec le réceptionniste de l'hôtel, qui était évidemment en train de lui raconter ce que je venais de lui indiquer.

— Ah oui ? Dans ce cas, passez-moi la femme de chambre de lady Edgware.

Quelques minutes plus tard, il l'avait au bout du fil.

— Vous êtes la femme de chambre de lady Edgware ? M. Poirot à l'appareil. M. Hercule Poirot. Vous vous souvenez de moi ?

— ...

— Très bien. Écoutez, quelque chose de très important vient de survenir. J'aimerais que vous veniez me voir immédiatement.

— ...

— Mais oui, c'est très important. Je vais vous donner l'adresse, écoutez attentivement.

Il la répéta deux fois puis raccrocha, songeur.

— Qu'avez-vous en tête ? demandai-je avec curiosité. Vous êtes vraiment en possession d'une information ?

— Non, Hastings, c'est elle qui va me donner l'information.

— Quelle information ?

— Une information à propos d'une certaine personne.

— Jane Wilkinson ?

— Oh ! en ce qui la concerne, j'ai toutes les informations nécessaires. Je la connais sous toutes les coutures.

— Alors qui ?

Il me gratifia d'un de ses sourires suprêmement irritants et me conseilla de patienter.

Puis, il se mit à ranger la pièce avec un soin maniaque.

Dix minutes plus tard, la bonne arrivait, elle paraissait un peu nerveuse et mal à l'aise. C'était une petite femme bien mise, vêtue de noir. Elle regarda avec suspicion autour d'elle.

Poirot s'avança.

— Ah ! vous êtes venue. C'est fort aimable à vous. Asseyez-vous là, je vous en prie, mademoiselle... Ellis, je crois ?

— Oui, monsieur. Ellis.

Elle s'assit, les mains jointes sur ses genoux, et nous dévisagea l'un après l'autre. Son petit visage pâle était parfaitement tranquille et elle avait les lèvres pincées.

— Pour commencer, mademoiselle Ellis, depuis quand êtes-vous au service de lady Edgware ?

— Depuis trois ans, monsieur.

— C'est bien ce que je pensais. Vous connaissez donc bien ses affaires.

Ellis ne répondit pas. Elle lui lança un regard réprobateur.

— Ce que je veux dire, c'est que vous devez savoir qui pouvaient être ses ennemis ?

Ellis serra davantage les lèvres.

— La plupart des femmes ont essayé à un moment ou à un autre de lui jouer un méchant tour, monsieur. Oui, elles sont toutes contre elle, par jalousie.

— Elle ne plaît pas aux personnes de son sexe ?

— Non, monsieur. Elle est trop belle. Et elle réussit toujours à obtenir ce qu'elle veut. Dans le milieu théâtral, on se jalouse beaucoup.

— Et les hommes ?

Ellis s'autorisa un sourire aigre sur son visage desséché.

— Elle peut faire des hommes ce qu'elle veut, monsieur, c'est un fait.

— Je suis d'accord avec vous, dit Poirot en souriant. Cependant, je peux imaginer certaines circonstances où...

Il s'interrompit, puis reprit d'une voix différente :

— Vous connaissez Bryan Martin, l'acteur de cinéma ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Très bien ?

— Très bien, en effet.

— Je pense ne pas me tromper en disant qu'il y a un peu moins d'un an, M. Bryan Martin était très amoureux de votre maîtresse.

— Éperdument amoureux, monsieur. Et il n'« était » pas, il « est », si vous voulez mon avis.

— Il croyait alors qu'elle allait l'épouser, hein ?

— Oui, monsieur.

— Avait-elle sérieusement envisagé ce mariage ?

— Elle y avait songé, monsieur. Si elle avait pu obtenir le divorce, je pense qu'elle l'aurait épousé.

— C'est alors, je suppose, que le duc de Merton est entré en scène ?

— Oui, monsieur. Il voyageait aux États-Unis. Pour lui, c'a été le coup de foudre.

— Et alors, adieu Bryan Martin et ses chances.

Ellis hocha la tête.

— Bien sûr, M. Martin gagnait énormément d'argent, expliqua-t-elle. Mais le duc de Merton avait en plus le titre. Madame est très sensible à la position sociale. En épousant le duc, elle serait devenue l'une des premières dames du pays.

Il y avait dans sa voix une sorte de suffisance qui m'amusa.

— Ainsi, M. Bryan Martin a été évincé. Il l'a mal pris ?

— Il lui a fait des scènes terribles, monsieur.

— Ah ?

— Un jour, il l'a même menacée avec un revolver. Il m'effrayait, vraiment. Il s'est mis aussi à boire beaucoup. Il était complètement effondré.

— Mais il a fini par se calmer.

— C'est ce qu'on pouvait croire, monsieur. Mais il a continué à rôder. Je n'aimais pas du tout son regard. J'ai prévenu lady Edgware, mais elle s'est contentée de rire. C'est quelqu'un qui prend plaisir à sentir son pouvoir, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, dit Poirot, songeur. Je crois que je comprends ce que vous voulez dire.

— Nous ne l'avons pas vu beaucoup, ces derniers temps. Tant mieux. Il a dû finir par se remettre.

— Peut-être...

Quelque chose parut la frapper dans la façon dont Poirot prononça ce mot. Elle lui demanda anxieusement :

— Vous ne la croyez pas en danger, monsieur ?

— Si, répondit gravement Poirot. Je la crois en grand danger. Mais elle se l'est attiré elle-même sur elle.

Il promenait ses mains distraitement sur le manteau de la cheminée. Soudain, il heurta un vase de roses, qui se renversa. L'eau tomba sur la tête d'Ellis. J'avais rarement vu Poirot commettre des maladresses, et j'en déduisis qu'il avait l'esprit profondément perturbé. Désolé, il courut chercher une serviette, aida gentiment la femme de chambre à s'essuyer le visage et le cou, et lui prodigua mille excuses.

Pour finir, un billet de banque changea de mains, et il raccompagna Ellis à la porte en la remerciant une fois de plus d'être venue.

— Mais il est encore tôt, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à

l'horloge. Vous serez de retour avant votre maîtresse.

— Oh, ça ne fait rien, monsieur. Elle doit souper dehors, je crois, et de toute façon, je ne suis pas censée rester debout à l'attendre, à moins qu'elle ne m'en ait fait expressément la demande.

Soudain, Poirot changea de sujet.

— Vous boitez, mademoiselle ?

— Ce n'est rien, monsieur. J'ai un peu mal aux pieds.

— Des cors ? demanda Poirot du ton confidentiel de l'homme qui partage cette souffrance.

En effet, il s'agissait bien de cors. Poirot s'étendit longuement sur les vertus d'une certaine pommade qui, d'après lui, faisait des merveilles.

Enfin, Ellis s'en alla.

J'étais plein de curiosité.

— Alors, Poirot ? Alors ?

Il sourit devant mon impatience.

— Ce sera tout pour ce soir, mon ami. Demain matin à la première heure, nous téléphonerons à Japp. Nous lui demanderons de venir ici. Nous appellerons également M. Bryan Martin. Je pense qu'il aura quelque chose d'intéressant à nous dire. En outre, je dois m'acquitter d'une dette envers lui.

— Vraiment ?

Je lui jetai un regard en coin. Il se souriait à lui-même d'étrange façon.

— En tout cas, dis-je, vous ne pouvez pas le soupçonner, lui, d'avoir tué lord Edgware. Surtout après ce que nous venons d'entendre. Ç'aurait été jouer le jeu de Jane. Tuer le mari pour permettre à la dame d'épouser quelqu'un d'autre, aucun homme n'est désintéressé à ce point !

— Quelle profondeur de jugement !

— Ne soyez pas sarcastique, dis-je, légèrement vexé. Et que diable tripotez-vous là sans arrêt ?

Poirot brandit l'objet en question.

— Le pince-nez de la brave Ellis, mon ami. Elle l'a oublié derrière elle.

— Ridicule ! Elle l'avait sur le nez en sortant !

Il secoua gentiment la tête.

— Faux. Totalelement faux. Ce qu'elle avait sur le nez, mon cher Hastings, c'était le pince-nez que nous avons trouvé dans le sac de Carlotta Adams.

J'en eus le souffle coupé.

POIROT PARLE

Il me revint d'appeler Japp, le lendemain matin.

Celui-ci me parut plutôt déprimé.

— Ah, c'est vous, capitaine Hastings ? Quoi de neuf ?

Je lui transmis le message de Poirot.

— Venir à 11 heures ? Ma foi, je peux. A-t-il mis la main sur quelque chose qui pourrait nous aider à élucider la mort du jeune Ross ? J'avoue que cela ne nous ferait pas de mal. Nous n'avons pas la moindre piste. C'est une affaire bien mystérieuse.

— Je pense en effet qu'il a quelque chose pour vous, dis-je sans me compromettre. En tout cas, il a l'air très content de lui-même.

— Je ne peux pas en dire autant. Croyez-moi. Bon, je viendrai, capitaine Hastings.

J'appelai ensuite Bryan Martin. Je lui répétai ce que j'avais été chargé de lui dire : que Poirot avait découvert quelque chose de très intéressant que M. Martin serait heureux d'entendre. Il me demanda de quoi il s'agissait et je lui répondis que je n'en avais aucune idée. Poirot ne m'avait pas mis dans la confidence. Un silence suivit.

— Entendu, dit enfin Bryan. J'y serai.

Il raccrocha.

À ma surprise, Poirot appela Jenny Driver et lui demanda aussi de venir.

Il était calme et plutôt grave. Je m'abstins de le questionner.

Bryan Martin arriva le premier. Il avait l'air en forme et de bonne

humeur mais – peut-être était-ce le fruit de mon imagination ? – légèrement mal à l'aise. Jenny Driver arriva presque immédiatement après. Elle parut surprise de voir Bryan et il sembla partager son étonnement.

Poirot avança deux chaises et les pria de s'asseoir. Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

— L'inspecteur Japp sera là dans un instant, je pense.

— L'inspecteur Japp ? répéta Bryan, saisi.

— Oui, je lui ai demandé de venir – de façon non officielle – en ami...

— Je vois.

Il redevint silencieux. Jenny lui jeta un coup d'œil et détourna aussitôt le regard. Elle avait l'air préoccupée, ce matin.

Un instant après, Japp arrivait.

Il dut être très surpris de trouver là Bryan Martin et Jenny Driver, mais il n'en montra rien. Il salua Poirot avec sa jovialité coutumière.

— Alors, monsieur Poirot, de quoi s'agit-il ? Vous allez nous exposer une de vos extraordinaires théories, je suppose ?

Poirot lui lança un sourire rayonnant.

— Non, non, rien d'extraordinaire. Rien qu'une petite histoire toute simple... Si simple que j'ai honte de ne pas l'avoir comprise tout de suite. Si vous me le permettez, j'aimerais reprendre l'affaire depuis le début.

Japp consulta sa montre en soupirant.

— Si vous n'en avez pas pour plus d'une heure, dit-il.

— Rassurez-vous, dit Poirot. Ce ne sera pas si long. Vous voulez savoir, n'est-ce pas, qui a tué lord Edgware, qui a tué Mlle Adams, qui a tué Donald Ross.

— J'aimerais savoir qui a tué le dernier, répondit Japp prudemment.

— Écoutez-moi et vous saurez tout. Je vais me faire très humble, voyez-vous.

Cela m'étonnerait, songei-je.

— Je vais vous retracer le chemin pas à pas, poursuivit Poirot, je vous montrerai comment j'ai été trompé, comment j'ai fait preuve de la plus grossière stupidité, comment il m'a fallu une conversation avec

mon ami Hastings et une remarque fortuite entendue dans la rue pour me mettre sur la bonne voie.

Il s'arrêta un instant, s'éclaircit la gorge et se mit à parler, avec ce que j'appelle son ton de conférencier.

— Je commencerai par le souper au Savoy. Lady Edgware m'a abordé et m'a demandé un entretien privé. Elle voulait se débarrasser de son mari. À la fin de notre conversation, elle a déclaré – assez légèrement ai-je pensé – qu'elle pourrait bien prendre un taxi pour aller le tuer elle-même. Propos que M. Bryan Martin, qui entrait à ce moment-là, a entendus lui aussi.

Il se retourna.

— C'est exact, n'est-ce pas ?

— Nous les avons tous entendus, répondit l'acteur. Les Widburn, Marsh, Carlotta, tout le monde.

— Oh ! J'en conviens. J'en conviens tout à fait. Et je ne risquais pas d'oublier ces paroles de lady Edgware. M. Martin est venu le lendemain matin avec l'intention bien arrêtée de me les enfoncer dans la tête.

— Pas du tout ! s'écria Bryan Martin, furieux. Je suis venu...

Poirot leva la main.

— Vous êtes venu sous prétexte de me raconter une histoire de filature à dormir debout. Une histoire qui n'aurait pas abusé un enfant de deux ans. Vous avez dû la tirer d'un film policier complètement démodé. Une demoiselle dont il vous fallait obtenir le consentement... un homme que vous aviez reconnu à sa dent en or... Mon ami, un jeune homme ne peut pas avoir de dent en or, cela ne se fait plus aujourd'hui, surtout en Amérique ! La dent en or ne fait plus partie de l'attirail de la dentisterie. Oh ! C'était un tissu d'absurdités ! M'ayant raconté votre histoire invraisemblable, vous en venez au véritable but de votre visite : me faire douter de lady Edgware. En clair, me préparer à la voir assassiner son mari.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, marmonna Bryan Martin, blanc comme un linge.

— Vous tournez en ridicule l'idée que lord Edgware pourrait consentir à un divorce ! Vous croyez que je dois le rencontrer le lendemain, mais le rendez-vous a été changé. Je l'ai vu le matin même, et il accepte le divorce. Lady Edgware n'a plus aucune raison de vouloir tuer son mari. Bien plus, il m'annonce qu'il a déjà écrit à sa femme pour le lui dire.

» Mais lady Edgware déclare n'avoir jamais reçu cette lettre. Soit elle ment, soit son mari ment, soit quelqu'un a soustrait la lettre. Mais qui ?

» Je me demande maintenant pourquoi M. Bryan Martin a pris la peine de venir et de me raconter tous ces mensonges. Qu'est-ce qui a bien pu le pousser à agir ainsi ? L'idée me vient, monsieur, que vous avez dû être éperdument amoureux de cette dame. Lord Edgware dit que sa femme veut épouser un acteur. Eh bien, supposons qu'il en a été ainsi mais que la dame a changé d'avis. Lorsque la lettre de lord Edgware arrive, ce n'est plus vous qu'elle veut épouser mais un autre ! Ce serait une raison, alors, pour supprimer cette lettre.

— Je n'ai jamais...

— Vous aurez tout le loisir de vous expliquer après. Pour l'instant, écoutez-moi. Donc, dans quel état d'esprit vous trouvez-vous, vous, l'idole gâtée qui n'a jamais connu de rebuffade ? Vous avez dû éprouver une espèce de furieux désarroi, l'envie de faire le plus de mal possible à lady Edgware. Et quel plus grand mal pouviez-vous lui faire que de l'amener à être accusée de meurtre – et peut-être pendue ?

— Mon Dieu ! murmura Japp.

Poirot se tourna vers lui.

— Mais oui, c'était la petite idée qui commençait à prendre forme dans mon esprit. Et plusieurs choses l'étaient : Carlotta Adams avait deux bons amis, le capitaine Marsh et Bryan Martin. Il était donc possible que Bryan Martin, un homme riche, ait suggéré la mystification et offert les dix mille dollars. Il m'avait toujours paru peu probable que Mlle Adams ait pu croire que Ronald Marsh aurait dix mille dollars à lui donner. Elle savait qu'il était à court d'argent. Bryan Martin était une bien meilleure solution au problème.

— Je vous dis... Je n'ai pas..., grommela l'acteur d'une voix rauque.

— Lorsque Lucie Adams nous câbla de Washington le contenu de la lettre de sa sœur, oh ! là là ! Cela a tout fichu par terre. Mon raisonnement devenait complètement faux. Mais plus tard, je fis une découverte. Je reçus l'original de la lettre et je m'aperçus qu'il manquait un feuillet. De sorte que le « il » pouvait faire allusion à quelqu'un d'autre que le capitaine Marsh.

» Il existait encore une autre preuve. Le capitaine Marsh, lorsqu'on l'avait arrêté, avait déclaré qu'il avait cru voir Bryan Martin entrer dans la maison. Venant d'un accusé, ce témoignage n'avait aucun poids. En outre, M. Martin avait un alibi. Naturellement ! C'était à prévoir. Si M. Martin était l'assassin, il lui fallait absolument un alibi.

Or, cet alibi ne fut confirmé que par une personne, Mlle Driver.

— Et alors ? répliqua vivement la jeune fille.

— Rien, mademoiselle, répondit Poirot en souriant. Sauf que le même jour, je vous ai rencontrée au restaurant en compagnie de M. Martin, et que vous avez pris la peine de venir me voir, pour essayer de me persuader que votre amie Mlle Adams avait un faible pour Ronald Marsh, et non pas, comme j'en étais intimement convaincu, pour Bryan Martin.

— Jamais de la vie ! déclara catégoriquement l'acteur.

— Vous ne le saviez peut-être pas, dit Poirot calmement, mais je pense que c'était vrai. Ce qui explique, mieux que tout, l'animosité de la jeune fille à l'égard de lady Edgware. Elle la détestait à cause de vous. Vous lui aviez raconté que vous aviez été repoussé, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire... Oui... Il fallait que j'en parle à quelqu'un, et elle était...

— Compatissante. Oui, elle était pleine de compassion, je l'ai remarqué moi-même. Eh bien, qu'arrive-t-il, ensuite ? Ronald Marsh est arrêté. Immédiatement, vous vous sentez mieux. Toute votre anxiété disparaît. Bien que votre plan ait échoué parce que lady Edgware avait changé d'avis et était sortie à la dernière minute, quelqu'un d'autre a pris la place du bouc émissaire et vous voilà délivré de votre angoisse. Puis, lors d'un déjeuner, vous entendez Donald Ross, ce jeune homme charmant mais plutôt stupide, raconter à Hastings quelque chose qui vous prouve que vous n'êtes peut-être pas tout à fait en sécurité, après tout.

— Non ! C'est faux ! cria l'acteur. (La transpiration ruisselait sur son visage. Ses yeux étaient dilatés d'horreur.) Je vous jure que je n'ai rien entendu. Rien ! Je n'ai rien fait !

Vint alors, je pense, le plus grand choc de la matinée.

— C'est vrai, répondit tranquillement Poirot. Et j'espère que vous avez été assez puni pour être venu me raconter, à *moi*, Hercule Poirot, une histoire à dormir debout.

Nous restâmes tous abasourdis. Poirot poursuivit d'un ton rêveur :

— Voyez-vous, je viens de vous dévoiler toutes les erreurs que j'ai commises. Je me posais cinq questions. Hastings sait lesquelles. J'avais trouvé des réponses plausibles pour trois d'entre elles. Qui avait intercepté la lettre ? De toute évidence, Bryan Martin. Question numéro deux : qu'est-ce qui avait pu inciter lord Edgware à changer brusquement d'avis et à consentir au divorce ? Eh bien, j'avais aussi

mon idée : soit il voulait se remarier – mais je n'en trouvais aucune preuve –, soit on exerçait sur lui quelque chantage. Lord Edgware avait des goûts spéciaux. Peut-être avait-on découvert certaines choses à son sujet qui, si elles n'étaient pas suffisantes pour justifier un divorce devant la loi, auraient été du moins un moyen de pression dans les mains de sa femme. Je pense que c'est ce qui s'est passé. Lord Edgware n'a pas voulu d'un scandale attaché à son nom. Il a cédé, mais sa fureur a éclaté dans le regard meurtrier qu'il a eu quand il a pensé qu'on ne l'observait plus. Cela explique aussi la rapidité suspecte avec laquelle il a dit « Pas à cause de cette lettre », avant même que j'aie pu émettre cette hypothèse.

» Restait deux questions. Celle du pince-nez qu'on avait trouvé dans le sac de Mlle Adams et qui ne lui appartenait pas. Et la question de savoir pourquoi on avait téléphoné à lady Edgware pendant le dîner, à Chiswick. M. Bryan Martin ne pouvait en aucun cas être impliqué dans la réponse à ces deux questions.

» Je dus donc en conclure ou bien que je me trompais sur M. Martin, ou bien que je me trompais sur les questions. Au désespoir, j'ai relu une fois encore, très attentivement, la lettre de Mlle Adams. Et j'ai découvert quelque chose ! Oui, j'ai découvert quelque chose !

» Regardez vous-même. Voici la lettre. Vous voyez que la page a été déchirée. De façon irrégulière comme cela arrive souvent. Imaginez maintenant que devant le « h » de « *he* » (« il »), en haut, il y ait eu un « s »...

» Ah ! Vous y êtes ! Vous voyez, ce n'est plus *he* (« il ») mais *she* (« elle ») ! C'est une *femme* qui a proposé la mystification à Carlotta Adams...

» Bon, j'ai dressé la liste de toutes les femmes qui avaient eu un rapport, même lointain, avec ces crimes. Outre Jane Wilkinson, il y en avait quatre : Geraldine Marsh, Mlle Carroll, Mlle Driver et la duchesse de Merton.

» Sur ces quatre femmes, celle qui m'intéressait le plus était Mlle Carroll. Elle portait des verres, elle était dans la maison ce soir-là et dans son désir d'incriminer lady Edgware, elle avait déjà fait un témoignage inexact. C'était aussi une femme d'une grande efficacité et qui possédait le sang-froid nécessaire pour accomplir ce crime. Le mobile était plus obscur, mais, après tout, elle travaillait avec lord Edgware depuis plusieurs années, et il pouvait y en avoir un dont nous ignorions tout.

» Je ne pouvais pas non plus écarter Geraldine Marsh de l'affaire. Elle haïssait son père – elle me l'avait dit. Elle est extrêmement

nerveuse. Supposons qu'en entrant dans la maison ce soir-là, elle ait délibérément poignardé son père, puis qu'elle soit montée froidement chercher ses perles. Imaginez son angoisse quand elle s'aperçoit que son cousin, auquel elle est très attachée, ne l'a pas attendue dans le taxi mais est entré dans la maison !

» Son agitation pourrait s'expliquer par là. On pourrait aussi l'expliquer par le fait qu'étant innocente, elle craignait que Ronald n'ait commis le crime. Autre chose : dans la petite boîte en or trouvée dans le sac à main de Mlle Adams était gravée l'initiale D. J'ai entendu son cousin l'appeler « Dina ». En outre, elle était en pension à Paris en novembre dernier, et aurait pu y rencontrer Mlle Adams.

» Vous pouvez trouver extraordinaire que j'ajoute à ma liste la duchesse de Merton. Mais elle m'a rendu visite et je l'ai trouvée du genre fanatique. Toute sa vie est centrée sur son fils. Elle aurait pu se mettre dans un tel état qu'elle aurait imaginé un plan destiné à supprimer la femme qui allait détruire l'existence de ce fils.

» Enfin, il y avait Mlle Driver.

Il s'arrêta et regarda Jenny. Elle soutint son regard, la tête penchée de côté, avec insolence.

— Et qu'avez-vous à me reprocher ? demanda-t-elle.

— Rien, mademoiselle, hormis le fait que vous êtes une amie de Bryan Martin, et que votre nom de famille commence par un D.

— Ce n'est pas beaucoup.

— Il y a encore une chose. Vous possédez l'intelligence et le sang-froid nécessaires pour commettre un pareil crime. Vous êtes peut-être même la seule dans ce cas.

La jeune fille alluma une cigarette.

— Continuez, dit-elle gaiement.

— L'alibi de M. Martin était-il ou non monté de toutes pièces ? Il me fallait trouver la réponse. Si oui, qui Ronald Marsh avait-il vu entrer dans la maison ? Et soudain, je me rappelai quelque chose. Le beau majordome de Regent Gate ressemblait beaucoup à M. Martin. C'était lui que le capitaine Marsh avait vu. Et j'échafaudai une hypothèse en partant de là. À mon avis, il avait trouvé son maître mort. Près de lui, une enveloppe contenant l'équivalent de cent livres en billets de banque français. Il s'en empare, file, confie l'argent à un vaurien de ses amis, revient et entre avec la clef de lord Edgware. Il laisse la femme de chambre découvrir le corps le lendemain matin. Il ne se sent pas en danger, puisqu'il est convaincu que c'est lady Edgware qui a

commis le crime, que l'argent n'est plus dans la maison et a déjà été changé, avant même qu'on ne s'aperçoive de sa disparition. Toutefois, lorsqu'il apprend que lady Edgware a un alibi, et que Scotland Yard commence à enquêter sur son passé, il prend peur et décampe.

Japp hocha la tête en signe d'approbation.

— Restait la question du pince-nez. S'il appartenait à Mlle Carroll, l'affaire était réglée. Elle aurait pu supprimer la lettre et, en arrangeant les détails de la supercherie avec Carlotta Adams, ou en la rencontrant le soir du meurtre, le faire tomber par mégarde dans le sac de Carlotta.

» Mais apparemment, ce pince-nez n'avait rien à voir avec Mlle Carroll.

» Plutôt déprimé, je rentrais à pied avec Hastings, essayant d'arranger les choses avec ordre et méthode dans ma tête... Et le miracle survint !

» D'abord, Hastings a parlé des choses dans un certain ordre. Il a rappelé que Donald Ross était l'un des treize invités à la table de sir Montagu Corner, et qu'il s'était levé le premier. Je suivais mes propres pensées et n'y ai pas prêté une grande attention. Il m'a seulement traversé l'esprit que, à proprement parler, c'était faux. Il avait peut-être quitté la table le premier à la fin du dîner, mais en fait, c'était lady Edgware qui avait été la première à se lever puisqu'elle avait été appelée au téléphone. Pensant à elle, il m'est venu à l'esprit une devinette qui m'a paru très bien convenir à sa mentalité infantile. Je l'ai racontée à Hastings. À l'exemple de la reine Victoria, il ne l'a pas trouvée drôle du tout.

» Je me demandai ensuite auprès de qui je pourrais me renseigner pour connaître les sentiments de M. Martin pour Jane Wilkinson. Je savais qu'elle ne m'aurait rien dit elle-même.

» Et puis tout à coup, comme nous traversions la rue, un passant a prononcé une simple phrase.

» Il a dit à sa compagne qu'il ou elle n'« avait qu'à demander à Ellis ». Aussitôt, tout m'est apparu en un éclair !

Il jeta un regard circulaire.

— Oui, oui, le pince-nez, le coup de téléphone, la petite femme qui était allée chercher la boîte à Paris. *Ellis*, bien sûr, la femme de chambre de Jane Wilkinson. Les bougies, l'éclairage tamisé, Mme Van Dusen... *Je savais ! Je savais tout !*

L'HISTOIRE

Poirot nous regarda tour à tour.

— Et maintenant, mes amis, dit-il, je vais vous raconter ce qui s'est réellement passé cette nuit-là. À 19 heures, Carlotta Adams quitte son appartement. Elle prend un taxi et se rend au Piccadilly Palace.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— Au Piccadilly Palace. Un peu plus tôt dans la journée, elle y a réservé une chambre au nom de Mme Van Dusen. Elle porte des verres épais, ce qui, comme chacun sait, modifie considérablement la physionomie. En réservant la chambre, elle a prétendu qu'elle prenait le train de nuit pour Liverpool, et que ses bagages étaient déjà en route.

» À 20 h 30, lady Edgware arrive et la demande. On la fait monter. Elles échangent leurs vêtements. Portant une perruque blonde, une robe en taffetas blanc et une cape d'hermine, c'est *Carlotta Adams*, et non *Jane Wilkinson*, qui se rend alors à Chiswick. Oui, oui, c'est tout à fait possible. J'y ai passé une soirée. La table de la salle à manger n'est éclairée que par des bougies, les lumières sont tamisées, et personne ne connaît très bien Jane Wilkinson. Ses cheveux d'or, sa fameuse voix sensuelle, sa façon d'être, n'est-ce pas... Oh ! Ce n'était pas difficile. Et si elle avait échoué, si quelqu'un avait remarqué la supercherie, tout était prévu, là aussi.

» Lady Edgware, portant une perruque brune, les vêtements de Carlotta et le pince-nez, règle la note et se fait conduire en taxi, avec sa mallette, à la gare d'Euston. Elle enlève sa perruque dans les lavabos et dépose la valise à la consigne. Avant d'aller à Regent Gate, elle téléphone à Chiswick et demande à parler à lady Edgware. Cela

avait été convenu entre elles. Si tout s'était bien passé, si Carlotta n'avait pas été déjouée, elle devait répondre simplement : « Oui, c'est moi. » Inutile de préciser que Mlle Adams ignorait tout de la véritable raison de ce coup de téléphone.

» Rassurée, lady Edgware part pour Regent Gate, demande lord Edgware, fait état de son identité, entre dans la bibliothèque, et commet le premier meurtre. Bien sûr, elle ignorait que Mlle Carroll l'avait aperçue dans le vestibule. Elle ne pense qu'à ce que dira le majordome – rappelez-vous qu'il ne l'a jamais vue, et aussi qu'elle porte un chapeau qui la dissimule en partie à ses yeux – et que vaut sa parole face à celle de douze honorables et éminentes personnalités ?

» Elle quitte la maison, retourne à Euston, de blonde redevient brune et récupère sa mallette. Elle doit attendre maintenant que Carlotta Adams rentre de Chiswick. Elles ont décidé d'une heure approximative. Elle se rend au Lyons Corner et regarde sa montre de temps à autres, car le temps passe lentement. Et là, elle prépare le second meurtre. Elle glisse la fameuse petite boîte en or commandée à Paris dans le sac à main de Carlotta, qu'elle a naturellement avec elle. Peut-être a-t-elle découvert la lettre à ce moment-là. Peut-être un peu plus tôt. Quoi qu'il en soit, dès qu'elle voit l'adresse, elle pressent le danger. Elle l'ouvre... ses soupçons sont justifiés.

» Peut-être songe-t-elle d'abord à supprimer la lettre. Mais elle trouve bientôt beaucoup mieux. En déchirant une seule page, cette lettre devient une preuve accablante pour Ronald Marsh... Qui a justement un puissant mobile pour commettre ce crime. Et même s'il possède un alibi, la lettre accusera un homme si elle enlève le « s » de « *she* ». C'est ce qu'elle fait. Puis elle remet la lettre dans l'enveloppe et l'enveloppe dans le sac.

» L'heure étant venue, elle se dirige vers l'hôtel Savoy. Dès qu'elle voit passer la voiture qui transporte sa personne (présumée), elle presse le pas, entre au même moment et monte immédiatement. Elle est vêtue sobrement de noir. Il est peu probable qu'elle attire l'attention.

» Elle se rend dans sa chambre. Sa femme de chambre est couchée, comme elle l'avait autorisée à le faire, ce qui n'avait rien d'anormal. Carlotta Adams vient d'arriver. Elles échangent de nouveau leurs vêtements, et je pense que lady Edgware propose alors à Carlotta de prendre un verre, pour fêter leur réussite... Et elle glisse dans ce verre le véronal. Elle félicite sa victime, lui dit qu'elle lui enverra un chèque le lendemain. Carlotta Adams rentre chez elle. Elle a très sommeil. Elle essaie de téléphoner à un ami, peut-être M. Martin ou le capitaine Marsh, tous les deux ont des numéros avec l'indicatif « Victoria ». Mais

elle y renonce. Elle est trop fatiguée. Le véronal commence à faire son effet. Elle se couche... et ne se réveillera plus. Le deuxième crime a été exécuté avec succès.

» Le troisième, à présent. Au cours d'un déjeuner, sir Montagu Corner fait allusion à une conversation qu'il a eue avec lady Edgware le soir du crime. Tout se passe bien. Mais Némésis la rattrape plus tard. Quelqu'un parle du « jugement de Pâris »... et elle prend Pâris pour le seul Paris qu'elle connaît : celui de la mode et des fanfreluches !

» Mais en face d'elle se trouve un jeune homme qui avait assisté au dîner de Chiswick. Un jeune homme qui avait entendu la lady Edgware de ce soir-là parler d'Homère et de la civilisation grecque. Carlotta Adams était une jeune femme cultivée. Il ne comprend plus. Il la regarde. Et soudain il est illuminé. *Ce n'est pas la même femme !* Il est bouleversé. Il n'est pas sûr de lui. Il lui faut l'avis de quelqu'un. Il pense à moi. Il parle à Hastings.

» Mais la dame l'a entendu. Elle est assez vive et intelligente pour comprendre qu'elle a dû se trahir. Elle entend Hastings dire que je ne serai pas là avant 17 heures. À 16 h 40, elle va chez Ross. Il ouvre la porte, est très surpris de la voir, mais il ne lui vient pas à l'idée d'avoir peur, un homme jeune et fort n'a pas peur d'une femme. Ils vont dans la salle à manger ; elle lui raconte une histoire quelconque. Elle se met peut-être à genou et lui passe les bras autour du cou. Puis, d'un geste vif et précis, elle frappe. Comme la première fois. Il a peut-être poussé un cri étouffé, rien de plus. Lui aussi est réduit au silence.

Nous restâmes tous muets. Enfin, Japp demanda d'une voix rauque :

— Vous voulez dire que... c'est elle qui a tout fait ?

Poirot inclina la tête.

— Mais pourquoi, puisque son mari consentait au divorce ?

— Parce que le duc de Merton est le pilier des catholiques d'Angleterre. Parce qu'il n'épouserait jamais une femme dont le mari est encore en vie. C'est un jeune homme fanatique, aux principes rigides. Veuve, elle était à peu près sûre de pouvoir l'épouser. Elle avait sans doute tenté de suggérer le divorce, mais il n'avait pas mordu à l'hameçon.

— Alors, pourquoi vous a-t-elle envoyé chez lord Edgware ?

— Ah ! Parbleu ! (Poirot, qui s'était montré jusqu'à présent très correct et très anglais, retrouvait soudain son naturel.) Pour me jeter de la poudre aux yeux ! Pour que je sois témoin qu'elle n'avait aucune raison de tuer son mari ! Oui, elle a osé me faire tirer les marrons du

feu, moi, Hercule Poirot ! Et ma foi, elle a réussi. Oh, l'étrange cerveau, enfantin et rusé ! Elle sait jouer, ça oui. Comme elle a bien joué la surprise lorsque je lui ai parlé de la lettre que son mari lui avait écrite, et qu'elle jurait n'avoir jamais reçue ! A-t-elle éprouvé le moindre pincement de remords, pour l'un ou l'autre de ces trois crimes ? Non, je peux vous l'assurer.

— Je vous avais bien dit quel genre de femme c'était ! s'écria Bryan Martin. Je vous l'avais dit. Je savais qu'elle allait le tuer. Je le sentais. Et j'avais peur qu'elle trouve le moyen de s'en sortir. Elle est intelligente, d'une intelligence démoniaque dans son genre idiot. Et je voulais qu'elle souffre. Je voulais la voir souffrir. Je voulais qu'elle soit pendue !

Il était écarlate.

— Allons, allons, dit Jenny Driver, du ton dont j'entendais les nounous parler aux petits enfants dans les jardins publics.

— Et la boîte en or avec l'initiale D et « Paris, novembre » à l'intérieur ? demanda Japp.

— Elle l'avait commandée par correspondance, et elle a envoyé Ellis, sa femme de chambre, la chercher. Bien sûr, Ellis a simplement demandé un paquet et elle a payé. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il contenait. Et c'est aussi à Ellis que lady Edgware a emprunté un pince-nez pour l'aider à personnifier Mme Van Dusen. Mais elle l'a oublié et l'a laissé dans le sac à main de Carlotta. Son unique erreur.

» Oui ! Je l'ai compris... J'ai tout compris au moment où je me trouvais au milieu de la rue. Le conducteur d'autobus n'a pas été très aimable avec moi, mais cela en valait la peine. Ellis ! Le pince-nez d'Ellis ! Ellis allant chercher la boîte à Paris. Ellis, et par conséquent Jane Wilkinson. Mis à part le pince-nez, elle a vraisemblablement emprunté encore autre chose à Ellis.

— Quoi ?

— Un coupe-cors.

Je frissonnai.

Il y eut un silence.

Puis Japp demanda, étrangement confiant dans la réponse :

— Monsieur Poirot. C'est vrai ?

— C'est vrai, mon ami.

Bryan Martin posa alors une question qui me parut caractéristique de son personnage.

— Eh bien, et *moi* alors ? Pourquoi m'avoir convoqué, moi ? Pourquoi m'avoir fait cette peur bleue ?

Poirot le regarda froidement :

— Pour vous punir, monsieur, d'avoir été impertinent ! Comment avez-vous eu l'audace d'essayer de faire marcher Hercule Poirot ?

Jenny Driver se mit à rire sans pouvoir s'arrêter.

— Vous l'avez bien mérité, Bryan ! dit-elle enfin. (Puis, se tournant vers Poirot :) Je suis contente que ce ne soit pas Ronnie Marsh, dit-elle. Je l'ai toujours trouvé sympathique. Et je suis heureuse, mille fois heureuse que la mort de Carlotta ne reste pas impunie ! Quant à Bryan, je vais vous dire une chose, monsieur Poirot. Je vais l'épouser. Et s'il s' imagine qu'il pourra divorcer et se remarier tous les deux ou trois ans à la manière hollywoodienne, eh bien, il n'a jamais commis une plus grave erreur dans sa vie. Il va m'épouser et ne plus me lâcher.

Poirot regarda son menton résolu, ses cheveux flamboyants.

— C'est bien possible, mademoiselle. Comme je l'ai dit, vous avez assez d'énergie pour réussir n'importe quoi. Même un mariage avec une vedette de cinéma !

UN DOCUMENT HUMAIN

Quelques jours plus tard, je fus rappelé en Argentine. Je ne revis donc jamais Jane Wilkinson, et ce fut par les journaux que j'appris son procès et sa condamnation. Contre toute attente, à ma surprise en tout cas, elle s'effondra lorsqu'on la confronta à la vérité. Tant qu'elle avait pu jouer son rôle en se flattant de son intelligence, elle n'avait commis aucune erreur, mais dès qu'on l'eut démasquée et qu'elle eut perdu sa confiance en elle, elle se montra aussi désarmée qu'une enfant confrontée à sa supercherie. Elle s'effondra au cours du contre-interrogatoire.

Je ne revis donc jamais Jane Wilkinson après le déjeuner du Claridge. Mais lorsque je pense à elle, j'ai toujours la même image devant moi : debout dans sa chambre du Savoy, grave et absorbée, en train d'essayer de luxueuses tenues de deuil. Je suis convaincu que ce n'était pas de la pose. Elle était parfaitement naturelle. Son plan avait réussi, elle n'avait donc plus ni doutes ni inquiétudes. Je ne pense pas non plus qu'elle ait éprouvé le moindre remords pour les trois crimes qu'elle avait commis.

Je reproduis ici un document qui devait être envoyé à Poirot après sa mort. Je le trouve typique de cette jeune personne charmante et totalement dénuée de conscience.

Cher monsieur Poirot,

J'ai beaucoup réfléchi, et j'aimerais vous écrire ceci. Je sais que vous publiez parfois des rapports sur vos affaires. Je ne pense pas que vous ayez jamais publié un document venant de la personne elle-même. J'aimerais

aussi que tout le monde sache exactement comment je m'y suis prise. Je suis toujours convaincue que mon plan était parfait. Sans vous, tout aurait très bien marché. J'en ai été un peu amère, mais vous ne pouviez sans doute pas faire autrement. Je suis certaine, si je vous envoie cette lettre, que vous saurez lui donner toute la publicité voulue. Vous le ferez, n'est-ce pas ? J'aimerais que l'on se souvienne de moi. Je crois que je suis vraiment quelqu'un d'unique. Tout le monde ici a l'air de le penser.

Tout a commencé en Amérique, lorsque j'ai connu Merton. J'ai tout de suite compris qu'il m'épouserait si j'étais veuve. Malheureusement, il avait un étrange préjugé à l'encontre du divorce. Je tentai de le convaincre, mais en vain, et je devais me montrer prudente, car c'était quelqu'un de très bizarre.

Je compris vite qu'il fallait tout simplement que mon mari meure, mais je ne voyais pas qui je pouvais charger de ça. J'imagine que ce genre de choses est beaucoup plus facile aux États-Unis. J'avais beau réfléchir, je ne voyais toujours pas comment arranger ça. Puis, soudain, j'ai vu Carlotta Adams m'imiter et sur-le-champ j'ai entrevu la solution. Avec son aide, je pouvais avoir un alibi. Ce même soir, je vous rencontrai, et j'ai pensé que ce serait une bonne idée de vous envoyer chez mon mari pour lui demander de consentir au divorce. En même temps, je raconterais partout que je voulais tuer mon mari parce que j'ai remarqué que, lorsqu'on dit la vérité en faisant l'imbécile, personne ne vous croit. J'ai souvent fait ça en négociant mes contrats. De plus, je sais qu'il vaut toujours mieux se montrer plus bête qu'on n'est.

La deuxième fois que je vis Carlotta Adams, j'abordai la question. Je parlai d'un pari, et elle se montra aussitôt enthousiaste. Elle devait se faire passer pour moi lors d'un dîner et, si elle s'en sortait bien, je lui donnerais dix mille dollars. Elle était très emballée, et plusieurs bonnes idées viennent d'elle, comme l'échange des vêtements et tout ça. Nous ne pouvions pas le faire ici à cause d'Ellis et nous ne pouvions pas le faire chez elle à cause de sa femme de chambre. Carlotta ne voyait évidemment pas pourquoi. C'était un peu gênant. J'ai juste dit « non ». Elle m'a trouvée un peu ridicule mais elle a cédé et nous avons pensé à l'hôtel. J'ai emprunté un pince-nez à Ellis.

Bien sûr, je compris vite qu'il allait falloir me débarrasser aussi de Carlotta. C'était dommage, mais après tout, ses imitations étaient un peu trop impertinentes. Si la mienne n'avait pas servi mes plans, j'en aurais été fort irritée. J'avais du véronal chez moi, bien que j'en consomme très rarement, cela serait donc facile. Il me vint alors un éclair de génie. Ce serait tellement mieux si on pouvait penser qu'elle en prenait régulièrement. Je commandai donc une boîte, la copie d'une autre que l'on m'avait offerte et fis graver une initiale et une inscription à l'intérieur. Il m'avait semblé qu'une initiale prise au hasard, et Paris, novembre, rendraient l'enquête

plus difficile. Je la commandai par lettre, un jour que je déjeunais au Ritz. Et j'envoyai Ellis la chercher. Elle ignorait, bien sûr, ce que c'était.

Tout se passa bien, ce soir-là. J'empruntai à Ellis, pendant son voyage à Paris, son coupe-cors parce qu'il était bien acéré. Elle ne s'en aperçut pas, car je le remis aussitôt en place. C'est un médecin de San Francisco qui m'a appris où frapper exactement. Il parlait de ponctions lombaires, et disait qu'il fallait être particulièrement prudent, pour ne pas pénétrer dans l'épine dorsale où se trouvent tous les centres nerveux vitaux, ce qui entraîne une mort immédiate. Je lui demandai plusieurs fois de me montrer l'endroit exact. Je pensais que cela pourrait m'être utile un jour. Je prétendis vouloir me servir de cette idée dans un film.

Carlotta a failli à l'honneur en écrivant cette lettre à sa sœur. Elle m'avait promis de n'en parler à personne. Je trouve que c'était très malin de ma part d'avoir vu le parti que je pourrais en tirer si je déchirais cette page et laissais « he » au lieu de « she ». J'en ai eu l'idée toute seule. Je suis plus fière de ça que de tout le reste. On prétend que je n'ai pas de cervelle, mais j'estime qu'il en fallait beaucoup pour y penser.

J'avais soigneusement tout prévu et j'ai suivi mon plan à la lettre quand l'inspecteur de Scotland Yard est venu. J'ai été assez satisfaite de cet épisode. J'ai pensé qu'il allait peut-être vraiment m'arrêter. Je n'avais pas peur parce qu'on ne pouvait pas mettre en doute la parole de tous ces gens qui avaient assisté au dîner, et je ne voyais pas comment on pouvait découvrir notre échange de vêtements.

Après ça, je me suis sentie heureuse et satisfaite. La chance ne m'avait pas lâchée et j'étais convaincue que tout irait bien. La vieille duchesse était odieuse, mais Merton était adorable. Il voulait m'épouser le plus vite possible et n'avait pas le moindre soupçon.

Jamais je n'ai été aussi heureuse que pendant ces quelques semaines. L'arrestation du neveu de mon mari acheva de me rassurer. Et je fus plus fière que jamais d'avoir pensé à déchirer cette page de la lettre de Carlotta Adams.

L'intervention de Donald Ross a été une pure malchance. Je n'ai pas encore très bien compris ce qui l'a éclairé. Quelque chose à propos de Paris, qui serait une personne et non un endroit. Je ne sais toujours pas qui était ce Paris et, de toute façon, c'est un nom idiot pour un homme.

Il est étrange comme la déveine, lorsqu'elle survient, s'acharne sur vous. Il fallait que je fasse très vite quelque chose pour Donald Ross, et ça s'est très bien passé. Cela aurait pu se passer beaucoup moins bien parce que je n'avais pas eu le temps de réfléchir ni de me forger un alibi. Mais après ça, je me suis sentie tout à fait tranquille.

Bien sûr, Ellis m'avait raconté que vous l'aviez convoquée et interrogée,

mais j'avais pensé que c'était à propos de Bryan Martin. Je ne voyais pas où vous vouliez en venir. Vous ne lui avez pas demandé si elle était allée chercher un paquet à Paris. Vous avez sans doute pensé que si elle me le répétait, je soupçonnerais quelque chose. Cela a donc été une complète surprise pour moi. Je n'arrivais pas à le croire. C'était inexplicable la manière dont vous paraissiez savoir exactement tout ce que j'avais fait.

J'ai senti que tout allait mal. On ne peut pas lutter contre la malchance. Car c'était bien de la malchance, non ? Je me demande si vous regrettez ce que vous avez fait. Après tout, je ne cherchais qu'à être heureuse, à ma façon. Sans moi, vous n'auriez pas eu l'occasion de vous occuper de cette affaire. Mais je ne pensais pas que vous étiez si horriblement intelligent. Vous n'aviez pas l'air intelligent.

C'est drôle, mais je n'ai rien perdu de ma beauté malgré cet affreux procès, les choses abominables que cet homme, de l'autre côté, m'a dites et la façon dont il m'a assaillie de questions.

J'ai pâli et j'ai minci, mais cela me va bien. Tout le monde me trouve extraordinairement courageuse. On ne vous pend plus en public aujourd'hui, n'est-ce pas ? Je trouve que c'est dommage.

Je suis sûre qu'on n'avait jamais connu une criminelle comme moi.

Je dois vous dire au revoir, maintenant. C'est drôle, j'ai le sentiment que je ne me rends compte de rien. Je vais voir l'aumônier demain.

Celle qui vous a pardonné (parce qu'il faut pardonner à ses ennemis, n'est-ce pas !).

Jane Wilkinson.

P.-S. Vous pensez que j'aurai ma place chez Madame Tussaud ?



Agatha Christie
LE CRIME
DE L'ORIENT-EXPRESS



Agatha Christie

LE CRIME DE
L'ORIENT-EXPRESS

*Traduction de Jean-Marc Mendel
entièrement révisée*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Traduction de Jean-Marc Mendel entièrement révisée

Maquette de couverture : WE-WE

AGATHA CHRISTIE® POIROT®

© 2009, Agatha Christie Limited (a Chorion Company). All rights reserved.

© 2011, éditions du Masque, département des éditions Jean-Claude Lattès, pour la présente édition.

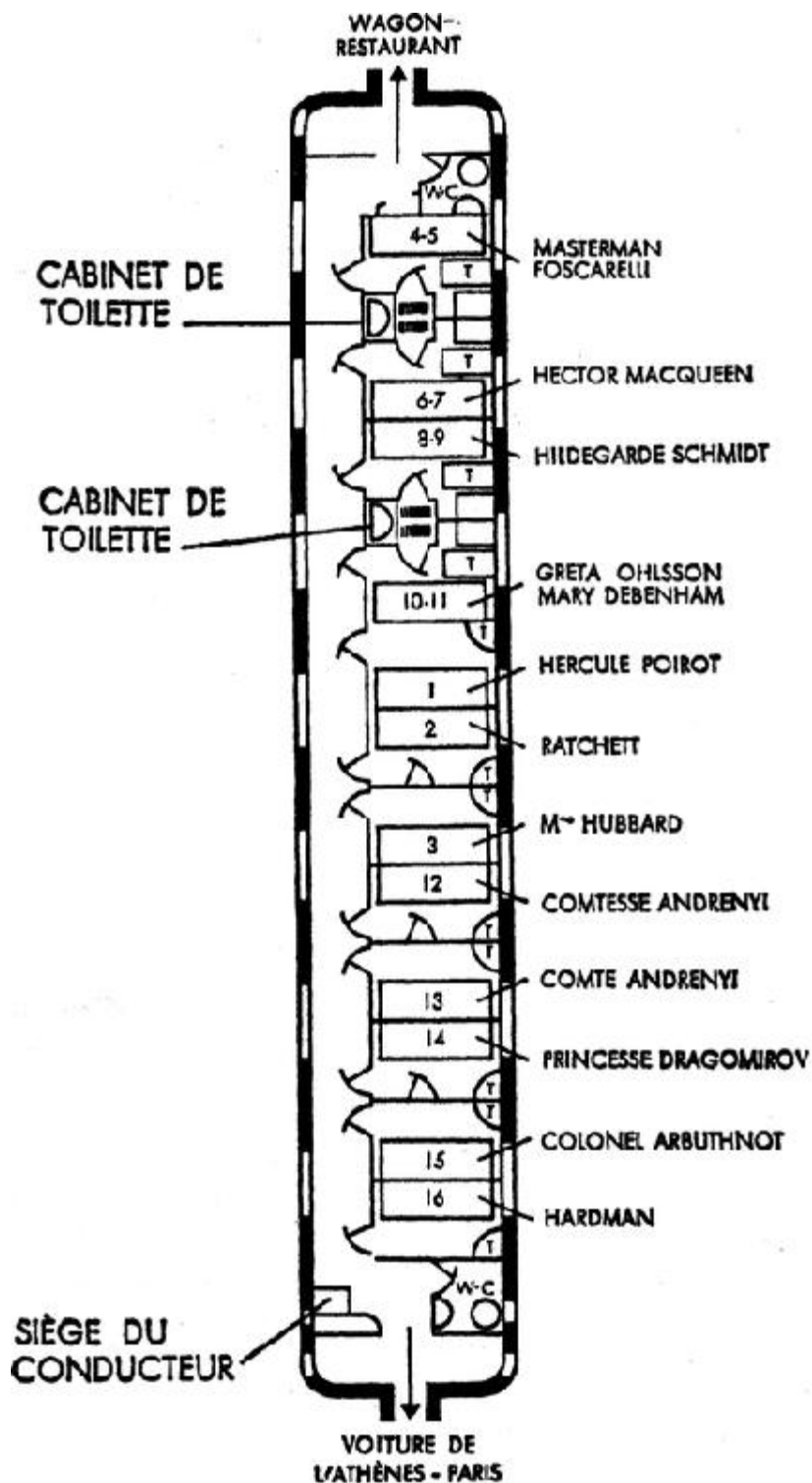
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.

978-2-702-43710-0

Titre de l'édition originale : *Murder in the Orient Express* publiée par
HarperCollins



À M.E.L.M.
Arpachiya, 1933



PREMIÈRE PARTIE

LES FAITS

1

Un passager de marque sur le Taurus-Express

Il était 5 heures, en ce matin d'hiver syrien. Le train auquel guides et horaires donnent le nom ronflant de Taurus-Express attendait le départ en gare d'Alep. La rame ne comportait qu'un wagon-restaurant, un wagon-lit, et deux voitures des réseaux de la région.

Au pied de la portière du wagon-lit, un jeune lieutenant de l'armée française, en grande tenue, s'entretenait avec un petit homme fluët, emmitouflé jusqu'aux oreilles et dont on n'entrevoyait que le bout rougi du nez et les deux extrémités d'une moustache en croc.

Il faisait un froid polaire, et ce n'était certes pas une sinécure que d'accompagner à la gare un étranger de marque. Mais le lieutenant Dubosc accomplissait vaillamment son devoir. Les mots aimables, en une langue admirablement châtiée, se succédaient sur ses lèvres. Il ignorait pourtant totalement les raisons de la venue en Syrie du petit homme. Bien sûr, comme toujours, des rumeurs avaient circulé. L'humeur du général dont il était le porte-fanion avait empiré de jour en jour. Et puis était arrivé ce Belge inconnu, d'Angleterre disait-on.

Son séjour n'avait duré qu'une semaine, marquée par une étrange tension et des événements sortant de l'ordinaire. Un officier de haut rang s'était donné la mort, un autre avait présenté sa démission. Et, tout d'un coup, la sérénité était revenue sur le visage des responsables. Les mesures militaires de sûreté avaient été assouplies. Quant au général, il avait rajeuni de dix ans.

Par hasard, Dubosc avait surpris un aparté entre son chef et ce petit monsieur :

— Vous nous avez sauvés, *mon cher*, avait dit le général, si ému que sa grosse moustache grise en tremblait. Vous avez sauvé l'honneur de l'armée française, et vous nous avez évité un bain de sang ! Comment pourrais-je assez vous remercier d'avoir répondu à mon appel ?... D'avoir accepté de venir de si loin ?...

L'inconnu – un certain M. Hercule Poirot – avait élaboré une réponse appropriée, dans laquelle figurait la formule suivante : « Et moi, mon général, comment aurais-je pu oublier que vous m'avez sauvé la vie ? »... Le général s'était alors récrié, affirmant qu'il n'en était rien. Et les deux hommes, après avoir dûment célébré l'amitié indéfectible de la France et de la Belgique, puis invoqué la gloire, l'honneur et autres notions exaltantes, s'étaient étreints avec chaleur et avaient mis fin à leur conversation.

Le lieutenant Dubosc persistait à ne rien comprendre à ce dont il s'agissait. Mais il avait reçu pour tâche d'accompagner M. Poirot au départ du Taurus-Express. Et il y mettait tout le zèle et l'ardeur qu'on attend d'un jeune officier dont la carrière promet d'être brillante.

— Nous sommes aujourd'hui dimanche, dit-il. Demain soir lundi, vous serez arrivé à Istamboul.

Il avait déjà fait cette observation à plusieurs reprises, mais les propos que l'on tient sur un quai de gare ont une fâcheuse tendance à se répéter.

— C'est exact, répondit M. Poirot.

— Et j'ai cru comprendre que vous aviez l'intention d'y rester quelques jours...

— Mais oui. Je n'ai jamais visité Istamboul. Et ce serait dommage d'y passer *comme ça* ! dit Hercule Poirot en claquant des doigts. Rien ne me presse. J'ai bien l'intention de m'y attarder un peu, en touriste...

— Sainte-Sophie est sublime, approuva le lieutenant Dubosc, qui ne l'avait jamais vue.

Une bise glaciale soufflait sur le quai, et les deux hommes étaient

pris de frissons. Le lieutenant Dubosc regarda discrètement sa montre : 4 heures 45, plus que cinq minutes !

Il n'était pas sûr que son interlocuteur n'ait pas remarqué son coup d'œil subreptice, aussi se hâta-t-il d'ajouter :

— À cette période de l'année, il n'y a vraiment personne dans le train.

Il observait les fenêtres du wagon-lit.

— Vous avez raison, approuva Hercule Poirot.

— Et espérons que le Taurus-Express ne sera pas bloqué par la neige !

— Ça arrive ?

— C'est déjà arrivé. Mais pas cette année...

— Eh bien, faisons d'ardentes prières ! reprit M. Poirot. La météo est vraiment mauvaise pour l'Europe centrale.

— Exécrable ! Apparemment, il tombe beaucoup de neige sur les Balkans !

— Et c'est la même chose en Allemagne, si j'en crois ce que j'ai entendu dire.

— Enfin, se hâta de préciser le lieutenant Dubosc, soucieux de prévenir tout blanc dans la conversation, demain soir, à 19 heures 40, vous serez à Constantinople.

— Absolument, confirma Hercule Poirot.

Et, dans un effort pour maintenir le dialogue, il ajouta :

— Je me suis laissé dire que Sainte-Sophie était sublime.

— Une splendeur.

Le rideau de l'un des compartiments du wagon-lit avait été relevé, et une jeune femme se penchait au-dehors.

Depuis son départ de Bagdad le jeudi précédent, Mary Debenham avait bien peu dormi. Pas plus dans le train pour Kirkouk que dans la pension à Mossoul, et pas davantage dans le train, la nuit d'avant, elle n'avait pu trouver un vrai sommeil. Lasse d'être étendue tout éveillée dans un compartiment surchauffé, elle s'était levée pour jeter un coup d'œil au-dehors.

Ce doit être Alep, se dit-elle. Et, naturellement, il n'y avait rien à voir que cet interminable quai mal éclairé, où résonnait de violentes altercations en arabe. Et deux hommes discutaient en français, juste

sous sa fenêtre. L'un était un officier, l'autre un petit homme à la moustache démesurée. Elle esquaissa un sourire : jamais elle n'avait vu créature à ce point emmitouflée. Il devait faire vraiment froid, ce qui expliquait que le chauffage du train soit tellement excessif. Elle tenta, sans y parvenir, de baisser plus bas la vitre.

Le conducteur du wagon-lit s'approcha des deux hommes. Le train était sur le point de partir, dit-il, et il serait sage que Monsieur gagne maintenant son compartiment. Le petit homme souleva poliment son chapeau, et Mary Debenham remarqua son crâne en forme d'œuf. En dépit de ses tracas, elle sourit : quel ridicule petit bonhomme ! Le genre de petit homme que nul ne prend jamais au sérieux.

Le lieutenant Dubosc avait entamé le discours d'adieu qu'il avait préparé d'avance en vue de cette ultime minute. C'était parfait, merveilleusement courtois. Pour ne pas être en reste, M. Poirot y répondit sur le même ton.

— *En voiture, monsieur*, insista le conducteur du wagon-lit.

M. Poirot obtempéra avec un air d'infini regret, suivi du conducteur. M. Poirot fit des signes de la main. Le lieutenant Dubosc salua, la main au képi. Et le train, dans une secousse qui ébranla toute la rame, démarra lentement.

— Enfin ! murmura M. Hercule Poirot.

— Brrr..., fit le lieutenant Dubosc en mesurant à quel point il avait froid.

— Voilà, monsieur.

D'un geste large, le conducteur du wagon-lit faisait admirer à Poirot les beautés de son compartiment et l'arrangement parfait de ses bagages :

— J'ai placé là la petite valise de Monsieur.

Sa main discrètement tendue appelait un pourboire, et Hercule Poirot ne manqua pas d'y glisser un billet plié.

— Merci, monsieur, dit-il avec vivacité. J'ai les billets de Monsieur. Monsieur voudrait-il me confier son passeport ? J'ai cru comprendre que Monsieur interrompait son voyage à Istamboul ?

M. Poirot acquiesça :

— J'imagine qu'il n'y a pas beaucoup de voyageurs.

— Non, monsieur. Nous n'avons que deux autres passagers. Anglais

tous les deux. Un colonel qui rentre des Indes et une jeune personne qui vient de Bagdad. Monsieur a-t-il besoin d'autre chose ?

Monsieur demanda une petite bouteille de Perrier.

Embarquer dans un train à 5 heures du matin n'est pas très commode. L'aurore ne se lèverait pas avant deux bonnes heures. Ressentant les effets d'une nuit de sommeil inachevée, mais satisfait d'avoir mené à bien une mission délicate, M. Poirot se pelotonna dans un coin et s'endormit.

Il s'éveilla vers 9 heures et demie et se rendit au wagon-restaurant dans l'espoir d'une tasse de café brûlant. Il n'y trouva qu'une seule consommatrice, certainement la jeune Anglaise dont avait parlé le conducteur. Elle était grande, mince et brune, et on lui aurait donné peut-être vingt-huit ans. L'aisance méthodique avec laquelle elle prenait son petit déjeuner et commandait au garçon de lui apporter un peu plus de café démontrait un long usage du monde et des voyages. Elle portait d'ailleurs un ensemble de voyage sombre, d'un tissu léger parfaitement adapté à la chaleur étouffante du train.

M. Hercule Poirot, qui n'avait rien de mieux à faire, s'amusa à l'observer sans qu'elle en ait conscience.

C'était, estima-t-il, le genre de jeune femme capable de faire face sans embarras à toutes les situations, avec sang-froid et efficacité. Il apprécia la régularité un peu austère de ses traits et la pâleur délicate de son teint, comme le jais éclatant de ses cheveux aux ondulations soignées et ses yeux gris, froids et indifférents. Il conclut cependant qu'elle avait l'air un peu trop déterminée pour qu'on puisse la qualifier de « jolie femme ».

Un nouveau personnage fit son entrée dans le wagon-restaurant. C'était un homme de haute stature, entre quarante et cinquante ans, au visage émacié et à la peau bronzée. Ses tempes grisonnaient à peine.

« Lui, c'est le colonel de retour des Indes », pensa Poirot.

L'homme s'inclina légèrement devant la jeune femme :

— `jour, mademoiselle Debenham.

— Bonjour, colonel Arbuthnot.

Le colonel tenait le dossier de la chaise située en face d'elle.

— Pas d'objection ?

— Mais non, voyons. Asseyez-vous.

— Vous savez, je ne suis guère bavard au petit déjeuner.

— J'espérais le contraire. Mais je ne vous en voudrai pas.

Le colonel s'assit.

— Garçon ! appela-t-il sur un ton péremptoire.

Sur quoi il commanda des œufs et du café.

Les yeux du colonel s'arrêtèrent un instant sur Hercule Poirot, puis se détournèrent, indifférents. Poirot, accoutumé à lire sans difficulté dans les cerveaux britanniques, savait que l'officier avait pensé : « Encore un de ces maudits étrangers ! »

En bons Anglais, la jeune femme et le colonel ne se montrèrent pas bavards, se bornant à échanger quelques brèves remarques, puis elle se leva pour rejoindre son compartiment.

Au déjeuner, ils partagèrent de nouveau la même table et, comme le matin, n'accordèrent aucune attention au troisième passager. Cette fois, leur conversation fut plus animée qu'au petit déjeuner. Le colonel Arbutnot parla du Pendjab, et posa à la jeune femme quelques questions à propos de Bagdad, où il était clair qu'elle avait tenu un emploi de gouvernante. Leur dialogue leur permit de se découvrir un certain nombre d'amis communs, ce qui eut pour effet immédiat de donner à leur attitude un tour moins compassé. Ils évoquèrent longuement Tommy Untel et Jerry Telautre. Le colonel demanda à la jeune femme si elle rentrait tout droit en Angleterre ou si elle avait l'intention de s'arrêter à Istamboul.

— Non, je rentre d'une seule traite.

— N'est-ce pas un peu dommage ?

— J'ai déjà fait ce voyage il y a deux ans, et j'en ai profité alors pour passer trois jours à Istamboul.

— Je vois. Puis-je vous avouer que j'en suis heureux, parce que, moi aussi, je rentre directement.

Le colonel s'inclinait gauchement, un peu rougissant.

« Je crois que notre colonel est assez susceptible, pensa Poirot, amusé. Les voyages en train sont aussi pleins de périls que les traversées en paquebot... »

Mlle Debenham, non sans une certaine réserve, répondit au colonel que ce serait en effet très agréable.

Le colonel, nota Poirot, raccompagna la jeune femme jusqu'à son compartiment. Plus tard, alors que le train traversait les paysages grandioses des monts Taurus, et qu'ils se tenaient côte à côte dans le couloir pour admirer la majesté des Portes de Cilicie, la jeune femme

laissa échapper un soupir. Poirot, qui se trouvait, non loin d'eux, l'entendit murmurer :

— Que c'est beau ! Je voudrais... Comme je voudrais...

— Quoi donc ?

— Je voudrais pouvoir en jouir pleinement.

Arbuthnot ne répondit pas. Mais sa mâchoire carrée se crispa et une sorte d'amertume passa sur son visage :

— Je donnerais tout au monde pour que vous soyez en dehors de tout cela, dit-il enfin.

— Taisez-vous, je vous en supplie. Taisez-vous !

— Ne vous inquiétez pas, dit-il, tout en jetant à Poirot un regard à peine contrarié. Mais je ne supporte pas l'idée de vous savoir gouvernante. De vous imaginer soumise pieds et poings liés à des mères tyranniques et à leurs marmailles insupportables.

Elle rit, d'un rire un peu contraint :

— Oh ! ne croyez pas ça. Le mythe de la malheureuse gouvernante opprimée a du plomb dans l'aile. En fait, je vous garantis que c'est *moi* qui fais peur aux parents.

Ils se turent. Arbuthnot se sentait peut-être honteux de s'être emporté.

« Drôle de petite comédie à laquelle il m'est donné d'assister », se dit Poirot, pensif.

Il se souviendrait plus tard de sa réflexion.

Le train arriva en gare de Konya à 23 heures 30. Les deux voyageurs britanniques descendirent pour se dégourdir les jambes et arpentèrent le quai couvert de neige.

M. Poirot avait d'abord pensé qu'il se satisferait d'observer l'activité de la gare à l'abri de sa vitre. Mais, au bout de dix minutes, il jugea qu'après tout, prendre un peu l'air ne lui ferait pas de mal. Il se livra à de prudents préparatifs, prenant soin de s'envelopper dans divers manteaux et écharpes, et d'enfiler ses bottines impeccablement cirées dans des caoutchoucs. Ainsi attifé, il descendit avec précaution sur le quai, dont il parcourut toute la longueur. Ses pas le menèrent au-delà de la locomotive. C'est au son de leurs voix qu'il reconnut les deux silhouettes indistinctes cachées dans l'ombre d'un fourgon isolé.

— Mary..., disait Arbuthnot.

La jeune femme le coupa.

— Pas maintenant ! Pas maintenant ! Quand tout sera fini. Quand ce sera enfin derrière nous. À ce moment-là...

M. Poirot, songeur, s'éloigna avec discrétion. Il avait à peine reconnu la voix si froide et nette de Mlle Debenham...

« Bien curieux », se dit-il.

Le jour suivant, il pensa que les deux Britanniques s'étaient sans doute disputés. Ils s'adressaient à peine la parole. La jeune femme, nota Poirot, avait l'air inquiète. Des cernes profonds marquaient ses yeux.

Vers 14 heures 30, le train s'arrêta soudain. Des têtes se montrèrent aux fenêtres. Un petit groupe d'hommes étaient descendus le long de la voie et observaient quelque chose sous le wagon-restaurant qu'ils se montraient les uns aux autres.

Poirot se pencha par la vitre et interrogea le conducteur du wagon-lit qui se hâtait. Le conducteur lui donna une rapide explication. Poirot rentra la tête et se retourna pour se trouver nez à nez avec Mary Debenham qui se tenait juste derrière lui.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en français, le souffle court. Pourquoi sommes-nous arrêtés ?

— Ce n'est rien, mademoiselle. Quelque chose a pris feu sous le wagon-restaurant. Rien de sérieux. On l'a éteint. Ils sont en train de réparer les dégâts. Il n'y a aucun danger, je vous assure.

Elle fit un geste brusque, comme pour signifier qu'elle n'accordait aucune importance à l'éventualité d'un danger quelconque :

— Oui, oui. Je comprends bien. *Mais l'heure !...*

— L'heure ?

— Oui. Nous allons prendre du retard.

— C'est bien possible, reconnut Poirot.

— Mais nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir du retard ! L'arrivée du train est prévue à 18 heures 55. Et il faut encore traverser le Bosphore pour attraper à 21 heures le Simplon-Orient-Express sur la rive européenne. S'il y a une heure ou deux de retard, nous allons manquer la correspondance.

— C'est bien possible, répéta Poirot.

Il jeta un regard inquisiteur à Mary Debenham, dont les doigts pianotaient nerveusement sur la barre d'appui. Ses lèvres frémissaient.

— Est-ce si important pour vous ? demanda-t-il.

— Oui, oui. Absolument. Je ne dois pas louper ce train.

Elle se détourna et s'en fut rejoindre le colonel Arbuthnot.

Au demeurant, ses inquiétudes se révélèrent vaines. Dix minutes plus tard, le train repartit. Et il n'arriva à Haydapassar qu'avec cinq minutes de retard, après avoir rattrapé les minutes perdues.

Le Bosphore, ce soir-là, était agité, et M. Poirot n'apprécia guère sa traversée. Sur le bateau, il fut séparé de ses compagnons de voyage et ne les revit plus.

Dès son arrivée au pont de Galata, il se fit conduire sans plus attendre à l'hôtel Tokatlia.

2

L'hôtel Tokatlia

Dès son arrivée au Tokatlia, Poirot demanda à la réception une chambre avec salle de bains. Puis il se rendit au comptoir du concierge, pour savoir si du courrier était arrivé à son nom.

Il y avait trois lettres, et un télégramme. À sa vue, il fronça légèrement les sourcils. Ce n'était pas prévu.

Il prit cependant, comme toujours, tout son temps pour l'ouvrir avec des gestes précis. Les termes du message étaient sans équivoque : *« Évolution qu'aviez prévue pour affaire Kassner intervenue subitement. Revenir toute urgence. »*

— Voilà qui est embêtant, murmura Poirot.

Il jeta un coup d'œil à la pendule.

— Je dois absolument repartir ce soir, dit-il au concierge. À quelle heure est le Simplon-Orient ?

— À 21 heures, monsieur.

— Pouvez-vous m'obtenir un compartiment ?

— Sans aucun doute, monsieur. À cette époque de l'année, il n'y a aucun problème. Les trains sont quasiment vides. Première ou seconde classe ?

— Première.

— Très bien, monsieur. Jusqu'où allez-vous ?

— Jusqu'à Londres.

— Bien, monsieur. Je vais vous prendre un billet pour Londres, et vous faire réserver un compartiment dans la voiture Istamboul-Calais.

Poirot regarda une nouvelle fois la pendule. Il était 19 heures moins 50.

— Croyez-vous que j'aie le temps de dîner ?

— Mais sans aucun doute, monsieur.

Le petit Belge hocha la tête. Il alla à la réception annuler sa chambre, et traversa le hall pour gagner le restaurant.

Alors qu'il commandait son menu au maître d'hôtel, une main se posa sur son épaule.

— Ça par exemple ! C'est un plaisir inattendu ! dit une voix derrière lui.

Il se retourna pour voir un homme trapu, assez corpulent, déjà âgé, aux cheveux taillés en brosse, qui lui souriait à belles dents.

Poirot se dressa :

— Monsieur Bouc !

— Monsieur Poirot.

M. Bouc, belge lui aussi, était l'un des directeurs de la Compagnie internationale des Wagons-lits. Il connaissait l'ex-fleuron de la police belge depuis des années.

— Vous voilà bien loin de chez vous, mon cher, dit M. Bouc.

— Bah ! un petit problème qui m'appelait en Syrie.

— Ah ! Et vous repartez... Quand cela ?

— Ce soir même.

— Formidable. Je pars ce soir aussi. Mais je ne vais que jusqu'à Lausanne, où du travail m'attend. Vous prenez le Simplon-Orient, j'imagine ?

— Oui. Je viens tout juste de demander à l'hôtel de me trouver un compartiment. J'avais bien l'intention de rester quelques jours, mais j'ai reçu un télégramme qui m'oblige à rentrer en Angleterre pour une affaire d'importance.

— Ah, soupira M. Bouc. Les affaires... Les affaires... Mais enfin, mon vieux, vous êtes en haut de l'échelle maintenant !

— J'ai connu quelques succès, concéda Poirot avec une fausse modestie qui n'aurait pu tromper personne.

M. Bouc se contenta de rire :

— On se revoit tout à l'heure.

Sur ces entrefaites, Hercule Poirot se livra à un exercice complexe : tenter d'éviter à ses moustaches tout contact avec son potage.

S'étant acquitté de cette tâche délicate, Poirot, en attendant le plat suivant, examina les convives. Il n'y avait guère qu'une demi-douzaine de clients, et deux d'entre eux seulement attirèrent son attention.

Ils dînaient à une table proche de la sienne. Le plus jeune, un Américain de toute évidence, affichait une trentaine sympathique. Mais c'était son compagnon qui avait attiré l'attention de Hercule Poirot.

C'était un homme entre soixante et soixante-dix ans, qui offrait, de loin, l'allure affable d'un philanthrope. Une chevelure légèrement dégarnie, front haut, une bouche souriante qui découvrait une rangée de fausses dents d'une éclatante blancheur lui donnait l'image même de la bienveillance. Mais ses yeux, étroits, enfoncés et malins, démentaient ce cliché. Et plus encore : alors que l'homme adressait une remarque à son commensal, son regard, parcourant la salle, croisa celui de Poirot qui y lut comme une étrange malveillance et une nervosité anormale.

Puis il se leva.

— Payez l'addition, Hector, dit-il d'une voix un peu voilée, dont la douceur étrange avait quelque chose d'inquiétant.

Au moment où Poirot rejoignit son ami dans le hall, les deux inconnus quittaient l'hôtel, et le plus jeune surveillait leurs bagages. Il ouvrit la porte vitrée et dit :

— Le compte y est, M. Ratchett.

L'autre grommela un assentiment, et s'en fut.

— Dites donc, demanda Poirot, qu'est-ce que vous pensez de ces deux-là ?

— Ce sont des Américains, affirma M. Bouc.

— Incontestablement. Mais je voulais dire : que pensez-vous d'eux ?

— Le jeune homme semble tout à fait aimable.

— Et l'autre ?

— Pour vous dire la vérité, mon cher, je le trouve plutôt antipathique. Il m'a fait une impression désagréable. Et vous ?

— Quand il est passé près de moi, au restaurant, répondit Poirot après un court silence, j'ai éprouvé un sentiment bizarre. Comme si une bête sauvage – sauvage au sens de féroce, vous comprenez... – m'avait effleuré.

— Il a pourtant l'air tout ce qu'il y a de plus respectable.

— Précisément ! Son corps, ou mieux sa cage, si vous préférez, paraît absolument respectable... mais le fauve guette au travers des barreaux.

— Vous vous faites des idées, mon vieux, lui reprocha M. Bouc.

— Peut-être bien. Mais je ne peux me défaire de cette impression qu'un être maléfique m'a côtoyé de vraiment trop près.

— Ce vieil Américain respectable ?

— Ce vieil Américain respectable.

— Admettons que vous ayez raison, dit gaiement M. Bouc. Il y a tant de cruauté en ce bas monde...

La porte s'ouvrait sur le concierge de l'hôtel qui venait à eux, le visage soucieux et désolé :

— C'est incroyable, monsieur, dit-il à Poirot. Il n'y a pas moyen d'obtenir un compartiment de première classe sur ce train.

— Comment ? s'étonna M. Bouc. À cette période de l'année ? Il doit y avoir un voyage organisé de journalistes... Ou de politiciens.

— Je ne sais pas, monsieur, lui répondit respectueusement le concierge. Mais nous en sommes là.

— Bien, bien, dit M. Bouc à l'adresse de Poirot. N'ayez aucune inquiétude, cher ami. Je vais arranger ça. Il y a toujours un compartiment disponible. Le 16. Le conducteur y veille !

Il eut un large sourire, consulta sa montre, et reprit :

— Venez. Il est temps d'y aller.

À la gare, M. Bouc fut accueilli avec déférence et empressement par un conducteur des wagons-lits, en uniforme brun.

— Bonsoir, monsieur le directeur. Vous avez le compartiment numéro 1.

Il héla les porteurs qui poussèrent leurs diables jusqu'au milieu de la voiture dont les plaques annonçaient l'itinéraire :

ISTAMBOUL – TRIESTE – CALAIS

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est plein, ce soir ?

— C'est incompréhensible, monsieur le directeur. La terre entière s'est donné rendez-vous pour partir cette nuit !

— Oui. Mais il n'empêche qu'il faut trouver un compartiment à ce monsieur qui est de mes amis. Vous pouvez lui donner le 16.

— Il est déjà pris, monsieur le directeur.

— Quoi ? Le 16 ?

Ils échangèrent un regard entendu, et le conducteur sourit. Il était grand, d'âge moyen, le teint cireux.

— Mais oui, monsieur le directeur. Comme je vous l'ai dit, nous sommes au complet. Tout est pris.

— Qu'est-ce qui peut bien se passer ? gronda M. Bouc. Il y a une conférence quelque part ? Ou bien c'est un groupe ?

— Non, monsieur le directeur, c'est vraiment le hasard. Il y a simplement une foule de gens qui ont décidé de voyager ce soir.

M. Bouc fit claquer sa langue pour marquer sa contrariété :

— À Belgrade, on va raccrocher au train la voiture qui vient d'Athènes et la Bucarest-Paris. Mais nous n'arrivons à Belgrade que demain soir. Le problème c'est pour cette nuit. Est-ce qu'il ne reste pas au moins un lit de seconde classe ?

— Il y en a bien un, monsieur le directeur, mais...

— Oui...

— Je ne peux le donner qu'à une dame. Dans ce compartiment, il y a déjà une Allemande, la femme de chambre d'une de mes passagères.

— Alors là, ça passe les bornes !

— Ne vous tourmentez pas, cher ami, l'apaisa Poirot. Je peux voyager dans une voiture ordinaire.

— Il n'en est pas question ! s'insurgea M. Bouc.

Puis au conducteur :

— Tous les passagers sont là ?

— Il est vrai, répondit le conducteur d'une voix hésitante, qu'il y en a un qui n'est pas encore arrivé.

— Alors ?

— C'est le lit n° 7, monsieur le directeur. Seconde classe. Nous n'avons pas encore vu ce monsieur et il est déjà 20 heures 56.

— Qui est-ce ?

— Un Anglais, répondit le conducteur après avoir consulté sa liste. Un certain M. Harris.

— C'est un nom de bon augure, dit Poirot. J'ai lu Dickens, et je peux vous garantir que ce M. Harris ne se présentera pas avant le départ.

— Mettez les bagages de monsieur au numéro 7, ordonna M. Bouc. Et si ce M. Harris arrive, dites-lui qu'il est trop tard. Qu'il a dépassé l'heure limite pour les réservations. Nous trouverons bien un arrangement si nécessaire. Pourquoi me soucierais-je d'un M. Harris ?

— À vos ordres, monsieur le directeur.

Le conducteur indiqua au porteur de Poirot où déposer ses valises, puis s'écarta de la portière pour laisser monter Poirot.

— Tout au bout, monsieur, dit-il. L'avant-dernier compartiment.

Poirot parcourut toute la longueur du couloir, assez lentement toutefois car la plupart des passagers étaient sortis de leur compartiment. Il adressait des « pardon » polis, avec la régularité d'un métronome. Quand il atteignit enfin son compartiment, ce fut pour y trouver le jeune Américain de l'hôtel Tokatlia qui attrapait l'une de ses valises.

Il fronça les sourcils en voyant entrer Poirot.

— Excusez-moi, dit-il. Mais je crois que vous vous trompez.

Et il ajouta, dans un français approximatif :

— *Je crois que vous avez une erreur.*

Poirot lui répondit en anglais :

— Vous êtes M. Harris ?

— Non. Je m'appelle MacQueen. Je...

Il fut interrompu par la voix essoufflée du conducteur qui s'adressait à lui par-dessus l'épaule de Poirot :

— Il n'y a plus de lit disponible dans le train, s'excusait-il, et il m'a fallu mettre Monsieur avec vous.

Pendant qu'il parlait, il soulevait la vitre du couloir et hissait dans le wagon-lit les bagages de Poirot que lui tendait le porteur.

Poirot s'était amusé de remarquer le ton désolé du conducteur. Sans doute avait-il bénéficié d'un généreux pourboire pour conserver le compartiment au seul usage du jeune voyageur. Mais quand un directeur de la Compagnie des Wagons-lits se trouve à bord du train et donne des ordres, même les pourboires les plus généreux perdent de

leur efficacité.

Le conducteur sortit du compartiment après avoir placé les valises dans les casiers à bagages.

— Voici, monsieur, dit-il. Tout est en ordre. Votre lit est celui du dessus, le 7. Nous partons dans une minute.

Il s'élança dans le couloir, et Poirot put revenir dans le compartiment.

— Voilà un phénomène que j'ai rarement eu l'occasion d'observer, fit-il remarquer sur le ton de la plaisanterie. Un conducteur des wagons-lits qui range lui-même des valises ! C'est quasiment sans précédent !

Son compagnon de voyage sourit. Il ne montrait plus aucune contrariété. Sans doute avait-il décidé qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'accepter la situation avec philosophie.

— Ce train est extraordinairement plein, observa-t-il.

Le mécanicien donna un coup de sifflet et la locomotive exhala un rugissement mélancolique. Poirot et MacQueen sortirent dans le couloir.

— En voiture ! cria une voix sur le quai.

— Nous voilà partis, dit MacQueen.

Mais ce n'était pas encore tout à fait le cas. Le sifflet retentit à nouveau.

— Vous savez, monsieur, dit soudain le jeune homme, si vous préférez le lit du bas... Il est plus commode... Moi, ça m'est égal.

— Non, non, protesta Poirot. Je ne veux pas vous priver...

— Allons, je vous en prie...

— Vous êtes vraiment trop aimable...

Échange de politesse, d'un côté comme de l'autre.

— Ce ne sera que pour une nuit, conclut Poirot. À Belgrade...

— Ah bon. Vous descendez à Belgrade...

— Pas exactement. Mais, vous comprenez...

Avec une série de secousses, le convoi s'ébranla.

Les deux hommes se mirent à la fenêtre pour regarder le quai interminable dont les lumières paraissaient glisser lentement devant eux.

L'Orient-Express venait d'entamer son long voyage de trois jours à travers l'Europe.

3

Poirot décline une offre

Le jour suivant, M. Hercule Poirot arriva assez tard au wagon-restaurant pour déjeuner. Il s'était levé tôt, avait pris un petit déjeuner solitaire, et avait consacré sa matinée à relire ses notes sur l'affaire qui le ramenait à Londres. Il n'avait pratiquement pas vu son compagnon de voyage.

M. Bouc était déjà installé. Il adressa à Poirot un geste de bienvenue et lui fit signe de venir s'asseoir en face de lui. Hercule Poirot se trouva ainsi dans la situation très favorisée de celui dont la table est servie la première et bénéficie des meilleurs morceaux. Qui plus est, la cuisine était étonnement bonne.

M. Bouc accordait toute son attention à sa nourriture. Et il attendit qu'un fromage délicieusement crémeux leur soit servi pour s'intéresser à autre chose. Il en était parvenu à ce stade d'un repas où l'on se met à philosopher.

— Ah ! Il me faudrait la plume de Balzac..., soupira-t-il en montrant, de la main, l'ensemble du wagon-restaurant. Voilà une scène que j'aimerais décrire !

— C'est une idée intéressante, approuva Poirot.

— Vous êtes bien d'accord ? Je crois que personne ne l'a encore tenté. Et, cependant, quelle matière romanesque nous avons là ! Regardez, tout autour de nous, ces gens de toutes les classes sociales, de toutes les nationalités, de tous les âges. Et, pendant trois jours, ces gens qui ne se connaissent pas le moins du monde se trouvent rassemblés. Ils dorment et mangent sous le même toit, et ils ne peuvent échapper les uns aux autres. Et au bout de ces trois jours, chacun va reprendre sa propre route, et il est probable qu'ils ne se reverront jamais plus.

— Certes, dit Poirot. Mais imaginez qu'il y ait un accident...

— Ah non ! mon cher ami, je vous en prie !

— Je reconnais que, de votre point de vue, ce serait regrettable. Mais essayons quand même de l'imaginer. Dans cette hypothèse, il y aurait un lien entre tous ceux qui se trouvent ici... Je veux dire la

mort...

— Reprenez un peu de vin, coupa abruptement M. Bouc en remplissant le verre de son compagnon. Je vous trouve morbide, mon cher. Ce doit être la digestion.

— Il est vrai, admit Poirot, que ce que j'ai mangé en Syrie n'a peut-être pas réussi à mon estomac.

Il but quelques gorgées de vin. Puis, s'appuyant au dossier de la banquette, il laissa son regard errer au hasard. Il y avait là treize convives, de toutes les couches sociales et de toutes les nationalités, comme l'avait si bien dit M. Bouc. Il les observa plus attentivement.

Trois hommes étaient attablés juste en face d'eux. Poirot estima qu'il s'agissait de voyageurs seuls, placés là par le jugement sans faille du personnel de service. Un gros Italien noiraud se curait les dents avec délices. Son vis-à-vis, un Anglais mince et pâle, du genre réservé et à la mise impeccable, observait le spectacle de l'œil désapprobateur du valet de chambre stylé. À côté de lui siégeait un Américain corpulent en costume criard, probablement un représentant de commerce.

— Les gens, faut leur en coller plein la vue ! proclamait-il d'une voix nasillarde.

L'Italien brandit son cure-dents.

— C'est qu'est-ce qué jé dis toujours.

L'Anglais préféra se détourner vers la fenêtre, et toussota.

Poirot changea d'objectif.

Seule à une petite table était assise, très droite, l'une des vieilles dames les plus laides qu'il ait jamais vue. Mais sa laideur, pleine de classe, ne provoquait aucune répulsion et, au contraire, fascinait. Elle portait la tête haute. Autour du cou, elle arborait un rang d'énormes perles qui, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, étaient véritables. D'innombrables bagues couvraient ses doigts. Un manteau de zibeline était jeté sur ses épaules. Une luxueuse petite toque noire venait jurer de façon incongrue sur son visage de batracien jaunâtre.

Elle donnait ses instructions au maître d'hôtel d'une voix claire et courtoise, mais parfaitement autoritaire :

— Vous aurez la gentillesse de faire porter dans mon compartiment une bouteille d'eau minérale et un grand verre de jus d'orange. Et, pour le dîner de ce soir, vous veillerez à me faire préparer du poulet sans sauce... Et un peu de poisson bouilli.

Le maître d'hôtel répondit avec humilité qu'on se conformerait à ces

instructions.

Elle eut un affable mouvement de la tête, puis se leva. Elle posa un instant son regard sur Poirot, puis se détourna, avec toute la nonchalance d'une aristocrate indifférente.

— C'est la princesse Dragomirov, expliqua M. Bouc à mi-voix. Russe d'origine. Son mari a eu la bonne idée de réaliser toute sa fortune avant la Révolution et de la réinvestir à l'étranger. Elle est prodigieusement riche. Et c'est une vraie cosmopolite !

Poirot acquiesça. Il avait déjà entendu parler de la princesse Dragomirov.

— C'est vraiment une personnalité, reprit M. Bouc. Laide comme les sept péchés capitaux, mais qui en impose.

Poirot marqua son approbation.

Mary Debenham avait pris place à l'une des grandes tables en compagnie de deux autres femmes. La première, dans la cinquantaine, portait un corsage à carreaux et une jupe de tweed. Elle avait une masse de cheveux d'un blond fadasse, rassemblés en un chignon mal fichu, des lunettes et un long faciès ingrat et douceâtre de brebis bêlante. Elle écoutait les propos que débitait la troisième, aimable et rondelette vieille dame, avec une constance monotone, sans prendre le temps de respirer ou de marquer un temps d'arrêt :

— ... Et alors ma fille m'a dit : « Dans ce pays-là, pas question d'appliquer les méthodes américaines », voilà ce qu'elle m'a dit. Et puis elle m'a dit : « Ces gens-là sont paresseux de naissance. Ils n'ont aucun sens du temps. » Mais vous seriez quand même étonnée de voir ce que notre collègue arrive à faire. Ils ont trouvé des professeurs remarquables. Je suis persuadée qu'il n'y a rien de tel que l'éducation. Il nous faut mettre en œuvre nos idéaux occidentaux et apprendre aux Orientaux à les suivre. Ma fille dit toujours...

Le train plongea dans un tunnel, et le vacarme noya le reste.

Le colonel Arbuthnot était assis à la table suivante, une petite table. Il était seul. Son regard ne quittait pas la nuque de Mary Debenham. Ils ne déjeunaient pas ensemble alors que cela n'aurait présenté aucune difficulté. Pourquoi ?

Mary Debenham, pensa Poirot, s'y était peut-être opposée. Une gouvernante apprend à observer une certaine réserve. Il faut respecter les apparences. Et une jeune femme qui n'a que son travail pour vivre se doit de faire preuve de discrétion.

Poirot observa ensuite l'autre partie du wagon-restaurant. Une

femme entre deux âges, toute de noir vêtue, était installée tout au bout, contre la cloison. Son visage était large, et sans expression. Allemande ou Scandinave, jugea-t-il. Très probablement la femme de chambre allemande.

Venait ensuite un couple qui conversait avec vivacité. L'homme portait un costume de tweed souple, mais il n'était pas anglais. La forme de sa nuque et la carrure de ses épaules trahissaient une origine étrangère. Un individu grand, et bien bâti. Quand il détourna la tête, Poirot put remarquer le profil et la moustache blonde bien fournie d'un homme très élégant, d'une trentaine d'années.

Son épouse était encore une jeune fille. Vingt ans, à vue de nez. Elle portait un tailleur noir moult, et une adorable petite toque, noire également, était perchée sur sa tête, à cet angle impossible qu'exigeait la mode. Elle non plus n'était pas anglaise, mais son visage encadré de cheveux de jais, était ravissant, avec son teint d'une pâleur extrême et ses grands yeux bruns. Elle tenait un très long fume-cigarette et ses ongles fraîchement manucurés brillaient d'un rouge éclatant. À son doigt resplendissait une grosse émeraude montée sur platine. Il y avait de la coquetterie dans son regard et dans sa voix.

— Elle est ravissante... Et chic, avec ça, murmura Poirot. Mari et femme, n'est-ce pas ?

— Sûrement, approuva M. Bouc. Ils appartiennent à l'ambassade de Hongrie, je crois. Un bien beau couple.

Il n'y avait que deux autres convives : MacQueen, le compagnon de compartiment d'Hercule Poirot, et M. Ratchett, son patron. Ce dernier faisait face à Poirot et, pour la seconde fois, le petit détective put étudier sa physionomie peu avenante et noter la feinte bienveillance que démentaient les sourcils trop minces et les petits yeux cruels.

L'ombre qui passa sur les traits de Poirot n'échappa pas à M. Bouc :

— Vous regardez encore votre bête féroce ? demanda-t-il.

Poirot acquiesça.

Ayant bu son café, M. Bouc sortit de table. Il avait commencé de déjeuner plus tôt que Poirot, aussi avait-il déjà terminé.

— Je retourne à mon compartiment, dit-il. Quand vous aurez fini, venez me rejoindre. Nous pourrions discuter.

— Ce sera avec plaisir.

Poirot dégusta son café à petites gorgées et commanda une liqueur. Le serveur, muni de sa caissette, passait de table en table pour recueillir le montant des additions. La voix de la vieille Américaine

s'éleva, à la fois stridente et plaintive :

— Ma fille me l'avait bien dit : « Prends un carnet de bons de repas et tu n'auras pas de problème. Pas le moindre problème. » Mais ça ne marche pas. Apparemment, il y a dix pour cent en plus pour le service, et la bouteille d'eau minérale par-dessus le marché – bien bizarre d'ailleurs, cette eau-là. Ils ne sont pas fichus d'avoir de l'Évian ou de la Vichy, ce qui me paraît incroyable.

— C'est à cause... Enfin, ils sont obligés... Comment dit-on en anglais ? Obligés de servir l'eau du pays qu'on traverse, expliqua la dame au faciès de mouton.

— Eh bien, moi, je trouve ça incroyable, reprit l'Américaine.

Elle lança un regard écoeuré sur le tas de petite monnaie qui avait été déposé devant elle :

— Et qu'est-ce que c'est que ces machins qu'ils m'ont rendus ? C'est des dinars, ou je ne sais trop quoi. Ça ressemble à tout sauf à de l'argent. Ma fille m'avait dit...

Mary Debenham repoussa sa chaise, eut un sourire impersonnel pour les deux autres femmes, et quitta la table. Le colonel Arbuthnot se leva, et la suivit. Sur quoi, rassemblant les espèces qu'elle méprisait tant, l'Américaine se leva à son tour, imitée par la moutonnière créature. Le couple hongrois était déjà parti. Ne demeuraient plus dans le wagon-restaurant que Poirot, Ratchett et MacQueen.

Ratchett dit quelques mots à MacQueen, qui partit aussitôt, puis, au lieu de le suivre, vint s'asseoir inopinément en face de Poirot.

— Auriez-vous l'amabilité de m'offrir une allumette ? demanda-t-il d'une voix douce, à peine nasillante. Je m'appelle Ratchett.

Poirot le salua à peine. Puis il prit dans sa poche une boîte d'allumettes qu'il tendit à l'autre. Lequel s'en saisit mais ne s'en servit pas.

— Je crois, reprit Ratchett, que j'ai le plaisir de parler à M. Hercule Poirot en personne. Est-ce bien le cas ?

Poirot s'inclina encore :

— Vous êtes remarquablement informé, monsieur.

Le détective pouvait sentir sur lui ces étranges yeux perçants qui le détaillaient.

— Dans mon pays, nous avons l'habitude d'aller droit au but, poursuivit Ratchett. Je voudrais que vous vous chargiez d'un travail pour mon compte.

— Ma clientèle, monsieur, est aujourd'hui assez limitée, répondit Poirot, les sourcils froncés. Je n'accepte que très peu d'affaires.

— Oui, bien entendu, je le comprends. Mais ce que je vous propose, monsieur Poirot, signifie beaucoup d'argent.

Et il répéta d'une voix douceuse, insinuante :

— Vraiment beaucoup d'argent.

Poirot garda le silence durant une bonne minute.

— Que souhaiteriez-vous que je fasse pour vous M.... M. Ratchett ? interrogea-t-il enfin.

— Je suis riche, monsieur Poirot. Très riche. Et les hommes qui sont dans ma position ont des ennemis. J'ai un ennemi.

— Un ennemi seulement ?

— Que signifie au juste cette question ? demanda Ratchett, tranchant.

— Je sais par expérience, monsieur, que quand un homme est en position d'avoir, comme vous l'avez dit, des ennemis, il en a en général plus d'un.

Ratchett parut soulagé par la réponse de Poirot.

— Oui, bien sûr, répondit-il vivement. Je comprends. Mais qu'il s'agisse d'un ennemi ou de plusieurs ennemis importe peu. Ce qui compte, c'est ma sécurité.

— Votre sécurité ?

— On m'a menacé de mort, monsieur Poirot. Et maintenant, croyez-moi, je suis un homme qui prend de grandes mesures de prudence.

D'une poche de sa veste, il fit surgir un court instant un pistolet automatique de petite taille. Puis il ajouta, sombre :

— Je ne pense pas être du genre à me faire prendre au dépourvu. Mais j'estime que deux précautions valent mieux qu'une. Je suis sûr que vous êtes homme à m'en donner pour mon argent. Et rappelez-vous : il s'agit de *beaucoup* d'argent.

Poirot demeura pensif de longues minutes. Mais nul n'aurait pu déchiffrer sur son visage de marbre la moindre trace de ses réflexions.

— Je regrette, monsieur, lâcha-t-il enfin. Je ne suis pas en mesure de vous donner satisfaction.

L'autre lui lança un regard vif :

— Je m'en doutais, dit-il. Dites-moi votre chiffre.

— Vous ne m'avez pas compris, monsieur, expliqua Poirot en secouant la tête. J'ai très bien réussi dans l'exercice de ma profession, et j'ai gagné assez d'argent pour pouvoir satisfaire aussi bien mes besoins que mes caprices. Désormais, je n'accepte plus d'affaires que dans la mesure où... Dans la mesure où, disons, elles piquent ma curiosité.

— Je vois. Vous ne manquez pas de souffle. Vingt mille dollars ne vous tentent pas ?

— Certainement pas.

— Si vous essayez d'obtenir davantage, n'y comptez pas. Je connais bien la valeur des choses et des services...

— Moi aussi, M. Ratchett...

— En quoi mon offre vous déplaît-elle ?

Poirot se leva.

— Si vous voulez bien me pardonner un propos aussi personnel, dit-il, c'est votre tête qui me déplaît, M. Ratchett.

Et il quitta le wagon-restaurant.

4

Un hurlement dans la nuit

Le Simplon-Orient-Express entra en gare de Belgrade à 20 heures 45. L'horaire prévoyait un arrêt de trente minutes, aussi Poirot décida-t-il de descendre sur le quai, mais il ne s'y attarda pas. Le froid était vif et, si un auvent protégeait le quai lui-même, la neige tombait à gros flocons. Au moment où il allait remonter dans le wagon-lit, le conducteur, qui se tenait au pied de la portière, battant la semelle et agitant les bras pour se réchauffer, lui dit avec respect :

— Monsieur, vos bagages ont été transportés dans le compartiment numéro 1, celui de M. Bouc.

— Mais où va donc allé M. Bouc ?

— Il s'est installé dans la voiture en provenance d'Athènes, qu'on vient de nous raccrocher, monsieur.

Poirot s'en fut à la recherche de M. Bouc. D'un geste, son ami rejeta ses protestations :

— Je vous en prie ! Vraiment, je vous en prie. C'est beaucoup plus

commode comme ça. Puisque vous rentrez en Angleterre, vous serez beaucoup mieux dans la voiture directe pour Calais. En ce qui me concerne, je me trouve très bien ici. C'est calme. Il n'y a dans le wagon qu'un petit médecin grec et moi. Mais, mon cher ami, quelle nuit nous attend ! On me dit qu'on n'a pas vu autant de neige depuis des années. Espérons que nous ne serons pas bloqués. Je ne suis pas rassuré, je peux vous le dire.

À 21 heures 15, comme prévu, le train repartit. Peu après, Poirot souhaita une bonne nuit à M. Bouc et retourna dans sa propre voiture, en tête de la rame, juste après le wagon-restaurant.

La deuxième journée du voyage avait abattu les barrières sociales. Dans le couloir, devant la porte de son compartiment, le colonel Arbuthnot et MacQueen devisaient.

En voyant apparaître Poirot, MacQueen s'interrompit au beau milieu d'une phrase. Il semblait très surpris :

— Mais je pensais que vous nous aviez quittés ! Vous m'aviez dit que vous descendiez à Belgrade.

— Vous m'avez mal compris, dit Poirot avec un sourire. Mais je m'en souviens, maintenant. Nous parlions de cela au moment où le train partait d'Istamboul.

— Mais alors, vos bagages ? Ils ont disparu !

— On les a changés de compartiment. Voilà tout.

— Ah ! je vois.

Il reprit sa conversation avec le colonel, et Poirot poursuivit son chemin.

À deux compartiments du sien, Mme Hubbard, l'Américaine prolixe, s'entretenait avec la femme à tête de brebis, une Suédoise, et tenait absolument à lui prêter un magazine.

— Mais non, prenez-le, ma chère, disait-elle. J'ai beaucoup d'autres choses à lire. Mon Dieu, il fait un froid effrayant !

Elle eut pour Poirot un aimable petit signe de tête.

— Vous êtes trop gentille, dit la Suédoise.

— Mais pas du tout ! J'espère que vous dormirez bien et que votre migraine ira mieux demain matin.

— Ce n'est que le froid. Je vais me faire une tasse de thé.

— Vous avez de l'aspirine ? Vous en êtes sûre ? J'en ai à revendre. Eh bien, bonne nuit, ma chère.

Mme Hubbard se tourna vers Poirot :

— Pauvre créature ! Elle est suédoise. Si j'ai bien compris, elle est missionnaire... Enseignante... Elle est charmante, mais elle ne parle pas bien l'anglais. Elle a été très intéressée par ce que je lui ai raconté de ma fille.

Poirot, comme tous ceux qui comprenaient l'anglais à bord du train, savait tout ce qui concernait la fille de Mme Hubbard. Son mari et elle appartenaient au corps professoral d'un grand collège américain à Smyrne. Mme Hubbard, pour les voir, avait accompli son premier voyage en Orient, et elle n'avait caché à personne ce qu'elle pensait du débrillé des Turcs et de l'épouvantable état des routes en Turquie.

À côté d'eux, la porte d'un compartiment s'ouvrit, et le valet de chambre mince et pâle en sortit. Poirot aperçut M. Ratchett assis dans son lit. En voyant Poirot, son visage changea d'expression, brusquement assombri de colère. Puis le valet referma la porte.

Mme Hubbard tira Poirot par la manche :

— Cet homme me fait une peur bleue. Pas le valet de chambre, bien sûr, le maître. Un drôle de maître, je vous le dis ! Il y a quelque chose qui ne colle pas chez cet homme. Ma fille dit toujours que j'ai beaucoup d'intuition. « Quand maman a un pressentiment, elle est en plein dans le mille. » Voilà ce que dit ma fille. Et j'ai un pressentiment à propos de ce bonhomme. Son compartiment est juste à côté du mien, et ça ne me plaît pas. La nuit dernière, j'ai mis mes valises devant la porte de communication parce que j'avais l'impression qu'il essayait de tourner la poignée. Vous savez, je ne serais pas étonnée qu'on s'aperçoive que c'est un meurtrier, un de ces brigands qui écument les trains dont parlent les journaux. Je suis peut-être folle à lier, mais je n'y peux rien. J'ai une peur affreuse de ce bonhomme. Ma fille m'avait dit que j'aurais un voyage sans histoire, mais je ne suis vraiment pas à l'aise ! C'est idiot de ma part, mais je sens qu'il peut se passer n'importe quoi. Vraiment n'importe quoi. Et puis je n'arrive pas à comprendre comment ce garçon, qui est très sympathique, peut supporter d'être le secrétaire de cet individu...

Le colonel Arbuthnot et MacQueen remontaient le couloir dans leur direction.

— Venez dans mon compartiment, disait MacQueen, il n'a pas encore été préparé pour la nuit. Mais voyez-vous, ce que j'aimerais bien comprendre à propos de la politique britannique aux Indes...

Les deux hommes passèrent leur chemin et entrèrent dans le compartiment de MacQueen.

Mme Hubbard prit congé de Poirot :

— Je crois que je vais aller tout droit au lit, et lire un peu. Bonne nuit.

— Bonne nuit, madame.

Poirot pénétra dans son compartiment, qui jouxtait celui de Ratchett. Il se déshabilla, se coucha et lut pendant une demi-heure avant d'éteindre la lumière.

Il se réveilla en sursaut quelques heures plus tard. Et il sut ce qui l'avait éveillé : une plainte stridente, presque un hurlement, qui provenait d'un endroit très proche. Au même instant, une sonnette d'appel vrilla le silence.

Poirot s'assit et ralluma la lumière. Le train, nota-t-il, était à l'arrêt, probablement dans une gare.

Le hurlement l'avait glacé. Il se souvint que Ratchett occupait le compartiment contigu. Il se leva et entrouvrit sa porte, pour apercevoir le conducteur du wagon-lit arriver et frapper à la porte de Ratchett. Poirot, par l'entrebâillement, observait de tous ses yeux. Le conducteur frappa une seconde fois. À l'autre bout de la voiture, une sonnette retentit et une lampe clignota. Le conducteur regarda par-dessus son épaule.

Du compartiment voisin, une voix dit en français.

— *Ce n'est rien. Je me suis trompé.*

— *Bien, monsieur.*

Le conducteur reprit le couloir en sens inverse pour frapper à la porte signalée par la lampe clignotante.

Poirot se recoucha, l'esprit soulagé, et consulta sa montre avant d'éteindre la lumière. Il était exactement 0 heure 37.

5

Le crime

Poirot ne parvenait pas à se rendormir. Le grondement et les vibrations du train en mouvement lui manquaient. S'ils étaient vraiment à l'arrêt dans une gare, il y régnait un calme étrange. Et, par contraste, les bruits provenant du wagon-lit lui-même résonnaient d'une manière inhabituelle. Dans le compartiment voisin, il entendait Ratchett s'agiter. D'abord le déclic d'ouverture du couvercle du lavabo,

puis un robinet tourné à fond, puis encore quelque chose comme un éclaboussement, et enfin un second déclic qui signalait que le couvercle du lavabo était cette fois refermé. Il y avait aussi des pas dans le couloir, les pas étouffés de quelqu'un portant des pantoufles.

Allongé, Hercule Poirot contemplait le plafond. Pourquoi diable, se demandait-il, cette gare est-elle aussi silencieuse ? Il avait oublié, avant de se coucher, de demander une bouteille d'eau minérale, et il avait la gorge sèche. Un nouveau coup d'œil à sa montre. 1 heure 15 à peine passée. Il décida de sonner le conducteur et de réclamer une bouteille d'eau. Son doigt atteignait déjà le bouton d'appel quand une sonnerie brisa le silence. Il retint son geste : le conducteur ne pouvait répondre à toutes les demandes à la fois.

Dring !... Dring !... Dring.

La sonnerie ne cessait de retentir. Que faisait le conducteur ? Celui ou celle qui sonnait s'impatiait.

Dring !...

Le sonneur devait avoir l'index collé au bouton.

Poirot entendit alors les pas précipités du conducteur qui arrivait en hâte et frappait à une porte proche de la sienne, puis deux voix. Celle, confuse et déférente, du conducteur. L'autre féminine, perçante et volubile.

Mme Hubbard, bien sûr. Hercule Poirot esquissa un sourire.

L'échange de ce qui paraissait être d'assez vifs propos se prolongea un bon moment. Les arguments de Mme Hubbard semblaient inépuisables. Quand la question fut apparemment réglée, Poirot entendit clairement un « bonne nuit, madame », et le verrouillage de la porte du compartiment.

Il se décida à sonner. Le conducteur arriva sans attendre. Son front ruisselait et son visage était marqué par les soucis.

— De l'eau minérale, s'il vous plaît.

— Bien, monsieur.

Sans doute le conducteur crut-il apercevoir une lueur de sympathie dans le regard de Poirot car il laissa échapper :

— La dame américaine...

— Oui ?

Le conducteur s'épongea le front.

— Elle vient de m'en faire voir de toutes les couleurs ! Elle est

persuadée, vraiment persuadée, qu'il y a un homme dans son compartiment. Vous imaginez ! Dans un espace aussi petit ! Je me demande où il pourrait bien se cacher ! J'ai essayé de la raisonner, de lui démontrer que ce n'est pas possible. Mais elle a insisté. Elle m'a affirmé qu'elle s'était réveillée et qu'elle avait vu un homme. Je lui ai demandé comment il aurait bien pu faire pour s'en aller en fermant de l'intérieur, mais elle ne voulait rien entendre. Vraiment ! Comme si nous n'avions déjà pas assez de soucis ! Cette neige...

— La neige ?

— Oui, monsieur. Vous avez dû remarquer, nous sommes à l'arrêt. La machine est prise dans une congère. Dieu seul sait combien de temps ça peut durer ! Une fois, je m'en souviens, nous avons été bloqués par la neige pendant toute une semaine.

— Où sommes-nous au juste ?

— Entre Vinkovci et Brod.

— Oh là là ! soupira Poirot.

Le conducteur s'absenta un instant et revint avec l'eau minérale :

— Bonsoir, monsieur.

Poirot but un grand verre d'eau et se recoucha.

Il venait de trouver le sommeil quand il s'éveilla de nouveau dans un sursaut. Il lui sembla cette fois que quelque chose était de tombé juste derrière la porte du compartiment avec un bruit sourd. Il sauta de son lit et alla regarder. Rien. Rien, sauf une femme drapée dans un kimono écarlate, au loin dans le couloir. À l'autre bout du wagon, le conducteur assis sur son siège, inscrivait des chiffres sur de grandes feuilles de papier. Il régnait un silence de mort.

« Décidément, j'ai les nerfs en capilotade », pensa Poirot. Il se remit au lit et parvint à dormir jusqu'au matin.

Au réveil, ils étaient toujours arrêtés. Il releva le rideau et constata que d'énormes masses de neige cernaient le train. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il était 9 heures passées.

À 9 heures 45, pomponné et pommadé comme à son habitude, il fit son entrée au wagon-restaurant, où retentissait un concert de lamentations. Entre les passagers, rassemblés par leur malheur commun, toutes les barrières étaient tombées. La voix gémissante de Mme Hubbard dominait le chœur des pleureuses.

— Et ma fille qui me disait que ce serait le voyage le plus facile du monde... Que je n'avais qu'à monter dans le train et que j'arriverais à

Paris... Et maintenant, on est peut-être ici pour des jours et des jours... Et mon bateau qui appareille après-demain. Comment est-ce que je vais faire pour le prendre ? Et même pas moyen de télégraphier pour annuler mon passage. Ça me rend folle !

L'Italien déplora les rendez-vous urgents qui l'attendaient à Milan. Et le gros Américain exprima sa sympathie d'un « C'est pas de pot, la brave dame », sans écarter l'idée que le train ne puisse rattraper son retard.

— Ma sœur... Ses enfants m'attendre, baragouina, en larmes, la Suédoise. Rien leur dire je peux. Qu'est-ce qu'eux vont penser ? Ils vont croire que malheur j'ai eu !

— Combien de temps allons-nous rester plantés ici ? interrogeait Mary Debenham. Quelqu'un est-il vraiment au courant ?

La voix de la jeune femme trahissait une certaine impatience, mais Poirot ne put s'empêcher de remarquer qu'elle n'avait plus rien de la fébrilité anxieuse qu'il avait décelée lors de l'incident survenu au Taurus-Express.

Mme Hubbard repartait de plus belle :

— Qu'est-ce que c'est que ce train ? Personne ne sait rien. Et personne ne fait rien. Ces étrangers sont tous des fainéants ! Chez nous, au moins, on essaierait de faire quelque chose !

Le colonel Arbuthnot se tourna vers Poirot, et commença, dans un français hésitant :

— *Vous êtes un directeur de la ligne, je crois, monsieur. Vous pouvez nous dire...*

Poirot se hâta de le détromper :

— Non, pas du tout, répondit-il en anglais. Vous m'avez confondu avec mon ami, M. Bouc.

— Oh, je suis désolé.

— Je vous en prie. C'est normal. Je suis maintenant dans le compartiment qui était le sien.

M. Bouc ne se trouvait pas dans le wagon-restaurant. Poirot se mit en devoir de relever les autres absences : la princesse Dragomirov, le couple hongrois, Ratchett, son valet de chambre, et la femme de chambre allemande.

La Suédoise s'essuyait les yeux :

— Ridicule je suis. Comme un bébé je pleure. Quoi qu'il arrive, c'est

pour notre bien.

Mais cette résignation chrétienne était loin d'être partagée.

— Eh bien, tant mieux pour vous, dit vivement MacQueen. Mais on peut rester là des années !

— Et dans quel pays sommes-nous ? geignit Mme Hubbard.

Une voix répondit qu'ils se trouvaient au beau milieu de la Yougoslavie.

— Encore un de ces machins des Balkans ! On n'est pas sortis de l'auberge !

Poirot se tourna vers Mlle Debenham :

— Il n'y a que vous qui montrez un peu de patience, mademoiselle.

— À quoi bon s'énervier, répondit-elle en haussant les épaules.

— Vous êtes bien philosophe...

— Cela implique du détachement. Moi, je suis plus égoïste. J'ai appris à m'éviter les émotions inutiles.

Elle parlait sans le regarder, les yeux fixés, au travers de la vitre, sur l'amoncellement de neige.

— Vous êtes une personne très forte, la complimenta Poirot. Peut-être la plus forte de nous tous.

— Oh, non. Pas du tout. Je connais quelqu'un de plus fort que moi.

— Qui est-ce donc ?

Mary Debenham parut soudain se ressaisir et se rappeler qu'elle s'adressait à un étranger, à un presque inconnu, avec lequel elle n'avait pas échangé jusqu'alors plus d'une douzaine de phrases. Elle eut un petit rire poli mais distant :

— Eh bien, cette vieille dame, par exemple. Je suis sûre que vous l'avez remarquée. Elle est très vieille et très laide, mais elle me fascine. Il suffit quelle lève le petit doigt et demande quelque chose d'une voix polie... Et tout le monde dans le train se met à galoper.

— Tout le monde galope aussi pour mon ami M. Bouc, remarqua Poirot. Mais ce n'est pas pour son autorité naturelle. C'est seulement parce qu'il est l'un des directeurs de la compagnie.

Mary Debenham sourit.

La matinée s'étirait. La plupart des passagers, comme Poirot, avaient choisi de demeurer dans le wagon-restaurant. Vu les circonstances, rester ensemble paraissait le meilleur moyen de passer le temps. C'est

ainsi qu'Hercule Poirot put en apprendre encore davantage sur la fille de Mme Hubbard et sur les habitudes quotidiennes de feu M. Hubbard, qui, sa vie durant, avait toujours commencé son petit déjeuner par des céréales et ne s'était jamais couché sans enfiler les chaussettes spéciales que Mme Hubbard tricotait pour ce seul usage.

Il était en train d'écouter un exposé long et confus sur les tenants et aboutissants de la vocation missionnaire de la Suédoise quand un conducteur des wagons-lits s'approcha de lui :

— Pardon, monsieur.

— Oui ?

— M. Bouc vous présente ses compliments. Il serait très heureux que vous puissiez le rejoindre pour quelques minutes.

Poirot se leva, grommela quelques mots d'excuse à l'adresse de la Suédoise, et suivit le conducteur qui n'était pas celui de sa voiture, mais un grand gaillard blond.

Ils traversèrent la première voiture-lit. Le conducteur frappa à la porte d'un compartiment de la suivante puis s'effaça pour laisser Poirot entrer.

Le compartiment n'était pas celui de M. Bouc. C'était un compartiment de seconde classe, apparemment choisi pour ses dimensions supérieures. On avait le sentiment qu'il était bondé.

M. Bouc était assis sur un strapontin à côté de la fenêtre. Dans le coin opposé se tenait un petit homme brun qui scrutait la neige. Debout, un homme en uniforme bleu – le chef de train –, et le conducteur de sa propre voiture bloquaient le passage.

— Vous voilà enfin, mon cher ! s'écria M. Bouc. Entrez ! Nous avons bien besoin de vous !

Le petit homme brun s'écarta un peu, les deux conducteurs se reculèrent, et Poirot put s'installer en face de son ami, dont l'expression, selon une formule qu'il affectionnait, « lui donnait furieusement à penser ». Il était évident qu'un événement sortant de l'ordinaire était survenu.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Bonne question ! D'abord le train est bloqué par la neige. Et ensuite...

M. Bouc marqua un temps d'arrêt, alors que le conducteur laissait échapper une sorte de hoquet.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous avons tout simplement un de nos voyageurs... *poignardé dans son lit* ! expliqua M. Bouc, avec des accents de désespoir.

— Un voyageur ? Quel voyageur ?

— Un Américain. Un certain... un certain Ratchett, si je ne me trompe, dit M. Bouc, les yeux sur le dossier qu'il avait ouvert devant lui.

— C'est cela même, hoqueta le conducteur, livide.

— Laissez ce malheureux s'asseoir, intervint Poirot. Il va tourner de l'œil.

Le chef de train s'écarta, tandis que le conducteur s'effondrait, la tête dans les mains.

— Voilà une affaire sérieuse ! trancha Poirot.

— Je pense bien que c'est sérieux ! reprit M. Bouc. Pour commencer, nous avons un meurtre sur les bras. Et comme si ça ne suffisait pas, la conjoncture est des plus inhabituelles ! Nous sommes bloqués ! Et ça peut durer des heures, ou des jours ! Et en plus... Dans d'autres pays, la police monte dans le train. Mais en Yougoslavie... Eh bien non ! Ah ! nous voilà dans de beaux draps !

— La situation est complexe, commenta Poirot.

— Et vous ne savez pas tout. Le Dr Constantine pense... Pardonnez-moi, j'ai oublié de vous présenter. Docteur Constantine... Monsieur Poirot...

Les deux hommes se saluèrent.

— Le Dr Constantine pense que la mort est survenue vers 1 heure du matin.

— Dans ce domaine, il n'est jamais facile d'affirmer des certitudes, commenta le petit docteur. Mais je puis dire, sans risque de me tromper, que la mort est intervenue entre minuit et 2 heures du matin.

— À quelle heure a-t-on vu M. Ratchett vivant pour la dernière fois ? interrogea Poirot.

— À 23 heures 20, il était encore en vie puisqu'il a parlé au conducteur, expliqua M. Bouc.

— C'est exact, approuva Poirot. J'ai moi-même entendu leur conversation. Est-ce le dernier élément connu ?

— Oui.

Poirot se tourna vers le médecin qui poursuivait son compte rendu :

— La fenêtre du compartiment de M. Ratchett a été trouvée grande ouverte, ce qui laisserait supposer que le meurtrier a pris la fuite par là. Mais, à mon avis, cette fenêtre ouverte n'est qu'un leurre. Quiconque se serait enfui ainsi aurait laissé des traces dans la neige. Il n'y en a pas.

— Le crime, quand a-t-il été découvert ? demanda Poirot.

— Michel ! appela M. Bouc.

Le conducteur se redressa. La pâleur de l'effroi marquait encore ses traits.

— Dites à ces messieurs ce qui s'est exactement passé, ordonna M. Bouc.

— Le valet de ce M. Ratchett a frappé plusieurs fois à sa porte ce matin, raconta Michel d'une voix heurtée, il n'y a pas eu de réponse. Et, il y a à peu près une demi-heure, le maître d'hôtel du wagon-restaurant est passé. Il voulait savoir si ce monsieur déjeunerait. Il était 11 heures, vous comprenez. Je lui ai ouvert la porte du compartiment avec mon passe. Mais il y a une chaîne de sécurité, et elle était mise. Il n'y a pas eu de réponse. Tout était silencieux à l'intérieur, et il faisait un froid de canard. J'ai pensé que ce monsieur avait peut-être eu une attaque et j'ai appelé le chef de train. Nous avons brisé la chaîne et nous sommes entrés. Il était... *Ah ! C'était terrible !*

Il enfouit de nouveau son visage dans ses mains.

— La porte était fermée de l'intérieur et la chaîne était mise, réfléchit Poirot. Mais ce n'était pas un suicide, c'est bien cela ?

Le médecin grec eut un rire sardonique :

— À votre avis, un homme qui se suicide peut-il se poignarder lui-même à dix, douze, quinze endroits différents ?

— Voilà une férocité peu ordinaire, dit Poirot, les yeux écarquillés.

— C'est sûrement une femme, dit le chef de train, prenant la parole pour la première fois. On ne peut pas s'y tromper, c'était une femme. Il n'y a qu'une femme pour poignarder un homme comme ça.

Le Dr Constantine, pensif, secouait la tête :

— Si c'est une femme, dit-il, elle est d'une force peu commune. Je ne veux pas vous embrouiller avec le jargon médical, mais je peux vous donner l'assurance qu'un ou deux des coups ont été portés avec une telle force que la lame a traversé d'épais ensembles d'os et de

muscles.

— À l'évidence, le crime n'a rien de scientifique, constata Poirot.

— Il est même totalement non-scientifique, répondit le médecin. Les coups paraissent avoir été portés n'importe comment et au hasard. Dans certains cas, la lame a été déviée et n'a causé que des lésions mineures. Tout à fait comme si l'assassin avait fermé les yeux avant de frapper de manière frénétique.

— *C'est une femme*, répéta le chef de train. Les femmes sont comme ça. Quand elles sont enragées, elles ont une force incroyable.

Il hochait la tête avec tant de conviction que chacun imagina qu'il parlait d'expérience.

— Je peux peut-être apporter ma contribution à ce que vous savez déjà, reprit Poirot. M. Ratchett m'a parlé, hier. Pour autant que j'aie pu le comprendre, il me disait qu'il craignait pour sa vie.

— Il a été descendu, pour reprendre l'expression américaine. Et l'assassin n'est pas une femme. C'est un gangster ou un tueur à gages, fit valoir M. Bouc.

En constatant l'abandon de sa propre théorie, le chef de train prit une expression affligée.

— Si c'est le cas, il a vraiment agi en amateur, dit Poirot, d'une voix qui exprimait un certain mépris professionnel.

— Nous avons dans le train un énorme Américain, vulgaire, épouvantablement habillé, suggéra M. Bouc, qui suivait sa petite idée. Il mâche du chewing-gum, ce qui, je crois, ne se fait pas chez les gens bien élevés. Vous voyez qui je veux dire ?

Le conducteur, auquel s'adressait le propos, approuva.

— Oui, monsieur. Celui du numéro 16. Mais ça ne peut pas être lui. Je l'aurais vu entrer ou sortir de son compartiment.

— Peut-être que non. Peut-être que non. Mais nous verrons plus tard. Pour le moment, la question c'est : que faire ? dit M. Bouc en regardant Poirot.

Le détective lui rendit son regard.

— Allons, mon cher, reprit M. Bouc. Vous voyez très bien ce que je vais vous demander. Je connais vos capacités. Prenez l'enquête en main ! Non, non, ne refusez pas ! Je m'exprime ici au nom de la Compagnie internationale des Wagons-lits. Comme tout sera plus simple si nous pouvons offrir la solution sur un plateau à la police yougoslave quand elle finira par arriver ! Sinon, il y aura

inmanquablement des retards, des ennuis et des monceaux d'embarras. Peut-être même – qui sait ? des ennuis pour des innocents... Tandis que si *vous* trouvez la solution, nous n'aurons plus qu'à leur dire : « Un meurtre a été commis. Et voilà *le* coupable ! »

— Et imaginez que je ne trouve pas la solution ?

— Ah, mon cher ! s'écria M. Bouc avec des inflexions qui devenaient charmeuses, je connais votre réputation. Et je connais vos méthodes. Pour vous, c'est l'affaire idéale. Vérifier les antécédents de tous ces gens, établir leur bonne foi, cela nous prendrait un temps fou et ce serait une source de problèmes sans fin. Mais ne vous ai-je pas entendu dire bien souvent que pour résoudre une énigme, il suffit de s'allonger dans son fauteuil et de réfléchir ? Faites-le. Interrogez les passagers du train, allez voir le corps, étudiez les indices que vous pourrez trouver, et alors... Eh bien, je crois en vous ! Je sais que vous ne vous vantez pas bêtement. Allongez-vous et réfléchissez. Utilisez, comme je vous l'ai si souvent entendu dire, les petites cellules grises de votre intelligence. Et *vous trouverez*.

Il se penchait avec affection vers son vieil ami.

— Votre foi en moi me touche beaucoup, mon cher, répondit Poirot, ému. Comme vous le dites, ce ne peut pas être une affaire difficile. Moi-même, la nuit dernière... Mais ne parlons pas de cela maintenant. À dire vrai, ce problème m'intrigue. Il n'y a pas une demi-heure, je déplorais en moi-même les longues heures d'ennui qu'il allait falloir subir tant que nous sommes bloqués ici. Et maintenant... Voilà qu'une énigme superbe me tombe du ciel.

— Vous acceptez, alors ? demanda M. Bouc, plein d'espoir.

— C'est d'accord ! Confiez-moi cette enquête.

— Parfait. Nous sommes tous à votre disposition.

— Pour commencer, il me faudrait un plan de la voiture Istamboul-Calais, avec l'indication des passagers occupant les différents compartiments, et j'aimerais bien aussi voir leurs billets et leurs passeports.

— Michel va aller vous les chercher.

Le conducteur des wagons-lits sortit du compartiment.

— Quels sont les autres passagers du train ? interrogea Poirot.

— Dans cette voiture, il n'y a que le Dr Constantine et moi. Dans la voiture qui vient de Bucarest, il n'y a qu'un vieux monsieur boiteux que le conducteur connaît bien. Après cela, ce sont des voitures ordinaires, mais elles ne nous importent pas, puisque la porte de

communication a été verrouillée hier soir, après le dernier service du dîner. Et devant la voiture Istamboul-Calais, il n'y a que le wagon-restaurant.

— Alors, il semble bien, dit Poirot lentement, que nous devons rechercher le meurtrier dans la voiture Istamboul-Calais.

Puis il se tourna vers le médecin :

— C'est bien ce que vous sous-entendiez, n'est-ce pas ?

Le Grec approuva :

— Vers minuit et demi, le train a été pris dans ces congères. Et personne n'a pu le quitter depuis.

— *Le meurtrier est parmi nous, dans le train*, conclut M. Bouc non sans quelque solennité.

6

Une femme ?

— Avant toute chose, dit Poirot, je voudrais bien avoir un petit entretien avec ce jeune M. MacQueen. Je suis sûr qu'il sait des choses utiles.

— C'est certain, répondit M. Bouc.

Et se tournant vers le chef de train :

— Allez nous chercher M. MacQueen.

Le chef de train quitta le compartiment au moment où le conducteur revenait avec une pile de passeports et de billets. M. Bouc s'en empara.

— Merci, Michel. Je pense qu'il vaudrait mieux que vous regagniez votre poste. Nous pourrons consigner votre témoignage plus tard.

— Bien, monsieur le directeur.

Et Michel, à son tour, sortit du compartiment.

— Docteur, demanda Poirot, quand nous aurons vu le jeune MacQueen, voudrez-vous m'accompagner pour voir notre mort ?

— Certainement.

— Puis, quand nous en aurons terminé...

Le chef de train revenait, accompagné d'Hector MacQueen. M. Bouc se leva :

— Nous sommes serrés comme des sardines, ici, dit-il avec bonne humeur. Prenez ma place, M. MacQueen, et M. Poirot se mettra en face de vous.

Puis il se tourna vers le chef de train :

— Faites sortir tout le monde du wagon-restaurant, pour que M. Poirot y soit tranquille. Je pense que ce serait bien pour vos interrogatoires, mon cher.

— Oui, très commode, convint Poirot.

MacQueen avait de la peine à comprendre cet échange rapide de phrases en français, et ses yeux allaient de l'un à l'autre.

— *Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi...*, commença-t-il dans un français hésitant.

Poirot lui désigna son siège d'un geste impératif. Le jeune Américain s'assit et reprit :

— *Pourquoi ?...*

Puis, revenant à sa langue maternelle, il continua, observant alternativement Poirot et M. Bouc :

— Qu'est-ce qui se passe dans ce train ? Il est arrivé quelque chose ?

— Exactement, dit Poirot en hochant la tête. Il est arrivé quelque chose. Apprêtez-vous à un grand choc. Votre patron, M. Ratchett, est mort !

MacQueen siffla doucement entre ses dents. Peut-être écarquilla-t-il un peu les yeux, mais il ne montra guère de signes de choc ou de chagrin.

— Ils ont donc fini par l'avoir, se borna-t-il à constater.

— Que voulez-vous dire au juste, M. MacQueen ?

MacQueen paraissait hésiter.

— Vous partez de l'idée, reprit Poirot, que M. Ratchett a été assassiné ?

— Ce n'est pas le cas ? demanda-t-il, visiblement étonné. Parce que, oui, c'est ce que je pensais. Qu'il ait pu mourir dans son sommeil me paraîtrait difficile à croire. Nom d'une pipe, le vieux était solide comme... Comme...

Il cherchait l'expression appropriée.

— Non, non, répondit Poirot. Votre hypothèse était juste. M. Ratchett a bien été assassiné. Poignardé... Mais je voudrais savoir

pourquoi vous étiez si persuadé qu'il s'agissait d'un meurtre, et non d'une mort naturelle ?

— Il faut d'abord que je sache, moi, où je mets les pieds, articula MacQueen. Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous venez faire là-dedans ?

— Je représente la Compagnie internationale des Wagons-lits. Je suis détective, et je m'appelle Hercule Poirot.

S'il espérait impressionner son interlocuteur, il en fut pour ses frais. MacQueen se contenta d'un « Ah, bon... », et attendit la suite.

— Mon nom vous dit peut-être quelque chose ?

— Oui, je l'ai déjà entendu. Mais j'avais toujours cru qu'il s'agissait d'un grand couturier.

Poirot le regarda avec dédain.

— C'est inimaginable ! lâcha-t-il.

— Qu'est-ce qui est inimaginable ?

— Rien. Poursuivons... M. MacQueen, je voudrais que vous me disiez tout ce que vous savez du défunt. Étiez-vous un de ses parents ?

— Non. Je suis... Enfin, j'étais... son secrétaire.

— Depuis combien de temps ?

— Une bonne année.

— Dites-moi tout ce que vous pouvez.

— Eh bien, j'ai rencontré M. Ratchett il y a juste un peu plus d'un an, alors que je me trouvais en Perse...

— Que faisiez-vous là ? coupa Poirot.

— J'étais venu de New York pour m'occuper d'une concession pétrolière. Mais je pense que ce n'est pas cela qui vous intéresse. Quoi qu'il en soit, des amis et moi avons perdu beaucoup d'argent là-dedans. M. Ratchett était descendu dans le même hôtel que moi, et il venait de renvoyer son secrétaire. Il m'a proposé de prendre la place, et j'ai accepté. Je n'avais pas vraiment de projet, et j'ai été trop content de trouver tout de suite un job bien payé.

— Et depuis ?

— Nous avons beaucoup voyagé. M. Ratchett voulait connaître le vaste monde. Mais il ne parlait pas d'autre langue que l'anglais, ce qui le gênait énormément. En fait, j'étais plus son accompagnateur que son secrétaire. J'ai mené une vie assez agréable.

— Maintenant, dites-moi tout ce que vous savez de votre patron.

Le jeune homme haussa les épaules. Il paraissait perplexe :

— C'est plutôt difficile.

— Quelle était son identité ?

— Samuel Edward Ratchett.

— De nationalité américaine ?

— Oui.

— De quel État était-il originaire ?

— Je l'ignore.

— Alors, dites-moi ce que vous n'ignorez pas.

— À dire vrai, monsieur Poirot, je ne sais rien du tout. M. Ratchett ne parlait jamais de lui, ni de sa vie quand il était aux États-Unis.

— Savez-vous pourquoi ?

— Aucune idée. Il m'est arrivé de penser qu'il avait honte de ses origines. C'est le cas de certains.

— Trouvez-vous que ce soit une hypothèse concluante ?

— Franchement, non.

— Avait-il de la famille ?

— Il n'y a jamais fait allusion.

Poirot insista.

— Je suis sûr que vous aviez votre petite idée là-dessus, M. MacQueen.

— Oui, admettons, c'est vrai. D'abord, je crois que Ratchett n'était pas son véritable nom. Je pense qu'il avait quitté les États-Unis pour fuir quelque chose, ou quelqu'un. Et je crois qu'il y a bien réussi... Jusqu'à ces dernières semaines.

— Oui ?

— Il a commencé à recevoir des lettres... Des lettres de menace.

— Vous les avez lues ?

— Oui. S'occuper de son courrier faisait partie de mon travail. La première est arrivée il y a une quinzaine de jours.

— Vous les avez encore ?

— Je dois en avoir deux ou trois dans ma serviette. Il y en a une

qu'il a déchirée, en pleine fureur. Voulez-vous les voir ?

— Ce serait très aimable de votre part.

MacQueen quitta le compartiment, et revint bientôt pour donner à Poirot deux feuilles de papier quadrillé assez sale.

La première lettre était ainsi rédigée :

Tu pensais que tu nous avais eus et que tu pouvais te tirer... Mais tu t'es gouré. On VEUT t'avoir, Ratchett, et on t'AURA.

Il n'y avait pas de signature.

Pour tout commentaire, Poirot se borna à froncer les sourcils, puis il prit la seconde lettre :

On va te payer un aller simple pour l'enfer, Ratchett. D'ici pas longtemps. On t'AURA, compris ?

— Le style est un peu monotone, dit Poirot en reposant la feuille de papier. Mais je n'en dirais pas autant de l'écriture.

MacQueen le regarda avec étonnement.

— Vous ne pouvez pas vous en apercevoir, reprit Poirot avec bonne humeur. Il faut avoir un œil exercé. Mais voyez-vous, M. MacQueen, ces messages n'ont pas été écrits par une seule personne, mais par deux personnes ou plus qui, chacune à leur tour, ont écrit une lettre, ou un mot. Et, en plus, certains sont en majuscules, ce qui rend l'analyse de l'écriture bien plus difficile.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Saviez-vous que M. Ratchett avait demandé mon aide ?

— Votre aide ?

Le ton de MacQueen marquait une telle surprise que Poirot fut convaincu que le jeune homme n'avait rien su de la démarche de Ratchett.

— Oui, continua le détective. Il était inquiet. Comment a-t-il réagi quand il a reçu la première lettre ?

— C'est difficile à dire, hésita MacQueen. Il... Il... Il a ri et il a fait comme si de rien n'était.

Le jeune homme frissonna.

— Mais je pense quand même qu'il ne se sentait pas la conscience tranquille.

Poirot hocha la tête. Puis, soudain :

— Dites-moi, M. MacQueen, en toute honnêteté, que pensiez-vous de votre patron ? Est-ce que vous aviez de l'affection pour lui ?

MacQueen prit le temps de la réflexion :

— De l'affection ? Non.

— Pourquoi ?

— Je ne saurais pas le dire. Avec moi, il a toujours été charmant. Mais, poursuivit MacQueen plus lentement, à la vérité, je ne l'aimais pas et je m'en méfiais. J'ai toujours pensé que c'était un homme cruel et dangereux. Mais je reconnais que je n'ai rien pour appuyer cette opinion.

— Merci, M. MacQueen. Encore une question. Quand avez-vous vu M. Ratchett vivant pour la dernière fois ?

— Hier soir vers... Mettons vers 22 heures. Je suis allé dans son compartiment prendre des mémos qu'il avait préparés.

— À quels sujets ?

— Il avait acheté en Perse des céramiques et des poteries anciennes. Mais ce qu'il avait reçu n'était pas ce qu'il avait choisi. Il y a eu toute une correspondance assommante là-dessus.

— Et vous êtes le dernier à avoir vu M. Ratchett vivant ?

— Oui, je suppose.

— Savez-vous quand M. Ratchett a reçu la dernière lettre de menace ?

— Oui. Le matin du jour où nous avons quitté Constantinople.

— Je dois encore vous poser une question, M. MacQueen. Vous entendiez-vous bien avec votre patron ?

Une lueur d'amusement passa dans le regard du jeune homme :

— Si je ne me trompe, nous en sommes à la scène où je devrais avoir la chair de poule et vous dire, comme il convient : « Vous n'avez aucune preuve contre moi. » Mais M. Ratchett et moi nous entendions parfaitement bien.

— M. MacQueen, voulez-vous être assez aimable pour me donner votre identité complète et votre adresse aux États-Unis ?

Le jeune homme précisa qu'il se nommait Hector Willard MacQueen et indiqua une adresse à New York.

Poirot se rencogna dans les coussins de la banquette.

— Pour le moment, ce sera tout, M. MacQueen. Nous vous serions

très obligés de garder pour vous la mort de M. Ratchett, au moins pour un moment.

— Il faudra bien que le valet de chambre, Masterman, le sache.

— Je suis sûr qu'il le sait déjà, commenta Poirot, très sec. Je compte sur vous pour qu'il tienne sa langue.

— Ça ne posera pas de problème. Il est anglais jusqu'au bout des ongles et, comme il aime à le dire, il sait garder son quant-à-soi. Il a une assez piètre opinion des Américains, et pas d'opinion du tout sur les autres nationalités.

— M. MacQueen, je vous remercie.

Le jeune Américain quitta le compartiment.

— Eh bien, interrogea M. Bouc, vous pensez que l'on peut faire confiance à ce garçon ?

— Il a l'air honnête et franc. Il n'a pas essayé de nous faire croire qu'il avait de l'affection pour son patron, ce qu'il aurait fait s'il était impliqué d'une façon quelconque. C'est vrai que M. Ratchett ne lui a pas confié qu'il avait, sans succès, tenté d'utiliser mes services, mais je ne pense pas que nous devons retenir cela contre lui. J'ai la conviction que notre M. Ratchett gardait tout pour lui chaque fois que c'était possible.

— Vous venez au moins de découvrir un innocent, dit M. Bouc, en souriant gaiement.

Poirot lui lança un regard de reproche :

— Vous savez bien que, jusqu'à la dernière minute, je considère que tout le monde est suspect. J'admets cependant que je vois mal ce MacQueen, froid et réfléchi, perdre la tête et poignarder sa victime dix ou douze fois. Ça ne colle pas avec sa psychologie. Pas du tout...

— Non, admit M. Bouc, pensif. Ce meurtre a été commis par un homme poussé aux limites de la folie par une haine incroyable... Cela évoque plus un tempérament latin. Ou, comme le voulait à toute force notre ami le chef de train, une femme.

Le cadavre

Suivi du Dr Constantine, Poirot pénétra dans la voiture Istamboul-Calais et se dirigea vers le compartiment du mort, dont le conducteur

lui ouvrit la porte avec son passe.

Les deux hommes entrèrent. Poirot se tourna vers son compagnon :

— Les choses ont-elles été beaucoup bouleversées ?

— On n'a touché à rien. Et j'ai eu soin de ne pas bouger le corps pendant que je l'examinais.

Poirot approuva, puis regarda autour de lui.

Il fut tout d'abord frappé par le froid intense. La vitre avait été descendue au maximum, et le rideau était entièrement remonté.

— Brrr, frissonna-t-il.

— J'ai jugé plus sage de ne pas refermer, expliqua le médecin.

Poirot étudia attentivement la fenêtre.

— Vous aviez raison tout à l'heure, dit-il. Personne n'a quitté le wagon par là. On peut supposer que la fenêtre n'a été ouverte que dans le but de le faire croire, mais si c'est le cas, la neige a déjoué les intentions du meurtrier.

Il s'attarda ensuite sur le châssis de la fenêtre et, sortant une boîte de sa poche, souffla délicatement une très fine poudre.

— Pas la moindre empreinte digitale, annonça-t-il, ce qui signifie que tout a été essuyé. De toute façon, s'il y avait eu des empreintes, elles ne nous auraient pas appris grand-chose. Ça aurait été celles de M. Ratchett, ou de son valet de chambre, ou du conducteur. De nos jours, les criminels ne commettent plus d'erreurs aussi grossières...

Il se mit en devoir de remonter la vitre :

— Puisque c'est comme ça, il n'y a plus de raison de laisser ouvert. On se croirait franchement dans une chambre froide.

Puis, pour la première fois, il s'intéressa au corps inerte qui reposait sur le lit.

Ratchett était étendu sur le dos. Sa veste de pyjama, tachée comme par de la rouille, avait été déboutonnée et ouverte.

— Il a bien fallu que je puisse voir la nature de ses blessures, vous comprenez, expliqua le médecin.

Avec un signe d'assentiment, Poirot se pencha sur le cadavre. Il se redressa au bout d'un moment avec une grimace :

— Ce n'est pas joli joli. Quelqu'un, qui devait se tenir là où je me trouve, l'a frappé à coups redoublés. Combien de blessures avez-vous exactement comptées ?

— Je suis arrivé à un total de douze. Une ou deux sont si légères qu'il ne s'agit, pour ainsi dire, que d'égratignures. Mais il y en a au moins trois qui auraient été susceptibles d'entraîner la mort.

Une inflexion particulière dans la voix du médecin retint l'attention de Poirot. Il le regarda fixement. Le petit Grec, debout à côté du cadavre, plissait le front avec perplexité :

— Il y a quelque chose qui vous semble bizarre, n'est-ce pas ? demanda Poirot avec douceur. Parlez, mon ami. Il y a un détail qui vous étonne, non ?

— Vous avez raison, reconnu le médecin.

— De quoi s'agit-il ?

— Voyez-vous ces deux plaies, ici... et ici ? Elles sont profondes et les deux coups doivent avoir lésé de gros vaisseaux... Et pourtant les lèvres des deux plaies sont à peine écartées, et elles ont beaucoup moins saigné que ce qu'on aurait pu prévoir.

— Ce qui vous conduit à penser ?

— Que cet homme était déjà mort – au moins depuis un petit moment – quand ces deux coups lui ont été portés. Mais ce que je dis est certainement absurde.

— Oui, à ce qu'il semble, répondit Poirot, songeur. À moins que notre meurtrier n'ait imaginé qu'il n'avait pas accompli comme il faut sa sinistre tâche, et qu'il soit revenu pour la terminer. Mais c'est tout aussi manifestement absurde. Vous voyez quelque chose d'autre ?

— Oui, une seule.

— Oui ?

— Vous voyez cette blessure, là, sous le bras droit, près de l'épaule droite ? Tenez, prenez mon crayon. Pourriez-vous porter un coup pareil ?

Poirot leva la main :

— Ah, oui ! dit-il. Je vois. Avec la main *droite*, c'est extraordinairement difficile. Pratiquement impossible. Il faudrait frapper du revers de la main pour ainsi dire ! Mais si le coup a été porté de la main *gauche*...

— Voilà où je veux en venir, monsieur Poirot. Ce coup-là a certainement été porté de la main *gauche*.

— Ainsi notre meurtrier serait gaucher ? Non, c'est sûrement plus compliqué que ça, hein ?

— Tout à fait, monsieur Poirot. Car il est non moins évident que beaucoup d'autres coups ont été portés de la main droite.

— Deux individus. Nous en revenons à deux meurtriers..., murmura le détective.

Puis il demanda, tout à trac :

— La lumière était-elle allumée ?

— C'est difficile à dire. Vous savez que tous les matins, vers 10 heures, le conducteur coupe le circuit général.

— Les interrupteurs vont nous renseigner, dit Poirot.

Il examina les commandes du plafonnier et de la lampe de chevet. Elles étaient toutes deux en position fermée.

— Eh bien, dit-il songeur, il nous faut envisager l'hypothèse d'un Premier, puis d'un Second Assassin, comme l'aurait dit le grand Shakespeare. Le Premier Assassin poignarde la victime, et quitte le compartiment en éteignant la lumière. Le Second entre dans le noir, ne voit pas que son travail a déjà été accompli, et donne au moins deux coups de poignard à un corps sans vie... Que pensez-vous de ça ?

— C'est génial ! s'écria, enthousiaste, le petit docteur.

— Vous trouvez ? dit Poirot, l'œil rieur. J'en suis heureux. J'avais le sentiment que ça ne tenait pas debout.

— Vous voyez une autre explication ?

— C'est ce que je suis en train de me demander. Avons-nous affaire à une coïncidence, ou est-ce autre chose ? Y a-t-il d'autres données contradictoires qui puissent nous conduire à penser à l'existence de deux meurtriers ?

— Je crois que oui. Certaines des blessures, comme je vous l'ai déjà signalé, indiquent la faiblesse de celui qui a frappé, qu'il s'agisse d'un manque de force ou d'un manque de détermination. Ce sont les quasi-égratignures dont je vous parlais. Mais regardez cette plaie... Et aussi celle-là... Il a fallu une grande force pour causer de telles blessures. La lame a pénétré dans le muscle.

— À votre avis, c'est un homme qui a porté ces coups ?

— C'est plus que probable.

— Ce n'aurait pas pu être une femme ?

— Peut-être qu'une femme jeune, vigoureuse, sportive, aurait pu porter de tels coups, en particulier sous l'empire d'un choc émotionnel d'importance. Mais, à mon avis, il y a peu de chances.

Poirot ne répondit pas. Le médecin demanda, anxieux :

— Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Parfaitement, dit Poirot. Tout cela est merveilleusement lumineux. Le meurtrier est un homme d'une très grande force, mais il n'est pas costaud, et d'ailleurs c'est une femme, et par surcroît, c'est un droitier qui est gaucher... Ah ! il y a de quoi se tenir les côtes !

Il fut pris d'une sorte de colère :

— Et la victime, hein ? Qu'est-ce qu'il fait pendant ce temps-là, notre bonhomme ? Il appelle à l'aide ? Il se débat ? Il essaie de se défendre ?

Il glissa sa main sous l'oreiller, et en sortit le pistolet automatique que Ratchett lui avait montré la veille.

— Chargé à bloc, vous voyez, dit Poirot.

Les deux hommes regardèrent autour d'eux. Les vêtements de jour de Ratchett pendaient aux patères de la cloison. Sur la tablette formée par le couvercle du lavabo se trouvaient les objets les plus disparates : un dentier dans un verre d'eau, un autre verre, vide, une bouteille d'eau minérale, un grand flacon, et un cendrier contenant le mégot d'un cigare, des fragments de papier carbonisé, et deux allumettes usagées.

Le médecin prit le verre vide et le renifla.

— Voilà l'explication du calme de la victime, constata-t-il tranquillement.

— Drogue ?

— Oui.

Poirot hocha la tête. Puis il s'empara des deux allumettes qu'il soumit à un examen attentif.

— Auriez-vous découvert un indice ? interrogea vivement le petit docteur.

— Ces deux allumettes ne sont pas de la même forme, expliqua Poirot. L'une est plus plate que l'autre, vous voyez ?

— Elle est du même genre que celles des pochettes que l'on trouve dans le train.

Poirot tâta les poches des vêtements de Ratchett. Il en sortit une boîte d'allumettes et en compara le contenu avec celles qu'il avait trouvées.

— M. Ratchett s'est servi de la plus ronde, dit-il. Mais voyons s'il avait aussi des allumettes plates.

Malgré leurs recherches, ils ne trouvèrent pas d'autres allumettes.

Vifs et brillants comme ceux d'un oiseau, les yeux de Poirot scrutaient chaque pouce du compartiment. Rien, semblait-il, ne pouvait leur échapper.

Soudain, il poussa une exclamation, se pencha, et ramassa un objet sur le plancher.

C'était un petit carré de très fine batiste.

— Notre ami le chef de train n'avait pas tort, dit le médecin. Une femme est bel et bien impliquée dans cette affaire.

— Et, pour faciliter notre enquête, elle a laissé son mouchoir derrière elle ! ricana Poirot. Tout à fait comme dans les romans ou dans les films. Et pour que ce soit plus facile encore, le mouchoir est marqué d'une initiale...

— Quelle chance pour nous !

— N'est-ce pas ?

Une inflexion dans la voix de Poirot alerta le médecin. Mais avant qu'il ait pu poser la moindre question, le détective avait de nouveau plongé vers le plancher. Il présenta cette fois, au creux de la paume de sa main, un nettoie-pipes.

— Ça appartenait peut-être à M. Ratchett, suggéra le docteur.

— Il n'y avait de pipe dans aucune de ses poches, ni de tabac ou de blague à tabac.

— Alors, c'est un indice.

— Ah oui, sans aucun doute... Et une fois de plus abandonné là de la manière la plus commode pour nous. Et vous noterez que, dans ce cas, c'est un indice qui fait penser à un homme. Dans cette affaire, on ne peut vraiment pas se plaindre de manquer d'indices. Il y en a en veux-tu en voilà. À propos, qu'est-ce que vous avez fait de l'arme du crime ?

— Je n'ai pas trouvé trace d'une arme. Le meurtrier a dû l'emporter avec lui.

— Je me demande pourquoi, s'interrogea Poirot.

— Sapristi ! cria le médecin, qui explorait avec soin les poches du pyjama du mort, j'avais laissé passer ça. J'ai déboutonné la veste et je l'ai ouverte tout de suite sans vérifier.

De la poche de poitrine, il venait de sortir une montre en or. Le boîtier portait les traces de plusieurs marques de coups, et les aiguilles étaient bloquées sur 1 heure 15.

— Vous voyez bien ! s'exclama le Dr Constantine. Cela nous donne l'heure du crime. Et ça coïncide avec mon estimation. Rappelez-vous, j'avais dit entre minuit et 2 heures, et probablement vers 1 heure, encore qu'il ne soit pas facile d'être précis dans ce domaine. Eh bien, voilà la confirmation. 1 heure 15. C'est l'heure du crime.

— Oui, c'est possible... C'est bien possible...

— Pardonnez-moi, monsieur Poirot, mais j'ai de la peine à vous comprendre, dit le petit Grec avec un regard interrogatif.

— Je ne comprends pas moi-même, répondit Poirot. Je ne comprends rien du tout, et comme vous vous en êtes sans doute aperçu, cela m'agace.

Il soupira, puis se pencha vers la petite table, les yeux fixés sur le bout de papier carbonisé.

— Ce qu'il me faut maintenant, c'est un carton à chapeaux à l'ancienne, murmura-t-il.

Cette remarque plongea le Dr Constantine dans la plus grande stupéfaction, mais Poirot ne lui laissa pas le temps de poser une seule question. Ouvrant la porte du compartiment, il appela le conducteur, qui arriva en toute hâte.

— Combien de dames y a-t-il dans la voiture ?

— Une... deux... trois... six, monsieur, dit le conducteur en comptant sur ses doigts. Il y a la vieille dame américaine, la dame suédoise, la jeune personne anglaise, la comtesse Andrenyi, et puis madame la princesse Dragomirov et sa femme de chambre.

Poirot réfléchit.

— Elles ont toutes des cartons à chapeaux, hein ?

— Bien sûr, monsieur.

— Alors apportez-moi... Voyons... Le carton à chapeaux de la dame suédoise, et celui de la femme de chambre. Ces deux-là sont notre seul espoir. Vous leur raconterez que c'est à cause de la douane... N'importe quoi... Ce qui vous passera par la tête.

— Il n'y aura pas de problèmes, monsieur. Aucune de ces deux dames n'est dans son compartiment en ce moment.

— Alors faites vite.

Le conducteur revint avec les deux cartons à chapeaux demandés. Poirot ouvrit d'abord celui de la femme de chambre, et l'écarta. Mais il eut un gloussement de satisfaction en ouvrant celui de la Suédoise. Enlevant les chapeaux avec le plus grand soin, il fit apparaître des calottes de très fin grillage.

— Ah, voilà ce qu'il nous faut. Il y a une quinzaine d'années, tous les cartons à chapeaux étaient faits comme celui-là. Avec une épingle, on faisait tenir les chapeaux sur ces calottes de grillage.

Pendant qu'il parlait, il avait habilement réussi à en défaire deux. Puis il remballa les chapeaux et ordonna au conducteur de rapporter les deux cartons dans les compartiments.

Quand la porte fut refermée, Poirot se tourna vers son compagnon :

— Voyez-vous, mon cher docteur, je ne suis pas de ceux qui font grande confiance aux experts de tout poil. J'essaie d'arriver à la solution par la psychologie, pas par la recherche d'empreintes ou l'analyse de cendres de cigarettes. Mais je dois reconnaître que, dans le cas qui nous occupe, je ne refuserais pas l'aide de quelques scientifiques. Ce compartiment est bourré d'indices, mais comment puis-je être sûr que ces indices sont bien ce qu'ils semblent être ?

— Je ne vous suis pas, monsieur Poirot.

— Je vous donne un exemple. Nous avons trouvé un mouchoir de femme ? Est-ce vraiment une femme qui l'a perdu ? Ou bien est-ce un homme qui, préméditant le crime, a pensé : « Je vais faire en sorte que l'on croie à un crime de femme. Je donnerai bien plus de coups de poignard qu'il n'est nécessaire, et je m'arrangerai pour que certains soient portés si faiblement qu'ils n'aient aucune efficacité, et en plus j'abandonnerai ce mouchoir à un endroit où on le trouvera forcément. » C'est une première possibilité. Mais il y en a une autre. On peut supposer que c'est une femme qui a tué Ratchett, et qui a ingénieusement laissé traîner ce nettoie-pipes pour que l'on pense à un crime d'homme. Pouvons-nous réellement imaginer que deux individus, en l'occurrence un homme et une femme, soient impliqués de façon totalement indépendante, et que chacun d'eux aurait été assez maladroit pour laisser un indice conduisant à son identité ? Pour une coïncidence, ce serait un peu fort quand même !

— Mais que vient faire là-dedans le carton à chapeaux ? demanda le médecin, qui persistait à n'y rien comprendre.

— J'y viens. Comme je vous le disais, tous nos indices, la montre arrêtée à 1 heure 15, le mouchoir, le nettoie-pipes, peuvent être authentiques ou au contraire destinés à nous induire en erreur. Au stade actuel, je ne suis pas en mesure de le déterminer. Mais nous

avons là un indice qui, j'en suis convaincu, même si je peux me tromper, n'a pas été truqué. Mon cher docteur, je fais allusion à cette allumette plate. J'ai la conviction que c'est le meurtrier qui s'en est servi, pas M. Ratchett. Et il s'en est servi pour brûler un papier quelconque qui l'aurait désigné. Un message, peut-être, ou une lettre. Si c'est bien cela, il y avait dans ce message quelque chose, un signe, qui aurait mené à la découverte du coupable. Eh bien, je vais m'efforcer de redonner vie à ce qu'on a tenté de faire disparaître.

Poirot quitta le compartiment et revint bientôt muni d'un petit réchaud à alcool et d'un fer à friser.

— Je m'en sers pour mes moustaches, expliqua-t-il.

Le médecin l'observa avec le plus grand intérêt. Poirot commença par aplatir les deux calottes de grillage fin puis, avec infiniment de minutie, posa sur l'une d'elles le morceau de papier carbonisé qu'il recouvrit de la seconde pièce métallique. Alors, tenant l'ensemble bien serré à l'aide du fer à friser, il exposa le tout à la flamme du petit réchaud.

— C'est vraiment un moyen de fortune, lâcha-t-il par-dessus son épaule. Espérons que ça va marcher.

Le docteur ne perdait pas une miette du spectacle. Le métal commença de rougeoier. Et, soudain, la forme de quelques lettres apparut. Des mots, peu à peu, se formèrent. Des mots de feu...

Ce n'était vraiment qu'une bribe de phrase. Six mots, seulement, et une partie d'un septième.

... viens-toi de la petite Daisy Armstrong.

— Ah ! s'exclama Poirot.

— Cela vous dit quelque chose ? demanda le médecin.

Les yeux de Poirot étincelaient. Il reposa doucement le fer à friser.

— Oui, dit-il. *Je connais maintenant le véritable nom de notre mort. Et je sais pourquoi il avait été forcé de quitter les États-Unis.*

— Comment s'appelait-il ?

— Cassetti.

— Cassetti ?

Le médecin fronçait les sourcils.

— Ça me rappelle un vague souvenir... Il y a déjà quelques années... N'est-ce pas à propos d'un crime aux États-Unis ?

— Exactement, dit Poirot. Un crime aux États-Unis.

Il ne paraissait pas désireux d'en ajouter davantage pour le moment. Il regarda autour de lui et reprit :

— Nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard. Pour le moment, assurons-nous que nous avons bien vu tout ce qu'il y avait à voir ici.

Avec des gestes vifs et précis, il vérifia une dernière fois le contenu des poches des vêtements du mort, mais n'y trouva rien d'intéressant. Il essaya d'ouvrir la porte de communication avec le compartiment voisin, mais elle avait été verrouillée de l'autre côté.

— Il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre, remarqua le Dr Constantine. Si le meurtrier ne s'est pas enfui par la fenêtre, si, en plus, la porte de communication était verrouillée, et si, enfin, non seulement la porte du couloir était fermée à clef de l'intérieur, mais la chaîne de sûreté était mise, comment a-t-il bien pu faire pour quitter le compartiment ?

— C'est très exactement ce que se dit le public quand il voit sur la scène une personne enfermée pieds et poings liés dans un coffre cadenassé disparaître comme par enchantement.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire, expliqua Poirot, que si le meurtrier voulait nous faire croire qu'il s'était échappé par la fenêtre, il fallait naturellement qu'une fuite par les deux autres issues apparaisse impossible. Comme dans le tour de magie de la « personne qui disparaît » dans son coffre, il y a un truc. Et notre tâche, c'est de découvrir comment le truc a fonctionné ici.

Il prit soin de fermer le verrou de la porte de communication.

— C'est seulement au cas, sourit-il, où cette excellente Mme Hubbard ressentirait le besoin de recueillir quelques détails de première main sur le crime pour les raconter à sa fille...

Il jeta un dernier regard autour de lui.

— Je pense que nous n'avons plus rien à faire ici. Allons retrouver notre ami M. Bouc.

— J'ai ordonné que le déjeuner soit servi tout de suite au wagon-restaurant, dit-il. Après cela, il sera complètement libre et M. Poirot pourra y mener tranquillement l'interrogatoire des passagers. Et puis j'ai demandé qu'une collation nous soit apportée ici.

— Excellente idée, commenta Poirot.

Ni le médecin ni le détective n'avaient très faim, et leur repas fut vite expédié. Mais M. Bouc attendit d'en être arrivé au café pour faire allusion au problème qui les préoccupait.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Eh bien, j'ai découvert la véritable identité de la victime. Et je sais aussi pourquoi notre homme n'avait pas d'autre choix que de quitter les États-Unis.

— Qui était-ce donc ?

— Vous vous souvenez sûrement d'avoir lu dans les journaux l'histoire de la petite Armstrong ? Notre homme était Cassetti, l'assassin de Daisy Armstrong.

— Ça me revient, maintenant. Un crime épouvantable... Mais je ne me rappelle pas bien les détails.

— Le colonel Armstrong, raconta Poirot, était anglais, titulaire de la Victoria Cross. Et à moitié américain par sa mère, la fille de W.K. Van der Halt, le millionnaire de Wall Street. Il avait épousé la fille de Linda Arden, qui était, à son époque, l'actrice tragique la plus célèbre de toute l'Amérique du Nord. Le couple vivait aux États-Unis. Ils n'avaient qu'un enfant, une fillette, qu'ils adoraient. Alors qu'elle avait trois ans, la petite a été enlevée. Les ravisseurs ont exigé une rançon ahurissante. Je ne vais pas vous étourdir sous un flot de détails. Sachez seulement qu'alors que la famille avait versé la somme colossale de deux cent mille dollars, on a retrouvé le cadavre de la fillette. Elle était morte depuis au moins quinze jours. L'opinion publique s'est enflammée, naturellement. Mais ce n'était pas le pire. Mme Armstrong était enceinte. À la suite du choc qu'elle venait de subir, elle a accouché prématurément d'un bébé mort-né, et elle a succombé elle-même des suites de l'accouchement. Dans son désespoir, le colonel Armstrong s'est tiré une balle dans la tête.

— Mon Dieu, quelle tragédie ! Je me rappelle maintenant, dit M. Bouc. Et, si je me souviens bien, il y a eu encore une autre mort.

— Oui. Une malheureuse bonne d'enfants, française ou suisse. Les policiers étaient persuadés qu'elle était impliquée. Ils n'ont jamais voulu croire à ses dénégations forcenées. À la fin, dans un accès de désespoir, la pauvre gosse s'est jetée par la fenêtre et elle s'est tuée.

Par la suite, il a été prouvé que son innocence était totale.

— Je préférerais ne pas y penser, dit M. Bouc.

— À peu près six mois plus tard, reprit Poirot, Casseti a été arrêté, sous l'inculpation d'être le chef de la bande qui avait enlevé l'enfant. Ils avaient déjà agi de la même façon dans le passé. S'ils avaient le sentiment que la police pourrait facilement retrouver leur trace, ils tuaient leur victime, dissimulaient le cadavre, et tentaient d'extorquer le plus d'argent possible avant que le crime ne soit découvert.

» Toutefois il faut être clair, cher ami. Casseti était le principal coupable ! Mais il disposait d'énormes sommes d'argent qu'il avait pu accumuler, et il tenait un certain nombre de gens influents. C'est comme ça qu'il a réussi à se faire acquitter, en usant de divers artifices de procédure. Malgré tout la population l'aurait lynché s'il n'était parvenu à filer. Et je vois bien, maintenant, ce qui s'est passé en réalité. Il a changé d'identité et il s'est enfui des États-Unis. Et, depuis ce temps, il jouait les riches oisifs, voyageant de par le vaste monde et vivant de ses rentes.

— Ah, le salopard ! s'écria M. Bouc d'une voix qui exprimait un profond dégoût. Je ne vais pas pleurer sa mort ! Ah, ça non !

— Je partage votre avis.

— Tout de même, on aurait pu le tuer ailleurs que sur l'Orient-Express. Ce ne sont pas les endroits qui manquent...

Poirot eut un sourire. Il admettait que, sur ce point, M. Bouc puisse avoir des vues un peu particulières.

— La question que nous devons nous poser maintenant, dit-il, peut être formulée ainsi : le meurtre est-il l'œuvre d'une bande rivale que Casseti aurait, comme on dit, doublé dans le passé, ou s'agit-il d'une vengeance privée ?

Il expliqua comment il avait pu découvrir quelques mots significatifs sur le bout de papier carbonisé :

— Si mon hypothèse tient, c'est le meurtrier qui a brûlé cette lettre. Pourquoi ? Parce qu'elle comportait ce nom d'Armstrong, qui est la clef de tout notre mystère.

— Y a-t-il d'autres membres de la famille Armstrong encore vivants ?

— Cela, malheureusement, je n'en sais rien. Je crois me souvenir d'avoir lu quelque part que Mme Armstrong avait une sœur cadette.

Poirot poursuivit le compte rendu des conclusions auxquelles le

Dr Constantine et lui-même étaient parvenus. Quand il fit allusion à la montre brisée, le visage de M. Bouc s'éclaira.

— Apparemment, nous connaissons ainsi très précisément l'heure du crime.

— Oui, dit Poirot. C'est parfait pour l'enquête.

Il y avait dans sa voix une nuance indescriptible, et ses deux compagnons le regardèrent, perplexes.

— Vous avez dit vous-même que vous avez entendu Ratchett parler au conducteur à 23 heures 20, insista M. Bouc.

Poirot relata sans fioritures ce qu'il avait entendu.

— Bon, dit M. Bouc. Cela prouve au moins que Casseti – ou Ratchett, comme je préfère continuer à l'appeler – était encore en vie à 1 heure moins 20.

— À 0 heure 37, pour être précis.

— Bien !... À 0 heure 37, puisqu'il le faut, M. Ratchett était encore vivant. Cela, au moins, c'est un fait établi.

Poirot ne répondit pas. Il regardait droit devant lui, totalement absorbé.

On frappa à la porte. Le maître d'hôtel entra :

— La voiture-restaurant est libre, monsieur.

— Allons-y, dit M. Bouc en se levant.

— Puis-je vous accompagner ? demanda le Dr Constantine.

— Certainement, mon cher docteur, si M. Poirot n'y voit pas d'objection.

— Pas du tout. Pas du tout, affirma celui-ci.

Les trois hommes, non sans s'être joué la comédie des « après vous, monsieur » et des « mais non, je n'en ferai rien », quittèrent le compartiment.

DEUXIÈME PARTIE

TÉMOIGNAGES ET INDICES

1

Le témoignage du conducteur du wagon-lits

Dans le wagon-restaurant, tout était prêt.

Poirot et M. Bouc étaient assis côte à côte, à la même table. Le Dr Constantine avait pris place de l'autre côté de l'allée.

Poirot avait devant lui un plan de la voiture Istamboul-Calais, sur lequel les noms des passagers et le numéro de leur compartiment avaient été portés à l'encre rouge. Les passeports et les billets formaient deux piles nettes, et chacun disposait d'encre, de papier et de plumes.

— Voilà qui est parfait, dit Poirot. Nous pouvons débiter l'instruction sans attendre. Je crois que nous devrions recueillir pour commencer le témoignage du conducteur de notre wagon-lit. Vous devez bien connaître votre homme. Quel genre de type est-ce, à votre avis ? On peut se fier à ce qu'il dit ?

— Oui, absolument. Pierre Michel est au service de notre compagnie depuis plus de quinze ans. Il est français. Il habite près de Calais. C'est

quelqu'un de très bien, de très honnête. Peut-être pas un cerveau, mais ça...

— Bien. Voyons-le tout de suite, dit Poirot, compréhensif.

Pierre Michel avait retrouvé un peu de sang-froid, mais il continuait de se montrer d'une extrême nervosité :

— J'espère que Monsieur ne va pas croire qu'il y a eu négligence de ma part, déclara-t-il en posant un regard anxieux tour à tour sur Poirot et M. Bouc. Ce qui est arrivé est épouvantable. J'espère que Monsieur ne pense pas que c'est de ma faute.

Poirot prononça quelques mots d'apaisement, puis posa une série de questions élémentaires : d'abord le nom complet et l'adresse de Pierre Michel, puis la date de son embauche dans les Wagons-lits, et son ancienneté sur l'Orient-Express. En fait, il connaissait déjà les réponses, mais ces questions de routine n'avaient pas d'autre but que de mettre l'homme à son aise.

— Et maintenant, dit Poirot, venons-en à ce qui s'est passé la nuit dernière. M. Ratchett est allé se coucher. Quand cela ?

— Tout de suite après le dîner, monsieur. Avant même que nous ayons quitté Belgrade. Il avait fait pareil la nuit d'avant. Il m'avait demandé de préparer son lit pendant le dîner, ce que j'ai fait.

— Et après, quelqu'un est allé dans son compartiment ?

— Oui, monsieur, son valet de chambre, et puis son secrétaire, le jeune monsieur américain.

— Personne d'autre ?

— Non, monsieur, pas que je sache.

— Parfait. Et vous ne l'avez pas vu ou entendu depuis ce moment-là ?

— Si, monsieur. Vous oubliez que M. Ratchett a sonné vers 23 heures 20. Très peu de temps après que le train a été stoppé par la neige.

— Dites-moi tout.

— J'ai frappé, mais il m'a crié à travers la porte qu'il s'était trompé.

— En anglais ou en français ?

— En français.

— Qu'a-t-il dit très exactement ?

— *Ce n'est rien. Je me suis trompé.*

— Parfaitement exact, dit Poirot. C'est ce que j'ai moi-même entendu. Et puis vous êtes reparti ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes retourné immédiatement à votre place ?

— Non, monsieur. J'ai dû d'abord répondre à un autre appel.

— Michel, je vais vous poser maintenant une question importante. Où étiez-vous à 1 heure 15 ?

— Moi, monsieur ? J'étais assis à ma place, sur mon siège, au bout du wagon, face au couloir.

— Vous en êtes sûr ?

— Mais oui... C'est-à-dire...

— Eh bien ?

— Je suis allé parler avec mon collègue de la voiture Athènes-Paris. Nous avons discuté de la neige qui nous bloquait. C'était un peu après 1 heure. Je ne pourrais pas dire au juste quand.

— Et vous êtes revenu... Quand cela ?

— Il y a eu un appel, monsieur. Je me souviens de vous en avoir parlé... C'était la dame américaine. Elle a sonné plusieurs fois.

— Je m'en souviens, dit Poirot. Et après cela ?

— Après cela, monsieur ? Eh bien, j'ai répondu à votre appel et je vous ai apporté de l'eau minérale. Et puis, à peu près une demi-heure plus tard, j'ai fait le lit dans un autre compartiment... Celui du jeune monsieur américain, le secrétaire de M. Ratchett.

— M. MacQueen était seul quand vous avez arrangé son lit ?

— Non, le colonel anglais du numéro 15 était avec lui. Ils avaient passé la soirée à parler.

— Qu'a fait le colonel après avoir quitté M. MacQueen ?

— Il est retourné dans son compartiment.

— Le numéro 15. C'est tout près de votre siège, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, c'est l'avant-dernier avant le bout du couloir.

— Le lit était déjà fait ?

— Oui, monsieur, je m'en étais occupé pendant le dîner.

— Avez-vous une idée de l'heure à laquelle tout cela s'est passé ?

— Je ne pourrais pas dire avec précision, monsieur. Certainement

pas plus tard que 2 heures.

— Et après ça ?

— Après ça, monsieur, je suis resté sur mon siège jusqu'à l'aube.

— Vous n'êtes pas retourné dans la voiture Athènes-Paris ?

— Non monsieur.

— Vous avez peut-être dormi ?

— Je ne pense pas, monsieur. Le train ne bougeait pas et ça m'a empêché de m'endormir comme d'habitude.

— Avez-vous vu qui que ce soit aller ou venir dans le couloir ?

— Une des dames est allée aux toilettes qui sont à l'autre bout, dit Pierre Michel après un moment de réflexion.

— Quelle dame ?

— Je ne saurais pas dire, monsieur. C'était tout au fond du couloir, et elle me tournait le dos. Elle portait un kimono rouge, avec des dragons brodés dessus.

— Et après cela ? demanda Poirot en hochant la tête.

— Rien, monsieur, jusqu'à l'aube.

— Vous êtes sûr ?

— Je vous demande pardon, monsieur. Vous-même avait ouvert votre porte et regardé dehors pendant un instant.

— C'est bien, mon ami, dit Poirot. Je me demandais si vous vous en souviendriez. À propos, j'ai été réveillé en sursaut par le bruit de quelque chose de lourd qui tombait contre ma porte. Vous avez une idée de ce que ça pouvait être ?

— Rien, monsieur, dit le conducteur en le regardant avec étonnement. Il n'y a rien eu. J'en suis sûr.

— Alors, j'ai dû faire un cauchemar, concéda Poirot.

— À moins, intervint M. Bouc, que vous n'ayez entendu quelque chose dans le compartiment voisin du vôtre.

Poirot parut n'accorder aucune attention à cette suggestion. Peut-être ne souhaitait-il pas s'y attarder en présence du conducteur.

— Passons maintenant au point suivant, reprit Poirot. Imaginons que l'assassin soit monté dans le train hier soir. Il est certain qu'il n'aurait pas pu s'en échapper après avoir commis le crime, n'est-ce pas ?

Pierre Michel fit non de la tête.

— Et on ne peut pas imaginer qu'il se soit caché quelque part ?

— Tout a été fouillé, dit M. Bouc. C'est une hypothèse à laquelle il faut renoncer, cher ami.

— De toute façon, ajouta Pierre Michel, personne n'aurait pu pénétrer dans la voiture sans que je le voie.

— Quelle était la dernière gare où nous nous sommes arrêtés ?

— Vinkovci.

— Il était quelle heure ?

— Nous aurions dû en repartir à 23 heures 58. Mais nous avons eu vingt minutes de retard à cause du mauvais temps.

— Quelqu'un pourrait être passé par les voitures ordinaires ?

— Non, monsieur. Après le dernier service du dîner, la porte entre les wagons-lits et le reste de la rame est fermée à clef.

— Vous-même, êtes-vous descendu du train à Vinkovci ?

— Oui, monsieur. À Vinkovci, comme d'habitude, je suis descendu sur le quai et je me suis tenu à côté de la portière. Les autres conducteurs ont fait pareil.

— Et la portière de l'avant de la voiture ? Celle du côté du wagon-restaurant ?

— Elle est toujours verrouillée de l'intérieur.

— Ce n'est pas le cas en ce moment.

Le conducteur parut stupéfait, puis son visage se détendit :

— C'est sans doute un des passagers qui l'a ouverte pour regarder la neige.

— C'est probable, dit Poirot, tout en tambourinant sur la table avec ses doigts.

— J'espère que Monsieur n'a pas de reproche à me faire, lâcha, timidement, Pierre Michel.

Poirot lui sourit :

— Non, mon ami. Vous êtes mal tombé, c'est tout. Ah ! Une dernière question, qui me revient en mémoire. Vous nous avez dit qu'il y avait eu une sonnerie d'appel au moment où vous frappiez à la porte de M. Ratchett. Et, en fait, je l'ai entendue, moi aussi. Qui était-ce ?

— C'était madame la princesse Dragomirov. Elle voulait que j'aille

chercher sa femme de chambre.

— Ce que vous avez fait ?

— Oui, monsieur.

Poirot se plongeait dans le plan du wagon-lit qui était posé sur la table, puis il releva la tête :

— Ce sera tout pour le moment.

— Merci, monsieur.

Pierre Michel se leva et regarda M. Bouc.

— Rassurez-vous, lui dit ce dernier. Je ne vois pas la moindre négligence de votre part.

Satisfait, Pierre Michel sortit du compartiment.

2

Le témoignage du secrétaire

Pendant quelques instants, Poirot resta perdu dans ses pensées.

— Compte tenu de ce que nous savons maintenant, dit-il enfin, je crois qu'il ne serait pas mauvais de revoir M. MacQueen.

Le jeune Américain ne tarda pas à apparaître.

— Eh bien, demanda-t-il, comment ça se passe ?

— Pas trop mal. Depuis notre dernier entretien, j'ai appris un élément important... La véritable identité de M. Ratchett.

Subitement intéressé, Hector MacQueen se pencha.

— Oui ?

— Comme vous vous en doutiez, Ratchett était un nom d'emprunt. En réalité, Ratchett s'appelait Cassetti, vous savez, le cerveau de tous ces enlèvements qui ont fait tant de bruit. Y compris le kidnapping de la petite Daisy Armstrong.

Le visage de MacQueen afficha une grande stupéfaction avant de se rembrunir.

— Ah ! L'ignoble salaud ! s'exclama le jeune homme.

— Vous ne vous en doutiez pas le moins du monde ?

— Ça, non, alors ! Si j'avais su, je me serais coupé la main droite

plutôt que de lui devoir quoi que ce soit !

— Je vous trouve bien passionné, M. MacQueen.

— C'est normal, monsieur Poirot. Mon père était le procureur de district qui a été chargé de l'affaire Armstrong. Et, moi, j'ai souvent vu Mme Armstrong... Une femme adorable... Si douce... Et complètement désespérée...

Il prit une expression sévère :

— Si jamais quelqu'un n'a pas volé ce qui lui est arrivé, c'est bien Ratchett, ou Cassetti, comme vous voudrez. Je suis vraiment ravi de sa mort. Un homme comme ça n'avait plus le droit de vivre !

— On dirait que vous vous seriez bien chargé vous-même d'en débarrasser la planète, dit Poirot.

— Ah, ça oui !... Je... (Il s'arrêta, rougissant.) J'ai l'impression que je suis en train de m'accuser moi-même.

— Je dois dire, M. MacQueen, que je vous soupçonnerais davantage si vous vous croyiez obligé de porter le deuil ostentatoire de votre patron.

— Je ne pourrais pas. Même si c'était le seul moyen d'éviter la chaise électrique, grinça MacQueen. Si ce n'est pas abuser de votre patience, comment avez-vous trouvé le truc ? Je veux dire, la véritable identité de Ratchett ?

— Dans son compartiment, j'ai ramassé un fragment d'une lettre...

— Mais voyons, elle a pourtant bien... enfin je veux dire... quelle maladresse de la part de ce vieux schnock.

— C'est une question de point de vue, M. MacQueen, répondit Poirot.

Cette remarque parut laisser le jeune homme abasourdi. Il fixait Poirot des yeux pour essayer de comprendre.

— Ma première tâche, dit Poirot, c'est d'enregistrer les mouvements de chacun des passagers. Ne soyez pas vexé. Dans une enquête, c'est la routine, vous comprenez ?

— Bien sûr. Continuons, et comme ça, je me sentirai plus à l'aise.

— Je ne vais pas vous demander le numéro de votre compartiment, reprit Poirot, souriant, puisque j'y ai passé une nuit avec vous. C'est un compartiment de seconde classe, lits numéros 6 et 7, que vous avez eu pour vous tout seul après mon déménagement.

— Exact.

— Maintenant, M. MacQueen, je veux votre emploi du temps détaillé de la soirée d'hier après votre départ du wagon-restaurant.

— C'est tout simple. Je suis retourné dans mon compartiment, j'ai lu un peu. À Belgrade, je suis descendu sur le quai, mais il faisait si froid que je suis vite remonté dans le wagon. J'ai parlé pendant un moment avec cette jeune Anglaise qui est dans le compartiment d'à côté. Et puis j'ai commencé à discuter avec cet Anglais... Le colonel Arbuthnot... D'ailleurs, vous êtes passé dans le couloir et vous nous avez sûrement entendus. Et puis je suis allé dans le compartiment de M. Ratchett prendre ces mémos sur des lettres que je devais préparer. Je lui ai dit bonsoir et je suis parti. Le colonel Arbuthnot était toujours dans le couloir. Le conducteur avait déjà fait son lit, alors je lui ai proposé de venir bavarder dans mon compartiment. J'ai commandé des boissons, et nous sommes allés chez moi. On a parlé politique, on a évoqué la situation aux Indes, les problèmes financiers des États-Unis et la crise de Wall Street. En général, je n'aime pas trop les Britiches – on a toujours l'impression qu'ils ont avalé leur parapluie –, mais celui-là me plaît bien.

— Savez-vous à quelle heure il vous a quitté ?

— Bigrement tard. Vers 2 heures, j'imagine.

— Vous aviez remarqué que le train était bloqué ?

— Je pense bien ! On y a réfléchi deux minutes. On a regardé et on a vu que la neige était sacrément épaisse, mais on n'a pas pensé que c'était grave.

— Dites-moi ce qui s'est passé quand le colonel a fini par vous dire bonsoir.

— Eh bien, il est retourné dans son compartiment, et, moi, j'ai demandé au conducteur de faire mon lit.

— Où étiez-vous pendant qu'il l'a fait ?

— Dans le couloir. J'ai fumé une cigarette.

— Et puis ?

— Et puis je me suis couché, et j'ai dormi jusqu'à ce matin.

— Hier soir, vous êtes sorti du train à un moment quelconque ?

— Arbuthnot et moi, nous sommes allés nous dégourdir les jambes à... Je ne sais plus comment ça s'appelle... À Vinkovci. Mais il faisait un froid de canard... On a eu vite fait de remonter dans le wagon !...

— Vous étiez descendus par quelle portière ?

- La plus proche de nos compartiments.
- Celle du côté du wagon-restaurant ?
- Exact.
- Vous rappelez-vous si elle était verrouillée ou pas ?
- Euh... Oui... Enfin, il y avait une espèce de tige qui bloquait la poignée. C'est ça que vous voulez dire ?
- Oui. Avez-vous remis cette tige en place quand vous êtes remontés dans le wagon ?
- Ça alors... Je n'en sais rien. Je suis remonté derrière le colonel. Je ne me rappelle pas l'avoir touché... C'est important ?

— Peut-être. Par ailleurs, dit Poirot, je suppose que, pendant que vous parliez avec le colonel Arbuthnot, la porte de votre compartiment était restée ouverte ?

Hector MacQueen acquiesça.

— Ce que je voudrais, reprit Poirot, c'est que vous me disiez si vous avez vu passer quelqu'un dans le couloir depuis notre départ de Vinkovci jusqu'au moment où vous avez quitté le colonel.

Sourcils froncés, MacQueen réfléchit un instant :

— Si je me souviens bien, j'ai vu passer une fois notre conducteur qui allait vers le wagon-restaurant. Et puis une femme, dans l'autre sens.

— Une femme ? Laquelle ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas fait vraiment attention. Vous comprenez, j'étais en pleine discussion avec Arbuthnot. J'ai juste vu passer une espèce de chose rouge et soyeuse. Mais je ne regardais pas par là, et je n'aurais pas pu voir la tête de cette personne. Comme vous le savez, mon compartiment est du côté du wagon-restaurant. Et si une femme marche dans cette direction, je ne peux la voir que de dos.

— Elle allait aux toilettes, je suppose, dit Poirot en hochant la tête.

— Probablement.

— Et vous ne l'avez pas vue revenir ?

— Non, je n'y ai pas fait attention. Mais j'imagine qu'elle est effectivement revenue.

— Encore une question. Fumez-vous la pipe, M. MacQueen ?

— Pas du tout, monsieur.

Poirot s'accorda une petite pause :

— Je crois que j'en ai fini avec vous, M. MacQueen. Maintenant, c'est le valet de chambre de M. Ratchett que je voudrais voir. À propos, vous et lui voyagez toujours en deuxième classe ?

— Lui, oui. Moi, en général, j'étais en première. Et, si possible, dans le compartiment voisin de celui de M. Ratchett. Comme ça, il pouvait mettre toutes ses valises chez moi, et il avait le tout, les valises et moi, sous la main. Mais l'autre jour, tous les compartiments de première étaient réservés, sauf celui qu'il a eu...

— Je vois. Merci, M. MacQueen.

3

Le témoignage du valet de chambre

À l'Américain succéda l'Anglais livide aux traits impassibles que Poirot avait déjà remarqué la veille. Il restait debout, un peu guindé. D'un geste, Poirot lui indiqua un siège.

— Sauf erreur de ma part, vous êtes le valet de chambre de M. Ratchett ?

— Oui, monsieur.

— Quelle est votre identité complète ?

— Edward Henry Masterman.

— Votre âge ?

— Trente-neuf ans.

— Votre adresse personnelle ?

— 21 Friar Street, à Clerkenwell.

— On vous a dit que votre patron avait été assassiné ?

— Oui, monsieur. C'est un événement dramatique.

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, me dire à quelle heure vous avez vu M. Ratchett pour la dernière fois ?

— Hier soir, monsieur, vers 9 heures à peu près, dit le valet de chambre après un instant de réflexion. C'est ça, ou un petit peu plus tard.

— Dites-moi très exactement comment cela s'est passé.

— Comme d'habitude, je me suis rendu auprès de M. Ratchett, et je me suis occupé de l'exécution de mes tâches.

— Qu'aviez-vous précisément à faire ?

— Plier ou suspendre ses vêtements, monsieur. Mettre son dentier dans l'eau, et vérifier qu'il ait bien à sa disposition tout ce qu'il désirait pour la nuit.

— S'est-il comporté à peu près comme d'habitude ?

Le valet de chambre réfléchit un moment :

— Eh bien, monsieur, je pense qu'il était tourmenté.

— Tourmenté ? Dans quel sens ?

— Au sujet d'une lettre qu'il avait lue. Il m'a demandé si c'était moi qui l'avais mise dans le compartiment. Bien sûr, je lui ai affirmé que je n'avais rien fait de tel. Mais il a crié après moi, et il a trouvé que tout ce que je faisais allait de travers.

— Était-ce inhabituel ?

— Oh, non, monsieur. Il se mettait facilement en colère. Mais comme je le disais, ça dépendait de ce qui le tourmentait.

— Est-ce que votre patron prenait des somnifères ?

Attentif, le Dr Constantine se pencha légèrement en avant.

— Quand il prenait le train, toujours, monsieur. Il disait qu'autrement, il ne pouvait pas dormir.

— Savez-vous quel médicament il avait l'habitude de prendre ?

— Ça, monsieur, je ne pourrais vous dire. Il n'y avait pas de nom sur le flacon. Juste une étiquette, avec marqué dessus « Potion dormitive. À prendre au coucher ».

— Il en a pris hier soir ?

— Oui, monsieur. J'ai versé moi-même la dose dans le verre, et je l'ai posé à côté de lui, sur le couvercle du lavabo.

— L'avez-vous vu boire sa potion de vos propres yeux ?

— Non, monsieur.

— Bien. Et que s'est-il passé ensuite ?

— Je lui ai demandé s'il avait encore besoin de moi, et à quelle heure il fallait le réveiller. Mais il a répondu qu'il ne voulait pas être dérangé tant qu'il n'aurait pas sonné.

— C'était normal ?

— Tout à fait normal, monsieur. Il avait l'habitude de sonner le conducteur et de l'envoyer me chercher quand il était disposé à se lever.

— En général, il se levait tôt, ou tard ?

— Ça dépendait de son humeur, monsieur. Des fois, il se levait pour le petit déjeuner, mais des fois, il restait au lit jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Si je comprends bien, vous n'aviez pas de raison de vous inquiéter quand la matinée s'est avancée sans qu'il vous ait fait appeler ?

— Non, monsieur.

— Saviez-vous que votre patron avait des ennemis ?

— Oui, monsieur, dit le valet de chambre sans ciller.

— Comment le saviez-vous ?

— Je l'avais entendu parler de certaines lettres avec M. MacQueen, monsieur.

— Masterman, quels sentiments aviez-vous à l'égard de votre patron ?

Les traits du valet de chambre se firent plus inexpressifs encore que de coutume :

— Je préférerais ne pas parler de ça, monsieur. C'était un patron généreux.

— Mais vous ne l'aimiez pas ?

— Eh bien, disons, monsieur, que je n'aime pas beaucoup les Américains.

— Êtes-vous déjà allé en Amérique ?

— Non, monsieur.

— Vous souvenez-vous d'avoir lu dans les journaux des articles sur l'enlèvement de la petite Armstrong ?

— Oui, monsieur, bien sûr.

Les joues du valet rosirent quelque peu.

— Une très petite fille, n'est-ce pas ? Une affaire répugnante, monsieur.

— Saviez-vous que votre patron, M. Ratchett, était le coupable principal dans cette affaire ?

— Évidemment non, monsieur ! s'écria le valet, dont la voix, pour la première fois, exprimait quelque sentiment. Et vraiment, monsieur, je n'arrive pas à le croire.

— Néanmoins, c'est la vérité. Venons-en maintenant à ce que vous avez fait hier soir. Ce sont des questions de routine, vous comprenez. Qu'avez-vous fait après avoir quitté votre patron ?

— Je suis allé dire à M. MacQueen que le patron voulait le voir. Puis je suis rentré dans mon propre compartiment, et j'ai lu.

— Votre compartiment, c'est...

— Le dernier, monsieur. Seconde classe. À côté du wagon-restaurant.

— Je vois, dit Poirot après un coup d'œil au plan. Et vous avez quel lit ?

— Celui du bas, monsieur.

— Le numéro 4 ?

— Oui, monsieur.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre dans votre compartiment ?

— Oui, monsieur. Un gros Italien.

— Il parle anglais ?

— Oui... Enfin, une espèce d'anglais, monsieur, lâcha Masterman d'un ton méprisant. Il a vécu en Amérique. À Chicago, je crois.

— Avez-vous beaucoup parlé avec lui ?

— Non, monsieur. Je préfère lire.

Poirot esquisssa un sourire. Il imaginait très bien la rebuffade sans fioritures infligée au gros Italien volubile par le valet de chambre.

— Puis-je vous demander ce que vous lisez ? demanda-t-il.

— En ce moment, monsieur, je lis *La Prisonnière de l'amour*, de Mme Arabella Richardson.

— Et ça vous plaît ?

— Je trouve que c'est un beau livre, monsieur.

— Bien. Continuons. Vous êtes donc retourné dans votre compartiment. Puis vous avez lu *La Prisonnière de l'amour*... Jusqu'à quelle heure ?

— Vers 10 heures 30, monsieur, l'Italien a voulu se coucher. Alors le conducteur est venu faire les lits.

— Vous êtes donc allé au lit et vous avez dormi ?

— Je me suis couché, mais je n'ai pas dormi.

— Qu'est-ce qui vous a empêché de dormir ?

— J'avais mal aux dents, monsieur.

— Oh là là ! Ça, c'est douloureux !

— Extrêmement douloureux, monsieur.

— Vous avez pris quelque chose ?

— J'ai mis sur ma dent de l'essence de girofle, et ça a un peu calmé la douleur, mais je n'ai quand même pas réussi à dormir. Alors j'ai allumé la lampe au-dessus de ma tête, et j'ai continué ma lecture. Pour me changer les idées, pour ainsi dire.

— Et vous n'avez vraiment pas dormi du tout ?

— Si, monsieur. J'ai fini par m'assoupir, vers 4 heures du matin.

— Et votre compagnon de compartiment ?

— L'Italien ? Il n'a fait que ronfler.

— Il n'a pas quitté le compartiment de toute la nuit ?

— Non, monsieur.

— Et vous ?

— Moi non plus, monsieur.

— Pendant la nuit, n'avez-vous rien entendu de particulier ?

— Je ne vois pas, monsieur. Enfin, rien d'anormal. Comme le train était arrêté, c'était vraiment très tranquille.

Poirot garda le silence un moment :

— Eh bien, je crois que nous nous sommes à peu près tout dit. Vous ne voyez rien qui puisse m'éclairer sur les circonstances de ce drame ?

— Je crains que non, monsieur. J'en suis désolé.

— Pour autant que vous puissiez le savoir, y avait-il des disputes ou du ressentiment entre votre patron et M. MacQueen ?

— Oh non, monsieur. M. MacQueen est quelqu'un de très bien.

— Où étiez-vous avant d'entrer au service de M. Ratchett ?

— Je servais chez sir Henry Tomlinson, monsieur, à Grosvenor Square.

— Pourquoi avez-vous quitté cette place ?

— Sir Henry partait s'installer en Afrique de l'Est, et il n'avait plus besoin de mes services, monsieur. Mais je suis sûr qu'il pourra fournir de bonnes références à mon sujet, monsieur. Je l'ai servi pendant plusieurs années.

— Et vous étiez avec M. Ratchett... depuis combien de temps ?

— Depuis neuf bons mois, monsieur.

— Merci, Masterman. À propos, êtes-vous fumeur de pipe ?

— Non, monsieur. Je ne fume que la cigarette. Des brunes, monsieur.

— Je vous remercie. Ce sera tout pour le moment.

— Que Monsieur me pardonne, dit le valet de chambre après une seconde d'hésitation, mais la dame américaine est, si je peux me permettre, dans un drôle d'état. Elle répète qu'elle sait tout sur l'assassin. Elle est vraiment très agitée, monsieur.

— Dans ce cas, mieux vaut la voir tout de suite, dit Poirot en souriant.

— Voulez-vous que je la prévienne, monsieur ? Cela fait déjà un moment qu'elle exige d'être reçue par un responsable. Le conducteur a essayé de la calmer.

— Mon ami, envoyez-la-nous, dit Poirot. Nous allons dès maintenant écouter son histoire.

4

Le témoignage de la dame américaine

Mme Hubbard fit son entrée dans un état d'excitation tel qu'elle en avait quasiment perdu la respiration et avait du mal à s'exprimer clairement :

— Je veux savoir. Qui est responsable ici ? Je suis en possession de renseignements *très* importants, vraiment très importants et je dois les communiquer au plus vite à un responsable. Si l'un de vous, messieurs...

Son regard incertain se fixait tour à tour sur l'un des trois hommes. Poirot s'inclina :

— Si vous le voulez bien, madame, c'est à moi que vous ferez vos révélations. Mais, auparavant, je vous prie de vous asseoir.

Mme Hubbard se laissa lourdement tomber sur le siège placé en face de lui :

— Je n'ai à vous dire qu'une seule chose. Hier soir, il y avait un assassin dans ce train, et cet assassin se trouvait *très précisément dans mon compartiment à moi*.

Elle marqua quelques secondes d'arrêt pour donner à ses paroles le temps de faire leur effet.

— Êtes-vous bien sûre de ce que vous avancez, madame ?

— Naturellement j'en suis sûre ! Cette idée ! Je sais ce que je dis, quand même ! Je vais tout vous raconter dans le détail. Je m'étais couchée et m'étais endormie, quand tout d'un coup je me suis réveillée – il faisait nuit noire – et j'ai compris qu'il y avait un homme dans mon compartiment. J'ai eu si peur que je n'ai même pas eu la force de crier, si vous voyez ce que je veux dire. Je suis restée sans bouger. « Miséricorde ! ai-je pensé, on va me tuer. » Je ne peux même pas dire ce que je ressentais. Je ne faisais que penser à tous ces trains qui ont si mauvaise réputation et à ce que j'avais lu sur les horreurs qui s'y passent. Et puis j'ai pensé : « En tout cas, il n'aura pas mes bijoux. » Parce que, vous comprenez, je les avais tous mis dans un bas, cachés sous mon oreiller. Entre parenthèses, ça n'est pas très confortable, ça fait comme une drôle de bosse, si vous comprenez ce que je veux dire. Mais ça n'a rien à voir... Où en étais-je, déjà ?

— Vous veniez de comprendre, madame, qu'il y avait un homme dans votre compartiment.

— Ah oui ! j'y suis. Donc j'étais là, sans bouger, les yeux fermés. Et je n'arrêtais pas de me demander ce qu'il fallait faire, et je pensais tout le temps que c'était une bonne chose que ma fille ne puisse pas voir la triste situation dans laquelle se trouvait sa pauvre mère. Et puis alors, là, tout d'un coup, j'ai comme retrouvé mes esprits. J'ai un peu cherché avec la main et j'ai trouvé le bouton d'appel du conducteur, et j'ai appuyé. Et puis j'ai appuyé, j'ai appuyé encore, mais il ne se passait rien du tout. « Miséricorde ! me suis-je dit. Ils ont peut-être massacré tout le monde dans le train. » En plus, on était à l'arrêt et il y avait comme une espèce de silence malsain. Mais moi, je continuais à appuyer sur ma sonnette. Et je ne pourrais pas vous dire comme je me suis sentie mieux quand j'ai entendu des pas qui couraient dans le couloir et puis qu'on a frappé à ma porte. Alors j'ai hurlé : « Entrez », et, en même temps, j'ai allumé la lumière. Eh bien, croyez-le si vous voulez, il n'y avait personne d'autre que moi dans le compartiment.

Mme Hubbard semblait convaincue que ce dernier point marquait le sommet de son récit.

— Que s'est-il passé ensuite, madame ?

— Eh bien j'ai dit au conducteur ce qui venait d'arriver, et, apparemment, il ne m'a pas crue. En fait, il avait l'air de penser que j'avais seulement fait un mauvais rêve. Je lui ai demandé de regarder sous le siège, même s'il m'avait affirmé qu'il n'y avait pas assez de place pour qu'un individu puisse s'y glisser. Il n'y avait pas de doute que mon homme était reparti, mais il y avait bien eu quelqu'un dans mon compartiment, et le conducteur a failli me rendre folle avec sa façon d'essayer de me calmer comme un bébé ! Je ne suis pas une femme qui se fait des idées, Mr... Je ne crois pas connaître votre nom...

— Poirot, madame. Puis-je vous présenter M. Bouc, l'un des directeurs de la Compagnie des Wagons-lits, et le Dr Constantine.

— Enchantée, croyez-moi, de faire votre connaissance, murmura Mme Hubbard, sans s'adresser à l'un des trois hommes en particulier.

Puis, sans désespérer, elle reprit son récit :

— Je vais être honnête. Je n'ai pas été aussi maligne que j'aurais dû. Je m'étais mis dans l'idée que l'homme en question, c'était celui du compartiment d'à côté, le pauvre type qui a été tué. J'ai dit au conducteur de vérifier la porte entre nos deux compartiments et, bien entendu, elle n'était pas verrouillée. Dès que j'ai vu ça, je lui ai demandé de mettre aussitôt le verrou. Et puis quand il est reparti, je me suis levée, et j'ai coincé une valise contre la porte pour être bien sûre.

— Quelle heure était-il à peu près à ce moment-là, Mme Hubbard ?

— Ça, vraiment, je ne peux pas vous le dire. Je n'ai pas pris le temps de vérifier. J'étais bien trop bouleversée.

— Et que pensez-vous de ces événements, maintenant ?

— Eh bien, à mon avis, c'est simple comme bonjour ! Le type dans mon compartiment, c'était l'assassin. Je ne vois pas qui ça pourrait être d'autre !

— Et vous pensez qu'il est retourné dans le compartiment d'à côté ?

— Comment pourrais-je savoir par où il est parti ? J'avais les yeux fermés !

— Il pourrait s'être glissé par la porte du couloir ?

— Je n'en sais vraiment rien. J'avais les yeux fermés, je vous l'ai déjà dit.

Et elle ajouta, avec un soupir à la limite du sanglot :

— Miséricorde ! Ce que j'ai eu peur ! Ah, si ma fille savait...

— Ne pensez-vous pas, madame, que ce que vous avez entendu était le bruit fait par quelqu'un dans le compartiment d'à côté, celui de l'homme qui a été tué ?

— Non, je ne pense pas, monsieur... comment est-ce déjà ?... Poirot. Le type était bien là, dans mon *propre compartiment*. Et, d'ailleurs, j'ai une preuve !

Avec une mine triomphante, elle exhiba un sac à main d'une taille respectable et se mit en devoir d'en extraire le contenu.

Elle produisit ainsi, successivement, deux grands mouchoirs non encore utilisés, une paire de lunettes à monture d'écaille, un flacon d'aspirine, un paquet de sels Glauber, un tube de celluloid contenant des bonbons à la menthe d'un vert éblouissant, une paire de ciseaux, un chéquier de l'American Express, la photo d'un enfant au visage étonnamment ingrat, quelques lettres, cinq rangs de fausses perles, et, enfin, un petit objet métallique : un bouton.

— Vous voyez ce bouton ? s'écria-t-elle. Eh bien il n'est pas à moi. Il ne vient d'aucun de mes vêtements. Je l'ai trouvé ce matin quand je me suis levée.

Elle le posa sur la table. M. Bouc se pencha pour l'examiner et s'exclama :

— Mais c'est un bouton de tunique de conducteur des Wagons-lits !

— Tout cela peut avoir une explication simple, fit remarquer Poirot. Madame, ce bouton a pu tomber de l'uniforme du conducteur, quand il a fouillé votre compartiment cette nuit, ou bien pendant qu'il faisait le lit hier soir.

— Vous êtes vraiment bizarres, tous ! Vous ne cherchez qu'à me contredire on dirait ! Écoutez-moi un peu. Hier soir, avant de m'endormir, j'ai lu un magazine. Et, avant d'éteindre, j'ai posé ce magazine sur un petit bagage que j'avais laissé par terre, près de la fenêtre. Vous voyez ?

Les trois hommes assurèrent Mme Hubbard qu'ils voyaient bien.

— Bon, très bien. Eh bien, le conducteur est resté près de la porte pour regarder sous le siège, et puis il est entré dans le compartiment pour verrouiller la porte de communication, mais il ne s'est jamais approché de la fenêtre. Et ce matin, ce bouton était sur le magazine. J'aimerais savoir ce que vous dites de ça ?

— Madame, je dirais que nous avons un indice, répondit Poirot.

— Quand on ne me croit pas, ça me rend à moitié folle ! répliqua l'Américaine que la réponse de Poirot semblait avoir rassérénée.

— Madame, reprit Poirot, toujours apaisant, vous nous avez fourni un témoignage à la fois intéressant et précieux. Puis-je vous poser maintenant quelques questions ?

— Mais... Volontiers...

— Vous trouviez ce Ratchett bien inquiétant. Comment se fait-il que vous n'ayez pas verrouillé la porte entre vos deux compartiments ?

— Mais si ! rétorqua vivement Mme Hubbard.

— Ah bon ?

— Eh bien... en fait, j'ai demandé à cette Suédoise – une personne charmante d'ailleurs – si c'était fermé, et elle m'a dit que c'était fermé.

— Vous ne pouviez pas le voir par vous-même ?

— Non, j'étais déjà au lit et ma trousse de toilette était accrochée à la poignée de la porte.

— À quelle heure lui avez-vous demandé de vérifier ?

— Laissez-moi réfléchir... Entre 10 heures 30 et 10 heures 45, en gros. Elle était venue me demander si j'avais de l'aspirine. Je lui ai dit où je la gardais, et elle l'a prise dans ma mallette.

— Vous étiez vous-même déjà au lit.

— Oui. Pauvre chatte, ajouta-t-elle en riant, elle était dans un état... Vous comprenez, elle s'était trompée, et avait ouvert la porte de l'autre compartiment.

— Celui de M. Ratchett ?

— Oui. Vous savez comme c'est difficile de s'y retrouver dans le wagon quand toutes les portes sont fermées. Elle l'a ouverte par erreur, et ça l'a mise sens dessus dessous. Il a éclaté de rire, à ce qu'il semble, et il lui a dit quelque chose de vraiment pas très poli. La pauvre, elle en était toute retournée : « Oh ! pardon, c'est erreur de moi, honte à moi. Vous pas gentil. » Sur quoi il lui a rétorqué : « Vous trop vieille ! »

Le Dr Constantine commença à ricaner, mais un regard glacé de Mme Hubbard l'arrêta net :

— Il faut être parfaitement grossier pour dire cela à une dame. Et c'est très mal d'en rire.

Le Dr Constantine s'empessa de s'excuser.

— Après cela, madame, demanda Poirot, avez-vous entendu du bruit venant du compartiment de M. Ratchett ?

— Eh bien... Pas vraiment...

— Que voulez-vous dire, madame ?

— C'est-à-dire que... Enfin, je l'ai entendu ronfler.

— Ah bon ? Il ronflait ?

— Effroyablement ! La nuit d'avant, ça m'avait empêchée de dormir.

— Mais vous ne l'avez plus entendu ronfler après avoir eu cette peur à propos d'un homme dans votre compartiment ?

— Enfin, monsieur Poirot ! Comment aurais-je pu ? Il était déjà mort !

— Oui, c'est vrai, vous avez raison, dit Poirot, dont les idées paraissaient s'embrouiller. Mme Hubbard, vous rappelez-vous l'enlèvement de la petite Armstrong ?

— Je pense bien ! Et dire que ce misérable a pu s'en tirer sans être puni ! J'aurais donné cher pour l'étrangler !

— Il ne s'en est pas tiré. Il est mort. Il est mort cette nuit.

— Vous voulez dire que... ? demanda Mme Hubbard, soulevée de sa chaise par la surprise.

— Mais oui. Ratchett était le coupable.

— Eh bien, ça ! Eh bien, ça alors ! Il faut absolument que j'écrive à ma fille pour lui raconter ça... Mais vous vous rappelez, hier soir, quand je vous ai dit que cet homme avait une sale tête ? Vous voyez que j'avais raison. Ma fille le dit toujours : « Quand Maman sent quelque chose, on peut parier son dernier dollar sur son intuition. »

— Connaissiez-vous la famille Armstrong, Mme Hubbard ?

— Non. Ils appartenaient à un milieu très fermé. Mais tout le monde disait que Mme Armstrong était une femme délicieuse et que son mari l'adorait.

— Merci, Mme Hubbard, vous nous avez beaucoup aidés, vraiment beaucoup. Puis-je vous demander votre identité complète ?

— Certainement. Caroline Martha Hubbard.

— Voulez-vous noter votre adresse sur ce papier ?

Mme Hubbard s'exécuta, sans pour autant cesser de parler :

— Je ne peux pas m'y faire. Casseti... Dans ce train... J'avais eu la

bonne intuition à propos de cet homme, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— C'est vrai, madame. À propos, possédez-vous une robe de chambre écarlate ?

— Seigneur ! Quelle drôle de question ! Mais non. J'ai deux robes de chambre dans mes bagages. Une en flanelle rose, bien chaude pour les soirées sur le paquebot. Et puis une que m'a offerte ma fille, une sorte de chose artisanale en soie cramoisie. Mais, au nom du Ciel, qu'est-ce que mes robes de chambre ont à faire là-dedans ?

— Voyez-vous, madame, quelqu'un qui portait un kimono écarlate est entré hier soir dans votre compartiment ou dans celui de M. Ratchett. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, quand toutes les portes sont fermées, c'est très difficile de reconnaître les compartiments.

— Je peux vous dire que personne en kimono écarlate n'est entré dans mon compartiment.

— Alors ce ne peut avoir été que dans celui de M. Ratchett.

— Ça ne me surprendrait pas le moins du monde, dit aigrement Mme Hubbard, la bouche pincée.

Poirot se pencha :

— Ainsi, vous avez entendu la voix d'une femme dans le compartiment d'à côté ?

— Je ne sais pas comment vous l'avez deviné, monsieur Poirot. Je ne sais vraiment pas. Mais... bon... c'est vrai... Je l'ai entendue.

— Pourtant, quand je vous ai demandé si vous aviez entendu quoi que ce soit dans le compartiment voisin, vous m'avez seulement répondu que vous aviez entendu les ronflements de M. Ratchett...

— C'est tout ce qu'il y a de vrai. Il a ronflé comme un sonneur une bonne partie du temps. Mais pour le reste, ajouta Mme Hubbard en rougissant, ça n'est pas très convenable d'en parler.

— Quelle heure était-il quand vous avez entendu cette voix de femme ?

— Je ne pourrais pas vous dire. Je me suis réveillée un instant, j'ai entendu cette voix de femme, et ce n'était vraiment pas difficile de deviner d'où ça venait. J'ai juste pensé : « Eh bien, c'est ce genre d'homme ! Ça ne m'étonne qu'à moitié », et je me suis rendormie. Et, croyez-moi, je n'aurais pas parlé de ça à trois messieurs que je ne connais pas si vous ne m'y aviez pas forcée !

— Cet... épisode... c'était avant que vous ayez vu un homme dans votre compartiment, ou après ?

— Mais c'est la même chose que tout à l'heure ! S'il était mort, il n'y aurait pas eu de femme pour lui parler dans son compartiment !...

— Oh, pardon ! Vous devez penser, madame, que je suis un peu stupide.

— Je ne vois pas pourquoi même un homme comme vous ne s'embrouillerait pas de temps en temps. Mais je n'arrive pas à me faire à l'idée que cet homme qui a été tué était ce monstre de Cassetti. Qu'est-ce que ma fille dira quand...

Poirot s'arrangea adroitement pour aider la bonne dame à remettre en place le contenu de son sac et la guida doucement vers la porte.

Au dernier moment, il s'exclama :

— Madame, vous avez perdu votre mouchoir.

Mme Hubbard jeta un coup d'œil à la batiste qu'il lui tendait :

— Ce n'est pas à moi, monsieur Poirot. J'ai mon mouchoir sur moi.

— Oh, encore une fois pardon ! J'avais pensé, à cause de l'initiale H...

— Eh bien, ça, c'est curieux, mais en tout cas ça n'est pas à moi. Mes mouchoirs sont marqués C.M.H., et sont « utilisables ». Rien à voir avec ces frivolités de Paris. Je me demande bien comment on peut se moucher avec un mouchoir pareil !

Aucun des trois hommes n'avait de réponse à cette question, et Mme Hubbard, souveraine, s'en fut.

5

Le témoignage de la Suédoise

M. Bouc retournait entre ses doigts le bouton laissé par Mme Hubbard.

— Ce bouton... Je ne comprends pas... Cela veut-il dire que Pierre Michel, en fin de compte, est plus ou moins impliqué dans cette histoire ?

Poirot ne répondit pas, et M. Bouc insista :

— Cher ami, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que ce bouton nous conduit à plusieurs hypothèses, répondit Poirot, pensif. Mais voyons d'abord notre Suédoise. Nous discuterons ensuite des témoignages que nous avons recueillis.

Il fourragea dans la pile de passeports qui se trouvait devant lui :

— Ah ! nous y voici. Greta Ohlsson, quarante-neuf ans.

M. Bouc donna ses ordres à l'un des serveurs du wagon-restaurant, et l'on vit bientôt arriver une femme au chignon gris jaunâtre et au faciès long et doux de brebis. À travers ses lunettes, elle fixait sur Poirot le regard un peu flou des myopes, mais elle paraissait parfaitement calme.

Il apparut qu'elle comprenait et qu'elle parlait le français, c'est donc dans cette langue que la conversation se déroulerait. Poirot commença par lui poser les questions dont il connaissait déjà les réponses, sur son nom, son âge et son adresse. Il lui demanda ensuite sa profession.

Elle répondit qu'elle était infirmière diplômée, actuellement intendante d'une école des Missions, près d'Istamboul.

— Mademoiselle, vous savez naturellement ce qui s'est passé la nuit dernière ?

— Oui. C'est épouvantable. Et la dame américaine m'a dit que l'assassin était passé dans son compartiment.

— D'après ce que l'on m'a dit, mademoiselle, vous êtes la dernière personne à avoir vu vivant l'homme qui a été tué ?

— Je ne sais pas. Mais peut-être... J'ai ouvert par erreur la porte de son compartiment. J'étais extrêmement gênée. Vraiment, c'était une erreur très embarrassante.

— Vous l'avez bel et bien vu ?

— Oui. Il lisait un livre. Je me suis excusée tout de suite, et je suis repartie.

— Vous a-t-il dit quelque chose ?

Une légère rougeur envahit les joues de la vertueuse personne.

— Il a ri et il a prononcé quelques mots. Je... je n'ai pas très bien compris.

Poirot, avec tact, choisit de changer de sujet :

— Et qu'avez-vous fait après cela, mademoiselle ?

— Je suis entrée dans le compartiment de la dame américaine, Mme Hubbard. Je lui ai demandé de l'aspirine et elle m'en a donné.

— Vous a-t-elle priée de vérifier si la porte de communication entre son compartiment et celui de M. Ratchett était bien verrouillée ?

— Oui.

— Et elle était verrouillée ?

— Oui.

— Et après cela ?

— Après cela, je retourne dans mon compartiment, je prends l'aspirine et je me couche.

— C'était vers quelle heure, tout cela ?

— Quand je me suis mise au lit, il était 22 heures 55. Je le sais parce que j'ai regardé ma montre avant de la remonter.

— Vous êtes-vous endormie rapidement ?

— Pas très rapidement. Ma migraine allait mieux, mais pendant un bon moment je suis restée éveillée.

— Avant que vous ne vous endormiez, le train s'était-il arrêté ?

— Je ne crois pas. Je me souviens juste d'une gare avant de m'assoupir.

— Ce devait être Vinkovci. Maintenant, mademoiselle, votre compartiment est-il bien celui-ci ? demanda Poirot en lui montrant le plan du wagon

— Oui, c'est bien ça.

— Vous avez le lit du haut, ou celui du bas ?

— Celui du bas, le numéro 10.

— Il y a quelqu'un d'autre dans votre compartiment ?

— Oui, une jeune personne anglaise. Charmante, très aimable. Elle voyage depuis Bagdad.

— Après notre départ de Vinkovci, a-t-elle quitté le compartiment ?

— Non, je suis sûre qu'elle n'a pas bougé.

— Comment pouvez-vous en être sûre si vous étiez endormie ?

— J'ai le sommeil très léger. La chute d'un brin d'herbe me réveille. Si elle était descendue du lit au-dessus de ma tête, cela m'aurait réveillée.

— Vous même, avez-vous quitté le compartiment ?

— Pas avant ce matin.

— Possédez-vous un kimono de soie écarlate, mademoiselle ?

— Non, bien sûr. J'ai une vieille robe de chambre très confortable en pilou, et puis aussi une abba mauve pâle, comme on en trouve en Orient.

Poirot approuva de la tête, puis il ajouta d'un ton cordial :

— Pourquoi voyagez-vous en ce moment ? Vous êtes en vacances ?

— Oui, j'ai des vacances et je rentre au pays. Mais avant, je m'arrêterai à Lausanne au moins une semaine, chez l'une de mes sœurs.

— Voudriez-vous avoir la gentillesse d'écrire sur ce papier le nom et l'adresse de votre sœur ?

— Bien sûr.

Elle prit le papier et la plume et s'exécuta sans réticence.

— Êtes-vous déjà allée en Amérique, mademoiselle ?

— Non. Mais, une fois, j'ai bien failli. Je devais y accompagner une dame impotente, mais ça a été annulé au dernier moment. Je l'ai bien regretté. Ce sont des gens très bons, les Américains. Ils donnent beaucoup d'argent pour les écoles et les hôpitaux, et ils sont pleins de bon sens.

— Vous souvenez-vous d'avoir entendu parler de l'affaire de l'enlèvement de la petite Armstrong ?

— Non. De quoi s'agissait-il ?

Poirot raconta succinctement l'affaire. Greta Ohlsson manifesta une vive indignation en écoutant son récit. Son chignon en tremblait d'émotion :

— Dire qu'il y a dans le monde des hommes aussi mauvais ! Cela met notre foi à l'épreuve ! Je pense à la pauvre mère, et mon cœur saigne !...

Les yeux pleins de larmes et le rouge aux joues, la Suédoise à l'âme tendre quitta le wagon-restaurant.

Poirot prenait des notes hâtives sur une feuille de papier.

— Eh bien, cher ami, qu'écrivez-vous là ? demanda M. Bouc.

— Mon cher, j'ai le goût des choses précises et ordonnées. Je suis en train d'établir une petite chronologie des événements.

Quand il en eut terminé, il passa la feuille à M. Bouc.

- 21 h 15 : le train part de Belgrade,
environ 21 h 40 : le valet de chambre quitte Ratchett
en laissant le somnifère à côté de
lui.
environ 22 h 00 : MacQueen quitte le compartiment
de Ratchett.
environ 22 h 40 : Greta Ohlsson voit Ratchett (der-
nière fois qu'il est vu vivant). Il
était réveillé et lisait un livre.
00 h 10 : le train quitte Vinkovci (en retard).
00 h 30 : le train est bloqué par les congères.
00 h 37 : la sonnette d'appel de Ratchett est
actionnée. Le conducteur arrive.
Ratchett dit : « Ce n'est rien. Je me
suis trompé. »
environ 01 h 17 : Mme Hubbard est convaincue
qu'il y a un homme dans son
compartiment et sonne le conduc-
teur.

M. Bouc approuva de la tête.

— Tout cela est parfaitement clair, dit-il.

— Rien de bizarre ne vous frappe ? interrogea Poirot.

— Mais non. Tout cela semble net et sans bavures. Il paraît quasi certain que le crime a été commis vers 1 heure 15. C'est ce que nous indique l'heure à laquelle la montre s'est arrêtée, et cela colle parfaitement avec le témoignage de Mme Hubbard. En ce qui me concerne, je ferais volontiers un pari sur l'identité du meurtrier. Mon cher ami, à mon avis, c'est le gros Italien. Il vient des États-Unis – de Chicago, notez-le bien. Et puis rappelez-vous que le poignard est l'arme favorite des Italiens, et qu'ils frappent, non pas une seule fois, mais plusieurs.

— Ce que vous dites est vrai.

— Nous tenons là la solution du mystère, sans le moindre doute. Il est évident que Ratchett et lui ont participé conjointement à ces histoires d'enlèvements. Cassetti, c'est un nom italien. Je ne sais pas comment, mais Ratchett l'a, comme ils disent, doublé. Notre Italien a retrouvé sa piste et a commencé par lui envoyer des lettres de menace.

Et, à la fin, il s'est vengé de la façon la plus brutale. Tout cela me paraît très simple.

Poirot, dubitatif, secouait la tête :

— Je crains que ce ne soit pas aussi simple que ça, murmura-t-il.

— Moi, je suis convaincu que c'est là la vérité, confirma M. Bouc, de plus en plus persuadé de la justesse de son hypothèse.

— Et que faites-vous du témoignage du valet de chambre, que le mal aux dents a tenu éveillé et qui nous jure que notre Italien n'a pas quitté une seule seconde son compartiment ?

— C'est vrai qu'il y a là un problème.

Les yeux de Poirot s'élargirent :

— Hé oui, c'est un problème bien ennuyeux. C'est dommage pour votre hypothèse – mais très heureux pour notre Italien – que le valet de chambre de M. Ratchett ait souffert des dents.

— On trouvera sûrement une explication, affirma M. Bouc, dont rien n'ébranlait les certitudes.

Une seconde fois, Poirot secoua la tête :

— Non, c'est sûrement plus compliqué que ça, maugréa-t-il.

6

Le témoignage de la princesse russe

— Écoutons un peu ce que Pierre Michel a à nous dire au sujet de ce bouton, déclara Poirot.

On fit revenir le conducteur du wagon-lit. Il lança aux trois hommes un regard intrigué. M. Bouc s'éclaircit la voix :

— Michel, dit-il, voilà un bouton de votre tunique d'uniforme. On l'a trouvé dans le compartiment de la dame américaine. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Comme par réflexe, les mains du conducteur vérifièrent sa tenue :

— Je n'ai perdu aucun bouton, monsieur le directeur, dit-il. Il doit y avoir une erreur.

— C'est vraiment bizarre.

— Je n'y comprends rien, monsieur le directeur.

L'homme paraissait stupéfait, mais pas le moins du monde coupable ou troublé. M. Bouc insista :

— Compte tenu des circonstances dans lesquelles il a été trouvé, il paraît absolument certain que ce bouton a été perdu par l'homme qui se trouvait cette nuit dans le compartiment de Mme Hubbard quand elle a sonné.

— Mais, monsieur le directeur, il n'y avait personne. Cette dame s'est fait des idées.

— Non, Michel, elle ne s'est pas fait des idées. L'assassin de M. Ratchett est passé par son compartiment... *Et il a perdu ce bouton !*

Soudain, Pierre Michel parut comprendre ce qu'impliquaient les paroles de M. Bouc, et il fit preuve d'une vive indignation :

— Mais ce n'est pas vrai, monsieur le directeur ! s'écria-t-il, ce n'est pas vrai ! Vous m'accusez de ce crime ! Moi ? Je suis innocent ! Absolument innocent ! Pourquoi aurais-je voulu tuer un monsieur que je n'avais jamais vu ?...

— Où vous trouviez-vous quand Mme Hubbard a sonné ?

— Je vous l'ai dit, monsieur le directeur. Dans la voiture d'à côté, où je discutais avec mon collègue.

— Nous allons le faire venir.

— Oh, oui, monsieur le directeur, je vous en supplie !

Le conducteur de la voiture Athènes-Paris fut convoqué sur-le-champ. Il confirma immédiatement les déclarations de Pierre Michel, et ajouta que le conducteur de la voiture Bucarest-Paris s'était joint à eux. Ils avaient parlé tous les trois de la situation provoquée par les congères. Après dix minutes de conversation, Pierre Michel avait cru entendre une sonnette dans la voiture dont il avait la charge. Il avait ouvert la porte du soufflet, et tous trois avaient distinctement perçu la sonnerie. Des appels répétés. Pierre Michel s'était empressé d'y répondre.

— Vous voyez bien, monsieur le directeur, que je ne suis pas coupable ! s'exclama Pierre Michel dont la voix trahissait l'angoisse.

— Et ce bouton d'uniforme des Wagons-lits ? Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne sais pas, monsieur le directeur. Je n'y comprends rien. Je n'ai pas perdu un seul bouton !

Les deux autres conducteurs n'avaient pas perdu de bouton non plus, et ils n'avaient pénétré à aucun moment dans le compartiment de

Mme Hubbard.

— Calmez-vous, Michel, dit M. Bouc, et essayez de vous concentrer sur le moment où vous avez couru pour répondre à la sonnette de Mme Hubbard. Avez-vous croisé quelqu'un dans le couloir ?

— Non, monsieur le directeur.

— Et n'avez-vous vu personne marcher dans le couloir devant vous ?

— Encore une fois, non, monsieur le directeur.

— C'est vraiment bizarre, dit M. Bouc.

— Pas si bizarre que cela, fit remarquer Poirot. C'est une question de chronologie. Mme Hubbard se réveille et s'aperçoit qu'il y a quelqu'un dans son compartiment. Mais, pendant une minute ou deux, elle reste pétrifiée, les yeux fermés. Probablement, c'est à ce moment-là que l'homme se glisse dans le couloir. Puis elle commence à sonner pour appeler. Mais le conducteur n'arrive pas tout de suite. Il n'entend que la troisième ou la quatrième sonnerie. Je dirais qu'il avait largement le temps de...

— Le temps de quoi, mon cher ? De quoi ? Rappelez-vous qu'il y a de véritables murailles de neige autour du train.

— Notre assassin a le choix, répondit Poirot lentement. Il pouvait se cacher dans l'une des deux toilettes, ou bien entrer dans l'un des compartiments.

— Mais ils étaient tous occupés...

— Oui.

— Vous voulez dire que... qu'il pourrait être entré dans son propre compartiment ?

Poirot acquiesça de la tête.

— Ça colle, évidemment, ça colle, murmura M. Bouc. Pendant les dix minutes d'absence du conducteur, le meurtrier sort de son propre compartiment, pénètre dans celui de Ratchett, le tue, ferme le verrou et met la chaîne de sécurité, puis passe par le compartiment de Mme Hubbard, et il revient tout tranquillement dans son propre compartiment au moment où le conducteur arrive.

— Ce n'est pas si simple que cela, très cher, murmura Poirot. Notre ami le docteur a deux ou trois choses à vous dire.

D'un geste, M. Bouc fit savoir aux trois conducteurs qu'ils pouvaient se retirer.

— Il nous reste huit passagers à voir, dit Poirot. Cinq de première classe : la princesse Dragomirov, le comte et la comtesse Andrenyi, le colonel Arbuthnot, et M. Hardman. Et trois passagers de seconde classe : Mlle Debenham, Antonio Foscarelli, et la femme de chambre de la princesse, Fraulein Schmidt.

— Qui voulez-vous voir d'abord ? L'Italien ?

— Décidément, vous lui en voulez, à notre Italien ! Non, je vais commencer par le sommet de la pyramide. Madame la Princesse aura peut-être la bonté de nous consacrer quelques instants. Voulez-vous lui transmettre ma demande, Michel ?

— Oui, monsieur le directeur, répondit le conducteur, qui quittait tout juste le wagon-restaurant.

— Dites-lui que nous pouvons parfaitement aller la voir dans son compartiment si elle ne souhaite pas prendre la peine de venir jusqu'ici, ajouta M. Bouc.

Mais la princesse Dragomirov choisit de suivre le sort commun. Elle entra dans le wagon-restaurant, salua les trois hommes d'un bref signe de tête, et s'assit en face de Poirot.

Son petit visage de crapaud paraissait plus jaune encore que la veille. Elle était incontestablement très laide et, cependant, comme le crapaud, ses yeux, sombres et autoritaires, étincelaient, révélant une énergie cadrée et une force intellectuelle immédiatement perceptible. Elle s'exprimait d'une voix profonde, distincte, un peu rauque peut-être.

M. Bouc s'était lancé dans toutes sortes de périphrases. Elle trancha net :

— Inutile, messieurs, de me présenter vos excuses. Un meurtre a été commis, et c'est votre devoir d'interroger tous les voyageurs. Je serai heureuse de vous aider autant qu'il est en mon pouvoir.

— Je vous remercie de votre gentillesse, madame, répondit Poirot.

— Je vous en prie. J'en fais une obligation. Que voulez-vous savoir, messieurs ?

— Votre identité complète et votre adresse, madame. Peut-être préférez-vous les écrire vous-même ?

Poirot lui tendait une plume et une feuille de papier. Mais elle les repoussa d'un geste :

— Vous n'aurez aucun mal à le faire. Ce n'est pas compliqué. Natalia Dragomirov, 17 avenue Kléber, à Paris.

— Vous rentrez de Constantinople, madame ?

— Oui. J'y ai séjourné à l'ambassade d'Autriche. Ma femme de chambre m'accompagne.

— Puis-je vous demander ce que vous avez fait hier soir, après le dîner ?

— Très volontiers. J'avais demandé au conducteur de préparer mon compartiment pendant que j'étais au wagon-restaurant, et je me suis couchée juste après le dîner. J'ai lu jusqu'à 23 heures et j'ai éteint. Malheureusement, mes rhumatismes m'ont empêchée de m'endormir. À 0 heure 45, ou à peu près, j'ai fait appeler ma femme de chambre. Elle m'a massée, et elle m'a fait la lecture jusqu'à ce que je m'endorme. Je ne pourrais pas vous dire au juste à quelle heure elle a quitté mon compartiment. C'était peut-être une demi-heure plus tard, peut-être après.

— Le train était déjà bloqué ?

— Oui.

— Vous n'avez rien entendu... Je veux dire : vous n'avez rien entendu d'anormal pendant ce temps-là, madame ?

— Rien du tout.

— Quel est le nom de votre femme de chambre ?

— Hildegarde Schmidt.

— Depuis combien de temps est-elle à votre service ?

— Quinze ans.

— Est-elle digne de confiance ?

— Absolument. Ses parents étaient métayers d'une des propriétés de mon défunt mari, en Allemagne.

— Je suis sûr que vous êtes déjà allée en Amérique, madame ?

Devant ce brusque changement de sujet, les sourcils de la princesse se froncèrent :

— Très souvent, monsieur.

— Avez-vous eu, madame, quelque rapport que ce soit avec la famille Armstrong ? Une famille qui a connu une épouvantable tragédie ?

— Vous parlez là d'amis très chers, monsieur, dit la vieille dame d'une voix émue.

— Alors, vous connaissiez bien le colonel Armstrong ?

— Lui, assez peu. Mais sa femme, Sonia Armstrong, était ma filleule. J'étais très liée avec sa mère, Linda Arden, la célèbre comédienne. Linda Arden avait du génie. C'était l'une des plus grandes tragédiennes du monde. Personne ne lui arrivait à la cheville pour jouer Lady Macbeth ou Magda. Je n'étais pas seulement l'une de ses admiratrices, j'étais aussi son amie.

— Est-elle toujours en vie ?

— Oui, mais elle s'est retirée du monde. Sa santé est gravement altérée, et elle reste allongée la plupart du temps.

— Je crois me souvenir qu'elle avait une autre fille ?

— Oui, mais beaucoup plus jeune que Mme Armstrong.

— Elle vit encore ?

— Tout à fait.

— Qu'est-elle devenue ?

La vieille dame lança à Poirot un regard acéré :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je crois nécessaire de vous demander la raison de toutes ces questions. Qu'ont-elles à voir avec ce qui nous occupe ? Je veux dire, le meurtre qui a été commis à bord de ce train ?

— Elles ont un rapport certain, madame. L'homme qui a été tué cette nuit était le principal responsable de l'enlèvement et de l'assassinat de l'enfant de Mme Armstrong.

— Tiens donc ! lâcha la princesse en fronçant les sourcils, et en se redressant plus encore sur son siège. Si je puis vous donner mon avis, voilà un meurtre qui mérite des compliments ! Vous me pardonnerez, j'en suis sûre, un point de vue peut-être un peu partial.

— Et tout était naturel, madame. Mais puis-je revenir à une question à laquelle vous n'avez pas répondu. Qu'est devenue la plus jeune fille de Linda Arden, la sœur de Mme Armstrong ?

— Honnêtement, je ne pourrais pas vous le dire, monsieur. J'ai perdu le contact avec la jeune génération. Je crois me souvenir qu'elle a épousé un Anglais, il y a quelques années, et qu'elle s'est installée en Angleterre, mais, à la minute présente, je ne me rappelle pas le nom de son mari.

La princesse marqua un temps d'arrêt, puis reprit :

— Voyez-vous d'autres questions à me poser, messieurs ?

— Une seule, madame, et – je vous prie de m'en excuser – très

intime : quelle est la couleur de votre robe de chambre ?

— J'imagine que vous devez avoir une bonne raison pour poser pareille question, dit la princesse, le front plissé. J'ai une robe de chambre de satin bleu.

— En ce qui me concerne, madame, j'ai terminé. Et je vous prie d'accepter mes remerciements pour avoir répondu si obligeamment à mes questions.

De sa main chargée de bagues, la princesse balaya doucement l'air. Elle se leva, et les trois hommes s'empressèrent de l'imiter.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle soudain, mais puis-je vous demander votre nom ? Il me semble que votre visage ne m'est pas étranger.

— Je suis Hercule Poirot, madame. Pour vous servir.

La princesse resta un instant silencieuse.

— Hercule Poirot, dit-elle enfin. Oui. Je vois. Bah ! c'est le destin.

Elle s'en fut, très droite, avec des mouvements un peu saccadés.

— Voilà une grande dame, dit M. Bouc. Que pensez-vous d'elle, cher ami ?

— Je me demande bien pourquoi elle a parlé du destin, se borna à répondre Poirot en hochant la tête.

7

Le témoignage du comte et de la comtesse andrenyi

Poirot fit appeler ensuite le comte et la comtesse Andrenyi. Mais le comte fit seul son entrée dans le wagon-restaurant.

Incontestablement, il était bel homme. Plus d'un mètre quatre-vingts, les épaules larges et les hanches minces. Son costume de tweed anglais était parfaitement coupé, et, n'eussent été la longueur de sa moustache et ses pommettes saillantes, on aurait pu le prendre pour un sujet britannique.

— Eh bien, messieurs, dit-il, que puis-je pour vous ?

— Monsieur le comte, répondit Poirot, je suis sûr que vous comprendrez que les événements me contraignent à interroger tous les voyageurs de ce wagon.

— Je le comprends parfaitement, répondit le comte affable. Je crains bien, cependant, que mon épouse et moi-même ne puissions vous être d'aucun secours. Nous dormions et n'avons rien entendu.

— Savez-vous qui était le défunt ?

— J'ai cru comprendre que c'était ce grand Américain. Un visage au demeurant peu sympathique. Au repas, il s'asseyait à cette table, là.

D'un mouvement du menton, il désignait la table où Ratchett et MacQueen avaient pris place.

— C'est bien cela, monsieur le comte. Mais je vous demandais en fait si vous connaissiez le nom de cet homme.

— Non, répondit le comte, qui paraissait absolument surpris par les questions de Poirot. Si vous voulez le savoir, il figure certainement sur son passeport.

— Son passeport portait le nom de Ratchett, répondit Poirot. Mais ce n'était pas sa véritable identité. En réalité, il s'appelait Cassetti, et il était le principal coupable d'une affaire d'enlèvement qui avait soulevé l'indignation aux États-Unis.

Pendant qu'il parlait, Poirot observait attentivement le comte, que cette information sembla laisser de marbre et qui se contenta d'un regard poli.

— Ah, dit-il, cela donne un éclairage particulier à ce qui s'est passé. Décidément, l'Amérique est un pays extraordinaire.

— Peut-être y êtes-vous déjà allé, monsieur le comte ?

— J'ai, en effet, été en poste à Washington, pendant une année.

— Et peut-être connaissiez-vous la famille Armstrong ?

— Armstrong ? Armstrong ? Je ne me rappelle pas... Un diplomate rencontre tant de gens..., répondit le comte, souriant, en haussant les épaules. Mais revenons-en, messieurs, au problème qui vous occupe. Que puis-je faire de plus pour vous aider ?

— Monsieur le comte, à quelle heure la comtesse et vous-même vous êtes-vous retirés pour dormir ?

Du coin de l'œil, Poirot vérifiait le plan de la voiture-lit. Le comte et la comtesse occupaient deux compartiments adjacents, les numéros 12 et 13.

— Nous avions demandé qu'un des deux compartiments soit préparé pour la nuit pendant le dîner. Nous nous sommes installés dans l'autre en revenant du wagon-restaurant.

— Lequel était-ce ?

— Le numéro 13. Nous avons fait une partie de piquet. Vers 23 heures, mon épouse a souhaité se coucher. Le conducteur a préparé mon compartiment, et je suis également allé au lit. Et j'ai dormi profondément jusqu'à ce matin.

— Aviez-vous remarqué que le train était bloqué ?

— Je ne m'en suis aperçu qu'en me réveillant.

— Et madame la comtesse ?

— Quand elle voyage par le train, dit le comte avec un sourire, mon épouse prend toujours un somnifère. Et, hier soir, elle a pris du trional, comme d'habitude. Je regrette de ne pouvoir vous apporter quelque assistance que ce soit.

Poirot lui tendit une plume et une feuille de papier.

— Je vous remercie, monsieur le comte. C'est une formalité, mais voudriez-vous inscrire ici votre nom et votre adresse !

Le comte écrivit lentement, et avec soin :

— Je crois en effet qu'il vaut mieux que je l'écrive moi-même, remarqua-t-il, enjoué. Le nom de mon domaine est assez difficile à épeler pour ceux qui ne sont pas familiers de la langue magyare.

Il rendit la feuille à Poirot, et se leva :

— Je pense qu'il n'est pas nécessaire que vous rencontriez ma femme, messieurs. Elle ne pourrait rien vous dire de plus que moi.

Une petite lueur s'alluma dans le regard de Poirot.

— Sans aucun doute... Sans aucun doute... Je suis toutefois convaincu qu'il serait utile que j'échange quelques mots avec madame la comtesse.

— Je vous assure que ce n'est pas nécessaire, dit le comte, d'une voix assez autoritaire.

— Ce ne sera qu'une formalité, répliqua Poirot, plein d'aimabilité. Mais vous comprendrez que je ne puisse m'en passer pour mon rapport.

— Soit, concéda le comte, de mauvaise grâce.

Il s'inclina sèchement, très Europe centrale, et quitta le wagon-restaurant.

Poirot saisit un passeport. Il portait le nom et l'énumération des titres du comte. Le détective passa à la page suivante : *accompagné par*

son épouse. Prénoms Elena Maria. Nom de jeune fille Goldenberg. Âge vingt ans. Un fonctionnaire peu soigneux avait fait une tache de graisse sur cette page.

— Diable, dit M. Bouc, un passeport diplomatique. Mon cher ami, nous devons être très attentifs à ne pas vexer ces gens-là. Ils ne peuvent être pour quoi que ce soit dans ce meurtre.

— Ne vous inquiétez pas, très cher. Je vais procéder avec le maximum de tact. Ce ne sera vraiment qu'une formalité.

Il se tut au moment où la comtesse faisait son entrée. Elle paraissait intimidée, et elle était absolument charmante :

— Vous avez souhaité me voir, messieurs ?

Poirot se leva courtoisement et s'inclina pour la faire asseoir dans le siège en face de lui :

— Madame la comtesse, ce ne sera qu'une brève formalité. Je voulais seulement vous demander si, la nuit dernière, vous avez vu, ou entendu, quoi que ce soit qui puisse nous aider à progresser dans notre enquête ?

— Rien du tout, cher monsieur. Je dormais.

— Par exemple, vous n'avez pas noté d'agitation dans le compartiment voisin du vôtre ? La dame américaine qui l'occupe a fait une sorte de crise d'hystérie et a sonné pour appeler le conducteur.

— Je n'ai vraiment rien entendu. J'avais pris un somnifère, comprenez-vous ?

— Mais... je comprends tout à fait... Eh bien, madame la comtesse, je ne vous retiendrai pas davantage.

Elle se leva avec vivacité.

— Pardonnez-moi, reprit Poirot. Une toute dernière question. Les indications qui figurent sur le passeport de votre mari... Je veux dire votre nom de jeune fille, votre âge, et ainsi de suite, sont-elles exactes ?

— Parfaitement exactes, monsieur.

— Puis-je, dans ce cas, vous demander de signer ce papier pour le confirmer ?

Elle traça vivement sa signature. Des lettres penchées et élégantes : *Elena Andrenyi*.

— Aviez-vous accompagné votre époux aux États-Unis, madame la comtesse ?

— Non, cher monsieur, répondit-elle, un peu rougissante mais avec un sourire. C'était avant notre mariage. Nous ne sommes mariés que depuis un an.

— Eh bien, madame la comtesse, je vous remercie infiniment. Oh ! en passant : votre mari fume-t-il ?

— Oui.

— La pipe ?

— Non, la cigarette et le cigare.

— Je vous remercie.

Elle tardait à s'en aller, et observait Poirot avec curiosité. Elle avait des yeux superbes, noirs, en amande, et de très longs cils noirs qui mettaient en valeur la fine complexion de ses joues. Ses lèvres, très rouges, étaient à peine entrouvertes. Elle offrait l'image d'une beauté exotique.

— Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur ?

— Madame la comtesse, dit Poirot en esquissant de la main un geste vague, nous autres détectives devons quelquefois poser les questions les plus saugrenues. Condescendriez-vous, par exemple, à me dire la couleur de votre robe de chambre ?

Elle eut un regard stupéfait. Puis elle éclata de rire :

— Elle est en mousseline de soie, jaune paille. Est-ce vraiment important ?

— Très important, madame.

— Alors vous êtes réellement détective ? demanda-t-elle, curieuse.

— Oui, madame la comtesse, pour vous servir.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de policiers à bord du train pendant toute la traversée de la Yougoslavie. Pas avant le passage de la frontière italienne.

— Je ne suis pas un détective yougoslave, madame la comtesse. Je suis détective international.

— Vous appartenez à la Société des Nations ?

— J'appartiens au monde entier, rétorqua Poirot avec emphase. Mais je travaille essentiellement à Londres. Vous parlez l'anglais ? ajouta-t-il dans cette langue.

— Oui, un petit peu, dit-elle avec un accent délicieux.

Poirot s'inclina une fois encore :

— Madame la comtesse, je ne vous retiendrai pas davantage. Vous avez vu que ce n'était pas si terrible.

Elle sourit, salua d'un mouvement de la tête, et sortit.

— Quelle jolie femme, soupira M. Bouc, en vieux connaisseur. Mais nous n'en sommes pas plus avancés pour autant.

— Non, dit Poirot. Voilà deux personnes qui n'ont rien vu, rien entendu.

— Est-ce que nous allons enfin interroger l'Italien ?

Poirot tarda à répondre. Il examinait une tache de graisse laissée sur un passeport diplomatique hongrois.

8

Le témoignage du colonel Arbuthnot

Poirot s'arracha à ses réflexions avec un sursaut. Ses yeux brillèrent en croisant le regard inquisiteur de M. Bouc :

— Ah ! Mon vieil ami, dit-il, je crois qu'avec l'âge, je suis devenu très snob. J'ai le sentiment que les passagers de première classe doivent être entendus avant ceux de seconde classe. Et c'est pourquoi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons maintenant interroger le beau colonel Arbuthnot.

La connaissance que le colonel pouvait avoir de la langue française se révélant assez limitée, Poirot décida de mener l'entretien en anglais.

Le nom, l'âge, l'adresse personnelle et la situation militaire du colonel furent établis avec précision. Puis Poirot en vint à l'interrogatoire proprement dit :

— Mon colonel, avez-vous quitté les Indes pour prendre un congé, ou, comme nous le disons dans ma langue, *une permission* ?

Le colonel se moquait visiblement de savoir le nom qu'une bande d'étrangers donnait à quoi que ce fût, et se borna à répondre, avec un laconisme tout britannique :

— Oui.

— Vous n'avez pas choisi de rentrer par un paquebot de la compagnie P & O ?

— Non.

— Pour quel motif ?

— J'ai choisi de rentrer par la route terrestre pour des raisons qui ne regardent que moi.

L'expression du colonel semblait signifier : « Et pan dans les dents ! Espèce de polisson qui se mêle de ce qui ne le regarde pas !... »

— Vous venez directement des Indes ?

— Non, répondit sèchement le colonel. Je me suis arrêté un jour et une nuit pour visiter les fouilles d'Ur, en Chaldée, et j'ai passé trois jours à Bagdad, chez le chef de notre détachement aérien, qui se trouve être de mes amis.

— Vous vous êtes arrêté trois jours à Bagdad. J'ai cru comprendre que la jeune demoiselle anglaise, Mlle Debenham, venait elle aussi de Bagdad. Est-ce là que vous avez fait sa connaissance ?

— Non. J'ai rencontré Mlle Debenham pour la première fois à bord du train entre Kirkouk et Nissibine.

Poirot se pencha. Son ton se fit insinuant, presque obséquieux :

— Je fais appel à votre sens du devoir, mon colonel. Mlle Debenham et vous-même êtes les seuls Anglais présents dans ce train. Et il m'est nécessaire de connaître l'opinion que vous avez l'un de l'autre.

— C'est contre tous les usages, se hérissa le colonel.

— Il ne faut pas voir les choses de cette façon. Voyez-vous, le crime a été plus que probablement commis par une femme. La victime a été frappée d'au moins douze coups de poignard. Même le chef de train a conclu tout de suite : « C'est une femme qui a fait ça. » Ma toute première tâche, vous le comprenez, est donc, si j'ose m'exprimer ainsi, de passer au crible chacune des passagères de la voiture Istamboul-Calais. Mais il est très difficile de bien juger une Anglaise. Vos compatriotes sont très réservées. C'est pourquoi, mon colonel, dans le bon intérêt de la justice, j'ose faire appel à vous. Quel genre de femme est donc Mlle Debenham ? Et que savez-vous d'elle ?

— Mlle Debenham, répondit vigoureusement le colonel, est une vraie dame.

— Ah, bon ! dit Poirot, qui offrait toutes les apparences du contentement. Ainsi vous ne pensez pas qu'elle puisse être mêlée à ce meurtre ?

— C'est une idée tout bonnement absurde ! reprit le colonel Arbuthnot. Cet homme lui était complètement étranger. Elle ne l'avait

jamais vu avant de monter dans ce train !

— Elle vous l'a dit ?

— Oui. Elle l'a trouvé tout de suite extrêmement antipathique. Mais si une femme est bien l'auteur du crime, comme vous semblez le croire – et, à mon avis, sans le moindre commencement de preuve, seulement sur des suppositions –, je puis vous assurer que Mlle Debenham n'a vraiment rien à voir là-dedans.

— Je vous trouve bien passionné, mon colonel, fit remarquer Poirot en souriant.

— Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire, rétorqua l'officier en jetant sur le détective un regard glacial.

Sous le coup de cette rebuffade, Poirot parut perdre de son assurance. Il baissa les yeux et se mit à fouiller dans les papiers posés devant lui :

— Tout cela n'était qu'une entrée en matière, finit-il par dire. Soyons rigoureux et venons-en aux faits. Nous avons des raisons de penser que le meurtre a été commis, la nuit dernière, à 1 heure 15. La routine plus élémentaire exige que je demande à chacun des voyageurs de ce wagon ce qu'il, ou elle, faisait à cette heure précise.

— Très bien. À 1 heure 15, pour autant que je m'en souviene, j'étais en conversation avec ce jeune Américain... Le secrétaire de l'homme qui a été tué.

— Ah ? Vous étiez dans son compartiment, ou dans le vôtre ?

— Dans le sien.

— Il s'agit de M. MacQueen ?

— Oui.

— Est-ce un de vos amis, ou une de vos connaissances ?

— Pas du tout. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Mais hier, par hasard, nous avons été amenés à bavarder, et nous nous sommes tous deux pris au jeu. En règle générale, je n'aime pas trop les Américains... Je n'en ai vraiment rien à faire...

Cela fit sourire Poirot, qui se souvenait des railleries de MacQueen contre les « Britiches ».

— ... mais ce jeune homme me plaisait bien. Il s'était mis dans la tête un joli lot de sornettes sur la situation aux Indes. C'est cela le problème, avec les Américains. Ils sont indécrottablement sentimentaux et irréalistes. Bref, il a été vivement intéressé par ce que

je lui racontais. Vous comprenez... Une expérience de près de trente ans de ce pays !... D'un autre côté, moi, j'ai été très intéressé par ce qu'il m'a dit de la crise financière aux États-Unis. Puis nous avons parlé de la situation mondiale en général. J'ai été franchement étonné quand j'ai regardé ma montre, et que je me suis aperçu qu'il était déjà 2 heures moins le quart.

— C'est à ce moment-là que vous avez interrompu votre conversation ?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis retourné à mon compartiment, et extinction des feux.

— Votre lit avait déjà été fait ?

— Oui.

— Votre compartiment est... voyons, que je regarde... le numéro 15... l'avant-dernier en comptant à partir du wagon-restaurant ?

— Exact.

— Où se trouvait le conducteur quand vous êtes retourné dans votre compartiment ?

— Assis au bout du wagon, à une petite table. D'ailleurs MacQueen l'a sonné pendant que je retournais chez moi.

— Savez-vous pourquoi il l'a appelé ?

— Pour faire son lit, j'imagine. Son compartiment n'avait pas encore été arrangé pour la nuit.

— Maintenant, mon colonel, je voudrais que vous réfléchissiez bien. Pendant tout le temps où vous avez discuté avec M. MacQueen, quelqu'un est-il passé dans le couloir, devant la porte du compartiment où vous vous trouviez tous les deux ?

— Pas mal de gens, je dirais. Je n'y ai pas fait attention.

— Hum, hum... Je pensais plus particulièrement à la dernière heure et demie de votre conversation. Vous êtes descendus sur le quai à Vinkovci, n'est-ce pas ?

— Oui, mais pour une minute à peine. Il soufflait un blizzard de tous les diables, et le froid vous coupait les os. Après ça, je dois dire qu'on est content de se retrouver bien au chaud. Et, pourtant, je trouve toujours que tous ces trains sont surchauffés de manière scandaleuse.

— Il est bien difficile de plaire à tous, soupira M. Bouc. Les Anglais passent leur temps à ouvrir les fenêtres, et les autres à les refermer. Ah ! la vie n'est pas facile.

Pas plus le colonel Arbuthnot que Poirot n'accordèrent la moindre attention à ces jérémiades.

— Maintenant, mon colonel, concentrez-vous bien, reprit Poirot. Il fait très froid dehors. Vous remontez dans le train. Vous vous rasseyez dans le compartiment et vous vous mettez à fumer. Peut-être une cigarette, ou peut-être votre pipe...

— Ma pipe, en ce qui me concerne. MacQueen fumait ses cigarettes.

— Le train repart, poursuivit Poirot. Vous fumez donc votre pipe. Vous discutez de la situation en Europe, dans le reste du monde. Il est déjà très tard. La plupart des passagers sont retournés dans leur compartiment. Quelqu'un est-il passé devant la porte ? Réfléchissez bien !

Dans son effort pour rassembler ses souvenirs, le colonel Arbuthnot fronça les sourcils :

— C'est bien difficile, finit-il par avouer. Vous comprenez, je ne faisais pas attention à ce qui se passait dans le couloir.

— Certes, mais vous êtes militaire. Vous avez le sens de l'observation des détails. Vous voyez même ce que vous ne remarquez pas, si je puis m'exprimer ainsi.

Le colonel réfléchit encore, puis secoua la tête :

— Vraiment, je ne vois pas. Je ne me rappelle pas de qui que ce soit dans le couloir, à l'exception du conducteur. Mais... attendez une minute... il me semble bien qu'il y a eu une femme...

— L'avez-vous vue ? Elle était jeune ? Âgée ?

— Je ne l'ai pas vue. Je ne regardais pas de ce côté-là. Mais je me souviens du bruissement d'une étoffe et de l'odeur d'un parfum.

— Un parfum ? Un parfum agréable ?

— Eh bien, plutôt capiteux, si vous voyez ce que je veux dire. Le genre qu'on renifle à cent mètres à la ronde. Mais, attention, ça peut avoir été plus tôt dans la soirée. Comme vous le disiez tout à l'heure, ça fait partie de ces choses qu'on remarque sans y faire attention. À un moment donné de la soirée, j'ai dû me dire : « Une femme... Un parfum... Franchement trop fort pour moi... » Mais quand ça s'est passé, je n'en suis pas sûr sauf que... Oui, c'est ça... C'était après l'arrêt à Vinkovci.

— Pourquoi en êtes-vous si sûr ?

— Parce que je me souviens précisément d'avoir senti ce parfum pendant que nous parlions de tout le ramdam fait autour du plan quinquennal de Staline. Et je sais que le passage de cette femme m'a amené à parler de la place des femmes en URSS. Et je suis certain que le sujet de la Russie n'a été abordé qu'à la fin de notre conversation.

— Vous ne pouvez pas être plus précis que cela dans le temps ?

— Euh... non. Disons que c'était pendant la dernière demi-heure.

— Le train avait déjà été bloqué ?

— Oui, je suis quasiment sûr que c'était le cas.

— Très bien. Changeons de sujet. Êtes-vous déjà allé aux États-Unis, mon colonel ?

— Jamais. Ça ne m'a jamais intéressé.

— Connaissiez-vous un certain colonel Armstrong ?

— Armstrong ? Armstrong ? J'ai connu deux ou trois Armstrong. Il y avait Tommy Armstrong, du 60^e... Ce n'est pas de lui dont vous vouliez parler ? Et puis il y avait aussi Selby Armstrong, qui a été tué sur la Somme...

— Non. Le colonel Armstrong dont je vous parle avait épousé une Américaine, et leur fille unique a été enlevée et assassinée.

— Ah... Effectivement, oui. Je me souviens d'avoir vu ça dans les journaux. Une affaire répugnante ! Je ne crois pas avoir jamais rencontré ce type, mais bien sûr, j'avais entendu parler de lui. Toby Armstrong. Un garçon formidable. Quelqu'un que tout le monde appréciait... Une carrière superbe... Et une Victoria Cross à la clef !

— Eh bien, l'homme qui a été tué la nuit dernière était coupable du meurtre de la fille du colonel Armstrong.

Le visage du colonel Arbuthnot se durcit :

— À mon avis, ce salaud n'a eu que ce qu'il méritait. Encore que, pour ce qui me concerne, j'aurais préféré qu'il soit pendu haut et court... Ou assis sur la chaise électrique, comme ils le font chez eux.

— Si je vous comprends bien, mon colonel, vous jugez la société de droit préférable à la vengeance privée ?

— Je ne crois pas qu'on puisse tolérer la vendetta. Nous ne sommes pas des Corses, ni des mafiosi, qui règlent leurs affaires personnelles à coups de couteau. On peut dire ce qu'on veut, rien de tel qu'un bon procès d'assises, avec un bon jury.

Pensif, Poirot observa le colonel pendant quelques instants :

— Oui, j'étais persuadé que ce serait votre point de vue, finit-il par dire. Eh bien, mon colonel, je ne vois plus d'autres questions à vous poser. Il n'y a vraiment rien, dans vos souvenirs de la nuit, qui vous ait paru anormal ? Ni qui vous paraisse anormal après coup, à la lumière de notre conversation ?

Le colonel Arbuthnot réfléchit un bon moment :

— Rien, dit-il. Rien du tout. Toutefois...

Il hésitait. Poirot le pressa :

— Continuez, je vous en prie.

— Ce n'est vraiment rien, reprit le colonel lentement. Mais vous m'avez demandé de parler de tout.

— Oui, oui, allez-y.

— Vraiment, ce n'est rien. Un infime détail. Simplement, quand je suis retourné à mon compartiment, j'ai remarqué que la porte de celui qui est juste après le mien... Tout au bout du couloir, vous voyez...

— Oui. Le numéro 16.

— Eh bien... Cette porte n'était pas vraiment fermée. Et la personne qui était à l'intérieur a jeté un coup d'œil à toute vitesse. Puis elle a refermé la porte rapidement. Naturellement, ça ne signifie probablement rien. Mais j'ai quand même trouvé ça bizarre. Je veux dire que... qu'il n'y a rien d'anormal à sortir la tête et à regarder dehors si on veut savoir ce qui se passe. Mais ce type le faisait d'une façon tellement dissimulée que je n'ai pas pu ne pas le remarquer.

— Hum ! fit Poirot, dubitatif.

— Je vous ai dit que ce n'était réellement rien, s'excusa le colonel Arbuthnot. Mais vous comprenez... Au beau milieu de la nuit... En plein silence... L'atmosphère était sinistre, comme dans un roman noir... Pardonnez-moi ces sornettes.

Le colonel se leva :

— Messieurs, si vous n'avez plus besoin de moi...

— Merci, mon colonel, ce sera tout.

L'officier parut hésiter un instant. Le dédain qu'il avait manifesté au premier abord pour les étrangers qui l'interrogeaient semblait l'avoir abandonné :

— À propos de Mlle Debenham, lâcha-t-il tout à trac, c'est quelqu'un

de très bien, croyez-moi. Une *pukka sahib* !

Et, rougissant un tantinet, il quitta le wagon-restaurant.

— Qu'est-ce donc qu'une *pukka sahib* ? demanda, curieux, le Dr Constantine.

— Le colonel a voulu signifier dans son langage, répondit Poirot, que le père et les frères de Mlle Debenham ont fait leurs études dans le même genre de collège que le sien.

— Oh ! répliqua le médecin, déçu. Cela n'a vraiment rien à voir avec le crime.

— Rien du tout, dit Poirot.

Le détective avait plongé dans une sorte de songe. Ses doigts tambourinaient sur la table. Soudain il releva la tête :

— Le colonel Arbuthnot fume la pipe, dit-il. J'ai trouvé un nettoie-pipes dans le compartiment de M. Ratchett. Et M. Ratchett ne fumait que le cigare...

— Vous ne pensez pas que...

— Jusqu'à présent, le colonel a été le seul à reconnaître qu'il était fumeur de pipe. Et il avait entendu parler du colonel Armstrong. Je serais prêt à mettre ma main au feu qu'il le connaissait personnellement, même s'il a fait semblant du contraire.

— Alors vous pensez qu'il est possible que...

— C'est bien là le problème. Ce n'est pas possible – pas possible du tout – qu'un officier de Sa Majesté, pas très intelligent peut-être, mais un modèle de droiture, frappe un ennemi, quel qu'il soit, de douze coups de poignard ! Enfin, mes chers amis, ne voyez-vous pas à quel point c'est inconcevable ?

— Cela, ce n'est que de la psychologie, fit remarquer M. Bouc.

— C'est vrai, concéda Poirot, mais il faut tenir compte de la psychologie. Ce crime a été signé, et la signature n'est certainement pas celle du colonel Arbuthnot. Passons au témoin suivant.

Cette fois, M. Bouc s'abstint de parler de l'Italien. Mais il y pensait.

M. Hardman, le seul des passagers de première classe qui n'avait pas encore été interrogé, était le grand Américain, haut en couleur, qui partageait une table du wagon-restaurant avec l'Italien et le valet de chambre.

Il arborait un costume à carreaux de mauvais goût, une chemise rose, une épingle de cravate tape-à-l'œil, et faisait rouler quelque chose sous sa langue. Taillés à la serpe, ses traits sanguins exprimaient une jovialité permanente.

— Bonjour, messieurs, dit-il. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Vous avez déjà entendu parler du meurtre, Mr... euh... Hardman ?

— Ouais.

Habilement l'Américain fit passer son chewing-gum d'une joue à l'autre.

— Nous nous trouvons dans l'obligation d'interroger tous les voyageurs.

— Pour moi, y'a pas de problème. Faut bien que vous fassiez, votre boulot.

Poirot consulta son passeport :

— Vous êtes bien Cyrus Bethman Hardman, citoyen des États-Unis, quarante et un ans, représentant en rubans de machine à écrire ?

— C'est bien moi.

— Vous allez d'Istamboul à Paris ?

— Exact.

— Motif de votre voyage ?

— Les affaires !

— Vous voyagez toujours en première classe, M. Hardman ?

— Oh oui. C'est la boîte qui paye, dit-il en clignant de l'œil.

— Maintenant, M. Hardman, venons-en aux événements de la nuit dernière.

L'Américain hocha la tête.

— Que pouvez-vous nous dire sur ce sujet ?

— Absolument rien.

— Voilà qui est bien dommage. Mais peut-être, M. Hardman, pourriez-vous nous préciser ce que vous avez fait après le dîner.

Cette fois, l'Américain paraissait avoir épuisé sa réserve de réponses toutes faites. Il finit par lâcher :

— Excusez-moi, messieurs, mais vous êtes qui, au juste ? Mettez-moi au parfum.

— Voici M. Bouc, qui est l'un des directeurs de la Compagnie des Wagons-lits. Et voilà le médecin qui a procédé à l'examen du cadavre.

— Et vous ?

— Mon nom est Hercule Poirot. La compagnie m'a engagé pour mener l'enquête.

— J'ai entendu parler de vous, répondit Hardman.

Puis il ajouta, après quelques secondes de réflexion :

— Vaut mieux que je déballe tout.

— Je vous conseillerais à coup sûr de nous révéler tout ce que vous savez, trancha sèchement Poirot.

— Votre remarque aurait eu un sens si j'avais su quelque chose. Mais je sais rien, moi. Je sais rien du tout. Je viens de vous le dire. Mais je devrais tout de même bien savoir quelque chose. C'est ça qui me met en boule : je devrais.

— Expliquez-vous, M. Hardman.

L'Américain soupira, escamota son chewing-gum et plongea la main dans son veston. D'un seul coup, sa personnalité se transforma. Il n'avait plus l'air d'un mauvais acteur mais d'un homme tout à fait naturel. Jusqu'à sa voix, dont les tonalités nasales s'atténuèrent :

— Mon passeport indique ma couverture. Mais voilà qui je suis en réalité.

Poirot se pencha sur la carte qu'il lui tendait. M. Bouc se pencha à son tour sur son épaule pour la voir lui aussi :

CYRUS B. HARDMAN

Agence de police privée McNeil

New York

Poirot connaissait de réputation McNeil, qui passait pour l'une des meilleures agences de détectives privés de New York.

— Bien, M. Hardman, reprit Poirot. Expliquez-moi la signification

de tout cela.

— Bien sûr. Voilà comment ça s'est passé. Je me trouvais en Europe, sur la piste d'un couple d'escrocs, qui n'ont rien à voir avec cette affaire. Ça s'est terminé à Istamboul. J'ai télégraphié à mon patron, et j'ai reçu mes instructions pour le voyage de retour. Et je serais déjà sur le bateau pour New York si on ne m'avait pas remis ce billet.

Il tendit à Poirot une lettre à l'en-tête de l'hôtel Tokatlia :

Monsieur,

Vous m'avez été signalé comme l'un des agents de l'Agence de police privée McNeil. Ayez l'obligeance de venir me voir dans ma suite, cet après-midi à 16 heures.

S.E. Ratchett

— Eh bien ? interrogea Poirot.

— Je me suis présenté à 16 heures, et M. Ratchett m'a mis au courant. Il m'a montré plusieurs lettres de menace qu'il avait reçues.

— Il vous a semblé inquiet ?

— Il faisait semblant d'être tranquille, mais il avait vraiment les jetons. Il m'a fait une proposition. Faudrait que je voyage jusqu'à Paris dans le même train que lui, et que je le protège. Eh bien, messieurs, j'ai voyagé dans le même train que lui, et malgré ma présence, il s'est fait avoir. Ça, vraiment, ça me met en boule. Et, en plus, ça fait moche dans mon dossier.

— Ratchett vous avait-il donné des indications sur la manière dont vous deviez assurer sa protection ?

— Tout à fait. Il avait tout prévu. Pour commencer, je devais voyager dans le compartiment à côté du sien. Et ça, c'est tombé à l'eau. Le seul compartiment que j'ai réussi à avoir, c'était le numéro 16, et encore il a fallu que je me remue. À mon avis, le conducteur aime bien se garder ce compartiment sous le coude. Mais c'était ça ou rien. Bah ! finalement, après avoir bien regardé la situation, j'ai pensé que le 16 était une bonne position stratégique. Comme il n'y avait que le wagon-restaurant devant nous, la porte de notre voiture était fermée pendant la nuit. Un tueur ne pouvait entrer que par l'arrière de la voiture : soit par la portière donnant sur le quai, soit par la porte menant aux autres wagons-lits. Et, dans les deux cas, il faudrait bien qu'il passe devant mon compartiment.

— Vous n'avez pas la moindre idée, j'imagine, de l'identité de l'homme que redoutait Ratchett ?

— C'est-à-dire que Ratchett m'avait donné une espèce de signalement.

— Lequel ?

Les trois hommes se firent plus attentifs encore. Hardman poursuivit :

— Il m'a parlé d'un homme de petite taille, brun, avec une voix haut perchée. En tout cas, c'est comme ça que le vieux me l'a décrit. Il m'a dit aussi qu'il pensait qu'il n'avait rien à craindre pendant la première nuit du trajet. Il s'inquiétait de la deuxième ou de la troisième.

— Il savait beaucoup de choses, fit remarquer M. Bouc.

— En tout cas, il en savait plus que ce qu'il avait bien voulu confier à son secrétaire, réfléchit Poirot. Vous a-t-il dit quelque chose de plus précis à propos de ses ennemis ? Vous a-t-il expliqué par exemple pourquoi sa vie était menacée ?

— Non. Là-dessus, il était fermé comme une huître. Il m'a juste répété que ce type voulait sa peau, et que c'était pas une plaisanterie.

— Un homme de petite taille... Brun... Avec une voix haut perchée, murmura Poirot, pensif.

Puis il lança à l'Américain un regard acéré :

— Naturellement, vous saviez qui c'était ?

— Qui ça, monsieur ?

— Ratchett. Vous l'aviez sûrement reconnu ?

— Là, je ne vous suis pas.

— Ratchett et Cassetti, l'assassin de la petite Armstrong, ne faisaient qu'une seule et même personne.

Hardman émit un long sifflement :

— Eh bien, ça, pour une surprise ! Vraiment, monsieur ! Non, je ne l'avais pas reconnu. J'étais sur la côte Ouest au moment de cette affaire. Je pense bien que j'ai dû voir des tas de photos de lui dans les journaux, mais je ne reconnaîtrais pas le portrait de ma propre mère si elle était prise par un photographe de presse. Cela dit, je ne doute pas qu'il y avait un tas de gens qui voulaient la peau de Cassetti.

— Voyez-vous qui que ce soit qui ait été mêlé à l'affaire Armstrong qui puisse répondre au signalement : petit, brun, voix haut

perchée ?...

— Difficile à dire, finit par répondre Hardman. Je crois que quasiment tous ceux qui étaient dans le coup sont morts.

— Vous vous souvenez de cette jeune fille qui s'est jetée par la fenêtre ?

— Oui. C'est une idée, ça. C'était une étrangère, je crois. Elle avait peut-être de mauvaises relations. Mais il faut quand même vous rappeler qu'il y avait eu d'autres affaires avant l'affaire Armstrong. Il y avait un bon moment que Cassetti avait monté son petit commerce d'enlèvements. On ne peut pas remonter uniquement à l'affaire Armstrong.

— Si. Nous avons de très bonnes raisons de penser que l'assassinat de Cassetti est directement lié à l'affaire Armstrong.

Hardman lança à Poirot un regard incrédule. Poirot ne répondit pas. L'Américain secoua la tête :

— Je ne peux vraiment pas me souvenir de qui que ce soit de mêlé à l'affaire Armstrong qui réponde au signalement, finit-il par articuler lentement. Mais c'est vrai que j'étais loin, à ce moment-là, et que je connais pas grand-chose du dossier.

— Bon, eh bien, M. Hardman, poursuivez votre récit.

— Il n'y a pas beaucoup à raconter. Je dormais pendant la journée, comme ça j'étais réveillé la nuit pour monter la garde. La première nuit, je n'ai rien relevé de suspect. Et c'était pareil la nuit dernière, pour ce qui me concerne. J'avais laissé ma porte entrouverte et je surveillais. Et je n'ai vu passer aucun inconnu.

— Vous en êtes bien sûr, M. Hardman ?

— Positivement certain. Personne n'est monté dans le wagon, et personne n'y est entré par le soufflet. Je pourrais en déposer sous serment.

— De là où vous étiez, pouviez-vous voir le conducteur ?

— Oui. Il est toujours assis sur ce petit siège, qui touche quasiment ma porte.

— Est-ce qu'il a quitté sa place après notre départ de Vinkovci ?

— C'était la dernière gare ? Eh bien, oui. Il a répondu à plusieurs appels. C'était juste après que le train s'est arrêté définitivement. Après ça, je l'ai vu aller dans l'autre wagon. Je dirais qu'il y est resté un quart d'heure. Ensuite, il y a quelqu'un qui s'est mis à sonner comme un malade, et je l'ai vu revenir en courant. Je suis sorti dans le couloir

pour voir ce qui se passait – j'étais quand même un peu nerveux, vous comprenez –, mais c'était seulement la dame américaine. Elle poussait des cris d'orfraie à propos de je ne sais pas quoi. Et puis il est allé à un autre compartiment, puis il est revenu, et il a pris une bouteille d'eau minérale pour quelqu'un. Après ça, il est resté à sa place, jusqu'à ce qu'il aille au bout du wagon pour faire un lit. Je ne crois pas qu'il ait bougé ensuite jusqu'à 5 heures du matin.

— Est-ce qu'il a dormi ?

— Je ne pourrais pas vous dire. Peut-être.

Poirot approuva de la tête. Comme par réflexe, ses mains mirent en pile les papiers qui étaient devant lui. Il regarda encore une fois la carte de Hardman :

— Voulez-vous parapher ce papier, s'il vous plaît ?

Hardman mit ses initiales.

— J'imagine que personne ne peut confirmer votre identité, M. Hardman ?

— Dans ce train ? Ça m'étonnerait. Sauf peut-être le jeune MacQueen. Je le connais un petit peu. Je l'ai vu plusieurs fois dans le bureau de son père, à New York. Mais ça ne veut pas dire qu'il m'ait remarqué dans une foule d'autres gens. Non, monsieur Poirot, il va falloir attendre que la neige fonde et que vous puissiez télégraphier à New York. Mais vous pouvez me croire. Je ne vous raconte pas d'histoire. Eh bien, au revoir, messieurs. Heureux d'avoir fait votre connaissance, monsieur Poirot.

Poirot lui tendit son étui à cigarettes :

— À moins que vous ne préféreriez la pipe ?

— Non, pas du tout.

Hardman accepta la cigarette offerte, et sortit vivement.

Les trois hommes se regardèrent.

— Vous croyez qu'il est vraiment détective privé ? demanda le Dr Constantine.

— Oui, oui. Je connais ce genre de bonhomme. Son histoire est d'ailleurs facilement vérifiable.

— Il nous a fourni un indice très intéressant, affirma M. Bouc.

— Oui, tout à fait.

— Un homme de petite taille, brun, avec une voix haut perchée...,

reprit M. Bouc, songeur.

— Mais personne dans le train ne répond à ce signallement, lui fit remarquer Poirot.

10

Le témoignage de l'Italien

— Et maintenant, dit Poirot en clignant de l'œil, nous allons satisfaire le plus cher désir de notre ami M. Bouc et interroger l'Italien.

Antonio Foscarelli pénétra dans le wagon-restaurant d'une démarche souple et féline, tout sourire. L'image de l'italien typique, enjoué et trop bronzé.

Il parlait un français plein d'aisance, à peine marqué d'une pointe d'accent.

— Vous vous appelez Antonio Foscarelli ?

— Oui, monsieur.

— Je vois que vous vous êtes fait naturaliser américain.

— Oui, monsieur, répondit Foscarelli avec un sourire épanoui. C'est mieux pour mes affaires.

— Vous êtes agent des automobiles Ford ?

— Oui, vous comprenez...

Un discours volubile s'ensuivit. Quand il fut achevé, ce que les trois hommes auraient pu encore ignorer des méthodes de travail de Foscarelli, de ses voyages, de ce qu'il gagnait, et de ses opinions sur les États-Unis et la plupart des pays européens, avoisinait le néant. Avec un homme comme lui, il n'y avait aucun effort à faire pour obtenir des renseignements. Ils jaillissaient.

Son visage souriant, un peu puéril, éclatait de contentement de soi quand, sur un dernier geste plein d'éloquence, il marqua une pause pour s'essuyer le front avec son mouchoir.

— Ainsi, vous le voyez, je brasse de grosses affaires. Je suis vraiment à la page. Moi, la vente, ça me connaît !

— Il y a donc dix ans que vous êtes aux États-Unis et que vous faites des déplacements ?

— Oui, monsieur. Ah ! comment je pourrais oublier le jour où j'ai

pris le bateau la première fois pour l'Amérique ? Pour partir si loin ?
Ma mère, ma jeune sœur...

Poirot coupa le flot des souvenirs :

— Depuis votre arrivée aux États-Unis, avez-vous jamais rencontré l'homme qui a été tué ?

— Jamais. Mais je connais bien ce genre de bonhomme. Ah, ça, oui ! fit Foscarelli, en claquant des doigts de manière expressive. Très respectable, bien habillé, mais il vaut mieux ne pas regarder ce qu'il y a derrière la façade. Je peux vous dire que c'était un faisan de la plus belle eau. Enfin, je vous donne mon avis pour ce qu'il vaut.

— Votre avis est tout à fait juste, concéda Poirot, sèchement. En réalité, Ratchett était Cassetti, le gangster spécialiste des enlèvements.

— Qu'est-ce que je vous disais ! J'ai appris à me méfier. À lire les visages. C'est indispensable. Il n'y a qu'en Amérique qu'on peut bien apprendre la vente.

— Vous vous souvenez de l'affaire Armstrong ?

— Je ne me rappelle pas très bien. Le nom, peut-être... À propos d'un bébé... D'une petite fille... C'était ça ?

— Oui. Une véritable tragédie.

L'Italien parut être le premier à ne pas partager ce point de vue :

— Oui... Eh bien, ce sont des choses qui arrivent, fit-il remarquer avec philosophie. Dans un grand pays comme les États-Unis.

— Avez-vous déjà rencontré un des membres de la famille Armstrong ? coupa Poirot.

— Non. Je ne crois pas. C'est difficile à dire. Il faut que je vous donne quelques chiffres. Rien que l'année dernière, j'ai vendu...

— Je vous prierais, monsieur, de ne pas vous écarter de notre sujet.

L'Italien leva les bras au ciel en signe d'excuse :

— Je vous demande pardon.

— Dites-moi, s'il vous plaît, tout ce que vous avez fait hier soir après le dîner.

— Avec plaisir. Je suis resté au wagon-restaurant aussi longtemps que j'ai pu. Je trouve ça très amusant. J'ai discuté avec ce type américain qui était à ma table. Il vend des rubans de machine à écrire. Après ça, il a bien fallu que je retourne dans mon compartiment. Il était vide. Le sacré Rosbif qui le partage avec moi s'occupait de son

patron. Il a fini par revenir, avec une tête de six pieds de long, comme d'habitude. C'est un type qui ne dit pas un mot, juste oui ou non. Une sale race, les Anglais... Vraiment pas sympathiques. Il s'est assis dans un coin, raide comme la Justice, pour lire un bouquin. Et puis le conducteur est arrivé et il a fait les lits.

— Les numéros 4 et 5, souffla Poirot.

— C'est ça. Le compartiment du bout. Moi, j'ai le lit d'en haut. J'y suis monté, et puis j'ai fumé et j'ai lu. Je crois que le petit Britiche avait mal aux dents. Il a sorti une fiole de quelque chose qui sentait très fort. Il s'est couché en gémissant. Et puis je me suis endormi. Mais chaque fois que je me réveillais, je l'entendais gémir.

— Savez-vous s'il a quitté votre compartiment pendant la nuit ?

— Je ne pense pas. Je l'aurais entendu. Et puis il y a la lumière dans le couloir... On se réveille à tous les coups, parce qu'on croit que ce sont les douaniers qui débarquent à une frontière.

— Est-ce que votre Anglais vous a parlé de son patron ? Est-ce qu'il a exprimé du ressentiment contre lui ?

— Je vous l'ai déjà dit. Il ne parle pas. Antipathique. Chaleureux comme un poisson froid.

— Vous fumez, m'avez-vous dit. La pipe ? La cigarette ? Le cigare ?

— La cigarette, seulement.

Poirot lui tendit son étui, et il en prit une.

— Êtes-vous déjà allé à Chicago ? interrogea M. Bouc.

— Oh, oui. Une belle ville. Mais je connais mieux New York, ou Washington, ou Détroit. Vous êtes déjà allé aux États-Unis ? Non ? Vous devriez...

Poirot poussa devant lui une feuille de papier.

— Voulez-vous signer cela, et indiquer votre adresse personnelle, je vous prie.

L'écriture de l'Italien était tout en fioritures. Il se leva, un sourire toujours aussi charmeur aux lèvres :

— Ce sera tout ? Vous n'avez plus besoin de moi ? Je vous souhaite une bonne journée, messieurs. Et j'espère qu'on va se sortir de toute cette neige. J'ai un rendez-vous à Milan. Je risque de perdre cette affaire.

Il secoua la tête avec tristesse et quitta le wagon-restaurant.

Poirot observa M. Bouc.

— Il y a longtemps qu'il est aux États-Unis, fit remarquer ce dernier. Il est italien, et vous savez bien que les Italiens se servent du poignard ! Et en plus ils mentent comme des arracheurs de dents ! Je n'aime pas les Italiens.

— Ça se voit, sourit Poirot. Vous avez peut-être raison, mais je dois quand même souligner, mon cher ami, que nous n'avons absolument rien contre cet homme.

— Et la psychologie, alors ? Les Italiens aiment bien jouer du couteau, non ?

— Tout à fait, dit Poirot. Particulièrement dans la chaleur de l'action... Mais notre crime est d'un genre tout différent. Je commence à penser, mon cher, que nous avons affaire à un meurtre prémédité et monté de longue main. Tout a été préparé avec le plus grand soin, et on a tout prévu. Cela n'a rien à voir avec ce que j'oserais appeler, si vous me le permettez, *un crime de Latin*. Le crime dont nous nous occupons porte la signature d'un cerveau froid, imaginatif, résolu... Je pense plutôt à un cerveau anglo-saxon.

Il prit les deux derniers passeports :

— Au tour, dit-il, de Mlle Mary Debenham.

11

Le témoignage de Mlle Debenham

En voyant Mary Debenham entrer dans le wagon-restaurant, Poirot fut convaincu qu'il ne se trompait pas à son sujet.

Elle portait un petit tailleur noir, très sobre, sur un chemisier gris clair. Pas une mèche ne dépassait des sages ondulations de ses cheveux. Et son attitude était aussi calme et aussi nette que sa coiffure.

Elle prit place en face de Poirot et de M. Bouc et leur jeta un regard intrigué.

— Vous vous appelez bien Mary Hermione Debenham, et vous avez bien vingt-six ans ? commença Poirot.

— Oui.

— Sujet britannique ?

— Oui.

— Voulez-vous être assez aimable, mademoiselle, pour noter ici votre adresse personnelle ?

Elle s'exécuta, d'une écriture précise et parfaitement lisible.

— Et maintenant, mademoiselle, voulez-vous nous parler des événements de cette nuit.

— Je crains de n'avoir rien à vous dire. Je me suis couchée, et j'ai dormi.

— Vous sentez-vous perturbée, mademoiselle, de savoir qu'un crime a été commis à bord de ce train ?

La question de Poirot la prit visiblement au dépourvu. Ses yeux gris s'élargirent un peu.

— Je ne comprends pas très bien le sens de votre question, dit-elle.

— La question que je vous ai posée, mademoiselle, était d'une extrême simplicité. Mais je vais la reprendre. Vous sentez-vous très perturbée de savoir qu'un crime a été commis à bord de ce train ?

— J'avoue que je n'ai pas envisagé les événements sous cet angle. Mais, non. Je ne peux pas prétendre que je m'en sente très perturbée.

— Pourtant, un crime... Ça n'arrive quand même pas tous les jours ?

— C'est effectivement très désagréable, répondit Mary Debenham sans ciller.

— Vous êtes très anglo-saxonne, mademoiselle. *Vous semblez incapable d'émotions.*

— Je ne me crois pas obligée de piquer une crise d'hystérie pour prouver ma sensibilité, sourit-elle. Après tout, il y a tous les jours des gens qui meurent.

— Des gens qui meurent, oui ! Mais les meurtres sont heureusement un peu plus rares.

— C'est certain.

— Connaissiez-vous l'homme qui a été tué ?

— Je l'ai vu pour la première fois hier, à l'heure du déjeuner.

— Vous a-t-il frappée d'une façon ou d'une autre ?

— Je l'ai à peine remarqué.

— Vous n'avez pas trouvé qu'il avait une personnalité inquiétante ?

— Je ne peux vraiment pas dire que j'ai pensé à cela, dit-elle en

haussant les épaules.

Poirot la regarda attentivement :

— Je pense, dit-il, l'œil brillant, que vous ressentez un certain mépris pour la manière dont je mène mon enquête. Vous estimez, j'en suis sûr, qu'un Anglais ferait les choses autrement. Tout serait clair et net. On s'en tiendrait aux faits, et rien qu'aux faits. En ordre et suivant la procédure. Mais moi, voyez-vous, mademoiselle, je tiens à mes petits dadas. Je commence par regarder le témoin que j'ai devant moi, je me fais une idée de sa personnalité, et je formule mes questions en tenant compte de cela. Il y a quelques minutes, j'interrogeais un monsieur qui n'avait pas d'autre envie que de me donner son avis sur tout. Eh bien, je l'ai obligé à s'en tenir strictement à ce dont il s'agissait. J'ai exigé qu'il me réponde par oui ou par non, sans aucune digression. Et maintenant, c'est à votre tour. J'ai vu tout de suite que vous seriez méthodique et posée. Vous vous limiterez à ce qui est en cause. Vos réponses seront brèves et nettes. Mais, mademoiselle, peut-être parce que la perversion est dans la nature humaine, je vous pose des questions d'un genre tout à fait différent. Je vous demande ce que vous ressentez, ce que vous pensez. Cette méthode vous déplaît ?

— Pardonnez-moi de vous le dire, mais tout cela me paraît une perte de temps. Je ne vois pas en quoi le fait de savoir si j'ai trouvé ou non M. Ratchett sympathique peut contribuer à découvrir qui l'a tué.

— Savez-vous qui ce Ratchett était en réalité ?

— Oui. Mme Hubbard en a parlé à tout le monde, dit-elle en acquiesçant de la tête.

— Et que pensez-vous de l'affaire Armstrong ?

— C'était parfaitement abominable, trancha-t-elle.

Songeur, Poirot l'observa un moment.

— Vous voyagez depuis Bagdad, je crois, Mlle Debenham ?

— Oui.

— Vous allez à Londres ?

— Oui.

— Que faisiez-vous à Bagdad ?

— J'avais été engagée pour m'occuper de deux enfants.

— Reprendrez-vous vos fonctions, à l'issue de votre congé ?

— Je n'en suis pas sûre.

— Pourquoi cela ?

— Bagdad est un trou perdu. Je préférerais un poste à Londres, si je peux en trouver un qui me convienne.

— Je vois. En fait, je pensais que, peut-être, vous rentriez en Angleterre pour vous marier.

Mlle Debenham s'abstint de répondre. Elle leva les yeux et regarda Poirot droit dans les yeux. Elle paraissait vouloir dire : « Vous êtes un grossier personnage. »

— Que pensez-vous, continua Poirot, de la personne qui partage votre compartiment ? Mlle Ohlsson ?

— C'est une créature toute simple, gentille.

— De quelle couleur est sa robe de chambre ?

— Une sorte de beige ou de marron... La couleur de la laine brute, répondit-elle, l'air exaspéré.

— Bien ! J'espère que vous ne me taxerez pas de goujaterie si je vous dis qu'en ce qui vous concerne, j'avais déjà noté la couleur de la vôtre pendant notre voyage entre Alep et Istamboul. Mauve pâle, si je ne me trompe ?

— Oui, c'est cela.

— Possédez-vous une autre robe de chambre, mademoiselle ? Une robe de chambre écarlate, par exemple ?

— Non. Ça, ce n'est pas la mienne.

Poirot se pencha en avant, comme un chat qui s'apprête à sauter sur une souris :

— À qui est-ce, alors ?

Elle se redressa, étonnée :

— Je ne sais pas. Que voulez-vous dire ?

— Vous ne m'avez pas répondu : « Non, je n'ai pas de robe de chambre comme ça. » Vous avez déclaré : « Non. Ça, ce n'est pas la mienne. » Ce qui signifie donc que la robe de chambre écarlate dont je vous parlais appartient à quelqu'un d'autre.

Elle hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Quelqu'un d'autre qui est à bord du train ?

— Oui.

— De qui s'agit-il ?

— Je viens de vous le dire. Je ne sais pas. Cette nuit, vers 5 heures du matin, je me suis réveillée avec le sentiment qu'il y avait un long moment que le train ne bougeait plus. J'ai ouvert la porte et j'ai regardé dans le couloir. Je pensais que nous étions arrêtés dans une gare. Et, un peu plus loin, dans le couloir, j'ai vu quelqu'un qui portait un kimono écarlate.

— Et vous ne savez pas de qui il s'agissait ? Avait-elle les cheveux blonds, châtain, ou gris ?

— Je ne pourrais pas vous le dire. Elle portait un filet de nuit, et je n'ai vu que sa nuque.

— Sa taille ?

— Grande et mince, à mon avis, mais c'est difficile à dire. Il y avait des dragons brodés sur le kimono.

— Hé oui, c'est bien cela. Des dragons.

Poirot garda le silence pendant un moment. Puis il finit par murmurer, s'adressant à lui-même.

— Je ne comprends pas... Je ne comprends pas... Tout cela n'a aucun sens.

Puis il se redressa et dit à haute voix :

— Je ne vous retiendrai pas davantage, mademoiselle.

— Oh !

Elle semblait surprise, mais se leva promptement. Arrivée à la porte, elle hésita une seconde, puis revint :

— Cette dame suédoise – Mlle Ohlsson, je crois ? – est vraiment très inquiète. Elle dit que, d'après vous, elle est la dernière personne à avoir vu cet homme en vie. Elle redoute, je pense, que vous ne la suspectiez à cause de cela. Puis-je lui dire qu'elle se trompe ? Vous savez, c'est vraiment le genre de femme qui ne ferait pas de mal à une mouche.

Mlle Debenham esquissait un sourire timide.

— À quelle heure est-elle allée chercher de l'aspirine dans le compartiment de Mme Hubbard ? demanda Poirot.

— Juste après 10 heures et demie.

— Elle s'est absentée longtemps ?

— Cinq minutes environ.

— Pendant la nuit, a-t-elle quitté votre compartiment ?

— Non.

Poirot se tourna vers le Dr Constantine :

— À votre avis, il peut avoir été tué aussi tôt que cela ?

De la tête, le médecin indiqua que non.

— Alors, mademoiselle, vous pouvez rassurer votre compagne.

— Je vous remercie, dit Mlle Debenham, en adressant à Poirot un large sourire qui ne pouvait qu'attirer la sympathie. C'est un agneau, vous comprenez. Elle s'inquiète. Elle s'inquiète et elle bêle.

Sur ce, elle tourna les talons et les quitta.

12

Le témoignage de la femme de chambre allemande

Intrigué, M. Bouc ne lâchait pas son ami des yeux :

— Je ne vous comprends pas bien, très cher. Vous étiez en train d'essayer de faire... Quoi au juste ?

— Je recherchais le défaut, cher ami.

— Le défaut ?

— Oui, le défaut dans l'imperturbable maîtrise de soi qui est comme l'armure de cette jeune personne. Je voulais ébranler son self-control. Y ai-je réussi ? Je ne sais pas. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle ne s'attendait pas à me voir prendre le problème par ce bout-là.

— Ainsi, vous la soupçonnez, souffla M. Bouc. Mais pourquoi ? Elle donne toutes les apparences d'une jeune femme charmante. C'est la dernière personne que j'imaginerais mêlée à un crime de ce genre.

— Je suis d'accord avec vous, ajouta le Dr Constantine. Elle est très froide, pas émotive le moins du monde. Une femme comme elle ne poignarde pas un homme. Elle le poursuit devant les tribunaux.

Poirot soupira :

— Il serait quand même temps que vous renonciez tous les deux à votre manie de croire que nous avons affaire à un crime commis soudain, sans préméditation. En ce qui concerne Mlle Debenham, j'ai deux motifs pour la soupçonner. Le premier tient à une conversation que j'ai entendue par hasard et dont je ne vous ai pas encore parlé.

Il fit aux deux hommes un bref compte rendu de l'étonnant dialogue

qu'il avait surpris lors de son voyage depuis Alep.

— C'est en effet très bizarre, concéda M. Bouc. Et il nous faut une explication. Mais si votre interprétation est la bonne, cela signifie qu'ils sont impliqués ensemble... Elle et cet Anglais farouche.

— Et pourtant les faits démontrent précisément le contraire, dit Poirot en hochant la tête. Réfléchissez. S'ils étaient impliqués ensemble, la logique voudrait qu'ils se fournissent l'un à l'autre un alibi, n'est-ce pas ? Eh bien, non. Ce n'est pas le cas. C'est une Suédoise quelconque qu'elle n'avait jamais vue de sa vie, qui fournit un alibi à Mlle Debenham. Quant aux déclarations du colonel Arbuthnot, elles sont corroborées par MacQueen, le propre secrétaire de l'homme qui a été tué. Non, vraiment, cette solution ne tient pas.

— Vous nous aviez annoncé un second motif de la soupçonner, rappela M. Bouc.

— Oui, c'est vrai, sourit Poirot. Mais il s'agit seulement de psychologie. Je me suis demandé si Mlle Debenham était capable de préméditer ce crime. Derrière tout cela, j'en suis persuadé, il y a un cerveau froid, intelligent, plein de sens pratique. Et Mlle Debenham répond à cette description.

— Vous avez tort, mon cher ami, reprit M. Bouc. Je ne peux pas imaginer cette jeune Anglaise en criminelle.

— Bah ! nous verrons bien, conclut Poirot en prenant en main le dernier passeport. Venons-en à la fin de notre liste, c'est-à-dire à Hildegarde Schmidt, la femme de chambre de la princesse.

Un des serveurs partit la chercher. Elle entra dans le wagon-restaurant et attendit debout, dans une attitude pleine de respect. Quand Poirot lui fit signe de s'asseoir, elle croisa ses mains sur ses genoux, placidement, dans l'attente des questions. À première vue, d'ailleurs, on pouvait voir en elle un être placide, extrêmement convenable, mais d'une intelligence sans doute assez limitée.

Avec Hildegarde Schmidt, Hercule Poirot eut recours à une méthode qui était l'antithèse parfaite de celle qu'il avait utilisée avec Mary Debenham. Il fut l'amabilité même, la cordialité faite homme, et la mit à l'aise. Il lui fit ensuite noter par écrit son identité et son adresse, puis passa habilement à l'interrogatoire proprement dit, qu'il mena en allemand.

— Nous avons besoin de savoir le plus de choses possibles sur ce qui s'est passé cette nuit, expliqua-t-il. Nous savons que vous ne pouvez pas nous éclairer beaucoup sur le crime lui-même. Mais vous pouvez avoir vu, ou entendu, quelque chose qui vous paraît sans importance,

mais qui peut être très précieux pour nous. Vous comprenez ?

Elle ne paraissait pas comprendre. Son large visage aux traits doux restait figé dans une expression de paisible stupidité :

— Je ne sais rien du tout, monsieur, dit-elle.

— Par exemple, vous savez bien que votre maîtresse vous a envoyé chercher pendant la nuit.

— Ça, oui, monsieur.

— Vous rappelez-vous à quelle heure ?

— Non, monsieur. J'étais déjà endormie quand l'employé est venu et m'a dit que madame la princesse avait besoin de moi.

— Je vois, je vois. Est-ce habituel de sa part de vous faire appeler comme cela ?

— Cela n'avait rien d'étonnant, monsieur. Madame la princesse a souvent besoin qu'on s'occupe d'elle la nuit. Elle ne dort pas très bien.

— Bon. Vous avez donc été appelée et vous vous êtes levée. Avez-vous passé une robe de chambre ?

— Non, monsieur. J'ai remis mes vêtements. Je n'oserais pas me présenter devant madame la princesse en robe de chambre.

— Votre robe de chambre est pourtant très belle... Écarlate, n'est-ce pas ?

Elle le regarda, un peu inquiète :

— Mais non, monsieur. J'ai une robe de chambre en flanelle bleu foncé.

— Ah bon. Poursuivons. Ce n'était qu'une innocente plaisanterie de ma part. Donc vous vous êtes rendue auprès de la princesse. Qu'avez-vous fait ?

— Je lui ai fait un massage, monsieur, et puis j'ai lu à haute voix. Je ne suis pas une très bonne lectrice, mais Son Altesse dit que c'est mieux comme ça. Ça l'endort plus vite. Quand elle a commencé à s'endormir, monsieur, elle m'a dit de repartir. Alors j'ai refermé le livre, et je suis retournée à mon compartiment.

— Savez-vous quelle heure il pouvait être ?

— Non, monsieur.

— Bien... Combien de temps êtes-vous restée chez la princesse ?

— Une demi-heure, à peu près, monsieur.

— Très bien. Continuez.

— Dans mon compartiment, j'ai pris une couverture supplémentaire pour la princesse, parce qu'il faisait très froid malgré le chauffage. Je l'ai arrangée sur son lit, et elle m'a dit bonsoir. Je lui ai versé un peu d'eau minérale. Et puis j'ai éteint la lumière et je suis partie.

— Et alors ?

— Alors c'est tout, monsieur. Je suis encore une fois retournée à mon compartiment, et je me suis rendormie.

— Et vous n'avez croisé personne dans le couloir ?

— Non, monsieur.

— Par exemple, vous n'avez pas vu une dame en kimono écarlate avec des dragons brodés ?

— Certainement pas, monsieur, dit-elle en écarquillant les yeux. Il n'y avait personne, sauf l'employé. Et tout le monde dormait.

— Le conducteur, lui, vous l'avez vu ?

— Oui, monsieur.

— Que faisait-il ?

— Il sortait d'un des compartiments, monsieur.

— Quoi ? s'écria M. Bouc. Quel compartiment ?

Une seconde fois, l'inquiétude se dessina sur le visage de Hildegarde Schmidt, et Poirot lança à son ami un regard réprobateur.

— Tout cela est bien normal, dit-il, apaisant. Le conducteur doit souvent répondre aux appels pendant la nuit. Vous souvenez-vous de quel compartiment il s'agissait ?

— À peu près au milieu de la voiture, monsieur. À deux ou trois portes du compartiment de madame la princesse.

— Ah !... Essayez de nous dire, s'il vous plaît, où c'était, et ce qui s'est passé.

— Il a failli me bousculer, monsieur. C'était au moment où je revenais de mon compartiment avec la couverture.

— Il est sorti d'un compartiment et il a failli vous rentrer dedans ? Dans quelle direction allait-il ?

— Il venait vers moi, monsieur. Il s'est excusé et il a continué dans le couloir, en allant vers le wagon-restaurant. À ce moment-là, on a commencé à sonner, mais je ne crois pas qu'il ait répondu.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis reprit :

— Je ne comprends pas. Comment se fait-il...

— Nous essayons seulement de déterminer les heures, la rassura Poirot. Ce n'est que de la routine. Notre pauvre conducteur semble avoir eu beaucoup de travail, cette nuit. Il a dû aller vous chercher, et puis après cela répondre aux appels.

— Monsieur, ce n'était pas le même conducteur que celui qui était venu me réveiller. C'en était un autre.

— Allons bon ! Un autre ! Vous l'aviez déjà vu ?

— Non, monsieur.

— Vous pensez que vous pourriez le reconnaître ?

— Je pense que oui, monsieur.

Poirot se pencha à l'oreille de M. Bouc, qui se leva et alla jusqu'à la porte pour donner ses ordres tandis que le détective continuait à poser ses questions d'un ton affable :

— Êtes-vous déjà allée aux États-Unis, Frau Schmidt ?

— Non, monsieur. On dit que c'est un beau pays.

— On vous a signalé, peut-être, qui était en réalité l'homme qui a été tué ? Et qu'il était le responsable de la mort d'une petite fille ?

— Oui, monsieur. On m'en a parlé. Je trouve que c'est une histoire abominable, monsieur. Atroce. Je ne comprends pas que le Bon Dieu permette des choses pareilles. Ce n'est pas chez nous, en Allemagne, qu'on irait commettre des atrocités pareilles.

Hildegarde Schmidt en avait les larmes aux yeux. Sa fibre maternelle était très touchée.

De sa poche, Poirot sortit un carré de batiste et le lui montra :

— Ce mouchoir est-il à vous, Frau Schmidt ?

Elle garda le silence, le temps d'examiner longuement l'objet. Elle rougit un peu :

— Certainement pas, non. Ce n'est pas à moi, monsieur.

— C'est à cause de l'initiale H, vous comprenez. C'est pour cela que j'ai pensé que cela pouvait être à vous.

— Voyons, monsieur... Cela, c'est un mouchoir de dame. C'est un mouchoir très cher. Brodé à la main. À mon avis, cela vient de Paris.

— Ce n'est pas à vous, et vous ne savez pas à qui c'est ?

— Moi ? Oh, non, monsieur.

Des trois hommes, seul Poirot perçut la nuance d'hésitation qui était apparue dans le ton de la femme de chambre.

M. Bouc murmura quelques mots à l'oreille du détective, qui acquiesça et dit à Hildegard Schmidt :

— Nous avons fait venir les trois conducteurs des wagons-lits. Voudrez-vous être assez aimable pour me dire lequel est celui que vous avez croisé cette nuit dans le couloir en apportant la couverture à la princesse ?

Les trois employés entrèrent. D'abord Pierre Michel, suivi du grand et blond conducteur de la voiture Athènes-Paris. Celui de la voiture de Bucarest, corpulent et trapu, fermait la marche.

Hildegard Schmidt les regarda et secoua la tête.

— Non, monsieur, dit-elle. Aucun d'entre eux n'est celui que j'ai vu cette nuit.

— Mais ce sont les seuls conducteurs qui se trouvent à bord de ce train... Vous devez vous tromper...

— Je suis sûre de ce que je dis, monsieur. Ces trois-là sont grands et forts. Celui que j'ai vu était petit et brun. Il portait une petite moustache. Quand il m'a dit « Pardon » pour s'excuser, il avait une voix fluette, comme celle d'une femme. Ça, monsieur, je m'en souviens très bien.

13

Résumé des témoignages des passagers

Un homme petit et brun avec une voix de femme, hein ? laissa tomber M. Bouc après le départ de Hildegard Schmidt et des trois conducteurs. Mais je n'y comprends rien ! Vraiment rien du tout ! Cet ennemi dont avait parlé Ratchett se trouvait donc bien à bord du train ! Mais où est-il passé maintenant ? Il ne s'est quand même pas évaporé dans l'atmosphère ! J'en ai la tête qui tourne ! Dites quelque chose, mon cher ami, je vous en conjure ! Montrez-moi comment l'impossible peut bien être possible !

— Que voilà une excellente formule, répondit Poirot. L'impossible ne peut évidemment pas s'être produit. Cela veut dire, par conséquent, que l'impossible est possible en dépit des apparences.

— Dans ce cas, expliquez-moi vite ce qui s'est réellement passé dans ce train cette nuit.

— Mon cher, je ne suis pas magicien. Je suis tout aussi perplexe que vous. Cette enquête progresse d'une manière plus que bizarre.

— Elle ne progresse pas du tout. Elle n'avance pas d'un pouce.

Poirot secoua la tête en signe de dénégation :

— Non, ce n'est pas vrai. Nous sommes déjà bien avancés. Nous savons maintenant un certain nombre de choses. Et puis nous avons les témoignages des passagers.

— Et qu'est-ce que cela nous a appris ? Rien du tout !...

— Cher ami, je n'irais pas jusque-là.

— Bon... J'exagère peut-être. L'Américain, ce Hardman, et la femme de chambre allemande... Admettons qu'ils nous ont permis d'en savoir davantage. Mais cela n'a fait que rendre les choses encore plus incompréhensibles qu'elles ne l'étaient.

— Non, non, non, répéta Poirot avec douceur.

M. Bouc lui fit face :

— Eh bien, parlez, très sage Hercule Poirot !

— Ô ! je viens de vous l'avouer : je suis aussi perplexe que vous. Mais au moins, maintenant, nous pouvons poser le problème. Nous sommes en mesure d'étudier avec ordre et avec méthode les éléments dont nous disposons.

— Poursuivez, monsieur, je vous en prie, dit le Dr Constantine.

Poirot s'éclaircit la voix et, du plat de la main, repassa une feuille de buvard :

— Essayons de résumer l'enquête au point où elle en est à la minute présente. Premièrement, il existe un certain nombre de faits incontestables. Ce Ratchett, ou plutôt Cassetti, est mort la nuit dernière de douze coups de poignard. C'est le fait numéro un.

— Celui-là, très cher, je vous l'accorde bien volontiers, ironisa M. Bouc.

Hercule Poirot ne se laissa pas démonter et poursuivit avec calme :

— Pour le moment, je vais laisser de côté quelques éléments qui semblent un peu curieux et dont le Dr Constantine et moi-même avons déjà débattu. À mon avis, le second fait important est *l'heure* à laquelle le crime a été commis.

— Là aussi, fit remarquer M. Bouc, c'est l'une des rares choses que nous sachions avec certitude. Le crime a été commis, cette nuit, à 1 heure et quart du matin. Tout concourt à démontrer que c'est bien cela.

— Pas *tout*. Vous exagérez encore. Mais je reconnais que bon nombre d'indices appuient cette thèse.

— Je suis heureux que vous le reconnaissiez enfin...

Cette interruption laissa Poirot de marbre, et il reprit :

— Nous nous trouvons devant trois possibilités :

» La première, c'est que le crime, comme vous le dites, a bien eu lieu à 1 heure et quart. Le témoignage de Hildegarde Schmidt va dans ce sens, et il colle avec les conclusions que le Dr Constantine a tirées de son examen.

» Deuxièmement, le crime a été commis plus tard dans la nuit, et l'heure qu'indique la montre du mort a été modifiée de façon délibérée.

» La troisième possibilité, c'est que le meurtre, au contraire, remonte à plus tôt dans la nuit, et que les indications données par la montre ont été maquillées, comme dans l'hypothèse précédente.

» Maintenant, si nous acceptons l'idée que la première de ces hypothèses est la plus solide, celle qu'appuie le plus grand nombre d'indices et de témoignages, nous devons aussi accepter certains éléments qui en découlent. Et ceci, pour commencer : si le meurtre a bien été commis à 1 heure et quart, le meurtrier n'a pas été en mesure de quitter le train. D'où deux questions toutes simples : *Où est-il ? Et qui est-ce ?*

» Examinons les témoignages de façon critique. C'est ce Hardman qui, le premier, nous a parlé du petit homme brun à la voix haut perchée. Il nous a dit que Ratchett lui avait donné le signalement de cet homme et l'avait engagé pour le protéger contre lui. Aucune preuve ne le démontre. Nous devons faire confiance à la parole de Hardman. Il nous faut donc poser une question supplémentaire : Hardman est-il vraiment, comme il l'affirme, l'un des détectives d'une agence privée de New York ?

» Voyez-vous, ce qui fait pour moi tout l'intérêt de cette enquête, c'est que nous ne disposons d'aucun des moyens dont bénéficie en général la police. Nous ne pouvons vérifier la bonne foi d'aucun des témoins. Nous ne pouvons procéder que par voie de déduction, et c'est cela, à mon goût, qui rend notre problème intéressant. Nous ne pouvons pas nous reposer sur la routine policière. Il faut tout

demander à l'intelligence. Je me pose donc la question : « Faut-il accepter comme véridique ce que Hardman dit à son propre sujet ? » Je pèse le pour et le contre, et je réponds : « Oui ». Je suis d'avis que nous pouvons faire confiance à Hardman pour ce qui est de sa situation personnelle.

— Vous croyez donc à votre intuition ? demanda le Dr Constantine. À ce que d'autres appelleraient votre sixième sens ?

— Non, pas du tout. Mais je tiens compte des probabilités. Hardman voyage avec un passeport faux ou falsifié. Cela fait de lui, automatiquement, le suspect numéro un. La première chose que la police fera en arrivant sera d'arrêter Hardman et de télégraphier aux États-Unis pour vérifier ses dires. D'ailleurs, dans le cas de nombre de passagers, il ne va pas être facile de prouver leur bonne foi. Pour certains d'entre eux, on n'essaiera même pas, parce qu'il ne semble pas y avoir de motif de les soupçonner. Mais, en ce qui concerne Hardman, c'est clair comme le jour : il est bien ce qu'il prétend être, ou il ne l'est pas. Et c'est pourquoi je vous affirme qu'en ce qui le concerne, tout sera en ordre.

— Vous le mettez donc hors de tout soupçon ?

— Pas du tout. Vous m'avez mal compris. Pour autant que je le sache, tout détective américain pourrait avoir des motifs bien à lui pour avoir envie de tuer Ratchett. Non, je vous ai seulement affirmé que nous pouvions accepter tel quel ce que Hardman nous a dit *sur lui-même*. Ce qu'il nous a raconté des circonstances de son engagement par Ratchett est plausible, et sans doute, mais pas à coup sûr, véridique. Et si nous pensons que ce peut être véridique, il nous faut essayer d'en découvrir une confirmation. Elle nous arrive de la manière la plus improbable, dans le témoignage de Hildegarde Schmidt. La description qu'elle nous a faite de l'homme en uniforme des Wagons-lits colle parfaitement. Existe-t-il une autre confirmation de ces deux récits ? Hé oui. Nous avons le bouton trouvé par Mme Hubbard dans son compartiment. Et, vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais il y a d'autres témoignages qui corroborent tout cela.

— Lesquels ?

— Le colonel Arbuthnot et MacQueen ont dit tous les deux qu'ils avaient vu le conducteur passer devant la porte du compartiment dans lequel ils discutaient. Ils n'y ont attaché aucune importance. Mais, messieurs, *Pierre Michel nous a certifié qu'il n'avait pas bougé de son siège, sauf à des occasions bien précises*. Et aucune de ces occasions ne l'aurait conduit à aller tout au bout de la voiture, là où, justement, MacQueen et Arbuthnot étaient installés.

» Nous avons donc quatre témoins, directs ou indirects, pour accréditer l'histoire du petit homme brun à la voix haut perchée en uniforme des Wagons-lits.

— Il reste un point d'ombre, tout de même, fit valoir le Dr Constantine. Si le récit de Hildegarde Schmidt est vrai, comment se fait-il que le véritable conducteur n'ait pas signalé l'avoir vue quand il est parti répondre à l'appel de Mme Hubbard ?

— Je pense qu'il y a une explication à cela. Quand le conducteur est arrivé pour répondre à l'appel de Mme Hubbard, la femme de chambre se trouvait avec la princesse. Et quand elle est ressortie pour retourner dans son propre compartiment, le conducteur était précisément dans celui de Mme Hubbard.

M. Bouc éprouvait des difficultés à contenir son impatience :

— Tout cela est bien bon ! lâcha-t-il. J'admire votre prudence, votre souci d'avancer pas à pas ! Mais je vous fais remarquer que vous n'avez même pas effleuré le point essentiel. Nous sommes tous d'accord pour admettre que cet inconnu existe vraiment. Mais il n'est qu'une seule question qui vaille : *Où est-il passé ?*

Poirot le regarda avec commisération :

— Vous vous trompez du tout au tout. Vous avez tendance à mettre la charrue avant les bœufs. Avant de me demander : « *Où cet homme a-t-il bien pu disparaître ?* », je me demande : « *L'homme correspondant à ce signalement existe-t-il réellement ?* » Car, réfléchissez, si notre homme n'est qu'une invention, un fruit de l'imagination, en quelque sorte, rien n'est plus facile que de le faire disparaître ! C'est pourquoi j'essaie avant toute chose d'établir si l'homme dont on nous parle est réellement fait de chair et de sang !

— Mais si on s'en tient à la conclusion que cet homme existe bel et bien... *Alors ?*... Où est-il en ce moment ?

— Mon cher, à cela il n'y a que deux réponses possibles. Ou bien il est encore à bord du train, caché d'une façon si ingénieuse que nous ne sommes même pas capables d'imaginer ce que pourrait être sa cachette. Ou bien, il est, si j'ose dire, *deux personnes en une seule*. Je veux dire qu'il est, à la fois, l'homme dont Ratchett avait peur... Et l'un des passagers du train, mais si bien déguisé que Ratchett ne l'a pas reconnu.

— Ça, c'est une idée intéressante, sourit M. Bouc, avant de s'assombrir à nouveau. Mais il y a un problème...

Poirot ne lui laissa pas le temps d'achever :

— La taille de notre homme ? C'est ce qui vous inquiète ? À la seule exception du valet de chambre de M. Ratchett, tous les passagers masculins sont grands : l'Italien, le colonel Arbuthnot, Hector MacQueen, le comte Andrenyi. Cela ne nous laisse que le valet de chambre, et c'est une hypothèse peu probable. Mais il y a une autre possibilité. Rappelez-vous la voix « haut perchée »... Cela nous donne un choix. Notre homme peut être déguisé en femme. Ou bien, nous avons vraiment affaire à une femme. Habillée de vêtements d'homme, une grande femme paraîtrait petite.

— Mais, enfin, Ratchett l'aurait su !...

— Il le savait peut-être. On peut imaginer que cette femme, si c'en est une, avait déjà essayé de le tuer en se déguisant en homme. Et Ratchett aurait pu supposer qu'elle referait le même coup. C'est pourquoi il a mis Hardman en garde contre un homme. Mais il s'est contenté de parler d'une voix « haut perchée », « féminine ».

— C'est certes une possibilité, convint M. Bouc. Mais...

— Écoutez, mon ami, je dois vous parler maintenant des contradictions relevées par le Dr Constantine.

Poirot se lança dans un exposé détaillé des conclusions auxquelles le médecin et lui-même étaient parvenus sur la nature des blessures infligées au défunt. M. Bouc, la tête dans les mains, se mit à gémir.

— Je sais, dit Poirot avec douceur. J'imagine parfaitement ce que vous ressentez. On en a le cerveau en ébullition, n'est-ce pas ?

— Nous sommes en plein roman fantastique ! s'écria M. Bouc.

— C'est tout à fait ça. C'est absurde... C'est impossible... Ça ne peut pas être... C'est ce que je me suis dit. Et, en dépit de tout, mes chers amis, c'est ainsi ! Les faits sont têtus !

— C'est de la folie !

— N'est-ce pas ? Mon cher, tout cela paraît si fou que j'ai en permanence le sentiment que tout, en réalité, est d'une grande simplicité. Mais je reconnais que ce n'est là qu'une de mes petites lubies...

— Deux assassins, gémit M. Bouc. Et à bord de l'Orient-Express !

Il en pleurait presque.

— Et maintenant, messieurs, reprit Poirot, jovial, notre histoire fantastique va vous paraître plus incroyable encore. La nuit dernière se trouvaient à bord de notre train deux mystérieux inconnus. D'un côté, l'employé des Wagons-lits qui répond au signalement que nous a

fourni M. Hardman et qui a été vu par Hildegarde Schmidt, par le colonel Arbuthnot et par M. MacQueen. Et puis cette femme en kimono rouge – une femme longue et mince – que j'ai vue moi-même, qu'ont aussi vue Pierre Michel, Mlle Debenham et M. MacQueen. Et qu'a respirée le colonel Arbuthnot, si je puis dire. Qui était cette femme ? Aucune des passagères n'a reconnu posséder un kimono écarlate. Et elle a disparu, elle aussi. Fait-elle une seule et même personne avec notre faux conducteur des Wagons-lits ? Ou bien est-ce quelqu'un d'autre ? Ces deux-là, où se sont-ils envolés ? Et, juste en passant, où se trouvent maintenant l'uniforme des Wagons-lits et le kimono écarlate ?

— Voilà enfin quelque chose de concret ! se réjouit M. Bouc en se dressant sur ses pieds. Nous n'avons qu'à fouiller les bagages de tous les passagers. Ah, oui. Cela, c'est précis !

Poirot se leva lui aussi.

— Je vais faire une petite prophétie, annonça-t-il.

— Vous savez où on les a cachés ?

— J'en ai une vague idée.

— Eh bien, dites-le-nous.

— On trouvera le kimono écarlate dans les valises d'un homme, et l'uniforme des Wagons-lits dans celles de Hildegarde Schmidt.

— Hildegarde Schmidt ? Vous ne pensez tout de même pas que...

— Non. Ce n'est pas ça. Disons que si Hildegarde Schmidt était coupable, il *serait possible* qu'on trouve l'uniforme dans ses bagages. Mais, si elle est innocente, *on l'y trouvera sans l'ombre d'un doute*.

— Mais comment..., reprit M. Bouc.

Il s'arrêta net, et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que tout ce raffut ? On dirait une locomotive haut le pied !

Le vacarme se rapprochait. Il s'agissait en fait des piailllements suraigus d'une femme indignée. On ouvrit à la volée la porte du wagon-restaurant, et Mme Hubbard jaillit :

— Quelle horreur ! cria-t-elle. Quelle horreur ! Dans ma trousse de toilette ! Ma propre trousse de toilette ! Un énorme poignard ! Et il est couvert de sang !

Et, perdant soudain connaissance, elle tomba lourdement sur l'épaule de M. Bouc.

L'arme du crime parle

Avec plus de vigueur que de galanterie, M. Bouc se débarrassa de la bonne dame évanouie dont il veilla à poser la tête sur la table. Le Dr Constantine appela un des serveurs qui arriva en hâte.

— Maintenez-lui la tête dans cette position, ordonna le médecin. Si elle revient à elle, donnez-lui un peu de cognac. C'est bien compris ?

Sur ce, il se lança à la suite de ses deux compagnons. Le crime le passionnait, mais il ne s'intéressait pas le moins du monde aux dames entre deux âges qui tombaient en pâmoison.

On ne saurait exclure que la méthode expéditive qui avait été employée n'ait aidé Mme Hubbard à reprendre plus rapidement ses esprits : à peine quelques minutes plus tard, elle était assise bien droite, buvait le cognac que lui tendait le serveur, et avait déjà repris son flot de paroles :

— Je ne peux vraiment pas vous dire à quel point c'était affreux. Je suis sûre que personne dans ce train ne peut comprendre ce que j'ai ressenti. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours été tellement impressionnable. Rien que de voir du sang... Brrr... Quand j'y repense, je me sens repartir.

Le serveur approcha de nouveau le verre de ses lèvres :

— *Encore un peu*, madame.

— Vous pensez vraiment que ça vaut mieux ? Je n'ai jamais bu une seule goutte d'alcool de toute ma vie. Pas de vin, pas de boisson forte. D'ailleurs, dans ma famille, nous sommes abstinents. Évidemment, si c'est sur avis médical...

Elle reprit quelques gorgées de cognac.

Pendant ce temps-là, Poirot et M. Bouc, suivis comme leur ombre par le Dr Constantine, avaient abandonné le wagon-restaurant et s'étaient précipités vers le compartiment de Mme Hubbard. On aurait dit que tous les passagers s'étaient rassemblés devant la porte. Le conducteur, le visage harassé, peinait à les contenir.

— Mais il n'y a rien à voir, disait-il – et il répétait la même phrase en plusieurs langues.

— Laissez-moi passer, je vous prie, ordonna M. Bouc.

Glissant sa bedaine entre les passagers, il pénétra dans le

compartiment, Poirot sur les talons.

— Je suis vraiment content que vous arriviez, monsieur le directeur, confia le conducteur avec un soupir de soulagement. Tous ces gens ont essayé d'entrer. La dame américaine... Elle a poussé de ces cris ! Ma foi ! J'ai failli croire qu'elle aussi avait été assassinée ! Je suis arrivé à toute vitesse et je l'ai trouvée qui braillait comme une folle. Elle criait qu'il fallait qu'elle vous voie tout de suite, et puis elle est partie en s'égosillant, pour raconter à tout le wagon ce qui venait de se passer !

Il ajouta, montrant le compartiment d'un geste.

— *L'objet* est là, monsieur. Je n'ai touché à rien.

Une grande trousse de toilette, en tissu caoutchouté à carreaux, était suspendue à la poignée de la porte de communication avec le compartiment adjacent. Juste en dessous, sur le plancher, là où Mme Hubbard l'avait laissé tomber, il y avait un poignard. En fait, une arme bon marché, pseudo-orientale, au manche travaillé et à la lame effilée. Des taches pareilles à de la rouille souillaient la lame.

Poirot s'en empara avec des gestes méticuleux.

— Oui, dit-il à mi-voix. Il n'y a pas à s'y tromper. Voilà bien l'arme que nous cherchions. Votre avis, docteur ?

Celui-ci l'examina à son tour.

— Pas besoin de faire trop attention, poursuivit Poirot. Les seules empreintes que nous risquons de trouver seront celles de Mme Hubbard.

— Effectivement, c'est bien l'arme du crime, enchaîna le médecin. La forme de la lame correspond parfaitement à chacune des blessures.

— Ne me dites pas ça, cher ami, je vous en supplie !

Le Dr Constantine en resta interloqué.

— Mais oui, reprit Poirot. Nous n'avons déjà que trop de coïncidences sur les bras. Si deux personnes différentes ont décidé la nuit dernière de poignarder M. Ratchett, ce serait vraiment le comble qu'elles aient comme par hasard choisi une arme identique !

— À mon avis, la coïncidence n'est peut-être pas aussi frappante qu'elle paraît à première vue, fit remarquer le médecin. Des milliers de ces poignards soi-disant authentiques sont fabriqués chaque année et expédiés tout droit aux revendeurs des bazars de Constantinople.

— Vous me mettez un peu de baume au cœur, mais un peu seulement, dit Poirot.

Songeur, il observait la porte de communication. Il décrocha la trousse de toilette et appuya sur la poignée. La porte resta bloquée. Le verrou se trouvait à une trentaine de centimètres au-dessus de la poignée. Poirot l'ouvrit et essaya encore, mais sans plus de succès.

— Nous avons également mis le verrou de l'autre côté, rappelez-vous, fit valoir le médecin.

— Ah oui, c'est vrai, dit Poirot, l'air absent.

Il semblait penser à autre chose et la perplexité plissait son front.

— Tout cela colle, n'est-ce pas ? intervint M. Bouc. L'homme passe par ce compartiment-ci. Au moment où il referme la porte de communication, il touche de la main la trousse de toilette. L'idée lui vient aussitôt d'y cacher son arme encore sanglante. Puis, sans se rendre compte qu'il a réveillé Mme Hubbard, il gagne le couloir par l'autre porte.

— Peut-être bien, oui..., souffla Poirot, toujours aussi lointain. C'est comme cela que ça a dû se passer.

— Mais, enfin, qu'avez-vous ? interrogea M. Bouc. Il y a vraiment quelque chose qui ne vous convainc pas ?

— Et ça ne vous frappe pas, vous ? répondit Poirot, en lui jetant un regard sévère. Non, évidemment non. Enfin, ce n'est qu'un petit rien...

— La dame américaine revient, dit le conducteur en passant sa tête par la porte.

Le Dr Constantine parut gêné. Il se sentait coupable d'avoir abandonné Mme Hubbard à son sort de manière aussi cavalière. Mais elle ne lui adressa aucun reproche car elle concentrait toute son énergie sur un autre sujet :

— Il faut que ce soit bien clair ! s'écria-t-elle, hors d'haleine. Je ne vais pas rester une seconde de plus dans ce compartiment. Même pour un million de dollars, je ne veux pas y dormir encore ce soir.

— Mais, madame...

— Je sais ce que vous allez dire, et je vous réponds tout net qu'il n'en est pas question ! Vraiment, je préférerais rester debout dans le couloir toute la nuit !

Elle se mit à pleurer :

— Ah, si ma fille me voyait... Si elle pouvait voir dans quel état je suis, elle...

— Vous avez mal compris, madame, trancha Poirot. Ce que vous

demandez est tout à fait légitime. Nous allons à l'instant même transférer vos bagages dans un autre compartiment.

Mme Hubbard cessa de se tamponner les yeux de son mouchoir.

— C'est vrai ? Ah ! je me sens déjà mieux. Mais le wagon est plein, et à moins qu'un de ces messieurs...

— Vos valises, madame, expliqua M. Bouc, seront transportées dans l'autre voiture. Vous aurez un compartiment dans le wagon-lit qui a été rattaché à notre train à Belgrade.

— Eh bien, ça, c'est formidable ! Je ne suis pas une femme à ce point nerveuse, mais dormir dans ce compartiment... À côté de ce mort... Il y aurait de quoi me rendre à moitié folle !

— Michel, ordonna M. Bouc, vous emporterez les valises de madame dans un compartiment vide de la voiture d'Athènes.

— Bien, monsieur le directeur. Le même que celui-ci ? Le numéro 3 ?

— Non, intervint Poirot. Je pense qu'il vaudrait mieux que madame ait un compartiment complètement différent. Le 12, par exemple.

— Bien, monsieur.

Le conducteur s'empara des valises. Mme Hubbard se tourna, avec gratitude, vers Poirot :

— C'est vraiment très aimable à vous. J'apprécie votre attention, je vous assure.

— Oh ! je vous en prie, madame. Nous allons vous accompagner pour être sûrs que vous êtes bien installée.

Les trois hommes escortèrent Mme Hubbard. Elle regarda autour d'elle, souriante :

— C'est très bien.

— Cela vous convient, madame ? Ce compartiment est rigoureusement le même que celui que vous venez de quitter.

— Oui. Enfin, c'est-à-dire... Le sens est inversé. Mais ça ne fait rien, parce que avec ces trains, la marche n'arrête pas de changer de sens. J'avais dit à ma fille : « Je veux un compartiment dans le sens de la marche. » Mais elle m'a dit : « Mais, maman, qu'est-ce que ça peut faire ? Vous vous endormirez dans un sens, et, quand vous vous réveillerez, le train roulera dans l'autre. » Et, vous savez, c'est vrai ce qu'elle m'a dit. Hein, hier soir, nous sommes arrivés à Belgrade dans un sens et nous sommes repartis dans l'autre.

— En tout cas, madame, vous êtes satisfaite, maintenant ?

— Oui. Enfin, je n'irais pas jusque-là. Pour l'instant, nous sommes bloqués par toute cette neige sans que personne n'y fasse rien, et mon bateau appareille après-demain.

— Madame, souligna M. Bouc, nous sommes tous dans le même cas. Chacun de nous.

— Effectivement, reconnut Mme Hubbard. Mais personne d'autre que moi n'a eu un assassin dans son compartiment au milieu de la nuit !

— Ce qui continue de m'étonner, madame, intervint Poirot, c'est que notre homme ait pu entrer dans votre compartiment si, comme vous le dites, la porte de communication était verrouillée. Vous êtes sûre et certaine qu'elle était verrouillée ?

— La dame suédoise l'a vérifié sous mes yeux.

— Essayons de reconstituer ce court instant. Vous êtes étendue sur votre lit – Voilà, comme ça... – et vous n'êtes pas en mesure de voir par vous-même si c'est fermé, dites-vous ?

— Oui, à cause de ma trousse de toilette. Oh, mon Dieu ! Il faut que j'en achète une nouvelle. Celle-là me rend malade rien que de la voir.

Poirot prit la trousse de toilette et l'accrocha à la poignée de la porte de communication.

— Voilà, c'est parfait, dit-il. Le verrou est juste en dessous de la poignée, et il est dissimulé par la trousse. Et vous ne pouviez voir de votre lit s'il était fermé ou non.

— Eh bien, c'est ce que je me suis tuée à vous dire.

— Et notre Suédoise, Mlle Ohlsson, se tenait exactement entre vous et la porte. Elle a vérifié le verrou, et elle vous a dit qu'il était fermé.

— C'est bien ça.

— Et pourtant, madame, Mlle Ohlsson a pu se tromper. Regardez ce que je veux dire, expliqua Poirot. Le verrou n'est en fait qu'un levier de métal. Voilà... Quand il est tourné vers la droite, la porte est fermée. Quand il est tourné vers la gauche, elle ne l'est pas. Peut-être s'est-elle contentée d'essayer la porte et, comme le verrou était mis de l'autre côté, elle a supposé que le verrou était fermé aussi dans votre compartiment.

— À mon avis, ç'aurait été vraiment stupide de sa part.

— Madame, les êtres les plus charmants et les plus sympathiques ne

sont pas toujours les plus doués.

— Oui, bien sûr.

— À propos, madame, êtes-vous allée à Smyrne par le train également ?

— Non, j'ai pris un bateau direct pour Istamboul. Un ami de ma fille – M. Johnson... Quelqu'un de très bien... Vous devriez faire sa connaissance – m'attendait à l'arrivée, et m'a fait visiter Istamboul, que j'ai trouvé une ville très décevante. Toute en ruine. Et puis les mosquées, avec ces espèces de machins qu'il faut mettre sur les chaussures... Mais où en étais-je ?

— Vous nous disiez que M. Johnson était venu vous attendre à l'arrivée.

— Ah oui, c'est ça. Eh bien, M. Johnson m'a raccompagnée au port où j'ai pris un bateau des Messageries maritimes françaises à destination de Smyrne. Et le mari de ma fille m'attendait sur le quai. Ah ! je me demande bien ce qu'il dira quand on lui racontera tout ce qui m'arrive ! Ma fille m'avait dit qu'il n'y aurait pas de voyage plus facile et plus sûr. « Vous vous installez dans votre compartiment, elle m'a dit, et vous arriverez tout droit à Paris où quelqu'un de l'American Express viendra vous chercher. » Et, maintenant, alors, comment est-ce que je vais faire pour annuler ma traversée pour les États-Unis ? Je dois les prévenir. Mais je ne peux pas le faire maintenant. Ah, vraiment, c'est terrible !

Une fois encore, Mme Hubbard en avait les larmes aux yeux.

Poirot, qui n'avait pu dissimuler quelque impatience, sauta sur l'occasion :

— Vous avez reçu un choc, madame. Nous allons faire demander au personnel du wagon-restaurant de vous apporter du thé et des gâteaux secs.

— Je ne suis pas sûre d'avoir très envie de thé, dit Mme Hubbard au milieu de ses pleurs. C'est plutôt une habitude anglaise.

— Eh bien, alors, du café, madame. Il vous faut un remontant.

— Ce cognac m'a fait un peu tourner la tête. J'aimerais bien du café.

— Excellent. Vous avez besoin de vous retaper.

— Me quoi ? Me re-taper ? Quelle drôle d'expression !

— Avant cela, madame, je suis obligé de vous importuner avec un petit point de routine. Me permettez-vous d'examiner rapidement le contenu de vos valises ?

— Pour quoi faire ?

— Nous allons fouiller les bagages de tous les passagers, madame. Je ne souhaite pas vous rappeler un souvenir éprouvant. Mais, enfin... N'oubliez pas ce que vous avez trouvé dans votre trousse de toilette !

— Miséricorde ! Vous avez sans doute raison. Je ne pourrais pas survivre à une autre surprise de ce genre !

La fouille fut vite achevée. Mme Hubbard se contentait d'un bagage succinct : un carton à chapeau, une valise bon marché, et un sac de voyage plein à craquer. Leur contenu était simple et ne posa aucun problème. L'opération n'aurait pris que quelques minutes si Mme Hubbard n'avait pas retardé les trois hommes en insistant pour qu'ils accordent toute l'attention qui leur était due aux photographies de « Ma fille » et de deux enfants d'une assez rare laideur. « Les enfants de ma fille. Est-ce qu'ils ne sont pas mignons ? »

15

Armes et bagages

Poirot, suivi de ses deux compagnons, ne fut en mesure de quitter Mme Hubbard qu'après lui avoir adressé toutes sortes de politesses dépourvues de la moindre sincérité, et l'avoir assurée qu'ordre serait donné que du café lui soit apporté.

— C'était un début, mais nous avons fait chou blanc, remarqua M. Bouc. À qui le tour, maintenant ?

— Allons au plus simple. Voyons les compartiments dans l'ordre, les uns après les autres. Ce qui veut dire que nous allons commencer par le numéro 16, cet excellent M. Hardman.

M. Hardman, qui fumait un gros cigare, les accueillit, affable :

— Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs. Enfin... si vous y parvenez. Parce que, pour une réception, c'est un peu étroit.

M. Bouc expliqua le motif de leur intrusion, et le gros détective, compréhensif, hocha la tête :

— Pas de problème. Pour vous dire la vérité, je me demandais pourquoi vous n'aviez pas fait ça plus tôt. Voici les clefs de mes bagages, messieurs, et si vous voulez fouiller aussi mes poches, faites comme chez vous. Voulez-vous que je descende mes valoches ?

— Le conducteur va s'en charger. Michel !

Le contenu des « valoches » de M. Hardman fut rapidement passé au peigne fin. On aurait pu remarquer, tout au plus, qu'elles recelaient une proportion élevée de boissons alcoolisées. M. Hardman adressa un clin d'œil à ses visiteurs.

— Aux frontières, en général, ils ne fouillent pas les valoches... Surtout si on a filé la pièce au conducteur... J'ai distribué judicieusement une bonne pincée de livres turques et, pour le moment, tout s'est bien passé.

— Et à l'arrivée à Paris ?

M. Hardman cligna de l'œil une seconde fois :

— Quand on arrivera à Paris, tout ce qui restera de mes petites provisions tiendra dans un flacon, avec une étiquette « lotion capillaire ».

— Je vois que vous n'êtes pas un partisan résolu de la Prohibition, M. Hardman, sourit M. Bouc.

— Je ne peux pas dire qu'elle m'ait jamais causé beaucoup de souci.

— Je vois, continua M. Bouc. Vous êtes un habitué des bars clandestins. Les *speakeasy*... Il savourait le mot en le prononçant.

— Moi, intervint Poirot, j'aimerais bien aller en Amérique.

— Là-bas, vous découvririez des méthodes sacrément rapides. Il faut réveiller l'Europe. Elle roupille, affirma Hardman.

— C'est vrai, convint Poirot. L'Amérique est la patrie du progrès. Et il y a bien des choses que j'admire chez les Américains, mais – vous allez peut-être me juger un peu vieux jeu – je trouve les Américaines moins séduisantes que mes compatriotes. Une femme française, ou belge, coquette, charmante... pas une fille au monde ne lui arrivera jamais à la cheville.

Hardman se tourna vers la fenêtre et scruta un instant l'épaisseur de la neige.

— Vous avez peut-être raison, M. Poirot. Mais j'ai dans l'idée que, dans chaque pays, ce sont les filles du coin qu'on trouve les plus belles.

Ses paupières battaient, comme si la réverbération de la neige l'avait ébloui.

— Ça fait mal aux yeux, ce machin-là, ajouta-t-il. Dites-moi, messieurs, toute cette histoire commence à me taper sur le système. Un meurtre, la neige, et tout et tout, et moi je n'ai rien à faire. Juste à attendre, et à tuer le temps. Moi, j'ai besoin de m'occuper de quelque

chose ou de courir après quelqu'un.

— Je reconnais bien là l'effervescence qui caractérise le Nouveau Monde, sourit Poirot.

Le conducteur remit en place les bagages de l'Américain, et ils passèrent au compartiment suivant. Assis dans un coin, le colonel Arbuthnot lisait un magazine en fumant sa pipe.

Poirot expliqua le but de leur venue. Le colonel n'éleva aucune objection. Il avait deux lourdes valises de cuir.

— Le reste de mes affaires a été expédié par bateau, expliqua-t-il.

Comme la plupart des militaires, le colonel aimait les bagages bien rangés, et leur examen ne prit qu'un court moment. Poirot remarqua un paquet de nettoie-pipes.

— Vous utilisez toujours la même marque ? demanda-t-il.

— En général. Quand j'arrive à en trouver.

— Ah ! fit Poirot.

Les nettoie-pipes étaient identiques à celui qu'il avait ramassé sur le plancher du compartiment de Ratchett. Le Dr Constantine lui fit la même remarque quand ils furent à nouveau dans le couloir.

— Tout de même, lui murmura Poirot, j'ai de la peine à le croire. Ce n'est pas dans son caractère. Et quand on a dit ça, on a tout dit.

La porte du compartiment suivant, celui de la princesse Dragomirov, était fermée. Ils frappèrent, et ils entendirent la voix profonde de la princesse :

— *Entrez !*

M. Bouc fit office de porte-parole. Avec déférence et courtoisie, il exposa les raisons d'une telle invasion. La princesse l'écouta sans rien dire, son petit visage de crapaud toujours impassible.

— Messieurs, si c'est nécessaire, dit-elle enfin avec calme, tout est à votre disposition. Ma femme de chambre a les clefs. Elle va s'occuper de cela avec vous.

— C'est toujours votre femme de chambre qui a les clefs, madame ? demanda Poirot.

— Absolument, monsieur.

— Et que se passerait-il si, pendant la nuit, au passage d'une frontière, un douanier demandait l'ouverture de l'une de vos valises ?

— C'est tout à fait improbable, répondit la vieille dame en haussant

les épaules. Et, si cela arrivait, eh bien, le conducteur irait la chercher.

— Implicitement, vous lui faites donc pleinement confiance, madame ?

— Je vous l'ai déjà dit, rétorqua la princesse, toujours aussi calme. Je n'emploie pas de personne en qui je n'ai pas confiance.

— Oui, reprit Poirot, pensif. La confiance, de nos jours, c'est inestimable. Et sans doute vaut-il mieux avoir à son service une femme simple en qui on puisse avoir pleine confiance qu'une soubrette plus chic... Une jolie Parisienne, par exemple.

Il vit ses yeux pleins d'intelligence se fixer sur lui.

— Que voulez-vous insinuer, monsieur Poirot ?

— Mais... rien, madame. Rien du tout.

— Mais si, bien sûr. Vous pensez, n'est-ce pas, qu'une femme comme moi devrait avoir une Française élégante pour veiller sur ses toilettes ?

— Disons, madame, que ce serait plus conforme aux usages.

Elle secoua la tête :

— Schmidt m'est dévouée. Et le dévouement, ça n'a pas de prix.

L'Allemande arrivait avec les clefs. La princesse, s'adressant à elle dans sa propre langue, lui ordonna d'ouvrir les valises et d'aider ces messieurs pendant la fouille. Elle-même se tint dans le couloir, à regarder la neige par la fenêtre. Poirot demeura à côté d'elle, laissant à M. Bouc le soin de l'examen des bagages.

Elle eut un sourire sardonique :

— Eh bien, monsieur, le contenu de mes valises ne vous intéresse donc pas ?

— Madame, croyez-moi, ce n'est qu'une formalité. Rien de plus.

— En êtes-vous si sûr ?

— Tout à fait, madame, en ce qui concerne vos bagages.

— Et pourtant je connaissais et j'aimais Sonia Armstrong. Qu'est-ce que vous croyez donc ? Que je n'aurais pas été souiller mes mains en tuant une canaille comme ce Cassetti ? C'est vrai, vous avez peut-être raison.

Elle se tut un moment, puis déclara :

— Savez-vous ce que j'aurais aimé faire d'un homme comme lui ? J'aurais voulu pouvoir appeler mes gens et leur ordonner : « Fouettez cet homme à mort, et jetez son cadavre sur le fumier ! » Quand j'étais

jeune, monsieur, c'est ce que l'on faisait.

Poirot se taisait, attentif.

Elle le considéra soudain, impérieuse :

— Vous ne dites pas un mot, monsieur Poirot. Que pensez-vous, je me le demande ?

Il la regarda à son tour, droit dans les yeux :

— Je pense, madame, que toute votre force est dans votre volonté. Pas dans vos bras.

Elle regarda ses bras minces vêtus de noirs, qui s'achevaient par des mains jaunâtres, telles des serres chargées de bagues.

— Vous avez raison, dit-elle, il ne leur reste plus de force. Plus du tout. Je ne sais si je dois m'en réjouir ou le regretter.

Puis elle se retourna brusquement vers le compartiment où sa femme de chambre s'affairait à remettre de l'ordre dans les valises.

La princesse coupa court aux excuses de M. Bouc :

— Vous n'avez aucun besoin de vous excuser, monsieur, dit-elle. Un meurtre a été commis, et certaines démarches doivent être accomplies. C'est comme ça.

— Vous êtes trop aimable, madame.

Elle salua leur départ d'une légère inclinaison de la tête.

Les portes des deux compartiments suivants étaient, elles aussi, fermées. M. Bouc s'arrêta et se gratta le haut du crâne.

— Diable ! s'écria-t-il. Nous risquons d'avoir des problèmes. Ces gens-là ont des passeports diplomatiques, et leurs bagages sont dispensés de toute vérification.

— Pour les douanes, oui. Mais quand il s'agit d'un meurtre, c'est différent.

— Je sais. Tout de même... La Compagnie n'aime pas les complications...

— Ne vous en faites pas, cher ami. Le comte et la comtesse seront raisonnables. Voyez comme la princesse Dragomirov a été aimable !

— C'est vraiment une grande dame. Ces deux-là sont de la même espèce, mais le comte m'a fait l'effet d'être un homme quelque peu irascible. Il était furieux quand vous avez insisté pour interroger sa femme. Et cela va l'exaspérer encore davantage. Supposons... euh... que nous les oublions. Après tout, ils n'ont rien à voir avec cette

affaire. Je ne vois pas pourquoi je me créerais des problèmes.

— Je ne partage pas votre sentiment, répondit Poirot. J'ai la certitude que le comte Andrenyi se montrera parfaitement raisonnable. En tout cas, essayons.

Et, avant même que M. Bouc n'ait pu placer un mot, il frappa fermement à la porte du compartiment numéro 13.

— Entrez ! cria une voix.

Le comte était assis dans le coin près de la porte et lisait un journal. La comtesse était lovée dans le coin opposé, près de la fenêtre. Un oreiller sous la tête, elle semblait avoir dormi.

— Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit Poirot. Je vous prie d'excuser cette intrusion. Nous sommes contraints de procéder à la fouille de tous les bagages. Dans la plupart des cas, ce n'est qu'une formalité, mais nous devons y procéder cependant. M. Bouc fait valoir qu'en tant que titulaires de passeports diplomatiques, vous pourriez à juste titre demander à être dispensés de cet examen.

Le comte réfléchit quelques instants :

— Je vous remercie, finit-il par dire. Mais il ne me paraît pas souhaitable qu'une exception soit faite dans mon cas. Je préfère que mes bagages soient vérifiés comme ceux des autres passagers.

Il se tourna vers son épouse :

— Vous n'y voyez pas d'objection, Elena, j'espère ?

— Pas le moins du monde, dit la comtesse sans la moindre hésitation.

Une fouille rapide, et plutôt pour la forme, fut aussitôt menée. Poirot semblait prendre soin de masquer son embarras en multipliant les remarques futiles :

— Il y a encore une étiquette humide sur votre valise, dit-il en soulevant une valise de maroquin bleu, marquée d'initiales et d'une couronne comtale.

La comtesse ne répliqua pas. L'ensemble de l'opération paraissait lui causer un ennui profond. Elle restait repliée dans son coin, à regarder d'un air songeur par la fenêtre, pendant que ses bagages étaient examinés dans le compartiment adjacent.

Poirot acheva la fouille en ouvrant la petite armoire placée au-dessus du lavabo et en jetant un coup d'œil rapide à ce qu'elle contenait : une éponge, de la crème pour le visage, de la poudre de riz et un petit flacon marqué *Trional*.

Puis, avec un échange de politesses de part et d'autre, les trois hommes se retirèrent.

Ils passèrent sans s'arrêter devant le compartiment qu'avait occupé Mme Hubbard, celui de Ratchett, celui de Poirot, et parvinrent au premier des compartiments de seconde classe, celui des lits numéros 10 et 11.

Mary Debenham lisait un livre. Greta Ohlsson dormait du sommeil du juste, mais s'éveilla en sursaut à leur arrivée.

Poirot répéta ses explications. La Suédoise paraissait inquiète, Mary Debenham calme et indifférente.

Il s'adressa d'abord à Greta Ohlsson :

— Si vous le permettez, mademoiselle, nous regarderons vos bagages en premier. Ensuite, vous serez peut-être assez gentille pour aller voir comment va Mme Hubbard. On a déménagé ses affaires dans un compartiment de l'autre voiture, mais elle est encore très choquée par la découverte qu'elle a faite. J'ai commandé qu'on lui apporte du café, mais je pense qu'elle est de ces personnes pour qui parler est aussi vital que respirer.

La Suédoise au grand cœur exprima aussitôt son accord. Elle irait sur-le-champ. La pauvre Mme Hubbard devait avoir subi un grand choc nerveux, alors qu'elle était déjà bouleversée par le voyage et par la séparation d'avec sa fille. Oui, oui, elle partait immédiatement – ses valises n'étaient pas fermées à clef – et elle emportait avec elle des sels d'ammoniac.

Elle sortit en hâte. Son bagage fut vite vu. Il était assez réduit. Il était évident qu'elle ne s'était pas aperçue de ce qui était arrivé à son carton à chapeaux.

Mlle Debenham avait posé son livre et observait Poirot. Quand il les lui demanda, elle lui tendit les clefs de ses valises. Alors qu'il ouvrait le couvercle de la première, elle demanda :

— Pourquoi avez-vous fait partir Mlle Ohlsson ?

— Moi, mademoiselle ? Mais pour s'occuper de Mme Hubbard.

— C'est un excellent prétexte... Mais c'est un prétexte tout de même.

— Je ne vous suis pas, mademoiselle.

— Je suis sûre que vous me comprenez parfaitement.

Elle lui sourit :

— Vous vouliez me voir seule, n'est-ce pas ?

- Vous me faites dire ce que je ne dis pas, mademoiselle.
- Et penser ce que vous ne pensez pas ? Non, je ne vous crois pas. Vous avez déjà votre petite idée. N'ai-je pas raison ?
- Mademoiselle, nous avons un proverbe...
- *Qui s'excuse s'accuse...* C'est à cela que vous faites allusion ? Faites-moi la grâce de m'accorder un certain sens de l'observation et un peu de bon sens aussi. Pour une raison quelconque, vous vous êtes mis dans la tête que j'en sais plus en réalité sur cette histoire sordide. Sur le meurtre d'un homme que je n'avais jamais vu auparavant.
- Vous vous imaginez des choses, mademoiselle.
- Non, je n'imagine rien du tout. Mais il me semble qu'on perd beaucoup de temps en ne disant pas la vérité. En tournant autour du pot au lieu d'en venir droit au fait.
- Et vous, vous n'aimez pas perdre votre temps. Non, vous aimez aller droit au fait. Vous êtes pour la méthode directe. Eh bien, je vais vous en donner, moi, de la méthode directe. Je vais vous demander ce que veulent dire certains mots que j'ai entendus par hasard pendant notre voyage depuis la Syrie. À la gare de Konya, mademoiselle, je suis descendu sur le quai pour me dégourdir les jambes. Au beau milieu de la nuit, j'ai entendu votre voix, et celle du colonel. Vous lui disiez : « *Pas maintenant ! Pas maintenant ! Quand tout sera fini. Quand ce sera enfin derrière nous.* » Voulez-vous, mademoiselle, me dire ce que signifiaient vos paroles ?
- Pensez-vous que je faisais allusion à... un meurtre ? demanda-t-elle d'une voix tranquille.
- C'est moi qui pose les questions, mademoiselle.
- Elle soupira, et demeura un moment perdue dans ses pensées. Puis, comme si elle s'arrachait à elle-même, elle finit par dire :
- Mes paroles avaient effectivement un sens, monsieur, mais je ne puis pas vous le révéler. Je peux seulement vous donner solennellement ma parole que je n'avais jamais de ma vie vu ce Ratchett avant de le rencontrer dans ce train.
- Donc... vous refusez de m'expliquer vos paroles ?
- Oui. Si vous voulez l'entendre comme cela, je refuse. Elles concernent... une tâche que j'ai entreprise.
- Une tâche qui est aujourd'hui achevée ?
- Que voulez-vous dire ?

— Elle est achevée, n'est-ce pas ?

— Pourquoi voulez-vous absolument croire cela ?

— Écoutez-moi, mademoiselle. Je vais vous remettre en mémoire un autre incident. Avant que nous n'arrivions à Istamboul, notre train a été retardé. Cela vous a extrêmement agitée, mademoiselle. Alors que vous êtes si calme, si maîtresse de vous, vous avez perdu votre sang-froid.

— J'avais peur de manquer la correspondance.

— C'est ce que vous dites. Mais, mademoiselle, l'Orient-Express part d'Istamboul tous les jours de la semaine. Au pire, si vous aviez manqué la correspondance, vous n'auriez été retardée que de vingt-quatre heures.

Pour la première fois, Mlle Debenham laissa voir qu'elle perdait patience :

— Vous ne paraissez pas capable d'imaginer qu'on peut avoir des amis à Londres qui attendent votre arrivée, et qu'une journée de retard bouleverse toutes sortes d'arrangements et provoque une foule de problèmes.

— Ah ! C'est de cela qu'il s'agit ! Vous avez des amis qui vous attendent ? Et vous ne voulez pas leur causer des problèmes ?

— Naturellement.

— Eh bien... Ça, c'est curieux.

— Qu'est-ce qui est curieux ?

— Voyez-vous, à bord de ce train, de nouveau, nous sommes en retard. Et, cette fois, c'est un retard bien plus grave, puisque vous n'avez plus aucune possibilité d'envoyer un télégramme à vos amis, ou de les appeler à longue... à longue...

— À longue distance ? Au téléphone, vous voulez dire ?

— Oui, c'est cela. Un appel intermondain, comme vous dites en Angleterre.

En dépit d'elle-même, elle esquissa un sourire :

— Un appel interurbain, le corrigea-t-elle. Mais oui, comme vous le dites, c'est extrêmement ennuyeux de ne pas pouvoir communiquer, que ce soit par télégramme ou par téléphone.

— Et pourtant, mademoiselle, cette fois-ci, votre comportement est tout différent. Vous ne montrez aucune impatience. Vous êtes calme et détachée.

Mary Debenham rougit et se mordit les lèvres. Elle ne souriait plus.

— Vous ne répondez pas, mademoiselle ?

— Pardonnez-moi. Je ne pensais pas que vous attendiez une réponse.

— Si, mademoiselle. Sur l'explication de votre changement d'attitude.

— Monsieur Poirot, vous n'avez pas le sentiment que vous faites beaucoup de bruit pour pas grand-chose ?

Poirot écarta les bras dans un geste d'excuse :

— Ce doit être un défaut de nous autres, détectives. Nous pensons qu'un comportement doit toujours être cohérent. Les sautes d'humeur nous dérangent.

Mary Debenham s'abstint de répondre.

— Vous connaissez bien le colonel Arbuthnot, mademoiselle ?

Il eut l'impression que ce changement de sujet la soulageait :

— Je l'ai rencontré pour la première fois pendant ce voyage.

— Avez-vous la moindre raison de penser qu'il pouvait connaître ce Ratchett ?

Elle secoua la tête :

— Je suis sûre que non.

— Pourquoi en êtes-vous si sûre ?

— Rien qu'à sa façon de parler.

— Et pourtant, mademoiselle, nous avons trouvé l'un des nettoie-pipes du colonel sur le plancher du compartiment de l'homme qui a été tué. Et il se trouve que le colonel est le seul voyageur de ce train à fumer la pipe.

Il ne la lâchait pas des yeux, mais elle ne manifesta ni surprise ni émotion.

— Cela n'a pas de sens. C'est absurde. Le colonel Arbuthnot est bien le dernier homme au monde à pouvoir se trouver mêlé à un crime ! Surtout à un crime aussi spectaculaire que celui-là !

Cela paraissait si vrai que Poirot faillit lui dire qu'il était d'accord avec elle. Mais il se borna à remarquer :

— Puis-je vous rappeler, mademoiselle, que vous ne le connaissez quand même pas très bien ?

— Je connais assez bien les hommes de son genre, répondit-elle en haussant les épaules.

Il lui demanda très doucement :

— Vous refusez toujours de me donner la signification de vos paroles : « *Quand ce sera enfin derrière nous ?* »

— Je n'ai rien à ajouter, rétorqua-t-elle froidement.

— Cela ne fait rien, dit Hercule Poirot. Je finirai bien par trouver.

Il s'inclina et, quittant le compartiment, referma la porte derrière lui.

— Était-ce bien sage, cher ami ? s'interrogea ensuite M. Bouc. Vous l'avez mise sur ses gardes... Et, à travers elle, vous avez mis en garde le colonel lui aussi.

— Mon cher, quand vous voulez attraper un lapin, vous mettez un furet dans son terrier. Et si le lapin est là, il détale. Je n'ai pas fait autre chose.

Ils entrèrent ensuite dans le compartiment de Hildegarde Schmidt. Debout, elle les attendait, le visage respectueux mais dépourvu d'émotion.

Poirot ne jeta qu'un bref coup d'œil à la petite valise qui était posée sur la banquette. Puis il fit signe à l'employé de descendre la valise plus grande qui se trouvait dans le casier à bagages.

— Les clefs ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas fermé, monsieur.

Poirot déboucla les fermetures et souleva le couvercle :

— Ah, ah ! s'écria-t-il, tourné vers M. Bouc. Vous vous souvenez de ce que je vous avais dit ? Regardez donc une minute !...

Sur le dessus de la valise, se trouvait, hâtivement roulé, un uniforme marron de la Compagnie des Wagons-lits.

L'impassibilité de la femme de chambre se changea en affolement :

— *Ach !* cria-t-elle. Ce n'est pas à moi ! Je n'ai pas mis ça là ! Je n'ai pas ouvert cette valise depuis notre départ d'Istamboul ! C'est vrai, c'est vrai, je le jure !

Elle les regardait l'un après l'autre, suppliante.

Poirot la prit doucement par le bras pour la calmer :

— Mais non, mais non. Je vous assure qu'il n'y a pas de problème.

Nous vous croyons. Ne vous inquiétez pas. Je suis aussi sûr que vous n'avez pas caché cet uniforme là que je suis sûr que vous êtes une bonne cuisinière. Vous voyez... Vous êtes bonne cuisinière, n'est-ce pas ?

Étonnée, l'Allemande sourit malgré son angoisse.

— Oui, bien sûr, toutes mes patronnes l'ont dit. Je...

Elle s'arrêta net, bouche bée, à nouveau inquiète.

— Non, non, reprit Poirot, je vous assure qu'il n'y a pas de problème. Voyez, je vais vous expliquer comment ça s'est passé. Cet homme, celui que vous avez vu en uniforme des Wagons-lits, sort du compartiment de l'homme qui a été tué. Il manque de vous rentrer dedans. Il n'a pas de chance. Il pensait que personne ne le verrait. Que va-t-il faire ? Il faut qu'il se débarrasse de cet uniforme, qui ne le protège plus, mais qui peut le mettre en danger.

Il regardait M. Bouc et le Dr Constantine, qui l'écoutaient avec la plus grande attention.

— Vous voyez, poursuivit Poirot, il y a toute cette neige. Ça change tous ses plans. Où peut-il bien cacher ces vêtements ? Tous les compartiments sont occupés. Et voilà qu'il passe devant un compartiment dont la porte est grande ouverte. Il voit qu'il est vide. Ce doit être celui de la jeune femme qu'il vient de bousculer. Il se glisse à l'intérieur, enlève l'uniforme, et le roule en boule dans la valise qui est dans le casier. Tout lui donne à penser que ce ne sera pas découvert tout de suite.

— Et alors ? demanda M. Bouc.

— Nous en discuterons, répondit Poirot, avec un regard significatif.

Il prit la tunique. Il manquait un bouton, le troisième à partir du bas. Puis il fouilla les poches et en sortit une clef carrée de conducteur, destinée à ouvrir la porte des compartiments.

— Voilà qui explique comment notre homme pouvait passer par des portes fermées, constata M. Bouc. Toutes ces questions à Mme Hubbard étaient inutiles. Verrouillée ou pas, il a pu utiliser sans problème la porte de communication. Et, après tout, s'il avait un uniforme des Wagons-lits, pourquoi n'aurait-il pas eu une clef des Wagons-lits, hein ?

— Pourquoi pas, en effet ? admit Poirot.

— Nous aurions dû nous en douter. Vous vous souvenez ? Michel nous a dit que la porte du compartiment de Mme Hubbard qui donne sur le couloir était fermée quand il a répondu à la sonnerie.

— C'est bien cela, monsieur, confirma le conducteur. C'est pour ça que j'ai pensé que la dame avait eu un cauchemar.

— Maintenant, c'est tout simple, reprit M. Bouc. Notre homme avait sans aucun doute l'intention de refermer la porte de communication, elle aussi. Mais il a peut-être entendu que quelqu'un bougeait dans la couchette, et il a pris peur.

— Il ne nous reste plus, conclut Poirot, qu'à découvrir le kimono écarlate.

— C'est vrai. Et les deux compartiments qu'il nous reste à voir sont occupés par des hommes.

— Nous allons fouiller quand même.

— Oui, bien sûr. Et, de toute façon, je n'ai pas oublié votre prophétie.

Hector MacQueen accepta la fouille de bonne grâce :

— Eh bien, faites comme vous voulez, déclara-t-il avec un triste sourire. J'ai l'impression que c'est moi la personne la plus suspecte de tout le train. Et si par hasard vous découvrez un testament dans lequel le vieux me lègue toute sa fortune, mon sort sera scellé !

M. Bouc lui lança un regard inquisiteur.

— Ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie, se hâta d'ajouter MacQueen. Il ne m'aurait jamais laissé un sou. Je lui étais utile, c'est tout. Pour les langues étrangères et ainsi de suite. Vous risquez souvent de vous faire avoir, vous savez, si vous ne parlez rien d'autre que l'américain. Je ne peux pas dire que je suis moi-même un interprète, mais je connais ce que j'appellerai le français, l'allemand et l'italien des magasins et des hôtels.

Il parlait plus fort que de coutume. On aurait dit que la fouille le mettait mal à l'aise en dépit de la bonne volonté qu'il avait affichée.

Poirot émergea.

— Rien, dit-il. Même pas un codicille compromettant !

MacQueen soupira :

— Eh bien, voilà au moins un poids qui m'est ôté !

Ils passèrent dans le dernier compartiment. L'examen des valises du gros Italien et du valet de chambre ne donna aucun résultat.

Les trois hommes, se regardant l'un l'autre, se tenaient au bout du wagon-lit.

— Et maintenant ? demanda M. Bouc.

— Retournons au wagon-restaurant, décida Poirot. Nous savons maintenant tout ce qu'il est possible de savoir. Nous sommes en possession des témoignages des passagers. Nous avons fouillé leurs bagages. Et nous avons aussi ce que nos yeux ont vu. Nous n'avons plus aucune aide à espérer. Notre rôle, maintenant, c'est de faire travailler notre matière grise.

Il sortit de sa poche son étui à cigarettes et le trouva vide.

— Je vous rejoins tout de suite, dit-il à ses compagnons. J'ai besoin de mes cigarettes. Vraiment, nous avons là une affaire étonnante, très complexe. Qui donc portait le kimono écarlate ? Et où est-il donc maintenant ? Je voudrais bien le savoir. Dans toute cette enquête, il y a un élément – je ne sais lequel – qui m'échappe ! Mais si c'est complexe, c'est parce qu'on a fait en sorte que ce soit complexe. Nous en reparlerons. Excusez-moi une seconde.

Il parcourut rapidement le couloir jusqu'à son propre compartiment. Il savait qu'il lui restait une cartouche de cigarettes dans une de ses valises.

Il l'attrapa et fit jouer les serrures.

Puis il eut un haut-le-corps et se laissa tomber sur sa couchette, les yeux écarquillés.

On avait posé sur le haut de sa valise un fin kimono de soie écarlate brodé de dragons.

— Alors c'est comme ça ! siffla-t-il. Un défi. Très bien ! Je relève le gant !

TROISIÈME PARTIE

POIROT PREND DU RECUL

1

Lequel ?

M. Bouc et le Dr Constantine étaient en grande conversation quand Poirot pénétra dans le wagon-restaurant. M. Bouc semblait très déprimé.

— Le voilà ! dit-il en voyant Poirot.

Puis il ajouta, pendant que son ami prenait place :

— Si vous venez à bout de cette affaire, mon cher, je me mettrai à croire aux miracles.

— Elle vous inquiète, cette affaire ?

— Bien sûr, qu'elle m'inquiète. Pour moi, tout cela n'a ni queue ni tête.

— Je partage cet avis, ajouta le médecin. Pour être franc, je ne vois pas ce que vous allez bien pouvoir faire maintenant.

— Non ? s'étonna Poirot.

Il sortit son étui et alluma l'une de ses fines cigarettes. Son regard devint rêveur.

— Pour moi, dit-il, c'est bien là ce qui fait l'intérêt de cette affaire. Toutes les voies normales de la procédure d'enquête nous sont interdites. Tous ces gens qui nous ont fourni un témoignage, nous disent-ils la vérité, ou bien mentent-ils ? Nous n'avons aucun moyen de le déterminer... Sauf si nous trouvons ce moyen par nous-mêmes. Et là, cela devient un exercice purement intellectuel.

— C'est bien joli, tout ça, grogna M. Bouc. Mais qu'est-ce que vous avez pour aller de l'avant ?

— Je viens de vous le dire. Nous avons les témoignages des passagers, et nous avons aussi ce que nos propres yeux ont vu.

— Ils sont jolis, les témoignages des passagers ! Ils ne nous ont rien appris du tout.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, mon cher, dit Poirot en secouant la tête. Ces témoignages nous ont apporté de nombreux éléments très intéressants.

— Évidemment..., ironisa M. Bouc. Je n'ai pas eu l'occasion de m'en apercevoir.

— C'est parce que vous n'avez pas bien écouté.

— Eh bien, dites-le-moi. Qu'est-ce qui m'a échappé ?

— Je ne vais prendre qu'un seul exemple. Le tout premier témoignage. Celui du jeune MacQueen. À mon avis, il a eu une phrase des plus significatives.

— À propos des lettres de menaces ?

— Non, pas à propos des lettres. Si ma mémoire est bonne, il nous a dit très exactement : *« Nous avons beaucoup voyagé. M. Ratchett voulait connaître le vaste monde. Mais il ne parlait pas d'autre langue que l'anglais, ce qui le gênait énormément. En fait, j'étais plus son accompagnateur que son secrétaire. »*

Le regard de Poirot allait de M. Bouc au Dr Constantine :

— Eh bien ? Vous ne voyez toujours pas ? Vous êtes inexcusables, car MacQueen vient tout juste de vous donner une deuxième chance de comprendre quand il nous a dit : *« Vous risquez souvent de vous faire avoir si vous ne parlez rien d'autre que l'américain. »*

— Vous êtes en train de nous dire que..., fit M. bouc, toujours perplexe.

— Que vous êtes exigeants ! Vous voudriez qu'on vous dise tout en mots d'une seule syllabe ! Mais j'y viens ! *M. Ratchett ne parlait pas un traître mot de français*. Et pourtant, la nuit dernière, quand le conducteur a répondu à son appel, c'est une voix parlant *en français* qui lui a dit que c'était une erreur et qu'on n'avait pas besoin de lui. Et j'ajoute que la phrase qui a été employée était grammaticalement impeccable, et qu'elle n'aurait pas été utilisée par quelqu'un n'ayant qu'une connaissance sommaire de la langue française : « *Ce n'est rien. Je me suis trompé...* »

— Mais, c'est vrai, ça, s'écria le Dr Constantine tout excité. Nous aurions dû nous en apercevoir. Je me rappelle avec quelle insistance vous nous avez rapporté ces paroles. Et je comprends maintenant vos réticences à faire confiance à l'heure qui nous était donnée par la montre du mort. À 0 heure 37, Ratchett était mort...

— ... et c'est son meurtrier qui parlait, acheva M. Bouc.

— N'allons pas si vite, dit Poirot, levant la main comme pour freiner son auditoire, et ne considérons pas comme avérées plus de choses que nous ne le pouvons. Tout ce que l'on peut avancer en toute certitude, je crois, c'est qu'à 0 heure 37, *une autre personne* se trouvait dans le compartiment de Ratchett, et que cette personne était de nationalité française, ou parlait un français parfait.

— Vous êtes vraiment très prudent, mon vieux.

— Il vaut mieux progresser pas à pas. Rien ne nous prouve que Ratchett était déjà mort à cette heure-là.

— Mais il y a ce cri qui vous a réveillé.

— Oui. Cela, c'est vrai.

— Et, d'une certaine façon, réfléchit M. Bouc, cet élément nouveau ne change pas grand-chose. Vous avez entendu quelqu'un s'agiter dans le compartiment à côté du vôtre. Ce quelqu'un n'était pas Ratchett, mais l'autre homme. À coup sûr, il essuie le sang de ses mains, met un peu d'ordre dans le compartiment après son crime, et brûle la lettre compromettante. Puis il attend que tout soit redevenu silencieux, et, quand il croit que la voie est libre et qu'il est en sécurité, il ferme la porte du couloir du compartiment de Ratchett et met la chaîne de sûreté, puis il déverrouille la porte de communication avec le compartiment de Mme Hubbard et prend ainsi la poudre d'escampette. En fait, les choses se passent exactement comme nous l'avions pensé, *avec cette différence que Ratchett a été tué une demi-heure plus tôt*, et que la montre a été réglée sur 1 heure et quart pour créer un alibi.

— À y bien regarder, ce n'est pas un alibi bien fameux, fit valoir

Poirot. Les aiguilles de la montre indiquaient 1 heure 15, c'est-à-dire très précisément le moment où l'assassin quittait les lieux du crime.

— C'est vrai, reconnut M. Bouc, étonné. Mais alors, à votre avis, que signifie l'heure indiquée par la montre ?

— Si – je dis bien si – on a volontairement faussé l'heure, cela *doit* avoir un sens. Ma première réaction serait de faire porter nos soupçons sur toute personne ayant justement un solide alibi pour l'heure qui nous est donnée, c'est-à-dire 1 heure 15.

— Tout à fait, tout à fait, approuva le médecin. Le raisonnement se tient.

— Mais, reprit Poirot, nous devons aussi nous intéresser à l'heure à laquelle notre inconnu est *entré* dans le compartiment de Ratchett. Quand a-t-il eu la possibilité de le faire ? Sauf à supposer que le véritable conducteur, Pierre Michel, est son complice, il n'y a qu'un seul moment dans la soirée où cela a été possible : pendant notre arrêt en gare de Vinkovci. Quand nous avons quitté Vinkovci, le conducteur, de sa place, voyait l'ensemble du couloir, et, si un passager n'aurait pas particulièrement fait attention à un faux employé des Wagons-lits, *la* personne qui aurait immédiatement remarqué un imposteur, c'est bien le vrai conducteur. Mais, pendant que le train était en gare de Vinkovci, le conducteur se trouvait sur le quai, et la voie était libre.

— Ce qui fait qu'en vertu de notre raisonnement précédent, il ne peut s'agir que de l'un des passagers, insista M. Bouc. Nous en revenons à notre point de départ. Mais lequel ?

— J'ai préparé une petite liste, sourit Poirot. Si vous voulez bien y jeter un coup d'œil, je crois que cela vous rafraîchira la mémoire.

M. Bouc et le Dr Constantine se penchèrent tous les deux sur le document. D'une écriture très nette, avec méthode, le détective avait inscrit les noms des témoins dans l'ordre dans lequel ils avaient été interrogés.

Hector McQueen	Citoyen américain. Lit n° 6 2 ^e classe.
<i>Mobile</i>	— Pourrait découler de sa collaboration avec le mort.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. (Corroboré par le colonel Arbutnot entre minuit et 1 heure 30, et par le conducteur entre 1 heure 15 et 2 heures.)
<i>Preuves</i>	— Aucune.
<i>Présomptions</i>	— Aucune.
Conducteur	Citoyen français.
Pierre Michel	
<i>Mobile</i>	— Aucun.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures (A été vu dans le couloir par H.P. au moment même où l'inconnu a parlé depuis le compartiment de Ratchett à 0 h 37.) De 1 heure à 1 heure 16, corroboré par les deux autres conducteurs.
<i>Preuves</i>	— Aucune.
<i>Présomptions</i>	— La découverte de l'uniforme des Wagons-lits joue en sa faveur, puisqu'elle semble prouver qu'on a tenté de l'impliquer.
Edward Masterman	Citoyen britannique. Lit n° 4 2 ^e classe.

Mobile	— Peut découler de son lien avec le mort, dont il était le valet de chambre.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. (Corroboré par Antonio Foscarelli.)
<i>Preuves</i>	— Aucune, sauf qu'il est le seul dont la taille et la corpulence correspondent à l'uniforme des Wagons-lits. Mais il paraît très improbable qu'il parle bien français.
Mme Hubbard	Citoyenne américaine. Lit n° 3 1 ^{re} classe.
<i>Mobile</i>	— Aucun.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. (Pas de confirmation.)
<i>Preuves ou présomptions</i>	— Son récit sur la présence d'un homme dans son compartiment est attesté par les témoignages de Hardman et de Hildegarde Schmidt.
Greta Ohlsson	Citoyenne suédoise. Lit n° 10 2 ^e classe.
<i>Mobile</i>	— Aucun.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. (Corroboré par Mary Debenham.) N.B. A été la dernière à voir Ratchett vivant.
Princesse Dragomirov	Citoyenne française naturalisée. Lit n° 14 1 ^{re} classe.

<i>Mobile</i>	— Intime de la famille Armstrong. Était la marraine de Sonia Armstrong.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. (Corroboré par le conducteur et par sa femme de chambre.)
<i>Preuves ou présomptions</i>	— Aucune.
Comte Andrenyi	Citoyen hongrois. Passeport diplomatique. Lit n° 13
	1 ^{re} classe.
<i>Mobile</i>	— Aucun.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. (Corroboré par le conducteur, sauf pour la période entre 1 heure et 1 heure 15.)
Comtesse Andrenyi	Cf. ci-dessus. Lit n° 12
<i>Mobile</i>	— Aucun.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. A pris du trional et a dormi. (Corroboré par le mari. Flacon de trional dans l'armoire.)
Colonel Arbuthnot	Citoyen britannique. Lit n° 15
	1 ^{re} classe.
<i>Mobile</i>	— Aucun.
<i>Alibi</i>	— De minuit à 2 heures. A discuté avec MacQueen jusqu'à 1 heure 30. N'a pas quitté son compartiment. (Corroboré par MacQueen et par le conducteur.)

*Preuves
ou indices*

— Le nettoie-pipes.

Cyrus Hardman

Citoyen américain. Lit n° 16
2° classe.

Mobile

— Pas de mobile connu.

Alibi

— De minuit à 2 heures. N'a pas quitté son compartiment. (Corroboré par MacQueen et par le conducteur.)

Preuves

— Aucune.

ou présomptions

**Antonio
Foscarelli**

Citoyen américain (origine italienne). Lit n° 5
2° classe.

Mobile

— Pas de mobile connu.

Alibi

— De minuit à 2 heures. (Corroboré par Edward Masterman.)

Preuves

— Aucune, sauf qu'on peut juger que l'arme du crime correspond à sa personnalité. (Cf. M. Bouc.)

ou présomptions

Mary Debenham

Citoyenne britannique. Lit n° 11
2° classe.

Mobile

— Aucun.

Alibi

— De minuit à 2 heures. (Corroboré par Greta Ohlsson.)

Preuves

— Conversation surprise par H.P. et refus de s'expliquer.

ou présomptions

**Hildegarde
Schmidt**

Citoyenne allemande. Lit n° 8
2° classe.

Mobile

— Aucun.

— De minuit à 2 heures. (Corroboré par le conducteur et par la princesse.) S'est couchée. A été réveillée par le conducteur à 0 heure 38 environ et s'est rendue auprès de la princesse.

Notes : *Les témoignages des passagers sont confirmés par la déclaration du conducteur, selon laquelle personne n'est entré dans le compartiment de Ratchett, ou n'en est sorti, entre minuit et 1 heure (le conducteur s'est alors rendu dans l'autre voiture) et entre 1 heure 15 et 2 heures.*

Vous comprenez bien, précisa Poirot, que ce document ne fait que reprendre les témoignages que nous avons entendus et que j'ai présentés de cette façon pour plus de commodité.

M. Bouc fit la moue, et lui rendit le papier :

— Cela ne nous éclaire pas beaucoup, grinça-t-il.

— Alors, ceci sera peut-être davantage à votre goût, répondit Poirot en lui tendant une autre feuille.

2

Dix questions

Sur cette feuille, Poirot avait seulement écrit :

Questions à éclaircir :

- 1) À qui appartient le mouchoir marqué de l'initiale H ?
- 2) Est-ce le colonel Arbuthnot qui a laissé tomber le nettoie-pipes ? Ou quelqu'un d'autre ?
- 3) Qui avait revêtu le kimono écarlate ?
- 4) Qui était l'homme ou la femme qui portait l'uniforme des Wagons-lits ?
- 5) Pourquoi les aiguilles de la montre de Ratchett étaient-elles arrêtées sur 1 heure 15 ?
- 6) Le meurtre a-t-il été commis à cette heure-là ?

7) A-t-il été commis plus tôt ?

8) A-t-il été commis plus tard ?

9) Peut-on affirmer que Ratchett a été poignardé par plus d'une personne ?

10) Y a-t-il une autre explication à la différence entre les blessures ?

— Eh bien, voyons un peu ce dont nous sommes capables ! s'écria M. Bouc, réjoui devant ce défi à son intelligence. Commençons par le problème du mouchoir. Soyons, je vous en prie, précis et méthodiques.

— Cela va de soi, dit Poirot, qui se frottait les mains de satisfaction.

M. Bouc poursuivit, d'un ton quelque peu pédant :

— L'initiale H peut s'appliquer à trois personnes : Mme Hubbard, Mlle Debenham, dont le deuxième prénom est Hermione, et Hildegarde Schmidt, la femme de chambre.

— Bon... Et des trois, laquelle ?

— C'est difficile à dire. Mais, à mon avis, il faut se décider pour Mlle Debenham. Malgré tout ce que nous croyons savoir, il est bien possible que son deuxième prénom soit son prénom d'usage. En plus, nous avons déjà quelques bonnes raisons de nourrir des soupçons à son égard. Ne seraient-ce, mon cher, que cette étonnante conversation que vous avez surprise, et son refus de s'expliquer là-dessus.

— Moi, je pencherais plutôt pour l'Américaine, expliqua le Dr Constantine. Il s'agit d'un mouchoir de luxe et les Américains, tout le monde le sait, ne regardent pas à la dépense.

— Ainsi, vous écartez tous les deux la femme de chambre ? demanda Poirot.

— Oui. Elle l'a dit elle-même. Un mouchoir pareil ne peut appartenir qu'à une femme de la bonne société.

— Venons-en à la deuxième question, celle du nettoie-pipes. Est-ce le colonel qui l'a laissé là, ou bien quelqu'un d'autre ?

— Là, c'est plus difficile. Le poignard n'est pas l'arme de prédilection des Anglais. Je crois que vous avez raison. J'ai tendance à penser que c'est quelqu'un d'autre qui a laissé ce nettoie-pipes sur les lieux du crime, pour faire porter les soupçons sur ce grand flandrin d'Anglais.

— Comme vous le disiez, monsieur Poirot, intervint le médecin, laisser *deux* indices aussi compromettants, c'est vraiment trop. Je partage l'avis de M. Bouc. Le mouchoir constitue un indice véritable...

Et c'est pourquoi personne n'en veut reconnaître la propriété. Mais le nettoie-pipes n'est là que pour ouvrir une fausse piste. Comme pour confirmer cette hypothèse, vous remarquerez que le colonel a admis sans ambages être fumeur de pipe et utiliser justement cette marque de nettoie-pipes.

— C'est bien raisonné, reconnu Poirot.

— Question numéro 3. Qui avait revêtu le kimono écarlate ? continua M. Bouc. Je dois avouer que je donne ma langue au chat. Avez-vous un avis sur ce point, docteur Constantine ?

— Pas le moindre.

— Reconnaissons que pour cette question, nous séchons. Mais la suivante offre un vaste champ à nos réflexions : qui était l'homme ou la femme qui portait l'uniforme des Wagons-lits ? Ce que l'on peut avancer avec certitude, me semble-t-il, c'est *qui ne le portait pas*. Hardman, le colonel Arbuthnot, Foscarelli, le comte Andrenyi et Hector MacQueen sont tous trop grands. Mme Hubbard, Hildegarde Schmidt et Greta Ohlsson sont trop corpulentes. Cela ne nous laisse guère que le valet de chambre, Mlle Debenham, la princesse Dragomirov et la comtesse Andrenyi... Et aucune de ces personnes ne me semble concernée. Greta Ohlsson et Antonio Foscarelli nous ont solennellement assuré, chacun de leur côté, que ni Mlle Debenham ni le valet de chambre n'avaient quitté leur compartiment. Hildegarde Schmidt nous a juré que la princesse n'avait pas bougé du sien, et le comte Andrenyi a affirmé que sa femme avait pris un somnifère. Par conséquent, il est impossible que le porteur de l'uniforme des Wagons-lits soit qui que ce soit... Ce qui est absurde !

— Comme le disait déjà notre vieil ami Euclide..., murmura Poirot.

— Mais il ne peut s'agir que de l'une de ces quatre personnes, fit valoir le médecin. Sauf si nous admettons que nous avons affaire à quelqu'un de l'extérieur qui est parvenu à se cacher... Et cela, nous sommes tous d'accord, n'est pas concevable.

M. Bouc passa à la question suivante :

— Numéro 5. Pourquoi les aiguilles de la montre de Ratchett sont-elles bloquées sur 1 heure 15 ? En ce qui me concerne, je vois deux explications possibles. Dans un premier cas, c'est le fait du meurtrier lui-même pour se forger un alibi. Mais il n'a pas pu quitter le compartiment au moment qu'il avait choisi, parce qu'il en a été empêché par les gens qui s'y déplaçaient, et qu'il a entendus. Dans le deuxième cas... Attendez une seconde... Il me vient une idée.

Poirot et le Dr Constantine attendirent avec patience que M. Bouc

en eut terminé avec son processus intellectuel.

— J'y suis, dit-il enfin. Ce *n'est pas* l'homme en uniforme des Wagons-lits qui a touché aux aiguilles. C'est celui que nous avons appelé le Second Assassin. Le gaucher. En d'autres termes, la femme en kimono écarlate. Elle est arrivée après, et elle a changé l'heure indiquée par la montre pour se donner – à elle – un alibi.

— Bravo ! s'exclama le Dr Constantine. Voilà qui est bien trouvé !

— Donc, en fait, résuma Poirot, elle a poignardé Ratchett dans l'obscurité, sans se rendre compte qu'il était déjà mort. Mais elle est tout de même parvenue à déceler qu'il avait sa montre dans la poche de son pyjama. Elle l'a prise, elle a changé l'heure à l'aveuglette et elle a réussi à esquinter la montre de manière convaincante...

— Vous avez mieux à nous proposer ? lui demanda M. Bouc froidement.

— Pour le moment, non, reconnut Poirot. Mais j'ai le sentiment qu'aucun de vous deux n'a compris ce qui est vraiment important à propos de cette montre.

— Voulez-vous que nous passions à la question numéro 6 ? intervint le Dr Constantine. À cette question : « Le meurtre a-t-il été commis à 1 heure 15 ? », je réponds : non.

— C'est aussi mon avis, ajouta M. Bouc. Mais à la question suivante, de savoir si c'était plus tôt, là, je réponds : oui. Vous aussi, docteur ?

Le médecin acquiesça de la tête :

— Oui, mais il est aussi possible de répondre par l'affirmative à la question qui vient après : le meurtre a-t-il été commis plus tard ? Je suis d'accord avec votre hypothèse, M. Bouc, et je pense que M. Poirot, qui refuse de s'engager sur ce point, l'est aussi. Le Premier Assassin est entré dans le compartiment de Ratchett avant 1 heure et quart, alors que le Second Assassin n'est arrivé *qu'après* 1 heure et quart. Il nous reste évidemment à établir qui, parmi les passagers, est gaucher.

— C'est là un point que je n'ai pas perdu de vue, souligna Poirot. Vous avez remarqué, j'imagine, que j'ai demandé à chacun de signer, ou d'écrire son adresse. Mais ce n'est pas déterminant, parce qu'il existe des gens qui font certains gestes de la main droite et d'autres de la main gauche. On voit, par exemple, des droitiers jouer au golf comme des gauchers. Et, cependant, il y a là une idée. Tous ceux que j'ai interrogés ont écrit de la main droite. Sauf la princesse Dragomirov, qui a refusé d'écrire elle-même.

— La princesse Dragomirov ? Cela ne tient pas debout ! affirma

M. Bouc.

— Je doute fort qu'elle ait pu avoir assez de force pour causer la blessure de gaucher que nous avons vue, ajouta le Dr Constantine. Cette blessure-là a demandé une force considérable.

— Plus que la force d'une femme ?

— Non, je n'irais pas jusque-là. Mais, à coup sûr, plus de force que n'en a une femme âgée. Et je vous rappelle que la princesse Dragomirov a une constitution plutôt frêle.

— Ne négligeons pas les facteurs psychologiques ni le fantastique pouvoir du cerveau, souligna Poirot. La princesse Dragomirov est une femme de tête et possède une volonté de fer. Mais laissons cela pour l'instant...

— Il nous reste les questions 9 et 10, dit le Dr Constantine. Sommes-nous assurés que Ratchett a été frappé par plus d'une personne, et pouvons-nous expliquer autrement les différences entre les blessures ? Du point de vue médical, je ne vois pas d'autre explication. On ne peut pas imaginer qu'un homme ait d'abord frappé doucement, puis avec violence. Qu'il se soit d'abord servi de sa main droite, puis, après, de sa main gauche. Et qu'il ait laissé un intervalle de... je ne sais pas, une demi-heure peut-être, entre les premiers et les derniers coups qu'il porte sur un cadavre ! Tout cela n'a pas de sens !

— Non, répondit Poirot, tout cela n'a aucun sens. Mais vous trouvez plus sensée l'hypothèse des deux meurtriers ?

— Vous l'avez dit vous-même, quelle autre explication peut-il exister ?

Poirot regardait droit devant lui :

— C'est bien la question que je me pose, dit-il. C'est la question que je n'ai cessé de me poser.

Il s'étira sur son siège :

— Maintenant, tout va se passer là-dedans, annonça-t-il en se frappant le front de l'index. Nous avons abordé tous les points difficiles. Nous connaissons les faits, et nous les avons mis en ordre. Tous les passagers sont venus ici, un par un, pour nous fournir leur témoignage. Nous savons tout ce qu'il est possible de savoir... pour qui n'est pas dans le coup...

Il eut pour M. Bouc un sourire amical :

— Vous souvenez-vous de notre plaisanterie d'étudiants ? Quand nous disions qu'il nous suffisait de nous abstraire et d'imaginer la

vérité ? Eh bien, je vais, sous vos yeux, passer de la théorie à la pratique. Je vais prendre du recul. Mais, vous aussi, tous les deux, faites-en autant. Fermons les yeux et réfléchissons...

» Ratchett a été tué par l'un des passagers, ou par plusieurs d'entre eux. *Lequel, ou lesquels ?*

3

Quelques sujets de réflexion

Les trois hommes gardèrent le silence pendant un bon quart d'heure.

M. Bouc et le Dr Constantine, au début, s'étaient efforcés de se conformer aux instructions de Poirot. Ils avaient essayé de discerner une solution claire et nette à travers un brouillard d'éléments contradictoires.

« Je dois encore réfléchir, c'est vrai, avait pensé M. Bouc. Mais, enfin, en ce qui me concerne, j'ai déjà réfléchi... Poirot croit manifestement que cette Anglaise est mêlée à l'affaire. Mais ça me paraît tout à fait invraisemblable... Les Anglais sont très froids. Mais là n'est pas le problème. Quel dommage que l'Italien semble être hors de cause ! Je crois que le valet de chambre ne ment pas quand il affirme qu'il n'a pas quitté le compartiment. Mais pourquoi mentirait-il ? Ce n'est pas facile de corrompre un Anglais. Ces gens-là sont beaucoup trop orgueilleux... Toute cette histoire est très embêtante. Je me demande si nous allons nous en sortir. Sans aucun doute, ils nous ont déjà envoyé un convoi de secours. Mais les gens sont lents à réagir, dans tous ces pays. Il peut se passer des heures avant que quelqu'un pense à faire quelque chose. Et ne parlons pas de leur police. Ça ne va pas être drôle de se débrouiller avec eux. Ils vont arriver en faisant les importants, ils seront sur leurs gardes, et très susceptibles. Ils vont faire un foin terrible. Ils n'ont pas souvent une histoire de ce genre à se mettre sous la dent. Et ça sera dans tous les journaux... »

Et ainsi de suite. M. Bouc ressassait des pensées qu'il avait déjà méditées des centaines de fois.

Les réflexions du Dr Constantine suivaient un cours nettement plus futile :

« Il est vraiment bizarre, ce petit bonhomme. C'est un génie ? Ou un cinglé ? Est-ce qu'il va trouver la clef de l'énigme ? Impossible. Je ne vois pas comment il y parviendrait... Impossible de voir clair dans

tout ça... Peut-être même que tout le monde ment... Mais ça ne nous avance à rien. S'ils ont tous menti, ça reste aussi embrouillé que s'ils nous avaient tous dit la vérité. Et puis je ne comprends rien à ces blessures bizarres... Ce serait plus simple si on lui avait tiré dessus. On aurait tout de suite pensé à un tueur agissant sur contrat... Drôle de pays, les États-Unis. Il faudrait que j'y aille. Quand je rentrerai, il faudra que j'en parle avec Démétrios Zagone. Il est déjà allé en Amérique, il est plein d'idées modernes. Je me demande ce que Zia fait en ce moment. Si jamais ma femme découvre que... »

Et le Dr Constantine passa à des sujets de nature franchement plus intime.

Hercule Poirot ne bougeait pas d'un pouce. On aurait même pu croire qu'il s'était endormi.

Et, tout d'un coup, après être resté pendant un quart d'heure aussi figé qu'une statue de cire, on le vit plisser le front. Il poussa un profond soupir. Et il siffla entre ses dents :

— Et, après tout, pourquoi pas ? Parce que, si c'est ça, ça expliquerait tout...

Il ouvrit grands ses yeux verts, pareils à ceux d'un chat, et demanda d'une voix douce :

— Eh bien, mes amis, j'ai réfléchi. Et vous ?

Perdus tous deux dans leurs pensées, M. Bouc et le Dr Constantine sursautèrent.

— Moi aussi, j'ai réfléchi, annonça M. Bouc, l'air contrit. Mais je n'en ai tiré nulle conclusion. Élucider les crimes, c'est votre métier, mon cher ami, pas le mien.

— J'ai, moi aussi, réfléchi très sérieusement, mentit le Dr Constantine, sans rougir au souvenir de la tournure pornographique de certaines de ses pensées. J'ai envisagé bien des hypothèses, mais je n'en ai trouvé aucune qui me paraisse satisfaisante.

Poirot hocha la tête avec indulgence, ce qui semblait signifier : « C'est vrai. C'est ce qu'il fallait dire. Je n'en attendais pas moins de votre part. »

Il se redressa sur son siège, bomba le torse, caressa sa moustache, et prit l'attitude d'un orateur prononçant une conférence :

— Mes chers amis, j'ai envisagé tous les faits, et j'ai repassé dans mon esprit tout ce que les passagers nous ont dit dans leurs témoignages. Et je suis parvenu à un résultat. J'entrevois maintenant –

oh ! de manière encore un peu vague, je vous l'accorde – une explication qui répondrait à toutes les questions que nous nous posons. C'est une explication plus qu'étrange, et je ne suis pas encore sûr qu'elle soit la bonne. Pour m'en assurer, je dois me livrer à quelques petites expériences.

» Je voudrais tout d'abord attirer votre réflexion sur un certain nombre de points qui me paraissent dignes d'attention. Je commencerai par une remarque que m'a faite notre ami M. Bouc, ici même, à l'occasion de notre premier déjeuner dans ce train. Il avait noté que nous étions entourés de gens de toutes classes sociales, de tous âges, et de toutes nationalités. À cette époque de l'année, c'est un fait exceptionnel. Les voitures Athènes-Paris et Bucarest-Paris, par exemple, sont pratiquement vides. Et n'oublions pas qu'un voyageur qui avait retenu sa place a manqué le train. Je crois que c'est un fait significatif. Et puis il y a aussi quelques points mineurs que je juge, eux aussi, significatifs : par exemple, la position de la trousse de toilette de Mme Hubbard sur la porte de communication de son compartiment, le nom de la mère de Mme Armstrong, les curieuses méthodes de M. Hardman, sans parler du propos de MacQueen qui a suggéré que c'est Ratchett lui-même qui a brûlé la lettre que nous avons trouvée, du prénom de la princesse Dragomirov, et d'une tache de graisse sur un passeport hongrois.

M. Bouc et le Dr Constantine regardaient Poirot, ébahis.

— Est-ce que tous ces points vous donnent des idées ? leur demanda Poirot.

— Pas du tout, répondit franchement M. Bouc.

— Et vous, docteur ?

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites.

Se raccrochant au seul point concret évoqué par Poirot, M. Bouc fouillait dans la pile de passeports. En grommelant, il prit celui du comte et de la comtesse Andrenyi et l'ouvrit :

— C'est de cela que vous vouliez parler ? De cette tache ?

— Oui. C'est une tache de graisse toute récente. Et vous remarquez à quel endroit elle se trouve ?

— Juste au début des renseignements concernant la comtesse. Au commencement de son prénom, pour être précis. Mais j'avoue que je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

— Je vais aborder les choses sous un autre angle. Revenons à ce mouchoir qui a été trouvé sur les lieux du crime. Comme nous l'avons

établi depuis longtemps, l'initiale H nous amène à trois personnes : Mme Hubbard, Mlle Debenham, et à la femme de chambre de la princesse, Hildegarde Schmidt. Et considérons maintenant ce mouchoir d'un autre point de vue. Il s'agit là, mes chers amis, d'un mouchoir de grand prix, d'un objet de luxe, brodé à la main, qui vient certainement de Paris. Si nous laissons de côté la question de l'initiale, laquelle des passagères nous paraît susceptible de posséder un tel mouchoir ? Certainement pas Mme Hubbard, femme très respectable dont on ne peut pas dire qu'elle se caractérise par une élégance extravagante. Pas Mlle Debenham non plus. Une Anglaise de son genre utilise des mouchoirs fins, mais certainement pas ce genre de batiste arachnéenne qui doit coûter au moins deux cents francs. Et certainement pas non plus la femme de chambre. Mais il se trouve à bord de ce train *deux* femmes qui pourraient bien posséder un tel mouchoir. Et voyons un peu si l'initiale H pourrait être la leur. Je fais allusion à la princesse Dragomirov...

— Dont le prénom est Natalia, ricana M. Bouc.

— C'est cela. Et son prénom, je vous le disais tout à l'heure, me donne des idées. L'autre femme dont je parle est la comtesse Andrenyi. Et, instantanément, nous sommes frappés par...

— *Vous* êtes frappé !...

— *Je* suis frappé, si vous voulez. Sur le passeport, son prénom a reçu une tache de graisse. Pur accident, me direz-vous. Mais étudions ce prénom, Elena. Et supposons qu'au lieu d'Elena, ce soit Helena. Il ne serait pas très difficile de maquiller la majuscule H en E, en effaçant au passage le e minuscule qui suit, et de dissimuler toute l'opération sous une tache de graisse tout à fait opportune.

— Helena ! s'écria M. Bouc. Ça, c'est une idée !

— Je pense bien que c'est une idée ! J'ai cherché une confirmation, même ténue, de cette idée. Et je l'ai trouvée ! Sur l'une des valises de la comtesse, il y avait une étiquette encore humide. Il se trouve, comme par hasard, que cette étiquette couvrait une partie des initiales gravées sur le couvercle de cette valise. J'en conclus que cette étiquette a été mouillée pour être décollée et déplacée là où elle est maintenant.

— Vous commencez à me convaincre, admit M. Bouc. Mais, tout de même, la comtesse Andrenyi...

— Et maintenant, cher ami, nous allons changer complètement notre manière d'envisager le problème. La question est : comment cet assassinat devait-il se présenter aux yeux de tout un chacun ? N'oublions pas que la neige a bouleversé le plan d'origine du

meurtrier. Imaginons une seconde que le train n'ait pas été bloqué par la neige et avance normalement. Que se serait-il passé ?

» Eh bien, disons que le crime aurait très probablement été découvert tôt ce matin, au passage de la frontière italienne. L'essentiel des témoignages qui nous ont été fournis auraient été donnés à la police italienne. M. MacQueen aurait montré aux policiers les lettres de menaces, M. Hardman leur aurait raconté sa petite histoire, Mme Hubbard n'aurait été que trop heureuse d'expliquer qu'un homme était passé par son compartiment, et on aurait ramassé le bouton d'uniforme. Mais je pense que deux éléments auraient été différents. Mme Hubbard aurait dit que l'homme avait traversé son compartiment juste avant 1 heure du matin... Et l'uniforme de conducteur des Wagons-lits aurait été trouvé roulé en boule dans les toilettes.

— Que nous chantez-vous là ?

— Je vous chante que *ce crime a été manigancé pour paraître avoir été commis par quelqu'un venu de l'extérieur* ! On aurait supposé que l'assassin était descendu du train en gare de Brod, où nous aurions dû arriver à 0 heure 58. Quelqu'un aurait témoigné d'avoir vu passer dans le couloir un conducteur des Wagons-lits d'allure suspecte. L'uniforme aurait été dissimulé à un endroit tellement évident que chacun aurait compris comment les choses s'étaient passées. Personne n'aurait soupçonné les passagers. Mes amis, voilà comment toute cette affaire devait paraître de l'extérieur.

» Mais ce qui est arrivé à notre train change tout. Nous avons là l'explication du fait que notre homme est resté pendant si longtemps dans le compartiment de la victime. Il attendait que le train reparte. Il a fini par comprendre *que le train était arrêté pour de bon*. Il lui fallait changer ses plans. Car, maintenant, *on aurait la certitude* que le meurtrier se trouvait encore à bord du train.

— Bon, bon, dit M. Bouc, impatient. Je comprends tout ça. Mais qu'est-ce que le mouchoir vient faire là-dedans ?

— J'y reviens, par un chemin un peu détourné. Pour commencer, il vous faut comprendre que les lettres de menaces que nous avons vues ne sont qu'un faux-semblant. Elles peuvent avoir été copiées mot pour mot d'un roman policier américain quelconque. Elles ne sont pas *réelles*. En fait, elles ont été écrites pour le seul bénéfice de la police. La question que nous devons nous poser est : « Ces lettres ont-elles abusé Ratchett ? » À première vue, la réponse semble devoir être « Non ». Les instructions qu'il a données à Hardman désignaient un « ennemi » personnel très précis, dont il connaissait parfaitement

l'identité. Au moins si nous en croyons le témoignage d'Hardman. Mais il est établi que Ratchett a bien reçu *une* lettre, très différente, celle-là... Une lettre qui faisait clairement allusion à l'affaire Armstrong, et dont nous avons trouvé un fragment dans son compartiment. Si Ratchett n'avait pas encore compris, cette lettre lui expliquait sans fioriture les menaces qui pesaient sur sa vie. Mais cette lettre-là, comme je n'ai pas cessé de le dire, n'était pas destinée, elle, à être découverte. Le meurtrier s'est empressé d'essayer de la détruire. C'était le deuxième accroc dans son plan. Le premier, c'est la neige qui bloque le train, le second, c'est que nous avons pu reconstituer ce fragment de lettre.

» Car cette lettre, si soigneusement détruite, ne peut avoir qu'une seule signification. *C'est qu'il se trouve à bord de ce train quelqu'un de si intimement lié à la famille Armstrong que la découverte de la lettre focaliserait immédiatement les soupçons sur lui.*

» J'en viens maintenant aux deux autres indices que nous avons trouvés. Je passe sur le nettoie-pipes. Nous en avons déjà beaucoup parlé. Mais le mouchoir... À vue de nez, il s'agit là d'un indice qui nous conduit à une personne dont le nom ou le prénom commence par H, et qui a été perdu par cette personne de manière involontaire.

— C'est tout à fait ça, approuva le Dr Constantine. Elle s'aperçoit qu'elle a perdu son mouchoir et, aussitôt, elle fait ce qu'il faut pour cacher son vrai prénom.

— Comme vous allez vite en besogne ! Vous tirez vos conclusions bien plus tôt que je ne me permettrais de le faire.

— Vous voyez une autre possibilité ?

— Bien sûr. Imaginez, par exemple, que vous êtes l'auteur du crime et que vous voulez que les soupçons se portent sur quelqu'un d'autre. Il se trouve à bord du train une certaine personne, une femme, intimement liée à la famille Armstrong. Imaginez ensuite que vous abandonniez sur les lieux du crime un mouchoir appartenant à cette femme. Elle va être interrogée. On établira ses liens avec la famille Armstrong... *Et le tour est joué !* On tient à la fois un mobile et un indice accusateur.

— Mais si c'est le cas, objecta le Dr Constantine, si la personne incriminée est innocente, pourquoi s'efforce-t-elle de dissimuler son identité ?

— Vraiment ? C'est ce que vous croyez ? C'est ce que croirait aussi la police. Mais, mon cher ami, je connais la nature humaine, et je puis vous dire que, devant la perspective de passer aux assises pour meurtre, le plus innocent des êtres peut perdre la tête et se livrer à

toutes sortes d'absurdités. Non, non, ni la tache de graisse ni cette étiquette qui a été changée de place ne sont une preuve de culpabilité... Elles démontrent seulement que la comtesse Andrenyi veut absolument cacher sa véritable identité.

— Mais quel lien peut-elle bien avoir avec la famille Armstrong ? Elle nous a affirmé qu'elle n'était jamais allée aux États-Unis.

— C'est vrai. Elle parle un assez mauvais anglais, et elle exagère volontairement son côté Europe centrale. Mais je crois qu'il n'est pas très difficile de deviner qui elle est en réalité. Je vous ai parlé, il y a un moment, du nom de la mère de Mme Armstrong. C'était Linda Arden, une comédienne très célèbre, notamment pour ses interprétations de Shakespeare. Pensez à *Comme il vous plaira...* À la forêt d'Arden et de Rosalind. C'est de là qu'elle avait tiré son pseudonyme, car Linda Arden, le nom sous lequel le monde entier la connaissait, n'était pas son vrai nom. Elle pourrait bien, en réalité, s'être appelée Goldenberg. Elle avait des origines d'Europe centrale, probablement, et peut-être un peu de sang juif... Aux États-Unis, on trouve des gens aux origines les plus diverses. Je crois pouvoir vous dire, messieurs, que la jeune sœur de Mme Armstrong, qui n'était encore qu'une enfant au moment du drame, s'appelait Helena Goldenberg, qu'elle était la fille cadette de Linda Arden, et qu'elle a épousé le comte Andrenyi quand il était attaché d'ambassade à Washington.

— Mais la princesse Dragomirov nous a dit qu'elle avait épousé un Anglais ?

— Dont elle a oublié le nom ! Mes chers amis, je vous le demande : est-ce plausible ? La princesse Dragomirov avait pour Linda Arden l'amitié que les grandes dames ont pour les grandes artistes. Elle était la marraine d'une de ses filles. Et vous croyez vraiment qu'elle aurait pu oublier le nom d'épouse de l'autre fille ? Cela ne tient pas debout ! Non, je pense que nous pouvons être certains que la princesse Dragomirov nous a menti. Elle savait que Helena était dans le train. Elle l'avait vue. Elle a compris tout de suite, dès qu'elle a su qui était réellement Ratchett, que Helena risquait d'être soupçonnée. C'est pourquoi, quand nous l'avons interrogée à propos de la sœur de Mme Armstrong, elle a aussitôt menti. Rappelez-vous comme ses propos étaient vagues. Elle disait qu'elle ne se souvenait plus. Qu'elle pensait que Helena avait épousé un Anglais. Ce qui était aussi loin que possible de la vérité.

L'un des serveurs du wagon-restaurant entra et s'approcha de M. Bouc :

— Monsieur le directeur, c'est l'heure du dîner. Pouvons-nous le servir ?

M. Bouc lança un coup d'œil à Poirot, qui acquiesça de la tête.

— Oui, oui. Faites servir le dîner.

Le serveur quitta le wagon-restaurant, et l'on entendit bientôt la sonnette traditionnelle, tandis que sa voix annonçait :

— *Premier service. Le dîner est servi. Premier service...*

4

Une tache de graisse sur un passeport hongrois

Poirot partageait sa table avec M. Bouc et le Dr Constantine.

Dans le wagon-restaurant, tout le monde semblait très démoralisé. La volubile Mme Hubbard elle-même se montrait étrangement taciturne. Elle avait murmuré, avant de s'asseoir :

— Je ne crois pas que je pourrai avaler la moindre bouchée.

Sur quoi, elle s'était servi de tout ce qui lui était présenté, vivement encouragée par Greta Ohlsson qui s'était instituée garde-malade.

Avant que le service ne commence, Poirot avait pris le maître d'hôtel par le bras et lui avait glissé quelques mots à l'oreille. Le Dr Constantine croyait savoir ce dont il s'agissait, car il avait remarqué que le comte et la comtesse Andrenyi étaient toujours servis les derniers. À la fin du repas, ils avaient dû attendre leur addition un moment. C'est pourquoi ils se trouvaient maintenant seuls avec Poirot et ses deux compagnons.

À l'instant où ils se levaient pour se diriger vers la porte, Poirot quitta sa table et se précipita vers eux :

— Excusez-moi, madame la comtesse, dit-il en lui tendant le petit carré de batiste monogrammé, vous venez de perdre votre mouchoir.

Elle le prit, le regarda un instant, puis le lui rendit.

— Vous vous trompez, monsieur. Ce mouchoir n'est pas à moi.

— Pas à vous ? Vous êtes sûre ?

— Sûre et certaine, monsieur.

— Et pourtant, madame, il est marqué à votre chiffre, un H.

Le comte Andrenyi s'agita. Poirot n'y prêta aucune attention. Il fixait la comtesse droit dans les yeux.

— Je ne comprends pas, monsieur, répondit-elle sans baisser le regard. Mes initiales sont E.A.

— Je ne crois pas, madame la comtesse. Votre prénom est Helena, avec un H, pas Elena. Vous êtes Helena Goldenberg, la fille cadette de Linda Arden. Helena Goldenberg, la jeune sœur de Mme Armstrong.

Il y eut un silence de mort. Le comte et la comtesse avaient blêmi. Poirot reprit, d'un ton plus aimable :

— Il ne servirait à rien de nier. C'est bien la vérité, n'est-ce pas ?

Le comte Andrenyi éclata :

— Monsieur ! Vous n'avez pas le droit...

Mais la comtesse l'interrompit, lui posant tendrement la main sur les lèvres :

— Non, Rudolph. Laissez-moi parler. Il est inutile de contredire ce que dit monsieur. Nous ferions mieux de nous asseoir et d'aller au fond des choses.

La voix de la comtesse s'était transformée. Elle conservait la richesse méridionale de ses nuances, mais tout sonnait maintenant avec plus de clarté et de netteté. Pour la première fois, on découvrait un authentique accent américain.

Le comte se taisait. Il s'assit sans protester quand Poirot leur fit signe à tous deux de prendre place en face de lui.

— Ce que vous dites est parfaitement exact, commença la comtesse. Je suis bien Helena Goldenberg, la sœur cadette de Mme Armstrong.

— Vous ne me l'aviez pas dit ce matin, madame la comtesse.

— Non.

— En fait, ce que votre mari et vous-même m'avez raconté n'était qu'un tissu de mensonges.

— Monsieur, je ne vous permets pas ! s'insurgea le comte.

— Ne vous fâchez pas, Rudolph. M. Poirot dit les choses sans prendre de gants, mais il n'a pas tort.

— Je suis heureux, madame la comtesse, que vous reconnaissiez les faits aussi facilement. Mais j'aimerais bien que vous me disiez le motif de vos mensonges, comme ce qui vous a poussée à maquiller votre prénom sur votre passeport.

— J'en suis seul responsable, trancha le comte.

— Je suis certaine, monsieur Poirot, que vous comprenez mes motifs... Nos motifs, reprit doucement la comtesse. L'homme qui a été tué était l'assassin de ma nièce. Il a provoqué la mort de ma sœur. Il a poussé mon beau-frère au désespoir. Trois des personnes que j'aimais le plus au monde et qui représentaient tout pour moi.

Elle vibrait de passion contenue. Elle était la digne fille d'une mère qui avait su émouvoir aux larmes son public.

— Parmi tous ceux qui se trouvent dans ce train, continua-t-elle plus calmement, je suis sans doute la seule qui ait eu une vraie raison de le tuer.

— Mais vous ne l'avez pas tué ?

— Je vous en donne ma parole, monsieur Poirot, et mon mari pourra le jurer aussi... Aussi grande qu'elle ait pu être la tentation, je n'ai jamais levé ne serait-ce que le petit doigt contre cet individu.

— Moi aussi, messieurs, intervint le comte. Je vous donne ma parole d'honneur que Helena n'a pas quitté son compartiment la nuit dernière. Elle avait pris un somnifère, comme je vous l'ai dit. Elle est totalement innocente.

Poirot les regardait tous les deux.

— Ma parole d'honneur, répéta le comte.

— Et pourtant, dit Poirot en hochant la tête, vous avez pris sur vous de maquiller le passeport ?

— Monsieur Poirot, répondit le comte d'une voix à la fois froide et passionnée, je vous prie de considérer ma situation. Pensez-vous que je puisse tolérer de voir mon épouse mêlée à une affaire aussi sordide ? Elle est innocente. Moi, je le sais. Mais ce qu'elle vous a dit est vrai : à cause de ses liens avec la famille Armstrong, elle aurait été tout de suite suspectée. On l'aurait interrogée... Arrêtée, peut-être. C'est ce qui se serait passé, j'en suis sûr, puisque le mauvais sort nous avait amenés à nous trouver dans le même train que cet immonde Ratchett. J'admets, monsieur, que je vous ai menti. Sauf sur un point : mon épouse, cette nuit, n'a pas quitté son compartiment.

Il s'exprimait avec un sérieux qu'il était difficile de contester.

— Je ne dirai pas, monsieur le comte, que je ne vous crois pas. Je vous sais de noble et ancien lignage. Il vous serait bien évidemment odieux que votre femme soit mêlée à une déplaisante affaire criminelle. Tout cela, croyez-moi, je le comprends. Mais voulez-vous me dire, je vous prie, comment vous expliquez la présence d'un

mouchoir de votre épouse dans le compartiment de l'homme qui a été tué ?

— Ce mouchoir n'est pas à moi, intervint la comtesse.

— Il est pourtant marqué H.

— C'est comme cela. Je reconnais que j'ai des mouchoirs qui ressemblent à celui-là, mais ils ne sont pas exactement pareils. Je sais que je ne peux pas espérer que vous allez me croire, mais je vous assure que ce mouchoir n'est pas à moi.

— Quelqu'un pourrait l'avoir laissé sur les lieux du crime pour diriger les soupçons sur vous.

— Vous êtes en train d'essayer de me faire avouer que, tout bien considéré, ce mouchoir m'appartient, n'est-ce pas ? sourit la comtesse. Mais ce n'est vraiment pas le cas, monsieur Poirot.

Elle s'exprimait avec toute la sincérité du monde.

— Eh bien, si ce mouchoir n'est pas à vous, pourquoi avez-vous maquillé votre nom sur votre passeport ?

— Parce que nous avons appris qu'on avait découvert ce mouchoir, avec ce H, répondit le comte. Nous en avons parlé ensemble, avant que vous ne nous interrogiez. J'ai dit à Helena que si on voyait que son prénom commençait par un H, l'interrogatoire risquait d'être bien plus serré. Et puis ce n'était pas difficile à faire... Changer Helena en Elena ne nous a pas causé de difficulté.

— Monsieur le comte, remarqua sèchement Poirot, vous avez toutes les caractéristiques d'un grand criminel. Beaucoup d'ingéniosité naturelle, et, apparemment, aucun scrupule à tromper la justice.

— Non, non ! s'écria la jeune femme, passant du français à l'anglais. Il vous a tout expliqué, monsieur Poirot. J'avais peur. J'étais morte de peur, vous comprenez... Cette histoire... Cela a été tellement affreux... Je ne voulais pas que ça recommence. Et, en plus, être considérée comme suspecte et, si ça se trouve, jetée en prison. J'avais tout bonnement une frousse bleue, monsieur Poirot. Vous pouvez comprendre ça ?

Elle possédait une voix superbe, profonde, modulée, séduisante... Une voix que seule la fille de Linda Arden pouvait posséder.

Poirot la regarda avec beaucoup de gravité.

— Si vous voulez m'amener à vous croire, madame la comtesse – et je ne dis pas que je ne vous croirai pas –, alors il faut m'aider.

— Vous aider ?

— Oui. Il faut rechercher le mobile de ce meurtre dans le passé. Dans ce drame qui a brisé votre famille et qui a endeillé votre enfance. Emmenez-moi dans ce passé, madame la comtesse, pour que je puisse trouver le fil d'Ariane qui me permettra de comprendre toute cette histoire.

— Que pourrais-je bien vous dire ? Ils sont tous morts... morts... morts... Robert... Sonia... Et ce trésor de Daisy... Elle était si adorable... si gaie... Je me souviens de ses petites boucles. Nous en étions tous fous.

— Et il y a eu aussi une autre victime, madame la comtesse. Une victime indirecte, si je puis dire.

— Cette pauvre Suzanne ? Oui, c'est vrai, je l'avais oubliée. La police l'avait interrogée. Ils étaient convaincus qu'elle était impliquée dans l'affaire. Peut-être avaient-ils raison. Mais, si elle avait fait une bêtise, c'était en toute innocence. Il semble qu'elle avait trop parlé à quelqu'un, qu'elle avait raconté où elle emmenait Daisy, et quand. La pauvre fille a pris tout cela terriblement à cœur. Elle croyait qu'on allait la tenir pour responsable. Elle s'est jetée par la fenêtre. Mon Dieu, c'était affreux ! conclut la comtesse en frissonnant.

Elle enfouit son visage dans ses mains.

— De quelle nationalité était-elle, madame la comtesse ?

— Elle était française.

— Et son nom de famille ?

— C'est idiot. Je n'arrive pas à m'en souvenir. Mais tout le monde l'appelait Suzanne. Une jolie fille, très souriante... Elle adorait Daisy.

— C'était la bonne d'enfants, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et qui était la nurse ?

— Une infirmière diplômée. Je crois qu'elle s'appelait Stengelberg. Elle adorait Daisy, elle aussi. Ainsi que ma sœur.

— Maintenant, madame la comtesse, je voudrais que vous réfléchissiez bien avant de répondre à la question que je vais vous poser. Depuis que vous êtes montée dans ce train, avez-vous reconnu l'une de vos connaissances ?

— Moi ? Non, pas du tout, dit-elle sans quitter Poirot du regard.

— Même pas la princesse Dragomirov ?

— Elle ? Ah si ! bien sûr, je l'ai reconnue. Je pensais que vous

vouliez parler de quelqu'un... de quelqu'un de cette époque...

— C'était le cas, madame la comtesse. Mais, maintenant, réfléchissez profondément. Bien des années ont passé, il ne faut pas l'oublier. La personne en question peut avoir beaucoup changé.

— Non... j'en suis sûre... il n'y a personne, souffla la comtesse après une longue réflexion.

— Vous-même, au moment du drame, vous n'étiez encore qu'une petite fille. Il n'y avait personne pour surveiller vos devoirs, ou pour s'occuper de vous ?

— Oh, si ! J'avais un dragon ! Une bonne femme qui était à la fois ma gouvernante et la secrétaire de Sonia. Une Anglaise. Enfin, une Écossaise, plutôt. Une grande femme, avec des cheveux roux.

— Comment s'appelait-elle ?

— Mlle Freebody.

— Jeune, ou âgée ?

— Je la trouvais épouvantablement vieille. Mais je pense qu'elle n'avait pas plus de quarante ans. Naturellement, c'était Suzanne qui s'occupait de mes vêtements et qui me donnait mon bain.

— Et qui d'autre y avait-il encore dans la maison ?

— Seulement des domestiques.

— Et vous êtes sûre, madame la comtesse, bien sûre, que vous n'avez reconnu personne dans ce train ?

— Personne, monsieur. Absolument personne, répondit gravement la comtesse Andrenyi.

5

Le prénom de la princesse Dragomirov

Le comte et la comtesse quittèrent le wagon-restaurant. Poirot regarda ses deux compagnons avec satisfaction :

— Vous voyez. Nous avançons.

— C'est du beau travail, reconnut M. Bouc. Je dois avouer qu'en ce qui me concerne, je n'aurais jamais pensé une seule seconde à soupçonner le comte et la comtesse Andrenyi. J'étais persuadé, je l'admets, qu'ils étaient tous les deux hors de cause. J'imagine que vous

êtes certain que c'est elle l'assassin ? C'est bien triste. Mais on ne va pas la guillotiner. Elle a une foule de circonstances atténuantes. Elle tirera quelques années de prison. Et ça n'ira pas plus loin.

— Vous croyez vraiment qu'elle est coupable ?

— Mon cher ami, je ne vois pas comment on pourrait en douter. J'avais le sentiment que la manière dont vous l'avez rassurée n'était destinée qu'à l'endormir jusqu'à ce que l'on nous sorte de toute cette neige et que la police prenne l'enquête en charge.

— Vous ne croyez pas à ce que nous a affirmé le comte ? Quand il nous a donné sa parole d'honneur que sa femme était innocente ?

— Mais enfin, très cher, c'était la moindre des choses ! Que vouliez-vous qu'il dise d'autre ? Il adore sa femme. Il veut la sauver. Il ment comme un arracheur de dents, mais avec beaucoup de classe. Car il n'a pas arrêté de mentir ?

— Moi, voyez-vous, cher ami, j'ai le sentiment – peut-être inconsidéré – qu'il nous a en fait dit la vérité.

— Impossible ! Rappelez-vous le mouchoir ! Ce mouchoir est un indice irréfutable !

— Je n'en suis pas si sûr. J'ai dit à plusieurs reprises, vous ne l'avez pas oublié, qu'il existait deux hypothèses concernant la véritable propriétaire de ce mouchoir.

— Mais tout de même...

Les élans de M. Bouc furent coupés net. La porte du wagon-restaurant avait été ouverte, et la princesse Dragomirov faisait son entrée. Elle alla droit vers les trois hommes, qui se levèrent avec un bel ensemble.

Elle choisit de s'adresser à Poirot, et ignore les deux autres.

— J'ai cru comprendre, monsieur, que vous êtes en possession de l'un de mes mouchoirs ?

Poirot, triomphant, regarda ses compagnons :

— S'agit-il de cet objet ? demanda-t-il en sortant de sa poche le fin carré de batiste.

— C'est cela. Avec mon chiffre dans le coin.

— Mais, madame, cette lettre est un H, intervint M. Bouc. Et votre prénom – je vous en demande mille pardons... – est Natalia.

— Précisément, monsieur, répondit la princesse en le regardant froidement. Je fais toujours marquer mes mouchoirs en caractères

cyrilliques. Votre H est notre N russe.

M. Bouc sembla soudain quelque peu décontenancé. Le caractère indomptable de la vieille dame le troublait et le mettait mal à l'aise.

— Quand nous vous avons interrogée, ce matin, vous ne nous avez pas dit que ce mouchoir était à vous.

— Vous ne m'avez pas posé la question, dit la princesse, sèchement.

— Asseyez-vous, madame, je vous prie, reprit Poirot.

— C'est ce que j'ai de mieux à faire, je pense, soupira la princesse en s'asseyant. Il est inutile de traîner en longueur, messieurs. Vous allez me demander comment il se fait qu'un de mes mouchoirs ait pu se trouver à proximité du cadavre d'un homme assassiné... Je vous répondrai que je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous n'en avez pas la moindre idée ?

— Pas la moindre, je vous assure.

— Je souhaite, madame, que vous me pardonniez ma brutalité, dit Poirot avec une infinie politesse. Mais quel degré de confiance pouvons-nous accorder à vos dires ?

— Vous faites allusion, je pense, au fait que je ne vous ai pas révélé que Helena Andrenyi était la sœur de Mme Armstrong, laissa tomber la princesse avec dédain.

— Le fait est que vous nous avez menti effrontément.

— Je le reconnais volontiers. Et je le referais si c'était nécessaire. Sa mère était mon amie. Messieurs, je crois en la valeur de la loyauté... Celle que chacun doit à ses amis, à sa famille et à sa caste.

— Vous ne croyez pas que chacun doit faire de son mieux pour servir la justice ?

— Dans le cas présent, je considère que justice – rien que la justice – a été faite.

— Madame, dit Poirot, attentif, vous comprenez la difficulté que j'affronte. Ne serait-ce qu'en ce qui concerne ce mouchoir, puis-je vous croire ? Ou bien essayez-vous de protéger la fille de votre amie ?

— Je vous comprends fort bien, sourit-elle. Mais je puis aisément faire la preuve de ce que j'avance. Il me suffira de vous donner l'adresse à Paris de la maison à laquelle je confie la confection de mes mouchoirs. Vous n'aurez qu'à leur montrer celui qui vous préoccupe tant, et ils vous diront instantanément qu'ils l'ont brodé sur commande, il y a un peu plus d'un an. Ce mouchoir est bien à moi,

messieurs.

Elle se leva :

— Avez-vous, messieurs, d'autres questions à me poser ?

— Madame, votre femme de chambre n'a pas reconnu votre mouchoir quand nous le lui avons montré ce matin.

— Elle aurait dû. Elle l'a vu et elle n'a rien dit ? Eh bien cela prouve seulement qu'elle sait, elle aussi, être loyale.

Elle les salua brièvement de la tête et sortit.

— C'était donc ça, souffla Poirot. J'avais bien remarqué que sa femme de chambre avait eu comme une hésitation quand nous lui avons demandé si elle savait à qui appartenait ce mouchoir. Elle ne savait pas si elle devait ou non admettre qu'il était à sa maîtresse. Mais, ce qui compte, c'est de vérifier si cela peut coller avec ma petite idée... Oui, au fond, c'est bien possible.

— Ah ! s'écria M. Bouc avec un geste bien caractéristique, elle est terrible, cette vieille dame !

— Pensez-vous qu'elle pourrait avoir tué Ratchett ? demanda Poirot au Dr Constantine.

— Non, répondit le médecin. Rappelez-vous les coups qui ont été portés si fortement que la lame a pénétré dans les muscles... Jamais, au grand jamais, quelqu'un d'aussi frêle que la princesse n'aurait pu donner de pareils coups.

— Mais ceux qui n'ont été que des égratignures ?

— Ceux-là, oui.

— Je pense, reprit Poirot, à ce matin, quand je lui ai dit que sa force résidait dans sa volonté et non pas dans ses bras. Je lui tendais là une sorte de piège. Je voulais voir si, instinctivement, elle regarderait son bras droit ou son bras gauche. Elle n'en a rien fait : elle les a regardés tous les deux. Mais elle m'a quand même donné une réponse étonnante. Elle m'a dit : « Vous avez raison, il ne leur reste plus de force. Plus du tout. Je ne sais si je dois m'en réjouir, ou le regretter... » C'est réellement un propos étrange. Qui confirme mes petites idées sur ce crime...

— Mais ça ne nous dit pas si elle est gauchère.

— Non. À propos, avez-vous noté que le comte Andrenyi met son mouchoir dans la poche intérieure droite de son veston ?

M. Bouc se contenta de hocher la tête. Il n'était pas encore remis du

choc causé par les révélations qui lui avaient été assénées au cours de la dernière demi-heure :

— Des mensonges, murmura-t-il. Encore des mensonges... Je n'en reviens pas, de la quantité de mensonges qu'on nous a débités ce matin !

— Et nous n'avons pas fini d'en découvrir, annonça Poirot, très jovial.

— Allons bon ?

— Je serais très déçu si ce n'était pas le cas.

— Je n'arrive pas à croire à une telle duplicité. Mais vous, vous semblez trouver tout cela très amusant, reprocha M. Bouc à Poirot.

— Oui, cette duplicité a ses avantages. En général, quand vous mettez quelqu'un en face de son mensonge, il reconnaît qu'il a menti... Et souvent, c'est la surprise qui provoque son aveu. Mais il faut, bien entendu, avoir deviné *juste* pour arriver à ce résultat.

» Et, à mon avis, il n'y a pas d'autre façon de conduire cette enquête. Je considère individuellement le cas de chaque passager, j'étudie son témoignage, et je pose la question : « Si Untel ment, sur quel point ment-il, et pourquoi ? » Et je réponds que *si* il ment – *si*, j'insiste –, ce ne peut être que sur tel ou tel point, et pour telle ou telle raison. C'est ce que nous venons de réussir brillamment avec la comtesse Andrenyi. Et nous allons utiliser la même méthode avec quelques autres de nos témoins.

— Et que se passera-t-il, mon cher, si vous devinez de travers ?

— Dans ce cas, il y aura au moins une personne qui sera lavée de tout soupçon.

— Ah !... Vous procédez par élimination ?

— C'est ça.

— Et de qui allons-nous nous occuper maintenant ?

— Je pense qu'il nous faut revoir notre *pukka sahib*... J'ai nommé le colonel Arbuthnot.

Second entretien avec le colonel Arbuthnot

Le colonel Arbuthnot ne cachait pas son mécontentement d'avoir été

convoqué dans le wagon-restaurant pour un deuxième interrogatoire, et il arborait un visage des plus sévères. Il s'assit, et se borna à demander :

— Eh bien ?

— Je tiens à vous présenter toutes mes excuses pour vous déranger une seconde fois, lui dit Poirot. Mais il me semble que vous êtes en mesure de nous donner certains renseignements.

— Ah bon ? Je ne pense pas.

— Pour commencer, vous voyez ce nettoie-pipes ?

— Oui.

— Est-ce l'un des vôtres ?

— Sais pas. Je n'ai pas l'habitude d'y mettre ma signature, vous savez !

— Vous rendez-vous compte, mon colonel, que, parmi les passagers de notre wagon-lit, vous êtes le seul à fumer la pipe ?

— Si c'est le cas, alors c'est sans doute un de mes nettoie-pipes.

— Savez-vous où nous l'avons ramassé ?

— Pas la moindre idée.

— À côté du cadavre.

Le colonel Arbuthnot fronça les sourcils.

— Pourriez-vous nous dire, mon colonel, comment il est arrivé là ?

— Si vous insinuez que c'est moi qui l'ai laissé tomber à cet endroit, vous vous trompez.

— Êtes-vous entré, à quelque moment que ce soit, dans le compartiment de M. Ratchett ?

— Je n'ai jamais adressé la parole à ce monsieur.

— Vous ne lui avez jamais parlé, et vous ne l'avez pas tué ?

— Si j'étais l'assassin, je ne me croirais pas obligé de vous mettre au courant, répliqua le colonel, avec une expression sardonique. Mais je vous rassure : Je *n'ai pas* tué cet homme.

— Très bien, grommela Poirot. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance.

— Je vous demande pardon ?

— Je disais seulement que cela n'avait pas d'importance.

— Ah, laissa échapper le colonel, ébahi, fixant sur le détective un

regard incertain.

— Vous voyez, continua Poirot, c'est parce que ce nettoie-pipes n'a en lui-même aucune importance. Je suis capable de trouver une bonne douzaine d'explications valables à sa présence chez M. Ratchett.

Le colonel Arbuthnot ne le quittait pas des yeux.

— La raison pour laquelle je vous ai fait revenir est tout à fait différente, reprit Poirot. Mlle Debenham vous a peut-être dit que j'avais surpris par hasard une conversation entre elle et vous à la gare de Konya ?

L'officier garda le silence.

— Elle disait, poursuivit le détective : « *Pas maintenant ! Quand tout sera terminé. Quand ce sera enfin derrière nous.* » Savez-vous à quoi ses paroles faisaient allusion ?

— Pardonnez-moi, M. Poirot, mais je refuse de répondre à cette question.

— *Pourquoi ?*

— Je vous suggère de demander à Mlle Debenham elle-même la signification de cette phrase, répliqua le colonel, très raide.

— C'est déjà fait.

— Et elle n'a pas voulu vous le dire ?

— Non.

— On aurait pu croire qu'il était parfaitement évident, même pour vous, que je ne puis rien dire.

— Vous n'êtes pas homme à révéler un secret de femme ?

— Vous pouvez envisager les choses de cette façon, si vous voulez.

— Mlle Debenham m'a seulement dit qu'elle faisait allusion à quelque chose de tout à fait personnel.

— Alors, pourquoi ne pas la croire ?

— Parce que, mon colonel, Mlle Debenham vient en tête de ma liste de suspects.

— Vous divaguez ! s'emporta le colonel.

— Je ne divague nullement.

— Vous ne pouvez rien retenir contre elle.

— Même pas le fait que Mlle Debenham était gouvernante des enfants de la famille Armstrong au moment où la petite Daisy

Armstrong a été enlevée ?

Un silence de mort suivit la question de Poirot.

— Vous voyez, reprit le détective en hochant la tête avec indulgence, nous savons bien plus de choses que vous ne le croyez. Si Mlle Debenham est innocente, pourquoi nous a-t-elle caché cela ? Pourquoi m'a-t-elle affirmé qu'elle n'était jamais allée aux États-Unis ?

Le colonel se racla la gorge :

— N'êtes-vous pas en train de commettre une erreur ?

— Je ne me trompe pas. Pourquoi Mlle Debenham m'a-t-elle menti ?

— C'est à elle qu'il faut le demander, dit le colonel en haussant les épaules. Je persiste à penser que vous vous trompez.

Poirot appela l'un des serveurs :

— Veuillez demander à la jeune personne anglaise du compartiment numéro 11 si elle nous ferait le plaisir de venir nous rejoindre.

— Bien, monsieur.

L'employé s'élança. Les quatre hommes restaient silencieux. Comme s'ils avaient été sculptés dans le bois, les traits du colonel Arbuthnot demeuraient figés et impassibles.

L'employé revint et quelques minutes plus tard, Mary Debenham entra dans le wagon-restaurant.

7

L'identité de Mary Debenham

Elle ne portait pas de chapeau. Elle rejetait la tête en arrière avec un air de défi. Ses cheveux tirés, qui dégageaient son front, et la courbe de son nez évoquaient la figure de proue de quelque navire plongeant hardiment dans une mer déchaînée. À ce moment précis, elle était belle.

Elle regarda le colonel Arbuthnot l'espace d'un instant. Un court instant. Puis elle s'adressa à Poirot :

— Vous souhaitiez me voir ?

— En effet, mademoiselle, je voulais vous demander pourquoi vous nous aviez menti ce matin.

— Menti ? Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous nous avez caché le fait qu'au moment du drame, vous viviez dans la famille Armstrong. Et vous m'avez dit que vous n'étiez jamais allée en Amérique.

Poirot vit Mary Debenham tressaillir une seconde, puis se reprendre :

— Oui, dit-elle, c'est vrai.

— Non, mademoiselle, c'était faux.

— Vous m'avez mal comprise. Je vous disais qu'il était vrai que je vous avais menti ce matin.

— Ah ! vous le reconnaissez ?

— Certainement, sourit-elle. Puisque vous m'avez percée à jour.

— Au moins, mademoiselle, vous êtes franche.

— Je ne vois pas très bien comment je pourrais faire autrement.

— C'est juste. Mais puis-je maintenant, mademoiselle, vous demander les raisons de ces dissimulations ?

— J'aurais cru qu'elles sautaient aux yeux, monsieur Poirot.

— Pas à mes yeux à moi, en tout cas.

— Je dois gagner ma vie, dit-elle d'une voix calme et égale, avec peut-être une nuance de dureté.

— Mais encore ?

Elle le regarda bien en face :

— Monsieur Poirot, que connaissez-vous du combat qu'il faut mener pour trouver et pour garder un emploi convenable ? Pensez-vous qu'une jeune femme qui a été arrêtée dans une affaire de meurtre, dont le nom, et peut-être la photographie, ont été publiés par les journaux anglais... Vous croyez vraiment qu'il se trouvera une bonne bourgeoise anglaise pour engager cette jeune femme comme gouvernante de ses filles ?

— Pourquoi pas ? Si cette jeune femme n'a rien à se reprocher.

— Oh, rien à se reprocher ! Ce n'est pas de reproche qu'il s'agit, mais de mauvaise publicité. Voyez-vous, monsieur Poirot, jusqu'ici, je n'ai pas trop mal réussi dans la vie. J'ai occupé des fonctions intéressantes et bien payées. Vous n'imaginiez tout de même pas que j'allais mettre ma situation en péril si cela ne servait à rien d'utile.

— Je me permettrai de vous suggérer, mademoiselle, que c'était à moi d'en juger, pas à vous.

Elle se borna à hausser les épaules.

— Vous auriez pu, par exemple, m'apporter votre concours en ce qui concerne l'identification de certaines personnes.

— À quoi faites-vous allusion ?

— Serait-il plausible, mademoiselle, que vous n'ayez pas reconnu dans la comtesse Andrenyi la jeune sœur de Mme Armstrong dont vous vous occupiez à New York ?

— La comtesse Andrenyi ? Non, dit-elle. Cela peut vous paraître extravagant, mais je ne l'ai pas reconnue. Quand je l'ai connue, elle n'était encore qu'une enfant. C'était il y a plus de trois ans. C'est vrai, le visage de la comtesse me disait quelque chose. Il m'étonnait. Mais elle a tellement changé. Je n'ai jamais fait le rapprochement avec la petite écolière américaine d'autrefois. Je dois reconnaître que je ne lui jetais qu'un coup d'œil en passant, au wagon-restaurant. Et j'ai prêté plus d'attention à ses vêtements qu'à ses traits. Les femmes sont comme ça, vous savez ! Et puis... J'avais mes propres soucis.

— Vous ne voulez toujours pas me dire votre petit secret ? demanda Poirot d'une voix douce, presque insinuante.

— Je ne peux pas... je ne peux pas..., souffla-t-elle.

Et, tout d'un coup, sans crier gare, elle s'effondra, cachant sa tête dans ses mains et pleurant toutes les larmes de son corps.

Le colonel Arbuthnot bondit et se plaça gauchement à côté d'elle :

— Je... Écoutez-moi...

Il marqua un temps d'arrêt, se retourna, et darda sur Poirot un œil haineux :

— Je casserai un par un les os de votre maudit squelette, sale petit roquet prétentieux, siffla-t-il avec rage.

— Je vous en prie, monsieur ! protesta M. Bouc.

Arbuthnot se tourna à nouveau vers la jeune femme :

— Mary... Pour l'amour du Ciel...

Elle se redressa :

— Ce n'est rien. C'est fini. Vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas, monsieur Poirot ? Et de toute façon, vous savez où me trouver. Ah, je me suis vraiment conduite comme une idiote !

Elle partit en hâte. Le colonel Arbuthnot, avant de la suivre, s'en prit une dernière fois à Poirot :

— Mlle Debenham n'a rien à voir dans toute cette histoire ! Rien du tout, entendez-vous ! Et si vous lui causez le moindre souci ou si vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, vous aurez affaire à moi !

Il sortit.

— J'adore voir les Anglais en colère, sourit Poirot. Ils m'amuse. Plus ils sont énervés, moins ils maîtrisent leur langage.

Mais les réactions émotionnelles des Anglais n'intéressaient pas M. Bouc. Il était submergé d'admiration pour son ami.

— Mon cher, vous êtes épatant ! s'écria-t-il. Encore un de vos miracles de divination. C'est formidable !

— C'est incroyable de voir comment vous parvenez à imaginer tout cela, renchérit le Dr Constantine.

— Oh ! cette fois, je ne demande pas de félicitation. Je n'ai rien deviné. La comtesse Andrenyi m'avait pratiquement tout dit.

— Comment cela ? Enfin voyons ?

— Vous vous souvenez que je lui ai demandé si elle avait eu une gouvernante. J'avais déjà décidé dans mon esprit que si Mary Debenham avait un rôle dans cette histoire, elle devait avoir eu une fonction de ce genre-là.

— Oui. Mais la comtesse Andrenyi nous a décrit une personne complètement différente de Mlle Debenham.

— Justement. Elle nous a parlé d'une grande femme d'une quarantaine d'années, rousse... Tellement aux antipodes de Mary Debenham que c'en devenait flagrant. Mais il a fallu qu'elle imagine un nom à toute vitesse, et il y a eu là une association d'idées qui l'a trahie. Elle nous a dit que sa gouvernante s'appelait Mlle Freebody, vous vous en souvenez ?

— Oui. Et alors ?

— Alors ? Vous pouvez l'ignorer, mais il y a à Londres un magasin qui, jusqu'à une date toute récente, portait l'enseigne de *Debenham & Freebody*. Le nom de Debenham trottait dans la tête de la comtesse, il fallait qu'elle en trouve un autre sur-le-champ, et c'est Freebody qui lui est venu en premier. Naturellement, j'ai compris tout de suite.

— Voilà un mensonge de plus. Mais pourquoi l'a-t-elle fait ?

— Encore une question de loyauté, probablement. Cela rend les choses un peu plus complexes.

— Bon sang ! éclata M. Bouc, est-ce que tout le monde ment, dans

ce train ?

— C'est, répondit Poirot, ce que nous sommes sur le point de découvrir.

8

Autres révélations surprenantes

— Maintenant, rien ne me surprendra plus ! s'écria M. Bouc. Rien du tout ! Et je ne manifesterai pas la moindre surprise s'il s'avère que tous les passagers ont un lien avec la famille Armstrong !

— Vous venez de faire là une remarque profonde, répondit Poirot. Voulez-vous que nous voyions maintenant ce que votre suspect de prédilection, l'Italien, a à nous raconter ?

— Vous êtes encore en train de jouer à vos fameuses devinettes ?

— Précisément.

— Cette affaire est des plus étranges, remarqua le Dr Constantine.

— Mais non. Tout cela est des plus banals.

M. Bouc leva les bras au ciel en signe de désespoir feint :

— Si c'est cela que vous appelez banal, cher ami...

Il ne parvenait plus à trouver ses mots.

Pendant ce temps, Poirot avait demandé à l'un des serveurs d'aller chercher Antonio Foscarelli.

Le gros Italien arriva, circonspect. Il regardait de gauche à droite, et de droite à gauche, comme un animal pris au piège.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il. Je n'ai rien à vous dire... Rien du tout, vous entendez ?... *Per Dio*...

Il frappa la table du plat de la main.

— Si, trancha Poirot. Vous avez quelque chose de plus à nous dire. La vérité !

— La vérité ?

Il lança à Poirot un regard inquiet. Son assurance et sa faconde l'avaient abandonné.

— Mais oui. La vérité. Il se peut que je la connaisse déjà. Mais ce serait un bon point pour vous si vous nous la disiez spontanément.

— Vous parlez comme les flics américains. « Avoue », qu'ils disaient, « avoue ».

— Tiens ? Vous avez eu affaire à la police de New York ?

— Non, non, jamais. Ils ont rien pu prouver contre moi... Mais ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— C'était à propos de l'affaire Armstrong, n'est-ce pas ? dit Poirot avec calme. Vous étiez le chauffeur de la maison ?

Son regard croisa celui de l'Italien fanfaron, qui se dégonfla tel un ballon crevé.

— Puisque vous le savez... À quoi ça sert de me le demander ?

— Pourquoi avez-vous menti ce matin ?

— À cause de mes affaires. Puis, en plus, je ne fais pas confiance aux flics yougoslaves. Ils n'aiment pas les Italiens. Ils ne m'auraient pas fait justice.

— Ils vous auraient peut-être fait justice, justement !

— Mais non, mais non ! Je n'ai rien à voir dans l'histoire de cette nuit, je n'ai pas quitté mon compartiment. L'Anglais au long visage, il pourra vous le dire. C'est pas moi qui ai tué ce porc de Ratchett. Vous ne pouvez rien prouver contre moi.

Poirot prenait des notes sur une feuille de papier. Il releva la tête et annonça froidement :

— C'est bon. Vous pouvez partir.

Foscarelli s'attardait, mal à l'aise :

— C'est bien vrai ? Vous avez compris que je n'ai rien à voir là-dedans ?

— Je vous ai dit que vous pouviez partir.

— C'est un coup monté. Vous essayez de m'avoir ? Tout ça pour un salopard qui aurait dû passer sur la chaise électrique ! C'est un scandale qu'il s'en soit tiré. Si ç'avait été moi... Si j'avais été inculpé...

— Mais ce n'était pas vous. Vous n'aviez rien à voir dans l'enlèvement de l'enfant.

— Qu'est-ce que vous racontez ! Bon sang, cette petite, c'était la joie de toute la maison. Tonio, elle m'appelait. Elle s'asseyait dans la voiture, et elle faisait semblant de tenir le volant. Tout le monde l'adorait ! Même les flics ont fini par le comprendre. Ah ! qu'elle était belle, la petite !

Sa voix s'était attendrie, et les larmes lui montaient aux yeux. Il tourna les talons et quitta le wagon-restaurant.

— Pietro ! appela Poirot.

Le serveur arriva immédiatement.

— Le numéro 10, maintenant. La dame suédoise.

— Bien, monsieur.

— Encore ? s'exclama M. Bouc. Mais non, ce n'est pas possible. Je vous dis que ce n'est pas possible !

— Très cher, il faut que nous sachions. Et même si, à la fin, il apparaît que tout le monde dans ce train avait un bon mobile pour tuer Ratchett, il faut que nous le sachions. Quand nous saurons tout, nous pourrons facilement trouver le coupable.

— J'ai la tête qui tourne, grogna M. Bouc.

L'employé fit entrer Greta Ohlsson avec beaucoup de prévenance. Elle pleurait à chaudes larmes.

Elle se laissa tomber sur le siège face à Poirot et continua de pleurer dans un grand mouchoir.

— Ne vous mettez pas dans cet état, mademoiselle, ne vous mettez pas dans cet état, lui dit doucement Poirot en lui tapotant l'épaule. Il suffit de me dire la vérité en quelques mots. Vous étiez la nurse de la petite Daisy Armstrong, n'est-ce pas ?

— C'est vrai... c'est vrai..., sanglota-t-elle. Ah ! c'était un ange... Un cher petit ange, tendre et confiant. Elle ne connaissait que l'amour et la gentillesse... Et cet homme horrible nous l'a pris... il lui a fait du mal... Et puis sa pauvre maman... et ce petit bébé qui n'a même pas pu vivre... Vous ne pouvez pas comprendre... Vous ne pouvez pas savoir... Si vous aviez été là, comme moi... Si vous aviez vu toute cette affreuse tragédie... J'aurais dû vous dire la vérité ce matin, mais j'avais peur... très peur... Mais j'étais si heureuse que cet homme épouvantable soit mort... Qu'il ne puisse plus tuer ou torturer des enfants... Ah ! je n'arrive pas à parler... je ne trouve plus de mots...

Ses pleurs redoublèrent.

Poirot continuait de lui tapoter gentiment l'épaule :

— Allez... Allez... Je comprends tout... Tout, je vous le dis. Je ne vous poserai pas d'autre question. Il me suffit que vous ayez reconnu ce que je savais être la vérité. Je comprends, vous dis-je...

Étouffée par ses sanglots, Greta Ohlsson se leva et se dirigea à

l'aveuglette vers la porte. Au moment où elle l'atteignait, elle se heurta à un homme qui entrait.

C'était Masterman, le valet de chambre.

Il alla droit à Poirot.

— J'espère que je ne dérange pas monsieur, dit-il de sa voix habituelle, calme et froide. Mais j'ai pensé, monsieur, qu'il valait mieux que je vienne tout de suite et que je dise la vérité. Monsieur, pendant la guerre, j'ai été l'ordonnance du colonel Armstrong et ensuite, à New York, j'ai été son valet de chambre. Je crains bien de ne l'avoir pas dit à monsieur ce matin. J'ai eu vraiment tort, monsieur, et j'ai pensé que c'était mieux que je vienne et que j'avoue. Mais j'espère Monsieur que vous ne soupçonnez pas Tonio. Monsieur, le vieux Tonio ne ferait pas de mal à une mouche. Et je peux formellement vous promettre qu'il n'a jamais quitté notre compartiment cette nuit. Tonio n'est peut-être pas de chez nous, mais c'est quelqu'un de bien... Pas un de ces sales gangsters d'Italiens dont on parle dans les journaux.

Poirot le regardait fixement.

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

— C'est tout, monsieur.

Comme Poirot ne relevait pas, il s'inclina profondément, comme pour s'excuser, puis, après un instant d'hésitation, il sortit du wagon-restaurant sans faire plus de manière qu'à son arrivée.

— Eh bien, ça, dit le Dr Constantine, c'est encore plus invraisemblable que n'importe quel roman policier que j'ai pu lire !

— Je suis bien d'accord avec vous, renchérit M. Bouc. Sur douze passagers, il a été prouvé que neuf avaient un lien avec l'affaire Armstrong. Et quoi, maintenant, je vous le demande ? Je devrais plutôt dire : Et qui, maintenant ?

— Je ne peux vous répondre tout de suite, rétorqua Poirot. Voilà notre fin limier américain, M. Hardman.

— Il vient à confesse, lui aussi ?

Avant que Poirot n'ait pu répondre, l'Américain était parvenu à leur table. Il leur lança un regard vif en s'asseyant et dit d'une voix traînante :

— Qu'est-ce qui se passe au juste dans ce train ? Pour moi, c'est une vraie maison de fous !

— Êtes-vous bien sûr, M. Hardman, que vous n'étiez pas le jardinier

de la famille Armstrong ? demanda Poirot en clignant de l'œil.

— Ils n'avaient pas de jardin, répondit froidement Hardman.

— Alors vous étiez le maître d'hôtel ?

— Je ne me tiens pas assez bien pour ça. Non, je n'ai jamais eu aucun rapport avec la famille Armstrong. Mais je commence à penser que je suis quasiment le seul... Incapable, hein ? Vraiment incroyable.

— Je dois admettre que cela m'étonne un peu, reconnut Poirot mi-figue, mi-raisin.

— C'est tordant, ironisa M. Bouc.

— M. Hardman, avez-vous vous-même une hypothèse personnelle sur ce crime ? s'enquit Poirot.

— Non, monsieur. J'en reste baba. Je n'arrive pas à voir comment ça se goupille. Ils ne peuvent pas tous être dans le bain. Mais déterminer celui qui est coupable, alors là, ça me dépasse. Mais comment vous vous êtes débrouillé pour arriver à démêler tout ça, je voudrais bien le savoir.

— J'ai fait quelques devinettes.

— Eh bien, croyez-moi, aux devinettes, vous êtes champion. Ouais... Je dirai à tout le monde que vous êtes le champion des devinettes.

Hardman se laissa aller sur son siège et regarda Poirot avec admiration :

— Et pourtant, vous me pardonnerez de vous le dire : à vous voir, on ne le croirait pas. Je vous tire mon chapeau. Vraiment.

— M. Hardman, vous êtes trop aimable.

— Pas du tout. Ce n'est que justice.

— Avec tout cela, reprit Poirot, notre problème n'est pas encore résolu. Sommes-nous en mesure d'affirmer avec certitude que nous savons qui a tué M. Ratchett ?

— Je ne suis pas dans la course, intervint Hardman. Je ne dirai rien du tout. Je suis juste là, à vous admirer. Mais qu'est-ce que vous faites des deux pour lesquelles vous n'avez pas encore joué aux devinettes ? La vieille dame américaine et la femme de chambre ? Je suppose qu'on peut décréter que, de tout ce train, ce sont les deux seules innocentes ?

— Sauf, sourit Poirot, si nous leur trouvons une petite place dans notre collection comme... je ne sais pas, moi... comme intendante et

comme cuisinière de la famille Armstrong.

— Ouais... Y a plus rien en ce bas monde qui pourra me surprendre, maintenant, dit Hardman, du ton d'un homme qui en a trop vu. Une maison de fous ! Voilà ce que c'est ! Une maison de fous !

— Ah ! mon cher, intervint M. Bouc, cela ferait vraiment trop de coïncidences. Ils ne peuvent quand même pas être tous impliqués dans notre affaire...

Poirot le regarda :

— Vous ne comprenez pas, dit-il. Vous ne comprenez pas du tout. Dites-moi : savez-vous qui a tué Ratchett ?

— Et vous ?

Poirot hocha la tête :

— Oh oui ! Il y a un moment que je le sais. C'est tellement évident que je me demandais si vous ne le saviez pas vous aussi.

Puis il se tourna vers Hardman :

— Et vous ?

Le détective américain fit signe que non. Étonné, il ne quittait pas Poirot des yeux.

— Je ne sais pas, dit-il. Je ne sais pas du tout. De qui s'agit-il ?

Poirot garda le silence pendant un moment.

— M. Hardman, dit-il enfin, voulez-vous être assez gentil pour rassembler tout le monde ici. Il y a deux solutions à notre problème, et je veux les exposer à chacun.

9

Poirot avance deux hypothèses

Les passagers arrivèrent bientôt dans le wagon-restaurant et prirent place autour des tables. Ils arboraient tous, à des degrés divers, la même expression, mêlée d'espoir et d'appréhension. Greta Ohlsson pleurait toujours, et Mme Hubbard s'était mise en devoir de la réconforter.

— Ma chère, disait-elle, il faut vous ressaisir. Tout se passera très bien. L'important, c'est de ne pas perdre ses moyens. Et si l'un de nous est l'assassin, tout le monde sait que ça ne peut pas être vous. Il

faudrait vraiment être cinglé pour imaginer une chose pareille. Ne bougez pas. Je reste à côté de vous. Et ne vous faites plus de soucis.

Elle se tut comme Poirot se levait.

Le conducteur des Wagons-lits passa la tête par la porte :

— Me permettez-vous de rester, monsieur ?

— Mais bien sûr, Michel.

Poirot s'éclaircit la voix :

— Mesdames et messieurs, je m'adresserai à vous en anglais, car je crois comprendre que vous maîtrisez tous plus ou moins cette langue. Nous sommes ici pour examiner les faits et les circonstances entourant la mort de Samuel Edward Ratchett, alias Cassetti. Pour savoir qui a commis ce crime, deux hypothèses sont possibles. Je vous les exposerai l'une après l'autre, et je demanderai ensuite à M. Bouc et au Dr Constantine, ici présents, de décider de celle qu'il faut retenir.

» Les faits, vous les connaissez tous. Ce matin, M. Ratchett a été découvert mort, frappé de nombreux coups de poignard. Il était encore en vie hier soir à 0 heure 37, heure à laquelle il a parlé à travers sa porte avec le conducteur de notre wagon-lit. Dans la poche de son pyjama, on a trouvé une montre très abîmée, dont les aiguilles étaient arrêtées sur 1 heure 15. Le Dr Constantine, qui a examiné le corps, estime que l'heure de la mort se situe entre minuit et 2 heures du matin. Vers minuit et demie, comme vous le savez tous, notre train a été bloqué par des congères. Après cela, *il n'était plus possible à qui que ce soit de quitter le convoi.*

» Selon le témoignage de M. Hardman, qui appartient à une agence de police privée de New York, (Plusieurs personnes tournèrent la tête pour mieux voir Hardman), personne n'aurait pu passer devant son compartiment, le numéro 16, tout au bout de la voiture, sans qu'il ne le voie. Force nous est donc de conclure que le meurtrier doit être recherché parmi les passagers d'un wagon bien particulier. En l'occurrence la voiture Istamboul-Calais.

» Telle *était*, dirai-je, notre version des faits.

— Comment ça *était* ? lança M. Bouc, ébahi.

— Mais je vais vous proposer une version de rechange, poursuivit Poirot. Elle est très simple. M. Ratchett avait un ennemi qu'il redoutait. Il en a donné le signalement à M. Hardman, en précisant qu'il croyait que, si on devait attenter à sa vie, cela se passerait très probablement durant la deuxième nuit après notre départ d'Istamboul.

» Je dois souligner, mesdames et messieurs, que M. Ratchett en

savait certainement bien plus qu'il ne l'a dit. Cet ennemi que M. Ratchett attendait est monté dans le train à Belgrade ou, plus probablement, à Vinkovci, en passant par la porte laissée ouverte par le colonel Arbuthnot et par M. MacQueen, qui étaient descendus sur le quai. Il était muni d'un uniforme des Wagons-lits, qu'il portait par-dessus ses vêtements ordinaires, et il disposait d'une clef carrée réglementaire qui lui permettait d'entrer dans le compartiment de M. Ratchett même si la porte était verrouillée. M. Ratchett avait pris un somnifère. L'homme a frappé M. Ratchett avec une étonnante férocité, puis il est sorti de son compartiment en passant par la porte de communication avec le compartiment de Mme Hubbard...

— C'est tout à fait ça, approuva Mme Hubbard.

— En passant, il a caché le poignard dont il s'était servi dans la trousse de toilette de Mme Hubbard, et, sans le savoir, il a perdu l'un des boutons de sa tunique d'uniforme. Puis il s'est glissé dans le couloir. À toute vitesse, il a enlevé l'uniforme qu'il a caché dans une valise, dans un compartiment momentanément inoccupé, et, quelques minutes plus tard, habillé comme tout le monde, il est descendu du train juste avant qu'il ne se remette en branle. Il a utilisé la même voie d'accès, c'est-à-dire la porte la plus proche du wagon-restaurant.

Chacun marqua sa stupéfaction.

— Et qu'est-ce que vous faites de la montre ? demanda Hardman.

— Je vais vous donner mon explication. *M. Ratchett avait oublié de retarder sa montre d'une heure, comme il aurait dû le faire, à Tzaribrod.* Sa montre était encore réglée sur l'heure d'Europe orientale, qui avance de soixante minutes sur l'heure d'Europe centrale. En fait, c'est à 0 heure 15 que M. Ratchett a été poignardé, pas à 1 heure 15.

— Mais cette explication ne tient pas debout ! s'exclama M. Bouc. Il reste cette voix qu'on a entendue dans le compartiment de Ratchett à 0 heure 37. Et ce ne pouvait être que celle de Ratchett... Ou de son assassin...

— Pas nécessairement. Il se peut que ç'ait été celle d'une troisième personne. Quelqu'un, par exemple, qui serait venu parler à Ratchett et l'aurait trouvé mort. Son premier geste aurait pu être de sonner pour appeler, mais il aurait pu changer d'idée... Il aurait pu prendre peur d'être accusé de la mort de Ratchett et décider de parler en se faisant passer pour lui.

— Ce n'est pas impossible, reconnut M. Bouc de mauvaise grâce.

Poirot se tourna vers Mme Hubbard :

— Oui, madame, vous vouliez dire quelque chose ?

— Je ne me rappelle plus ce que je voulais dire. Ah ! si... Vous pensez que, moi aussi, j'ai oublié de retarder ma montre ?

— Non, madame. Je pense que vous avez entendu l'homme passer par votre compartiment, mais inconsciemment. Ce n'est que plus tard que, dans votre cauchemar, vous avez vu un homme dans votre compartiment, ce qui vous a réveillée en sursaut. Vous avez alors sonné.

— Oui, je pense que c'est possible, admit Mme Hubbard.

— Et comment expliquez-vous, monsieur, le témoignage de ma femme de chambre ? interrogea la princesse Dragomirov en regardant Poirot droit dans les yeux.

— Le plus simplement du monde, madame. Votre femme de chambre a reconnu le mouchoir comme étant le vôtre. Elle a, un peu maladroitement, essayé de vous protéger. Elle a bien croisé l'homme, mais plus tôt dans la soirée, quand le train était en gare de Vinkovci. Elle a prétendu qu'elle l'avait vu une heure plus tard dans l'idée, certes confuse, de vous fournir un alibi à toute épreuve.

— Vous avez pensé à tout, monsieur. Je... je ne vous cache pas mon admiration, dit la princesse en inclinant la tête.

Il y eut un silence.

Tout le monde sursauta quand le Dr Constantine, tout à coup, frappa du poing sur la table :

— Non, non, non et encore non ! cria-t-il. Cette explication ne tient pas debout ! Elle pêche sur une bonne douzaine de points. Et le crime n'a pas été commis de cette façon. M. Poirot le sait mieux que personne !

Poirot lui jeta un regard amusé :

— Je vois qu'il est temps, dit-il, que je vous soumette ma seconde hypothèse. Mais n'abandonnons pas trop vite la première. Vous la trouverez peut-être plus tard à votre goût.

Il fit à nouveau face à son auditoire :

— Il y a une autre solution à notre problème. Je vais vous dire comment j'y suis arrivé.

» Après avoir entendu tous les témoignages, je me suis allongé, j'ai fermé les yeux et je me suis mis à *réfléchir*. Un certain nombre de points me paraissaient tout à fait dignes d'attention et j'en ai fait part à mes deux collègues. J'en ai déjà éclairci quelques-uns, comme cette tache de graisse sur un passeport, et ainsi de suite. Mais je vais revenir

sur ceux qui restent. Le premier, et le plus important, est une remarque qu'a faite M. Bouc quand nous prenions notre premier déjeuner au wagon-restaurant après notre départ d'Istamboul. Il m'a dit alors qu'on trouvait là un rassemblement très intéressant de gens tout à fait divers, appartenant à toutes les classes sociales, et de toutes nationalités.

» J'en suis tombé d'accord. Mais quand j'ai porté ma réflexion sur ce point, je me suis demandé s'il serait possible d'imaginer d'autres conditions dans lesquelles une compagnie aussi disparate pourrait se trouver réunie. Et, à cette question, j'ai répondu que cela ne serait possible qu'aux États-Unis. Il n'y a qu'en Amérique que l'on puisse trouver une maison où les gens soient de nationalités si différentes : un chauffeur italien, une gouvernante anglaise, une nurse suédoise, une femme de chambre française... Et je pourrais continuer. Cela m'a mené à mon système des devinettes. C'est-à-dire à essayer d'attribuer à chacun un rôle dans l'affaire Armstrong, à la manière d'un metteur en scène qui distribue les rôles dans une pièce. Cela a donné des résultats très intéressants et fructueux.

» J'ai de même revu en pensée chacun des témoignages et, là aussi, les résultats ont été étonnants. Prenons, pour commencer, le témoignage de M. MacQueen. La première fois que j'ai parlé avec lui, il n'y a eu aucun problème. Mais, la seconde fois, il a fait une remarque qui m'a étonné. Je lui disais que nous avions trouvé un papier qui faisait allusion à l'affaire Armstrong. Il m'a dit : « Mais voyons, elle a pourtant bien... », puis il a marqué une pause avant de poursuivre : « Enfin je veux dire... quelle maladresse de la part de ce vieux schnock. »

» J'ai le sentiment, à présent, que ce n'était pas ce qu'il avait commencé à dire. *Supposons un instant que ce qu'il avait eu envie de dire soit : « Mais voyons, elle a pourtant bien été brûlée ! »* Auquel cas MacQueen connaissait l'existence de cette lettre et savait qu'on l'avait détruite... En d'autres termes, qu'il était soit l'assassin, soit son complice. Bon.

» Passons au valet de chambre. Il m'a dit que son patron avait l'habitude de prendre un somnifère quand il voyageait par le train. Peut-être est-ce vrai, *mais Ratchett l'aurait-il fait la nuit dernière ?* La présence d'un automatique sous son oreiller apporte un démenti formel à cette déclaration. Ratchett avait bien l'intention de rester sur ses gardes, cette nuit. Par conséquent, le somnifère lui a été administré sans qu'il le sache. Et par qui ? Manifestement par MacQueen ou par son valet de chambre.

» Venons-en au témoignage de M. Hardman. J'ai cru tout ce qu'il

m'a dit de son identité et de sa profession. Mais en ce qui concerne sa méthode pour assurer la protection de M. Ratchett, son histoire n'a ni queue ni tête. Il n'y avait qu'une manière de protéger efficacement M. Ratchett : passer la nuit dans son compartiment, ou s'installer à un endroit d'où l'on en verrait la porte en permanence. Le seul élément que démontrait sans conteste le témoignage de Hardman, c'est que *personne venant d'une autre partie du train n'aurait pu tuer Ratchett*. C'est comme si on avait tracé une frontière autour de la voiture Istamboul-Calais. J'ai jugé ce fait étonnant et inexplicable, et j'ai décidé d'y réfléchir à nouveau plus tard.

» Je pense que vous êtes tous au courant de la conversation que j'ai surprise entre Mlle Debenham et le colonel Arbuthnot. Ce qui m'intéressait, c'est que le colonel l'appelait par son prénom, Mary, et qu'il était clairement l'un de ses intimes. Mais le colonel était censé ne l'avoir rencontrée que quelques jours auparavant... Et je connais bien les Anglais de l'espèce du colonel. À supposer même qu'il ait eu un coup de foudre pour la jeune femme, il n'en aurait pas moins respecté toutes les formes et convenances d'usage. Sans rien brusquer. J'en ai conclu qu'en réalité, le colonel Arbuthnot et Mlle Debenham se connaissaient bien et avaient un motif sérieux pour faire croire qu'ils étaient étrangers l'un à l'autre. Un autre point a été la connaissance qu'avait Mlle Debenham de l'expression « longue distance » pour un appel téléphonique. Et elle m'avait cependant affirmé qu'elle n'était jamais allée aux États-Unis.

» Et encore un autre témoin. Mme Hubbard nous a dit que, de son lit, elle ne pouvait pas voir si la porte de communication était verrouillée, et qu'elle avait demandé à Mlle Ohlsson de vérifier. Ces propos auraient été parfaitement véridiques si elle avait occupé les compartiments 2, 4 ou 12, ou n'importe quel numéro *pair* – où le verrou se trouve sous la poignée de la porte. Mais, dans les compartiments impairs, le verrou se trouve nettement au-dessus de la poignée, et ne risque donc pas d'être masqué par une trousse de toilette. J'en ai été forcé de conclure que Mme Hubbard était en train d'inventer un incident qui n'avait pas eu lieu.

» Et maintenant, je dois vous donner quelques indications à propos des *heures*. À mon avis, en ce qui concerne la montre, ce qui était intéressant, c'était l'endroit où nous l'avions trouvée... Dans la poche du pyjama de Ratchett. Vous reconnaîtrez que placer sa montre là pour la nuit, c'est à la fois singulier et peu pratique, et d'autant moins plausible qu'à la tête du lit, il y a justement un crochet pour suspendre une montre de gousset. J'ai eu, par conséquent, la certitude que la montre avait été mise là délibérément, et que l'heure indiquée était fausse. Et que le crime, évidemment, n'avait pas été commis à

1 heure 15.

» Est-ce à dire que cela s'est passé plus tôt ? Plus précisément à 0 heure 37 ? Mon ami M. Bouc a considéré que le cri qui m'a tiré de mon sommeil constituait un argument en faveur de cette thèse. Mais si on avait fait prendre à Ratchett une grande quantité de somnifère, il lui aurait été impossible de crier. S'il avait pu crier, il aurait pu se débattre pour se défendre, et tout indique qu'il ne s'était pas débattu.

» Je me suis souvenu que MacQueen avait attiré mon attention, non pas une fois, mais deux – et la seconde fois, d'une manière assez flagrante – sur le fait que Ratchett ne parlait pas français. J'en ai tiré la conclusion que tout ce qui s'est passé à 0 heure 37 n'était qu'une comédie jouée uniquement pour moi ! N'importe qui peut voir clair dans l'histoire de la montre. Ça se trouve dans tous les romans policiers. On a donc supposé que *je ne m'y laisserais pas prendre* et que, me félicitant de ma belle intelligence, je supposerais que, puisque Ratchett ne parlait pas français, la voix que j'avais entendue à 0 heure 37 ne pouvait pas être la sienne et que Ratchett, en fait, était déjà mort. J'ai cependant la conviction qu'à cette heure-là, Ratchett dormait encore de son sommeil de drogué.

» Mais le truc avait fonctionné ! J'avais ouvert la porte de mon compartiment pour regarder. J'avais bel et bien entendu la phrase en français. Et si j'étais bête au point de ne pas comprendre ce qu'elle sous-entendait, on me mettrait les points sur les i. En cas de nécessité, MacQueen sortirait du bois. Il me dirait, par exemple : « Pardonnez-moi, monsieur Poirot, mais *cela ne peut pas avoir été la voix de M. Ratchett*. Il ne parlait pas un mot de français... »

» Alors, à quelle heure le crime a-t-il été commis ? Et qui est l'assassin ?

» Mon opinion – et ce n'est qu'une opinion – est que Ratchett a été tué un peu avant 2 heures du matin, à l'extrémité de la fourchette de temps que le docteur a établie.

» Quant au meurtrier...

Poirot marqua un temps d'arrêt et toisa son auditoire. Il ne pouvait certes pas déplorer un manque d'attention. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Dans le silence, on aurait entendu la chute d'une feuille morte.

Il reprit, lentement.

— J'ai été particulièrement frappé par la difficulté qu'il y avait à essayer d'impliquer chaque personne, individuellement, et aussi par les extraordinaires coïncidences qui faisaient que, dans chaque cas, le témoignage apportant un alibi était fourni par ce que j'appellerai la

personne la plus improbable. C'est ainsi que le colonel Arbuthnot et MacQueen se portent garants l'un pour l'autre... Alors qu'il s'agit de deux hommes dont on ne peut imaginer qu'ils se soient déjà rencontrés. Et c'est pareil pour le valet de chambre et pour l'Italien, pour la dame suédoise et la jeune femme anglaise. Je me suis donc dit : « C'est incroyable. Ils ne peuvent quand même pas être tous dans le coup ! »

» Et c'est alors, mesdames et messieurs, qu'est venue la lumière. Ils étaient bel et bien tous dans le coup. Trouver dans le même train, au même moment, tant de gens mêlés à l'affaire Armstrong, ce n'était pas seulement une coïncidence hautement improbable. C'était tout bonnement *impossible*. Ce ne pouvait pas être l'effet du hasard, c'était *voulu*. Je me suis alors souvenu d'une remarque du colonel Arbuthnot sur les procès d'assises avec un jury. Un jury se compose de douze personnes... Et j'avais sous la main douze passagers... Et Ratchett avait reçu douze coups de poignard... D'un coup, ce qui n'avait cessé de me poser problème – cette foule de gens allant d'Istamboul à Calais à une période aussi creuse – trouvait son explication.

» Aux États-Unis, Ratchett avait réussi à échapper à la justice. Sa culpabilité ne faisait pas de doute. J'ai imaginé un jury auto-sélectionné de douze personnes, qui l'auraient condamné à mort et qui auraient été contraintes par les circonstances d'être aussi ses bourreaux. Ainsi, mesdames et messieurs, grâce à cette supposition toute simple, mon enquête est devenue facile, et tout s'est mis en place.

» C'est une mosaïque parfaite. Chacun joue le rôle qui lui a été attribué. Et cela a été conçu de telle sorte que, si les soupçons se portent sur l'un, il s'en trouvera aussitôt un autre, ou plusieurs, pour l'innocenter et compliquer encore davantage les choses. Le témoignage de Hardman était fondamental si quelqu'un de l'extérieur devenait suspect et ne pouvait fournir d'alibi convaincant. Les passagers de la voiture Istamboul-Calais ne couraient aucun risque. Les plus infimes détails de leurs témoignages avaient été combinés longtemps à l'avance. L'ensemble constituait un puzzle remarquablement agencé, et conçu de telle sorte que tout élément que l'enquête mettrait à jour ne ferait que compliquer le problème. Comme le remarquait mon ami M. Bouc, toute cette affaire paraissait relever de la fantasmagorie. Et c'était bien le but recherché.

» Est-ce que cette hypothèse répond à toutes les questions ? Oui, absolument. Les différences entre les blessures ? Elles sont chacune le fait d'une personne différente. Les lettres de menaces ? Elles sont artificielles, puisqu'elles n'ont été écrites que pour servir de preuve. Je

ne doute pas que Ratchett ait reçu de vraies lettres l'avertissant du sort qui l'attendait, mais MacQueen les a détruites et les a remplacées par ces faux. L'histoire de Hardman sur son engagement par Ratchett ? C'est un mensonge, de A à Z, sans parler du signalement du mythique « petit homme brun à la voix haut perchée », qui est d'autant plus commode qu'il ne s'applique à aucun des conducteurs des wagons-lits, mais qu'il peut désigner aussi bien un homme qu'une femme.

» À première vue, l'emploi du poignard paraît étonnant. Mais, à bien y réfléchir, l'arme se prête admirablement à la circonstance. N'importe qui, quelle que soit sa force physique, peut utiliser un poignard... Et c'est une arme qui ne fait pas de bruit. Bien que je puisse me tromper, j'imagine que chaque personne est entrée à son tour dans le compartiment de Ratchett en passant par celui de Mme Hubbard, et a frappé ! Et nul ne saurait jamais qui a vraiment porté le coup mortel.

» L'ultime lettre, que Ratchett avait sans doute trouvée sur son oreiller, a été brûlée avec soin. Si aucun indice n'avait remis sur le tapis l'affaire Armstrong, il n'y aurait eu aucune raison pour soupçonner l'un ou l'autre des passagers. On aurait pensé que le crime était l'œuvre de quelqu'un d'extérieur et je ne doute pas qu'un témoin aurait juré avoir vu notre petit homme brun à la voix haut perchée descendre du train à Brod.

» Je ne sais pas au juste ce qui a pu se passer quand on s'est aperçu que cette partie du plan ne fonctionnait plus, à cause du blocage par la neige. J'imagine qu'il y a eu des conciliabules hâtifs, et qu'on a décidé d'aller de l'avant. Chacun courait dès lors le risque de devenir suspect, mais cela avait été prévu, et on en avait tenu compte. La seule chose à faire était de compliquer encore un peu l'affaire. Deux prétendus indices ont été abandonnés dans le compartiment de Ratchett. Le premier désignait le colonel Arbuthnot, qui disposait de l'alibi le plus solide, et dont les liens avec la famille Armstrong étaient sans doute les plus difficiles à établir. L'autre conduisait à la princesse Dragomirov qui, par sa position sociale, son extrême fragilité physique, et grâce aux alibis fournis par sa femme de chambre et par le conducteur, paraissait vraiment inattaquable. Et pour que ce soit plus complexe encore, on a ouvert une fausse piste : celle de la femme au kimono rouge. Là aussi, je puis moi-même porter témoignage. Il y a eu un grand bruit contre ma porte. Je sors, je regarde, et je vois le kimono écarlate disparaître au loin. Et il se trouvera un choix judicieux de témoins – le conducteur, Mlle Debenham et MacQueen – qui l'auront vu, eux aussi. Je pense que celui qui a mis le kimono rouge sur le dessus de ma valise pendant que je menais les interrogatoires a un beau sens de l'humour. D'où vient ce vêtement ? Je l'ignore. Mais je pencherais pour la comtesse Andrenyi, dont les

bagages ne renferment qu'un déshabillé de mousseline si élégant que c'est plus une robe d'après-midi qu'une robe de chambre.

» Quand MacQueen a su que la lettre qui avait été brûlée avec tant de soin avait, en partie, échappé à la destruction, et que le nom d'Armstrong avait pu être déchiffré, il a sans aucun doute averti immédiatement les autres. C'est à ce moment précis que la situation de la comtesse Andrenyi est devenue très difficile et que son mari s'est mis en devoir de maquiller son passeport. Ils jouaient de malchance pour la seconde fois !

» Comme un seul homme, ils ont décidé de nier froidement tout lien avec la famille Armstrong. Ils savaient que je n'avais aucun moyen de découvrir la vérité sur place, et ils pensaient que je ne chercherais pas plus avant, sauf si mes soupçons se portaient sur une personne en particulier.

» Il nous reste un dernier point à aborder. En admettant que mon hypothèse soit la bonne – et je suis convaincu qu'elle l'est –, il faut bien évidemment que le conducteur fasse partie des conjurés. Mais, si c'est le cas, nous en arrivons à treize personnes, non plus à douze. Au lieu de la formulation classique : « Il y a un nombre x de gens, et un seul est coupable », j'étais face au problème où parmi treize individus il n'y avait qu'un seul innocent. Qui était cet innocent ?

» Je suis parvenu à une conclusion qui peut paraître bizarre. J'ai, en effet, conclu que la seule personne qui n'avait pas participé au crime était celle qui paraissait la plus concernée. Je parle de la comtesse Andrenyi. J'ai été impressionné par la gravité de son mari quand il m'a juré solennellement, sur son honneur, qu'elle n'avait pas quitté son compartiment pendant la nuit. J'ai décidé que le comte Andrenyi avait, si j'ose dire, pris la place de sa femme.

» Dans ce cas, Pierre Michel faisait partie des douze. Mais qu'est-ce qui justifie sa complicité ? C'est un homme honorable, au service de la Compagnie des Wagons-lits depuis de longues années. Certainement pas le genre d'homme que l'on puisse corrompre pour prêter main-forte à un assassinat. Par conséquent, Pierre Michel, lui aussi, avait un lien avec l'affaire Armstrong. Je ne voyais pas lequel. Et puis je me suis souvenu que la bonne d'enfants qui s'est suicidée était française. Et j'ai supposé que cette malheureuse jeune fille pouvait avoir été la fille de Pierre Michel. Et cela expliquait tout... Y compris le lieu choisi pour commettre le meurtre. Restait-il, dans notre scénario, des rôles non attribués ? J'ai estimé que le colonel Arbuthnot était un ami personnel du colonel Armstrong, qu'ils avaient fait la guerre ensemble. En ce qui concerne Hildegarde Schmidt, la femme de chambre, je n'ai pas eu trop de peine à deviner sa place chez les Armstrong. On peut

m'accuser de gourmandise, mais, d'instinct, je décèle une bonne cuisinière. Je lui ai tendu un petit piège... Et elle y est tombée. Je lui ai dit que j'étais sûr qu'elle était un vrai cordon-bleu et elle m'a répondu : « Oui, c'est vrai. Toutes mes patronnes me l'ont dit. » Mais, quand on n'est *femme de chambre*, on n'a pas souvent l'occasion de démontrer ses talents culinaires...

» Restait Hardman. Je ne voyais pas ce qu'il pouvait bien faire chez les Armstrong. Mais j'ai imaginé qu'il était amoureux de la jeune Française. Je lui ai parlé du charme des femmes d'autres pays... Et, là aussi, j'ai obtenu la réaction que j'attendais. Il en a eu les larmes aux yeux, et il a essayé de me faire croire que c'était la neige qui l'avait ébloui.

» Et terminons avec Mme Hubbard. Je peux bien le dire maintenant, Mme Hubbard a joué le premier rôle. Puisqu'elle occupait le compartiment adjacent à celui de Ratchett, elle était plus vulnérable aux soupçons. Et la nature des choses faisait qu'elle ne pouvait pas avoir un alibi très solide. Pour tenir le rôle qu'elle a joué – celui de la mère américaine affectueuse, parfaitement commune, et un peu ridicule –, il fallait une artiste de talent. Mais il y avait une artiste de ce gabarit dans la famille Armstrong. La propre mère de Mme Armstrong. L'actrice Linda Arden.

Poirot s'arrêta.

Alors d'une voix profonde, aux multiples intonations, complètement différente de celle qu'elle avait utilisée au cours du voyage, Mme Hubbard dit :

— J'ai toujours rêvé de tenir des rôles de comédie...

Elle poursuivit, songeuse :

— Nous avons commis une erreur idiote dans notre histoire de trousse de toilette. Cela démontre, une fois de plus, qu'il faut toujours tout répéter à fond. Nous avons fait l'essai au voyage aller. J'imagine que j'étais dans un compartiment pair. Je n'ai jamais pensé que les verrous puissent être placés différemment.

Elle se redressa et regarda franchement Hercule Poirot.

— Vous avez tout compris, monsieur Poirot. Vous êtes un homme exceptionnel. Mais essayez d'imaginer ce qu'a été ce jour épouvantable, là-bas, à New York. J'étais folle de chagrin. Et les domestiques aussi. Et puis le colonel Arbuthnot, qui était là, également. C'était le meilleur ami de John Armstrong.

— Pendant la guerre, il m'avait sauvé la vie, précisa le colonel.

— C'est ce jour-là que nous avons décidé – nous étions tous fous, peut-être, je ne sais pas... – qu'il fallait exécuter la sentence de mort à laquelle Cassetti avait échappé. Nous étions douze. Onze, en réalité, puisque le père de Suzanne était en France. D'abord, nous avons pensé tirer au sort celui qui serait chargé de la besogne, mais finalement, nous avons décidé d'agir comme nous l'avons fait. C'est Antonio, le chauffeur, qui a proposé cette idée. Mary a ensuite mis au point tous les détails avec Hector MacQueen. Il avait toujours adoré Sonia – ma fille –, et c'est lui qui nous a expliqué comment Cassetti, grâce à son argent, avait pu s'en tirer.

» Il nous a fallu beaucoup de temps pour que notre plan soit parfait. Il fallait d'abord retrouver la trace de Ratchett. Hardman y est parvenu. Il a fallu ensuite qu'on se débrouille pour que Hector et Masterman – ou l'un des deux, au moins – entrent à son service. Eh bien, nous y sommes parvenus. À ce moment-là, nous avons discuté avec le père de Suzanne. Le colonel Arbuthnot insistait beaucoup pour que nous soyons douze. Cela lui paraissait plus conforme à l'ordre établi. Le poignard ne le tentait pas vraiment, mais il a reconnu que c'était la solution de bien des problèmes. Le père de Suzanne était partant : Suzanne était sa fille unique. Nous savions, par Hector, que, tôt ou tard, Ratchett reviendrait en Europe par l'Orient-Express. Comme Pierre Michel travaillait sur ce train, l'occasion était trop belle... Et, en plus ce serait un bon moyen pour n'impliquer personne de l'extérieur.

» Naturellement, il fallait mettre au courant le mari de ma fille et il a insisté pour l'accompagner. Hector s'est débrouillé pour que Ratchett choisisse pour son voyage un jour où Pierre Michel serait de service. Nous avions l'intention de retenir tous les compartiments de la voiture Istamboul-Calais, mais, malheureusement, il y a un compartiment que nous n'avons pas pu obtenir. Il était retenu de longue date pour l'un des directeurs de la Compagnie. M. Harris, cela va de soi, n'a jamais existé. Mais nous ne pouvions pas prendre le risque d'avoir un inconnu dans le compartiment d'Hector. Et puis, à la toute dernière minute, vous êtes arrivé.

Linda Arden prit le temps d'une pause :

— Voilà, monsieur Poirot. Vous savez tout. Qu'allez-vous faire ? S'il n'y a pas d'autre solution, pourquoi ne pas me mettre tout cela sur le dos ? J'aurais volontiers donné à cet individu douze coups de poignard. Pas seulement parce qu'il était coupable de la mort de ma fille, de son enfant, et de ce bébé que nous attendions et qui serait heureux aujourd'hui. C'était plus que cela. Avant Daisy, il y avait eu d'autres enfants. Et il y en aurait peut-être eu d'autres après. La société

l'avait condamné. Nous avons seulement exécuté le verdict. Mais est-il vraiment nécessaire que tant de gens de bien soient impliqués ? Ce pauvre Michel... Et Mary et le colonel Arbuthnot... qui s'aiment...

La voix de la tragédienne résonnait magnifiquement dans le wagon-restaurant... Cette voix profonde, riche en nuances, qui avait bouleversé tant de fois le public de Broadway.

Poirot regarda ses compagnons :

— Monsieur Bouc, dit-il, vous êtes l'un des directeurs de la Compagnie. Qu'en pensez-vous ?

— À mon avis, monsieur Poirot, répondit-il après s'être raclé la gorge, la première hypothèse que vous nous avez présentée était la bonne. J'en suis certain. Je propose que vous la soumettiez à la police yougoslave dès qu'elle fera son apparition. Partagez-vous mon avis, docteur ?

— Je suis entièrement d'accord, souligna le Dr Constantine. Du point de vue de la médecine légale, je crois que j'ai pu... euh... me laisser aller à émettre des suppositions mal fondées...

— Dans ces conditions, conclut Poirot, après vous avoir soumis mon hypothèse, j'ai l'honneur de me dessaisir du dossier...



Agatha Christie

DRAME
EN TROIS ACTES



Agatha Christie

DRAME EN TROIS ACTES

*Traduction de Francis Kerline
entièrement révisée*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale :
THREE ACT TRAGEDY
publiée par HarperCollins

ISBN : 978-2-7024-4118-3

AGATHA CHRISTIE® and POIROT® are registered trademark of
Agatha Christie Limited in the UK and/or elsewhere.

Three Act Tragedy © 1934

Agatha Christie Limited. All rights reserved.

© 1949, Librairie des Champs-Élysées.

© 2014, éditions du Masque,
département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la présente édition.

© Conception graphique et couverture : WE-WE

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation,
de représentation réservés pour tous pays.

*Collection de romans d'aventures
créée par Albert Pigasse*

Drame en trois actes

Mise en scène
Sir Charles Cartwright

Assistants
M. Satterthwaite
Mlle Hermione Lytton Gore

Costumes
Ambrosine

Éclairages
Hercule Poirot

ACTE I : SOUPÇONS

LE NID DE CORNEILLES

M. Satterthwaite était installé sur la terrasse du *Nid de Corneilles* et regardait son hôte, sir Charles Cartwright, grimper le sentier qui montait de la mer.

Le *Nid de Corneilles* était une villa moderne du meilleur style. Pas de colombage, pas de pignons, aucune de ces excroissances chères aux bâtisseurs de second ordre. C'était une construction simple, blanche, robuste – et aux dimensions trompeuses, car elle était bien plus grande qu'il n'y paraissait. Elle devait son nom à sa situation élevée, dominant le petit port de Loomouth. Un des côtés de la terrasse, protégé par une solide balustrade, donnait à pic sur la mer. Par la route, qui faisait un crochet à l'intérieur des terres et montait en serpentant au-dessus du littoral, le *Nid de Corneilles* se trouvait à quinze cents mètres de l'agglomération. À pied, on pouvait y accéder en sept minutes par l'abrupt sentier de pêcheur que sir Charles Cartwright gravissait en ce moment.

Sir Charles était un homme entre deux âges, bien charpenté – et non moins bronzé. Il portait un vieux pantalon de flanelle grise, un chandail blanc, et marchait d'un pas léger et balancé, les poings à demi fermés. Neuf personnes sur dix auraient flairé au premier coup d'œil le marin en retraite. La dixième, plus observatrice, aurait hésité, intriguée par quelque chose d'indéfinissable, quelque chose qui sonnait faux. Et peut-être, inconsciemment, une image lui serait-elle venue à l'esprit ; le pont d'un navire – mais pas d'un vrai navire, un navire qui se serait découpé entre les deux pans d'un lourd rideau de velours rouge –, un homme, Charles Cartwright, debout sur ce pont, éclairé par des rayons qui n'étaient pas ceux du soleil, l'allure décontractée ; et une voix, une belle voix de seigneur de la mer

magnifiée par un art consommé de la diction. « Non, monsieur, vous me voyez au regret, déclamait Charles Cartwright, mais je ne saurais en aucun cas répondre à cette question. »

Et le lourd rideau tombe en bruissant, les lumières s'allument, l'orchestre attaque un air à la mode, au rythme syncopé, des filles affublées d'énormes nœuds dans les cheveux circulent en proposant à tue-tête : « Chocolats ? Limonade ? Bonbons acidulés ? » Le premier acte de *L'Appel de la mer*, avec Charles Cartwright dans le rôle du capitaine Vanstone, vient de s'achever.

Du haut de son poste d'observation, M. Satterthwaite sourit.

C'était un drôle de petit bout d'homme, tout ratatiné, ce M. Satterthwaite, un mécène des arts et du théâtre, un snob incorrigible mais sympathique, toujours présent dans les grands dîners et les soirées mondaines : au bas de toute liste d'invités digne de ce nom figurait invariablement la mention « ... et M. Satterthwaite, bien entendu ». Fort intelligent au demeurant, il était célèbre pour sa modestie innée et pour la perspicacité avec laquelle il savait juger et les gens et les choses.

— Je n'aurais pas cru ça... Non, vraiment, je n'aurais jamais cru ça, était-il en train de murmurer d'un air pensif.

Un bruit de pas sur la terrasse le fit se retourner. Le gros homme aux cheveux grisonnants qui avançait une chaise pour s'asseoir portait sa profession, tout comme le niveau social de sa clientèle, inscrite sur son visage bienveillant et compréhensif : « Docteur en médecine à Harley Street ». Sir Bartholomew Strange avait une belle carrière derrière lui. Spécialiste renommé des maladies nerveuses, il avait été récemment promu chevalier à l'occasion de l'anniversaire du roi.

— Qu'est-ce que vous n'auriez pas cru ? fit-il en approchant sa chaise de celle de M. Satterthwaite. Hein ? Dites-moi tout.

Avec un sourire, M. Satterthwaite désigna la silhouette qui grimpait le sentier d'un pas alerte.

— Je n'aurais jamais cru que sir Charles se serait complu si longtemps dans son... hum !... exil.

— Fichtre, moi non plus ! s'esclaffa l'autre. Je connais Charles depuis l'enfance. Nous étions à Oxford ensemble. Il n'a pas changé... Encore meilleur comédien à la ville qu'à la scène ! Charles est toujours en train de jouer un rôle. Il ne peut pas s'en empêcher, c'est une seconde nature chez lui. Il est incapable de sortir d'un salon comme tout le monde, il faut qu'il fasse « sa sortie » et qu'il ait une bonne réplique toute prête pour l'occasion. Et avec ça, il aime changer de rôle comme d'autres changent de chemise. Il y a deux ans, quand il a quitté la scène, il racontait partout qu'il voulait mener une vie simple

à la campagne, loin du monde, histoire de satisfaire sa vieille passion pour la mer. Alors, il a fait construire cette maison. Sa vision idéale du « cottage » rustique. Trois salles de bains et tous les gadgets dernier cri ! J'étais comme vous, Satterthwaite, je pensais que ça ne durerait pas. Après tout – c'est humain –, Charles a besoin de son public. Deux ou trois capitaines en retraite, une poignée de vieillardes et un pasteur, ça ne fait guère un auditoire. Pour moi, son côté « bourlingueur bon enfant, marié avec la mer » ne pouvait pas durer six mois. Franchement, je croyais qu'il se lasserait du personnage. Je le voyais plutôt dans la peau d'un aristocrate blasé, à Monte-Carlo, ou peut-être d'un hobereau dans les Highlands... Il est si versatile, notre Charles.

Le médecin se tut. Épuisant, ces longues tirades. Et il suivit d'un regard affectueux et amusé l'homme qui grimpait vers eux sans se douter qu'on parlait de lui. Dans deux minutes, il les aurait rejoints.

— En tout cas, reprit sir Bartholomew, il semble que nous nous étions trompés. Son côté « vie simple » tient le coup.

— Quand un homme joue un personnage, il arrive qu'on se méprenne sur son compte, commenta M. Satterthwaite. Et qu'on mette en doute sa sincérité.

— Oui, fit le médecin, songeur. C'est vrai, ça.

Avec un tonitruant « bonjour ! », Charles Cartwright venait d'escalader quatre à quatre les marches de la terrasse.

— La *Mirabelle* s'est surpassée, dit-il. Vous auriez dû venir, Satterthwaite.

Mais celui-ci avait trop souvent souffert du mal de mer sur la Manche pour se faire encore des illusions quant à la résistance de son estomac. Il avait observé la *Mirabelle* de la fenêtre de sa chambre, le matin. Et, avec la forte brise qui soufflait, il s'était félicité d'être resté sur la terre ferme.

Sir Charles gagna la fenêtre du salon et commanda des rafraîchissements.

— Tu aurais dû venir, Tollie, dit-il à son ami médecin. Est-ce que tu ne passes pas la moitié de ton temps, à Harley Street, à recommander à tes patients d'aller se refaire une santé au milieu des embruns ?

— Le grand avantage d'être médecin, rétorqua sir Bartholomew, c'est qu'on n'est pas obligé de suivre ses propres conseils.

Sir Charles éclata de rire. Sans s'en rendre compte, il jouait encore un rôle : celui du loup de mer, tout à la fois brusque et cordial. C'était un bel homme, extrêmement bien fait de sa personne. Un visage fin et enjoué, et une touche de gris sur les tempes ajoutait encore à sa distinction. Il avait l'air de ce qu'il était : avant tout un gentleman, et

un acteur ensuite.

— Tu es sorti seul ? demanda le médecin.

— Non, dit sir Charles en prenant un verre sur le plateau que lui tendait une accorte soubrette. J'avais un second. Notre petite Pomme, pour ne rien te cacher.

Quelque chose dans sa voix, comme une gêne, intrigua M. Satterthwaite.

— Mlle Lytton Gore ? Elle est du genre calée en navigation, non ?

Sir Charles eut un petit rire dépité.

— À côté d'elle, je suis un marin d'eau douce. Mais si je fais des progrès, c'est bien à elle que je le dois.

Les pensées se bousculaient dans la tête de M. Satterthwaite. « Tiens ! tiens ! Pomme Lytton Gore... C'est peut-être pour ça qu'il s'accroche. C'est de son âge, après tout... un âge dangereux... À cette époque de la vie, il y a toujours jeune fille sous roche... »

— Ah ! la mer, il n'y a rien de tel, continuait sir Charles. Le soleil, le vent, la mer... et un cabanon pour toute demeure, fit-il en contemplant d'un œil satisfait la blanche bâtisse derrière lui, avec ses trois salles de bains, l'eau chaude et froide dans toutes les chambres, le chauffage central, une installation électrique ultra-moderne sans compter la domesticité – servante, femme de chambre, cuisinier, fille de cuisine...

L'idée que se faisait sir Charles d'une vie simple manquait un peu de... simplicité.

Une grande femme d'une rare laideur sortit de la maison et se dirigea vers eux.

— Bonjour, mademoiselle Milray.

— Bonjour, sir Charles. Bonjour, ajouta-t-elle avec une légère inclinaison de la tête vers les deux autres. Voici le menu pour ce soir. Vous voudrez peut-être y apporter quelques modifications ?

— Voyons cela..., murmura sir Charles. Melon cantaloup, bortsch, maquereau frais, coq de bruyère, soufflé surprise, canapé Diane... Non, je pense que ce sera parfait, mademoiselle Milray. Tout le monde arrive par le train de 16 h 30.

— J'ai déjà donné des ordres à Holgate. À propos, sir Charles, si je puis me permettre, il serait préférable que je dîne avec vous, ce soir.

Sir Charles parut surpris mais n'en répondit pas moins avec la plus grande courtoisie :

— Bien sûr, mademoiselle Milray, avec joie... mais... je...

Mlle Milray entreprit de s'expliquer d'un ton patelin :

— Autrement, sir Charles, vous seriez treize à table, et il y a tant de gens superstitieux.

À l'entendre, on pouvait supposer qu'elle aurait volontiers pris la quatorzième place à table tous les soirs de sa vie, et sans le moindre scrupule.

— Je pense que tout est en ordre, poursuivit-elle. J'ai dit à Holgate que la voiture devait aller prendre lady Mary et les Babbington. C'est bien ça ?

— Exact. J'allais justement vous prier de le faire.

Un sourire un tantinet supérieur humanisa un instant sa mine compassée et elle se retira.

— Ça, c'est ce que j'appelle une femme remarquable, commenta sir Charles avec respect. Je n'ai peur que d'une chose : qu'elle ne s'avise un de ces jours de venir me broser les dents.

— L'efficacité faite femme, dit Strange.

— Elle est à mon service depuis six ans, reprit sir Charles. D'abord à Londres, comme secrétaire, et ici comme... comme quintessence de gouvernante, si je puis oser l'expression. Avec elle, tout marche comme sur des roulettes. Et pourtant, ne vous en déplaie, elle va me quitter.

— Allons bon ! Pourquoi ça ?

— Elle dit... (Sir Charles se frotta le nez d'un air dubitatif.) Enfin, elle prétend que sa mère est grabataire. Personnellement, je n'en crois pas un mot. Ce genre de femme ne peut pas avoir de mère. Elle a été enfantée par une dynamo. Non, il y a autre chose.

— Il n'est pas impossible que les gens aient jasé, fit observer sir Bartholomew.

— Jasé ? s'étonna l'acteur. À propos de quoi ?

— Mon cher Charles, tu sais très bien ce que tout un chacun entend par là.

— Tu veux dire jaser sur... sur elle et... et *moi* ? Avec la tête qu'elle a ? Et à son âge ?

— Elle n'a pas cinquante ans.

— C'est bien possible mais, sérieusement, Tollie, tu l'as regardée ? Elle a deux yeux, un nez, une bouche, d'accord, mais on ne peut pas appeler ça un visage – pas un visage féminin, en tout cas. Jamais la plus médisante des commères du voisinage n'oserait associer un quelconque élan sexuel à un faciès pareil.

— Tu sous-estimes l'imagination des vieilles filles anglaises.

Sir Charles secoua la tête.

— Je ne crois pas. Il y a chez Mlle Milray une espèce de respectabilité effrayante que même une vieille fille anglaise ne saurait nier. Elle est la vertu incarnée... et c'est une femme bigrement utile. Mes secrétaires, je les choisis toujours laides comme les sept péchés capitaux.

— Sage précaution.

Sir Charles resta plongé dans ses pensées. Pour l'en distraire, sir Bartholomew demanda au bout d'un instant :

— Qui doit venir, ce soir ?

— Angie, pour commencer.

— Angela Sutcliffe ? applaudit sir Bartholomew. Bravo !

Alléché, M. Satterthwaite se pencha vers son hôte, curieux de connaître le nom des autres invités. Angela Sutcliffe était une comédienne célèbre, plus toute jeune mais toujours adulée du public, et encensée pour son esprit et son charme. Certains voyaient en elle une nouvelle Ellen Terry.

— Puis, il y aura les Dacres.

De nouveau, M. Satterthwaite approuva sans commentaire. Mme Dacres, c'était Ambrosine, la célèbre maison de couture. Sur les programmes de théâtre, on lisait : « Les costumes de Mlle Blank, au premier acte, ont été créés par Ambrosine, Brook Street. » Son mari, le capitaine Dacres, était un « outsider », selon son propre jargon turfiste. Il passait le plus clair de son temps sur les champs de courses et avait lui-même monté, par le passé, lors d'un Grand National contesté. Il y avait eu quelques démêlés, personne ne savait quoi au juste, mais la rumeur était allée bon train. Bien que l'affaire n'eût pas donné lieu à enquête – du moins officiellement –, la mention du nom de Freddie Dacres continuait de provoquer quelques haussements de sourcils.

— Il y aura aussi Anthony Astor, l'auteur de comédies à succès.

— Bien sûr, fit M. Satterthwaite. C'est elle qui a écrit *Sens unique*. La pièce a fait un tabac. Je l'ai vue à deux reprises.

Il n'était pas mécontent de montrer qu'il savait qu'Anthony Astor était une femme.

— C'est exact, dit sir Charles. J'ai oublié son vrai nom... Wills, je crois. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois. Je l'ai invitée pour être agréable à Angela. Voilà... le compte y est.

— Et les gens du pays ? demanda le médecin.

— Ah oui ! les gens du pays. Eh bien, il y a les Babbington. Lui, c'est le pasteur, un bon bougre, pas trop curé, et son épouse, qui est charmante. Elle me donne des leçons de jardinage. Qui d'autre ?... Lady Mary et Pomme. C'est tout. Ah ! et puis un dénommé Manders,

journaliste ou quelque chose dans ce goût-là. Beau gosse. Voilà. La liste est close.

M. Satterthwaite, en homme méthodique, fit le calcul.

— Mlle Sutcliffe : une. Les Dacres : trois. Anthony Astor : quatre. Lady Mary et sa fille : six. Le pasteur et sa femme : huit. Le beau gosse : neuf. Avec nous, ça fait douze. Si vous ne vous êtes pas trompé, c'est Mlle Milray qui ne sait pas compter.

— Impossible, affirma sir Charles. Cette femme ne se trompe jamais. Voyons voir... Mais oui, mille sabords ! Vous avez raison. J'ai bel et bien oublié un invité. Il m'était sorti de l'esprit. (Il gloussa.) S'il le savait, ça ne lui ferait pas plaisir. Je ne connais pas plus prétentieux que ce lascar.

Les yeux de M. Satterthwaite pétillèrent. Il avait toujours considéré que les individus les plus vaniteux de la création étaient les comédiens – et il incluait sir Charles Cartwright dans le lot. Cet exemple de « l'hôpital se moquant de la charité » l'amusa donc beaucoup.

— Et qui est cet égotiste ? demanda-t-il.

— Un drôle d'individu. Mais célèbre, remarquez. Vous avez peut-être entendu parler de lui. Hercule Poirot. Un Belge.

— Le détective ? fit M. Satterthwaite. Je l'ai déjà rencontré. Un individu remarquable.

— Un personnage, je dirais.

— Je ne l'ai jamais vu mais je le connais de réputation, dit sir Bartholomew. Il a pris sa retraite depuis peu, non ? L'essentiel de ce que je sais de lui tient sans doute de la légende. En tout cas, Charles, j'espère que nous n'aurons pas de crime ce week-end.

— Pourquoi ? Parce que nous avons un détective à la maison ? Tu n'aurais pas un peu tendance à mettre la charrue avant les bœufs, Tollie ?

— Ma foi, ça a toujours été une de mes théories.

— Quelle est cette histoire, docteur ? demanda M. Satterthwaite.

— Ce sont les événements qui vont vers les hommes, et non l'inverse. Pourquoi certaines personnes ont-elles une vie exaltante et d'autres pas ? À cause de leur milieu ? Pas du tout ! Untel pourra voyager jusqu'aux confins de la terre sans qu'il ne lui arrive rien. Il y aura un massacre une semaine avant son arrivée, un tremblement de terre le lendemain de son départ et le bateau qu'il aura failli prendre fera naufrage. Tel autre, qui habite la banlieue de Londres et ne va jamais plus loin que la City, vivra toutes sortes d'aventures. Il sera mêlé à des affaires louches : bandits, chantage, jolies filles, poursuites en voiture, que sais-je ? Il y a des gens qui attirent les naufrages :

même s'ils ne prennent le bateau que sur un lac de plaisance, il leur arrivera quelque chose. De la même manière, les hommes comme votre Hercule Poirot n'ont pas besoin de chercher le crime, c'est le crime qui vient à eux.

— En ce cas, commenta M. Satterthwaite, ce n'est peut-être pas plus mal que Mlle Milray se joigne à nous pour nous éviter d'être treize à table.

— Ma foi, si tu y tiens, Tollie, tu peux même avoir ton meurtre, acquiesça sir Charles de bonne grâce. À une seule condition : que je ne sois pas le cadavre !

Et les trois hommes rentrèrent en riant dans la maison.

UN INCIDENT AVANT LE DÎNER

M. Satterthwaite n'aimait rien tant que d'observer les gens. Et, dans l'ensemble, les femmes l'intéressaient plus que les hommes. D'ailleurs, pour un homme, il en savait beaucoup sur elles. Quelque chose de féminin dans son caractère lui permettait de pénétrer en profondeur leur esprit. Depuis toujours, les femmes se confiaient à lui, sans toutefois le prendre tout à fait au sérieux, et il lui arrivait d'en ressentir quelque amertume. Il avait invariablement l'impression de se trouver dans un fauteuil d'orchestre, en train de regarder le spectacle, sans jamais pouvoir monter sur scène pour prendre part au drame. Mais, à vrai dire, le rôle de spectateur lui convenait à merveille.

Ce soir, dans le grand salon qui donnait sur la terrasse – habilement transformé en salon de paquebot de luxe par un décorateur à la page –, il était surtout intrigué par la nuance exacte des cheveux de Cynthia Dacres. C'était une teinte dernier cri – venue tout droit de Paris, supposait-il –, plutôt étrange mais avec des reflets vert bronze d'un assez bel effet. Il était impossible de dire à quoi ressemblait vraiment Mme Dacres. Elle était grande et avait su parfaitement adapter sa silhouette à la mode du moment. Son cou et ses bras avaient le hâle estival qui sied à la campagne – et personne n'aurait su dire s'il était artificiel ou non. Ses cheveux vert bronze étaient mis en valeur par une coiffure d'un style nouveau que seul un virtuose londonien avait pu réaliser. Ses sourcils épilés, ses cils charbonneux, son visage artistement maquillé et ses lèvres carminées s'accordaient admirablement avec sa robe de soirée parfaite, d'un bleu foncé insolite, un modèle apparemment très simple – mais qui ne l'était évidemment pas –, coupé dans un tissu original, mat quoique avec d'imperceptibles moirures.

— Une femme de tête, marmotta M. Satterthwaite en l'observant d'un œil approbateur. Je me demande à quoi elle ressemble au fond.

Mais là, ce n'était plus d'apparence physique qu'il était question.

Se conformant au goût du jour, elle s'exprimait d'une voix traînante :

— Mon cher, ce n'était pas possible. Vous comprenez, il y a des choses qu'on peut faire, d'autres non. Celle-ci n'était pas possible. C'était tout bonnement ren-ver-sant.

Le dernier mot à la mode : tout était « ren-ver-sant ».

Sir Charles agita un shaker tout en bavardant avec Angela Sutcliffe – grande, les cheveux gris, la bouche mutine et de jolis yeux.

Dacres, lui, s'entretenait avec Bartholomew Strange.

— Tout le monde sait ce qui cloche chez le vieux Ladisbourne. Toute l'écurie est au courant, affirmait-il d'une voix de fausset.

C'était un petit homme rougeaud, tout autant que rouquin, à la moustache en brosse, et qui vous regardait par en dessous.

À côté de M. Satterthwaite pérorait Mlle Wills, dont la pièce, *Sens unique*, avait été accueillie par la critique comme l'une des plus spirituelles et des plus audacieuses qu'on eût données à Londres depuis des années. Grande et maigre, Mlle Wills avait un menton fuyant et des cheveux blonds à l'ondulation ratée. Elle portait pince-nez. Sa robe de mousseline verte évoquait un sac informe. Elle avait la voix perchée et vulgaire.

— Je suis allée dans le sud de la France, disait-elle. Mais, très franchement, je ne m'y suis guère plu. Pas accueillant du tout. Bien sûr, ça m'est utile pour mon œuvre. Il faut avoir tout vu, vous savez ce que c'est.

Pauvre fille, songea M. Satterthwaite. Le succès l'a coupée de ses vraies racines... Une pension de famille à Bournemouth, c'est là qu'elle se sentirait comme un poisson dans l'eau.

L'abîme qui sépare les auteurs de leurs œuvres l'intriguait. Ce ton cultivé, si « homme du monde », qu'Antony Astor mettait dans ses comédies de mœurs, quelle trace, même infime, en restait-il chez Mlle Wills ? Et pourtant, derrière son pince-nez, son regard bleu clair semblait singulièrement aigu. Ses yeux étaient braqués sur lui et le jaugeaient avec une expression qui le déconcertait presque. On eût dit que Mlle Wills s'échinait à l'apprendre par cœur.

Profitant de ce que sir Charles était en train de remplir les verres, M. Satterthwaite se leva.

— Puis-je aller vous chercher un cocktail ? proposa-t-il.

— Ce n'est pas de refus, gloussa-t-elle.

La porte venait de s'ouvrir. Mlle Temple annonçait lady Mary Lytton Gore, M. et Mme Babbington et Mlle Lytton Gore.

Après avoir apporté le cocktail promis à Mlle Wills, M. Satterthwaite se faufila en direction de lady Mary Lytton Gore. Comme chacun sait, il avait un faible pour les titres. Et indépendamment de son snobisme, il raffolait des dames de qualité – ce que lady Mary était sans conteste.

Veuve quasiment sans ressources – et avec une enfant de trois ans –, elle était venue s'installer à Loomouth dans un petit cottage où elle vivait depuis lors, avec une vieille bonne dévouée. C'était une belle femme élancée, douce, assez timide, et qui accusait plus que ses cinquante-cinq ans. Elle adorait sa fille mais se sentait, avec elle, toujours un peu dépassée par les événements.

Hermione Lytton Gore, que, pour une raison obscure, tout le monde appelait Pomme, ne ressemblait guère à sa mère. Cela venait avant tout de son type, plus énergique. Et puis, sans être belle – du moins selon les canons de M. Satterthwaite –, elle possédait un charme indéniable, dû, sans aucun doute, à sa vitalité débordante. Elle semblait dix fois plus vivante que quiconque dans ce salon. Cheveux bruns, yeux gris, taille harmonieuse, quelque chose en elle – étaient-ce les mèches rebelles qui lui rebiquaient sur la nuque, la franchise de son regard, la courbe de sa joue ou son rire si communicatif ? – dégageait une impression de jeunesse exubérante et de dynamisme à toute épreuve.

Elle bavardait avec Oliver Manders, qui venait d'arriver.

— Je ne comprends pas pourquoi le bateau t'ennuie tellement. Tu aimais ça, avant.

— Ma petite Pomme, on change en vieillissant...

Il avait dit ça d'un ton quelque peu condescendant.

Beau garçon, ce Manders : vingt-cinq ans à vue de nez. Peut-être un peu trop poli pour être honnête : il avait quelque chose de... – comment dire ? –, quelque chose de « non anglais ».

Quelqu'un d'autre observait également Oliver Manders. Un petit bonhomme au crâne ovoïde, affublé d'extraordinaires moustaches rien moins que britanniques. Lorsque M. Satterthwaite s'était rappelé au bon souvenir de M. Hercule Poirot, le petit bonhomme s'était montré très aimable. À tel point que M. Satterthwaite avait le sentiment que le détective exagérait sciemment ses manières d'étranger. Ses yeux pétillants semblaient dire : « Vous voulez que je fasse le clown ? Que je joue la comédie ? Eh bien, soit... Comme il vous plaira ! »

Mais, pour le moment, les yeux d'Hercule Poirot ne pétillaient pas. Le petit homme paraissait grave et même un peu triste.

Le révérend Stephen Babbington, recteur de Loomouth, vint se joindre au petit groupe que formaient lady Mary et M. Satterthwaite. C'était un homme d'une soixantaine d'années, dont les yeux délavés trahissaient la naïveté désarmante.

— Nous avons de la chance que sir Charles soit venu s'installer parmi nous, dit-il à M. Satterthwaite. Il est si bon, si généreux. Quel voisin charmant ! Je suis sûr que lady Mary partage mon avis.

Lady Mary sourit :

— Je l'aime beaucoup. Le succès ne l'a pas corrompu. Par certains côtés (son sourire s'accentua), il est resté très enfant.

Les femmes se montraient toujours si maternelles, songea M. Satterthwaite. Comme il appartenait à la génération victorienne, il appréciait fort cette caractéristique. La bonne s'approcha avec le plateau des cocktails.

— Tu peux prendre un apéritif, maman, dit Pomme passant à leur hauteur, vive comme l'éclair, un verre à la main. Rien qu'un.

— Merci, ma chérie, fit lady Mary d'une voix douce.

— Je pense que ma femme ne m'en voudra pas si j'en prends un aussi, fit M. Babbington avec un aimable petit rire de pasteur.

M. Satterthwaite jeta un coup d'œil sur Mme Babbington, en train de discuter très sérieusement des mérites du fumier avec sir Charles. « Elle a de beaux yeux », se dit-il.

Mme Babbington se portait bien et manquait totalement de coquetterie. Elle semblait pleine d'énergie et incapable de la moindre mesquinerie. Une brave femme, Charles Cartwright avait raison.

— Dites-moi, reprit lady Mary en se penchant vers lui, qui est cette jeune femme à qui vous parliez quand nous sommes arrivés... la jeune femme en vert ?

— C'est Anthony Astor, l'auteur dramatique.

— Quoi ? Cette... cette grande perche ? Oh... c'est affreux, ce que je dis là. Mais je suis tellement surprise. On ne dirait pas, ou plutôt si : elle a tout à fait l'air d'une bonne d'enfants pas très dégourdie.

Cette comparaison, qui définissait si bien l'allure de Mlle Wills, provoqua l'hilarité de M. Satterthwaite. Quant au révérend Babbington, il promenait son doux regard de myope sur l'assistance. Il but une gorgée de cocktail et manqua de s'étouffer. « Il n'est pas habitué aux boissons fortes, se dit M. Satterthwaite, amusé ; il a voulu goûter à la modernité, mais il n'a pas l'air d'aimer ça. » Courageusement, M. Babbington avala une deuxième gorgée, avec une grimace.

— C'est cette dame, là-bas ? demanda-t-il. Oh ! qu'est-ce que...

Et il porta la main à sa gorge.

— Oliver... Espèce d'affreux Shylock !

C'était la voix de Pomme Lytton Gore.

« Ah ! c'est donc ça, songea M. Satterthwaite. Je me disais bien qu'il y avait quelque chose. Ce n'est pas qu'il n'est pas anglais... c'est qu'il est juif ! »

Quel couple charmant ils formaient ! Tous deux si jeunes, si beaux... et chamailleurs, aussi – un signe de bonne santé.

Un bruit, à son oreille, interrompit ses réflexions. Le révérend Babbington se levait en titubant, le visage convulsé.

Lady Mary était déjà debout et s'empressait inutilement auprès de lui, mais ce fut la voix claire de Pomme qui attira l'attention générale :

— Hé ! M. Babbington se trouve mal.

Sir Bartholomew Strange se précipita et soutint le malheureux, jusqu'à un divan, dans un coin de la pièce. Un attroupement se forma, plein d'un zèle impuissant.

Deux minutes plus tard, le médecin se releva en secouant la tête. Il jugea inutile de tourner autour du pot.

— Il est mort, lâcha-t-il.

SIR CHARLES SE POSE DES QUESTIONS

— Voulez-vous venir une minute, Satterthwaite ? fit sir Charles en pointant la tête dans l'embrasure de la porte.

Il s'était écoulé une heure et demie, et le calme avait succédé à la tempête. Lady Mary s'était employée à consoler une Mme Babbington éplorée, et avait fini par la raccompagner au presbytère. Mlle Milray s'était chargée de téléphoner et le médecin du village avait pris les choses en main avec diligence. D'un commun accord, tous les invités s'étaient éclipsés dans leurs chambres après une simple collation. M. Satterthwaite s'apprêtait à en faire autant lorsque sir Charles était venu l'appeler, par la porte du salon-paquebot où la mort avait frappé.

M. Satterthwaite obéit en réprimant un petit frisson. Son âge lui faisait redouter le spectacle de la mort. Lui-même, peut-être, bientôt... Voyons, quelle idée !

« J'en ai bien encore pour vingt ans », se morigéna-t-il.

Bartholomew Strange était là, lui aussi. Il salua d'un signe de tête l'entrée de M. Satterthwaite.

— Bonne idée, dit-il, Satterthwaite connaît la vie, il nous sera utile.

Un peu surpris, M. Satterthwaite prit place dans un fauteuil, à côté du médecin. Sir Charles faisait les cent pas. Pour une fois, il ne serrait pas les poings en marchant et avait abandonné sa dégaîne de loup de mer.

— Charles n'aime pas ça, reprit sir Bartholomew. C'est de la mort de ce pauvre vieux Babbington que je parle.

M. Satterthwaite trouva l'expression plutôt mal choisie. Franchement, qui aurait pu « aimer » ça ? Sans doute Bartholomew

Strange voulait-il dire autre chose.

— C'était très éprouvant, reconnut M. Satterthwaite sans s'avancer. Très éprouvant, vraiment, répéta-t-il avec un frisson rétrospectif.

— Hum ! oui, c'était assez pénible, fit le médecin d'un ton professionnel.

— Tu avais déjà vu quelqu'un mourir comme ça, Tollie ? demanda Cartwright en stoppant net son exaspérant va-et-vient.

— Non, répondit sir Bartholomew, pensif. Je crois bien que non. Remarque, ajouta-t-il après un silence, je n'ai pas vu autant de morts que tu pourrais le croire. Les neurologues n'ont pas l'habitude de trucider leurs patients. Ils préfèrent les maintenir en vie afin de s'assurer une source régulière de revenus. Je suis sûr que MacDougal en a vu plus que moi.

Le Dr MacDougal était le médecin de Loomouth, et c'est lui que Mlle Milray avait appelé.

— MacDougal n'a pas assisté au spectacle. Le pasteur était déjà mort quand il est arrivé. Il n'en sait que ce que nous lui en avons dit. Il parle d'une attaque, vu l'âge et l'état de santé de Babbington. Mais je ne suis pas convaincu.

— Je parie que lui non plus. Mais, en tant que médecin, il est obligé de dire quelque chose. Une « attaque », c'est pratique – ça ne veut rien dire mais tout le monde est content. Après tout, Babbington n'était plus de la première jeunesse et sa santé n'était pas florissante depuis quelque temps. Peut-être souffrait-il sans le savoir de quelque mal caché.

— D'après toi, était-ce un cas typique d'« attaque », comme tu dis ?

— Typique de quoi ?

— D'une maladie connue, par exemple ?

— Si tu avais fait des études de médecine, tu saurais qu'il n'y a pas de cas « typiques ».

— Où voulez-vous en venir, au juste, sir Charles ? intervint M. Satterthwaite.

Pour toute réponse, Cartwright se contenta d'un geste vague de la main.

— Il ne le sait pas lui-même, ricana Strange. Mais il voit le drame partout.

Sir Charles eut une mimique de reproche. Absorbé dans ses pensées, il hochait la tête d'un air absent.

« Voyons, songeait M. Satterthwaite, il me rappelle quelqu'un... Mais oui, on dirait Aristide Duval, le chef des services secrets, en train

de démêler la fameuse Affaire des câbles souterrains. » Aristide Duval avait été surnommé « le Boiteux ». Et inconsciemment, sir Charles s'était mis à boiter, lui aussi.

Sir Bartholomew s'évertuait à opposer son solide bon sens aux soupçons informulés de sir Charles.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as en tête, Charles ? Un suicide ? Un meurtre ? Qui pourrait vouloir assassiner un vieux pasteur inoffensif ? C'est idiot. Un suicide ? Bon, peut-être. On pourra toujours lui trouver une bonne raison de vouloir mettre fin à ses jours.

— Et quelle raison, s'il te plaît ?

— Qui peut pénétrer les secrets de l'âme humaine ? fit sir Bartholomew avec un hochement de tête qui en disait long. Suppose que Babbington ait appris qu'il souffrait d'une maladie incurable, d'un cancer. C'est un motif valable, non ? Il aura voulu épargner à sa femme le spectacle de sa longue agonie. Simple supposition, bien sûr. En réalité, rien ne nous permet de penser que Babbington ait voulu en finir avec la vie.

— Ce n'est pas au suicide que je pensais, commença sir Charles.

— Ah, nous y voilà ! s'exclama ironiquement Bartholomew Strange. Tu veux du sensationnel. Un poison inédit et indécélable dans les cocktails.

Sir Charles eut une grimace éloquente.

— Détrompe-toi, Tollie. Tu n'y es pas du tout. N'oublie pas que c'est moi qui les ai préparés, ces cocktails.

— Une brusque crise de délire homicide, alors ? En ce qui nous concerne, les symptômes ne sont pas encore apparus mais nous y serons passés tous les trois avant demain.

— Oh ! tu peux bien plaisanter, s'emporta sir Charles.

— Mais je ne blague pas, dit le médecin d'une voix changée, grave et émue. La mort de ce pauvre vieux Babbington ne m'amuse pas du tout, imagine-toi. Si j'ai l'air de me moquer de tes hypothèses, c'est parce que... eh bien, je ne voudrais pas que tu crées inconsidérément un problème, voilà !

— Un problème ?

— Vous voyez ce que je veux dire, monsieur Satterthwaite ?

— Je crois que oui, reconnut celui-ci.

— Tu ne comprends donc pas, Charles, reprit sir Bartholomew, que les hypothèses que tu échafaudes risquent d'avoir de fâcheuses conséquences ? Qui sait jusqu'où ça peut aller ? Le moindre sous-entendu pourrait attirer de graves ennuis à Mme Babbington et la faire souffrir. J'ai déjà rencontré ce cas de figure une fois ou deux. Une

mort brutale, quelques mauvaises langues, et c'est parti : on commence à murmurer, la rumeur se répand et personne ne peut plus l'arrêter. Bon Dieu ! Charles, tu ne vois pas que ce pourrait être aussi méchant qu'inutile ! Tu t'emballes pour un rien.

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle, avoua le comédien, perplexe.

— Tu es un type épatant, Charles, mais, entre nous, tu te laisses mener par ton imagination. Allons, crois-tu sérieusement que quelqu'un aurait voulu assassiner ce pauvre vieux ?

— Non, bien sûr. Tu as raison, c'est ridicule. Mais je t'assure que je n'ai pas rêvé, Tollie. J'ai senti que quelque chose n'allait pas dans cette affaire.

— Puis-je me permettre une suggestion ? demanda M. Satterthwaite après un toussotement. M. Babbington s'est trouvé mal un instant après être entré au salon et aussitôt après avoir goûté à son cocktail. Or, il se trouve que je l'ai vu faire la grimace en buvant. Sur le moment, j'ai cru qu'il n'aimait pas le goût. Mais, à la réflexion, l'hypothèse du suicide lancée par sir Bartholomew ne semble pas à écarter. En revanche la thèse du meurtre ne tient pas debout, elle est trop invraisemblable. Cela dit, il n'est pas impossible – quoique fort improbable – que M. Babbington ait versé quelque chose dans son verre à notre insu. Je constate qu'on n'a touché à rien dans cette pièce. Les verres sont restés à leur place. Voici celui de M. Babbington. Je le sais, parce que j'étais assis à côté de lui. Pourquoi sir Bartholomew ne le ferait-il pas analyser ? Cela peut se faire très discrètement, sans donner lieu à aucune « rumeur ».

Sir Bartholomew se leva.

— Très juste, dit-il en saisissant le verre. Je veux bien jouer le jeu, Charles, mais je te parie dix contre un qu'il n'y a rien là-dedans, que du bon vieux gin et du vermouth.

— Je prends le pari, fit sir Charles. Tu sais, Tollie, ajouta-t-il avec un sourire narquois, c'est à cause de toi que mon imagination bat la campagne.

— À cause de moi ?

— Oui, avec tes histoires de ce matin. Ne disais-tu pas que ce fameux Hercule Poirot était un oiseau de mauvais augure que le crime suivait à la trace ? À peine est-il arrivé que nous avons une mort suspecte sur les bras. Pas étonnant que j'aie tout de suite pensé à un meurtre.

— Je me demande..., commença M. Satterthwaite, sans finir sa phrase.

— Oui, enchaîna Charles Cartwright. Je me le suis demandé, moi

aussi. Qu'est-ce que tu en penses, Tollie ? Tu crois qu'on pourrait lui poser la question ? Je veux dire : est-ce que ce sont des choses qui se font ?

— Question d'étiquette, murmura M. Satterthwaite.

— Je connais les mœurs des médecins, mais du diable si je connais celles des détectives !

— On ne demande pas à un chanteur professionnel de pousser sa chansonnette, continua M. Satterthwaite. Peut-on demander à un détective professionnel de « détecter » ? Voilà qui est délicat. Question d'étiquette, vraiment.

— On peut au moins lui demander son avis, risqua sir Charles.

Il y eut alors un petit coup frappé à la porte et le visage contrit d'Hercule Poirot apparut.

— Entrez, entrez, monsieur ! s'écria sir Charles en se levant d'un bond. Nous parlions justement de vous.

— Je, pour rien au monde, ne voudrais être importun.

Ce Belge parlait-il anglais ? Rien n'était plus douteux. Il donnait cependant l'impression d'en être sûr et certain. Son accent, en tout état de cause, était à couper au couteau.

— Importun, vous ? Pas le moins du monde ! Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, à vous merci. Je rarement bois le whisky. Un verre de sirop, en revanche...

Mais le sirop n'entrait pas dans la catégorie des liquides buvables, selon les critères de sir Charles. Après avoir offert un siège à son invité, le comédien alla droit au but.

— Je ne vais pas tourner autour du pot, dit-il. Nous parlions de vous, monsieur Poirot, et... et de ce qui s'est passé ce soir. Voilà : croyez-vous qu'il y ait quelque chose de louche là-dedans ?

Poirot haussa les sourcils.

— Quelque chose de louche ? En quel sens ?

— Notre ami s'est mis en tête que le vieux Babbington a été assassiné, intervint sir Bartholomew.

— Et ce n'est pas votre avis... hein ?

— Nous aimerions savoir ce que vous, vous pensez.

— Bien sûr, fit Poirot, songeur, il faut reconnaître que son malaise pour le moins subit a été.

— Ça, vous pouvez le dire !

M. Satterthwaite lui exposa la thèse du suicide et lui fit part de sa

propre suggestion de faire analyser le verre.

— En tout cas, cela ne peut pas faire de mal, approuva Poirot dans son infâme anglais que nous renonçons à transcrire. Il me paraît hautement improbable – et je vous parle en tant que connaisseur de l'âme humaine – que quiconque ait pu vouloir éliminer un vieux monsieur aussi charmant. Mais, à la vérité, la solution du suicide ne me satisfait pas davantage. De toute façon, l'analyse du verre nous apprendra déjà quelque chose.

— Et, à votre avis, quel sera le résultat de cette analyse ?

— À mon avis ? (Il haussa les épaules.) C'est une devinette que vous me posez là.

— Admettons...

— Eh bien, je suppose qu'on y trouvera un fond d'excellent martini dry. (Il s'inclina vers sir Charles.) Empoisonner un homme au moyen d'un cocktail, offert parmi d'autres sur un plateau, me paraît une manœuvre pour le moins... hasardeuse. Par ailleurs, si ce charmant vieux pasteur avait voulu se suicider, je ne crois pas qu'il aurait attendu d'être invité à une réception. C'eût été faire preuve d'un regrettable manque de tact, eu égard aux autres, et je ne crois pas que M. Babbington était homme à pécher par indélicatesse. En tout cas, puisque vous me la demandez, voilà mon opinion.

Il y eut un silence. Puis sir Charles poussa un soupir à fendre l'âme, alla ouvrir une fenêtre et examina le ciel.

— Le vent est de noroît, annonça-t-il.

Le chef des services secrets avait cédé la place au marin.

Mais, en fin observateur, M. Satterthwaite eut l'impression que sir Charles regrettait un peu d'avoir dû abandonner ce rôle.

UNE ELAINE MODERNE

— Oui, mais vous, monsieur Satterthwaite, qu'en pensez-vous ? répondez-moi franchement.

M. Satterthwaite regarda autour de lui. Les issues étaient bloquées. Plantée devant lui sur l'appontement, Pomme Lytton Gore lui barrait le passage. Ces jeunes femmes modernes étaient impitoyables – et affreusement énergiques.

— C'est sir Charles qui vous a mis cette idée en tête.

— Pas du tout. Je l'avais déjà, et depuis le début. Tout s'est passé si brusquement.

— C'était un vieil homme et il avait une petite santé...

Pomme coupa court à sa tirade.

— Foutaises ! Il souffrait de névrite et de rhumatismes. On n'en meurt pas foudroyé. Il n'avait jamais eu d'attaque. Il était du bois dont on fait les centenaires, je vous assure. Et l'enquête, qu'est-ce que vous en dites ?

— Elle me semble... euh... tout à fait normale.

— Et le constat du Dr MacDougal ? Implacablement technique. Avec tous les détails. Vous n'avez pas l'impression qu'il se défile, derrière les termes scientifiques qu'il nous a servis ? En fait, ses belles paroles se résument à ceci : rien ne permet de penser que la mort ne soit pas due à une cause naturelle. Mais il se garde bien d'affirmer le contraire.

— Vous ne seriez pas en train de couper les cheveux en quatre, mon petit ?

— En tout cas, il ne se gêne pas, lui. Faute de certitude, il se retranche prudemment derrière le jargon médical. Qu'en pense sir

Bartholomew Strange ?

M. Satterthwaite lui rapporta en quelques mots l'avis du neurologue.

— Peur de se prononcer, hein ? lâcha Pomme, songeuse. C'était à prévoir. Les pontes de Harley Street n'aiment pas prendre de risques.

— Laissez-moi vous rappeler que le verre de cocktail ne contenait que du gin et du vermouth.

— Voilà qui règle la question. Pourtant il s'est passé quelque chose, après l'enquête, qui me laisse perplexe...

— Sir Bartholomew vous aurait-il fait des confidences ? demanda M. Satterthwaite, dont la curiosité se trouva piquée.

— Pas à moi, mais à Oliver. Oliver Manders, un des invités, mais vous n'avez pas dû le remarquer.

— Mais si, mais si, je m'en souviens très bien. Vous êtes très amis ?

— Nous l'étions. Mais depuis quelque temps, nous n'arrêtons pas de nous disputer. Il travaille chez son oncle, en ville, et il devient un peu... hum !... pédant, si vous voyez ce que je veux dire. Il parle de tout laisser tomber pour devenir journaliste ; il a une jolie plume mais c'est du vent. Ce qu'il veut, c'est gagner de l'argent. Les gens me répugnent avec leur obsession de l'argent. Vous n'êtes pas de mon avis, monsieur Satterthwaite ?

Il la retrouvait bien là, dans la candide insolence de sa jeunesse.

— Ce ne sont pas les raisons qui manquent d'être dégoûté par l'attitude des gens, mon petit...

— Ça, c'est bien vrai ! La plupart sont des salauds, approuva-t-elle avec conviction. C'est pour ça que la mort du vieux M. Babbington me touche. Il était vraiment adorable. C'est lui qui m'avait préparée pour ma confirmation et tout ça. Oh ! je sais bien, c'est du bla-bla-bla, mais il y mettait tout son cœur. Voyez-vous, monsieur Satterthwaite, je suis une authentique chrétienne – pas comme maman, bien sûr, qui ne jure que par son missel et l'office du matin –, mais en toute connaissance de cause, et en faisant la part de l'histoire. L'Église est engluée dans la tradition paulinienne – un vrai désastre –, mais le christianisme en soi est une bonne chose. C'est ce qui m'interdit d'être communiste, comme Oliver. Nos idéaux se rejoignent : communauté des biens, partage des richesses, etc. Ce qui nous sépare, c'est... enfin, je vous passe les détails. Quoi qu'il en soit, les Babbington étaient de vrais chrétiens. Ils ne jugeaient pas les autres, ils étaient tolérants, ils n'avaient pas une once de méchanceté. C'étaient de braves gens. Et puis, il y avait Robin...

— Robin ?

— Leur fils. Il a été tué aux Indes. Je... j'avais le béguin pour Robin. (Son regard se perdit sur la mer.) Vous comprenez mieux mon chagrin, maintenant ? reprit-elle en reportant son attention sur M. Satterthwaite. Et si ce n'était pas une mort naturelle...

— Écoutez, mon petit !

— Enfin quoi ! c'est tout de même bizarre, reconnaissez-le.

— Mais vous venez vous-même de dire que les Babbington n'avaient que des amis.

— C'est bien ce qui me chiffonne. Je ne trouve pas de mobile.

— En effet ! Et il n'y avait rien dans le cocktail.

— Peut-être l'a-t-on piqué avec une seringue hypodermique.

— Une seringue contenant un de ces poisons dont les Indiens d'Amérique du Sud enduisent leurs flèches, c'est ça ? se moqua M. Satterthwaite.

— Exactement, grogna Pomme. Le bon vieux truc qui ne laisse pas de traces. Oh ! vous pouvez vous moquer, allez... Un de ces jours, vous serez bien obligé de reconnaître que nous avions raison.

— Qui, « nous » ?

— Sir Charles et moi, répondit-elle en rougissant un peu.

M. Satterthwaite se rappela les vers qu'on récitait de son temps, lorsque le recueil des *Citations pour toutes les circonstances de la vie* figurait en bonne place dans toutes les bibliothèques familiales.

*Et bien qu'il eût deux fois son âge,
Un coup d'épée sur le visage,
La peau hâlée comme un soudard,
Pour l'aimer au premier regard
Elle n'eut qu'à lever les yeux...*

Il eut un peu honte de se référer encore à ces vieilleries. Qui lisait encore Tennyson ? Sir Charles était bronzé, certes, mais il n'était pas balaféré, et Pomme Lytton Gore, quoique capable de passions ardentes, n'était pas du genre à périr d'amour en se laissant dériver sur une barque au gré des flots. Elle n'avait rien de l'Elaine de la légende, la vierge d'Astolat. « Sauf peut-être sa jeunesse », songea M. Satterthwaite.

Les jeunes filles étaient immanquablement attirées par les hommes entre deux âges qui avaient beaucoup vécu, et Pomme ne faisait pas exception à la règle.

— Pourquoi ne s'est-il jamais marié ? demanda-t-elle tout de go.

— Eh bien..., commença M. Satterthwaite.

« Par prudence », aurait-il voulu dire, mais le mot ne devait pas exister pour Pomme Lytton Gore. Sir Charles Cartwright avait connu maintes aventures, notamment avec des comédiennes, mais il s'était toujours arrangé pour échapper aux liens du mariage.

Pomme attendait à coup sûr une explication plus romantique.

— Je me suis laissé dire qu'il avait été très épris de cette jeune fille – une comédienne je crois, dont le nom commençait par un M – qui est morte de tuberculose.

M. Satterthwaite était loin d'avoir oublié la dame en question. La rumeur avait associé son nom à celui de Charles Cartwright, mais ce n'étaient que des on-dit et, quant à lui, il n'avait jamais cru sir Charles capable de se vouer au célibat pour rester fidèle à la mémoire d'une belle.

— Il a dû en avoir, des aventures, insista Pomme.

M. Satterthwaite s'efforça de faire preuve de tact.

— Oh ! c'est-à-dire... ce n'est pas impossible, fit-il avec une réserve toute victorienne.

— Je préfère les hommes qui ont des aventures. Ça prouve qu'ils n'ont pas de penchants bizarres.

Le puritanisme de M. Satterthwaite en prit un coup. Il en resta coi.

— Vous savez, poursuivit Pomme, lointaine, sans même remarquer l'embarras de son interlocuteur, sir Charles est plus malin que vous ne le pensez. C'est un poseur, d'accord, mais derrière son masque de théâtre, il sait très bien ce qu'il fait. Par exemple, il est bien meilleur marin qu'il ne le laisse entendre. À l'écouter, on croirait qu'il fait semblant, mais ce n'est pas le cas. C'est la même chose pour cette histoire. Vous pensez sans doute qu'il fait ça pour épater la galerie, qu'il joue au détective. Eh bien, moi en tout cas, je vous dis que je marche à fond.

— Vous n'avez peut-être pas tort.

L'intonation de M. Satterthwaite trahissait sa perplexité. En fait, Pomme ne faisait que dire tout haut ce qu'il pensait tout bas.

— D'après vous, continua-t-elle, « Mort d'un pasteur » ne vaut rien. Vous préféreriez « Regrettable incident au dîner ». Un simple drame bourgeois. Et M. Poirot ? Qu'est-ce qu'il en pense ? Il devrait savoir quelque chose, lui.

— M. Poirot nous a conseillé d'attendre les résultats de l'analyse du cocktail. Mais, à son avis, tout est normal.

— Ouais, disons qu'il commence à se faire vieux.

M. Satterthwaite se crispa.

— Venez à la maison, reprit-elle sans s'apercevoir de la rudesse de ses propos. Nous prendrons le thé avec maman. Elle vous aime bien. Elle me l'a dit.

Flatté, M. Satterthwaite accepta l'invitation.

En arrivant, Pomme proposa d'appeler sir Charles pour s'excuser d'avoir accaparé son invité, et M. Satterthwaite prit place dans le minuscule salon victorien, aux chintz fanés et aux meubles anciens cirés avec amour. Un « boudoir », se dit M. Satterthwaite avec satisfaction.

C'était si agréable de bavarder avec lady Mary. Ils parlèrent de sir Charles. Est-ce que M. Satterthwaite le connaissait bien ? Pas intimement, expliqua-t-il. Il avait financé l'un de ses spectacles quelques années plus tôt et s'était lié d'amitié avec lui à l'occasion.

— Il a tellement de charme, dit lady Mary en souriant. J'y suis aussi sensible que ma fille. Je suis sûre que vous avez remarqué qu'elle sacrifiait au culte du héros.

M. Satterthwaite se demanda si, en sa qualité de mère, lady Mary n'en souffrait pas quelque peu, elle aussi. En tout cas, elle n'en laissait rien paraître.

— Pomme est trop coupée du monde, soupira-t-elle. Mais nous n'avons pas de gros moyens. Une de mes cousines l'a introduite dans la bonne société et l'a un peu sortie à Londres mais, à part ça, elle est toujours à la maison. La jeunesse devrait voyager et rencontrer des gens. C'est vital. Sinon... Il peut être dangereux de rester confiné dans le même milieu, voyez-vous.

M. Satterthwaite était bien de cet avis. Il songeait à sir Charles et aux sorties en mer, mais ce n'était pas lui que lady Mary avait en tête, comme il n'allait pas tarder à le comprendre.

— La venue de sir Charles a été très profitable à Pomme, dit-elle. Il a élargi son horizon. Les jeunes gens sont plutôt rares ici. J'ai peur qu'elle ne finisse par se marier avec le premier venu, faute de combattants !

— Vous pensez au jeune Oliver Manders ? insinua M. Satterthwaite. Lady Mary rougit, sincèrement surprise.

— Oh ! monsieur Satterthwaite, comment l'avez-vous deviné ? C'est vrai, c'est à lui que je pensais. Pomme l'a beaucoup vu à une époque et, je ne sais pas, je suis peut-être un peu vieux jeu, mais je n'aime guère ses idées.

— Il faut bien que jeunesse se passe...

Elle hocha la tête.

— J'ai craint un moment... C'est un beau parti, là n'est pas la question. Je le connais bien, je connais son oncle, qui l'a récemment embauché dans sa société et qui a de la fortune. Ce n'est pas ça... c'est bête mais...

Elle cherchait ses mots, en vain, et M. Satterthwaite se sentit soudain très proche d'elle.

— Consentiriez-vous à voir votre fille épouser un homme qui a le double de son âge ? demanda-t-il sans détour.

Il fut étonné de sa réponse.

— Ce serait plus sûr. Au moins on sait où l'on va. À cet âge, les fredaines sont terminées.

Le retour de Pomme empêcha M. Satterthwaite de répliquer.

— Tu en as mis du temps, ma chérie, dit lady Mary à sa fille.

— Je parlais à sir Charles, maman. Il se retrouve tout seul, le pauvre. (Elle se tourna vers M. Satterthwaite avec un air de reproche.) Vous ne m'aviez pas dit que tous les invités s'étaient envolés.

— Ils sont rentrés hier – sauf sir Bartholomew Strange. Il devait rester jusqu'à demain, mais ce matin il a reçu un télégramme. Un de ses patients dans un état critique a besoin de lui.

— Dommage, fit Pomme. J'aurais bien voulu voir ce beau monde d'un peu plus près. Peut-être que j'aurais découvert un indice.

— Quel indice, ma chérie ?

— M. Satterthwaite sait ce que je veux dire. Bon ! tant pis. Il reste Oliver. On va l'embaucher. Il n'est pas bête quand il veut.

De retour au *Nid de Corneilles*, M. Satterthwaite trouva son hôte sur la terrasse.

— Bonsoir, Satterthwaite. On a pris le thé chez les Lytton Gore ?

— Oui. Vous n'êtes pas fâché au moins ?

— Bien sûr que non, voyons. Pomme m'a appelé... Drôle de fille, vous ne trouvez pas ?

— Séduisante.

— Hum... oui, sans doute.

Sir Charles fit quelques pas pour se dégourdir les jambes.

— Ah ! pauvre de moi, lâcha-t-il d'un ton plein d'amertume, je voudrais n'avoir jamais mis les pieds dans ce fichu patelin.

POUR FUIR UNE FEMME

« Il est vraiment mordu », songea M. Satterthwaite.

Il se sentit soudain plein de pitié pour son hôte. Voilà que le bourreau des cœurs tombait amoureux à cinquante-deux ans ! Et, de toute évidence, il se rendait compte que son cas était désespéré, car la jeunesse appelle la jeunesse.

« Les jeunes filles n'affichent pas leurs sentiments comme ça, se dit-il. Pomme n'en ferait pas tant si la chose était vraiment sérieuse avec sir Charles. C'est après le jeune Manders qu'elle en a. »

M. Satterthwaite se trompait rarement.

Mais dans le cas présent, il ne se rendait pas compte que son jugement était largement influencé par l'ascendant que la jeunesse exerce sur l'âge mûr. L'idée que Pomme pût préférer un homme fait à un garçon de son âge lui semblait tout bonnement inconcevable : M. Satterthwaite était un vieux monsieur et, à ses yeux, la jeunesse était le plus précieux des biens.

Il se renforça dans ses convictions quand Pomme téléphona à sir Charles après dîner pour lui demander la permission d'amener Oliver avec elle, afin d'« échanger leurs points de vue ».

Un joli garçon, assurément : de beaux yeux marron sous des paupières un peu lourdes, de l'aisance et de la grâce. Il donnait l'impression de s'être fait tirer l'oreille pour venir – l'énergie de la jeune fille avait eu raison de son indolence –, mais il affichait un air plutôt sceptique.

— Pourriez-vous la calmer, monsieur ? dit-il à sir Charles. Cette existence bucolique et horriblement saine lui donne un ressort ! Franchement, Pomme, il n'y a pas de quoi s'emballer. Ces histoires de

crime à sensation sont d'un puéril !

— Vous n'y croyez pas, Manders ?

— C'est-à-dire que... Il est difficile d'imaginer que ce cher vieux bonhomme n'est pas mort de mort naturelle.

— Vous avez peut-être raison, admit sir Charles.

M. Satterthwaite l'examina. Quel rôle jouait-il ce soir ? Ce n'était ni l'ex-officier de marine ni le détective international. Non, c'était un nouvel emploi, un emploi inhabituel.

M. Satterthwaite fut stupéfait lorsqu'il comprit de quel rôle il s'agissait. Sir Charles jouait les seconds violons. Il s'effaçait devant Oliver Manders. Il restait assis dans l'ombre et assistait à la conversation entre les deux jeunes gens – Pomme s'enflammait et Oliver gardait son indolence. Il eut soudain l'air d'un vieil homme fatigué.

Pomme essaya à plusieurs reprises de le mêler à la conversation, mais il resta sans réaction.

Il était 11 heures quand ils se levèrent pour partir. Sir Charles les raccompagna sur la terrasse et leur offrit une torche électrique pour descendre le sentier caillouteux.

Mais la torche était inutile. C'était une nuit de pleine lune. Bientôt, on entendit leurs voix se perdre au loin.

Clair de lune ou pas, M. Satterthwaite n'avait pas envie de prendre froid et il retourna au salon. Sir Charles s'attarda encore un peu sur la terrasse avant de rejoindre son invité.

Après avoir verrouillé la porte-fenêtre, il se servit un whisky-soda et annonça :

— Satterthwaite, demain je quitte le pays pour de bon.

— Quoi ?

Décidément, Charles Cartwright savait ménager ses effets. Un petit sourire mélancolique éclaira son visage.

— C'est la seule chose à faire, répondit-il en scandant ses mots. Je vais mettre en vente cette maison. Personne ne saura jamais ce qu'elle a signifié pour moi...

Sa voix s'éteignit en un *diminuendo* très inspiré.

Après s'être confiné toute la soirée dans un rôle de second plan, l'ego de sir Charles reprenait du poil de la bête. C'était la grande scène du renoncement qu'il avait si souvent jouée sur les planches. Il renonçait à la Femme de l'Autre, à celle qu'il aimait.

— Il faut savoir faire la part du feu, poursuivit-il avec panache. La jeunesse avec la jeunesse... Ils sont faits l'un pour l'autre... Je

disparaîtraî...

— Où irez-vous ? demanda M. Satterthwaite, stupéfait.

— Je ne sais pas encore, soupira le comédien avec un geste vague. Quelle importance ? Peut-être à Monte-Carlo, ajouta-t-il sur un autre ton.

Mais, craignant que sa réplique ne tombe à plat après son envolée, il chercha à se rattraper :

— Qu'est-ce, au regard du tréfonds de l'âme, que le cœur du désert ou le cœur de la foule ? déclama-t-il. La solitude, telle est la vraie nature de l'homme. J'ai toujours été... un vagabond solitaire.

Sur quoi il salua et se retira.

Rideau.

M. Satterthwaite se leva pour aller se coucher à son tour.

« Au cœur du désert, songea-t-il en réprimant un petit rire. Je voudrais bien voir ça... »

Le lendemain matin, sir Charles s'excusa de devoir le quitter le jour même pour prendre la route de Londres.

— N'abrégez pas votre séjour à cause de moi, cher ami, dit-il. Vous aviez prévu de rester jusqu'à demain et je sais que vous devez aller voir les Harberton à Tavistock. On vous y conduira en voiture. Voyez-vous, maintenant que ma décision est prise, je ne dois plus regarder en arrière. Non, je ne dois plus regarder en arrière.

Sur quoi, il se redressa, plein d'une virile détermination, serra de même la main de M. Satterthwaite et l'abandonna aux soins diligents de Mlle Milray.

Celle-ci paraissait s'accommoder de la situation avec son flegme habituel, sans s'émouvoir ni s'étonner outre mesure du coup de tête de sir Charles. M. Satterthwaite s'évertua à la faire sortir de sa réserve, en vain. Les morts subites comme les brusques changements la laissaient de marbre. Elle acceptait les événements comme ils venaient, et réglait les problèmes avec une efficacité inébranlable. Elle téléphona aux agences immobilières, envoya des télégrammes à l'étranger et s'activa sur sa machine à écrire. Pour se soustraire au spectacle déprimant d'une telle perfection, M. Satterthwaite s'en fut flâner sur le quai. Il déambulait sans but quand on le saisit par le bras. Il fit volte-face et se trouva nez à nez avec une jeune fille au visage blême.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Pomme, furieuse.

— Je ne comprends pas...

— Le bruit court que sir Charles s'en va et qu'il vend le *Nid de Corneilles*.

— C'est exact.

— Il s'en va ?

— Il est parti.

— Oh !

Elle lui lâcha le bras. Elle avait l'air d'une petite fille qui a un gros chagrin.

M. Satterthwaite restait muet.

— Où est-il allé ?

— À l'étranger. Dans le sud de la France.

— Oh !

Décidément, il ne savait pas quoi dire. Le culte du héros, c'était vite dit, mais il y avait autre chose dans la réaction de Pomme.

Sentant son cœur fondre, il cherchait ses mots pour la consoler quand elle revint à la charge, avec une nouvelle question stupéfiante.

— Qui est-ce ? Quelle est la garce qui... ?

M. Satterthwaite regarda la jeune fille, bouche bée. Elle le reprit par le bras et se mit à le secouer comme un prunier.

— Je suis sûre que vous le savez ! cria-t-elle. Laquelle est-ce ? Celle aux cheveux gris ou l'autre ?

— Écoutez, mon petit, je ne comprends pas...

— Ah ! Vous ne comprenez pas ? Ça ne peut être qu'une femme. Je lui plaisais. Je le sais. Une de ces bonnes femmes, l'autre soir, a dû s'en apercevoir et s'est mis en tête de me le piquer. Je hais les femmes. Toutes des vicieuses. Vous avez vu comment elle était habillée... celle aux cheveux verts ? J'en étais malade de jalousie. Comment voulez-vous passer inaperçue habillée comme ça ? Elle est vieille et moche comme les sept péchés capitaux mais qu'est-ce que ça peut faire ? À côté d'elle, on se sent fagotée comme l'as de pique. C'est celle-là, hein ? À moins que ce ne soit l'autre, avec les cheveux gris ? Elle a de l'esprit, c'est indéniable. Et du sex-appeal. Il l'appelait par son petit nom, Angie. Ce n'était sûrement pas celle qui ressemblait à une potiche endimanchée. Alors, laquelle est-ce ? La gravure de mode ou Angie ?

— Vous vous faites des idées, mon petit. Il... Charles Cartwright ne s'intéresse à aucune d'entre elles, je vous assure.

— Je ne vous crois pas. En tout cas, elles, elles s'intéressent à lui...

— Mais non, vous vous méprenez. C'est votre imagination...

— Des salopes, voilà ce que c'est !

— Oh ! ce mot, mon petit, ce mot...

— J'en ai de bien pires en réserve.

— Je n'en doute pas, mais gardez-les pour vous, je vous en prie. Vous vous faites des idées, je vous assure.

— Alors, pourquoi est-il parti... comme ça ?

— Eh bien, mais..., crachota M. Satterthwaite, il a dû penser que ça valait mieux pour tout le monde.

— Vous voulez dire... à cause de moi ? fit-elle en le regardant fixement.

— Ma foi... si j'ai bien compris...

— Et il a préféré fuir. Je n'aurais pas dû dévoiler mon jeu. Les hommes n'aiment pas qu'on les harcèle, n'est-ce pas ? Maman a bien raison. Si vous l'entendiez parler des hommes ! Par dictons et maximes, avec cette réserve, cette pudeur... « Les hommes n'aiment pas qu'on leur force la main. C'est à l'homme de faire le premier pas... » Le premier pas ! Quelle expression ! On dirait bien que Charles a fait marche arrière, lui. Il a eu peur. Et je ne peux pas lui courir après, sous peine de le voir s'embarquer pour l'Afrique ou je ne sais où.

— Hermione, demanda M. Satterthwaite, êtes-vous sûre de vos sentiments pour sir Charles ?

— Et comment !

— Et Oliver Manders dans tout ça ?

Pomme éluda la question d'un geste. Elle suivait son idée.

— Vous croyez que je devrais lui écrire ? Pas de grands mots, mais une gentille petite lettre... vous voyez, un truc rassurant, l'air de rien, pour ne pas lui faire peur.

Elle s'interrompit et fronça les sourcils.

— Quelle idiote j'ai été ! s'exclama-t-elle derechef. Maman aurait su y faire, elle. Elles avaient la manière, les jeunes filles d'autrefois. Discrètes, rougissantes. Je m'y suis mal prise. Je pensais qu'il avait besoin d'encouragement. Il avait l'air si... désespéré. Dites-moi la vérité : est-ce qu'il m'a vue embrasser Oliver, hier soir ?

— Pas que je sache. Quand était-ce ?

— Au clair de lune. Pendant que nous descendions le sentier. Je savais qu'il nous regardait de la terrasse et je me suis dit que s'il voyait Oliver me... enfin, je voulais le secouer un peu. Parce que je lui plaisais. J'en mettrais ma main au feu.

— N'était-ce pas un peu cruel pour Oliver ?

— Pas du tout, répondit-elle avec assurance. Oliver considère que c'est un honneur pour une fille d'être embrassée par lui. Son orgueil en prendra peut-être un coup, mais on ne peut pas penser à tout. Je

voulais provoquer Charles. Je le trouvais distant ces temps-ci.

— Ma chère enfant, je crains que vous ne compreniez pas la vraie raison du départ précipité de sir Charles. Il croyait que vous aimiez Oliver. Il a préféré fuir pour ne pas souffrir.

Pomme se retourna brusquement et, saisissant M. Satterthwaite aux épaules, elle lui dit en plantant ses yeux dans les siens :

— C'est vrai ? C'est bien vrai ? Ah ! L'idiot ! Le fou ! Oh !... (Elle lâcha M. Satterthwaite et se mit à faire des bonds de chien fou à ses côtés.) Alors, il va revenir. Il va revenir, sinon...

— Sinon quoi ?

— Je saurai bien le faire revenir. Vous verrez, dit-elle dans un éclat de rire.

Mis à part leur différence de langage, Pomme et la vierge d'Astolat avaient de nombreux points communs. Mais, d'après M. Satterthwaite, les méthodes de la première étaient sans aucun doute beaucoup plus pragmatiques que celles d'Elaine : Pomme n'était pas du genre à se laisser mourir d'amour.

ACTE II : CERTITUDE

SIR CHARLES REÇOIT UNE LETTRE

Une fois terminée sa tournée de réceptions mondaines, M. Satterthwaite était venu passer la journée à Monte-Carlo. Il aimait particulièrement la Riviera au mois de septembre.

Il prenait le soleil dans le parc, tout en lisant le *Daily Mail* de l'avant-veille.

Soudain, un nom attira son attention : Strange. *Mort de sir Bartholomew Strange*. Il parcourut l'article :

C'est avec regret que nous avons appris la mort de sir Bartholomew Strange, l'éminent neurologue. Sir Bartholomew recevait des amis dans sa maison du Yorkshire. Il semblait en parfaite santé physique et morale lorsqu'il est tombé, terrassé, à la fin du repas. Pris d'un malaise subit alors qu'il bavardait avec ses convives en buvant un verre de porto, il est mort avant l'arrivée des secours. Sir Bartholomew sera très regretté. Il était...

Suivait le détail de la carrière et des travaux de sir Bartholomew.

Le journal tomba des mains d'un M. Satterthwaite très affecté. Il revit le médecin tel qu'il lui était apparu la dernière fois : solide, jovial, en pleine forme. Et voilà qu'il était mort... Quelques mots revinrent lui trotter dans la tête : « En buvant un verre de porto... Pris d'un malaise subit... Mort avant l'arrivée des secours... »

C'était peut-être du porto au lieu d'un cocktail, mais pour le reste, la similitude avec la mort du pasteur était pour le moins curieuse. M. Satterthwaite n'avait pas oublié le visage convulsé du bon vieux

Babbington.

Et si, après tout...

Levant les yeux, il aperçut sir Charles Cartwright qui traversait la pelouse à sa rencontre.

— Satterthwaite ! Ça alors ! Quelle bonne surprise ! S'il y a quelqu'un que j'avais envie de voir, c'est bien vous. Vous êtes au courant pour ce pauvre vieux Tollie ?

— J'apprends la nouvelle à l'instant.

Sir Charles, vêtu d'un costume de yachting, se laissa tomber sur une chaise à côté de lui. Finis les pantalons de flanelle grise et les chandails informes. Il s'était métamorphosé en aristocrate élégant du sud de la France.

— Écoutez, Satterthwaite, Tollie était solide comme un roc. Il n'avait jamais eu le moindre pépin. Dites-moi si je délire ou... si ça ne vous rappelle pas quelque chose ?

— Loomouth ? Si, en effet. Mais, bien sûr, nous pouvons nous tromper. La ressemblance n'est peut-être que superficielle. Après tout, les morts subites peuvent avoir mille et une causes.

Sir Charles secoua la tête avec impatience.

— Je viens juste de recevoir une lettre, reprit-il. Une lettre de Pomme Lytton Gore.

— C'est la première qu'elle vous adresse ? fit M. Satterthwaite en dissimulant un sourire.

— Non, j'en ai reçu une peu après mon arrivée, avoua l'autre ingénument. Des nouvelles sans importance. Je n'y ai pas répondu... Ah ! zut, Satterthwaite, je n'ai pas osé y répondre... Cette petite ne se rend pas compte, mais je ne voulais pas me couvrir de ridicule.

M. Satterthwaite mit sa main devant sa bouche, comme pour effacer le sourire qui persistait sur ses lèvres.

— Et celle-ci ? demanda-t-il.

— Celle-ci est différente. C'est un appel au secours.

— Un appel au secours ? s'étonna M. Satterthwaite.

— Elle était là quand c'est arrivé, figurez-vous.

— Elle était chez sir Bartholomew Strange au moment de sa mort ?

— Oui.

— Et que dit-elle à ce sujet ?

Sir Charles avait sorti la lettre de sa poche. Il hésita avant de la tendre à M. Satterthwaite.

— Voyez vous-même.

Plein de curiosité, M. Satterthwaite déplia fébrilement le feuillet.

Cher sir Charles,

J'ignore quand cette lettre vous parviendra. Bientôt, j'espère. Je suis si inquiète que je ne sais pas par où commencer. Vous avez dû apprendre par les journaux la mort de sir Bartholomew. Eh bien, il est mort exactement comme M. Babbington. Ça ne peut pas être une coïncidence. C'est impossible !

Je suis folle d'angoisse...

Vous ne pourriez pas rentrer pour faire quelque chose ? Ma demande vous paraîtra peut-être déplacée, mais vous aviez déjà des soupçons la dernière fois, et personne n'a voulu vous croire. Cette fois, c'est votre ami qui a été tué et vous êtes sans doute le seul à pouvoir découvrir la vérité. J'en suis sûre, je le sens...

Il y a autre chose. Je me fais beaucoup de souci pour quelqu'un... Il n'a rien à voir dans cette affaire, je le sais bien, mais les choses sont parfois bizarres. Je ne peux pas vous en dire plus par lettre. Ne voulez-vous pas revenir ? Vous pourriez découvrir la vérité. Je le sais.

Bien à vous, et vite,

Pomme.

— Eh bien ? demanda sir Charles. Un peu incohérent, d'accord, mais c'est écrit dans la précipitation. Qu'en dites-vous ?

M. Satterthwaite replia lentement la lettre pour se donner du temps.

C'était incohérent, il en convenait, mais il ne croyait pas que ç'eût été écrit dans la précipitation. Au contraire, tout lui paraissait soigneusement pensé. De quoi faire vibrer la fibre chevaleresque de sir Charles, piquer sa vanité et son esprit sportif. Bref, c'était astucieux.

— Qui est ce mystérieux « quelqu'un », d'après vous ? demanda-t-il.

— Ce doit être Manders, non ?

— Il y était aussi, à votre avis ?

— Il faut croire. Mais c'est curieux. Tollie ne l'avait jamais rencontré avant cette soirée chez moi. Pourquoi l'aurait-il invité ?

— Il donnait souvent ce genre de grandes réceptions ?

— Trois ou quatre fois l'an. Il en organisait invariablement une pour la Saint-Léger.

— Il séjournait dans le Yorkshire ?

— Il y possédait un grand établissement... une maison de santé, si vous voulez. Il avait fait restaurer l'ancienne abbaye de Melfort, et l'avait fait transformer en clinique.

— Je vois... Je serais curieux de savoir qui étaient les autres invités.

Il suffisait de lire la presse des jours précédents pour le savoir, affirma sir Charles. Et ils se mirent aussitôt en quête d'un quotidien anglais.

— Voilà, c'est ici, dit sir Charles qui lut à haute voix :

Sir Bartholomew Strange donne sa traditionnelle réception de la Saint-Léger. Parmi les invités, lord et lady Eden, lady Mary Lytton Gore, sir Jocelyn et lady Campbell, le capitaine et Mme Dacres, et Mlle Angela Sutcliffe, la comédienne bien connue.

Les deux hommes se regardèrent.

— Les Dacres et Angela Sutcliffe, dit sir Charles. Pas un mot sur Oliver Manders.

— Voyons le *Continental Daily Mail* d'aujourd'hui. Il doit y avoir quelque chose.

Sir Charles parcourut les colonnes et se raidit tout à coup.

— Bon sang, Satterthwaite, écoutez ça :

SIR BARTHOLOMEW STRANGE.

L'enquête sur la mort de sir Bartholomew Strange a conclu aujourd'hui à un empoisonnement à la nicotine, mais rien ne permet de dire par qui ni comment le poison lui a été administré.

Il fronça les sourcils.

— Un empoisonnement à la nicotine. Ça n'a pas l'air bien méchant... en tout cas, pas assez pour terrasser un homme comme lui. Je n'y comprends rien.

— Que comptez-vous faire ?

— Moi ? Réserver une couchette dans le Train bleu pour ce soir.

— Ma foi, je vais peut-être en faire autant.

— Vous ? s'étonna sir Charles.

— Ce genre d'affaire est assez dans mes cordes, expliqua

modestement M. Satterthwaite. Je... j'ai quelque expérience dans ce domaine. En outre, je connais bien le patron de la police du coin, le colonel Johnson. Ça pourra nous être utile.

— À la bonne heure ! s'exclama sir Charles. En route pour la Compagnie des wagons-lits.

« Elle a réussi son coup, songea M. Satterthwaite. Elle le force à revenir, comme elle l'avait dit. Je me demande quelle est la part de sincérité dans sa lettre. »

Pomme Lytton Gore savait y faire, en fin de compte.

Pendant que sir Charles s'occupait des réservations au bureau des wagons-lits, M. Satterthwaite resta à flâner tranquillement dans le parc, l'esprit toujours occupé par Pomme Lytton Gore. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer son ingéniosité et sa force de persuasion, et s'efforçait de faire taire en lui cette pudibonderie qui acceptait à contrecœur de voir le sexe faible prendre l'initiative dans les affaires de cœur.

M. Satterthwaite n'avait pas les yeux dans ses poches. Quoique absorbé dans sa méditation sur les femmes en général et Pomme Lytton Gore en particulier, il fut distrait par la vue d'un étonnant crâne ovoïde et murmura :

— Ça me rappelle quelque chose. Où donc ai-je déjà vu un crâne pareil ?

Assis sur une chaise, le propriétaire de cette curiosité avait les yeux dans le vague. C'était un petit bonhomme à la moustache conquérante.

Une petite Anglaise boudait non loin de lui en sautillant d'un pied sur l'autre, et shootait dans la bordure de lobélies.

— Ne fais pas ça, ma chérie, lui dit sa mère, plongée dans une revue de mode.

— J'ai rien fait, protesta la gamine.

Comme le petit bonhomme tournait la tête pour regarder la dame, M. Satterthwaite le reconnut.

— Monsieur Poirot. Quelle agréable surprise !

M. Poirot se leva et s'inclina.

— Enchanté, monsieur.

Ils se serrèrent la main et M. Satterthwaite s'assit.

— On dirait que tout le monde s'est donné rendez-vous à Monte-Carlo. Il y a une demi-heure à peine, je suis tombé sur sir Charles Cartwright.

— Sir Charles est ici, lui aussi ?

— Il fait du yachting. Vous savez qu'il a abandonné sa maison de Loomouth ?

— Ah non ! Je l'ignorais. Voilà qui est surprenant.

— Moi, ça ne m'a pas étonné. Cartwright n'est pas fait pour vivre à l'écart du monde

— Oh ! sur ce point, je vous suis parfaitement. Mais c'est autre chose qui me surprend. Je croyais que sir Charles avait une raison particulière de vivre à Loomouth – une raison agréable, disons ? Je me trompe ? La petite demoiselle qui se fait appeler Pomme, je crois ? conclut M. Poirot, l'œil pétillant.

— Tiens, vous l'aviez remarqué ?

— Et comment ! J'aime la romance. Comme vous, du reste. Ah ! jeunesse, belle jeunesse... toujours si ensorcelante, soupira-t-il.

— Vous avez mis le doigt sur la raison qui a poussé sir Charles à quitter Loomouth. Il a fui, expliqua M. Satterthwaite.

— Il a fui Mlle Pomme ? Mais pourquoi ? Puisqu'il l'adore !

— Ah ! vous ne comprenez pas le caractère anglo-saxon.

M. Poirot suivait son idée.

— Bien sûr, c'est une tactique valable. Cours-moi après que j't'attrape... En homme d'expérience, sir Charles doit le savoir.

M. Satterthwaite souriait intérieurement.

— Je ne suis pas sûr que les choses se soient passées tout à fait de cette façon. Mais, dites-moi, que faites-vous ici ? Vous êtes en vacances ?

— Je suis en vacances perpétuelles, maintenant. J'ai réussi. Je suis riche et à la retraite, alors je voyage, je vois du pays.

— C'est merveilleux, approuva M. Satterthwaite.

— N'est-ce pas ?

— M'man, geignit la gamine, je sais pas quoi faire.

— Voyons, ma chérie, tu n'es pas contente d'être ici ? lui reprocha sa mère. Avec ce beau soleil ?

— Si, mais y a rien à faire.

— Cours, amuse-toi ! Va voir la mer.

— Maman, geignit à son tour une petite Française, tu viens jouer avec moi ?

— Tu n'as qu'à jouer à la balle, Marcelle, répondit sa mère.

Obéissante, la fillette dépitée fit rebondir sa balle.

— Moi, je m'amuse follement, dit Hercule Poirot, sur un drôle de ton.

Puis, comme en réponse à une question muette de M. Satterthwaite, il reprit :

— Oui, vous avez deviné juste. J'ai eu une enfance pauvre. Famille nombreuse. Nous devions nous débrouiller tout seuls dans la vie. Je suis entré dans la police. J'ai travaillé dur et, peu à peu, je me suis fait une place, un nom. On commençait à me connaître. Je me suis taillé une renommée mondiale. Enfin, j'ai atteint l'âge de la retraite. Et puis, il y a eu la guerre. J'ai été blessé et je me suis retrouvé en Angleterre, réfugié. Une excellente femme m'a donné l'hospitalité. Elle est morte... mais pas de mort naturelle. Non, elle a été tuée. Alors j'ai fait travailler ma matière grise et j'ai découvert l'assassin. Du coup, je me suis dit que je n'étais pas encore bon à jeter. Au contraire, j'étais même de plus en plus fort. Résultat : j'ai commencé une seconde carrière en tant que détective privé en Angleterre. J'ai résolu les problèmes les plus ardues et les plus fascinants. Ah ! monsieur, on peut dire que j'ai vécu. La psychologie humaine me passionne. J'ai fait fortune. Un jour, me suis-je dit, j'aurai tout l'argent que je veux et je réaliserai mes rêves. (Il posa une main sur le genou de M. Satterthwaite.) Mon bon ami, il faut se méfier du jour où vos rêves se réalisent. Vous voyez cette gamine, là ? Je parie qu'elle a rêvé d'aller à l'étranger, de découvrir un monde tout neuf. Et maintenant, elle s'ennuie. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Dois-je comprendre que la vie n'est pas rose pour vous ?

— C'est cela, acquiesça Poirot.

Parfois, M. Satterthwaite ressemblait à un diabolotin de comédie. Comme en ce moment, par exemple. Son visage menu et ridé prenait une expression pleine de malice. Il hésita. Était-ce bien raisonnable ?

Il déplia lentement le journal qu'il avait gardé sous le bras.

— Avez-vous lu ceci, monsieur Poirot ? demanda-t-il en pointant le doigt sur l'entrefilet qui l'intéressait.

Le Belge prit le journal et se mit à lire, sous l'œil scrutateur de M. Satterthwaite. Il resta impassible – mais l'Anglais eut l'impression de le voir se tendre comme un chien terrier qui a flairé un rat.

Hercule Poirot parcourut l'article deux fois, puis il replia le journal et le rendit à M. Satterthwaite.

— Très intéressant, dit-il.

— N'est-ce pas ? On dirait que sir Charles Cartwright avait raison et que nous avions tort.

— On dirait, en effet... Mais voyez-vous, mon ami, je n'arrivais pas à me faire à l'idée qu'un si charmant vieillard puisse être assassiné. Je peux me tromper, remarquez, et cette seconde mort peut être une pure

coïncidence. Ce sont des choses qui arrivent. Vous ne pouvez pas imaginer... Tenez ! moi qui vous parle, j'ai vu des coïncidences qui vous laisseraient pantois. Sir Charles Cartwright avait peut-être vu juste, en fin de compte, reprit-il après un silence. C'est un artiste... intuitif, impressionnable... Et non pas un raisonneur. La méthode peut se révéler payante, mais parfois elle est désastreuse. Je me demande où il est en ce moment.

— Je peux vous le dire, sourit M. Satterthwaite. Il est au bureau de la Compagnie des wagons-lits. Nous rentrons tous deux en Angleterre ce soir même.

— Tiens donc ! fit Poirot d'un air entendu. (Une question insidieuse brillait dans son regard.) Quel zèle ! Notre sir Charles a donc décidé de jouer les policiers amateurs ? À moins qu'il n'ait une autre raison...

Le silence de M. Satterthwaite fut éloquent.

— Je vois, dit Poirot. Les beaux yeux de *mademoiselle** n'y sont pas pour rien. Ce n'est pas seulement le crime qui le ramène à l'écurie.

— Elle lui a écrit pour le supplier de revenir.

— Bizarre. J'ai du mal à comprendre...

— ... les mœurs des jeunes Anglaises d'aujourd'hui ? enchaîna M. Satterthwaite. Ça ne m'étonne pas. Dieu sait que je ne les comprends pas toujours moi-même. Voyez-vous, une jeune fille comme Mlle Lytton Gore...

— Pardonnez-moi, le coupa Poirot, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je comprends très bien Mlle Lytton Gore. J'en ai rencontré plus d'une comme elle. Vous la percevez comme le type même de la femme moderne, mais ce type de femme est... comment dire ?... éternel.

M. Satterthwaite fut un peu froissé. Il se croyait le seul à comprendre Pomme. Cet étranger prétentieux n'entendait évidemment rien à la femme anglaise d'aujourd'hui !

— La connaissance de la nature humaine est parfois bien retorse, continua Poirot, songeur, mystérieux même.

— Mais utile, corrigea M. Satterthwaite.

— Si l'on veut. Question de point de vue.

— Eh bien..., fit M. Satterthwaite en se levant. (Il était franchement déçu. Le poisson n'avait pas mordu à l'hameçon. Sa propre connaissance de la nature humaine était-elle en défaut ?) Je vous souhaite un agréable séjour.

— Grand merci !

— Et j'espère que vous m'honorerez de votre visite si vous passez à Londres. Voici mon adresse, ajouta-t-il en lui tendant sa carte.

— Vous êtes bien aimable, monsieur Satterthwaite. Je n'y

manquerais pas.

— Eh bien, au plaisir, alors.

— Au plaisir. Et bon voyage.

Poirot regarda M. Satterthwaite s'éloigner, puis se replongea dans la contemplation béate de la Méditerranée.

Il resta ainsi une bonne dizaine de minutes.

— Maman, je suis allée la voir, la mer, geignit la petite Anglaise qui venait de réapparaître. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Très bonne question, murmura Hercule Poirot.

Il se leva et se dirigea, nonchalamment, vers le bureau de la Compagnie des wagons-lits.

DISPARITION DU MAÎTRE D'HÔTEL

Sir Charles et M. Satterthwaite se trouvaient dans le bureau du colonel Johnson, superintendant de la police. C'était un gros homme rougeaud et cordial, à la voix tonitruante.

Il avait chaleureusement accueilli M. Satterthwaite et rien ne lui faisait plus plaisir que de faire la connaissance du célèbre Charles Cartwright.

— Ma bourgeoise raffole du théâtre. Elle est une de vos fans, comme on dit. Oui, c'est ça, une vraie fan. Et moi, j'aime bien voir une bonne pièce de temps en temps, mais le genre bien ficelé, hein ? Pas comme ces trucs qu'on donne aujourd'hui... Ça, non !

Sûr de n'avoir rien à se reprocher dans ce domaine, sir Charles – qui n'avait jamais versé dans « l'avant-garde » – répondit avec sa courtoisie habituelle. Quand ils en vinrent à l'objet de leur visite, le colonel Johnson leur fournit tous les renseignements dont il disposait.

— Vous dites que c'est un ami à vous ? Ah ! là, là... une bien triste affaire. On l'aimait bien, par ici. Sa maison de santé a très bonne réputation. C'était un gars bien sous tous rapports et un chef dans sa partie. Et le cœur sur la main, avec ça. Tout le monde l'appréciait. On ne voit pas qui aurait pu vouloir l'assassiner... et pourtant, il faut croire qu'il s'agit bien d'un meurtre. Ce n'est ni un suicide ni une mort accidentelle, ça c'est sûr.

— Nous nous trouvions à l'étranger, Satterthwaite et moi, expliqua sir Charles, et tout ce que nous savons de l'affaire, nous l'avons appris par quelques entrefilets parus dans les journaux.

— Et, naturellement, vous voudriez connaître tous les détails. Eh bien, je vais vous les donner. Ce qu'il faut faire, c'est mettre la main

sur le maître d'hôtel. C'était un nouveau, au service de sir Bartholomew depuis une quinzaine de jours à peine, et aussitôt après le meurtre, le voilà qui s'évanouit dans la nature. Volatilisé ! Plutôt louche, hein ? Qu'est-ce que vous en dites ?

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il se cache ?

La face rougeaude du colonel vira au rouge brique.

— Négligence de notre part, c'est ce que vous pensez ? J'avoue qu'il y a de ça. Le lascar était sous surveillance. Ça ne fait pas un pli ! Comme tous les autres, d'ailleurs. Il a répondu à nos questions et nous a indiqué le bureau de placement qui l'avait envoyé. Dernier employeur, sir Horace Bird. Il parlait sans crainte. Très poli, et tout et tout. Et voilà qu'il met les voiles alors que la maison était surveillée. J'ai passé un sacré savon à mes hommes, mais ils jurent tous qu'ils n'ont pas quitté leur poste.

— Incroyable, commenta M. Satterthwaite.

— Quoi qu'il en soit, dit sir Charles, pensif, son attitude est stupide. Il n'était pas soupçonné mais, en s'enfuyant, il a attiré l'attention sur lui.

— Affirmatif. Et il n'a aucune chance de nous échapper. Nous avons diffusé son signalement. Son arrestation est une question de jours.

— Bizarre, fit sir Charles. J'ai du mal à comprendre.

— Oh ! Ça n'a rien de rare. Il a perdu son sang-froid. Il a paniqué, si vous voulez.

— Tout de même... un homme qui a assez de cran pour commettre un meurtre devrait être capable de garder la tête froide.

— Ça dépend. Je les connais, moi, les criminels. Des vraies poules mouillées, pour la plupart. Il a cru qu'on le soupçonnait et il a pris la poudre d'escampette.

— Vous avez vérifié ses déclarations ?

— Travail de routine, sir Charles. Le bureau de placement londonien a confirmé ses déclarations. Il avait une lettre de références de sir Horace Bird, qui le recommandait chaleureusement. Quant à sir Horace lui-même, il est en Afrique orientale.

— Cette lettre peut donc être un faux.

— Bravo ! approuva le colonel Johnson, radieux, comme s'il distribuait des bons points. Nous avons télégraphié à sir Horace, mais la réponse risque de se faire attendre. Il est parti en safari.

— Quand notre homme a-t-il disparu exactement ?

— Le lendemain du drame. Il y avait un médecin parmi les invités : sir Jocelyn Campbell, expert en toxicologie, quelque chose dans ce

goût-là, si j'ai bien compris. Il est tombé d'accord avec Davis, le médecin du coin, et nos hommes se sont rendus dare-dare sur les lieux. Après un interrogatoire général, Ellis, le maître d'hôtel en question, est monté dans sa chambre et n'a pas reparu le lendemain. Son lit n'avait pas été défait.

— Il a filé à la brune ?

— C'est ce qu'on dirait. Une de ces dames, Mlle Sutcliffe, la comédienne... vous la connaissez, peut-être ?

— Oui, très bien.

— Mlle Sutcliffe, donc, nous a donné une idée. D'après elle, l'homme s'est enfui par un passage secret. (Il se moucha d'un air gêné.) Sur le moment, ça m'a paru un peu rocambolesque, mais il se trouve qu'il y a bel et bien un passage. Sir Bartholomew en était même très fier. Il l'avait montré à Mlle Sutcliffe. C'est un souterrain qui débouche sur une construction en ruine, à un peu plus de cinq cents mètres de la maison.

— C'est une explication, reconnut sir Charles. Seulement... le maître d'hôtel en connaissait-il l'existence ?

— Tout est là. Ma bourgeoise dit que les domestiques sont toujours au courant de tout. Elle n'a peut-être pas tort.

— J'ai appris qu'il était question de nicotine, intervint M. Satterthwaite.

— Affirmatif. Un truc pas courant. Je dirais même rare. Et ça se complique quand on sait que la victime est un gros fumeur, comme le docteur, justement. Je veux dire par là qu'un empoisonnement naturel par la nicotine aurait été dans le domaine du possible. Mais dans ce cas, la mort a été trop subite.

— Comment a-t-on administré la nicotine ?

— On n'en sait rien, avoua le chef de la police. C'est le point faible de l'enquête. D'après les médecins, elle a été absorbée quelques instants avant la mort.

— Ils étaient en train de boire du porto, je crois ?

— C'est ça. On pourrait penser que le poison avait été versé dans le porto, mais compte là-dessus. L'analyse du verre montre qu'il ne contenait que du porto, rien d'autre. Quant aux autres verres, ils étaient encore sur un plateau, à l'office ; ils n'avaient pas été lavés. Et là non plus, rien de suspect. À part ça, sir Bartholomew a mangé comme tout le monde : potage, sole grillée, faisan, pommes frites, soufflé au chocolat, œufs de poisson sur canapé. La cuisinière est à son service depuis quinze ans. Non, vraiment, je ne vois pas comment on a pu lui administrer le poison, et pourtant il se trouvait bel et bien dans

son estomac. Un casse-tête chinois, si vous voulez mon avis.

Sir Charles se tourna vers M. Satterthwaite.

— La même chose ! s'écria-t-il. C'est exactement pareil que la première fois. Laissez-moi vous expliquer, ajouta-t-il à l'adresse du chef de la police. Un homme est mort dans ma résidence de Cornouailles...

Le colonel Johnson dressa l'oreille.

— On m'en a déjà parlé, je crois. Une jeune demoiselle... Mlle Lytton Gore.

— Oui, elle y était. Elle vous a mis au courant ?

— Si elle m'a mis au courant ! Je peux vous dire qu'elle tenait beaucoup à sa théorie. Mais, entre nous, sir Charles, ça m'étonnerait qu'il y ait un rapport. Ça n'explique pas la fuite du maître d'hôtel. Ne me dites pas que le vôtre a disparu à son tour !

— Je n'ai pas de maître d'hôtel. Seulement une bonne.

— Et si c'était un travesti ?

Sir Charles sourit en songeant à l'élégante et très féminine Mlle Temple.

— C'était juste une idée en l'air, reprit le chef de la police en manière d'excuse. En tout cas je ne prends guère au sérieux l'hypothèse échafaudée par Mlle Lytton Gore. J'ai cru comprendre que le défunt était un vieux pasteur. Qui voudrait se débarrasser d'un vieux pasteur, je vous le demande ?

— C'est précisément le côté troublant de l'affaire, répondit sir Charles.

— Pour moi, c'est une simple coïncidence. Croyez-moi, c'est le maître d'hôtel qui est notre homme. Un criminel endurci, il faut croire. Malheureusement, nous n'avons pas d'empreintes. Un spécialiste a passé sa chambre et l'office au peigne fin, mais il est revenu bredouille.

— À supposer que ce soit le maître d'hôtel, quel mobile avait-il ?

— Là, ça se complique, d'accord. Peut-être que ce gaillard mijotait un mauvais coup et que sir Bartholomew l'avait démasqué.

Sir Charles et M. Satterthwaite observèrent un silence poli. Le colonel Johnson lui-même n'avait pas l'air convaincu.

— Le fait est qu'on en est réduit aux suppositions. Quand John Ellis sera sous les verrous et qu'on connaîtra sa véritable identité, on verra bien s'il a un casier. Dans ce cas, le motif sera facile à trouver.

— Vous avez épluché les papiers personnels de sir Bartholomew, je présume ?

— Nous n'avons rien négligé de ce côté-là, sir Charles. Permettez que je vous présente l'inspecteur Crossfield. C'est lui qui est chargé de l'enquête. Un homme très compétent. Je lui ai fait remarquer que le crime pouvait être en rapport avec la profession de sir Bartholomew, et il a tout de suite été d'accord avec moi. Un médecin connaît bien des secrets, croyez-moi. Ses dossiers étaient parfaitement en ordre et sa secrétaire, Mlle Lyndon, les a étudiés avec Crossfield.

— Et il n'y avait rien ?

— Rien de particulier, sir Charles.

— Manquait-il quelque chose dans la maison ? De l'argenterie, des bijoux, des choses comme ça ?

— Rien de tout ça.

— Qui se trouvait sur les lieux ?

— J'ai ici une liste... allons bon ! Qu'est-ce que j'ai bien pu en faire ? Ah oui ! c'est Crossfield qui doit l'avoir. Il faut vraiment que je vous le présente. Pour tout vous dire, je l'attends d'une minute à l'autre... (Un coup de sonnette retentit.) Voilà, c'est sûrement lui.

L'inspecteur Crossfield était une véritable armoire à glace. Et si son élocution était lente, ses yeux bleus vous transperçaient. Il salua son supérieur qui le présenta aux deux visiteurs.

M. Satterthwaite aurait eu bien du mal à faire parler Crossfield s'il avait été seul. L'inspecteur n'aimait guère ces messieurs de Londres – ces amateurs qui prétendaient imposer leurs « idées ». Mais sir Charles n'appartenait pas à cette catégorie. L'inspecteur vouait une admiration puérile aux célébrités du théâtre. Il avait vu deux fois sir Charles sur scène et le bonheur qu'il éprouvait à se trouver face à son idole en chair et en os le rendait étonnamment chaleureux et loquace.

— Savez-vous que je vous ai vu à Londres, sir Charles ? Avec ma femme. C'était dans *Le Dilemme de lord Aintree*. J'avais un fauteuil d'orchestre. La salle était comble, je me souviens, on avait dû faire la queue pendant deux heures. Mais ma femme a tenu bon. « Il faut que je voie sir Charles Cartwright dans *Le Dilemme de lord Aintree* », qu'elle disait. C'était au Pall Mall Theatre.

— J'ai fait mes adieux à la scène, comme vous le savez, répondit sir Charles. Mais mon nom est encore connu au Pall Mall. (Il écrivit quelques mots sur une carte de visite.) Tenez, montrez ceci au guichet, la prochaine fois que vous sortirez avec Mme Crossfield, et on vous donnera les meilleures places.

— Oh ! Merci, sir Charles, merci beaucoup, vraiment. Ma femme n'en reviendra pas quand je vais lui raconter ça.

À présent, l'inspecteur ne pourrait plus rien refuser à l'ancien

comédien.

— C'est une drôle d'affaire. Dans toute ma carrière, c'est la première fois que je rencontre un cas d'empoisonnement à la nicotine. Le Dr Davis aussi.

— J'ai toujours pensé que c'était le genre de maladie qui affectait les gros fumeurs.

— À dire vrai, moi aussi. Mais, d'après le Dr Davis, l'alcaloïde pur est un liquide inodore et il suffit de quelques gouttes pour foudroyer un homme.

— Diablement efficace ! s'exclama sir Charles avec un sifflement admiratif.

— Comme vous dites ! Et pourtant, figurez-vous que c'est un produit assez courant. On s'en sert pour traiter les rosiers. Et, bien sûr, on peut l'extraire du tabac ordinaire.

— Les rosiers, murmura sir Charles. Ça me rappelle quelque chose... Il fronça les sourcils, puis secoua la tête.

— Rien à signaler, Crossfield ? demanda le colonel Johnson.

— Rien de précis. Le dénommé Ellis aurait été vu à Durham, Ipswich, Balham, Land's End et Dieu sait où encore. Faut le prendre pour ce que ça vaut. (Il se tourna vers les deux autres.) Il suffit qu'on diffuse le signalement d'un homme pour que tout le monde l'ait rencontré au coin de la rue.

— Et quel est ce signalement ?

Johnson sortit un papier.

— John Ellis, taille moyenne, un mètre soixante-dix environ, légèrement voûté, cheveux gris avec de petits favoris, yeux noirs, voix grave, une dent manquante à la mâchoire supérieure, visible quand il sourit, pas de signe particulier.

— Hum ! fit sir Charles, plutôt banal, à part la dent manquante et les favoris. Et encore ! Il a pu se raser depuis. Reste à espérer qu'il ait le sourire facile.

— L'ennui, dit Crossfield, c'est que les gens ne sont pas observateurs. Si vous saviez le mal que j'ai eu pour extorquer quelques renseignements – très vagues – aux domestiques de l'Abbaye ! C'est toujours pareil. Demandez qu'on vous décrive un homme. Il sera grand, petit, maigre, gros, de taille moyenne, trapu, élancé... tout à la fois ! Vous ne trouverez pas une personne sur cinquante qui sache se servir de ses yeux pour regarder.

— Avez-vous l'intime conviction qu'Ellis est bien le coupable, monsieur l'inspecteur ?

— Sinon, pourquoi se serait-il enfui ? C'est lui, ça ne fait aucun doute.

— C'est là le problème, répondit sir Charles, songeur.

Crossfield fit part au colonel Johnson des dispositions qu'il avait prises. Celui-ci approuva et lui demanda la liste des personnes qui se trouvaient à l'Abbaye la nuit du crime. Elle fut communiquée aux deux nouveaux enquêteurs. Elle était établie ainsi :

MARTHA LECKIE, cuisinière.

BEATRICE CHURCH, gouvernante.

DORIS COKER, première femme de chambre.

VICTORIA BALL, seconde femme de chambre.

ALICE WEST, bonne à tout faire.

VIOLET BASSINGTON, fille de cuisine.

(Les susnommées se trouvaient au service du défunt depuis assez longtemps et étaient appréciées. Mme Leckie était dans la maison depuis quinze ans.)

GLADYS LYNDON – trente-trois ans, secrétaire de sir Bartholomew depuis trois ans, n'a pu fournir aucune indication sur un mobile éventuel.

Invités :

LORD ET LADY EDEN, 187 Cadogan Square.

SIR JOCELYN ET LADY CAMPBELL, 1256 Harley Street.

Mlle ANGELA SUTCLIFFE, 28 Cantrell Mansions. S.W. 3.

CAPITAINE DACRES ET MADAME, 3 St. John's House, W.I.

(Mme Dacres dirige la maison Ambrosine, dans Brook Street.)

LADY MARY ET Mlle HERMIONE LYTTON GORE, Rose Cottage, Loomouth.

Mlle MURIEL WILLS, 5 Upper Cathcart Road, Tooting.

M. OLIVER MANDERS, chez MM. Speier & Ross, Old Broad Street, E.C.
2.

— Tiens, tiens, fit sir Charles. Les journaux sont restés discrets sur certains noms. Je vois que le jeune Manders y était, lui aussi.

— C'est un hasard, expliqua l'inspecteur. Ce jeune homme a percuté un mur en voiture, tout près de l'Abbaye, et sir Bartholomew, qui le connaissait vaguement, je crois, lui a offert l'hospitalité pour la nuit.

— Quelle imprudence ! commenta plaisamment sir Charles.

— Comme vous dites ! À mon avis, ce jeune homme avait bu un coup de trop. Je ne vois pas comment il aurait pu rentrer dans un mur s'il avait été à jeun.

— L'ivresse de la vitesse, sans doute, lâcha sir Charles.

— L'ivresse tout court, vous voulez dire.

— Eh bien, merci beaucoup, inspecteur. Voyez-vous une objection à ce que nous allions faire un saut à l'*Abbaye*, colonel ?

— Aucune, cher monsieur. Mais ça m'étonnerait que vous en appreniez davantage.

— Il y a quelqu'un sur place ?

— Personne, à part les domestiques, précisa Crossfield. Les invités sont repartis aussitôt après l'enquête, et Mlle Lyndon s'est rendue à Harley Street.

— Nous pourrions peut-être voir le Dr... euh, Davis ? suggéra M. Satterthwaite.

— Bonne idée.

Après avoir noté l'adresse du médecin et remercié chaleureusement le colonel Johnson pour son amabilité, les deux hommes prirent congé.

LEQUEL D'ENTRE EUX ?

— Qu'en pensez-vous, Satterthwaite ? demanda sir Charles quand ils se retrouvèrent dans la rue.

— Et vous ?

M. Satterthwaite aimait réserver son jugement le plus longtemps possible, mais sir Charles n'était pas si timide.

— Ils se trompent, Satterthwaite, ils se trompent complètement ! claironna-t-il. Ils se sont mis dans la tête que le maître d'hôtel est coupable et ne veulent pas en démordre. Il a nié, *ergo* c'est l'assassin. Allons donc ! Ça ne colle pas. On ne peut pas se débarrasser de l'autre crime comme ça... celui qui a eu lieu chez moi.

— Vous pensez toujours qu'il y a un lien entre les deux ? reprit M. Satterthwaite, qui avait déjà répondu par l'affirmative en son for intérieur.

— Il faut qu'il y ait un lien. Tout concorde... Il nous reste à trouver un dénominateur commun – une personne présente dans les deux cas.

— D'accord, mais ce n'est peut-être pas aussi simple qu'il y paraît. Nous avons trop de dénominateurs communs, si l'on peut dire. Rendez-vous compte, Cartwright : presque tous ceux qui étaient présents chez vous ont également assisté à la réception de sir Bartholomew à l'*Abbaye*.

— J'en suis bien conscient, et il n'y a qu'une conclusion à en tirer.

— Je crains de ne pas vous suivre, Cartwright.

— Eh quoi ! Vous croyez peut-être qu'il s'agit d'une coïncidence ? Pas du tout ! C'était prémédité. Pourquoi toutes les personnes présentes lors du premier drame se seraient-elles retrouvées lors du

second ? Par hasard ? Jamais de la vie ! Non, non, c'était fait exprès... c'était un stratagème inventé par Tollie.

— Voyons ! s'écria M. Satterthwaite. Je reconnais que c'est possible mais...

— C'est certain, vous dis-je. Vous ne connaissiez pas Tollie comme je le connaissais, Satterthwaite. C'était un type très prudent. Et très patient. Nous étions amis de longue date et jamais je ne l'ai vu porter un jugement à la légère. Voilà comment je vois les choses : Babbington est assassiné – oui, je dis assassiné –, un soir, chez moi. Tollie tourne gentiment mes soupçons en ridicule mais, au fond de lui-même, il a des doutes. Il n'en parle pas, ce n'est pas son genre. Mais, sans en avoir l'air, il commence à échafauder un plan. Sur quoi s'appuie-t-il ? Je l'ignore. Je ne crois pas qu'il pense à quelqu'un de particulier, disons que le coupable se trouve parmi les convives et qu'il décide de lui tendre un piège.

— Que faites-vous des autres invités, les Eden et les Campbell ?

— Ils servent de camouflage. Ils l'aident à ne pas dévoiler son jeu.

— Et quel était ce fameux plan, d'après vous ?

Sir Charles haussa les épaules d'une manière bien peu britannique. Il redevenait Aristide Duval, le cerveau des services secrets, et claudiquait du pied gauche.

— Comment savoir ? Je ne suis pas sorcier. Je ne peux pas le deviner. Mais c'était un traquenard, j'en suis sûr. L'affaire a mal tourné parce que l'assassin a été plus malin que Tollie... Il a frappé le premier.

— Il ?

— Ou elle. Le poison est utilisé par les deux sexes... peut-être davantage par les femmes.

M. Satterthwaite ne soufflant mot, sir Charles insista :

— Vous n'êtes pas de mon avis ? Vous vous rangez à l'opinion générale : c'est le maître d'hôtel qui a fait le coup, inutile de chercher plus loin ?

— Comment expliquez-vous sa disparition ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi. Selon moi, c'est secondaire... quoique j'aie ma petite idée.

— Qui est ?

— Eh bien, admettons que la police ait vu juste : Ellis est un criminel professionnel qui travaille de mèche avec une bande de voleurs. Il a obtenu sa place à l'Abbaye au moyen de fausses références, et voilà que Tollie est assassiné. Mettez-vous dans la peau du personnage : un homme est tué et, sous son toit, se trouve un

individu bien connu des services de police. Il est fiché à Scotland Yard. Ça sent le roussi et il déguerpit.

— Par le passage secret ?

— Pensez donc ! Il s'arrange pour filer en douce pendant qu'un de ces idiots de policiers chargés de la surveillance pique un roupillon.

— Ça me semble plus probable, en effet.

— Et vous, Satterthwaite, qu'en pensez-vous ?

— Moi ? Oh ! Je suis de votre avis depuis le début. Cette histoire de maître d'hôtel est trop tirée par les cheveux. Sir Bartholomew et ce pauvre vieux Babbington ont été tués par la même personne.

— L'un des invités ?

— L'un des invités.

Après un petit silence, M. Satterthwaite demanda, mine de rien :

— Lequel, d'après vous ?

— Ah, ça ! comment le saurais-je ?

— Vous ne pouvez pas le savoir, bien sûr. Mais je pensais que vous aviez peut-être une idée derrière la tête... pas une conclusion définitive, mais une intuition, disons.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. Voyez-vous, Satterthwaite, pour peu qu'on y réfléchisse sérieusement, il paraît impossible qu'aucun d'entre eux soit coupable.

— En tout cas, votre théorie tient le coup. Tous ces suspects n'ont pas été rassemblés par hasard, et cela nous permet déjà d'éliminer certains noms à coup sûr. Vous, moi-même et Mme Babbington, par exemple. Le jeune Manders, aussi.

— Manders ?

— Oui, son arrivée sur les lieux était accidentelle. Il n'était pas invité, on ne l'attendait pas ; ça l'écarte du groupe des suspects.

— L'auteur dramatique également... Anthony Astor.

— Ah ! pardon, elle était là, Mlle Muriel Wills, de Tooting.

— C'est exact, j'oubliais que son vrai nom est Wills.

Il se rembrunit. M. Satterthwaite, qui savait lire dans les pensées, devina aussitôt ce qui perturbait le comédien. Il ne tarda pas à en avoir la confirmation et se félicita intérieurement de sa perspicacité.

— En fait, Satterthwaite, vous aviez raison, fit sir Charles. Les invités de Tollie n'étaient pas tous des suspects, puisque... il y avait aussi lady Mary et Pomme. Non, il voulait procéder à une sorte de reconstitution du précédent dîner. Il soupçonnait quelqu'un en particulier et voulait avoir des témoins directs. Quelque chose comme ça...

— Quelque chose comme ça, admit M. Satterthwaite. De toute façon, nous n'en sommes encore qu'aux généralités. Donc, éliminons aussi les Lytton Gore. Qui reste-t-il ? Angela Sutcliffe ?

— Angie ? Mon pauvre ami ! Elle était une intime de Tollie depuis des années.

— Alors, ça nous ramène aux Dacres... Au fond, Cartwright, ce sont eux que vous soupçonnez, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

M. Satterthwaite triomphait.

— Eh bien, oui, je l'avoue, reprit Cartwright d'une voix traînante. Je ne peux pas dire que je les soupçonne vraiment... mais le fait est qu'ils me paraissent faire de meilleurs coupables que les autres. Et puis, je ne les connais pas très bien. À part ça, je ne vois pas pourquoi Freddie Dacres, qui passe le plus clair de son temps sur les champs de courses, ou Cynthia, qui ne s'intéresse qu'à la création de modèles de haute couture hors de prix, se seraient mis en tête de supprimer un brave pasteur bien insignifiant... (Il secoua la tête, puis son visage s'éclaira.) Il reste encore la fameuse Mlle Wills. Elle m'était de nouveau sortie de la tête. Cette femme a le don de se faire oublier, on dirait. C'est la créature la plus terne que j'aie jamais vue.

— Je l'imagine en train de prendre des notes sans répit, fit M. Satterthwaite avec un sourire. Elle est loin d'être sotte et n'a pas les yeux dans ses poches. Je parierais qu'aucun détail ne lui a échappé dans cette affaire.

— Vous croyez ? dit sir Charles d'un air dubitatif.

— Le plus urgent, pour l'instant, répondit M. Satterthwaite, est de nous occuper de notre déjeuner. Ensuite, nous irons nous faire une idée sur place, à l'Abbaye.

— Vous prenez ça très à cœur, Satterthwaite, commenta sir Charles, amusé.

— Oh ! mais c'est que je n'en suis pas à ma première enquête criminelle, vous savez. Un jour, à la suite d'une panne de voiture, j'étais descendu dans une auberge isolée et...

Il n'alla pas plus loin. Sir Charles lui coupa la parole et, de sa belle voix sonore et théâtrale, commença :

— Je me souviens d'une tournée en 1921, où...

Une fois de plus, le comédien lui soufflait la vedette.

LA DÉPOSITION DES DOMESTIQUES

Une impression de sérénité se dégageait de l'abbaye de Melfort et de ses dépendances, par cet après-midi ensoleillé de septembre. Lors de sa restauration, on avait ajouté une aile à l'édifice, qui datait du xve siècle, et la nouvelle clinique avait été construite un peu à l'écart, sur un terrain indépendant.

Sir Charles et M. Satterthwaite furent reçus par l'imposante Mme Leckie, la cuisinière, dignement vêtue de noir, la larme à l'œil et la parole facile. Comme elle connaissait déjà sir Charles, ce fut surtout à lui qu'elle s'adressa :

— Vous imaginez bien ce que ça m'a fait ! Pensez, la mort du maître et tout ça. La police partout, qui fourrait son nez dans tous les coins, vous auriez vu ça ! Jusque dans les poubelles, c'est pour dire. Et des questions ! Mon Dieu ! ils n'en finissaient pas. Dire que j'aurai vécu pour voir ça... ce bon docteur, un monsieur si tranquille, et qui avait été anobli. Je m'en souviens comme si c'était hier. On était toutes si fières, même Beatrice, qui est pourtant arrivée ici deux ans après moi. Et ce type de la police qui débarque avec ses questions... Je dis « ce type » parce que je sais ce que c'est qu'un monsieur, et celui-là n'en était pas un, tout inspecteur qu'il était, vous pouvez me croire. (Ici, Mme Leckie s'interrompt pour reprendre son souffle et tâcher de retrouver le fil de ses pensées.) Enfin bref, toutes sortes de questions sur le personnel, des bonnes filles pourtant, je vous assure – je dis pas que Doris se lève toujours à l'heure, il faut que je la rappelle à l'ordre de temps en temps, et Vickie a tendance à être insolente, mais avec les jeunes d'aujourd'hui, il ne faut pas s'attendre à mieux, l'éducation se perd –, mais c'est des bonnes filles, et c'est pas un inspecteur qui me fera dire le contraire. « Ah, ça ! je lui ai fait, ne comptez pas sur moi

pour dire du mal de mes petites. C'est des bonnes filles, et ceux qui diraient qu'elles ont trempé dans ce meurtre auraient vraiment l'esprit mal tourné. » Pour ce qui est de M. Ellis, remarquez, c'est différent. Il était nouveau ici et je ne sais rien de lui, sauf qu'il arrivait de Londres pour remplacer M. Baker, qui était en vacances.

— Baker ? demanda M. Satterthwaite.

— M. Baker était le maître d'hôtel de Monsieur depuis sept ans. Il était presque tout le temps à Londres, à Harley Street. Vous vous le rappelez sûrement. (Elle s'adressait à sir Charles, qui acquiesça.) Monsieur le faisait venir ici quand il donnait une réception. Mais il a une petite santé et Monsieur l'avait envoyé se reposer deux mois au bord de la mer, tous frais payés, du côté de Brighton. Ah ! c'était vraiment quelqu'un de bien, le docteur. Donc, il a engagé M. Ellis en attendant, ce qui fait que je ne sais rien de lui, comme je l'ai expliqué à l'inspecteur, sauf qu'il avait servi dans les plus grandes maisons, à ce qu'il disait, et qu'il avait l'air de quelqu'un de bien.

— Vous n'avez rien remarqué... d'anormal dans ses manières ? s'enquit sir Charles, plein d'espoir.

— Eh bien, c'est drôle que vous me demandiez ça parce que, dans un sens, oui, mais dans un autre, non, si vous voyez ce que je veux dire.

Sir Charles lui adressa un regard encourageant.

— Maintenant que j'y pense, fit-elle, il y avait bien un petit quelque chose...

Évidemment, songea M. Satterthwaite, après coup, on trouve *toujours* quelque chose. Mme Leckie avait beau mépriser la police, elle n'en était pas moins influençable et si, d'aventure, Ellis se révélait coupable, on pouvait être sûr qu'elle aurait remarqué ce quelque chose.

— D'abord, il ne se prenait pas pour rien. Oh ! il était très poli et tout et tout, il avait servi dans les bonnes maisons, comme je disais. Mais il ne se mélangeait pas, il préférait monter dans sa chambre et il était un peu... c'est difficile à expliquer... enfin, il avait *quelque chose*...

— Vous ne l'avez jamais soupçonné d'être... un faux maître d'hôtel ? suggéra M. Satterthwaite.

— Oh ! pour ça, non, il connaissait trop bien son métier. Et il en savait, des choses – sur les gens de la bonne société, en particulier.

— Quoi, par exemple ?

Mme Leckie perdit soudain son assurance. Elle avait des principes et il ne fallait pas compter sur elle pour rapporter les cancans de l'office.

— Comment était-il physiquement ? demanda M. Satterthwaite pour la mettre à l'aise.

— C'était un homme très comme il faut, avec des rouflaquettes, les cheveux gris, un peu voûté. Il avait tendance à prendre du ventre et ça l'ennuyait beaucoup, disait-il. Il avait les mains qui tremblaient, aussi, mais ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : il ne buvait pas – pas comme certains que j'ai connus. Il avait la vue basse, je crois, et la lumière lui faisait pleurer les yeux. Avec nous, d'ailleurs, il portait des lunettes, mais pas pendant son service.

— Aucun signe particulier ? Cicatrices ? Doigts cassés ? Taches de naissance ?

— Non, monsieur, rien de tout ça.

— Ah ! la réalité est bien pauvre au regard de la fiction, soupira sir Charles. Dans les romans policiers, il y a toujours un signe particulier.

— Il lui manquait une dent, dit M. Satterthwaite.

— Il paraît, monsieur, mais, personnellement, je ne l'ai jamais remarqué.

— Quelle fut son attitude le soir du drame ? reprit le doux vieillard d'un ton quelque peu grandiloquent.

— Ma foi, monsieur, je ne pourrais pas dire. J'avais à faire à la cuisine, vous comprenez. Je n'avais pas le temps d'observer ce qui se passait.

— Bien sûr, bien sûr.

— Quand on a appris que le maître était mort, on a toutes été complètement retournées. Beatrice et moi, on ne pouvait plus s'arrêter de pleurer. Les jeunes, bien sûr, même si elles étaient tristes, étaient surtout énervées. M. Ellis était moins remué que nous, vu qu'il était nouveau, mais il a été très gentil et il a insisté pour qu'on prenne un petit verre de porto, Beatrice et moi, histoire de nous remonter. Quand je pense que c'était lui... le traître...

Les mots manquaient à Mme Leckie, mais l'indignation étincelait dans ses yeux.

— Il a disparu la nuit même, je crois ?

— Oui, monsieur. Il est monté dans sa chambre comme tout le monde et, le matin, il n'était plus là. C'est ce qui a attiré l'attention de la police, vous le pensez bien.

— Ce n'était pas très malin de sa part. Savez-vous comment il a quitté la maison ?

— Aucune idée. Il paraît que la police a monté la garde toute la nuit et qu'ils ne l'ont pas vu. Mais, vous savez, ils ont beau se donner des grands airs quand ils viennent fourrer leur nez chez les gens, c'est des

hommes comme les autres.

— On parle d'un passage secret, intervint sir Charles.

— Ça, c'est ce que dit la police.

— Est-ce qu'il existe ?

— J'en ai entendu parler, reconnu prudemment Mme Leckie.

— Vous en connaissez l'entrée ?

— Non, monsieur. Les passages secrets, c'est bien joli, mais c'est pas des choses à raconter à l'office. Ça pourrait donner des idées aux filles. Des fois qu'elles se mettraient en tête de s'éclipser. Mes filles entrent et sortent par la porte de derrière, comme ça, on sait où elles sont.

— Mes félicitations, madame Leckie, vous êtes une femme avisée, approuva sir Charles.

Voyant que ses compliments produisaient leur effet, il poursuivit :

— Nous serait-il possible de leur poser quelques questions ?

— Faites, faites, monsieur. Seulement, elles ne vous en diront pas plus que moi.

— Oh ! J'en suis sûr. Mais ce n'est pas tant sur Ellis que sur sir Bartholomew lui-même que j'aimerais les interroger – sur son comportement ce soir-là, etc. C'était mon ami, vous comprenez.

— Je le sais bien, monsieur. Je comprends. Vous pouvez voir Beatrice. Et Alice. C'est elle qui servait à table.

— J'aimerais beaucoup voir Alice.

Mais Mme Leckie avait le sens de la hiérarchie. En tant que gouvernante, Beatrice Church devait passer en premier.

Grande et maigre, elle avait la bouche pincée, l'air revêché et respectable. Après quelques questions anodines, sir Charles amena la conversation sur l'attitude des invités lors de la soirée fatale. Est-ce que tout le monde était bouleversé ? Qu'avaient dit les personnes présentes ? Qu'avaient-elles fait ?

Cédant à un penchant un peu morbide pour le drame, Beatrice finit par sortir de sa réserve :

— Mlle Sutcliffe était effondrée. Une femme très sensible. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait. Je lui ai proposé une petite goutte de cognac ou une bonne tasse de thé, mais elle n'a rien voulu entendre. Elle s'est contentée d'une aspirine. Elle disait qu'elle ne pourrait pas fermer l'œil de la nuit, mais elle dormait comme un bébé quand je lui ai apporté son thé, le lendemain matin.

— Et Mme Dacres ?

— Oh ! elle, ce n'est pas le genre à se laisser émouvoir. (On devinait

que Beatrice n'aimait guère Cynthia Dacres.) Elle était surtout pressée de partir. Il paraît que ses affaires l'attendaient. C'est une grande couturière de Londres, à ce que nous a dit M. Ellis.

Pour Beatrice, une couturière était une « commerçante », et elle méprisait les commerçants.

— Et son mari ?

— Hum ! il s'est calmé les nerfs à coups de verres de cognac, fit-elle, l'air pincé. Enfin, quand je dis « calmé », vous voyez ce que je veux dire...

— Parlez-nous de lady Mary Lytton Gore.

— Une dame très gentille, répondit-elle sur un ton plus amène. Ma grand-tante servait au château de son père. Il paraît que c'était une bien jolie fille. Elle est peut-être pauvre mais on voit tout de suite qu'elle a de la classe – aimable, toujours de bonne humeur, jamais un mot plus haut que l'autre. Sa fille est charmante, elle aussi. Elles ne connaissaient pas très bien sir Bartholomew, mais elles ont eu bien du chagrin.

— Et Mlle Wills ?

Beatrice se raidit.

— Je ne saurais vous dire ce que Mlle Wills a pensé de tout ça, monsieur.

— Mais vous, que pensez-vous d'elle ? Allons, Beatrice, ne soyez pas si cachottière.

Un sourire inattendu vint adoucir le visage austère de la gouvernante. Elle n'était pas insensible au charme discrètement gouailleur du comédien, qui avait su séduire naguère le monde des noctambules.

— Vraiment, monsieur, je ne vois pas ce que vous voulez me faire dire.

— Simplement ce que vous pensez de Mlle Wills.

— Mais rien, monsieur, rien du tout. Évidemment, elle n'était pas...

— Continuez.

— Eh bien, elle n'appartenait pas exactement au même monde que les autres. Ce n'est pas de sa faute, remarquez... Mais elle faisait des choses qu'une dame ne fait pas. Elle se mêlait de tout, elle était trop curieuse.

Sir Charles essaya désespérément de lui faire préciser sa pensée, mais elle demeura évasive, se contentant de répéter que Mlle Wills était une fouineuse qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas, sans entrer dans les détails. Ils n'insistèrent pas.

— Il paraît que le jeune M. Manders est arrivé à l'improviste, fit M. Satterthwaite.

— Il a eu un accident de voiture, juste devant le pavillon de garde. Une chance que ça se soit produit à cet endroit-là, d'après lui. La maison était au complet, vous imaginez, mais Mlle Lyndon lui a fait dresser un lit dans le petit bureau.

— Les autres ont dû être plutôt surpris de le voir là, non ?

— Oh ! c'est sûr, monsieur.

Beatrice Church ne fut guère loquace au sujet d'Ellis. Elle ne l'avait pas côtoyé. Certes, son départ inopiné ne plaidait pas en sa faveur, mais elle ne voyait pas pourquoi il aurait voulu s'en prendre à leur maître. Personne ne comprenait, d'ailleurs.

— Et le docteur, comment était-il ? Avez-vous eu l'impression que cette soirée représentait quelque chose de particulier pour lui ? Était-il préoccupé ?

— Il était d'excellente humeur, monsieur. Tout sourire, comme s'il avait une idée derrière la tête. Je l'ai même entendu plaisanter avec M. Ellis, ce qu'il n'aurait jamais fait avec M. Baker. D'ordinaire, il était plutôt bourru avec les domestiques, gentil mais pas très causant.

— Qu'est-ce qu'il lui a dit ? voulut savoir M. Satterthwaite, n'y tenant plus.

— Je ne m'en souviens pas au juste, monsieur. M. Ellis était venu lui faire part d'un message téléphonique et sir Bartholomew lui a demandé s'il était sûr d'avoir bien compris le nom. M. Ellis lui a répondu que oui – très respectueux, bien sûr. Alors, le docteur a éclaté de rire en disant : « Vous êtes un type bien, Ellis. Un maître d'hôtel de premier ordre. Ce n'est pas votre avis, Beatrice ? » J'ai été tellement surprise – jamais le maître ne m'avait parlé comme ça auparavant – que je n'ai pas su quoi répondre.

— Et Ellis ?

— Il n'a pas eu l'air d'apprécier. Il n'était pas habitué à ces familiarités, voyez-vous.

— Et que disait le message ? demanda sir Charles.

— Le message ? Oh ! ça venait de la clinique... une patiente qui venait d'arriver et qui avait bien supporté le voyage.

— Vous rappelez-vous son nom ?

— C'était un drôle de nom, monsieur. Euh... une certaine Mme de Rushbridger, ou quelque chose comme ça.

— Je vois. Pas facile à comprendre au téléphone. Eh bien, merci beaucoup, Beatrice. Peut-être pourrions-nous voir Alice, maintenant ?

Restés seuls, sir Charles et M. Satterthwaite échangèrent leurs impressions.

— Mlle Wills se mêle de ce qui ne la regarde pas, le capitaine Dacres se saoule et Mme Dacres reste de marbre. Nous voilà bien avancés, avec ça.

— Vous l'avez dit, reconnu M. Satterthwaite.

— Espérons que nous aurons plus de chance avec Alice.

Alice était une jeune femme aux yeux noirs, d'une trentaine d'années. Elle était calme et semblait tout à fait disposée à parler.

Elle ne pensait pas que M. Ellis eût quoi que ce fût à voir dans l'affaire. Il était trop bien élevé. Les policiers avaient insinué que c'était un vulgaire escroc mais elle n'en croyait pas un mot.

— Bref, pour vous, c'était un maître d'hôtel comme les autres ? demanda sir Charles.

— Je ne dirais pas ça, monsieur. Il ne ressemblait pas aux maîtres d'hôtel avec qui j'ai travaillé avant. Il s'organisait différemment.

— Mais vous ne croyez pas qu'il ait pu empoisonner votre maître.

— Oh ! monsieur, je ne vois pas comment il aurait fait. Je servais à table avec lui. S'il avait glissé quelque chose dans l'assiette de Monsieur, je l'aurais vu.

— Et dans son verre ?

— Il a servi le vin, c'est vrai. Du sherry, d'abord, avec le potage, puis du vin du Rhin, et enfin du bordeaux. Mais comment s'y serait-il pris ? S'il avait mis quelque chose dans le vin, il aurait empoisonné tout le monde, étant donné que Monsieur a bu la même chose que les autres. Pareil pour le porto. Tous ces messieurs en ont bu. Quelques-unes des dames aussi.

— Les verres à vin ont été emportés sur un plateau ?

— Oui, monsieur. C'est moi qui tenais le plateau pendant que M. Ellis posait les verres dessus. Ensuite, j'ai porté le tout à l'office et les verres y étaient encore quand les policiers sont venus pour les examiner. Pour ce qui est des verres à porto, ils étaient restés sur la table. La police n'a rien trouvé, là non plus.

— Vous êtes formelle : le docteur n'a ni mangé ni bu quelque chose de spécial ?

— Pas que je sache. Non. Je suis sûre que non.

— Quelque chose qu'un des invités lui aurait donné...

— Non, non, monsieur.

— Est-ce qu'on vous a déjà parlé d'un passage secret, Alice ?

— Un des jardiniers m'a dit quelque chose à ce sujet. Il déboucherait dans les bois, à un endroit où il y a un bâtiment en ruine. Mais je ne sais pas où se trouve l'entrée.

— Ellis n'y a jamais fait allusion ?

— Oh, non ! monsieur. Il n'était pas au courant, j'en suis sûre.

— D'après vous, Alice, qui est l'assassin de votre maître ?

— Je ne sais pas, monsieur. Personne, sans doute... Pour moi, ça ne peut être qu'un accident.

— Hum ! Merci, Alice.

— S'il n'y avait pas eu la mort de Babbington, commenta sir Charles quand la femme de chambre fut sortie, je la verrais assez dans le rôle de l'assassin. Elle est belle fille... et elle faisait le service... Non, ça ne colle pas. Il y a Babbington et, de toute façon, Tollie ne remarquait pas les jolies filles. Ça ne l'intéressait pas.

— Mais il avait cinquante-cinq ans, fit M. Satterthwaite, songeur.

— Et alors ?

— Eh, c'est l'âge où un homme peut perdre la tête pour une jolie fille... même si ce n'est pas dans ses habitudes.

— Allons, Satterthwaite ! Moi-même, j'ai... euh... je ne suis pas très loin des cinquante-cinq ans.

— Je sais.

Et, devant le regard malicieux de M. Satterthwaite, sir Charles baissa les yeux.

Indubitablement, il avait rougi...

DANS LA CHAMBRE DU MAÎTRE D'HÔTEL

— Si nous allions inspecter la chambre d'Ellis ? suggéra M. Satterthwaite, tout content d'être parvenu à faire rougir sir Charles.

Le comédien saisit la balle au bond.

— Excellente idée. J'allais vous le proposer.

— Bien sûr, la police l'a déjà fouillée de fond en comble.

— Oh ! la police...

Aristide Duval balaya la police d'un revers de main méprisant. Désireux d'oublier au plus vite sa petite déconvenue, il se replongeait dans son rôle avec un regain d'ardeur.

— Les policiers sont des imbéciles, affirma-t-il. Tout ce qui les intéressait, c'était de trouver des preuves de la culpabilité d'Ellis. Nous, nous allons chercher des preuves de son innocence. Ce qui est tout à fait différent.

— Vous êtes donc convaincu de son innocence ?

— Si nous avons vu juste au sujet de la mort de Babbington, il faut bien qu'il soit innocent.

— C'est vrai, et d'ailleurs...

M. Satterthwaite n'acheva pas. Il était sur le point de dire que, si Ellis était un vulgaire criminel qui avait éliminé sir Bartholomew parce qu'il se savait démasqué par le docteur, l'affaire perdait tout intérêt. Se rendant compte de ce que ces propos auraient pu avoir d'indélicat, étant donné l'amitié qui avait lié sir Charles et le médecin, il s'était ravisé à temps.

À première vue, la chambre d'Ellis ne laissait guère présager de grandes découvertes. Les vêtements dans les tiroirs et la penderie

étaient soigneusement rangés. Ils étaient de bonne coupe et portaient des marques de tailleurs différents. Manifestement, il s'agissait de vêtements qui lui avaient été donnés par ses employeurs successifs. Même chose pour les sous-vêtements. Quant aux chaussures, elles étaient bien cirées et placées sur des embauchoirs.

— Du 42, murmura M. Satterthwaite, armé d'une bottine.

Mais comme on n'avait relevé aucune trace de pas lors de l'enquête, cela ne les avançait pas à grand-chose.

Tout portait à croire qu'Ellis s'était enfui dans sa tenue de maître d'hôtel, ce qui avait de quoi surprendre, comme le fit remarquer M. Satterthwaite.

— N'importe quel homme sensé se serait changé.

— Oui, c'est bizarre... Un peu comme si... C'est absurde, mais on pourrait croire qu'il n'est pas parti. Ça ne tient pas debout.

Ils continuèrent à fouiller. Ni lettres ni papiers, à l'exception d'un article de journal relatif au traitement des cors aux pieds, et d'un entrefilet annonçant le mariage prochain de la fille d'un duc.

Il y avait des buvards et un encrier sur un guéridon, mais pas de quoi écrire. Sir Charles approcha les buvards de la glace, sans résultat. L'un d'eux, couvert de gribouillis indéchiffrables, avait beaucoup servi, mais les traces d'encre paraissaient anciennes.

— Ou il n'avait rien écrit depuis qu'il était ici, ou il ne s'était pas servi de buvard, conclut M. Satterthwaite. C'est un vieux buvard, d'ailleurs. Tenez, la preuve..., ajouta-t-il d'un air satisfait, en désignant un « L. Baker » à peine déchiffrable parmi les griffonnages. Je parierais qu'Ellis ne s'en est même pas servi.

— Plutôt étrange, non ? dit sir Charles.

— Pourquoi donc ?

— Il a bien écrit quelques lettres, tout de même.

— Pas si c'était un criminel.

— Peut-être... C'est vrai qu'il doit y avoir quelque chose de louche pour qu'il ait jugé préférable de s'enfuir. Mais disons qu'il n'est pour rien dans la mort de Tollie.

Ils inspectèrent le parquet, soulevèrent le tapis, regardèrent sous le lit mais, hormis une tache d'encre près de la cheminée, ils ne purent rien trouver. À leur grande déception, la chambre n'avait rien à leur révéler, et ils s'en retournèrent, penauds. Décidément, les choses s'agençaient bien mieux dans les romans. Leur zèle de détective était momentanément retombé.

Ils échangèrent quelques mots avec les autres domestiques, des jeunes filles effarouchées qui craignaient Mme Leckie et Beatrice

Church comme la peste, et dont ils n'obtinrent rien de plus.

Ils se décidèrent à partir.

— Eh bien, fit sir Charles comme ils traversaient le parc (M. Satterthwaite avait demandé au chauffeur de les attendre devant le pavillon de garde), rien ne vous a frappé ? Vraiment rien ?

M. Satterthwaite réfléchit. Il ne voulait pas répondre à la légère – d'autant qu'il avait l'impression d'être passé à côté d'un détail important. En outre, il se refusait à admettre que leur expédition ne se soit soldée que par une perte de temps. Il récapitula mentalement les divers témoignages des domestiques. La pêche avait été maigre.

Comme l'avait remarqué sir Charles, le tour de la question était vite fait : Mlle Wills s'était mêlée de ce qui ne la regardait pas, Mlle Sutcliffe avait été bouleversée, Mme Dacres pas du tout, et le capitaine s'était saoulé. Peu de chose, en vérité, à moins de considérer les excès de Freddie Dacres comme l'indice de la mauvaise conscience. Mais M. Satterthwaite savait fort bien que le lascar n'en était pas à sa première cuite.

— Eh bien ? répéta sir Charles d'un ton impatient.

— Rien, avoua M. Satterthwaite à contrecœur. Si ce n'est – au vu de la coupure de presse découverte dans sa chambre – que notre ami Ellis souffrait de cors aux pieds.

Sir Charles esquissa un sourire.

— Voilà une déduction logique. Mais est-ce qu'elle nous conduit quelque part ?

M. Satterthwaite dut reconnaître que non.

— Le seul autre détail..., reprit-il.

— Oui ? Dites ce que vous pensez, mon vieux. Il ne faut rien laisser au hasard.

— J'ai trouvé un peu bizarre la façon dont sir Bartholomew a taquiné son maître d'hôtel. Vous vous rappelez ce qu'a dit la gouvernante ? « Ça ne lui ressemblait pas. »

— Ça ne lui ressemblait pas du tout, en effet ! affirma sir Charles avec force. Je connaissais bien Tollie – je le connaissais mieux que vous – et je peux vous assurer que ce n'était pas ce qu'on appelle un rigolo. Jamais il n'aurait blagué de la sorte s'il avait été tout à fait lui-même à ce moment-là. Non, non, vous avez raison, Satterthwaite, ça c'est un indice. Mais où cela nous mène-t-il ?

— Eh bien..., commença M. Satterthwaite.

Mais il était clair que la question de sir Charles était de pure forme. Bien trop impatient d'exposer les siennes, il se moquait pas mal des hypothèses de M. Satterthwaite.

— Rappelez-vous l'instant précis où s'est produit le fait, Satterthwaite. *Juste après qu'Ellis lui eut fait part d'un message téléphonique.* Selon moi, la soudaine euphorie de Tollie a un rapport direct avec ce message. C'est pourquoi j'ai demandé à la gouvernante quel en était le contenu. Vous vous souvenez ?

— Oui, c'était au sujet d'une certaine Mme de Rushbridger qui venait d'arriver à la clinique, répondit M. Satterthwaite, désireux de montrer qu'il avait lui aussi retenu ce détail. Pas de quoi fouetter un chat.

— En apparence, peut-être. Mais, si notre raisonnement est correct, ce message doit avoir une signification particulière.

— Mmh... oui..., concéda M. Satterthwaite, avec une moue dubitative.

— Mais enfin, il le faut bien ! À nous de découvrir cette signification. Peut-être s'agissait-il d'un message codé : quelques mots anodins, mais avec un sens caché. Si l'on admet que Tollie menait une enquête sur la mort de Babbington, ça se tient. Imaginez qu'il ait engagé un détective privé pour élucider un point précis. Il a pu lui demander de le prévenir par téléphone au cas où ses soupçons se vérifieraient, en convenant avec lui d'un code, pour ne pas attirer l'attention de celui qui répondrait. Voilà qui expliquerait sa jubilation et pourquoi il était si pointilleux sur l'exactitude du nom : il savait très bien que la personne en question n'existait pas. Mettons cela sur le compte de l'émotion bien naturelle que l'on éprouve en apprenant qu'on a réussi, disons, une entreprise hasardeuse.

— Ainsi, d'après vous, il n'y aurait pas de Mme de Rushbridger ?

— Il suffit de le vérifier.

— Comment ?

— Nous ne sommes qu'à deux pas de la clinique. Pourquoi ne pas aller le demander à l'infirmière en chef ?

— Nous risquons de lui mettre la puce à l'oreille.

— Laissez-moi faire, ricana sir Charles.

Ils prirent le chemin de la clinique. M. Satterthwaite relança la discussion :

— Et vous, Cartwright ? Rien ne vous a frappé lors de notre visite ?

— Si, encore un détail, fit sir Charles, pensif. L'ennui, c'est que je n'arrive pas à me le rappeler.

Surpris, M. Satterthwaite le regarda.

— C'est difficile à expliquer, poursuivit sir Charles, les sourcils froncés. Il y a bien quelque chose qui, sur le moment, m'a paru anormal... presque invraisemblable... et puis, ça m'est sorti de la tête.

- Vous n'arrivez pas à vous en souvenir ?
- Pas moyen ! Je sais seulement que, sur le coup, je me suis dit : « Ça, c'est bizarre... »
- Était-ce pendant que nous interrogeons les domestiques ? Essayez de vous rappeler laquelle.
- Ça ne me revient pas, je vous dis. J'ai beau me creuser la cervelle... Bah ! on verra plus tard.

Ils arrivaient en vue de la clinique, grande construction blanche et moderne, séparée du parc par une palissade. Ils franchirent une grille, sonnèrent à la porte d'entrée et demandèrent l'infirmière en chef.

C'était une femme entre deux âges, au visage intelligent et aux manières énergiques. Elle connaissait sir Charles de nom et savait qu'il était un ami de feu sir Bartholomew Strange.

Sir Charles lui expliqua qu'il rentrait de l'étranger, qu'il avait été horrifié d'apprendre la mort de son ami et les terribles soupçons dont elle était entachée, et qu'il était venu jusqu'à l'*Abbaye* pour tâcher d'en savoir davantage. L'infirmière lui répondit en termes émouvants que c'était une perte immense pour eux tous, et pour le monde médical en général. Comme sir Charles s'inquiétait de l'avenir de la clinique, elle lui expliqua que le Dr Strange avait deux associés, deux médecins très compétents, dont l'un résidait sur place en permanence.

— Je n'ignore pas que Bartholomew était très fier de cette réalisation, dit-il.

- C'était un succès.
- Il traitait surtout les maladies nerveuses, je crois ?
- C'est cela.
- Pendant que j'y pense... un ami que j'ai rencontré à Monte-Carlo m'a parlé d'une de ses parentes qui devait venir ici. Comment était-ce déjà ? Un drôle de nom... Rushbredger... Rushbrigger... quelque chose dans ce goût-là.

- Vous voulez dire Mme de Rushbridger ?
- C'est cela ! Elle est ici en ce moment ?
- Oui, oui. Mais je crains qu'elle ne puisse vous recevoir – pas avant quelque temps, en tout cas. Elle suit une cure de repos très stricte. Pas de lettres, pas de visites, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux.

- Dites-moi, son état n'inspire pas d'inquiétude, au moins ?
- C'est plutôt une dépression nerveuse – pertes de mémoire, fatigue... Oh ! mais nous allons la remettre sur pied, rassurez-vous.
- Attendez, il me semble avoir entendu Tollie – sir Bartholomew –

parler d'elle... Elle était plus qu'une patiente, elle était aussi une amie, non ?

— Je ne pense pas, sir Charles. En tout cas, le docteur n'y avait jamais fait allusion. Elle arrivait des Bahamas et... vous allez rire parce que c'est comique... elle a un nom assez difficile à retenir et notre fille de salle est complètement stupide. Je l'entends encore : « Mme des Bahamas vient d'arriver ! » Je veux bien que « Rushbridger » vous ait un petit côté Bahamas, mais de là à confondre !

— C'est très... euh... c'est très amusant, bégaya sir Charles, pour une fois égaré. Son mari l'accompagne ?

— Non, il est resté là-bas.

— Ah ! très bien... très bien. Je me suis trompé sans doute. Le docteur s'intéressait particulièrement à son cas ?

— Les cas d'amnésie sont assez courants mais toujours intéressants pour un médecin. Il n'y en a jamais deux semblables.

— De toute façon, je n'y connais rien. Eh bien, merci beaucoup, madame, j'ai été ravi de m'entretenir avec vous. Je sais que Tollie vous appréciait beaucoup. Il parlait souvent de vous, mentit sir Charles.

— J'en suis flattée, fit l'infirmière en rougissant. Un homme si remarquable... quelle perte pour nous tous ! Nous sommes encore sous le choc, je vous assure. Un meurtre ! Qui aurait imaginé de tuer le Dr Strange, je vous le demande un peu ! C'est incroyable. Ce maudit maître d'hôtel ! J'espère que la police lui mettra la main dessus. Il n'avait ni motif ni rien.

Sir Charles hocha tristement la tête et, avant de rejoindre voiture et chauffeur, les deux hommes firent halte devant le pavillon du gardien.

Pour se venger de son silence forcé lors de l'entretien avec l'infirmière en chef, M. Satterthwaite se montra particulièrement loquace lorsqu'ils furent sur les lieux de l'accident d'Oliver Manders, et pressa le gardien de questions. C'était un homme sans âge, à l'esprit lent.

Oui, ça s'était passé juste là, où le mur était enfoncé. Non, non, ce n'était pas une voiture. Le jeune homme était à moto. Le gardien n'avait pas vu l'accident, il avait seulement entendu le choc et était accouru. Le jeune homme était debout, là, juste à l'endroit où se trouvait l'autre monsieur. Il n'avait pas l'air blessé. Il regardait sa moto d'un air dépité – drôlement amochée, qu'elle était. En apprenant qu'il se trouvait à la résidence de sir Bartholomew Strange, il s'était écrié : « Pour un coup de pot, c'est un coup de pot ! » et il avait pris le chemin de la maison. Un jeune homme très calme en apparence – un peu fatigué, peut-être. Le gardien ne voyait pas comment l'accident

avait pu se produire mais, avec ces engins, on ne sait jamais.

— Drôle d'accident, commenta M. Satterthwaite, pensif.

Il scruta la route, large et droite. Ni virage ni carrefour dangereux, rien qui pût provoquer l'embardée d'une moto contre un mur de trois mètres. Oui, drôle d'accident, vraiment.

— À quoi pensez-vous, Satterthwaite ?

— Oh ! à rien...

— Ça, on peut dire que c'est bizarre, fit sir Charles en considérant lui aussi les lieux avec étonnement.

Ils remontèrent en voiture et s'éloignèrent.

M. Satterthwaite était plongé dans ses pensées. Mme de Rushbridger... La théorie de Cartwright s'effondrait, le message téléphonique n'était pas codé : la dame existait bel et bien. Y avait-il une raison pour que sir Bartholomew lui portât une attention particulière ? Avait-elle été témoin de quelque chose ? À moins qu'elle ne fût simplement un cas intéressant sur le plan médical. Était-elle séduisante ? Voilà qui expliquerait bien des choses : M. Satterthwaite avait constaté plus d'une fois que l'amour pouvait vous métamorphoser un homme de cinquante-cinq ans. Il pouvait faire d'un bonnet de nuit un véritable boute-en-train.

— Satterthwaite, dit soudain sir Charles, le tirant de sa rêverie. Ça ne vous ennuie pas que nous fassions demi-tour ?

Sans attendre la réponse, il ordonna au chauffeur de rebrousser chemin. L'homme ralentit, bifurqua dans une allée pour effectuer la manœuvre et, quelques instants plus tard, ils filaient dans la direction d'où ils venaient.

— Que se passe-t-il ? demanda M. Satterthwaite.

— Je viens de me rappeler ce qui m'avait frappé tout à l'heure : la tache d'encre dans la chambre du maître d'hôtel.

À PROPOS D'UNE TACHE D'ENCRE

— La tache d'encre ? s'étonna M. Satterthwaite. Que voulez-vous dire, Cartwright ?

— Vous vous en souvenez ?

— Je me souviens qu'il y avait une tache d'encre, oui.

— Et vous vous rappelez où elle se situait ?

— Ma foi... pas exactement.

— Près de la plinthe, à côté de la cheminée.

— Maintenant que vous le dites...

— Et comment est-elle arrivée là, d'après vous ?

— Ce n'était pas une grosse tache. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un encrier renversé. Notre homme a pu laisser tomber son stylo... Il n'y avait pas de quoi écrire, rappelez-vous, ajouta-t-il pour bien montrer qu'il avait l'œil, lui aussi. En tout cas, Ellis utilisait un stylo, à supposer qu'il ait écrit quelque chose – ce qui n'est pas prouvé.

— Ah ! mais si. Que faites-vous de la tache d'encre ?

— Ce n'est pas une preuve. Je vous l'ai dit, il suffit qu'il ait laissé tomber son stylo.

— Oui, mais cela n'aurait pas fait de tache si le capuchon avait été en place.

— Vous avez sans doute raison. À part ça, je ne vois pas ce qu'il y a de bizarre là-dedans.

— Je peux me tromper. Il faut revoir les lieux avant d'affirmer quoi que ce soit.

Quelques minutes plus tard, ils étaient de nouveau à l'Abbaye, et,

pour justifier leur retour, sir Charles prétendit qu'il avait oublié un crayon dans la chambre du maître d'hôtel.

— À présent, dit-il en refermant la porte derrière eux après s'être habilement débarrassé de l'encombrante Mme Leckie, voyons si je suis en train de me ridiculiser ou si mon idée vaut quelque chose.

Dans l'esprit de M. Satterthwaite, la première hypothèse semblait de loin la plus probable, mais il était bien trop poli pour l'exprimer ouvertement. Il s'assit sur le lit, attentif aux faits et gestes de sir Charles.

— Voici notre tache, reprit celui-ci en indiquant la marque du bout du pied. Juste contre la plinthe, au bas du mur opposé au bureau. Comment le stylo a-t-il pu arriver jusque-là ?

— On peut laisser tomber un stylo n'importe où.

— On peut le jeter à travers la pièce, bien sûr, reconnut sir Charles. Mais, généralement, ce sont des objets dont on prend soin. Encore que... les stylos à plume sont parfois bien agaçants. Ils sèchent, refusent d'écrire quand on en a besoin... Tiens, c'est peut-être là l'explication. Ellis a fini par s'énerver et l'a jeté par terre.

— Ce ne sont pas les explications qui manquent. Il a pu aussi le poser sur le manteau de la cheminée et il aura roulé par terre.

Sir Charles fit l'expérience avec un crayon. Celui-ci roula à trente centimètres au moins de la tache et termina sa course en direction du poêle à gaz.

— Bon, fit M. Satterthwaite. Vous avez une idée ?

— Laissez-moi réfléchir.

Sir Charles se livra alors à un curieux manège, sous l'œil amusé de M. Satterthwaite. Il fit tomber le crayon de différents endroits, d'abord en marchant vers la cheminée, puis en s'asseyant sur le lit, comme pour écrire quelque chose. Sans résultat. Le seul moyen de faire coïncider le point de chute avec la tache était de se tenir assis contre le mur, dans une position invraisemblable.

— Impossible ! déclara-t-il en considérant tour à tour le mur, la tache et le poêle à gaz. À moins qu'il n'ait voulu brûler des papiers, ajouta-t-il d'un air songeur. Mais on ne brûle pas des papiers dans un poêle à gaz.

Soudain, il prit une profonde inspiration.

Il fallut un instant à M. Satterthwaite pour comprendre ce qu'il faisait.

Le comédien était devenu Ellis, maître d'hôtel de son état. Il s'était assis derrière le bureau pour écrire. Inquiet, il jetait de temps à autre des regards furtifs autour de lui. Tout à coup, il eut l'air d'entendre

quelque chose. M. Satterthwaite put même deviner de quoi il s'agissait : un bruit de pas dans le couloir. L'homme n'avait pas la conscience tranquille. Il se leva brusquement, les feuilles de papier dans une main, le stylo dans l'autre, et se précipita vers la cheminée, en regardant par-dessus son épaule, toujours aux aguets. Il essaya de fourrer les feuilles sous le poêle et jeta le stylo d'un geste impatient pour pouvoir se servir de ses deux mains. Le crayon de sir Charles, c'est-à-dire le stylo d'Ellis, tomba pile sur la tache.

— Bravo ! fit M. Satterthwaite avec enthousiasme.

La prestation avait été si convaincante qu'il avait cru voir Ellis lui-même en action.

— Alors ? fit sir Charles redevenant lui-même, incapable de dissimuler sa satisfaction. Supposons que le type ait entendu la police, ou ce qu'il prenait pour la police, et qu'il ait voulu escamoter ce qu'il était en train d'écrire. Où trouver une cachette ? Dans un tiroir ? Sous le matelas ? C'est là que la police aurait tout de suite fouillé. Enlever une latte du parquet ? Il n'en avait pas le temps. Non, le poêle était sa seule chance.

— Il ne nous reste plus qu'à vérifier s'il y a bien quelque chose dessous.

— Exactement. Bien sûr, ce n'était peut-être qu'une fausse alerte et il a pu retirer ces papiers par la suite. Mais soyons optimistes.

Sir Charles ôta son pardessus, retroussa ses manches et s'accroupit pour regarder sous le poêle.

— Je crois qu'il y a quelque chose. Quelque chose de blanc. Il nous faudrait une épingle à chapeau.

— Il y a bien longtemps que les femmes n'en utilisent plus, soupira tristement M. Satterthwaite. Un canif, peut-être.

Mais le canif se révéla inutile.

Finalement, sir Charles alla emprunter à Beatrice une aiguille à tricoter. Bien que très intriguée par cette demande, la gouvernante – trop respectueuse des convenances – n'osa pas poser de questions.

L'aiguille à tricoter fit l'affaire. Sir Charles extirpa une demi-douzaine de feuillets froissés et fourrés là à la hâte.

Aidé de M. Satterthwaite, il les déplia, brûlant de curiosité. Il s'agissait visiblement de différents brouillons de lettre, d'une écriture menue et régulière.

L'auteur de ce billet, disait le premier, ne veut causer d'ennuis à personne et peut avoir mal interprété certains détails qu'il a observés ce soir. Cependant...

Ici, le rédacteur, apparemment insatisfait, s'était interrompu pour commencer un autre brouillon :

John Ellis, maître d'hôtel, vous présente ses respects et serait heureux d'avoir avec vous un bref entretien concernant le drame de ce soir, avant d'aller communiquer à la police certaines informations en sa possession...

Toujours insatisfait, il s'y était repris une troisième fois :

John Ellis, maître d'hôtel, est en possession de certaines informations relatives à la mort du docteur. Il ne les a pas encore transmises à la police...

Dans le brouillon suivant, l'emploi de la troisième personne avait été abandonné :

J'ai un pressant besoin d'argent. Un millier de livres serait bienvenu. Il y a certaines choses que je pourrais révéler à la police, mais je ne veux pas créer de problèmes...

Le dernier était encore plus direct :

Je sais comment le docteur est mort. Je n'ai rien dit à la police – pour l'instant. Si vous voulez me rencontrer...

Ce brouillon s'achevait différemment des autres : le verbe « rencontrer » était suivi d'un gribouillis informe et les cinq derniers mots étaient presque illisibles. Sans doute était-ce à ce moment-là qu'Ellis avait entendu du bruit. Il avait roulé les papiers en boule et s'était empressé de les dissimuler.

— Félicitations, Cartwright, fit M. Satterthwaite, admiratif. Votre intuition ne vous avait pas trompé. Bravo ! À présent, essayons de faire le point. Comme nous le pensions, Ellis est une fripouille, poursuivit-il après réflexion. Ce n'est pas lui l'assassin, mais il sait qui

a fait le coup, et il s'apprêtait à le, ou la, faire chanter.

— Le ou la, comme vous dites. Si seulement notre lascar avait commencé une de ses lettres par « Monsieur » ou « Madame », nous saurions à quoi nous en tenir. Ellis était un artiste, dans son genre. Avec tout le mal qu'il s'est donné pour rédiger sa prose, il aurait pu au moins nous laisser un indice sur le destinataire.

— Tant pis. On progresse quand même. Vous disiez vous-même que nous étions venus ici pour découvrir une preuve de l'innocence d'Ellis. Eh bien, nous l'avons. Ces lettres attestent qu'il était blanc comme neige – du moins en ce qui concerne le meurtre, car, pour le reste, c'était une sacrée canaille. Sir Bartholomew a donc été tué par quelqu'un d'autre, quelqu'un qui est également responsable de la mort de Babbington. Cette fois, la police sera bien obligée de le croire.

— Vous avez l'intention de leur raconter ça ? fit sir Charles, contrarié.

— Nous n'avons pas le choix. Pourquoi ?

— Eh bien..., répondit sir Charles en s'asseyant sur le lit, le front creusé de rides. Comment dire ? C'est quelque chose que nous sommes seuls à savoir pour le moment. La police est toujours aux trousses d'Ellis, qu'elle prend pour l'assassin. Tout le monde sait qu'elle le croit coupable. Le vrai coupable ne s'estime donc pas menacé. Il – ou elle, encore une fois – ne se méfie pas. Ce serait dommage de lui mettre la puce à l'oreille, vous ne trouvez pas ? Pour l'instant, personne ne se doute que nous cherchons à établir un lien entre la mort de Babbington et les personnes présentes le soir du deuxième meurtre. Profitons-en, au moins nous avons les coudées franches.

— Je comprends votre point de vue et je reconnais que c'est une chance à saisir. Mais, d'un autre côté, notre devoir de citoyens nous impose de faire part immédiatement à la police de notre découverte. Nous n'avons pas le droit de retenir une information.

— Votre civisme vous honore, Satterthwaite. Je vous accorde que vous avez raison sur le principe, mais... j'avoue ne pas avoir vos scrupules. Quel mal y a-t-il à garder le silence, disons, un jour ou deux ? Hum ? Non ? C'est bon, j'abandonne. Que la loi et l'ordre règnent !

— C'est-à-dire... Mettez-vous à ma place. Johnson est un de mes amis et il a été très correct avec nous. Il nous a donné tous les renseignements que nous pouvions souhaiter.

— Vous avez raison, soupira sir Charles. N'empêche que c'est moi qui ai eu l'idée de regarder sous ce poêle. Ces balourds de policiers n'auraient jamais pensé... Enfin, comme vous voudrez, Satterthwaite. Au fait, où est passé Ellis, d'après vous ?

— Je suppose qu'il a obtenu ce qu'il cherchait. On l'a payé pour disparaître et c'est ce qu'il a fait. Envolé !

— Oui, ce doit être ça.

Il frissonna.

— Cette pièce me fait froid dans le dos, Satterthwaite. Sortons d'ici.

PLAN DE CAMPAGNE

Sir Charles et M. Satterthwaite regagnèrent Londres le lendemain soir.

Il leur avait fallu faire preuve de beaucoup de tact lors de leur entretien avec le colonel Johnson. L'inspecteur Crossfield, plutôt vexé de voir que ces messieurs s'étaient montrés plus perspicaces que lui-même et ses hommes, avait eu du mal à sauver la face.

— Remarquable, monsieur. J'avoue que je n'ai pas pensé à regarder sous le poêle à gaz. Je me demande même comment cette idée a pu vous venir.

Les deux hommes n'étaient pas entrés dans les détails. « C'est en fouinant par-ci, par-là », s'était contenté de répondre sir Charles, sans préciser que leur découverte était le fruit d'une déduction logique élaborée à partir d'une tache d'encre.

— Tout de même, avait insisté l'inspecteur, on peut dire que vous avez eu du flair. Ça ne me surprend pas, au fond. C'est vrai : si Ellis n'est pas l'assassin, il faut bien que sa disparition s'explique d'une manière quelconque, et je me suis douté dès le début que c'était un maître chanteur.

Les deux détectives amateurs avaient levé un lièvre. Le colonel Johnson allait se mettre en rapport avec la police de Loomouth : la mort de Stephen Babbington méritait une enquête, ça ne faisait plus l'ombre d'un doute.

— Et s'il s'avère qu'il a été empoisonné par de la nicotine, avait ajouté sir Charles, tandis qu'ils filaient sur la route de Londres, Crossfield lui-même sera bien obligé d'admettre que les deux morts sont liées.

Il n'avait pas encore digéré le fait d'avoir dû transmettre ses renseignements à la police.

Pour le calmer, M. Satterthwaite lui avait fait remarquer que l'information ne serait pas rendue publique et que la presse n'en saurait rien.

— On continuera à rechercher Ellis et le coupable n'y verra que du feu.

Sir Charles avait reconnu qu'il disait vrai.

Il se proposait de joindre Pomme Lytton Gore dès qu'ils arriveraient à Londres. Dans sa lettre, elle lui avait donné une adresse dans Belgrave Square, et il espérait qu'elle s'y trouverait encore. M. Satterthwaite avait approuvé son projet : il était lui-même très désireux de revoir la jeune fille.

Sir Charles lui téléphona sans attendre. Elle était toujours en ville. Elle demeurait avec sa mère chez des parents et ne comptait pas rentrer à Loomouth avant une semaine. La perspective d'un dîner avec les deux hommes l'enchantait.

— Je peux difficilement lui demander de venir ici, dit sir Charles en considérant son luxueux appartement. Sa mère risque de ne pas apprécier, hein ? Il y aura Mlle Milray, bien sûr, mais... ça me gêne un peu. Pour ne rien vous cacher, Mlle Milray me fait perdre mes moyens. Sa perfection me donne des complexes.

M. Satterthwaite proposa sa maison mais, finalement, il fut convenu qu'ils dîneraient tous les trois au *Berkeley*. Ensuite, si Pomme en avait envie, ils pourraient toujours finir la soirée ailleurs.

M. Satterthwaite remarqua au premier coup d'œil que la jeune fille avait maigri. Ses yeux semblaient plus grands et son menton plus pointu. Mais, malgré son teint pâle et ses cernes, elle n'avait rien perdu de son charme ni de son entrain.

— J'étais sûre que vous viendriez..., avoua-t-elle à sir Charles.

« Maintenant que vous êtes là, tout va s'arranger », semblait-elle dire.

« Elle n'était pas du tout sûre de le voir rappliquer, en fait, songea M. Satterthwaite. Elle était au supplice et se faisait un sang d'encre... Est-ce qu'il s'en rend seulement compte ? Les comédiens sont parfois si superficiels... Ne voit-il pas qu'elle est follement amoureuse de lui ? »

Quelle ironie ! Sir Charles était amoureux, lui aussi, et le seul lien auquel ils pouvaient se raccrocher, leur seul prétexte pour se voir, était un crime – un double crime particulièrement odieux.

On parla peu pendant le dîner. Sir Charles évoqua son séjour à l'étranger, Pomme se borna à donner des nouvelles de Loomouth.

Après avoir tenté en vain de relancer la conversation, M. Satterthwaite les invita chez lui.

Il habitait, sur le quai de Chelsea, une grande maison, remplie d'objets d'art : tableaux, sculptures, porcelaines de Chine, poteries préhistoriques, ivoires, miniatures et quelques authentiques meubles Chippendale et Hepplewhite. Il y régnait une atmosphère accueillante et sereine.

Pomme Lytton Gore ne vit rien de ce qui l'entourait. Elle jeta son manteau sur une chaise et s'écria :

— Enfin ! Maintenant, racontez-moi tout.

Elle écouta avec intérêt le récit de leurs aventures dans le Yorkshire. La découverte des lettres de chantage la tint en haleine.

— Pour la suite, nous en sommes réduits aux conjectures, acheva sir Charles. Sans doute Ellis a-t-il été soudoyé pour tenir sa langue et on l'aura aidé à s'échapper.

Pomme secoua la tête.

— Oh ! non, fit-elle. Vous ne comprenez donc pas ? Ellis est mort.

Les deux hommes sursautèrent mais elle persista.

— Il est mort, je vous dis. Voilà pourquoi il reste introuvable. Il en savait trop et on l'a tué. Ellis est la troisième victime.

Ni l'un ni l'autre n'avaient envisagé cette éventualité, mais tous deux durent reconnaître que l'hypothèse tenait la route.

— C'est bien beau d'affirmer qu'il est mort, chère amie, objecta néanmoins sir Charles, mais que faites-vous du corps ? On ne se débarrasse pas comme ça d'un cadavre de soixante-quinze kilos.

— On l'a sûrement caché quelque part. Ce ne sont pas les endroits qui manquent.

— Cela reste à voir, murmura M. Satterthwaite. Cela reste à voir...

— C'est tout vu. Le grenier, par exemple... Il y a des tas de greniers où personne ne met jamais les pieds. Il est probablement là-haut, dans une malle.

— J'en doute, dit sir Charles. C'est possible, bien sûr, mais on l'aurait déjà... hum !... découvert.

Pomme voyait très bien à quoi il faisait allusion. Elle n'était pas du genre à éluder les détails gênants.

— Les odeurs montent, sir Charles, expliqua-t-elle sans sourciller. Un corps en décomposition se « manifeste » bien plus vite s'il est à la cave et, de toute façon, les premiers temps, on peut croire qu'il s'agit d'un rat crevé.

— Si votre théorie se confirmait, tout indiquerait que le coupable

est un homme. Je vois mal une femme en train de transporter un cadavre à travers la maison. Il faut un solide gaillard pour faire ça.

— Il y a d'autres possibilités. Il existe un passage secret, vous savez. Mlle Sutcliffe me l'a dit et sir Bartholomew avait promis de me le montrer. L'assassin peut y avoir entraîné Ellis sous prétexte de lui donner de l'argent pour s'évader, et l'avoir tué sur place. Même une femme a pu faire le coup. Elle le poignarde dans le dos et le laisse moisir là, ni vu ni connu.

Sir Charles fit une moue dubitative mais n'éleva pas d'objection. M. Satterthwaite eut la conviction que ces soupçons n'étaient pas nouveaux pour lui. N'avait-il pas frissonné, dans la chambre du maître d'hôtel, après la découverte des lettres ? L'hypothèse de la mort d'Ellis l'avait certainement effleuré à ce moment-là...

« Si Ellis est mort, songea-t-il, nous sommes aux prises avec un individu très dangereux. Oui, très dangereux... » Et, soudain, il eut froid dans le dos, lui aussi.

Quelqu'un qui a déjà tué trois fois n'hésiterait pas à recommencer, au besoin.

Ils étaient en danger. Tous les trois. Sir Charles, Pomme et lui. S'ils venaient à en apprendre trop...

La voix de sir Charles le tira de ses sombres pensées :

— Il y a quelque chose que je n'ai pas compris dans votre lettre, Pomme. Vous disiez qu'Oliver Manders pouvait être inquiet, que la police pouvait le soupçonner. Or, ce n'est pas du tout l'impression que j'ai eue.

La jeune fille perdit contenance. M. Satterthwaite crut même la voir rougir. « Ah, ah ! voyons un peu comment vous allez vous en tirer, ma petite demoiselle », se dit-il.

— Oh ! c'était idiot de ma part, répondit-elle. Je me suis affolée. Son arrivée inopinée ressemblait tellement à une excuse fabriquée que... j'ai pensé que la police le soupçonnerait.

Sir Charles goba l'explication sans sourciller.

— Je vois, je vois, fit-il.

— Et était-ce une « excuse fabriquée », comme vous dites ? intervint M. Satterthwaite.

Pomme se tourna vers lui.

— Où voulez-vous en venir ?

— Eh bien, c'était un accident plutôt bizarre. Vous savez peut-être quelque chose...

— Non, je ne sais rien. Je ne me suis pas posé de questions. Mais

pourquoi Oliver aurait-il fait semblant d'avoir un accident ?

— Oh ! pour certaines raisons... qu'on peut aisément comprendre, insinua sir Charles avec un sourire.

Pomme devint rouge comme une pivoine.

— Absolument pas !

Sir Charles soupira. S'était-il mépris sur la cause de cette soudaine rougeur ? C'est en tout cas l'impression qu'en retira M. Satterthwaite, qui le trouva terriblement vieilli, tout à coup.

— Mais alors, si votre jeune ami n'est pas en danger, pourquoi m'avoir appelé ?

Pomme s'approcha et le prit par le bras.

— Vous n'allez pas vous enfuir de nouveau, dites ? Vous n'allez pas abandonner ? Il faut que vous découvriez la vérité. Il n'y a que vous qui en êtes capable. Vous le pouvez, et vous le ferez.

Il y avait dans ses propos comme une passion pressante qui contrastait avec l'atmosphère paisible et vieillotte du salon.

— Vous avez donc une telle confiance en moi ? fit sir Charles Cartwright, ému.

— Oui, oui ! Nous allons démêler cette affaire ensemble. Vous et moi.

— Et Satterthwaite.

— Et M. Satterthwaite, bien sûr, concéda-t-elle négligemment.

Celui-ci sourit intérieurement. Qu'elle le veuille ou non, il n'entendait pas être laissé sur la touche. Il était amateur d'énigmes, il aimait observer la nature humaine et il avait un faible pour les amoureux. Cette affaire promettait de satisfaire ses trois passions à la fois.

Sir Charles s'assit. Il était en train de se transformer en metteur en scène ! Sa voix changea.

— Il faut avant tout clarifier la situation. Devons-nous tenir pour acquis que Babbington et Bartholomew Strange ont été tués par la même personne ?

— Oui, dit Pomme.

— Oui, renchérit M. Satterthwaite.

— Faut-il donc considérer que le deuxième meurtre découle directement du premier ? C'est-à-dire qu'on a tué Bartholomew Strange pour l'empêcher de révéler ce qu'il savait, ou soupçonnait, du premier meurtre ?

— Oui ! clamèrent les deux autres en chœur.

— C'est donc sur le premier meurtrier que nous devons enquêter, et non sur le deuxième...

Pomme acquiesça.

— D'après moi, continua sir Charles, tant que nous ne connaissons pas le mobile, nous n'aurons aucune chance de mettre la main sur le coupable. Et c'est justement là que les choses se compliquent. Babbington était un vieil homme charmant et inoffensif qui ne comptait, semble-t-il, aucun ennemi au monde. Or il a été tué. Il y a bien une raison. À nous de la découvrir. (Il fit une pause, puis reprit, de sa voix normale :) Voyons, réfléchissons. Pourquoi tuer quelqu'un ? En premier lieu, je vois le profit.

— La vengeance, dit Pomme.

— La folie meurtrière, ajouta M. Satterthwaite. J'imagine mal un crime passionnel, en l'occurrence, mais la peur peut être une explication.

Sir Charles approuva. Il prenait des notes sur un bout de papier.

— Bien, fit-il, nous avons là les principaux mobiles possibles, je pense. Commençons par le premier. À qui profite la mort de Babbington ? Le révérend avait-il de l'argent... un héritage en perspective ?

— Ça m'étonnerait, jeta Pomme.

— Moi aussi, mais nous ferions bien d'en toucher un mot à Mme Babbington. Deuxièmement, la vengeance. Babbington aurait-il fait du tort à quelqu'un... dans sa jeunesse, par exemple ? Aurait-il épousé une femme convoitée par un autre ? Il faudra vérifier ça aussi. Troisièmement, la folie meurtrière. Babbington et Tollie auraient-ils été tous deux victimes d'un fou ? Franchement, je ne crois pas. Même les actes d'un fou doivent avoir une certaine cohérence. Il peut se croire désigné par Dieu pour supprimer les ecclésiastiques, ou les médecins, mais les deux ! Non, autant écarter tout de suite cette hypothèse. Reste la peur... je dois dire que c'est cette dernière explication qui me semble la meilleure. Babbington savait quelque chose sur quelqu'un... ou avait reconnu quelqu'un, qui l'a tué pour l'empêcher de parler.

— Je ne vois pas quel secret un homme comme le révérend Babbington pouvait détenir sur l'une des personnes présentes ce soir-là.

— Peut-être ne savait-il pas lui-même qu'il savait, reprit sir Charles.

Il essaya d'expliquer autrement sa théorie fumeuse :

— Supposons, par exemple, que Babbington ait vu une certaine personne en un certain lieu, à un certain moment. À première vue, la

présence de la personne en question ne lui paraît pas anormale et il ne suspecte rien. Mais imaginez maintenant que cette personne ait concocté un alibi très astucieux prouvant qu'elle se trouvait au même instant à cent kilomètres de là. Le vieux Babbington est alors susceptible de dévoiler le pot aux roses à tout moment, et cela le plus innocemment du monde.

— Je vois, enchaîna Pomme. Un meurtre est commis à Londres, et Babbington aperçoit le coupable à Paddington Station. Or l'alibi du meurtrier atteste qu'il était à Leeds le jour du crime. Le témoignage de Babbington peut tout remettre en question.

— C'est exactement ce que je veux dire. Bien sûr, ce n'est qu'un exemple. Ce peut être n'importe quoi. Peut-être a-t-il vu ce soir-là quelqu'un qu'il connaît sous un autre nom...

— Ce pourrait être en rapport avec un mariage, dit la jeune fille. Les pasteurs célèbrent des tas de mariages, non ? Une histoire de bigamie...

— Ou une naissance... ou un décès..., suggéra M. Satterthwaite.

— Le champ des hypothèses est vaste, constata Pomme, songeuse. Procédons par ordre. Dressons la liste des personnes présentes chez vous et chez sir Bartholomew.

Elle prit le papier et le crayon des mains de sir Charles.

— D'abord les Dacres. Puis cette femme qui ressemble à une asperge... comment s'appelle-t-elle, déjà ? Wills. Mlle Sutcliffe, aussi.

— Non, non, nous n'allons pas mêler Angela à cette histoire, protesta sir Charles. Je la connais depuis des années.

Pomme se rebella.

— Si nous commençons à faire des exceptions, nous n'arriverons à rien. Il s'agit d'être rigoureux. D'ailleurs, je ne la connais pas, moi, cette Angela Sutcliffe. Elle est tout aussi capable que n'importe qui d'avoir fait le coup, peut-être même plus. Toutes les comédiennes ont un passé. Pour moi, c'est la suspecte numéro un.

Elle toisa sir Charles comme pour le défier. Il la fusilla du regard.

— Dans ce cas, il n'y a pas de raison d'écarter Oliver Manders.

— Oliver ? C'est idiot, il avait déjà rencontré M. Babbington plusieurs fois.

— Il était présent les deux fois, et son arrivée est pour le moins... suspecte.

— Très bien ! Dans ces conditions, j'ajoute maman et moi-même, ce qui nous fait six suspects.

— N'exagérez pas...

— Faisons les choses correctement, sinon ce n'est pas la peine ! trancha-t-elle, en lui lançant un regard noir.

Pour détendre l'atmosphère, M. Satterthwaite sonna pour réclamer des rafraîchissements.

Tandis que sir Charles faisait quelques pas pour admirer une sculpture d'art nègre dans un coin de la pièce, Pomme s'approcha de M. Satterthwaite et le prit par le bras.

— Je n'aurais pas dû m'emporter, murmura-t-elle. Je suis une idiote. Mais pourquoi faudrait-il faire une exception pour cette femme ? Pourquoi tant d'égards ? Et pourquoi suis-je aussi bêtement jalouse ?

M. Satterthwaite lui tapota la main avec bienveillance.

— La jalousie ne mène à rien, mon petit. Si vous êtes jalouse, ne le montrez pas. À propos, avez-vous réellement pensé que le jeune Manders pouvait être soupçonné ?

— Non, bien sûr, répondit-elle avec un sourire enfantin. (Elle tourna la tête. Sir Charles contemplait toujours la sculpture d'un air boudeur.) Vous savez... je ne voulais pas vraiment lui faire croire que j'avais le béguin pour Oliver... parce que ce n'est pas le cas. Oh ! les choses sont si difficiles ! Mais je déteste ses airs paternalistes.

— Un peu de patience. Tout finira par s'arranger, vous verrez.

— Mais je n'ai aucune patience. Je veux tout, tout de suite.

M. Satterthwaite se mit à rire et sir Charles les rejoignit.

Tout en sirotant leurs boissons, ils dressèrent un plan de campagne. Sir Charles retournerait au *Nid de Corneilles*, pour lequel il n'avait pas encore trouvé d'acquéreur, Pomme rentrerait plus tôt que prévu à *Rose Cottage* avec sa mère. Mme Babbington vivait toujours à Loomouth : ils essaieraient d'obtenir d'elle les renseignements qu'ils désiraient, et agiraient en conséquence.

— Nous réussirons, affirma la jeune fille. J'en suis sûre.

Les yeux brillants, elle se pencha vers sir Charles pour trinquer.

— À notre succès ! lança-t-elle.

Il la regarda longuement et porta son verre à ses lèvres.

— À notre succès, dit-il. Et à l'avenir...

ACTE III : DÉCOUVERTE

MME BABBINGTON

Mme Babbington avait emménagé dans une maisonnette de pêcheur, non loin du port. Elle attendait le retour d'une de ses sœurs, qui devait rentrer du Japon six mois plus tard, et n'avait pas d'autres projets pour le moment. Elle était encore trop bouleversée par son deuil pour songer à quitter Loomouth. Stephen Babbington avait tenu la paroisse de St. Petroch pendant dix-sept ans – dix-sept années heureuses et paisibles malgré le chagrin que leur avait causé la mort de leur fils Robin. Elle avait trois autres enfants : Edward vivait à Ceylan, Lloyd en Afrique du Sud, et Stephen était officier de marine sur l'*Angolia*. Ils lui écrivaient souvent – des lettres affectueuses –, mais ne pouvaient lui offrir ni un foyer ni le réconfort de leur présence.

Margaret Babbington était bien esseulée...

Non qu'elle passât ses jours à broyer du noir. Elle était encore très active dans la paroisse – elle aidait le nouveau pasteur, célibataire – et consacrait beaucoup de temps au jardinage, sur le petit lopin de terre attenant à la maison. Les fleurs occupaient une place importante dans sa vie.

Elle y travaillait justement, cet après-midi-là, lorsqu'elle entendit cliqueter le loquet de la barrière. C'étaient sir Charles Cartwright et Pomme Lytton Gore qui venaient en visite.

Elle ne fut pas surprise de voir Pomme, qui devait revenir incessamment avec sa mère ; en revanche, la présence de sir Charles l'intrigua. Le bruit courait qu'il avait quitté la région pour de bon. Le journal local avait publié des extraits d'articles, empruntés à d'autres quotidiens, relatant ses faits et gestes dans le sud de la France, et un

écriteau « À VENDRE » avait été placardé dans le jardin du *Nid de Corneilles*. Bref, personne ne s'attendait au retour de sir Charles.

Mme Babbington chassa une mèche rebelle sur son front moite et jeta un regard penaud à ses mains terreuses.

— Je n'ose pas vous serrer la main, dit-elle. Je devrais mettre des gants pour jardiner, mais je n'arrive pas à m'y faire. J'ai besoin d'un contact direct avec les choses.

Elle les précéda dans la maison. Le salon minuscule, agréablement décoré de chintz, s'ornait de photographies et de vases de chrysanthèmes.

— Quelle surprise de vous revoir, sir Charles. Je pensais que vous aviez déserté le *Nid de Corneilles* pour de bon.

— C'est ce que je pensais, moi aussi, répondit le comédien avec franchise. Mais nul n'est maître de son destin, madame Babbington.

Sans répondre, elle se tourna vers Pomme qui anticipa sa question.

— Autant vous le dire tout de suite, madame Babbington, ce n'est pas une simple visite de politesse. Sir Charles et moi avons quelque chose de très sérieux à vous dire. Seulement, je... je ne voudrais surtout pas vous causer de la peine.

Mme Babbington regarda tour à tour ses deux visiteurs d'un air anxieux.

— Avant tout, commença sir Charles, je voudrais savoir si vous avez reçu un message du ministère de l'Intérieur.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— Bien, voilà qui facilitera notre démarche.

— C'est donc l'ordre d'exhumation qui vous amène ?

— Oui. Je... je crains que ce ne soit plutôt... éprouvant pour vous.

— Moins que vous ne le pensez, répondit-elle, touchée par le ton plein de compassion de sir Charles. Certaines personnes sont horrifiées à l'idée d'une exhumation. Mais pas moi. Ce n'est pas la poussière des corps qui importe. Mon cher mari est ailleurs, en paix, là où nul ne peut troubler son repos. Mais ce qui m'a choquée, c'est l'idée que Stephen n'était peut-être pas mort de mort naturelle. Cela me paraît tellement impossible.

— À nous aussi... au début.

— Comment cela, au début, sir Charles ?

— Eh bien, j'ai eu des soupçons aussitôt, madame Babbington. Dès le soir de sa mort. Et, comme vous, cela m'a semblé impossible sur le moment.

— J'ai eu les mêmes soupçons, renchérit Pomme.

— Vous aussi ? fit Mme Babbington qui tombait des nues. Vous aussi, vous avez pensé que Stephen avait été... assassiné ?

Devant son incrédulité, ses visiteurs ne savaient comment poursuivre. Sir Charles décida d'aller droit au but :

— Comme vous le savez, madame Babbington, j'étais à l'étranger, dans le sud de la France. Là, j'ai appris par les journaux que mon ami Bartholomew Strange était mort dans des conditions étrangement similaires. J'ai aussi reçu une lettre de Mlle Lytton Gore.

Pomme le confirma d'un signe.

— J'y étais, expliqua-t-elle. Ça s'est passé exactement de la même manière, madame Babbington, *exactement*. Il a bu du porto, il est devenu tout pâle et... oh ! c'était exactement pareil, je vous dis. Deux minutes après, il était mort.

Mme Babbington hocha la tête avec lenteur.

— Je n'arrive pas à comprendre. D'abord Stephen ! Puis sir Bartholomew – un si bon médecin, si gentil ! Qui aurait pu leur vouloir du mal ? Ce doit être une erreur.

— Nous avons la preuve que sir Bartholomew a été empoisonné.

— Alors, c'est l'œuvre d'un fou.

— Madame Babbington, poursuivit sir Charles, j'irai au fond des choses. Je découvrirai la vérité. Mais le temps presse. Quand la nouvelle de l'exhumation s'ébruitera, l'assassin sera sur ses gardes. Pour gagner du temps, je considère le résultat de l'autopsie de votre mari comme acquis d'avance : il a été empoisonné à la nicotine. Donc, première question : est-ce que la nicotine pure évoque quelque chose pour vous ?

— J'en utilise couramment en solution pour traiter mes rosiers. Mais je ne savais pas que c'était un poison.

— D'après ce que j'ai lu sur ce sujet, pas plus tard qu'hier soir, l'alcaloïde a dû être utilisé à l'état pur dans les deux cas. Inutile de vous dire qu'un empoisonnement de ce type est plutôt rare.

— Franchement, je n'y connais rien. Je croyais que seuls les fumeurs invétérés avaient à craindre l'intoxication.

— Votre mari fumait-il ?

— Oui.

— L'idée qu'on ait pu souhaiter sa mort vous paraît invraisemblable, n'est-ce pas ? Vous ne lui connaissiez aucun ennemi ?

— Aucun ! Tout le monde l'adorait. Il y avait bien des gens qui essayaient de le secouer de temps en temps, fit-elle avec un sourire ému. C'est qu'il était têtue, vous comprenez, et il se méfiait des

innovations, mais tout le monde l'aimait. On était obligé d'aimer Stephen.

— Votre mari n'a pas laissé de fortune derrière lui, j'imagine ?

— Non. Presque rien. Stephen n'était pas économe. C'était un panier percé. Dieu sait si je le lui ai reproché !

— Il n'attendait aucun héritage ?

— Oh, non ! Stephen n'avait pas beaucoup de famille. Il avait une sœur, qui a épousé un pasteur dans le Northumberland, mais ils sont très pauvres, et tous ses oncles et tantes sont décédés.

— Autrement dit, sa mort ne pouvait profiter à personne ?

— À personne.

— Revenons à la question de ses ennemis éventuels. Il n'en avait pas, dites-vous. Mais dans sa jeunesse, il a peut-être...

— Oh ! je vous arrête tout de suite. Stephen n'était pas d'une nature querelleuse. Il s'entendait bien avec tout le monde.

— Je ne voudrais pas donner dans le mélo, insista sir Charles en toussotant, mais... hum !... quand vous vous êtes fiancés, n'y aurait-il pas eu quelque soupirant éconduit ?

Une lueur éclaira brièvement le regard de Mme Babbington.

— Stephen était le vicaire de mon père. C'est le premier jeune homme que j'aie rencontré à mon retour du collège. Nous sommes tombés amoureux. Nous sommes restés fiancés pendant quatre ans, puis il a obtenu une paroisse dans le Kent et nous avons pu nous marier. C'était une histoire d'amour très banale... et très heureuse, sir Charles.

Sir Charles acquiesça, touché par la dignité et la simplicité de Mme Babbington.

Pomme prit le relais :

— Votre mari connaissait-il certains des invités de sir Charles avant cette soirée ?

— Il vous connaissait, vous et votre mère, mon petit. Ainsi que le jeune Oliver Manders, répondit Mme Babbington, un peu intriguée.

— Personne d'autre ?

— Nous avons vu Angela Sutcliffe dans une pièce à Londres, il y a cinq ans. Et nous étions très impatients de la voir en chair et en os, cette fois.

— Vous ne l'aviez jamais rencontrée ?

— Non. Nous n'avions jamais rencontré de gens de théâtre avant la venue de sir Charles. Quel événement ! Je ne pense pas que sir Charles se doute de ce que cela représentait pour nous tous. Il apportait un

peu de magie dans notre vie quotidienne.

— Connaissez-vous les Dacres ?

— Vous voulez dire le petit bonhomme avec la dame qui portait une si belle toilette ?

— Oui.

— Non. Pas plus que l'autre femme – celle qui écrit des pièces. La pauvre ! Dieu sait si elle avait l'air mal à l'aise.

— Vous êtes bien sûre de n'avoir jamais rencontré aucune de ces personnes auparavant ?

— Certaine ! Et je peux en dire autant pour Stephen. Nous ne nous quittons pas.

— M. Babbington n'a fait aucun commentaire, je dis bien *aucun*, sur les invités ? Ni avant ni après votre arrivée ?

— Il n'a rien dit avant, sinon qu'il se réjouissait de la soirée en perspective. Et après... mon Dieu ! il n'en a guère eu le temps.

Son visage se crispa soudain.

— Pardonnez-nous de vous tourmenter ainsi, enchaîna sir Charles. Mais voyez-vous, nous avons le sentiment que quelque chose nous échappe et nous voulons savoir ce que c'est. Ce meurtre ne peut pas être gratuit, il faut qu'il ait une raison.

— Sans doute, reconnut Mme Babbington. S'il y a bien eu meurtre, il faut qu'il y ait une raison... Mais laquelle ? Vraiment je ne vois pas.

— Pourriez-vous me retracer rapidement la carrière de votre mari ? demanda sir Charles après un bref silence.

Mme Babbington avait la mémoire des dates et sir Charles prit les notes suivantes :

« Stephen Babbington, né à Islington, Devon, en 1868, études à St. Paul's School et Oxford. Ordonné diacre et titulaire de la paroisse de Hoxton en 1891. Prêtre en 1892. Vicaire, à Eslington, Surrey, du révérend Vernon Lorrimer, de 1894 à 1899. A épousé Margaret Lorrimer en 1899 et a été nommé à la paroisse de Gilling, Kent. Muté à la paroisse de St. Petroch, Loomouth, en 1916. »

— C'est un point de départ, commenta sir Charles. À mon avis, il faut enquêter sur la période où M. Babbington était pasteur de St. Mary, à Gilling. Son histoire antérieure est trop ancienne pour concerner mes invités de ce soir-là.

Mme Babbington frissonna.

— Vous croyez vraiment que... l'un d'eux... ?

— Je ne crois rien encore, madame Babbington. Bartholomew avait vu ou deviné quelque chose, et il est mort exactement dans les mêmes

circonstances. Or, cinq...

— Sept, corrigea Pomme.

— Sept des personnes présentes chez moi étaient aussi présentes chez lui. C'est parmi elles qu'il faut chercher le coupable.

— Mais pourquoi ? s'écria Mme Babbington. Pourquoi ? Quel motif pouvait-on avoir de tuer Stephen ?

— Ça, dit sir Charles, c'est ce que nous n'allons pas tarder à découvrir.

LADY MARY

M. Satterthwaite s'était rendu au *Nid de Corneilles* avec sir Charles. Pendant que son hôte et Pomme Lytton Gore rendaient visite à Mme Babbington, il prenait le thé avec lady Mary.

Elle aimait bien M. Satterthwaite. Mais on ne pouvait pas en dire autant pour tout le monde : sous sa gentillesse et sa prévenance, elle avait ses têtes.

M. Satterthwaite eut droit à du thé de Chine servi dans une tasse ancienne en porcelaine de Dresde et à un sandwich microscopique, puis ils bavardèrent. Lors de sa dernière visite, ils s'étaient découvert des amis communs et la conversation roula tout naturellement sur ce sujet, avant de dériver peu à peu vers des questions plus intimes. M. Satterthwaite prêtait volontiers l'oreille aux ennuis des autres, sans jamais les importuner avec les siens propres. Déjà, lors de leur précédente entrevue, lady Mary avait trouvé tout naturel de lui confier ses soucis concernant l'avenir de sa fille. Cette fois, elle lui parla aussi librement qu'à un vieil ami.

— Pomme est une passionnée, dit-elle. Elle se donne corps et âme. Vous savez, monsieur Satterthwaite, je n'aime guère la voir se jeter à corps perdu dans cette épouvantable affaire. Je trouve – elle rirait si elle m'entendait –, je trouve que ce ne sont pas des manières pour une jeune fille comme il faut.

Elle rougit et fixa M. Satterthwaite de son doux regard.

— Je vous comprends, dit-il. J'avoue que ça ne me plaît pas beaucoup, à moi non plus. On m'accusera d'être vieux jeu, je le sais bien, mais que voulez-vous ? Enfin ! ajouta-t-il avec un petit sourire, on ne peut tout de même pas demander aux jeunes femmes

d'aujourd'hui de se cantonner à la broderie et de frémir craintivement au récit de crimes sanglants.

— Ne me parlez pas de crime, monsieur Satterthwaite. Quand je pense que j'aurais pu être mêlée à une histoire de ce genre, j'en ai le frisson. Pauvre sir Bartholomew !

— Vous le connaissiez bien ?

— Je ne l'avais rencontré que deux fois, je crois. La première, c'était il y a un an – il était venu passer le week-end chez sir Charles –, et la seconde, c'était lors de cette terrible soirée où le malheureux révérend Babbington est mort. L'invitation m'avait beaucoup surprise, d'ailleurs. J'avais accepté pour Pomme. Cette chère enfant n'a guère l'occasion de sortir, vous comprenez, et elle était un peu abattue, à l'époque. Elle ne s'intéressait plus à rien. Je m'étais dit qu'une réception mondaine lui remonterait le moral.

— Vous aviez bien raison. Parlez-moi d'Oliver Manders. Ce jeune homme m'intéresse.

— C'est un garçon intelligent. La vie n'a pas toujours été rose pour lui...

Elle rougit et, devant le regard interrogateur de M. Satterthwaite, jugea bon de préciser :

— Ses parents... n'étaient pas mariés, vous comprenez.

— Vraiment ? Je ne m'en serais jamais douté.

— Ici, tout le monde le sait, vous pensez bien, sans quoi je n'en aurais rien dit. La vieille Mme Manders, la grand-mère d'Oliver, vit à Dunboyne... cette grande maison sur la route de Plymouth. Son mari était avocat. Leur fils est allé travailler pour un cabinet londonien. Il a bien réussi et a fait fortune. Leur fille était une belle petite mais elle s'est entichée d'un homme marié, et il s'est très mal conduit avec elle, si vous voulez mon avis. Il paraît que son épouse ne voulait pas divorcer. Quoi qu'il en soit, ils se sont enfuis ensemble – un beau scandale, croyez-moi – et elle est morte peu après la naissance d'Oliver. C'est son oncle, qui n'avait jamais pu avoir d'enfant, qui s'est occupé de lui. Le petit partageait son temps entre son oncle et sa tante, et sa grand-mère. Il venait passer ses vacances ici. Je ne pouvais pas m'empêcher de le plaindre. Je le plains toujours, d'ailleurs. Vous savez, son côté un peu m'as-tu-vu vient de cette situation difficile.

— Ça ne m'étonnerait pas, en effet. J'ai souvent remarqué que ceux qui sont contents d'eux en apparence cherchent surtout à dissimuler leur complexe d'infériorité.

— C'est très curieux.

— Le complexe d'infériorité est un phénomène très spécial. Il est à

l'origine d'un certain nombre de crimes célèbres. Il correspond au désir d'affirmer sa personnalité.

— Comme tout cela est étrange, murmura lady Mary.

Elle eut un petit air gêné, tout à coup, et M. Satterthwaite se sentit devenir un peu sentimental. Il aimait sa silhouette gracieuse, la courbe de ses épaules, la tendresse de son regard et son visage sans fard. « Comme elle a dû être jolie dans sa jeunesse... », songea-t-il. Ce ne devait pas être la beauté éclatante de la rose – non, plutôt le charme discret de la violette.

Le souvenir de sa propre jeunesse lui revint, et il se surprit à épancher son cœur. Il lui parla de l'unique histoire d'amour de sa vie. Une histoire bien banale, sans doute, aux yeux des jeunes d'aujourd'hui, mais qui lui restait chère.

Ah ! comme il l'avait aimée ! Elle était si belle ! Il l'avait emmenée voir les campanules dans les jardins de Kew. Croyant que ses sentiments étaient réciproques, il avait eu l'intention de lui déclarer sa flamme ce jour-là. Hélas ! tandis qu'ils admiraient les fleurs, elle en avait profité pour lui confier qu'elle en aimait un autre. Alors, il avait fait taire le feu qui le dévorait et s'était résigné à jouer le rôle de l'ami fidèle.

Oh ! cela n'avait rien de très romanesque, mais cela s'accordait bien avec l'atmosphère de chintz fané et de porcelaine chinoise du petit salon désuet.

Ensuite, ce fut au tour de lady Mary de parler d'elle et de sa vie conjugale, bien malheureuse, au demeurant.

— J'étais trop naïve, comme le sont toutes les jeunes filles. Elles sont si sûres d'elles, si convaincues d'avoir raison. On parle beaucoup de « l'intuition féminine », monsieur Satterthwaite, mais moi, je n'y crois pas, c'est un mythe. Les jeunes filles sont sans défense contre un certain type d'hommes. Leurs parents ont beau les mettre en garde, cela ne sert à rien. Elles n'en font qu'à leur tête. C'est terrible à dire, mais les jeunes filles se laissent d'autant plus séduire par un homme qu'on le prétend mauvais. Elles sont sûres que leur amour le changera.

— Si jeunesse savait..., soupira M. Satterthwaite, compréhensif. Après, c'est trop tard !

— C'était entièrement de ma faute. Mes parents ne voulaient pas que j'épouse Ronald. Il était d'une bonne famille, mais sa réputation... Mon père le tenait pour un vaurien. Je n'en croyais rien, bien sûr, je pensais qu'il s'amenderait par amour pour moi. (Elle se tut un instant, revivant son passé.) Ronald était un séducteur. Mon père ne s'était pas trompé, comme j'allais bientôt m'en apercevoir. L'expression est un peu démodée mais... il m'a vraiment brisé le cœur. Oui, brisé le cœur.

Avec lui, je m'attendais toujours au pire.

M. Satterthwaite, que la vie des autres captivait, eut un murmure de compassion.

— Je vais vous faire un aveu terrible, monsieur Satterthwaite : quand sa pneumonie l'a emporté, j'ai presque été soulagée. Je l'aimais encore... je l'ai aimé jusqu'à la fin, mais j'avais perdu mes illusions. Et puis, il y avait Pomme... (Sa voix s'adoucit.) Elle était si drôle. Un vrai poupon... Quand elle essayait de se mettre debout, elle roulait comme une pomme. C'est de là que lui vient son surnom ridicule.

» J'ai lu certains livres, récemment, qui m'ont beaucoup réconfortée, ajouta-t-elle après un silence. Des livres de psychologie. On y expliquait que les hommes ne sont pas toujours maîtres de leurs actes. Certains souffrent de ce que l'on pourrait appeler des manies, même dans les meilleures familles. Quand il était petit, Ronald volait de l'argent à l'école – de l'argent dont il n'avait pas besoin. Je comprends à présent que c'était plus fort que lui. Il était né avec cette manie... (Elle s'essuya les yeux avec un petit mouchoir.) Ce genre de notion ne faisait pas partie de mon éducation. On m'avait appris que chacun connaissait la différence entre le bien et le mal. Mais maintenant... il m'arrive d'en douter.

— La nature humaine est une énigme, déclara M. Satterthwaite. Nous avons encore beaucoup de chemin à faire pour la comprendre. À part dans les cas de folie aiguë, nous avons bien du mal à concevoir que certaines personnes soient privées de la faculté de se dominer. Il peut nous arriver, à vous comme à moi, de dire : « Je hais Untel, je voudrais le voir mort. » Mais nous nous empressons de chasser cette pensée de notre esprit. Or, chez certaines personnes, elle persiste et se transforme en idée fixe, en obsession qu'ils veulent satisfaire concrètement.

— Je ne sais si je vous suis bien.

— Excusez-moi. Je me lance dans des discours pédants.

— Vous voulez dire que les jeunes gens d'aujourd'hui se laissent aller ? Cela m'inquiète parfois.

— Non, pas du tout. Dans l'ensemble, la libération des mœurs est un progrès. Sans doute, pensez-vous à Mlle... hum !... à Mlle Pomme.

— Oh ! vous pouvez l'appeler Pomme, tout simplement, fit lady Mary avec un sourire.

— Merci. « Mlle Pomme » fait un peu ridicule.

— Elle est très impulsive. Et quand elle s'est mis quelque chose dans la tête, rien ne peut la faire changer d'idée. Comme je vous l'ai dit, je suis contrariée de la voir se mêler de cette histoire, mais elle n'écoute

rien.

M. Satterthwaite lui adressa un sourire réconfortant. « Ne voit-elle donc pas que l'engouement soudain de sa fille pour le mystère n'est qu'une autre variante de ce jeu vieux comme le monde qui consiste, pour une femme, à conquérir un homme ? se demanda-t-il. Elle serait horrifiée si elle s'en doutait. »

— D'après elle, M. Babbington aurait été, lui aussi, empoisonné. Vous y croyez, vous, monsieur Satterthwaite ? Ou pensez-vous que c'est encore une de ses idées farfelues ?

— Nous le saurons après l'exhumation.

— Ah bon ? Il doit y avoir une exhumation ? (Elle frissonna.) Je plains cette pauvre Mme Babbington. Quoi de plus affreux pour une femme ?

— Vous connaissiez bien les Babbington, je crois, lady Mary ?

— Si nous les connaissions ! Ce sont... enfin... c'étaient des amis très proches.

— Voyez-vous quelqu'un qui ait pu nourrir un grief particulier contre le pasteur ?

— Non, personne.

— Il n'a jamais fait aucune allusion en ce sens ?

— Jamais.

— Et ils s'entendaient bien, tous les deux ?

— Oh ! c'était un couple exemplaire... et des parents comblés. Ils n'étaient pas riches, bien sûr, et M. Babbington souffrait de rhumatismes. Mais ils n'avaient pas d'autres soucis.

— Et Oliver Manders ? Il s'entendait bien avec le pasteur ?

— Ma foi... pas vraiment. Les Babbington plaignaient Oliver. Pendant les vacances d'été, il allait souvent jouer avec leurs enfants au presbytère, mais je ne suis pas sûre que cela se passait très bien entre eux. Oliver n'était guère apprécié. Il avait tendance à se vanter d'avoir de l'argent de poche et de mener la belle vie dans la capitale. Les enfants sont impitoyables pour ce genre de choses.

— Oui, mais plus tard... quand il est devenu un jeune homme ?

— Je ne crois pas qu'il ait continué à fréquenter le presbytère. En fait, il a eu une petite dispute avec M. Babbington, un jour, chez moi, il y a environ deux ans.

— Ah bon ?

— Oliver s'est lancé dans une diatribe contre le christianisme. M. Babbington est resté très patient et très courtois avec lui, mais cela n'a fait qu'agacer Oliver. « Tous les bigots de votre espèce se voilent la

face parce que mon père et ma mère n'étaient pas mariés ! disait-il. Pour vous, je suis l'enfant du péché. Eh bien, moi, j'admire les gens qui ont le courage de leurs opinions. Ils n'ont que faire des hypocrites de votre espèce. Vous n'osez pas répondre, hein ? C'est le cléricalisme et la superstition qui ont fourré le monde dans le pétrin où il est aujourd'hui. Il faudrait raser les églises de la surface de la terre. – Et le clergé avec ? » a demandé M. Babbington avec un petit sourire. C'est ce sourire qui a mis Oliver hors de lui. Il a eu le sentiment qu'on ne le prenait pas au sérieux. « Je hais tout ce que représente l'Église ! s'est-il écrié. La suffisance, l'ordre, l'hypocrisie. Qu'on nous débarrasse de tous ces tartuffes ! » M. Babbington souriait toujours – il avait un sourire si doux – et il lui a répondu : « Mon cher enfant, même si tu rasais toutes les églises en ce bas monde, il te faudrait encore compter avec Dieu. »

— Et comment a réagi le jeune Manders ?

— Il a paru décontenancé sur le moment, puis il a repris son air supérieur : « J'ai peur que tout cela ne soit un peu difficile à comprendre pour votre génération de bien-pensants », a-t-il conclu.

— Vous n'aimez pas Oliver Manders, n'est-ce pas, lady Mary ?

— Je le plains, répondit-elle, sur la défensive.

— Mais vous n'aimeriez pas le voir épouser Pomme.

— Ah, ça non !

— Et pourquoi, au juste ?

— Eh bien, mais... parce qu'il n'est pas gentil, voilà. Et aussi parce que...

— Oui ?

— Parce qu'il y a quelque chose en lui, je ne sais pas, qui me déconcerte. Une sorte de froideur.

M. Satterthwaite la considéra d'un air songeur.

— Et sir Bartholomew ? Que pensait-il de lui ? Vous en a-t-il parlé ?

— Il voyait en lui un cas intéressant. Oliver lui rappelait un patient qu'il avait justement en traitement dans sa clinique. Comme je lui faisais remarquer que, personnellement, ce jeune homme me paraissait en très bonne santé, il m'avait répondu : « Oh ! sa santé est excellente, mais il court à l'échec. » Sir Bartholomew était un éminent spécialiste, paraît-il.

— En tout cas, ses collègues le tenaient en haute estime.

— Je l'aimais bien.

— Vous n'avez jamais parlé de la mort de Babbington ?

— Jamais.

— Vous en êtes sûre ?

— Ou alors, je ne me le rappelle pas.

— Avez-vous eu l'impression... je sais que vous ne le connaissiez pas très bien... mais diriez-vous qu'il avait une idée derrière la tête ?

— Il avait l'air d'excellente humeur... Comme s'il s'amusait tout seul. Et au dîner, ce soir-là, il m'a dit que je devais me préparer à une « sacrée surprise ».

— Ah bon ? Tiens donc...

Sur le chemin du retour, M. Satterthwaite repensa à ces paroles.

Quelle surprise sir Bartholomew avait-il réservée à ses invités ? Et était-elle aussi drôle qu'il voulait bien le dire ?

Son apparente bonne humeur ne dissimulait-elle pas quelque redoutable dessein ? Le saurait-on jamais ?

HERCULE POIROT ENTRE EN SCÈNE

— Franchement, demanda sir Charles, sommes-nous plus avancés ?

Sir Charles, M. Satterthwaite et Pomme Lytton Gore tenaient un conseil de guerre dans le salon-paquebot. Un bon feu ronflait dans l'âtre et, au-dehors, on entendait hurler un vent d'équinoxe.

Pomme et M. Satterthwaite répondirent en chœur, l'un pour dire oui, l'autre pour dire non.

Comme sir Charles les interrogeait du regard, M. Satterthwaite indiqua courtoisement que c'était à mademoiselle de s'exprimer la première.

Elle chercha ses mots un instant.

— Eh bien, expliqua-t-elle enfin, nous sommes avancés en ce sens que nous n'avons rien trouvé. Ça a l'air idiot mais réfléchissez : jusqu'ici, nous ne pouvions nous appuyer que sur de vagues suppositions. Maintenant, nous sommes sûrs que certaines d'entre elles sont à écarter définitivement.

— En somme, nous avons progressé par élimination, fit sir Charles.

— C'est ce que je voulais dire.

M. Satterthwaite s'éclaircit la gorge. Il aimait la précision.

— Dressons-en la liste, proposa-t-il. Et d'abord écartons l'idée du profit. Pour parler comme dans les romans policiers, le meurtre de Stephen Babbington ne profite à personne. Éliminons également la vengeance. Outre qu'il était de bonne composition, il n'était pas assez important pour s'attirer des inimitiés durables. Il nous reste donc notre dernière hypothèse : la peur. Quelqu'un, pour sa propre sécurité, avait intérêt à supprimer Stephen Babbington.

— On ne pourrait pas mieux résumer le problème, commenta Pomme.

M. Satterthwaite n'était pas mécontent de lui, mais le compliment agaça un peu sir Charles, qui craignait de se voir ravir la vedette.

— Maintenant, reprit la jeune fille, la question est de savoir ce que nous allons faire. Nous ne pouvons pas rester les bras croisés. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On se déguise pour prendre les gens en filature, ou quoi ?

— J'ai toujours refusé les rôles de composition avec barbe et perruque, mon petit, ce n'est pas maintenant que je vais commencer, protesta sir Charles.

— Alors, que proposez-vous ?

C'est à cet instant que la porte s'ouvrit et que Mlle Temple annonça :

— M. Hercule Poirot.

À la stupéfaction générale, M. Poirot entra, la mine réjouie, et présenta ses respects.

— Puis-je me permettre de me joindre à cette petite conférence ? demanda-t-il avec un clin d'œil – car c'est bien une conférence, non ?

— Vous êtes le bienvenu, cher ami, affirma sir Charles, revenu de sa surprise. (Il serra chaleureusement la main du petit Belge et le fit asseoir dans un fauteuil confortable.) Quel bon vent vous amène ?

— Je comptais rendre visite à mon bon ami M. Satterthwaite, à Londres, et j'ai appris qu'il était en Cornouailles. Je me suis tout de suite douté de l'endroit où il se trouvait : j'ai sauté dans le premier train pour Loomouth et me voici !

— Mais pourquoi êtes-vous venu ? demanda Pomme qui rougit de l'impolitesse de ses propos. Aviez-vous une raison particulière ?

— Je suis venu pour confesser mon erreur.

Avec un sourire engageant, il se tourna vers sir Charles en gesticulant d'une manière qui n'avait rien de britannique.

— C'est dans cette pièce même, monsieur, que vous avez exprimé vos soupçons. Et moi, je peux bien l'avouer, je me suis dit : « C'est un grand comédien, donc il voit le drame partout ! » Je trouvais incroyable qu'un vieux monsieur inoffensif pût mourir autrement que de sa belle mort. Aujourd'hui encore, notez bien, je ne vois pas comment on a pu lui administrer le poison ni surtout pourquoi... C'est absurde... et je dirai même abracadabrant. Et puis il y a eu une deuxième mort, dans des circonstances semblables. Ce ne saurait être une coïncidence. Il faut qu'il y ait un lien entre les deux. Aussi suis-je venu m'excuser, sir Charles, et reconnaître que je me suis trompé, moi,

Hercule Poirot, et vous demander de m'admettre dans vos réunions.

Sir Charles toussota nerveusement, tout à la fois gêné par cette proposition, par le ton ampoulé sur lequel elle était effectuée et enfin par la manière dont cet étranger massacrait une si belle langue qu'il s'était lui-même toujours évertué à servir sur toutes les scènes du monde.

— C'est trop d'honneur, monsieur Poirot. Je... ne voudrais pas abuser de votre temps et je...

Il s'interrompt, perplexe. M. Satterthwaite vint à la rescousse :

— C'est très aimable à vous..., commença-t-il.

— Non, non, pas du tout. Ce n'est pas de l'amabilité, mais de la curiosité. Et un peu d'orgueil, aussi. Je veux réparer mon erreur. Mon temps ?... Ce n'est rien. À quoi bon voyager, après tout ! Les langues diffèrent, mais la nature humaine reste la même partout. Naturellement, si je ne suis pas le bienvenu, si vous pensez que je m'impose...

— Mais pas du tout ! protestèrent en chœur les deux hommes.

— Et mademoiselle ? demanda Poirot en se tournant vers la jeune fille.

Pomme ne répondit pas tout de suite. Tous trois éprouvèrent la même impression. *Elle ne voulait pas de l'aide de M. Poirot.*

M. Satterthwaite croyait savoir pourquoi. Cette affaire était le domaine réservé de Charles Cartwright et de Pomme Lytton Gore. Lui-même avait été toléré parce qu'on pouvait le tenir pour quantité négligeable. Mais il en allait autrement avec Hercule Poirot. Il risquait de devenir le personnage principal. Même sir Charles devrait peut-être s'effacer devant lui. Et alors, la jeune fille verrait ses plans réduits à néant.

Devinant ses sentiments, il compatissait. Les deux autres ne pouvaient pas comprendre mais lui, avec la sensibilité presque féminine qui le caractérisait, il était conscient de son dilemme. Pomme luttait pour son bonheur...

Qu'allait-elle dire ?

Que pouvait-elle dire, en définitive ? Pouvait-elle lâcher ce qu'elle avait sur le cœur ? *Allez-vous-en... votre venue peut tout gâcher... je ne veux pas de vous ici...*

Pomme Lytton Gore fit la seule réponse qu'elle pouvait décemment faire :

— Nous sommes enchantés de vous compter parmi nous.

TOUR D'HORIZON

— Bien, baragouina Poirot, dans une étrange mixture de français et d'anglais. Maintenant que nous voilà collègues, si vous me mettiez au courant de la situation ?

Il écouta avec une grande attention le récit de M. Satterthwaite, qui retraça à grands traits les démarches entreprises depuis leur retour en Angleterre. Excellent narrateur, M. Satterthwaite avait le don de créer une atmosphère, de broser un tableau. Sa description de l'*Abbaye*, des domestiques et du superintendant de la police, le colonel Johnson, fut admirable. Poirot félicita chaudement sir Charles pour sa découverte des brouillons de lettre sous le poêle à gaz.

— Ah ! C'est magnifique ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Déduction, reconstitution... Admirable, vraiment ! Vous avez manqué votre vocation, sir Charles, vous auriez pu faire un grand détective.

Sir Charles accepta le compliment avec une modestie très étudiée. On lui avait si souvent tressé des lauriers en tant que comédien qu'il avait eu tout le loisir de peaufiner ses attitudes.

— Quant à vous, quel talent d'observateur ! ajouta Poirot à l'adresse de M. Satterthwaite. Excellente, votre remarque sur sa soudaine familiarité avec le maître d'hôtel.

— Vous croyez que cette Mme de Rushbridger joue un rôle dans l'affaire ? demanda sir Charles, très intéressé.

— C'est une idée à creuser. Cela suggère plusieurs choses, n'est-ce pas ?

Personne ne voyait exactement lesquelles mais, n'osant l'avouer, chacun y alla d'un murmure d'assentiment.

Sir Charles enchaîna avec le compte rendu de sa visite infructueuse à Mme Babbington, en compagnie de Pomme.

— Voilà, conclut-il, vous en savez autant que nous. Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? fit-il d'un ton gamin.

Poirot ne répondit pas tout de suite. Les trois autres l'observaient en silence.

— Vous rappelez-vous, mademoiselle, quel genre de verres à porto sir Bartholomew avait sur sa table ? demanda-t-il enfin.

Pomme ne s'en souvenait pas.

— Moi, je peux vous le dire, intervint sir Charles.

Il alla ouvrir un vaisselier d'où il sortit plusieurs verres à sherry en cristal taillé.

— Les mêmes que ceux-ci. D'une forme un peu différente, bien sûr, plus arrondie, mais du même service. Il avait acheté le lot complet dans une vente aux enchères et, comme je les admirais beaucoup et qu'il en avait plus qu'il ne lui en fallait, il m'en avait passé quelques-uns. Jolis, non ?

Poirot fit tourner un verre dans sa main.

— Oui, c'est un très beau modèle. Je me doutais que c'était quelque chose de ce genre.

— Pourquoi ? s'étonna Pomme.

Il se contenta de lui sourire et reprit :

— La mort de sir Bartholomew Strange pourrait s'expliquer assez facilement, mais celle de Stephen Babbington est autrement mystérieuse. Ah ! si seulement ça s'était passé dans l'autre sens !

— Dans... l'autre sens ? Que voulez-vous dire ? demanda M. Satterthwaite.

— Réfléchissez, mon bon ami. Sir Bartholomew était un médecin célèbre. Toutes sortes de gens peuvent souhaiter la mort d'un médecin. Il connaît des secrets, et non des moindres, et il a certains pouvoirs. Imaginez un patient au bord de la folie. Un mot du médecin et le voilà enfermé pour la vie ! Quelle incitation au crime, pour un esprit dérangé, non ? Et puis, un médecin peut avoir des soupçons sur la mort inopinée d'un de ses malades... Oh ! ce ne sont pas les mobiles qui manquent. C'est pourquoi j'aurais préféré que sir Bartholomew soit mort *avant* Stephen Babbington. La seconde mort se serait expliquée par le fait que Stephen Babbington aurait soupçonné quelque chose sur la première... Vous voyez ?

Il poussa un soupir.

— Eh oui, poursuivit-il. Seulement, les choses ne se présentent pas

toujours comme on le voudrait. Et l'on est bien obligé de les prendre comme elles viennent. Maintenant, juste une petite supposition. La mort de Stephen Babbington pourrait-elle être le résultat d'une méprise. Se pourrait-il que le poison – si poison il y avait – ait été destiné en réalité à sir Bartholomew Strange, la première fois ?

— C'est ingénieux, dit sir Charles. Mais ça ne marche pas. Babbington a été pris de malaise quatre minutes au plus après être entré dans cette pièce. Il n'a eu le temps de boire qu'un demi-verre de cocktail, et l'analyse a montré qu'il n'y avait rien dans ce cocktail.

— Oui, oui, vous me l'avez déjà dit, le coupa Poirot. Mais supposez – simple hypothèse – qu'il y ait eu quelque chose dans ce cocktail. Il pouvait être destiné à sir Bartholomew Strange et M. Babbington l'aurait bu par erreur.

Sir Charles secoua la tête.

— Pour vouloir empoisonner Tollie avec un cocktail, il fallait mal le connaître.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il n'en buvait jamais.

— Jamais ?

— Jamais.

— Aïe ! Ça se complique ! Cette histoire ne tient pas debout...

— D'ailleurs, reprit sir Charles, je ne vois pas comment un verre aurait pu être destiné à quelqu'un en particulier. Mlle Temple les a présentés à la ronde, sur un plateau, et chacun a pris celui qu'il voulait.

— Exact. On ne peut pas glisser un verre en douce, comme un tricheur ferait avec des cartes. À quoi ressemble-t-elle, votre Mlle Temple ? C'est celle qui m'a fait entrer, ce soir, n'est-ce pas ?

— Elle-même. Elle est à mon service depuis trois ou quatre ans. C'est une brave fille, sérieuse et qui connaît son travail. Je ne sais pas d'où elle est originaire... Mlle Milray pourrait vous le dire.

— Mlle Milray, votre secrétaire ? Cette grande femme un peu... gendarme ?

— Un vrai gendarme, confirma sir Charles.

— J'avais déjà eu l'honneur de dîner chez vous, mais je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée avant ce soir-là.

— Non, d'habitude, elle ne dîne pas avec nous. C'était un peu particulier... Elle avait proposé de se joindre à nous pour nous éviter d'être treize à table, comprenez-vous ?

— Ah ! En somme, elle s'était invitée ? Je vois ! (Poirot resta un

instant plongé dans ses pensées, puis demanda :) Pourrais-je dire un mot à Mlle Temple ?

— Mais certainement, cher ami.

Sir Charles appuya sur un bouton. La réponse ne se fit pas attendre.

— Vous avez sonné, monsieur ?

Mlle Temple était une grande jeune femme d'une trentaine d'années. Sans être jolie, elle ne manquait pas d'élégance, et ses cheveux brillants étaient soigneusement peignés. Elle avait l'air posée et efficace.

— M. Poirot voudrait vous poser quelques questions, lui expliqua sir Charles.

Mlle Temple regarda le Belge de haut.

— Nous étions en train d'évoquer la mort de M. Babbington. Vous souvenez-vous de cette soirée ?

— Bien sûr, monsieur.

— Je voudrais savoir avec précision comment les cocktails ont été servis.

— Je vous demande pardon ?

— Eh bien, oui, les cocktails. C'est vous qui les aviez préparés ?

— Non, monsieur, sir Charles préfère s'en charger lui-même. J'ai apporté les bouteilles : le vermouth, le gin...

— Où les avez-vous posées ?

— Sur cette table, monsieur. Près du mur. C'est là que se trouvait le plateau avec les verres, que sir Charles a remplis après avoir effectué ses mélanges. Ensuite, j'ai fait circuler le plateau parmi ces messieurs et ces dames.

— Tous les cocktails se trouvaient sur ce plateau ?

— Sir Charles en a donné un à Mlle Lytton Gore, monsieur. Il était en train de bavarder avec elle. Et il en a pris un pour lui aussi. M. Satterthwaite est venu en chercher un pour une dame... Mlle Wills, je crois.

— C'est exact, confirma celui-ci.

— À part ça, tout le monde en a pris un sauf sir Bartholomew.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de refaire les mêmes gestes devant nous, mademoiselle ? Disposons des coussins pour figurer les invités. Voyons, je me tenais ici, sauf erreur... Mlle Sutcliffe, là.

M. Satterthwaite, fin observateur, aida à reconstituer la scène. Il se souvenait parfaitement de la place de chacun. Puis Mlle Temple fit circuler son plateau en commençant par Mme Dacres. Suivirent Mlle

Sutcliffe, Poirot, M. Babbington et enfin lady Mary et M. Satterthwaite, qui étaient assis côte à côte.

M. Satterthwaite confirma que la reconstitution était fidèle, et Mlle Temple fut priée de se retirer.

— Ça alors ! s'exclama Poirot. C'est idiot. Mlle Temple est la dernière personne à avoir touché à ces cocktails, mais je ne vois pas comment elle aurait pu les trafiquer. Et puis, je vous l'ai dit, les verres ne sont pas des cartes à jouer, on ne peut pas truquer la donne.

— Machinalement, on prend le premier venu, fit remarquer sir Charles.

— Ça peut marcher si on choisit la personne à qui on tend le plateau en premier. Mais, même dans ce cas, c'est risqué. Non, non, la méthode est trop aléatoire. Je n'y crois pas. Dites-moi, monsieur Satterthwaite, M. Babbington a-t-il posé son verre ou l'a-t-il gardé à la main ?

— Il l'a posé sur cette table.

— Quelqu'un s'en est-il approché à ce moment-là ?

— Non. J'étais juste à côté de lui. Et je vous certifie que ce n'est pas moi qui ai « trafiqué » son verre, comme vous dites, répondit-il d'un ton sec.

Poirot s'empressa de s'excuser.

— Ne croyez pas que je vous accuse, mon bon ami ! Quelle idée ! Je veux simplement m'assurer des faits. D'après l'analyse, il n'y avait rien d'anormal dans ce verre et, selon toute apparence, il était impossible d'y verser quelque chose. Notre expérience le prouve, elle aussi. Or, M. Babbington n'a rien absorbé d'autre et, si c'est bien de la nicotine pure qui a provoqué sa mort, elle lui a forcément été administrée peu de temps avant l'attaque qui l'a foudroyé. Vous voyez où cela nous conduit ?

— Nulle part, bon sang de bonsoir ! jura sir Charles.

— Ah !.. ce n'est pas mon avis. Je ne vous suis pas. Cela suggère au contraire une idée des plus monstrueuses... Une idée fausse, j'espère. Oui, fausse, assurément, puisque la mort de sir Bartholomew prouve que... Et pourtant...

Il fronça les sourcils. Les autres étaient suspendus à ses lèvres.

— Vous voyez où je veux en venir, n'est-ce pas ? Mais comme Mme Babbington n'était pas à l'abbaye de Melfort, elle est au-dessus de tout soupçon.

— Mme... Babbington ? Il ne nous est même pas venu à l'idée de la soupçonner, voyons !

Poirot eut un sourire indulgent.

— Ah non ? Vous me surprenez. Moi, je l'ai suspectée tout de suite. Si ce pauvre ecclésiastique n'a pas été empoisonné par le cocktail, c'est qu'il l'a été quelques minutes avant son arrivée ici. De quelle manière ? Un comprimé, peut-être. Quelque chose pour le foie, par exemple. Et qui aurait pu le lui donner ? Personne à part son épouse. Et qui aurait pu avoir un mobile inconnu de tous ? Son épouse, encore et toujours.

— Mais enfin, ils s'adoraient ! protesta Pomme, scandalisée. On voit que vous ne les connaissiez pas.

— Non, justement. Et c'est là mon avantage. Contrairement à vous, j'appréhende les faits sans idée préconçue. Et laissez-moi vous dire une chose, mademoiselle. Au cours de ma longue carrière, j'ai connu cinq cas de femmes assassinées par un mari dévoué... et vingt-deux cas de maris tués par une femme aimante. Les femmes, croyez-moi, savent beaucoup mieux cacher leur jeu.

— Vous êtes un monstre, dit Pomme. Je sais que les Babbington n'étaient pas comme ça. C'est... c'est contre nature.

— Le meurtre est contre nature, mademoiselle ! répliqua Poirot avec une soudaine gravité. Cela dit, reprit-il sur un ton plus léger, au simple examen des faits, je vous accorde que Mme Babbington est hors de cause, puisqu'elle n'était pas à l'abbaye de Melfort. Non, comme l'a suggéré sir Charles, le coupable est à chercher parmi les personnes présentes aux deux dîners... les sept qui figurent sur votre liste.

— Et comment nous conseillez-vous de procéder ? demanda M. Satterthwaite après un silence.

— Vous avez sans doute déjà un plan ? fit Poirot.

Sir Charles s'éclaircit la gorge.

— À mon avis, la meilleure solution est de procéder par élimination. Je prendrais chaque personne de cette liste et la considérerais comme coupable jusqu'à ce que je puisse prouver son innocence. Je m'explique : nous devons nous convaincre qu'il existe un lien entre chaque personne considérée et Stephen Babbington, et faire preuve d'ingéniosité pour découvrir ce que peut être ce lien. Si nous ne trouvons rien, nous passons à la personne suivante.

— Voilà de la psychologie ou je ne m'y connais pas, approuva Poirot. Et votre méthode ?

— Nous n'avons pas encore eu le temps d'en discuter. Votre avis sur ce point serait le bienvenu, monsieur Poirot. Peut-être voudrez-vous...

Poirot l'arrêta d'un geste.

— Ne me demandez pas de jouer le moindre rôle... actif, mon bon ami. L'expérience m'a enseigné que le raisonnement pur était le

meilleur moyen pour résoudre un problème. Je préfère rester... comment dire ? un simple superviseur. Poursuivez donc votre enquête sous la direction compétente de sir Charles...

« Et moi, dans tout ça ? songea M. Satterthwaite. Ah ! ces cabotins... Il faut toujours qu'ils tirent la couverture à eux. »

— De temps en temps, vous aurez peut-être besoin de solliciter les lumières d'un conseiller. Eh bien, je serai ce conseiller. (Il se tourna vers Pomme en souriant.) Cela vous convient-il, mademoiselle ?

— C'est parfait, répondit-elle. Je suis sûre que votre expérience nous sera très profitable.

Elle paraissait soulagée. Puis, jetant un œil à sa montre, elle s'exclama :

— Il faut que je rentre. Maman doit se faire un sang d'encre.

— Je vous raccompagne, proposa sir Charles.

Et ils sortirent tous les deux.

RÉPARTITION DES TÂCHES

— Vous voyez, le poisson a mordu, dit Hercule Poirot comme la porte se refermait derrière le couple.

Étonné, M. Satterthwaite se tourna vers le détective, qui souriait d'un air moqueur.

— Allez, allez ! Ne le niez pas, poursuivit-il. Vous m'avez lancé un appât, l'autre jour, à Monte-Carlo, en me montrant cette coupure de presse, n'est-ce pas ? Vous espériez piquer ma curiosité et m'inciter à m'occuper de l'affaire.

— C'est vrai, avoua M. Satterthwaite. Mais je croyais bien avoir échoué.

— Oh, non ! vous n'avez pas échoué. Vous vous y entendez pour juger les gens, mon bon ami. Je languissais. Je m'ennuyais ! Comme disait cette petite fille qui jouait près de nous, je ne savais pas quoi faire. Vous êtes arrivé au bon moment, au moment psychologique. Ah ! combien de crimes dépendent de ce fameux moment psychologique ! Le crime et la psychologie sont indissociables. Mais revenons à nos moutons. Voilà un meurtre étonnant... et qui me déroute complètement.

— Lequel ? Le premier ou le second ?

— Il n'y en a qu'un... ce sont les deux moitiés d'un seul et même crime. Le second est simple... le mobile... les moyens utilisés...

M. Satterthwaite l'interrompt :

— Les moyens utilisés sont mystérieux dans un cas comme dans l'autre. On n'a pas retrouvé de poison dans les verres, et tout le monde a mangé la même chose.

— Non, non, la différence est de taille. Dans le premier cas, on a l'impression que *personne* n'a pu empoisonner Stephen Babbington. Sir Charles avait toute facilité pour empoisonner l'un de ses invités, s'il l'avait voulu, mais sans pouvoir en viser *un* en particulier. Mlle Temple aurait pu sans difficulté verser quelque chose dans le dernier verre, mais le verre de M. Babbington n'était pas le dernier. Non, le meurtre du pasteur me semble si impossible que j'en viens presque à me demander s'il n'est pas mort... de mort naturelle, après tout. Mais nous serons bientôt fixés là-dessus. Dans le second cas, c'est différent. N'importe laquelle des personnes présentes, invitées ou en service, aurait pu empoisonner Bartholomew Strange. Ça ne présentait aucune difficulté.

— Je ne vois pas...

— Je vous le prouverai en temps utile au moyen d'une petite expérience. Venons-en à une autre question, de loin plus importante. Il est essentiel – et je suis sûr que vous me comprendrez, car vous avez autant de cœur que de discernement – que je ne vienne pas jouer les... trouble-fête.

— Vous voulez dire..., commença M. Satterthwaite en esquissant un sourire.

— ... que sir Charles devra avoir la vedette ! Il y est habitué et, en outre, quelqu'un d'autre paraît le souhaiter. N'ai-je pas raison ? Mon intervention dans cette affaire ne semble pas du tout du goût de mademoiselle.

— Vous êtes « rapide à la comprenette », comme on dit.

— Oh ! ça saute aux yeux. Je suis sentimental de nature. Je n'aime pas contrarier les amoureux – je préfère les aider. Nous y veillerons ensemble, mon ami... nous veillerons à servir l'honneur et la gloire de Charles Cartwright. N'est-ce pas ? Quand l'affaire sera résolue...

— Si elle l'est...

— Elle le sera ! Je ne m'autorise aucun échec.

— Aucun ? s'exclama M. Satterthwaite, perplexe.

— Il m'est arrivé d'être parfois « lent à la comprenette », comme vous dites, admit Poirot avec dignité, et de n'avoir pas découvert la vérité aussi vite que je l'aurais dû...

— ... mais vous avez toujours fini par trouver ?

L'insistance de M. Satterthwaite était dictée par la simple curiosité. Il voulait savoir, tout simplement.

— Eh bien, sauf une fois, une seule. C'était il y a bien longtemps, en Belgique. Mais ce n'est pas le moment d'en parler...

— Bien sûr, convint M. Satterthwaite qui avait satisfait sa curiosité

– et sa malice par la même occasion. Vous disiez que, quand l'affaire serait résolue...

— Ce sera sir Charles qui aura tout fait. C'est essentiel. Je n'aurai été qu'un modeste rouage. J'y serai allé de mon petit conseil, une fois ou deux... un mot par-ci, par-là, une suggestion... Je ne recherche ni les honneurs ni la renommée. Je n'en ai plus besoin.

M. Satterthwaite l'examinait avec intérêt. L'orgueil à la fois démesuré et candide de ce petit bonhomme l'amusait, mais il ne commettait pas l'erreur de l'assimiler à de la pure vantardise. Les Anglais ont le succès modeste – et sont aussi parfois très indulgents pour leurs échecs. Les Latins ont une conscience plus vive de leur valeur : lorsqu'ils s'estiment doués, ils ne voient aucune raison de s'en cacher.

— Quelque chose m'intrigue, monsieur Poirot. J'aimerais savoir au juste ce que vous espérez retirer de cette affaire. Le simple plaisir de la chasse ?

— Non, ce n'est pas ça. J'ai un côté chien de chasse, c'est vrai ; quand je suis sur la piste, plus rien ne peut m'en distraire. Mais il y a autre chose... C'est, comment dire ? la passion de la *vérité*. Je ne connais rien de plus attachant ni de plus beau que la vérité...

Un court silence suivit cette déclaration. Après quoi, il prit la feuille sur laquelle M. Satterthwaite avait soigneusement recopié les sept noms et les lut à haute voix :

— Mme Dacres, le capitaine Dacres, Mlle Wills, Mlle Sutcliffe, lady Mary Lytton Gore, Mlle Lytton Gore, Oliver Manders. Hum !... révélateur, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui est révélateur ?

— L'ordre des noms.

— Franchement, je ne vois pas en quoi. Nous avons noté ces noms sans ordre particulier.

— Justement. En tête de liste, je vois Mme Dacres. J'en déduis qu'elle est la suspecte la plus vraisemblable.

— Non, pas la plus vraisemblable. Disons plutôt la moins invraisemblable.

— Ou mieux encore : la moins gênante, peut-être. Ça vous arrangerait tous que ce soit elle.

M. Satterthwaite ouvrit la bouche pour protester. Mais il se ravisa devant le malicieux regard vert de Poirot.

— Au fond... c'est possible, concéda-t-il. Inconsciemment...

— J'aimerais vous poser une question, monsieur Satterthwaite.

— Je vous en prie.

— J'ai cru comprendre que sir Charles et Mlle Lytton Gore étaient allés interroger Mme Babbington ensemble.

— C'est bien cela.

— Vous ne les avez pas accompagnés ?

— Non. Trois personnes, cela aurait fait un peu trop.

— Vraiment ? Vous êtes sûr que votre inclination ne vous a pas mené ailleurs ? Vous aviez d'autres chats à fouetter, comme on dit. Où êtes-vous allé, si je puis me permettre ?

— J'ai pris le thé chez lady Mary Lytton Gore, répondit-il d'un ton pincé.

— Et de quoi avez-vous parlé ?

— Elle a eu la bonté de me faire des confidences sur certains problèmes de sa vie conjugale.

Il résuma les propos de lady Mary. Poirot hocha la tête d'un air compatissant.

— Ah ! ce n'est que trop vrai... Combien de jeunes filles voit-on s'enticher d'un séducteur et n'en faire qu'à leur tête. Mais vous n'avez pas eu d'autre sujet de conversation ? Vous n'auriez pas parlé de M. Oliver Manders, par exemple ?

— Pour ne rien vous cacher, si.

— Et... qu'avez-vous appris le concernant ?

M. Satterthwaite lui révéla les aveux de lady Mary.

— Mais, dites-moi, qu'est-ce qui vous a fait penser que nous avions parlé de lui, mon cher Poirot ?

— Parce que vous êtes allé la voir pour cette raison. Si, si, ne protestez pas. Peut-être espérez-vous que le coupable est Mme Dacres ou son mari, mais au fond, vous pensez que c'est le jeune Manders... Oui, oui, vous êtes d'une nature secrète. Vous aimez garder vos idées pour vous. D'ailleurs, je vous comprends, j'en fais autant moi-même.

— Je ne le soupçonne pas... ce serait absurde. Mais je voulais en savoir un peu plus long sur son compte, c'est tout.

— C'est bien ce que je dis. Votre intuition vous l'a désigné. Figurez-vous que ce jeune homme m'intéresse, moi aussi, et depuis le premier soir, parce que j'ai remarqué...

— Qu'avez-vous remarqué ? demanda M. Satterthwaite avec curiosité.

— ... qu'au moins deux personnes – peut-être plus – jouaient un rôle. L'une était sir Charles. (Il sourit.) Il jouait l'officier de marine, n'est-ce pas ? Oh ! c'est bien naturel. Les grands comédiens continuent

de faire du théâtre même quand ils se sont retirés de la scène. Mais le jeune Manders aussi campait un personnage. Il jouait le jeune homme blasé... alors qu'il était bien loin de l'être. Il ne perdait pas une miette du spectacle. Voilà pourquoi je l'ai remarqué, mon cher.

— Comment saviez-vous que son cas m'intriguait ?

— Par mille petits détails. Son accident vous a mis la puce à l'oreille. Pourquoi n'avez-vous pas accompagné sir Charles et Mlle Lytton Gore chez Mme Babbington ? Parce que vous vouliez suivre votre idée sans éveiller leur curiosité. Vous êtes allé voir lady Mary pour l'interroger sur quelqu'un en particulier. Qui ? Ce ne pouvait être que quelqu'un d'ici... Oliver Manders. Et puis, surtout, vous avez inscrit son nom tout en bas de la liste. Or, quels sont les noms des moins suspects dans votre esprit ? Sans aucun doute ceux de lady Mary et de Mlle Pomme. Pourtant, vous avez noté le sien après les leurs... Pourquoi ? Parce qu'il est votre outsider et que vous voulez le garder pour vous.

— Seigneur ! Vous croyez vraiment que je suis comme ça ?

— Mais oui. Votre jugement est sûr, vous avez le sens de l'observation et vous n'aimez pas divulguer vos idées. Vous avez votre jardin secret, et il est bien gardé.

— Il me semble..., commença M. Satterthwaite.

Mais il fut interrompu par le retour de sir Charles, qui entra en coup de vent.

— Brrr..., fit-il. Quel vilain temps !

Et il se servit un whisky-soda. Les autres déclinèrent son offre.

— Eh bien, reprit-il, il ne nous reste qu'à dresser notre plan de campagne. Où est cette liste, Satterthwaite ? Ah ! merci. Maintenant, monsieur Poirot, l'opinion du conseiller, s'il vous plaît. Comment nous répartissons-nous les tâches ?

— Que suggérez-vous, sir Charles ?

— Rien ne vaut la division du travail, hein ? Voyons ces noms un par un. D'abord, Mme Dacres ; Pomme aimerait beaucoup s'en charger. D'après elle, aucun homme ne saurait être impartial face à une femme aussi élégante. Le mieux, je pense, est de l'aborder sous l'angle professionnel. Si ça ne donne rien, Satterthwaite ou moi pourrions envisager une autre tactique. Ensuite, il y a le capitaine. Je connais certains de ses amis turfistes. Je pourrai sans doute en tirer quelque chose. Ensuite, Angela Sutcliffe.

— Je crois qu'elle est pour vous aussi, Cartwright, dit M. Satterthwaite. Vous la connaissez bien, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est justement pourquoi j'aimerais autant la confier à

quelqu'un d'autre. Et puis je ne voudrais pas être accusé de me tailler la part du lion, soupira-t-il. Ensuite, eh bien... c'est une amie, vous comprenez.

— Mais parfaitement, parfaitement, assura Poirot. Nous reconnaissons là votre délicatesse naturelle. Ce bon M. Satterthwaite vous remplacera.

— Lady Mary et Pomme ne comptent pas, évidemment. Mais le jeune Manders ? Sa présence chez Tollie, le soir du meurtre, était un hasard, mais je crois que nous devrions l'inclure tout de même.

— M. Satterthwaite s'occupera de lui. Mais vous avez omis un nom, sir Charles. Vous avez oublié Mlle Muriel Wills.

— Oui, c'est vrai. Eh bien, Satterthwaite prend Manders et je prends Mlle Wills. On est d'accord ? Une suggestion, monsieur Poirot ?

— Je ne vois rien d'autre. Je serais heureux d'être tenu au courant de vos résultats.

— Vous le serez, cela va sans dire. Autre chose : des photographies de tous ces gens pourraient nous être utiles pour enquêter à Gilling.

— Vous avez raison, approuva Poirot. Je voulais vous demander... qu'est-ce que c'était, déjà ? Ah oui ! Votre ami, sir Bartholomew, n'aimait pas les cocktails, mais est-ce qu'il buvait du porto ?

— Il avait un faible pour le porto.

— Je trouve bizarre qu'il n'ait rien senti d'anormal. La nicotine pure est très amère.

— Vous oubliez qu'il n'y avait pas de nicotine dans le porto. Le contenu du verre a été analysé, rappelez-vous.

— Ah oui ! suis-je bête ! En tout cas, dans le porto ou ailleurs, la nicotine a un goût exécrable.

— Je ne sais pas s'il faut en tenir compte. Voyez-vous, Tollie avait eu une mauvaise grippe au printemps dernier. Son goût et son odorat s'en étaient trouvés amoindris.

— Ah bon !..., fit Poirot, songeur. C'est une explication. Et ça simplifie les choses.

Sir Charles alla regarder par la fenêtre.

— La bise fraîchit encore. Je vais envoyer chercher vos affaires, monsieur Poirot. Le *Rose and Crown* est idéal pour les jeunes un peu bohèmes, mais je suis sûr que vous apprécierez un peu plus de confort et un bon lit.

— Vous êtes très aimable, sir Charles.

— C'est tout naturel. Je m'en occupe sans plus tarder, dit-il en sortant.

Poirot regarda M. Satterthwaite.

— Puis-je me permettre une suggestion ?

— Je vous en prie.

— Demandez donc au jeune Manders pourquoi il a simulé un accident, murmura-t-il. Dites-lui que la police le soupçonne. On verra bien ce qu'il répondra.

CYNTHIA DACRES

Les salons de présentation d'Ambrosine se distinguaient par la sobriété de leur style. Les murs étaient blanc cassé, le tapis, moelleux, et l'étoffe qui recouvrait les sièges d'une teinte si neutre qu'ils paraissaient incolores. Des éléments en chrome étincelaient ici et là, et le mur du fond s'ornait d'un immense motif géométrique bleu vif et jaune citron. L'ensemble était dû à M. Sydney Sandford, le jeune décorateur dernier cri que l'on s'arrachait.

Pomme Lytton Gore s'installa dans un fauteuil à la ligne moderne – qui lui rappelait un peu un siège de dentiste – pour regarder d'exquises jeunes femmes serpentine aux visages désenchantés défiler devant elle. Elle essayait tant bien que mal de se donner l'air d'une cliente pour qui une robe de cinquante ou soixante livres est une bagatelle.

Mme Dacres, toujours aussi divinement irréaliste, lui faisait l'article :

— Que pensez-vous de celle-ci ? Ces boutons sur les épaules, c'est fou, vous ne trouvez pas ? Et la taille est renversante. Je vous déconseille le rouge comme couleur dominante... mieux vaut un ton plus actuel – voici *Fandango*, très séduisant – ... un ton plus actuel, disais-je, un peu moutardé, avec une pointe de cayenne. Que diriez-vous du modèle *Vin Rouge* ? Baroque, non ? Complètement excentrique et insensé, j'adore ! Il faut que les robes soient folles ou ne soient pas, aujourd'hui.

— Je vous avouerai que j'ai du mal à me décider, dit Pomme. Vous savez, fit-elle sur le ton de la confiance, jusqu'ici je n'ai guère eu les moyens de m'offrir des robes. Nous étions si pauvres. Mais vous étiez tellement magnifique, ce soir-là au *Nid de Corneilles*, que je me suis dit : « Maintenant que j'ai de l'argent à dépenser, il faut que j'aie voir

Mme Dacres pour lui demander conseil. » Dieu que vous étiez belle !

— Oh ! vous êtes trop gentille, ma chère. J'adore habiller les jeunes filles. Il ne faut pas qu'elles aient l'air trop... nature, si vous voyez ce que je veux dire.

« Ça ne risque pas d'être ton cas, ma vieille, songea Pomme méchamment. Tu serais plutôt du genre pot de peinture. »

— Vous avez de la personnalité, poursuivit Mme Dacres. Ce ne sont pas des toilettes ordinaires qu'il vous faut. Ce sont des robes simples et fascinantes... qu'on remarque à peine. Vous comprenez ? Vous seriez intéressée par plusieurs modèles ?

— Oh ! j'avais pensé à quatre robes du soir, deux ou trois tenues de ville, un ou deux ensembles sport... enfin, vous voyez.

Le ton de Mme Dacres se fit encore plus sucré. Si elle avait su que le compte en banque de Pomme s'élevait très exactement à quinze livres et douze shillings, et que cette somme devait lui durer jusqu'en décembre...

D'autres mannequins défilèrent. Pomme profitait des temps morts pour glisser quelques questions sans rapport avec le sujet :

— Je suppose que vous n'êtes pas retournée au *Nidde Corneilles*, depuis ?

— Non, ma chère, je n'ai pas pu. J'étais affreusement bouleversée. Et puis, les Cornouailles sont terriblement bohèmes... je ne supporte pas les artistes. Ils sont si mal fagotés...

— Une affaire étonnante, n'est-ce pas ? Ce vieux M. Babbington était tellement adorable.

— Dans le genre antiquité, peut-être.

— Vous l'aviez déjà rencontré, je crois ?

— Cette vieille momie ? Moi ? Je ne m'en souviens pas.

— Ah ! il me semble qu'il en avait parlé, pourtant. Pas en Cornouailles, mais dans une petite ville... Gilling, je crois.

— Vraiment ? fit Mme Dacres d'un air absent. Non, Marcelle, non ! Je t'ai demandé *Petit Scandale*... le modèle Jenny... et après, le Patou – le bleu.

— Et l'empoisonnement de sir Bartholomew ! Incroyable, non ?

— Ah ! ne m'en parlez pas. Ren-ver-sant ! Et très profitable pour moi, remarquez. C'est un défilé incessant de vieilles rombières qui viennent me commander des robes, attirées par le sensationnel. Ah ! voilà. Ce modèle de Patou serait idéal pour vous. Regardez ce volant, complètement délirant... c'est ce qui en fait tout le chic ! C'est jeune sans être ennuyeux. Oui, la mort de ce pauvre Bartholomew a été une bénédiction. Si jamais j'étais l'assassin ? On ne sait jamais ! Je ne vais

pas aller dire le contraire, vous pensez bien ! C'est fou. De grosses dondons viennent ici rien que pour voir la tête que j'ai. C'est divinement renversant, non ? Et puis, vous savez...

Elle fut interrompue par l'arrivée d'une Américaine aux mensurations impressionnantes, de toute évidence une cliente de choix.

Pendant que la nouvelle venue énumérait ses exigences, aussi coûteuses que nombreuses, Pomme s'arrangea pour opérer une retraite discrète, expliquant à la jeune vendeuse qui avait pris la suite de Mme Dacres qu'elle avait besoin de réfléchir avant de prendre une décision définitive.

Comme elle émergeait dans Burton Street, elle regarda l'heure à sa montre. Une heure moins vingt. D'ici peu, elle serait en mesure de mettre à exécution la seconde partie de son plan.

Elle marcha jusqu'à Berkeley Square et revint lentement sur ses pas. À 13 heures pile, elle faisait du lèche-vitrines devant un magasin de chinoiserias, dans Burton Street.

Mlle Doris Sims sortit de chez Ambrosine et prit la direction de Berkeley Square. Juste avant qu'elle n'y arrive, une voix l'interpella :

— Excusez-moi, dit Pomme. Puis-je vous parler une minute ?

La fille se retourna, surprise.

— Vous êtes mannequin chez Ambrosine, n'est-ce pas ? reprit Pomme. Je vous ai remarquée, ce matin. J'espère que vous ne vous vexerez pas si je vous dis que vous avez une silhouette absolument parfaite.

Doris Sims ne fut pas vexée, mais un peu déconcertée.

— Vous êtes trop aimable, madame, répondit-elle.

— Et puis, vous m'êtes sympathique. C'est pourquoi je voudrais vous demander un service. Nous pourrions déjeuner au *Berkeley* ou au *Ritz*, et je vous expliquerais de quoi il s'agit.

Après une brève hésitation, Doris Sims accepta. Elle était curieuse et appréciait les bons restaurants.

Dès qu'elles furent installées, Pomme se lança :

— Que tout ceci reste entre nous, surtout. Voilà, c'est pour mon travail... je fais une enquête sur les métiers féminins et j'aurais besoin de tuyaux sur le milieu de la couture.

Quoiqu'un peu déçue, Doris répondit de bonne grâce aux questions de Pomme sur les horaires, les honoraires, les avantages et les inconvénients de son emploi. Pomme prenait des notes dans un petit carnet.

— Je ne sais comment vous remercier, dit-elle. Je n'y connais rien, en réalité. C'est tout nouveau pour moi. Pour tout vous dire, je suis fauchée comme les blés et ce job de journaliste est ma bouée de sauvetage... J'y suis allée au culot chez Ambrosine, poursuivait-elle sur le ton de la confidence. J'ai fait semblant de vouloir acheter des tas de robes alors qu'il ne me reste que quelques livres pour m'habiller jusqu'à Noël. Mme Dacres serait folle de rage si elle savait...

— Ça, vous pouvez le dire ! pouffa Doris.

— Je m'en suis bien sortie, non ? J'ai réussi à donner l'impression de quelqu'un qui a de l'argent ?

— Vous avez été parfaite, mademoiselle Lytton Gore. Madame est convaincue que vous allez lui acheter la boutique.

— J'ai bien peur de la décevoir.

Doris gloussa. Le menu était à son goût et Pomme lui plaisait. « C'est peut-être une fille de la haute, songeait-elle, mais en tout cas elle n'est pas prétentieuse. »

La glace une fois rompue, ce fut un jeu d'enfant d'amener Doris à parler librement de sa patronne.

— J'ai toujours pensé que Mme Dacres était une sacrée garce. Je me trompe ?

— Tout le monde la déteste, en réalité. Mais elle n'est pas plus bête qu'une autre et on peut dire qu'elle a le sens des affaires. Si jamais elle fait faillite un jour, ce ne sera pas parce que ses amies s'habillent gratis dans sa boutique. Elle est dure en affaires, je vous le garantis, mais elle est honnête et elle a vraiment du goût... Elle sait y faire et elle a le don de trouver le style qui convient à ses clientes.

— J'imagine qu'elle gagne beaucoup d'argent ?

Doris eut un regard lourd de sous-entendus.

— Écoutez... je ne voudrais pas être mauvaise langue...

— Je comprends, fit Pomme. Mais encore ?

— Eh bien, si vous voulez mon avis, Ambrosine bat de l'aile. Il y a un monsieur qui est venu voir Madame, un juif, on dirait, et... je ne sais pas, mais j'ai comme l'impression qu'elle lui emprunte de l'argent pour se renflouer et qu'elle n'est pas loin de toucher le fond. Elle a l'air accablée, par moments. Au bord du gouffre. Je suis sûre qu'elle a des insomnies, et je voudrais bien voir la tête qu'elle a sans son maquillage.

— Et son mari ?

— C'est un drôle de coco. Plutôt mauvais genre, entre nous. On ne le voit pas souvent, remarquez. Les autres filles ne sont pas d'accord avec moi, mais à mon avis, elle l'a dans la peau. On raconte des

trucs...

— Quels trucs ?

— Je n'aime pas tellement les cancans. Ce n'est pas mon genre.

— Ça se voit tout de suite. Mais continuez. Vous disiez ?

— Bon ! on parle beaucoup d'un jeune type... très riche et un peu timbré. Pas franchement maboul, si vous voulez, mais un peu entre les deux. Madame n'arrêtait pas de lui courir après. Il aurait pu redresser l'affaire – il était assez dingo pour ça – mais voilà, on lui a prescrit une croisière... sans crier gare.

— Prescrit ? Vous voulez dire... un médecin ?

— Un médecin de Harley Street. Mais au fait, je crois que c'était celui qui a été assassiné dans le Yorkshire... vous savez ? Empoisonné, paraît-il.

— Sir Bartholomew Strange ?

— C'est bien ça. Madame était invitée à la réception, et vous savez ce qui se disait, entre nous ? Pour rire, bien sûr, mais on disait comme ça : et si c'était madame qui avait fait le coup ? Pour se venger, vous voyez. Bon, d'accord, c'était pour rigoler.

— Je comprends ! Entre copines... on sait ce que c'est. D'ailleurs, c'est drôle, parce que... je vois tout à fait Mme Dacres dans le rôle de la meurtrière. Dure, sans scrupules.

— Dure, ça, c'est vrai. Et méchante, aussi. Quand elle est mal lunée, mieux vaut passer son chemin ! Même son mari a peur d'elle, paraît-il. Et ça ne m'étonne pas.

— Vous l'avez déjà entendue parler d'un nommé Babbington ou d'une petite ville du Kent appelée Gilling ?

— Non, franchement, je ne vois pas.

Doris regarda sa montre et poussa un cri.

— Malheur ! il faut que je me sauve. Je vais être en retard.

— Alors, au revoir. Et merci d'être venue.

— Tout le plaisir était pour moi. Au revoir, mademoiselle Lytton Gore. J'espère que votre article aura du succès. Je le lirai quand il paraîtra.

« Tu peux attendre longtemps », se dit Pomme – et elle demanda l'addition.

Puis, après avoir biffé d'un trait les notes de son prétendu article, elle écrivit dans son carnet :

Cynthia Dacres. Difficultés financières probables. Décrire comme une

méchante femme. Aurait eu une liaison avec un jeune homme (riche) à qui sir Bartholomew Strange aurait prescrit une croisière. Aucune réaction quand je lui ai parlé de Gilling et de Babbington.

« La pêche est plutôt maigre, se dit-elle encore. Peut-être un mobile pour le meurtre de sir Bartholomew, mais il est bien mince. M. Poirot en tirera peut-être quelque chose. Moi, je ne vois rien. »

LE CAPITAINE DACRES

Pomme n'avait pas terminé son programme de la journée. Sa visite suivante devait la mener à *St. John's House*, où les Dacres possédaient un appartement. *St. John's House* était une résidence de très grand standing, avec de somptueuses verrières et des portiers en uniforme qui ressemblaient à des généraux.

Pomme n'entra pas tout de suite dans l'immeuble. Elle fit les cent pas sur le trottoir d'en face pendant près d'une heure. Quand elle eut fini son marathon, il était cinq heures et demie.

C'est alors qu'un taxi s'arrêta devant la résidence pour déposer le capitaine Dacres. Pomme attendit encore trois minutes, puis traversa la rue.

Elle sonna à l'appartement n° 3. Ce fut Dacres en personne qui ouvrit la porte. Il était en train de quitter son pardessus.

— Bonjour, comment allez-vous ? Vous me reconnaissez ? Nous nous sommes rencontrés en Cornouailles et dans le Yorkshire, dit Pomme.

— Bien sûr, bien sûr... Et chaque fois pour un décès, hein ? Entrez donc, mademoiselle Lytton Gore.

— Je voulais voir votre femme. Elle n'est pas là ?

— Elle est à Burton Street, dans sa maison de couture.

— Je sais, j'y étais aujourd'hui même. Je pensais qu'elle serait rentrée et que ma visite ne la dérangerait pas trop. Mais j'ai peur d'être importune...

Elle se tut, attendant la réaction de son hôte.

« Belle pouliche, se disait Freddie Dacres. Sacré beau brin de fille ! »

— Cynthia ne rentre pas avant 6 heures, répondit-il. J'arrive à l'instant de Newbury. Mauvaise journée. Je n'ai pas eu envie de m'éterniser sur le champ de courses. Puis-je vous offrir un verre au *Seventy-Two* ?

Elle accepta, bien qu'elle eût la nette impression que Dacres avait déjà largement son compte.

— C'est sympa, ici, dit-elle tout en sirotant son martini dans le sous-sol tamisé du *Seventy-Two*. Je n'étais encore jamais venue.

Freddie Dacres sourit. Il appréciait les jeunes et jolies filles, peut-être pas autant que certaines autres choses, mais tout de même...

— On a passé un sale quart d'heure, pas vrai ? fit-il. Je veux dire dans le Yorkshire, à cette fameuse soirée. Un médecin empoisonné, c'est plutôt marrant, non ? Enfin, vous voyez ce que je veux dire. D'habitude, c'est plutôt eux qui empoisonnent leurs malades.

Il partit d'un gros rire et commanda un autre pink lady.

— Très marrant, confirma Pomme. Je n'avais pas vu ça comme ça, mais quand vous le dites...

— Ce n'est qu'une blague, hein !

— Mais c'est quand même bizarre. Chaque fois que nous nous sommes rencontrés, quelqu'un est mort.

— Eh oui ! Vous pensez à ce vieux pasteur, chez... comment s'appelle-t-il, déjà, le cabotin de service ?

— Oui, ce pauvre pasteur est mort si subitement !

— Ah ! ça vous fiche un coup, c'est sûr, de voir un type s'écrouler sous votre nez, sans crier gare. « À qui le tour ? » qu'on se dit, et ça vous flanque la chair de poule.

— Vous aviez connu M. Babbington à Gilling, je crois ?

— Jamais mis les pieds là-bas. Non, c'était la première fois que je le voyais, le pauvre bougre. C'est quand même drôle qu'il soit mort exactement comme le père Strange. Dites, et s'il s'était fait liquider lui aussi ?

— Vous croyez ?

Il secoua la tête.

— Non, c'est pas possible. On n'assassine pas les pasteurs. Les médecins, d'accord, c'est autre chose.

— C'est aussi mon avis.

— C'est évident ! Les toubibs s'occupent de ce qui les regarde pas, dit-il d'une voix pâteuse. Peuvent pas vous fiche la paix. Vous pigez ?

— Je ne vois pas.

— Ils se mêlent de la vie des gens. Ils ont trop de pouvoir. Ça devrait pas être permis.

— J'avoue que je ne vous suis pas.

— Écoutez, mon petit, je vais vous dire un truc : ils peuvent faire boucler un type, vous m'entendez ? Ah ! c'est pas des tendres. Ils l'enferment et lui piquent sa dose... Vous avez beau les supplier à genoux, ils s'en moquent. C'est de la torture ou je ne m'y connais pas. Voilà ce que c'est, les toubibs. Et vous pouvez me croire... Je sais de quoi je parle.

Il eut une grimace douloureuse. Ses pupilles comme des têtes d'épingle semblaient fixer quelque chose, loin derrière la jeune fille.

— De la torture, je vous dis... Et ils appellent ça un traitement ! Et ils disent que c'est pour votre bien. Les salauds !

— Est-ce que sir Bartholomew Strange..., risqua Pomme prudemment.

— Sir Bartholomew Strange ! Un sacré charlatan, celui-là ! Je serais curieux de savoir ce qui se passe, dans sa fameuse clinique. Maladies nerveuses, soi-disant. Une fois que vous y êtes, vous ne pouvez plus en sortir. Ils disent que vous y entrez de votre plein gré – tu parles ! Ils vous mettent le grappin dessus quand vous êtes en pleine crise.

Il tremblait. Les coins de sa bouche s'affaissèrent.

— J'ai les nerfs à bout, excusez-moi.

Il appela le garçon, offrit un autre verre à Pomme, qui refusa, et en commanda un troisième pour lui.

— Ça va mieux, dit-il en le vidant d'un trait. Ça me remet d'aplomb. Je m'énerve, je m'énerve... Cynthia a horreur de ça. Elle m'a défendu d'en parler. (Il hocha la tête.) N'allez pas raconter ça à la police, surtout. Ils pourraient croire que c'est moi qui ai réglé son compte au vieux Strange. Il faut bien que quelqu'un ait fait le coup, hein ? L'un d'entre nous, forcément. C'est marrant, tout de même. Mais lequel ? Là est la question.

— Vous n'avez pas une petite idée ?

— Moi ? Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? (Il lui lança un regard mauvais et soupçonneux.) Je ne suis au courant de rien, je vous dis. Je ne voulais pas suivre cette fichue « cure ». Ah ! ça non, je voulais pas. Cynthia peut toujours courir, je me disais. Il avait quelque chose derrière la tête... ils manigançaient quelque chose, tous les deux. Mais on ne me la fait pas, à moi.

Il se redressa.

— J'suis un coschtaud, moi, mam'zelle Lytton Gore, fit-il en se redressant.

— Ça se voit, fit Pomme. Et à part ça, vous n'auriez pas entendu parler d'une certaine Mme de Rushbridger ?

— Rushbridger ? Rushbridger ? Le vieux Strange m'en a parlé. Qu'est-ce qu'il disait, déjà ? Je me souviens pas.

Il soupira en secouant la tête.

— Je perds la mémoire, pfuit ! Et j'ai des ennemis... des tas d'ennemis. Peut-être même qu'ils m'espionnent en ce moment.

Il jeta à la ronde un regard angoissé puis se pencha vers la jeune fille.

— Qu'est-ce que cette femme faisait dans ma chambre, ce jour-là ?

— Quelle femme ?

— La face de rat. Celle qui écrit des pièces. C'était le lendemain de... de la mort du toubib. Je remontais, juste après le petit déjeuner, quand je l'ai vue sortir de ma propre chambre et disparaître par la porte capitonnée, au bout du couloir – celle qui mène à l'office. Bizarre, non ? Qu'est-ce qu'elle venait faire dans ma chambre ? Qu'est-ce qu'elle espérait y trouver ? Et puis, qu'est-ce qu'elle avait à fouiner, d'abord ? De quoi elle se mêle, celle-là ? Vous aussi, vous croyez peut-être que Cynthia a raison, hein ? ajouta-t-il en se penchant sur Pomme.

— Et que dit Mme Dacres ?

— Elle dit que j'ai rêvé, que j'ai des visions. (Il eut un pauvre rire.) C'est vrai que j'ai des visions, de temps en temps. Je vois des souris roses, des serpents, des trucs comme ça... mais pas des femmes ! Elle, je l'ai vue, de mes yeux vue ! Sa tête me revient pas. Elle vous a une façon de regarder les gens... Elle vous transperce.

Les paupières lourdes, il s'affala contre le dossier de la banquette moelleuse.

Pomme se leva.

— Il faut que je m'en aille. Merci beaucoup, capitaine Dacres.

— Ne me remerciez pas. En... enchanté. Abso-absolument en... enchanté...

« Mieux vaut m'éclipser avant qu'il ne roule sous la table », se dit-elle.

Elle émergea de l'atmosphère enfumée du *Seventy-Two* et se retrouva dans l'air frais du soir.

Beatrice, la gouvernante, avait déjà dit que Mlle Wills était une fouineuse. L'histoire de Freddie Dacres semblait le confirmer. Mais que cherchait-elle ? Qu'avait-elle découvert ? Mlle Wills savait-elle quelque chose ?

Et comment interpréter les révélations plus ou moins embrumées de Freddie Dacres au sujet de sir Bartholomew Strange ? Le turfiste avait-il peur du médecin ? Le haïssait-il en secret ?

Ce n'était pas impossible.

Mais ça n'en faisait pas pour autant un coupable dans l'affaire Babbington.

« Ce serait drôle que le pasteur n'ait pas été assassiné, après tout », songea-t-elle.

Soudain, elle retint son souffle. Un gros titre venait d'attirer son attention, dans un kiosque à journaux, à quelques pas devant elle : « RÉSULTATS DE L'AUTOPSIE APRÈS L'EXHUMATION EN CORNOUAILLES. »

Elle tendit un penny au vendeur et, tandis qu'elle saisissait un journal à la hâte, elle heurta une femme qui en faisait autant. Elle s'excusa et reconnut alors la secrétaire de sir Charles, la redoutable Mlle Milray.

Debout côte à côte, elles parcoururent ensemble les dernières nouvelles. Voilà, c'était là :

« RÉSULTATS DE L'AUTOPSIE. » Les mots dansaient devant les yeux de Pomme. « Analyse des organes... Nicotine... »

— Ainsi, il a bien été assassiné, dit-elle.

— Oh ! mon Dieu ! fit Mlle Milray. C'est horrible... horrible...

Une émotion sincère se peignit sur son visage ingrat, à la grande surprise de Pomme qui la croyait totalement incapable de sentiments humains.

— Je suis anéantie, expliqua Mlle Milray. Vous comprenez, je le connaissais depuis toujours.

— M. Babbington ?

— Oui. Voyez-vous, ma mère est de Gilling, où il était vicaire. Ça me fait un choc, vous imaginez.

— Euh... bien sûr.

— À vrai dire, je ne sais pas quoi faire.

Elle rougit sous le regard étonné de la jeune fille.

— C'est que... j'aimerais écrire un mot à Mme Babbington, mais je ne sais pas si... enfin, je ne sais pas si je dois.

Pomme ne fut pas convaincue par l'explication de Mlle Milray.

ANGELA SUTCLIFFE

— Simple question : vous êtes venu en ami ou en détective ? demanda Mlle Sutcliffe avec une œillade malicieuse.

Elle était installée dans un fauteuil à dossier droit, ses cheveux gris étaient arrangés en une coiffure très seyante, et elle croisait les jambes, laissant admirer ses chevilles fines et ses pieds menus élégamment chaussés. Avec Mlle Sutcliffe, on ne savait jamais sur quel pied danser précisément, et c'était une grande part de son charme.

— Comment dois-je le prendre ? fit M. Satterthwaite.

— Le plus normalement du monde, cher ami. Je veux savoir si vous êtes venu pour mes beaux yeux, comme disent si galamment les Français, ou pour me tirer les vers du nez, gros méchant !

— Doubteriez-vous que ce soit pour la première raison ? protesta M. Satterthwaite avec une courbette.

— Vous vous y entendez pour me passer de la pommade. Mais sous vos airs affables, je vous devine assoiffé de sang.

— Je vous assure bien que non.

— Je vous assure bien que si. Mais je n'arrive pas à décider si le titre de meurtrière potentielle est une injure ou un compliment. Au fond, je crois que c'est un compliment.

Elle pencha la tête d'un air coquin et le gratifia d'un de ses sourires enjôleurs qui ne rataient jamais leur effet.

« Quelle femme exquise », songea M. Satterthwaite.

— Je vous avouerai, chère madame, que la mort de sir Bartholomew m'intéresse au plus haut point. Comme vous le savez peut-être, ce n'est pas la première fois que je m'occupe de ce genre d'affaires...

Il attendit, avec une modestie feinte, espérant sans doute un mot de Mlle Sutcliffe montrant que ses activités passées ne lui étaient pas inconnues. Hélas ! elle se contenta de lui demander :

— Il y aurait donc du vrai dans ce que dit cette fille ?

— Cette fille, dites-vous ?

— La petite Lytton Gore. Vous savez, celle qui est folle de Charles. Tel que je le connais, Charles est capable de tout, le misérable. Bref, d'après elle, ce brave vieux de Cornouailles aurait été assassiné, lui aussi.

— Qu'en pensez-vous, vous-même ?

— Ma foi, la similitude est troublante... Cette fille ne manque pas de jugeote. Mais, dites-moi... est-ce que Charles est sérieux ?

— Vous êtes mieux placée que moi pour le savoir, chère amie.

— Oh ! vous êtes d'une discrétion assommante, soupira-t-elle. Moi, je suis follement indiscrete, voyez-vous, ajouta-t-elle avec un clin d'œil. Je connais Charles et je connais les hommes. Charles présente des signes inquiétants d'assagissement. Il n'est pas loin de vouloir fonder une famille, si vous voulez mon avis. Il y a de la vertu dans l'air... C'est fou ce que les hommes deviennent sinistres quand ils décident de se ranger. Ils perdent tout leur charme.

— Je me suis souvent demandé pourquoi sir Charles ne s'était jamais marié.

— Oh ! se marier n'a jamais été son genre. Mais Dieu qu'il était séduisant, fit-elle, le regard plein de nostalgie. Lui et moi, étions... bah ! à quoi bon cacher ce que tout le monde sait ? Ce fut une belle histoire... et nous sommes restés les meilleurs amis du monde. Je crois que c'est pour ça que la petite Lytton Gore m'en veut. Elle me soupçonne d'avoir toujours un faible pour lui. Et elle n'a peut-être pas tort, au fond. En tout cas, je n'ai pas encore écrit mes mémoires pour déballer les dessous de ma vie sentimentale, comme le font presque toutes mes amies. Je crois que la petite n'apprécierait pas. Elle serait choquée. C'est fou ce que les filles d'aujourd'hui sont choquables, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Sa mère ne serait pas du tout étonnée, elle. Sous leurs allures de saintes nitouches, les femmes victoriennes imaginent toujours le pire...

— Vous avez raison sur un point, dit M. Satterthwaite sans autre commentaire. Pomme Lytton Gore se méfie de vous.

— Je me demande si je ne suis pas un peu jalouse d'elle, en définitive. C'est notre côté chatte, à nous, les femmes... *miaou miaou, scratch scratch, ron ron...*, minauda-t-elle en riant. Mais, dites-moi, pourquoi n'est-ce pas Charles qui est venu me cuisiner ? Par

délicatesse, sans doute. Il me croit coupable... Suis-je coupable, monsieur Satterthwaite ? Qu'en pensez-vous ?

Elle se leva et tendit la main.

— « Tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient pas cette petite main... » Non, je ne suis pas une lady Macbeth. Mon truc, à moi, c'est plutôt la comédie.

— Et puis, il vous faudrait un mobile.

— Vous avez raison. J'aimais bien Bartholomew Strange. Nous étions amis. Je n'avais aucune raison de le supprimer. Au contraire, je préférerais de beaucoup participer à la chasse au meurtrier. Vous croyez que je pourrais vous être utile ?

— Auriez-vous vu ou entendu quelque chose qui puisse nous donner une indication, mademoiselle Sutcliffe ?

— Rien que je n'aie déjà dit à la police. Les invités venaient tout juste d'arriver. Sa mort est survenue ce soir-là.

— Rien sur le maître d'hôtel ?

— Je l'ai à peine remarqué.

— Aucun comportement particulier de la part des autres invités ?

— Non. Bien sûr, il y a ce garçon... comment s'appelle-t-il ? Manders. Il est arrivé un peu comme un cheveu sur la soupe.

— Sir Bartholomew a-t-il paru surpris ?

— Oui, je crois. Il m'a dit, comme nous passions dans la salle à manger, que c'était « une nouvelle manière de forcer les portes. Seulement, a-t-il ajouté, c'est mon mur et non ma porte qu'il a enfoncé ».

— Il était de bonne humeur ?

— Oh ! excellente.

— Et cette histoire de passage secret que vous avez raconté à la police ?

— Je crois qu'il part de la bibliothèque. Sir Bartholomew m'avait promis de me le montrer... mais la mort l'en a empêché.

— À quel propos vous en avait-il parlé ?

— Nous discussions d'une de ses dernières acquisitions, un bureau ancien en noyer. Comme je lui demandais s'il avait un tiroir secret – j'adore ce genre de détails –, il m'a répondu que non, mais que la maison, en revanche, possédait un passage secret.

— Aurait-il fait allusion à l'une de ses patientes, une certaine Mme de Rushbridger ?

— Non.

- Connaissez-vous Gilling, dans le Kent ?
 - Gilling ? Non, ça ne me dit rien. Pourquoi ?
 - Eh bien, vous connaissiez M. Babbington, n'est-ce pas ?
 - Babbington ? Qui est-ce ?
 - L'homme qui est mort, ou qui a été tué, au *Nid de Corneilles*.
 - Ah ! le pasteur. J'avais oublié son nom. Non, je ne l'avais jamais vu de ma vie. Qui vous a dit que je le connaissais ?
 - Quelqu'un qui doit le savoir, fit M. Satterthwaite sans vergogne.
- Mlle Sutcliffe parut amusée.
- Allons bon, vous ne pensez tout de même pas que j'ai eu une liaison avec lui ? Les curés sont quelquefois des polissons, hein ? Alors, pourquoi pas les pasteurs ? « Méfiez-vous de l'eau qui dort », c'est ça ? Eh bien, puisqu'il le faut, laissez-moi laver de tout soupçon la mémoire de ce cher vieil homme : il n'y avait rien entre nous.
- M. Satterthwaite dut se contenter de cette déclaration.

MURIEL WILLS

Au numéro 5 d'Upper Cathcart Road, à Tooting, le salon dans lequel fut introduit sir Charles avait des murs couleur porridge-qui-aurait-un-peu-accroché-au-fond couronnés par une guillerette guirlande de cytises. Les rideaux étaient en velours rose. Des myriades de photographies étaient poursuivies par des meutes de chiens de faïence. Le téléphone se blottissait sous les jupes à volants d'une Sévillane en peluche. Une ribambelle de guéridons disputaient la vedette à quelques simlicuivres en provenance de Birmingham *via* l'Extrême-Orient.

Drôle d'intérieur pour un auteur de comédies de mœurs réputées pour leur virulence.

Mlle Wills entra d'un pas feutré. Occupé à examiner un pierrot ridiculement longiforme étalé sur le sofa, sir Charles ne l'entendit pas venir.

— Comment cela va-t-il, sir Charles ? trémola-t-elle de sa voix grêle. Pour un plaisir, c'est un plaisir !

Elle était vêtue d'un tailleur en tricot qui pendouillait sur ses formes anguleuses. Ses bas plissaient quelque peu et elle portait des mules en cuir verni aux talons vertigineux.

Sir Charles lui serra la main, accepta une cigarette et s'assit sur le sofa à côté du pierrot. Mlle Wills prit place en face de lui. Reflétant les carreaux de la fenêtre, son pince-nez lançait de faibles éclairs.

— Je n'en reviens pas que vous soyez venu me dénicher ici, dit-elle. C'est ma mère qui va être ravie ! Elle adore le théâtre, surtout les histoires d'amour. Elle me parle souvent de cette pièce où vous jouiez un prince étudiant. Elle va aux matinées, mange des chocolats... vous

voyez le genre. C'est son petit plaisir à elle.

— Vous m'en voyez charmé. C'est bon de savoir qu'on se souvient encore de moi ! Le public a la mémoire si courte !

— Elle sera enchantée de vous rencontrer. Quand Mlle Sutcliffe est venue, l'autre jour, elle était aux anges.

— Angela est venue ici ?

— Oui. Elle crée une de mes pièces. *Le petit chien qui riait*, vous savez ?

— Bien sûr. J'en ai beaucoup entendu parler. Énigmatique, comme titre, d'ailleurs.

— Tant mieux, c'est fait pour. Mlle Sutcliffe le trouve bien, elle aussi. C'est une version moderne des comptines pour enfants, si vous voulez. Évidemment, tout tourne autour du personnage de Mlle Sutcliffe. C'est elle qui mène la danse.

— Pas mal. La ronde effrénée qui entraîne le monde actuel... Et le petit chien se rit des humains, c'est cela ?

« C'est elle, le petit chien, bien sûr, se dit-il. Elle observe et rit sous cape. » Dans la lumière changeante, il pouvait voir, par intermittence, ses yeux bleus pénétrants qui le fixaient derrière ses verres. « Décidément, cette femme a un humour féroce. »

— Je me demande si vous avez deviné le motif de ma visite, enchaîna-t-il.

— Ma foi, répondit-elle, matoise, je doute que vous vous soyez dérangé dans le seul but de voir ma pauvre petite personne.

« Quelle différence entre l'écrit et le langage parlé ! » songea-t-il. Sur le papier, Mlle Wills était spirituelle et cynique ; en paroles, elle n'était que mielleuse et désagréable.

— Pour tout vous dire, c'est M. Satterthwaite qui m'y a poussé, expliqua-t-il. Il se targue d'être fin psychologue.

— Il l'est. Je dirais même que c'est sa marotte.

— Et il est persuadé que rien de ce qui a pu se passer à l'*Abbaye*, ce soir-là, ne vous a échappé.

— Vraiment ? Il a dit ça ?

— Oui.

— Tout cela m'a beaucoup intéressée, je l'avoue. C'était la première fois que j'assistais à un meurtre... et un auteur doit savoir s'inspirer de la réalité, vous ne croyez pas ?

— C'est ce qu'on dit.

— J'ai donc tout naturellement regardé ce qui se passait autour de

moi.

Ce que Beatrice appelait « fouiner »...

— Quoi, par exemple ? Les invités ?

— Les invités, oui.

— Et qu'avez-vous remarqué au juste ?

— Rien de particulier... sans quoi, j'en aurais informé la police, vous pensez bien, dit-elle d'un ton pincé.

— Mais tout de même...

— Je remarque toujours quelque chose. Je n'y peux rien, c'est plus fort que moi, gloussa-t-elle.

— Mais encore ?

— Oh ! rien de particulier, je vous assure. Tout au plus quelques détails sur le comportement des uns et des autres. Les gens me passionnent. C'est leur typologie qui m'intéresse, si vous voyez ce que je veux dire.

— Leur typologie ?

— Leurs caractéristiques, si vous préférez. Oh ! je ne sais pas comment dire. Je n'ai jamais su m'exprimer verbalement, gloussa-t-elle derechef.

— Vous avez pourtant la plume assassine.

— Je ne sais comment je dois prendre ce mot.

— Chère mademoiselle Wills, vous ne pouvez nier que, sur le papier, vous êtes impitoyable.

— Oh ! vous êtes méchant, sir Charles. C'est vous qui êtes impitoyable avec moi, en ce moment.

« Il n'est pas question que je me laisse entraîner dans ce badinage », se dit-il.

— Ainsi, vous n'avez rien trouvé de concret, mademoiselle Wills ?

— Non... pas vraiment. À part un détail. D'ailleurs j'aurais dû en parler à la police, mais ça m'est sorti de la tête.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Le maître d'hôtel. Il avait une tache de vin sur le poignet gauche. Je l'ai aperçue quand il m'a présenté les légumes. Une indication qui pourrait se révéler utile, sait-on jamais ?

— Vous avez raison. La police essaie désespérément de mettre la main sur cet Ellis. Vous êtes une femme étonnante, mademoiselle Wills. Ni les domestiques ni les invités n'ont parlé de marque de naissance.

— Les gens ne savent pas se servir de leurs yeux.

— Où était au juste cette tache de vin ? Et quelle taille avait-elle ?

— Si vous voulez bien me montrer votre poignet, sir Charles... (Il s'exécuta.) Merci. C'était là. À peu près de la taille d'une pièce de six pence. Un peu la forme d'une carte d'Australie.

— Voilà qui est précis, commenta sir Charles en rabattant sa manchette.

— Vous pensez que je devrais le signaler à la police ?

— Certainement. Cela peut les aider à retrouver le fugitif... Bon Dieu ! je me disais aussi ! ajouta-t-il d'un ton véhément. Dans les romans policiers, il y a toujours un signe particulier pour repérer le méchant. La réalité ne pouvait pas être aussi bêtement inférieure à la fiction.

— En général, dans les romans, c'est une cicatrice, dit Mlle Wills, songeuse.

— La tache de naissance fera l'affaire, déclara-t-il, tout content. L'ennui, voyez-vous, c'est que les gens se ressemblent tous. Il n'y a rien pour les différencier.

Mlle Wills haussa un sourcil, perplexe.

— Tenez, le vieux Babbington, par exemple, poursuivit-il. Il était si gris, si banal qu'il est bien difficile de le cataloguer.

— Mais ses mains, vous vous souvenez de ses mains ? Très caractéristiques. Des mains de lettré, je dirais. Un peu déformées par l'arthrite, mais les doigts étaient fins et les ongles nets.

— Quel sens de l'observation ! Oh ! mais... il est vrai que vous le connaissiez déjà.

— Le révérend Babbington ?

— Oui, c'est lui qui me l'a dit, je m'en souviens. Il vous avait connue à...

Mlle Wills secoua la tête, catégorique.

— Ce n'était pas moi. Vous devez confondre. Je ne l'avais jamais rencontré.

— Je dois faire erreur. Il me semble, pourtant... à Gilling peut-être...

Il l'observa attentivement. Elle ne cilla pas.

— Non, dit-elle.

— Ne vous est-il jamais venu à l'esprit, mademoiselle Wills, qu'il avait pu être assassiné, lui aussi ?

— C'est ce que pense Mlle Lytton Gore... ou plutôt ce que vous pensez, paraît-il.

— Oh !... euh... mais à votre avis ?

— Ça ne me semble guère plausible.

Un peu décontenancé par l'évident désintérêt de Mlle Wills pour la question, sir Charles essaya une autre tactique.

— Sir Bartholomew vous a-t-il parlé d'une certaine Mme de Rushbridger ?

— Pas que je me souviene.

— Une des pensionnaires de la clinique. Elle est là pour dépression nerveuse et amnésie.

— Il a parlé d'un cas d'amnésie, en effet. D'après lui, on peut réveiller la mémoire d'un malade par l'hypnose.

— Tiens, tiens... Est-ce que, par hasard... ?

Les sourcils froncés, il s'absorba dans ses pensées. Mlle Wills resta muette.

— Vous ne voyez rien d'autre à me dire ? reprit-il. Sur les invités ?

— Non.

Il lui sembla qu'elle avait hésité avant de lui répondre.

— Sur Mme Dacres ? Le capitaine ? Mlle Sutcliffe ? M. Manders ?

Du coin de l'œil, il épiait sa réaction à chaque nom qu'il prononçait. Un instant, il crut voir son pince-nez osciller, mais ce n'était peut-être qu'une impression.

— Je crains de ne pouvoir vous en dire davantage, sir Charles.

— Eh bien, tant pis ! (Il se leva.) Satterthwaite sera déçu.

— Vous m'en voyez navrée.

— Désolé de vous avoir dérangée, mademoiselle Wills. Sans doute étiez-vous occupée à écrire.

— Vous avez deviné.

— Une nouvelle pièce ?

— Oui. Pour ne rien vous cacher, je pensais m'inspirer des personnages de ce dîner à l'Abbaye.

— Vous pourriez être accusée de diffamation.

— Je ne m'en fais pas pour ça, sir Charles. Les gens ne se reconnaissent jamais, gloussa-t-elle. Surtout si l'auteur est... impitoyable, comme vous dites.

— En d'autres termes, nous avons si bonne opinion de nous-mêmes que, lorsque le portrait est trop ressemblant, nous ne nous y reconnaissons pas, c'est cela ? Je ne me suis pas trompé, mademoiselle Wills, vous êtes d'une cruauté sans bornes.

— Vous n'avez rien à craindre, sir Charles. Ce n'est pas contre les

hommes que les femmes exercent leur méchanceté – du moins les hommes en général –, non, c'est surtout contre les autres femmes.

— Dois-je comprendre que vous vous apprêtez à utiliser votre plume-scalpel contre une malheureuse femme ? Laquelle ? Laissez-moi deviner. Cynthia n'a pas la faveur de son sexe.

Mlle Wills ne répondit pas. Elle se contenta d'un sourire sibyllin.

— Vous écrivez vous-même ou vous dictez ?

— Oh ! j'écris, et je fais taper ensuite.

— Vous devriez engager une secrétaire.

— Peut-être. Vous avez toujours votre fameuse Mlle... Mlle Milray, c'est ça ?

— Oui, je l'ai toujours. Elle est allée en visite chez sa mère à la campagne, mais elle devrait être rentrée, à présent. Une femme très compétente.

— Je vous crois volontiers. Peut-être un peu impulsive.

— Impulsive ? Mlle Milray !

Sir Charles ouvrit de grands yeux. Jamais, au grand jamais, il ne lui serait venu à l'idée que Mlle Milray pût être impulsive.

— Ça doit dépendre des circonstances, alors, dit Mlle Wills.

— Non, non, Mlle Milray est un vrai robot. Au revoir, mademoiselle Wills. Pardonnez-moi de vous avoir importunée, et n'oubliez pas de communiquer votre petit truc à la police.

— Non... Ah ! la marque sur le poignet droit du maître d'hôtel ? Je n'y manquerai pas.

— Eh bien, au revoir. Euh... attendez une min... Vous avez bien dit le poignet droit ? Tout à l'heure, vous avez dit le gauche.

— Ah oui ? Où ai-je la tête ?

— Lequel était-ce, précisément ?

Elle réfléchit, les paupières mi-closes.

— Voyons voir... J'étais assise comme ceci et... Auriez-vous l'obligeance de me tendre ce plateau, sir Charles, comme si c'était un plat de légumes. Du côté gauche.

Sir Charles lui présenta l'horreur en question, en cuivre martelé, suivant ses instructions.

— Un peu de chou-fleur, madame ?

— Merci, dit-elle. Oui, j'en suis sûre, cette fois. C'était bien le poignet gauche. Que je suis bête !

— Mais non, mais non ! Qui ne confond sa droite et sa gauche ?

Et il lui dit au revoir pour la troisième fois.

Au moment de refermer la porte, il se retourna. Mlle Wills ne le regardait pas. Elle se tenait toujours à l'endroit où il l'avait laissée. Elle contemplait le feu avec, aux lèvres, un sourire mauvais.

Sir Charles fut stupéfait.

« Cette femme sait quelque chose, se dit-il. Je le jurerais... et je donnerais cher pour savoir ce que c'est. »

OLIVER MANDERS

M. Satterthwaite présenta sa carte chez Speier & Ross et demanda à voir M. Oliver Manders.

On le fit entrer dans une petite pièce, où le jeune homme était assis derrière un bureau. Ils se serrèrent la main.

— Comme c'est gentil à vous de venir me voir, cher monsieur ! fit Oliver.

Mais son ton signifiait bien plutôt : « C'est ce qu'on dit quand on est bien élevé mais ce que vous me faites suer ! »

M. Satterthwaite n'était pas homme à se laisser démonter. Il s'assit nonchalamment, se moucha et dit en regardant par-dessus son mouchoir :

— Avez-vous vu le journal, ce matin ?

— À propos de la crise financière ? Oui, le dollar a...

— Je ne parle pas du dollar. Mais de la mort. Des résultats de l'exhumation à Loomouth. Babbington a été empoisonné ; à la nicotine.

— Oh ! ça ? Oui... oui, j'ai vu. C'est notre increvable Pomme qui sera contente. Depuis le temps qu'elle nous le répétait.

— Ça n'a pas l'air de vous intéresser beaucoup.

— J'ai des goûts moins sanguinaires. Le meurtre, moi, vous savez..., fit-il avec un haussement d'épaules. Trop violent. Trop peu artistique.

— Pas toujours, à mon avis.

— Ah bon ? Oui, peut-être...

— C'est une question de personnalité. Vous, par exemple, je suis sûr que vous seriez capable d'un meurtre très artistique, au contraire.

— Vous êtes trop aimable.

— Mais, entre nous et en toute franchise, mon jeune ami, je n'en dirai pas autant de l'accident que vous avez simulé. La police n'est pas dupe, d'ailleurs.

Il y eut un silence... Puis on entendit un stylo tomber sur le sol.

— Excusez-moi, mais je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Mais si, voyons ! Votre piètre prestation à l'Abbaye. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi vous avez fait ça.

Nouveau silence.

— Vous dites que la police... a des soupçons ? reprit Oliver.

M. Satterthwaite acquiesça.

— Reconnaissez que c'était un peu gros, fit-il, aimable. Mais peut-être avez-vous une explication ?

— J'ai une explication, en effet, répondit lentement Oliver. Bonne ou mauvaise, je n'en sais rien.

— Laissez-moi en juger, voulez-vous ?

— Eh bien... si j'ai fait cette entrée fracassante, dit-il après réflexion, c'était à la demande de sir Bartholomew lui-même.

— Quoi ? s'écria M. Satterthwaite, stupéfait.

— Incroyable, n'est-ce pas ? Mais vrai. J'ai reçu une lettre de lui me priant de simuler un accident pour réclamer son hospitalité. Il ne pouvait pas me confier ses raisons par écrit, disait-il, mais il m'expliquerait tout à la première occasion.

— Et l'a-t-il fait ?

— Non. Je suis arrivé juste avant le dîner. Je n'ai pas pu le voir seul à seul. Et à la fin du repas... il était mort.

Oliver avait perdu son air blasé. Il fixait M. Satterthwaite de ses yeux noirs, guettant sa réaction.

— Vous avez encore cette lettre ?

— Non, je l'ai déchirée.

— C'est regrettable, commenta sèchement M. Satterthwaite. Et vous n'avez rien dit à la police ?

— Non, tout cela est tellement... rocambolesque.

— Je ne vous le fais pas dire.

M. Satterthwaite hocha la tête. Sir Bartholomew avait-il pu écrire une telle lettre ? Cela ne lui ressemblait guère. Toute cette histoire prenait un tour mélodramatique qui s'accordait mal avec le solide bon sens du médecin.

Ils échangèrent un long regard. « Il se demande si je vais gober ça »,

songea M. Satterthwaite.

— Sir Bartholomew ne vous a vraiment donné aucune explication ? insista-t-il.

— Aucune.

— C'est inouï.

Oliver resta muet.

— Et vous avez obtempéré ? Comme ça ?

Son côté « jeune homme blasé » réapparut.

— Que voulez-vous ? Ça m'intriguait, ça sortait de l'ordinaire. Je n'ai pas résisté.

— Rien d'autre ?

— Que voulez-vous dire ?

M. Satterthwaite ne le savait pas très bien lui-même. Il se laissait guider par son intuition.

— Eh bien, n'avez-vous rien d'autre à m'avouer qui puisse plaider... contre vous ?

Le jeune homme réfléchit puis haussa les épaules.

— Bah ! au point où j'en suis, autant régler la question une bonne fois. Cette femme ne pourra pas tenir sa langue éternellement, de toute manière.

M. Satterthwaite l'interrogea du regard.

— C'était le lendemain du meurtre. Je parlais à cette... Anthony Astor. En sortant mon portefeuille, je ne sais plus pourquoi, j'ai fait tomber un papier qu'elle a ramassé pour me le rendre.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Malheureusement, elle a eu le temps de le voir. C'était une coupure de presse. Un article sur la nicotine – sur ses effets, etc.

— Tiens, vous vous intéressiez à la question ?

— Pas spécialement. Je ne sais pas ce que cet article faisait dans mon portefeuille. J'avais dû le glisser là un beau jour, mais je ne m'en souviens pas. C'est idiot, non ?

« Pas très convaincant surtout », se dit M. Satterthwaite.

— Elle a dû en parler à la police, poursuivit Oliver.

— Je n'en jurerais pas. C'est une femme plutôt cachottière. Une collectionneuse... d'observations.

Oliver se pencha vers lui d'un mouvement brusque.

— Je suis innocent, monsieur, absolument innocent.

— Je n'ai jamais insinué que vous étiez coupable.

— Pas vous, peut-être... mais quelqu'un ne s'en est pas privé.
Quelqu'un essaie de me mettre la police à dos.

— Mais non, voyons !

— Alors, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici aujourd'hui ?

— D'une part vérifier les déductions de mon... euh... de mon enquête sur les lieux, répondit M. Satterthwaite en se donnant des airs, et aussi sur le conseil d'un... d'un ami.

— Quel ami ?

— Hercule Poirot.

— Lui ! explosa Oliver. Il est revenu en Angleterre ?

— Oui.

— Pourquoi diable ?

M. Satterthwaite se leva.

— Pourquoi un chien de chasse va-t-il à la chasse ?

Sur quoi, plutôt satisfait de sa repartie, il quitta les lieux.

POIROT DONNE UNE SHERRY-PARTY

I

Confortablement installé dans sa suite rococo du *Ritz*, Hercule Poirot écoutait.

Pomme était juchée sur l'accoudoir d'un fauteuil, sir Charles debout devant la cheminée, et M. Satterthwaite un peu en retrait, en observateur.

— Échec sur toute la ligne, dit Pomme.

— Non, non, vous exagérez, fit Poirot en secouant la tête. En ce qui concerne le lien éventuel avec l'affaire Babbington, vous avez fait chou blanc, c'est vrai, mais vous avez rassemblé d'autres informations très révélatrices.

— Cette Mlle Wills sait quelque chose, intervint sir Charles. J'en mettrais ma main au feu.

— Le capitaine Dacres n'a pas la conscience tranquille, lui non plus. Quant à Mme Dacres, elle avait un pressant besoin d'argent et sir Bartholomew l'a empêchée de décrocher le gros lot.

— Que pensez-vous de l'histoire du jeune Manders ? demanda M. Satterthwaite.

— Elle est un peu tirée par les cheveux, et ça ne ressemble guère à sir Bartholomew Strange.

— Vous croyez qu'il ment ? fit sir Charles sans détour.

— On peut mentir de mille manières, répondit Hercule Poirot, évasif. Mais pour revenir à Mlle Wills... Vous dites qu'elle a écrit une

pièce pour Mlle Sutcliffe ?

— Oui. La première a lieu mercredi prochain.

— Ah !

— Bon, reprit Pomme. Que faisons-nous, maintenant, monsieur Poirot.

Le petit bonhomme lui sourit.

— Il n'y a qu'une chose à faire : réfléchir.

— Réfléchir ! s'exclama-t-elle avec dégoût.

— Bien sûr. Pas un problème ne résiste à la réflexion.

— Mais n'y aurait-il pas moyen de se dépenser ? d'agir ?

— Ah ! l'action, toujours l'action, hein, mademoiselle ? Eh bien, puisque vous y tenez, vous pouvez toujours aller enquêter à Gilling, la bourgade où M. Babbington a si longtemps résidé. Vous dites que la mère de Mlle Milray y vit et qu'elle est invalide ? Les invalides savent tout, entendent tout, retiennent tout. Interrogez-la, cela peut donner quelque chose. On ne sait jamais.

— Et vous, vous n'entreprenez rien ? insista-t-elle.

— Je vois qu'il me faut passer à l'action, moi aussi. Eh bien, je ne vous décevrai pas. Mais, si vous permettez, je ne bougerai pas d'ici. Je m'y trouve bien. Voici ce que je vais faire : je vais donner un cocktail... une sherry-party, c'est à la mode, n'est-ce pas ?

— Une *sherry-party* ?

— C'est ça. Et j'inviterai Mme Dacres, le capitaine Dacres, Mlle Sutcliffe, Mlle Wills, M. Manders et madame votre mère, si charmante, mademoiselle.

— Et moi ?

— Bien sûr ! Et nos deux amis, ici présents.

— C'est formidable ! lança-t-elle. Je ne suis pas dupe, monsieur Poirot : vous espérez qu'il se passera quelque chose, c'est ça ?

— Nous verrons bien. Mais n'y comptez pas trop, mademoiselle. À présent, si vous voulez bien me laisser avec sir Charles, j'aimerais connaître son avis sur quelques points de détail.

Tandis qu'elle attendait l'ascenseur en compagnie de M. Satterthwaite, Pomme s'abandonna à son enthousiasme :

— C'est formidable ! C'est comme dans les romans policiers. Tous les protagonistes seront réunis et il nous dira lequel est le coupable.

— Pas si sûr, fit M. Satterthwaite.

La sherry-party eut lieu le lundi soir. Tout le monde avait répondu à l'invitation. Mlle Sutcliffe, toujours aussi délicieusement indiscreète, promenait un regard malicieux à la ronde.

— On se croirait au centre de la toile, monsieur Poirot, dit-elle en riant. Et les pauvres petites mouches que nous sommes se sont laissés prendre au piège. Je vous vois déjà en train de nous dresser un compte rendu magistral de la situation, et tout à coup me montrer du doigt : « Avoue, femme ! » « C'est elle ! » s'écriera-t-on à l'unisson. Alors, j'éclaterai en sanglots et j'avouerai, parce que je suis horriblement influençable. Oh ! monsieur Poirot, vous me terrifiez !

— Quelle imagination ! s'écria Poirot, un carafon à la main. (Il lui offrit un verre de sherry avec une courbette.) Allons, ne sommes-nous pas entre amis ? Ne parlons pas de meurtre, de sang, de poison... Cela gâche le plaisir !

Il tendit un verre à l'austère Mlle Milray, qui avait accompagné sir Charles et restait debout, le visage fermé.

— Voilà, fit Poirot lorsqu'il eut fini de servir. Oublions la précédente occasion qui nous a réunis. Ayons le cœur à la fête. Mangeons, buvons et profitons du moment présent, car demain nous serons morts. Oh ! malheur. Voilà que j'ai encore parlé de la mort. Madame, fit-il à l'adresse de Mme Dacres, puis-je me permettre de vous souhaiter bonne chance et de vous féliciter pour votre ravissante toilette ?

— À votre santé, Pomme, dit sir Charles.

— Tchîn-tchîn ! lança Freddie Dacres.

Chacun y alla de son mot et de sa grimace de circonstance, mais on ne pouvait pas dire qu'il régnait une franche gaieté. Seul Poirot avait l'air naturel et papotait gaiement.

— Je préfère de loin le sherry aux cocktails – sans parler du whisky. Ah ! le whisky, quelle horreur ! Ça vous dénature le palais. Pour apprécier les délicats vins de France, il ne faut surtout pas... que... qu'est-ce que c'est ?

Un bruit étrange venait de l'interrompre. Comme un râle étouffé. Tous les regards se tournèrent vers sir Charles qui chancelait, le visage convulsé. Son verre lui échappa des mains, il tituba et tomba comme une masse.

Il y eut un instant de stupeur. Puis Angela Sutcliffe poussa un cri.

— Charles ! hurla Pomme en se précipitant sur lui. Charles !

M. Satterthwaite la retint gentiment par le bras.

— Mon Dieu ! s'écria lady Mary. Encore un !

— Empoisonné ! Lui aussi ! enchaîna Angela Sutcliffe. C'est affreux... C'est trop affreux...

S'effondrant soudain sur le divan où elle était assise, elle se mit à sangloter... et à rire – d'un rire nerveux, terrible à entendre.

Poirot avait pris la situation en main. Il s'était agenouillé près de l'homme étendu par terre. Les autres s'écartèrent pour le laisser faire. Quand il se releva en époussetant machinalement son pantalon, il parcourut des yeux l'assistance frappée de mutisme – à l'exception des sanglots d'Angela Sutcliffe.

— Mes bons amis..., commença-t-il.

Mais Pomme ne le laissa pas poursuivre.

— Imbécile ! lança-t-elle. Pauvre imbécile ! Vous êtes fier de vous, monsieur je-sais-tout ? Ah ! vous pouvez l'être ! Un autre meurtre. Juste sous votre nez... Si vous ne vous en étiez pas mêlé, ça ne serait jamais arrivé... C'est vous qui avez tué Charles ! Vous... vous... vous...

Elle ne trouvait plus ses mots.

Poirot inclina la tête avec gravité et tristesse.

— C'est vrai, mademoiselle, je l'avoue. C'est moi qui ai tué sir Charles. Mais je suis un assassin d'un genre très particulier. Mes victimes, je peux leur ôter la vie et la leur rendre à volonté.

Il regarda sir Charles et reprit sur un tout autre ton :

— Remarquable prestation, sir Charles, je vous félicite. C'est l'heure de baisser le rideau, je crois.

L'acteur sauta sur ses pieds en riant et salua d'un air moqueur.

Pomme en eut le souffle coupé.

— Monsieur Poirot, hoqueta-t-elle, vous êtes un... une brute !

— Charles ! s'exclama Angela Sutcliffe. Espèce de monstre...

— Mais pourquoi... ?

— Comment... ?

— Qu'est-ce que... ?

— Mesdames, Messieurs ! dit Poirot pour ramener le silence. Je vous demande pardon à tous. Cette petite farce était nécessaire pour vous prouver, et incidemment pour me prouver à moi-même, un fait que ma raison m'avait déjà permis d'entrevoir.

» Veuillez m'écouter. Sur ce plateau garni de verres, j'en ai placé un contenant une cuillerée d'eau plate. Cette eau représentait la nicotine pure. Ces verres sont semblables à ceux que possédaient sir

Bartholomew et sir Charles. Étant donné l'épaisseur du cristal, un liquide incolore en petite quantité y est pratiquement indécélable. Imaginez maintenant le verre de porto de sir Bartholomew Strange posé sur la table. N'importe qui pouvait y introduire une dose mortelle de nicotine pure. N'importe qui : le maître d'hôtel ou la bonne, aussi bien que l'un des invités, en se glissant subrepticement dans la salle à manger avant le repas. Arrive le dessert, on apporte le porto et on remplit le verre. Sir Bartholomew boit... et tombe, foudroyé.

» Ce soir, nous avons joué un troisième drame – un faux drame. J'ai demandé à sir Charles de tenir le rôle de la victime – ce qu'il a fait superbement. Mais supposons qu'au lieu de théâtre, il se soit agi de la réalité. Sir Charles est mort. Que va faire la police ?

— S'occuper du verre, bien sûr ! s'écria Mlle Sutcliffe en désignant l'endroit où il était tombé. Vous n'y avez versé que de l'eau, mais ç'aurait pu être de la nicotine...

— Mettons que j'y aie versé de la nicotine. Pensez-vous que la police ferait analyser le verre et qu'on y trouverait des traces de poison ?

— Bien sûr !

— C'est là que vous vous trompez. On n'y trouverait rien.

Tous les regards se fixèrent sur lui, interdits.

— Voyez-vous, expliqua-t-il en souriant, ce verre n'est pas celui dans lequel sir Charles a bu. (Avec un air faussement espiègle, il sortit un autre verre de la poche intérieure de son veston.) Voici celui qu'il avait en main. Simple tour de passe-passe, vous l'aurez deviné. Pour réaliser mon petit numéro, je devais profiter d'un moment où votre attention était occupée ailleurs. Il faut toujours attendre le moment psychologique. Quand sir Charles est tombé raide mort, tous les yeux se sont tournés vers lui. Tout le monde a essayé de s'approcher de lui et, pendant ce temps, personne, je dis bien personne, n'a songé à regarder votre serviteur, qui en a profité pour procéder à la substitution...

» Vous voyez, je prouve ce que j'avance... Il y a eu un moment semblable au *Nid de Corneilles* et à l'*Abbaye*. Voilà pourquoi on n'a rien trouvé d'anormal dans les verres.

— Qui a fait la substitution ? s'écria Pomme.

— C'est ce qui nous reste à découvrir, mademoiselle...

— Vous ne le savez donc pas ?

Poirot haussa les épaules.

Timidement, les invités firent mine de s'en aller. Froissés, ils avaient le sentiment d'avoir été bernés.

Poirot les arrêta d'un geste.

— Un instant, je vous prie. J'ai encore quelque chose à vous dire. Ce soir, nous avons joué la comédie. Mais, dans la réalité, cette comédie peut tourner au drame. L'assassin peut frapper une troisième fois... Alors, je m'adresse à vous tous. *Si l'un d'entre vous sait quelque chose... quelque chose qui puisse avoir un rapport quelconque avec ce crime, je le supplie de parler, tout de suite.* Retenir une information, à ce stade de l'enquête, peut avoir des conséquences très graves. Le silence peut conduire à la mort. Donc, je vous en conjure, *si quelqu'un sait quelque chose, qu'il parle sans attendre...*

Sir Charles eut l'impression que l'appel de Poirot s'adressait plus particulièrement à Mlle Wills. De toute façon, ce fut en pure perte. Personne ne broncha.

— Comme vous voudrez, soupira Poirot. Je vous aurai prévenus. Je ne peux faire plus. Mais rappelez-vous : le silence risque d'être lourd de conséquences.

Le silence s'éternisa.

Les invités prirent congé, dans un malaise général. Seuls restèrent Pomme, sir Charles et M. Satterthwaite.

La jeune fille n'avait pas encore pardonné à Poirot. Elle demeurait figée, les pommettes en feu et l'œil assassin, et évitait le regard de sir Charles.

— Quel prestidigitateur vous faites, Poirot ! dit le comédien, admiratif.

— Époustouflant, reconnut M. Satterthwaite. Je ne l'aurais jamais cru si je n'avais assisté à la scène.

— Vous comprenez pourquoi je ne pouvais mettre personne dans la confidence, expliqua Poirot. L'expérience n'aurait pas été concluante, autrement.

— Était-ce là votre seule intention ? Prouver qu'on pouvait substituer les verres sans être vu ?

— Pas tout à fait. J'avais une autre idée en tête.

— Dites.

— Je voulais observer la réaction d'une certaine personne quand sir Charles est tombé mort.

— Laquelle ? demanda Pomme.

— Ah ! ça, c'est mon secret.

— Et avez-vous pu l'observer ? insista M. Satterthwaite.

— Oui.

— Alors ?

Pour toute réponse, Poirot se contenta de hocher la tête.

— Vous ne voulez pas nous révéler ce que vous avez vu ?

— J'ai vu... une expression de surprise...

Pomme se lança.

— Faut-il comprendre que... *que vous connaissez l'assassin ?*

— On peut dire ça comme ça, mademoiselle.

— Mais alors... mais alors vous savez tout ?

— Au contraire, je ne sais rien du tout. Parce que je ne sais toujours pas *pourquoi* Stephen Babbington a été tué. Tout tourne autour du mobile de sa mort... Tant que je ne le connais pas, je ne peux rien prouver, je ne peux rien savoir.

On frappa à la porte. Un groom entra, portant un télégramme sur un plateau.

Poirot le décacheta. Son visage changea d'expression. Il tendit le télégramme à sir Charles et Pomme lut à haute voix, par-dessus l'épaule du comédien :

Veillez venir me voir tout de suite – peux fournir précieuses informations sur mort Bartholomew Strange.

Margaret Rushbridger

— Mme de Rushbridger ! s'exclama sir Charles. Nous ne nous étions donc pas trompés, en fin de compte. Elle a bien quelque chose à voir avec cette affaire.

UNE JOURNÉE À GILLING

I

Aussitôt, une discussion animée s'engagea. On sortit un indicateur des chemins de fer et on décida de prendre un train du matin plutôt que la voiture.

— Enfin, dit sir Charles, nous allons pouvoir élucider cette partie du mystère.

— Vous avez une idée ? demanda Pomme.

— Pas la moindre. Mais il est certain que cela va nous apporter un éclairage nouveau sur l'affaire Babbington. Si Tollie a réuni tous ces gens exprès, comme je le pense, cela signifie que la « surprise » qu'il concoctait est en rapport avec cette Mme de Rushbridger. N'est-ce pas votre avis, monsieur Poirot ?

Poirot hocha la tête, perplexe.

— Ce télégramme vient encore compliquer les choses, murmura-t-il. Il faut faire vite... très vite.

M. Satterthwaite ne voyait pas la raison de cette hâte, mais il approuva par politesse.

— Certainement. Nous prendrons le premier train. Euh... mais... est-il bien nécessaire que nous y allions tous ?

— Sir Charles et moi avons prévu d'aller à Gilling, annonça Pomme.

— Nous pouvons différer notre visite, suggéra sir Charles.

— Non, non ! pas question, reprit-elle. Nous n'avons pas besoin

d'aller tous les quatre dans le Yorkshire. Nous n'avons qu'à former deux équipes. M. Poirot accompagne M. Satterthwaite pendant que vous venez à Gilling avec moi.

— J'aurais préféré m'occuper de cette histoire Rushbridger, fit sir Charles avec une nuance de regret. Vous comprenez... j'ai déjà parlé à l'infirmière en chef ; j'ai un pied dans l'établissement, en quelque sorte.

— Raison de plus pour vous tenir à l'écart, insista Pomme. Avec tous les mensonges que vous lui avez débités, vous risquez d'être traité d'imposteur, maintenant que cette Mme de Rushbridger a retrouvé la mémoire. Vous serez bien plus utile à Gilling. La mère de Mlle Milray se confiera plus volontiers à vous. Vous êtes l'employeur de sa fille, elle ne se méfiera pas.

— Puisque vous le dites, fit-il en observant le visage animé de la jeune fille, je vous accompagne à Gilling. Vous avez peut-être raison.

— J'en suis sûre.

— Voici un arrangement qui me semble excellent, approuva Poirot. Comme le dit mademoiselle, sir Charles est le mieux placé pour interroger Mme Milray. Et qui sait ? Vous apprendrez peut-être d'elle des choses bien plus importantes que nous dans le Yorkshire.

On en resta là. Le lendemain matin, sir Charles vint chercher Pomme en voiture à dix heures moins le quart. Poirot et M. Satterthwaite avaient déjà quitté Londres par le premier train.

C'était une belle matinée, fraîche et vivifiante. Pomme avait retrouvé tout son optimisme. Grâce aux innombrables raccourcis que connaissait sir Charles au sud de la Tamise, ils atteignirent bientôt la route de Folkestone. Après Maidstone, il consulta une carte et bifurqua sur une petite route tortueuse à travers champs. À midi moins le quart, ils étaient à destination.

Gilling était un bourg oublié du monde. On y trouvait une vieille église, un presbytère, deux ou trois magasins, une rangée de maisons, trois ou quatre immeubles d'habitation récents et une très jolie place gazonnée.

La mère de Mlle Milray occupait une minuscule maison en face de l'église.

— Mlle Milray sait que vous allez voir sa mère ? demanda Pomme quand la voiture s'arrêta.

— Oh, oui ! Elle lui a écrit pour la prévenir de ma visite.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas une erreur ?

— Pourquoi cela, mon petit ?

— Hum ! je ne sais pas... En tout cas, vous ne lui avez pas demandé

de nous accompagner.

— Pour tout vous dire, elle me fait perdre mes moyens. Elle est tellement plus efficace que moi... Je suis sûr qu'elle aurait essayé de me souffler mon texte.

La jeune fille éclata de rire.

Mme Milray était tout le contraire de sa fille. Autant l'une était dure et sèche, autant l'autre était aimable et replète. Mme Milray était une grosse dame clouée sur un fauteuil, disposé de telle sorte qu'elle ne perdait pas une miette du spectacle de la rue.

L'arrivée de ses visiteurs la combla d'aise.

— Oh ! comme c'est aimable à vous, sir Charles. Ma Violet m'a tant parlé de vous. (Violet ! Quel prénom incongru pour Mlle Milray !) Si vous saviez comme elle vous admire ! Elle est si contente de travailler pour vous. Mais asseyez-vous donc, mademoiselle Lytton Gore. Vous m'excuserez de ne pas me lever, mais il y a beau temps que j'ai perdu l'usage de mes membres. C'est la volonté du Seigneur et je ne me plains pas. Comme je dis toujours, on s'habitue à tout. Le voyage a dû vous donner soif. Vous boirez bien quelque chose ?

Sir Charles et Pomme déclinèrent son offre mais elle n'en tint pas compte. Elle frappa dans ses mains, à la manière orientale, et bientôt thé et biscuits firent leur apparition. Tandis qu'ils grignotaient, sir Charles en vint à l'objet de leur visite :

— Vous avez sans doute entendu parler de la mort tragique de M. Babbington, votre ancien vicaire, madame Milray ?

La grosse dame acquiesça vigoureusement.

— Vous pensez ! J'ai lu les résultats de l'autopsie dans le journal. Quant à savoir qui l'a empoisonné, ça, non ! Un homme si gentil. Tout le monde l'aimait bien, ici. Et elle aussi. Et puis leurs enfants.

— C'est un mystère, en effet, reconnut sir Charles. Nous étions tous sous le choc. À vrai dire, nous pensions que vous pourriez peut-être nous apporter quelques éclaircissements sur le sujet.

— Moi ? Mais je n'ai pas vu les Babbington depuis... attendez voir... oh ! bien quinze ans.

— Je sais, mais nous sommes plusieurs à nous demander si la cause de sa mort ne serait pas à chercher dans son passé.

— Là, vraiment, je ne vois pas. C'étaient des gens sans histoire... Et si pauvres, avec tous ces enfants !

Malgré sa bonne volonté, Mme Milray ne parvint pas à extraire de sa mémoire le moindre souvenir qui pût leur être utile.

Sir Charles lui montra l'agrandissement d'un instantané sur lequel

on pouvait voir les Dacres, ainsi qu'un portrait ancien d'Angela Sutcliffe et une photo un peu floue de Mlle Wills, découpée dans un journal. Mme Milray les examina avec attention, mais ces visages ne lui disaient rien.

— Non, je ne connais pas ces gens-là. Il y a si longtemps, bien sûr, mais c'est petit, ici. Il n'y a guère d'allées et venues. Il y a les petites Agnew, les filles du médecin, mais elles sont toutes mariées et ont quitté la région ; et le nouveau médecin est célibataire, il a un jeune associé. Il y avait les vieilles demoiselles Cayley – qui s'asseyaient toujours devant, à l'église –, mais elles sont mortes. Les Richardson, aussi... lui est mort, et elle vit au pays de Galles. Et puis les gens du village. À part ça, rien n'a changé. Violet en sait autant que moi. Elle était jeune, en ce temps-là, et elle était toujours fourrée au presbytère.

Sir Charles essaya – en vain – d'imaginer Mlle Milray jeune fille.

Il demanda encore à Mme Milray si elle avait connu une certaine Mme de Rushbridger, mais ce nom ne lui disait rien non plus.

Ils finirent par prendre congé.

Leurs pas les menèrent ensuite à la boulangerie-pâtisserie-salon de thé pour un déjeuner sur le pouce. Sir Charles aurait préféré faire ripaille n'importe où ailleurs, mais Pomme lui fit remarquer que ce serait une occasion de recueillir quelques potins.

— Et puis, ajouta-t-elle, des œufs à la coque et des petits pains ne vous feront pas de mal, pour une fois. Ce que vous pouvez être difficiles, vous les hommes !

— Les œufs me dépriment, que voulez-vous !

La pâtissière avait la langue bien pendue. La nouvelle de l'exhumation de l'« ancien vicaire », qu'elle avait apprise par le journal, l'avait retournée, elle aussi.

— Je n'étais qu'une gosse, à l'époque, expliqua-t-elle, mais je me souviens toujours de lui.

Elle ne put toutefois rien leur apprendre de nouveau.

Après déjeuner, ils allèrent consulter le registre de la paroisse, où se trouvaient consignés les naissances, les mariages et les décès.

Bredouilles, ils s'attardèrent un moment au cimetière.

Pomme lisait les pierres tombales au passage.

— Quels drôles de noms, dit-elle. Regardez, là, toute une famille de Stavepenny et, ici, une Mary Ann Sticklepath.

— Ils sont moins drôles que le mien, murmura sir Charles.

— Cartwright ? Ça n'a rien de drôle.

— Cartwright est mon nom de scène, que j'ai fini par adopter pour

l'état civil.

— Et quel est votre vrai nom ?

— Je ne vous le dirai pas. C'est ma honte secrète.

— Il est si affreux que ça ?

— Disons qu'il est ridicule, plutôt.

— Oh ! dites-le-moi. Allez...

— Il n'en est pas question, fit sir Charles, catégorique.

— S'il vous plaît.

— Non.

— Mais pourquoi ?

— Vous allez vous moquer de moi.

— Je vous promets que non.

— Vous ne pourrez pas vous empêcher de rire.

— Oh ! allez... je vous en prie.

— Quelle tête de mule ! Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Parce que vous ne voulez pas me le dire.

— Adorable gamine...

— Je ne suis pas une gamine !

— Je me le demande...

— Dites-le-moi, chuchota-t-elle tendrement.

Sir Charles eut un sourire à la fois piteux et amusé.

— Très bien, vous l'aurez voulu. Mon père s'appelait Mugg..., Mugg, vous vous rendez compte ? Mugg comme chope, timbale, trogne, bouille, nigaud, andouille, quoi !

— Sans blague ?

— Promis, juré !

— Hum !... Un peu dur à porter, je le reconnais.

— Et pas idéal pour ma carrière. Je me souviens... J'avais songé, un temps – quand j'étais jeune –, à me faire appeler Ludovic Castiglione. Puis j'ai finalement opté pour une consonance plus britannique.

— Charles est votre vrai prénom ?

— Oui, ce sont mes parrain et marraine qui l'ont choisi. (Il hésita.) Pourquoi ne m'appelleriez-vous pas Charles tout court, en laissant tomber le « sir » ?

— Si vous voulez.

— Vous l'avez déjà fait. Hier. Quand... quand vous m'avez cru mort.

— Oh, ça ! fit-elle en essayant de jouer les indifférentes.

— Pomme, reprit-il brusquement, cette histoire de meurtre, d'enquête, me semble irréaliste. Surtout aujourd'hui. Je voulais éclaircir cette affaire avant... avant autre chose. Par superstition. Je me disais qu'un succès dans ce domaine m'en apporterait un autre... d'une tout autre nature. Je... Oh ! pourquoi tourner autour du pot ? J'ai si souvent joué des scènes d'amour au théâtre que je perds mes moyens dans la vie réelle. Écoutez... est-ce moi ou le jeune Manders ? Il faut que je le sache, Pomme. Hier, j'ai cru que c'était moi...

— Vous ne vous êtes pas trompé.

— Ah ! vous êtes un ange, un ange ! s'écria-t-il.

— Charles, Charles, vous n'allez pas m'embrasser dans un cimetière !

— Je vous embrasserai où ça me plaira...

II

— En gros, nous n'avons rien découvert, dit Pomme un peu plus tard, tandis qu'ils filaient vers Londres à toute allure.

— Au contraire ! Nous avons découvert la seule chose qui en valait la peine... Au diable les cadavres de pasteurs ou de médecins ! Il n'y a que vous qui comptez pour moi. Vous savez, ma chérie, j'ai trente ans de plus que vous. Vous êtes sûre que vous ne le regretterez pas ?

Elle lui pinça gentiment le bras.

— Ne dites pas de bêtises... Je me demande si les autres auront découvert quelque chose.

— Grand bien leur fasse ! déclara sir Charles, magnanime.

— Charles... vous qui étiez si impatient de savoir.

Mais sir Charles avait abandonné son rôle de grand détective.

— Bah ! tant que j'avais la vedette, peut-être. Mais j'ai passé le relais à Poirot-les-Belles-Bacchantes. Après tout, c'est son boulot.

— Vous croyez vraiment qu'il a deviné qui était le coupable ?

— Je parierais qu'il n'en a pas la moindre idée. Mais sa réputation est en jeu.

Pomme se taisait.

— À quoi pensez-vous, ma chérie ?

— À Mlle Milray. Elle avait l'air si bizarre, l'autre soir. Elle venait d'acheter le journal pour connaître les résultats de l'autopsie et elle a

dit qu'elle ne savait pas quoi faire.

— Pas possible ! Cette femme sait *toujours* quoi faire.

— Soyez sérieux, Charles, Elle paraissait... préoccupée.

— Pomme, mon amour, je me fiche des préoccupations de Mlle Milray. Tout ce qui compte, c'est vous et moi.

— Eh, faites attention aux tramways ! Je ne veux pas me retrouver veuve avant même d'être mariée.

Ils regagnèrent le domicile de sir Charles pour le thé. Mlle Milray vint à leur rencontre.

— Il y a un télégramme pour vous, sir Charles.

— Merci, mademoiselle Milray. Au fait, ajouta-t-il avec un petit rire de collégien. Il faut que je vous apprenne la nouvelle. Mlle Lytton Gore et moi allons nous marier.

— Oh ! fit-elle au bout d'un instant. Je suis sûre... que vous serez très heureux.

Elle avait dit cela d'un drôle de ton, pensa Pomme. Elle allait le faire remarquer à sir Charles quand il se tourna vers elle.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il. Pomme, lisez-moi ça ! Ça vient de Satterthwaite.

Il lui mit le télégramme dans la main. Elle le parcourut et écarquilla les yeux.

MME DE RUSHBRIDGER

Avant de prendre le train, Hercule Poirot et M. Satterthwaite avaient eu un bref entretien avec Mlle Lyndon, la secrétaire de sir Bartholomew Strange. Celle-ci s'était montrée très coopérative mais n'avait rien pu leur apprendre d'important. Le nom de Mme de Rushbridger n'était mentionné qu'à titre purement professionnel dans les dossiers du médecin. Il n'avait jamais parlé d'elle, sinon sur le plan médical.

Les deux hommes arrivèrent à la clinique vers midi. L'employée qui leur ouvrit la porte était très énervée. M. Satterthwaite demanda à voir l'infirmière en chef.

— Je ne sais pas si elle pourra vous recevoir ce matin, dit-elle.

— Veuillez lui montrer ceci, je vous prie, insista-t-il en lui remettant une carte sur laquelle il avait griffonné quelques mots.

Ils furent conduits dans une petite salle d'attente, où l'infirmière en chef les rejoignit cinq minutes plus tard. Elle avait perdu l'air énergique et compétent que M. Satterthwaite lui avait vu la première fois.

— J'espère que vous vous souvenez de moi, dit-il. Je suis venu avec sir Charles Cartwright, juste après la mort de sir Bartholomew Strange.

— Comment vous aurais-je oublié, monsieur Satterthwaite ? Sir Charles m'avait justement demandé des nouvelles de cette pauvre Mme de Rushbridger. Quelle coïncidence, tout de même !

— Laissez-moi vous présenter M. Hercule Poirot.

L'infirmière en chef répondit distraitement au salut du détective et poursuivit :

— Je ne comprends pas comment ce télégramme a pu vous parvenir. Tout est si énigmatique. Ne me dites pas qu'il y a un rapport avec la mort du pauvre docteur. C'est à n'y rien comprendre... Il doit y avoir un fou quelque part. La police est ici, et... C'est affreux, vraiment.

— La police ? s'étonna M. Satterthwaite.

— Oui, ils sont ici depuis 10 heures du matin.

— La police ? répéta Hercule Poirot.

— Peut-être pourrions-nous voir Mme de Rushbridger ? suggéra M. Satterthwaite. Puisque c'est elle-même qui nous a demandé de venir.

— Mais... monsieur Satterthwaite, vous ne savez donc pas ?

— Que nous chantez-vous donc ? demanda Poirot, perdant patience.

— Cette pauvre Mme de Rushbridger est... morte !

— Morte ! s'exclama Poirot. Tonnerre de Brest ! Ça explique tout. J'aurais dû m'en douter... Comment est-elle morte ?

— C'est bien ce qui est bizarre. Elle a reçu une boîte de chocolats par la poste. Des chocolats à la liqueur. Elle en a pris un... À voir sa tête, il ne devait pas être fameux, mais elle l'a avalé. Vous savez ce que c'est, on n'aime pas cracher ce qu'on a dans la bouche.

— D'autant plus que la liqueur avait peut-être déjà coulé dans sa gorge.

— Elle l'a donc avalé. Et puis elle a appelé au secours. Hélas ! quand l'infirmière est arrivée, il était trop tard. Elle est morte presque sur le coup. Le médecin a prévenu la police, qui a fait analyser les chocolats. Seule la première couche avait été empoisonnée. Ceux du dessous étaient intacts.

— Et le poison... ?

— On pense que c'était de la nicotine.

— Et voilà ! fit Poirot. Encore de la nicotine. Quelle audace !

— Nous arrivons trop tard, soupira M. Satterthwaite. Nous ne saurons jamais ce qu'elle voulait nous dire. À moins..., ajouta-t-il en interrogeant du regard l'infirmière en chef, à moins qu'elle ne se soit confiée à quelqu'un ?

— N'y comptez pas trop, dit Poirot en secouant la tête.

— Nous pouvons toujours demander. Une des infirmières, peut-être.

— Oh ! ne vous gênez pas, si vous y tenez, répondit Poirot sans conviction.

On envoya aussitôt chercher les deux infirmières, celle de jour et celle de nuit, qui s'étaient occupées de Mme de Rushbridger. Peine perdue. Mme de Rushbridger n'avait jamais fait allusion à la mort de

sir Bartholomew devant elles et aucune ne voyait comment le télégramme avait pu être envoyé.

À la demande de Poirot, les deux hommes furent conduits dans la chambre de la morte. Ils y trouvèrent l'inspecteur Crossfield. M. Satterthwaite fit les présentations.

Ils se penchèrent sur le cadavre. Mme de Rushbridger avait une quarantaine d'années. Ses cheveux bruns contrastaient avec la pâleur de son visage, et le rictus de l'agonie déformait ses traits.

— Pauvre femme..., murmura M. Satterthwaite.

Il regarda Poirot, et l'expression étrange qu'il lut sur le visage du Belge le fit frémir.

— Quelqu'un savait qu'elle allait parler... et l'a tuée pour la faire taire.

— Sans aucun doute, acquiesça Poirot.

— Elle a payé le prix de son silence...

— À moins que ce ne fût celui de son ignorance... Mais ne perdons pas de temps. Nous avons beaucoup à faire. Il ne faut pas qu'il y ait d'autres morts. Nous devons absolument l'empêcher.

— Est-ce que cela coïncide avec votre idée sur l'identité de l'assassin ? voulut savoir M. Satterthwaite.

— En effet... Mais je constate qu'il est bien plus dangereux que je ne le croyais. Soyons vigilants.

L'inspecteur Crossfield sortit de la chambre avec eux et posa des questions sur le télégramme qui les avait amenés là. Après enquête, on apprit que la dépêche avait été apportée à la poste de Melfort par un gamin. La postière s'en souvenait parce que le contenu du message, évoquant la mort de sir Bartholomew, l'avait intriguée.

Poirot et M. Satterthwaite déjeunèrent en compagnie de l'inspecteur et, après avoir envoyé un télégramme à sir Charles, ils reprirent leurs recherches.

À 6 heures du soir, on retrouva le petit messenger qui s'empressa de raconter son histoire. Le mot lui avait été remis par un homme pauvrement vêtu, qui disait l'avoir reçu d'une « cinglée de la maison du parc ». Elle le lui aurait jeté par la fenêtre, enroulé autour de deux pièces d'une demi-couronne. Comme l'homme allait dans la direction opposée et qu'il craignait de se voir mêlé à une affaire louche, il l'avait donné au garçon, avec deux shillings, en lui disant de garder la monnaie.

Un avis de recherche fut lancé. Ne voyant rien d'autre à faire en attendant, Poirot et M. Satterthwaite décidèrent de rentrer à Londres.

Il était près de minuit lorsqu'ils arrivèrent.

Pomme était chez sa mère mais sir Charles vint les accueillir, et les trois hommes purent discuter de la situation.

— Mon ami, dit Poirot, faites-moi confiance. Une seule chose peut nous permettre de résoudre cette affaire : les petites cellules grises de notre cerveau. Inutile de parcourir l'Angleterre en long et en large dans l'espoir de trouver, ici ou là, une personne qui nous révélera ce que nous voulons savoir. Ce sont là des méthodes d'amateur. C'est de l'intérieur que nous devons trouver la vérité.

— Et que comptez-vous faire ? demanda sir Charles avec curiosité.

— Réfléchir. Donnez-moi vingt-quatre heures pour réfléchir.

Sir Charles eut un petit sourire incrédule.

— Et la réflexion va vous révéler ce que cette femme nous aurait dit si elle n'était pas morte ?

— Je le crois.

— Permettez-moi d'en douter, mais faites comme bon vous semble, monsieur Poirot. Si vous pouvez y voir clair dans cette embrouille, moi pas. Je suis vaincu, je l'avoue. De toute façon, j'ai d'autres chats à fouetter.

S'il espérait éveiller leur curiosité, il en fut pour ses frais. M. Satterthwaite parut bien un peu intrigué, mais Poirot resta plongé dans ses pensées.

— Bon ! eh bien, je vous laisse, reprit le comédien. Ah ! juste une chose. Je suis inquiet pour... Mlle Wills.

— À quel sujet ?

— Elle est partie.

— Partie ? fit Poirot, les yeux ronds. Partie où ?

— Personne ne le sait... Je me posais des questions, après avoir reçu votre télégramme. Comme je vous l'ai dit, j'avais la conviction que cette femme savait quelque chose, et j'ai voulu tenter ma chance une dernière fois. Je suis donc allé chez elle. Je suis arrivé vers neuf heures et demie pour apprendre qu'elle avait levé le camp. Elle devait passer la journée en ville, paraît-il. Puis sa famille a reçu un télégramme dans la soirée, disant qu'elle ne rentrerait pas avant un jour ou deux mais qu'on ne devait pas s'inquiéter.

— Mais ils se sont inquiétés ?

— J'en ai eu l'impression. Figurez-vous qu'elle n'avait pas pris de bagages.

— Bizarre, murmura Poirot.

— N'est-ce pas ? À croire que... enfin, je ne sais pas. C'est tout de

même curieux.

— Je l'avais prévenue. D'ailleurs, j'avais prévenu tout le monde. Souvenez-vous : « Parlez, et parlez tout de suite. »

— Oui, oui ! Vous pensez qu'elle aussi... ?

— J'ai mon idée. Pour l'instant, je préfère la garder pour moi.

— D'abord Ellis, le maître d'hôtel. Maintenant Mlle Wills. Où est Ellis ? C'est incroyable que la police ne lui ait pas encore mis la main dessus.

— Ils n'ont pas cherché le corps là où il fallait, répondit Poirot.

— Alors, vous êtes de l'avis de Pomme ? Vous pensez qu'il est mort ?

— On ne le reverra pas vivant.

— Bon sang ! s'exclama sir Charles. Mais c'est un vrai cauchemar ! Je n'y comprends plus rien.

— C'est parfaitement cohérent et logique, au contraire.

— C'est vous qui le dites ! fit sir Charles, stupéfait.

— Certainement. J'ai un esprit méthodique, vous savez.

— Je ne vous comprends pas.

M. Satterthwaite ne cachait pas son étonnement, lui non plus.

— Et moi, quelle sorte d'esprit ai-je donc ? reprit sir Charles, légèrement vexé.

— Vous êtes un comédien, sir Charles. Vous avez un esprit imaginatif, original. Vous recherchez les effets dramatiques. M. Satterthwaite, lui, a l'esprit du dilettante. Il observe les personnages, il sent les atmosphères. Moi, je suis plus prosaïque. Je vois les faits tels qu'ils sont, sans fard ni paillettes.

— Alors, nous devons nous en remettre à vous ?

— Je le pense. Pendant vingt-quatre heures.

— Eh bien, bonne chance. Et bonne nuit.

Tandis qu'ils s'éloignaient ensemble, sir Charles dit à M. Satterthwaite, non sans une certaine froideur :

— Il ne se prend pas pour n'importe qui, ce type !

M. Satterthwaite sourit. Décidément, le comédien n'appréciait pas de renoncer au premier rôle.

— À quoi faisiez-vous allusion, tout à l'heure, quand vous disiez que vous aviez d'autres chats à fouetter, sir Charles ?

Le visage de sir Charles prit une expression un peu niaise qui était familière à M. Satterthwaite, car il avait eu l'occasion d'assister à de nombreux mariages à Hanover Square.

— Eh bien, pour ne rien vous cacher, je... euh... enfin, Pomme et moi...

— Je suis ravi de l'apprendre. Toutes mes félicitations.

— Je sais que je suis trop vieux pour elle...

— Cela ne semble pas être son avis... et c'est à elle d'en juger.

— Vous êtes bien bon, Satterthwaite. Entre nous, je m'étais mis en tête qu'elle avait le béguin pour le jeune Manders.

— Oh ! qu'est-ce qui a pu vous faire penser ça ? demanda M. Satterthwaite innocemment.

— En tout cas, répondit sir Charles avec conviction, ce n'est pas le cas...

MLLE MILRAY

Poirot ne put profiter des vingt-quatre heures sans interruption qu'il avait escomptées.

À 11 h 20, le lendemain matin, Pomme entra sans se faire annoncer. À sa grande stupeur, elle trouva le détective occupé à construire un château de cartes. Devant le regard de mépris qu'elle lui lança, Poirot se sentit obligé de se justifier :

— N'allez pas croire que je sois retombé en enfance. Non, non, mademoiselle. J'ai toujours trouvé très stimulant pour l'esprit de construire des châteaux de cartes. C'est une vieille habitude, chez moi, et ce matin, à la première heure, je suis allé m'acheter un jeu. Malheureusement, je me suis trompé, ce ne sont pas de vraies cartes. Mais elles font l'affaire quand même.

La jeune fille examina de plus près l'édifice en carton et éclata de rire.

— Mon Dieu ! On vous a vendu un jeu des sept familles.

— Les sept familles, dites-vous ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Oh ! un jeu pour les enfants.

— Bah ! on peut en faire des châteaux tout de même.

Pomme ramassa quelques cartes sur la table et les regarda avec attendrissement.

— *Master Bun*, le fils du boulanger – ça a toujours été mon préféré. Et *Mme Mug*, la femme du laitier. Oh ! mon Dieu ! mais c'est moi.

— Tiens, vous vous reconnaissez dans cette drôle d'image ?

— C'est à cause du nom.

La stupéfaction de Poirot l'amusa. Elle s'expliqua.

— Ah ! c'est donc à cela que sir Charles faisait allusion, hier soir, dit-il. Je me demandais... Mugg... Oh ! mais bien sûr, *mug* ! Ça veut dire « corniaud » en argot, c'est ça ? Vous allez changer de nom... et vous n'aimeriez pas beaucoup vous appeler lady Mugg, hein ?

— En tout cas, pouffa Pomme, félicitez-moi.

— Tous mes vœux de bonheur, mademoiselle. Non pas le bonheur éphémère de la jeunesse, mais celui qui dure, celui qui est bâti sur du roc.

— Je dirai à Charles que vous le traitez de roc. Mais venons-en à l'objet de ma visite. Je n'ai pas cessé de réfléchir à la coupure de presse qu'Oliver a laissé tomber de son portefeuille. Vous savez, celle que Mlle Wills a ramassée. De deux choses l'une : soit Oliver ment sans vergogne en affirmant ne pas s'en souvenir, soit elle n'a *jamais été* dans son portefeuille. Il a laissé tomber un bout de papier quelconque et Mlle Wills lui a rendu, à la place, l'article sur la nicotine.

— Et pourquoi aurait-elle fait ça, mademoiselle ?

— Pour s'en débarrasser. Elle l'a refilé à Oliver.

— Autrement dit, ce serait elle l'assassin ?

— Oui.

— Et son mobile ?

— Ça, ne me le demandez pas. Peut-être qu'elle est folle. Les gens doués sont souvent un peu timbrés. Je ne vois pas d'autre raison. En fait, je ne vois aucun mobile nulle part.

— Décidément, nous sommes dans l'impasse. Car c'est ça la vraie question, celle que je ne cesse de me poser. *Quel mobile se cache derrière la mort de M. Babbington* ? Quand j'aurai la réponse, l'affaire sera résolue.

— Vous ne pensez pas que la folie...

— Non, mademoiselle... du moins pas la folie au sens où vous l'entendez. Il y a une raisonnet je dois la trouver.

— Eh bien, au revoir. Désolée de vous avoir dérangé. C'était juste une idée qui m'était venue comme ça. Il faut que je me dépêche. J'accompagne sir Charles à la générale du *Petit chien qui riait*... vous savez, la pièce que Mlle Wills a écrite pour Angela Sutcliffe. La première est pour demain soir.

— Saperlipopette ! s'écria Poirot.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Il y a quelque chose qui vous passe par la tête ?

— Ça, vous pouvez le dire. Vous venez de me donner une idée ! Une idée géniale ! Faut-il que j'aie été aveugle... aveugle...

Pomme en demeura interdite. S'apercevant de la bizarrerie de son attitude, Poirot reprit contenance et lui tapota l'épaule.

— Vous me croyez devenu fou. Pas du tout, pas du tout. Je vous écoutais. Vous allez voir *Le petit chien qui riait*, avec Angela Sutcliffe dans le rôle principal. Eh bien, allez-y et ne faites pas attention à ce que j'ai dit.

La jeune fille se retira, perplexe. Resté seul, Poirot se mit à faire les cent pas dans sa chambre en marmottant. Ses yeux lançaient des reflets verts, comme ceux d'un chat.

— Mais bien sûr... ça explique tout. Un mobile curieux... très curieux même... C'est bien la première fois... Pourtant, ça se tient et, vu les circonstances, ça n'a rien de surprenant. Oui, une bien étrange affaire...

Il balaya d'un geste les cartes en équilibre sur la table.

— Au diable les sept familles ! Le problème est résolu. Il ne reste plus qu'à agir.

Il empoigna son chapeau, enfila son pardessus et descendit. Le groom lui appela un taxi et il donna au chauffeur l'adresse de l'appartement de sir Charles.

L'ascenseur étant occupé, il entreprit de monter à pied. Comme il arrivait au deuxième étage, la porte de l'appartement de sir Charles s'ouvrit. Mlle Milray sortait.

— Vous ! s'écria-t-elle en sursautant.

— Moi ! répondit-il, affable. Ou bien « Je » ? J'oublie parfois comment on dit dans votre étrange langage. Les Anglais disent-ils « Je » ou disent-ils « Moi » ?

— Sir Charles est absent, fit-elle, exaspérée. Il est au Théâtre Babylon avec Mlle Lytton Gore.

— Ce n'est pas sir Charles que je cherche, c'est ma canne, que j'ai oubliée l'autre jour.

— Dans ce cas, sonnez et demandez à Mlle Temple. Je suis pressée, excusez-moi. J'ai un train à prendre. Je vais dans le Kent... chez ma mère.

— Je comprends. Je ne voudrais pas vous retarder, chère mademoiselle.

Il lui céda le passage et elle dévala l'escalier, une petite mallette à la main.

Mais, quand elle eut disparu, Poirot sembla oublier le but de sa visite. Au lieu de sonner, il fit demi-tour et redescendit. Il atteignit la porte d'entrée juste à temps pour voir Mlle Milray monter dans un taxi. Un autre taxi arrivait. Poirot le héla et demanda au chauffeur de

suivre la première voiture.

Il ne fut nullement surpris de la voir s'arrêter devant la gare de Paddington, bien qu'il n'y eût là aucun train à destination du Kent. Il se rendit directement au guichet et demanda un aller-retour pour Loomouth. Le train partit cinq minutes plus tard. Remontant le col de son pardessus car il faisait froid, Poirot alla se pelotonner dans le coin d'un compartiment de première classe.

Ils arrivèrent à Loomouth vers 5 heures. Déjà, la nuit tombait. Un peu à l'écart, Poirot entendit l'aimable porteur de la petite gare saluer Mlle Milray.

— Hé ! bonsoir, mademoiselle. On ne vous attendait pas. Sir Charles est là ?

— Je suis venue à l'improviste, répondit-elle. Je repars demain matin. J'ai quelques affaires à prendre. Non, je n'ai pas besoin d'un taxi, merci. Je prendrai le sentier de la falaise.

L'obscurité s'épaississait. Mlle Milray gravit d'un pas pressé le sentier tortueux, tandis qu'Hercule Poirot cheminait à bonne distance derrière elle, silencieux comme un chat. En arrivant au *Nid de Corneilles*, la secrétaire de sir Charles sortit une clef de son sac et ouvrit la porte latérale, qu'elle ne prit pas la peine de refermer. Au bout d'un instant, elle réapparut avec une clef rouillée et une torche électrique. Poirot se dissimula derrière un buisson.

Elle fit le tour de la maison et, suivie de loin par le détective, prit un chemin envahi par l'herbe folle. Elle monta jusqu'à l'une de ces vieilles tours de pierre qu'on aperçoit de loin en loin sur cette côte. Celle-ci semblait plutôt délabrée mais un rideau pendait à la fenêtre. Mlle Milray glissa la clef dans la serrure de la lourde porte en bois.

Il y eut un bruit métallique, le battant pivota en grinçant sur ses gonds et elle entra en s'éclairant de sa torche.

Poirot accéléra le pas et se faufila sans bruit derrière elle. Le faisceau de la lampe illuminait des cornues de verre, un bec Bunsen et divers appareils.

Mlle Milray avait empoigné une barre de fer. Au moment où elle l'élevait au-dessus de la cornue, une main retint son bras. Elle poussa un cri de surprise et se retourna.

Les yeux verts de félin d'Hercule Poirot étaient fixés sur elle.

— Vous ne pouvez pas faire cela, chère mademoiselle. Car ce sont des pièces à conviction que vous vous apprêtez à détruire.

RIDEAU

On avait éteint les appliques murales et seule une lampe à abat-jour rose éclairait la silhouette d'Hercule Poirot. Il y avait quelque chose de symbolique dans cet éclairage. Le détective était assis dans un grand fauteuil et la lumière était braquée sur lui, reléguant dans l'ombre sir Charles, M. Satterthwaite et Pomme Lytton Gore – son public.

Hercule Poirot parlait comme dans un rêve, sans s'adresser à personne en particulier.

— Reconstituer le crime, tel est le but du détective, disait-il. Pour cela, il faut assembler les faits l'un après l'autre, comme dans la construction d'un château de cartes. Et, lorsqu'ils ne concordent pas – lorsque les cartes ne tiennent pas en équilibre –, il faut repartir de zéro si l'on ne veut pas voir s'écrouler tout l'échafaudage...

» Comme je le disais l'autre jour, il existe différents types d'esprit. Il y a l'esprit dramatique – celui du metteur en scène, qui cherche à donner l'impression de la réalité au moyen d'artifices –, celui du spectateur – qui se laisse prendre à ces artifices –, l'esprit romantique de la jeunesse et, finalement, mes amis, il y a l'esprit prosaïque – celui qui ne voit que la toile peinte d'un décor de théâtre là où les autres voient une mer bleue et des mimosas.

» C'est ainsi que j'en arrive à la mort de Stephen Babbington, en août dernier. Ce soir-là, sir Charles Cartwright avait avancé l'hypothèse d'un meurtre. Je l'avais éliminé pour deux raisons : primo, je n'arrivais pas à croire qu'un homme comme Stephen Babbington ait pu être assassiné ; secundo, je ne voyais pas comment le poison avait pu être administré à une personne en particulier, vu les circonstances.

» Je reconnais à présent que sir Charles avait raison et que j'avais

tort. J'avais tort parce que je regardais le crime dans une optique complètement erronée. J'ai soudain découvert le bon angle de vision, il y a vingt-quatre heures à peine. Et permettez-moi de vous dire que, sous cet angle, le meurtre de Stephen Babbington est à la fois logique et possible.

» Mais ne brûlons pas les étapes. Laissez-moi vous conduire pas à pas le long du chemin qui m'a mené jusque-là. La mort de Stephen Babbington est, si vous me permettez une image, le premier acte de notre drame. Le rideau tombe lorsque nous quittons tous le *Nid de Corneilles*.

» Le second acte commence à Monte-Carlo, lorsque M. Satterthwaite me fait lire l'article relatant la mort de sir Bartholomew. Il est clair, dès lors, que c'est moi qui me suis trompé et non sir Charles. Stephen Babbington et sir Bartholomew Strange ont été assassinés l'un et l'autre, et ces deux meurtres constituent les deux aspects d'un seul et même crime. Un troisième meurtre viendra compléter la série : celui de Mme de Rushbridger. Il fallait donc trouver un lien logique entre ces trois assassinats, c'est-à-dire un coupable unique à qui profitaient les trois morts.

» Ce qui me gênait le plus, dans cette affaire, je ne vous le cacherai pas, c'était que le meurtre de sir Bartholomew Strange fût survenu *après* celui de Stephen Babbington. En effet, en considérant ces trois meurtres sans tenir compte ni du temps ni de l'espace, c'est-à-dire par ordre d'importance et non par ordre chronologique, tout semblait désigner celui de sir Bartholomew comme le crime principal et les deux autres comme des événements secondaires, si l'on peut dire. Mais, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, les choses ne se présentent pas toujours comme on le voudrait, et c'est le révérend Babbington qui a été tué le premier. Il était alors légitime de penser que le second meurtre était la conséquence du premier et que la clef de l'énigme se trouvait dans le premier assassinat.

» J'ai aussitôt songé à l'éventualité d'une erreur sur la personne. Était-il possible que M. Babbington eût été empoisonné à la place de sir Bartholomew ? Cela se tenait mais j'ai bien vite été forcé d'abandonner cette idée. En effet, quiconque connaissait un tant soit peu sir Bartholomew savait qu'il ne buvait jamais de cocktail.

» Autre éventualité : et si le révérend Babbington avait été empoisonné par erreur – à la place d'un autre invité – lors de cette première soirée ? Las, je n'ai pu trouver aucun élément qui vienne étayer cette thèse. Par là même, je fus ramené à la conclusion que le meurtre de Stephen Babbington était bel et bien *intentionnel*. Le hic, c'est que je butais alors contre un obstacle insurmontable : l'apparente impossibilité d'un tel fait.

» Il faut toujours commencer une enquête par les considérations les plus élémentaires. Si M. Babbington était bien la personne visée, qui était en mesure d'empoisonner son cocktail ? À première vue, deux personnes seulement : sir Charles et sa bonne, Mlle Temple. Mais si l'un ou l'autre pouvait assez facilement ajouter du poison dans le verre, il leur était impossible, en revanche, de forcer M. Babbington à choisir ce verre en particulier. Mlle Temple aurait pu s'arranger, en déployant des trésors d'habileté, pour lui offrir le dernier verre restant sur le plateau, et sir Charles aurait pu lui remettre le verre de la main à la main. Mais aucune de ces deux éventualités ne s'est produite. On avait vraiment l'impression que c'était le hasard – le pur hasard – qui avait fait échoir ce verre entre les mains de Stephen Babbington.

» Bien. Donc, seuls sir Charles et Mlle Temple avaient manipulé les verres au *Nid de Corneilles*. Mais à l'*Abbaye* ? Étaient-ils présents ? Non. Alors, qui avait pu trafiquer le porto de sir Bartholomew ? L'insaisissable maître d'hôtel, Ellis, et son aide, la bonne qui servait à table ? Les invités ? C'était risqué, certes, mais n'importe lequel d'entre eux aurait pu s'introduire en catimini dans la salle à manger et verser la nicotine dans le verre à porto.

» Quand je vous ai rejoints au *Nid de Corneilles*, vous aviez déjà dressé une liste des personnes présentes aux deux dîners. Je peux vous avouer maintenant que j'ai écarté d'emblée les quatre premiers noms de cette liste, à savoir les Dacres, Mlle Sutcliffe et Mlle Wills.

» La raison en est simple : aucune de ces quatre personnes ne pouvait savoir à l'avance que Stephen Babbington assisterait au dîner. Or, le choix de la nicotine comme arme du crime montre qu'il s'agissait d'un plan prémédité dans tous ses détails : ce n'est pas le genre de chose qu'on imagine au pied levé. Restaient les trois autres noms : lady Mary, Mlle Lytton Gore et M. Oliver Manders. Suspects peu probables, mais plausibles. Ils étaient de Loomouth, ils pouvaient fort bien avoir quelque raison secrète de vouloir supprimer le pasteur, et avoir choisi cette soirée pour mettre leur plan à exécution.

» Cependant, aucun indice ne permettait de soupçonner qu'ils l'aient fait.

» M. Satterthwaite, il me semble, avait suivi à peu près le même raisonnement que moi. Il avait arrêté ses soupçons sur Oliver Manders et je dois dire que ce jeune homme faisait un suspect idéal. Il paraissait très nerveux ce soir-là, ses problèmes personnels lui faisaient voir la vie sous un jour plutôt noir, il souffrait d'un complexe d'infériorité peu commun – moteur de bien des crimes –, il traversait une période difficile de la vie d'un homme, et il avait eu une dispute assez violente avec M. Babbington. En outre, son entrée à l'*Abbaye* – si j'ose dire – avait été des plus remarquées. Ajoutez à cela son

incroyable histoire de lettre soi-disant envoyée par sir Bartholomew, plus l'article de journal sur la nicotine découvert par Mlle Wills.

» Bref, Oliver Manders faisait un parfait suspect numéro un.

» C'est alors, mes amis, que mon intuition a tiré la sonnette d'alarme. Il semblait assez clair et logique que le coupable fût l'une des personnes présentes lors des deux dîners, autrement dit l'une des sept dont le nom figurait sur la liste. Cela tombait sous le sens, mais cette évidence, voyez-vous, commençait à me paraître fabriquée de toutes pièces. C'était cousu de fil blanc. J'avais l'impression de me trouver devant un décor de théâtre et non devant la réalité. Un criminel vraiment malin se serait avisé tout de suite que le fait de figurer sur cette liste le désignerait à coup sûr comme l'un des suspects, et il – ou elle – se serait donc arrangé pour ne pas y figurer.

» En d'autres termes, l'assassin de Stephen Babbington et de sir Bartholomew Strange était bien présent lors des deux dîners, mais pas en apparence.

» Question : qui se trouvait sur les lieux du crime la première fois et non la deuxième ? Sir Charles Cartwright, M. Satterthwaite, Mme Babbington et Mlle Milray.

» Lequel ou laquelle des quatre aurait été présent à la seconde réception sous une identité d'emprunt ? Sir Charles et M. Satterthwaite étaient dans le sud de la France, Mme Babbington à Loomouth, Mlle Milray à Londres. Cela pouvait être l'une des deux femmes. Mais Mlle Milray aurait-elle pu venir à l'*Abbaye* sans être reconnue ? Elle a une physionomie très particulière, difficile à masquer et qu'on n'oublie pas facilement. J'ai donc écarté cette éventualité. Idem pour Mme Babbington.

» Restaient M. Satterthwaite et sir Charles Cartwright. M. Satterthwaite pouvait-il se trouver là *incognito* ? On peut l'envisager, mais c'est peu probable. En revanche, avec sir Charles, c'est une tout autre affaire. Sir Charles est comédien, habitué à jouer un rôle. Mais quel rôle ?

» C'est alors que j'ai repensé à notre maître d'hôtel, Ellis.

» Bien énigmatique, cet Ellis. Il apparaît comme par enchantement deux semaines avant le crime et s'évanouit dans la nature aussitôt après. Comment a-t-il pu s'évaporer de la sorte ? Très simple : *parce qu'il n'existait pas*. Ellis est un personnage de théâtre, fictif, irréel.

» Comment était-ce possible, me direz-vous ? Après tout, le personnel de l'*Abbaye* connaissait sir Charles, et sir Bartholomew était son ami intime. Je passe sur le personnel. Sur ce plan, sir Charles ne courait aucun risque : si d'aventure l'un des domestiques l'avait reconnu, il suffisait de présenter la chose comme une innocente petite

farce et on n'en parlait plus. En outre, c'était pour lui un excellent test : si, au bout de quinze jours, personne ne l'avait démasqué, le tour était joué. Rappelez-vous ce que les domestiques ont dit de lui : il avait des manières, il avait servi dans les meilleures maisons et connaissait toutes sortes de potins mondains. Ce qui n'était pas difficile. Mais ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est la remarque d'Alice, la bonne : "Il n'organisait pas son travail comme les autres maîtres d'hôtel que j'ai connus." Quand ces propos m'ont été rapportés, j'ai senti que j'avais raison.

» Mais, avec sir Bartholomew, c'était une autre paire de manches. On imagine difficilement que son ami ait pu le mystifier. Non, il fallait nécessairement qu'il soit informé de la supercherie. Avions-nous un indice ? Assurément, grâce à la perspicacité de M. Satterthwaite, qui s'est tout de suite étonné de la remarque facétieuse de sir Bartholomew : "Vous êtes un type bien, Ellis. Un maître d'hôtel de premier ordre", ou quelque chose dans ce goût-là. Cela ne cadrerait pas du tout avec les manières habituelles de sir Bartholomew vis-à-vis de ses domestiques. Mais cela devenait parfaitement compréhensible *si le maître d'hôtel était sir Charles et si sir Bartholomew était dans le coup.*

» Une farce : voilà comment sir Bartholomew voyait les choses. C'était une plaisanterie, peut-être même un pari, qui devait se terminer par des éclats de rire devant l'assistance médusée – d'où la bonne humeur de sir Bartholomew et sa promesse d'une "surprise". Ici encore, sir Charles jouait sur du velours : si l'un des invités l'avait reconnu, il pouvait toujours reprendre ses billes, comme on dit. La plaisanterie tombait à l'eau, et après ? Rien de bien méchant. Mais personne n'a prêté attention au maître d'hôtel un peu voûté, avec ses favoris, ses yeux charbonneux et sa tache de naissance peinte sur le poignet. Un détail très subtil, cette tache, mais qui a complètement raté son but, tout simplement parce que la plupart des gens n'ont aucun sens de l'observation ! Pensez donc : cette marque devait être le fameux signe particulier qui permet d'identifier à coup sûr le coupable dans les romans policiers. Et, en quinze jours, personne ne l'a remarquée ! Seule Mlle Wills, à qui rien n'échappe, s'en est aperçue. Mais nous y reviendrons.

» Que se passe-t-il ensuite ? Sir Bartholomew meurt. Cette fois, l'hypothèse d'une mort naturelle est aussitôt écartée. On appelle la police qui interroge Ellis et les autres. Dans la nuit, "Ellis" file par le passage secret, reprend sa véritable identité et, deux jours plus tard, il se promène dans les jardins de Monte-Carlo, prêt à feindre la surprise la plus totale lorsqu'il apprend la mort de son cher ami.

» Remarquez bien, il ne s'agissait que d'une hypothèse. Je n'avais aucune preuve, mais tout concordait. Mon château de cartes était

solide. Les lettres de chantage dans la chambre d'Ellis ? C'est sir Charles lui-même qui les a découvertes !

» Et cette prétendue lettre de sir Bartholomew Strange demandant à Oliver Manders de simuler un accident, me direz-vous ? Facile : c'est sir Charles qui l'a écrite. Si Manders ne l'avait pas détruite lui-même, "Ellis" pouvait s'en charger sans difficulté, au moment où il débarrassait le jeune homme de ses affaires. De même pour l'article de journal : quoi de plus simple, pour un maître d'hôtel, que de le glisser dans le portefeuille de l'invité ?

» Venons-en maintenant à la troisième victime : Mme de Rushbridger. À quel moment entendons-nous parler d'elle pour la première fois ? Lorsqu'on nous rapporte la plaisanterie que sir Bartholomew a adressée à son prétendu maître d'hôtel. Cette plaisanterie, tellement peu dans les manières du médecin, risque de dévoiler le pot aux roses ; il faut absolument détourner nos soupçons. Que fait sir Charles ? Avec beaucoup de présence d'esprit, il s'informe du contenu du message – un message bien innocent : une patiente vient d'arriver à la clinique. Aussitôt, il cherche à attirer l'attention sur cette inconnue, pour faire oublier le maître d'hôtel. Il se rend à la clinique, questionne l'infirmière en chef et apprend que Mme de Rushbridger est amnésique. Magnifique : il va pouvoir se servir d'elle pour nous lancer sur une fausse piste.

» Examinons ensuite le rôle joué par Mlle Wills. Elle a une curieuse personnalité. Elle fait partie de ces gens que personne ne remarque. Elle n'est ni jolie ni spirituelle, ni même particulièrement sympathique. Quelconque, en somme. Mais elle n'a pas les yeux dans sa poche et sait faire travailler sa matière grise. Elle se sert de sa plume pour prendre sa revanche sur le monde. J'ignore si elle a remarqué quoi que ce soit d'anormal au sujet du maître d'hôtel, mais je suis sûr qu'elle a été la seule à faire réellement attention à lui. Le lendemain du meurtre, son insatiable curiosité la pousse à fouiner, comme dit la gouvernante. Elle s'introduit dans la chambre de Dacres, furète à l'office, etc., comme un chien flairant sa proie.

» C'était bien assez pour que sir Charles commence à se méfier. Voilà pourquoi il a tellement insisté pour se charger personnellement de son interrogatoire. Leur entretien l'a rassuré et a même apporté de l'eau à son moulin : enfin quelqu'un qui avait repéré la tache de naissance ! Hélas ! elle était plus fine observatrice qu'il ne le croyait. Je ne pense pas qu'elle ait fait aussitôt le rapprochement entre sir Charles et le maître d'hôtel. Tout au plus celui-ci lui avait-il vaguement rappelé quelqu'un. Mais quand sir Charles s'est mis à la questionner, elle en a eu la brusque révélation. Sir Charles et Ellis n'étaient qu'une seule et même personne ! C'est pourquoi elle lui a

demandé de rejouer la scène devant elle en faisant semblant de lui tendre un plat de légumes. Non pas pour savoir si la tache était sur le poignet droit ou gauche – elle s’en souvenait très bien –, mais pour pouvoir examiner ses *mains*. Car ce n’était pas le visage d’Ellis qui l’avait frappée lors du dîner, mais ses mains.

» La vérité lui saute aux yeux. Mais c’est une femme un peu spéciale. Elle aime garder pour elle ce qu’elle sait. En outre, rien ne lui permet d’affirmer que sir Charles a tué son ami. Qu’il se soit déguisé en maître d’hôtel n’en fait pas pour autant un assassin. Même innocent, il peut avoir gardé le silence pour ne pas se mettre dans une situation compromettante.

» Donc, Mlle Wills ne dit rien. Mais sir Charles s’inquiète. L’expression méchante et satisfaite qu’il a surprise sur son visage en la quittant le tracasse. Elle sait quelque chose. Mais quoi ? Cela le concerne-t-il ? Comment savoir ? En tout cas, il a le sentiment que c’est en rapport avec Ellis. D’abord M. Satterthwaite, maintenant Mlle Wills. Décidément, il devient urgent de détourner les soupçons de ce point capital. Il faut impérativement orienter l’enquête vers une autre piste. Et il imagine un plan – simple, audacieux, propre à mystifier tout le monde définitivement, croit-il.

» Sir Charles a dû se lever de bonne heure le jour de ma sherry-party. Il est allé à Melfort et, déguisé en vagabond, a confié un télégramme à un garçonnet. Puis il est rentré à Londres juste à temps pour jouer le rôle que je lui avais attribué dans ma petite comédie. Entre-temps, il a fait autre chose : *il a envoyé une boîte de chocolats à une dame qu’il n’avait jamais vue et dont il ignorait tout...*

» Vous savez ce qui s’est passé dans la soirée. J’étais convaincu que Mlle Wills soupçonnait sir Charles et je l’ai observée attentivement quand il nous a joué sa “grande scène de la mort subite”. Devant sa stupeur, je n’ai plus eu aucun doute. Mlle Wills suspectait sir Charles d’être l’assassin et, lorsqu’elle l’a vu s’effondrer, elle a cru qu’elle s’était trompée sur toute la ligne.

» Mais elle n’en courait pas moins un grave danger. Un homme qui a tué deux fois ne va pas s’arrêter là. C’est pourquoi j’ai lancé mon avertissement solennel. Dans la nuit, j’ai eu une conversation téléphonique avec Mlle Wills et, sur mon conseil, elle a quitté son domicile à la première heure, le lendemain. Depuis, elle réside ici, dans cet hôtel. Mes craintes étaient fondées puisque, le soir de sa visite à Gilling, sir Charles s’est rendu à Tooting. Trop tard. L’oiseau s’était envolé.

» De son point de vue, toutefois, son plan avait marché comme sur des roulettes. Mme de Rushbridger avait une importante révélation à nous faire, et on l’avait assassinée pour l’empêcher de parler. Quel

rebondissement, quel coup de théâtre ! Exactement comme dans les romans et les films policiers ! Encore et toujours du carton-pâte, du trompe-l'œil, de la mise en scène.

» Mais moi, Hercule Poirot, je ne m'y suis pas laissé prendre. M. Satterthwaite pensait que Mme de Rushbridger avait payé le prix de son silence. « À moins que ce ne fût celui de son *ignorance* », lui avais-je rétorqué. Or il s'en était étonné, mais il aurait dû voir la vérité : Mme de Rushbridger a été tuée justement parce qu'elle ne savait *rien*. Parce qu'elle était en tout étrangère au crime. Pour que le stratagème de sir Charles réussisse, il fallait qu'elle soit morte. Et c'est ainsi qu'une inconnue, parfaitement innocente, a été assassinée...

» Pourtant, alors qu'il croyait triompher, sir Charles a commis une erreur colossale, digne d'un gamin ! Le télégramme m'était adressé à moi, Hercule Poirot, au *Ritz*. Or, Mme de Rushbridger ne pouvait pas savoir que je jouais le moindre rôle dans cette affaire ! Personne ne le savait dans son entourage. Une erreur de gamin, je vous dis.

» Donc, à ce stade de l'enquête, je connaissais l'identité de l'assassin. Mais j'ignorais encore son mobile.

» Je réfléchissais.

» Et j'en revenais toujours au même point : le meurtre principal, celui dont tout découlait, était celui de sir Bartholomew Strange. Quelle raison sir Charles pouvait-il avoir de tuer son vieil ami ? Pouvais-je imaginer un mobile ? Il me semblait que oui...

Un profond soupir troubla le silence. Sir Charles s'était levé lentement et s'approchait de la cheminée. Il s'arrêta devant Poirot, une main sur la hanche, et le toisa. Son attitude – M. Satterthwaite aurait pu vous le dire – était tout à fait celle de lord Eaglemount – un personnage qu'il avait si souvent incarné à la scène – accablant de son mépris l'avocat retors qui avait réussi à le convaincre de fraude. Il était l'aristocrate dans toute sa splendeur, regardant de haut l'ignoble canaille.

— Vous avez décidément une imagination extraordinaire, monsieur Poirot, fit-il. Il va sans dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans vos fariboles. Vous ne manquez pas de culot. Comment osez-vous ? C'est un abominable tissu de mensonges. Mais continuez, je vous prie, vous m'intéressez. Voyons ce que vous aller inventer maintenant. Quel mobile avais-je de tuer mon ami d'enfance ?

Hercule Poirot, l'incarnation du bourgeois, leva les yeux vers l'aristocrate. Il reprit, d'un ton plus rapide, mais ferme :

— Sir Charles, en français nous disons : *Cherchez la femme*. C'est là que je l'ai trouvé, mon mobile. Je vous avais vu avec Mlle Lytton Gore. Vous en étiez amoureux, c'était clair ; vous l'aimiez de cet

amour terrible et passionné qu'une jeune fille innocente peut inspirer à un homme d'âge mûr.

» Elle, de son côté, avait succombé au culte du héros. Vous n'aviez qu'un mot à dire pour qu'elle vous tombe dans les bras. Vous ne l'avez pas fait. Pourquoi ?

» Vous avez laissé entendre à votre ami, M. Satterthwaite, que vous étiez un amoureux transi incapable de lire dans le cœur de celle qu'il aime. Vous avez fait semblant de croire qu'elle était amoureuse d'Oliver Manders. Allons donc ! sir Charles. Vous avez vécu, vous avez une grande expérience des femmes. Vous n'avez pas été dupe un seul instant. Vous saviez parfaitement que Mlle Lytton Gore vous adorait. Alors, pourquoi ne pas l'avoir épousée, puisque c'était ce que vous vouliez ?

» Sans doute y avait-il un obstacle. Lequel ? Une seule explication possible : vous étiez déjà marié. Alors, pourquoi tout le monde vous croyait-il célibataire ? Parce que ce mariage remontait presque à la nuit des temps, avant même que vous ne soyez devenu le jeune acteur prometteur dont on commençait à parler.

» Qu'était-il advenu de votre femme ? Pourquoi personne ne la connaissait-il ? Puisque vous viviez séparés, il y avait toujours la solution du divorce. Même si elle était catholique, ou opposée au divorce pour une raison quelconque, vous pouviez faire valoir la séparation de corps et obtenir gain de cause.

» Mais il existe, dans ce pays, une loi impitoyable. Seules deux clauses interdisent le divorce. Premièrement, lorsque l'épouse est sous le coup d'une peine d'emprisonnement à vie ; deuxièmement, lorsqu'elle est enfermée dans un asile d'aliénés. Alors, que faire ? Il vous restait un espoir : tabler sur l'ancienneté de ce mariage. Tout cela remontait si loin que plus personne n'en savait rien. Dans ces conditions, vous aviez les mains libres. Rien ne vous empêchait d'épouser Mlle Lytton Gore, en lui cachant la vérité.

» Évidemment, il suffisait qu'une seule personne fût au courant pour que votre beau projet tombe à l'eau... un ami d'enfance, par exemple, quelqu'un qui vous connaissait depuis toujours. Sir Bartholomew était un honorable médecin, un homme d'une totale probité. Par sympathie pour vous, il pouvait fermer les yeux sur une liaison illégitime, mais de là à vous laisser devenir bigame et entraîner dans l'aventure une innocente jeune fille, il y avait un pas qu'il n'aurait pas franchi.

» Pour épouser Mlle Lytton Gore, vous deviez supprimer sir Bartholomew Strange...

— Et ce pauvre vieux Babbington ? Il était au courant aussi, peut-être ? s'esclaffa sir Charles.

— C'est ce que j'ai cru au début. Mais je me suis rapidement aperçu que je n'avais aucune preuve pour étayer ma théorie. En outre, je butais toujours sur le même problème : vous pouviez mettre du poison dans le cocktail, mais vous ne pouviez pas forcer une personne en particulier à choisir le verre fatal.

» J'étais dans l'impasse. Et soudain, au détour de la conversation, un mot de Mlle Lytton Gore me dessilla les yeux.

» Le poison n'était pas destiné à Stephen Babbington, mais à *n'importe lequel* des invités présents, à trois exceptions près – à savoir Mlle Lytton Gore, à qui vous avez galamment tendu un cocktail intact, vous-même et sir Bartholomew Strange, qui n'en buvait jamais.

— C'est insensé ! s'écria M. Satterthwaite. Pour quelle raison aurait-il fait cela ? Je n'en vois aucune.

Poirot se tourna vers lui et reprit, triomphant :

— Il y en a pourtant bien une. Et des plus étranges... C'est la première fois que je rencontre un pareil mobile chez un assassin. Le meurtre de Stephen Babbington n'était ni plus ni moins qu'une *répétition générale*.

— Quoi ?

— Vous avez bien entendu. Sir Charles est un comédien. Il suit son instinct d'homme de théâtre. Il a voulu tester son public avant de se lancer. Il ne risquait rien. Personne ne pouvait le soupçonner : d'une part, parce qu'il n'avait aucun mobile apparent, d'autre part parce qu'on avait la preuve qu'il lui était impossible de destiner le verre empoisonné à une personne en particulier. Et cette répétition générale s'est très bien passée. M. Babbington est mort et l'on n'y a vu que du feu. C'est sir Charles lui-même qui a jeté le doute dans nos esprits, pour voir comment nous réagirions. Et il a été très satisfait de constater que nul ne croyait à un meurtre. De même, la substitution du verre est passée comme une lettre à la poste. Dès lors, il pouvait être sûr de son coup : quand viendrait le moment de frapper pour de bon, tout marcherait comme sur des roulettes.

» Comme vous le savez, les choses ont pris un tour un peu différent. La deuxième fois, un médecin présent sur les lieux a immédiatement suspecté un empoisonnement. Sir Charles a donc été obligé de changer son fusil d'épaule. Il a décidé de brouiller les pistes en mettant l'accent sur la mort de Stephen Babbington. Quant à celle de sir Bartholomew, elle devait passer pour la conséquence de la première.

» Mais c'était compter sans l'extraordinaire vigilance de Mlle Milray. Celle-ci savait que son patron s'adonnait à des expériences de chimie dans la tour du jardin. Comme c'était elle qui réglait les factures, elle s'était aperçue qu'il faisait une énorme consommation de solution

pour le traitement des rosiers. Lorsqu'elle apprit par la presse que M. Babbington avait été empoisonné à la nicotine, elle comprit tout de suite : sir Charles s'employait à extraire l'alcaloïde pur du produit de jardinage dans son petit laboratoire.

» Imaginez le dilemme de Mlle Milray : d'un côté, elle connaissait M. Babbington depuis son plus jeune âge et, de l'autre, elle était amoureuse, éperdument amoureuse, comme peut l'être une femme qui n'est pas gâtée par la nature, de son éblouissant patron.

» Elle a fini par décider de détruire le laboratoire de sir Charles. Figurez-vous que celui-ci était tellement sûr de lui qu'il ne lui était même pas venu à l'idée de le faire. Mlle Milray s'est donc rendue en Cornouailles et je l'ai suivie.

À nouveau, sir Charles se mit à rire. Il avait tout du gentleman offensé par la vue d'un rat.

— Est-ce tout ? fit-il avec mépris. Un vieil alambic de chimiste, voilà votre unique preuve ?

— Non, dit Poirot. Il y a votre passeport montrant les dates de vos entrée et sortie du territoire britannique. Et il y a une femme... une certaine Gladys Mary Mugg, épouse de Charles Mugg, internée à la maison de santé départementale du comté de Harverton.

Pomme, qui jusque-là était restée de glace, s'agita sur son siège et émit un faible cri – comme un gémissement plaintif.

Sir Charles se tourna vers elle avec superbe.

— Pomme, dit-il en lui tendant les bras, j'espère que vous ne croyez pas un mot de toute cette histoire ?

Elle marcha vers lui à pas lents, comme hypnotisée. Sa détresse était visible. Au moment de se jeter dans ses bras, elle hésita, chancela, implorant du secours. Puis elle éclata en sanglots et tomba à genoux devant Poirot.

— Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que c'est vrai ?

Il posa les mains sur ses épaules avec douceur quoique avec fermeté.

— Oui, chère petite mademoiselle, c'est vrai.

Seuls les sanglots de la jeune fille trouaient le silence.

Sir Charles ressemblait à un vieillard. Son visage au regard mauvais était celui d'un vieux satyre.

— Allez au diable ! lança-t-il.

Jamais, de toute sa carrière de comédien, il n'avait craché une réplique avec autant de morgue.

Puis il tourna les talons et sortit.

M. Satterthwaite se leva d'un bond. Mais Poirot l'arrêta du regard,

tout en tapotant avec compassion l'épaule de la jeune fille éplorée, à ses pieds.

— Il va s'enfuir ! s'écria M. Satterthwaite.

— Non, il veut seulement choisir lui-même sa sortie, répondit Poirot. Soit affronter ouvertement son public, soit disparaître brutalement dans les coulisses.

La porte s'ouvrit lentement et Oliver Manders parut. Il avait abandonné son air blasé. Il était blême et abattu.

Poirot se pencha sur la jeune fille.

— Voici un ami qui vient vous chercher, mon petit.

Pomme se releva et, d'un pas mal assuré, s'approcha d'Oliver, le regard vague.

— Oliver... ramène-moi chez ma mère. Oh ! ramène-moi chez ma mère.

Il l'enlaça et l'entraîna vers la porte.

— Oui, ma chérie, je t'accompagne. Viens.

Pomme tremblait si fort qu'elle tenait à peine sur ses jambes. Oliver et M. Satterthwaite guidèrent ses pas. En arrivant devant la porte, elle se ressaisit et redressa bravement la tête.

— Ça va aller.

Poirot rappela Oliver Manders d'un geste.

— Prenez bien soin d'elle, lui dit-il.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur. Elle est ce que j'ai de plus cher au monde, vous le savez. Mon dépit m'avait rendu amer et cynique, mais je suis devenu un autre homme. J'attendrai. Et peut-être qu'un jour...

— J'en suis sûr. Je crois qu'elle commençait à vous aimer quand l'autre est arrivé et l'a subjuguée. Le culte du héros est un redoutable piège à cet âge. Un jour, elle tombera amoureuse d'un ami sincère et bâtira son bonheur sur du roc.

Il regarda d'un œil attendri le jeune homme qui s'éloignait.

— Monsieur Poirot, déclara M. Satterthwaite, vous avez été formidable... vraiment formidable.

Poirot réussit le tour de force qui consistait pour lui à prendre un air modeste.

— Oh ! ce n'est rien, vous savez... Un drame en trois actes. Le rideau est tombé, à présent.

— Excusez-moi, mais..., reprit M. Satterthwaite.

— Oui ? Y a-t-il encore un point que vous aimeriez voir éclairci ?

— Juste une petite question...

— Je vous écoute.

— Eh bien, vous vous exprimez parfois dans un anglais irréprochable et, à d'autres moments, dans un incroyable charabia et avec un affreux accent. Puis-je vous demander pourquoi ?

— Ah, ça ! je vais vous l'expliquer ! s'esclaffa Poirot. Je suis parfaitement capable de parler un anglais sans faute mais, voyez-vous, mon accent est un inappréciable avantage. Les Anglais me regardent de haut. Peuh ! qu'est-ce que c'est que cet étranger qui ne sait même pas parler correctement notre langue ? Mais la vérité, c'est que je ne veux pas que les gens se méfient. Je préfère qu'ils se moquent de moi. Et j'en rajoute, je me vante. Les Anglais n'aiment pas ça, ils se disent : « Un type aussi imbu de sa personne ne doit pas valoir un pet de lapin. » C'est ce qu'ils croient, mais ils se trompent sur toute la ligne. Et ils ne sont pas sur leurs gardes. Et puis, ajouta-t-il, c'est devenu une bonne vieille habitude.

— Mon Dieu ! Mais vous êtes rusé comme un renard...

M. Satterthwaite se tut un instant, repensant à l'affaire.

— Il me faut avouer que je n'ai guère apporté mes lumières dans cette enquête, reprit-il, l'air contrarié.

— Au contraire ! C'est vous qui avez mis le doigt sur le point essentiel : la plaisanterie de sir Bartholomew au sujet du maître d'hôtel. Et vous avez tout de suite été frappé par l'esprit d'observation de Mlle Wills. En fait, vous auriez résolu l'énigme en un rien de temps si vous aviez été moins sensible aux effets théâtraux.

M. Satterthwaite parut soudain très content de lui.

Puis une idée lui vint et il en resta bouche bée.

— Bonté divine ! s'exclama-t-il. Mais je n'y avais pas pensé... Cette canaille, avec son cocktail empoisonné ! N'importe qui aurait pu le boire. Ç'aurait aussi bien pu être moi !

— Oh ! mais il y avait une autre conséquence possible... Et bien plus terrible encore.

— Je ne vois pas...

— Ç'aurait pu être moi ! conclut Poirot.

Du même auteur

À l'hôtel Bertram
A.B.C contre Poirot
Allô, Hercule Poirot...
Black Coffee
Cartes sur table
Christmas Pudding
Cinq heures vingt-cinq
Cinq petits cochons
Destination inconnue
Dix brèves rencontres
Dix petits nègres
Drame en trois actes
Hercule Poirot quitte la scène
Je ne suis pas coupable
Jeux de glaces
La Dernière Énigme
La Maison biscornue
La maison du péril
La mort dans les nuages
La mort n'est pas une fin
La Mystérieuse Affaire de Styles
La nuit qui ne finit pas
La plume empoisonnée
La Troisième fille
L'affaire Protheroe
Le bal de la victoire
Le Chat et les pigeons
Le Cheval à bascule
Le Cheval pâle
Le Club du mardi continue
Le couteau sur la nuque
Le Crime de l'Orient-Express
Le Crime d'Halloween
Le Crime du golf
Le crime est notre affaire
Le flambeau
Le flux et le reflux
Le major parlait trop
Le Meurtre de Roger Ackroyd
Le Miroir du mort
Le miroir se brisa
Le mystère de Listerdale

Le mystérieux Mr Quinn
Le Noël d'Hercule Poirot
Le Secret de Chimneys
Le Train bleu
Le train de 16h50
Le Vallon
Le visiteur inattendu
Les enquêtes d'Hercule Poirot
Les Indiscrétions d'Hercule Poirot
Les Pendules
Les Quatre
Les Sept Cadrans
Les Travaux d'Hercule
Les Vacances d'Hercule Poirot
L'heure zéro
L'Homme au complet marron
Marple, Poirot, Pyne et les autres
Meurtre au champagne
Meurtre en Mésopotamie
Miss Marple au club du mardi
Mme McGinty est morte
Mon petit doigt m'a dit
Monsieur Brown
Monsieur Parker Pyne
Mort sur le Nil
Mr Quinn en voyage
N ou M ?
Némésis
Passager pour Francfort
Pension Vanilos
Poirot joue le jeu
Pourquoi pas Evans ?
Rendez-vous à Bagdad
Rendez-vous avec la mort
Tant que brillera le jour
Témoin à charge
Témoin indésirable
Témoin muet
Trois souris...
Un cadavre dans la bibliothèque
Un meurtre est-il facile ?
Un meurtre sera commis le...
Un, deux, trois...
Une mémoire d'éléphant

